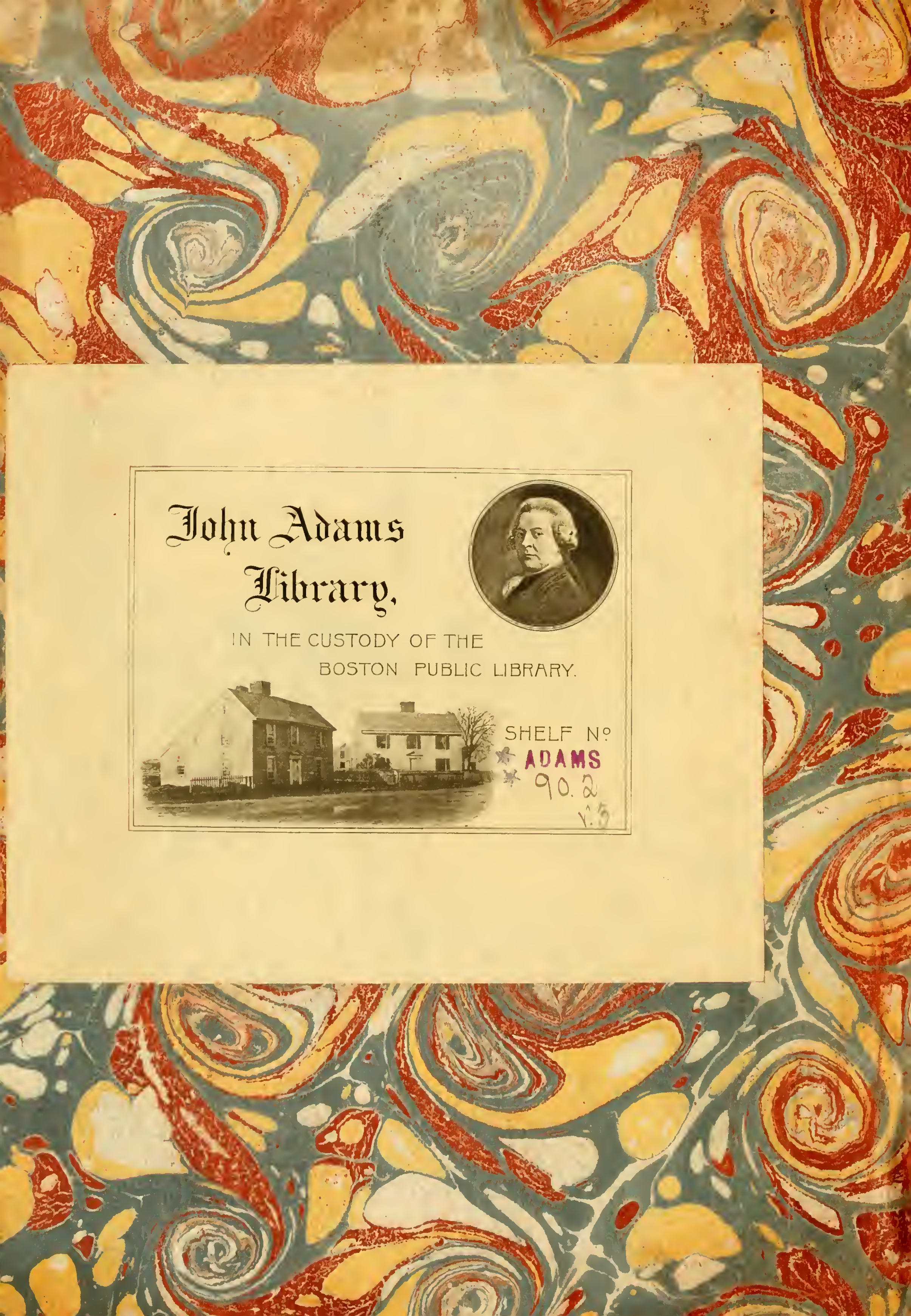



John Adams
Library,
IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.
SHELF No
* ADAMS
* 90.2
v.5



DICTIONNAIRE
RAISONNÉ
UNIVERSEL
D'HISTOIRE NATURELLE.

TOME TROISIEME.

DICTIONNAIRE
RAISONNÉ
UNIVERSEL
D'HISTOIRE NATURELLE;
CONTENANT
L'HISTOIRE DES ANIMAUX,
DES VÉGÉTAUX ET DES MINÉRAUX,

Et celle des Corps céleſtes, des Météores, & des autres principaux Phénomenes de la Nature;

AVEC

L'HISTOIRE ET LA DESCRIPTION
DES DROGUES SIMPLES TIRÉES DES TROIS REGNES;

Et le détail de leurs uſages dans la Médecine, dans l'Économie domeſtique & champêtre, & dans les Arts & Métiers:

PLUS, une Table concordante des Noms Latins, & le renvoi aux objets mentionnés dans cet Ouvrage.

Par M. VALMONT DE BOMARE, Démonſtrateur d'Hiſtoire Naturelle avoué du Gouvernement; Cenſeur Royal; Directeur des Cabinets d'Hiſtoire Naturelle, de Phyſique, &c. de S. A. S. Monſeigneur le PRINCE DE CONDÉ; Honoraire de la Société Économique de Berne; Membre des Académies Impériale des Curieux de la Nature, Impériale & Royale des Sciences de Bruxelles; Aſſocié Regnicole de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & beaux Arts de Rouen; des Sociétés Royales des Sciences de Montpellier, Littéraires de Caen, de la Rochelle, &c. d'Agriculture de Paris; Maître en Pharmacie.

Nouvelle Édition, revue & conſidérablement augmentée par l'Auteur.

TOME TROISIEME.



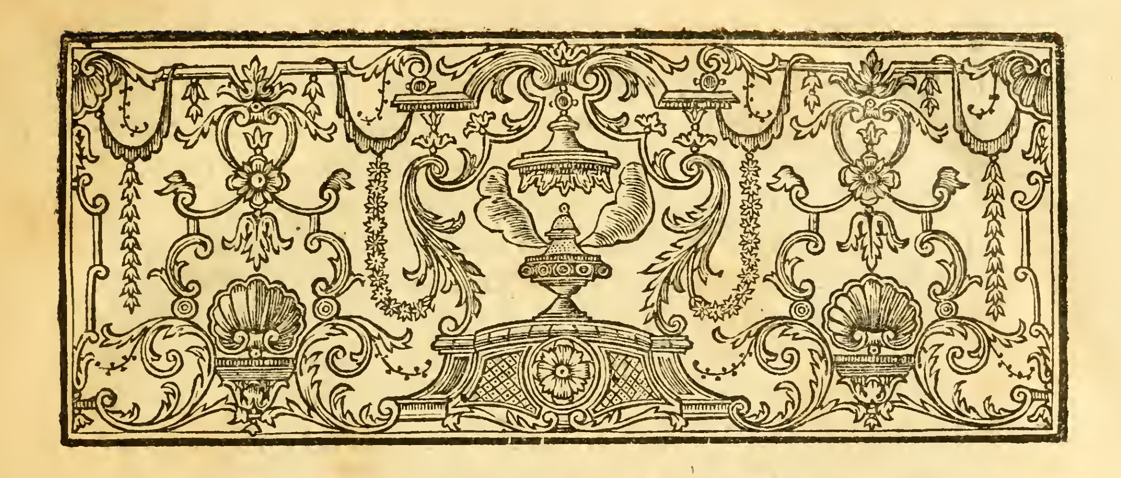
A PARIS,

Chez BRUNET, Libraire, rue des Écrivains, vis-à-vis le Cloître Saint Jacques de la Boucherie.

M. DCC. LXXV.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

ADAMS 90.2
v. 7



DICTIONNAIRE RAISONNÉ D'HISTOIRE NATURELLE.

G.

GAAR. Poiſſon de l'île de Tabago, & qui eſt le même que l'*aiguille*. Voyez ce mot. Selon la grandeur de ce poiſſon, les Eſpagnols le nomment *grand-gaar*.

GABIRA. Eſpece de ſinge cercopitheque ou à queue, noir, de la grandeur d'un renard. *Voyez* SINGE.

GABOT ou JAVOT. Poiſſon ſaxatile, aſſez commun ſur nos côtes de l'Océan, & que les Anciens ont nommé *exocetus*, parce qu'il ſe met à ſec parmi les pierres pour dormir; ou *adonis*, parce qu'il ſemble avoir pour amies la mer & la terre. Ce poiſſon eſt long d'un pied & demi, de couleur d'or en quelques endroits, rouge en d'autres. Depuis les ouies juſqu'à la queue il a une ligne blanche: ſes ouies ſont petites; c'eſt ce qui fait qu'il reſte long-temps à ſec, parce qu'il reſpire très peu d'air, & qu'il n'en eſt pas ſuffoqué: il ſe trouve dans des trous, ſous les rochers, avec les *orties de mer*, où il ſe plaît beaucoup. Les Pêcheurs, avant le flux de la mer, vont remuer les pierres pour en prendre & en garnir

les hameçons dont ils se servent à la pêche des congres & des chiens de mer. Quelquefois les Pêcheurs trouvent le gabot dormant fort tranquillement ; mais ils ne le prennent pas imprudemment avec la main, car il a des dents fort aiguës & qui font beaucoup de mal. Sur les côtes de Marseille on voit une espece de gabot crêté, qui a la figure du goujon : sa couleur est tannée, marbrée : il est glissant comme une anguille & de la grosseur du doigt index ; les nageoires des côtés sont à l'envers, celles du ventre sont des especes de filets : il peut rester trois ou quatre jours hors de l'eau ; il se nourrit de *cames* & d'*orties de mer*. Voyez ces mots.

Les Ichthyologues font mention d'autres especes de ces poissons, qui ne varient que par les couleurs ou par la grandeur.

GACHET. Nom donné à l'*hirondelle de mer* à tête noire. *Voyez ce mot.*

GAGOU. Grand arbre de la Guiane, que les habitans regardent comme une espece de cedre. *Voyez ce mot.* Son bois ressemble pour la couleur à la pierre à fusil : il est difficile à fendre, & l'on s'en sert pour faire des canots.

GAIGAMADOU. Les Indiens prétendent que c'est une espece différente de l'*arbre à suif* ou de l'*ouarouchi*. Voyez ces deux mots. A Cayenne on les confond.

GAINIER. *Voyez* Arbre de Judée.

GALACTIT, *galaxias*, est une sorte d'argile blanchâtre, endurcie, remplie de veines rouges, & qui a la propriété de rendre l'eau un peu mousseuse & savoneuse. En quelques contrées de l'Allemagne, on s'en sert pour les ulceres & les fluxions des yeux : elle conviendroit mieux pour dégraisser les étoffes. Le galactit est la même terre ou pierre si fameuse chez les anciens Egyptiens, sous les noms de *galaricide* & *galaricte*, dont on se servoit pour produire des enchantemens, &c. *Voyez* Hill, *Hist. nat. des Fossiles*, & Boëce de Boot. Le galactit est le *pietra di sarti* des Italiens.

GALANGA ou Grenouille pêcheuse, ou Pêcheur Marin, *rana piscatrix*. C'est un poisson cartilagineux, appellé des Italiens *diavolo di mare*; on le nomme à Marseille *baudroie*, & à Montpellier *pescheteau*. Il a une sorte de ressemblance avec la grenouille de marais ; il semble n'être que tête & queue. Quand ce poisson est caché dans le sable ou dans l'eau troublée, il leve ses barbillons pour attirer les petits poissons qui les touchent & les mordent, les prenant pour une proie de leur compétence ; mais aussi-tôt le galanga rusé & vorace courbe ses barbillons très

près de ſa bouche, alors il s'élance ſur eux & les dévore. *Voyez* DIABLE DE MER.

GALANGA. Sous ce nom on trouve dans les boutiques deux eſpeces de racines qui viennent ſeches de l'Inde, & qui different beaucoup par la groſſeur : on les diſtingue en grande & en petite eſpece.

LE GROS OU GRAND GALANGA, *galanga major*, eſt une racine tubereuſe, noueuſe, genouillée, tortue, repliée & recourbée comme par articulation de diſtance en diſtance, diviſée en branches; entourée comme par des bandes circulaires; inégale, dure, ſolide; de la groſſeur d'un pouce, d'une odeur aromatique, d'un goût âcre de poivre & un peu amer; d'un brun rougeâtre en dehors & pâle en dedans : on nous l'apporte de l'île de Java & des côtes de Malabar, où il vient de lui-même : on le cultive auſſi en Chine : la plante dont on tire cette racine ſe nomme *bangula*.

LE PETIT GALANGA, *galanga minor, aut galanga Sinenſis*, eſt d'une forme ſemblable au précédent, mais en morceaux beaucoup plus menus & plus courts; il eſt également genouillé, brun en dehors, rougeâtre en dedans : il eſt d'un goût & d'une odeur bien plus vifs & plus aromatiques que le gros galanga : ſa ſaveur piquante tient du poivre & du gingembre. Le petit galanga vient d'une plante que les Indiens nomment *lagundi* : cette plante eſt compoſée de feuilles graminées comme le gingembre : ſes fleurs ſont blanches & comme en caſque : le fruit a trois loges pleines de petites graines arrondies. Le lagundi vient avec ou ſans culture en Chine & dans les grandes Indes, où ces racines ſe nomment *lavandou*. On nous apporte ces racines par morceaux deſſéchés : on s'en ſert pour fortifier l'eſtomac lorſqu'il eſt relâché. Le galanga eſt un puiſſant carminatif; il provoque les regles & facilite la digeſtion. Les Indiens en aſſaiſonnent leurs alimens. Les Vinaigriers l'emploient dans la confection du vinaigre, au moins pour en augmenter la force.

L'huile pure des fleurs de galanga, qu'on tire aux Indes Orientales, eſt auſſi rare que précieuſe. M. *Tronchin* en reçut en 1749 du Gouverneur de Batavia une très petite quantité, mais d'une qualité ſi parfaite, qu'une goutte ſuffit pour embaumer admirablement deux livres de thé.

GALARICIDE & GALARICTE. *Voyen* GALACTIT.

GALAXIE. Nom que quelques Naturaliſtes ont donné au *galactit*, ou à la *pierre de lait*, ou au *lait de lune* : voyez ces mots. Les Aſtronomes ſe ſont long-temps ſervis du mot *galaxie*, pour déſigner cette longue trace

blanche & lumineuſe qui occupe une grande partie du ciel, & qui ſe remarque aiſément dans une nuit claire & ſereine, ſur-tout quand il ne fait point de lune : c'eſt ce que nous nommons aujourd'hui la *voie lactée*. Voyez ce mot.

GALBANUM. Gomme-réſine, dont on nous apporte deux eſpeces dans le commerce : l'une eſt en larmes pures, & l'autre en pains viſqueux remplis d'impuretés. C'eſt une ſubſtance graſſe, d'une conſiſtance de cire, peu tranſparente, brillante, demi-inflammable, & demi-ſoluble dans l'eau froide, totalement diſſoluble dans le vin, dans le vinaigre, & à peu de choſe près dans l'eau chaude, mais difficilement dans l'huile & dans l'eſprit-de-vin : elle blanchit la ſalive. Sa couleur eſt jaunâtre extérieurement, blanchâtre dans l'intérieur, quelquefois brunâtre ou rouſsâtre, ſelon qu'elle eſt plus ou moins récente & pure; d'un goût amer, âcre, d'une odeur forte & puante.

Le galbanum nous vient de Syrie, de la Perſe & de quelques autres endroits du levant, par la voie de Marſeille, où il en arrive quelquefois 30 ou 40 quintaux pour l'uſage de l'Europe. Cette gomme-réſine découle avec ou ſans inciſion du métopion, plante férulacée ou ombellifere, connue ſous le nom latin *ferula Africana galbanifera*, *aut oreoſelinum Africanum galbaniferum fruteſcens aniſi folio*, Tournef. laquelle croît en Afrique, & ſur-tout dans la Mauritanie : on la trouve auſſi dans les grandes Indes. La quantité de gomme-réſine qui découle des jeunes tiges eſt modique; il faut que les tiges ayent quatre ans pour en produire beaucoup. Si l'on ne fait pas d'inciſion, le ſuc découle de lui-même des nœuds des tiges; mais pour en accélérer l'écoulement, on a coutume de couper la tige à deux ou trois travers de doigt de la racine, & le ſuc découle goutte à goutte. Quelques heures après il s'épaiſſit, ſe durcit, & on le recueille.

La racine du *galbanifere* eſt groſſe, ligneuſe & fibreuſe; ſes tiges ſont de la groſſeur du pouce; elles s'élevent à la hauteur de cinq pieds; elles ſont fongueuſes en dedans, rondes, génouillées & partagées en quelques rameaux : chaque eſpace qui eſt entre les nœuds eſt couvert d'un feuillet membraneux d'où ſortent les feuilles qui ſont ſemblables à celles de l'anis ou à celles du perſil, mais plus grandes & plus découpées, verdâtres, d'une ſaveur & odeur âcres : les tiges, les rameaux & les feuilles ſont couvertes d'une liqueur de la couleur de la plante; ſes fleurs naiſſent en ombelles ou paraſols de couleur jaune. Lorſque la fleur eſt paſſée,

le calice devient un fruit composé de deux semences aplaties, d'un brun roussâtre, cannelées & bordées d'une aile mince & membraneuse, telles qu'on en peut voir dans les masses du *galbanum* qui en contiennent toujours beaucoup. Telle est la description du galbanifere que quelques Curieux font croître dans des serres, & qui a réussi durant quelques années dans le Jardin Royal de Paris.

Toute cette plante abonde en un suc visqueux, laiteux, clair, qui se condense en une larme semblable à tous égards au *galbanum*, & que les Arabes ont appellé *chéné*.

Le galbanum, pris intérieurement, dissout la pituite qui est tenace, c'est pourquoi il est utile pour l'asthme & la toux invétérée : il dissipe les vents & purge les lochies, il soulage les maladies hystériques qui viennent d'obstructions de la matrice : on le recommande aussi contre les poisons coagulans : sa fumigation est utile dans la suffocation de la matrice & dans les redoublemens épileptiques : appliqué extérieurement il amollit & fait mûrir les bubons & les tumeurs squirrheuses : étendu sur une peau de chamois apprêtée, & appliquée ensuite sur l'ombilic, il adoucit les mouvemens spasmodiques & les convulsions des membres. On emploie du galbanum dans plusieurs onguens & emplâtres & dans la grande thériaque : cette substance étoit autrefois employée pour tant de maux, qu'il arrivoit souvent que le succès ne répondoit pas à l'attente ; c'est de-là qu'est venu le proverbe, *donner du galbanum*, pour signifier, amuser par des paroles peu effectives.

Malgré la puanteur qu'exhale le galbanum, cette gomme-résine entroit dans la composition du parfum qui devoit être brûlé sur l'autel d'or. *Exod. ch.* XXX. *vers.* 34. Ce parfum ne déplairoit point aujourd'hui à nos femmes hystériques & à nos hommes hypocondriaques : peut-être ne seroit-il pas difficile de trouver les mêmes causes analogiques qui le rendoient autrefois agréable ou nécessaire au peuple Juif par son influence: mais cette discussion nous meneroit trop loin. La réflexion de ce paragraphe est de M. le Chevalier *de Jaucourt*.

GALBULES. Nom donné à la tête ou noix de cyprès. *Voy.* CYPRÈS.

GALE ou GALÉ. *Voyez à l'article* MYRTHE BATARD, *& le mot* ARBRE DE CIRE.

GALEGA. Plante dont il est parlé sous le nom de *Rue de chevre.* Voyez ce mot.

GALENE, *galena plumbi.* C'est la mine de plomb la plus commune

& la plus brillante : elle eſt en cubes, & toujours minéraliſée par le ſoufre. *Voyez le mot* GALENE *à l'article* PLOMB.

GALENE DE FER. Eſpece de *wolfram*. Voy. ce mot & l'article FER.

GALÉOTE. *Voyez* GALIOTE.

GALERA. *Voyez* TAYRA.

GALERE. C'eſt une eſpece de zoophyte ou de mollusque qu'il eſt utile de connoître. Il eſt ovale : ſa groſſeur égale quelquefois celle d'un œuf d'oie : il paroît ſur la ſurface de la mer comme un amas d'écume tranſparente, remplie de vent, ou comme une veſſie peinte de vives couleurs, où le blanc, le rouge & le violet ou le bleu argenté d'un brillant de talc dominent. C'eſt un animal dont le corps eſt compoſé de membranes cartilagineuſes, & d'une peau très-mince, élaſtique & remplie d'air qui le ſoutient ſur l'eau, & le fait flotter perpétuellement au gré du vent & des lames qui le jettent ſouvent ſur le rivage, où il demeure échoué ſans ſe pouvoir remuer, juſqu'à ce qu'une autre onde le reporte dans l'eau : il a huit eſpeces de jambes faites comme des lanieres, dont quatre lui ſervent de jambes pour nager ou ramer, & les quatre autres de vergues à voiles, qu'il éleve & tend en l'air pour prendre le vent & ſe ſoutenir mieux ſur l'eau : c'eſt ce qui lui a fait donner le nom de *galere*. Ce zoophyte ne s'enfonce jamais dans l'eau, même en le frappant ; mais il s'attache à ce qu'il rencontre par le moyen de ſes jambes qui ſont comme gluantes. On a de la peine à obſerver de près les mouvemens de cet animal : ſi on le touche, il ceſſe de remuer & embraſſe fortement le corps ſur lequel il eſt poſé, de maniere qu'il faut faire effort pour l'en arracher : peut-être que cette adhérence eſt due en partie à l'humeur gluante dont ſes jambes paroiſſent être entiérement couvertes. Si l'on vient à marcher deſſus lorſqu'il eſt à terre, il ſe creve, & rend un bruit ſemblable à celui d'une veſſie de carpe qu'on écraſe d'un coup de pied. On n'y peut diſtinguer ni bouche, ni aucune autre ouverture. Quels ſont les canaux par où coule le ſuc nourricier ? comment cet animal ſe multiplie-t-il ?

On trouve des galeres ſur toutes les côtes des îles de l'Amérique, & particuliérement dans le golfe du Mexique, après les coups de vents & les groſſes marées. On l'appelle *velette* ou *veſſie de mer* ſur la Méditerranée, & *moucieu* au Breſil : on l'appelle auſſi *frégate*. Son apparition vers les côtes eſt un préſage infaillible d'une prochaine tempête.

On prétend que cet animal porte un poiſon ſi ſubtil, ſi cauſtique, ſi

violent, que s'il touche la chair de quelqu'autre animal, il y cauſe une chaleur extraordinaire, avec une inflammation & une douleur auſſi pénétrante que ſi cette partie avoit été arroſée d'huile bouillante. On ajoute que la douleur que cauſe ſon attouchement, croît à meſure que le ſoleil monte ſur l'horizon, & elle diminue à meſure qu'il deſcend, enſorte qu'elle ceſſe tout-à-fait un inſtant après qu'il eſt couché. Ce phénomene eſt des plus ſinguliers. Au reſte, pour diſſiper ces douleurs, on ſe ſert d'eau-de vie battue avec un peu d'huile d'accajou. Ce qu'il y a encore de ſurprenant dans cet animal, c'eſt qu'il corrompt & empoiſonne la chair des poiſſons qui en ont avalé, ſans cependant les faire mourir.

M. *J. P. Dana*, Piémontois, a donné une Diſſertation ſur la galere, qu'il place dans un genre connu ſous le nom d'*armeniſtaire*.

GALERES. Nom qu'on donne aux *éphémeres*, eſpeces de mouches aquatiques, & à une eſpece de cruſtacée marin qui a quantité de rames.

GALERUQUE, *galeruca*. Ce genre d'inſecte ſe diſtingue de la chryſomele proprement dite, parce que les antennes de la chryſomele vont en groſſiſſant vers le bout, au lieu que celles de la galeruque ſont par-tout d'une égale groſſeur; le corps de la chryſomele eſt ſphérique, au lieu que celui de la galeruque eſt plus alongé. On trouve les larves de cet inſecte ſur les feuilles de l'orme, du bouleau & de pluſieurs autres arbres; mais une eſpece très-ſinguliere eſt la galeruque aquatique, qui vit au fond de l'eau ſur les feuilles du potamogeton, (*épi-d'eau*), & les dévorent. Ces larves tirées hors de l'eau ne paroiſſent point du tout mouillées. Il paroît qu'il tranſpire de leur corps quelque matiere graſſe qui ne permet pas à l'eau de s'y attacher; de même que les plumes des canards & d'autres oiſeaux aquatiques ſont enduites d'une eſpece d'huile, qui les empêche d'être mouillées par l'eau dans laquelle ces oiſeaux vivent ordinairement.

GALET, *ſiliculus*. On donne ce nom à des pierrailles ovales, ou aplaties, ou arrondies, & de différentes couleurs, qu'on trouve au fond des rivieres & ſur la greve des mers & des fleuves, ſur-tout dans les ports & havres, & ſouvent en ſi grande abondance, qu'ils les gâtent & les comblent, à cauſe que la mer les pouſſe d'un côté, & le courant de l'autre. Ces ſortes de pierres varient beaucoup pour la compoſition, étant ou de quartz, ou de marbre, ou de jaſpe, ou de granite, ou d'autres cailloux, tels que les pierres à fuſil, en un mot, ſelon les eſpeces de

masses pierreuses qui bordent ou servent de sol aux eaux ; les galets n'en sont que les débris. Il est aisé de comprendre que la figure & le poli des galets leur viennent d'avoir été long-temps battus, agités par les flots & par les coups de vents, & usés les uns contre les autres. A l'égard des galets qu'on trouve dans les terres, les vallées & les montagnes, il faut soupçonner qu'ils y ont été portés de main d'hommes, ou déposés lors d'une alluvion très-considérable, qui a baigné de tels endroits, soit par les eaux de la mer qui ont pu y séjourner autrefois. Quand un *galet* de riviere ou de mer a une sorte d'écorce, l'on peut dire qu'il est encore dans son état naturel ou primitif ; mais plus un galet est lisse, sans écorce & petit, plus il a roulé, c'est-à-dire, qu'il a souffert un frottement long & violent.

GALINE. En Languedoc on donne ce nom à la torpede. *V.* Torpille.

GALIOTE ou GALÉOTE. C'est un lézard d'Arabie de différentes couleurs, & qui court comme les chats dans les maisons & sur les toîts : c'est un domestique fidele & familier, qui se nourrit d'araignées & de rats. Cet animal, qui se trouve aussi dans les Indes, a le dessus du corps varié magnifiquement de roux & de jaune foncé, le ventre d'un cendré jaune, la tête plate & couverte de petites écailles pointues d'un jaune pâle, qui regnent aussi le long du cou jusqu'à l'extrémité de la queue.

GALIPOT ou BARRAS. Espece de résine. *Voyez aux articles* Pin *&* Sapin, *&c.*

GALIPOT D'AMÉRIQUE. Nom donné à la résine chibou, dont il est parlé à l'article *Gommier d'Amérique.* Voyez ce mot.

GALLE, *galla.* On a donné le nom de *galle* à ces excroissances singulieres, à ces tubérosités qui s'élevent sur les différentes parties des plantes, des arbres, & qui doivent leur naissance à des vers d'insectes qui ont crû dans l'intérieur, ou à des insectes qui y logent leurs œufs. Elles imitent si bien les productions naturelles des plantes, qu'au premier coup d'œil on est porté à en prendre plusieurs pour leurs fruits, & d'autres pour leurs fleurs. Mais ces fruits apparens ont pour noyau ou pour amande un insecte, & au-dessous de ces especes de fleurs on trouve également un insecte au lieu de graines.

Ces galles nous font voir une prodigieuse variété de formes, de couleurs & de consistances, variété qui est due en partie aux différentes especes d'insectes qui ont occasionné leur formation. Une mere insecte

qui,

qui, pour l'ordinaire, eſt une mouche à quatre ailes, un papillon, un ſcarabée, en un mot une mouche ichneumone, un cinips, a été pourvue d'un inſtrument propre à percer, ou à entailler le bois, l'écorce ou les feuilles; elle le porte au derriere, c'eſt une tariere ou un aiguillon: ceux des meres de différentes claſſes ſont ordinairement faits ſur différens modeles. Nous ne pouvons pas diſtinguer à la vue tout ce qu'il y a dans la ſtructure de ces inſtrumens, mais nous en appercevons aſſez pour l'admirer: (on peut voir au mot MOUCHE A SCIE, la deſcription d'une de ces tarieres d'une ſtructure tout-à-fait étonnante).

Dans des inſectes très-petits, tels que ſont les différentes eſpeces de mouches à quatre ailes qui font naître les différentes eſpeces de galles du chêne, l'aiguillon eſt très-grand par rapport à la grandeur de l'inſecte; la Nature a cependant trouvé moyen de le loger dans le corps même; il y eſt courbé & contourné. Quand la mouche veut, elle fait ſortir cet inſtrument de ſon corps; avec la pointe elle perce tantot une feuille, tantôt un bourgeon, tantôt un jet d'arbre, & elle dépoſe un œuf dans le trou qu'elle a formé. Quelquefois la même mouche perce ainſi pluſieurs trous les uns après les autres, dans chacun deſquels elle laiſſe un œuf. Chaque cellule ſert de logement à chaque individu.

Les endroits de l'arbre qui ont été bleſſés, ou ce qui eſt la même choſe, ceux à qui un ou pluſieurs œufs ont été confiés, végetent plus vigoureuſement que le reſte, parceque la ſeve ſe porte plus abondamment en cet endroit; elle s'y accumule, la plaie ſe ferme très vîte, & l'endroit où elle eſt ſe gonfle. Il y paroît bientôt une nouvelle production, qui n'eſt autre choſe que la galle dont nous parlons; elle devient le domicile du ver qui y trouve le vivre & le couvert. De ces galles les unes ſont à-peu-près ſphériques, petites, de la groſſeur d'un grain de groſeille; d'autres deviennent groſſes comme des noix; & d'autres comme de petites pommes: quelques-unes ſont colorées comme les plus beaux fruits, & l'œil les prend même pour de vrais fruits: les unes ſont liſſes, les autres ſont épineuſes; les unes ont une chevelure bien ſurprenante, telle que le bedeguar qui ſe trouve ſur le roſier; d'autres ſemblent de petits artichauts; d'autres pourroient être priſes pour des fleurs. La ſubſtance de quelques-unes eſt ſpongieuſe: il y en a même certaines qu'on mange en quelques pays, & qu'on porte au marché. Les Voyageurs nous rapportent qu'à Conſtantinople on vend au marché des galles ou pommes de ſauge: voyez auſſi *Baiſonge* à l'article *Puceron*. Sans aller chercher des exemples ſi loin,

des payſans des environs du bois de Saint-Maur, près de Paris, ſe ſont aviſés de manger de ces galles en pommes, priſes ſur le lierre terreſtre : ils les ont trouvées très bonnes : leur ſaveur eſt aromatique. Il faut les cueillir de bonne heure avant qu'elles ſoient trop ſeches & trop filamenteuſes ; cependant il n'y a pas lieu de penſer qu'elles parviennent jamais à être miſes au rang des bons mets : d'autres ſont plus dures que le bois. Enfin parmi les galles, il y en a pluſieurs dont les Arts font un grand uſage ; telles ſont les *noix de galle* d'Alep. *Voyez ce mot.*

L'œuf qui a été enfermé dans une galle naiſſante, y croît lui-même ; & ce n'eſt qu'après que cet œuf a pris un aſſez grand accroiſſement, que l'inſecte en ſort, ordinairement ſous la forme de ver. Ce ver, par la ſuite, ſe métamorphoſe, ſoit en une mouche à deux ailes, ſoit en une mouche à quatre ailes, ſoit en un ſcarabée, ſelon l'eſpece dont il eſt lui même. Après avoir ſubi ſa derniere transformation, il quitte ce logement, où il a été ſi bien défendu contre toutes les intempérances de l'air, & qui lui a donné à vivre. Il y a quelques inſectes de galles, qui ſont de fauſſes chenilles, & des vers de ſcarabées, qui ſortent de leurs galles, lorſqu'ils ſont prêts à ſe transformer pour la premiere fois.

Dans l'inſtitution de la Nature, ces inſectes eux-mêmes doivent ſervir à nourrir d'autres inſectes. Des mouches carnaſſieres, & qui donnent naiſſance à des vers carnaſſiers, ſont munies de tarieres qui valent bien celles des mouches qui font naître les galles. La mouche carnaſſiere va percer une galle ; elle dépoſe un œuf dans ſa cavité ; il en naît un ver qui mange celui qui ſembloit devoir être en sûreté dans un logement environné de murs ſolides & épais.

La quantité de vers étrangers, introduits dans les galles, les variétés de leurs eſpeces & des belles mouches qu'ils donnent, ſont encore de véritables merveilles. Il ſort des galles plus de mouches qui doivent leur naiſſance aux vers étrangers, qu'il n'en ſort de celles qui la doivent aux habitans naturels. *Voyez* Cinips & Ichneumones (mouches).

Entre ces diverſes eſpeces de galles, les unes ne nous offrent qu'une grande cavité, dans laquelle pluſieurs inſectes vivent & croiſſent enſemble : ou diverſes cavités plus petites, entre leſquelles il y a des communications. L'intérieur de quelques autres eſt rempli de pluſieurs cellules, quelquefois au nombre de plus de cent, & quelquefois ſeulement au nombre de trois ou quatre, qui toutes ſont ſéparées les unes des autres par une cloiſon. Enfin d'autres, quoiqu'aſſez groſſes, ne ſont occupées,

dans leur cavité, que par un ſeul inſecte. On reconnoît qu'une galle ſur l'arbre eſt encore habitée par les inſectes, lorſqu'on ne voit point qu'elle ſoit percée nulle part. Les inſectes de certaines galles ſont ſi petits, qu'on ne peut les appercevoir qu'avec une loupe.

GALLES DE CHÊNE OU FAUSSES GALLES. Les pommes de chêne & les raiſins de chêne, ſont, ſelon les Naturaliſtes, des excroiſſances produites par la piqûre de certains moucherons qui y dépoſent leurs œufs & qui y produiſent des vers : ces excroiſſances ſont aſtringentes. *Voyez* NOIX DE GALLES.

GALLES DE LA GERMANDRÉE. M. *de Réaumur* a obſervé que tandis que les *galles* des autres plantes ſont produites ſur les feuilles, celles de la germandrée le ſont ſur la fleur ; & pour ſurcroît de ſingularité, par une punaiſe, le ſeul inſecte connu de ſa claſſe, qui ſe forme & croiſſe dans ces ſortes de tubercules monſtrueux. Cet inſecte eſt niché en naiſſant dans la fleur toute jaune du *chamædris* (germandrée), & il la ſuce avec ſa trompe. La fleur ſucée croît beaucoup ſans pouvoir s'ouvrir ; parceque ſa levre qui devroit ſe dégager du calice fait par les autres pétales, y reſte retenue à cauſe qu'elle a pris trop de volume, & la petite nymphe de punaiſe y conſerve ſon logement clos. *Voyez* GERMANDRÉE & PUNAISE.

GALLE RÉSINEUSE DU PIN. Cette galle ſe rencontre ſur les jeunes branches du pin dans toutes les ſaiſons de l'année. Elle a une forme ovale, & eſt longue d'un pouce environ, d'une couleur blanchâtre ſale : elle devient brune en vieilliſſant. Cette galle eſt de ſubſtance réſineuſe, car elle eſt diſſoluble dans l'eſprit-de vin. On trouve dans ſon intérieur une petite chenille qui fait ſa nourriture de la ſubſtance réſineuſe de la partie de la branche renfermée ſous la galle. Elle s'accommode de cette réſine, & réſiſte à l'odeur de l'huile eſſentielle qu'on en retire ; tandis que toute autre chenille en périt au bout de deux ou trois minutes. Ces obſervations ſont de M. *Géer*, & ſont inſérées dans le Tome II des Mémoires préſentés à l'Académie.

Cet article fournit un exemple que pluſieurs inſectes trouvent la vie & le couvert ſur de certaines plantes. C'eſt au ſoin qu'ils prennent d'y loger leurs petits, que nous devons l'invention ou la matiere des plus belles couleurs, rouges, noires, &c. que l'on emploie tant en peinture qu'en teinture : notre reconnoiſſance, ni notre admiration, n'égalent pas le ſervice de ces inſectes.

GALLINACE, *voyez* PIERRE DE GALLINACE.

GALLINASSE ou GALLINAZA. Nom que les Eſpagnols donnent à un oiſeau noir de la groſſeur d'un dinde ; il ſe trouve au Pérou. *Garcilaſſo Jaca* dit que les habitants du pays le nomment *ſuyuntu* (qu'il faut prononcer *ſouyountou*). Cet oiſeau, qui eſt d'une odeur déſagréable , eſt très goulu , très carnaſſier : il vit de charognes comme les corbeaux , & enleve les immondices des chemins.

Le gallinaza, (les Eſpagnols prononcent *gaillinaça*) ſe rencontre auſſi dans le Mexique, où il y eſt appellé *aura* & *tropillot*. Voyez le mot AURA.

GALLINE. *Voyez à l'article* ROUGET.

GALLINSECTES. Les Naturaliſtes modernes donnent ce nom à des inſectes qui reſſemblent fort à des galles , mais qui n'ont de commun avec elles que la reſſemblance extérieure. C'eſt ſur les arbres , ſur les arbriſſeaux, & communément ſur des plantes qui paſſent l'hiver , que naiſſent & croiſſent les gallinſectes : il faut à ces ſortes d'animaux, une plante qui les nourriſſe près d'un an, terme auquel eſt fixée la durée de leur vie.

Il y a peu d'arbres & d'arbuſtes , dans notre pays , qui n'en nourriſſent différentes eſpeces : on les y reconnoît à leur figure & à leur couleur. Elles naiſſent toutes d'aſſez petits animaux. Après leur accroiſſement, les unes ſemblent être de petites boules attachées contre une branche par une très-petite partie de leur circonférence : elles ſont ordinairement groſſes comme un grain de poivre ; d'autres ſont comme ſphériques, excepté la partie plate par où elles ſont attachées à l'arbre. Il y en a qui ont la figure d'un rein ou d'un bateau renverſé ; & elles ſont toutes appliquées aux petites branches par la partie la plus échancrée ou enfoncée de leur corps. Les couleurs des gallinſectes n'ont rien de bien frappant : communément elles en ont une qui tire plus ou moins ſur le marron : il y en a auſſi de rougeâtres , de violettes , & d'un beau noir ; d'autres dont le fond eſt jaune , avec des ondes brunes. M. *de Reaumur* en a trouvé de brunes veinées de blanc.

Les pêchers & les orangers ont des gallinſectes faites en bateau renverſé ; & ce ſont de tous les arbres ceux deſquels on eſt le plus attentif à les ôter. Les Jardiniers les appellent improprement *punaiſes d'orangers* : ces gallinſectes ſont les plus communes, & celles ſur leſquelles on a fait des obſervations dont on peut faire l'application aux autres eſpeces.

Les gallinſectes ſont preſque toujours nuiſibles aux arbres : il y en a

cependant de très-utiles, & dont on desire la multiplication ; telle est celle du kermès, appellée *coccus* ou *graine d'ecarlate*. Voyez Kermès.

Ces sortes d'animaux parviennent à leur dernier terme d'accroissement à la fin de Mai & au commencement de Juin. Il faut observer les gallinsectes dans tous les temps pour les bien connoître ; sans cette exactitude, on les prend aisément pour des coques où divers insectes renferment leurs œufs. L'insecte a six jambes, qu'il tient appliquées contre son corps : il y en a quatre plus aisées à distinguer que les autres. La derniere paire de celles-ci est immédiatement au-dessus du premier des cinq anneaux. Au-dessus de la premiere paire de jambes on apperçoit une espece de petit mamelon, qui est la partie par le moyen de laquelle l'insecte se nourrit. La gallinsecte couvre ses œufs de son corps, qui leur tient lieu d'une coque bien close. La ponte étant finie, l'insecte meurt bientôt, & à la même place où il s'étoit fixé depuis long-temps : son corps se desseche, & ce cadavre qui semble transformé en une espece de coque, sert de berceau à sa famille. Selon M. *de Réaumur*, les petites gallinsectes sont douze jours à éclore, & ne prennent l'essor que plusieurs jours après leur naissance : il y a des Auteurs qui ont compté depuis mille jusqu'à deux mille œufs sous certaines especes de gallinsectes. Celles qui sont nouvellement nées sur les pêchers, commencent à sortir de dessous le squelette de leur mere au commencement de Juin. Les fourmis qui, comme nous l'avons dit, indiquent les pucerons, indiquent aussi les gallinsectes des pêchers. Ces insectes tirent des feuilles sous lesquelles ils se fixent la substance propre à leur nourriture & à leur accroissement : ils ne rongent point les feuilles ; ils en pompent le suc avec leur trompe, qui ne se laisse distinguer que dans les grosses gallinsectes.

L'expérience a appris aux Jardiniers fleuristes à nettoyer de leur mieux leurs arbres fruitiers des gallinsectes, & sur-tout les orangers & les pêchers ; sans quoi elles épuisent, en quelque sorte, la seve de ces arbres ; ce qui les fait languir, & même périr.

Les gallinsectes tombent en automne avec les feuilles sur lesquelles elles sont attachées ; mais elles regagnent bientôt l'arbre, & s'y fixent. C'est en Avril qu'elles se défont de leur vieille peau ; après quoi elles croissent très-vîte, & prennent la figure de galles : arrivées au dernier terme d'accroissement, (en Mai) elles sont en état de pondre.

De petites mouches fort jolies, à deux ailes, dont la tête, le corps, le corselet, & les six jambes sont d'un rouge foncé, sont les mâles qui

fécondent les gallinſectes : la fin d'Avril eſt la ſaiſon de leurs plaiſirs. Ces mâles ont une forme bien différente de leur femelle, & une grandeur bien diſproportionnée. Autant les femelles ſont immobiles, autant on voit un même mâle actif, léger, aller ſucceſſivement ſur pluſieurs femelles, les parcourir chacune d'un bout à l'autre, d'un côté à l'autre, tenant toujours la partie en forme d'aiguillon inclinée vers leur corps. Parcourant ainſi ſon ſérail, & paſſant en revue ſes femelles, enfin il s'arrête, il ſe fixe ; & quand il s'eſt placé ſur la partie ſexuelle d'une femelle toute prête à le recevoir, il introduit la partie qui fait la fonction néceſſaire à la reproduction.

Différentes eſpeces de nos chênes fourniſſent auſſi des gallinſectes, arrondies, groſſes comme de petits pois, qui y tiennent par une baſe circulaire aſſez étroite, & qui reſſemblent beaucoup au kermès. La charmille, l'épine, la vigne, font auſſi voir des gallinſectes, dont les œufs paroiſſent être dans une coque de ſoie. Enfin, M. *de Reaumur* cite une eſpece de gallinſecte brunâtre, liſſe & ſemblable à une valve de la moule de mer.

Pro-Gallinſectes.

On donne ce nom à de petits animaux qui tiennent beaucoup des caracteres des gallinſectes, mais qui en ont pourtant qui leur ſont particuliers. Les pro-gallinſectes paſſent une grande partie de leur vie attachées contre l'écorce des arbres, ſans changer de place & ſans donner de mouvemens ſenſibles ; cependant on les reconnoît en tout temps pour des animaux, ſi on les regarde avec la loupe, on diſtingue toujours leurs anneaux : on a étudié encore peu cette eſpece d'animaux. La cochenille eſt peut-être la pro-gallinſecte la plus importante à examiner. *Voyez* COCHENILLE.

On connoît une pro-gallinſecte qui ſe tient volontiers ſur l'orme : elle eſt petite & peu allante ; on la trouve dans les bifurcations des petites branches qui n'ont qu'un an ou deux ; on en trouve quelquefois contre les branches & les petites tiges. Leur dernier terme d'accroiſſement eſt fait en Juillet. La vue ne peut néanmoins diſtinguer qu'une petite maſſe ovale & convexe, d'un aſſez mauvais rouge-brun, entourée d'un cordon blanc & cotonneux. La partie ovale eſt le deſſus du corps de l'inſecte ; on y reconnoît, avec la loupe, des anneaux ; du reſte l'animal eſt parfaitement immobile : il ne montre ni tête ni jambes, tout eſt caché par un bourrelet cotonneux, qui ne laiſſe à découvert que la partie ovale. Cette

matiere cotonneuse fait une espece de nid, en forme de corbeille & comme goudronné, dans lequel l'insecte est logé en grande partie. Son ventre, qui pose sur le fond de ce nid, se trouve séparé de l'arbre par une couche de coton. Ce nid est non-seulement destiné à mettre le corps de l'insecte plus à son aise, mais aussi à recevoir les petits qui doivent naître en Juin ou en Juillet. En retirant alors la pro-gallinsecte de son nid, on trouve dans le fond & dans les inégalités des côtés un grand nombre de petits, vivans, dont la couleur est d'un blanc jaunâtre. Ils portent devant eux deux petites antennes; leur corps est assez semblable à celui des gallinsectes nouvellement nées. Ils marchent sur six jambes, assez courtes : on a de la peine à reconnoître leur trompe ou suçoir. Quand la mere pro-gallinsecte met ses petits au jour, ils sortent par l'anus, ou par une ouverture qui en est proche : ils passent sous le corps de la mere, qui s'applatit à mesure qu'elle se vide. L'enfantement fini, la mere périt : elle se desseche, & par la suite elle tombe du nid. On est encore incertain si les mâles des pro-galinsectes sont ailés.

La *graine de Pologne*, dont nous avons parlé à l'article *cochenille du Nord*, est encore une pro-gallinsecte ou un ver à six jambes, qui porte également sur la tête deux antennes, & qui a d'ailleurs une ressemblance générale avec la gallinsecte & la pro-gallinsecte. Ce ver du Nord pond des œufs; de très-petites mouches à deux ailes blanches & bordées de rouges, qui sortent de la graine d'écarlate, en sont les mâles. *Voyez au mot* COCHENILLE DU NORD.

GALLIOTE ou GALIOT. *Voyez* BÉNOITE.

GAMAICU. Nom que les Indiens donnent tantôt à un morceau de madrépore fossile, tantôt à une concrétion pierreuse, ronde, protubérancée, semblable aux *stalagmites* ou *oolithes*. Voyez ces différens mots. Les Indiens attribuent au gamaïcu des vertus merveilleuses.

GAMMA DORÉ, *gamma aureum*. On donne ce nom à un phalene ou papillon nocturne, dont les ailes sont agréablement variées & d'un brun nébuleux. On distingue sur chaque aile supérieure le *gamma* ou *lambda* des Grecs bien marqué de couleur d'or, quelquefois blanchâtre. Sa chenille est, dit M. *Deleuze*, une arpenteuse verte à douze jambes. Ce papillon se trouve sur la matricaire, sur la bourrache & sur la laitue. Le gamma qui n'est point doré, est le *double C*, ou le *gamma vulgaire*. Voyez *double C*.

GAMMAROLITES ou CRABITES, *gammarolitus*. Les Lithologistes

donnent ce nom aux fossiles congéneres, aux *astacolites* & aux *cancrites*; c'est-à-dire, à des crustacées ensevelis dans la terre, & qui y sont devenus très-durs, ou qui y ont changé de nature : tels sont les crabes On voit dans les cabinets des Curieux, des crabes pétrifiés ou fossiles, que l'on trouve abondamment sur les côtes de Coromandel, de Malabar & de Schepy, île Angloise. *Voyez* Crabe.

GANDOLA. *Voyez* Baselle.

GANGA. Cet oiseau qu'on nomme vulgairement *gélinote des Pyrénées*, est de la grosseur d'une perdrix grise ; elle a le tour des yeux noir, & point de flammes ou sourcils rouges au-dessus des yeux ; son bec est presque droit ; l'ouverture des narines est à la base du bec supérieur, & joignant les plumes du front ; le devant des pieds couvert de plumes jusqu'à l'origine des doigts ; les ailes assez longues, la tige des grandes plumes des ailes noire, les deux pennes du milieu de la queue une fois plus longues que les autres, & fort étroites dans la partie excédente ; les pennes latérales vont toujours en s'accourcissant de part & d'autre jusqu'à la derniere. La femelle est de la même grosseur que le mâle ; mais elle en differe par son plumage, dont les couleurs sont moins belles, & par les filets de sa queue qui sont moins longs. On trouve cette espece d'oiseau dans la plupart des pays chauds de l'ancien continent, en Espagne, dans les parties méridionales de la France, en Italie, en Syrie, en Turquie, en Arabie, en Barbarie, & même au Sénégal.

GANGUE, *matrix mineralium & metallorum.* Ce nom, qui est allemand, & qui signifie en cette langue *filon* ou *veine métallique*, se donne à des terres endurcies ou à des pierres de roches qui contiennent ou renferment des matieres minérales & métalliques. Ces pierres étrangeres à la nature des minéraux mêmes, sont tantôt du quartz, tantôt du spath ou du schiste, &c. Elles se réduisent en scories dans la fusion des métaux ou demi-métaux.

GANTELÉE ou GANTS DE NOTRE-DAME. *Voyez* Campanule.

GANTS DE NOTRE-DAME. Quelques-uns donnent ce nom à la *digitale*, à la *gantelée* & à l'*ancolie*. Voyez ces mots.

GARAGAY. Oiseau de proie de l'Amérique : il est de la grandeur & grosseur du milan ; sa tête est blanche, de même que les extrémités de ses ailes : sa nourriture consiste en œufs de crocodiles & de tortues, qu'il sait découvrir aux bords des rivieres, sous les sables où ils sont cachés.

Les

Les oiseaux *aura* & *gallinasses* poursuivent les garagays pour leur enlever leur proie. *Voyez* GALLINASSE & AURA.

GARANCE, *rubia*. Il y a plusieurs especes de garance, qui toutes fournissent de la teinture. L'azala ou izari de Smyrne, que l'on emploie à Darnétal & Aubenas pour faire les belles teintures incarnates à la façon d'Andrinople, est une vraie garance. Il en croît naturellement quelques especes dans les haies, dans les bois, & dans les joints des pierres des murailles de jardins, dont les racines, lorsqu'elles sont séchées avec précaution, fournissent d'aussi belle teinture que l'azala de Smyrne. M. *Dambournay*, des Académies des Sciences & d'Agriculture de Rouen, a cultivé une espece de garance qui s'est trouvée sur les roches d'Oizel en Normandie : les racines de cette plante lui ont donné une aussi belle teinture que l'azala. Suivant les expériences de M. *Guettard*, on peut tirer aussi une couleur rouge des caille-laits.

Le grand Colbert qui ne négligeoit rien de tout ce qui pouvoit faire valoir les avantages naturels du Royaume, regrettant les sommes immenses qui en sortoient tous les ans pour le commerce de cette racine, est le premier Ministre qui soit entré dans le détail de tout ce qui regarde la culture & la préparation de la garance. *Voyez l'instruction générale pour les teintures, du mois de Mars* 1671.

L'espece de garance que l'on cultive le plus ordinairement pour la teinture, est le *rubia tinctorum sativa*. Cette plante pousse des tiges qui se soutiennent assez droites, longues de trois ou quatre pieds, quarrées, noueuses, rudes au toucher; chaque nœud est garni de cinq ou six feuilles qui font l'anneau autour de la tige. Ces feuilles sont longues, étroites, garnies à leurs bords de dents fines & dures qui s'attachent aux habits. Les fleurs sont d'un jaune verdâtre ; elles naissent vers les extrémités des branches, & sont d'une seule piece en godet. Il leur succede un fruit composé de deux baies attachées ensemble, d'abord verdâtres, puis rouges, enfin noirâtres quand elles sont tout-à-fait mûres. Chaque baie contient une semence presque ronde. Les racines de cette plante sont longues, rampantes, de la grosseur d'un tuyau de plume, ligneuses, rougeâtres, & elles ont un goût astringent.

C'est cette même espece de garance, dont ont fait des plantations en Zélande & aux environs de Lille. On la desseche, on la pulvérise, & on l'envoie vendre en France sous le nom de *garance*, *grappes de Hollande*. Il n'est pas possible de faire un aussi bel incarnat sur le coton

avec cette garance, qu'avec l'azala de Smyrne. Au reste, il n'y a pas lieu de penser que cette différence provienne de la plante; car la graine tirée du Levant sous le nom d'*azala*, a produit au Jardin du Roi la même espece de garance, que celle de Lille. Ces différences proviendroient-elles du degré de maturité ou de l'exsiccation de la plante, ou de la main-d'œuvre, ou de la nature du sol, &c. M. *Bertin*, Secrétaire d'Etat, vient de faire venir de Smyrne une quantité de graine d'*azala* ou *izari;* ce Ministre, toujours occupé de tous les moyens qui peuvent tendre à l'avancement & aux progrès de l'agriculture, fait distribuer gratuitement cette graine à tous ceux qui veulent en faire la culture. Quant à la garance d'Oizel, elle pousse plutôt au printems, que celle de Lille; ses tiges menues se penchent jusqu'à terre; ses racines sont moins grosses, moins vives en couleur, moins garnies de nœuds & de chevelu, que celles de la garance de Lille. La garance d'Auvergne, celles des dehors de Carcassonne & des environs des étangs de Montpellier, donnent des couleurs aussi vives, que celle que fournit la garance des Indes. Selon M. *Haller*, la garance de Suisse est beaucoup plus rude que celle de Zélande; les racines sont d'un rouge plus vif, & n'ont point à l'axe un point noir, qui ôte à la garance de Zélande une partie de sa belle couleur.

Culture & propriétés de la Garance.

La garance subsiste dans toutes sortes de terres, mais elle ne pousse point par-tout d'aussi belles racines: elle aime les terres fortes, douces, humides en dessous; cependant elle périt quand elle est submergée. Les garancieres ou les terrains les plus favorables pour la garance, sont les marais desséchés, bien exposés au soleil, & dont le terrain est un peu salé.

On peut multiplier la garance de trois manieres différentes, soit par la graine, soit par les racines, soit en la provignant. La premiere maniere est la plus longue, mais cependant nécessaire lorsqu'on est éloigné des garancieres. On doit semer la graine de garance depuis Mars jusqu'en Mai, & le plant qui en provient n'est bon à transplanter dans les champs qu'après la seconde année. La garanciere est bien plutôt formée, lorsqu'on plante des racines. Quand on arrache des racines de garance pour les livrer aux Teinturiers, on peut se procurer beaucoup de plant, qui ne diminue que très-peu le produit de la vente: car il est

d'expérience, qu'un bout ou tronçon de racine, pourvu qu'il ſoit garni d'un bouton, ou d'un peu de chevelu, produira un pied de garance. On peut auſſi avoir recours aux provins, en couchant les tiges de garance, qui prennent racine, & que l'on replante enſuite. Il faut un certain temps, pour que ces branches converties en racines, puiſſent être auſſi abondantes en couleur, que les vraies racines : on doit avoir grand ſoin d'arracher les mauvaiſes herbes, de donner des labours à la garanciere, & de recouvrir les racines de terre, afin qu'elles deviennent plus belles.

Dans le mois de Septembre, on peut faucher l'herbe de la garance. Cette herbe fournit un excellent fourrage pour les vaches ; l'uſage de cette nourriture leur procure beaucoup de lait, qui eſt d'une couleur tirant un peu ſur le rouge, & dont le beurre eſt jaune & de bon goût.

La récolte des racines ſe fait en Octobre & en Novembre. L'état le plus favorable où elles puiſſent être pour la teinture, c'eſt lorſqu'elles ſont de la groſſeur d'un tuyau de groſſes plumes. Si on les laiſſe trop vieillir, elles donnent moins de teinture ; ſi on les arrache trop menues, elles ne font point de profit.

A meſure que les racines ſont arrachées, on les étend ſur le pré pour les faire ſécher. Il faut éviter de les laver pour les débarraſſer de la terre qui leur reſte attachée ; car on apperçoit bien à la couleur que l'eau contracte, qu'elle a un peu diſſous la partie colorante. La racine de garance eſt difficile à faire ſécher ; ſon ſuc eſt viſqueux, & elle perd à l'étuve ſept huitiemes de ſon poids. En Flandre, on fait deſſécher la garance dans une étuve, dont la chaleur eſt bien ménagée. Quelques eſſais faits en petit donnent lieu de croire que la qualité de la garance ſeroit meilleure, ſi on pouvoit la deſſécher au ſoleil, ou même à l'ombre, & par la ſeule action du vent, comme on prétend qu'on le fait à Smyrne, où l'air eſt bien plus ſec qu'en Flandre. Pour cet effet il ſeroit avantageux d'arracher les racines au printems, & non point en automne, comme on le fait.

Il ne ſuffit pas que la garance ſoit aſſez ſeche pour ne ſe point gâter, il faut encore qu'elle puiſſe ſe pulvériſer, ou comme l'on dit ſe grapper. On reconnoît que la garance eſt ſuffiſamment deſſéchée, lorſqu'elle ſe rompt en la pliant. On bat les racines de garance à petits coups de fléau, pour les débarraſſer du chevelu, d'une partie de l'épiderme, & d'une portion de terre fine, que l'action de l'étuve a fait deſſécher ; toutes ces

matieres pourroient rendre la teinture moins belle. Les plus petites racines ainsi préparées portent le nom de *billons*.

Pour avoir une belle teinture de garance, suivant les épreuves qu'en a faites M. *Pagne* de Darnétal, il faut trier les bonnes racines séchées & épluchées, les mettre dans un grand sac de toile rude, les secouer violemment; le frottement du sac & celui des racines les unes contre les autres, détachent presqu'entiérement l'épiderme, qui acheve aisément de se séparer au moyen du van. On a, dit il, par cette méthode, de belles racines de garance robée, dont l'effet prévaut sur l'azala, autant que celle-ci a d'avantage sur la plus belle garance de Hollande, mais cette garance devient nécessairement plus chere.

Les terres substancielles & légeres donnent de meilleures racines que les terrains fort gras & marécageux; mais ces derniers en donnent en plus grande abondance. On ne peut guere compter que sur quarante-cinq ou quarante-six milliers de garance verte par arpent : huit milliers de racines vertes ne donnent au sortir de l'étuve, qu'un millier de racines seches. On fait passer la garance séchée sous les pilons ou sous la meule. On voit dans les *Elém ns d'Agriculture de M. Duhamel*, dont nous avons tiré une partie de cet article, la description de l'étuve & du moulin à grapper la garance qui sont à Lille en Flandre, ainsi que celle du moulin à pulvériser la garance, qui a été construit à Corbeil.

M. *Dambournay* a fait sur la garance une découverte d'autant plus importante, qu'elle tend singuliérement à l'économie. L'expérience lui a appris que quatre livres de garance fraîche, font le même effet dans un bain de teinture, qu'une livre de garance seche & réduite en poudre. D'où il est aisé de conclure qu'en employant la garance en vert, on épargne une moitié de racine, puisque huit livres de vertes n'en donnent qu'une livre de seches. On peut encore consulter un *Mémoire sur la culture de la garance*, par le *sieur Althen* dans le *Journal d'Histoire Naturelle*, *Mai* 1772.

Les racines de garance, pour être bonnes, doivent avoir une odeur forte, tirant un peu sur celle de la réglisse; l'écorce, qu'il faut bien distinguer de l'épiderme, doit être unie & adhérente à la partie ligneuse : c'est la partie la plus utile; car c'est dans l'écorce que l'on apperçoit, à l'aide du microscope, des molécules rouges : on remarque aussi une substance ligneuse de couleur fauve, qui probablement altere, ainsi que l'épiderme, la couleur rouge. M. *de Tourniere* croit que les lessives &

l'avivage ne donnent de l'éclat à la teinture de garance, que parce qu'elles emportent ce fauve. Ce seroit une découverte bien utile, que de trouver le moyen d'extraire la partie rouge, sans aucun alliage de la partie jaune ou fauve; je crois, dit M. *Duhamel*, que ces tentatives devroient être faites sur des racines vertes, afin que la partie rouge, qui est en dissolution, fût plus aisée à extraire. De nouvelles expériences ont fait connoître que l'écorce donne à la vérité une couleur plus foncée, & le bois une couleur plus pâle, mais que l'épiderme étant enlevée, l'une & l'autre font bien ensemble.

La garance en poudre doit être onctueuse, se peloter lorsqu'on la manie entre les doigts. Lorsqu'elle est vieille, elle perd son onctuosité, & produit une poudre seche.

La racine de garance est un des meilleurs ingrédiens qu'on puisse employer pour la teinture des laines; elle donne un rouge, à la vérité peu éclatant, mais qui résiste sans altération à l'action de l'air, du soleil, & à l'épreuve des ingrédiens qu'on emploie pour éprouver la ténacité des couleurs; elle contribue aussi à procurer de la solidité à plusieurs autres couleurs composées: on s'en sert pour fixer les couleurs déja employées sur les toiles de coton. Enfin il y a un grand nombre de cas où le succès des opérations demande qu'on fasse le *garançage.* On appelle sa teinture *rouge de garance.* On vante beaucoup le rouge de bourre ou *nacarat* qu'on en prépare.

La meilleure maniere de connoître la qualité de la garance, est d'en faire des essais sur des morceaux d'étoffe que l'on a fait tremper dans un bain d'alun, & prendre pour objet de comparaison, de l'étoffe teinte avec de la belle garance de Zélande, ou avec de l'azala. M. *Haller* observe que la garance de Zélande a de l'avantage par l'exactitude avec laquelle elle est séchée chez un peuple qui ne néglige aucune précaution. D'ailleurs sa couleur est moins vive que celle de la garance de Smyrne ou même de Suisse. La garance appellée *mulle* dans le commerce, est la moindre de toutes

Les tiges & les feuilles de la garance sont très bonnes pour nettoyer la vaisselle d'étain, à laquelle elles donnent le plus beau lustre. Les vaches mangent avidement les feuilles, qui sont pour elles une nourriture excellente. La racine de la garance est mise au rang des cinq petites racines apéritives, (qui sont celles de l'arrêt-bœuf, de caprier, de garance, de chiendent, & chardon-roland). Elle résout puissamment les humeurs

épaiſſes : on lui attribue auſſi la vertu de diſſoudre le ſang coagulé ; elle donne aux urines une couleur rouge ; elle eſt d'un uſage familier en Hollande, (ſous le nom de *krapp*) étant cuite dans le vin, l'eau & la biere, & priſe intérieurement, pour les chutes conſidérables. Elle convient dans l'hydropiſie naiſſante, dans la jauniſſe & dans les obſtructions du bas-ventre. Quelques Médecins du Nord s'en ſervent pour procurer les regles aux femmes. M. *Duhamel* a auſſi reconnu (d'après *Belchier*) dans cette plante la propriété de teindre en rouge les os des animaux qui en ont été nourris quelque temps. Trois jours ſuffiſent pour un pigeon : il eſt digne de remarque que ni tous les os dans un même animal, ni les mêmes os en différens animaux ne prennent pas la même nuance. Les cartilages qui doivent s'oſſifier, ne ſe teignent qu'en s'oſſifiant. (M. *Haller* ajoute que le cal ne ſe colore qu'à meſure qu'il devient oſſeux.) Si on ceſſe de donner en nourriture les particules de garance, les os perdront peu-à-peu leur teinture. Les os les plus durs, ſoit qu'ils ſoient formés par la Nature, ou qu'ils ſoient l'ouvrage d'une maladie, ſe coloreront le mieux, ils ſoutiendront l'épreuve des débouillis : ils ne ſont cependant pas tout-à-fait intacts à l'action de l'air ; les plus rouges y perdent de leur couleur. La moëlle de ces os teints, & toutes les autres parties molles de l'animal, conſervent leur couleur naturelle. Une autre remarque, c'eſt que la garance que prend la volaille agit auſſi ſur leur jabot & ſur leurs inteſtins ; ils en ſont colorés pour peu qu'on les tienne à ces aliments, ils tombent en langueur & meurent ; on leur trouve quand ils ſont morts, les os les plus gros plus moëlleux, plus ſpongieux & plus caſſans. Mais pourquoi les parties colorantes ne ſe portent-elles qu'aux os ? Ne ſeroit-il pas ſage de préſumer, d'après les expériences précédentes, que l'uſage de la garance eſt tout au moins mal-ſain. On voit dans le *Recueil de l'Académie des Sciences ann.* 1747. qu'elle n'eſt pas la ſeule plante qui ait la propriété de teindre en rouge ; mais on a fait de vains efforts, ainſi que l'obſerve M. *Haller*, pour teindre les os en bleu, en jaune, en vert.

GARANCE PETITE, *rubeola.* Cette plante, que l'on appelle auſſi *herbe à l'eſquinancie*, reſſemble à un petit plant de garance. Ses fleurs ſont rouges, quelquefois blanches & d'une odeur de jaſmin. Ses tiges ſe couchent la plupart à terre. Cette petite garance porte auſſi le nom de *cinanchine*, & ſes racines teignent très bien en rouge. Elles ſont d'un grand uſage dans les îles de la Mer Baltique. L'Académie de Stockholm a fait des eſſais ſur ces racines.

GARDE-ROBE. *Voyez à l'article* Aurone.

GARDON, *leucifcus*. Petit poiffon d'eau douce, qui eft au rang des poiffons blancs, & peu eftimé; il eft femblable au meunier par la figure des écailles, par le nombre & par la figure des nageoires; il a le corps large, le dos bleu, la tête verdâtre, le ventre blanc, & les yeux grands: fa chair eft femblable à celle du *dard:* voyez ce mot. On l'appelle *gardon*, parcequ'il fe garde plus long-temps que les autres poiffons dans un vafe plein d'eau: il peuple beaucoup.

GARENNE. Nom donné à un efpace de terrain, rarement cultivé, mais toujours peuplé d'une grande quantité de *lapins*. Voyez ce mot.

GARGOULETTE DU MOGOL. *Voyez à l'article* Bois.

GARIGUE. Nom donné par les Naturels de l'Acadie à une efpece de champignon qui naît fur le fommet du pin blanc de ces contrées. Les Sauvages du pays s'en fervent avec fuccès contre les maux de gorge, de poitrine, & même dans la dyffenterie.

GAROU. *Voyez* Bois gentil.

GAROUPE. *Voyez* Camelée.

GAROUTTE. *Voyez* Laureole.

GARROT. C'eft le canard de mer que les Italiens appellent quattrocchi (*clangula*) voyez à l'article Canard.

GARSOTTE. C'eft la *cercelle*. Voyez ce mot.

GARUM. Etoit chez les anciens une efpece de faumure fort délicate, qu'ils faifoient avec les entrailles d'un petit poiffon faxatile nommé *garus*. Cette faumure friande eft encore autant en ufage chez les Turcs, que le vinaigre parmi les Aubergiftes à Conftantinople pour conferver plufieurs poiffons, &c. *Voyez aux mots* Picarel & Anchois.

Plufieurs perfonnes recommandent le garum pour nettoyer les vieux ulceres, pour la morfure du chien enragé, & pour réfifter à la gangrene. On en fomente les parties malades; on en mêle auffi dans les lavemens pour l'hydropifie.

GAS. Nom donné à des exhalaifons plus ou moins vifibles, & produites dans des fouterrains profonds, comme les galeries des mines; quelquefois elles fortent de certains creux, grottes, ou fentes de la terre: il y en a qui font accompagnées d'une odeur forte & fuffocante. Le prétendu efprit des eaux minérales eft une forte de *gas* : *Vanhelmont* donne auffi ce nom aux vapeurs invifibles & incoërcibles qui s'élevent des corps doux actuellement en fermentation, du charbon embrafé, du

ſoufre brûlant, &c. Aujourd'hui on donne auſſi le nom de gas à toute eſpece de vapeurs inviſibles qui ſont capables de détruire l'élaſticité de l'air, qui alterent la reſpiration des animaux au point même de les ſuffoquer quelquefois, qui éteignent la flamme, qui ſe décelent d'ailleurs par une odeur plus ou moins fétide, & ſouvent en irritant les yeux juſqu'à en arracher des larmes : toutes les vapeurs qui réſultent des ſubſtances végétales & animales en combuſtion, celles des corps pourriſſans & des latrines, ſont encore des eſpeces de *gas*. Voyez l'article EXHALAISONS.

GASCANEL. Eſt le *maquereau bâtard* de *Rondelet*. Voyez SIEUREL.

GATEAU DE MIEL & DE CIRE. *Voyez au mot* ABEILLE.

GATEAU FEUILLETÉ. Coquille bivalve de la famille des huîtres. Il y en a de différentes couleurs, blanches, lilas, rouges, jaunes. Sa forme eſt arrondie & bombée. Les deux valves ſont couvertes de feuilles circulaires profondément découpées. La charniere de chaque valve eſt une double moulure, dont la plus grande eſt garnie de petites dents qui s'engrainent dans les cavités correſpondantes des deux valves ; cette charniere eſt la même dans toutes les *huîtres* appellées *feuilletées*.

GAUDE ou HERBE A JAUNIR, *luteola herba ſalicis folio*. On cultive cette plante avec ſoin en Eſpagne & en France pour la teinture. Elle croît naturellement dans preſque toutes les provinces du Royaume ; mais la gaude cultivée lui eſt bien ſupérieure pour la teinture.

La racine de cette plante eſt ligneuſe, & pouſſe des tiges qui s'élevent à la hauteur de trois ou quatre pieds : elles ſont garnies de feuilles longues, étroites, douces au toucher ; le haut des rameaux porte en Mai de longs épis de petites fleurs jaunes qui ſont formées par des pétales de grandeur inégale ; le fruit eſt une capſule qui contient de petites ſemences ſphériques, noirâtres, & mûriſſent en Juin & en Juillet.

Cette plante, qui eſt le *reſeda foliis ſimplicibus lanceolatis integris* de *Linnæus*, vient parfaitement bien dans les terrains propres au chanvre. Sa culture eſt la même que celle du *chanvre*. Voyez ce mot.

On ſeme la gaude en Mars ; & comme la graine de cette plante eſt extrêmement fine, pour la ſemer plus également, il faut la mêler avec de la cendre. Dans le mois de Juillet ou d'Août on arrache la gaude ; on la bat pour recueillir la graine, & on la met en botte ; la plante eſt alors d'un jaune verdâtre. Dans les pays chauds, comme en Languedoc, elle eſt ſouvent aſſez ſeche lorſqu'on la recueille ; mais dans les pays tempérés,

comme

comme la Normandie, la Picardie, &c. il est essentiel de la faire sécher exactement. Il faut encore observer de ne la point couper qu'elle ne soit mûre, & d'empêcher qu'elle ne se mouille quand elle est cueillie : en la cueillant il faut la couper à fleur de terre.

Les Teinturiers regardent la gaude la plus menue & la plus roussette comme la meilleure ; ils la font bouillir, pour teindre les laines & les étoffes en couleur jaune, couleur de chamois, & en couleur verte ; savoir, les blanches en jaune d'un bon teint, & en vert les étoffes qui ont été préalablement mises au bleu. Suivant les réglemens de France, les céladons, vert de pomme, vert de mer, vert naissant & vert gai, doivent être *alunés*, ensuite *gaudés*, & puis passés sur la cuve d'inde : *voyez* Inde & Indigo. La gaude est estimée en Médecine pour résister au venin. Sa racine est apéritive prise en décoction : on l'applique aux bras des fébricitans pendant le paroxisme, pour chasser la fievre.

GAUDRON ou GOUDRAN. *Voyez à l'article* Pin.

GAYAC ou BOIS SAINT, *gayacum, aut guajacum, seu lignum sanctum.* Arbre qui donne un bois très compacte & très dur, & qui croît naturellement à la Jamaïque, dans presque toutes les îles des Antilles, & généralement dans la partie de l'Amérique qui est située sous la zone torride. Il y a deux especes de gayac, l'un à *fleurs bleues*, l'autre à *fleurs blanches dentelées*. La premiere espece de gayac devient un arbre très-grand, lorsqu'il est dans un bon terrain. Le tronc de cet arbre a peu d'aubier, qui est pâle ; le cœur est de couleur verte d'olive foncée & brune ; son bois est très solide, huileux, pesant, d'une odeur qui n'est pas désagréable, d'un goût amer & un peu âcre. Ses branches ont beaucoup de nœuds, ainsi que les petits rameaux qui en partent. Ses feuilles sont compactes, d'un vert pâle, & ont en dessous cinq petites nervures : elles n'ont point de queue, si ce n'est la côte commune, sur laquelle elles sont arrangées. Ses fleurs bleues sont en rose : il leur succede un fruit charnu, de la grandeur de l'ongle, qui a la figure d'un cœur, un peu creusé en maniere de cuiller, & qui est de couleur de vermillon. Ce fruit contient une seule graine de la forme d'une olive.

L'arbre du gayac à fleurs blanches croît moins haut que le précédent ; son bois est aussi solide, mais de couleur de buis. Les fruits de cet arbre sont quadrangulaires, comme ceux de notre fusain, & de couleur de cire. Cette seconde espece de gayac est très-fréquente dans l'île de Saint-Domingue aux environs du Port de Paix.

Le gayac à fleurs bleues & le gayac à fleurs blanches, fleuriſſent au mois d'Avril, & donnent des fruits mûrs au mois de Juin. On ne peut les élever que dans nos ſerres; encore faut-il que la graine ait été ſemée dans leur pays natal, & qu'on tranſporte ici le jeune plant. Le gayac ne croît qu'avec une extrême lenteur, même dans ſon pays natal : il ne donne point de réſine dans nos climats. Ses racines ſont jaunes & ſortent beaucoup hors de terre.

Le gayac a été connu en Europe à-peu-près dans le même temps que la maladie vénérienne, par les ſecours qu'on en tira contre cette maladie, avant qu'on eût trouvé le ſecret de la traiter plus efficacement par le mercure. On aſſure que dans l'Amérique Méridionale, le gayac eſt un ſpécifique auſſi éprouvé contre la vérole, que le mercure l'eſt dans nos climats. Nous ne nous ſervons de la décoction du bois ou de l'écorce de gayac râpé, que dans le traitement des maladies vénériennes légeres, qui ſont cenſées n'avoir point infecté la maſſe entiere des humeurs, ou du moins n'y avoir répandu qu'une petite quantité de virus qui peut être évacué par les couloirs de la peau; alors ce remede eſt un ſudorifique très-actif : il convient auſſi dans les traitemens de diverſes maladies chroniques, comme dartres, humeurs froides, œdemes, fleurs blanches, rhumatiſme, vieux ulceres humides & ſanieux. M. *Bourgeois* obſerve qu'en général ce remede ne convient pas aux perſonnes maigres, ſeches & exténuées.

Le bois de gayac eſt très-réſineux, & contient une petite quantité d'extrait proprement dit, que l'on peut retirer par décoction; ce qui rend ce bois un excellent ſudorifique. L'extrait qu'il donne eſt en petite quantité, en comparaiſon de la réſine qu'il contient; car à l'aide de l'eſprit-de-vin, on peut retirer deux onces de réſine par livre; au lieu qu'il ne donne qu'un ou deux gros d'extrait.

La réſine que l'on retire ainſi par le moyen de l'eſprit-de-vin, eſt toute ſemblable à celle qui découle naturellement ou par inciſion de cet arbre dans le pays, & que l'on nomme improprement *gomme de gayac*. Cette réſine doit être luiſante, tranſparente, brune en dehors, blanchâtre en dedans; tantôt rouſsâtre, tantôt verdâtre; d'une odeur agréable quand on la brûle, d'un goût âcre : elle excite puiſſamment la tranſpiration inſenſible, & eſt très-utile dans les maladies de la peau.

Le bois de gayac réduit en copeaux & diſtillé à feu nu, donne beaucoup d'air, qui briſeroit le récipient, ſi l'on n'avoit ſoin de lui donner iſſue; par cette opération on obtient une huile empyreumatique, devenue

fameuse comme étant une des premieres qu'on ait enflammée par le moyen de l'esprit de nitre. Cette huile, qui est aussi fort âcre, est recherchée pour faciliter l'exfoliation des os cariés. *Voyez l'analyse du gayac dans le Dictionnaire de Chimie.*

GAZELLE, ANTILOPE ou ANIMAL PORTE-MUSC, en latin *gazella*. C'est un joli quadrupede à pied fourchu, d'une taille fine, bien prise & des plus légers à la course. Il se trouve communément en Afrique, en Asie & aux Indes Orientales. Il y en a de plusieurs especes, qui ont des différences entr'elles. Il y a des gazelles d'Afrique qui approchent du chevreuil pour la taille & pour la figure. Ces gazelles ont les oreilles grandes & pelées en dedans, où la peau est noire & polie comme de l'ébene. Leurs cornes sont noires, cannelées en travers, creuses jusqu'à la moitié de leur longueur : elles se rapprochent par le bout comme les branches d'une lyre. Les cornes des femelles sont rondes, mais un peu applaties dans les mâles, & plus recourbées en arriere : l'intérieur ou le dedans de cet étui comme écailleux, est rempli d'une corne osseuse. On remarque à l'origine de ces cornes une touffe de poil plus long que celui du reste du corps, qui est court & de couleur fauve. Les antilopes ont à leurs sabots ou cornes des pieds, des especes de verrues comme les chevres. Les Arabes donnent à ces animaux le nom de *chevre*.

Les gazelles vivent en société & ruminent ; elles n'ont point de dents incisives à la mâchoire supérieure ; elles n'ont que deux mamelles. En général ces animaux ont les yeux noirs, grands, très-vifs & en même temps si tendres, que les Orientaux en ont fait un proverbe, en comparant les beaux yeux d'une femme à ceux de la gazelle. Les jambes antérieures de cet animal sont moins longues que celles de derriere, ce qui lui donne, comme au lievre, plus de facilité pour courir en montant qu'en descendant. La plupart sont fauves sur le dos, blanches sous le ventre, avec une bande brune qui sépare ces deux couleurs au bas des flancs ; leur queue est plus ou moins grande, & toujours garnie de poils assez longs & noirâtres. On va à la chasse de ces animaux avec une gazelle mâle & apprivoisée, qu'on mene dans les lieux où il y a des gazelles sauvages ; on lui entrelace dans les cornes une corde lâche, dont les bouts sont attachés sous le ventre. Aussi-tôt que cet animal approche d'un troupeau de gazelles, le mâle, quoique d'un naturel timide, s'avance avec agilité pour faire face à ce rival ; il présente ses cornes pour l'attaquer tête contre tête ; mais dans les divers mouvemens qu'il fait, il ne manque

pas de prendre ses cornes dans les cordes, dont la tête de son rival est garnie ; le Chasseur qui s'est mis en embuscade, arrive à l'instant & s'en saisit sans peine. On prend à-peu-près de même les gazelles femelles.

On voit au Sénégal & sur la Gambra de grands troupeaux de gazelles. Ce sont, dit *Bosman*, les plus charmantes créatures du monde : elles ne sont guere plus grandes qu'un lapin ; les Negres les appellent les *petits rois des cerfs ;* leurs jambes sont de la grosseur d'un tuyau de pipe ; leurs cornes sont aussi très-petites & d'un noir luisant : elles sont si légeres, qu'elles paroissent voltiger au milieu des buissons ; cependant les Negres en prennent quelquefois pour en manger la chair qu'ils trouvent assez bonne. Ces animaux qui ne sont que des chevrotains, sont trop délicats pour pouvoir être transportés dans ce pays-ci : lorsqu'on veut les faire venir, on les couvre avec du coton ; mais ordinairement à peine ont-ils passé la ligne qu'ils meurent ; on dit cependant qu'il y en a eu deux vivans au Palais Royal, à Paris, il y a quelques années. *V.* Chevrotain.

La gazelle des Indes, celle qui donne le bézoard, est de la grandeur de la chevre domestique, ou, suivant d'autres Auteurs, de la grandeur du cerf : son poil est court, & d'un gris mêlé de roux : elle a une barbe sous le menton comme notre chevre : ses cornes sont rondes, assez longues, droites, comme garnies d'anneaux presque du haut en bas, excepté le bout qui est lisse. Les femelles ont les cornes beaucoup plus courtes que les mâles. On trouve ces gazelles dans la Province de Laar en Perse.

Quant à la nature des bézoards que l'on retire de ces animaux, *voyez* Bézoard.

Selon M. *de Buffon*, il paroît que l'animal du musc, dont M. *de la Peyronie* a parlé dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, année* 1731, est une espece de *zibet* ou *civette* Voyez ce mot.

M. le Docteur *Pallas* dit, dans ses Mélanges zoologiques, qu'il ne faut pas confondre le genre des antilopes avec celui des chevres ; que la différence est plus considérable que celle de la brebis à la chevre, dont on fait à tort, dit-il, deux genres différens. Les antilopes tiennent le milieu entre les cerfs & les chevres. Ils ont l'air du cerf ; leur taille est plus élégante : l'Amérique est une contrée qui paroît plus favorable à ces animaux que nos climats. M. *Pallas* divise les especes d'antilopes d'après les caracteres tirés de la disposition des cornes : 1°. en *curvi-cornes ;* 2°. en *lyri-cornes ;* 3°. en *recti-cornes ;* 4°. en *contorti-cornes ;* 5°. & en *spiri-cornes.*

Parmi les *curvi-cornes*, il y en a dont les cornes se recourbent vers le front, & les autres en ont qui se recourbent sur le dos : tels sont l'*antilope leucophæa*, l'*antilope rupicapra*, l'*antilope dama* de Pline, ou le Nanguer; l'*antilope reversa*, ou le Nagor; & l'*antilope trago-camælus*.

Les *lyri-cornes* ont leurs cornes doucement recourbées en deux sous la forme d'une lyre antique : tels sont l'*antilope saïga*; l'*antilope dorcas*, ou le Szeinan de M. *de Buffon*; l'*antilope gazelle*; l'*antilope kevel*; l'*antilope corine*; l'*antilope buselaphus*, ou le Bubale.

Dans les *recti-cornes*, M. *Pallas* ne reconnoît que deux especes bien distinctes : savoir, l'*antilope bezoartica*, ou le Pasan; & l'*antilope grimme*.

Les *contorti-cornes* ont leurs cornes singuliérement contournées : tels sont le *guib* & le *condous* (*antilope orix*) décrits par M. *de Buffon*.

Les *spiri-cornes* ont leurs cornes roulées en spirale : tels sont l'*antilope strepsiceros*, ou Condoma; l'*antilope cervi-capra*, ou Antilope de M. *de Buffon*.

L'animal qui donne le *musc*, & qui a été regardé encore improprement par plusieurs personnes comme une *gazelle*, a des caracteres qui lui sont particuliers. Cet animal a le poil rude & long, le museau pointu, & des défenses à-peu-près comme le cochon; mais ce qui le distingue de tous ces animaux, c'est une espece de petite bourse placée près du nombril, & qui contient la substance appellée *musc*. Cette bourse a près de trois pouces de long & deux pouces de largeur, & s'éleve au-dessus du ventre d'environ un pouce : elle est garnie de poils extérieurement, & intérieurement d'une pellicule qui renferme le musc, & qui est garnie de glandes, qui, selon les apparences, servent à faire la sécrétion : chaque vessie pese depuis deux gros jusqu'à quatre gros.

M. *Daubenton* dit, dans un Mémoire lu à l'Académie des Sciences le 14 Novembre 1711, que l'animal avec lequel le *porte musc* auroit plus de rapport, est le *chevrotain*. Les caracteres extérieurs de l'animal *porte-musc*, qui indiquent ses rapports avec les autres quadrupedes, sont deux pieds fourchus, deux longues dents canines, huit dents incisives à la mâchoire de dessus, & il n'y en a point à la mâchoire de dessous. Par ces caracteres le *porte-musc* ressemble plus au chevrotain qu'à aucun autre animal. Il en differe cependant en ce qu'il est beaucoup plus grand; car il a plus d'un pied & demi de hauteur, prise depuis le bas des pieds de devant jusqu'au-dessus des épaules; tandis que le chevrotain n'a guere plus d'un demi-pied. Les dents molaires du *porte-musc* sont au nombre

de six de chaque côté de chacune des mâchoires le chevrotain n'en a que quatre. Il y a aussi de grandes différences entre ces deux animaux pour la forme des dents molaires & les couleurs du poil. La poche du musc fait un caractere qui n'appartient qu'au musc mâle ; la femelle n'a ni poche de musc, ni dents canines, suivant les observations de M. *Gmelin*.

Si ce fait est constant, l'on a donc tort de dire que le meilleur musc est celui que donnent les mâles, & que les femelles ont aussi une poche semblable près du nombril, mais que l'humeur qui s'y filtre n'a pas la même odeur ; il paroît de plus que cette tumeur du mâle ne se remplit de musc que dans le temps du rut ; dans les autres temps la quantité de cette humeur est moindre, & l'odeur en est beaucoup plus foible.

Le musc le plus pur & le plus estimé par les Chinois, est celui que l'animal laisse couler sous une forme grenelée & onctueuse sur les pierres ou les troncs d'arbres contre lesquels il se frotte, lorsque cette matiere devient irritante ou trop abondante dans la bourse où elle se forme. Le musc qui se trouve dans la poche même, est rarement aussi bon, parce qu'il n'est pas encore mûr, ou bien parce que ce n'est que dans la saison du rut qu'il acquiert toute sa force & toute son odeur, & que dans cette même saison l'animal cherche à se débarrasser de cette matiere trop exaltée, qui lui cause alors des picotemens & des démangaisons.

Le musc nous vient des Indes Orientales, & principalement du Tonkin : on le trouve, dans le commerce, ou séparé de son enveloppe, ou renfermé dedans. Cette drogue est sujette à être falsifiée par les Indiens. Celle qui est sans enveloppe doit être seche, d'une odeur très-forte, d'une couleur tannée, d'un goût amer : étant mise sur le feu, elle doit se consumer entiérement si elle n'est point falsifiée avec de la terre.

L'enveloppe qui contient le musc doit être couverte d'un poil brun ; c'est la peau de l'animal même. Lorsque le poil est blanc, il indique que c'est du musc de Bengale, qui est inférieur en qualité à celui de Tonkin. Lorsque les Chasseurs ne trouvent pas cette vessie bien pleine, ils pressent le ventre de l'animal pour en tirer du sang dont ils la remplissent : les Marchands du pays y mêlent ensuite des matieres propres à en augmenter le poids. Les Orientaux savent distinguer cette falsification par le poids, sans ouvrir la vessie ; car l'expérience leur a fait connoître combien doit peser une vessie non altérée ; ils en jugent ensuite au goût, & leur derniere épreuve est de prendre un fil trempé dans du suc d'ail, & de le

faire paſſer au travers de la veſſie avec une aiguille ; ſi l'odeur d'ail ſe perd, le muſc eſt bon ; ſi le fil la conſerve, il eſt altéré.

Le muſc eſt un parfum extrêmement fort, mais peu agréable s'il n'eſt tempéré par un mélange d'autres parfums, ou de poudre de ſucre & d'un peu d'ambre. Sa couleur eſt rouſſâtre : il eſt d'un goût amer. Les Parfumeurs, les Diſtillateurs & les Confiſeurs, s'en ſervoient beaucoup plus autrefois qu'à préſent. En Médecine, on emploie le muſc pour fortifier le cœur & le cerveau, pour rétablir les forces abattues : on l'eſtime auſſi alexipharmaque & prolifique. La doſe en eſt depuis demi-grain juſqu'à quatre grains.

GAZON, *ceſpes*, eſt une motte ou une lelouſe, plus ou moins conſidérable, de terre fraîche, molle, garnie d'une herbe courte & touffue. Le gazon eſt un des objets de la campagne le plus agréable aux yeux : c'eſt auſſi l'un des plus grands ornemens des parterres & des jardins de propreté. Il naît de lui-même dans un terrain favorable, ou bien il vient par culture qui ſe fait de graine ou de placage. Parlons de ces deux manieres de culture.

On ſait que le beau gazon vient des graines de bas pré, & que la graine qui vient d'Angleterre eſt la plus eſtimée, parce qu'elle provient d'herbes fines & peu mélangées. Le petit trefle de Hollande, l'herbe à chat & autres petites herbes fines, ſont, après la graine de bas pré, les plus propres à former un beau gazon. Le trefle, le ſain-foin, la luzerne, ſervent auſſi à avoir du gazon ordinaire. Avant de ſemer les graines à gazon, on doit ôter toutes les mottes & pierres, labourer le terrain avec un fer de bêche, le niveller, paſſer la terre au rateau fin, & répandre uniment ſur la ſurface un ou deux pouces de bonne terre ou terreau, pour faciliter encore mieux la levée du gazon ; enſuite on ſeme la graine fort dru en automne, par un temps couvert & calme, & on la recouvre avec le rateau. Heureux quand après la ſemaiſon la pluie vient à tomber, parce qu'elle épargne la peine des arroſemens ; de plus elle plombe la terre, & fait lever la graine beaucoup plutôt : auſſi choiſit-on pour ſemer le gazon les mois de Mars & de Septembre, avant & après les grandes chaleurs de l'été. On doit faucher le gazon quatre fois l'année, & même plus, & le tondre de près, afin que l'herbe ſoit toujours épaiſſe, raſe, pure, & d'un beau vert : il faut auſſi avoir ſoin d'y ſemer tous les ans de bonnes graines pour le renouveller, le rafraîchir & l'épaiſſir, ſur-tout dans les endroits où il eſt trop clair. Il faut en outre l'arroſer dans les

temps de sécheresse ; le battre quand il s'éleve trop, & faire passer dessus un rouleau de pierre ou de fer, ou de bois, à défaut d'autres, afin d'affaisser l'herbe & d'empêcher qu'un brin ne passe l'autre.

L'autre maniere de gazonner est plus coûteuse à la vérité, mais beaucoup plus agréable, & elle peut être mise en pratique avec un succès tout-à-fait surprenant. Voici en quoi consiste cet art de faire le *gazon plaqué*.

On choisit pour cela dans certains endroits de la campagne, comme sont les bords des chemins & les pâturages, même dans certaines prairies, les plus belles pelouses de gazon le plus fin & le plus ras : on le leve à la bêche, en le coupant par carrés, de deux à trois pouces d'épaisseur, d'un pied & demi de longueur, sur un pied de largeur, & on enleve la même épaisseur de terre sur le terrain où on veut les mettre : on arrange au cordeau ces carrés, en les serrant l'un contre l'autre ; ensuite des Plaqueurs applatissent uniment le placage avec des battes, & on l'arrose amplement.

Tous ces moyens font que le gazon s'attache inébranlablement à la nouvelle terre, s'incorpore avec elle, y jette ses racines de toutes parts, & s'en nourrit. Il ne s'agit plus pour la conservation d'un tel gazon que de le tondre, y passer le rouleau, & l'entretenir avec soin & intelligence. C'est ainsi que les Anglois gazonnent non seulement des bordures, des rampes, des talus, des glacis, mais des boulingrins, des parterres, des allées, des promenades entieres ; c'est un spectacle enchanteur que ces beaux tapis ras & unis de verdure qu'on voit dans toutes leurs campagnes. On en construit aussi les bords extérieurs des étangs qui servent à arroser les prés. Le gazon sert encore à soutenir & affermir les bords des grands chemins élevés au-dessus du terrain. On en fait des bancs, des sophas ; dans les jardins, des marches en forme d'escalier. Il y a des pays où l'on en garnit les basses-cours pour donner de la verdure ordinaire à la volaille qui s'en nourrit.

GAZON D'OLYMPE ou D'ESPAGNE ou DE MONTAGNE. *Voyez* STATICE.

GEAI, *gracculus aut garrulus*, est un bel oiseau, fort connu dans tous les pays, & qui est du genre des pies : on en distingue de plusieurs especes.

Le geai differe de la pie, en ce qu'il est plus petit, & par la diversité de son plumage : des taches bleues traversent ses ailes. L'ouverture de son

son gosier est si ample, qu'il avale des glands tout entiers; ce qui l'a fait appeller *pica glandaria :* c'est la nourriture qu'il prend l'automne & l'hiver, car il en fait provision : le printems & l'été, il va chercher les pois verts, les groseilles, les fruits de la ronce, & les cerises qu'il aime beaucoup. On prétend que le geai qui fréquente nos forêts, est carnassier, & qu'il se nourrit de petits levrauts & de perdreaux, &c. On lui fait la guerre. Le geai commun a le bec noir, fort & robuste, long de deux doigts; les yeux bleus. Le champ de son plumage est diversifié; il a le derriere de la tête composé de roux & couleur perse; le dos plus pâle & tirant sur le cendré; les plumes proche du croupion sont blanchâtres; & sa queue tiquetée de blanc est beaucoup plus courte que celle de la pie; il a la poitrine & le ventre d'un cendré pâle, ainsi que les pieds & les doigts; les ongles sont noirs & un peu crochus.

Le *geai mâle* est un peu plus gros que la femelle : les plumes de sa tête sont plus noires, & celles de ses ailes d'un plus beau bleu. On dit que cet oiseau est sujet au mal caduc. Elevé en cage, il apprend à parler, à siffler. Il contrefait plusieurs sortes d'oiseaux, & se rend fort familier; mais pour cela il le faut prendre niais. Sa femelle pond quatre ou cinq œufs cendrés avec des taches plus apparentes, & va faire son nid sur les chênes & autres arbres : elle prend soin de ses petits. Cet oiseau est aussi voleur que la pie; il se plaît à dérober, & à chercher les lieux les plus secrets pour cacher ce qu'il a pris.

Le *geai blanc* n'a de coloré que l'iris des yeux qui est rougeâtre; car le bec, les pieds & les ongles sont, ainsi que le plumage, parfaitement blancs : on en a tué un dans la forêt de Chantilly; on le voit dans le Cabinet de S. A. S. Mgr. le Prince de Condé.

Le *geai d'Alsace* ou de *Strasbourg*, *galgulus Argentoratensis*, est le *rollier* de M. *Brisson.* Cet oiseau a le plumage varié de jaunâtre, de bleu, de vert, de noir & de violet. Il est de la grosseur de notre geai vulgaire. Il se nourrit, dans le temps de la moisson, de grains & d'insectes qui se trouvent dans les champs; il aime sur-tout les scarabées. Ses couleurs sont si vives & si agréables, qu'elles lui ont mérité le nom de *corneille bleue*, ou de *perroquet d'Allemagne.* Après la moisson, il nourrit ses petits de fruits d'arbres sauvages & de différentes sortes d'insectes. Cet oiseau se trouve aussi à Malthe.

Le *geai de Bengale* est plus grand que le *geai commun;* le dessus de sa tête est tout bleu; le dessous de son ventre & ses cuisses est violet ou

aurore ; le dos & le croupion sont d'un vert obscur ; la queue est noire & bleue, les pieds fauves & les ongles noirs. C'est encore une espece de *rollier*.

Le *geai de Boheme* est un oiseau de passage, & qui fréquente les lieux limitrophes de la Boheme. Il y en a beaucoup en Italie, où on en voit par centaines voler ensemble autour de Plaisance & de Modene. *Klein* croit que c'est une espece de grive. Il est de la grandeur d'un merle. Sa tête est ornée d'une huppe fauve qui se renverse en arriere : ses yeux sont d'un beau rouge & environnés de noir : cet oiseau est très-friand de raisin.

Le *geai du Cap de Bonne-Esperance* a le bec long & rouge ; d'ailleurs il ressemble au geai de l'Europe : il aime beaucoup les amandes sauvages ; il apprend facilement à parler. On le trouve perché sur le haut des rochers ou dans les arbres de haute futaie.

Le *geai de la Chine*. Cet oiseau, qui a été envoyé de Canton vers la fin de 1772, est à-peu-près de la grosseur du geai commun ou du geai d'Europe. Les plumes du sommet de la tête, celles qui entourent la base du bec & du cou jusqu'au pli de l'aile, la gorge, sont d'un noir foncé. Les noires sont terminées par des taches d'un gris cendré ; ce qui fait que cette partie paroît mouchetée : les plumes du dessus du cou jusqu'au sommet du dos, sont d'un gris clair ; les plumes du dos sont d'un bleu pâle, teint de violet. Le mélange de ces deux couleurs forme des reflets, & l'oiseau est de couleur changeante, suivant les aspects dans lesquels il se trouve posé. Les ailes sont du même bleu que le dos, mais chaque plume est terminée par une ligne blanche, qui est d'autant plus large que les plumes sont moins longues. Cette ligne est à peine sensible dans les dernieres, & les plus longues plumes de l'aile ; celles de la queue sont marquées par trois larges bandes, une supérieure qui est bleuâtre, une moyenne qui est noire, & une qui est à l'extrémité de la queue, & qui est blanche. Le ventre est d'un gris perlé tirant sur le blanc : le bec & les pieds sont rouges. Cet oiseau est un de ceux qu'on voit le plus souvent dessinés sur les papiers de la Chine, & qu'il sera facile de reconnoître d'après cette description.

Le *geai de Cayenn* a le dos vert, les ailes aurore, & le ventre jaune. On trouve en Canada des geais ou bruns ou bleus.

Le *geai de montagne* est le *casse-noisette*. Voyez ce mot.

On donne aussi le nom de *geai à pieds plats* au petit *corbeau d'eau*, espece de plongeon. Voyez PETIT CORMORAN.

GÉANT, *gigantus*. On entend par ce mot un homme d'une grandeur excessi ve.

La question de l'existence des géants a été souvent agitée : toute l'antiquité fait mention de plusieurs hommes d'une taille démesurée, qui ont paru en divers temps, & tous les Ecrivains, tant sacrés que profanes, même les Navigateurs, s'accordent à en dire des choses étonnantes. Des Modernes, pour donner du poids à cette opinion, rapportent des découvertes de squelettes ou d'ossemens si monstrueux, qu'il a fallu que les hommes auxquels ils ont appartenu, ayent été de vrais colosses. Cependant quand on vient à examiner de près tous ces témoignages; à prendre dans leur signification la plus naturelle les paroles du texte sacré; à réduire les exagérations orientales ou poétiques à un sens raisonnable; à peser le mérite des Auteurs; à ramener les Voyageurs d'un certain ordre, aux choses qu'ils ont vues eux mêmes, ou apprises de témoins non suspects; à considérer les prétendus ossemens de squelettes humains; à apprécier l'autorité des Navigateurs dont il s'agit ici, & à suivre la sage analogie de la nature, le problême en question ne paroît plus si difficile à résoudre. M. le Chavalier de *Jaucourt* a discuté tous ces faits dans l'*Encyclopédie*: il fait voir que ces sortes de narrations sont pleines de contradictions & d'anachronismes; en un mot, qu'elles se trouvent détruites par les seules circonstances dont les Auteurs les ont accompagnées. Plusieurs nous disent que d'abord qu'on s'est approché des cadavres de ces géants, ils sont tombés en poussiere, & ils le devoient, pour prévenir la curiosité de ceux qui auroient voulu s'en éclaircir : ailleurs on voit que la simplicité d'un Auteur a pris pour vrai un conte forgé dans un siecle d'ignorance : ici c'est un défaut de traduction ou d'interprétation, qui rend un mot par un autre, dont le sens n'est pas le même, &c.

Pour ce qui regarde la découverte des dents, des vertebres, des côtes, de fémurs, d'omoplates, qu'on donne, attendu leur grandeur & leur grosseur, pour des os de géants, que tant de Villes conservent encore, & montrent comme tels, les Naturalistes ont prouvé que c'étoient de véritables ossemens d'éléphant, de vraies parties de squelettes d'animaux terrestres, ou de veaux marins, de baleines & d'autres animaux cétacées, enterrés par hazard & par accident dans les différens lieux de la terre où on les trouve. Ces os, par exemple, qu'on montroit à Paris en 1613, & qui furent ensuite promenés en Flandres & en Angleterre, comme s'ils eussent été de Teutolochus dont parle l'Histoire Romaine, se trouverent

des os d'éléphans. Cette fourberie n'est pas nouvelle : Suétonne remarque dans la vie d'Auguste, que dès ce temps-là l'on avoit imaginé de faire passer des ossemens de grands animaux terrestres pour des os de géants ou des reliques de Héros. Tout concouroit à tromper le peuple à ces deux égards. Il est donc contre toute vraisemblance qu'il existe dans le monde une race d'hommes composée de géants : ceux qui, comme les Patagons (habitans du Chili vers les terres Magellaniques), ont une taille gigantesque, n'excedent point six pieds & demi de hauteur. La plus haute taille de l'homme ne paroît pas, dit M. *Haller*, avoir atteint neuf pieds. Les géants nés de temps en temps en Europe, & ceux de la Patagonie, varient de sept à huit pieds du Rhin. Ainsi les géants, de même que les nains, doivent être regardés comme des variétés très-rares, individuelles & accidentelles. Au reste, le Lecteur peut consulter l'excellente *Gigantologie physique* du Chevalier *Hans-Sloane*, insérée dans les *Transactions philosophiques n°.* 404 ; ainsi que la récente & futile *Gigantologie* (1756) du P. *Joseph Tarrubia*, Espagnol.

GEHUPH. C'est un arbre très estimé dans l'Inde : son écorce est jaune, safranée ; ses branches sont courtes ; ses feuilles petites ; son fruit est rond & gros comme une balle de jeu de paume : les Indiens de l'île de Sumatra appellent ce fruit *pêche de Trapobana.* Il contient une noix, dont le dedans est fort amer & a le goût de la racine d'angélique : on en tire de l'huile qui a de grands usages dans le pays ; elle appaise la soif, guérit les maladies d'obstruction, &c. Il découle encore de cet arbre une gomme qui a les mêmes propriétés que l'huile.

GEIRAN. *Voyez* Ahu.

GEKKO. C'est le *Cordyle.* Voyez ce mot.

GELÉE. Se dit du froid qui congele l'huile grasse, qui convertit naturellement l'eau & les liqueurs aqueuses en glace dans un certain canton, ou dans toute une région déterminée ; en un mot, qui augmente la solidité de la croûte de notre globe. La gelée est opposée au *dégel.* Voyez ce mot. On sait que la gelée a un rapport marqué à la température de l'air & à la constitution de l'atmosphere, c'est-à-dire, que l'eau se gele par-tout au même degré de froid, & qu'elle ne se convertit naturellement en glace, que quand la température du milieu quelconque qui l'environne est parvenue à ce degré. On a observé que lorsqu'il gele très fortement, le soleil paroît un peu pâle, l'évaporation des liquides est considérable, l'air est médiocrement agité ; cependant il est moins serein

que dans certains jours d'hiver, où l'on a que des gelées médiocres. Les effets de la gelée sur les végétaux méritent une attention particuliere : plus leurs racines abondent en seve, & mieux ils résistent au froid. Une forte gelée ne produit jamais de plus funestes effets sur les plantes & sur les arbres, que quand elle succede tout-à-coup à un dégel, à de longues pluies, à une fonte de neiges. *Voyez les articles* ARBRE & PLANTE. Les fruits se durcissent par la gelée : dans cet état ils perdent ordinairement tout leur goût ; & lorsque le dégel arrive, on les voit le plus souvent tomber en pourriture. On observe quelque chose de semblable sur les animaux qui habitent les pays froids ; il n'est pas rare d'y voir des gens qui ont perdu le nez ou les oreilles, pour avoir été exposés à une forte gelée. *Voyez* les autres effets de la gelée sur le corps humain & en général dans l'économie animale à l'article FROID. Il ne gele jamais sous la Zone torride, ni aux extrémités des Zones tempérées voisines des Tropiques ; mais dans les Zones glaciales la gelée dure pendant presque toute l'année. Les Zones tempérées ont des vicissitudes de gelée & de dégels presque régulieres. Dans la Nature, dit à ce sujet M. *de Mairan*, tout tend à une espece d'équilibre & d'uniformité, & on ne peut douter que l'inconstance même n'y ait ses lois. *Voyez l'article* GLACE.

GELÉE BLANCHE, *pruina autumnalis*. C'est une espece de rosée qui tombe le matin vers la fin de l'automne, dans le commencement & à la fin de l'hiver, & quelquefois même dans le printems, & qui a la propriété de s'attacher étroitement aux feuilles des végétaux ou à d'autres corps, & de s'y congeler. Les Physiciens expliquent d'une maniere différente la formation de cette gelée blanche contre les vitres des édifices. *Voyez leurs ouvrages sur cette matiere, & les mots* GIVRE & FRIMAT *de ce Dictionnaire*.

GELÉE DE MER. *Voyez à l'article* ORTIE DE MER.

GELÉE MINÉRALE. Nous donnons ce nom à une espece de *guhr* rougeâtre, luisant, très tendre ou comme gélatineux, que l'on trouve adossé sur les parois des puits de mines, ou près des bures métalliques. On en rencontre assez souvent dans les mines de plomb, de cuivre, mais notamment dans celles d'or & d'argent. On fera mention à l'article *Zéolite* d'une *gelée minérale* particuliere qui, analysée, paroît différer peu de la *pierre écumante*, qui est une espece de *zéolite*. Voyez ces mots.

GELFT ou GILFT. *Voyez à l'article* OR.

GELINE, *gallina junior*. C'est une jeune poule engraissée dans une

basse-cour : on l'appelle aussi *gélinote*. Voyez le mot Poule à l'article Coq.

GELINOTE, *gallina rustica aut Bonasa*. Cet oiseau, très estimé des premiers Romains, est moins gros que le francolin : il a les jambes garnies de plumes, & les pieds faits comme ceux de la perdrix grise ; les plumes du dos sont comme celles de la bécasse ; celles du ventre & de l'estomac sont noires, tiquetées de blanc ; celles du cou sont semblables à celles de la faisande : sa tête & son bec sont de même que ceux de la perdrix ; les grosses pennes des ailes sont madrées comme celles du hibou : c'est ce qu'on appelle en terme de Fauconnerie *pennage chathuanné*. *Belon* dit très-bien, que ceux qui s'imagineront voir une perdrix métive, qui tiendroit le milieu entre la perdrix rouge & la grise, & qui auroit quelque chose des plumes du faisan, pourront se figurer la gélinote des bois : telle est aussi celle du Sénégal : l'espece mâle est un peu noirâtre.

Cet oiseau fréquente les lieux où il y a beaucoup de coudriers & d'épines. On en voit en hiver dans la Lorraine, dans la forêt des Ardennes, dans les montagnes du Forez & du Dauphiné, aux pieds des Alpes : celles de la Laponie sont friandes des fleurs & des fruits du *bouleau nain*. Il y a dans la mer de Genes une île, nommée l'*île des Gélinotes*, parce qu'on y trouve une grande quantité de ces oiseaux. Les gélinotes font deux petits, l'un mâle & l'autre femelle. Quand ces petits sont un peu grands & élevés, le pere & la mere les menent hors de leur pays natal, s'évadent ensuite, & leur laissent le soin de pourvoir à leurs besoins. On les prend en Mars & en automne, avec un appeau qui sert à contrefaire leur chant, & on leur tend des filets, des lacets, ou des collets. Leur chair, qui devient blanche par la cuisson, est plus délicate & plus saine que celle de la perdrix. La rareté de cet oiseau fait aussi qu'il est très-recherché. On a fait, par ordre de Louis XIV, des essais pour multiplier & naturaliser les gélinotes dans ce pays-ci comme les faisans; mais on n'a pu y réussir. Les gélinotes du Nord & du Mexique sont différentes des nôtres, & sont, dit-on, ou des faisans, ou des poules. La *gélinote blanche*, (*lagopus*) est la *perdrix blanche :* voyez ce mot & *Arbenne*. La *gélinote des Pyrenées* est la *perdrix de Damas :* voyez ce mot. On connoît encore la *gélinote d'Ecosse :* celle de la *Baye d'Hudson* est une sorte de coque de bruyere. La *gélinote hupée*, *attagen*, habite les hautes montagnes de l'Europe & de l'Amérique.

La Gélinote du Canada. D'après l'examen & la comparaison faite

par M. *de Buffon*, des oiseaux connus sous les noms de *coq de bruyere à fraise*, *coq des bois d'Amérique*, *grosse gélinote de Canada*, il regarde ces oiseaux comme une seule & même espece. Cette grosse gélinote de Canada est un peu plus grosse que la gélinote ordinaire ; elle lui ressemble par ses ailes courtes, & en ce que les plumes qui couvrent ses pieds ne descendent pas jusqu'aux doigts : elle n'a ni sourcils rouges, ni cercles de cette couleur autour des yeux : ce qui la caractérise, ce sont deux touffes de plumes plus longues que les autres & recourbées en bas, qu'elle a au haut de la poitrine une de chaque côté ; les plumes de ces touffes sont d'un beau noir, ayant sur leurs bords des reflets brillans qui jouent entre la couleur d'or & le vert : l'oiseau peut relever quand il veut ces especes de fausses ailes, qui, lorsqu'elles sont pliées, tombent de part & d'autre sur la partie supérieure des ailes véritables. Le bec, les doigts, les ongles sont d'un brun rougeâtre : cet oiseau est connu en Pensylvanie, dans le Maryland sous le nom de *faisan* : il a sur sa tête & autour du cou de longues plumes, dont il peut, en les redressant à son gré, se former une huppe & une sorte de fraise ; ce qu'il fait principalement lorsqu'il est en amour ; il releve en même temps les plumes de sa queue en faisant la roue, gonflant son jabot, traînant les ailes, & accompagnant son action d'un bruit sourd & d'un bourdonnement semblable à celui d'un coq d'Inde ; & il a de plus, dit M. *de Buffon*, pour rappeller ses femelles, un battement d'ailes très-singulier, & assez fort pour se faire entendre à un demi-mille de distance par un temps calme ; il se plaît à cet exercice au printems & en automne, qui sont le temps de sa chaleur, & il le repete tous les jours à des heures réglées ; savoir à neuf heures du matin, & sur les quatre heures du soir, mais toujours étant posé sur un tronc sec. Lorsqu'il commence, il met d'abord un intervalle d'environ deux secondes entre chaque battement, puis accélérant la vîtesse par degrés, les coups se succedent à la fin avec tant de rapidité, qu'ils ne font plus qu'un petit bruit continu, semblable à celui d'un tambour ; d'autres disent d'un tonnerre éloigné : ce bruit dure environ une minute, & recommence par les mêmes gradations après sept ou huit minutes de repos ; tout ce bruit n'est qu'une invitation d'amour que le mâle adresse à ses femelles, que celles-ci entendent de loin, & qui devient l'annonce d'une génération nouvelle, mais qui ne devient aussi que trop souvent un signal de destruction ; car les Chasseurs, avertis par ce bruit qui n'est pas pour eux, s'approchent de l'oiseau sans être apperçus, & fai-

ſiſſent le moment de cette convulſion pour le tirer à coup sûr. Les femelles couvent deux fois l'année, au printems & en automne, qui ſont les deux ſaiſons où le mâle bat des ailes; la ponte eſt de douze ou ſeize œufs; la couvée forme une compagnie qui ne ſe diviſe qu'au printems de l'année ſuivante. Ces oiſeaux ſont fort ſauvages, & on ne peut les apprivoiſer: leur chair eſt blanche, très bonne à manger. Ils ſe nourriſſent de grains, de fruits, de raiſins, & ce qui eſt très-remarquable, de baies de lierre, qui ſont un poiſon pour pluſieurs animaux.

La Gélinote des Pyrénées. Voyez *Ganga.*

GEMARS. *Voyez* Jumart. *Voyez auſſi les articles* Ane *&* Mulet.

GENEPI, *genepi Sabaudorum.* Petite abſinthe dont les habitans des montagnes de Savoie ſe ſervent comme d'un bon ſudorifique dans la pleuréſie. C'eſt pour eux un ſpécifique dans les maladies inflammatoires de poitrine, & une panacée dans la plupart de leurs autres maladies. On diſtingue trois ſortes de genepi, quoiqu'aucune d'elles, ſuivant M. *Haller*, ne mérite ce nom qui eſt dû à une eſpece d'*achillea.* Le genepi blanc eſt plus aromatique qu'amer. *Voyez* Absinthe.

GÉNÉRATION, *generatio.* La génération des corps en général, eſt un myſtere dont la Nature s'eſt réſervé le ſecret. Par *génération* nous entendons la faculté de ſe reproduire qui eſt attachée aux êtres organiſés, qui leur eſt affectée, & qui eſt par conſéquent un des principaux caracteres par lequel les animaux & les végétaux ſont diſtingués des corps appellés *minéraux :* c'eſt donc par le moyen de la génération que ſe forme la chaîne d'exiſtences ſucceſſives d'individus qui conſtitue l'exiſtence non interrompue des différentes eſpeces d'êtres.

Les opérations mécaniques qui diſpoſent & ſervent à la reproduction des végétaux & des animaux ſont de différente eſpece, par rapport à ces deux genres d'êtres, & à chacun d'eux en particulier. Généralement les animaux ont deux ſortes d'organiſations, eſſentiellement diſtinctes, deſtinées à l'ouvrage dont il eſt queſtion. Cette organiſation conſtitue ce qu'on appelle les *ſexes :* c'eſt par l'union des deux ſexes que les animaux ſe multiplient le plus communément; au lieu qu'il n'y a aucune ſorte d'accouplement ſenſible des individus générateurs dans le genre végétal. *Voyez les mots* Plante, Arbre, Botanique, Fleur. Nous venons de dire que l'union des ſexes dans les animaux, eſt le moyen le plus commun par lequel ſe fait la multiplication des individus; ce qui ſuppoſe qu'il n'eſt par conſéquent pas l'unique. En effet, il y a des animaux qui ſe reproduiſent

duisent comme les plantes & de la même maniere. *Voyez à l'article* ANIMAL.

La génération de l'homme entre tous les animaux, étant celle qui nous intéresse le plus, est par conséquent celle qui doit nous servir d'exemple; & c'est un objet dont nous rendrons compte à l'article HOMME, d'autant plus que ce qui peut être dit sur ce sujet, par rapport à l'espece humaine, convient presqu'entiérement à toutes les autres especes d'animaux, pour la reproduction desquels il est nécessaire que se fasse le concours de deux individus; c'est-à-dire, qu'un mâle & une femelle exercent ensemble la faculté qu'ils ont d'en produire un troisieme, qui a constamment l'un ou l'autre des deux sexes. Le Lecteur doit présumer qu'en traitant une matiere si difficile & si délicate, on s'est borné à faire un exposé simple des moyens extérieurs que la Nature a voulu employer pour préparer ce travail secret. Au reste, on peut consulter la *Vénus physique* de Maupertuis; les Observations d'*Harvey*, de *Wallisnieri* & de *Malpighi* sur les *premiers faits de la génération*; l'*Histoire naturelle, générale & particuliere* de M. *de Buffon*; la *Physiologie* de M. *Senac*; l'*Anatomie* d'*Heister*; l'Ouvrage intitulé, *Idée de l'Homme physique & moral*; les *Institutions médicales* de *Boerhaave*, avec leur Commentaire, & les Notes savantes de M. *de Haller*: voyez encore le *Recueil* d'une bonne partie des *systêmes sur la génération*, & de ce qui y a rapport, dans la *Bibliotheque anatomique* de *Manget*; enfin les Œuvres fort détaillées de *Schurigius* & de M. *Bonnet* sur le même sujet. *Voyez aussi les articles* ANIMALCULES, MOLÉCULES ORGANIQUES, *& celui de* SEMENCE *dans ce Dictionnaire.*

GENESTROLE ou HERBE AUX TEINTURES, *genista tinctoria.* Le port de cette plante herbeuse est le même que celui du gênet, dont elle est la plus petite espece. La genestrole devient beaucoup moins haute: ses feuilles, ses fleurs & ses gousses sont aussi plus petites.

Cette plante croît naturellement & sans culture, ce qui la fait nommer aussi *herbe de pâturage.* Elle a l'odeur fétide du sureau. Les Teinturiers en font usage pour teindre en jaune les choses de peu de conséquence, c'est pourquoi on l'a appellée le *genêt des Teinturiers.* On ne peut conserver cette herbe que lorsqu'elle a été cueillie dans son état de maturité. On peut s'en servir dans son état de verdure. Le petit genêt tinctorifere des Canaries s'appelle *orisel* & *sereque.*

GENÊT, *genista.* Il y a plusieurs especes de plantes appellées *genêts*,

dont quelques-unes ſont remarquables par leur uſage, par l'admirable odeur de leurs fleurs, ou par quelqu'autre propriété. On va réunir ici ſous le nom de *genêt* des plantes que le Botaniſtes modernes rangent ſous différens genres. Celui auquel les plus célebres Méthodiſtes, dit M. *Deleuze*, conſervent la dénomination de *genêt*, a le calice à deux levres, dont la ſupérieure a deux dentelures, l'inférieure trois : l'étendard de la fleur renverſé en arriere ; la carene plus courte que les ailes, obtuſe & formée de deux pieces réunies ſur le devant.

Les fleurs de genêt ſont légumineuſes, de couleur jaune ; il leur ſuccede des ſiliques longues & applaties, ou un peu renflées, & où l'on trouve pluſieurs ſemences qui ont la forme de reins. Les branches des genêts ſont vertes, flexibles & peu garnies de feuilles, qui ſont poſées alternativement. Leurs racines ſont profondes.

Le Genêt commun, *geniſta vulgaris*. C'eſt le *ſpartium ſcoparium*, Linn. M. *Deleuze* dit, qu'il eſt d'un genre qu'on diſtingue de celui du genêt, principalement parce que le calice eſt coloré, diviſé en deux levres, dont la ſupérieure a trois dentelures, & l'inférieure deux, & la carene eſt compoſée de deux pétales ſéparées. Cet arbriſſeau, qui s'éleve quelquefois à la hauteur d'un homme, croît par-tout dans les bois, en Italie, en Eſpagne, en Portugal & en France : on le cultive aux environs de Paris, parce que ſes tiges flexibles ſont d'un grand débit pour faire des balais. Ses feuilles inférieures naiſſent trois à trois : les ſupérieures ſont ſimples. Quelques-uns ont l'art de tirer de ſes fleurs une belle laque jaune, qui eſt recherchée des Peintres & des Enlumineurs.

On lit dans le Journal économique, du mois de Novembre 1758, que cette plante eſt employée d'une maniere bien plus utile dans le territoire de Piſe. On recueille dans ce pays cette eſpece de genêt : on le fait ſécher au ſoleil, on le met rouir enſuite pendant trois ou quatre jours dans l'eau d'une ſource chaude, ſituée dans le lieu appellé *Bagno ad aqua*, & dont la chaleur fait monter le thermometre de M. *de Réaumur* à huit degrés. Lorſque le genêt a été roui dans cette fontaine, on ſépare la partie ligneuſe d'avec les étoupes : la poudre cotonneuſe qui tombe, ſert à rembourrer les chaiſes, parce qu'elle a un peu d'élaſticité : on file l'étoupe, qui donne un fil auſſi beau que celui du chanvre, & qui prend bien la teinture. Ce travail paroît exiger des eaux naturellement chaudes. Dans le mois de Juin 1763, on a fait voir, à l'Académie Royale des Sciences,

de la toile faite avec le genêt : cette toile a paru bonne, mais grossiere. M. *Deleuze* observe qu'on a aussi employé avec succès cette plante pour la préparation des cuirs.

Le Genêt cytise, *cytiso genista*. Cette plante differe du genêt & du cytise, en ce qu'elle a des feuilles seules, & d'autres qui sont trois ensemble. Cette plante est la même que la précédente.

Le Genêt d'Espagne, *genista juncea, aut spartium junceum*, Linn. s'éleve en un buisson de huit & même de douze à quatorze pieds de haut. Sa grandeur le distingue des autres genêts, ainsi que l'odeur suave de ses fleurs, qui sont aussi très-agréables au goût.

Ce genêt croît naturellement en Italie, en Espagne, en Portugal, en Languedoc. Il a de particulier, que ses branches sont très-remplies d'une moëlle fongueuse, & que ses feuilles ne sont point posées au nombre de trois sur une même queue, comme dans les autres genêts. Cet arbuste est un de ceux qui ont le plus de peine à reprendre lorsqu'on le transplante. Déjà parvenu à une certaine grosseur, il produit tous les ans une grande quantité de fleurs, qui ont une qualité purgative. Ses graines ont une saveur de pois. Il résiste aux froids d'Angleterre, & y perfectionne sa graine. Consultez *Miller*.

Tous les genêts s'élevent aisément de semence, & ils peuvent se greffer les uns sur les autres, par approche & en écusson ; c'est la seule façon de multiplier le genêt à fleurs doubles, qui ne porte point de graines, & qui fait un joli effet dans les bosquets printaniers. Les fleurs de toutes ces sortes de genêts, peuvent, ainsi que celles de la genestrole, fournir une teinture jaune.

On confit au vinaigre les boutons de genêt comme les câpres ; mais ils n'ont point un goût aussi relevé.

Le genêt est estimé apéritif. En faisant brûler de jeunes branches de genêt sur une assiette, il en découle, dit-on, une huile caustique, bonne pour les dartres.

On dit que si on arrose les plantes dévorées par les chenilles, avec une eau dans laquelle on a mis du genêt, cette eau fait périr ces insectes, sans faire aucun tort aux arbres. La lessive des cendres de genêt, sur-tout de la genestrole, s'emploie dans certains cas contre les différentes especes d'hydropisie, avec beaucoup de succès. Les Médecins de Montpellier s'en servent beaucoup, sur-tout contre l'hydropisie de poitrine qui résiste le plus souvent à tous les autres remedes. On préfere l'infusion de ses cen-

dres au poids d'une livre, faite dans une pinte de vin blanc un peu acide. On en boit un petit verre matin & soir, une heure avant le repas. On peut encore faire usage des fleurs en théiforme.

Genêt épineux, *genista spinosa*, *ulex Europaeus*, Linn. Le genêt épineux est connu aussi sous les noms de *jonc marin* ou d'*ajonc*; il porte le nom de *landes* en Bretagne, & le nom de *brusque* en Provence. Cet arbrisseau est toujours vert, & donne des fleurs jaunes, légumineuses. Il differe du genêt par ses épines, & par ses gousses, qui sont plus courtes. Les tiges de ce genêt sont garnies de petites feuilles ovales, velues, & de longues épines vertes, d'où il en part d'autres plus petites, qui sont encore garnies de plus petites épines.

Le grand & le petit genêt épineux sont communs dans les landes, les montagnes & bruyeres d'Angleterre, & l'on en voit de cultivés dans leurs jardins, qui y font une belle figure, & qui ne le cedent point aux meilleurs arbrisseaux toujours verts. On les tond comme l'if; mais ils le surpassent à tous égards; car ils fleurissent dans toutes les saisons de l'année, & gardent long-temps toutes leurs fleurs. Quand ils sont bien taillés & soignés, ils forment des haies impénétrables. Leur culture est la même que celle du genêt d'Espagne : ils se plaisent dans une terre seche & sablonneuse : on les multiplie de graine.

En Normandie, dans une partie du Poitou & en Bretagne, on en seme des champs entiers, parce que dans ces lieux, où les bois sont rares, on en fait des fagots pour chauffer les fours & cuire la chaux. En Provence on s'en sert pour caréner les bâtimens de mer. On le seme avec de l'avoine & du blé de Mars, & l'on prétend que cet arbrisseau n'épuise point la terre. On fait usage de ce genêt, dans les pays où il croît naturellement, pour nourrir le bétail, quand les autres fourrages sont rares : pour cet effet on bat le genêt pour en rompre les épines, & les bestiaux le mangent très-bien. En Bretagne, on le fait pourrir, & il en résulte d'excellens fumiers : ou bien on distribue ce genêt desséché, par poignée, continue sur les champs; on y met le feu, & il en résulte une cendre saline qui produit de très-bons effets dans le sol où l'on fait cette préparation, & qu'on mélange avec la terre au moyen des labours.

Genêt des Teinturiers. *Voyez* Genestrole.

GENÊT. On donne ce nom à une espece de petit cheval, qui vient d'Espagne, & dont la taille est bien proportionnée. *Voyez* Cheval.

GENETTE. *Voyez au mot* Civette.

GENÉVRIER, *juniperus.* Cet arbrisseau, qui quelquefois s'éleve à la hauteur d'un arbre, est connu de tout le monde, parce qu'il croît dans toute l'Europe, dans les pays Septentrionaux & dans ceux du Midi, dans les forêts, dans les bruyeres & sur les montagnes. Il est sauvage ou cultivé, plus grand ou plus petit, stérile ou portant des fruits, domestique ou étranger.

Entre les especes de genévriers que comptent nos Botanistes, il y en a deux générales & principales; le *genévrier commun en arbrisseau*, & le *genévrier commun qui s'éleve en arbre;* mais suivant Mrs. *Deleuze* & *Haller*, ce ne sont que des variétés.

Le Genévrier arbrisseau, *juniperus vulgaris fruticosa*, se trouve par-tout: son tronc s'éleve quelquefois à la hauteur de cinq ou six pieds; son écorce est rougeâtre; son bois est tendre, léger; lorsqu'il est bien sec, il est d'un rouge-clair, il donne une odeur agréable de résine. Les Ebénistes en font quantité de jolis ouvrages. Ses feuilles sont pointues, étroites, roides, piquantes, toujours vertes, placées le plus souvent trois à trois autour de chaque nœud: on reconnoît aisément cet arbrisseau à l'odeur de ses feuilles écrasées dans les doigts. Les fleurs mâles & les fleurs femelles viennent sur des individus différens: on voit sur les uns de petits chatons au mois d'Avril & de Mai: les fleurs femelles, formées d'un calice sans étamines, s'observent sur d'autres pieds; il leur succede des baies sphériques, contenant une pulpe huileuse, aromatique, d'un goût résineux. Ces baies portent le nom de *genievre.* Cette espece de genévrier peut réussir même dans les endroits les plus arides.

Les Allemands emploient fréquemment dans leur cuisine les baies de genievre comme un assaisonnement; nous n'en faisons guere usage qu'à titre de médicament. Les vertus du genievre les plus évidentes, sont une qualité stomachique, carminative & diurétique; il donne à l'urine une odeur de violette. Quelques-uns ont appellé l'extrait des baies de genievre, *la thériaque des gens de la campagne*, à cause de sa vertu alexipharmaque. D'autres remplissent un petit baril de baies de genievre & de pruneaux, l'un & l'autre écrasés, & ils prétendent que l'eau que l'on tire de cette espece de râpé, est très-propre à soulager les asthmatiques.

On peut faire avec le genievre, une boisson très-salutaire & très-peu coûteuse, c'est le vin de genievre; on pourroit l'appeller le *vin des pauvres*, & il pourroit être un bon médicament pour les riches; il seroit

bon pour les animaux. Il se fait avec six boisseaux de graines de genievre concassées, & trois ou quatre poignées d'absinthe : on laisse infuser & fermenter le tout durant un mois dans cent pintes d'eau de fontaine ; on tire ensuite la liqueur à clair ; cette espece de vin est d'autant plus agréable qu'il est vieux. Il est très-estimé pour les coliques venteuses, pour fortifier l'estomac & pour arrêter les diarrhées opiniâtres. Il débarrasse les reins des matieres visqueuses qui empêchent le passage des urines. Cette liqueur spiritueuse déjà connue sous le nom de *genevrette*, seroit, je crois, bien meilleure, dit M. *Duhamel*, si l'on y ajoutoit de la mélasse, & si on la traitoit comme on fait l'épinette en Canada. *Voyez* EPINETTE ou SAPINETTE DU CANADA, *& l'article* SAPIN.

Le ratafia préparé par l'infusion des baies de genievre dans l'eau-de-vie, est un excellent cordial stomachique.

On brûle dans les hôpitaux & dans les chambres des malades, le bois & les baies de genievre pour en chasser le mauvais air.

La décoction légere du bois de genievre se prend pour fortifier l'estomac : on l'emploie aussi comme celle du sassafras pour exciter les sueurs & purifier le sang ; quelquefois on y mêle de l'antimoine crud pour guérir les maladies vénériennes où il paroît des pustules ulcérées sur le visage. On brûle la plante en entier dans un four pour préparer la cendre qu'on fait infuser dans le vin blanc, à la dose d'une livre sur une pinte de vin. Cette liqueur dont on boit un petit verre matin & soir, est aussi efficace dans l'hydropisie que celle préparée avec la cendre de genêt.

Le GENÉVRIER EN ARBRE, *juniperus vulgaris arbor, alt celsior*, differe de celui dont nous venons de parler, par sa hauteur, qui d'ailleurs varie beaucoup suivant les lieux où il croît. Nous avons dit que ce genévrier n'est qu'une variété du précédent. Il s'éleve à trente pieds dans les menus bois, où d'autres plantes moins heureusement placées restent tapies contre terre. On dit qu'en Afrique il égale en hauteur les arbres les plus élevés : son bois, dur & compacte, est employé pour les bâtimens. On distingue cet arbre d'avec le cedre, non-seulement par son fruit, mais encore par ses feuilles, qui sont simples & plates, au lieu que les feuilles du cedre ressemblent davantage à celles du cyprès.

On cultive le grand genévrier dans les pays chauds, comme en Italie, en Espagne, en Afrique. Il en découle naturellement, ou par des incisions faites au tronc pendant la chaleur, une résine que l'on nomme *vernix* ou la *sandaraque des Arabes*. Toutes les especes de genévriers ne

donnent pas une résine aussi belle : la plus estimée est celle qui est en larmes claires, luisantes, diaphanes, blanches & nettes; en la faisant dissoudre dans de bon esprit-de-vin, ou dans de l'huile de lin, elle donne un vernis. Ce vernis est très-blanc & brillant; mais il est fort tendre & s'égratigne aisément. Pour lui donner plus de corps, on y mêle de la laque & un peu de résine appellée *gomme élémi :* le vernis est alors plus solide, mais il perd une partie de sa blancheur. La sandaraque en poudre sert aussi à vernir le papier, à lui donner plus de consistance & à l'empêcher de boire, sur-tout dans les endroits où on a été obligé de le grater pour enlever l'écriture.

Il y a une espece de genévrier commun en Languedoc, qui porte des baies rougeâtres, & d'un goût peu savoureux : *juniperus major baccâ rubescente.* (M. *Haller* dit que cette espece est différente du genévrier). On distille son bois dans la cornue, & on en retire une huile fétide, que les Maréchaux emploient pour la gale & les ulceres des chevaux. On la nomme *huile de cade ; cedrœleum* Cette sorte d'huile essentielle est usitée dans plusieurs de nos provinces méridionales pour les maladies extérieures des bestiaux, & sur-tout dans la maladie éruptive des moutons, appellée *petite vérole* ou *picote.* Voyez CADE & CÉDRIA. Cette huile est véritablement caustique; si l'on en touche l'intérieur d'une dent creuse, elle cautérise le nerf & calme la douleur ; mais si l'on continue à l'appliquer, elle fait bientôt tomber la dent en pieces. Quelques-uns ont osé la donner intérieurement, contre la colique & les vers; mais on ne peut avoir recours à ce remede sans témérité.

Le GENEVRIER D'ASIE A GROSSES BAIES, *juniperus Asiatica latifolia, arborea, cerasi fructu,* n'est qu'une variété du genévrier précédent.

On cultive avec succès en Angleterre, les genévriers de Virginie & des Bermudes : ils s'élevent jusqu'à vingt-cinq pieds de haut, & croissent fort vîte, lorsque les quatre premieres années sont passées, & qu'on en a pris bien soin. Ces arbres résistent au plus grand froid de ce climat. On les multiplie de graine qu'on retire de la Caroline. Le bois de ces especes de genévriers tire sur le rouge, & abonde en résine d'une odeur exquise.

On honore communément le bois de genévrier, sur-tout celui des Bermudes, du nom de *bois de cedre,* quoiqu'il y ait dans la Grande Bretagne d'autres bois de ce même nom, qui viennent d'arbres bien différens & originaires des Indes occidentales; cependant c'est du bois de ces

especes de genévriers, qu'on fait en Angleterre des boiseries, des escaliers, des lambris, des commodes & autres meubles. La durée de ce bois l'emporte sur tous les autres, ce qu'il faut peut-être attribuer à l'extrême amertume de sa résine, qui le défend contre l'attaque des vers. On l'emploie en Amérique à la construction des vaisseaux marchands; c'est dommage qu'il ne convienne pas à la bâtisse des vaisseaux de guerre; il est si cassant, qu'il se fendroit au premier coup de canon.

GENICE ou GENISSE, *juvenca*. Est la petite & jeune vache, qu'on appelle ainsi jusqu'à deux ou trois ans, ou jusqu'à ce qu'elle soit livrée au taureau. *Voyez son article au mot* TAUREAU.

GENIEVRE. *Voyez* GENÉVRIER.

GENIEVRE DOUX, est une espece de *camarigne. Voyez ce mot.*

GENIPANIER. *Voyez* JANIPABA.

GENISTELE, *genistella*. Plante qui differe du genêt en ce que ses tiges naissent l'une de l'autre, & sont comme articulées ensemble & feuilletées ou applaties de maniere que chaque partie comprise entre deux nœuds, ressemble à une feuille étroite & alongée : les feuilles, proprement dites, sont un peu oblongues, pointues & naissent une à une à chaque articulation. Les fleurs en sont jaunes. *Voyez* SPARGELLE.

GENOUILLET. Voyez l'article *Sceau de Salomon.*

GENS-ENG, ou GINS-ENG, ou GING-SENG. Les Naturalistes & les Botanistes n'ont point encore décidé, si le gens-eng & le ninzin sont deux plantes différentes ou une seule & la même : peu des Voyageurs qui ont été en Chine & au Canada, où ces plantes croissent, se trouvent d'accord entr'eux. M. *Geoffroi*, dans sa Matiere Médicale, *Tome II page* 192, dit que ces plantes sont de différent genre, & qu'elles ne se ressemblent que pour la figure & les vertus. Il dit aussi que les Médecins de l'Europe font peu d'usage de ces plantes, & que la racine du gens-eng coûte beaucoup plus que celle du ninzin. Nous avons consulté tout ce qu'on a écrit à ce sujet, & nous présenterons au Lecteur l'extrait de ce qu'on lit dans les *Lettres édifiantes & curieuses*, *Tome X*, *pag.* 172; dans le petit *Ouvrage du P. Lafiteau*, adressé au Régent de France en 1718; & dans la *These de Médecine de M. Vandermonde*, *soutenue dans les Ecoles de la Faculté de Paris en* 1736. Nous joindrons donc à la suite du gens-eng, la description du ninzin, afin que le lecteur puisse les comparer & en porter son jugement. Nous y ajouterons la maniere d'en préparer les racines, les lieux où elles

elles croissent, l'ordre & la méthode qu'observent ceux qui vont les ramasser.

Description du Gens-Eng.

Cette plante, que les Chinois nomment *pet-si*, & les Iroquois *garentoguen* (ces mots signifient dans les deux langues *cuisses d'homme*), est connue en France depuis que les Ambassadeurs de Siam en apporterent à Louis XIV. Le *gens-eng* a une racine de deux pouces de longueur & à-peu-près de la grosseur du petit doigt, un peu raboteuse, brillante, & comme demi-transparente, le plus souvent partagée en deux branches, quelquefois en un plus grand nombre, fibreuse vers la base, rousâtre en dehors & jaunâtre en dedans; d'un goût légérement âcre, un peu amer & aromatique; d'une odeur d'aromate, qui n'est pas désagréable. Le collet de la racine est un tissu tortueux de nœuds où sont imprimés obliquement & alternativement, tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, les vestiges des différentes tiges qu'elle a poussées chaque année. La tige du gens-eng est haute d'un pied : elle est unie, & d'un rouge noirâtre. Au sommet de la tige naissent trois ou quatre queues creusées en gouttieres, & disposées en rayons, chargées chacune de cinq feuilles inégales & dentelées; la côte qui partage chaque feuille, jette des nervures qui s'entrelacent. Du lieu où les feuilles prennent naissance, s'éleve un pédicule simple, nu, d'environ cinq à six pouces de long, terminé par un bouquet de petites fleurs jaunes, dont le calice est très petit; les pétales & les étamines sont au nombre de cinq; le style de la fleur est surmonté d'un stigmate, & posé sur un embryon arrondi, qui en mûrissant devient une baie sphérique, cannelée, couronnée & partagée en trois ou quatre loges, qui contiennent chacune une semence applatie & en forme de rein.

Si l'on en croit l'Ouvrage Chinois intitulé, *Pen-Sau-Kam-Mou-Li-Tchi-Sin*, les vertus de la racine du gens-eng sont admirables : les Asiatiques croient qu'elle est une panacée souveraine; & les Chinois y ont recours dans toutes leurs maladies, comme à la derniere ressource : leurs Médecins ont écrit des volumes entiers sur ce spécifique, qu'ils décorent du titre de *Simple spiritueux*, d'*Esprit pur de la terre*, & de *Recette d'immortalité*. Mais citons quelques unes des propriétés de cette racine : point de diarrhée, de foiblesse d'estomac, de dérangement d'intestins, d'engourdissemens, de paralysie, de convulsions qui ne cedent au gens-eng : cette racine, selon eux, est merveilleuse pour réparer d'une maniere sur-

prenante les forces affoiblies, augmenter la respiration, ranimer les vieillards, & même les agonisans, retarder la mort, affermir la moëlle des os & tous les membres, enfin pour réparer dans un instant la perte que procurent les plaisirs de l'amour, & les faire renaître aussi-tôt, pourvu qu'on mange & boive sobrement : cette restriction nous paroît assez judicieuse & être de tous les pays. Il est étonnant qu'on n'ait pas aussi ajouté à ce panégyrique du gens-eng la propriété de guérir les maladies vénériennes. Les Médecins Hollandois le recommandent dans les convulsions, la syncope, le vertige, & pour fortifier la mémoire : mais il faut prendre garde d'en faire trop usage, car il allume le sang : c'est pourquoi on l'interdit aux jeunes gens & à ceux qui sont d'une constitution chaude : au reste la cherté & la rareté de cette racine font qu'on en use peu.

Description du Ninzin.

Le ninzin differe du gens-eng en ce qu'il naît au Japon & dans la Corée, qu'il est plus épais, plus mou, creux en dedans, & beaucoup inférieur en propriétés.

Kæmpfer désigne ainsi cette plante : *Sisarum montanum Coræense, radice non tuberosa;* il dit que la plante du ninzin étant encore jeune, n'a qu'une petite racine simple, semblable à celle du panais, de trois pouces de long, de la grosseur du petit doigt, garnie de quelques fibres chevelues, charnue, blanchâtre, entrecoupée de petits anneaux, & partagée quelquefois en deux branches, d'où lui est venu le nom de *nin zin*, qui signifie plante, dont la racine a dans la terre la figure des cuisses d'un homme : cette racine a le goût du chervi & l'odeur du panais. Cette plante devenue plus forte, est haute d'un pied; sa racine est souvent double, bien nourrie : du collet de ses racines naissent des bourgeons qui par la suite deviennent des tiges & des tubercules qui se changent en racines : la tige s'éleve à la hauteur de deux pieds ou environ, & est presque grosse comme le petit doigt, cannelée, géniculée & pointillée tout autour comme dans le roseau; de chacun de ses nœuds il sort des rameaux. Cette tige est solide dans sa base; mais elle est creuse dans le reste, ainsi que ses rameaux : les feuilles qui embrassent les nœuds sont légérement cannelées & creusées en gouttiere, fort semblables à celles de la berle & du chervi : dans le dernier accroissement de la plante, elles sont découpées en trois lobes. Les bouquets de fleurs qui terminent les rameaux sont garnis à leur base de petites feuilles étroites & disposées

en parasol. A chaque fleur succede un fruit qui en tombant se partage en deux graines cannelées, applaties d'un côté, nues, semblables à celles de l'anis, d'un roux foncé dans leur maturité, ayant le goût de la racine, avec une foible chaleur. Dans les aisselles des rameaux naissent des bourgeons arrondis, de la grosseur d'un pois, verdâtres, charnus, d'un goût fade & douceâtre, lesquels, lorsqu'on les plante ou qu'ils tombent d'eux-mêmes sur la terre, produisent une plante de leur genre, & qui est ombellifere, dit M. *Haller*.

Le ninzin est, après le gens-eng & le thé, la plus célebre de toutes les plantes de l'Orient, à cause de sa racine qui a beaucoup d'utilité. La plante ninzin, qu'on a apportée de Corée dans le Japon, & que l'on cultive dans les jardins de la ville de Meaco, y vient mieux que dans sa propre patrie, mais elle est presque sans vertu : il en est à-peu-près de même du gens-eng. Le ninzin qui naît dans les montagnes de Kataja (dans la Province de Siamsai) & dans celle de Corée, où l'air est plus froid, dure plus long-temps; sa racine est vivace, mais ses feuilles tombent en automne : dans le Japon elle produit plutôt des tiges chargées de graines, & elle meurt le plus souvent en un an. Dans le Canada où elle est appellée *garent-ogen*, elle est assez nourrie. Les Japonois & les Chinois prétendent que les principales vertus de la racine ninzin sont de fortifier & d'engraisser; ils en font entrer dans tous les remedes au défaut du gens-eng, principalement dans tous les cordiaux; mais avant que d'en faire usage, on le prépare comme le gens-eng.

Récolte du Gens-Eng, & son débit en Chine, &c.

On ramasse le ninzin & le gens-eng au commencement de l'hiver. Lorsque ce temps approche, on met des gardes dans toute l'entrée de la Province de Siamsai, pour empêcher les voleurs d'en prendre.

Les lieux où croissent les racines du gens-eng sont entre le trente-neuvieme & le quarante-septieme degré de latitude septentrionale, & entre le dixieme & le vingtieme degré de longitude orientale, en comptant depuis le méridien de Pekin : c'est dans ce vaste intervalle qu'on découvre une longue suite de montagnes, que d'épaisses forêts dont elles sont couvertes & environnées, rendent comme impénétrables; c'est sur le penchant de ces montagnes, & dans ces épaisses forêts, sur le bord des rivieres, autour des rochers, au pied des arbres, & au milieu de

toutes ſortes d'herbes, que ſe trouve la plante de gens-eng. Cette plante eſt ennemie de la chaleur & croît toujours à l'ombre. Il n'eſt pas étonnant qu'on en trouve en Canada, dont les forêts & les montagnes ſont aſſez ſemblables à celles de la Chine, principalement vers le cinquante-ſeptieme degré. Les endroits où croît le gens-eng ſont tout-à-fait ſéparés de la Province de Carton, appellée Leao-tong dans les anciennes cartes Chinoiſes, par une barriere de pieux de bois qui renferme toute cette Province, & aux environs de laquelle des gardes rodent continuellement pour empêcher les Chinois d'en ſortir & d'aller chercher cette racine. Cependant quelque vigilance qu'on y apporte, l'avidité du gain rend aveugle ſur les dangers. Cet appât fait trouver à des Chinois le ſecret de ſe gliſſer dans ces déſerts, quelquefois juſqu'au nombre de deux ou trois mille, au riſque de perdre la liberté & le fruit de leurs peines s'ils ſont ſurpris en ſortant de la Province ou en y rentrant. Dix mille Tartares ſont commandés pour faire la récolte du gens-eng, & après que cette armée d'Herboriſtes s'eſt partagée le terrain ſous divers étendards, chaque troupe, au nombre de cent ou deux cents, s'étend ſur une même ligne, juſqu'au point marqué, en gardant de dix en dix une certaine diſtance; ils cherchent enſuite avec ſoin, & à travers les buiſſons & les épines, la plante dont il s'agit, en s'avançant inſenſiblement ſur un même rhombe, & de cette maniere ils parcourent pendant un certain nombre de jours l'eſpace qu'on leur a marqué. Dès que le terme eſt expiré, les Mandarins placés avec leurs tentes dans les lieux propres à faire paître leurs chevaux, envoient viſiter chaque troupe pour lui intimer leurs ordres, & pour s'informer ſi le nombre eſt complet: en cas que quelqu'un manque, comme il arrive aſſez ſouvent, ou pour s'être égaré dans ces affreux déſerts, ou pour avoir été dévoré par les bêtes, on le cherche un jour ou deux, après quoi on recommence de même qu'auparavant. Ces Tartares éprouvent de rudes fatigues dans cette expédition; ils ne portent ni tentes, ni lits, chacun d'eux étant aſſez chargé de ſa proviſion de millet rôti au four, dont il ſe doit nourrir tout le temps du voyage. Ainſi ils ſont contraints de prendre leur ſommeil ſous quelques arbres, ſe couvrant de branches ou de quelques écorces qu'ils trouvent. Les Mandarins leur envoient de temps en temps quelques pieces de bœuf ou de gibier qu'ils dévorent après les avoir expoſées un moment au feu. C'eſt ainſi que ces dix mille hommes paſſent ſix mois de l'année, depuis le commencement de l'automne juſqu'à la fin du printems, pour la recherche d'une racine

dont la principale vertu eſt vraiſemblablement de produire un grand revenu à l'Empereur de la Chine. On conſerve pour ce Prince celui qui a été ramaſſé ſur les montagnes de *Tſu-Toang-Seng*, comme le meilleur. Quelques tentatives qu'on ait faites chez nous pour faire venir le gens-eng de graine, l'on n'a pu y réuſſir.

Tout le gens-eng qu'on ramaſſe en Tartarie chaque année, & dont le montant nous eſt inconnu, doit être porté à la douane de l'Empereur de la Chine, qui en préleve deux onces pour les droits de capitation de chaque Tartare employé à cette récolte : enſuite l'Empereur paye le ſurplus une certaine valeur, & fait revendre tout ce qu'il ne veut pas à un prix beaucoup plus haut dans ſon Empire, où il ne ſe débite qu'en ſon nom, & ce débit eſt toujours aſſuré : c'eſt par ce moyen que les Nations Européennes trafiquantes à la Chine, s'en pourvoient, & en particulier la Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales, qui vend preſque tout le gens-eng qui ſe conſomme en Europe.

Le prix du gens-eng eſt tel chez les Chinois, qu'ils en vendent une livre de poids, trois livres peſant d'argent. Les Hollandois en vendent auſſi au poids de l'or, qu'ils diſtribuent aux Européens ſous le nom de *ging ge g*, & aux Japonois ſous celui de *niſi;* c'eſt pourquoi le gens-eng eſt toujours ſi rare. Celui des Marchands de l'Europe eſt ſouvent mêlé de ninzin, qui eſt plus commun, ce qui produit alors un gain plus conſidérable & un débit plus sûr. On prétend que les Hollandois en ont planté au Cap de Bonne-Eſpérance. Parlons maintenant de ſa préparation.

Préparation du Gens-Eng.

Les Tartares appellent le Gens-Eng, *oroth i*, ce qui ſignifie la *premiere des plantes*. Pour en conſerver la racine, ils enterrent dans un même endroit tout ce qu'ils peuvent en amaſſer durant dix, douze & quinze jours : ils ratiſſent & nettoient ſoigneuſement ces racines, dès qu'elles ſont tirées de terre, avec un couteau fait de bambou, car ils évitent religieuſement de les toucher avec le fer ; quelquefois ils en retirent la terre avec une broſſe : ils les trempent enſuite dans une légere décoction preſque bouillante de graines de millet & de riz, puis ils les font ſécher avec ſoin à la fumée d'une eſpece de millet jaune qui eſt renfermé dans un vaſe avec un peu d'eau ; les racines ſont alors couchées ſur de petites traverſes de bois au-deſſus du vaſe, & ſe ſechent peu-à-peu ſous un linge

ou ſous un autre vaſe qui les couvre. Quelquefois on fait ſécher ces racines en les ſuſpendant à la vapeur d'une chaudiere couverte & placée ſur le feu, laquelle contient de l'eau de millet jaune & de riz. Par ces procédés les racines acquierent en ſe ſéchant une couleur jaune ou rouſſe, avec une ſorte de dureté, & elles paroiſſent comme réſineuſes & demi-tranſparentes. Après avoir bien ſéché ces racines, on en retranche les fibres, & lorſque le vent du nord ſouffle, on a ſoin de les placer à ſec dans des vaſes de cuivre très propres & qui ferment bien : on fait un extrait des plus petites racines, & on conſerve les feuilles de la plante pour en faire uſage comme du thé.

GENTIANE, *gentiana*, eſt une plante qui croît par-tout, mais principalement ſur les montagnes des Alpes, des Pyrenées & de l'Auvergne : on en diſtingue de pluſieurs ſortes ſous le nom génerique de *gentianelle*; nous parlerons d'abord de celle qui eſt la plus en uſage, & qui eſt la *grande gentiane vulgaire*.

Sa racine eſt groſſe comme le poignet, & longue de plus d'un pied, rameuſe, fongueuſe, brune en dehors, d'un jaune rouſsâtre en dedans, d'un goût fort amer: elle pouſſe pluſieurs tiges droites, fermes, hautes de deux à trois pieds: ſes feuilles ſont ſemblables à celles de l'hellébore blanc, liſſes, de couleur verte-pâle, ayant cinq nervures comme celles du plantain; les unes naiſſent en grand nombre près des racines, les autres ſont placées vis-à-vis l'une de l'autre à chaque nœud des tiges qu'elles embraſſent en ſe réuniſſant par leur baſe. Les tiges portent des fleurs verticillées ou rangées par anneaux & par étages dans les aiſſelles, & qui ſont de couleur jaune : chacune de ces fleurs eſt une cloche fort évaſée, découpée en cinq quartiers. Il leur ſuccede un fruit membraneux, ovale, qui s'ouvre en deux panneaux, & qui contient des ſemences applaties, comme feuilletées & de couleur rougeâtre. On peut conſulter la charmante deſcription poétique de la gentiane, par M. *de Haller*.

Nous ne pouvons nous diſpenſer de dire un mot ſur la *petite gentiane d'Amérique à fleur bleue*, dont les capſules ſervent d'étui pour garantir ſes graines des injures de l'air & de la terre, juſqu'à l'approche du temps le plus propre à les faire ſortir. Alors, dès que la moindre humidité touche le bout des capſules, il ſe fait une exploſion des graines qui vont çà & là ſe ſemer naturellement. Cette obſervation eſt du Chevalier *Hans-Sloane*, qui la fit pendant ſon ſéjour à la Jamaïque : obſervation qui ſe trouve vérifiée par d'autres exemples ſemblables.

Il y a aussi la *gentiane croisette*, *gentiana cruciata*, dont la vertu est également fébrifuge ; elle est haute d'environ un pied ; ses fleurs sont bleues, verticillées, faites en entonnoir, dit M. *Deleuze*, découpées ordinairement en quatre lobes, sans franges à l'embouchure, mais seulement une petite languette à chaque angle rentrant des découpures.

La racine de la grande gentiane est la seule partie de cette plante en usage dans la Médecine ; elle est vulnéraire, fébrifuge, très-stomachique & d'un très-grand secours dans la morsure des chiens enragés : elle leve les obstructions : elle provoque les menstrues, chasse les vers, excite l'appétit & facilite la digestion comme les autres amers : non seulement elle résiste aux poisons, mais encore à la gangrene & même à la peste : dans l'usage extérieur, elle mondifie les plaies ; c'est un fort bon dilatant pour agrandir un ulcere fistuleux & en entretenir l'ouverture. Elle détruit les chairs fongueuses & calleuses. Elle est la base de la poudre cordiale des Maréchaux. On en tire une eau spiritueuse, qui, selon M. *Haller*, est fort en usage dans l'Est de la Suisse.

GÉODES, *lithotomi cavernosi*. On donne ce nom à des pierres de différentes figures, soit sphériques, soit triangulaires, intérieurement caverneuses, & qui contiennent dans leur cavité centrale ou une cristallisation, ou de la terre, ou du sable, en un mot un noyau communément mobile, même une matiere fluide comme de l'eau ; *voyez* ENHYDRE ; substances qu'on n'apperçoit pas à l'extérieur, mais qu'on reconnoît, lorsqu'en agitant la pierre fortement, on entend du bruit ou un son sourd ou creux. Les géodes les plus communes sont celles qui tiennent de la nature des mines de fer, & qu'on appelle *pierres d'aigle* ou *étites* : voyez ce dernier mot. On connoît les *agates géodes* à cristallisations intérieures du Duché de Deux-Ponts. On voit dans les Cabinets, de ces globes lapidifiques & creux, tapissés intérieurement de l'améthyste de couleur vineuse. Le prix des géodes augmente à raison de leur matiere & de celle des cristaux. Il y a aussi des géodes de spath & de quartz cristallisés & graveleux des environs de Soissons. On nomme ces dernieres *salieres*. Leur cristallisation intérieure ressemble en effet à du sel pelotonné.

GÉOGRAPHIE. On appelle *carte de Géographie* une coquille univalve qui est une espece de *porcelaine*, & *table de Géographie* une espece de *rouleau*. Voyez ces mots.

GERANIUM ou GERANION. Nom latin qu'on donne vulgairement

avec une épithete au *bec de grue*, à l'*herbe à Robert* ou *pied de pigeon*. *Voyez* Bec de Grue.

GERBOISE. Petit quadrupede ſingulier pour la forme, & dont il y a pluſieurs variétés ſous les noms de *tarſier*, de *gerbo*, d'*alagtaga*, de *daman Iſraël* ou *agneau d'Iſraël*. Ces animaux n'ont guere les pattes de devant plus grandes que les mains de la *taupe*, & celles de derriere, qui ſont fort longues, reſſemblent en quelque ſorte aux pieds d'un oiſeau. Ces quadrupedes ont la tête faite à-peu-près comme celle du *lapin*; ils ont les dents conſtruites de la même maniere. Leurs pieds de derriere n'ont que trois doigts; celui du milieu eſt un peu plus long que les deux autres, & tous trois ſont pourvus d'ongles; le talon ſemble garni d'une ou de deux eſpeces d'ergots. Leur queue eſt trois fois plus longue que leur corps, & couverte de poils rudes; l'extrémité eſt fort touffue. On voit de ces animaux en Egypte, en Arabie, en Barbarie, en Tartarie & juſqu'en Sibérie. Ils ſe ſervent de leurs pattes de devant comme de mains pour porter à leur bouche ce qu'ils veulent manger; ils ſe ſoutiennent droits ſur leurs pieds de derriere, & cachent ordinairement ceux de devant dans leurs poils, en ſorte qu'ils ne paroiſſent pas en avoir : lorſqu'ils veulent aller d'un lieu à un autre, au lieu de marcher, ils ſautent légérement & très-vîte; toujours debout comme les oiſeaux, ils avancent à chaque ſaut de trois ou quatre pieds de diſtance. Lorſqu'ils ſe repoſent ils s'aſſeient ſur leurs genoux, ils ne dorment que le jour & jamais la nuit : leur nourriture eſt le grain & les herbes; ils ſe creuſent des terriers comme les lapins, & ils ont la prévoyance d'y faire proviſion d'herbes pour paſſer l'hiver. La gerboiſe ne feroit-elle pas le *gerbuah* des Arabes, qu'on appelle le *rat ſauteur* de montagne ?

GERBUAH. *Voyez ci-deſſus à la fin de l'article* Gerboise.

GERCE, *teredo*, eſt la petite vermine qui ronge les habits & les meubles. *Voyez* Teigne.

GERFAUT, *gyrofalco*. Oiſeau de proie & de leurre, qui tient du vautour, & qui ſert à la volerie. *Voyez* Faucon Gerfaut.

GERMANDRÉE ou PETIT CHÊNE, *chamædrys officinarum*. Cette plante croît aux lieux incultes, pierreux, montagneux & dans les bois. Ses racines ſont ligneuſes, fibrées, fort traçantes, & jettent de tous côtés des tiges couchées ſur terre, quadrangulaires, branchues, hautes d'environ demi-pied, grêles, rougeâtres & lanugineuſes. Ses feuilles naiſſent

naiſſent deux à deux, oppoſées; elles ſont d'un vert gai, fermes, velues, dentelées comme celles du chêne, longues d'un demi-pouce, d'un goût amer, un peu âcre & aromatique : ſes fleurs naiſſent dans les aiſſelles des feuilles le long des tiges, elles ſont de couleur purpurine, & d'une odeur agréable; chacune d'elles eſt un tuyau évaſé par le haut en forme de gueule, dont la levre ſupérieure manque; les étamines en occupent la place : la levre inférieure a de chaque côté deux petites languettes ou ailerons pointus, & ſe termine par une piece en cuilleron. A cette fleur ſuccedent quatre graines arrondies & formées de la baſe du piſtil.

Les Botaniſtes comptent une vingtaine d'eſpeces de germandrées : on en cultive en Angleterre quelques-unes. *Voyez ce qu'en dit* Miller; *voyez auſſi à l'article* GALLE, *de ce Dictionnaire*, le ſiege bizarre des galles de germandrée.

Les feuilles & les fleurs de la germandrée ſont d'uſage en Médecine, & ſont rangées dans la claſſe des amers aromatiques; elles ſont inciſives, fortifient le ton des parties relâchées, provoquent les urines, les menſtrues & les ſueurs, levent les obſtructions des viſceres, & ſont bonnes contre les premieres attaques de l'hydropiſie, du ſcorbut & de la goutte. Bien des perſonnes en Egypte en font une eſpece de thé, dont elles ſe ſervent avec ſuccès dans les maladies ſcrophuleuſes & les différentes fievres.

GERMANDRÉE D'EAU, ou CHAMARRAS, ou VRAI SCORDIUM, *ſcordium offic.* Plante qui croît aux lieux humides & marécageux, le long des foſſés remplis d'eau. Sa racine eſt rampante, fibrée, & vivace; elle pouſſe pluſieurs tiges hautes d'un pied ou environ, carrées, velues, rameuſes & ſerpentantes. Ses feuilles ſont oblongues ridées, dentelées, velues, oppoſées, d'une odeur d'ail & d'un goût amer. Ses fleurs ſont petites & formées en gueule; elles naiſſent en Juin & Juillet dans les aiſſelles des feuilles le long des tiges & des branches, ordinairement deux à deux : il leur ſuccede quatre ſemences menues & arrondies.

Le ſcordium eſt amer, aromatique, rougit un peu le papier bleu : il eſt eſtimé vulnéraire, alexipharmaque, déterſif, vermifuge & diurétique : on en fait uſage en infuſion théiforme pour procurer les ſueurs, pour guérir les fievres continues; ſur-tout pour les ulceres internes, pour réſiſter à la gangrene & rendre la vie aux parties demi-mortes.

On donne auſſi le nom de *faux ſcordium* ou de *chamarras* à la ſauge ſauvage ou des bois, (*chamædris fruticoſa, ſylveſtris, meliſſæ folio*) dont l'odeur tire également ſur celle de l'ail, mais avec moins de force : on

la diſtingue principalement par la diſpoſition de ſes fleurs, toutes placées du même côté ſur de long épis. Elle eſt ſtomachique, & convient en topique dans les ulceres gangreneux. La *germandrée en arbre* eſt une eſpece de *teucrium*.

GERME. *Voyez aux articles* PLANTE & HOMME.

GEROFLE. *Voyez* GIRÔFLE.

GEROFLIER. *Voyez* GIROFLIER.

GESSE, *lathyrus*. Plante qu'on cultive dans quelques jardins. Sa racine eſt menue & fibrée, elle pouſſe pluſieurs tiges rampantes, comme relevées d'une côte en dos d'âne, & qui ſe ſubdiviſent en pluſieurs rameaux. Ses feuilles naiſſent deux à deux; elles ſont oblongues, étroites & pointues. Ses fleurs ſont légumineuſes, blanches, tachées au milieu d'une couleur de pourpre brun, (c'eſt l'étendard) & ſoutenues chacune par un calice formé en godet dentelé, dont les deux dents ſupérieures ſont plus courtes que les trois autres & rapprochées : le piſtil ſe termine par un ſtigmate plat, oblong, & un peu velu : l'étendard eſt fort grand & perpendiculaire à la longueur de la fleur : il ſuccede à chaque fleur une gouſſe courte & large, blanche, compoſée de deux coſſes qui renferment des ſemences anguleuſes, blanches en dehors, jaunes en dedans.

Dans les pays méridionaux on mange ces ſemences comme les pois, les feves & autres légumes; elles ſont fort nourriſſantes & très-prolifiques : le bouillon en eſt un peu relâchant & apéritif.

Il y a une autre eſpece de geſſe qu'on appelle *geſſe d'Eſpagne*, & qui eſt plus feuillée. Les branches de l'une & l'autre eſpece ſont terminées par des filamens ou vrilles qui s'accrochent & s'entortillent autour des plantes voiſines ou des rames poſées exprès. Le genre du *lathyrus* comprend un grand nombre d'autres eſpeces. On mange les racines charnues de l'eſpece de geſſe appelée *makoiſe* ou *macjon* : on multiplie les geſſes de graine ou de racine : elles ſont très propres à être plantées contre des haies mortes, qu'elles couvriront, ſi l'on veut, dans une été; elles donneront quantité de fleurs & ſubſiſteront pluſieurs années : la petite *geſſe* à grande fleur orne très-bien un jardin, parce qu'elle ne s'éleve pas au deſſus de cinq pieds, & qu'elle produit des bouquets de larges fleurs & d'un beau rouge foncé. Mais la *geſſe* que les Anglois appellent *the ſweetſenter peaſe*, mérite le plus d'être cultivée à cauſe de la beauté & de l'agréable odeur de ſes fleurs pourpres : au reſte pour bonifier toutes les variétés de la *geſſe*, il faut les ſemer au mois d'Août près d'un mur ou d'une haie expoſée

au midi, alors elles poussent en automne, subsistent en hiver, commencent à fleurir en Mai, & continuent jusqu'à la fin de Juin : par cette méthode elles produisent une très-grande quantité de fleurs & d'excellentes graines.

GESTATION, *gestatio*. Se dit de la durée de la grossesse, du temps que les femelles des vivipares portent leur fœtus dans la matrice.

GEUM ou SANICLE DE MONTAGNE, *geum rotundifolium majus*. Plante qui, selon M. *Haller*, est une espece de saxifrage qu'il ne faut pas confondre avec les *geums* de M. *Linnæus*; elle croît aux lieux montagneux & ombrageux : sa racine est écailleuse en haut & grosse, mais garnie de fibres blanchâtres dans le reste; ses tiges sont hautes d'un pied, tortues, velues & rameuses. Ses feuilles sont larges, arrondies & dentelées, renfoncées à l'insertion des pédicules; ses fleurs sont composées de cinq pétales oblongs, diposés en rose, blancs, tiquetés de plusieurs points rouges : elles ont dix étamines & deux pistils. A ces fleurs succedent des capsules membraneuses remplies de semences menues, & terminées par deux cornes qui sont les restes des pistils. Cette plante est un bon vulnéraire.

GHIAMAIA. Est un grand animal qui se retire particuliérement à l'est de Bambuck dans les cantons de Gadda & de Jaka : on prétend qu'il est plus haut de la moité que l'éléphant, mais il n'approche pas de sa grosseur; il a beaucoup plus de ressemblance avec le chameau par la tête & par le cou : il a deux bosses sur le dos comme le dromadaire : ses jambes, qui sont d'une longueur extraordinaire, contribuent beaucoup à le faire paroître encore plus haut; il n'est jamais fort gras; il se nourrit comme les chameaux de ronces & de bruyeres : les Negres en aiment assez la chair.

Cet animal pourroit devenir propre à porter les fardeaux les plus lourds, si les Negres étoient capables de l'apprivoiser, car sa marche se soutient long-temps & est très-prompte; mais il est extrêmement féroce. On dit qu'il a sept cornes fort droites, longues chacune d'environ deux pieds; la corne de son pied est noire & semblable à celle du bœuf. M. *Haller* dit que cet animal paroît être une caricature de la *giraffe*. *Voyez* ce mot.

GIACOTIN. C'est le faisan de l'île de Sainte-Catherine; sa chair est bien moins délicate que celle de nos *faisans*. Voyez ce mot.

GIAM-BO. Arbre des Indes Orientales, dont le Voyageur *Boin* a

donné la figure & la description dans sa *Flora Sinensis.* On distingue deux especes de *giam-bo.* La premiere porte des fleurs pourpres : ses feuilles sont lisses, longues de huit pouces & larges de trois : son fruit est moitié rouge & moitié blanc, gros comme nos petites pommes de reinette, & contenant une pulpe à-peu-près du même goût : on en fait dans le pays d'excellentes conserves. Ce fruit est mûr au commencement de Décembre : il n'a point de pepin, mais un noyau rond, dont l'amande est verte & coriace : l'arbre qui le donne, offre en même-temps à la vue des fleurs, des fruits verts & des fruits mûrs. L'autre espece de *giam-bo* croît à Malaca, à Macao, & dans l'île de Hiam-Xam : ses fleurs sont jaunâtres : son fruit qui sent fort la rose, est jaune, & a une couronne comme la grenade : il mûrit en Mars & en Juillet : son noyau est séparé en deux, mais sa chair est aussi douce que celle de la premiere espece de *giam-bo* est acide.

GIARENDE, GERENDE ou GORENDE. C'est un magnifique serpent, dont on distingue trois especes.

La premiere est un serpent tortueux qui se met en divers plis & replis ; sa peau est très-agréablement maculée ; elle est couverte de petites écailles minces, jaunâtres, entremêlées de très-jolis rubans, comme brodées, d'un roux enfumé ; sa tête est oblongue, cendrée, couverte d'écailles en chaînons ; les bords des levres sont tournés en dehors & plissés ; ses dents sont petites, ses yeux brillans & ses narrines larges. Cette espece de serpens est fort honorée des Samagetes & des Japonois, parce qu'ils nuisent aux hommes. Les habitans de Calecut lui portent aussi beaucoup de respect, & s'imaginent que l'Être tout-puissant n'a créé ces animaux que pour punir les hommes ; cependant ils ne font aucun mal à l'homme, si on ne les irrite point ; mais ils attaquent constamment les loirs, les rats, les pigeons, & les poules : ils se cachent sous les toits des maisons pour guetter ces animaux.

Le second *serpent gerende* se trouve en Afrique ; il est d'une grandeur prodigieuse : les habitans idolâtres lui rendent aussi un culte divin. On en a apporté de la côte de Mozambique en Afrique ; le tiqueté de sa peau est jaune, cendré & noir mais moins agréable que le premier ; sa langue est fourchue, rougeâtre, & sa queue pointue.

Le troisieme *serpent gerende* est appellé *jauca acanga* par les Brasiliens : ce nom signifie *serpent qui porte un habit à fleurs.* Les Portugais le nomment *sedagoso :* les Hollandois établis au Bresil l'appellent *serpent chasseur,*

parce qu'il court avec une vîteſſe incroyable ſur les chemins de côté & d'autre, à la maniere d'un chien de chaſſe. Lorſque ce ſerpent ſe met à la pourſuite d'un homme, le meilleur parti qu'il ait à prendre, eſt de le careſſer, le flatter, & l'adoucir en lui donnant quelque choſe à manger. Les Braſiliens lui donnent gracieuſement l'hoſpitalité dans leurs maiſons & ſous leurs toîts : par ce moyen, loin d'en être maltraités, ils ſe trouvent délivrés d'autres petits animaux incommodes dont il ſe nourrit. Ce ſerpent eſt paré ſuperbement ; ſa tête eſt oblongue, ſes yeux grands ; ſes écailles ſont d'un beau blanc, ombrées de rouge & marbrées d'un jaune doré : ſa gueule eſt liſerée d'une jolie bordure : ſes deux mâchoires ſont garnies de dents crochues ; ſa langue eſt rouge & fendue, Voyez *Seba Theſ. tome II. tab.* 102. *n.* 1.

GIBBON ou GIBBO. Nom donné à des ſinges ſans queue, dont on diſtingue deux eſpeces. Ils different un peu pour la grandeur & pour la couleur. Ceux de la plus grande eſpece peuvent avoir quatre pieds de haut. Il paroît qu'on doit rapporter à cette premiere eſpece de *gibbon*, le ſinge du Royaume de Gannaure, frontiere de la Chine, que quelques Voyageurs ont indiqué ſous le nom de *féfé.* Les dents canines ſont à proportion plus grandes que celles de l'homme ; les oreilles ſont nues, noires & arrondies ; un cercle de poils gris qui entoure ſa face, la fait paroître comme environnée d'un cadre rond, ce qui donne à ce ſinge un air très-extraordinaire. Ces quadrumanes habitent les Indes Orientales, les îles Moluques, le Royaume de Malaca, la côte de Coromandel : leurs feſſes ſont pelées, avec de légeres calloſités. Mais le caractere qui les diſtingue d'une maniere très-préciſe de tous les autres ſinges, eſt d'avoir les bras auſſi longs que le corps & les jambes pris enſemble, enſorte que l'animal étant debout ſur ſes pieds de derriere, ſes mains touchent encore terre. Ils marchent ordinairement debout, leur corps dans une attitude aſſez droite lors même qu'ils marchent à quatre pattes. On obſerve qu'après l'*orang-outang* & le *pitheque*, c'eſt l'eſpece de ſinge qui reſſembleroit le plus à l'homme, ſi à ſa figure hideuſe ne ſe joignoit cette longueur exceſſive & difforme des bras. Au reſte, les gibbons n'en ſont pas moins adroits, légers ; ils ſont d'un naturel tranquille, de mœurs ou d'un caractere doux, pleins d'affection : ils témoignent leur attachement en ſautant au cou & en embraſſant tendrement leur maître. Leurs mouvemens ne ſont ni trop bruſques, ni trop précipités ; ils prennent doucement ce qu'on leur préſente à manger. On les nourrit de fruits, ils aiment les amandes & le

pain ; mais délicats par nature, ils ont de la peine à vivre long-temps hors de leur pays natal, & par conséquent ne peuvent guere résister au froid & à l'humidité de notre climat.

GIBECIERE ou BOURSE. Nom donné à une coquille du genre des peignes à oreilles peu inégales. Ses valves sont blanches, un peu nuancées de jaune ou d'orangé : ses côtes sont longitudinales comme sur le *manteau ducal*. Voyez ce mot.

GIBIER. Nom donné généralement à tout ce qui est la proie du Chasseur ; ainsi les renards & les loups sont gibier pour ceux qui les chassent ; les buzes, les corneilles sont gibier dans la Fauconnerie. Cependant on appelle plus particuliérement du nom de *gibier* les animaux sauvages qui servent à la nourriture de l'homme. Une terre *giboyeuse* abonde en *lievres*, *lapins*, *perdrix*, *cailles*, *&c.* Dans une forêt bien peuplée de gibier, il se trouve beaucoup de *cerfs*, de *daims*, de *chevreuils*, de *sangliers*, *&c.* Voyez ces mots.

GIBOULÉE. On appelle ainsi une ondée de pluie froide & très-agitée. Communément ces ondées donnent de la neige & de la grêle. *Voyez* PLUIE, NEIGE & GRÊLE.

GIBOYA. C'est le plus grand de tous les serpens du Bresil ; il a jusqu'à vingt pieds de longueur, & est fort beau : il a sous le ventre & sous la queue des bandes écailleuses, la tête couverte de petites écailles, & la queue sans appendices ; ce serpent est si grand & si vorace, qu'on lui a vu engloutir d'assez gros animaux entiers ; ses dents sont fort petites, eu égard à la grandeur de son corps. Lorsqu'il veut surprendre des bêtes sauvages, il se tient à l'affut près des sentiers, puis se jettant sur celles qui passent, il les entortille de maniere qu'il leur casse les os ; après quoi, à force de les mâcher, il les amollit assez pour pouvoir avaler l'animal tout entier. Ce serpent n'est point venimeux. On soupçonne que ce serpent differe peu du *boiguacu* de Marcgrave, du *constrictor* ou *étouffeur* de Kæmpfer, du *jaboya* de Laët, & peut-être du *pimperah* de Séba, & même de ceux désignés sous les noms de *reine des serpents*, d'*anacandaia* & de *serpent stupide*.

GIFT-MEHL. Nom que les Mineurs Allemands donnent à la *farine empoisonnée* (substance arsenicale), qui se dégage du cobalt, lorsqu'on le grille pour en faire du safre. *Voyez* ARSENIC & COBALT.

GINGEMBRE, *gingiber*. Dans le commerce de l'épicerie, on donne ce nom à une racine seche que les Indiens appellent *zingibel*, & qui est

tuberculeuſe, noueuſe, branchue, un peu applatie, longue & large comme le petit doigt; la ſubſtance en eſt réſineuſe, un peu fibrée, recouverte d'une écorce griſe, jaunâtre; la chair de la racine eſt rouſſâtre, brune, d'un goût très-âcre, brûlant, aromatique, comme le poivre, d'une odeur forte, aſſez agréable. On nous l'apporte ſeche des îles Antilles en Amérique, où elle eſt préſentement cultivée; mais elle eſt originaire de la Chine, du Malabar & de l'île de Ceylan : le gingembre de la Chine paſſe pour le meilleur.

La plante que cette racine porte, a, ſelon le P. *Plumier*, une eſpece de rapport avec le roſeau; elle pouſſe trois ou quatre petites tiges rondes & groſſes comme le petit doigt d'un enfant, renflées & rouges à leur baſe, verdâtres dans le reſte de la longueur. Parmi ces tiges, les unes ſont garnies de feuilles, les autres ſe terminent en une maſſe écailleuſe; celles qui ſont feuillées ont environ deux pieds de hauteur, & ne ſont formées que par la partie des feuilles qui s'embraſſent : les feuilles ſont en grand nombre, alternes, épanouies en tous ſens, & ſemblables à celles du roſeau, mais plus petites. Les petites tiges qui ſe terminent en maſſe ont à peine un pied de hauteur : elles ſont entourées & couvertes de petites feuilles verdâtres, & rougeâtres à leur pointe. La maſſe qui termine chaque tige eſt d'une grande beauté; car elle eſt toute compoſée d'écailles membraneuſes, d'un rouge doré, ou verdâtres & blanchâtres; de l'aiſſelle de ces écailles ſortent des fleurs qui s'ouvrent en ſix pieces aiguës, en partie pâles, & en partie d'un rouge foncé & tacheté de jaune : les fleurs durent à peine un jour, & s'épanouiſſent ſucceſſivement l'une après l'autre. Le piſtil, qui s'eleve du milieu, ſe termine en maſſue; ce qui a donné lieu à quelques Botaniſtes d'appeller la plante du gingembre, *petit roſeau à fleur de maſſue.* La baſe du piſtil devient un fruit coriace, oblong, triangulaire, & a trois loges remplies de pluſieurs graines.

Les maſſes ont une vive odeur. Cette plante ne vient en Europe que dans les jardins où on la cultive. Elle naît également par la culture dans les deux Indes. Nous avons déjà dit qu'elle n'eſt point naturelle à l'Amérique; elle a été apportée des Indes orientales ou des îles Philippines dans la Nouvelle Eſpagne & dans le Breſil : ceux qui la cultivent en laiſſent toujours quelques rejetons, afin qu'elle multiplie de nouveau : au défaut de ces rejetons ou pattes, on en ſeme la graine dans une terre graſſe, humide & bien cultivée.

On ramaſſe tous les ans une immenſe quantité de racines de gingembre, ſur leſquelles les fleurs ont ſéché ; ou quatre mois après qu'on a planté des morceaux de ſa racine, on en enleve l'écorce extérieure, on les jette dans une ſaumure, pour y macérer pendant une ou deux heures (on les fait bouillir dans les environs de Cayenne) : on les retire de cette leſſive, & on les expoſe autant de temps à l'air & à l'abri du ſoleil ; enſuite on les place à couvert ſur une natte, juſqu'à ce que toute l'humidité ſoit diſſipée ; quelquefois on les met à l'étuve.

Les Indiens râpent la racine de gingembre dans leurs bouillons, leurs ragoûts & leurs ſalades : ils en font une pâte pour le ſcorbut. Les Madagaſcariens, les Hottentots & les Philippiniens en mangent en ſalade les racines vertes, coupées par petits morceaux, avec d'autres herbes aſſaiſonnées de ſel, d'huile & de vinaigre. A Cayenne, ces racines fraîchement cueillies, ſe ſervent ſur table comme des raves : il n'y a d'autre apprêt que de les bien laver. Les Braſiliens en uſent en maſticatoire, comme d'un puiſſant prolifique : ils ont auſſi coutume de les confire avec du ſucre lorſqu'elles ſont fraîches, pour les ſervir au deſſert, & ſur-tout pour réveiller l'appétit aux convaleſcens. On en fait aujourd'hui des marmelades & des pâtes. On nous en envoie en Europe de préparées ainſi ; leur couleur eſt jaune, & le goût en eſt aſſez agréable. Cette confiture eſt d'uſage ſur mer. M. *Bourgeois* dit que le gingembre infuſé dans le vinaigre en releve beaucoup le goût, & le rend agréable dans les ſalades : on y joint ordinairement le poivre d'Eſpagne ou *poivron*, le poivre long & la piretre.

Les Indiens regardent le gingembre récent comme un ſpécifique pour les coliques, la lienterie, les vieilles diarrhées, les vents, les tranchées & les autres maux de cette nature : ils en mâchent pour faciliter le crachement, quand les rhumes ſont opiniâtres. Il eſt reconnu que cette racine réchauffe les vieillards, donne ce que les Médecins appellent pudiquement la *magnanimité*, fortifie l'eſtomac, aide la digeſtion, & qu'elle fortifie la mémoire & le cerveau. C'eſt un bon carminatif & alexipharmaque, qui excite puiſſamment à l'amour ; mais il en faut modérer l'uſage, lorſqu'on a le ſang trop bouillonnant ; car il allume plutôt le ſang que de l'appaiſer.

Le gingembre ſec eſt la baſe des épices : on dit que pluſieurs Epiciers s'en ſervent pour falſifier le poivre. On donne le nom de *gingembre ſauvage* à la *zédoaire*. Voyez ce mot.

En général, les plantes de la famille des gingembres, telles que le le *coſtus*, le *curcuma*, le *pacoceroca*, le *karatas*, l'*ananas*, le *muſa*, &c. ſont toutes, comme les palmiers, étrangeres à l'Europe, & particulieres aux climats les plus chauds : elles ſont vivaces ſeulement par leurs racines, qui ſont charnues, traçantes, fibreuſes, comme géniculées ou annelées. Les jeunes pouſſes forment, aux extrémités des racines, une eſpece de tubercule conique couvert d'écailles imbricées, & qui ne ſont, comme dans les palmiers & les gramens, que des appendices de feuilles imparfaites. Leur tige eſt ordinairement ſimple & ſans ramifications, leurs feuilles ſans dentelures. Leurs fleurs ſont hermaphrodites, diſpoſées en ombelle, ou en épi, ou en panicule, portées ſur un pédicule écailleux, accompagnées d'écailles fort différentes de la ſpathe ou graine des palmiers. Leur pouſſiere fécondante eſt compoſée de globules aſſez gros, blanchâtres & luiſans.

GINGLIME. *Voyez à la ſuite de l'article* Coquille.

GINOUS. Voyez à l'article *Singe du Sénégal.*

GINS ENG. *Voyez* Gens-eng.

GIRAFFE, *giraſſa.* La plupart des Auteurs ont donné ce nom au *caméléopard* & au *panthere.* Voyez ce que nous en diſons à l'un & à l'autre articles.

GIRANDOLE D'EAU ou LUSTRE, *chara.* Nom donné par M. *Vaillant* à un genre de plante, dont les eſpeces avoient été rangées avant lui parmi les prêles, à cauſe de la même diſpoſition de leurs branches. *Voyez Mémoires de l'Académie des Sciences, année* 1719.

GIRARD ROUSSIN. *Voyez* Cabaret.

GIRASOL, *ſolis gemma.* C'eſt une pierre précieuſe, demi-tranſparente, toujours laiteuſe ou calcédonieuſe, plus ou moins reſplendiſſante, donnant un éclat foible de bleu & de jaune, ou des couleurs de l'arc-en-ciel, ou de jaune doré ; réfléchiſſant, lorſqu'elle eſt taillée en globe ou demi-globe, les rayons de la lumiere de quelque côté qu'on la tourne, mais plus foiblement que l'opale. On eſt incertain ſi la pierre giraſol eſt une eſpece de *criſtal laiteux*, ou une eſpece d'*opale*, ou une eſpece de *chalcédoine.* Voyez ces mots.

Les pierres de giraſol varient par la dureté & par la beauté des couleurs qu'elles chatoient. Les plus belles, dont la teinte eſt d'un blanc laiteux, mêlé de bleu & de jaune bien diſtribués, ſont réputées Orientales ;

elles ſont auſſi plus dures que l'opale. Celles qui ſont tendres, inégales & foibles en couleur, ſont Occidentales. Ces ſortes de pierres précieuſes ſe trouvent en Chypre, dans la Galatie, dans la Hongrie & dans la Boheme. On les trouve quelquefois, avec les opales, dans une pierre tendre, rouſſâtre & tachetée de noir. On a nommé cette pierre *giraſol*, des mots Italiens *girare* (*porter*) & *ſol* (*ſoleil*), comme qui diroit *pierre qui porte les rayons du ſoleil*. La *pierre du ſoleil* des Turcs (*guſguneche*), eſt une eſpece d'*œil de chat*, chatoyant, d'une couleur verdâtre & foncée. *Voyez* Œil de chat.

GIRAUMONT. *Voyez* Calalou.

GIRAUPIAGARA ou AVALEUR D'ŒUFS. On donne ce nom à un ſerpent des Indes Occidendales, noir, long, & dont la poitrine eſt jaune : il ſaute très-leſtement ſur les arbres, & y dépeuple les nids des oiſeaux.

GIRELLA ou POISSON DEMOISELLE, ou JULIS, *julia*. On le nomme auſſi *poiſſon gourmand*. C'eſt un poiſſon ſaxatile, qui vit en troupe, & dont il eſt parlé à l'article Donzelle. *Voyez ce mot.*

GIROFLADE DE MER. *Rondelet* dit que c'eſt une eſpece de zoophyte qui vient dans les rochers ; il eſt d'une ſubſtance dure ; ſa peau eſt rouge, trouée comme un crible, & imitant les feuilles friſées de la laitue pommée. *Geſner* penſe que c'eſt une *eſcare*.

GIROFLE ou GÉROFLE, ou CLOU DE GIROFLE, *cariophyllus aromaticus*. Ce ſont de petits fruits aromatiques de l'Inde, ou plutôt ce ſont les embryons des fleurs deſſéchées du giroflier avec le calice & le germe. Ces eſpeces de fruits ſont longs de ſix à huit lignes, preſque quadrangulaires, ridés, d'un brun noirâtre, ayant la figure d'un clou ; leur ſommet eſt garni de quatre petites pointes en forme d'étoiles, ou repréſentant une eſpece de couronne à l'antique : il s'éleve au milieu de ces pointes une tête de la groſſeur d'un très-petit pois ; cette tête eſt formée de petites feuilles appliquées les unes ſur les autres en maniere d'écailles, qui, étant écartées & ouvertes, laiſſent voir pluſieurs fibres rouſſâtres, au centre deſquelles il s'éleve dans une cavité quadrangulaire un ſtyle droit, de même couleur, qui n'eſt pas toujours garni de ſa petite tête, parce qu'elle ſe détache ſouvent lorſqu'on tranſporte les clous de girofle : c'eſt ce bouton que quelques-uns appellent le *fuſt du clou de girofle*. On apperçoit facilement toutes ces particularités en laiſſant macérer pen-

dant quelques heures un clou de girofle dans de l'eau tiede : alors on reconnoît que les clous de girofle sont tout à la fois le calice, le bouton des fleurs, & les embryons des fruits.

Les clous de girofle sont pesans, gras, d'une odeur excellente, & d'une saveur si mordicante, qu'elle brûle les papilles nerveuses & la gorge. Si on les met en presse, il en sort une humidité huileuse.

L'arbre qui porte les clous de girofle, s'appelle *giroflier des Moluques*, *cariophyllus aromaticus fructu oblongo.* Cet arbre qui croît dans les îles Moluques, situées près de l'Equateur, est de la forme & de la grandeur du laurier; son tronc a un pied & demi d'épaisseur; il est dur, branchu & revêtu d'une écorce, comme celle de l'olivier : ses branches, qui s'étendent fort au large, sont d'une couleur rousse-claire, & garnies de beaucoup de feuilles alternes, semblables à celles du laurier, & pleines de nervures, avec des bords un peu ondés : les feuilles sont portées sur une queue longue d'un pouce : les fleurs naissent en bouquet à l'extrémité des rameaux : elles sont en roses à quatre pétales bleus, & ont une odeur très-pénétrante. Le milieu de ces fleurs est occupé par un grand nombre d'étamines purpurines, garnies de leurs sommets : le calice des fleurs est cylindrique, partagé en quatre parties en son sommet, de couleur de suie, d'un goût fort aromatique; lequel, après que la fleur est séchée, se change en un fruit ovoïde, ou de la forme d'une olive, creusé en nombril, n'ayant qu'une capsule, de couleur verte, blanchâtre d'abord, puis roussâtre, ensuite brun-noirâtre, contenant une amande oblongue, dure, noirâtre, creusée d'un sillon dans sa longueur.

Dans les boutiques, ou chez les Droguistes, on appelle ce fruit mûr, *antofle de girofle*, *antophyllus :* les Indiens le nomment *mere des fruits*, & les Européens l'appellent *clou matrice.* Comme on le laisse sur l'arbre, il ne tombe de lui-même que l'année suivante; & quoique sa vertu aromatique soit foible, il est dans l'état requis pour servir à la plantation; car étant semé, il germe, & dans l'espace de huit à neuf ans, il forme un grand arbre qui porte du fruit. Les Hollandois ont coutume de confire sur le lieu même ces clous matrices récens, avec du sucre; & dans les voyages sur mer, ils en mangent après le repas, pour rendre la digestion meilleure & pour prévenir le scorbut.

Récolte & débit du Girofle.

On cueille les clous de girofle avant que les fleurs s'épanouissent ; la saison est depuis le mois d'Octobre jusqu'en Février. La cueillette s'en fait en partie avec les mains : on fait tomber le reste avec de longs roseaux ou verges ; on reçoit ces especes de fruits sur des linges que l'on étend sous les arbres ; quelquefois on les laisse tomber sur la terre, dont on a coutume de couper toute l'herbe avec un grand soin dans le temps de cette récole. Dans ces premiers instans, les clous de girofle sont roussâtres ; mais ils deviennent noirâtres en se séchant & par la fumée ; car on prétend qu'on les expose pendant quelques jours à la fumée sur des claies, & qu'ensuite on les fait bien sécher au soleil. Personne n'est plus instruit sur cette matiere, que les Hollandois établis à Ternate & à Amboine ; ce sont eux seuls qui cultivent, récoltent & préparent avec soin les clous de girofle, & qui les portent par toute la terre. (On en a planté tout récemment à l'île de France plusieurs milliers de pieds qui viennent très-bien, ainsi qu'un grand nombre de muscadiers). Le girofle, la cannelle & la muscade, sont pour eux un objet des plus importans : leurs magasins Orientaux de girofle sont à Amboine, dans le Fort de la Victoire ; c'est là que les habitans portent leur récolte, dont on a fixé le prix à soixante réales de huit la barre, qui est de 550 livres de poids. Les habitans sont obligés de planter un certain nombre de girofliers par an ; ce qui les a multipliés au point qu'on l'a desiré pour le débit annuel qu'il n'est guere possible d'évaluer sans être dans le secret. Il suffira de dire que la France seule en achete cinq ou six cents quintaux par année. Il est incroyable combien tous les clous de girofle contiennent d'huile quand on les rapporte des Indes, & qu'on vient à les débaler : pour peu qu'on y touche, les mains en sont teintes. Par quelle singularité en trouve-t-on, dans ceux qu'ils nous distribuent, si peu qui aient leur premiere qualité : j'ai cru remarquer que dans seize onces de girofle, il y en a près de trois onces de fort sec, noirâtre, presque sans goût, & qu'il n'a d'odeur que celle que lui communiquent les treize autres onces avec lesquelles il se trouve mêlé. *Voyez la réflexion qui est à la fin de l'article* MUSCADE.

Usage du Girofle.

Les clous de girofle récens donnent par expression une huile épaisse,

roufsâtre & odorante ; mais dans la diftillation il fort beaucoup d'huile effentielle aromatique, qui eft d'abord claire, légere & jaunâtre, enfuite roufsâtre, pefante, & qui va au fond de l'eau ; enfin une huile empyreumatique, épaiffe, avec une liqueur acide. Souvent on tire l'huile du girofle *per defcenfum :* mais l'huile de girofle qui fe débite dans le commerce, n'eft pas toujours pure. Combien y en a-t-il de mêlée avec l'huile de *coulilawan !* Voyez ce mot. La bonne huile de girofle récente eft d'un blanc doré, elle rougit en vieilliffant.

On fait principalement ufage des clous de girofle dans les cuifines : il n'y a point de ragoût, point de fauce, point de mets, peu de liqueurs fpiritueufes, ni de boiffons aromatiques, où l'on n'en mette. Aux Indes on méprife prefque toutes les nourritures qui font fans cette épicerie : on l'emploie auffi parmi les odeurs.

Bien des Médecins difent que le girofle a la vertu d'échauffer & de deffécher : on le recommande contre le vertige, la pamoifon, la foibleffe d'eftomac & de cœur, l'impuiffance, la fuppreffion du flux menftruel & les maladies hyftériques : on en ufe en mafticatoire ou en fumigation, pour fe préferver de la contagion de l'air : il excite utilement la falive dans la paralyfie de la langue & le mal de dents. On fait avec le girofle une poudre dont on remplit de petits facs, que l'on plonge dans du vin de Canaries, & qu'on porte enfuite en amulette fur l'eftomac pour le fcorbut & la pefte. Quelquefois on y joint de l'angélique feche, de la noix mufcade, de l'iris & des fleurs de lavande, avec du ftorax & de l'encens oliban, & on en met une quantité entre deux pieces de coton, qu'on enveloppe enfuite d'une étoffe de foie piquée, & on s'en fait une efpece de bonnet, utile dans les maladies de la tête, qui viennent de vieilles douleurs catharreufes.

L'huile de girofle fi en ufage parmi les Parfumeurs, eft excellente pour la carie des os & le mal de dents ; il fuffit d'en imbiber un peu de coton, & de l'appliquer adroitement fur la partie affligée : dans l'apoplexie, on en frotte le haut & le bas de la tête. Elle convient auffi dans les maladies froides & pituiteufes, dans la ftupidité accidentelle & les affections foporeufes. Diffoute dans l'efprit-de vin bien rectifié, c'eft un excellent topique pour arrêter les progrès de la gangrene. Le grand fecret des Charlatans & Arracheurs de dents confifte à diffoudre un peu de camphre & d'opium dans l'huile éthérée du girofle, mais l'abus de ce remede a quelquefois caufé la furdité.

GIROFLE : CLOU MATRICE. *Voyez l'article* Girofle.

GIROFLE ROND. C'eſt l'*amome* ou graine de girofle : on donne auſſi ce nom au *piment* ou *poivre de la Jamaïque.* Voyez ces mots.

GIROFLE ROYAL, *carophyllus regius ramoſus vel dentatus.* Les Auteurs font mention d'une autre eſpece de clous de girofle, que celle dont nous avons parlé ci-deſſus. Ce clou de girofle royal, qu'on ne trouve point dans le commerce, eſt effectivement très-rare & très-précieux ; c'eſt une eſpece de petit fruit qui imite la couleur, l'odeur & le goût du clou de girofle ordinaire, mais il eſt bien plus petit, il n'eſt pas étoilé, il n'a point de tête ; il eſt comme partagé depuis le bas juſqu'en haut en pluſieurs paricules ou écailles, & il ſe termine en pointe.

Les Hollandois diſent que les Rois & les Grands des îles Moluques l'eſtiment juſqu'à la ſuperſtition, non pas tant pour ſon goût & ſa bonne odeur, que pour ſa figure ſinguliere, ou plutôt parcequ'il eſt infiniment rare : car ils ſoutiennent qu'on n'en a trouvé juſqu'à préſent qu'un ſeul arbre, & dans la ſeule île de Makian. Ils prétendent encore que le Roi de cette île fait garder cet arbre à vue par ſes ſoldats, de peur que quelqu'autre que lui n'en recueille le fruit. Les Naturels du pays diſent que quand l'arbre eſt chargé de ce petit fruit, les autres arbres voiſins s'inclinent devant lui, comme pour lui rendre leurs hommages ; mais nos Voyageurs ſont ils la dupe de tels contes ? Les Indiens nomment le girofle royal *tinca* ou *tshinka-popona.* Ils ont coutume de paſſer un fil dans la longueur de ces clous, afin de les porter à leurs bras pour en ſentir ſouvent la bonne odeur : c'eſt un taliſman parfumé que les Princes des Moluques conſacrent à leurs Divinités. Il faut être chez eux une *courtiſane à prétention*, pour avoir le plaiſir d'en reſpirer l'odeur de près : il faut être un *Wouli-Haga* (Chef-Miniſtre), pour avoir l'honneur d'en porter deux attachés & pendans ou aux oreilles, ou aux narines, ou aux levres, ou au menton, ou au bras : de ſorte que l'on dit en ce pays-là un *Wouli-Haga à deux tshinka* (girofles) comme l'on dit en Turquie un *Bacha à deux queues.* On voit par-là que chaque Nation a des étiquettes qui lui ſont particulieres. Au reſte le nombre de ces clous marque les degrés de diſtinction. Tous les ans on préſente un de ces girofles au Fétiche ou Dieu du pays, afin de ſe le rendre propice, ſoit à la pêche, ſoit dans d'autres expéditions.

GIROFLIER ou VIOLIER JAUNE, *leucoium luteum.* C'eſt une plante fort commune qui vient aſſez ordinairement ſur les vieilles murailles, ſur

les décombres, sur les rochers, & qu'on cultive aussi dans les jardins, le long des murs. Ses racines sont nombreuses, blanchâtres, ligneuses; ses tiges sont hautes d'un pied & demi; elles poussent beaucoup de rameaux, pareillement ligneux & blanchâtres : ses feuilles sont nombreuses, oblongues, pointues, d'un vert blanchâtre, & d'un goût un peu âcre, herbeux, amer; leur suc rougit le papier bleu; ses fleurs qui paroissent en Avril & Mai sont jaunes, d'une bonne odeur, mais d'une saveur peu gracieuse, disposées en croix, agréables à la vue : on les appelle *giroflées*, il leur succede des siliques longues & applaties, qui se divisent en deux loges remplies de semences larges, roussâtres, d'un goût âcre & amer.

L'on compte trente-quatre especes de girofliers, connues dés Curieux. Leur fleur est seule l'objet qui engage les amateurs à cultiver les plantes qui la donnent; elle leur a même enlevé leur nom dans la plupart des langues modernes; le *giroflier* ne se dit plus en François que de celui des masures : les Anglois ne l'appellent également que *wallflower*, tandis que celui de leurs jardins se nomme par excellence la *fleur de Juillet* (stock July flower). Enfin les Flamands laissant à la plante sauvage la dénomination de violier, *violier boomte-je*, caractérisent celle des jardins par le nom de *nagel-bloem*.

Ceux qui s'occupent de la culture des fleurs, savent qu'il y a des giroflées doubles & de simples de toutes couleurs, blanches, bleues, violettes & jaunes, pourpres, écarlates, marbrées, tachetées, jaspées. Les doubles sont les plus recherchées, elles viennent de graine, excepté la jaune. On la seme sur couche au mois de Mars & à claire voie : on couvre les plants pendant les froids; elles commencent à marquer à la fin de Septembre : on met celles qu'on a remarqué être doubles, dans des pots ou des caisses remplies moitié de terreau, moitié de terre à potager, pour les garantir du froid pendant l'hiver; ensuite on peut les transporter dans les plates-bandes d'un parterre : on peut aussi les semer en pleine terre. Les giroflées doubles & simples se multiplient par marcottes : on en choisit les plus beaux brins qu'on couche en terre en les y assujettissant avec de petits crochets de bois : on les arrose pour faciliter la reprise, & on les plante en plates-bandes. On présume qu'une giroflée sera double (& c'est ce qu'on cherche) par son bouton gros & camard qui pointe. On marcotte la giroflée quand la fleur est passée, ce qui arrive au plus tard dans l'été.

Dans le nombre des giroflées doubles, il y en a qui ſont principalement recherchées des amateurs : telle eſt la grande giroflée de couleur d'écarlate, nommée à Londres la *giroflée de Brompton ;* les Fleuriſtes l'aiment beaucoup à cauſe de ſa grandeur & de ſon éclat : elle a cependant le déſavantage de produire rarement plus d'un jet de fleurs. En échange la giroflée des Alpes, à feuilles étroites & à doubles fleurs, d'un jaune pâle, eſt très-curieuſe par le touffu de ſes jets de fleurs, qui néanmoins ſont étroites & d'une foible odeur. Il ſemble que la grande giroflée double, jaune en dedans, rougeâtre en dehors, que les Anglois nomment *the double ravenal flower*, l'emporte ſur toutes par le contraſte des deux couleurs oppoſées, la grandeur des fleurs & leur odeur admirable. M. *Bourgeois* obſerve que les Fleuriſtes cultivent une autre eſpece de giroflée jaune & double, qui a le même port que celle-ci, mais qui paroît beaucoup plus belle, parcequ'elle eſt panachée de raies rouges en dedans & en dehors de ſes feuilles ; car la grande giroflée qui eſt jaune en dedans & rouge en dehors, perd la plus grande partie de ſa beauté, lorſqu'elle eſt entiérement épanouie en devenant toute jaune.

La Juliane porte auſſi le nom de *giroflée muſquée.* Voyez *Juliane.*

La plupart des Fleuriſtes prétendent que la plus sûre méthode pour multiplier les giroflées doubles, eſt de le faire par marcottes ou par boutures ; & cela eſt très-vrai ; mais les giroflées doubles qui s'élevent de marcotte, ſont toujours moins apparentes que celles de graine, & ne produiſent jamais ni de ſi belles ni de ſi grandes fleurs ; (cela dépend peut-être de la terre dans laquelle on les plante & du ſoin qu'on y donne). Il vaut donc mieux en ſemer chaque année de nouvelles, & troquer en même temps ſes graines avec celles d'un autre amateur qui cultive ailleurs de ſemblables giroflées. Cette découverte due au haſard, & dont on a longtemps douté, eſt actuellement reconnue de tout le monde.

Les fleurs du violier jaune appaiſent les douleurs : elles excitent les regles & chaſſent le fœtus & l'arriere-faix ; on en fait une conſerve dont le ſucre conſtitue le plus grand mérite, un ſirop plus vanté pour ſa bonne odeur que pour ſes vertus. On prétend que la graine, priſe intérieurement en grande doſe, facilite beaucoup l'accouchement, mais auſſi qu'elle tue quelquefois le fœtus. Les Auteurs de l'*Herbier d'Embrun* diſent à-peu-près la même choſe du ſuc de cette plante, & ils avertiſſent prudemment qu'il ne faut le donner que dans une néceſſité très-preſſante : on prépare une huile par l'infuſion de ſes fleurs, qui eſt fort réſolutive,

&

& qui appaise les douleurs de rhumatisme & d'hémorrhoïdes, étant mêlée avec un jaune d'œuf dur. En Italie, on frotte la région du pubis avec cette huile pour faciliter l'accouchement.

GIROFLIER DES MOLUQUES. *Voyez* GIROFLE.

GIVRE ou FRIMAT. Le givre est une sorte de gelée blanche, qui en hiver, lorsque l'air est froid & humide tout ensemble, s'attache à différens corps, aux arbres, aux herbes & aux cheveux. On ne donne proprement le nom de *gelée blanche* qu'à la rosée du matin congelée; au lieu que le givre ne lui doit point son origine, mais à toutes les autres vapeurs aqueuses, quelles qu'elles soient, qui, réunies sur la surface de certains corps, en molécules insensibles ou fort déliées, y éprouvent un froid suffisant pour les glacer, & les rendre distinctes.

Le givre s'attache aux arbres en très-grande quantité : il y forme souvent des glaçons pendans, qui fatiguent beaucoup les branches par leur poids, parce que les arbres attirent, avec beaucoup de force, l'humidité de l'air & des brouillards. Communément le givre est cette blancheur qui couvre la surface supérieure des feuilles; de maniere qu'elles en paroissent plus épaisses, plus pesantes, plus opaques & comme sales. Le houblon surtout & le melon y sont très-sujets, & quantité de plantes qui croissent dans les vallons abrités. Les plantes qui sont attaquées du givre produisent ordinairement des fruits mal formés, rabougris & d'une crudité désagréable.

Les poils des animaux sont, ainsi que les végétaux, très-sujets à s'humecter considérablement à l'air libre; c'est pourquoi on voit le givre s'attacher aux cheveux, au menton, aux habits des Voyageurs, aux fourrures & aux crins des chevaux. Il est bon d'observer que dans ce cas les particules d'eau, auxquelles le givre doit son origine, ne viennent pas toutes de l'atmosphere, une partie est due aux vapeurs qui s'exhalent du corps de l'homme ou des animaux, puisque le givre s'amasse autour de la bouche & des narines en plus grande quantité que par-tout ailleurs. Dans les villes l'on a occasion de faire cette remarque sur les personnes qui viennent de la campagne.

On doit encore rapporter au givre cette espece de neige qui s'attache aux murailles après de longues & fortes gelées. Les réseaux de glace qu'on observe quelquefois aux vitres des fenêtres, sont aussi une espece particuliere de givre. *Voyez les articles* GELÉE BLANCHE, GLACE & FROID.

GLACE, *glacies*. Est une eau terrestre, congelée, & devenue compacte,

par l'action du froid, c'eſt-à-dire, par l'abſence de la chaleur. Les phénomenes de la glace ſont remarquables & en très-grand nombre; auſſi ont-ils excité dans tous les temps la curioſité des Naturaliſtes & des Phyſiciens. Tous à l'envi ſe ſont empreſſés de les examiner avec ſoin pour en reconnoître les cauſes : voici un court expoſé de cette multitude de phénomenes.

L'eau & tous les liquides ſimplement aqueux ſe gelent naturellement, quand la température de l'air répond au zéro, ou à un degré inférieur, du thermometre de M. *de Réaumur*, ce qui arrive ſouvent en hiver dans nos climats. (C'eſt-là le terme où la végétation ceſſe.) Mais les liquides, ſujets à ſe glacer, n'offrent pas tous à beaucoup près dans leur congélation les mêmes phénomenes : nous nous bornerons à conſidérer la glace commune, ou celle qui réſulte de la congélation de l'eau; ſans ceſſe expoſée aux regards curieux des Savans & aux yeux du vulgaire, on a dû l'examiner avec plus de ſoin & la ſoumettre à un plus grand nombre d'épreuves. La glace ſe forme d'autant plus promptement, que l'eau qui eſt ſoumiſe au froid, eſt plus pure & plus tranquille. Elle ne ſe corrompt pas facilement : on remarque que, ſelon le degré & la durée du froid, qui a rendu l'eau ſolide, la glace eſt d'autant plus épaiſſe, poreuſe, tranſparente, & plus ou moins peſante. La quantité d'air qui s'y trouve interpoſée, concourt également à donner à la glace ces qualités, ainſi que celles dont nous allons parler. Il eſt de fait que plus il gele, plus la glace augmente de volume, & cependant plus elle diminue de poids; ce qui eſt le contraire de ce qui arrive dans les autres corps. La gelivure des arbres, les tuyaux des fontaines qui crevent, les rochers qui contiennent de l'eau & qui ſe fendent, ſont des ſuites néceſſaires de la dilatation & de la force expanſive dont nous venons de parler. Les expériences faites en 1740 ſur la glace par M. *de Mairan*, fixent l'augmentation du volume que l'eau prend en ſe glaçant à la quatorzieme partie de celui qu'elle avoit étant fluide. L'eau expoſée près du feu augmente auſſi de volume; tandis que la glace y diminue. Celle-ci peut nager & demeurer ſuſpendue dans l'eau même, ce qui démontre que ſa peſanteur ſpécifique eſt inférieure à celle de l'eau fluide. Avant la congélation de l'eau & pendant qu'elle ſe gele, il en ſort une grande quantité d'air en bulles plus ou moins groſſes, & qui viennent crever à ſa ſurface. On diſtingue facilement à l'aide du microſcope, celles qui ſont interpoſées dans la glace.

La glace a la propriété de réfléchir & de réfracter les rayons du ſoleil, comme feroit un morceau de criſtal : quoique la glace ſoit un corps très-

folide, elle eſt ſujette à s'évaporer conſidérablement : elle ſe fond plus vîte ſur le cuivre que ſur aucun autre métal. Elle ſe diviſe ſouvent dans le dégel en colonnes cannelées, irrégulieres & enclavées, quoique formée en apparence par feuillets ou par couches horizontales, appliquées les unes ſur les autres à la ſurface de l'eau.

La figure de la glace dépend de la pureté de la liqueur, & des circonſtances de la congélation. Lorſqu'elle ſe fait réguliérement, elle forme des aiguilles qui ſe croiſent ou s'implantent les unes ſur les autres, en formant des angles de trente ou de ſoixante, ou de cent vingt degrés. L'eau gele du centre à la circonférence, & dégele en raiſon inverſe. *Voyez* l'Explication Phyſique des principaux phénomenes de la congélation de l'eau, dans le Traité de la Glace de M. *de Mairan*, Paris, 1749.

Au reſte, lorſque la glace eſt fondue, elle poſſede les mêmes propriétés que l'eau de pluie ou de neige. Par ce qui précede, on voit combien la *congélation* eſt différente de la *coagulation ;* celle ci n'étant que l'épaiſſiſſement ſpontanée de certains liquides. *Voyez l'article* Gelée *& ceux de* Grêle, Neige, Givre, Froid, Glaciere naturelle, Dégel, Glaciers. Il eſt bon d'obſerver que le mouvement tranſlatif de l'eau apporte toujours du changement à ſa congélation. On ſait qu'une eau dormante, comme celle d'un étang, gele plus facilement & plus promptement que l'eau d'une riviere qui coule avec rapidité ; il eſt même aſſez rare que le milieu d'une grande riviere, & ce qu'on appelle le *fil de l'eau*, ſe glace de lui-même. Si une riviere ſe prend entiérement, c'eſt preſque toujours par la rencontre des glaçons qu'elle charrioit, & que divers obſtacles auront forcés de ſe réunir : ces glaçons s'entaſſant & s'amoncelant les uns ſur les autres ne forment jamais une glace unie comme celle d'un étang : les glaces du Spitzberg & d'Iſlande ſont préciſément dans ce cas : *voyez* Mer glaciale. C'eſt à tort qu'on croit vulgairement que les rivieres commencent à ſe geler par le fond ; il eſt démontré que, comme les autres eaux, elles ſe gelent toujours par la ſurface. Un petit vent ſec eſt toujours le plus favorable à la formation de la glace, & l'on prétend que la dureté en eſt quelquefois ſi grande qu'elle ſurpaſſe celle du marbre. Il paroît que la glace eſt d'autant plus forte pour réſiſter à ſa rupture ou à ſon applatiſſement, qu'elle eſt plus compacte & plus dégagée d'air, ou qu'elle a été formée par un plus grand froid & dans des pays plus froids. Les glaces du Nord ſont ſouvent ſi ſolides, ſi dures, qu'il eſt très-difficile de les rompre ou les caſſer avec le marteau : voici une preuve bien

ſinguliere de la fermeté & de la ténacité de ces glaces ſeptentrionales, que l'on attribue à l'intenſité du froid, à la force & à la durée de la congélation.

Pendant le rigoureux hiver de 1740, on conſtruiſit à Pétersbourg, ſuivant les regles de la plus élégante architecture, un palais de glace de cinquante-deux pieds & demi de longueur, ſur ſeize pieds & demi de largeur & vingt de hauteur, ſans que le poids des parties ſupérieures & du comble, qui étoit auſſi de glace, parût endommager la baſe de l'édifice : la Néva, riviere voiſine, où la glace avoit deux à trois pieds d'épaiſſeur, en avoit fourni les matériaux. À meſure qu'on tiroit les blocs de glace de la riviere, on les tailloit & on les embelliſſoit d'ornemens; puis étant poſés, on les arroſoit par une face d'eaux colorées de diverſes teintes, & qui ſe congeloient auſſi-tôt en offrant des ſtalactites, des groteſques très-variés. Pour augmenter la merveille, on plaça au devant du palais ſix canons de glace faits ſur le tour, avec leurs affuts, leurs roues de la même matiere, & deux mortiers à bombes dans les mêmes proportions que ceux de fonte. Ces pieces de canon étoient du calibre de celles qui portent ordinairement trois livres de poudre : on ne leur en donna cependant qu'un quarteron : après quoi on y fit couler un boulet d'étoupe & un de fonte : l'épreuve de ces canons fut faite un jour en préſence de toute la Cour, & le boulet perça à ſoixante pas de diſtance une planche de deux pouces d'épaiſſeur. Le canon dont l'épaiſſeur étoit au plus de quatre pouces, n'éclata point par une ſi forte exploſion. Ce fait peut rendre croyable ce que rapporte *Olaüs Magnus*, l'Hiſtorien du Nord, des fortifications de glace dont il aſſure que les Nations Septentrionales ſavent faire uſage dans le beſoin. Un Phyſicien d'Angleterre fit en 1763, où le froid fut aſſez conſidérable, une autre expérience fort curieuſe : il prit un morceau de glace circulaire de deux pieds neuf pouces de diametre & de cinq pouces d'épaiſſeur; il en forma une lentille qu'il expoſa au ſoleil, & enflamma, à ſept pieds de diſtance, de la poudre à canon, du papier, du linge & autres matieres combuſtibles.

On ſent bien que la glace étant plus légere que l'eau, elle peut ſupporter des poids conſidérables, lorſqu'elle eſt même portée & ſoutenue par l'eau. Dans la grande gelée de 1683, la glace de la Tamiſe n'étoit que de onze pouces; cependant on alloit deſſus en caroſſe. On ſent bien auſſi qu'une glace adhérente à des corps ſolides, comme celle d'une riviere l'eſt à ſes bords, doit ſupporter un plus grand poids que celle qui

flotte sur l'eau ; ou qui est rompue & fêlée en plusieurs endroits.

Des Auteurs font mention de la glace d'Islande, & de celle de quelques endroits des Alpes, qui ont une odeur mauvaise, & qui brûlent dans le feu, au lieu de l'éteindre ; mais ces sortes d'eaux concretes ne donnent le phénomene de l'inflammabilité, qu'à cause du bitume qu'elles contiennent.

GLACIERE NATURELLE. C'est une des curiosités que la Franche-Comté offre aux Naturalistes : c'est une espece de glaciere formée par la Nature. *Voyez ce qui en est dit vers la fin de l'article* GROTTE.

GLACIERS ou GLACIERES. Il n'est peut-être point de spectacle plus frappant dans la Nature, que celui des *glaciers* ou montagnes glacées de la Suisse ; on en voit dans plusieurs endroits des Alpes. Leurs sommets si élevés, que quelques-uns ont, suivant *Scheuchzer*, deux mille brasses de hauteur perpendiculaire au-dessus du niveau de la mer, sont plongés dans une région froide, & sont perpétuellement couverts de neiges & de glaces : près de ces sommets se trouvent des lacs ou réservoirs immenses d'eaux qui sont gelées jusqu'à une très grande profondeur : mais qui par les vicissitudes des saisons sont sujets à se dégeler & à se geler ensuite de nouveau ; alternatives qui produisent quantité de phénomenes des plus curieux.

De tous les *glaciers* qui se trouvent dans les Alpes le plus remarquable est peut-être celui de Grindelwald ; on le voit à vingt lieues de Berne, près d'un village qui porte son nom. M. *Altmann*, dans son *Traité in* 8°. *sur les montagnes glacées & glaciers de la Suisse*, dit que le village de Grindelwald est situé dans une gorge de montagnes, longue & étroite ; de-là on commence déja à appercevoir le glacier ; mais en montant plus haut sur la montagne on découvre entiérement un des plus beaux spectacles que l'on puisse imaginer : c'est une mer de glace ou une étendue immense d'eau congelée. En suivant la pente d'une haute montagne par l'endroit où elle descend dans le vallon & forme un plan incliné, il part de ce réservoir glacé un amas prodigieux de pyramides, formant une espece de nappe qui occupe toute la largeur du vallon, c'est-à-dire, environ cinq cents pas ; ces pyramides couvrent toute la pente de la montagne : le vallon est bordé des deux côtés par deux montagnes fort élevées, couvertes de verdure & d'une forêt de sapins jusqu'à une certaine hauteur ; mais leur sommet est stérile & chauve. Cet amas de pyramides ou de montagnes de glace ressemble à une mer agitée par des vents ora-

geux & dont les flots très-élevés auroient été subitement saisis par la gelée; ou plutôt on voit un amphithéâtre formé par un assemblage immense de tours ou de pyramides hexagones, d'une couleur bleuâtre, dont chacune a trente à quarante pieds de hauteur; cela forme un coup d'œil d'une beauté merveilleuse. Rien n'est sur-tout comparable à l'effet qu'il produit lorsqu'en été le soleil vient à darder transversalement ses rayons sur ces groupes de pyramides glacées; alors tout le glacier commence à fumer, & jette un éclat que les yeux ont peine à soutenir. C'est proprement à la partie qui va ainsi en pente en suivant l'inclinaison de la montagne, & qui forme une espece de toît couvert de pyramides, que l'on donne le nom de *glacier* ou de *gletscher* en Langue du pays.

On voit à l'endroit le plus élevé d'où le glacier commence à descendre, des cimes de montagnes perpétuellement couvertes de neige: elles sont plus hautes que toutes celles qui les environnent: aussi peut-on les appercevoir de toutes les parties de la Suisse. Les glaçons & les neiges qui les couvrent, ne se fondent presque jamais entiérement; cependant les annales du pays rapportent qu'en 1540 on éprouva une chaleur si excessive pendant l'été, que le glacier disparut tout-à-fait; alors ces montagnes furent dépouillées de la croûte de neige & de glace qui les couvroit, & montrerent à nu le roc qui les compose; mais en peu de temps toutes choses se rétablirent comme dans leur premier état. Dans cette affreuse contrée, un Groënlandois croiroit être dans son pays.

Ces montagnes glacées qu'on voit au haut du glacier de Grindelwald, bordent de tous côtés le lac ou réservoir immense d'eau congelée qui s'y trouve. M. *Altmann* présume qu'il est d'une grandeur très-considérable, & qu'il peut s'étendre jusqu'à quarante lieues, en occupant la partie supérieure d'une chaîne de montagnes qui occupe une très-grande place dans la Suisse. La surface de ce lac glacé paroît en quelques endroits unie comme un miroir; il s'y rencontre de grands tas de glaçons, ou des surfaces scabreuses, comme hérissées; il s'y trouve aussi des fentes ou d'énormes crevasses, souvent larges de plusieurs pieds, d'une profondeur immense, & quelquefois remplies d'eau fluide; dans les grandes chaleurs cette surface se fond jusqu'à un certain point. Ce qui semble favoriser la conjecture de M. *Altmann* sur l'étendue & l'immensité de ce lac, c'est que deux des plus grands fleuves de l'Europe, le Rhin & le Rhône, prennent leurs sources aux pieds des montagnes qui font partie de son bassin, sans compter le Tessin & une infinité d'autres rivieres moins considéra-

bles, & des ruiſſeaux. Dans les temps où ce lac eſt entiérement pris, les habitans du pays ſe haſardent quelquefois à paſſer par-deſſus pour abréger le chemin ; mais cette route n'eſt point exempte de danger, ſoit par les fentes qui ſont déjà faites dans la glace, ſoit par celles qui peuvent s'y faire d'un moment à l'autre par les efforts de l'air qui eſt renfermé & comprimé au-deſſous de la glace : lorſque cela arrive on entend au loin un bruit horrible ; & des paſſagers ont dit avoir ſenti un mouvement qui partoit de l'intérieur du lac, fort ſemblable à celui des tremblemens de terre : peut-être ce mouvement venoit-il auſſi réellement de cette cauſe, attendu que les tremblemens de terre, ſans être trop violens, ne laiſſent pas que d'être aſſez fréquens dans ces montagnes.

La roche qui ſert de baſſin à ce lac eſt d'un marbre noir veiné de blanc, au ſommet des montagnes du Grindelwald : la partie qui deſcend en pente, & ſur laquelle le glacier eſt appuyé, eſt d'un beau marbre varié : les eaux ſuperflues du lac & des glaçons qui ſont à la ſurface, ſont obligées de s'écouler & de rouler ſucceſſivement par le penchant qui leur eſt préſenté ; voilà, ſelon M. *Altmann*, ce qui forme le glacier ou cet aſſemblage de glaces en pyramides, qui, comme on a dit, tapiſſent ſi ſinguliérement la pente de la montagne (*a*).

On a obſervé que le glacier du Grindelwald eſt ſujet à augmentation & à diminution, quoiqu'il gagne toujours plus dans le vallon qu'il ne perd. Ce glacier eſt creux par deſſous, & forme comme des voûtes d'où ſortent ſans ceſſe deux ruiſſeaux ; l'eau de l'un eſt claire, & l'autre eſt trouble & noirâtre, ce qui vient du terrain par où il paſſe : ils ſont ſujets

(*a*) M. *Haller* dit qu'en général les *montagnes neigées* ſont des rochers couverts d'une croûte de glace, ſur laquelle la neige s'arrête. Toutes les Alpes ſont cuiraſſées de glace de plus ou moins de centaines de toiſes, ſuivant leur hauteur, & les glaces peuvent commencer à 7000 pieds au-deſſus de la mer. Les vallons pavés de rochers, qui ont le dos le plus élevé des Alpes, au Sud, & d'autres hautes montagnes, au Nord, ſont généralement remplis de glace, qui couvre les rochers, & devient une mer glacée avec ſes vagues, comme le dit M. *Altmann*. Il y a de ces vallons où la glace regne, ſans diſcontinuité, juſqu'à quatorze lieues ; peut-être y en a-t-il de plus longs. Les vallons glacés ſe continuent par les intervalles de deux hautes montagnes ; elles deſcendent juſqu'aux prairies, toujours inégales, parce qu'elles tapiſſent des rocs : il y en a cependant de fort unies, comme la glaciere qui donne naiſſance au Rhône. Sous cette pente glacée coule de l'eau, qui s'amaſſe dans cette voûte naturelle ; tous les fleuves de la Suiſſe naiſſent de cette maniere. Les roches ſont de différences eſpeces ; la plus commune eſt un granit.

à se gonfler dans de certains temps, & ils entraînent quelquefois des fragmens de cristal de roche qu'ils ont détachés sur leur passage. On regarde les eaux qui viennent du glacier comme très-salutaires pour la dyssenterie & plusieurs autres maladies : il est de fait que la glace de ces glaciers est beaucoup plus froide & plus difficile à fondre que la glace ordinaire ; & il paroît que c'est la solidité de cette glace, sa dureté extraordinaire, & la figure hexagone des pyramides dont les glaciers sont composés, qui ont donné lieu à l'erreur de Pline & de quelques autres Naturalistes, & leur ont fait prétendre que par une longue suite d'années la glace se changeoit en cristal de roche. M. *Altmann*, dans l'ouvrage que nous avons cité ci-dessus, parle encore d'un autre glacier situé en Savoie dans le Val d'Aost ; il cite aussi le glacier du Grimselberg en Suisse, qui semble donner naissance à la riviere d'Aar. C'est dans les cavités des roches voisines du glacier que l'on trouve le plus beau cristal de roche ; on en a tiré une fois une colonne de cristal qui pesoit 800 livres. Le Docteur *Langhans* nous a donné en 1753 la description du glacier de Siementhal dans le canton de Berne : on y distingue des pyramides de glace dont les unes sont hexagones, les autres pentagones, ou quadrangulaires, &c. au sommet de ces montagnes le spectateur étonné voit une étendue immense de glace, & tout à côté un terrain couvert de verdure & de plantes aromatiques. Une autre singularité, c'est que tout auprès de ce glacier il sort de la montagne sur laquelle il est appuyé, une source d'eau chaude très-ferrugineuse qui forme un ruisseau assez considérable.

Tous ces glaciers, ainsi que les lacs d'où ils dérivent, sont remplis de fentes qui ont quelquefois quatre ou cinq pieds de largeur & une profondeur très-considérable : cela fait qu'on n'y peut point passer sans péril & sans beaucoup de précautions, attendu que souvent on n'apperçoit ces fentes que lorsqu'on a le pied dessus, & même elles sont quelquefois très-difficiles à appercevoir par les neiges qui sont venues les couvrir. Cela n'empêche pas que des chasseurs n'aillent fréquemment au haut des montagnes pour chasser les chamois & les bouquetins qui se promenent quelquefois sur les glaces par troupeaux de douze ou quinze. Il n'est pas rare que des chasseurs se perdent dans ces fentes ; & ce n'est qu'au bout de plusieurs années que l'on retrouve leurs cadavres préservés de corruption, lorsque ces glaciers s'étendant dans les vallons & en se fondant successivement, les laissent à découvert. Ces fentes de glaciers sont sujettes à se refermer, & il s'en forme de nouvelles en d'autres endroits ; ce qui se fait avec un bruit semblable

semblable à celui du tonnerre ou d'une forte décharge d'artillerie : on entend ce bruit effrayant quelquefois jusqu'à six lieues. Outre cela les glaçons qui composent les glaciers s'affaissent parce qu'ils sont creux par-dessous ; ce qui cause un grand fracas qui est encore redoublé par les échos des montagnes des environs : cela arrive sur-tout dans les changemens de temps & dans les dégels : aussi les gens du pays n'ont pas besoin d'autres thermometres & barometres pour savoir les temps qu'ils ont à attendre.

M. *Grouner* a entrepris la description générale des monts de glace de la Suisse. On y trouve la position, l'enchaînement, la nature, la formation, l'utilité, les désavantages & toutes les circonstances de ces masses énormes de glace & de neige. Cet Ouvrage écrit en Allemand, vient d'être traduit en François, à Paris, par M. de *Kéralio*. On y décrit ces monstrueux vallons de glace, ces monts scabreux qui présentent une solitude effroyable, où la curiosité seule peut conduire au péril de la vie. Les détails qu'on y lit sont instructifs, intéressans, sur-tout pour un Naturaliste. Ce sont des montagnes sur montagnes, rochers sur rochers, couches sur couches de neige & de glace ; un craquement continuel des amas de glaçons, des masses de rocher & de neige qui tombent des sommets, des lavanges de poussiere de glace & de neige, le triste murmure des eaux qui coulent sous la glace & par les fentes des rochers, dans une solitude effrayante par elle-même, tout inspire la crainte, l'horreur & l'admiration. Cependant on voyage dans ces contrées sauvages & horribles, où l'on entend tout-à-coup, même en été, des bruits pareils à celui du plus fort tonnerre. La respiration devient très-pénible au sommet de ces glaciers, d'où l'on voit quelquefois la pluie, éclairée par les rayons du soleil, offrir un arc-en-ciel.

On trouve dans la Traduction de M. *de Kéralio* la comparaison des glacieres de Suisse avec celles du Nord. Les plus hauts sommets des monts de Norwege sont couverts de neige en été comme en hiver, & les enfoncemens qui sont exposés au Nord en sont toujours remplis. Cette neige, en vieillissant, se change en une glace bleuâtre qu'on nomme *isbrede*, c'est-à-dire *côte de glace*. Rien ne ressemble mieux aux glaciers de Suisse, que ces *isbredes* de Norwege.

La Suede a des montagnes couvertes de neige & de glace, mais on n'y voit point des glaciers comme on en trouve en Suisse.

L'islande a, sur-tout au Nord & à l'Orient, une chaîne de mon-

tagnes glacées. Il y a des exemples de glaciers ſemblables à ceux de la Suiſſe, & du milieu de ces glaces les volcans vomiſſent des flammes & de la lave. Quant aux glacieres de Laponie, du Groënland, du Spitzberg, & des autres terres ſituées vers le Pôle, elles ſurpaſſent de beaucoup les glacieres de Suiſſe, tant par la quantité des glaces que par le degré du froid, mais elles ne ſont pas auſſi fertiles. La grande chaîne des montagnes du Pérou, connue ſous le nom de *Cordilleres*, eſt couverte auſſi de neige & de glace, & la plupart des hautes montagnes des autres Continens. Tous les monts de glace ont des ſituations & des directions fort différentes; les plus conſidérables vont de l'Orient à l'Occident; d'autres, du Midi au Nord. Ces glaces ne ſont que peu ou point tranſparentes : cependant elles ſont en général beaucoup plus dures, plus légeres & plus durables, que celles qu'on trouve en hiver dans nos cantons & par tout ailleurs. On a même obſervé que ces glaces des montagnes ne ſe diviſent pas en lames, ni par angles, comme les nôtres.

Ce qui eſt digne d'admiration, c'eſt que les montagnes voiſines des glaciers ſont toutes couvertes de plantes : quand on va viſiter le *gletſcher* de Grindelwald en Suiſſe, on eſt étonné que les différentes expoſitions des montagnes voiſines du village ſoient auſſi fertiles. On y trouve dans la même ſaiſon des fraiſes, des ceriſes, des pommes, des poires, des pêches, des prunes, des fleurs de printems & des fleurs d'automne; les plus nourriſſans pâturages s'étendent ici juſqu'aux ſommets, couverts d'une glace perpétuelle. On voit en même temps dans les vallées l'orge, le froment, le foin & le chanvre dans leur maturité. On y peut ſemer & moiſſonner dans l'eſpace de trois mois. Tous ces objets forment une ſorte de théâtre, dont l'aſpect frappe d'admiration ceux qui ne ſont pas accoutumés à ce grand ſpectacle. *Voyez à la ſuite du mot* NEIGE *l'article* LAUVINES; ce ſont des pelotes de neige qui, en roulant de ces montagnes, font des ravages des plus redoutables.

GLAIS. *Voyez* GLAYEUL.

GLAISE, *terra pinguis aut miſcella terra.* La glaiſe eſt une terre graſſe, qui tient le milieu entre l'argile, le bol, l'ocre & la marne. Les Naturaliſtes diſtinguent la glaiſe d'avec l'argile, en ce qu'elle ne contient que peu ou point de parties ſableuſes. Elle n'eſt point auſſi graſſe & auſſi onctueuſe que la terre ſavonneuſe & le bol : elle n'eſt point friable & aride comme l'ocre : elle ne fait point d'efferveſcence avec les acides, comme la marne : elle reſſemble à une argile fine, qui ſeroit privée de

sable. Les parties qui composent la glaise sont très-ductiles, étant fort liées & tenaces : il y en a de différentes couleurs, qui varient encore par les substances étrangeres qu'elles peuvent contenir. Elles s'amollissent dans l'eau, & ont la propriété de prendre corps & de se boursouffler, & ensuite de se durcir considérablement dans le feu : plus elles sont blanches, plus elles sont réfractaires, & plus elles conviennent dans la fabrique des porcelaines. Lorsqu'elles sont colorées, feuilletées, & douées d'une saveur styptique, elles tendent, selon les circonstances locales, à devenir ardoise, ou des schistes de différentes natures. *Voyez les mots* ARGILE & ARDOISE.

La glaise sert à faire des ouvrages de poterie & des tuiles ; on l'emploie aussi pour retenir l'eau dans les canaux, les étangs & les réservoirs, & pour faire des modeles de sculpture. Les environs de Paris, sur-tout près Gentilly, abondent en glaises de différentes couleurs.

Les terres absolument glaiseuses ne sont pas bonnes à favoriser la végétation des plantes : en général elles forment des terrains stériles, mais elles sont excellentes pour dégraisser les étoffes. On prétend qu'en Angleterre on se sert avec le plus grand succès du sable de mer pour fertiliser les terrains glaiseux. C'est à la propriété que la glaise a de retenir les eaux & de ne point leur donner passage, que sont dues la plupart des sources & des fontaines que nous voyons sortir de la terre. La glaise ne se rencontre pas seulement à la surface de la terre, mais même à une très grande profondeur : on la trouve ordinairement par lits ou par couches, qui varient pour l'épaisseur & les autres dimensions : on y trouve souvent beaucoup de pyrites. *Voyez les articles* ARGILE & BOLS.

GLAITERON ou petit GLOUTERON, ou petite BARDANE ou GRAPPELLES, *xanthium.* Plante qui croît dans les terres grasses, contre les murailles, le long des ruisseaux, dans les décombres des bâtimens, & dans les fossés dont les eaux sont taries. Sa racine est fibreuse, blanche & annuelle : sa tige est haute d'un pied & demi, anguleuse, velue, assez rameuse, marquée de points rouges. Ses feuilles sont plus petites que celles de la bardane, alternes, d'un vert tirant sur le jaune, velues, légérement découpées, attachées à de longues queues, d'un goût peu âcre & aromatique : ses fleurs naissent dans les aisselles des feuilles : chaque fleur est un bouquet à fleurons semblables à de petites vessies ; ces fleurons tombent facilement, & ne laissent aucune graine ; mais il naît sur le même pied, au-dessous de ces fleurs mâles ou stériles, d'autres

fleurs femelles ou fertiles, qui laissent après elles de petits fruits oblongs, hérissés de piquans qui s'attachent aux habits des passans, & qui contiennent dans deux loges des semences oblongues & rougeâtres. Les fleurs de cette plante naissent en Juillet, & les semences mûrissent en automne.

On ne se sert en Médecine que de ses feuilles & de ses fruits : on tire le suc des feuilles pour guérir les écrouelles, les dartres, la gratelle, & pour purifier le sang. Sa semence infusée dans le vin blanc fait un bon remede pour débarrasser le gravier des reins.

On a encore appellé le glaiteron *plante à jaunir*, parce que les Anciens s'en servoient pour teindre les cheveux en jaune ou blond : cette couleur de cheveux qui étoit autrefois la plus estimée, démontre que les idées d'agrément sont souvent fantastiques.

GLAMA. Nom qu'on donne à un animal ruminant & sans cornes, appellé improprement par quelques-uns *mouton du Pérou* ou *chameau du Pérou.*

Les individus de ce genre d'animaux varient comme nos brebis : les uns sont blancs, d'autres noirs, d'autres bruns ou variés de toutes couleurs. Les Péruviens donnent à ceux-ci le nom de *moromoro*. Voyez *l'article* PACO.

GLAND & GLANDÉE. *Voyez* aux mots CHÊNE & LIEGE.

GLAND DE MER, *balanus marinus*, *seu glans marina*, est un genre de coquillage de la classe des multivalves, & qui s'attache en forme de petit vase sur les rochers, sur les cailloux, les coquillages & sur les crustacées, même sur les plantes marines, sur les litophytes, sur les coraux, sur le dos des animaux de mer cétacées & sur celui de la tortue : on en trouve encore dans les fentes & sur les bois des vieux vaisseaux qui séjournent long-temps dans le port. Rarement le gland de mer est seul : on les trouve presque toujours groupés en grand nombre, & unis par la même matiere qui forme la coquille.

Le gland de mer est composé de deux portions, l'une extérieure, de forme cylindrique ou conoïde ; & l'autre intérieure, de forme pyramidale quadrangulaire : la premiere de ces portions ressemble à un calice de plante, formé de douze pétales triangulaires, oblongs, liés intimement les uns aux autres, dont six plus épais, striés, ont leur pointe vers le haut, & six plus minces ont les leurs renversées. La seconde portion est composée de quatre valves, triangulaires à coulisse, que l'animal a

la faculté d'écarter les unes des autres par leurs pointes, pour en faire ſortir un panache au moyen duquel il ſe procure ſa nourriture. Ce panache de poils ou fils reſſemble aſſez à celui des *conques anatiferes* & des *pouſſe-pieds*. C'eſt donc au moyen de ces quatre valves intérieures, formant une croix au centre, que ce teſtacée ferme ſon ouverture ou ſa bouche, & l'ouvre dans le beſoin. Ces coquillages ont leurs battans intérieurs ſerrés l'un contre l'autre, avec les bords édentés pour ſe joindre mieux, & des eſpeces de charnieres en dedans.

Ces vers ont douze pieds ou bras longs & crochus, garnis de poils, qu'ils relevent en haut, avec huit autres petits, & qui ſont inférieurs. *Anderſon* dit qu'il eſt plaiſant de les voir ouvrir de temps en temps la porte de leur habitation, & alonger le cou pour reſpirer : cette partie eſt formée de pluſieurs anneaux élaſtiques & d'une infinité de valvules, qui ſont ſans doute les ouies, par le moyen deſquelles ils ſéparent l'air de l'eau : ils retirent leur cou avec la même agilité, & referment leur porte. Leur corps eſt cartilagineux ; leur chair eſt glaireuſe & mauvaiſe ; cependant *Macrobe* dit que dans le feſtin que Lentulus donna, quand il fut reçu parmi les Prêtres du Dieu Mars, il en fit ſervir de blancs & de noirs ; il y en a auſſi à coquille roſe, violette. Ces ſortes de coquillages multivalves ſont connus des amateurs ſous les noms ſuivans ; ſavoir, le *turban*, la *tulipe* ou *clochette*, le *gland rayé*, la *côte de melon*, &c. ſuivant leur forme & leur couleur. Leur groſſeur eſt peu conſtante, il y en a d'auſſi gros que des oranges, & d'autres qui ne ſont pas plus gros qu'un grain de poivre. M. *Linnæus* en cite trois eſpeces : la premiere s'attache ſur les rochers & ſur les cailloux ; la ſeconde, ſur les coquilles ; la troiſieme, entre des planches de vaiſſeaux & d'autres bois. Ces coquillages réunis quelquefois en grouppe, préſentent beaucoup de variétés, tant pour leur forme que pour les couleurs. Quelques-uns mettent au nombre des glands de mer le *pou de baleine*. Voyez ce mot.

M. *Anderſon* dit en effet, que les glands de mer entrent bien avant dans la graiſſe des baleines : ceux qu'on y a trouvés étoient habités par des vers, & fermés en deſſus par une petite pellicule jaunâtre : ces ſortes de coquillages ne s'attachent qu'à des poiſſons ou autres animaux de mer fort vieux, dont la peau s'étant endurcie par le nombre des années, eſt devenue inſenſible. Ce qu'on dit ici du gland de mer, peut s'appliquer aux conques anatiferes.

On trouve ce coquillage ſur les côtes d'Eſpagne, de Bretagne, de Normandie & ailleurs.

M. *Allioni* a trouvé une très grande quantité de glands de mer devenus foſſiles dans les montagnes de Piémont ; ils ſont de diverſes grandeurs, mêlés avec d'autres coquilles ; quelques uns ont conſervé leur couleur naturelle. On obſerve encore dans ces coquilles foſſiles, que les pieces qui les compoſent ſont formées de pluſieurs feuillets minces appliqués les uns ſur les autres, & qui ſe rapprochent inſenſiblement, de ſorte qu'à la vue leur nombre ſemble diminuer vers l'extrémité. Notre Obſervateur a compté plus de deux cents feuillets dans une des pieces de ces coquilles foſſiles. On donne le nom de *balanite* au gland de mer foſſile.

GLARÉOLE, *glareola.* Quelques Naturaliſtes ont donné ce nom à un genre d'oiſeau qui fréquente les bords des rivieres, des étangs & des lieux marécageux. Les Cuiſiniers Allemands en font grand cas : leur chair eſt délicate, & a un peu le goût de poiſſon : leur bec eſt menu, luiſant comme de la corne, conique & étroit. Ces oiſeaux ont les pieds élevés ; leur ongle de derriere fait en poignard touche la terre quand ils ſont droits : leurs jambes ſont longues ; leur corps eſt liſſe ; ils ont le cou aſſez long & rond, & la tête petite ; ils courent très-rapidement, & volent par paires ou en troupes ſur les rivages ou dans les campagnes les moins herbues où ils vont ſe repoſer : jamais ils ne ſont tranquilles : ils ne ſe cachent pas comme les bécaſſes : ils les ſuivent, & ont comme elles la queue courte. *Klein* en donne la notice de pluſieurs eſpeces, qu'il dit avoir eues entre les mains.

GLAUCUS. Bien des Ichtyologues donnent ce nom à trois ſortes de poiſſons ; 1°. au *derbio* ; 2°. au *liche* ; 3°. au véritable *glaucus.*

Le *derbio* eſt un poiſſon de haute mer, & dont les nageoires ſont épineuſes : ſa couleur eſt blanche, mêlée de bleu plus ou moins foncé : il a le corps long de quatre pieds & le ventre plat ; ſes écailles ſont extrêmement petites ; ſes mâchoires ſont rudes, garnies d'aiguillons ; ſes nageoires ſont dorées ; ſa chair eſt graſſe & de bon goût.

Le *liche* eſt la *pélamide* des Languedociens : ce poiſſon eſt plus petit que le derbio : il a ſept aiguillons ſur le dos. Depuis le haut des ouies juſqu'au milieu du corps, il a un trait fort tortueux, qui devient enſuite droit juſqu'à la queue. Son corps eſt encore plus étroit que celui du derbio ; du reſte il lui eſt tout ſemblable.

Le vrai *glaucus* a les dents fort pointues : il a la couleur du derbio,

& la même ligne que le liche sur le dos : sa chair est grasse & de bon goût, mais dure. On mange beaucoup de ces poissons sur les bords de la Méditerranée. La grande espece de *glaucus crêté* est un *chien de mer*. Voyez ces mots.

GLAYEUL ou GLAIS, *gladiolus major hysantinus*. Plante qui croît aux lieux herbeux, dans les prés & entre les blés dans les champs : on en distingue deux especes. La premiere ressemble beaucoup à l'iris bulbeux ; sa racine est tubéreuse, charnue & soutenue par une autre racine, sous laquelle il y a des fibres menues & blanches ; ses feuilles sont longues, étroites, pointues, dures, fortes, rayées, ayant la figure d'un glaive ou d'une épée, embrassant & renfermant la tige comme dans un fourreau ; c'est d'où lui est venu son nom latin. La tige du glayeul est haute de deux pieds ou environ, noueuse, un peu purpurine en son sommet, où sont attachées par ordre, & seulement d'un côté, six ou sept fleurs, grandes, rougeâtres, quelquefois blanches ou bleuâtres : chaque fleur est composée d'une feuille à six découpures, rétrécie en tuyau par le bas, & évasée en haut en maniere de gueule. Les lanieres, dit M. *Deleuze*, en sont disposées trois à trois, & celle du milieu de chaque ordre est la plus grande : la supérieure est voûtée ; les inférieures sont marquées d'une tache ; la fleur n'a que trois étamines. Il succede à chaque fleur un fruit gros comme une aveline, relevé de trois coins, & renfermant dans trois loges des semences sphériques, rougeâtres, & revêtues d'une coiffe jaune.

La seconde espece n'en differe, que parce que ses fleurs sont plus petites & dispersées sur les deux côtés de la tige.

Leurs racines sont digestives, apéritives, & propres à exciter la suppuration.

GLAYEUL PUANT ou ESPATULE, *xyris*. Plante du genre de l'iris, & qui croît par toute la France, aux lieux humides, le long des haies, entre les vignes, dans les bois taillis, dans les broussailles & dans les vallées ombrageuses : on la cultive aussi quelquefois dans les jardins, sous les noms de *flambe-fétide*, *iris-gigot*. Sa racine est bulbeuse & ronde à-peu près comme un oignon : étant encore jeune, elle n'est que fibreuse ; mais elle grossit à mesure que la plante s'éleve ; elle devient genouillée, garnie de fibres longues entrelacées, d'un goût fort âcre, comme la racine de l'iris ordinaire : elle pousse beaucoup de feuilles, longues d'un pied & demi, pointues comme un poignard ou une épée,

d'un vert noirâtre & luisant, d'une odeur puante de punaise quand on les frotte ou qu'on les rompt : il s'éleve d'entre ses feuilles plusieurs tiges de grosseur médiocre, droites, unies, portant chacune en leur sommet une petite fleur semblable à celle de l'iris, composée de six pétales, d'un pourpre sale, tirant sur le bleuâtre ; les pétales rabattus n'ont pas cette ligne de poils, dit M. *Deleuze*, qu'on remarque dans d'autres especes de ce genre. Il succede à ces fleurs des fruits oblongs, anguleux, qui s'ouvrant dans leur maturité, laissent paroître des semences arrondies, grosses comme de petits pois, rougeâtres, d'un goût âcre ou brûlant.

Cette plante fleurit en Juillet, & ses fruits sont mûrs en automne. La vertu principale du glayeul puant consiste dans sa racine, qui est propre à évacuer puissamment les eaux, & à fondre les matieres tenaces qui engluent souvent les visceres. Cette même racine est, selon M. *Bourgeois*, un excellent remede pour guérir les membres attaqués d'atrophie la plus rebelle : on en fait une forte décoction dans l'eau de riviere, dans laquelle on baigne chaudement matin & soir pendant l'espace d'une heure le membre malade.

Le Glayeul a fleurs jaunes, *iris palustris lutea*, se trouve dans les marais ; la racine de cette plante infusée dans de l'eau impregnée de parties ferrugineuses, fournit une encre aux Montagnards d'Ecosse.

GLETTE. Nom que les Monnoyeurs donnent quelquefois à la *litharge*. Voyez ce mot.

GLINMER ou GLIMMER. C'est ainsi que les Minéralogistes Allemands nomment la pierre talqueuse que l'on désigne communément par le nom de *mica*. *Voyez ce mot*.

GLOBE. Nom qu'on donne 1°. à la masse totale de l'eau & de la terre, *globus aut orbis terraqueus* ; 2°. à la vaste étendue du ciel : de sorte que l'on dit le *globe terrestre* & le *globe céleste*. La terre est convexe par rapport au ciel ; & le globe céleste, qui renferme la terre, est concave par rapport à nous. Tout le globe terrestre en général est recouvert à sa surface de plusieurs couches ou lits crevassés de terre ou de pierre, qui en vertu de leur parallélisme, font l'office de siphons propres à rassembler l'eau, à la transmettre aux réservoirs des fontaines, & à la laisser échapper au dehors. Le globe entier atteste que sa structure extérieure est pour la plus grande partie, l'ouvrage des eaux, ce sont elles qui ont travaillé & modelé les montagnes & les vallées, &c. Plusieurs ont donné ou proposé des

plans

plans pour faire voir l'économie naturelle du globe terrestre : c'est ainsi que le Naturaliste décrit, range par classe & par ordre de collection, ce que le Géographe prend pour base de ses descriptions topographiques. *Voyez l'article* TERRE, *& celui de* FONTAINE.

GLOBE DE FEU, *globus igneus*. Météore qui paroît quelquefois dans les airs, mais avec des variétés. C'est une boule ardente, qui pour l'ordinaire se meut fort rapidement en l'air, & qui traîne le plus souvent une queue après elle. Lorsque ces globes viennent à se dissiper, ils laissent quelquefois dans l'air un petit nuage de couleur cendrée : ils sont souvent d'une grosseur prodigieuse. En 1686, *Kirch* en vit un à Leipzig, dont le diametre étoit aussi grand que le demi-diametre de la lune; il éclairoit si fort la terre pendant la nuit, qu'on auroit pu lire sans lumiere; & il disparut insensiblement. En 1676, *Manati* vit un globe lumineux qui traversa la mer Adriatique & l'Italie : cette masse de lumiere fit entendre du bruit dans tous les endroits où elle passa, sur-tout à Livourne & en Corse. *Balbus* vit aussi un globe de feu à Boulogne en 1719, dont le diametre paroissoit égal à celui de la pleine lune; sa couleur étoit comme celle du camphre enflammé; il jettoit une lumiere aussi éclatante au milieu de la nuit, que celle que donne le soleil lorsqu'il est prêt à paroître sur l'horizon. On y remarquoit quatre gouffres qui vomissoient de la fumée, & l'on voyoit au dehors de petites flammes qui reposoient dessus, & qui s'élançoient en haut. Sa queue étoit sept fois plus grande que son diametre; il creva en faisant un bruit terrible. Celui qu'on avoit observé au Quesnoi en 1717, parut dans un nuage au milieu de la place publique, alla, avec l'éclat d'un coup de canon, se briser contre la tour de l'Eglise, & se répandit ensuite sur la place, comme une pluie de feu. L'instant d'après la même chose arriva encore au même lieu.

On voit quelques-uns de ces globes qui s'arrêtent dans un endroit, & d'autres qui se meuvent avec une grande rapidité : ils répandent par-tout où ils passent une odeur de soufre brûlé : il y a de ces globes qui ne font point de bruit, & d'autres en font. On a plusieurs observations de globes de feu, tombés avec bruit dans le temps qu'il faisoit des éclairs, accompagnés de tonnerre; & souvent ces globes ont causé de grands dommages. Depuis que les Observateurs en Histoire Naturelle & en Physique se sont multipliés, on a remarqué un grand nombre de ces météores enflammés qui s'élevent plus ou moins dans l'atmosphere. Les gazettes ont fait mention, ces années dernieres, de plusieurs de ces météores, dont

quelques-uns ont détonné de façon à se faire entendre de très-loin, & ont offert des chevrons lumineux de différentes figures qui allarmoient le peuple.

Le 17 de Juillet 1771, vers les dix heures & demie du soir, l'air étant fort chaud (à 25 degrés au thermometre de M. *de Réaumur*), le temps très-serein, à l'exception de quelques nuages qui bordoient l'horizon du côté du couchant, on vit tout d'un coup, au Nord-Ouest, dans la moyenne région de l'air, une lumiere qui croissoit à mesure qu'elle avançoit. Elle parut d'abord sous la forme d'un globe, ensuite avec une queue semblable à celle d'une comete. Ce globe ayant traversé avec assez de rapidité une partie du ciel, du Nord-Ouest au Sud-Est, en s'approchant de l'horizon, répandit, comme en s'ouvrant, une lumiere si vive & si brillante, que presque tous ceux qui la virent ne purent en soutenir l'éclat. Cette lumiere ressembloit à celle des bombes lumineuses d'artifice. Au dernier instant de son apparition, ce globe prit la forme d'une poire, & sa lumiere étoit d'un blanc pareil à celui d'un métal en fusion; cependant il sembloit que dans quelques endroits cette lumiere étoit plus rouge, & l'on y voyoit des especes de bouillonnemens avec une matiere fumeuse. La queue étoit d'une couleur plus rougeâtre. La durée de ce phénomene n'a guere été que de quelques secondes. La grosseur extraordinaire de ce globe & son extrême hauteur ont fait croire à la plupart de ceux qui l'ont vu, qu'il étoit tombé au-dessus d'eux. On l'a vu par-tout aux environs de Paris, même à Lyon, à Dijon, à Tours, à Argentan, à Rouen, à Londres, & à plusieurs autres endroits encore plus éloignés. Deux ou trois minutes après sa disparition, on entendit un bruit sourd, approchant de celui d'un coup de tonnerre qui éclate au loin; quelques-uns ont comparé ce bruit à celui d'une maison qui écroule, ou à celui d'une voiture chargée de tonneaux & de pavés, & qu'on décharge dans le lointain. On assure que dans plusieurs endroits les vitres & les meubles ont tremblé, ce qui a pu être occasionné par la commotion de l'air. Le lendemain matin on ressentit une chaleur plus forte, il tomba quelques gouttes d'eau dont l'odeur étoit fort désagréable. Cette pluie rafraîchit le temps, le thermometre descendit à 17 degrés. Ces phénomenes, leur durée & les autres circonstances de ces météores, paroissent, ainsi que ceux du tonnerre, tenir à ceux de l'électricité. *Voyez* TONNERRE.

GLOBOSITES ou TONNITES. Les Conchyliologues donnent ce nom à

des coquilles fossiles univalves, globuleuses, presque sans volutes, & ordinairement sphériques comme de petits tonneaux. La bouche en est large, quelquefois dentée, d'autres fois éventée, c'est-à-dire, que leur opercule laisse quelquefois une petite ouverture. Le sommet a un nœud ou mamelon, qui se trouve assez souvent dans l'endroit où se terminent les spirales. Le *fût* est souvent lisse, quelquefois ridé ou strié; d'autres fois le corps est garni de côtes : on trouve toutes ces particularités dans les coquilles analogues ou vivantes, & que l'on appelle la *couronne d'Ethiopie*, la *harpe*, la *bulle d'eau*, &c. de la famille des *conques sphériques*. Voyez ces mots.

On rencontre beaucoup de ces coquilles devenues fossiles, fort peu de pétrifiées; on en trouve plus communément les noyaux. M. d'*Argenville* fait de ces coquilles vivantes un genre, sous le nom de *tonnes*; & M. *Adanson* les a rangées sous le nom générique de *pourpres*. Voyez ces mots.

GLOBULAIRE ou BOULETTE. Ce nom se donne à deux sortes de plantes : (il y a plusieurs especes de ce genre, qui est de l'ordre, dit M. *Deleuze*, des plantes aggrégées). On ne parlera ici que de deux especes les plus connues. La premiere, est le *globularia vulgaris* de *Tournefort* : elle est haute d'un pied. Ses feuilles ressemblent assez à celles du *bellis cærulea*. Celles du bas sont ovales, échancrées par le bout, de maniere à former trois dentelures, dont celle du milieu est un prolongement de la côte : les feuilles de la tige sont étroites. Ses fleurs sont à fleurons, bleues, disposées en globe : chaque fleuron partagé en deux levres, l'une de deux, l'autre de trois lanieres, & contenant quatre étamines séparées, il est soutenu par son calice propre, qui est un tube divisé en cinq pointes : plusieurs fleurons sont réunis sur un réceptacle commun & séparés les uns des autres par des balles. Il succede à chaque fleuron une semence nue contenue dans le calice propre. La deuxieme espece qui est la plus curieuse, est le TURBITH BLANC ou le SENÉ DES PROVENÇAUX *alypum*, *aut frutex terribilis* de *J. Bauhin*. C'est un petit arbrisseau fort agréable à voir dans le temps de la fleur. Il croît à la hauteur d'une coudée en Provence & en Languedoc, dans les lieux voisins de la mer : on en trouve beaucoup auprès de Montpellier, & principalement sur le Mont de Cette. On n'a point encore pu parvenir à le naturaliser dans nos jardins : voici la description de ce petit arbuste. Sa racine est fibreuse, grosse comme le pouce & longue de quatre, couverte d'une écorce noirâtre : ses branches dé-

liées & caſſantes, ſont couvertes d'une pellicule rougeâtre. Ses feuilles ſont placées ſans ordre, tantôt par bouquet, tantôt iſolées, ayant quelque reſſemblance à celles du myrte. Chaque branche porte pour l'ordinaire une ſeule fleur à demi-fleuron, d'un beau violet, & d'un pouce de large. Toute cette plante a beaucoup d'amertume. Son goût eſt auſſi déſagréable que celui du lauréole, & ſon amertume augmente beaucoup pendant ſix ans. L'*alypum* eſt non ſeulement un très-violent purgatif, mais encore un émétique puiſſant & même dangereux. Des Charlatans d'Andalouſie en ordonnoient autrefois la décoction dans les maladies vénériennes : aujourd'hui que l'on connoît la violence de ce remede, on n'en fait uſage, ainſi que du *tithymale*, qu'avec grande prudence.

GLORIEUSE. *Voyez* PASTENAQUE.

GLOSSOPETRES, *gloſſopetræ*. Nom qu'on a donné improprement par une ſuite d'erreurs populaires, à des dents pétrifiées ou foſſiles, & qu'on croyoit être des langues de divers animaux, & notamment des langues de grands ſerpens, changées en pierre, lors de l'arrivée de l'Apôtre Saint Paul dans l'île de Malthe.

Les gloſſopetres, qu'on devroit nommer *odontopedres* ou *ichtyodontes*, ſont des dents de pluſieurs animaux marins. Leur grandeur, leur forme & leur couleur ſont aſſez différentes : on en trouve qui ont juſqu'à quatre & cinq pouces de longueur, & qui ont appartenu à une *lamie* ou au *carcharias ;* voilà les vraies *lamiodontes :* d'autres ſont celles d'un poiſſon de la Chine, du genre des raies. Les moins grandes, qui ſont triangulaires ou en faulx, ſont crenelées par les angles, avec une baſe fourchue : elles ſont reconnues pour les dents de la mâchoire du requin ; les pointues, qui reſſemblent aux dents de chien, ſont reconnues pour celles de la mâchoire inférieure du même animal. Quelquefois elles ſont carrées, & appartiennent au cheval de riviere ; d'autres fois elles ſont hémiſphériques, pour lors elles ſont les dents molaires du poiſſon nommé *grondeur*, ou de la *dorade. Voyez ces mots, celui de* CRAPAUDINE, *& celui de* TURQUOISE.

La croûte des gloſſopetres eſt mince, polie & luiſante, communément griſâtre ou jaunâtre, quelquefois blanchâtre, & renfermant un noyau fibreux & oſſeux, qui eſt de la ſubſtance des dents. On les trouve en divers pays, notamment à Malthe, dans la terre ou dans des bancs de toutes ſortes de pierres. Les *lamiodontes* ne ſont pas rares en Béarn au pied des Pyrenées, près de Dax.

Les Lithographes ont donné à ces corps fossiles figurés, des noms tirés des choses qu'ils représentent ; c'est ainsi qu'ils ont nommé *ornithoglossum* la dent conique, qui imite la langue d'une pie, &c. Cette multitude fatigante & inutile de différens noms barbares, ne sert qu'à embrouiller l'étude de l'Histoire Naturelle ; c'est pourquoi nous les épargnerons au Lecteur.

GLOUTERON. *Voyez* BARDANE. Le petit glouteron est le *glaiteron*. Voyez ce mot.

GLOUTON ou GOULU, *gulo*. Quadrupede qui se trouve dans les grandes forêts de la Dalécarlie, de la Laponie & dans toutes les terres voisines du Nord, tant en Europe qu'en Asie. Cet animal est un peu plus long, plus haut & plus gros qu'un loup ; il a la queue plus courte ; sa peau est d'un brun obscur ; la plus estimée est extrêmement noire & comme lustrée : cependant le poil en réfléchit une certaine blancheur luisante, comme celle des satins & des damas à fleurs : aussi cette fourrure est-elle très-recherchée & fort chere en Suede. Dans les régions du Nord, on dit qu'un homme est richement habillé, quand il est vêtu de fourrure de glouton. Les Naturels de Kamtschatka préferent aussi cette fourrure à celle de la zibeline & du renard noir ; ils la vantent tellement, qu'ils disent que les Anges n'en portent point d'autres ; & ils ne peuvent faire un plus grand présent à leurs femmes ou à leurs maîtresses, que de leur en donner une. Les pattes du glouton sont blanches : les femmes des Kamtschadales s'en servent pour orner leurs cheveux, & elles en font encore un si grand cas, qu'elles donnent en échange, pour avoir deux de ces pattes, deux castors marins. La chair du glouton est fort mauvaise, & ses ongles sont très dangereux ; comme cet animal est très-vorace, on lui a donné le nom de *vautour des quadrupedes* ; quelques-uns le regardent comme une espece de *carcajou*. Voyez ce mot. Le glouton déterre les cadavres comme l'hyene, les dévore & s'en remplit à l'excès. L'instinct qu'on lui donne, s'il est vrai, est bien singulier : dans les forêts de Kamtschatka il grimpe sur un arbre, emportant un peu de la mousse que les daims aiment le plus ; lorsqu'un daim passe près de l'arbre, le glouton laisse tomber sa mousse ; si le daim s'arrête pour la manger, le glouton se jette sur son dos, & s'attachant fortement entre ses cornes, lui déchire les yeux & lui cause des douleurs si vives, que ce malheureux animal, pour se débarrasser de son cruel ennemi, va se frapper la tête contre les arbres jusqu'à ce qu'il tombe sans vie. Alors le glouton partage avec ses

dents fortes & pointues la chair en morceaux dont il dévore une partie ; il creuse la terre, enfouit & cache le reste pour le retrouver au besoin. Le glouton tue les chevaux de la même maniere sur la riviere de Lena. On peut apprivoiser cet animal feroce, lui donner des talens & lui apprendre plusieurs tours. *Voyez la nouv. Hist. de Kamtschatka, & l'article* GOULU *de ce Dictionnaire.*

GLU, *viscum*, est une substance visqueuse, tenace, résineuse, que l'on tire de l'écorce du houx, de la racine de viorne, quelquefois du fruit du gui & des sebestes. On nomme la glu du houx, *glu d'Angleterre ;* celle du gui, *glu des Anciens ;* & celle des sebestes, *glu d'Alexandrie. Voyez leur préparation & leur utilité aux mots* GUI, HOUX & SEBESTES. Ce que l'on nomme *glu d'acajou* est une gomme. *Voyez au mot* ACAJOU.

Comme les especes de glu, notamment celle de houx qui passe pour la meilleure, perdent promptement leur force, & qu'elles ne peuvent servir à l'eau, on en a inventé une sorte particuliere qui a la propriété de souffrir l'eau sans dommage. Voici comme il faut la préparer : joignez à une livre de glu de houx bien lavée & bien battue, autant de graisse de volaille qu'il est nécessaire pour la rendre coulante ; ajoutez-y encore une once de fort vinaigre, demi-once d'huile & autant de térébenthine ; faites bouillir le tout quelques minutes à petit feu, en la remuant toujours, & quand vous voudrez vous en servir, rechauffez-le : enfin, pour prévenir que votre glu se gele en hiver, vous y incorporerez un peu de pétrole. Cette glu est non-seulement propre à prendre les oiseaux, mais elle sert aussi à sauver les vignes des chenilles & à garantir plusieurs plantes particulieres de l'attaque des insectes : on trouve aussi une sorte glu dans les branches de sureau, dans les racines de narcisse & d'hyacinthe : si l'on prend les entrailles de chenilles pourries, qu'on les mêle avec de l'eau & de l'huile, on en formera une espece de glu tenace.

GLUTEN. Mot latin que les Naturalistes ont adopté pour désigner la matiere, le lien qui sert à unir les parties terreuses dont une pierre ou roche est composée, ou à joindre ensemble plusieurs pieces détachées pour ne faire plus qu'une seule masse : il est très-difficile de déterminer en quoi cette matiere consiste, & à quel point elle est variée : au reste chaque pierre, chaque terre, &c. donnant des produits différens, on doit y trouver des *glutens* de différente nature.

GOBE-MOUCHE, est une espece de petit lézard des Antilles, très-joli & fort adroit à prendre les mouches & les ravets ; c'est de-là que

les Européens lui ont donné ce nom ; les Caraïbes l'appellent *oulla. ouna*. Il n'eſt guere plus gros & plus long que le doigt ; les mâles ſont ordinairement verts, & les femelles griſes & plus petites : on en voit qui ſont ornés de toutes les plus belles couleurs. On les trouve non ſeulement dans les forêts, mais encore ſur les arbres des vergers & dans les maiſons ; ils y ſont fort familiers & ne font point de mal. Rien n'eſt auſſi patient que ce petit animal ; il ſe tient une demi-journée entiere comme immobile, en attendant ſa proie ; mais quand il la voit, il la pourſuit avec tant d'avidité, qu'il ſe précipite & s'élance comme un trait du haut des arbres pour la ſaiſir & la dévorer. Il fait de petits œufs, gros comme des pois, qu'il couvre d'un peu de terre, les laiſſant éclore au ſoleil. Dès qu'on tue ces animaux, ils perdent auſſi-tôt leur luſtre, & deviennent pâles & livides. Cette eſpece de gobe-mouche, qui ſe trouve auſſi aux Indes Orientales, prend, ainſi que le caméléon, la couleur des objets auprès deſquels il ſe trouve : il paroît vert à l'entour des feuilles des jeunes palmes ; près d'une orange, il devient jaune, &c.

GOBERGE, *gobergus*, eſt la plus grande & la plus large eſpece de morue de l'Océan : ſa chair eſt dure & un peu gluante ; elle eſt en certains pays la nourriture des pauvres gens & des payſans. Dans quelques parages le goberge n'eſt qu'une eſpece de *merlus* qu'on apporte de Terre-Neuve tout ſalé : ſon ventre eſt arqué en dehors, ſa bouche eſt petite, mais ſes yeux ſont grands : ſes écailles ſont cendrées, il n'a point de dents. *Voyez* Morue.

GOBEUR DE MOUCHES ou Gobe-mouche, *muſcicapa*. Genre d'oiſeau dont on diſtingue pluſieurs eſpeces. Le *gobe mouche vulgaire*, *ſtoparola*, eſt un petit oiſeau qui a le bec d'un brun rouſsâtre, la tête & le dos de couleur plombée, mêlée de jaune, la poitrine blanchâtre, les pattes noirâtres. Les ongles de ſes doigts de derriere ſont fort grands, comme dans les alouettes, & un peu courbes. Ces oiſeaux ſuivent les bœufs & les vaches, à cauſe des mouches qu'ils trouvent à leur ſuite, & dont ils ſont fort avides ; ce qui leur a fait donner les noms de *bouvier*, de *moucherolle* & de *gobe-mouche*. Les *gobeurs de mouches* du Cap de Bonne-Eſpérance, ſont ou blancs ou aurores, ou à collier, ou huppés. Les *gobe-mouches* de Madagaſcar ont la queue fort longue, & le plumage ou aurote ou noirâtre, quelquefois tacheté de blanc ; leur huppe naît de la baſe du bec, & eſt dirigée vers la pointe du bec, ſur-tout lorſque l'oiſeau eſt agité de quelque paſſion. L'Amérique offre auſſi quan-

tité de variétés de gobeurs de mouches : les petits oiseaux appellés *tyrans* dans le Nouveau Monde, sont aussi des gobes-mouches. On donne encore le nom de *gobe-mouche* à une espece d'apocin. *Voyez* Apocin gobe-mouche, *& l'article* Attrape mouche.

GOEMON ou GOESMON. Les Marins donnent ce nom à certaines plantes, noueuses & longues, qui croissent en grande quantité dans le fond de la mer, jusqu'à une demi-lieue du rivage : elles sont souvent entrelacées les unes aux autres par le mouvement des eaux, de maniere à former une barriere formidable : on a vu plus d'une fois des vaisseaux arrêtés par ces sortes de filets sur la pointe du Cap de Bonne-Espérance ; aussi les Pilotes tâchent-ils d'éviter ces sortes d'écueils : d'autres fois la mer, par le mouvement de ses vagues, arrache ces plantes & les rassemble sur les côtes, où on les prend pour fumer les terres : ces plantes sont des especes de *varec* ou de *fucus*, ou d'*algue*, ou de *sargazo*. Voyez ces mots.

GOIFFON. *Voyez* Goujon.

GOILAND ou GOELAND, *larus*. Genre d'oiseau aquatique & maritime dont on distingue beaucoup d'especes, parmi lesquelles se trouvent les *mouettes*, voyez ce mot. Le caractere du goiland est d'avoir quatre doigts à chaque pied, savoir trois antérieurs qui sont réunis par des membranes entieres, le doigt postérieur est isolé. Les jambes se trouvent près du milieu du corps, au-delà de l'abdomen, mais beaucoup plus courtes que le corps. Le bec qui est édenté, est comprimé latéralement & crochu vers la pointe. La mâchoire inférieure est anguleuse en dessous.

Il y a le Goiland noir, *larus niger ;* il est noir sur le dos & blanc au ventre ; il n'est pas plus gros que le canard musqué. Cet oiseau fréquente les rivages de la mer : c'est la *grande mouette noire & blanche* d'*Albin*, ou la *mouette religieuse*. Le *goiland cendré* est un peu plus gros ; celui qui est gris est du volume du canard domestique : c'est l'*oiseau bourguemestre*. Le *goiland brun* ou le *cataracte ;* le *goiland varié* ou le grisard, c'est le *skua* de *Willughby* ou le *canard colin*, voyez ce mot. On l'appelle aussi *grande mouette grise*, car il y a la petite espece de la même couleur, *gavia grisea*.

Ray dit que le goiland est un oiseau palmé : son bec est un peu arqué ; ses ailes sont grandes & fortes : il a les jambes basses & les pieds petits : son corps est léger, couvert d'un épais plumage de couleur cendrée : il plane

plane dans l'air avec fracas, jette de grands cris en volant, & vit principalement de poiſſon : on en diſtingue deux eſpeces qui chaſſent ſur terre & ſur mer : les plus beaux goilands ſe trouvent dans les mers du Pérou & du Chili. Ces ſortes d'oiſeaux nichent ſur les rochers, & pondent deux œufs tiquetés de rouge & un peu plus gros que ceux de perdrix. Il paroît par le récit des Voyageurs, que la famille des goilands eſt plus étendue qu'on ne penſe.

GOIRAN. *Voyez* Bondrée.

GOITREUX. Nom donné à pluſieurs eſpeces de lézards de l'Amérique.

Le premier qui ſe trouve au Mexique, porte une eſpece de peigne, lequel s'étend ſur le cou, ſur le dos & ſur une partie de la queue : il porte auſſi une eſpece de ſac qui lui pend de la mâchoire inférieure, & lui ſert de poche pour y retenir ſes alimens juſqu'au temps convenable pour en faire l'entiere déglutition : ce ſac, de même que les pieds, la queue, l'eſpece de peigne & tout le reſte du corps, eſt couvert de petites écailles en loſanges, & qui ſont d'un bleu clair nuancé de vert : le cou & la tête ſont marqués de taches blanchâtres ; la couleur du dos eſt variée de gris & de blanc pâle.

La ſeconde eſpece de *lézard goitreux* ſe trouve à Saint-Iago de Chili, près du fleuve Mexo à Cadix. Le deſſous de ſa mâchoire inférieure eſt garni d'un long & gros goître, creux en dedans, & qu'il enfle prodigieuſement quand il eſt irrité ; ſa tête & notamment ſa mâchoire inférieure ſont couvertes de grandes écailles d'un vert de mer & quelquefois tiquetées de points rouges : ſa queue eſt cerclée de bords jaunâtres piqués de noir ; ſes yeux ſont grands & vifs, ſes oreilles rouges & précédées de tubercules oblongs : tout le deſſus du corps, les cuiſſes & les jambes colorés d'un vert d'herbe avec des taches de ponceau de diverſes figures : ſes pieds ſont revêtus de groſſes écailles & ſe partagent en cinq doigts longs, armés d'ongles crochus ; la peau de l'entre-deux des cuiſſes eſt garnie de vingt tubercules ovales : la groſſe queue de ce lézard, qui dans quelques-uns eſt fourchue, ſemble pouſſer ſur le côté quelques rameaux ; le bout ſupérieur eſt couvert de petites écailles, & formé d'anneaux environ juſqu'à la longueur d'un doigt, mais le bout inférieur eſt fort menu, & c'eſt de ce bout que naiſſent les excroiſſances obtuſes dont nous venons de parler. La femelle reſſemble au mâle par la couleur, la figure & les taches, mais ſon goître eſt plus petit, & ſa queue toute formée par an-

neaux ne présente aucune excroissance. Comme ces lézards varient pour la couleur, la madrure & la figure du goître, on les désigne à l'Amérique sous différens noms, tels qu'*ayamaka*, *cordyle*, *leguana* ou *iguane*, ou *senembi*, &c. *Voyez ces mots*. Quelques Naturalistes ont aussi donné le nom de *goîtreux* à l'oiseau *onocrotale*. Voyez ce mot.

GOLANGE ou GOLANGO ou GOULONGO : espece de *daim* de la basse Ethiopie. Sa peau est rousâtre & tachetée de blanc : il a des cornes fort pointues, & est de la grosseur d'un mouton ; il lui ressemble beaucoup pour la figure & pour le goût de la chair. Les Negres le comptent au nombre des meilleurs alimens ; mais les habitans de Congo, & une partie de ceux d'Ambundos, tiennent par une tradition fort ancienne, que la chair de cet animal est une chose sacrée : de sorte qu'ils aimeroient mieux mourir, non seulement que d'en manger, mais encore que de mettre aucuns alimens dans un vase où l'on en auroit fait cuire.

GOLFE, *sinus*. Nom donné à un bras ou à une étendue de mer qui s'avance dans les terres, & qui est plus grand que la *baie*. Voyez ce mot. Les golfes d'une étendue considérable sont appellés *mers*. Telles sont la Méditerranée, la mer de Marmara, la mer noire, la mer rouge, la mer vermeille. Les petits golfes des Iles Françoises de l'Amérique sont appellés *cul-de-sac*. Voyez MER.

On distingue les golfes *propres* & *médiats* ; & les golfes *impropres* & *immédiats* : les golfes propres sont séparés de l'Océan par des bornes naturelles, & n'ont de communication avec la mer à laquelle ils appartiennent que par quelque détroit, c'est-à-dire, par une ou plusieurs ouvertures moins larges que l'intérieur du golfe. Telle est la Méditerranée qui n'a de communication à l'Océan que par le détroit de Gibraltar ; telle est la mer Baltique qui a pour entrée les détroits du Belt & du Sund. Les golfes impropres sont plus évasés à l'entrée, & plus ouverts du côté de la mer dont ils font partie ; tels sont les golfes de Gascogne & celui de Lyon. Le golfe immédiat est celui qui est séparé de l'Océan par un autre golfe ; soit qu'il en fasse une partie, comme le golfe de Venise ; soit qu'il forme une mer à part, resserrée dans ses propres limites que la Nature lui a marquées, comme la mer de Marmara qui communique avec l'Archipel. Le golfe médiat, est celui qui communique à l'Océan, sans autre golfe entre-deux, comme la mer Baltique, la mer rouge & le golfe Persique.

Les golfes sont en si grand nombre, qu'il seroit très-difficile d'en donner une liste exacte. Nous exposerons seulement ceux qui sont les plus

connus dans les quatre parties du Monde, & dont il est mention dans l'Encyclopédie. Savoir;

1°. En Europe, les golfes de Bothnie, de Finlande, de Venise ou Adriatique, de Lyon, de Genes, de Valence, de Gascogne, de Tarente & de Lépante.

2°. En Asie, les golfes de Perse, de Bengale, de Cambaye, de l'Inde, de Siam, de Tonkin & de Pekeli.

3°. En Afrique, les golfes Arabique & d'Arquin. On cite aussi les golfes de Sidra, de la Goulette & celui de Guinée.

4°. En Amérique, les golfes du Mexique, de Saint-Laurent, de Darien, de Panama, de Honduras, & ceux appellés improprement baies d'Hudson & de Baffin.

GOMALA. Nom qu'on donne dans quelques endroits des Indes Orientales au rhinocéros.

GOMBAUT. *Voyez* CALALOU.

GOMME, *gummi*. Selon M. *Geoffroi*, (Mat. Médic.) c'est un suc végétal, concret, assez transparent, & d'une saveur douceâtre, qui se dissout facilement dans l'eau, qui n'est nullement inflammable, mais qui pétille & fait du bruit dans le feu. La gomme, selon cet Auteur, est composée d'une petite portion de soufre unie avec de la terre, de l'eau & du sel; de sorte que ces choses étant jointes ensemble, elles forment un mucilage, un corps muqueux qui est nourrissant, & susceptible de la fermentation vineuse étant étendu dans de l'eau : telles sont la *gomme adragante*, celle de *Bassora*, celle de *notre pays*, la *gomme arabique*, &c. *Voyez ces mots.* Ces sucs mucilagineux découlent ordinairement d'eux-mêmes des arbres & plantes connus sous les noms d'*acacia*, *barbe de renard*, du *cerisier*, de l'*abricotier*, &c. les gommes n'ont presque point d'odeur ni saveur. Leur nature est presque la même dans toutes les especes. Elles ne different que par la plus ou moins grande quantité de mucilage qu'elles contiennent.

On donne encore en Droguerie & en Pharmacie le nom de gomme à des sucs qui n'en ont point les caracteres, ils sont résineux : c'est ainsi que l'on dit improprement *gomme animé*, *gomme lacque*, *gomme copale*, *gomme élémi*, *gomme caragne*; au lieu du mot *gomme*, &c il faut donc dire ici *résine animé*, *Voyez ces mots.*

On donne aussi le nom de *gomme-résine* aux substances peu ou point transparentes, qui participent tout à la fois des propriétés de la *gomme*,

& de celles de la *résine* proprement dite. *Voyez l'article* RÉSINE. Au simple coup d'œil on peut soupçonner la nature de ces sucs composés : l'opacité les décele. Les gommes & les résines sont transparentes. La résine est inflammable.

Les gommes-résines ordinaires du commerce sont, la *gomme ammoniaque*, l'*assa-fœtida*, le *bdellium*, l'*euphorbe*, le *galbanum*, la *myrrhe*, l'*opopanax*, le *sagapenum*, & la *sarcocolle*. Ces sucs, qui suintent naturellement, ou par incision, à travers l'écorce de certains arbres ou plantes dont il est parlé dans ce Dictionnaire sous les noms qui leur sont propres, mis dans des menstrues aqueux, produisent une dissolution imparfaite & laiteuse. Cette liqueur éclaircie par le repos, fournit un dépôt où la résine pure domine & qu'on peut retirer par le moyen de l'esprit-de-vin. On peut dissoudre entiérement les gommes résines avec un menstrue partie aqueux & partie spiritueux, tels que l'eau-de-vie, le vin & le vinaigre : il est bon d'observer que plusieurs de ces sucs contiennent les uns plus de mucilage ou gomme, & les autres plus d'huile ou résine. Il n'est pas encore bien décidé si l'écoulement de ces sucs est une maladie de l'arbre qui les produit, ou une simple surabondance de la seve.

GOMME D'ABRICOTIER. *Voyez* GOMME DE PAYS.

GOMME D'ACAJOU. *Voyez à l'article* ACAJOU.

GOMME ADRAGANTE. *Voyez* BARBE DE RENARD.

GOMME ALOUCHI. On donne ce nom à une substance friable, grise-roussâtre, qui participe plus de la nature résineuse, que de la gommeuse. Elle découle d'un arbre appellé *simpi* à Madagascar, il s'en trouve aussi dans les terres Magellaniques. Les Indiens l'emploient dans leur parfums : elle est fort rare. *Voyez le mot* CANELLE BLANCHE.

GOMME AMMONIAQUE, est une gomme résine. *Voyez au mot* AMMONIAQUE.

GOMME ANIMÉ. *Voyez* RÉSINE ANIMÉ.

GOMME ARABIQUE. *Voyez* ACACIA VÉRITABLE.

GOMME DE BASSORA, *gummi Bassora*. On donne ce nom à une gomme d'un blanc sale, de la nature de la gomme adragante, & qu'on nous apporte, depuis quelques années, des Echelles du Levant. Cette gomme peu transparente, mais solide, est en morceaux de la grosseur du pouce : on dit que pendant les fortes chaleurs de l'été, elle découle abondamment, sans incision artificielle, d'un petit arbre épineux, fort semblable à celui qui donne la *gomme adragante*.

La *gomme de Baſſora* eſt adouciſſante & pectorale : les Teinturiers & les Confiſeurs du Midi de l'Europe s'en ſervent pour les mêmes vues & avec le même ſuccès, que des *gommes arabique* & *adragante*. Comme la couleur & la propriété de ces gommes ſont à-peu-près les mêmes, on ne doit pas être ſurpris que la *gomme de Baſſora* ſoit ſi communément mélangée avec ces deux autres gommes, ſur-tout dans le temps où leur prix ordinaire éprouve quelque augmentation, tout ce qu'on en peut déduire, c'eſt qu'il doit ſe faire dans le pays une grande récolte de cette ſorte de gomme.

GOMME CANCAME, *cancamum*. Eſt une gomme-réſine très-rare : elle paroît être formée d'un amas fortuit de pluſieurs eſpeces de gommes & de réſines agglutinées les unes contre les autres : il y en a des parties qui comme le ſuccin, ont une couleur jaunâtre, une odeur de réſine-lacque, & qui ſe liquéfient ſur le feu, ou s'enflamment à la lumiere d'une bougie. Une autre portion eſt noirâtre, impure & ſe liquéfie en partie, en exhalant une odeur aſſez ſuave. Une troiſieme & quatrieme parties ſont blanchâtres, jaunâtres, & ſe diſſolvent dans l'eau, On y trouve des particules de bois ou de pierres comme enclavées. Comme la récolte du cancame ne ſe peut faire que quand le haſard en fait rencontrer à des Mariniers qui remontent les fleuves en Afrique & en Amérique, on en doit préſumer qu'elle provient de différentes eſpeces d'arbres qui bordent ces rivieres, & que les différens ſucs qui en ont exudé, ſont tombés dans l'eau, & ſe ſont accidentellement rencontrés & conglutinés enſemble avant que de ſe durcir. On eſtime fort la gomme-réſine cancame pour les maux de dents. Cette ſubſtance quoiqu'impure eſt fort chere & très-recherchée pour les Droguiers à cauſe de ſa ſingularité.

GOMME CARAGNE. *Voyez* CARAGNE ou CAREGNE.

GOMME DE CEDRE. *Voyez* RÉSINE DE CEDRE.

GOMME DE CERISIER. Voyez GOMME DE PAYS.

GOMME CHIBOU. *Voyez à l'article* GOMMIER.

GOMME ELÉMI. *Voyez* RÉSINE ELÉMI.

GOMME DE FUNERAILLES ou GOMME DE MUMIE, *gummi funerum*. C'eſt le nom que l'on donne quelquefois au bitume de Judée ou aſphalte. *Voyez* ASPHALTE.

GOMME DE GAYAC. *Voyez* RÉSINE DE GAYAC *au mot* GAYAC.

GOMME DE GOMMIER. *Voyez* GOMMIER.

GOMME DE GENEVRIER. C'est la *sandaraque* : ou l'appelle aussi *vernis*. Voyez Genevrier.

GOMME GUTTE. *Voyez* Carcapulli.

GOMME LACQUE. *V.* Résine Lacque *à l'art.* Fourmis de visite.

GOMME DE LIERRE. *Voyez* Resine de lierre, *au mot* Lierre.

GOMME MONBAIN. Elle est jaunâtre, rougeâtre, transparente, fort agglutinante : elle découle du tronc de l'acaja, du fruit duquel on tire une liqueur vineuse. *Voyez* Acaja.

GOMME OLAMPI. *Voyez* Resine olampi.

GOMME D'OLIVIER. Elle découle de certains oliviers sauvages qui bordent la Mer Rouge : elle est astringente & détersive, sa couleur est jaune, & sa saveur un peu âcre.

GOMME OPOPANAX. C'est une gomme-résine. *Voyez* Opopanax, *au mot* Grande berce.

GOMME D'OXICEDRE. *Voyez* Sandaraque.

GOMME DE PAYS, *gummi nostras.* On donne ce nom aux différentes gommes qui découlent d'elles-mêmes des bifurcations de plusieurs arbres, tels que le *pommier*, le *pêcher*, le *prunier*, le *cerisier*, l'*abricotier*, l'*olivier*, &c. *Voyez ces mots.* La gomme de pays est plus ou moins pure: d'abord blanchâtre, ensuite jaunâtre, puis rouge & brunâtre : elle a une sorte d'élasticité. Les Chapeliers s'en servent dans leurs teintures.

GOMME-RÉSINE. *Voyez à l'article* Gomme.

GOMME DU SÉNÉGAL, *gummi Senegalense.* C'est la gomme qui découle de plusieurs especes d'acacias, dont les uns sont nommés *gommiers blancs*, & les autres *gommiers rouges*, parcequ'on en recueille deux sortes de gommes la blanche & la rouge, ce sont ces especes de gommes que l'on appelle dans le commerce *gomme d'Arabie* ou *Arabique*, ainsi nommée de ce que l'on nous a apporté la premiere de l'Arabie heureuse, ensuite d'Egypte, &c. mais le grand commerce s'en fait aujourd'hui au Sénégal, parceque ces especes d'acacias sont très-communs dans les forêts qui avoisinent ce pays. Les Maures de l'Afrique en viennent faire la traite : c'est un objet de commerce d'autant plus important, qu'il y a peu de manufactures qui n'emploient beaucoup de gomme arabique. On choisit pour l'usage intérieur celle qui est blanche ou d'un jaune pâle, transparente, brillante ; & l'on réserve pour les autres usages celle qui est roussâtre. Les Negres se nourrissent souvent de cette gomme bouillie avec du lait. *Voyez* Acacia & Gommier.

GOMME SÉRAPHIQUE. C'eſt la gomme-réſine appellée *ſagapenum*. Voyez ce mot.

GOMME TACAMAQUE. C'eſt la réſine *tacamahaca*. Voyez TACAMAQUE.

GOMME TURIS ou TURIQUE ou VERMICULAIRE. *Voyez à l'article* ACACIA VÉRITABLE.

GOMMIER, *arbor chibou.* C'eſt un grand arbre de l'Amérique, ainſi nommé à cauſe de la grande quantité de gomme qu'il jette : on en diſtinque deux eſpeces ; l'un ſe nomme *gommier blanc*, & l'autre *gommier rouge*.

Le *gommier blanc*, eſt un des plus hauts & des plus gros arbres de nos îles, & en même temps l'un des plus utiles aux Sauvages de l'Amérique Septentrionale. Il s'éleve juſqu'à la hauteur de cinquante pieds, & a ſouvent quatre à cinq pieds de diametre. Son bois eſt blanc, dur, difficile à mettre en œuvre ; on en fait des canots d'une ſeule piece. Ses feuilles reſſemblent à celles du laurier ; mais elles ſont beaucoup plus grandes. Ses fleurs ſont petites, blanches, diſpoſées par bouquets au haut des rameaux ; ſon fruit eſt gros comme une olive, preſque triangulaire, verdâtre d'abord & enſuite brunâtre : ſa chair eſt tendre & remplie d'une matiere gluante & blanchâtre.

Le *gommier rouge*, qui croît aux lieux ſecs & arides dans la Guadeloupe porte un bois également blanchâtre, mais tendre, de peu de durée, & qui ſe pourrit promptement. Il eſt revêtu d'une écorce épaiſſe & verdâtre, & d'une peau mince & rouſsâtre qui ſe ſépare aiſément : ſes branches ſont fort étendues, & portent en haut des feuilles diſpoſées par touffes, reſſemblant à celles du frêne, ſans dentelures & d'un vert foncé : ſes fleurs ſont, comme les précédentes, par bouquets & blanches : il leur ſuccede un fruit charnu, ſemblable à la piſtache, réſineux, & contenant un noyau dur.

Le P. *Plumier* prétend que ces gommiers ne different de nos térébinthes que par la ſtructure de leurs fleurs, qui ne ſont pas à étamines.

Une obſervation très-importante à faire, eſt que les gommiers du Sénégal ne donnent effectivement pendant l'été qu'une gomme, que l'on vend dans le commerce ſous le nom de *gomme du Sénégal* ; voyez ce mot : tandis que les gommiers de l'Amérique ne diſtillent qu'une réſine. Peut être ces arbres gommiers n'ont-ils qu'une reſſemblance apparente, & que ceux de l'Amérique devroient être plutôt nommés *réſiniers*. En

effet, le prétendu gommier d'Amérique donne, avec ou sans incision, depuis trente jusqu'à cinquante livres d'une résine blanchâtre & gluante comme la térébenthine, qu'on nous apporte quelquefois dans des barils; d'autres fois elle a assez de consistance, & est enveloppée dans de grandes & larges feuilles qui naissent sur un grand arbre nommé *cachibou*, lequel croît dans le pays: c'est de-là qu'est venu le nom de *gomme chibou* ou *résine cachibou*. Les Américains & les Sauvages emploient ces feuilles à plusieurs ouvrages, & principalement à garnir les paniers d'aromates, afin d'empêcher que l'air n'y pénetre: ils brûlent quelquefois cette résine au lieu d'huile. On prétend que quelques Négocians mêlent cette résine dont l'odeur est pénétrante, dans la résine élémi, même avec la résine animé & la tacamaque. Si la résine du gommier d'Amérique étoit une gomme, ce mélange frauduleux seroit impossible.

La résine du gommier d'Amérique est bonne pour la dyssenterie & la néphrétique: on la prend intérieurement comme la térébenthine, en bolus & au poids d'un demi-gros: appliquée extérieurement, elle est nervale. Les feuilles du gommier de l'Amérique sont estimées vulnéraires.

GOMMIER RÉSINEUX DES ILES MALOUINES. Cette plante nouvelle & inconnue à l'Europe, que M. de *Bougainville* a observée dans son voyage des Iles Malouines, est, dit-il, d'un vert pomme, & n'a en rien la figure d'une plante: on la prendroit plutôt pour une loupe ou excroissance de terre de cette couleur; elle ne laisse voir ni pied, ni branches, ni feuilles. Sa fleur & sa graine sont très-petites: sa surface de forme convexe, est d'un tissu si serré, qu'on n'y peut rien introduire sans déchirement: sa hauteur n'est guere de plus d'un pied & demi, & on en voit qui ont six pieds de diametre: on peut monter dessus & s'y asseoir comme sur une pierre. Leur circonférence n'est réguliere que dans les petites plantes, qui représentent assez la moitié d'une sphere; mais lorsqu'elles sont accrues, elles sont terminées par des bosses & des creux sans aucune régularité. Il sort de plusieurs endroits de leur surface des gouttes gommo-résineuses; leur odeur est forte, assez aromatique, & approche de celle de la térébenthine. Lorsqu'on coupe cette plante, on observe qu'elle part d'un pied d'où s'élevent une infinité de jets concentriques, composés de feuilles en étoiles enchâssées les unes sur les autres, & comme enfilées par un axe commun. Ces jets sont blancs jusqu'à peu de distance de la surface, où l'air les colore en vert. En les brisant il en sort un suc abondant & laiteux, plus visqueux que celui des tithymales;

le

le pied eſt une ſource abondante de ce ſuc, ainſi que les racines qui s'étendent horizontalement & vont provigner à quelque diſtance, de ſorte qu'une plante n'eſt jamais ſeule. Le gommier réſineux paroît ſe plaire ſur le penchant des collines, & toutes les expoſitions lui ſont indifférentes. Quoique le ſuc de cette plante ne ſoit diſſoluble pour la majeure partie que dans les ſpiritueux, lorſqu'elle eſt détachée de deſſus le terrain, retournée à l'air & expoſée au lavage des pluies, elle perd alors même ſa ſubſtance réſineuſe; elle devient d'une légéreté ſurprenante, & brûle comme de la paille. Les Matelots ſe ſont ſervis avec ſuccès de la réſine de cette plante pour ſe guérir de légeres bleſſures.

GONDOLE. On donne ce nom à pluſieurs eſpeces de coquillages du genre des *tonnes* & de la claſſe des *univalves;* voyez ces mots. M. *Adanſon* fait un genre particulier de ce coquillage, & le place à la tête des univalves, à cauſe de la ſimplicité de ſa ſtructure.

GONOLEK. Cet oiſeau a été nommé ainſi par les Negres du Sénégal, c'eſt-à-dire dans leur langage, *mangeurs d'inſectes.* M. *Adanſon* l'a envoyé ſous le nom de *pie-grieche rouge du Sénégal.* Cet oiſeau remarquable par les couleurs vives dont il eſt peint, eſt à-peu-près de la grandeur de la pie-grieche d'Europe. Il n'en differe pour ainſi dire que par les couleurs, qui néanmoins ſuivent dans leur diſtribution à-peu-près le même ordre que ſur la pie-grieche griſe d'Europe; mais comme ces couleurs en elles-mêmes ſont très-différentes, M. *de Buffon* a cru devoir regarder cet oiſeau comme étant d'une eſpece différente.

GORDIUS ou CRIN DE MER ou SOIE DE MER. Il paroît qu'on a déſigné ſous ces différens noms le même individu aquatique, ou des eſpeces analogues, dont les unes vivent dans les eaux douces, & les autres dans les eaux ſalées. On trouve communément le gordius dans les lacs & dans les fontaines. Si on le coupe par morceaux, alors chaque morceau coupé conſerve ſon mouvement, reprend, de même que le polype, une tête, un corps & une queue, quand on le remet dans l'eau. *Voyez* POLYPE.

M. *Linnæus*, qui parle de ce ver ſous le nom de *gordius pallidus, caudâ capiteque nigris*, dit que les Naturaliſtes ont regardé ce qu'on diſoit de ce ver, comme une fable ſi ridicule & ſi contraire à la Nature, qu'ils n'ont pas même fait une ſeule expérience pour le vérifier. *Geſner, Aldrovande & Jonſton*, ont parlé de ce ver ſous le nom de *ſeta* ou de *vitulus marinus.* Les Smolandois l'appellent *onda-betel.* Il occaſionne des inflammations

dans la gorge des animaux qui l'avalent. Le gordius n'auroit-il pas quelque analogie avec les draconcules ou *dragonneaux* & les *crinons*. Voyez ces mots.

GORFOU, *catarractes*. Nom donné à un oiseau seul de son genre, de la grosseur de l'oie domestique, & qui se trouve dans la Mer Méridionale, & dont le caractere est d'avoir quatre doigts à chaque pied; savoir trois antérieurs & palmés, celui de derriere est isolé, fort élevé & placé dans l'intérieur du pied. Le bec est droit, épais, & long de deux pouces & demi & rouge. En un mot, le bec & la mandibule supérieure ont à-peu-près la forme de ceux du *manehot*. Son plumage est d'un brun pourpré sur le dos, blanchâtre au ventre; le dessus de la tête & la gorge sont bruns & bordés de blanc; ses ailes qui sont fort courtes, & que l'oiseau porte étendues & déployées sans pouvoir s'en servir pour voler, sont couvertes de plumes petites & roides, au point qu'on les prendroit pour des écailles. Cet oiseau ne fait que nager & plonger: les petites plumes du dos sont très-roides; les plumes du front s'étendent jusqu'aux narines. Les pieds, les doigts & leurs membranes sont rouges, mais les ongles sont jaunes.

GORGE ou GOSIER, *gula plumbea*. C'est un petit oiseau de la figure & de la grosseur de la *gorge-rouge*: voyez ce mot. Cet oiseau a une tache jaune près des yeux, la poitrine couleur de plomb. Son cou, son dos & sa queue sont bruns, son bec est noir & ses pieds sont roux: on lui donne aussi le nom de *véron*.

GORGE BLANCHE, *albecula*. C'est un oiseau de passage qui paroît en Angleterre au printems, & qui quitte ce pays à l'approche de l'hiver: son bec est noir en partie, son plumage est presque tout blanc, particuliérement à la gorge; il fréquente les haies & les jardins, se nourrit de cerfs volans, de mouches & d'autres insectes; il se tapit & saute de côté & d'autre dans les buissons, où il fait son nid fort près de terre; le dehors en est construit de petites tiges d'herbes & de brins de paille seche, le milieu est composé de joncs fins & d'herbes molles, & le dedans de crins & de poils fins: il pond cinq ou six œufs de couleur brune-noire, mêlangée de noir & de vert.

GORGE BLEUE, *rubecula cærulea aut cyanecula*. Cet oiseau qui a la gorge bleue & le ventre rouge, est du genre des *fauvettes*: voyez ce mot. La *gorge bleue* est commune dans les champs aux environs de Strasbourg, & est aussi belle que celle de Gibraltar.

GORGE NUE. Cet oiſeau que l'on a vu vivant à Paris, chez feu M. le Marquis de *Montmirail*, avoit le deſſous du cou & de la gorge dénué de plumes, & ſimplement couvert d'une peau rouge ; le reſte du plumage étoit beaucoup moins varié & moins agréable que celui du *francolin*. La gorge nue ſe rapproche de cette eſpece d'oiſeau par ſes pieds rouges & ſa queue épanouie, & du *bis-ergot* par le double éperon qu'elle a pareillement à chaque pied. On n'a point encore aſſez d'obſervations pour juger à laquelle de ces deux eſpeces elle reſſemble le plus par ſes mœurs ou par ſes habitudes.

GORGE-ROUGE ou ROUGE-GORGE, *crithacus aut rubecula*. C'eſt un petit oiſeau facile à diſtinguer, à cauſe de ſa poitrine d'un rouge-orangé. Il a le dos d'un cendré-obſcur, comme les grives. Il s'apprivoiſe aiſément, devient familier. Pendant l'hiver il cherche ſa nourriture dans les maiſons, dans les jardins, ſans avoir peur des perſonnes qu'il y rencontre. Cet oiſeau ne paroît que l'hiver ; il ſe retire dans les bois pendant l'été. En Septembre, il commence à ſe montrer dans les villes & dans les villages ; il s'approche des habitations. C'eſt la ſaiſon où il chante. Il égaie alors la triſte Nature, ſur-tout en hiver. En effet, il chante mélodieuſement ; ſon ramage agréable conſole de l'abſence du roſſignol. Sa corpulence eſt un peu inférieure à cet oiſeau ; ſa taille eſt ſvelte, élégante ; ſon bec eſt grêle, délié & noir ; ſa langue eſt fourchue ; il a le ventre blanc, les jambes & les pieds rougeâtres ; tout le reſte tire ſur le cendré un peu verdâtre. On obſerve une ligne d'un bleu pâle, qui ſépare la couleur rouge de la cendrée ſur la tête. Sa queue a deux pouces & demi de longueur ; il la tient élevée & la remue continuellement ; l'iris de ſes yeux eſt de la couleur d'une noiſette. On connoît le mâle aux mêmes marques qui font diſtinguer le roſſignol mâle d'avec la femelle. On éleve en cage le gorge-rouge, en lui donnant de la pâtée. Quand les petits ſont élevés, ils mangent de tout comme les autres oiſeaux. L'âge & le pays cauſent de grandes variétés dans ces ſortes d'oiſeaux : le printems eſt la ſaiſon de leurs amours : ils font leur nid avec art au milieu des épines ou ſur de petits arbriſſeaux : ils le couvrent de feuilles de chêne, & y font, d'un côté ſeulement, une entrée diſpoſée en voûte. La femelle ne pond pas moins de quatre œufs, & jamais plus de cinq. Si elle ſort de ſon nid pour aller chercher ſa nourriture, elle bouche ce paſſage avec des feuilles. Quelquefois elle fait ſon nid dans des creux d'arbres avec de la mouſſe, de l'herbe fauchée & de menues brouſſailles. Ces oiſeaux aiment beaucoup la ſoli-

tude, d'où vient le proverbe qui dit : « Deux gorges-rouges ne vivent » pas ſous le même arbuſte ». *Unicum arbuſtum non alit duos erithacos.*

La Lorraine ſur-tout abonde en ces oiſeaux, dont la chair eſt excellente.

On a donné le nom de *gorge-rouge de rocher* au *merle bleu.* Voyez ce mot.

La *rouge-gorge de Bologne* eſt tiquetée de cendré, de blanc, de roux & de noir.

Dans la Jamaïque on trouve auſſi une eſpece de *gorge-rouge*, dont le haut de la tête, le dos & les ailes ſont verts; le tour du goſier eſt marqué d'une tache couleur de pourpre, ou d'un rouge éclatant; le ventre eſt d'un jaune-blanc; la poitrine eſt verte; les pieds ſont noirs, & les ailes couleur de ceriſe.

Le *gorge-rouge de l'île de Cayenne*, eſt un petit oiſeau de ſavane, & qui eſt appellé au Breſil *itirana.*

GORGONE. *Voyez à l'article* ZOOPHYTE.

GOSSAMPIN. Arbre des Indes, d'Afrique & d'Amérique, dont le fruit mûr produit une eſpece de coton, connu ſous le nom de *fromager* dans nos îles Françoiſes. Il tire ſon nom des deux mots latins, *goſſipium*, coton, & *pinus*, pin; parce qu'il a quelque reſſemblance avec le pin, & qu'il porte une eſpece de coton. *Voyez* FROMAGER.

GOUDRAN ou GOUDRON ou GAUDRON. *Voyez à l'article* PIN. On donne le nom de *goudron des Barbades* à la pétrole d'Amérique. *Voyez* PÉTROLE.

GOUET. Nom qu'on donne au *pied de veau.*

GOUFFRE. Nom donné à ces tournoiemens d'eau cauſés par l'action de deux ou de pluſieurs courans oppoſés. L'Euripe, ſi fameux par la mort d'Ariſtote, abſorbe & rejette alternativement les eaux ſept fois en vingt-quatre heures. Ce gouffre eſt près des côtes de la Grece. Le plus grand gouffre que l'on connoiſſe, eſt celui de la mer de Norwege, à environ quarante milles au nord de la ville de Drontheim, entre le promontoire de Lofoden & l'île de Waron. On aſſure que ce gouffre a plus de vingt milles de circuit Aux ſimples bruits populaires, on a ajouté bien des fables ſur les propiétés de ce gouffre. On a dit qu'il faiſoit un bruit épouvantable, que pendant ſix heures il attire à une très-grande diſtance les baleines, les vaiſſeaux, & rend enſuite pendant autant de temps tout ce qu'il a abſorbé. On lit dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Suede*,

Tome XII. année 1750, que ce courant a sa direction pendant six heures du Nord au Sud, & pendant six autres heures du Sud au Nord : il suit constamment cette marche qui est toujours opposée au mouvement de la marrée. Lorsque ce courant est violent, il forme de grands tourbillons ou tournoiemens qui ont la forme d'un cône creux & renversé. Il est dangereux uniquement dans les temps de tempête & de vents orageux, qui sont fréquens dans cette mer. C'est dans le temps que la marée est la plus haute & qu'elle est la plus basse, que ce gouffre est le plus tranquille. Il n'y a que vingt brasses d'eau en cet endroit. *Voyez les articles* COURANS, MERS & VENTS.

GOUJON ou BOUILLEROT, *gobius fluviatilis.* C'est un petit poisson de rivage, de rocher, de riviere & d'étangs de mer, qu'on confond souvent, mais à tort, avec l'*able*. Voyez ce mot.

On distingue plusieurs sortes de goujons : il y en a de blancs, de noirs, de jaunâtres, de grands, de petits & de moyens. Nous ne parlerons ici que du goujon de riviere, qui est le *goiffon* du Lyonnois. C'est un poisson à nageoires molles, couvert d'écailles, & qui est connu par-tout. Il a deux petits barbillons à la bouche, & comme les poissons du genre des carpes, trois osselets à la membrane des ouies, & la bouche dépourvue de dents : il est garni d'une nageoire au dos, de deux au-dessous des ouies, & de plusieurs sous le ventre. Il vit dans la fange & l'ordure. Sa longueur ordinaire est de cinq pouces : il a la mâchoire supérieure plus longue que l'inférieure. Sa chair étant frite est assez agréable à manger.

Ruisch, dans sa Collection des poissons d'Amboine, parle de plusieurs especes de goujons de rivieres, dont les habitans de ce pays se nourrissent. On voit à Augsbourg en Allemagne un goujon de riviere, qui a le corps plus serré & plus pâle que le nôtre. La saison de pêcher le goujon, est depuis Novembre jusqu'en Avril. On le prend à la nasse dans les rivieres, quelquefois aussi dans des filets, dont les mailles sont étroites. L'on peut en faire une pêche abondante, en jetant dans un endroit une tête de cheval ou de bœuf, car ils s'y assemblent aussi-tôt en très-grand nombre.

GOULU, *gulo* Animal quadrupede, qui a cinq doigts aux pieds, & que M. *Brisson* regarde comme l'*hyene* des Anciens, mais que M. *Linnæus* met dans le genre des *bel ttes*. Voyez ces mots.

Ce goulu terrestre, que *Scaliger* appelle *vautour quadrupede*, parce qu'il se nourrit de cadavres, est le même animal que le *glouton*. V. ce mot.

Pavius qui a autrefois fait, en présence de *Jean Laët*, l'anatomie d'un

goulu, dit y avoir remarqué trois choses singulieres qu'il a communiquées à *Thomas Bartholin*. La premiere est qu'il n'a point de cordon ombilical. La seconde est que le foie du goulu est fortement lié avec le ligament du diaphragme ; & en cela il a rapport avec la constitution intérieure du foie de l'homme ; car, dans les brutes, le foie est suspendu par un ligament. La troisieme est que l'intestin, depuis un bout jusqu'à l'autre, est de la même figure : il n'a point d'intestin cœcum, & les autres sont droits. On conserve dans le Cabinet Royal de Dresde deux peaux de ces animaux.

GOULU. Espece de *cormoran apprivoisé*. Voyez ce mot.

GOULU DE MER. Espece de mouette, oiseau qui se trouve en grand nombre au Cap de Bonne-Espérance : on en voit de verts, de gris & de noirs. Leurs plumes font d'excellens lits. Leurs œufs sont délicats. Les mouettes ressemblent beaucoup aux canards, à l'exception du bec, qui est pointu.

GOULU DE MER. Animal de mer antropophage, qui se trouve au Cap de Bonne-Espérance, & l'un des plus voraces de tous les animaux aquatiques. On en distingue deux especes. La premiere a jusqu'à seize pieds de longueur. Son dos est bleuâtre & son ventre blanc. L'expérience a malheureusement fait voir que sa gueule & son gosier sont si dilatables, qu'il peut avaler un homme tout entier : ses dents sont crochues, fortes & pointues ; & il en a trois rangées à chaque mâchoire. Il a deux nageoires sur le dos & quatre sous le ventre. Sa peau est dure, rude & sans écailles. Divers petits poissons (*remores*) s'attachent ordinairement à ses côtés. La plupart des vaisseaux qui doivent aller près de la ligne, ou la passer, se pourvoient de tout ce qui est nécessaire pour prendre ces goulus de mer. Pour cela, ils ont un gros croc de fer qui est ordinairement attaché à une forte chaîne d'environ une douzaine de chaînons ; l'autre extrémité est liée à une forte corde d'une longueur considérable. L'amorce dont on se sert est une grosse piece de lard ou de bœuf. Dès que les Matelots découvrent cet animal, ils lui jettent l'hameçon. Le goulu amorcé suit cet appât ; & se jetant dessus tout d'un coup, l'engloutit avec beaucoup d'avidité : le voilà pris. Quelques Matelots le tirent à bord, tandis que d'autres sont tout prêts à fondre sur lui avec des haches pour le tuer au moment qu'il arrive sur le tillac. Sans cette précaution, il briseroit & renverseroit tout par le mouvement furieux de sa tête & de sa queue.

Le goulu de mer de la seconde espece, est plus large que le premier,

mais moins long : il a ſix rangées de dents crenelées : la rangée d'en dehors eſt courbée ; la ſeconde eſt droite ; les quatre autres penchent du côté du goſier. Sa peau eſt rude comme une lime, & ſa queue ſe termine en demi-lune ; d'ailleurs il reſſemble en tout au grand goulu. Cette ſorte d'animaux nage avec beaucoup d'ardeur, de vîteſſe & de force. Ils ſont extrêmement voraces & très-avides de chair humaine ; ils ſuivent volontiers & long-temps les vaiſſeaux. Il paroît que les goulus ſont des eſpeces de *chiens de mer*. Voyez ce mot.

GOUPIL. *Voyez* RENARD.

GOURDE. Nom donné au fruit d'une plante cucurbitacée, dont la racine branchue périt toutes les années ; c'eſt la calebaſſe de France. *Voyez à l'article* CALEBASSE D'AMÉRIQUE A FLACON.

GOURGANDINE. Coquille bivalve de la famille des cames tronquées, eſpeces de cœurs, & du genre des *concha veneris* ſans pointes. Voyez *Conque de Vénus*.

GOURGANES. Eſpeces de petites feves, qui ſont d'une fort bonne qualité. *Voyez au mot* FEVE.

GOUSSE : ſe dit d'une partie de l'oignon de la plante appellée *ail*. *Voyez ce mot & l'article* GOUSSE, *dans le Tableau Alphabétique du mot* PLANTE.

GOUTTE DE LIN. *Voyez* CUSCUTE.

GOYAVE & GOYAVIER. *Voyez* GUAYAVIER.

GRABEAU. C'eſt, chez les Epiciers-Droguiſtes, les fragmens, pouſſieres, criblures & autres rebuts de matieres fragiles, comme *ſéné*, *quinquina*, &c.

GRAINE, *ſemen*. C'eſt la ſemence que la plupart des plantes produiſent : chaque graine contient en ſoi le germe de la plante qui en doit naître : *voyez ce détail à l'article* PLANTE. La fécondité des végétaux offre quelque choſe de remarquable. Il y a des plantes qui portent pluſieurs centaines de graines, comme le chanvre & le millet. On a compté juſqu'à trois à quatre mille graines dans un ſeul calice de *ſoleil-voſakan*, quarante mille dans un épi de *typha*, eſpece de roſeau appellé *maſſe-d'eau* ; mais tout cela n'eſt que le produit d'un pareil nombre d'ovaires ou de fleurs : il eſt bien plus extraordinaire qu'un ſeul fruit de tabac rapporte mille graines ; & celui du pavot blanc, & du nénufar blanc, appellé *volant*, huit mille. *Ray* rapporte qu'ayant peſé & compté de la graine de tabac, il avoit trouvé que mille douze ne peſoient qu'un grain ; & qu'ayant

retiré d'un ſeul pied de tabac ſix gros de graine, il avoit conclu que ce pied avoit produit plus de trois cents ſoixante mille graines. Il eſtime de même qu'un ſeul pied de ſcolopendre rend annuellement plus d'un million de graines.

Il n'y a point de proportion conſtante entre la graine & la plante qui en provient, puiſque les plus grands arbres portent ſouvent les plus petites graines, qui toutes contiennent une matiere farineuſe & plus huileuſe que les autres parties de la plante. Le haricot & le melon ont les graines plus groſſes que le platane, le ſaule & le figuier.

En général, les animaux qui vivent le plus, ſont ceux qui portent le plus long-temps leurs petits, mais il n'en eſt pas de même dans les végétaux. L'orme vit long-temps, & ſa graine mûrit en moins de trois mois, ſouvent même avant qu'il ait repris ſes feuilles.

Quand on étudie les plantes, il eſt eſſentiel d'obſerver dans les fruits quels ſont les endroits où les graines ſont attachées. Dans certains végétaux, les graines ſont nues & attachées ſur le réceptacle; telles ſont les labiées: dans les autres, elles ſont renfermées dans une capſule, un oſſelet, ou une baie, & attachées aux parois de ce fruit, comme dans les brionnes, les pavots, les cruciferes, les légumineuſes, &c. ou à un placenta; ou enfin à une colonne, ou à un axe vertical.

On doit recueillir exactement toutes les graines, pour ſavoir l'âge & la qualité de ce qu'on ſeme: pour cet effet, on laiſſe monter un peu de toutes les plantes, & on en ſeme les graines dans les ſaiſons propres à chacune. Dans les jardins, on n'emploie que des graines d'un ou deux ans au plus; cependant celles des feves, des melons & des pois, durent juſqu'à huit ou dix ans & plus, lorſqu'elles ont été bien conſervées. M. *Bourgeois* rapporte une obſervation curieuſe & utile pour les amateurs du jardinage, c'eſt qu'ils doivent préférer les graines de la ſeconde année à celles de la premiere, à l'égard de pluſieurs plantes potageres qui ſont ſujettes, ſur-tout dans les années chaudes, à monter trop-tôt en graine; telles ſont les différentes eſpeces de laitues, de ſalades, les choux-fleurs, les brocolis, les épinards, &c.

Les graines des fleurs veulent être cueillies quand elles ſont prêtes à tomber, & conſervées à ſec. Lorſque les tiges qui les portent commencent à jaunir, & que l'on juge que les graines ſont mûres, on coupe le haut des tiges, & on laiſſe les graines dans les enveloppes naturelles qui les renferment; enſuite on les expoſe quelque temps au ſoleil, afin que l'écorce

l'écorce en devienne plus dure : après quoi on les ſuſpend au plancher dans des ſacs étiquetés. Il faut excepter de cette regle les graines de giroflée & d'anémone, qu'il faut ſemer preſqu'auſſi-tôt qu'on les a cueillies.

On ſeme les graines ſur couche lorſque le fumier a perdu ſa grande chaleur ; ou en pleine terre, dans des rayons eſpacés de quatre ou cinq doigts, ou dans des caiſſes portatives, dont le fond eſt percé de pluſieurs trous & couvert d'un pouce de charbon de terre. On doit ſemer les graines à fleur de caiſſe, en les couvrant d'un demi-doigt de terre qu'on y laiſſe tomber au travers d'un crible : il faut enſuite étendre un peu de paille par-deſſus, pour empêcher que l'eau des arroſemens n'emporte les graines. Quelques perſonnes, pour hâter la germination, mettent tremper la graine de la plante pendant huit jours dans du marc ou de l'huile d'olive, puis la mettent dans de la mie de pain chaud.

Nous avons dit que le plus grand nombre des plantes portent des graines qui germent & levent étant miſes en terre, & produiſent, ſelon les circonſtances, beaucoup de variations dans les générations ſuivantes : mais parmi les plantes qui portent des graines, il y en a qui ne les amenent jamais à une maturité parfaite, comme ſont celles dont les fleurs hermaphrodites ont le piſtil ſtérile ; & la plupart des fleurs doubles ou triples, ou multipliées, appellées ſemi-doubles, qui conſervent au moins une partie des étamines ou des piſtils, tels que le myrte, le grenadier, le pommier, le poirier, la mauve, l'ancolie, & quelques eſpeces de renoncules. Il y a encore des graines qui ne levent jamais, quoique fécondées & bien conditionnées en apparence, comme ſont celles de quelques liliacées, de quelques ariſtoloches, &c. D'autres n'ont jamais de graine, tels ſont la plupart des byſſus, les plantes qui ont les fleurs pleines, c'eſt-à-dire, dont les étamines & les piſtils ſont métamorphoſés en pétales, tels que la fritillaire, le lys, le narciſſe, la tulipe, le colchique, la tubéreuſe, le ſafran, l'œillet, le roſier, le fraiſier, le pêcher, le ceriſier, le prunier, l'amandier, la capucine, la violette, la giroflée, la juliane, l'anémone, quelques eſpeces de renoncules, &c. Enfin dans d'autres, les graines ſont pluſieurs années à lever, ou du moins les plantes qu'elles produiſent ſont très-long-temps à croître & à porter fleurs & fruits ; tels ſont le tilleul, le ſaule, le figuier, le peuplier, la vigne, &c.

Parmi les graines qui levent, il y en a qui demandent à être ſemées preſqu'auſſi-tôt qu'elles ſont mûres ; telles ſont celles du café. D'autres conſervent leur faculté germinative juſqu'à trente & même quarante ans ;

telles font la plupart des légumineufes, & fur-tout la fenfitive. Mais combien de plantes font dans le cas de lever rarement ou très-difficilement, pour avoir été enfouies à une trop grande profondeur !

Les graines dont il femble que le vent fe joue, auffi-bien que des feuilles, fe trouvent encore difperfées çà & là, foit par les eaux courantes, foit par les animaux, foit par une force élaftique qui leur eft propre, en un mot, par divers artifices de la Nature, qui fe fert de ces moyens pour perpétuer les landes, les forêts, & les autres plantations qu'elle a foin de faire dans tous les lieux où le terrain fe trouve propre à la végétation.

On voit combien la diffémination des plantes préfente des particularités remarquables. Celles que le vent emporte font, 1°. ou ailées, comme dans plufieurs liliacées, nombre d'ombelliferes, quelques perfonnées, comme la linaire, le tulipier, le bouleau, les pins; ou aigrettées, ou à crochet, ou cotonneufes & veloutées, comme le faule, le peuplier, le coton, l'anémone, la pulfatille: 2°. ou dans un calice aigretté, comme dans quelques gramens, plufieurs fcabieufes, &c. Nombre d'oifeaux avalent les graines de l'avoine, du millet & d'autres efpeces de gramens, de la vanille, du gui, du genievre, &c. qu'ils rendent entieres, & qu'ils difperfent çà & là, même jufques fur les arbres. Quelques petits quadrupedes, tels que l'écureuil, le hériffon, la taupe, le rat, &c. emportent & ouvrent quantité de fruits pour en manger les graines, dont ils laiffent échapper quelques-unes, ce qui donne lieu à ces graines de germer. Quantité d'infectes, tels que la fourmi, &c. font dans le même cas. Certaines plantes, telles font les graines de carotte, &c. appellées *coufins* dans les pays chauds, (parce qu'elles font armées de crochets, au moyen defquels elles s'attachent aux poils, &c. des animaux) font tranfportées ainfi au loin. A l'égard des graines qui fe difperfent d'elles-mêmes par une force élaftique, on en trouve des exemples dans la plupart des fougeres & des tithymales, les *geranium*, les balfamines, le concombre fauvage, la violette, la cardamine impatiente, &c. Voyez auffi ce qui eft dit de la graine du *guayavier à l'article* GUAYAVIER.

L'anatomie des graines, leur variété extrême, les voies dont la Nature fe fert pour les femer, & le fecret de leur végétation, feront à jamais l'objet des recherches & de l'admiration des Phyficiens, & fur-tout des Obfervateurs microfcopiques: voici quelques exemples de leur ftructure interne. La graine de l'angélique eft une des plus odorantes; ôtez-en la

premiere pellicule, & vous découvrirez au microſcope ce qui produit ſa charmante odeur; c'eſt une petite ſubſtance ambrée, couchée par filets ſur toutes les cannelures de cette ſemence. Faites une ſection longitudinale à la graine de paradis, vous découvrirez en ſon centre un petit morceau de camphre parfait pour la ſaveur & la figure. La graine du grand érable préſente au microſcope une figure d'inſecte qui a ſes ailes étendues: après avoir ôté la pellicule brune qui y eſt fermement attachée, on découvre une plante toute verte, & ſinguliérement repliée. La ſubſtance farineuſe des feves, des pois, du froment, de l'orge & autres grains, eſt enfermée dans de petites membranes, qui ſont comme autant de petits ſacs percés de trous, à travers deſquels on peut voir la lumiere, & qui paroiſſent des reſtes de vaiſſeaux coupés; en ſorte que probablement chaque particule de farine eſt nourrie par des vaiſſeaux dont on ne voit plus que des extrémités tronquées. L'huile des amandes & de toutes les graines oléagineuſes, eſt contenue dans de petits vaiſſeaux qui, vus au microſcope, naiſſent des membranes dont ils ſont partie. Au reſte, le Lecteur trouvera un nombre infini d'autres belles choſes de ce genre, recueillies & décrites exactement par le Docteur *Parſons*, dans ſon ouvrage intitulé: *A microſcopy theatre of ſeeds.* Avant de finir cet article, nous devons faire connoître une obſervation de M. *Bradley*, qui dit que les graines des arbres de forêts, &c. dégénerent ſi on les ſeme ſur le même terrain où on les a recueillies; de ſorte que pour remédier à cet inconvénient, il conſeille de troquer chaque année les graines des arbres foreſtiers avec des Correſpondans de Provinces différentes, comme cela ſe pratique pour les fleurs & pour les graines.

GRAINE D'AVIGNON. Fruit d'une eſpece de nerprun. *Voyez* NERPRUN.

GRAINE DE CANARIE ou ALPISTE, *phalaris aut gramen ſpicatum, ſemine miliaceo albo.* Plante originaire des Canaries, & qu'on cultive en Eſpagne, en Toſcane & dans tous les pays chauds de l'Europe. Elle pouſſe trois ou quatre tiges ou tuyaux noués & hauts d'un pied & demi. Ses feuilles ſont ſemblables à celles du blé: elle porte des épis courts, garnis de petites écailles blanchâtres, & ſoutenant des fleurs blanches à étamines courtes. Il ſuccede à ces fleurs des ſemences de différentes couleurs, oblongues, luiſantes comme le millet, & à-peu-près ſemblables à celles de la graine de lin. Cette ſemence eſt apéritive, & propre pour la pierre du rein & de la veſſie, étant priſe en poudre ou en infuſion. On en nourrit

les oiseaux; mais on prétend qu'elle les échauffe, si on leur en donne trop.

GRAINE D'ÉCARLATE. *Voyez* KERMÈS.

GRAINE DE GIROFLE. On ne comprend pas sous cette dénomination le girofle même, mais l'amome, qui est la graine du girofle rond ou le piment des Anglois. *Voyez* GIROFLE *&* POIVRE DE LA JAMAIQUE.

GRAINE JAUNE ou GRAINETTE. C'est la graine d'Avignon. *Voyez à l'article* NERPRUN.

GRAINE DE MUSC. *Voyez* AMBRETTE.

GRAINE DE PARADIS. *Voyez* CARDAMOME.

GRAINE DE PERROQUET. *Voyez à l'article* CARTAME.

GRAINS, *granum*. On entend par ce mot tout ce qui sort des épis de quelque espece qu'ils soient. On distingue les grains en gros & en menus. Les *gros grains* sont le blé & le seigle; les *menus grains* sont l'orge, l'avoine, les pois, le millet, les vesces, le maïs. On seme les gros grains en automne, & les menus au mois de Mars.

Il y a plusieurs causes principales de la destruction des grains; savoir, 1°. la corruption occasionnée par la fermentation; 2°. celle qui est produite par les insectes ou par d'autres animaux destructeurs, tels que les rats, les souris, dont on ne peut se préserver qu'avec de grandes précautions. Parmi les insectes, les plus communs sont les charansons, qu'on appelle en certains pays *cadelle*; & les *teignes* ou *vers*, qui se changent en petits papillons, après s'être nourris de la farine du grain. La conservation des grains a paru un objet de la derniere importance à M. *Duhamel*; il a cherché & trouvé des moyens dont nous avons donné une idée à l'article BLÉ : *voyez ce mot*. Nous renvoyons cependant nos Lecteurs à l'Ouvrage même de ce savant Académicien.

Dans plusieurs pays on tire une eau-de-vie des grains macérés & fermentés : on la nomme *Eau-de-vie de grain*.

GRAINS DE TILLI ou DES MOLUQUES. *Voyez à l'article* RICIN.

GRAINS DE ZÉLIM. *Voyez* POIVRE D'ÉTHIOPIE.

GRAIS ou GRÈS ou PIERRE DE SABLE, *lapis arenarius*. C'est une pierre ignescente, composée de grains de sable quartzeux, plus ou moins atténués, de différentes figures, & liés ensemble d'une maniere plus ou moins intime à l'aide d'un gluten particulier. Plus les grains de sables, qui constituent la masse de grais, ont été rapprochés & fortement liés entr'eux, plus le grais est dur, compacte & pesant, mieux il étincelle

avec le briquet, & mieux il se divise à l'aide du marteau. Le grais se trouve en masses ou roches informes, quelquefois par bans ou couches plus ou moins épaisses, & d'autant plus dures qu'elles sont plus éloignées de la surface de la terre. Il n'y a que le grais en roches qui se débite sur tout sens, de telle forme que l'ouvrage le demande.

Il peut y avoir du grais d'une très-grande antiquité; mais nous avons des preuves qu'il s'en forme insensiblement tous les jours. A l'inspection des gresieres, & de la diversité des formes de cette pierre, on conçoit sans peine la cause ou l'origine de la pierre meuliere, du grais à bâtir, &c.

Par exemple, qu'une grande quantité de fragmens de quartz grossiers soit chariée par l'eau dans une cavité où il stille un *gluten ignescent & argilleux*, ou de la nature du petrosilex, & que le mélange ou l'agrégation s'en fasse grossiérement, il en résultera bien une espece de concrétion très-dure, mais inégale, comme vermoulue : tel est ce que les Lithologistes appellent *quartz carié* ou *pierre meuliere* ou *pierre à moudre*. Voyez ces mots. On s'en sert aujourd'hui à Paris en guise de moilon pour bâtir; le ciment prend corps & s'accroche dans les pores de cette pierre comme avec de la lave poreuse.

La Pierre a filtrer, *filtrum*, est communément un grais poreux, d'un tissu lâche & raboteux, composé de particules de sable grossieres, arrangées de maniere à donner passage aux gouttes d'eau troubles, & à les rendre limpides après leur infiltration. On trouve cette pierre dans les îles Canaries, & sur les côtes du Mexique. (Quelques Auteurs ont cru, mais à tort, que c'étoit une concrétion tophacée ou une espece de champignon de mer qui s'attache à des rochers.) Les Japonois qui s'en servent très-fréquemment, la regardent comme une éponge pétrifiée. On compte deux especes de pierre à filtrer; l'une est bleuâtre & comme de l'ardoise; l'autre est grise & ressemble à du grais grossier. Au reste, il paroît que plusieurs pierres de différente nature, & sur-tout les grais dont on fait les meules à repasser les couteaux, ont la propriété de donner passage à l'eau épurée au travers de leurs pores. On trouve aussi en Ingermanie & aux environs d'Upsal des pierres à filtrer, qui ressemblent beaucoup à la pierre ponce grise. Le Palais de Peters-hof en est bâti. Les pores de ces pierres ressemblent à ceux du bois rongé : on en a aussi découvert depuis quelques années en Saxe.

Quand on destine ces sortes de pierres à filtrer l'eau, afin de la dégager des saletés & ordures qu'elle peut avoir contractées, on les taille pour

leur donner la forme d'un mortier à piler ou d'un autre vase ; à l'extérieur on leur donne la figure d'un œuf par son côté le plus pointu ; c'est un ovale alongé. On laisse en haut un rebord, qui sert à soutenir en l'air la pierre sur une bâtisse de bois carré ; on verse l'eau dans ce filtre pierreux, elle passe au travers de la pierre, & les gouttes d'eau qui se sont filtrées, pures & limpides, viennent se réunir à la pointe de l'œuf, & tombent dans un vaisseau de terre qu'on place au-dessous. Mais cette filtration est très-lente, car les pores de la pierre se bouchent de plus en plus au moyen des ordures & du limon : la filtration seroit même totalement suspendue, si l'on n'avoit soin de frotter de temps en temps l'intérieur du filtre avec une brosse.

Le Grais grossier, *lapis arenarius viarum*, est celui dont on se sert en France pour paver les rues des villes & des grands chemins, & pour faire des marches d'escaliers & d'autres ouvrages dans les endroits humides : on en trouve des carrieres & des blocs considérables dans la forêt de Fontainebleau. Ces carrieres sont à découvert : on choisit celui qui est blanc, sans fil, d'une dureté & d'une couleur égales. Ces grais sont souvent très-curieux par la variété de leurs couleurs. On le divise en cubes ou d'une autre maniere selon l'usage ; pour cela il suffit de frapper ou d'étonner la masse de grais avec un marteau tranchant, sur-tout dans la direction où l'on veut qu'elle se morcele : un phénomene à observer, c'est que les Ouvriers qui travaillent pendant quelques années à ce pénible ouvrage, sont bientôt attaqués d'une toux fâcheuse. On y résiste plus long-temps en travaillant en plein air & à contre vent.

Le Grais a batir, *cos ædificialis*, est une pierre composée de sable fin & d'argile. Il y en a de différentes couleurs & de différens degrés de dureté ; ce qui la rend plus ou moins facile à être travaillée. On en trouve en Normandie près de Caen, & notamment en Suede dans l'île de Gothland, (où on appelle cette sorte de grais, *pierre de Gothie.*) Il y en a qui sont tendres lorsqu'on les tire de la carriere, & qui durcissent à l'air, c'est la meilleure espece pour les bâtimens. Ceux qui se décomposent à l'air & à la pluie, sont de mauvaise qualité. On pique le grais pour en faire des ouvrages rustiques, qui s'appellent *ouvrages de graisserie.* On trouve beaucoup de carrieres en Suisse, d'un grais tendre & qui tient le milieu entre le grais dur dont on fait les pavés en France, & le grais à bâtir ; on en fait usage pour construire les foyers des cuisines & des chauffe-panses, des potagers & des poêles des paysans, les fours à cuire le

pain. Quoiqu'il ſoit tendre en ſortant de la carriere, dit M. *Bourgeois*, il ſe durcit à l'air, pourvu qu'il ſoit à l'abri de la pluie & de l'humidité, & il réſiſte à la plus forte action du feu.

Le GRAIS DES REMOULEURS, *lapis cotarius*, eſt une pierre dont les particules ſont d'une groſſeur inégale, les unes petites, d'autres groſſes, mais liées aſſez étroitement: l'eau peut néanmoins y pénétrer un peu. On s'en ſert pour faire des pierres & des meules à aiguiſer avec ou ſans eau. Il y en a de blanches, qui ſont faciles à tailler; on en fait des figures très-durables, des mortiers, de petites meules, &c. On en trouve auſſi de griſes, de jaunes & de rouges; la plus grande quantité ſe trouve en Suede, notamment à Boda, Paroiſſe de Ratwik, en Dalécarlie. Il en vient auſſi de Lorraine.

GRAIS DE TURQUIE OU PIERRE A FAUX, *cos Turcica*. C'eſt la pierre qui reſſemble à certaines eſpeces de *petro-ſilex* ou de *ſaxum*: ſon nom indique ſon uſage; elle eſt d'un grain plus fin que la précédente eſpece. Sa couleur eſt griſe, quelquefois veinée de brun. Si elle eſt ſeche & tendre, l'acier mord deſſus en cet état; mais quand elle a été humectée avec de l'huile elle durcit conſidérablement, acquiert au feu, de même que les pierres argileuſes, une couleur ſouvent blanchâtre, d'autre fois rougeâtre, enſuite elle ſe demi-vitrifie. Les Marchands Merciers de Paris, &c. font venir cette ſorte de pierre d'Ingermanie, de la Lombardie, d'Angleterre & de Suede. Nous en avons trouvé une carriere le long de l'étang & près du moulin de l'Abbaye royale du Relec, entre Morlaix & Carhaix en baſſe Bretagne. Dans cette perriere (qui eſt en *filon*), la forme des pierres imite des carrés longs & applatis.

Le GRAIS FEUILLETÉ OU A ÉCORCE, *cos fiſſilis*. Les particules de ce grais ſont aſſez tendres & égales: on s'en ſert en Piémont pour couvrir les maiſons.

Indépendamment de toutes ces ſortes de grais, des Auteurs en citent une eſpece qu'on trouve en Finlande, & dont les parties ſont de différentes natures: c'eſt à proprement parler un gravier, peut-être un *ſaxum mixtum* ou pierre compoſée. On y reconnoît effectivement des grains de ſpath, de ſilex, de quartz, de mica: *voyez* SAXUM ou ROCHE & GRAVIER. On obſerve que les terrains qui avoiſinent les montagnes chargées des rochers de grais, ſont ſablonneux. Les eaux & les vents charient & emportent les grains de ſable, les dépoſent, & par ce moyen donnent ſouvent

naiſſance à des ſablieres ou couches de ſable, ainſi qu'on peut l'obſerver aux environs de Fontainebleau, d'Etampes, &c.

Quant aux grais remplis de coquilles ou d'autres corps marins, qui forment quelquefois des couches ſur la ſurface de certains endroits de la terre, ces couches doivent probablement leur naiſſance à des accidents ou à des inondations particulieres, c'eſt-à-dire, à des receſſions de l'eau de la mer : ſouvent la couche ſupérieure eſt molle, & le lit qui eſt au-deſſous ſe trouve dur. Il n'eſt pas même rare de rencontrer au-deſſous de pluſieurs lits les matieres non mélangées dont la pierre eſt compoſée, & celle qui ſert à en lier les grains.

En Normandie on donne le nom de *grais à pot* à une ſorte de terre argileuſe qui ſe trouve près de Domfront, dont on ſe ſert pour faire des pots à beurre. En examinant cette terre fort tenace, mais fuſible en quelque ſorte, on trouve qu'elle n'eſt qu'un mélange de terre glaiſe fort graſſe, & de ſablon blanc, ſemblable à celui d'Etampes. Une ſingularité qui mérite l'attention des Naturaliſtes, c'eſt qu'on trouve dans les trous, d'où l'on a tiré cette terre, de petits poiſſons que les Ouvriers pêchent & qu'ils mangent. D'où viennent ces poiſſons ? Il n'y a dans les environs ni étangs, ni riviere, ni aucune eau courante apparente ! Si on examinoit bien les iſſues ſouterraines, on découvriroit certainement quelques embouchures de communication.

GRAISSE, *adeps*. Des Auteurs comprennent ſous ce nom le lard, le ſuif, le ſain-doux ou graiſſe, l'huile adipeuſe, celle de la moëlle, &c.

La graiſſe, proprement dite, eſt une ſubſtance onctueuſe, de conſiſtance plus ou moins molle, qui ſe trouve non-ſeulement dans les cavités du tiſſu cellulaire, ſous preſque toute l'étendue des tégumens de la ſurface du corps de l'homme & de la plupart des animaux, mais encore dans les cellules des membranes qui enveloppent les muſcles, qui pénetrent dans l'interſtice des fibres muſculaires, dans les paquets des cellules membraneuſes, dont ſont couverts pluſieurs viſceres, tels que les reins, le cœur, les inteſtins, & principalement dans le tiſſu cellulaire des membranes qui forment le méſentere, l'épiploon & ſes dépendances. La graiſſe eſt plus abondante dans certaines parties de l'homme, que dans d'autres : il y en a beaucoup au ventre, aux feſſes, aux mamelles, aux reins, &c. moins ſur les mains & ſur les pieds, & peu ou point ſur le bord des levres : elle ſert à donner de la ſoupleſſe aux muſcles, une molleſſe convenable

venable dans la peau pour favoriser le jeu des vaisseaux & des nerfs de cette partie, à faciliter la sortie des excrémens & la transpiration cutanée, en conservant aux pores leur perméabilité. La graisse qui est renfermée dans la membrane adipeuse sous la peau, contribue à défendre le corps des injures de l'air, & sur-tout contre la rigueur du froid; (car on remarque communément que les personnes grasses sont beaucoup moins sensibles au froid que les maigres). Elle sert aussi à tenir la peau tendue, égale dans sa surface pour l'arrondissement des formes dans les différentes parties où il manqueroit sans ce moyen. C'est ainsi que la graisse contribue beaucoup à la beauté du corps, en empêchant que la peau ne se ride, en remplissant les vides dans l'intervalle des muscles, où il y auroit sans elle des enfoncemens défectueux à la vue, particuliérement à l'égard du visage; sous la peau des joues, des tempes, où il se trouve dans l'embonpoint, *obesitas*, des pelotons de graisse qui soulevent les tégumens & les mettent de niveau avec les parties saillantes. La même chose a lieu par rapport aux yeux dont le globe est aussi enveloppé dans la graisse, (excepté dans sa partie antérieure). Cette graisse sert à en faciliter le jeu & le mouvement de ses muscles, &c. La graisse est insensible par elle-même, mais elle tient lieu de coussinet dans certaines parties, & empêche qu'elles ne soient exposées à des pressions incommodes, douloureuses, & même a des contusions, comme aux fesses, au pubis, à la plante des pieds. *Voyez sur cet objet les Ouvrages des Physiologistes.*

La graisse est communément d'une saveur peu agréable, & même fastidieuse. Elle est évidemment de la nature des huiles grasses; elle ne se mêle point avec l'eau, elle y surnage, & peut servir d'aliment à la flamme. Prise intérieurement, elle fatigue l'estomac : employée comme remede, elle convient contre l'action des poisons corrosifs : appliquée extérieurement, c'est un émollient & un adoucissant. On a attribué à quelques graisses plusieurs vertus particulieres : telles sont la graisse humaine, celles d'ours, de vipere, de blaireau, de chien, de castor, de veau, de chapon, de canard, d'oie, &c. Nous exposons les propriétés des différentes graisses, en parlant de chaque espece d'animal. Quelque blanches que soient les graisses, elles jaunissent, deviennent âcres, & rancissent au bout d'un certain temps. Il y en a qui acquierent une sorte de dureté, même sans froid; tel est le suif. D'autres se liquéfient, se fondent à une chaleur assez modérée, ou produisent de l'huile; telles sont les graisses des animaux marins & cétacées. En général, on a observé que la graisse

des frugivores est assez solide, & que celle des animaux carnassiers est très-molle, &c. Enfin on trouve des graisses dont l'odeur est toujours pénétrante.

Pour purifier la graisse, on la monde des membranes & vaisseaux qui s'y trouvent mêlés, on la lave pour la dépouiller de la partie gélatineuse qu'elle peut contenir; après cela on la fait cuire pour la purger de l'eau qui y resteroit, & qui gâteroit les pommades, les savons & les onguens qui auroient pour base la graisse même.

Le Vieux-Oing est de la vieille graisse de porc, ou d'autres animaux, dont on enduit les extrémités de l'essieu des voitures. Quand cette sorte de graisse s'est chargée, par le frottement, des parties de fer de l'essieu & de la garniture des roues, alors elle prend le nom de *cambouis*, espece d'onguent noirâtre si estimé par quelques-uns pour résoudre les hémorroïdes, étant appliqué dessus: des Charlatans ont long-temps fait un secret de ce liniment épaissi.

GRAISSET. Nom que l'on donne à une petite *grenouille verte*, qui a la faculté de monter le long des corps les plus polis. *Voyez à l'article* Grenouille.

GRAMEN ou Plantes graminées. C'est le nom qu'on donne aux plantes de la famille des chiendens: tels sont les joncs, les roseaux, les froments, & quantité d'autres culmiferes.

La plupart des gramens forment des herbes annuelles ou vivaces, droites ou rampantes, & plus ou moins rameuses. Il y en a qui s'élevent jusqu'à la hauteur de trente pieds; tel est le *bambou*. Dans le plus grand nombre de ces plantes, la principale racine ressemble à une tige qui trace & qui jette des fibres de chaque nœud. Tous les *gramens* ont une ou plusieurs tiges, rondes, ramifiées, & traçantes dans presque toutes, triangulaires, droites & sans ramifications. Dans quelques autres, comme la plupart des souchets, les feuilles sont simples, alternes, entieres, étroites & fort alongées. Il n'y en a qu'un petit nombre qui aient un pédicule à l'origine des feuilles; elles forment dans leur partie inférieure, autour de la tige, une gaîne qui est fendue d'un côté sur toute sa longueur dans le plus grand nombre, & qui est d'une seule piece dans quelques autres. La plupart des graminées ont les fleurs hermaphrodites: celles dont les fleurs mâles se trouvent séparées des fleurs femelles, sont toujours sur le même pied; & le plus grand nombre sont, dit M. *Deleuze*, à trois étamines, sur-tout dans les vrais gramens, dans lesquels le germe est aussi ordinaire-

ment ſurmonté de deux houppes en plumets. Quelques unes de ces plantes ont, outre le calice, une enveloppe qui accompagne les fleurs, ou qui les enveloppe ſous la forme d'une écaille ou d'une ſoucoupe diverſement découpée, & d'une ſtructure fort différente de celle des feuilles. La pouſſiere ſéminale eſt compoſée de globules jaunes, luiſans, très petits. Les racines de ces plantes ſont apéritives. Celles qui ont une odeur aromatiques ſont ſtomachiques; leurs grains ſont farineux & très-nourriſſans. L'on ſuplée à leur diſette par les racines tubéreuſes de quelques unes. En général, toutes les parties des *gramens* ſont ſaines : les beſtiaux mangent les feuilles de ceux qui ne ſont pas trop rudes, ni trop tranchans. Les tiges de ces plantes ont preſque toutes un goût ſucré, ſur-tout vers les nœuds dont les tiges ſont coupées dans leur longueur. Ce goût ſucré eſt apparemment un appât qui détermine les chevaux à donner la préférence à ces ſortes de plantes dans les pâturages. On trouve des exemples de ces divers détails aux articles Souchet, Roseau, appellé *maſſe d'eau*, Schœnante ou Jonc odorant, Paniz, Chiendent, Sorgo, Maïs, Avoine, Nard, Canne a Sucre, Riz, Blé, Seigle, Tirsa, &c.

GRAMMATIAS ou GRAMMITES. Des Naturaliſtes donnent ce nom tantôt à un jaſpe, & tantôt à une agate, &c. qui ſur un fond rouge ſont marqués de raies blanches. On en voit dans tous les cabinets des Curieux, ſur leſquelles on remarque des lettres bien formées, ou très-approchantes. Ces lettres y ſont figurées, ou par des lignes en forme de veines, ou par des rebords ſaillans, mais toujours d'une couleur différente du fond de la pierre : quelquefois elles ſont toutes en relief; tantôt elles n'effleurent que la ſurface, & d'autres fois elles la coupent & la pénetrent intérieurement. M. *de la Faille*, qui a donné un Mémoire ſur les pierres figurées du pays d'Aunis, dit que les cailloux qui ſervent au pavé de la Rochelle ſont ſi riches en cette bizarrerie, qu'ils lui ont en quelque ſorte fourni un alphabet lapidifique. Les lettres *A*, *i*, *l*, *n*, *v*, *x*, s'y diſtiguent particuliérement.

GRANDE BERCE ou Panacée, *ſphondilium majus.* Plante qui croît dans la Macédoine, dans la Béotie & dans la Phocide d'Achaïe : elle eſt également connue des Botaniſtes ſous le nom de *panax d'Héraclée.* Sa racine eſt longue, blanche, pleine de ſuc, odorante, un peu amere, & couverte d'une écorce épaiſſe; ſa tige eſt haute & cotonneuſe; ſes feuilles reſſemblent à celles du figuier; elles ſont rudes au toucher, & diviſées en cinq parties; ſes fleurs naiſſent en ombelles ou paraſols au ſommet

des branches ; elles ſont petites, blanches, compoſées chacune de cinq feuilles inégales, diſpoſées en fleur de lis : à ces fleurs il ſuccede des ſemences jointes deux à deux, applaties, larges, ovales, échancrées par le haut, rayées ſur le dos, jaunâtres, d'une odeur forte, & d'une ſaveur piquante.

Pour tirer de cette plante la gomme-réſine, qui porte le nom d'*opopanax*, *opopanacum*, on fait une inciſion au bas de la tige & à la racine ; alors il en découle une liqueur blanchâtre, laquelle s'épaiſſit & ſe deſſeche, & prend à ſa ſuperficie une couleur jaunâtre, quelquefois rouſſâtre.

L'opopanax eſt un ſuc gommo-réſineux, grumeleux, gras, cependant friable, fort amer, âcre, d'une odeur de fénugrec, d'un goût qui excite un peu les nauſées. Cette gomme-réſine eſt ſouvent remplie d'impuretés : elle eſt très-chere & très-recherchée ; on nous l'apporte d'Orient. Elle s'enflamme en partie, l'autre partie ſe diſſout dans l'eau, mais elle la rend laiteuſe. L'opopanax pris intérieurement, inciſe & diviſe les humeurs viſqueuſes ; il diſſipe les vents & purge lentement : il convient dans les maladies du cerveau, des nerfs, même pour les obſtructions & la ſuppreſſion des regles : extérieurement il amollit les tumeurs, réſout les ſquirres, les nœuds & les ganglions : c'eſt un des ingrédiens de la grande thériaque.

GRANDE ÉCAILLE. Poiſſon des Antilles, qui tire ſon nom de ce qu'il eſt couvert de grandes écailles ; il nage en troupe ; ſa longueur eſt de cinq à ſix pieds ; ſa chair eſt graſſe & d'un bon goût.

GRAND GOSIER ou ONOCROTALE. *Voyez* PÉLICAN.

GRANIT ou GRANITE, *granitum*. Le granite eſt compoſé eſſentiellement de petites pierres opaques comme grenelées, les unes très-dures, d'autres aſſez tendres, toutes liées enſemble par une eſpece de ciment naturel plus ou moins fort. Ce mélange qui donne des étincelles quand on le frappe avec le briquet, fait regarder le granite comme une pierre de roche plus compoſée, mais moins durable que le *porphyre*. Voyez ce mot.

Les granites dont la liaiſon eſt imparfaite, ou dont le ciment eſt trop tendre, ne peuvent être employés aux ouvrages qui exigent que la pierre ſoit pleine, ou qui demandent un poli vif. Ceux dans leſquels le ciment eſt d'une force & d'une dureté ſuffiſantes, ſont les plus ſolides & les plus beaux. Les grains du granite, & la matiere qui les lie, varient de cou-

leur : on en trouve dont le fond eſt blanc & quartzeux ; dans d'autres il eſt rouge, & de nature ſilicée ou de ſpath fuſible ; dans d'autres enfin il eſt ou vert ou jaune, & très-dur. Eſt-il tendre & ſpatheux, il eſt farineux & quelquefois calcaire ; alors il ſe détruit promptement, & ce n'eſt qu'un *faux granite.*

Si l'on conſidere bien les granites & leur tiſſu, on diſtingue au premier coup d'œil une ſorte de reſſemblance avec les marbres ; ce qui les a fait placer dans ce genre de pierres par quelques Naturaliſtes. Ils en different cependant eſſentiellement par les parties conſtituantes. Le marbre eſt une pierre calcinable ; au lieu que le granite eſt compoſé ordinairement de petits grains durs, de matieres vitreuſes, & d'un ciment mêlé de paillettes de mica, qui réſiſte au feu ordinaire ſans paſſer à l'état d'un verre parfait. Le ciment qui unit ces pierres vitreſcentes, étant plus ou moins terreux, doit à la longue être en priſe à l'injure des temps ; c'eſt effectivement ce qui arrive. M. *de la Condamine* a remarqué que les faces de l'aiguille de Cléopâtre ſubſiſtante encore à Alexandrie, qui ſont les plus expoſées aux mauvais vents, ſe calcinent à l'air, de façon qu'on ne peut plus rien connoître aux caracteres hiéroglyphiques dont elles étoient chargées. A la vérité cette deſtruction n'eſt produite qu'après un laps de temps conſidérable ; & peut-être l'énormité de la maſſe eſt-elle la ſeule cauſe qui ait fait crevaſſer & déſunir les petites maſſes : par ce moyen le ciment aura été en priſe aux injures de l'air, & le granite aura perdu ſon poli ; mais d'ailleurs le fond de ce granite eſt encore excellent : il n'en eſt pas de même des colonnes de granite que l'on voit dans la place de Séville ; quoiqu'élevées depuis peu de temps, elles ſont prodigieuſement altérées. Cette différence vient de la nature des pierres & du ciment.

Les carrieres de l'Egypte ont fourni aux Egyptiens ces morceaux de granite d'une grandeur prodigieuſe, dont les Rois ont fait conſtruire à l'envi de ſuperbes monumens pour braver la mort & le temps, ou pour ſauver leur être de l'oubli ; monumens qui, après la deſtruction de cette Monarchie, ont ſervi & ſervent encore à l'ornement & aux faſtes des plus riches Capitales, tant de l'Europe que de l'Egypte même. Les fameux obéliſques Egyptiens que l'on voit encore à Rome ſont d'un rouge violet ; c'eſt le *granito roſſo* des Italiens. La grandeur énorme de ces pierres, & la diverſité de nature que paroiſſent avoir entr'elles les parties dont le granite eſt compoſé, a fait croire à quelques uns que ces pierres avoient été fondues, en un mot, qu'elles étoient l'ouvrage de l'art, & non de la

nature : mais, nous le répétons, tout l'art des Anciens, l'induſtrie Egyptienne, ne conſiſtoit à cet égard qu'à chercher ces groſſes maſſes de granite, & à détacher & tirer des entrailles de la terre les morceaux très-grands, dont ils faiſoient leurs colonnes & leurs obéliſques.

On s'eſt imaginé, ſans fondement, qu'il n'y avoit que l'Egypte qui pût fournir du granite. La plupart des îles de l'Archipel ſont couvertes d'un granite blanc ou griſâtre, pétri naturellement avec des morceaux de mica noirâtres & brillans. M. *de Tournefort* en a vu à Conſtantinople, dont le fond eſt iſabelle, piqué de taches couleur d'acier. Le granite violet oriental, qui eſt marqué de rouge & de blanc, vient de l'île de Chypre; celui de Corſe, qu'on tire près de San-Bonifacio, eſt rouge, mêlé de taches blanches; celui de Monte-Antico près de Sienne, eſt vert & noir; celui de l'île d'Elbe ſur la côte de Toſcane, eſt rouſſâtre; les Romains l'aimoient & en tiroient une grande quantité de cet endroit-là. Le granite Pſaronien eſt ainſi nommé de ſes taches qui imitent la couleur du ſanſonnet. Le granite de Saxe eſt pourpre. On trouve en abondance dans l'île de Minorque du ſuperbe granite rouge & blanc, marqueté de noir, de blanc & de jaunâtre, dont on fait à Londres de très-beaux deſſus de table. L'Angleterre, l'Irlande, &c. poſſedent deux ſortes de granites, du noir & blanc fort dur, & du granite rouge, blanc & noir, d'une grande beauté. Enfin M. *Guettard* nous apprend dans les *Memoires de l'Académie Royale des Sciences, année* 1752, que pluſieurs Provinces du Royaume de France pourroient nous fournir des carrieres immenſes de granite, & que quelques-unes en peuvent donner des morceaux qui ne le céderoient, ni en grandeur ni en dureté, à celui qu'on tiroit autrefois de l'*Egypte*. Dans les voyages, pour l'Hiſtoire Naturelle, que nous avons faits en France, avec la protection & l'aveu du Gouvernement, nous avons examiné ces mêmes carrieres de granite; & dans la comparaiſon que nous en avons faite à l'aide du ciſeau, du briquet, & par les expériences chimiques, nous avons jugé que celui des environs d'Agey, près la montagne de Sombernon en Bourgogne, étoit le plus beau granite du Royaume, & qu'il pouvoit par ſa dureté, ſa peſanteur, ſa nature, contrebalancer à tous égards celui d'Egypte. Il ſe trouve de même en maſſes de roches d'une grandeur énorme.

On trouve le même ordre dans les foſſiles & les différens terrains de l'Egypte, de l'Aſie & de la France. Il paroît qu'il y a, comme en France, une bande marneuſe, qui ne produit que des pierres blanches à bâtir,

enveloppées d'une bande ſchiſteuſe, qui contient des marbres, des granites, & toutes ſortes de productions métalliques, & qui enveloppe à ſon tour une bande purement ſablonneuſe; telle eſt la remarque de M. *Guettard.*

Dans pluſieurs de nos Provinces on bâtit les maiſons, & on pave les chemins avec du granite, capable d'être employé aux ouvrages les plus recherchés. Il y a déjà quelques années qu'on en fait des chambranles, des portes, des cheminées : toutes les colonnes qui paſſent pour être de pierre fondue, ſont de granite de France. Nos granites les plus beaux, ſont ceux des environs d'Agey & du Mont-Dauphin, ceux des environs d'Alençon, de Limoges & de Nantes. Il s'en trouve d'aſſez beaux près de la ſource de la Dordogne. Il y en a auſſi aux environs de Saint-Sever en baſſe Normandie, du côté de Granville; on le nomme dans le pays *carreau de Saint-Sever* ou du *Gaſt*, parce qu'effectivement dans la forêt du *Gaſt*, il s'en trouve qu'on ſépare facilement en tablettes avec des coins de fer. Voici une anecdote qui mérite de trouver place ici. Au mois de Novembre 1768, on a découvert une énorme maſſe de granite, & iſolée, dans un vaſte marais, près d'une baie que forme le golfe de Finlande. On l'a fait meſurer, & l'on a trouvé que ſa hauteur, priſe de la ligne horizontale, eſt de vingt-un pieds, ſur quarante-deux de longueur & de largeur; on a oſé former le deſſein hardi & digne des anciens Romains, de faire tranſporter ce rocher juſqu'à St. Pétersbourg pour ſervir de piédeſtal à la ſtatue équeſtre de Pierre le Grand, que Catherine II fait ériger en cette Ville à la gloire de ce Héros légiſlateur. A l'inſpection de ce bloc, on fut frappé d'étonnement; on reconnut qu'un coup de foudre avoit fracaſſé la pierre d'un côté; on abattit ce morceau endommagé, & l'on crut diſtinguer comme un aſſemblage de pierres fines. Mais on ſait que le granite n'eſt pas une pierre homogene, c'eſt un compoſé de quartz, de ſpath fuſible, de mica, liés enſemble par un ciment. Le quartz eſt quelquefois criſtaliſé en pointe de diamant, & peut être de différentes couleurs; le ſpath fuſible eſt quelquefois teint de rouge foncé, comme les grenats; en jaune, comme la topaſe; en violet, comme l'améthyſte; le mica a ſouvent l'éclat de l'argent natif en feuilles; & tous ces accidens naturels ont été pris pour autant de pierres précieuſes par des perſonnes qui n'étoient pas Naturaliſtes, ainſi que nous l'avons jugé d'après les échantillons qu'on nous en a remis : au reſte ce granite eſt très-beau, il eſt de la nature de ceux qu'on appelle *indeſtructibles.* Mais cette indeſtructi-

bilité ne peut pas être comparée à celle du porphyre. Le granite étant une pierre formée par l'aggrégation de matieres de différentes natures, une telle masse exposée à l'air libre pourra recevoir des altérations par le grand froid & le poids de la statue; heureusement que l'Artiste chargé de l'exécution de ce monument a imaginé de le laisser en roc brut & escarpé, afin de marquer à la postérité d'où le grand Monarque étoit parti, & quels obstacles il avoit surmontés : cette idée aussi neuve que sublime, conservera la masse en son entier; elle ne pourra être altérée que par le pourtour, & la statue fixée au milieu de la superficie n'altérera pas sensiblement un tel bloc, dont le poids calculé géométriquement monte à trois millions deux cents mille livres. Le plus grand obélisque qu'on connoisse, celui que Constance, fils de Constantin le Grand, fit transporter d'Alexandrie à Rome, ne pesoit que neuf cents sept mille sept cents quatre-vingt-neuf livres; ce qui ne fait pas la troisieme partie du poids du rocher porté à Pétersbourg. Au reste le transport & l'élévation de ces monumens colossaux effraient toujours l'imagination.

GRAPPELLES. *Voyez* Glaiteron.

GRAPPE MARINE. *Voyez* Zoophyte & Raisin de mer.

GRASSETTE. *Voyez* Orpin.

GRASSETTE, *pinguicula aut oleosa.* Cette plante, curieuse & utile à connoître, se nomme aussi *herbe grasse* ou *huileuse :* elle croît sans culture dans les prés & autres lieux humides & marécageux, & sur les montagnes arrosées des eaux qui proviennent de la fonte des neiges. Quoiqu'on la rencontre aux environs de Paris, elle aime mieux les pays froids. Elle est vivace, & se multiplie de graines sans être cultivée; car on a de la peine à la faire venir dans les jardins.

Sa racine consiste en quelques fibres blanches, assez grosses, eu égard à la petitesse de la plante : elle pousse six à huit feuilles, couchées sur terre, oblongues, obtuses en leur extrémité, luisantes comme si elles étoient frottées d'huile ou de beurre, unies, sans dentelures, & d'un vert pâle. Il s'éleve d'entr'elles des pédicules hauts comme la main, qui soutiennent chacun en son sommet une fleur violette, ou blanche, ou purpurine, semblable à celle de la violette, mais d'une seule piece coupée en deux levres, & terminée dans son fond par un long éperon. A la fleur succede un fruit ou coque enveloppée d'un calice par le bas, laquelle s'ouvre en deux quartiers, & laisse voir un bouton qui contient plusieurs semences menues & arrondies.

La

La graſſette eſt vulnéraire, & ſi conſolidante, que ſes feuilles, froiſſées entre les doigts, & appliquées ſur les coupures & autres plaies récentes, les guériſſent promptement. Le ſuc onctueux & adouciſſant qu'on en exprime, ſert d'un liniment merveilleux pour les gerçures des mamelles des femmes, des vaches & du pis des rhennes : on en fait en quelques pays un vin médicamenteux, ou un ſirop qui purge aſſez bien les féroſités. Il y a des perſonnes qui jettent une poignée de ſes feuilles dans un bouillon de veau ; ce qui le rend laxatif & propre dans les conſtipations. Mais le principal uſage de cette plante eſt extérieur : ſa racine pilée & cuite en cataplaſme, ſoulage & même guérit les douleurs ſciatiques & les hernies des enfans. Dans le Nord on ſe ſert de ſes feuilles écraſées pour rendre les cheveux blonds. Les Payſannes, en Dannemarck, ſe ſervent du ſuc gras de ſes feuilles, au lieu de pommade : elles en frottent leurs cheveux, dont elles forment enſuite des boucles & des treſſes. Cette eſpece de pommade donne de la conſiſtance à leur friſure. M. *Linnæus* dit qu'il y a peu de Médecins qui connoiſſent les vertus ſingulieres de cette plante, & ſur-tout du ſuc graiſſeux de ſes feuilles : il ajoute que les Laponnes verſent par-deſſus ces feuilles fraîches le lait de leurs rhennes récemment trait & encore tout chaud, après quoi elles le laiſſent repoſer pendant un jour ou deux pour qu'il s'aigriſſe. Cette opération lui fait acquérir plus de conſiſtance, ſans que la féroſité s'en ſépare, & le rend très-agréable au goût, quoiqu'il ait moins de crême. Il ſuffit de mettre une demi-cuillerée de ce lait caillé ſur de nouveau lait, pour le faire cailler de même, & ainſi de ſuite, ſans que le dernier ſoit inférieur en rien au premier : néanmoins ſi on le garde trop long-temps, il ſe convertit en féroſité, que les Lapons appellent *ſyra.* Les Anglois méridionaux appellent la graſſette *whytroot*, ce qui ſignifie *tue-brebis*, parce qu'elle fait mourir les moutons qui en mangent, faute d'autre nourriture.

GRATECUL, eſt le fruit qui ſuccede à l'églantine, c'eſt-à-dire, à la fleur de l'églantier. *Voyez au mot* ROSIER SAUVAGE.

GRATERON. Nom donné au *muguet des bois* & au glouteron, dont les fruits s'accrochent aux habits des paſſans : *voyez* GLAITERON *&* MUGUET DES BOIS. Le véritable grateron eſt le RIEBLE, *aparine vulgaris.* Cette plante qui vient communément dans les haies & quelquefois parmi les blés, a une racine menue, fibreuſe. Ses tiges ſont carrées, rudes au

toucher, genouillées, pliantes, grimpantes, branchues & fort longues. Ses feuilles étroites, rudes & terminées par une petite épine, sont au nombre de cinq, six ou sept, disposées en étoile, comme celles de la garance autour de chaque nœud des tiges. Ses fleurs sont petites, blanchâtres, en cloche, découpées en quatre parties, & portées sur de longs pédicules attachés aux nœuds de la tige. Aux fleurs succede un fruit dur, cartilagineux, noirâtre, contenant deux graines creusées en leur milieu, & qui, en se durcissant, prennent un poli vif. Dans ce pays-ci, les filles qui travaillent en dentelles, en font des têtes à leurs aiguilles. Cette plante est apéritive & un peu sudorifique. La racine de grateron engraisse la volaille, mais elle rougit ainsi que la garance les os des animaux. *Voyez* GARANCE.

GRATIOLE, ou HERBE A PAUVRE HOMME, *gratiola*, est une plante qui croît dans les prés & dans les marais. Ses racines sont blanches, noueuses, fibreuses & rampantes. Ses tiges sont droites, également noueuses & longues de plus d'un pied. Ses feuilles naissent deux à deux, opposées : elles sont longues, étroites, crenelées en leurs bords, veinées & fort ameres. Ses fleurs naissent des aisselles des feuilles en Juin & Juillet : elles sont seule à seule, attachées à des pédicules menus : elles ont la figure d'un dé à coudre ; ordinairement elles sont purpurines, quelquefois blanches. Elles contiennent quatre étamines, dont deux sont stériles ou sans sommets, & un seul pistil. A chaque fleur succede une petite coque ovale, divisée en deux loges, qui contiennent des semences menues, rousâtres, qui mûrissent en Août & en Septembre.

Toute cette plante est sans odeur ; mais elle a une grande amertume mêlée d'astriction. On la place parmi les purgatifs hydragogues ; en effet, elle purge fortement la pituite épaisse : elle est vermifuge & utile contre les vieilles douleurs du coccyx & les fievres invétérées : elle ne convient qu'aux personnes robustes ; car elle cause souvent à ceux qui sont foibles des superpurgations. On prescrit cette plante fraîche à la dose de demi-poignée ; ou étant seche & mondée de ses tiges, à la dose d'un gros après l'avoir fait macérer dans de l'eau bouillante ou dans du vin. L'infusion de cette plante purge davantage que son suc. Les paysans de la Suisse en font un grand usage. On a observé que si dans certains climats la gratiole fraîche est un émétique dangereux & un purgatif puissant, dans d'autres elle est, étant séchée, sans vertu. Au reste, selon M. *Bourgeois*, on peut

adoucir considérablement l'action de la gratiole en la faisant infuser pendant douze heures dans l'eau froide, & l'adoucissant avec le miel, après avoir coulé l'infusion.

GRAVELLE. On donne ce nom au *calcul* & à la lie de vin qui a passé à la presse. *Voyez* CALCUL *& le mot* VIGNE.

GRAVIER, *saburra mixta.* Nom qu'on donne vulgairement au gros sable, qui n'est souvent qu'un amas de petits cailloux & de petites pierres, c'est-à-dire, de fragmens de spath dur, de quartz, de petits éclats de silex & de paillettes talqueuses. La grosseur & la proportion des parties de ce gravier sont assez inégales. Les graviers se trouvent dans l'anse de certains rivages de la mer, sur le bord des rivieres, & au pied des montagnes arrosées par des torrens, même dans quelques endroits de la campagne, où ils sont répandus par couches qui varient infiniment pour l'étendue, la profondeur & la nature des pierres qui les composent. Mais en général, dans quelque endroit que le gravier se trouve, il semble toujours y avoir été apporté par les eaux, attendu que les pierres qu'on y remarque sont toujours plus ou moins arrondies; ce qui a dû se faire par le roulement.

On se sert du gravier le plus fin pour sabler les allées des jardins, les parterres & les bosquets: on choisit le plus gros pour donner du corps aux ciments que l'on emploie dans les grands chemins, pour les chaussées & pour la grosse maçonnerie.

Les Anglois ont un gravier dur d'une nature excellente, & qui surpasse tous les autres en bonté; on l'emploie aussi aux grands chemins, & on en fait des routes très-unies, & beaucoup plus commodes que le pavé pour les voitures: le gravier d'Angleterre le plus estimé est celui de Black-Heath; il est entiérement composé de petits cailloux parfaitement arrondis. Louis XIV offrit à Charles II de lui fournir assez de grais taillé en cube pour paver la ville de Londres, à condition que ce Prince lui donnât en échange la quantité de gravier nécessaire pour sabler les jardins de Versailles; mais cet échange n'a pas eu lieu.

GRAVISSANTE. On donne ce nom à la chenille qui se nourrit de l'absinthe verte qui croît sur les digues de la mer. Cette espece de chenille est farouche, & rue de la partie postérieure du corps pour peu qu'on y touche. Lorsqu'elle mange, elle s'enveloppe dans les feuilles, de façon qu'on a de la peine à l'appercevoir; en descendant, elle se couvre adroitement la tête de la partie postérieure de son corps: elle ronge aussi les

branches d'abſinthe qu'elle laiſſe tomber à terre, & s'y enveloppe pour attendre le temps de ſa métamorphoſe. Il ſort de ſa chryſalide un papillon, dont la bigarrure & les couleurs ſont admirables.

GRAYE. *Voyez* Freux.

GRÊBE, ou Colimbe, *colymbus*. Nom donné à un genre d'oiſeaux aquatiques dont on diſtingue pluſieurs eſpeces, & dont le caractere eſt de ne point avoir de queue. Le (ou la) grêbe a près de deux pieds de longueur depuis l'extrémité du bec juſqu'au bout des ongles; il eſt plus gros que la foulque, ſur-tout le grêbe vulgaire du lac Léman. La tête eſt petite, les ailes & les jambes très-courtes, le bec étroit, droit, aigu, & long de deux pouces: les plumes du derriere de la tête ſont un peu plus longues que les autres, & forment une petite crête partagée en deux pointes; le plumage ſupérieur de la tête, du dos & du deſſous des ailes eſt brunâtre: le plumage du cou & du ventre eſt d'une couleur blanche, luiſante & argentée. Les côtés de la poitrine & du corps ſont tiquetés de teintes fauves: les pieds ſont griſâtres & ont chacun quatre doigts garnis d'ongles qui reſſemblent à ceux de l'homme. Les doigts ſont bordés d'une membrane, mais qui ne les unit pas les uns aux autres.

La poitrine & le ventre du grêbe ſont très-recherchés à cauſe de la belle couleur blanche & brillante des plumes & de leur fineſſe. On en fait des manchons, des garnitures de robes & d'autres parures de femmes: on trouve beaucoup de ces oiſeaux ſur le lac de Geneve: c'eſt même de cette ville qu'on tire le plus grand nombre des peaux de grêbe, & les plus belles; mais elles y deviennent toujours de plus en plus rares: il en vient auſſi de Suiſſe: il s'en trouve en Bretagne & quelquefois en d'autres provinces de France, mais elles ne ſont pas ſi eſtimées; on les appelle dans le commerce *grêbes de pays*. Il y a la grande & petite *grêbe huppée*, (*colymbus criſtatus*) qui fréquentent les lacs, les fleuves & les bords de la mer. La *grêbe cornue* ou à capuchon de la grande & petite eſpece, dont le cou & la tête ſont ornés de longues plumes noires & d'un faiſceau de plumes orangé près de chaque œil. Ces faiſceaux ſont très-flexibles dans l'eſpece appellée *grêbe à oreilles*, & qui fréquente les endroits empoiſſonnés. La *grêbe* de l'île de Saint Thomas en Amérique n'eſt pas plus groſſe qu'une poulette; ſes yeux ſont d'un gris roux environnés de blanc. On appelle *caſtagneux* la grêbe de riviere; elle eſt de la groſſeur d'un petit poulet, le plumage du dos eſt ou brunâtre ou noi-

râtre. L'on trouve aussi des grèbes de riviere en Amérique, notamment à la Caroline & à Saint Domingue.

GRÊLE, *grando.* Est une eau de pluie qui est condensée & cristallisée par le froid, en passant dans la moyenne région, avant de tomber sur la terre. La grêle est en cristaux de différentes formes & grosseurs : on en voit en petits grains, qui sont également durs, de même nature que la glace ordinaire, & presque toujours anguleux ; d'autres sont d'un côté demi-transparens ; concaves ou à noyaux ; & de l'autre part, farineux, comme si c'étoit de la neige conglomérée ; d'autres enfin sont en grains ou arrondis, ou coniques & pyramidaux, ou en tablettes oblongues. Quelquefois on y trouve de petites pailles enfermées. Nous disons qu'on remarque dans les grains de grêle une assez grande variété, qu'ils different par la grosseur, par la figure, par la couleur. Examinons plus particuliérement toutes ces différences.

Il est constant que la grosseur de la grêle dépend beaucoup de celle des gouttes de pluie dont elle est formée ; & tous les Naturalistes ont observé que la grêle & la pluie qui tombent sur le haut des montagnes, sont toujours plus petites, toutes choses d'ailleurs égales, que celles qui tombent dans les vallées : ainsi la pluie peut être fort menue à une certaine hauteur de l'atmosphere & devenir toujours plus grosse à mesure qu'elle tombe, parce que plusieurs petites gouttes s'unissent en une seule : de même un grain de grêle déjà formé par un degré de froid considérable, gele toutes les parties d'eau qu'il touche dans sa chute, ce qui augmente considérablement son volume & son poids. C'est par ces causes, ou par quelqu'autre semblable qu'il arrive quelquefois que la grêle est d'une grosseur prodigieuse : on en a vu dont les grains étoient aussi gros que des œufs de poule & d'oie : il y a quelques années qu'il tomba dans les environs du Périgord des cristaux de grêle plus gros que le poing & qui pesoient plus d'une livre. L'*Histoire de l'Académie des Sciences* parle d'une grêle semblable qui ravagea le Perche en 1703 ; les moindres grains étoient comme des noix, les moyens comme des œufs de poule, d'autres étoient comme le poing, & pesoient cinq quarterons. Tels étoient encore les grains qui tomberent à Vienne le 7 Juin 1722, pendant la procession du Saint Sacrement ; & ceux du fameux orage qu'on a éprouvé à Grenoble en 1770. *Voyez à l'article* ORAGE.

Nicephore Caliste, *Hist. Eccl. lib. c. 36*, *pag.* 701, rapporte qu'après la prise de Rome par Alaric, il tomba dans plusieurs endroits des morceaux

de grêle qui pesoient huit livres. En 824 il tomba près d'Autun en Bourgogne, parmi la grêle, un amas de glaçons long de seize pieds, large de sept & de l'épaisseur de deux. Le premier Mai 1723, il y eut un violent orage autour de Londres, pendant lequel il tomba des morceaux de grêle de l'épaisseur de quatre pouces : celle qui tomba à Leicester avoit cinq pouces, & tua plus de vingt personnes. A la fin d'Août 1720, il s'éleva près de Creme en Italie un orage, pendant lequel il tomba des morceaux de grêle qui pesoient six livres. A Boulogne en Picardie, dans le fameux orage qu'on y essuya au mois d'Août 1722, la plus petite grêle qui tomba accompagnée de la foudre, pesoit une livre, & la plus forte huit : tous les habitans crurent que la ville alloit périr ; plusieurs de ces grains étoient en aiguilles ou en fourchons. On est porté à croire qu'il ne grêle que pendant le jour, cependant les grêles nocturnes du fameux orage de Basle & de Zurich du 29 Juin en 1449, du 21 Juin & du 20 Août en 1574 dans la Valteline, du 14 Juillet 1597 à Rothembourg, du 11 Juillet 1689 à Vienne, (les grains de grêle étoient si gros, qu'ils écraserent hommes, bestiaux, blés, &c.), du 4 Juillet 1719 à Trieste, du 25 & du 29 Juillet suivant à Nuremberg & à Geneve, du 19 & du 30 Septembre suivant à Cartal, bourg situé sur le bord du golfe de Nicomédie en Turquie, & quantité d'autres, fournissent des exemples trop frappans du contraire. La plupart des glaçons de ces grêles nocturnes étoient gros comme des œufs d'autruche. On trouva près de Cartinare trois énormes grêlons aussi gros que les plus grosses bombes, qui après être fondus en partie, pesoient encore chacun six livres.

Une chose assez constante parmi toutes les variétés de la grêle, c'est que les grains qui tombent dans le même orage, sont tous à-peu-près de même figure.

La transparence & la couleur de la grêle ne sont pas plus exemptes de variations que sa grosseur & sa figure : la chute & la vîtesse de ce météore sont accompagnées de plusieurs circonstances la plupart assez connues : en cet instant le temps est communément très-sombre, & lorsque la grêle est un peu grosse, l'orage qui la donne est excité d'ordinaire par un vent assez impétueux, & qui continue de souffler avec violence pendant qu'elle tombe : dans ce cas le vent n'a quelquefois aucune direction bien déterminée, & il paroît souffler indifféremment de tous les points de l'horizon. Ce qu'on remarque assez constamment, c'est qu'avant la chute de la grêle il y a toujours du changement dans les vents. Quand il grêle, & même

avant que la grêle tombe, on entend ſouvent un bruit dans l'air cauſé par le choc des grains que le vent pouſſe les uns contre les autres avec impétuoſité. La grêle tombe ſeule ou mêlée avec la pluie, & dans le premier cas la pluie la précéde ou la ſuit. On a obſervé que quand la grêle eſt un peu conſidérable, elle eſt preſque toujours accompagnée de tonnerre; jamais le tonnerre ne gronde & n'éclate avec plus de force que dans ces grêles extraordinaires dont nous avons parlé, dont les grains ſont d'une groſſeur ſi prodigieuſe; les éclairs, les foudres ſe ſuccedent ſans interruption; le ciel eſt tout en feu; l'obſcurité de l'air eſt d'ailleurs effroyable. Quoique les orages qui donnent la grêle ſoient quelquefois précédés de chaleurs étouffantes, on remarque néanmoins que pour l'ordinaire aux approches de l'orage, & plus encore après qu'il a grêlé, l'air ſe refroidit conſidérablement. La grêle eſt plus fréquente à la fin du printems & pendant l'été qu'en aucun autre temps de l'année.

Communément la grêle ne conſerve pas long-temps ſa forme & ſa ſolidité: elle ſe réſout en liqueur auſſi-tôt qu'elle eſt tombée ſur la terre, dont la température eſt bien oppoſée à celle de l'atmoſphere d'où elle nous parvient. Cela n'empêche pas que les ravages qu'elle produit ſur la terre ne ſoient très-conſidérables, & d'autant plus affreux & plus funeſtes, qu'on ne ſait comment les prévenir, ni comment les réparer, ſurtout lorſque l'orage eſt impétueux. Lorſque les grains de grêle ſont un peu gros, ils mettent en pieces tout ce qu'ils rencontrent; ils renverſent les moiſſons, hâchent juſqu'à la paille des blés, détruiſent ſans reſſource les vendanges, briſent les branches, les feuilles & les fruits des arbres, caſſent les vitres des habitations, tuent les oiſeaux dans l'air, écraſent ou terraſſent les troupeaux qui ſe trouvent dans la campagne; les hommes même en ſont quelquefois bleſſés mortellement. Au mois d'Août 1768, il tomba dans le canton de Berne en Suiſſe, ſur vingt villages, une grêle dont les grains les plus communs étoient gros comme des œufs de pigeon, les moyens comme des œufs de poule, & les plus gros comme le poing & au-delà; il y en avoit qui peſoient dix-huit onces. Cette grêle ravagea non-ſeulement tout ce qui reſtoit dans la campagne, & caſſa plus d'un million de tuiles ſur les toits des maiſons; en ſorte que les pauvres habitans ſe trouverent ſans couvertures, & inondés par un déluge d'eau qui ſuccéda à la grêle; leurs fourrages & leurs grains en furent conſidérablement endommagés: elle tua en outre les vaches & les moutons qui ſe trouvoient dans les campagnes. On a vu des grêles dont la qualité

étoit telle, qu'elle détruisoit pour plusieurs années l'espérance de la récolte. De-là vient que des économes intelligens arrachent les arbres trop maltraités de la grêle, & en plantent d'autres à la place. Heureusement que tous les pays ne sont pas également sujets à la grêle : les nuages qui la donnent se forment & s'arrêtent par préférence, si l'on peut s'exprimer ainsi, sur certaines contrées ; rarement ces nuages parviennent jusqu'au sommet de certaines montagnes fort élevées, mais les montagnes les rompent & les attirent ou les renvoient sur les vallons voisins. L'exposition à de certains vents, les bois, les étangs, les rivieres qui se trouvent dans un pays doivent être considérés. Indépendamment des variétés qui naissent de la situation des lieux, il en est d'autres d'un autre genre, dont nous sommes tous les jours les témoins ; de deux champs voisins exposés au même orage, l'un, dit M. *de Ratte*, sera ravagé par la grêle, l'autre sera épargné : c'est que toutes les nues dont la réunion forme l'orage sur une certaine étendue de pays, ne donnent pas de la grêle ; il grêlera fortement ici, & à quatre pas on n'aura que de la pluie. Tout ceci, dit cet Observateur, est assez connu. Nous avons vu assez souvent en Suisse la grêle se former au-dessus d'un vallon à une hauteur fort inférieure à celle des montagnes voisines, qui jouissoient pendant ce temps-là d'une douce température. Au reste ce n'est pas dans les seuls écrits des Physiciens qu'il faut chercher des détails sur ces sortes de phénomenes ; les Historiens dans tous les temps ont pris soin de nous en transmettre le souvenir. Aujourd'hui, lorsqu'une de ces grêles extraordinaires désole quelque contrée, les nouvelles publiques ne manquent guere d'en faire mention. *Voyez* la Dissertation sur la nature & la formation de la grêle, par M. *Moncicler*, qui a remporté le prix de l'Académie de Bordeaux en 1754.

GRÉMIL ou HERBE AUX PERLES, *litho-spermum aut milium solis*. Plante de la famille des borraginées, & qui vient d'elle-même en certains pays aux lieux incultes, & qu'on cultive aussi dans quelques endroits, à cause de sa semence qui est d'usage en Médecine.

Sa racine est à-peu-près grosse comme le pouce, ligneuse & fibreuse : elle pousse plusieurs tiges à la hauteur d'un pied, droites, cylindriques, rudes & branchues. Ses feuilles sont nombreuses & alternes, longues, étroites, pointues, sans queue, velues, d'un goût herbeux, d'un vert plus ou moins foncé. Ses fleurs sont portées sur des pédicules courts, qui naissent aux sommets des tiges & des rameaux, dans l'aisselle des feuilles : elles

elles ſont petites, blanches, monopétales, en forme d'entonnoir ou évaſées en haut, découpées en cinq parties, renfermant cinq étamines & un piſtil, & contenues dans un calice oblong & velu, qui eſt auſſi fendu en cinq quartiers. Il ſuccede à ces fleurs des ſemences dures, ordinairement au nombre de quatre, arrondies, polies, luiſantes, de la forme & de la couleur des perles.

Cette graine a un goût de farine, viſqueux & un peu aſtringent. *Néhémie Grew* dit qu'elle fait effervеſcence avec les acides : elle paſſe pour un grand diurétique & un anodin très-doux : elle défend les reins & la veſſie de l'âcreté des urines. Priſe en émulſion : elle chaſſe le gravier, arrête la gonorrhée, facilite l'accouchement : elle eſt également bonne pour la colique venteuſe & la néphrétique. On ſubſtitue ſouvent à la graine de l'*herbe aux perles*, celle du *grémil rampant*, ou celle de la *larme de Job*. Voyez ces mots.

GRÉMIL RAMPANT, *litho-ſpermum minus repens*. Sa racine eſt tortueuſe & noire. Ses tiges ſont grêles, couchées à terre & noirâtres, ainſi que ſes feuilles. Ses fleurs ſont bleues, & ſes graines reſſemblent à celles de l'orobe. Cette eſpece de grémil a les mêmes vertus que la précédente.

GRENADE & GRENADIER, *malus punica*. Il y a pluſieurs eſpeces de grenadiers, différens par leurs fleurs & par la ſaveur de leurs fruits. On les diſtingue en cultivés ou domeſtiques, & en ſauvages. Le grenadier qui donne la grenade, eſt cultivé; c'eſt un petit arbre dont les branches ſont menues, anguleuſes, revêtues d'une écorce rougeâtre ; ſes rameaux ſont armés d'épines roides; ſes feuilles ſont placées ſans ordre, ayant quelque reſſemblance à celles de l'olivier ou du grand myrte : elles ſont d'une odeur forte & déſagréable, lorſqu'on les froiſſe entre les doigts. Les fleurs ſont de couleur écarlate, diſpoſées en roſe à cinq pétales, contenues dans un calice qui repréſente une eſpece de petit panier à fleurs; ce calice eſt oblong, dur, purpurin, large par en haut, & a, en quelque maniere, la figure d'une cloche : on l'appelle *cytinus*. Aux fleurs ſuccedent des fruits à-peu-près de la groſſeur des pommes, garnis d'une couronne, un peu applatis des deux côtés. L'écorce de ces fruits eſt de couleur rouge en dehors : elle eſt ridée, épaiſſe comme du cuir, dure & caſſante. Le fruit eſt jaune intérieurement : il a une ſaveur acide, ou douce ou vineuſe, ſuivant l'eſpece de grenadier : il contient un grand

nombre de grains, aſſez ſemblables à ceux du raiſin, dans leſquels eſt une amande amere & un peu aſtringente.

Les grenadiers croiſſent naturellement dans les terrains ſecs & chauds de l'Eſpagne, de l'Italie, de la Provence & du Languedoc. Pour les élever dans les climats froids de la France, il faut les mettre dans des caiſſes, & les porter dans des ſerres chaudes en hiver, ou les planter contre les eſpaliers, & les couvrir de paillaſſons pendant la ſaiſon rigoureuſe. Il eſt eſſentiel de tailler les grenadiers; le ſecret conſiſte à rogner ou à retrancher les branches qui naiſſent mal placées; on conſerve celles qui ſont courtes & bien nourries, & on raccourcit les branches dégarnies, afin de rendre le grenadier plus touffu: c'eſt ce qui en fait la beauté. On a ſoin de les pincer après leur premiere pouſſe de l'année, quand on voit qu'il y a quelques branches qui s'échappent. Sur cela conſultez les excellens préceptes de *Miller*.

Les pepins, & ſur tout l'écorce des grenades, ſont très-aſtringens. On donne, dans les boutiques, à l'écorce le nom de *malicorium*, comme qui diroit *cuir de pomme*: on peut en faire uſage comme de l'écorce de chêne, pour préparer les cuirs: elle change en noir la ſolution du vitriol martial qui eſt verte, & eſt propre par conſéquent à faire de l'encre, ainſi que la noix de galle.

Le ſuc de grenade eſt excellent pour précipiter la bile, pour appaiſer l'ardeur de la ſoif dans les fievres continues: dans le Languedoc on en fait un ſirop, ou une eſpece de limonade, en y mêlant du ſucre, qu'on eſtime cordial & aſtringent & qu'on boit avec plaiſir; on fait plutôt uſage en Médecine des grenades aigres, que de celles qui ſont douces. La grenade aigre contient un acide agréable, qui excite l'appétit & nettoie la bouche. On voit dans les jardins, des grenadiers à fleurs doubles en caiſſe, que l'on regarde comme ſauvages: ils ſont l'ornement des jardins, par la quantité & l'éclat de leurs fleurs qui durent long-temps, & qu'on emploie fréquemment en Médecine pour la dyſſenterie, pour la diarrhée, en un mot comme incraſſantes, & un peu moins aſtringentes que l'écorce. Les Apothicaires & les Droguiſtes vendent ces fleurs doubles de grenadier, ſous le nom de BALAUSTES, *balauſtia*: ils les font venir du Levant Ces arbres en caiſſe ne donnent tant de fleurs, que parceque leurs racines ſont reſſerrées; en pleine terre ils ne pouſſeroient que du bois.

M. *Duhamel* déſireroit que l'on multipliât davantage, dans les Pro-

vinces Méridionales, une eſpece de grenadier nain d'Amérique, afin que l'on pût enter deſſus de groſſes grenades douces; ce ſeroit, dit il, un ornement pour les orangeries : d'ailleurs comme ces arbres ſeroient moins grands que les autres, leur fruit pourroit mûrir dans les ſerres.

GRENADIER. Nom donné au cardinal du Cap de Bonne-Eſpérance, qui n'eſt qu'une ſorte de *moineau*. Voyez ce mot.

GRENADILLE ou FLEUR DE LA PASSION, *granadilla*, eſt le *paſſiflora* de *Linnæus*. C'eſt une belle plante étrangere qui croît en la Nouvelle-Eſpagne, dans la vallée appellée *Lilé* : elle eſt nommée *grenadille*, de ce que l'intérieur de ſon fruit reſſemble un peu à celui de la grenade; & *fleur de la Paſſion*, parcequ'on prétend que le dedans de ſa fleur repréſente une partie des inſtrumens de la paſſion de Jeſus-Chriſt. On en connoît plus de vingt eſpeces, dont on va décrire la principale. Les racines de cette plante ſont rampantes, nouées, fibreuſes, faciles à rompre, de couleur griſâtre, & d'un goût douceâtre : elle pouſſe des ſarmens longs, grêles, rampans, d'un vert rougeâtre, jetant des tenons ou mains qui lui ſervent pour s'attacher aux murailles ou aux arbres voiſins, comme le lierre. Ses feuilles ſont liſſes, nerveuſes, dentelées en leurs bords, d'une belle couleur verte, un peu ſemblable à celle du houblon, rangées alternativement; d'une odeur d'herbe & d'un goût un peu âcre, ayant vers la queue deux petits appendices ou oreilles fort vertes. Ses fleurs ſortent pendant tout l'été des aiſſelles des feuilles : elles ſont grandes, à pluſieurs feuilles, diſpoſées en roſe, blanches, ſoutenues par un calice diviſé en cinq parties : du milieu de cette fleur s'éleve un piſtil garni de cinq étamines, & qui ſoutient un jeune fruit ſurmonté de trois petits corps qui ſont les ſtyles, & qui repréſentent en quelque maniere des clous. Entre les feuilles & le piſtil, eſt placée une couronne frangée : le fruit en croiſſant devient charnu, ovale, preſque auſſi gros qu'une grenade, & de même couleur quand il eſt dans ſa parfaite maturité, mais ne portant point de couronne : il eſt empreint d'une couleur aigrelette, & renferme pluſieurs ſemences ovales, plattes, chagrinées & noires.

Les Indiens, les Braſiliens & les Eſpagnols de l'Amérique ouvrent ces fruits, comme on ouvre des œufs, & ils en hument le ſuc viſqueux avec délices : ils appellent ce fruit en langue du pays *murucuja* ou *maracoc*. Cette eſpece de grenadille ſe trouve auſſi en pluſieurs lieux de S Domingue, & differe des autres grenadilles, principalement en ce que le

nectarium au lieu d'être plat & frangé, a la forme d'un tube ſimple & droit.

Les Jardiniers-Fleuriſtes s'occupent à cultiver pour la fleur un grand nombre d'eſpeces de grenadilles; *Miller* dit que l'on en connoît aujourd'hui treize eſpeces en Angleterre. Le P. *Feuillée* a auſſi décrit quelques eſpeces de grenadilles de la vallée de Lima, & entr'autres celle qu'il surnomme *pomifere*. Ces plantes peuvent s'élever en eſpalier à l'expoſition du midi.

Grenadille de Marqueterie. C'eſt une ſorte d'*ébene rouge*. Voyez Ebene.

GRENADIN, *granatinus*, très-petit oiſeau du genre du moineau, & qui fréquente les rivages ou côtes de l'Afrique & du Bréſil. Son plumage eſt charmant à voir, il eſt d'un beau maron ou brun châtain à la partie ſupérieure de la tête, au cou, à la poitrine; ſa queue eſt d'un très-beau bleu : on voit ſur ſa tête quelques petites plumes de la même couleur, il a la gorge, le bas ventre, les jambes noires, les joues d'un fort beau violet, & le bec d'un rouge de corail.

GRENAT, *granatus gemma*, eſt une pierre précieuſe, d'un rouge de gros vin, & aſſez tranſparente : on en diſtingue de pluſieurs eſpeces & de différentes beautés par l'intenſité des couleurs, par la régularité de la forme & par d'autres propriétés. Il y en a d'un rouge foncé ou obſcur; d'autres ſont jaunâtres, violets & d'un brun foncé, tirant ſur le ſang de bœuf : ce caractere joint à la dureté & au volume, intéreſſe beaucoup les Joailliers. Nous poſſédons un grenat de la groſſeur d'une petite pomme d'api, & nous en avons vu un en Hollande dont le volume égaloit celui d'une groſſe orange de Malthe. Les deux qu'on voit dans le cabinet de Chantilly, ſont dodécaédres & de la groſſeur d'un œuf de poule : l'un a été donné par le Roi de Danemark, & l'autre par le Roi de Suede.

Le grenat n'affecte point de figure déterminée : on en trouve de rhomboïdaux, d'octaédres, de dodécaédres, d'autres à vingt-quatre côtés : ces caracteres joints à la nature des gangues qui leur ſervent de matrices, ſont les marques auxquelles les Naturaliſtes s'attachent par préférence. Il y a des grenats qui contiennent des particules d'or, d'autres des parties d'étain, quelquefois du plomb, les autres enfin du fer : ceux-ci ſont les plus ordinaires; mais tous participent peut-être de l'*étain* & toujours du *fer*. Voyez ces mots. M. *Geoffroy* dit que le grenat ne ſe décompoſe point

dans le feu ordinaire, qu'il se fond au feu du miroir ardent en une masse vitreuse & métallique, qui contient un fer attirable à l'aimant, & qu'il ne perd point pour cela sa couleur. Si cela étoit, il seroit facile de faire un très beau grenat, à la dureté près, en fondant ensemble une certaine quantité de petits grenats; mais l'expérience ne réussit pas. Ce troisieme caractere est du ressort du Chimiste.

Le grenat n'a ni la transparence ni l'éclat brillant des autres pierreries, à moins qu'on ne l'expose à une lumiere vive : de plus il est sujet, dit-on, à s'obscurcir avec le temps & par l'usage. Sa dureté répond à sa beauté, & tient le sixieme ou le huitieme rang dans les pierres précieuses, à compter depuis le diamant. La lime a un peu de prise sur cette pierre, qu'on taille ordinairement en goutte de suif chevée en dessous.

Dans le commerce on distingue les grenats en deux especes principales, à raison de leur beauté, de leur éclat & de leur dureté : on les divise en grenat oriental & en grenat occidental. Le grenat oriental, le plus beau en couleur, est d'un rouge resplendissant tirant sur le noir pourpre ou le violet, & tient le milieu entre l'améthyste & le rubis : le plus haut & le plus riche en couleur se nomme *vermeille* : c'est le *rubini di rocca* des Italiens; il nous vient de Syrie : ceux du même pays, & qui sont d'une beauté inférieure, sont nommés *grenats Syriens*. On en apporte aussi des Royaumes de Calecut, de Cananor, de Cambaye & d'Ethiopie; on les trouve ordinairement détachés & répandus dans la terre de certaines montagnes & dans le sable de quelques rivieres; mais on ne peut jouir de l'éclat ou du jeu de cette pierre qu'au grand jour; car elle paroît presque noire à la lumiere d'une bougie.

Le grenat occidental a beaucoup moins d'éclat : sa couleur tire sur celle de l'hyacinthe : tel est le grenat de Sorane ou de Soraw : on les apporte de Galice en Espagne, de Pyrna en Silésie, de Hongrie, de Boheme près de Prague, de St. Saphorin au Canton de Berne : on les trouve ordinairement dans des ardoises, dans toutes les pierres feuilletées & talqueuses, même dans la pierre à chaux, dans le grais & dans les pierres de roches; quelquefois on les rencontre détachés & isolés, & alors ils sont plus durs. Il y a aussi de riches mines de grenats dans le Brisgaw & près de l'Airol dans le pays d'Ourner en Suisse. Ils sont dodécagones & de la grosseur d'une noisette; leur matrice est schisteuse. On connoît encore les grenats de Zœblitz, qui ont pour matrice la pierre appellée *serpentine*. Ils se trouvent dans une carriere qui est dans la même

montagne d'où l'on tire la ſerpentine. Sur la ſuperficie de la même montagne ſe trouvent des grenats verdâtres dodécaédres auſſi dans leur matrice, & on les nomme dans le pays *grenats impurs* ou *non mûrs*. On voit à Fribourg en Briſgaw les moulins & machines où on les polit, & les ouvriers qui les percent pour en faire des colliers.

A l'égard des grenats d'or, ils ſont noirâtres : on les trouve iſolés à la ſurface de la terre & dans la premiere couche, enveloppés dans du ſable & de la glaiſe : les rivieres & les ruiſſeaux découvrent ces grains ; ils contiennent peu d'or. *Voyez l'article* Or.

Quelques Auteurs conſeillent l'uſage du grenat en poudre depuis dix grains juſqu'à quarante-huit grains pour arrêter le cours de ventre ; mais il y a lieu de penſer que l'uſage intérieur de ce verre dur & naturel eſt ſans efficacité. Le grenat eſt quelquefois un des *cinq fragmens précieux*. Voyez ce mot.

GRENOUILLE, *rana*. C'eſt un animal qui eſt auſſi connu que le crapaud : il eſt en partie terreſtre & en partie aquatique. Il a quatre pieds, reſpire par les poumons, n'a qu'un ventricule dans le cœur, & eſt ovipare.

Il y a des différences notables entre la grenouille & le crapaud : celui-ci a le tronc preſque également ample ; les grenouilles ont le bas ventre bien fait & délié, la tête tout près de la partie antérieure du corps ou de la poitrine, des cuiſſes menues ; leur tête eſt plus alongée que celle des crapauds. La grenouille, comme les chiens, ſe tient accroupie ſur ſes pattes de derriere, & le crapaud rampe communément à terre. Les grenouilles ſont très-vives, leur dos devient arqué & même anguleux ſi on les touche ou qu'on les prenne par les pattes de derriere ; les crapauds au contraire ſont engourdis. Au reſte les pieds de devant des uns & des autres ſont garnis de quatre doigts, ceux de derriere en ont cinq.

On diſtingue pluſieurs eſpeces de grenouilles, dont les différences ſe peuvent prendre des variétés qui ſe trouvent aux parties de leur corps. Les pieds ſont ſouvent d'une ſtructure différènte, car les uns ſont garnis de plus ou moins de doigts, les autres ont des ongles, d'autres n'en ont point, & enfin d'autres ont les pieds palmés. De plus, quelques grenouilles ont le tronc du corps long & menu ; d'autres l'ont convexe & rond ; d'autres ſont couvertes d'une peau unie & ſans taches ; d'autres l'ont chargée de verrues ou de groſſeurs.

Les grenouilles les plus ordinaires ſont, la *grenouille brune terreſtre*,

la *grenouille d'arbre*, nommée *raine* ou *grenouille verte*, & la *grenouille aquatique*, qui est la *grenouille vaste* ou *commune*.

La Grenouille aquatique, est une spece d'amphibie, très-vivace, mais plus aquatique que terrestre : son corps est long de deux pouces & demi, & large d'un pouce ; il est couvert d'un peau lisse, dure, verte en dessus, tachetée de points plombés, & jaunâtre sur un fond blanchâtre en dessous ; son dos est applati ; son ventre ample & comme gonflé ; sa tête est grosse, mais un peu applatie ; ses yeux sont grands & saillans, avec une membrane clignotante ; la bouche est grande & très-fendue ; la mâchoire supérieure de cette grenouille est armée d'une rangée de petites dents, outre deux grandes dents situées aux deux côtés du palais ; la langue est longue, fortement adhérente au bout de la mâchoire inférieure, & libre vers le fond du gosier, comme dans les poissons ; par ce moyen la langue lui sert à enfoncer les alimens dans le fond du gosier. Cet animal a peu de cervelle dans le crâne ; il a quatre pieds, dont ceux de devant sont plus courts, terminés chacun par une espece de main à quatre petits doigts détachés ; ceux de derriere sont plus gros, & fournis de cinq & même six doigts jaunâtres & palmés ; le pouce est plus long que les autres doigts. Cette grenouille n'est point dangereuse.

La Grenouille verte aquatique vit ordinairement dans l'eau des rivieres, des lacs ou des étangs : cependant elle sort aussi au bord quand il fait un beau soleil ; mais si-tôt qu'elle entend quelque bruit, ou qu'elle apperçoit quelqu'un, elle se plonge aussi-tôt dans l'eau. Quand les mâles croassent, ils font sortir des deux coins de la bouche deux vessies blanches & rondes, qui manquent aux femelles ; ce qui fait qu'au lieu de croasser, elles ne font que grogner en enflant la gorge. Cette espece de grenouille surpasse toutes les autres en grosseur, excepté une espece particuliere à l'île de Cuba. La grenouille verte croît pendant dix ans, & peut vivre jusqu'à seize : elle s'accouple en Juin : c'est la meilleure espece à manger. Elle est très-vorace : elle ne se nourrit pas seulement d'insectes & de toutes sortes de lézards aquatiques, elle se jette aussi sur les jeunes souris & sur les petits oiseaux, souvent sur les canards nouvellement éclos. Au temps de leurs amours, les mâles croassent fortement. Le frai des femelles tombe au fond de l'eau sans y remonter. C'est l'espece de grenouille la plus féconde en œufs. ; les sortes de vers

qui en proviennent, ont besoin de cinq mois pour arriver à la forme de grenouille parfaite.

La Grenouille d'arbre ou Raine, *rana arborea*, est la plus petite de toutes les grenouilles, quelqu'âge qu'elle ait. La partie supérieure de son corps est d'un fort beau vert, & l'inférieure blanchâtre, à l'exception des pieds dans les deux sexes, & de la gorge du mâle.

Les *raines*, qu'on nomme aussi Grenouilles de Saint-Martin ou Graissets, se distinguent encore des autres grenouilles, en ce que les quatre doigts des pieds de devant, aussi bien que les cinq de derriere, ont à leur extrémité un petit bouton de chair : elles ne nagent que peu ou point. Elles ne sont pas plus venimeuses que les autres especes de grenouilles. Elles vivent ordinairement en été sur les arbres, où elles se mettent en embuscade pour saisir les mouches & autres insectes dont elles se nourrissent ; mais au retour du froid, elles vont se cacher dans la vase ou fange des marais : leur peau est si gluante, qu'elle peut fixer l'animal en tous sens sur toutes sortes de corps, même sur la glace la plus unie.

La raine est la meilleure sauteuse de toutes les grenouilles ; elle se sert si adroitement de ses doigts, qu'il lui suffit de toucher seulement à une feuille ou à la plus tendre branche pour s'y tenir, & pour grimper ou sauter plus loin. Elle fait ses captures à-peu-près comme les grenouilles brunes terrestres, mais avec plus de finesse. Ce n'est qu'à quatre ans qu'elle devient propre à la propagation. Les raines mâles ne commencent pas même à croasser avant ce temps ; aussi n'est-ce qu'à cet âge que leur gorge commence à devenir brune ; celle des femelles reste blanche : au reste leur croassement qui commence dès le printems, annonce ordinairement la pluie. L'on pourroit se faire un hygrometre ou hygroscope vivant, en mettant une raine mâle dans un verre garni de gazon vert, de cousins & d'autres insectes. Les raines ne s'accouplent, comme les autres grenouilles, qu'une fois l'année. Elles se livrent à leurs amours vers la fin d'Avril : l'eau est l'élément où se passe cette scene de volupté : elles y déposent leurs œufs : elles cherchent des mares, dans le voisinage desquelles se trouvent des arbres, & les mâles s'y font entendre plus fort que la plus grosse grenouille aquatique. Quand il y en a beaucoup dans la même eau, on les entend, sur-tout pendant la nuit, & du côté où donne le vent, à plus d'une lieue & demie de distance ; car quand un mâle

mâle commence à croasser, tous les autres l'accompagnent. Dans l'éloignement, on seroit tenté de prendre ce bruit pour celui d'une meute de chiens. Quant à la grenouille brune terrestre, on a de la peine à l'entendte à quinze pas. Les raines en croassant, gonflent considérablement leur gosier : on diroit alors que ce n'est qu'un sac membraneux plein d'air.

Le frai de quelques unes des raines se fait en vingt-quatre heures; d'autres n'en sont quitte qu'au bout de trois jours. Pendant ce temps, le mâle & la femelle descendent souvent sous l'eau, & y restent assez long-temps; la femelle semble alors agitée de mouvemens intérieurs & involontaires. Plus le temps du frai approche, & plus ce mouvement devient rapide; les mâles ne restent pas plus tranquilles, ils ajustent à différentes reprises la partie postérieure de leur corps à la même partie des femelles, & ils répetent cette opération plus fréquemment quand celles-ci lâchent leurs œufs par le boyau culier. On voit de ces femelles faire leur ponte en deux heures; d'autres, sur-tout celles que les mâles abandonnent, ne s'en délivrent qu'en quarante-huit heures, & en ce cas les œufs sont stériles.

Les vers d'eau des raines ont besoin d'un peu plus de deux mois pour parvenir à la forme de grenouille; mais aussi-tôt qu'ils ont quitté leur queue pour prendre quatre pattes, & qu'ils sont par conséquent en état de bondir & de sauter, ils abandonnent l'eau.

La Grenouille brune terrestre, *rana fusca terrestris*, s'accouple la premiere de toutes, & dès que la glace vient à se fondre. La superficie du corps du mâle est d'un brun grisâtre : cette partie de la femelle est d'un beau jaune tacheté de brun qui tire sur le rouge. Cette grenouille vit communément hors de l'eau; mais dans les nuits fraîches, elle retourne dans la fange du fond des eaux dormantes.

Les deux sexes, dont la différence ne se reconnoît que sur la fin de la quatrieme année, ne s'accouplent qu'une fois l'année, & restent souvent attachés l'un à l'autre quatre jours entiers. Ils ont dans ce temps tous les deux le ventre gros, celui des femelles étant rempli d'œufs, & celui des mâles contenant entre la peau & la chair une mucosité transparente, qui se perd quand elle n'est plus nécessaire à la propagation de l'espece. La femelle ne rend guere d œufs que seize jours après l'accouplement; le nombre est depuis six cents, jusqu'à onze ou douze cents. Il y en a qui n'emploient qu'une minute à les rendre tous : ils sont sous la forme d'un chapelet, & fortement collés ensemble par une mucosité blanche qui

les environne. Chaque œuf eſt compoſé d'un globule noir, qui eſt le fœtus.

Le frai nouvellement rendu, tombe au fond de l'eau : au bout de quatre heures, ces eſpeces d'œufs ſe renflent & remontent à la ſurface de l'eau : au bout de huit heures, la matiere blanche s'étend conſidérablement : au dix-ſeptieme jour, les œufs prennent la figure d'un rognon, & il s'y forme comme une petite cicatrice : au vingt-deuxieme jour, la queue commence à ſe développer : au trente-neuvieme, on obſerve un certain mouvement dans les petits vers : au quarante-deuxieme, une partie tombe au fond de l'eau, & l'autre partie reſte dans la matiere viſqueuſe : au quarante-ſixieme, les pattes de devant commencent à ſe diſcerner à la loupe : au cinquantieme, on les voit en *têtards*. Ils commencent alors à ſe nourrir de lentilles d'eau, juſqu'à ce qu'ils ſoient parvenus à la forme d'une grenouille parfaite : au cinquante-ſeptieme jour, le corps & la tête forment une pelote ovale, diſtincte : au quatre-vingtieme, les pieds de derriere paroiſſent auſſi & s'agrandiſſent continuellement ; enfin vers le quatre-vingt-dix-ſeptieme jour, temps de leur derniere métamorphoſe, ils renoncent à la nourriture, juſqu'à ce que le développement de toutes les parties ſoit conſtant, que les pattes ſoient entiérement formées & tout-à-fait ſortantes, & que la queue ſoit entiérement oblitérée. Il y a des eſpeces à qui il faut moins de temps pour leur développement.

Après cette métamorphoſe, l'animal commence à ſe ſervir d'une nouvelle nourriture : il paſſe de l'eau ſur la terre, pour y faire la chaſſe aux inſectes. Il ſe cache ſouvent ſous des buiſſons & des pierres, peut-être pour éviter le grand jour : mais s'il arrive de la pluie, les petites grenouilles qui ſe ſont tenues cachées dans les herbes & dans les trous de la terre, ſortent de toutes parts de leurs retraites, même pendant le jour : c'eſt ſans doute cette apparition imprévue qui a donné occaſion de croire, ce que le peuple croit encore aujourd'hui, *qu'il pleut des grenouilles* ou *que la pluie en engendre*. A en juger par l'accroiſſement ſucceſſif des grenouilles terreſtres, on peut conjecturer qu'elles vivent juſqu'à douze ans, quoiqu'elles ayent tant d'ennemis qui les perſécutent.

En général, les grenouilles de notre pays ſe nourriſſent d'inſectes tant ailés que reptiles ; mais elles n'en prennent aucun qu'elles ne l'ayent vu remuer : elles ſe tiennent immobiles juſqu'à ce qu'elles le croient aſſez proche d'elles ; alors elles fondent deſſus avec une vivacité extrême, faiſant quelquefois des ſauts de plus d'un pied & demi, & avançant la

langue pour l'attraper. Leur langue eſt enduite d'une mucoſité ſi gluante, que tout ce qu'elle touche y reſte attaché. Elles avalent auſſi les araignées mais elles font leur principale nourriture d'une eſpece de petit limaçon, dont la coquille eſt de couleurs fort vives, & qui cauſe des dommages conſidérables aux jeunes plantes de toute eſpece, dont il mange les plus tendres, & ſalit les autres par ſes excrémens. Les grenouilles avalent ces animaux entiers avec leurs coquilles. Ces parties oſſeuſes ſe diſſolvent dans leur eſtomac comme elles le feroient dans les acides végétaux; pour ſe convaincre de ce fait, il ſuffit, lorſqu'on rencontre une grenouille dans un jardin, de l'ouvrir par le dos, & l'on y obſervera les coquilles des limaçons plus ou moins attendries & digérés. On a donc grand tort de perſécuter les grenouilles dans les jardins potagers; loin de leur faire la guerre, on devroit bien plutôt les attirer : il en eſt ſans doute de même à l'égard des grenouilles étrangeres, dont nous citerons ci-après les eſpeces les plus connues.

Grenouilles Etrangeres.

La plupart des GRENOUILLES DE L'AMÉRIQUE, ſont d'un roux-clair tiqueté de rouge; elles ont des ongles larges, & à chaque côté de la mâchoire inférieure une veſſie, qui, dans les jours de l'été, eſt toujours pleine d'air : elles croaſſent vers le coucher du ſoleil; leur mélodie plaît aux Cultivateurs du pays, en ce qu'elle leur préſage le plus ſouvent un temps beau & ſerein.

On en voit dans la Virginie, dont les pieds de devant ſont palmés comme le ſont ceux de derriere : celles du Bréſil ont des verrues rouſſes ſur la peau; mais les plus variées & les plus agréablement habillées, ſont celles de la Virginie.

La GRENOUILLE DE LA CAROLINE eſt terreſtre : elle avale des vers-luiſans que l'on trouve en grand nombre dans ce pays, pendant les nuits chaudes : elle eſt d'une couleur ſombre.

On y rencontre auſſi la GRENOUILLE MUGISSANTE : elle eſt bigarrée de diverſes couleurs, ſon croaſſement eſt épouvantable.

La GRENOUILLE DE CAYENNE eſt tout-à-fait bleue, & eſt méchante : les habitans l'appellent *cimi cimi.*

Les GRENOUILLES DE SURINAM n'ont preſque jamais de veſſies, comme les précédentes : elles ſe nourriſſent de jeunes grenouilles : leur couleur eſt marbrée, d'un cendré-roux; les jambes & les cuiſſes ſont aſſez blanches.

La Grenouille de Lemnos est grande, & devient la pâture du serpent *laphiathi*, qui s'y trouve en quantité.

La Grenouille d'Afrique a sur le dos des lignes brunes & blanches sur un fond brun : son ventre est blanc, marqueté de points noirs : elle habite les joncs marins, quelquefois les buissons, où elle mange de petits serpens saxatiles.

La Grenouille de mer, qu'il ne faut pas confondre avec la *baudroie*, voyez *Galanga & Diable de mer*, étant étendue, a jusqu'à un pied de longueur : sa peau est de couleur brunâtre cendrée, marquetée de verrues : le dos est garni de bosses séparées par des lignes blanchâtres : les deux pattes de devant sont comme armées d'un bouclier en forme de petit bateau : sa tête est barrée de raies roussâtres, & ses yeux sont grands : il paroît entre ses fesses & l'os du coccyx, quatre boutons ronds.

Séba cite une douzaine de grenouilles étrangeres, mais dont la plupart sont des crapauds.

On trouve à la Martinique les plus belles grenouilles du monde. Leur peau est ornée de raies jaunes & noires ; elles habitent les bois ; leur chair est blanche, tendre & délicate. Les Negres en font la chasse la nuit avec des flambeaux, en imitant le croassement de ces grenouilles, qui ne manquent pas de répondre & d'accourir à la lueur du flambeau. Il y en a d'un pied de long : elles sont si grosses, qu'on les mange en fricassée en guise de poulets, & les étrangers s'y méprennent souvent On les appelle improprement *crapauds*. On voit encore à la Martinique de ces mêmes animaux, qui, comme la grenouille pisseuse de nos vergers, pissent à chaque saut qu'ils font. Nous avons parlé de la grosse grenouille tiquetée des Antilles, à la suite du mot Crapaud, dont elle porte aussi improprement le nom.

Génération des Grenouilles.

Les Naturalistes ignorent de quelle maniere s'operent précisément la génération & la métamorphose des grenouilles : c'est ce qui est cause de la diversité de leurs opinions sur ces deux objets. Nous nous bornerons à ce que disent sur cette matiere les Observateurs les plus modernes. M. *Linnæus* dit que c'est une hypothese établie, qu'à un pouce de chaque main ou pied de devant de la grenouille mâle, il croît dans le printems une petite verrue, ou chair papillaire, faite comme la partie qui caractérise le mâle, & que la grenouille mâle introduit cette partie entre les

cuisses dans le corps de la femelle : c'est ainsi, suivant ce systême, que s'accomplit la génération des grenouilles.

Les grenouilles naissent, dit M. *Gautier*, faites comme de petits têtards : elles n'ont, en venant au monde, ni pattes, ni nageoires : elles frétillent dans l'eau aussi-tôt qu'elles ont quitté l'œuf. Elles multiplient prodigieusement, & s'accouplent sans se quitter pendant des journées entieres ; le mâle embrasse la femelle par les pattes de devant & la serre étroitement, de sorte qu'en les pêchant, on les trouve souvent accouplées, & la peur du danger ou toute autre raison ne peut les faire quitter que par force.

Il est digne de remarque que les grenouilles n'ont aucune partie sexuelle extérieure ; la femelle n'a point de vagin, le mâle n'a point de verge : l'anus seul sert à l'un & à l'autre sexe à mettre dehors les excrémens, les urines, les embryons & les œufs : tant de circonstances annoncent quelque chose de singulier dans la génération de ces animaux. M. *Gautier*, après avoir attaché quelques-uns de ces animaux sur une table avec de grosses épingles, prit des ciseaux fins & délicats, & coupa avec patience la peau & les muscles de l'abdomen, qu'il releva exactement. La premiere grenouille qu'il ouvrit ainsi étoit une femelle ; elle lui offrit un paquet énorme d'œufs contenus dans une glaire très-gluante : ces œufs étoient tous de la même grosseur & comme des têtes de grosses épingles, jaunâtres, ronds & tachés d'un point noir ; il fouilla dans les entrailles qui palpitoient, & reconnut qu'il n'y avoit que dans les œufs prêts à sortir, qu'on pouvoit appercevoir au microscope des embryons, ou du moins des vers vivans & frétillans, tels qu'on croit en voir dans les semences. M. *Gautier* ouvrit de même le bas ventre à une grenouille mâle ; il se présenta d'abord une vésicule taillée à facettes, transparente, remplie d'une eau très-pure & limpide, & formant deux lobes très-distincts ; la vésicule du mâle, ainsi que celle de la femelle, reposoit sur l'os pubis : le cordon paroissoit être le *placenta* de plusieurs embryons vivans, qui étoient attachés par le cœur avec de petits filets à ce cordon, & qui nageoient dans l'eau claire, remuoient & frétilloient extraordinairement, battant leurs queues les unes contre les autres, sans pouvoir se détacher du cordon qui les arrêtoit.

A la vue d'un phénomene si nouveau, si inconnu, si extraordinaire, M. *Gautier* appella des témoins instruits, & qui virent, sans le secours de la lentille du microscope, que le mâle des grenouilles contient des

embryons vivans, distincts, même avant l'émission d'aucune semence. La grenouille mâle montée & fortement attachée sur sa femelle, attend les instans que les œufs s'écoulent de la femelle, & y mêle alors ses embryons vivans, qui s'attachent aux œufs & s'en nourrissent pendant quelques jours, jusqu'à ce qu'ils puissent prendre des alimens plus grossiers. Ces embryons conservent la même figure qu'ils avoient dans la vésicule du pere, pendant l'espace d'un mois, temps auquel ils quittent cette figure, comme font les vers à soie dans le cocon. Ils développent leurs pattes postérieures, & s'écartent; ce sont ces pattes qui, unies dans l'embryon, forment la queue du têtard, qui est l'embryon de la grenouille : les œufs de la grenouille sont brunâtres. L'embryon peut nager dans l'eau, dès qu'il est venu au monde. Voyez aussi les *Observations de M.* Rœsel, *sur la fécondation des Grenouilles*. M. *Haller* dit qu'elles sont absolument opposées au paradoxe de M. *Gautier*.

Observations sur les Grenouilles.

Ces animaux quittent leur peau presque tous les huit jours, sous la forme d'une mucosité délayée : les pattes de devant leur servent de bras, & celles de derriere de rames pour nager. Dans le temps de la copulation, les mâles ont aux pouces une chair particuliere, noire & papillaire, qu'ils appliquent fortement contre la poitrine des femelles pour les tenir fermement : ils se laissent plutôt arracher une cuisse que de lâcher prise.

Dans les grenouilles, le mouvement du sang est inégal : il est poussé goutte à goutte & à diverses reprises. Ces pulsions sont fréquentes; & ces animaux étant jeunes ouvrent & referment la gueule & les yeux autant de fois que le cœur leur bat. *Malpighi* a découvert dans le tronc de la veine-porte des grenouilles, des cannelures graisseuses, dont l'utilité est admirable, en ce qu'elles suppléent au défaut de nourriture pour l'entretien du sang : elles servent de réservoir pour la subsistance de cet animal pendant l'hiver, lorsqu'il est caché au fond des eaux.

Dans les grenouilles, le cœur n'a qu'un ventricule : il pousse & reçoit alternativement le sang par le moyen de deux soupapes, comme les soufflets simples qui reçoivent & qui donnent l'air, de maniere que l'air n'entre que d'un côté & ne sort que de l'autre : c'est une contre-soupape qui empêche le mélange du sang dans le ventricule de la grenouille, comme dans celui de la tortue & des autres amphibies. M. *Gautier* dit

que ce viscere conserve pendant sept ou huit minutes, après son extraction du corps, le mouvement de systole & de diastole, (M. *Haller* ajoute des heures entieres) ; ce qui n'arrive pas dans les autres animaux, ni dans l'homme. L'œsophage de la grenouille est assez ample pour avaler des scarabées entiers, de petites souris nouvellement nées & de petits oiseaux. L'estomac est petit, mais susceptible d'une extension considérable Les intestins sont grêles : la cavité de l'oreille contient une corde susceptible de tension à la volonté de l'animal & qui lui sert pour recevoir les vibrations de l'air.

Les poumons sont adhérens de chaque côté au cœur, & divisés en deux grands lobes, composés d'une infinité de cellules membraneuses, destinées à recevoir l'air, & faites à-peu-près comme les alvéoles des rayons de miel ; en sorte que ces poumons, au lieu de s'affaisser tout-à-coup comme font ceux des autres animaux, demeurent tendus & gonflés, c'est-à-dire qu'ils s'emplissent d'air à la volonté de l'animal, sans qu'il ouvre la gueule. La grenouille renvoie l'air de ses poumons dans des vessies qu'elle porte proche l'oreille aux angles de ses mâchoires : ces vessies lui servent apparemment de réservoir pour raréfier l'air qu'elle a dans les poumons. *Swammerdam*, ce grand Observateur de la Nature, a remarqué dans les poumons de presque toutes les grenouilles qu'il a disséquées, de petits vers vivans, au nombre de cinq ou six : ces vers ont un bec aigu ; ils sont semblables à de petits filamens qui se roulent sur eux-mêmes. Ces vers se multiplient dans les poumons mêmes. Les parties sexuelles de la grenouille mâle consistent en deux testicules gros comme des pois ; celles de la femelle sont des cordons entortillés. Les œufs ne sont point dans des ovaires, mais dans un viscere particulier : ils sont répandus dans une glaire, & forment un paquet qui tient aux reins. Ces œufs croissent vers le printems, & presque tous à la fois : il en reste d'autres après l'émission des premiers, mais trop petits pour être apperçus. On prétend que les grenouilles jettent plus d'onze cents œufs, & qu'elles restent plusieurs jours dans l'action du coït.

La pêche des grenouilles est amusante, & peut divertir à la campagne : on les prend au flambeau avec des filets, comme les poissons ; ou à la ligne, avec des hameçons où l'on a attaché des vers, des mouches, des papillons, des scarabées, des hannetons, des entrailles de grenouilles, ou un morceau de drap rouge, ou un peloton de laine teinte de couleur de chair ; car elles sont goulues, & se jettent à l'envi sur l'appât qu'on

leur présente, tenant ferme ce qu'elles ont une fois mordu. M. *Bourgeois* dit qu'en Suisse on pêche les grenouilles, pour les manger en carême, d'une façon beaucoup plus facile & plus expéditive. Les pêcheurs ont de grands rateaux dont les dents sont serrées & longues d'un demi-pied : ils les enfoncent dans les ruisseaux, & ils amenent sur le terrain les grenouilles en retirant le rateau avec précipitation. Elles fuient l'homme ; elles se précipitent avec impétuosité dans l'eau, dès qu'elles le voient ou l'entendent.

Les grenouilles qu'on emploie en Médecine, doivent être de riviere ou d'étang : il faut qu'elles soient vertes, bien nourries, prises vivantes dans le temps de la pleine lune. Leur cendre est astringente : leur chair est un peu dure étant fraîche ; mais elle devient tendre étant gardée : elles sont regardées, prises à l'intérieur, comme humectantes & incrassantes, & propres pour adoucir les âcretés de la poitrine : elles sont restaurantes & bonnes dans la consomption. On en fait aussi des potages fort sains, qui conviennent dans les chaleurs d'entrailles, & pour dissiper les boutons du visage. Des Cuisiniers habiles ont l'art d'assaisonner les cuisses de nos grenouilles aquatiques, de maniere qu'on les mange comme un mets des plus exquis.

Le frai de grenouilles, nommé aussi *sperniole* ou *sperme de grenouilles*, est une matiere très-visqueuse, transparente, blanche & remplie de petits points noirs. Il est fort d'usage en Médecine, & on le regarde comme le meilleur réfrigératif du regne animal : il convient dans les inflammations de la goutte ; il guérit la brûlure, l'érysipellé & les feux volages du visage : il suffit de tremper un linge plié dans le frai, & de l'appliquer sur la partie douloureuse ; souvent on y mêle un peu de camphre pour le rendre plus efficace. On le mêle avec du miel-rosat ; on imbibe une éponge de ce mêlange, & on l'applique avec succès dans les endroits où il y a hémorragie.

La façon de le conserver, car il se pourrit facilement, est de l'enfermer dans un vaisseau, qu'on expose au soleil en été ; par ce moyen l'alkali volatil s'exalte, aidé par un commencement de putréfaction, & il s'en forme une liqueur par défaillance, qui se dépure d'elle-même. On la filtre, après quoi elle peut se conserver deux années. D'autres, pour être plus sûrs de sa conservation, distillent au bain marie le frai de grenouilles, de la même maniere qu'on fait à l'égard des vers, des limaçons, &c. Les

grenouilles

grenouilles entrent dans l'*emplâtre fondant de Vigo* : on les applique aussi, vivantes ou coupées en deux, sur les tumeurs.

GRENOUILLE PÊCHEUSE. *Voyez* GALANGA.

GRENOUILLE POISSON. Mademoiselle *Merian* & *Séba* disent qu'en Amérique on donne ce nom à une grenouille qui se transforme en poisson. Si cela est, c'est le contraire de ce qui arrive communément aux grenouilles qui, avant d'être sous cette forme, ont été en quelque sorte des poissons. La grenouille dont il est ici question, a la peau tachetée sur les côtés, le ventre pommelé, les parties de derriere palmées. On dit qu'on en trouve beaucoup dans la riviere de Surinam, dans la Cornawina-Creck & dans la Pivica. Dès qu'elles sont parvenues à leur grosseur, il leur croît peu-à-peu une queue : elles perdent leurs pattes, & prennent totalement la forme d'un poisson. Les Américains & les Européens, établis dans ces endroits, donnent à ce poisson le nom de *jakies*, & le regardent comme un mets délicat : il a le goût de la lamproie. Ses arêtes sont cartilagineuses ; sa peau est douce & couverte de très-petites écailles ; de petites nageoires lui tiennent lieu de pattes : la couleur de ce poisson est d'abord grise, ensuite brunâtre. On voit dans les Ouvrages des Auteurs cités ci-dessus, une planche qui représente la transmutation de ces animaux.

GRENOUILLETTE. On donne ce nom à la *renoncule-tubéreuse*. Voyez RENONCULE.

GREQUE, est une espece de sauterelle de la grandeur & de la forme de la mante. Ses petites cornes & ses ailes sont de couleur jaune : elle a l'œil couleur d'hyacinthe, & le reste du corps est de la couleur de l'améthyste.

GRÈS. *Voyez* GRAIS.

GRÉSIL Nom donné à une sorte de menue grêle assez dure, & dont la blancheur égale celle de la neige. On ne doit pas confondre le grésil avec une petite grêle qu'on voit quelquefois tomber par un temps calme humide & tempéré, & qui se fond presque toujours en tombant. Le grésil tient en quelque sorte le milieu entre la neige & la grêle ordinaire ; il tombe communément au commencement du printems. *Voyez* GRÊLE & NEIGE.

GREVE ou STRAND (*estran*), se dit d'une place sablonneuse, ou d'un rivage de gros sable ou de gravier sur le bord de la mer ou d'une riviere, où l'on peut facilement aborder & décharger les marchandises : ainsi tous les fonds de sable que la mer couvre & découvre, soit par ses

vagues, soit par son flux & son reflux, sont des greves ou *estrans*. Voyez MER.

GRIBOURI, *cryptocephalus*. Insecte du genre des cléopteres, à étuis durs, très-connu & très-redouté des Cultivateurs, parce qu'il ronge & désole les différentes plantes sur lesquelles il se trouve. La larve du gribouri de la vigne est celle qui fait le plus de tort, sur-tout dans les pays de vignoble, principalement dans les Provinces de Bourgogne, de Champagne, du Dauphiné, du Lyonnois, &c. On en distingue deux especes, 1°. le gribouri noir à étuis rougeâtres; 2°. le gribouri appellé *velours vert*. Le gribouri de la vigne est d'une forme ovale. Ses pattes sont longues, & ses tarses composés de quatre articles; sa tête est noire, petite & cachée en partie par la rondeur du corselet noir. Ses antennes sont longues, filiformes, composées d'articles alongés, & d'égale grosseur par-tout. Les étuis sont d'un rouge sanguin & couverts de plusieurs petits poils, ainsi que le corselet. L'animal en dessous est noir. En général les gribouris habitent les endroits humides; ils sortent de terre à la fin de Mars; ils s'accouplent au mois de Mai, & cette fonction dure quelquefois une matinée entiere. Tel est l'insecte connu aussi sous le nom de *coupe-bourgeon*, & dans l'idiome du paysan, sous celui de *pique-brots*. Il s'enterre en automne. *Voyez l'article* VIGNE.

GRIFFES : se dit de l'extremité de la patte d'un animal, lorsqu'elle est armée d'ongles crochus & recourbés. Telle est la griffe d'un chat, la griffe du lion, &c. On donne encore le nom de *griffe* aux *serres* des oiseaux de proie : on dit aussi *griffe de renoncule* au lieu de caïeux ou d'oignons. *Voyez le Tableau alphabétique des termes, &c. à l'article général* PLANTE.

GRIFFON. On a nommé ainsi divers oiseaux qui ont une force incroyable & une grandeur démesurée. M. *Perrault* a donné, dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris, la description de deux griffons, mais qu'il qualifie du nom de *vautours*. Voyez ce mot.

L'un de ces oiseaux, qui étoit plus grand que l'aigle, avoit huit pieds d'envergure, & trois pieds & demi de longueur : ses jambes avoient un pied de long; ses pieds étoient noirâtres, ses ongles noirs, moins grands & moins crochus qu'ils ne sont aux aigles : il avoit les yeux à fleur de tête, & autour étoit une peau dénuée de plumes, formant un bourlet comme dans l'autruche. Sa langue étoit dure & cartilagineuse, son bec étroit & plus long que celui des aigles; le plumage du dos & des cuisses étoit d'un gris roussâtre, celui des ailes & de la queue étoit noir; le de-

dans des cuisses, la tête & le bas du cou étoient entiérement blancs : il y avoit au bas du cou une fraise composée de plumes effilées, longue de trois pouces, & d'un blanc éclatant. On prétend que la jambe d'oiseau, que l'on garde dans le trésor de la Sainte Chapelle à Paris, est celle d'un griffon ; cette jambe a, dit-on, cinq pieds de longueur, depuis l'extrémité de l'ongle du grand doigt de devant, jusqu'à l'ongle du petit doigt qui est derriere.

On dit que les griffons d'Afrique sont fort grands, peut-être ne sont-ils que des especes de *cuntur* ou *condor*. Voyez ce mot.

GRIGNARD. Nom donné à une sorte de plâtre qui se trouve aux environs de Paris.

GRIGRI. Les Indiens donnent ce nom à une des especes de palmiers très-commune dans les Iles Caraïbes. Cet arbre porte des grappes de petits cocos, de la grosseur d'une balle de pistolet, très-durs à rompre, & contenant une amande dont on peut tirer de l'huile. *Encyclop.*

A la Martinique on appelle aussi *grigri* une espece d'oiseau qui est l'*émerillon* des Antilles. *Voyez* ÉMERILLON.

GRILLON. *gryllus.* Genre d'insecte à antennes simples, longues & filiformes, qui a deux filets à la queue, trois petits yeux lisses. Ce dernier caractere est fort commun dans les insectes à deux & à quatre ailes nues. Ses pattes postérieures sont longues & propres pour sauter ; elles ont, ainsi que les autres pattes, trois articles à leurs tarses. On croit que ces animaux ruminent : ils ont trois estomacs.

Le GRILLON DOMESTIQUE ou CRI-CRI, *gryllus pedibus anticis simplicibus.* Ce grillon & celui des champs ne sont que la même espece. Le premier est plus pâle & plus jaune, & le second est plus brun. Ses antennes sont minces comme un fil, très-mobiles, & de la longueur du corps. La tête est grosse, ronde, luisante, & les yeux saillans de couleur jaune, semblables à ceux du *grillon-taupe*. L'insecte a encore trois autres yeux plus petits, jaunes & clairs, placés plus hauts sur le bord de l'enfoncement du fond duquel partent les antennes. Le corselet est large & court. Dans les mâles les étuis sont plus longs que le corps ; veinés, comme chiffonnés en dessus, croisés l'un sur l'autre, & enveloppant une partie du ventre. Dans les femelles au contraire les étuis sont plus petits que le ventre, non chiffonnés, & ne se croisent presque point. De plus la femelle porte à l'extrémité de son corps une pointe dure, presque aussi longue que le ventre, plus grosse par le bout, composée de deux gaînes qui enve-

loppent deux lames. Cet instrument lui sert à enfoncer & déposer ses œufs dans la terre à portée des racines. Le mâle & la femelle ont, ainsi que le taupe-grillon, à l'extrémité du ventre, deux appendices pointues & molles. Leurs pattes postérieures sont plus grosses & font ressort pour le saut de l'animal.

Cette espece de grillon habite dans les maisons, & se niche dans des murs d'argile, ou entre des briques, dans des trous de cheminées, proche des foyers, des fours & des fournaux, enfin dans les lieux chauds où l'on fait un grand feu toute l'année : il chante continuellement, sur-tout le soir & la nuit, excepté dans les plus grands froids : il s'accoutume au bruit, ce que ne fait pas le grillon sauvage ou des champs, qui s'épouvante d'un rien, & qui ne chante que dans les beaux jours d'été. On dit que le grillon domestique fuit seulement la lumiere du jour ; c'est une erreur : M. *Bourgeois* a observé qu'il sort de sa niche dès qu'on en approche la bougie alumée, & qu'il a détruit cent fois de cette façon les grillons qui l'incommodoient dans ses appartemens. Le grillon mange de tout ce qu'il trouve à son goût, pain, farine, viande, graisse, fruits : il n'y a que le mâle qui chante. Son cri aigu, rapide & continuel paroît désagréable & incommode à bien des gens. Mais ce chant triste & monotone pour nous, réjouit au contraire sa femelle, parcequ'il est pour elle le cri, & l'accent de l'amour. Quelques-uns prétendent même que cette musique sépulcrale est analogue à la mélancolie que la femelle contracte dans les lieux sombres où elle vit. Il n'est pas rare de rencontrer des personnes, sur-tout parmi le vulgaire, qui ont du goût pour le chant des grillons, & qui croient même que ces animaux portent bonheur à leur maison. Les parens inspirent le même préjugé à leurs enfans, & ceux-ci apportent à la maison des grillons de campagne pour les mettre dans les cheminées ; mais ces grillons sauvages ne sont pas faits pour habiter les foyers ; ils ont même tant d'antipathie pour les grillons domestiques, qu'ils les poursuivent & les détruisent tant qu'ils peuvent. Il y a des gens en Afrique qui font commerce de grillons ; ils les nourrissent dans des especes de fours de fer battu, & ils les vendent ensuite à un prix fort avantageux, parceque le petit bruit que font ces insectes n'est point désagréable à ces peuples, & qu'ils se persuadent qu'ils contribuent à leur procurer un sommeil tranquille, &c. tant il est vrai que les chimeres les plus absurdes trouvent des sectateurs parmi les ignorans & les esprits foibles.

Quant au chant du grillon, quoiqu'on l'attribue au battement redoublé de ses ailes, il est dû à un jeu d'organes construits avec plus d'appareil, & renfermés, selon *Scaliger*, dans la capacité du ventre. D'autres prétendent que dans les mâles, l'aile droite supérieure est garnie de différentes fibres réticulaires, qui sont toutes crépues : les deux ailes venant à se joindre exactement en ligne droite, l'air frappé par leur battement, est nécessairement poussé en bas, & il doit, au moment de l'impulsion, éprouver un trémoussement, qui cause le son qu'on entend. *Emanuel Kœnig* veut que l'organe qui produit ce son soit une membrane, qui en se contractant, par le moyen d'un muscle & d'un tendon placés sous les ailes de cet insecte, se plie à-peu-près de la même façon qu'un éventail, & que pour peu que cette membrane soit mise en mouvement, du vivant ou même après la mort de l'animal, le cri perçant se fait entendre. On assure que, si l'on partage le grillon par le milieu du corps, ou qu'on lui coupe la tête, il ne laisse pas que de vivre encore quelque temps & de faire son cri accoutumé. Enfin quelques-uns prétendent que le cri du grillon est produit par le frottement du corselet. Mais cet animal doit avoir un organe particulier pour sa voix.

Les grillons des champs s'enfoncent sous terre dans des trous qu'ils forment eux-mêmes; c'est-là qu'ils subissent leur métamorphose; leur larve ne differe de l'insecte parfait que par le défaut d'ailes & d'étuis; car du reste elle court & saute aussi aisément. La larve étant métamorphosée en insecte parfait, elle est en état de s'accoupler & de déposer ses œufs en terre, à portée des racines qui doivent servir de nourriture aux nouvelles larves qui en proviennent. Les fourmis sont aussi un mets friand pour les grillons : il suffit même, quand on veut attraper le grillon, d'attacher une fourmi, un petit insecte au bout d'un crin, & laisser marcher cet appât vivant, dans le trou qu'habite le grillon. Celui-ci vient fondre sur sa proie & ne la quitte point. C'est ainsi qu'on le tire hors de son trou.

Jonston dit qu'on peut faire déguerpir ces insectes, en exposant à l'air libre une dissolution du vitriol : une forte vapeur de soufre les fait périr, comme la plupart des animaux. En Médecine, on regarde les grillons comme diurétiques & moins dangereux que les cantharides : on les fait ordinairement sécher au four dans un vaisseau couvert, & on les réduit en poudre, qui se donne depuis douze grains jusqu'à un scrupule, dans une eau appropriée, soit de persil, soit de saxifrage.

GRILLON-CRIQUET, *acridio-gryllus*. Le criquet n'est point un

grillon ; il est d'une espece particuliere, il ressemble beaucoup à la sauterelle ; mais celle-ci a quatre articles aux tarses, & le criquet n'en a que trois. Ses antennes filiformes sont grosses & courtes. Du reste la forme & la métamorphose de ces insectes sont les mêmes. *Voyez* SAUTERELLE.

Le criquet a aussi, outre les deux grands yeux à réseau, trois petits yeux lisses. Cet insecte saute avec bien de l'agilité par le moyen de ses pattes postérieures qui sont beaucoup plus grandes que celles de devant, & garnies de muscles très-forts. Le criquet marche aussi sur terre, mais mal & pesamment. En revanche il vole assez bien. Ses ailes sont repliées sous des étuis fort étroits, paroissent fort grandes étant étendues, ornées de couleurs vives & brillantes, comme celles des beaux papillons.

La larve du criquet ne differe de l'insecte parfait que parcequ'elle ne peut pas voler. Ce petit animal métamorphosé dépose ses œufs en terre, où la chaleur les fait éclore. Il est très-vorace, & se nourrit d'herbes & de feuilles. Souvent il fait beaucoup de dégâts dans les campagnes. Sa marche par sauts le dérobe à la poursuite de ses ennemis.

GRILLON-TAUPE ou TAUPE-GRILLON, *gryllo-talpa, aut gryllus pedibus anticis palmatis.* Cet insecte, également connu sous le nom de *courtille* ou *courtilliere*, est un des plus hideux & des plus singuliers, il est de la longueur du doigt, d'un gris obscur, doux au toucher ; il ressemble un peu au grillon, mais il s'en distingue aisément. Sa tête est petite, alongée, garnie de deux antennes filiformes, longues, & de quatre antennules grandes & grosses : derriere les antennes sont deux gros yeux durs, brillans & noirâtres, entre lesquels on en voit trois autres lisses, plus petits, & tous rangés sur une même ligne transversale. Le corselet forme comme une espece de cuirasse alongée, presque cylindrique & comme veloutée. Les étuis, qui sont courts, ne vont que jusqu'au milieu du ventre ; ils sont croisés l'un sur l'autre, & ont de grosses nervures brunes, noirâtres : les ailes sont repliées, se terminent en pointes plus longues que le ventre de l'animal ; ce ventre est mou, & se termine aussi par deux appendices assez longues. Ses pattes antérieures sont très-grosses, applaties, ses jambes sont très larges, & se terminent en dehors par quatre grosses griffes en scie, & en dedans par deux seulement. M. *Geoffroy* a observé que le tarse ou le pied est souvent situé & caché entre ses griffes. Cet insecte cherche les lieux humides, & passe la plus grande partie de sa vie sous terre, principalement dans les couches : il sort la nuit, même dès le coucher du soleil, marche lentement ; excepté quand il saute com-

me les ſauterelles, alors ſa courſe eſt aſſez vîte; il ſe nourrit de froment, d'orge & d'avoine; il en porte l'été, dans les trous où il ſe retire, pour en vivre l'hiver: on prétend qu'il ſe nourrit auſſi de fiente de cheval. Mais ce qu'il y a de plus ſingulier dans les parties de l'intérieur de cet inſecte, c'eſt qu'il s'y trouve pluſieurs eſtomacs, comme dans les animaux ruminans.

Le *grillon-taupe* eſt ainſi nommé, parcequ'il fait le même bruit que le *grillon domeſtique*, & parcequ'avec ſes bras nerveux qui lui ſervent de pique & de pioche, il fouit & éleve de petits monceaux de terre, comme les *taupes*. Cet inſecte eſt le fléau des Jardiniers & des Fleuriſtes, en ce qu'il ravage toutes les plantes d'un jardin, ſur-tout les melons & les laitues, &c. Il en coupe & ronge les racines. Ses pattes à dents de ſcie lui ſervent à cet uſage. Quand les payſans l'entendent crier, ils en augurent une année de fertilité.

On en voit beaucoup dans quelques Provinces de Suede, où ils chantent ſur le ſoir: on en rencontre auſſi une grande quantité en France, & ſur-tout dans la Province de Normandie, où cet inſecte appellé *taupette* mord ſouvent, à l'aide des pinces vigoureuſes dont ſa tête eſt armée, les doigts des perſonnes qui fouillent la terre: cette morſure eſt toujours douloureuſe, & quelquefois un peu venimeuſe: on doit ſe méfier auſſi de ſes pattes. Lorſque les porcs en fouillant la terre avalent de ces inſectes tout vivans, ils en périſſent ſouvent & preſqu'auſſitôt: le taupe-grillon leur piquant & déchirant l'eſtomac & les inteſtins, leur occaſionne la mort par ces moyens plutôt mécaniques que vénéneux.

Le *taupe-grillon* vit quelque temps dans l'eau, ce qui le fait regarder comme une ſorte d'amphibie. Ces inſectes marquent beaucoup d'adreſſe dans la conſtruction de leur nid. Ils choiſiſſent une motte dure, groſſe comme un œuf de poule, dans laquelle ils pratiquent un trou qui leur ſert pour entrer & pour ſortir: ils forment au dedans de cette motte une cavité ou chambre capable de contenir deux avelines: elle eſt aſſez ſpacieuſe pour y dépoſer leurs œufs qui ſont au nombre de cent cinquante ou environ: cela fait, ils ont grand ſoin de bien affermir les dehors de ce nid ſouterrain: ſans cette précaution, leurs œufs deviendroient bientôt la proie de certains inſectes noirs, cachés ſous terre. On prétend auſſi que les courtillieres ſe fraient autour de leurs nids, une eſpece de chemin couvert on de petit foſſé pour y faire leur ronde & roder en ſureté, & veiller à ce que l'ennemi ne s'y gliſſe point à l'improviſte. Si la courtilliere,

qui eſt en ſentinelle, ſe trouve attaquée à la fois par trop d'ennemis ; elle fait alors uſage de ſes retraites & de ſes détours qu'elle pratique toujours ſous terre, & ſe délivre par-là du danger : aux approches de l'hiver, les courtillieres emportent le réſervoir qui contient les œufs ; elles le deſcendent fort avant en terre, & toujours au-deſſous de l'endroit où la gelée parvient à meſure que le temps s'adoucit : puis elle remonte le magaſin, & l'approche enfin aſſez près de la ſuperficie, pour lui faire ſubir l'impreſſion de l'air & du ſoleil ; revient-il une gelée, on regagne le bas : les œufs écloſent dans le mois de Mai.

De toutes les méthodes employées pour détruire les courtillieres qui font tant de dégats dans les jardins en fouillant la terre en galerie, &c. le meilleur moyen eſt de remplir d'eau leur trou, & d'y verſer une cuillerée d'huile, auſſi-tôt ces inſectes fuient de leurs retraites, font quelques pas lentement, noirciſſent & meurent. *Voyez la Gazette d'Agriculture, du mois de Mai* 1767. Le baume de ſoufre ou l'eſſence de térébenthine ſeroit peut-être encore plus ſpécifique que l'huile.

GRIMME. Eſpece d'animal qui paroît tenir le milieu entre les chevres & les chevrotains, & qui ſe trouve au Sénégal. La grimme ſe diſtingue facilement à une grande cavité qu'elle a au-deſſous de chaque œil, & à un bouquet de poil bien fourni, qui s'éleve perpendiculairement ſur le ſommet de ſa tête.

GRIMPEREAU, *certhia aut falcinellus*. Genre de petit oiſeau de paſſage, dont on diſtingue pluſieurs eſpeces. En général ces oiſeaux ont un bec en forme de faulx, épais par-deſſus, pointu par le bout, & dont les côtés ſont un peu en forme de coin : les narines ſont rondes & couvertes des plumes du front : leur langue eſt membraneuſe, un peu plate, fendue par le bout : la queue eſt retrouſſée & compoſée de douze grandes plumes égales : les cuiſſes ſont fortes & muſculeuſes, les jambes courtes & robuſtes, les ongles favorables pour ſe cramponner, les doigts ſerrés enſemble : leur ponte eſt de dix-huit à vingt œufs : leurs pieds ſont garnis de trois doigts par devant, & d'un par derriere.

La premiere eſpece eſt le GRIMPEREAU-TORCHE-POT ou GRIMPEREAU-NOIR. *falcinellus arboreus noſtras*. Il eſt un peu plus grand que le pinçon, & preſque droit : il a le bec noir & rond, la tête & les yeux fort petits, le plumage plombé, une tache blanche au bout de la queue, & une autre d'un rouge châtain ſous le ventre & à la gorge ; les pieds de couleur

leur bleuâtre, les doigts longuets, les ongles crochus & noirs. Il grimpe & descend le long des arbres, & les creuse à la maniere du pic.

Quand cet oiseau trouve un grand trou dans un arbre où il veut faire son nid, il le ferme très-industrieusement avec du limon ou de la terre qu'il gâche, en n'y laissant qu'une petite entrée. Il vit de la vermine qu'il trouve aux environs des arbres & de leurs écorces : il se nourrit aussi de noix & de graines de pommes de pin qu'il ouvre très-adroitement : pour se procurer cette nourriture, voici comme il s'y prend ; il commence par percer avec son bec dur & cunéiforme, un trou dans l'arbre, y fait entrer la queue de la pomme, écarte les écailles & mange la graine. Il est fort vigilant & actif : le mâle, au printems, appelle sa femelle en faisant un cri, comme s'il disoit *guiric*, *guiric*. Il ne se tient avec elle que pendant l'été ; il aide sa femelle dans les travaux du ménage, mais dès que leurs petits sont élevés, ils se séparent ; il bat même sa femelle, lorsqu'il la rencontre après l'avoir quittée. On trouve dans la nouvelle Angleterre un grimpereau noir d'une petite espece.

Le petit Grimperau d'arbre ou piochet, se retire dans les troncs d'arbres, s'attache aussi aux branches, à la maniere des *pics*, voltige de branche en branche, & ne demeure jamais en place ; mais il reste toute l'année dans un même canton. Il est un peu plus grand que le roitelet. Sa queue est courte, ses griffes sont blanches & pointues, son bec est courbé en arc.

Le petit Grimpereau torchepot a la voix plus forte & plus haute que le précédent ; le mâle ne va qu'avec la femelle qu'il a choisie ; quand il en rencontre une autre il l'oblige de fuir ; il appelle ensuite sa femelle d'une voix claire, comme pour la rendre témoin de sa fidélité : d'ailleurs il est semblable en tout au grand *grimpereau gris*.

Le Grimpereau de muraille, *certhia muralis*, qu'on appelle aussi *pic de muraille* ou d'*Auvergne*, est de couleur grise ou cendrée : le mâle a le gosier & le cou noirs : il est de la grosseur du moineau : sa femelle a la gorge blanche : il grimpe le long des murailles, & se nourrit d'insectes qui se trouvent dans les crevasses : il se retire dans les creux des arbres, & plus souvent sous les toits des maisons & dans les murailles.

Le Grimpereau de Hambourg n'est pas plus grand que le moineau. Le plumage du dessus de son corps est d'un brun ombré de pourpre, & celui du ventre d'un brun jaunâtre mélangé de noir. Cette sorte de grim-

pereau eſt plus diſpoſée que tous les autres à grimper d'arbre en arbre ; il les examine par-tout l'un après l'autre, & deſcend le long du tronc juſqu'à terre ; il ne ſe ſert guere de ſes ailes tant qu'il ſe trouve parmi les arbres : il ſe nourrit de cerfs-volans & d'autres inſectes.

M. *Klein* donne la notice de dix-neuf eſpeces de grimpereaux des Indes, qui ne different que par la variété de leurs belles couleurs. Ces grimpereaux chantent comme les roſſignols. Dans le Mexique, dans le Breſil & à Cayenne, leur couleur eſt d'un bleu d'azur ou de turquoiſe. On connoît ceux de Ceylan qui ſont verts, nuancés d'une couleur aurore : dans l'île de Cuba, ils ſont d'un bleu nuancé d'argent ou de couleur verte : leur courage eſt tel qu'ils oſent pourſuivre des bandes de corbeaux, & les obligent de s'aller cacher : on les appelle dans le pays *guit guit*. Les grimpereaux des Philippines & du Cap de Bonne-Eſpérance ſont de toute beauté ; ils ont une eſpece de collier. Le grimpereau de la Martinique ſe nomme *ſucrier*, *certhia ſaccharivora* ; ſa couleur eſt d'un brun jaunâtre ; il aime beaucoup le miel & le ſucre : on en voit de tout violets à Madagaſcar, & qui ne ſont pas plus gros que le roitelet. Il y a auſſi les grimpereaux à longue queue ; d'autres ſont rouges & à tête noire : celui de Virginie eſt tout pourpré, &c. Des Ornithologiſtes ont cité d'autres eſpeces de *grimpereaux*, qui ne ſont que des *pics* ; voyez ce mot, tel eſt le *grimpereau* de *Bengale* ; le *grand & le petit grimpereau verts bigarrés*, nommés ainſi de leurs couleurs : ils ſont gros & longs comme nos *pics verts*. Voyez le ſecond volume du *Dictionnaire des Animaux*.

GRIOTTE. Ceriſe à courte queue, tantôt douce & tantôt aigre, & dont l'arbre ſe nomme *griottier*. Voyez ce mot à l'article CERISIER.

GRISARD ou COLIN. *Voyez* CANARD DE MER.

GRISART. *Voyez* BLAIREAU.

GRISETTE, eſt un fort beau petit oiſeau étranger, qu'on appelle auſſi *ſyriot* ; il ne ſe nourrit que de mouches & d'autres inſectes : ſon bec eſt grêle, foible & long ; ſon corps eſt brun, excepté le ventre qui eſt tout blanc ; ſes jambes & ſes pieds ſont noirâtres : on lui apprend à parler. Sa chair eſt blanche, tendre & très-délicate. Cet un des meilleurs mets, quoique raſſaſiant. Cet oiſeau de paſſage reſte chez nous en automne près des endroits aquatiques ou ſur les côtes de la mer : ils vont par bandes ; & comme ils ſont fins & ruſés, ils ſont très-difficiles à approcher : mais dès qu'il y en a un de bleſſé, on le laiſſe crier pour qu'il faſſe venir les autres, ou s'il eſt mort ; on le retourne ſur le dos : tout le

reste de la bande, après avoir un peu tourné, revient à l'endroit d'où elle est partie, & appercevant le mort, elle vient voltiger autour de lui : pendant ces viremens on en tue beaucoup, sur-tout si on a eu la précaution de se cacher derriere les roseaux : la chair des *grisettes* ne se garde pas long-temps sans se corrompre.

GRIVE, *turdus*. Genre d'oiseau dont on distingue plusieurs especes qui sont plus ou moins communes en France : savoir, 1°. la *grosse grive de gui*, autrement dite *suserre*, *jocasse*, *fraye* ou *tourdelle* : 2°. la *petite grive de gui*, dite *grive de vigne commune*, ou *mauvis*, ou *touret* : 3°. la *grive de genévrier*, autrement dite *litorne* ou *oiseau de nerte*, dite vulgairement *chacha* : 4°. la *grive rouge*, que quelques - uns nomment *roselle*. Il n'y a que les deux premieres de permanentes, car les deux autres sont passageres, & ne font pas leur nid chez nous.

La grande Grive ou Grive de gui, *turdus viscivorus major*, est un peu moins grande que la pie. Son bec & ses pieds sont d'un brun jaunâtre ; son cou & son ventre sont ornés de taches blanches ; son dos & ses ailes sont brunâtres : elle a l'iris couleur de noisette. Cet oiseau mange, ainsi que les autres especes, des baies de gui, qui ne restent pas long-temps dans ses intestins : il les rend en entier, & elles sont si glutineuses, qu'elles peuvent encore végéter. Dans l'automne & dans l'hiver, il mange les fruits du cochêne, des baies de houx sauvage & d'aubépine : il se nourrit aussi de vers, de chenilles & d'autres insectes. La chair de cette grive n'est pas estimée, parce qu'elle est de difficile digestion. Elle est moins commune que les autres : on en éleve en cage. On en mange à Dantzig qui viennent des forêts voisines de cette ville. Cette espece de grive est un oiseau de passage, qui va par petites compagnies : il chante très-bien au printemps, & ordinairement il se perche au dessus des arbres, sur les chênes, ormes, &c. Il se plaît aussi dans les pâturages, dans les prés, &c. Le plumage de cet oiseau change pendant l'été & devient un peu cendré. On a remarqué que l'espece appellée particuliérement *drenne*, se tient seule sur un arbre, qu'elle ne s'en écarte pas loin, & qu'elle en éloigne les autres oiseaux.

La petite Grive de gui, *turdus minor*, est ainsi nommée ; non parce qu'elle mange des baies de gui, mais parce qu'elle ressemble à la grosse grive de gui. Elle est plus petite que la litorne, & n'est guere plus grande que la roselle : elle pese environ trois onces : son bec est long d'un pouce & brun ; l'iris de ses yeux est de couleur de noisette ; la poitrine est jau-

nâtre, le ventre blanc, le deſſus du corps olivâtre par-tout avec un mélange de roux & de jaune aux ailes; les jambes & les pieds ſont d'un brun pâle, la plante des pieds eſt jaunâtre. Elle a le port de la roſelle, & eſt tachée autour des yeux : elle ſe nourrit d'inſectes plutôt que de baies; elle mange auſſi des vermiſſeaux, des ſcarabées & des limaçons. Elle demeure pendant toute l'année en Angleterre, & y fait ſon nid, qu'elle conſtruit de mouſſe & de paille en-dehors, & l'enduit de boue en dedans : elle pond ſur cette boue nue cinq ou ſix œufs de couleur bleue, verdâtres, piquetés de taches noires clair-ſemées. Elle chante admirablement au printems, étant perchée ſur les arbres des bois taillis : elle eſt ſolitaire, ainſi que la groſſe grive de gui, mais elle fait ſon nid dans les haies plutôt que dans les arbres élevés : elle eſt ſtupide, & ſe laiſſe prendre facilement : on l'éleve quelquefois en cage. En Siléſie, il y en a une ſi grande quantité dans les forêts & dans les montagnes, qu'elles ſuffiſent pour nourrir les habitans pendant l'automne.

Les payſans en font des proviſions, & les gardent encore dans le vinaigre à demi-rôties. On les prend avec des collets de crins de cheval, en y pendant pour amorce des baies de ſorbier ſauvage. Cet oiſeau eſt fort gourmand; il aime paſſionnément la graine de juſquiame. Dans les vignobles il mange beaucoup de raiſin; auſſi eſt-il très-gras & très rempli dans le temps des vendanges : c'eſt ce qui a donné lieu au proverbe, *ſoûl comme une grive.* On ſert la petite grive ſur les tables les plus délicates, à cauſe de ſon bon goût; auſſi *Martial* lui a-t-il donné le premier rang parmi les oiſeaux, comme il l'a donné au lievre parmi les quadrupedes.

La grive, dite *roſelle*, eſt celle que nous voyons communément voler par grandes troupes, & qui dans l'été eſt la plus commune dans nos plaines de France. La grive roſelle eſt la même que la grive rouge ou à rouges ailes. Ses cuiſſes & ſes pattes ſont pâles; elle a le deſſous des ailes rougeâtre, le ventre blanc. Cette grive repaire en hiver dans la Boheme, dans la Hongrie & dans les pays du Nord : elle gazouille admirablement bien : ſon ramage qui parcourt une grande quantité de tons, procure de l'agrément pendant neuf mois de l'année.

La grive nommée *litorne* ou *tourdelle*, *turdus pilaris ſeu turdella*, reſſemble, pour la grandeur & la figure, au merle femelle, avec cette différence que la litorne a l'eſtomac jaunâtre, tacheté de noir, & le ventre blanc. ſes jambes & ſes pieds ſont noirs : cet oiſeau eſt de couleur cen-

drée sur la tête, le cou & le croupion; le dessus du dos est tanné, mais peu grivelé; le dessous de l'aile est blanc. Ces especes de grives varient par le plumage, & viennent chez nous par troupes en automne : on distingue à l'angle de l'œil quelques especes de poils noirs & roides : elle se prend comme les grives. On la nourrit en cage : elle chante pendant deux mois de l'année, en Juillet & en Août; elle ne vit que de graines. L'espece que les Italiens appellent *castriga palumbica*, est un mets très-délicat. La litorne est la moins estimée des grives.

M. *Bourgeois* dit que la qualité des grives à pied noir de France, est bien différente de celle de Suisse, que l'on prend dans le Canton de Berne, au pied du mont Suchet, dans les villages de Montcherand, Valleyres, l'Abergement & Sergey, où elles sont d'un goût exquis & recherchées sur les tables les plus délicates : elles se vendent dix à douze sous de France la piece dans les années où elles sont rares, & six sous dans celles où elles sont les plus abondantes. Elles se trouvent dans les montagnes à l'entrée de l'hiver, sans qu'on les voie arriver, ni qu'on sache d'où elles viennnent; & elles s'en retournent au printems, sans qu'il en reste aucune pendant l'été. Dès que le grand froid est venu, & que les montagnes sont couvertes de neige, elles descendent dans la plaine, ne trouvant plus de nourriture qui leur convienne, & qui consiste en petits vers de terre, en baies de sorbier & d'aubépine. Quoiqu'elles soient déjà bonnes à leur arrivée dans la plaine, elles n'acquierent cependant ce degré de perfection & ce fumet exquis qu'elles ont bientôt après, que quand la terre est gelée ou que la neige vient à couvrir la campagne, & qu'elles sont obligées de se nourrir de baies de genévriers, dont le pays est couvert, qui les engraissent beaucoup. La chasse de ces grives, qui se fait alors par des compagnies de Chasseurs établies dans les susdits Villages, est très-curieuse, & attire chaque année des Etrangers de considération. Elle se fait avec de grands filets de la longueur d'environ soixante pieds, sur environ quinze pieds de hauteur : ils sont composés de trois toiles, dont les deux extérieures sont formées par des mailles en losange d'environ six pouces de diametre, celle du milieu est composée de petites mailles d'environ un pouce, & elle a le double plus d'étendue ou de surface que les deux autres. Chaque compagnie de Chasseurs a environ douze à quinze de ces filets : on les tend avec deux perches croisées & plantées en terre perpendiculairement au sol, & des cordages les uns à côté des autres, au bord d'un bois de haute futaie. Les Chasseurs

vont alors chercher les grives, qui sont ordinairement ramassées en vols innombrables, quelquefois jusqu'à une demi lieue & au-delà de leurs filets, perchées sur des arbres. Un ou deux de ces Chasseurs vont par derriere pour les faire partir du côté des filets, tandis qu'une partie des Chasseurs se tiennent sur les deux côtés pour les empêcher de s'écarter. Il arrive souvent qu'elles rencontrent des arbres à leur chemin où elles se perchent : dans ce cas on les fait partir comme la premiere fois, & on continue à les faire avancer jusqu'à une centaine de pas des filets, où le reste des Chasseurs postés en embuscade derriere les buissons & armé des frondes, lancent principalement de grosses pierres par-dessus le vol pour les faire abaisser à la hauteur des filets, contre lesquels elles s'élancent avec rapidité, effrayées par le sifflement des pierres qu'elles prennent pour des oiseaux de proie : elles passent au travers de la premiere toile, & s'élancent contre celle du milieu pour passer de même au travers; mais comme elles n'y peuvent passer, & qu'elle a le double d'étendue, elles la font pénétrer au travers des mailles de la toile opposée, elles se trouvent conséquemment embarrassées & arrêtées comme dans une poche, dont elles ne peuvent se dégager, parce qu'elles s'élancent toujours en avant. Il y a des années où elles sont si nombreuses, qu'une seule compagnie de Chasseurs en peut prendre jusqu'à cent douzaines dans un jour : mais pour faire une chasse heureuse, il faut qne le temps soit serein & très-froid, & qu'il regne un petit air de bize : car dès que le temps est couvert ou menacé de pluie, & que le vent du Midi regne, elles n'obéissent point à la fronde, mais s'élevent en l'air à l'approche des filets, la peine & l'espérance des Chasseurs se trouvent perdues.

La Grive de vigne est la Grivette ou Mauvis, *turdus iliacus seu tilas*, qui se nourrit volontiers de raisin. On l'appelle aussi *trâle* ou *touret.* Il y a encore la *petite grive huppée*; la *grive à tête blanche.* Les grives de la Chine, de la Caroline & du Canada.

On donne encore le nom de *grive* à plusieurs oiseaux étrangers : tels est l'*oiseau à quarante langues de l'Amérique*, nommé ainsi, parce qu'il surpasse tous les autres par son ramage mélodieux : il se trouve au Mexique & dans la Virginie. *Voyez* Poliglote. La grive du Bresil n'est pas plus grande qu'une alouette; son bec est rouge. On en trouve une espece dans les îles de l'Archipel, principalement à Zira & à Nia, qui fait son nid entre des monceaux de pierre : on dit qu'il s'en trouve qui apprennent si bien à chanter, qu'après les avoir formées à cet exercice, on les vend à

Constantinople & à Smyrne, depuis cinquante jusqu'à cent piastres.

Les grives de l'Afrique sont, dit-on, toutes blanches. Nous avons vu un oiseau auquel on donnoit ce nom ; mais après l'avoir examiné, nous avons reconnu que c'étoit un merle. La grive, dite *jaseur de la Caroline*, pourroit n'être qu'une variété du geai de Boheme.

GRIVE D'EAU, *turdus aquaticus.* Oiseau du genre du bécasseau, suivant M. *Brisson*, & qui se trouve en Europe & dans l'Amérique méridionale. Le plumage du dos est roux olivâtre ; celui du ventre est blanc tacheté de noir.

GRIVE DORÉE. *Voyez* LORIOT.

GRIVE DE MER, *turdus marinus.* On donne ce nom à un poisson à nageoires épineuses : on le nomme à Rome *poisson paon*, à cause de ses belles couleurs.

GRIVE NERITE. *Voyez* NERITE.

GROLLE. *Voyez* FREUX.

GRONDEUR. Poisson très-commun dans les Iles Antilles, qui grogne de même que le *groneau*, & qui fait une des principales nourritures de plusieurs habitans de Cayenne. *Voyez* GRONEAU.

GRONEAU ou GROGNAUT, *lyra.* On donne ce nom à un poisson de la Méditerranée, qui grogne, dit-on, comme un porc : il a les nageoires épineuses. *Voyez* ROUGET.

GROS-BEC, *coccothraustes.* Genre d'oiseau ainsi nommé par la grosseur de son bec, relativement à celle de son corps. Cet oiseau est d'un tiers plus grand que le pinçon : sa tête est grosse aussi en comparaison du corps : elle est de couleur roussâtre ; son cou est de couleur cendrée ; son dos est roux ; la poitrine & les côtés sont de couleur cendrée, légérement teinte de rouge.

Ces oiseaux volent en troupes, ils sont fort communs en France, en Italie & en Allemagne : ils restent en été dans les bois & sur les montagnes ; en hiver ils descendent dans les plaines. Ces oiseaux ont le bec si fort, qu'ils cassent avec facilité les noix, les noyaux d'olives & de cerises : ils font du tort, parce qu'ils mangent les boutons des arbres. Ils vivent pour l'ordinaire de semences de chenevis, de paniz. C'est toujours sur le sommet des arbres qu'ils font leurs nids. Ils pondent cinq ou six œufs. On les nomme quelquefois *casse-noix ;* mais l'oiseau qui porte ce nom est différent. *Voyez* GASSE-NOIX à l'article MERLE DE ROCHER.

Il y a dans les Indes, en Amérique & sur-tout à la Virginie, une

espece de gros-bec de couleur écarlate, dont la tête est ornée d'une crête : on l'appelle *cardinal huppé*. Cet oiseau est de la grosseur d'un merle : son chant est fort agréable : il est friand des œufs de colibri, mais il lui en coûte quelquefois la vie. Le *gros bec* de la Chine est bleu & rose, celui de Cayenne est vert, celui de la Louisiane est varié de rose, de blanc & de noir; il y a aussi les *gros-becs* de Java, dit le *domino* & le *jacobin*. Le *gros-bec* du Canada est à moitié rouge, & celui des Philippines est à moitié jaune. Le *gros-bec* du Cap de Bonne-Espérance a le plumage du dos de couleur olivâtre, celui du ventre est jaune; celui de Gambie est citron; celui d'Angola est tout bleu. M. *Brisson* fait mention d'un plus grand nombre de *gros-becs*. On donne aussi le nom de gros-bec au *toucan*. Voyez ce mot.

GROSEILLIER. On donne ce nom à plusieurs especes d'arbrisseaux épineux ou non épineux, & qui varient encore entre eux par la diversité des fruits : nous ne parlerons ici que des principales especes les plus connues.

Le GROSEILLIER ÉPINEUX, *grossularia spinosa aut uva crispa simplici acino*, est de deux especes; l'une *sauvage* & l'autre *cultivée*. Le groseiller blanc sauvage est plus le commun : il vient de lui-même contre les haies, dans les bois : les forêts de S. Germain & des environs de Montmorency, près de Paris, en sont remplies. Cet arbrisseau est haut de six pieds ou environ : sa racine est ligneuse, & un peu fibreuse; elle pousse des tiges nombreuses & rameuses, & garnies de toutes parts d'épines fortes près de l'origine des feuilles. Son écorce est purpurine dans les vieilles branches, blanchâtre dans les jeunes. Son bois est de couleur de buis pâle : ses feuilles sont larges comme l'ongle du pouce, presque rondes, un peu découpées, vertes, velues, d'un goût aigrelet, & portées sur de courtes queues. Ses fleurs sont petites, & d'une odeur suave : elles naissent plusieurs ensemble dans les aisselles des feuilles, & tout au plus deux sur chaque pédicule, souvent une seule; belles, pendantes, composées chacune de cinq feuilles disposées en rond, & attachées aux parois de leur calice, qui est découpé en cinq parties, & auquel sont attachées les étamines au nombre de cinq. Il leur succede des fruits ou baies rondes ou ovales, séparées, molles, pleines de suc, de la grosseur d'un grain de raisin, rayées depuis le pédicule jusqu'au nombril, en maniere de méridiens; vertes d'abord & acides au goût; jaunâtres étant mûres; d'une saveur douce & vineuse, remplies de plusieurs petites graines blanchâtres.

L'eſpece de groſeillier cultivé ne differe du précédent qu'en ce qu'il eſt moins épineux, & que ſes feuilles & ſes baies deviennent plus grandes & plus aromatiques.

Ce ſont ces ſortes de baies qu'on appelle *groſeilles blanches* ou *groſeilles douces;* étant vertes, on en fait uſage dans les ragoûts au lieu de verjus : c'eſt alors qu'on les nomme *groſeilles à maquereau.* Elles ſont rafraîchiſſantes & aſtringentes, excitent l'appétit, & ſont ordinairement agréables aux femmes enceintes, lorſqu'elles ont du dégoût pour les alimens : elles guériſſent les nauſées & arrêtent les flux de ventre, même les hémorragies; cuites dans le bouillon, elles ſont utiles aux fébricitans. L'on mange celles qui ſont mûres au ſortir de l'arbriſſeau; mais elles ſe corrompent facilement dans l'eſtomac. Leur ſuc devient un peu vineux par la fermentation. Il s'en conſomme une grande quantité en Hollande & en Angleterre, où l'on en cultive une quantité conſidérable.

Ray dit que les Anglois font du vin de ces fruits mûrs, en les mettant dans un tonneau, & en jettant de l'eau bouillante par-deſſus : ils bouchent bien le tonneau, & le laiſſent dans un lieu tempéré pendant trois ou quatre ſemaines, juſqu'à ce que la liqueur ſoit imprégnée du ſuc ſpiritueux de ces fruits, qui reſtent alors inſipides. Enſuite on verſe cette liqueur dans des bouteilles, & on y met du ſucre : on les bouche bien, & on les laiſſe juſqu'à ce que la liqueur ſe ſoit mêlée intimement avec le ſucre par la fermentation, & ſoit changée en une liqueur pénétrante, agréable & ſemblable à du vin.

Le Groseillier a grappes : on en diſtingue deux eſpeces.

1°. Le Groseillier rouge, *ribes ruber*, eſt un arbriſſeau non épineux, qui croît dans les forêts des Alpes & des Pyrenées; mais qu'on cultive communément dans les jardins & les vergers. Ses racines ſont branchues, fibreuſes & aſtringentes : ſes tiges ou rameaux ſont nombreux, durs, tortus; cependant flexibles & hauts de cinq pieds ou environ, couverts d'une écorce brune. Le bois en eſt vert, & renferme beaucoup de moelle : ſes feuilles ſont preſque rondes, vertes & dentelées : ſes fleurs ſont diſpoſées en petites grappes, dont les pédicules ſortent des aiſſelles des feuilles. Chacune de ces fleurs eſt compoſée de pluſieurs feuilles, diſpoſées en roſe & attachées aux parois du calice. Il leur ſuccede des baies groſſes comme celles du genievre, vertes d'abord, rouges étant mûres, ſphériques, & remplies d'un ſuc acide fort agréable au goût & à l'odorat, & de pluſieurs petites ſemences. Ces baies ſont les groſeilles

rouges. Le groſeillier rouge tranſplanté veut une terre graſſe bien fumée : on le met en bordure.

2°. L'autre eſpece de groſeillier à grappes porte des baies blanches, mais la plupart des Botaniſtes le regardent plutôt comme une variété du précédent, que comme une véritable eſpece. Ces baies ſont appellées *petites groſeilles blanches :* elles ne ſont pas ſi communes que les rouges ; mais elles ont le même goût & la même vertu : elles ſont même plus eſtimées, & les grappes en ſont plus groſſes. La groſeille blanche & perlée, dite de *Hollande*, demande une terre forte & humide : on la plante de diſtance en diſtance, & on ne taille que fort peu ces buiſſons les deux premieres années ; mais les ſuivantes, on les taille aſſez court. En général les groſeilliers ſe multiplient de rejetons enracinés, ou de boutures coupées ſur du vieux bois. C'eſt en Hollande que l'on entend le mieux la culture & la taille des groſeilliers à grappes. Au reſte tous les groſeilliers quittent leur écorce extérieure.

On mange les baies blanches & rouges des groſeilliers, encore attachées à leurs grappes & ſans aucune préparation, ou bien on les ſépare des grappes, & on y ajoute un peu de ſucre. Les enfans, & ſur tout les jeunes filles qui ont les pâles couleurs, même les femmes qui ſont attaquées du *pica* & du *malacia*, ainſi que les fébricitans, les recherchent avec avidité, à cauſe de leur ſaveur acide, vineuſe & agréable au goût. On confit avec le ſucre ces grappes toutes entieres, de même que les ceriſes. On prépare auſſi avec ou ſans feu une gelée de groſeilles, qui eſt très-belle, tremblante & très-agréable au goût, en mettant le ſuc de groſeilles avec du ſucre juſqu'à une conſiſtance convenable. C'eſt une confiture que l'on ſert non-ſeulement au deſſert, mais qu'on réſerve encore pour ſoulager les malades, & ſur-tout ceux qui ont la fievre. Elle convient très-bien dans les convaleſcences des maladies aiguës ; elle fournit un aliment léger, tempérant & véritablement rafraîchiſſant. Dans les boutiques on prépare un ſirop avec ce même ſuc, ou un rob ou réſiné, en le faiſant épaiſſir juſqu'à conſiſtance de miel. Ce ſuc étendu dans trois ou quatre parties d'eau & édulcoré avec ſuffiſante quantité de ſucre, eſt connu ſous le nom d'*eau de groſeille*. Le goût agréable de cette boiſſon l'a fait paſſer de la boutique de l'Apothicaire à celle du Limonadier, & cette boiſſon eſt exactement analogue à la limonade.

Tout le monde convient de la bonté des groſeilles rouges pour tempérer le bouillonnement intérieur du ſang, & réprimer les mouvemens

de la bile : elles ſont modérément aſtringentes, fortifient l'eſtomac, ôtent le dégoût & adouciſſent le mal de gorge. Elles conviennent dans les vomiſſemens, les diarrhées & les hémorragies, dans les fievres malignes & les maladies contagieuſes : cependant l'uſage en devient nuiſible, ſi l'on en prend trop & mal-à-propos ; car l'uſage continu des acides nuit à l'eſtomac, excite la toux, eſt pernicieux pour la poitrine, & ſur-tout lorſqu'on craint l'inflammation des viſceres du bas-ventre.

Il y a encore d'autres eſpeces de groſeilliers, tel que le *caſſis* ou *caſſier des Poitevins*, autrement *groſeillier noir*. Voyez Cassis. Le groſeillier des Antilles, dont les Créoles mangent le fruit, eſt le *ſolanum ſcandens aculeatum, hyoſciami folio, flore intùs albo, extùs purpureo. Plum. & Barr.*

GROS-VENTRE. C'eſt le nom qu'on donne à pluſieurs poiſſons ronds ou *orbis*, que l'on trouve dans l'Ile de Cayenne, & dont l'uſage eſt aſſez dangereux : ils ſont même regardés par bien des gens comme des poiſons. Le gros-ventre eſt orné de taches ou rubans de couleur brune & jaune.

GROS-YEUX. C'eſt un poiſſon fort abondant en l'Ile de Cayenne, & que les habitans de ce pays nomment *kouttai*. Ses yeux ſont ſaillans en dehors de plus d'un demi-pouce : il ſe tient ſur le rivage de la mer, & ſe laiſſe aller au gré des vagues. On tue ce poiſſon à coups de fleche ou à coups de fuſil. M. *Barrere* croit que ce poiſſon eſt vivipare : il eſt fort bon à manger, ſur-tout étant frit.

GROTTE, *ſpelunca*. On nomme ainſi les cavernes, les creux ou les eſpaces vides, fort ventrus, qui ſe rencontrent dans le ſein de la terre, & ſur-tout dans l'intérieur des montagnes. On attribue la formation des grottes à divers bouleverſemens cauſés par des révolutions particulieres, telles que celles qu'ont pu cauſer les feux ſouterrains, ou les eaux qui, en pénétrant au travers des montagnes & des rochers, ont détaché & entraîné la terre & le ſable qui leur préſentoient le moins de réſiſtance, & ont ainſi donné lieu à des cavernes.

On connoît en divers endroits des cavernes & des grottes qui préſentent des ſingularités propres à piquer la curioſité. *Voyez* Caverne.

La *grotte d'Arcy* en Bourgogne, dans l'Auxerrois, eſt remarquable par ſes ſalles qui ſe ſuccedent les unes aux autres, & dans leſquelles on obſerve différens jeux de la Nature. L'entrée de cette grotte eſt ſi baſſe, qu'on ne peut y paſſer que courbé : depuis quelques années on l'a fermée, & le Seigneur en garde la clef. Lorſqu'on a paſſé une premiere ſalle, on entre dans une autre très-vaſte, dont le ſol eſt rempli de pierres

entassées confusément : on y voit un lac, dont le diametre peut avoir cent vingt pieds ; l'eau en est claire & bonne à boire. On entre ensuite dans une troisieme salle, qui est très-remarquable par ses trois voûtes portées l'une sur l'autre, la plus haute étant supportée par les deux plus basses. Il y a plusieurs salles dans lesquelles on voit des stalactites & des pyramides, qu'on croiroit être de marbre blanc. Dans une autre on voit une espece de figure humaine grande comme nature, qui de loin paroît être une Vierge tenant entre ses bras l'Enfant Jesus ; d'un autre côté, une espece de forteresse avec des tours. L'art est peut-être venu là un peu à l'aide de la Nature, ou l'imagination y voit les objets plus distincts qu'ils ne le sont réellement : le cheval & les autres objets que l'on voit dans la fameuse grotte de Bauman, dans le Duché de Brunswick, sont peut-être dans le même cas. La concavité du dôme d'une autre salle paroît être à fond d'or, avec de grandes fleurs noires ; mais lorsqu'on y touche, on efface la beauté de l'ouvrage, car ce n'est que de l'humidité. On voit au milieu de cette voûte une quantité de chauves-souris, dont quelques-unes se détachent pour venir voltiger autour des flambeaux.

Il est digne de remarque que dans cette grotte l'air est extrêmement tempéré ; celui qu'on y respire dans les plus grandes chaleurs, est aussi doux que l'air d'une chambre, quoiqu'il n'y ait point d'autre ouverture que la porte par laquelle on entre ; ce qui est contraire à ce qui arrive ordinairement dans les lieux souterrains, sur-tout lorsqu'ils ont très-peu de communication avec l'air extérieur.

La *grotte de Lombrives*, dans le pays de Foix, a été décrite par M. *Marcorelle*. Cette grotte est dans le sein d'une montagne toute composée de pierre calcaire. La grotte est à deux étages l'un sur l'autre, & les salles en sont très-spacieuses & fort multipliées : on en compte plusieurs de huit cents pieds de longueur sur quatre-vingt pieds de largeur. Leur longueur réunie & ajoutée, est de plus de quatre mille pieds. La voûte de la grotte est ornée de stalactites pendantes & trouées d'un bout à l'autre. Le mercure reste à douze degrés dans les grottes supérieures, & à neuf dans les inférieures. La température extérieure, dans le même temps que M. *Marcorelle* visita ces grottes, étoit à vingt-un degrés.

Les *grottes de Bedhullac*, dans le même pays, ont beaucoup de ressemblance avec les précédentes ; & la mine de fer décrite par M. *de Réaumur* dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris, est à peu de distance de cette grotte.

Tout le monde a entendu parler de la fameuse *grotte d'Antiparos*, dans l'Archipel, dont M. *de Tournefort* a donné une si belle description dans son *Voyage du Levant*, *Tome I*, *page* 190. On trouve d'abord une caverne rustique d'environ trente pas de largeur, partagée par quelques piliers naturels, où l'on lit quelques inscriptions faites par les Anciens: entre les deux piliers qui sont sur la droite, il y a un terrain en pente douce, & ensuite jusqu'au fond de la même caverne une pente plus rude d'environ vingt pas de longueur: c'est là le passage pour aller à la grotte intérieure, où l'on pénetre par un trou fort obscur, par lequel on ne sauroit entrer qu'en se baissant, & au secours de flambeaux. On descend d'abord dans un précipice horrible, à l'aide d'un cable que l'on prend la précaution d'attacher à l'entrée: on se coule dans un autre bien plus effroyable encore, dont les bords sont fort glissans, & répondent sur la gauche à des abymes profonds, où la voix forme des échos & résonne comme le bruit du tonnerre. On place sur les bords de ces gouffres une échelle, au moyen de laquelle on franchit un rocher tout-à-fait coupé à plomb: on continue à glisser par des endroits un peu moins dangereux; mais dans le temps qu'on se croit en pays praticable, le pas le plus affreux vous arrête tout court, & on s'y casseroit la tête si on n'étoit averti ou arrêté par ses guides. Pour le franchir, il faut se couler sur le dos le long d'un gros rocher, & descendre une échelle qu'il faut porter exprès. Quand on est arrivé au bas de l'échelle, on se roule quelque temps encore sur des rochers, & enfin on arrive dans la grotte. On compte trois cents brasses de profondeur depuis la surface de la terre. La grotte, qui est de la plus grande beauté, paroît avoir quarante brasses de hauteur sur cinquante de large: elle est remplie d'un grand nombre de coquilles fossiles, & notamment de belles & grandes stalactites de différentes formes, tant au-dessus de la voûte, que sur les terrains d'en-bas. On y voit encore la fameuse pyramide appellée *autel*, où l'on lit: *Hîc ipse Christus adfuit*, *ejus natali die mediâ nocte celebrato*, 1673. Cette inscription est de M. le Marquis *de Nointel*, Ambassadeur de France à la Porte, qui y fit célébrer la Messe en grande solemnité la nuit de Noël. Ces stalactites sont une espece d'*albâtre Oriental*, qu'on ne doit regarder que comme un marbre plus épuré, veiné, de couleur d'onyx, entraîné par les eaux, & déposé ensuite sur les parois de la grotte. *Voyez* STALACTITES.

Les rochers qui composent les Alpes sont remplis, en quelques en-

droits, de cavités ou de grottes, où les habitans de la Suisse vont tirer le cristal de roche. On reconnoît qu'on va rencontrer quelques-unes de ces cavités, lorsqu'en frappant avec de grands marteaux de fer sur les rochers, ils rendent un son creux. Ce qui les indique encore d'une maniere bine plus sûre, c'est une zone de quartz blanc qui coupe la roche en différens sens. Si l'on voit suinter de l'eau au travers du roc, près des endroits où l'on a observé ce quartz, on est sûr que ces cavernes contiennent du *cristal.* Voyez ce mot.

La fameuse caverne ou *grotte* dans l'Ile de Minorque offre aussi les plus belles singularités. La Nature a formé dans le roc cette vaste caverne. Son entrée est étroite & difficile; mais elle s'élargit de tous côtés, à mesure que l'on descend. Des flambeaux, à la lueur desquels on y pénetre, laissent appercevoir, chemin faisant, plusieurs autres cavernes, plus petites & qui communiquent à la grande. Il dégoutte continuellement à travers les fentes supérieures de ces cavernes une eau tellement chargée de matieres pierreuses, qu'elle forme un nombre infini de stalactites de différentes grosseurs, & dont la figure est très-variée. Il y en a qui, en se réunissant par leur accroissement, ont formé des colonnes qui semblent soutenir la voûte de cette caverne. En voyant ces stalactites, un Naturaliste peut bien observer les gradations de leurs progrès. On remarque en quelques endroits de petits chapiteaux qui descendent de la voûte, & qui tendent à se réunir à des bases proportionnées; celles-ci s'élevent au-dessous, à mesure que l'eau ou le suc pierreux qui dégoutte du haut, se condense. En d'autres endroits, l'intervalle qui sépare la base & le chapiteau, est rempli par la tige d'une colonne plus ou moins réguliere. Le plus grand nombre ressemble aux colonnes grossieres de l'ordre gothique. On présume bien que ces singularités doivent leur existence à la réunion fortuite des stalactites & des stalagmites.

La *grotte du Chien*, en italien *grotta del Cane*, est ainsi nommée de l'épreuve que l'on fait de ses exhalaisons sur un chien, pour satisfaire la curiosité des Voyageurs. Cette grotte est située en Italie, dans le territoire de Pouzzols, dans le royaume de Naples. Elle a environ huit pieds de haut, douze de long & six de large. Il s'éleve de son fond une vapeur chaude, ténue, subtile, qu'il est aisé de discerner à la simple vue. Cette vapeur en s'élevant couvre toute la surface du fond de la grotte; & ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'elle ne se disperse point dans l'air, mais qu'elle retombe un moment après s'être élevée. Si l'on y introduit un

flambeau allumé, & qu'on le baiſſe contre terre, on le voit s'éteindre à meſure qu'il en approche, & la fumée qui devroit naturellement s'élever, raſe le ſol & gagne vîte le grand air par l'ouverture.

Le Docteur *Méad* a éprouvé ſur lui-même qu'on peut ſe tenir debout dans cette grotte ſans reſſentir aucune incommodité, tant que la tête eſt au-deſſus de la hauteur où s'élevent les vapeurs. Il n'en eſt pas de même lorſque la tête y eſt plongée. L'Hiſtoire rapporte que Charles VIII, Roi de France, en fit l'eſſai ſur un âne; & que deux eſclaves qui y furent mis la tête en bas par ordre de Pedro de Tolede, Viceroi de Naples, y perdirent la vie. Aujourd'hui un homme qui a les clefs de cette grotte, en fait l'expérience ſur un chien qui eſt au fait de ce manége. Il couche cet animal à terre dans la grotte; au bout d'une trentaine de ſecondes il paroît comme mort; dans l'eſpace d'une minute ſes membres ſont attaqués d'une eſpece de mouvement convulſif, & il ne conſerve bientôt d'autre ſigne de vie qu'un battement preſqu'inſenſible du cœur & des arteres, qui ſeroit ſuivi de la mort, ſi on le laiſſoit deux ou trois minutes en cet endroit, Si après la défaillance on le retire hors de la grotte, il reprend ſes ſens & ſes eſprits, auſſi-tôt qu'on l'a plongé dans le lac d'Agnano qui eſt tout près, ou qu'on l'a jeté ſur l'herbe. Quelques perſonnes avoient regardé ces vapeurs comme des mouſettes ou vapeurs minérales; mais par les épreuves qu'en a fait M. l'Abbé *Nollet*, il ne leur a reconnu aucune des qualités de ces eſpeces d'exhalaiſons; ce qui lui a fait penſer que celles de la *grotte du Chien* ne produiſent ces effets pernicieux & ne mettent l'animal en danger de mort, qu'en produiſant l'effet que feroit la vapeur de l'eau bouillante ſur un animal qu'on obligeroit de la reſpirer. Il y a d'autres endroits en Italie où il y a cependant des eſpeces de *mouſettes*. *Voyez ce mot à la ſuite de l'article* EXHALAISON.

L'Antiquité nomme pluſieurs autres cavernes célebres par des exhalaiſons mortiferes. Telle étoit la méphitis (*mouſette*) d'Hiérapolis, dont il eſt parlé dans *Cicéron*, dans *Galien* & dans *Strabon*, qui avoient été témoins de ſes effets. Telle étoit encore la caverne méphitique de Corycie, *ſpecus Corycius*, dans le mont Arima en Cilicie, qui, à cauſe de ſes exhalaiſons empeſtées, étoit appellée l'antre de Typhon, *cubile Typhonis*. Au reſte les vapeurs pernicieuſes de toute nature ne ſont pas rares. *Voyez à l'article* EXHALAISONS.

La *grotte de la Sybille* eſt près du lac d'Averne dans le royaume de

Naples. La principale entrée en eſt déjà comblée, & celle par laquelle on y parvient aujourd'hui s'affaiſe & ſe bouche tous les jours : c'eſt une des merveilles de l'Italie qu'il faudra bientôt rayer de ſes faſtes.

La *grotte de Poſilippe*, placée dans le territoire de Pouzzols, eſt un ſouterrain percé dans le tuf & dans le ſable. Le chemin pratiqué ſous la montagne porte au-deſſus de lui des campagnes cultivées, des maiſons, des vignes, &c. L'entrée de Poſilippe eſt d'une hauteur de ſoixante pieds ; les Voyageurs ſont obligés de s'avertir de la voix, de crainte de ſe heurter dans les endroits où il fait obſcur. Cette grotte a deux mille trente-ſix pieds de longueur, quarante à quarante-cinq de hauteur, & ſa largeur eſt de vingt à vingt-deux pieds. Elle eſt pavée comme la voie Appienne de grands carreaux d'une pierre dure, dont la forme eſt irréguliere. Ce fut Philippe II, Roi d'Eſpagne, qui la fit ainſi paver.

La *grotte de Noce* eſt une des plus bizarres à la vue. Sur le penchant de la montagne de Noce eſt un théâtre d'écueils effroyables ; qui, au premier coup d'œil, ſemblent menacer ruine. On ne ſauroit mieux comparer ces écueils qu'à une montagne miſe en pieces à force de mines. Ce ſont apparemment des rochers qui ont écroulé, & qui ſont tombés l'un contre l'autre. Les uns ſont reſtés droits en forme de tour, les autres ont roulé juſques dans la plaine, d'autres enfin ſont reſtés attachés à la montagne. Dans leur rencontre mutuelle, ils ont formé des cavernes très-variées, mais horribles & des plus bizarres. Au rapport des payſans, quand il doit pleuvoir, on voit ſortir par repriſes, du milieu de ces affreux & inacceſſibles précipices, de la fumée ou du brouillard. Au-deſſus de l'Egliſe de Noce, on trouve à mi-côte de la montagne une grotte très-ſpacieuſe & ſi bien conſtruite, qu'on auroit peine à la croire naturelle : l'entrée en eſt très-vaſte, & reſſemble à la porte d'un palais : dans l'intérieur de la grotte, l'on voit comme des eſpeces de petites chambres de figure preſque ovale, & couvertes de voûtes en dôme, avec des ouvertures qui communiquent d'un lieu à l'autre, & par où l'on a la vue des pentes de la montagne : il roule au milieu des appartemens une ſource d'eau qui murmure en tombant : enfin on voit dans ces grottes pluſieurs congélations qui prennent différentes figures, ſelon la différente courbure des parois.

La *grotte de la Balme* mérite d'être connue, à cauſe de ſa grandeur, à cauſe des productions qu'elle renferme, & par la curioſité qu'eut François I. de la faire examiner étant en Dauphiné, mais malheureuſement par des

des gens peu hardis qui en dirent des fables. M. *Morand* en a donné la Description dans le deuxieme tome des *Mémoires étrangers.* Cette grotte, située à sept lieues de Lyon, est dans une montagne qui s'étend très-loin. Des congélations de diverses couleurs & de différentes formes, y font un très-bel effet. Quelques-unes qui ont la figure de bassins qui seroient disposés les uns au-dessus des autres, reçoivent l'eau qui forme des nappes & des cascades naturelles. On voit sortir d'une des rues de cette grotte, un courant d'eau qui se perd sous terre, vient ensuite reparoître à l'entrée de la grotte, & va se décharger dans le Rhône.

Un Curé du canton fit avec quelques-uns de ses amis, l'entreprise de remonter le courant souterrain. Suivant leur relation, à peine, dans certains endroits, y avoit-il de l'eau; dans d'autres, il étoit sans fond; quelquefois ils furent obligés de porter leurs bateaux, d'autres fois de s'y coucher. Après l'avoir remonté environ l'espace d'une lieue, leur navigation se termina à une ouverture ronde & spacieuse, dont l'eau sortoit à gros bouillons: c'est sans doute le bruit qu'elle fait en tombant, qui épouvanta les Observateurs de François I.

La *grotte de Quingey*, près du Doux, en Franche-Comté, est longue & large, & la Nature y a formé des colonnes, des festons, des trophées, des tombeaux; enfin, l'on y voit, pour ainsi dire, tout ce que l'on veut imaginer; car l'eau dégouttant, s'épaissit sous diverses figures accidentelles & fait mille grotesques. Cette caverne, ainsi que toutes les autres de cette espece, est le séjour d'un nombre très-considérable de chauves-souris.

La *grotte de Besançon* ou la *glaciere*, est une grande caverne creusée dans une montagne près de Beaume, à cinq lieues de Besançon. Plusieurs Mémoires insérés dans ceux de l'Académie, ont parlé diversement de cette grotte. M. *de Cossigny*, Ingénieur en chef de Besançon, en a donné une description détaillée, insérée dans le tome premier des Mémoires présentés à l'Académie. Le thermometre, suivant ses observations, est presque toujours fixé dans cette caverne à un demi-degré au-dessus du terme de la glace. Le bas de cette caverne est de cent quarante-six pieds au dessous du niveau de la campagne: l'entrée est large de soixante pieds & haute d'environ quatre-vingt; la grotte a cent trente cinq pieds dans sa plus grande largeur, & cent soixante huit de longueur. On y voit treize ou quatorze pyramides de glaces, de sept à huit pieds de hauteur. Ces pyramides se sont sans doute formées en place de semblables colonnes de

glace qu'on y voyoit au commencement de ce ſiecle, & qui furent détruites en 1727 pour l'uſage du camp de la Saone, la glace manquant alors dans Beſançon. On dit que cette glace eſt plus dure que celle des rivieres: on explique ce phénomene, en obſervant que les terres du voiſinage & celle du deſſus de la voûte, ſont pleines d'un ſel nitreux ou d'un ſel ammoniacal naturel. La variation du thermometre pendant l'hiver & l'été, y eſt très-peu conſidérable; auſſi y a-t-il de la glace en tout temps. Il ſort quelquefois de cette grotte, pendant l'hiver, un brouillard ou une vapeur qui y annonce un léger dégel; mais auſſi-tôt que la chaleur ſe fait ſentir, la glace augmente. Il regne continuellement dans cette glaciere un froid très-vif. Un coup de piſtolet tiré dans la caverne y fait un bruit conſidérable. Peut-être ſeroit-il ſage de ne pas répéter trop ſouvent cette derniere expérience, qui pourroit détacher des glaces qui ſont attachées à la voûte.

On voit par ce qui vient d'être rapporté, que cette grotte préſente aux Phyſiciens un phénomene unique dans la Nature; la glace qui s'y forme dans les chaleurs de l'été, prouve que le froid qui regne dans cet endroit ſouterrain eſt très-réel, & n'eſt point relatif comme celui des autres ſouterrains, & fait par conſéquent une exception aux regles que ſuit ordinairement la Nature. Auſſi M. *de Vanolles*, Intendant de Franche-Comté, inſtruit qu'on enlevoit la glace à meſure qu'elle ſe formoit, & voulant conſerver cette curioſité naturelle, fit fermer l'entrée de la grotte par une muraille de vingt pieds de haut, dans laquelle fut pratiquée une petite porte dont la clef fut remiſe aux Echevins du village, avec défenſe d'y laiſſer entrer perſonne pour enlever de la glace. *Voyez les articles* GLACE & GLACIERS.

Les Naturaliſtes Allemands nous ont fait connoître la fameuſe grotte de Bauman, près de Blakembourg. L'on y trouve, ſelon *Bruckman*, *Epiſtol. itiner.* 34. des os connus ſous le nom de *licorne foſſile*. La grotte de Schartzfels, près de celle de Cellerfeld & Nordhalgen, eſt preſque auſſi remarquable. Les grottes des dragons, près Marfleck ne ſont pas moins fameuſes; l'on y trouve des os par tas & ſemblables à ceux que l'on voit dans les antres de la forêt d'Hyrcinie.

GROUGROU. C'eſt une eſpece de petit palmier de l'Amérique: il eſt garni d'épines longues de quatre à cinq pouces. Cet arbre, différent du véritable palmier épineux, porte ſon fruit en grappes de la groſſeur d'une balle de paume, & renfermant un petit coco plus gros qu'une aveline,

noir, poli & très-dur, au-dedans duquel est une substance blanchâtre, coriace, insipide, & très indigeste : cependant les Negres en mangent beaucoup. Les Sauvages en font une huile dont ils se frottent le corps. Le chou qui provient de cet arbre est infiniment meilleur que celui du palmier franc, mais moins exquis que celui du palmier épineux. Les montagnes de la Grenade, en Amérique, sont toutes couvertes de *grou-grous*.

GROULARD. C'est le *bouvreuil*. Voyez ce mot.

GRUAU, *grutum*. Voyez au mot AVOINE.

GRUE, *grus*. C'est un oiseau scolopace & de grande taille, qui pese quelquefois jusqu'à dix livres. Il a depuis le bout du bec jusqu'au bout des doigts près de cinq pieds de longueur. Il a le cou très-long, aussi-bien que les jambes; le bec droit, pointu, d'un noir verdâtre, sillonné depuis les narines & long de près de quatre pouces; le sommet de la tête noirâtre. Derriere la tête, le mâle a une espece de plaque en forme de croissant, couverte de poils rougeâtres, ce que n'a pas la femelle. La grue a deux raies blanches derriere les yeux, la gorge & les côtés du cou de couleur obscure, le plumage du corps cendré, une envergure très-large; les plus grandes plumes sont noires; sa queue est courte, noirâtre, & paroît arrondie quand elle se développe; ses jambes sont noires & nues au-dessus des jointures; ses doigts au nombre de quatre sont noirs & très-longs, le doigt extérieur est lié par une membrane épaisse à la derniere articulation de celui du milieu.

On range la grue dans l'ordre des cigognes, mais M. *Pallas* dit qu'elle tient le milieu entre les hérons & les outardes.

La trachée artere de la grue a une conformation rare, elle entre profondément dans le sternum par un trou fait exprès, elle s'y réfléchit quelques tours, puis elle sort par le même trou pour aller aux poumons. L'estomac de cet animal est musculeux : il ne mange point de poisson, il mange du grain ou de l'herbe, quelquefois aussi des scarabées & d'autres insectes.

Ces oiseaux sont passagers comme les cicognes : les Auteurs de la suite de la Matiere Médicale, disent en avoir vu passer par Orléans en plein jour, dans les quinze premiers jours du mois d'Octobre en 1755, des milliers qui voloient du Nord au Midi par troupes de cinquante, soixante & de cent; plusieurs de ces bandes s'étant abattues la nuit dans des plaines de blé sarrasin en Sologne, y firent beaucoup de dégat. La grue ne fait

ordinairement que deux petits, nommés *gruaux* ou *gruons*, dont l'un est mâle, l'autre est femelle, & si-tôt qu'elle les a élevés, & qu'ils ont appris à voler, elle les abandonne & s'en va en poussant un cri qu'elle fait entendre de loin. On dit que les jeunes grues n'ayant pas encore de plumes courent cependant si vîte, qu'un homme ne sauroit presque les atteindre.

Quoique la grue soit un grand oiseau, il y a plusieurs petits oiseaux de proie instruits par les Fauconniers, qui osent se hasarder à la combattre corps à corps; mais on a coutume d'en lâcher plusieurs, afin de pouvoir jouir de la vue de leur combat. Ces oiseaux aiment les lieux marécageux; ils se battent quelquefois entr'eux très-vivement. Lorsqu'ils voyagent, ils volent en troupe, & ils observent l'ordre de triangle, soit qu'ils passent la mer, soit qu'ils volent sur terre. Le premier en tête fend l'air, quand il est fatigué, il se met derriere, un autre prend sa place, & est successivement remplacé par un troisieme, & ainsi de suite chacun à son tour. Il y a peu d'oiseaux dont le cri se fasse entendre d'aussi loin.

Les Polonois nourrissent des grues auxquelles ils arrachent les plumes de la queue: & ils versent de l'huile dans les creux d'où elles ont été arrachées: il y renaît ensuite des plumes blanches, qui sont chez eux de grand prix pour orner les bonnets des Gentilshommes du pays. La grue est facile à tromper, car elle se joue & saute à la voix de l'homme qui contrefait son cri; elle aime la compagnie & s'apprivoise aisément: mais sans appeau il est fort difficile d'en approcher & d'en tuer une seule, quoiqu'on les voie en foule par terre: si elles ne sont pas toutes aux aguets, il y en a toujours une qui fait la fonction de sentinelle, & avertit les autres à la moindre apparence de danger, & la troupe s'envole aussi-tôt. Les grues ont d'abord beaucoup de peine à s'élever de terre; mais quand une fois l'essor est pris, & qu'elles sont à une certaine hauteur, elles volent avec aisance, & souvent à perte de vue, au point de ne paroître pas plus grosses que des grives: on prétend que ces animaux vivent plus de quarante ans.

Les pierres qu'on trouve dans l'estomac des grues, leur sont utiles pour broyer les alimens & faciliter la digestion: ces pierres servent comme de petites meules, étant mises en mouvement par l'action de deux muscles forts & robustes qui composent le gésier.

La grue étoit autrefois recherchée dans les repas; Plutarque dit qu'on la tenoit enfermée dans des volieres & qu'on lui crevoit les yeux pour l'engraisser: cependant sa chair est massive, fibreuse & coriace: elle doit

être bien faisandée & chargée d'assaisonnemens pour qu'on en puisse manger sans en être incommodé. En Médecine on l'estime propre pour le genre nerveux : sa graisse est pénétrante & résolutive, elle convient dans la paralysie & les rhumatismes : elle est utile dans certaines surdités.

On donne encore le nom de grue à plusieurs autres oiseaux : savoir, la *grue de Numidie*. Voyez Demoiselle de Numidie.

La Grue Baléarique, *grus Balearica*, est un très-bel oiseau, seul de son genre, de la figure de la cigogne, qui a le cri & la maniere de vivre du paon : d'ailleurs il est assez semblable à la grue ordinaire. Sa tête est ornée d'une crête ou huppe composée de quantité de plumes très déliées & menues, quelquefois frisées, dorées & placées sur la tête même auprès des tempes ; cet oiseau a une tache blanchâtre assez longue, au bas de laquelle se voient deux pendans de chair couleur de rose. Son bec est court, droit & crochu. On voit ordinairement cet oiseau aux environs du Cap Vert. *Belon* dit que la grue Baléarique est le *bihoreau*, & M. *Perrault* soupçonne, avec plus de fondement, que c'est l'*oiseau royal* qui a vécu quelque temps à la ménagerie de Versailles. *Voyez les Mémoires pour servir à l'Histoire Naturelle des animaux*, *tom. III. part. III. pag.* 201. *& suiv.*

La Grue des Indes Orientales, *grus Indica orientalis.* Son cou est dénué de plumes, la peau de cette partie est rouge, & les pieds de couleur rose : elle est plus petite que notre grue. Le dessus de la tête est garni de quelques plumes roides comme du crin ou semblables à du poil.

La Grue du Japon, *grus Japonensis*, est presque toute blanche, le bec & les pieds sont d'un vert brun, le sommet de la tête d'un rouge éclatant, le bas du cou est noirâtre, ainsi que les grandes plumes.

Les grues sont très-communes à la Louisiane : on les y voit dans les terres, & le long des lacs & des fleuves. On les trouve aussi en grand nombre à la Chine : on les y apprivoise si facilement, qu'on leur apprend à danser.

La Grue d'Amérique, *grus Americana*, est plus grande que notre grue ; le dessus de la tête est noir & semblable à du poil. Le bord des ailes est rougeâtre : son bec est jaune & denté.

La Grue de la Baie d'Hudson, *grus freti Hudsonis*, est brune & cendrée, d'ailleurs semblable à la précédente, mais plus petite. M. *Pallas*

a donné dans ſes Mélanges Zoologiques la deſcription de la grue criarde, *grus crepitans*. Cet oiſeau, originaire d'Amérique, eſt le *pſophia* de *Barrere* & de M. *Linnæus*. Il a tout l'air d'une grue, mais toutes les proportions de ſon corps ſont beaucoup plus petites. Son bec plus court que celui de la grue, eſt preſque ſemblable à celui de l'outarde : ſes pieds ſont robuſtes, les jambes longues & nues juſqu'aux cuiſſes. Les pieds ſont à quatre doigts, & l'onglet de derriere, plus court que les autres, eſt un peu élevé de terre. La tête eſt garnie de plumes lanugineuſes : celles du cou ſont en forme d'écailles. Le plumage eſt de couleur noirâtre & ſombre : le bec eſt d'un vert ſale, & l'iris des yeux d'un brun jaunâtre. Notre Auteur a vu de ces grues dans le parc du Prince d'Aurach : elles étoient privées, très-familieres : on leur donnoit à manger du pain, de la viande & de petits poiſſons. Leur cri, qui eſt un ſon rauque & interrompu, ſemble exprimer deux fois de ſuite, *ſcherech*, & elles répondent intérieurement par un bruit ſourd & ſemblable au roucoulement d'un pigeon.

GRUE, POISSON, *grus, piſcis marinus*. Ce poiſſon qui ſe trouve dans l'Attique, a quinze pieds de longueur, & n'a que la groſſeur d'une médiocre anguille : il eſt très-rare & ne ſe voit guere ſur les côtes de France.

GRYPHITES, *conchiti curvi-roſtri*. Ce ſont des coquilles bivalves & foſſiles du genre des *huîtres*; voyez ce mot. La gryphite eſt très-commune, elle reſſemble un peu à un bateau : elle eſt compoſée de deux pieces inégales, dont l'une qui eſt inférieure, a un bec recourbé en dedans ; la valve ſupérieure eſt plate ou légérement concave : il y en a de feuilletées, d'unies, de cannelées & ſillonnées : les unes ſont petites, les autres ſont grandes : l'analogue marin de cette coquille n'eſt pas bien connu. La tête des valves inférieures des *huîtres de la mer rouge*, valves que l'on trouve preſque toujours iſolées & qui paroiſſent avoir perdu leurs feuilles proéminentes par le frottement, eſt également contournée comme la gryphite.

GRYPS, *gryphus*. Voyez CONDOR.

GUACUCUJA ou CHAUVE-SOURIS AQUATIQUE, *veſpertilio aquaticus*. Poiſſon du Breſil dont la tête, fort grande à proportion du corps, a la figure d'un ſoc de charrue. Il a entre les yeux une corne fort dure & longue de deux doigts ; ſa bouche eſt ſans dents. Sa peau n'a point

d'écailles, mais des tubercules, elle eſt brunâtre ſur le dos, tiquetée de noir ſur le côté, & rouge ſous le ventre. Ses nageoires ſont fort élevées.

GUAFFINUM ou GUAINUMU : gros cancre du Breſil, fort bon à manger. Sa gueule eſt ſi large, que le pied d'un homme peut entrer dedans ; il ſe tient dans des trous auprès du rivage. Quand il tonne ces cancres ſortent de leurs cavernes, & font un tel bruit entr'eux, qu'on croiroit qu'ils veulent ſurpaſſer celui du tonnerre.

GUAJACANA. *Voyez* PLAQUEMINIER.

GUAJARABA. Voyez au mot *Arbre de la Nouvelle Eſpagne.*

GUAINIER. *Voyez* ARBRE DE JUDÉE.

GUAINUMBI ou GUINAMBI. *Voyez à l'article* COLIBRI.

GUANA. Animal demi amphibie d'Afrique qui tient du crocodile, & qui n'a guere plus de quatre pieds de longueur. Son corps eſt noir & tacheté, ſes yeux ſont ronds & ſa chair tendre ; il n'attaque ni les hommes ni les bêtes, à l'exception des poules, dont il fait quelquefois un grand carnage.

Quantité d'Européens qui en mangent, trouvent ſa chair au-deſſus de la meilleure volaille.

GUANABANE, eſt l'arbre qui porte le fruit appellé *cœur de bœuf.* Voyez ce mot.

GUANACO. Nom que l'on donne au Pérou au *lhama.* Voyez PACO.

GUAO, eſt un arbre fort commun au Mexique & dans l'île de Porto-Rico. Son bois eſt vert & empreint d'un ſuc âcre cauſtique : on s'en ſert à faire des bois de lit, parce que ſon ſuc a la propriété de chaſſer les punaiſes : cette même qualité cauſtique agit auſſi ſur les perſonnes qui le mettent en œuvre, puiſqu'elle leur fait enfler pendant quelques jours la peau des mains & du viſage : les feuilles du guao ſont rouges & velues. Les Mexiquains appellent cet arbre *tetlathian.* Ses fruits ſont de la groſſeur & de la figure de ceux de l'arbouſier, mais verdâtres. On n'en doit point manger, ni ſe repoſer ou s'endormir ſous cet arbre, à cauſe de ſes émanations & de l'âcreté de ſon ſuc, qui, dit-on, eſt ſi cauſtique, qu'il enleve le poil de tous les animaux qui ſe frottent contre ſon tronc.

GUAPERVA. Poiſſon étranger, dont on diſtingue douze eſpeces ou variétés. M. *Sonnerat*, Correſpondant de l'Académie des Sciences, vient de donner la deſcription du guaperva le plus répandu : il a communément un pied de long : ſa couleur eſt noire, tachetée de blanc ſur la partie inférieure du corps : il a vers les yeux une bande blanche, qui forme un

arc, dont la courbure se rapproche des mâchoires : il a aussi près des mâchoires deux bandes d'un jaune doré : les nageoires du dos & de l'anus sont grises ; celle de la queue ressemble à la couleur de l'orpin ou arsenic jaune : il a sur la queue, un peu avant l'extrémité, une bande noire qui la coupe transversalement d'un bout à l'autre. La premiere nageoire du dos est composée de trois rayons épineux liés ensemble par une membrane ; la seconde, de vingt-six rayons tous osseux & ramifiés, ainsi que ceux de la nageoire de l'anus, qui y sont au nombre de vingt-deux : la queue en a douze, & la nageoire pectorale quatorze. On a remarqué que plus la couleur rouge des dents de ce poisson est d'un rouge-brun, plus les accidens qu'il occasionne à ceux qui les mangent sont terribles. Ce poisson est ordinairement couvert sur le dos d'une humeur visqueuse qui le rend brillant, & qui rehausse sa couleur naturelle.

GUARA, *numenius Indicus*, est un bel oiseau du Bresil, du Mexique & de Cayenne, de la grosseur d'une pie : il a un long bec recourbé & de longs pieds. Quand il est nouvellement éclos, il est noir ; dès qu'il commence à voler, son plumage devient d'un beau blanc, & peu-à-peu il rougit, jusqu'à ce qu'avec l'âge il devienne de couleur de pourpre, qui est la couleur qu'il garde ensuite. Quoiqu'il niche sous les toits des maisons & dans les trous des murailles, cependant il vit de poissons, de chair, & d'autres viandes toujours trempées dans de l'eau. Les Sauvages l'estiment fort, parce que ses plumes leur servent à composer leurs couronnes & leurs autres ornemens : ces oiseaux volent par bandes, & c'est quelque chose de fort agréable que de les considérer quand le soleil darde sur eux. Il paroît que le guara est une espece de *momot*, ou plutôt de *courly*. *Voyez ces mots*. Il y en a une autre espece qui n'est pas plus grosse qu'un étourneau : c'est le *momot varié*.

GUARAL. C'est un insecte presque semblable à la tarentule, mais beaucoup plus grand : il se trouve dans les déserts de la Lybie : il est plus long que le bras, & plus large que quatre doigts : il a du venin à la tête & à la queue. Les Arabes coupent ces deux parties quand ils en veulent manger. *Dapper, Description de l'Afrique, page* 17.

GUARCHO. On désigne le *buffle* sous ce nom au Cap de Bonne-Espérance. *Voyez* BUFFLE.

GUARIBA. Nom que l'on donne au Bresil à l'*ouarine*, grande espece de sapajou. *Voyez* OUARINE.

GUAYAVIER ou GOYAVIER ou POIRIER DES INDES, *guayava*.

Est

Eſt un arbre des Indes Orientales, & de pluſieurs Provinces de l'Amérique, haut d'environ vingt pieds, & gros à proportion. Sa racine eſt longue & ligneuſe, rouſſe en dehors, blanche en dedans, pleine de ſuc, d'un goût doux : ſon tronc eſt droit, dur & rameux : ſons bois eſt griſâtre, les fibres en ſont longues, fines, preſſées, mêlées & flexibles, ce qui les rend difficiles à couper : ſon écorce qui eſt unie, verte, rougeâtre, odorante & d'un goût auſtere, eſt fort mince, & a beaucoup d'adhérence au bois pendant que l'arbre eſt ſur pied, mais elle ſe détache aiſément, ſe fend & ſe roule quand il eſt abattu : ſes feuilles ſont oppoſées, longues de trois doigts, & larges d'un doigt & demi, charnues, pointues, un peu crêpées, veineuſes, vertes-brunâtres, luiſantes. Il ſort des aiſſelles de la queue de ces feuilles pluſieurs pédicules qui ſoutiennent des fleurs grandes comme celles du coignaſſier, en roſe à cinq pétales, blanches & de bonne odeur : il leur ſuccede des fruits gros comme une pomme de rainette, ronds, couronnés comme une nefle, d'abord verdâtres & acerbes, mais qui en mûriſſant prennent une couleur jaunâtre & un goût agréable. Ce fruit eſt blanc en dedans ou rougeâtre, & diviſé en quatre parties qui contiennent chacune des graines menues, & ſi dures qu'on ne les digere jamais.

Ce fruit s'appelle *guayave* ou *goyave*; ſa ſemence étant miſe en terre, pouſſe en trois ans un arbre qui porte du fruit, & il continue à en porter pendant trente ans. Ses racines ſont aſtringentes & fort eſtimées pour la dyſſenterie & pour fortifier l'eſtomac. Ses feuilles ſont auſſi aſtringentes, vulnéraires, réſolutives : on en emploie dans les bains pour guérir la gale; ſon fruit fortifie l'eſtomac & aide à la digeſtion. On fait grand cas de cet arbre en Amérique, ſur-tout dans la Guiane où l'on en diſtingue de trois ſortes par les fruits; ſavoir le *blanc*, le *rouge* & l'*amazone*; le blanc eſt un des meilleurs, le rouge devient fort gros. Ces fruits ſont ſujets à être attaqués des vers, le rouge en a davantage. En général le fruit du goyavier n'eſt pas très-ſain quand on le mange cru, attendu qu'il faut le manger un peu vert, avant que les vers y ſoient. Cet inconvénient diſparoît ſi on en fait des compotes ou des marmelades qui ſont excellentes. On en fait auſſi des candis, des pâtes qu'on emploie en ſanté & en maladie.

Nous avons dit que les graines du goyavier paſſent dans l'eſtomac ſans ſouffrir d'altération : en effet, les hommes & les animaux les rendent comme ils les ont priſes, & elles n'ont rien perdu de leur vertu végé-

tative : il arrive de-là que les animaux qui ont mangé de ces graines, les restituent avec leurs excrémens dans les savannes, c'est-à-dire dans les prairies où ils paissent toute l'année. Bientôt ces graines germent, prennent racine, levent & produisent des arbres qui seroient à charge dans une infinité de lieux, si on n'avoit grand soin de le arracher étant jeunes. Dans les îles Caraïbes où les Negres habitent, on ne manque pas de pepinieres de goyaviers. On a en Europe la curiosité de cultiver les goyaviers, & on est parvenu à avoir du fruit; mais ces arbres n'ont poussé qu'à la hauteur de six à sept pieds. Le bois de goyavier est très-bon à brûler, & on en fait en Amérique d'excellent charbon pour les forges. On se sert de son écorce pour tanner les cuirs.

GUEDE ou GUESDE. Plante du Languedoc qui sert à la teinture des draps. *Voyez* PASTEL.

GUENON. Plusieurs Auteurs ont donné ce nom à la femelle du singe, d'autres aux singes de petite taille; M. *de Buffon* a donné particuliérement ce nom à des animaux qui ressemblent aux singes ou aux babouins, mais qui ont des queues aussi longues que leurs corps. On observe que les guenons sont d'un naturel plus gai que les singes & d'un caractere plus doux que les babouins : leur vivacité pétulante, n'est cependant pas incompatible avec la douceur & la docilité. Assez agiles pour échapper à la voracité du tigre, elles deviennent quelquefois la proie des serpens, qui se mettent à l'affut sur les arbres, les surprennent & les dévorent. *Guenuche* est le nom donné à la femelle de l'espece appellée *guenon*.

GUÉPARD *Voyez à l'article* LOUP-TIGRE.

GUÊPE, *vespa*. Les guêpes sont des insectes carnassiers, chasseurs, vivant de rapines, dont l'histoire présente des objets capables de piquer la curiosité. Il y en a qui vivent en société, les autres sont solitaires.

On peut diviser les guêpes qui vivent en société dans ce pays-ci, en trois classes principales, qui se distinguent par rapport aux différentes places qu'elles choisissent pour construire leurs nids. Celles de la premiere classe qu'on nomme *guêpes aériennes*, les attachent à des plantes ou à des branches d'arbres : elles sont plus petites, & ne composent que des sociétés peu nombreuses. Les guêpes de la seconde classe se nichent dans des troncs d'arbres, ou dans des greniers peu fréquentés; celles-ci sont les plus grosses de toutes; on les appelle *frêlons*. La troisieme classe comprend celles que nous voyons le plus communément; elles habitent sous terre, & on peut les nommer *guêpes souterraines*. Outre ces trois classes

de guêpes qui vivent en ſociété, nous diſons qu'il y en a auſſi beaucoup d'eſpeces ſolitaires, qui ne montrent pas moins de tendreſſe pour leurs petits, que les abeilles ſolitaires, & qui ont recours à des moyens auſſi ſinguliers que ceux que ces dernieres emploient pour les loger commodément & pourvoir à leur ſubſiſtance.

Les guêpes ſe diſtinguent très-aiſément de tout autre inſecte, par leur forme & par leur couleur. Le ventre ne tient au corſelet que par un filet très fin, qui eſt plus long dans les unes, plus court dans les autres; au lieu qu'on ne l'apperçoit qu'à peine dans les abeilles : de plus le corps des guêpes eſt liſſe, luiſant, & leur livrée diſtinctive eſt du jaune & du noir, combinés par raies & par taches. Les guêpes ont les antennes briſées ou coudées dans leur milieu, elles ont trois petits yeux liſſes, & n'ont point de trompe alongée comme les abeilles; mais elles ont à la place une bouche évaſée, qui reſſemble à ces fleurs que les Botaniſtes nomment *fleurs en gueule.* Cette bouche eſt accompagnée de deux eſpeces de dents, qui tiennent aux deux côtés de la tête, & qui viennent ſe rencontrer ſur le devant de la bouche; elles ſont larges à leur extrémité, & ſe terminent par trois dentelures à pointes aigues, dont la ſtructure eſt très-appropriée à ces inſectes voraces. Une ſingularité particuliere aux guêpes, & qui les fait diſtinguer de toutes les autres mouches à quatre ailes, eſt que leur ailes ſupérieures, plus longues que les inférieures, ſont toujours pliées en deux dans leur longueur, excepté dans le temps que la mouche vole. Au-deſſus de l'origine de chaque aile ſupérieure, eſt une partie écailleuſe qui fait l'office de reſſort, & empêche l'aile ſupérieure de s'élever trop; cette partie rend par conſéquent les coups d'ailes plus courts, & les vibrations plus vives; ce qui étoit néceſſaire à cet inſecte, qui, deſtiné à vivre de chaſſe, eſt ſouvent obligé de pourſuivre ſa proie à tire d'ailes.

Structure du Guêpier conſtruit par les Guêpes ſouterraines ou Guêpes communes domeſtiques.

On a donné auſſi le nom de *guêpes domeſtiques* à ces guêpes qui habitent ſous terre, parce qu'elles entrent familiérement dans nos appartemens, qu'elles ſe jettent ſur nos tables comme des harpies, qu'elles ravagent nos eſpaliers, & ſur-tout nos muſcats, dont elles ſont très-friandes.

C'eſt toujours ſous terre, ſouvent à un pied ou un pied & demi de profondeur, au milieu d'un pré, d'un champ, ſur les bords d'une allée ou d'un grand chemin, dans un lieu ſur-tout où la terre eſt facile à remuer, que l'on trouve les guêpiers : ils ſe font remarquer à la ſurface de la terre, par un trou qui peut avoir un pouce de diametre, par où elles entrent & elles ſortent continuellement.

Ce trou eſt une eſpece de galerie que les guêpes ont fait à force de miner, & qui conduit par des détours au ſéjour ténébreux où eſt conſtruit le guêpier. C'eſt M. *de Réaumur* qui nous a inſtruit de la maniere dont les guêpes conſtruiſent ; il les a obſervées dans des ruches vitrées, dans leſquelles il a fait mettre des guêpiers.

Lorſqu'on veut jouir du plaiſir d'examiner un guêpier, on peut commencer par faire périr les guêpes, en introduiſant par l'ouverture qui eſt à la ſurface de la terre, une mêche ſoufrée, dont la vapeur les étouffe. On fouille enſuite la terre légérement, & on découvre enfin une eſpece de boule alongée ou ſphérique, & qui a quelquefois juſqu'à quatorze ou quinze pouces dans ſon plus grand diametre. On obſerve toujours deux portes à l'extérieur d'un guêpier ; les habitans ſortent par l'une & entrent par l'autre avec la derniere exactitude. Si on coupe un guêpier en deux, on remarque d'abord ſon enveloppe, dont l'épaiſſeur eſt d'un pouce ou d'un pouce & demi, & qui n'eſt compoſée que d'eſpece de feuilles de papier. L'uſage de ce mur eſt de préſerver l'intérieur du nid de l'humidité de la terre & des pluies qui la pénetrent. Cette matiere de papier y paroît peu propre, mais ici la ſtructure de l'édifice fait ſuppléer à ſa foibleſſe : toutes ces feuilles de papier qui compoſent l'enveloppe du guêpier, au lieu d'être plattes & appliquées exactement les unes ſur les autres, ſont ſéparées & ne forment qu'un aſſemblage de petites voûtes : de cette maniere l'eau coule facilement ; une voûte défend l'autre, & l'humidité ne peut pas pénétrer, ce qui ſeroit arrivé ſi toutes les feuilles euſſent été appliquées les unes contre les autres. Cette architecture a de plus l'avantage d'épargner beaucoup de matiere, & par conſéquent de travail aux ouvriers.

Il n'y a pas mille ans qu'on a l'uſage du papier ; avant ce temps nos ancêtres ne ſe ſervoient pour écrire que de feuilles de plantes, d'écorces d'arbres, de tablettes de cire, toutes matieres fort incommodes & d'un uſage très-embarraſſant. Le parchemin inventé par un Roi de Pergame étoit une marchandiſe chere, & deſtinée ſeulement pour des ouvrages d'impor-

tance. Si les hommes euſſent ſu obſerver les guêpes dont nous parlons, elles auroient pu leur apprendre l'art de faire le papier. *Conſultez l'article* Papier du Nil.

On rencontre très-fréquemment des guêpes attachées ſur de vieux treillages, de vieux châſſis ou autres vieux bois; ſi on les obſerve, on les voit occupées à ratiſſer le bois avec leurs dents, en détacher les fibres, les écharper, les couper, les mettre en maſſes de forme ronde, qu'elles portent tout de ſuite à leur guêpier. Auſſi-tôt qu'elles ont fait leur proviſion de cette matiere premiere de leur papier, elles vont le fabriquer. Pour cet effet elles l'humectent d'une liqueur qu'elles dégorgent, & dont elles ſe ſervent pour coller enſemble toutes ces petites fibres, qu'elles pétriſſent avec leurs pattes & réduiſent, à l'aide de leurs dents, en lames minces pour former l'enveloppe & même les cellules du guêpier.

La matiere que les guêpes emploient, & celle dont nous nous ſervons, ſont ſi peu éloignées l'une de l'autre, que le bien public exige qu'on y faſſe attention. Les Maîtres des papeteries ſe plaignent ſouvent que les vieux chiffons deviennent de jour en jour une matiere rare, parce que la conſommation du papier augmente, pendant que celle du linge, dont il eſt fait, reſte à-peu-près la même. Les guêpes nous donnent des vues pour multiplier le fond de ce commerce; elles nous apprennent que nous pouvons en trouver la matiere premiere ailleurs que dans les chiffons: leur exemple eſt pour nous une leçon qui doit nous exciter à chercher parmi les plantes inutiles, & même parmi les arbres ou le vieux bois, de quoi ſuppléer à la diſette du vieux linge, à chercher des plantes dont on puiſſe faire immédiatement du papier, en s'y prenant d'une maniere équivalente à celle des *guêpes*. Voyez ci-après Guêpes cartonnieres.

L'intérieur du guêpier eſt un édifice qui a quelquefois plus de douze à quinze étages, mais dont les inférieurs ſont bâtis les derniers; ils ſont tous de matiere de papier, ainſi que l'enveloppe. Entre chaque étage regne une colonnade formée par des liens employés à ſuſpendre le gâteau inférieur, & à le tenir attaché à celui qui le précede immédiatement. Ces étages ſont proportionnés à la taille des guêpes, & par conſéquent peu élevés; ce ſont des eſpeces de places publiques. Chaque gâteau eſt compoſé de cellules hexagones, conſtruites réguliérement, diſpoſées dans un plan parallele à l'horizon. Les édifices ſont d'autant plus parfaits, qu'ils répondent mieux aux vues qu'on a en les conſtruiſant: ceux des guêpes auroient de grands défauts, s'ils étoient conſtruits ſur le modele de ceux

des abeilles ; aussi ne le sont-ils point. Les gâteaux des mouches à miel sont composés de deux rangs de cellules adossés l'un à l'autre ; ceux des guêpes n'ont qu'un seul rang de cellules, dont les ouvertures sont en bas ; les fonds regardent le haut & forment tous ensemble ces places publiques, ornées de colonnades. Les cellules ne contiennent ni miel, ni cire : elles sont uniquement destinées à loger les vers, les nymphes & les jeunes mouches qui n'ont pas encore pris l'essor. On peut compter dans un guêpier de moyenne grandeur jusqu'à dix mille alvéoles ; & comme chaque alvéole peut servir de berceau à trois jeunes guêpes, conséquemment un guêpier peut produire par an trente mille guêpes.

Mœurs des Guêpes, leur nourriture, la maniere dont elles naissent & dont elles élevent leurs petits.

Une république de guêpes souterraines, telle nombreuse soit-elle, est presque l'ouvrage d'une seule mere qui a été fécondée en automne, & qui au printems a commencé à chercher à se débarrasser du fardeau de sa fécondité. Elle creuse elle-même en partie la cavité qui contient le guêpier ; ou bien elle profite d'un trou de taupe, dans lequel elle construit des alvéoles, & y dépose à mesure des œufs. Au bout de vingt jours, ces œufs ont passé par les états de vers & de nymphes, & sont devenus guêpes. La mouche mere les a nourris, veillés, soignés toute seule ; mais à peine ces mouches sont-elles écloses, qu'elles l'aident dans les travaux du ménage.

La mere guêpe donne naissance à des mouches de trois especes différentes ; savoir, des *mâles*, des *femelles* & des *mulets*. Ces dernieres mouches sont ainsi nommées parce qu'elles sont sans sexe, ou *ouvrieres* parce qu'elles sont presque seules chargées de tout le travail. Ces mulets sont communément de deux grandeurs différentes : ils portent un aiguillon dont les piqûres sont plus cuisantes que celles des abeilles. Les mâles tiennent le milieu, pour la grosseur, entre les mulets & les femelles, & sont pareillement de deux grandeurs, mais ils n'ont point d'aiguillon. Enfin les plus longues de toutes sont les femelles, qui sont armées d'un aiguillon très-redoutable. Ces trois especes varient encore en nombre. Pour quinze ou seize milliers de mulets, on trouve ordinairement à la fin de l'été trois cents mâles & autant de femelles.

Comme il n'y a que les guêpes mulets qui aident la mere dans ses tra-

vaux, la Nature a ſagement établi qu'ils ſeroient pondus & naîtroient les premiers : un guêpier ne ſe peuple des deux ſexes qui ſervent à la multiplication, qu'après avoir été pourvu d'un grand nombre de mulets. Lorſque ceux-ci ſont parvenus à être en nombre ſuffiſant pour exempter la mere guêpe de travailler aux édifices publics, elle ne s'occupe plus qu'à pondre dans les alvéoles qu'on lui prépare, & à veiller ſur ſa poſtérité. De quinze ou ſeize gâteaux qui compoſent un guêpier, il n'y a que les quatre ou cinq derniers qui contiennent des cellules à mâles & à femelles.

Les ſoins & les attentions que la mere & les fils aînés prennent pour la jeune poſtérité, ſont des plus admirables. Lorſque les vers cadets ſont éclos, on va leur chercher à la campagne de quoi vivre : on leur donne la becquée; mais on proportionne l'aliment à la délicateſſe de leur eſtomac, auſſi ne leur dégorge-t-on d'abord que du ſirop de fruits, du jus de viande ou du hachis, juſqu'à ce qu'ils ſoient aſſez forts pour prendre des nourritures plus ſolides, manger des ventres d'inſectes & même de la viande crue : on obſerve auſſi que ceux qui vont à la proviſion apportent à manger aux travailleurs. Il y a lieu de penſer qu'il paſſe dans le ſéjour ténébreux du guêpier aſſez de lumiere pour éclairer ces animaux, & que la fineſſe de leur organe ſupplée à la petite quantité de rayons lumineux qui percent la terre & les autres corps, & qui parviennent juſqu'à eux. Lorſqu'ils ſont arrivés à leur état de perfection, ils filent une conque qui tapiſſe & bouche leurs cellules : ils paſſent à l'état de nymphes; & au bout de quelques jours à celui de guêpes, qui dès l'inſtant qu'elles ſont nées, vont ſur le champ chercher leur nourriture. *Voyez au mot* INSECTE ce que ces transformations préſentent de curieux.

Les guêpes ne s'entretiennent point du fruit de leurs travaux, & ne font point de proviſions; ce ſont des brigands, de vrais pillards, qui marchent en troupes, & ſemblent nés pour vivre à nos dépens: nos viandes, les mouches précieuſes qui nous fourniſſent le miel & la cire, ſont la nourriture après laquelle elles courent le plus volontiers; elles viennent ravager nos eſpaliers, entamer nos fruits avant leur maturité. On les voit quelquefois fondre comme des éperviers ſur nos abeilles, leur couper la gorge, les partager en deux, & emporter la partie poſtérieure qu'elles ſavent contenir du miel & des inteſtins qui ſont fort de leur goût. C'eſt ainſi qu'elles ravagent la république de ces mouches utiles, ſe nourriſſent

du fruit de leurs travaux, les détruisent & obligent de déguerpir celles qu'elles ne peuvent tuer.

On voit ces mouches en grand nombre dans les boutiques des Bouchers de campagne, où elles coupent des morceaux si pesans, qu'elles sont obligées de se reposer à terre. Les Bouchers, pour éviter un plus grand pillage, ne trouvent rien de plus avantageux que de laisser sur l'appui de leur boutique un foie de veau ou une rate de bœuf, à laquelle les guêpes s'attachent de préférence, parce que ces morceaux sont plus tendres. D'ailleurs elles leur rendent l'important service de poursuivre ces grosses mouches bleues qui déposent sur la viande des œufs d'où sortent ces vers qui la font corrompre plus vîte : ces mouches n'osent plus approcher d'une boutique où elles apperçoivent les guêpes, qui sont leurs plus cruelles ennemies; c'est ainsi qu'un brigand est quelquefois utile pour en punir d'autres.

Dans ces momens d'abondance, lorsque les guêpes mulets, qui ont été au pillage, apportent la provision au guêpier, plusieurs guêpes s'assemblent autour d'eux, & chacune prend sa portion de ce qu'ils ont apporté; d'autres dégorgent le suc des fruits qu'ils ont sucés, & en font part aux mouches du guêpier. Cela se fait de gré à gré, sans combat ni dispute. Ce n'est que fête, que plaisirs, amitié. Lorsque dans l'été il survient des pluies qui durent plusieurs jours, comme ces mouches ne font point de provisions, elles sont obligées de jeûner.

Depuis le printems jusques vers la fin du mois d'Août, la mere guêpe ne fait que donner le jour à des mulets; ensuite elle commence à donner naissance à des mâles & à des femelles. Ce n'est donc qu'au commencement de l'automne qu'un guêpier peut passer pour complet, & que la république est pourvue de trois especes d'habitans qui doivent la composer; leur nombre va quelquefois jusqu'à trente mille. La mere primitive qui s'étoit renfermée pendant les mois de Juin, Juillet & Août pour faire cette prodigieuse ponte, recommence à sortir vers le mois de Septembre, & avec elle les mâles & les femelles nouvellement nés. Les mâles ne sont pas tout-à-fait aussi paresseux que ceux des mouches à miel : ils s'occupent à tenir le guêpier net, & à jeter dehors les corps morts. Les femelles sont plus actives : leurs soins s'étendent à tout; mais la ponte est le plus essentiel de leur devoir.

Malgré le concert & l'union qu'on remarque dans un guêpier, la paix n'y

n'y regne pas toujours ; la concorde ne peut ſubſiſter parmi des brigands. Il y a ſouvent des combats de mulets contre mulets, de mulets contre mâles ; mais ces combats vont rarement à la mort comme parmi les abeilles. Cependant vient un temps où la barbarie prend le deſſus ; ce royaume ſe renverſe de lui-même, & ſe détruit de fond en comble pour notre repos & pour celui de bien des êtres vivans. Vers le mois d'Octobre, dans le temps que le guêpier eſt fourni d'une jeuneſſe vive & brillante ; que les mâles & les femelles, dans toute la vigueur de leur âge, ne ſongent probablement qu'à peupler, une eſpece de fureur s'empare tout-à-coup des guêpes. Ces nourrices ſi tendres deviennent des marâtres impitoyables ; les mâles, les mulets jettent hors des cellules les œufs, les vers, les nymphes, ſans diſtinction de ſexe ; c'eſt ainſi que le guêpier n'eſt plus qu'un théâtre d'horreurs, rien n'eſt épargné. Les ſoins de la poſtérité, l'amour de la patrie, ces grands reſſorts du gouvernement ne ſubſiſtent plus. Lorſque toute cette eſpérance de l'état eſt périe, les peres & meres, les mulets mêmes ne font que languir ; les premiers froids de l'automne affoibliſſent le reſte des citoyens. A meſure que l'hiver approche ils languiſſent, ils perdent juſqu'à la force de chercher leur nourriture, & périſſent preſque tous de faim & de miſere. Si quelqu'une des femelles qui toutes ont été fécondées, eſt échappée aux malheurs d'une guerre inteſtine, & peut trouver quelque trou de mur pour s'y mettre à l'abri des froids de l'hiver, elle reparoît au printems, & jette elle ſeule les fondemens d'une nouvelle république.

Des Frelons.

Comme l'hiſtoire des frelons, *crabro*, a beaucoup de choſes communes avec celle des guêpes ſouterraines, nous ne parlerons que de celles en quoi elle differe eſſentiellement.

Les frelons ſont de véritables guêpes, & même les plus grandes de ce pays-ci. Leur piqûre eſt terrible & preſque meurtriere, ſur-tout dans les grandes chaleurs où le poiſon eſt plus actif : on a vu un Obſervateur piqué ſi vivement par un de ces inſectes, qu'il en perdit la connoiſſance, & preſque l'uſage des jambes pour l'inſtant, & eut la fievre pendant deux ou trois jours.

Les gâteaux des frelons ſont diſpoſés de même que ceux des guêpes ſouterraines ; mais les liens qui les attachent les uns aux autres, ſont plus

hauts, plus massifs, & encore moins réguliers; celui du milieu est beaucoup plus gros que les autres; & comme ils sont faits d'une sorte de papier plus mauvais & plus cassant, parce que la matiere qu'ils emploient n'est que de la sciure de bois pourri, les frelons ont soin de mettre leur nid dans un creux de tronc d'arbre, ou dans d'autres lieux peu fréquentés & abrités, où l'eau ne sauroit pénétrer. L'entrée de leur guêpier est un trou percé à côté de l'arbre; & qui, traversant le vif du bois, vient sortir par l'écorce.

Ces guêpes sont infiniment supérieures en force à toutes les autres: elles en feroient un furieux carnage, si la Nature n'avoit mis un frein à leur voracité, en ne leur donnant qu'un vol lourd, accompagné d'un bruit qui avertit de loin les autres insectes de l'approche de leurs plus redoutables ennemis. Du reste, tout ce que nous avons dit des guêpes convient parfaitement aux frelons. M. *Deleuze* observe que le frelon a jusqu'à quinze lignes de longueur, mais il est moins délié dans les proportions que les autres guêpes: sa couleur dominante est le brun: il est un peu velu.

Guêpes aériennes.

Ces especes de guêpes sont les plus petites de toutes celles qui vivent en société: on leur donne le nom de *guêpes aériennes*, parce qu'elles établissent leur nid en plein air: elles s'attachent communément à une branche d'arbre, ou à une paille de chaume. Ces nids sont attachés par un lien qui leur tient lieu de main ou de bras: on en voit de diverses grosseurs, depuis celle d'une orange jusqu'à celle d'un œuf de poule. Leurs gâteaux sont placés verticalement, & défendus par une enveloppe composée d'un très-grand nombre de feuilles. Si ces feuilles au lieu d'être grises étoient d'une couleur vermeille, l'enveloppe seroit prise pour une rose à cent feuilles, commençant à s'épanouir, mais plus grosse que les roses ordinaires. La structure & la position de ce nid donnent lieu à l'eau de s'écouler, mais plus que tout cela, une espece de vernis avec lequel les guêpes recouvrent le papier dont est construit leur nid. Ce vernis est même si bon, qu'on a éprouvé de laisser tremper dans l'eau un de ces nids, qui n'a été nullement altéré ni ramolli. La vie & les occupations des guêpes aériennes sont à-peu près les mêmes que celles des guêpes souterraines.

Guêpes cartonnieres.

Les ouvrages des guêpes de notre pays dont nous venons de parler, ont sans doute de quoi piquer la curiosité; mais ils nous sembleront très-imparfaits si nous les comparons avec ceux d'une espece de guêpes dés environs de Cayenne, qu'on peut nommer *guêpes cartonnieres.*

Ces guêpes sont plus petites que celles de notre climat : elles naissent, croissent & vivent à-peu-près de la même maniere; mais leur guêpier est digne de toute l'attention d'un Observateur de la nature. Il est fait d'un carton qui ne seroit pas désavoué par ceux de nos Ouvriers qui le font le plus beau, le plus blanc, le plus ferme, & qui savent lui donner le grain le plus fin.

Ces mouches attachent leur guêpier à une branche d'arbre. Son enveloppe est une espece de boîte du plus beau carton, & de l'épaisseur d'un écu : cette boîte est longue de douze à quinze pouces, & quelquefois plus; elle a la figure d'une cloche alongée, fermée par en bas, qui n'auroit pour toute ouverture qu'un trou d'environ cinq lignes de diametre à son fond. Son intérieur est occupé par des gâteaux de même matiere, disposés par étage, comme ceux des guêpes souterraines. La circonférence de chaque gâteau fait par-tout corps avec la boîte : chacun de ces gâteaux a un trou vers son milieu, qui permet aux mouches d'aller de gâteau en gâteau, & d'étage en étage.

Le guêpier des guêpes de Cayenne prouve donc, encore mieux que celui des guêpes souterraines, qu'il seroit possible de faire de beau papier en se servant immédiatement du bois. Ce seroit vraisemblablement parmi les bois blancs qu'il faudroit chercher la matiere de ce papier. M. *de Réaumur*, dans un mémoire qu'il a donné en 1719 sur les guêpes, sentit l'usage qu'on pouvoit faire de ces observations pour la perfection des papeteries. Voyez aussi le sixieme volume de son *Histoire des Insectes.*

Il est si certain qu'on peut faire du papier par cette méthode, qu'au rapport de *Kempfer* les Japonois n'emploient point d'autres matieres. Ils pilent les écorces de certains arbres qu'ils mettent en bouillie; & cette bouillie, plus ou moins fine, est la matiere dont ils font leurs différens papiers, qui valent bien les nôtres.

Guêpes ichneumones ou *Guêpes maçonnes.*

Les Naturalistes ont désigné par le nom d'*ichneumones*, des mouches guerrieres qui attaquent & tuent les araignées, telles que sont les especes de guêpes dont nous allons parler; ils ont étendu aussi la signification de ce mot à des mouches qui laissent les araignées en paix, mais qui percent le ventre d'une chenille, & y déposent leurs œufs. On peut voir au mot MOUCHE ICHNEUMONE, pourquoi on donne ce nom d'*ichneumon* à ces insectes.

Les guêpes ichneumones different principalement des autres guêpes, parce qu'elles n'ont point leurs ailes supérieures pliées en deux: elles ont pour caracteres distinctifs bien sensibles, d'agiter continuellement leurs antennes, ainsi que les mouches ichneumones, & de porter au derriere les unes une tariere, les autres un aiguillon qui n'est point caché dans l'intérieur du corps, comme l'aiguillon des guêpes ordinaires: aussi les Méthodistes les séparent du genre des guêpes: elles appartiennent à celui des mouches ichneumones. Dans quelques especes l'aiguillon se coule dans une coulisse taillée pour le recevoir dans les derniers anneaux.

Elles fondent sur les insectes comme le faucon sur sa proie: elles ne se nourrissent, elles & leurs petits, que de leurs chasses. Il y a plusieurs especes de guêpes ichneumones qui vont nous présenter un spectacle curieux.

Ces guêpes ne vivent point en société, non plus que quelques especes d'abeilles solitaires dont on peut voir l'histoire au mot ABEILLE. Nous avons observé qu'elles ont d'ailleurs quelque chose de commun avec ces abeilles, même avec l'abeille maçonne, pour la maniere de bâtir & de creuser, soit dans le sable, soit dans le bois.

Les murs faits de moilons unis par un mélange de sable & de terre, & placés à l'exposition du midi, sont les lieux qu'habitent certaines guêpes ichneumones: on peut remarquer sur ces murs de petits tuyaux creux qui saillent hors du mur: ces trous sont l'ouvrage d'une espece de guêpes ichneumones: ce sont les berceaux qu'elles ont construits pour leurs petits.

La couleur dominante de cette espece de guêpe est le noir; ses anneaux sont bordés d'un peu de jaune. C'est ordinairement dans le mois de Mai qu'elle se met à l'ouvrage; elle creuse dans le mortier du mur un trou de plusieurs pouces de profondeur. Pour y parvenir elle humecte ce mortier

avec une liqueur visqueuse qu'elle dégorge ; à mesure qu'elle le détache, elle le pétrit, & éleve à l'entrée du creux qu'elle fait, un tuyau qui en prolonge la continuité au-dehors. Cet insecte travaille avec tant d'activité, qu'il ne lui faut pas plus d'une heure pour creuser un trou de la longueur de son corps, & élever un tuyau aussi long que la profondeur de ce trou. Nous avons vu bâtir un de ces nids contre l'angle d'un mur ; ce nid qui étoit composé de plusieurs cellules séparées, avoit un pouce & demi de hauteur. Le tuyau extérieur formé par l'assemblage des pelotes de mortier, ressemble à cet ornement d'architecture que l'on nomme *guillochis.*

Lorsque la guêpe a donné à ce trou la profondeur nécessaire, elle y dépose au fond un œuf, d'où doit éclore un ver ; & elle va ensuite chercher des provisions, afin que ce ver en naissant puisse trouver sa nourriture. Cette provision consiste en plusieurs petites chenilles vivantes, de couleur verte, toutes de la même espece. Elle en porte d'abord une au fond de son trou : cette chenille s'y roule sur le champ en anneau, & reste-là aussi immobile que si elle n'avoit point de vie : une seconde est posée sur celle-ci & se place de même, ainsi que les autres qui arrivent successivement, jusqu'au nombre de dix ou douze. Elles sont arrangées par lits les unes sur les autres, & en sont d'autant moins en état de se défendre contre les attaques du petit ver qui en doit sucer une tous les jours. La guêpe se sert ensuite du mortier qui faisoit le tuyau extérieur pour boucher le trou. Elle construit ainsi successivement plusieurs trous pour déposer un œuf dans chacun, & y rassembler de même une provision de ces chenilles, qui sont arrivées à leur état de perfection, & n'ont par conséquent plus besoin de nourriture ; ce qui fait qu'elles restent vivantes, & que les vers naissans des guêpes, les trouvent toutes prêtes pour en faire leur nourriture. Lorsque les vers des guêpes ont consumé leur provision, qui étoit tout juste ce qu'il leur falloit pour le temps de la durée de leur accroissement, ils se filent une coque, se changent en nymphe, & ensuite en une mouche guêpe, qui sait bien s'échapper de sa prison, va voler en plaine & faire la chasse aux insectes.

D'autres especes de guêpes ichneumones, de la grosseur de celles qui donnent des chenilles vertes à leurs petits, mais sur le corps desquelles le jaune domine davantage, fournissent leurs petits d'araignées, qui sont apparemment mieux de leur goût. On voit quelquefois dans leur trou sept ou huit araignées toutes vivantes, d'une espece à longues jam-

bes. D'autres guêpes donnent à leurs petits des araignées d'une espece différente des précédentes ; ce qui prouve que chaque espece de guêpe choisit constamment pour la nourriture qui convient à ses petits, des insectes d'un certain genre. On ne trouve point dans un même trou des chenilles, des araignées & des vers mêlés ensemble : il n'y a ordinairement que d'une seule espece de ces insectes.

Certaines especes de guêpes ichneumones creusent leurs nids dans des morceaux de bois ; ce qui leur fait donner le nom de *guêpes perce-bois.*

Les guêpes ichneumones de l'Ile de France sont entiérement noires ; leur corps a un long étranglement, aussi délié qu'un fil. Ces guêpes appliquent leurs nids comme les hirondelles, dans quelque endroit d'une maison : elles forment ce nid avec une terre détrempée, & lui donnent la forme d'une boule de la grosseur du poing : son intérieur est de douze ou quinze cellules. A mesure que chaque cellule est construite, la guêpe porte dedans une certaine quantité de petites araignées, qu'elle y renferme ensuite avec l'œuf d'où sortira le ver qui s'en doit nourrir.

Il y a aussi dans l'Ile de France une espece de guêpes très-belles & très-utiles. Leur forme approche de celle des guêpes ordinaires ; leur tête, leur corps & leur corselet sont d'un bleu changeant : elles paroissent bleues ou vertes, suivant la position où on les regarde : leurs antennes sont noires ; leurs yeux sont couleur de feuille morte ; leurs jambes de couleur violette, & bronzée près de leur origine.

Ces guêpes sont armées d'un terrible aiguillon ou poignard : elles sont hardies, guerrieres ; elles livrent des combats à des insectes fort supérieurs en grandeur, & sur lesquels néanmoins elles remportent une pleine victoire. Ces insectes sont les kakerlaques, connus dans nos îles & sur nos vaisseaux par les ravages qu'ils y font. On peut voir *au mot* KAKERLAQUE le combat de ces guêpes avec cet insecte.

GUÊPIER. Nom donné à l'habitation, ou plutôt aux gâteaux & alvéoles des guêpes, &c. *Voyez à l'article* GUÊPE. *On trouvera à la suite du même article l'*Histoire des Guêpes cartonnieres qui construisent le beau *guêpier de Cayenne.*

GUÉPIER ou MANGEUR D'ABEILLES, *merops apiaster.* Genre d'oiseau dont le caractere est d'avoir les pieds comme ceux du *martinet pêcheur*, le bec arqué, étroit & pointu. On distingue plusieurs especes de guépiers.

Le guépier vulgaire qui se trouve dans les Provinces méridionales de

l'Europe, est un oiseau de la grandeur d'un merle, mais plus long. Pour la figure du corps, il ressemble beaucoup au martin-pêcheur. L'iris de ses yeux est d'un brun-rouge; son plumage est fort varié pour la couleur; rougeâtre derriere la tête; d'un jaune-verdâtre au cou; les plumes des ailes sont vertes, mêlées de noir; quelquefois bleues, mêlées de rouge. La conformation du pied de cet oiseau est singuliere; car le doigt extérieur tient à celui du milieu par trois phalanges, & le doigt intérieur par une phalange seulement. Le guépier a les jambes courtes & grosses; ses griffes sont noires. Cet oiseau se nourrit non-seulement d'abeilles & de cigales, même de scarabées, mais aussi des semences d'hépatique, de persil bâtard, de navets, &c.

On trouve à Bengale une espece de guépier cendré, un peu bigarré: celui du Bresil a le bec long, pointu, mais de la forme d'une faulx. Celui de l'Isle de France est d'un bleu verdâtre, excepté le dessus de la tête & du cou qui est brunâtre. Celui de Madagascar est vert, sa queue est fort longue & de couleur brune, ainsi que sa tête & son cou. Il y en a aussi à Bengale & à Madagascar qui ont un collier, *merops torquatus*, d'un vert doré. Le guépier d'Angola & celui des Philippines ont un plumage de la plus grande beauté.

GUÉPIER DE MER, est un alcyon en forme de ruche, d'une substance dure & en quelque sorte cartonneuse, quelquefois charnue, de couleur rougeâtre, percée çà & là d'une infinité de petits trous. Au sommet se trouve communément une ouverture en cône renversé, qui laisse voir les compartimens celluleux dont l'intérieur est garni. *Voyez* ALCYON.

GUEULE. C'est cette ouverture que l'on voit à la tête des quadrupedes carnassiers, où se trouvent leurs dents, leur langue, & où ils mâchent ce qu'ils prennent pour vivre. *Voyez à l'article* BOUCHE.

GUHR. Ce nom qui est allemand, exprime toutes sortes de substances minérales extrêmement atténuées par le frottement des eaux souterraines, & qui se trouvent chariées & déposées dans les cavités des montagnes.

On comprend facilement que le guhr doit être une matiere minérale, coulante ou molle, qui découle comme la matiere des stalactites, ou dans la galerie des mines, ou dans les fentes des rochers. Si l'eau charie du métal, du minéral décomposé ou de l'ocre, c'est du guhr métallique: si elle ne contient qu'une sorte de craie, c'est du guhr crétacé: ainsi on voit qu'il peut y avoir bien des especes de guhrs.

On trouve communément le guhr crétacé, coulant dans les montagnes ſous la forme d'une matiere aqueuſe ou blanchâtre ou griſâtre. Le dépôt eſt plus ou moins lent à s'en faire, ſelon que la matiere eſt plus ou moins ténue. Il y en a qui reſte long-temps ſuſpendu dans l'eau avant que de ſe précipiter. Ce phénomene vient encore de ce qu'il n'y a point de guhr ſi ſimple qu'il ne contienne quelque choſe d'étranger à ſa nature. La conſiſtance de ce guhr précipité, jointe à ſon mélange, eſt peut-être la ſeule différence qu'il y ait entre la *craie coulante*, l'*agaric minéral* & la *farine foſſile*. Voyez ces mots.

La plupart des Auteurs Minéralogiſtes regardent les guhrs métalliques comme la matiere premiere & l'ébauche des métaux : peut-être ſont-ils des minéraux décompoſés : il eſt sûr du moins que c'eſt un indice de la proximité de quelques filons métalliques ; & que celui qui eſt durci & rougeâtre, eſt ſouvent riche en métaux : celui du toit de la plupart des mines eſt rougeâtre & contient du fer : celui qui eſt vert & bleu annonce du cuivre : quand il eſt blanc & bleuâtre ou cendré, il déſigne une mine d'argent,

GUI ou GUY, *viſcum*. C'eſt une véritable plante paraſite, qui aux yeux des Phyſiciens eſt un végétal très-ſingulier. Son origine, ſa germination, ſon développement, méritent un examen attentif & des recherches particulieres. C'eſt ainſi qu'en ont penſé *Malpighi*, *Tournefort*, *Vaillant*, *Boerhaave*, *Linnæus*, *Barel*, *Camerarius* : enfin M. *Duhamel* a publié dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *année* 1740, des obſervations très-curieuſes ſur ce ſujet, qui contribueront à rendre cet article intéreſſant.

Le gui eſt une plante vivace & ligneuſe qui ne végete point dans la terre, mais ſeulement dans l'écorce des branches d'une grande quantité d'arbres où ſes racines ſont implantées : l'on en a trouvé ſur le ſapin, le méleze, le piſtachier, le noyer, le coignaſſier, le poirier, les pommiers francs & les ſauvages, ſur le néflier, l'épine blanche, le cormier, le prunier, l'amandier, le roſier. On le voit encore communément ſur le châtaignier, le noiſetier, le tilleul, le hêtre, le bouleau, l'érable, le frêne, l'olivier, le ſaule, le peuplier, ſur l'orme, le noirprun, le buis, mais particuliérement ſur les eſpeces de chênes. On prétend en avoir vu auſſi ſur la vigne, ſur le genévrier & ſur le faux acacia, & jamais ſur le figuier. M. *Duhamel* en a vu germer ſur des morceaux de bois mort,

ſur

ſur des teſſons de pots & ſur des pierres ſeulement tenues à l'ombre du ſoleil.

La racine du gui eſt peu apparente, d'abord verte, tendre & grenue, puis ligneuſe dans ſon milieu. Il pouſſe de cette racine une eſpece d'arbriſſeau qui croît à la hauteur d'environ deux pieds, & forme une boule aſſez réguliere. Ses tiges ſont groſſes comme le petit doigt, ligneuſes, compactes, peſantes, nerveuſes, d'un vert-brun en dehors, d'un blanc-jaunâtre en dedans, droites d'un nœud à l'autre, où elles font de grandes inflexions. Les nœuds ſont de vraies articulations par engrenement, & les pouſſes de chaque année ſe joignent les unes aux autres, comme les épyphiſes ſe joignent au corps des os. Cette plante jette beaucoup de rameaux ligneux, plians, ſouvent entrelacés les uns dans les autres, plus gros par les deux bouts : ils ſont articulés, couverts d'une écorce verte, un peu inégale & grenue : ſes feuilles ſont oppoſées deux à deux, oblongues, épaiſſes, dures & charnues, ſans être ſucculentes, aſſez ſemblables à celles du grand buis, mais un peu plus longues, veineuſes, obtuſes & de couleur verte-jaunâtre, d'un goût douceâtre, légérement amer, d'une odeur foible & déſagréable.

MM. *de Tournefort*, *Linnæus* & *Boerhaave*, ont avancé que les deux ſexes ſe trouvent ſur les mêmes individus, mais dans des endroits ſéparés : cependant les Auteurs de la Matiere Médicale, diſent avoir reconnu par l'expérience qu'il y a des pieds de gui mâles qui ne portent jamais de fruit, & d'autres femelles qui en ſont chargés preſque tous les ans. Les fleurs du gui naiſſent aux neuds des branches : elles ſont petites, formées en cloche, à quatre échancrures, ramaſſées par bouquets quelquefois juſqu'au nombre de ſept, mais ces bouquets ſont ſtériles. Les boutons à fruit ſont placés dans les aiſſelles des branches ſur les individus femelles, & ne contiennent ordinairement que trois ou quatre fleurs, qui s'ouvrent en Février & en Mars. Il eſt digne de remarque que les boutons qui contiennent des fleurs mâles, ſont trois fois plus gros & plus arrondis que les boutons qui contiennent les fleurs femelles ou les embryons des fruits. A ces dernieres fleurs ſuccedent des fruits, qui groſſiſſant peu-à-peu deviennent de petites baies ovales, molles, un peu plus groſſes que des pois, blanches, unies, luiſantes, perlées comme de petites groſeilles blanches, remplies d'un ſuc glaireux & viſqueux, dont les Anciens ſe ſervoient pour faire de la glu. Au milieu de ce fruit

on trouve une petite ſemence fort applatie, & ordinairement échancrée en cœur.

Cette plante ſemble confondue dans la ſubſtance de l'arbre ſur lequel elle croît, & demeure toujours verte en hiver & en été, ſans que ſes feuilles tombent. On ſent par-là combien elle fait de tort aux arbres dont elle tire ſa nourriture; auſſi les gens attentifs à l'entretien de leurs vergers, tâchent-ils de la détruire. Ses fleurs paroiſſent au commencement du printems : ſes fruits mûriſſent en Septembre, & on les peut ſemer au commencement de Mars. Il eſt bien ſingulier que le gui, implanté ſur tant de différentes eſpeces d'arbres, ne varie point (car nous ne connoiſſons qu'une ſeule eſpece de gui), tandis que tous les végétaux, provenus de boutures, ou de greffes, ou de marcottes, produiſent des variétés à l'infini. Une autre ſingularité bien digne d'attention, c'eſt que les ſemences de gui miſes ſur des arbres en Février, germent à la fin de Juin : alors on voit ſortir de la graine du gui pluſieurs radicules qui s'alongent d'abord de deux ou trois lignes, enſuite elles ſe recourbent & elles continuent de s'alonger uniquement juſqu'à ce qu'elles ayent atteint le corps ſur lequel la graine eſt poſée. Cette radicule prend indifféremment toutes ſortes de directions, tant en haut qu'en bas. Les branches du gui ſont dans le même cas : elles n'ont point cette affectation de monter vers le ciel, qui eſt propre à preſque toutes les plantes, ſur-tout aux arbres & aux arbuſtes. Si le gui eſt implanté ſur le deſſus d'une branche, ſes rameaux s'éleveront à l'ordinaire, mais s'ils partent de deſſous la branche, les rameaux tendront vers la terre : ainſi dans ce dernier cas le gui végete en ſens contraire, ſans qu'il paroiſſe en ſouffrir.

On voit par ce qui précede, que le gui n'eſt point une production ſpontanée, produite par l'extravaſion du ſuc nourricier des arbres qui le portent, ou par leur tranſpiration, ainſi que l'ont dit quantité d'Auteurs : le gui vient de ſemences; & quand la jeune plante commence à introduire ſes racines dans l'écorce d'un arbre, auſſi-tôt la ſeve de cette même écorce s'extravaſe, & forme à l'endroit de l'inſertion une groſſeur, une loupe, ou ſi l'on veut une eſpece de gale, qui augmente en groſſeur à meſure que les racines de la plante paraſite font du progrès. Il n'eſt pas rare que le gui intercepte les ſucs à l'extrémité de la branche ſur laquelle il eſt enté, & que chaque bouton de gui contienne le germe de trois branches. Nos forêts ſont remplies de cette plante paraſite; mais il en

naît beaucoup plus communément en Italie, & particuliérement entre Rome & Lorette, où un seul chêne pourroit en fournir assez pour charger une charrette. Il n'en est pas de même en Angleterre, où l'on regarde comme un phénomene en général assez rare un chêne chargé de gui. Quoi qu'il en soit, les Prêtres des anciens Païens s'assembloient sous ces chênes chargés de gui pour y faire leurs prieres, & ils le révéroient comme une plante sacrée, & comme un remede excellent contre le poison & pour la fécondité des animaux. L'un de ces Prêtres cueilloit le gui, & après l'avoir consacré, le distribuoit au peuple au commencement de l'année sacrée, en criant *à gui l'an neuf ;* terme encore connu dans quelques pays au premier jour de l'an.

Il n'y a pas long-temps qu'un de nos Poëtes Lyriques a tracé agréablement sur la scene le canevas des cérémonies superstitieuses que les Druides, Prêtres Gaulois, mettoient en usage pour cueillir le gui de chêne.

C'est aussi cette sorte de gui qui est le plus souvent employée en Médecine : quelques Apothicaires exigent même des Marchands qui le leur vendent, que le gui soit récolté dans le croissant de la lune d'Août, & qu'il soit encore attaché à un morceau de chêne, afin d'en être plus sûrs, quoique les guis de coudrier ou de tilleul ne lui soient pas inférieurs. On nomme ces autres sortes de gui, *gui commun.*

Le gui, cette panacée des Anciens est, dit on, un excellent anti-épileptique : on le prend en substance ou en infusion : il est également utile pour prévenir l'apoplexie & les vertiges : il est sudorifique & vermifuge.

Les baies de gui sont âcres & ameres : on prétend que prises intérieurement, elles purgent trop violemment, & enflamment le bas-ventre ; mais elles sont bonnes, appliquées à l'extérieur, pour faire mûrir les abcès & hâter leur suppuration. Les Anciens se servoient de baies de gui pour faire de la glu, *viscum aucupum*, en faisant bouillir ces fruits dans de l'eau, les pilant ensuite, & coulant la liqueur chaude pour en séparer les semences & la peau. Cette glu est très-résolutive & émolliente ; appliquée extérieurement, elle soulage les douleurs de la goutte. Des personnes font aujourd'hui la glu de gui avec l'écorce de cette plante parasite. On la met dans un lieu humide, renfermée dans un pot l'espace de huit ou dix jours. Quand elle est pourrie, on la pile jusqu'à la réduire en bouillie ; ensuite on la met dans une terrine, on y jette de temps à

autre de l'eau de fontaine bien fraîche ; on remue avec un bâton en forme de ſpatule, juſqu'à ce que la glu ſe prenne au bâton ; plus elle eſt nette, plus elle eſt tenace ; on l'étend enſuite à pluſieurs repriſes dans l'eau pour la bien nétoyer. D'autres, pour faire cette même glu de gui, en prennent également l écorce dans le temps de la ſeve, ils en forment un gros peloton, & le mettent pourrir pendant cinq à ſix jours dans l'eau, à l'aide de la chaleur du fumier. Ils pilent enſuite cette maſſe d'écorce dans l'eau & la réduiſent en pâte, puis ils la lavent dans une eau courante ; elle forme une maſſe gluante, qu'on met en boule dans un pot en un lieu frais, & on met deſſus de l'eau claire, qu'on renouvelle de temps en temps.

GUIANACOES. Les Auteurs du *Voyage à la mer du Sud*, appellent ainſi un quadrupede qui eſt de la taille de nos plus grands cerfs. Il a le cou fort long, les jambes menues & le pied fourchu. Sa tête qu'il porte avec grace, reſſemble à celle du mouton. Sa queue eſt touffue & d'un roux très-vif. Son corps eſt garni de laine rouge ſur le dos. Cet animal eſt extrêmement agile ; il a la vue perçante, & fuit dès qu'on veut l'approcher. Les Indiens ſe ſervent de ſa peau pour faire des vêtemens. Le *Guianacoes* eſt le Paco. Voyez ce mot.

GUIB. Eſpece d'animal qui paroît tenir le milieu entre la gazelle & la chevre, & que l'on voit par grandes troupes au Sénégal, dans les plaines & dans les bois du pays de Podor, ainſi qu'on l'apprend par M. *Adanſon*. Cet animal reſſemble aux gazelles par la figure du corps ; mais il a la poitrine & le ventre d'un brun-marron aſſez foncé : il eſt ſur-tout remarquable par des bandes blanches ſur ce fond de poil brun marron, & qui ſont diſpoſées ſur ſon corps en long & en travers comme ſi c'étoit un harnois. Ses cornes ſont liſſes, ſans anneaux tranſverſaux, & portent deux arêtes longitudinales, l'une en deſſus, l'autre en deſſous, leſquelles forment un tour de ſpirale depuis la baſe juſqu'à la pointe, & elles paroiſſent auſſi un peu comprimées. *Voyez à l'article* Gazelle.

GUIGNARD, *pluvialis minor ſive morinellus*. C'eſt une eſpece de petit pluvier. Cet oiſeau de paſſage eſt très-délicat, il approche de la groſſeur d'un merle : il vole en troupe & fréquente les terres labourées : il y en a tous les ans un grand nombre en Beauce, ſur-tout aux environs de Chartres : il devient ſi gras, que le tranſport en eſt difficile ſans qu'il ſe corrompe.

Quand le guignard voit quelqu'un, il le fixe ſi attentivement, qu'on peut s'approcher derriere lui & le prendre au filet. Il vient vers le temps des

vendanges & mange du raisin. Quand on a tué un guignard d'un coup de fusil, tous les autres rodent auprès de lui, & donnent le temps au Chasseur de recharger pour tirer sur la troupe.

GUIGNE ou GUIGNIER. *Voyez à l'article* CERISIER.

GUIGNETTE, *guignetta.* Oiseau du genre du bécasseau & de la grosseur de l'alouette de mer. Son plumage est d'un gris-brun, tacheté de lignes noires traversées d'ondes brunâtres : le cou, le ventre, la poitrine, sont d'un gris-blanc : les grandes plumes des ailes sont brunes, les petites sont blanches, mais brunes par l'extrémité. Cet oiseau fréquente les bords des étangs, des lacs & des fleuves.

GUILLEMOT, *uria.* Genre d'oiseau aquatique, dont on distingue quatre especes & dont le caractere est d'avoir uniquement trois doigts antérieurs & palmés, le bec droit & aigu. Il y a le guillemot vulgaire, il est de la grosseur du canard privé. Son plumage est d'un brun-noirâtre en dessus & blanc en dessous ; il fait son nid dans les roches inaccessibles ou escarpées du Nord. Il ne pond & ne couve qu'un œuf à chaque année, & cet œuf aussi gros que celui d'une oie est varié de taches irrégulieres & noires. L'espece du *petit guillemot* n'est pas plus grosse qu'un pigeon, & son plumage est à-peu-près le même : il va plus souvent en haute mer, que sur les rivages, de même que le *petit guillemot noir*, appellé vulgairement par les Voyageurs *colombe de Groënland.* La derniere espece de guillemot est petite & a plumage rayé. Ces oiseaux vivent en troupe & se tiennent presque toujours en pleine mer, ils approchent rarement des côtes.

GUIMAUVE, *althæa.* Est une plante fort commune, qui vient partout dans les marais & le long des ruisseaux. Sa racine qui sort d'une tête est blanche, longue, grosse comme le pouce, ronde, bien nourrie, très-mucilagineuse & divisée en plusieurs branches, renfermant un cœur ligneux, qui est comme une corde. Ses tiges sont hautes d'environ trois pieds, grêles, rondes, velues, creuses & garnies de feuilles alternes, cotonneuses, molasses, dentelées, portées sur une longue queue. Ses fleurs naissent des aisselles des feuilles ; elles sont d'un blanc purpurin, formées en cloche, échancrées en cinq parties ; elles ont deux calices, dont l'extérieur est fendu en neuf lanieres. Il leur succede des fruits applatis ou en forme d'une petite pastille, composés de plusieurs capsules qui renferment chacune une semence en forme de rein.

Le suc mucilagineux des feuilles n'altere point la couleur du papier

bleu, mais celui des racines le rougit. C'est de ce mucilage gluant & douceâtre, dont la guimauve est remplie, que dépendent principalement ses vertus : savoir d'amollir, de relâcher, d'adoucir l'âcreté des humeurs : elle est fort apéritive & béchique. On en fait une pâte ou des tablettes avec le sucre, ou un sirop, ou un look qui facilite l'expectoration. Sa décoction prise en boisson ou en lavement est utile pour l'érosion des intestins, pour rafraîchir & pour la néphrétique. Pilée en cataplasme, on l'applique avec succès sur les tumeurs & les parties enflammées. On fait aussi des brosses dentifriques avec la racine de guimauve ou celle de mauve : pour cela on les coupe en bâtons, on en effile les deux extrémités, puis on les fait bouillir ou dans l'eau salée, ou dans l'eau alumineuse, colorée par le santal rouge ou par le bois d'Inde ; ensuite on les fait sécher au four.

GUIMAUVE FAUSSE. *Voyez* Fausse guimauve.

GUIMAUVE ROYALE. *Voyez* Althæa frutex.

GUIMAUVE VELOUTÉE DES INDES. *Voyez* Ambrette.

GUINGAMBO. Nom donné à une herbe potagere des îles Antilles. Voyez *Histoire des Voyages, tome XV, page* 709.

GUIRAPEACOJA. Nom que les habitans du Bresil donnent à un petit ver qui gâte les cannes à sucre, en rongeant les racines de cette plante. Les Portugais le nomment *pao-de-galinha.*

GUNDON. C'est une très grosse fourmi d'Ethiopie. Ces fourmis marchent ensemble dans un ordre qui ressemble à celui d'une armée rangée en bataille : elles ne font aucun amas de grains ; mais elles dévorent tout ce qu'elles trouvent, & mordent même les hommes avec beaucoup de violence. *Dapper, Description de l'Afrique*, dit qu'il y en a de plus petites, qui ont des réservoirs de grains, & d'autres qui avec le temps deviennent ailées. *Voyez* Fourmi.

GURANTHÉ-ENGERA. *Voyez à l'article* Teitli.

GUS. *Voyez* Ssi.

GYPSE, *gypsum.* Cette pierre que bien des Minéralogistes ont rangée parmi les terres calcaires, n'est qu'une terre endurcie & neutralisée, c'est-à-dire, le résultat d'une pierre calcaire, comme dissoute & saturée par l'acide vitriolique, ensuite cristallisée.

Le gypse, ainsi nommé, lorsqu'il est pur & transparent, est connu chez le vulgaire sous le nom impropre de talc ; les ouvriers ne donnent le nom de *gypse* qu'à celui qui est opaque & graveleux : il ne fait point

d'effervescence avec les acides ; enfin ils appellent *plâtre* le produit que donne le gypse lorsqu'il a été calciné.

Le gypse est une pierre ou blanche ou grise, ou roussâtre, plus ou moins cristallisée, quelquefois claire, quelquefois terne ; ses parties sont ou feuilletées, ou rhomboïdales, ou en filets, brillantes intérieurement, mais en général toujours rudes au toucher. Le gypse est si tendre qu'on peut ou l'écraser sous les dents, ou l'égratigner avec les ongles, ou le diviser avec le couteau. La friabilité de cette pierre fait qu'on ne peut guere la polir. Nous exposerons à la fin de cet article la plus grande partie des propriétés du gypse ; passons à l'histoire des différentes especes de cette pierre.

Le gypse, proprement dit, ou PIERRE à PLATRE, ou MOILON DE PLATRE, *gypsum*, est composé de particules moitié sphériques ou grenelées, moitié oblongues ; tellement unies & serrées entr'elles, qu'on a de la peine à les discerner sans le secours de la loupe : ce gypse est comme sablonneux, ou ressemble à du grès tendre ; on en trouve qui se divise en morceaux irréguliers ou écailleux. Il ne prend point le poli, & ne devient point brillant par le frottement ; calciné en poudre il fait un léger mouvement d'effervescence ou d'ébullition absorbante avec l'eau : on en trouve dans tous les environs de Paris. Le plâtre qu'on en fait sert à enduire les murs, ou à cimenter les pierres dans les travaux grossiers.

LE GYPSE EN CRISTAUX, *crystallus gypsea*, est en cristaux qui affectent assez de prendre une forme rhomboïdale, dont les angles sont obtus : on l'appelle SÉLÉNITE, *gypseo-selenites* ; c'est en quelque sorte le plus pur des gypses. Ses particules sont feuilletées, souvent indéterminées, mais se cassent en rhomboïdes. On en trouve beaucoup en Sibérie & aux environs de Basle en Suisse, & de la montagne de Sombernon en Bourgogne, qui est brillant, de la plus grande blancheur & assez transparent Il y a aussi le gypse cristallisé en crête de coq, à lames lenticulaires larges & épaisses.

LE GYPSE FEUILLETÉ, *gypsum lamellosum*, se calcine dans le feu sans y pétiller sensiblement : il est rarement opaque. Nous en avons trouvé dans les Pyrénées & sur le flanc des Alpes qui n'avoit point de couleur : il se divise en feuilles irrégulieres : il n'est pas rare d'en trouver des blocs lamelleux & traversés par des cristaux gypseux d'une figure pentagone. Celui des environs de Dax est écailleux comme le mica, & fait un petit bruit quand on le rompt ou lorsqu'on le gratte avec la pointe d'un clou.

Ses lames se levent par écailles irrégulieres, & il y en a de toutes les couleurs, quelquefois avec des pyrites cubiques. En général les parties du gypse écailleux sont irrégulieres ; celles du gypse feuilleté sont perpendiculaires ou horizontales ou obliques. Le gypse de Montmartre près de Paris, dont la cristallisation est cunéiforme, avec une ligne de suture au milieu, est un beau plâtre transparent, feuilleté & jaunâtre : il est excellent pour lambrisser & modeler. Les Stucateurs en font un grand usage : on sait que les bustes, statues & toutes les figures qui sont devenues si fort à la mode, sont faites du plâtre de Paris, & qu'il ne faut pas confondre cette matiere avec le verre de Russie, appellé *glacies mariæ*. Voyez Mica ; c'est le véritable *miroir d'âne* ou la *pierre spéculaire* proprement dite.

Le Gypse strié, *gypsum striatum*, est composé de parties filamenteuses, longues, claires, friables, paralleles & perpendiculaires ou inclinées, semblables à des fils de soie étroitement unis les uns aux autres ; quelquefois il est coloré. Bien des personnes le confondent abusivement avec l'amianthe, avec l'asbeste, ou avec l'alun de plume ; mais il en differe par sa nature & par ses propriétés. On trouve ce beau gypse en Chine, à Falhun en Dalécarlie, en Espagne dans la montagne de S. Claude près de Compostelle, à Sombernon près Dijon, à Boudri dans le Comté de Neuf-Châtel, en Savoie, & en Suisse dans le Canton de Soleure, aux environs d'Yverdon dans le Canton de Berne. Il s'en trouve dont les lames striées forment des rayons, alors on l'appelle *fleurs de gypse* : cette pierre à plâtre est excellente pour les plafonds.

Le Gypse solide ou Alabastrite, *pseudo-alabastrum*, a l'apparence d'un marbre tendre & plus ou moins demi-transparent, souvent gras au toucher comme les pierres ollaires, mais sans particules fines ni brillantes en leur totalité : c'est le faux albâtre. *Voyez* Alabastrite & Albatre. Le véritable gypse phosphorique est la *pierre de Bologne*, le spath vitreux & fusible, &c. *Voyez ces mots*.

Observations sur le Gypse & sur ses proprités générales.

Cette pierre qui est rude & brillante dans l'endroit de la fracture, varie beaucoup pour la dureté, pour la couleur & pour la figure des particules qui la composent. Si elle est pure, elle n'admet que peu ou point de poli, & ne fait aucun mouvement d'effervescence avec les acides, ne donne

donne point d'étincelles avec le briquet, ne s'endurcit point dans le feu; mais elle y pétille & s'y calcine en une poudre farineuse, appellée *plâtre*, qui arrosée d'une certaine quantité d'eau, ne produit que peu ou point de chaleur, donne une odeur d'œufs pourris, & se durcit aussi-tôt. Si le plâtre bien tamisé, ainsi mêlé avec l'eau, a été jeté en moule, il produira une figure des plus régulieres, parce qu'il éprouve une augmentation de volume en séchant. Il faut observer que ce plâtre une fois noyé d'eau, n'est plus susceptible d'une nouvelle calcination: si on le fait calciner dans un creuset, il pétille, décrépite & paroît bouillir comme de l'eau; il a alors la propriété de reluire un peu dans l'obscurité. Si on augmente le feu, il se liquéfie & paroît se vitrifier: on doit avoir soin de conserver dans des tonneaux bien secs le plâtre cuit, & de l'employer préférablement en été: le plâtre bien cuit est doux ou onctueux dans les doigts. S'il est rude & ne s'attache point aux doigts, alors il est mal cuit: lorsqu'il est vieux, calciné & éventé, il prend difficilement de la consistance. Nous avons toujours remarqué que le gypse se trouve en lits, *strata*, sous différentes formes & couleurs; communément sous des couches de pierres calcaires, ou remplies de corps marins: on y trouve rarement des corps métalliques; mais souvent les environs sont des terrains glaiseux & pyriteux. En faut il davantage pour présumer que l'acide vitriolique qui se rencontre dans ces terrains venant à attaquer les matieres calcaires, aura produit la terre ou pierre neutralisée dont il est question, c'est-à-dire le gypse. Ajoutons qu'il n'est pas rare de voir des morceaux de plâtre qui participent en grande partie des propriétés générales & particulieres de la chaux. Ainsi le gypse n'est point une pierre primitive. C'est un produit accidentellement formé; & quand il fait effervescence, c'est une preuve qu'il n'est point pur, & qu'une partie de la pierre calcaire y est encore à nu.

Nous venons de dire que les gypses se trouvent par couches dans le sein de la terre. Prenons pour exemple la butte de Montmartre qui fournit presque tout le plâtre qui s'emploie dans les bâtimens de Paris. Observons en même temps que cette petite montagne présente plusieurs phénomenes dignes de l'attention des Naturalistes. Elle est placée au milieu d'un pays tout-à-fait calcaire, & est composée d'un grand nombre de couches paralleles à l'horizon, dans lesquelles on assure n'avoir jamais trouvé de coquilles fossiles, quoique tous les environs de Paris en soient remplis, & ne soient pour ainsi dire formés que de leurs débris: nous

pouvons cependant attester qu'on y trouve fréquemment des ossemens & vertebres de quadrupedes qui ne sont point pétrifiés, mais qui sont déja un peu détruits, & qui sont très-étroitement enveloppés dans la pierre; nous y avons même rencontré des noyaux ou empreintes de cames, & dans les fentes des carrieres nous y avons détaché des congélations d'un fort bel albâtre très-calcaire. Nous conservons de ces divers morceaux dans notre cabinet. Consultez maintenant l'analyse du gypse par M. *Lavoisier*, dans le cinquieme volume des Savans étrangers

GYRIN, *gyrinus*. Non générique donné à plusieurs especes d'insectes, mis dans le rang des coléopteres, c'est-à-dire, qui ont leurs ailes dans des étuis : ce sont des especes de scarabées sauteurs. On en trouve 1°. dans la scrophulaire; 2°. dans les plantes potageres; 3°. en terre; 4°. dans la pulmonaire & la dentaire. *Voyez* SCARABÉE & COLÉOPTERE. M. *Deleuze* dit que les gyrins sont des *altises*, voyez ce mot, & que le nom de *gyrinus* donné à ces insectes dans les Actes d'Upsal, est employé par d'autres Naturalistes pour désigner un genre de scarabée qui nage sur l'eau. *Voyez* TOURNIQUET. On donne aussi le nom latin *gyrinus*, au Têtard. *Voyez à l'article* GRENOUILLE.

GYROLE. *Voyez* CHERVI.

H.

HACHES DE PIERRE. Les Lithologistes donnent ce nom à des pierres verdâtres, noires, grises, d'une dureté assez considérable, opaques, pesantes, taillées en hache ou en coin, & que l'on trouve en terre à quelques pieds de profondeur. On prétend que ces haches ont dû jadis servir aux Sauvages de l'Amérique pour couper & fendre divers matériaux, jusqu'au temps où ils ont connu les instrumens de fer. Par quelle espece de révolution ces haches de pierre se rencontrent-elles si communément dans les fouilles qu'on fait en Europe? Aurions-nous été réduits autrefois à la même nécessité? ou y auroit-il eu aussi des Sauvages dans nos climats? Les haches de pierre servoient aussi dans les combats : les Amazones en portoient à deux tranchans. Après leur mort on les enfermoit dans leurs tombeaux. Ces haches d'armes étoient appellées *secures*, ainsi que celles d'airain dont on faisoit usage dans les sacrifices pour assommer les victimes. *Voyez maintenant l'article* ARMES.

HACUB. Plante épineuſe du Levant, dont les feuilles ſont un peu ſemblables à celles de la carline. Elle pouſſe au printems des rejetons tendres, que les Levantins mangent après les avoir fait cuire. Mais quand on les laiſſe croître, ils portent des têtes épineuſes qui donnent de petites fleurs rouges à fleurons ſoutenus par des embryons, qui deviennent autant de ſemences arrondies & nichées dans de petits trous pratiqués dans le calice commun de ces fleurons. M. *de Tournefort* a donné à cette plante le nom de *gundelia*, qui étoit celui de ſon ami & ſon compagnon de voyage au Levant. Cette plante croît proche d'Alep aux lieux rudes & ſecs; ſa racine qui eſt longue & groſſe, eſt vomitive & laxative.

HÆMACATE, eſt l'agate rouge. *Voyez* AGATE.

HÆMACATE. Serpent d'Aſie qui eſt d'un rouge d'agate; on le trouve en Hircanie, aujourdhui Maſonderan ou Tabareſtan, vaſte province de la Perſe. Ce ſerpent eſt fort dangereux. Il eſt paré d'une ſuperbe robe, rayée, vermeille. On trouve auſſi ce ſerpent au Japon.

HÆMATITE. *Voyez ce mot à l'article* FER.

HÆMORRHOUS. *Voyez* AIMORRHOUS.

HAIE ou HAYE, eſt une longueur de plants ſervant de clôture à un champ ou à un jardin. Ces plants ſont compoſés d'ormes, de charmes, d'épines blanches, de ronces. La haie eſt ou *vive* ou *morte* ou d'*appui*; celle-ci a pris ſon nom de ſa hauteur; la haie morte, des échalas, fagots & branches ſeches dont elle eſt faite; la haie vive, de la nature de ſes plants qui ſont enracinés & vivaces.

HALE. Qualité de l'atmoſphere, qui eſt l'effet de trois cauſes combinées: 1°. le vent, 2°. la chaleur, 3°. & la ſéchereſſe. Le hâle a la propriété de ſécher le linge & les plantes. Il noircit auſſi la peau de ceux qui y ſont expoſés.

HALEINE, ſe dit de l'air que l'on expire par la bouche, & dont la force ou la durée dépend de la conformation du thorax, du volume des poumons & de leur dilatabilité. Ceux qui chantent ſavent combien la conformation de la glotte, de la trachée-artere & des cornets du nez contribue à rendre l'haleine ou la voix longue ou courte, grave ou aiguë, &c. *Voyez à l'article* HOMME.

HALINATRON, *halinatrum*, eſt un ſel alkali naturel que l'on rencontre par rayons ou par bandes ſur la ſuperficie intérieure des vieilles voûtes & contre les parois des vieux bâtimens: on le trouve auſſi ſur la

ſuperficie de certaines terres, mais il eſt alors fort impur. Ce ſel a un goût lixiviel : il ne ſe criſtalliſe point; mais quand on le fait bouillir dans l'eau, il fume beaucoup : il contient ordinairement un peu d'alkali volatil qui ſe diſſipe en vapeur.

HALIOTITES. Nom qu'on donne à un genre de coquilles univalves & foſſiles : elles ſont contournées en dedans, mais elles ne ſont pas turbinées ſenſiblement en dehors : elles ſont ouvertes & ont une certaine reſſemblance avec l'oreille humaine. Leur analogue vivant ſe nomme *oreille de mer.* Voyez ce mot.

HALLEBRAN. *Voyez* ALBRAN & *l'article* CANARD.

HALLIER, ſe dit d'un plant de buiſſons & d'arbriſſeaux, parmi leſquels des lievres ſe ſauvent pour éviter le Chaſſeur.

HALOS. *Voyez* COURONNE DE COULEURS.

HALOSACHNÉ ou SEL D'ÉCUME, *ſpuma maris.* Divers Naturaliſtes ont donné ce nom à une eſpece de ſel marin qui ſe trouve quelquefois ſur le bord de la mer contre les rochers & les pierres : il reſſemble à une écume ſalée & endurcie.

HALOS-ANTHOS. Bitume ſalin qui nage ſur les eaux de certains fleuves, & dont les Anciens ont parlé.

HALQUE. Par la deſcription que nous en donne *Marmol, Liv. VII, chap.* 1, c'eſt une eſpece de génévrier du Levant. Son bois eſt fort uſité en Afrique chez les Menuiſiers & les Luthiers. On l'emploie auſſi contre les maladies vénériennes. On eſtime celui que l'on appelle *ſangu.*

HAMAC. On voit dans les Cabinets de quelques Curieux cette ſorte de lit portatif, qui eſt fort en uſage en Afrique & en Amérique. On le ſuſpend entre deux arbres pour ſe garantir la nuit des bêtes farouches & des inſectes. Les Matelots s'en ſervent auſſi ſur les vaiſſeaux : celui qui y eſt couché ne ſe reſſent que peu ou point du mouvement oſcillatoire que les vagues impriment au vaiſſeau. En quelques pays de l'Afrique ce ſont autant de litieres plates ſur leſquelles on ſe fait porter. Aux Iles Françoiſes, les femmes de diſtinction reçoivent leurs viſites couchées nonchalamment dans un hamac ſuſpendu au milieu de la chambre : une jeune Négreſſe, eſclave, eſt occupée d'une main à balancer le hamac, & de l'autre à chaſſer les mouches qui pourroient incommoder ſa maîtreſſe. La molleſſe & le luxe ſont de tous les pays. Les hamacs ſont de différentes matieres ; les uns ſont tiſſus d'écorces d'arbres entrelacées en forme de

filets, les autres ſont de coton : il y en a qui ſont teints de différentes couleurs, même à l'aide des ſucs de certains végétaux on y diſtingue des figures allégoriques.

HAMBRE. Arbre du Japon, d'une grandeur médiocre. Ses feuilles ſont toujours vertes ; ſes fleurs ſont jaunes & inodores, mais purpurines intérieurement. Ses graines ſont velues & jaunâtres. Les chevres & les moutons en mangent les feuilles avec avidité. Son bois ſert à brûler. *Ephemer. natur. cur.*

HAMMITES. Nom qu'on donne à des pierres grenelées, comme formées d'un amas de parties ſablonneuſes, ovalaires & groſſes comme la tête d'une bonne épingle. Des perſonnes les regardent comme un amas d'œufs de poiſſon, & les appellent *pierres ovaires*. Voyez AMMITE.

HAMMONITE, eſt ſelon quelques-uns la petite *corne d'Ammon*, & ſelon d'autres l'*ammite*. Voyez ces mots.

HAMSTER, *hamſterus*. Eſpece de rat qui eſt très-fréquent en Allemagne, qui ſait ſe conſtruire des ſouterrains très-curieux, & qui fait de très-grands ravages dans les grains, dont il ſe nourrit & s'engraiſſe.

Le hamſter reſſemble un peu au *rat* d'*eau* par la petiteſſe des yeux & la fineſſe du poil, il lui reſſemble auſſi par ſes parties intérieures ; mais ſa queue eſt beaucoup plus courte que celle du rat d'eau ; il a ordinairement le dos brun & le ventre noir ; on en voit qui ſont tout noirs, & d'autres tout gris : variétés qui peuvent venir de l'âge ſeul.

Les hamſters habitent ſous terre ; la forme de leur terrier varie ſuivant leur âge, leur ſexe & la qualité du terrain. Le mâle & la femelle ſe forment leur terrier chacun de leur côté ; celui du mâle a une ouverture oblique qui ſert d'entrée ; au bout de cette iſſue eſt un trou qui deſcend perpendiculairement juſqu'à des chambres ou caveaux ; l'entrée de celui de la femelle eſt conſtruite de même, mais au lieu d'un ſeul trou perpendiculaire il y en a juſqu'à quatre, ſept, huit, qui ſervent à donner une entrée & une ſortie libre aux petits. A côté de ces trous perpendiculaires, à un ou deux pieds de diſtance, les hamſters des deux ſexes creuſent trois ou quatre caveaux particuliers, auxquels ils donnent la forme de voûte en deſſus & en deſſous ; dans l'un ils ſe retirent avec leurs familles, & dans les autres ils font les proviſions néceſſaires pour leur ſubſiſtance. La profondeur des caveaux eſt très-différente ; un jeune hamſter dans la premiere année ne donne qu'un pied de profondeur à ſon caveau ; un vieux le creuſe ſouvent juſqu'à quatre ou cinq pieds. Le domicile entier, y compris toutes

les communications & tous les caveaux, a quelquefois huit à dix pieds de diametre; c'est par le trou oblique qui forme l'entrée du terrier, que l'animal exporte dehors les terres qu'il retire pour pratiquer ses caveaux, aussi voit-on toujours à côté de l'entrée de leurs trous une petite monticule de terre, c'est aussi par-là que l'air se communique & circule dans les caveaux.

Les hamsters font leurs provisions de grains dans l'automne; lorsqu'ils trouvent des grains de blés secs & détachés de leurs épis, ils les emportent dans leurs bajoues, qui peuvent en contenir un quart de chopine; d'autres fois ils ramassent le blé en épis, ainsi que les pois & les feves avec leurs cosses, & ensuite tout à leur aise ils les épluchent & portent dehors les cosses & le déchet des épis.

La fécondité de ces animaux, sur-tout dans les années humides, est prodigieuse; ils ont deux à trois portées par an, & chacune est de cinq à six petits; cette grande multiplication occasionne quelquefois la disette dans certains cantons par la dévastation générale des blés. Le hamster est mordant & colere; s'il est poursuivi par un cheval ou par un chien, il saute à ses babines & le mord cruellement. La maniere la plus ordinaire de leur faire la chasse est de creuser leurs terriers; c'est un travail assez considérable à cause de leur profondeur & de leur étendue, mais dans chaque domicile on trouve en automne deux boisseaux de bon grain, & on profite de la peau de ces animaux, dont on fait des fourrures.

HANCHOAN. Nom que l'on donne au Bresil à un oiseau de proie, fort semblable au *busard*. Du temps de *Redi*, on en a vu un dans la ménagerie du Grand Duc de Toscane. Les Portugais, établis dans le Bresil, & les Naturels du pays, disent que la raclure des ongles & du bec de cet oiseau, est un des meilleurs contre-poisons qui soient au monde; & que ses plumes, sa chair & ses os guérissent beaucoup de maladies. Redi, *Observations sur diverses choses naturelles*.

HANNEBANNE. *Voyez* JUSQUIAME.

HANNETON, *scarabæus stridulus & arboreus vulgaris*. Insecte coléoptere, c'est-à-dire, qui a des fourreaux par-dessus les ailes. C'est à proprement parler une espece de *scarabée*, dont on distingue plusieurs especes.

Description des Hannetons.

Le hanneton le plus ordinaire, ou scarabée roux, *scarabæus vulgaris*

rufus, eſt celui qui eſt appellé en Angleterre & en Zélande MEUNIER, en latin *molitor;* nom qu'on lui a donné, parce que cet inſecte broie les feuilles des arbres comme ſi elles étoient moulues, ou parce que ſes ailes paroiſſent couvertes d'une eſpece de pouſſiere farineuſe. Cette eſpece de ſcarabée eſt groſſe comme le petit doigt, longue d'un pouce, de couleur brune-rouſsâtre ſur le deſſus des ailes; mais la tête, le deſſus du corſelet & le ventre ſont noirâtres, les bords du ventre ou des articulations ſont tachetés de points blancs, triangulaires; le deſſous du corſelet, de la tête & de la poitrine eſt velu; il a ſix pattes, dont quatre longues dépendent du corps, & deux courtes du corſelet. La tête eſt ornée de deux cornes ou antennes houppées par le bout, que l'art a imitées pour en faire l'ornement ou agrément des robes des Dames, ſous le nom de *ſoucis de hannetons.* Lorſque la houppe eſt longue & formée de ſept feuillets, c'eſt un mâle: ſi elle eſt courte & ſans feuillets, c'eſt une femelle; ils déplient tous ces houppes lorſqu'ils prennent leur eſſor. Les antennes ſont repliées ſur les yeux qui ſont noirs. Il y a au bas de la bouche deux autres antennes petites & pointues. La levre ſupérieure eſt obtuſe. La queue eſt fort pointue & recourbée en bas: il a deux paires d'ailes, dont l'une eſt faite de pellicules, & l'autre qu'on appelle *élytre*, c'eſt-à-dire fourreau ou étui de corne. La premiere paire d'ailes eſt pliée au-deſſous de cette derniere, & ne paroît jamais que quand l'animal s'apprête pour s'envoler: les ailes de corne ſont rouſsâtres, un peu tranſparentes, ornées chacune de quatre ſtries, couvertes d'une pouſſiere blanche qui s'eſſuie aiſément. Ce hanneton ſe trouve par-tout. Son premier état eſt celui de ver hexapode à tête écailleuſe. Quand il n'eſt que ver, il ronge les racines de froment; devenu inſecte volant, il mange les bourgeons de la vigne, les feuilles des arbres, & ſur-tout celles du hêtre.

Le HANNETON DU POITOU a les fourreaux marqués de taches blanches, éparſes çà & là: on l'appelle *ſcarabée peint.* On le voit au mois de Juillet. Le mâle a les antennes feuillées, & la femelle les a rondes: on le rencontre auſſi ſur les Dunes de la Hollande & de la Scanie. Dans l'état de ver il ronge les racines des arbres & des plantes.

Le HANNETON DU ROSIER eſt le même que le ſcarabée des roſes, qui eſt de couleur de cuivre verdâtre. *Voyez à la ſuite du mot* SCARABÉE.

Les Auteurs font mention d'une quatrieme eſpece de hanneton, d'un brun clair, dont le corſelet eſt velu, qui a les fourreaux d'un jaune pâle, & trois lignes blanches en long, c'eſt le ſcarabée lanugineux d'arbre.

C'eſt en quelque ſorte une petite eſpece du hanneton ordinaire : elle eſt plus commune en Suede que par-tout ailleurs.

Les hannetons qui ſe nourriſſent de feuilles & d'herbes, commencent à paroître avec les premieres chaleurs ſur les arbres, particuliérement ſur les noyers, d'où leur eſt venu le nom de *ſcarabée d'arbre*.

Accouplement & propagation des Hannetons.

Les deux ſexes reſtent long-temps attachés l'un à l'autre pendant l'accouplement. La femelle ayant été fécondée, creuſe un trou dans la terre avec la pointe de ſa queue ; elle s'y enfonce de la profondeur d'un demi-pied, & elle y pond des œufs oblongs, d'un jaune clair. Ces œufs ſont rangés les uns à côté des autres, mais ſans aucune enveloppe terreuſe. Après cette ponte, la mere ſort de terre : elle ſe nourrit encore pendant quelque temps avec des feuilles d'arbres, & diſparoît enſuite. Sur la fin de l'été les œufs ſont éclos, & il en eſt ſorti de petits vers qui ſe nourriſſent de gazon & des racines de toutes ſortes de plantes en vigueur : ils paſſent quelqueſois deux années dans cet état de ver, quelquefois davantage : les Jardiniers & les Laboureurs les nomment alors *vers blancs* ou *mans*. Ces vers ou *larves* font périr les plantes dont ils rongent la racine ; auſſi voit-on ſouvent en arrachant de terre une plante flétrie ou deſſéchée, qu'elle a été rongée par un de ces vers. On en trouve quelquefois en ſi grande quantité, qu'ils déſolent en peu de temps des potagers entiers & les prairies les mieux couvertes. En un mot, ce ver eſt le fléau des racines du froment, du ſeigle, des autres ſortes de *gramens*, & de toutes les plantes qu'il rencontre dans ſa route ſouterraine.

Deſcription du ver ou larve du Hanneton, ſa métamorphoſe en Scarabée, & ſa ſortie de terre.

A l'âge de trois ans, le ver du hanneton eſt au moins long d'un pouce & demi, & gros comme le petit doigt : il eſt pour la plupart du temps recoquillé ; la couleur de ſon corps eſt d'un blanc jaunâtre, preſque tranſparent. Tout le corps de ce ver ſur lequel on voit quelques poils, conſiſte, comme celui des chenilles, en douze ſegmens, ſans compter la tête : le dernier eſt le plus grand, le plus gros, & paroît d'un gris-violet, parce qu'on y voit les excrémens à travers la peau. A chaque ſegment

on

on apperçoit une couple de rides qui servent au ver à s'alonger & à s'avancer dans la terre, & sur tous les segmens s'étend une espece de bourrelet, dans lequel on apperçoit neuf points à miroirs. Ainsi ce ver respire l'air par neuf trous (stigmates), qui répondent à autant de segmens: sous les trois premiers sont six pieds roussâtres, composés de cinq à six pieces articulées & un peu velues. La tête de ce ver est assez grande, applatie & d'un jaune luisant, munie d'une espece de tenaille dentelée, avec laquelle il coupe les matieres dont il fait sa nourriture: on remarque deux antennes derriere la tenaille.

Il n'arrive guere que ces vers qui ont six pieds sortent volontairement de la terre: si le soc de la charrue ou la bêche du Jardinier les font sortir au dehors, ils ne tardent pas à y rentrer; autrement ils deviennent bien vîte la proie des oiseaux; les corbeaux & les cochons sont fort friands de ces vers, aussi bien que des hannetons qui en proviennent. Le ver change de peau à mesure qu'il prend de l'accroissement; il creuse une petite maisonnette pour pouvoir s'y dépouiller plus commodément: cette cavité est dure & ronde comme une pillule. Après avoir quitté sa peau, le ver sort de sa caverne pour chercher sa nourriture ordinaire; mais il ne peut butiner qu'en été; car dans l'hiver la gelée l'oblige à se resserrer, à s'enfoncer en terre à une plus grande profondeur, jusqu'à ce que la chaleur du printems l'attire de nouveau vers la surface; au reste il faut une forte & longue gelée pour le faire périr.

Ce n'est guere que sur la fin de la quatrieme année, au mois de Mai, que la métamorphose de ce ver ou larve en hanneton arrive. Il suffit de fouiller la terre en cette saison pour en être convaincu; l'on y trouvera non-seulement des hannetons tous formés, mais aussi des vers à différens degrés de grandeur. Voici comment se fait la métamorphose. Dans l'automne le ver s'enfonce en terre, quelquefois à plus d'une brasse de profondeur, & il s'y fait une cavité lisse & commode. Sa demeure étant faite, il commence peu de temps après à se raccourcir, à s'épaissir, à se gonfler, & il quitte avant la fin de l'automne sa derniere peau de ver pour prendre la forme de nymphe. D'abord cette nymphe paroît jaunâtre, puis jaune, & enfin rougeâtre; & alors on commence à discerner l'apparence d'un hanneton. Si on irrite cette nymphe, on observe qu'elle a un mouvement sensible, & qu'elle peut se tourner d'elle-même: ordinairement elle ne conserve sa forme que jusqu'au commencement de Février. Alors on apperçoit distinctement un hanneton d'un blanc jaunâtre, qui est d'abord

mou, mais qui prend sa dureté & sa couleur naturelle au bout de dix à douze jours. Il reste encore trois mois en terre dans cet état de hanneton formé : voilà pourquoi ceux qui fouillent la terre dans cet intervalle, & y trouvent des hannetons parfaits, croient que ce sont des insectes de l'année derniere, qui s'étoient mis en terre seulement à cause de l'hiver.

Après que l'insecte a passé quatre ans dans la terre, la plus grande partie en forme de ver ou larve, il en sort enfin dans le courant du mois de Mai : c'est alors qu'on peut, sur-tout les soirs, les voir sortir de leurs anciennes demeures ; & c'est aussi ce qui fait que pendant ce mois, principalement dans les années où il y a beaucoup de hannetons, on voit que les chemins & les sentiers, durcis par la sécheresse, sont tout criblés de trous.

Il faut observer qu'une extrême chaleur n'est pas moins pernicieuse aux hannetons qu'un grand froid : aussi pendant les années chaudes se tiennent-ils tranquillement sur les arbres à l'ombre du feuillage, qu'ils ne quittent que sur le soir, où ils s'élevent par essaims pour folâtrer dans les airs, & sont emportés par le vent d'une contrée à l'autre.

Selon les rigueurs des saisons & l'avancement de l'état du ver en hanneton, on peut prédire l'année fertile ou stérile en hannetons à plaque rouge ou noire sur le cou ; car ils paroissent tour-à tour de deux années l'une : ceux à plaque rouge paroissent dans les années impaires, & les autres à plaque noire dans les années paires. On n'en peut pas prédire autant des autres insectes qui naissent & périssent dans la même année. Au reste, la pointe de la partie postérieure du hanneton est mince & courte dans celui qui est à plaque rouge ; elle est plus grosse & plus longue dans les autres especes. *Voyez les Amusemens Physiques sur les Insectes, par M.* Rœsel.

Ravage que cause le Hanneton.

Le nombre des hannetons est si prodigieux, que leurs ennemis ne peuvent suffire pour les exterminer : le meilleur expédient pour diminuer le nombre de ces insectes, est de battre les arbres avec de longues perches, balayer les hannetons en tas & de les détruire ensuite : il y a quelques années qu'un certain canton de l'Irlande souffroit tant des hannetons, que les habitans se déterminerent à mettre le feu dans une forêt de plusieurs lieues d'étendue, pour couper la communication avec les cantons qui en étoient infestés. Nous le répétons, cet insecte ne vole guere pen-

dant le jour : il se tient caché sous les feuilles ou du chêne, ou du figuier sauvage, ou du tilleul, ou du noyer, &c. Il semble y être assoupi jusqu'au coucher du soleil ; car l'horreur de cet insecte pour l'air libre, chaud & le soleil, est très-grande. Alors ils se réunissent en troupes ; & avant de se mettre en route, ils déploient & alongent leurs houppes ; ils volent autour des haies en bourdonnant, & donnent brusquement contre tout ce qu'ils rencontrent ; d'où vient le proverbe, *étourdi comme un hanneton.* Les hannetons se nourrissent de feuilles d'arbres, des œufs de sauterelle, & deviennent à leur tour la proie des corbeaux, des pies. Les Fermiers n'entendent donc guere leurs intérêts lorsqu'ils mettent tout en œuvre pour exterminer ces oiseaux. Les poules mêmes & les renards en dévorent dans l'état de scarabée ou hanneton. Il s'en noie aussi une grande quantité dans l'eau. Les corneilles & les chiens en mangent considérablement beaucoup dans l'état de *vers* ou de *mans*, lors des labours du printems & de l'été. On peut dire ici que les individus périssent, mais la race subsiste. Quand les hannetons ont ravagé les feuilles des chênes & des arbres fruitiers, ces arbres meurent en partie, ou ne poussent l'année suivante leurs boutons que fort tard.

Les hannetons disparoissent au bout de deux mois, soit que ce soit là le terme de leur durée, ou que d'autres animaux en abrégent le terme en les mangeant : mais avant de périr, ils pondent des œufs dont il se forme des larves plus connues sous le nom de vers blancs, qui au bout de quatre ans se métamorphosent.

Autres especes d'Insectes appellés Hannetons.

Les hannetons des Indes, disons *blattes*, sont un fléau pour les vaisseaux qui reviennent de ce pays où il y en a beaucoup. Ils jettent une puanteur insupportable lorsqu'on les écrase : ils mangent le biscuit dans les vaisseaux, & percent les coffres & les tonneaux ; ce qui cause souvent la perte du vin & des autres liqueurs. *Voyez* RAVET.

Mademoiselle *Mérian* a vu sortir une espece de petit hanneton d'un petit insecte noir, qui se trouve sur la mille-feuille fleurie & l'oseille : elle a vu de petits œufs rouges sur les feuilles vertes du lis orangé, se métamorphoser en vers, de couleur de vermillon, puis en nymphes rouges, & enfin en hannetons rouges. Elle a fait les mêmes observations sur les feuilles d'aulne, sur le bois pourri, sur la mélisse, sur l'œillet, la nielle,

les feuilles de ſaule, &c. Elle a ſuivi la métamorphoſe de petits œufs qui ſe changeoient en vers, & qui, chacuns ſuivant leur couleur différente, produiſoient en dernier lieu des hannetons d'une couleur analogue : ces hannetons n'étoient probablement que des eſpeces différentes de *ſcarabées*. Voyez ce mot.

Paſſons à l'étymologie du mot *hanneton*. Il paroît qu'il ſe dit par corruption pour *alleton*, du latin *alitonans*, à cauſe du bruit qu'il fait avec ſes ailes quand il vole. De-là vient auſſi que les Latins l'ont appellé *ſcarabæus ſtridulus*, comme qui diroit *ſcarabée bourdonnant*.

On prétend que les ardoiſieres de Glaris, & autres pierres du même pays, contiennent des hannetons pétrifiés, mais ce ne ſont que des empreintes de ces inſectes.

HAPAYE ou HARPAYE. *Voyez* Busard.

HARDEAU ou BOURDAINE BLANCHE. *Voyez* Viorne.

HARENG, *halec aut harengus*. Les harengs ſont des poiſſons de paſſage, remarquables & intéreſſans par l'ordre qu'ils obſervent, lorſque partis des contrées éloignées du Nord, ils deſcendent ſur nos côtes pour aller juſques dans le midi fournir à preſque tout le monde entier une nourriture abondante & ſaine.

Deſcription du Hareng : ſa nourriture.

Ce poiſſon eſt ſemblable aux très-petites aloſes ou aux très-grandes ſardines : ſon lieu natal eſt l'Océan. Il eſt long de neuf à dix pouces ou environ, & a près de deux pouces de largeur ; il meurt dès qu'il eſt ſorti de l'eau. Sa tête eſt applatie ſur les côtés, un peu pointue ; l'ouverture de ſa bouche eſt grande ; ſa mâchoire ſupérieure eſt plus alongée que l'inférieure, & armée de dents preſque imperceptibles. Ses yeux ſont grands, ſitués aux côtés de la tête, & l'iris eſt de couleur argentée. Les couvercles des ouies ſont compoſés inférieurement de trois ou quatre lames oſſeuſes, & de huit arrêtes un peu courbées & jointes enſemble par une membrane ; l'extrêmité de ces couvercles a ordinairement une belle tache rouge ou violette ; l'ouverture des ouies eſt très-dilatée. Les écailles de ce poiſſon ſont grandes à proportion du corps, de couleur argentée, comme tuilées & faciles à détacher. Le dos eſt d'un bleu obſcur, mais qui devient plus bleu au printems : les côtés & le ventre ſont d'un blanc d'argent ; tout le ventre, depuis les ouies juſqu'à l'anus, eſt

un peu resserré en maniere de carene aiguë; au lieu que le dos est convexe ou arqué. Ce poisson a une nageoire au milieu du dos, unique & blanchâtre; les nageoires de la poitrine sont blanchâtres & situées près du ventre; les nageoires du ventre sont également blanches, ainsi que celle de l'anus qui approche de la queue; la queue est fourchue & grisâtre. Ce poisson a trente-cinq côtes de chaque côté, & cinquante-six vertebres: il a la moelle dorsale fort différente de celle des autres poissons; elle n'est point divisée en parties égales, mais continue & sans interruption comme chez l'homme & les quadrupedes. La chair du hareng est grasse, molle, de bon goût & de bon suc.

On voit par cette description du grand hareng commun, que le petit hareng, nommé vulgairement *Celerin* en François, ou *Harengade* à Marseille, est de la même espece: cependant on ne pêche point le vrai hareng dans la Méditerranée. La sardine du Nord est notre véritable hareng.

Malgré la conformité qu'a le hareng avec les petites aloses, on les distingue cependant assez facilement: l'alose a toujours le ventre garni d'épines plus âpres que le hareng. Tous les harengs ne font des œufs qu'une fois l'année, vers l'équinoxe d'automne: ils sont plus estimés & meilleurs quand ils ont le corps plein d'œufs ou de laitance, comme tous les autres poissons. Le hareng multiplie beaucoup; il nage en troupes, & luit la nuit. Sa nourriture ordinaire consiste en très-petits poissons, en vers de mer, & même en très-petits crabes.

Schoockius nomme le hareng, le *Roi des poissons*, à raison de son excellence & de son utilité. Les Pêcheurs de Hambourg nomment le hareng, *poisson couronné.*

Endroits où l'on rencontre les Harengs, & leur séjour continuel au pôle du Nord.

Le grand hareng, dit M. *Linnæus*, habite la mer Occidentale: le petit habite la mer de Bothnie. La mer glaciale, du côté de l'Asie, ne manque pas non plus de harengs. M. *Anderson* croit que le pays ordinaire de cette espece de poisson sont les abymes les plus reculés du Nord, & il se fonde sur ce que les glaces immenses de ce pays leur servent d'une sûre retraite pour la conservation de leur frai, leur accroissement, & parce que les cétacées, leurs ennemis, qui ne peuvent respirer l'eau, & qui n'y pour-

roient pas vivre à cause des glaces, ne peuvent par conséquent leur nuire dans ces contrées. On prétend cependant que les harengs fraient aussi sur les côtes d'Angleterre; du moins ils arrivent pleins, & ils se vident long-temps avant qu'ils quittent ces côtes; d'autres soutiennent qu'ils disparoissent dès qu'ils ont jeté leur frai.

En quelque endroit que soit le premier domicile des harengs, il paroît que leur principale demeure est entre la pointe d'Ecosse, la Norwege & le Danemarck. Il en part tous les ans des colonies & des peuplades qui enfilent à différentes reprises le canal de la Manche; & après avoir rangé la Hollande, la Flandre, l'Angleterre & l'Irlande, ils viennent se jeter sur les côtes de Normandie. Jusqu'à présent on n'est allé au-devant d'eux que jusqu'aux îles de Shetland ou Hithland, du côté de Fayrhill & de Bochenefs, où les Hollandois arrivent tous les ans vers la Saint Jean avec leurs buyses & leurs barques: ils y tendent des filets entre deux buyses, qu'ils opposent directement à la colonne des harengs qui y passe alors en venant du Nord. Ils en prennent par ce moyen des quantités prodigieuses à la fois: ils les préparent sur le champ à leur façon, & les ramenent chez eux, d'où ils les distribuent dans tous les pays de l'Europe.

M. *Anderson* dit qu'on trouve dans les golfes de l'Islande, & même sous le pôle du Nord, les harengs les plus gras, les plus gros, & en si grande abondance, qu'il seroit aisé aux habitans de ces endroits d'établir en peu de temps un commerce des plus avantageux, s'ils étoient en plus grand nombre & plus habiles pour de pareilles entreprises. Il dit encore qu'il y a une espece de ces harengs qui a près de deux pieds de long, sur trois bons doigts de large; & il présume que c'est le vrai *Roi des harengs*, qu'on regarde communément comme le conducteur de leurs troupes. En effet lorsque les Pêcheurs en prennent un vivant, ils ont grand soin de le rejetter aussi-tôt dans la mer, persuadés que ce seroit commettre le crime de lése-hareng, en détruisant un poisson si utile. Ainsi ils lui font grace par reconnoissance.

Ruses des poissons & des autres animaux de mer, &c. auxquels les Harengs servent de nourriture.

M. *Anderson* qui en remontant jusques sous le pôle, a rencontré des troupes de harengs, croit être fondé à dire, que par-tout où les grosses

& petites eſpeces d'animaux de mer ſe trouvent en abondance & fort graſſes, on y trouve auſſi néceſſairement le hareng en quantité, & dans ſa plus grande délicateſſe; parceque les très-petites eſpeces attirent le hareng dont elles ſont la nourriture, & que le hareng attire les groſſes eſpeces dont il eſt la pâture à ſon tour. Entre les grandes eſpeces d'animaux de mer le *chien marin*, le *marſouin*, & parmi les eſpeces de baleines celles que les peuples du Nord appellent *hareng-baleine;* ou *nord-caper*, ſont ceux qui mangent le plus de harengs. Lorſqu'on leur ouvre l'eſtomac, on le trouve toujours rempli de ces poiſſons. Le nord-caper ſe tient principalement aux environs de la derniere pointe du Nord de la Norwege, qu'on appelle *Cap du Nord*, c'eſt même de cet endroit qu'il a tiré ſon nom. La nature conduit cet animal à choiſir ce poſte préférablement à tout autre, à cauſe des troupes prodigieuſes de harengs qui côtoient la Norwege en deſcendant du Nord. M. *Anderſon* ajoute que quand le nord-caper eſt tourmenté par la faim, il a l'adreſſe de raſſembler les harengs, & de les chaſſer devant lui vers la côte. Lorſqu'il a amaſſé dans un endroit ſerré autant de harengs qu'il lui a été poſſible, il ſait exciter, par un coup de queue donné à propos, un tourbillon très-rapide; en ſorte que les harengs étourdis & comprimés entrent par tonneaux dans ſa gueule qu'il tient ouverte en ce moment, en aſpirant continuellement l'eau & l'air. Le nord-caper en fait de même à l'égard des maqueraux & des ſardines.

Malgré la dépopulation que le nord-caper ſemble faire du hareng, à peine s'en apperçoit-on. La raiſon en eſt que le hareng multiplie d'une maniere prodigieuſe; tandis que les monſtres marins ne font qu'un ou tout au plus deux petits par an. D'ailleurs la plupart des cétacées ſont réduits à une autre ſorte de nourriture. C'eſt ainſi, par exemple, que la plus grande eſpece de baleine, dont le goſier eſt extrêmement étroit & la gueule embarraſſée d'appendices appellés *barbes*, eſt réduite à manger de petits crabes & certains inſectes aquatiques; d'autres mangent des *fucus*, &c.

Le hareng devient encore la proie des eſpeces de *cabeliau* & de *morue;* ces poiſſons ſont tellement avides du hareng, que quand les Pêcheurs de Hambourg & de Groënland veulent en prendre du côté de Spitzberg, ils ſe ſervent ſouvent pour appâts, au défaut d'un hareng frais & naturel, d'une figure de hareng faite en fer-blanc : ce moyen leur réuſſit merveilleuſement. Quelques-uns prétendent que nous ne devons l'arrivée des

harengs ſur nos côtes, qu'à la chaſſe qu'en font ces divers animaux pour ſe nourrir. La peur qu'ils ont de leurs perſécuteurs les oblige à ſe ſerrer ou à ſe cacher dans le gros de la troupe, qui reſſemble par-là à une île mouvante. Cette diſpoſition favoriſe beaucoup les Pêcheurs; car, pour peu qu'ils attrapent le fil de la colonne, ils en prennent autant que leurs filets en peuvent contenir. Il en eſt de même des crabes qui, étant chaſſés par quantité de poiſſons, ſe reſſerrent par troupes, & croyant ſe ſauver, tombent tous à la fois dans les filets des Pêcheurs.

Les Pêcheurs ont remarqué que dès que les colonnes de harengs ſortent des glaces, elles ſont immédiatement attaquées par ces animaux qui les attendent à leur ſortie, & qui en ſerrant de tous côtés ces colonnes épaiſſes, les chaſſent continuellement devant eux d'une mer & d'une côte à l'autre; les oiſeaux de proie leur font auſſi une guerre cruelle; mais il n'eſt point d'écueil pour eux plus fatal que les filets des Hollandois.

Marche & route annuelle des Harengs.

Les mouettes & quantité d'autres oiſeaux maritimes qui voltigent au-deſſus de la mer, font connoître, ainſi que les cétacées & les gros poiſſons, aux Pêcheurs en quel lieu ſont les troupes de harengs: ces animaux les pourſuivent continuellement pour en faire leur proie, & obſervent tous leurs mouvemens. Les harengs nagent par grandes troupes, & aiment à fréquenter les bords de la mer: on les trouve quelquefois en ſi grand nombre, qu'ils s'oppoſent & réſiſtent au paſſage des vaiſſeaux: dans ces momens les Matelots en prennent quelquefois un bon nombre avec la pelle dont on ſe ſert pour arroſer les voiles des vaiſſeaux. Comme les harengs ſont noctiluques ou phoſphoriques dans la mer, il ne doit pas paroître étonnant ſi la pêche en eſt plus heureuſe & plus abondante de nuit que de jour.

La grande colonne de harengs ſort du Nord au commencement de l'année: ſon aile droite ſe détourne vers l'Occident, & tombe au mois de Mars vers l'Iſlande, l'aile gauche s'étend vers l'Orient. Cette colonne ſe ſubdiviſe encore; les uns vont par détachement au banc de Terre-Neuve; d'autres, arrivés à une certaine hauteur, dirigent leur courſe vers la Norwege, & tombent en partie par le détroit du Sund dans la mer Baltique, & l'autre partie va gagner la pointe du Nord de Jutland, défile le long de cette côte, & ſe réunit promptement par les Belts avec la colonne de la

mer

mer Baltique, puis se subdivise de nouveau pour côtoyer le Holstein, le Texel, le Zuyderzée, &c. La colonne occidentale, qui est aujourd'hui la plus forte, & qui est toujours accompagnée de marsouins, de requins, de cabéliaux &c. s'en va droit au Hithland & aux Orcades, où les Pêcheurs Hollandois les attendent avec impatience, & de-là vers l'Ecosse où elle se partage; une partie fait le tour de l'Angleterre, va aux côtes des Frisons, des Zélandois, des Barbançons & des François; l'autre partie va aux côtes d'Irlande; puis elles se rejoignent dans la Manche, & après avoir fourni aux besoins de tous ces peuples, il en résulte encore une colonne qui se jette dans l'Océan Atlantique; c'est-là qu'elle disparoit. Mais ce qui est admirable, c'est que toutes ces colonnes dispersées par troupes savent où se réunir pour reformer deux seules colonnes d'une épaisseur énorme, & retourner dans leur patrie : on dit que l'une y arrive du côté de l'Orient, & l'autre du Septentrion.

Le temps du départ des harengs est également fixé; ils quittent nos côtes aux mois de Juin & d'Août : la route est prescrite & la marche réglée. Tous ces poissons partent ensemble; il n'est pas permis à aucun de s'écarter, point de traineurs, point de maraudeurs, point de déserteurs; ils continuent de côte en côte leur marche jusqu'au terme marqué. Ce peuple est nombreux, & le passage est long : dès que le gros de l'armée est passé, il n'en paroît plus jusqu'à l'année suivante. On a cherché ce qui pouvoit inspirer aux harengs le goût de voyager, la police qu'ils observent dans leur route, & le desir de retourner dans leur patrie. Nos Pêcheurs & ceux de Hollande ont remarqué qu'il naissoit en été le long de la Manche, une multitude innombrable de certains vers qu'ils appellent *surfs*, & de petits poissons dont les harengs se nourrissent : c'est une manne qu'ils viennent recueillir exactement. Quand ils ont tout enlevé durant l'été & l'automne, le long des parties septentrionales de l'Europe, ils descendent vers le midi où une nouvelle pâture les appelle : si ces nourritures manquent, les harengs vont chercher leur vie ailleurs; le passage est plus prompt & la pêche moins bonne. Au reste les harengs ne se mettent en route ou ne la terminent qu'après avoir frayé : ainsi il paroît que l'appât des insectes ou des vers attire autant les harengs, que la poursuite de leurs ennemis les chasse sur nos côtes. La même loi ou le même instinct appelle après eux leurs petits dès qu'ils ont assez de force pour voyager; & tous ceux qui échappent aux filets des Pêcheurs, continuent promptement leur chemin pour remplir ailleurs le grand but

de la Nature, c'eſt-à-dire, pour devenir peres des générations de l'année ſuivante.

Si quelque choſe eſt encore digne d'admiration dans la marche de ces animaux, c'eſt l'attention que ceux de la premiere rangée, qui marche en file & ſert de ſignal aux autres, portent ſur les mouvemens des harengs royaux leur conducteurs : lorſque les harengs ſortent du Nord, la colonne eſt incomparablement plus longue que large; mais dès qu'elle entre dans une vaſte mer, elle s'élargit au point d'avoir une étendue plus conſidérable que la longueur de la Grande Bretagne & de l'Irlande enſemble. S'agit-il d'enfiler un canal, auſſi-tôt la colonne ou le banc flottant s'alonge aux dépens de la largeur, ſans que la vîteſſe de la marche en ſoit aucunement ralentie; c'eſt ici ſur-tout où les ſignaux & les mouvemens ſont un ſpectacle digne d'admiration & d'étonnement : nulle armée ſi bien diſciplinée qu'elle ſoit ne les exécute avec autant d'harmonie & de préciſion. N'accordera-t-on au hareng que de l'inſtinct ? cet inſtinct eſt donc admirable. Ces individus ne ſont-ils que des machines animées, ſubordonnées à la force d'une nature bienfaiſante ? Soit; mais ne peut-on pas dire que cette même nature préſide également à tout ce qui reſpire ?... Oh Nature ! oh Providence ! oh Dieu !

Pêche des Harengs par différentes Nations.

On prétend que la pêche de ce poiſſon a commencé en 1163. Nous avons déja dit que pour cette expédition les Hollandois aſſemblent leurs buyſes aux environs de Hithland, où arrive la ſeconde diviſion des harengs. Leurs buyſes ſont au nombre de douze à quinze cents; ils les mettent en mer, en tirant au Nord-Nord-Oueſt, & elles jettent le premier filet près Fayrhill, la nuit du lendemain de la S. Jean 25 Juin, auſſi-tôt après minuit. On ne pêche que la nuit, parce qu'on reconnoît mieux le fil du banc des harengs, que l'on diſtingue clairement par le brillant de leurs yeux & de leurs écailles. Le jour on ne les diſtingue que par la noirceur de la mer & par l'agitation qu'ils excitent dans l'eau, en s'élevant ſouvent juſqu'à la ſurface, & en ſautant même en l'air pour éviter la fureur dévorante de leurs ennemis. D'ailleurs pendant la nuit le poiſſon eſt attiré par la clarté des lanternes qui le fait venir droit aux buyſes, & l'empêche, en l'éblouiſſant, de diſcerner les filets. Les Pêcheurs de ſardines ſe ſervent fort utilement de ces mêmes manœuvres ſur les côtes

de Dalmatie. C'eſt ainſi qu'on les conduit à l'embuſcade qu'on leur a tendue.

Les filets qui ſervent à la pêche des harengs ſont longs de mille à douze cents pas, & faits ſuivant l'Ordonnance pour le moins de bon chanvre, avec des mailles bien ſerrées, afin que le poiſſon en y approchant s'accroche auſſi-tôt par les ouies : ceux qu'on fait aujourd'hui ſont preſque tous tricotés, d'une eſpece de groſſe ſoie de Perſe, ils durent au moins trois ans : dès qu'ils ſont faits, on les teint en brun avec la fumée de copeaux de chêne, pour les rendre moins viſibles dans l'eau.

Il n'eſt pas permis de jeter les filets en mer avant le 25 de Juin, parce que le poiſſon n'eſt pas encore arrivé à ſa perfection, & qu'on ne ſauroit le tranſporter loin ſans qu'il ſe gâte. C'eſt en vertu d'une Ordonnance expreſſe & des placards publiés par les Etats & par la Ville de Hambourg, que les Maîtres des buyſes, les Pilotes & les Matelots prêtent ſerment, avant leur départ de Hollande & de Dantzig, de ne pas précipiter la pêche, & qu'ils le renouvellent à leur retour, pour atteſter que ni leur vaiſſeau, ni aucun autre de leur connoiſſance, n'a fait infraction à cette loi. En conſéquence de ces ſermens on expédie des certificats à chaque vaiſſeau deſtiné au tranſport des nouveaux harengs, pour empêcher la fraude & pour conſerver le crédit de ce commerce.

Depuis le 25 Juin juſqu'au 15 Juillet, on met tout le hareng qu'on prend, pêle-mêle dans des tonneaux qu'on délivre à meſure à certains bâtimens bons voiliers, qu'on appelle *chaſſeurs*, qui les tranſportent promptement en Hollande, où le premier hareng qui arrive porte auſſi le nom de *hareng chaſſeur*. Quant au poiſſon qu'on pêche après le 15 Juillet, auſſitôt qu'il eſt à bord des buyſes, & qu'on lui a ôté les ouies, on a grand ſoin d'en faire trois claſſes ; ſavoir, le *hareng vierge*, le *hareng plein* & le *hareng vide*. On ſale chaque eſpece à part, & on la met dans des tonneaux particuliers. Le *hareng vierge* eſt celui qui eſt prêt à frayer ; il eſt fort délicat. Le *hareng plein* eſt celui qui eſt rempli de laites ou d'œufs, c'eſt-à-dire, qui eſt dans ſon état de perfection. Le *hareng vide* eſt celui qui a frayé, & qui eſt un peu coriace, qui ſe conſerve bien moins ; c'eſt le moins eſtimé : ces deux dernieres eſpeces de harengs forment la charge ordinaire des buyſes qui partent à meſure qu'elles ſont remplies, ou quand la pêche eſt finie.

La pêche du côté de la Norwege eſt beaucoup diminuée depuis l'an 1560, temps auquel le commerce du hareng étoit très-floriſſant, ſur-tout

à Berghen où il y avoit un comptoir pour cette pêche, établi ſous le nom de *Confrérie de Berghen ou de Scandinavie.* Juſqu'à ce temps pluſieurs milliers de vaiſſeaux de Danemarck, d'Allemagne, de Hollande, d'Angleterre & de France, avoient coutume d'aller tous les ans chercher ſur les côtes de Scandinavie les proviſions de l'Europe; mais le gros banc de harengs a pris une autre route vers le Hitland & du côté de l'Ecoſſe. Quand les Pêcheurs Ecoſſois ont fait leur coup ſur le hareng, ceux de Dumbar, de France, du Brabant, & même des buyſes Hollandoiſes réquipées une ſeconde fois, vont au devant de ce poiſſon près les bancs, les baies, les rivieres par où doivent paſſer les colonnes, & ils en font encore une capture conſidérable. On voit que ce n'eſt qu'à raiſon de leur nombre que quelques harengs ſe ſauvent de la conjuration formée contr'eux par les habitans de la terre, de la mer & des airs.

Toute la côte de la Suede & de Finlande, &c. fournit un mauvais hareng, à l'exception de la petite eſpece qui ſe trouve dans le Golfe Bothnique, & qui eſt d'un goût exquis. Le hareng de la mer Baltique & du Holſtein ſe pêche vers l'équinoxe du printems. Une choſe aſſez ſinguliere, c'eſt que dans les mois de Décembre, Janvier & Février on pêche du hareng auprès du Caire en Egypte, & qu'on n'en voit point ni à Roſette, ni à Damiette, ni dans la Méditerranée.

Préparation & deſtination du Hareng.

Les Hollandois, parmi leſquels la ſeule pêche du hareng nourrit ordinairement plus de cent mille perſonnes & en enrichit beaucoup, les Hollandois, dis-je, avant que de tranſporter plus loin le hareng de leur pêche, le ſalent de nouveau.

Le meilleur hareng que l'on connoiſſe à Hambourg, & qu'on envoie dans l'Empire, eſt celui qui vient de Hollande; mais avant cette derniere deſtination, les Jurés-Emballeurs de Hambourg le ſalent & l'encaquent encore une fois à la façon Hollandoiſe; puis en font ſous ferment une eſtimation qu'ils marquent ſur les tonneaux.

Si le hareng de Hollande eſt d'un goût infiniment plus délicieux que celui des harengs pris & préparés par d'autres nations, c'eſt que les Pêcheurs Hollandois y prennent des ſoins & des précautions particulieres: ils lui coupent les ouies à meſure qu'ils le prennent; & l'ayant préparé avec attention, ils ne manquent jamais de ſerrer tout ce qu'ils ont pris

dans une nuit avant la chûte du jour. Les tonneaux dans lesquels ils encaquent leurs harengs, sont de bois de chêne, & ils les y arrangent avec beaucoup d'ordre dans des couches de gros sel d'Espagne ou de Portugal. Les tonneaux dont les Norwégiens se servent, sont de bois de sapin, ce qui communique un mauvais goût au poisson : d'ailleurs ils le salent trop ou point assez, & l'encaquent mal dans les tonneaux. De plus, le hareng de leur pêche est moins gras que celui du Hithland; il est même défendu dans les Provinces-Unies, par un Edit de 1720, de pêcher aucun hareng entre les rochers de Norwege, ou d'en acheter des gens de ces pays, sous peine de confiscation de la marchandise, & de trois cents florins d'amende.

L'Angleterre a fait de grands efforts pour faire fleurir en Ecosse le commerce du hareng; mais les Ecossois se sont avisés de pêcher ce poisson avant sa perfection; de plus, ils n'en font la pêche qu'avec de petites chaloupes, en côtoyant la terre : ils sont même dans l'usage de ne point préparer leur poisson sur le champ : ils attendent pour cela que leurs chaloupes en soient remplies. Cette façon lente de le préparer ôte au poisson sa délicatesse naturelle & la faculté de se conserver. Les habitans d'Yarmouth se contentent d'en pêcher aussi cinquante mille tonneaux ou environ, dont ils font leur hareng rouge ou enfumé. Depuis quelques années, & par les conseils du Prince de Galles Fréderic, on a encouragé la pêche des harengs en Angleterre, par une prime que le Parlement y a mise. Il y a actuellement trente chaloupes Angloises qui vont aux mers voisines des Iles Orcades pour cette pêche. Les Hollandois y en envoient jusqu'à cent, dit M. *Haller.*

Les Flamands, qui étoient autrefois de grands Pêcheurs, ont inventé les premiers la meilleure façon de préparer & de saler le hareng; mais trop voisins d'un peuple industrieux, (les Hollandois) jaloux du commerce & du gain, ils ont été bannis de la mer. Il n'y a pas long-temps qu'on disoit *hareng de Flandres;* aujourd'hui on dit *hareng de Hollande.* Nous disons que l'usage d'encaquer les harengs n'est guere connu que depuis trois cents cinquante ans au moins; quelques Historiens fixent l'époque de cette simple & utile invention à l'an 1397, & d'autres à 1416: l'inventeur s'appelloit *Guillaume Benckels,* natif de Bieruliet dans la Flandre Hollandoise. Le souvenir du nom de *Benckels* fut par la suite si agréable, que l'Empereur Charles-Quint & la Reine de Hongrie sa sœur allerent en 1536 en personne voir son tombeau à Bieruliet, comme pour témoigner leur reconnoissance d'une découverte si avantageuse à leurs Su-

jets de Hollande ; M. *de Voltaire* dit que la pêche du hareng & l'art de le saler, ne paroissent pas un objet bien important dans l'histoire du monde ; c'est là cependant, ajoute-t-il, le fondement de la grandeur d'Amsterdam en particulier, & même ce qui a fait d'un pays autrefois méprisé & stérile, une Puissance riche & respectable. Dès l'an 1610, le Chevalier *Walter Raleigh* donna un compte qui n'a pas été démenti par le Grand Pensionnaire *de Whit*, du commerce que la Hollande faisoit en Russie, en Allemagne, en Flandre & en France, des harengs pêchés sur les côtes d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande ; ce compte monte pour une année à 2, 659, 000 livres sterling. Le commerce de la harenguaison est actuellement beaucoup plus profitable encore aux Hollandois.

Tout le hareng que les Hollandois prennent par un second équipement, ainsi que les François & les habitans de Galles, &c. est mangé frais en partie : le reste, qui va à plusieurs milliers de tonneaux, est salé, & c'est celui qu'on envoie en Espagne & dans la Méditerranée sous le faux nom de *hareng de Hollande*. Ce sont sur-tout les Négocians de Devonshire & de Cornwal qui savent le préparer en le pressant d'une façon particuliere, & qui en envoient la plus grande quantité à Cadix, à Lisbonne, à Venise, à Livourne, & jusqu'en Afrique.

M. *Anderson* dit que sur les côtes d'Yarmouth on vide & on coupe les ouies au hareng, dès qu'on en a amené une barque à terre ; ensuite on le met dans des tonneaux avec du sel d'Espagne, ayant soin de le remuer de temps en temps ; au bout de seize à vingt-quatre heures, ils l'ôtent des tonneaux, le lavent bien avec de l'eau fraîche, & le suspendent à des bâtons posés sur des lattes dans des cabanes faites exprès pour cet usage : ils y font ensuite du feu avec du bois fendu bien menu, qu'ils rallument toutes les quatre heures, ayant grand soin de fermer exactement les cabanes pour y contenir la fumée, & la faire recevoir par le poisson. Ils y laissent pendant six semaines celui qui doit être envoyé hors du Royaume, & on l'empaquete bien pour l'envoi. Tel est, dit M. *Anderson*, le principal secret pour bien enfumer le hareng.

Les Islandois prennent encore aujourd'hui des quantités prodigieuses de petits harengs, qu'ils entassent vivans sur le bord de la mer, & qu'ils partagent ensuite entr'eux par tête. Dans la Bothnie occidentale, on le met dans de grands tonneaux avec beaucoup de sel ; & après l'avoir bien remué avec un bâton, on le laisse dans le sel pendant vingt-quatre heures, jusqu'à ce que le sang soit sorti, & que le poisson se roidisse : on

l'ôte le lendemain, & on l'empaquete bien dans de petits tonneaux de toutes ſortes de grandeurs: on le débite, ſoit dans le pays même, ſoit dans le voiſinage. On choiſiſſoit autrefois les plus petits; & après les avoir ſalés, on les faiſoit ſécher au four pour les envoyer en préſent dans les pays étrangers : c'étoit dans certains cantons un régal auſſi délicieux que le raff ou rekel du Nord. La bonté de ce poiſſon ſe perd ſur nos côtes; & d'ailleurs on n'y a pas la bonne façon de le ſaler & préparer pour le tranſport, comme les Hollandois : ce qui fait qu'on le mange frais, ou que tout au plus on l'enfume pour en faire une marchandiſe un peu durable. On eſtime aſſez cette préparation, dont la maniere eſt rapportée dans les Annales de Breſlaw, *Avril* 1720. Dans tous les pays ou côtes à harengs, on eſt obligé d'enfumer ceux de ces poiſſons qui ſont maigres & coriaces; tels ſont les *harengs* de Lubeck, de Pruſſe & de Dantzig. Les Hollandois font encore beaucoup de hareng ſaur ou enfumé avec ce poiſſon qui, étant pourſuivi par l'épaular & le marſouin, vient ſouvent juſques dans l'Y Grec, devant la ville d'Amſterdam. On le prépare en Novembre & en Décembre : il eſt très-gras & d'un goût exquis; mais on le conſomme dans le pays; car il ſeroit difficile de le tranſporter bien loin à cauſe de l'abondance de ſa graiſſe. L'on envoie le hareng fumé le plus maigre, à Hambourg, à Brême, & de-là plus loin dans l'Empire.

Le hareng fréquente auſſi les côtes de l'Amérique Septentrionale, mais on y en voit beaucoup moins qu'en Europe : il ne va pas plus loin que les fleuves de la Caroline. Ces harengs ſeroient-ils les mêmes que ceux que l'on voit diſparoître en ſe jettant dans l'Océan Atlantique, ou un détachement de la grande troupe Septentrionale, qui, venant ſur les côtes de Groënland, s'écarte ſur les côtes du Nord Oueſt de l'Amérique, au lieu de tirer au Sud-Eſt avec les autres?

A l'égard des harengs d'Amboine & de Banda, que l'on y ſale & enfume, ce ne ſont point de vrais harengs, mais des poiſſons qui leur reſſemblent beaucoup. Il n'en eſt pas de même de celui qui ſe trouve au Cap de Bonne-Eſpérance : on l'y voit par troupes très-ſemblables à nos harengs d'Europe : ils remontent quelquefois dans les rivieres où ils ſe nourriſſent d'herbes, de charognes, &c. Les Eſclaves Negres en prennent très-ſouvent au filet : ils les laiſſent quelques jours dans la ſaumure avant de les manger.

Il eſt étonnant que les Européens, & paticuliérement les Hollandois, n'aient encore pu trouver la véritable maniere de ſaler le hareng au point

qu'il se conserve assez pour l'envoyer dans nos Colonies, où il seroit d'un usage infini & très-précieux. Tous ceux qu'on y a envoyés jusqu'ici ont été gâtés avant que d'arriver.

Le hareng frais se nomme *hareng-blanc :* il est d'une chair blanche & d'un bon goût : il convient à bien des tempéramens. Celui qui est salé se nomme *blanc salé*, il est assez mal sain ; il ne convient qu'à des estomacs robustes : celui qui est dessalé se nomme *hareng peck :* il est moins malfaisant, mais moins délicat que le hareng frais. Quant au hareng saur ou enfumé, il est pernicieux, quoique le menu peuple l'appelle *appétit* ou *rouge salé*, ou *craquelin ;* c'est le *bockum* des Hollandois ; il est sec, dur & très-difficile à digérer. En 1764, un Epicier de Paris annonça aux Habitans de cette Capitale une espece de poisson d'un goût fort exquis, & qu'il distribuoit (sous le nom de *frigard*) à quatre sous la piece. Ce poisson qui lui venoit des côtes de Flandre en très-petits barils, n'étoit qu'un hareng cuit dans une sorte de court-bouillon aromatisé par la sauge, le laurier, le thym, &c. Le hareng est apéritif. La saumure de ce poisson convient pour déterger les ulceres fétides : elle arrête les progrès de la gangrene. On en fait entrer dans les lavemens pour la sciatique. *Voyez* Garum.

On voit dans quelques Cabinets des pierres schisteuses ou marneuses chargées d'empreintes de hareng. A l'égard du hareng de Lipare, *voyez* Liparis.

HARENGADE, *voyez* Celerin.

HARFANG. Cet oiseau qui se trouve dans les terres septentrionales des deux Continens, est une grande chouette ; il n'a point d'aigrette sur la tête, & est encore plus grand & plus gros que le grand duc. Son plumage est d'un blanc de neige. Son bec est crochu comme celui de l'épervier, il est noir, & percé de larges ouvertures ou narines ; il est de plus presqu'entiérement recouvert de plumes roides, plantées dans la base du bec ; ses jambes & ses pieds sont couverts de plumes blanches. Cet oiseau se plaît dans les pays froids, & on ne le retrouve point dans les Provinces méridionales. On assure que dans la baie d'Hudson il chasse en plein jour les perdrix blanches

HARICOT, *phaseolus vulgaris.* Le nom de haricot est commun à la plante & au fruit qu'elle produit ; pour distinguer cependant la gousse qu'on mange en vert d'avec le grain lorsqu'il est séparé de sa gousse, on

dit haricot vert & haricot blanc ; & lorſque le grain eſt ſec, on dit feve de haricot.

Le haricot eſt univerſellement connu, & il s'en fait une grande conſommation en tous pays. La feuille de cette plante eſt uniforme dans toutes les eſpeces de ce pays-ci ; elle eſt diviſée en trois parties preſque égales. Ses fleurs ſont ſans odeur, de forme irréguliere, & du nombre des fleurs légumineuſes ou papilionacées ; elles ſont blanches ou purpurines, ſuivant l'eſpece, & ſortent des aiſſelles des feuilles par bouquets de quatre, ſix, huit ou dix, placées de deux en deux par échelon, le long du rameau où elles tiennent ; la tige eſt déliée, & ne ſe ſoutient qu'en s'accrochant aux tiges voiſines au défaut d'autres appuis. A la fleur ſuccede la gouſſe, qui eſt plus ou moins longue, ſuivant l'eſpece, & contient plus ou moins de grains. Ce haricot eſt le *ſmilax hortenſis* de *Ray*.

Il y a un très-grand nombre d'eſpeces de haricots : on en a compté, dit-on, juſqu'à ſoixante & trois eſpeces, très-diſtinctes par la forme & la couleur, mais qui n'ont que fort peu de différence pour le goût & les qualités.

Nous ne parlerons ici que de quelques eſpeces les plus uſitées. La différence la plus frappante qu'il y ait entre les diverſes eſpeces de haricots, c'eſt que les unes filent, c'eſt-à-dire, montent, & qu'on eſt obligé de les ramer ; d'autres reſtent baſſes, & ſont nommées *haricots nains* ou *à la touffe*. Les unes ont dans l'intérieur de leur gouſſe une eſpece de pellicule, & les autres n'en ont pas : ce qui fait nommer ces dernieres eſpeces, *haricots ſans parchemin*, ce ſont les meilleures à manger en vert. Ces plantes ont un avantage ſur toutes les autres ; elles réuſſiſſent mieux la ſeconde année dans la même terre que la premiere, pourvu qu'on la ſecoure d'un peu de fumier : le grain devient plus clair & plus uni.

Le haricot nommé *haricot gris*, eſt des premiers qu'on ſeme dans les terrains hâtifs. Sa fleur eſt purpurine ; ſon grain eſt de couleur noire jaſpée de blanc : on n'en fait ordinairement uſage qu'en vert, parce qu'il n'a point de parchemin ; c'eſt une eſpece de haricot nain.

Le *haricot blanc nain hâtif* eſt de toutes les eſpeces celle qui donne le plus de profit dans un jardin bourgeois ; mais le grain ſec ne renfle pas beaucoup.

Le *haricot de Soiſſons* eſt d'un beau blanc & d'un émail ſupérieur à tous

les autres; c'eſt celui qui tient le premier rang pour être mangé en ſec ou en grains lorſqu'il eſt encore frais & tendre.

Le *haricot de Prague* ou *haricot à la Reine* a une forme qui n'eſt pas bien décidée; il s'en trouve de carrés, de ronds, tous plus petits que les plus petits pois, de couleur iſabelle jaſpée de noir, cette eſpece mériteroit d'être plus répandue; car elle ſe peut manger en vert, en grain tendre; ils ont même un goût fin en ſec : ils rapportent beaucoup.

Le *gros haricot de Hollande à confire* eſt reconnoiſſable par ſa gouſſe de ſept à huit pouces de longueur; on le confit au ſel pour l'hiver; c'eſt preſque la ſeule maniere dont on l'emploie : il s'en fait une conſommation immenſe en Hollande & dans les pays voiſins; mais on ne le connoît preſque pas en France.

En général, quand les filets des haricots ont atteint le bout des rames il faut les arrêter, car ils conſomment inutilement beaucoup de ſeve dont le bas profiteroit.

La farine de haricot eſt employée dans les cataplaſmes pour amollir, réſoudre & diſpoſer les tumeurs à ſuppurer. On dit que le grain mâché & appliqué ſur la morſure des chevaux, guérit la bleſſure. On nous aſſure que rien ne réuſſit mieux pour pouſſer les urines & en même temps les graviers que les coſſes ou ſiliques ſeches des haricots priſes en infuſion, en guiſe de thé.

Bien des perſonnes ſont curieuſes de conſerver les haricots verts pour les manger en hiver. Pour cet effet on choiſit les plus tendres & ceux où la feve n'eſt pas encore formée dans la coſſe; on en retire les pointes ou le filet, on les jette à pluſieurs repriſes dans un chaudron d'eau bouillante pour les faire blanchir, on les retire pour les plonger dans de l'eau froide, & on les fait égoutter ſur des claies d'oſier; enſuite on les laiſſe deſſécher, ou à l'ombre ou à l'étuve, & on les ſerre dans une caiſſe ou dans des ſacs de papier. Lorſqu'on en veut manger en hiver ou en carême, on en fait tremper dans de l'eau tiede, ils y renflent, puis on les accommode à quelque ſauce que ce ſoit. Ils ont encore la même couleur & preſque le même goût que s'ils venoient d'être cueillis dans le jardin. Il y a des perſonnes qui, au lieu de les faire ſécher comme nous avons dit, les confiſent au vinaigre, ou au beurre fondu, ou à l'huile; mais ces préparations leur ôtent leur goût.

On conſerve encore les haricots pour les manger en hiver en compote, comme les choux & les raves; pour cet effet on les choiſit tendres avant

que la feve soit formée, on les coupe par tranches fines & on les met par couches qu'on assaisonne avec le sel & le poivre dans une terrine vernissée: M. *Bourgeois* dit qu'il faut faire attention de serrer & comprimer chaque couche avec la main autant qu'il est possible.

HARICOT EN ARBRISSEAU, *phaseoloïdes.* C'est un petit arbrisseau, ou plutôt une plante sarmenteuse de la Caroline, que l'on peut élever ici très-aisément de semences ou de marcottes. Cet arbrisseau porte des fleurs de couleur purpurine, ramassées en gros bouquets; ses feuilles sont composées de folioles pointues & finement dentelées, rangées par paires sur une nervure, & terminées par une seule. Cette plante peut faire en Juin l'ornement des terrasses par ses gros bouquets purpurins.

HARICOT D'EGYPTE, *phaseolus Egyptiacus nigro semine.* Arbre sarmenteux qui pousse ses branches & ses feuilles comme la vigne. Il fleurit deux fois par an. Consultez *Prosper Alpin. Kæmpfer* donne la description du haricot des Japonois, dont ces peuples font des mets solides & liquides.

HARLE ou HERLE, *merganser.* Genre d'oiseau aquatique, dont on distingue plusieurs especes, & dont le caractere est d'avoir le bec dentelé comme une scie, les mâchoires arrondies; la supérieure est crochue par la pointe; trois doigts antérieurs à membranes ou palmés, & celui de derriere sans membranes.

Le *harle vulgaire* a le dos noir, le croupion cendré; le dessus de la tête & du cou verdâtre, nué de violet; le ventre d'un blanc nué de jaune. Cet oiseau qui habite les rivages de la mer, est un peu plus gros que le canard domestique, & a une espece de huppe sur la tête; la queue est pointue. Il y a le véritable harle huppé dont la petite espece s'appelle *piette.* Voyez ce mot. Le harle blanc & noir se trouve en Allemagne, ainsi que le harle tout noir. Le harle cendré qui se nourrit de poissons, a la tête rousse & huppée, son bec est bien dentelé; c'est le *bievre* des Auteurs. *Voyez à l'article* BIEVRE. Le canard huppé de Virginie, dont parle *Catesby*, n'est qu'une espece de harle. La chair du harle a un goût fort marécageux & désagréable.

HARMALE, espece de rue sauvage, fort odoriférante & particuliere à l'Egypte. Les Mahométans attribuent à l'odeur de cette plante la vertu de chasser les malins esprits.

HARMATAN. Vent qui regne particuliérement sur les côtes de Guinée. Il se fait sentir pendant deux ou trois jours entre les mois de Décembre & de Février. Il est si froid & si perçant qu'il fait ouvrir les jointures

des planchers des maiſons & des bordages des vaiſſeaux. Ce vent qui ſouffle entre l'Eſt & le Nord-Eſt, eſt également froid, & n'eſt accompagné ni de pluie, ni de nuages, ni de tonnerre; mais il ſuffoqueroit tout ce qui reſpire, ſi l'on ne ſe tenoit enfermé. *Voyez* VENTS.

HARPAYE ou HAPAYE. Cet oiſeau qui n'eſt certainement ni un vautour ni un buſard, a les mêmes habitudes que la *ſous-buſe* & *l'oiſeau de S. Martin.* Voyez ces mots. Il prend le poiſſon comme le *jean-le-blanc*, & le tire vivant hors de l'eau. Il paroît avoir la vue plus perçante que les autres oiſeaux de rapine, ayant les ſourcils plus avancés ſur les yeux. On le trouve en France, en Allemagne; les lieux bas, les bords des fleuves ſont les endroits qu'il habite par préférence.

HARPE ou LYRE, *lyra.* On donne ce nom à un poiſſon de moyenne grandeur, rond, de couleur rouge, ſans dents, & qui porte à la tête deux cornes diſpoſées en forme d'une harpe, d'où eſt venu ſon nom : en ſoufflant il ſemble produire comme un grognement : il vit de plantes mêlées avec l'écume de mer : ſa chair eſt extrêmement coriace : on le pêche dans les environs d'Antibes.

HARPE ou CASSANDRE. Eſpece de coquillage univalve, du genre des conques ſphériques, dont la coquille eſt très-belle, très-variée dans ſes couleurs, & ornée de cannelures ou plutôt de côtes longitudinales, qui vont en diminuant comme les cordes d'une *harpe*, d'où lui eſt venu ſon nom. On l'appelle auſſi *lyre de David.* Voyez au mot TONNE.

HARPENS. Oiſeau de nuit qui ne fréquente que les lieux inacceſſibles des hautes montagnes du Dauphiné : on en voit auſſi dans le Briançonnois. Cet oiſeau, dit *Belon*, fait ſon nid dans les ouvertures des rochers, où les bouquetins ſe retirent communément : ſon cri eſt fort lugubre. Cet oiſeau ne ſort jamais de jour.

HARPIE. *Voyez à l'article* CHAUVE-SOURIS.

HARPONNIER, *jaculator.* Nom qu'on donne à des oiſeaux fort ſemblables au héron : ils ont un bec long, fort & pointu, de la forme d'un pieu ou d'un dard; ils ſavent s'en ſervir de la même maniere que les Pêcheurs uſent de l'inſtrument qu'ils ont pour harponner les grands animaux de mer cétacées. Le harponnier a la tête aſſez grande; les jambes groſſes & les pieds courts; le plumage cendré, mêlé de noir. Le harponnier du Mexique eſt de couleur rouge.

HASE ou HAZE. Nom que l'on donne à la vieille *lapine* & à la femelle du *lievre.* Voyez ces mots.

HAVRE ou PORT. Se dit d'un petit *golfe*, d'une *anse*, d'un enfoncement d'un bras de mer dans les terres, où les vaisseaux peuvent faire leur décharge, prendre leur chargement, éviter les tempêtes, & où le mouillage est plus ou moins bon, selon que le lieu a plus ou moins de fond & d'abri.

HAUT ou HAUTHSI ou HAY. Animal du Bresil qui est de la grandeur d'un chien; il a la face d'une guenon, le ventre pendant, une longue queue, des pieds velus à la maniere des ours, des ongles aigus & longs. Il se plaît au haut des arbres, d'où lui est venu son nom; on l'apprivoise assez facilement; on croit que cet animal est une espece d'*aï* ou de *paresseux*. Voyez ce mot.

HAUTIN ou OUTIN, *piscis oxyrhincus*, est un poisson qu'on voit communément dans la Flandre & en Hollande. Il a la bouche longue, menue, pointue, molle & noire; il n'a point de dents; la mâchoire supérieure surpasse de beaucoup l'inférieure : il a la figure d'une truite.

Sur les bords de la mer Caspienne on en trouve d'une grandeur considérable. Les Marchands le vendent, en ce pays, desséché & salé : sa graisse est nourrissante : ses boyaux étant cuits sont employés à faire de la colle. Les Pêcheurs du Nil se donnent bien de garde de toucher au hautin qui se trouve dans leur fleuve, parcequ'ils ont pour lui une grande vénération.

HAYE, est la plus grande espece de *requin*. Voyez ce mot.

HAY-SENG. Les Chinois donnent ce nom à un poisson très-laid, & dont on use à la Chine presque à tous les repas : il est sans os & sans aucune espece d'arêtes : il meurt aussi-tôt qu'il est pressé dans la main : mais un peu de sel étant suffisant pour le conserver, on le transporte dans toutes les parties de l'Empire de la Chine.

HAY-TSING. C'est l'oiseau de proie le plus beau, le plus vif, le plus courageux & le plus remarquable qui soit à la Chine. Il est très-rare : on n'en trouve que dans le district de Hang-Chang-Su, Ville de la Province de Chensy, & dans quelques parties de la Tartarie. Il surpasse en beauté, en force & en grosseur nos plus beaux faucons; aussi-tôt qu'on en prend un, il doit être porté à l'Empereur des Chinois, qui le confie aux soins des Fauconniers Impériaux. *Voyez* FAUCON.

HÉATOTOTL. Oiseau d'Amérique que *Nieremberg* a décrit sous le nom d'*avis venti*, oiseau du vent. Il paroît être une espece d'*oiseau couronné*. Voyez *Oiseau de plumes du Mexique*.

HÉBRAIQUE. Nom donné à une coquille du genre des *cornets*. Sa

robe eſt ornée de taches qui imitent les lettres Hébraïques, de couleur violet-noir ſur un fond blanc.

HÉDÉRÉE. Les Epiciers-Droguiſtes donnent ce nom ou celui de *gomme hédérée*, à la réſine de lierre. *Voyez ce mot à l'article* LIERRE.

HELIANTHÊME, *helianthemum vulgare*. Plante qui vient communément dans les bois & les lieux montagneux, aux environs de Paris, & qui eſt connue auſſi ſous les noms d'*herbe d'or*, d'*hyſope de garigues*, de *fleur du ſoleil*, & de *cyſte bas*, parce qu'elle eſt de même genre que les cyſtes. L'hélianthême a une racine blanche & ligneuſe : ſes tiges ſont nombreuſes, grêles, rondes, velues, couchées ſur terre, & revêtues de feuilles oblongues, étroites, oppoſées, accompagnées chacune de deux ſtipules, & attachées à des queues courtes, vertes en-deſſus, blanchâtres en-deſſous, d'un goût glutineux, & qui rougiſſent légérement le papier bleu. Ses fleurs ſont au ſommet des tiges, diſpoſées comme en longs épis, attachées à des pédicules, compoſées chacune de cinq feuilles diſpoſées en roſe & jaunes. Elles ont un grand nombre d'étamines & un ſeul piſtil. Le calice eſt compoſé de cinq feuilles, dont deux très-petites & étroites, les autres beaucoup plus grandes & veinées. Le piſtil ſe change en un fruit triangulaire, aſſez gros, qui s'ouvre en trois, & qui contient quelques ſemences également triangulaires & rouſſes. On ne ſe ſert que des racines & des feuilles de cette plante ; elles ſont eſtimées vulnéraires, & avoir les mêmes propriétés que la conſoude, pour arrêter toutes les eſpeces de flux, & ſur-tout ceux de ſang ; on s'en ſert encore avec ſuccès pour laver les parties de la génération qui ſont ulcérées.

On donne auſſi le nom d'*hélianthême tubéreux* aux *poires de terre* ou *topinambours*. Voyez ce mot.

HÉLICITE. Nom qu'on a donné aux coquilles foſſiles, turbinées, en vis, & notamment à ces foſſiles dont les ſpires ſont roulées ſur elles-mêmes, ou en ſpirales & intérieurement, telles que les pierres lenticulaires.

HÉLIOLITHE. M. *Guettard* donne ce nom à des polypites dont le caractere générique eſt d'être ſimples ou branchus, & qui ont des étoiles circulaires ou rondes, à plus ou moins de rayons, égaux ou inégaux.

HÉLIOTROPE. *Voyez* HERBE AUX VERRUES, & TOURNESOL.

HÉLIOTROPE. On donne auſſi ce nom à une ſorte de jaſpe d'un vert-bleuâtre, tacheté de rouge, on diroit d'une prime d'émeraude : ce jaſpe

est très-estimé. On le porte en amulette pour préserver de la contagion, de la gravelle, de l'épilepsie & de quantité d'autres maladies qu'on n'a pour cela ni plus tôt ni plus tard, quoi qu'en disent les Charlatans qui le vendent pour de tels effets. *Voyez* JASPE.

HELLÉBORE ou ELLÉBORE. Plante dont on distingue plusieurs especes, & qui ont été connues des anciens Grecs & Latins. Nous ne parlerons ici que des deux especes qui sont en usage ; savoir, l'*hellébore blanc* & le *noir ;* & nous avertissons que ces deux plantes sont de genre très-différent.

HELLÉBORE BLANC, *veratrum album.* Les racines de cette plante, qui n'est pas un véritable hellébore, sont fibrées & nombreuses : elles sortent comme d'une tête bulbeuse & jaunâtre : elles sont oblongues, grosses comme le pouce, olivâtres, blanches en dedans, d'un goût âcre, amer, désagréable, & qui cause des nausées. La tige est haute de deux à trois pieds, ronde, droite, creuse, de laquelle naissent des feuilles alternes, de la figure de celles du plantain, mais plus grandes, plus nerveuses, d'un vert-clair, & qui entourent la tige par leur base faite en maniere de tuyau Du milieu de la tige jusqu'à l'extrémité, sortent des grappes de fleurs disposées en roses, d'un vert blanchâtre : il leur succede un fruit composé ordinairement de trois gaînes membraneuses, qui renferment des graines oblongues, blanchâtres, & bordées d'un feuillet membraneux.

Il y a une autre espece d'*hellébore blanc*, dont les fleurs sont d'un rouge-noir, les feuilles plus longues, plus minces & plus penchées.

L'HELLÉBORE NOIR DES JARDINS, *helleborus niger*, est d'un genre différent de l'hellébore blanc, suivant les observations de M. *de Tournefort* dans ses *Elémens de Botanique.* Les racines de l'hellébore dont il est question, sont tubéreuses, noueuses : il sort de leur sommet un grand nombre de fibres serrées, noires en dehors, blanches ou grises en dedans ; d'un goût âcre, un peu amer, & excitant des nausées ; d'une odeur forte, lorsque la plante est récente. De la racine naissent des feuilles portées sur de longues queues, pleines de suc, maculées de points purpurins, comme la tige de la grande serpentaire. Ces feuilles sont divisées jusqu'à la queue, le plus souvent en neuf portions, comme une main ouverte, formant autant de petites feuilles roides, lisses, d'un vert foncé, & dentelées. Cette plante n'a point de tiges : les fleurs sont uniques, ou il y en a deux : elles sont composées de cinq feuilles disposées en rose, arrondies, d'abord

blanchâtres, ensuite purpurines, enfin verdâtres, ayant en leur milieu plusieurs étamines courtes & jaunes : il naît entre les feuilles & ces étamines plusieurs cornets disposés en couronne à la base du pistil, & qui forment un des principaux caracteres du genre de l'hellébore. Ces fleurs durent long-temps sur la plante sans tomber : il leur succede un fruit composé de plusieurs gaînes membraneuses, ramassées en maniere de tête, terminées par une corne recourbée, & renfermant des semences arrondies & noires.

Nous avons rencontré ces especes d'hellébore dans les Alpes, dans les Pyrenées, dans le Dauphiné, la Bourgogne & l'Auvergne : on les cultive quelquefois dans les jardins, à cause de la beauté de leurs fleurs & de l'utilité de la plante.

M. *de Tournefort* croit avoir retrouvé, dans son voyage du Levant, le véritable hellébore des Anciens. C'est un hellébore noir, plus nourri que le nôtre, (mais auquel il ressemble beaucoup, dit M. *Haller*) sans odeur, sans amertume : il est commun non seulement dans les Iles d'Antycire, qui sont vis-à-vis du Mont Æta, dans le golfe Maléac, que l'on appelle à présent le *golfe du Zeiton*, près de l'Ile d'Eubée, à présent *Négre-pont*; mais encore plus sur les bords du Pont-Euxin, & sur-tout au pied du Mont Olympe en Asie, près de la fameuse ville de Pruse. M. *de Tournefort* propose une expérience pour connoître si les racines que l'on a coutume de vendre sous le nom d'*hellébore noir*, sont utiles dans la Médecine. Il faut en faire infuser dans une suffisante quantité d'eau de fontaine, & distiller ensuite dans un alambic : si l'eau qui sort de l'alambic n'a pas de goût, il faut rejeter ces racines comme inutiles; mai si l'eau qui en sort est âcre, on peut les employer.

Nous devons, dit-on, la connoissance des propriétés de l'hellébore, & sur-tout du *noir*, à un certain *Mélampus*, qui étoit Médecin ou Berger, & qui inventa la purgation : il guérit avec ce remede les filles de *Prætus*, qui étoient devenues furieuses. On retire de ces racines, par le moyen du feu, un esprit très-âcre, qui coagule la solution du mercure doux : l'infusion de ces racines rend plus vive la couleur du papier bleu. Les racines de l'un & l'autre hellébore purgent fortement les humeurs dures & tenaces : celles de l'hellébore noir ou ses fibres qu'on emploie plus communément, sont rarement émétiques; elles purgent par le bas, & ordinairement sans causer ni nausées ni vomissemens. Elles sont encore plus sternutatoires que soporeuses. Ce purgatif convient, dit-on, aux maniaques;

ques ; cependant comme il agite le ſang & qu'il cauſe beaucoup d'agitation ſur le genre nerveux, nous croyons, avec M. *Bourgeois*, que bien loin de les guérir, il doit augmenter leurs accès de fureurs ; peut-être convient-il mieux aux apoplectiques & aux ladres, même aux galeux qui ſont robuſtes, mais jamais aux valétudinaires ni aux femmes. Ce que nous avons dit de la vertu médicinale de la coloquinte, peut s'appliquer en quelque ſorte aux hellébores. Au reſte, des Médecins prudens abandonnent aujourd'hui les hellébores à la Médecine vétérinaire pour guérir le farcin, &c. Selon M. *Haller*, l'extrait d'hellébore noir fait un purgatif aſſez doux ; on le croit propre ſur-tout à procurer les regles. On donne auſſi le nom d'*hellébore noir commmun* au *pied de griffon*. Voyez ce mot.

HELMINTHOLITE. Sous ce nom les Naturaliſtes déſignent tous les vers de terre & de mer qui ſe ſont changés en pierre ou minéraliſés, & qui pourroient bien n'être que des tuyaux vermiculaires marins.

HÉMATITE. *Voyez ce mot à l'article* Fer.

HÉMEROBE, *hemerobius*. Nom donné à un genre de mouches à ailes nerveuſes & en toit, qui ont deux yeux gros & ſaillans ; telles ſont particuliérement les *demoiſelles des lions de pucerons :* voyez ce mot. Il y a une eſpece d'*hémerobe aquatique*, nommée ainſi, parce qu'elle fréquente le bord des eaux.

HÉMEROCALLE ou Fleur d'un jour, *lilium purpuro-croceum majus.* Plante bulbeuſe dont la fleur eſt jaune, & qui reſſemble aſſez au lis par les feuilles & par la tige : elle croît ſans culture, & ne conſerve ſa beauté qu'un jour. Il y a une hémerocalle de jardins, dont les fleurs ſont variées. Les Fleuriſtes Hollandois font grand cas de cette plante. On l'appelle auſſi *lis orangé* ou *lis ſauvage*.

HÉMIONITE, *hemionites*. Plante ſemblable à la langue de cerf, excepté que ſes feuilles ont deux grandes oreilles à leur baſe. L'hémionite eſt fort vivace : elle croît dans les bois, dans tous les lieux humides & ombrageux. On s'en ſert pour purifier la maſſe du ſang ; c'eſt un excellent béchique & vulnéraire.

HÉMIPTERE, *hemiptera*. Nom donné à des inſectes, dont les fourreaux reſſemblent beaucoup à des ailes ; ſeulement ils ſont un peu moins mous, plus colorés & moins tranſparens. On diroit que ces étuis ſont moitié ailes & moitié fourreaux. C'eſt de-là qu'on a formé le mot d'*hémipteres*, comme qui diroit *demi-ailes*. Il ſe trouve même des hémipteres mâles qui n'ont en tout que deux ailes, tels que le kermès & la coche-

nille : (leurs femelles sont *apteres*, c'est-à-dire, sans ailes.) La bouche de ces insectes est une espece de trompe qui tire sa naissance du dessous du corselet, ou qui est prolongée le long de la partie inférieure du même corselet. Les larves des hémipteres ressemblent assez à l'insecte parfait, à l'exception des ailes & des étuis. M. *Geoffroy* (*Histoire des Insectes des environs de Paris*) a donné un détail circonstancié sur les métamorphoses & les singularités que présentent ces petits insectes. On peut aussi consulter les mots SCORPION AQUATIQUE, PSYLLE, PUCERON, KERMÈS, COCHENILLE, CIGALE, PUNAISE, MOUCHE, NAUCORE, PUNAISE A AVIRONS, CORISE, & l'article INSECTE.

HÉMORRHOIS. *Voyez* AIMORRHOUS.

HÉPATIQUE, *hepatica*. On donne ce nom à plusieurs especes de plantes de genre tout-à-fait différent : savoir, à l'*hépatique commune*, à l'*hépatique des Fleuristes*, au *petit muguet* ou à l'*hépatique des bois*. Les Botanistes appellent *hépatiques* des plantes rampantes à tissu sillonné en réseau. Leurs racines sont fibreuses, & les fleurs mâles communément séparées des femelles sur le même pied.

L'HÉPATIQUE COMMUNE OU DE FONTAINE, *hepatica fontana, sive lichen petræus latifolius*, est une plante qui croît aux lieux ombrageux, le long des rochers humides, des ruisseaux, ou des fontaines, ou des puits ; ses racines sont fines comme des cheveux : elles sortent de dessous les feuilles qui sont très-nombreuses larges d'un doigt, & longues de deux, verdâtres, écailleuses : la fleur de cette plante n'est pas apparente : il sort de l'extrémité de la feuille un pédicule blanc, lisse, ferme, succulent, transparent, de la grosseur du jonc, long de quatre pouces, surmonté d'une petite tête semblable à celle d'un champignon, divisée en-dessous en quatre ou cinq parties. Cette tête est d'abord verdâtre, ensuite jaunâtre, & enfin roussâtre ; & ses parties inférieures, en s'ouvrant, laissent voir un fruit noir ou des capsules purpurines, noirâtres, pleines de suc quand elles sont vertes ; & quand elles sont seches, de poussiere ou de semences noirâtres qui forment une espece de fumée en tombant.

Cette hépatique a une saveur d'herbe, un peu amere, astringente, & d'une odeur légérement aromatique & bitumineuse : elle est excellente pour les maladies du poumon & du foie, elle divise les humeurs épaisses de ce viscere : elle convient aussi dans les maladies de la peau.

HÉPATIQUE DES BOIS ou PETIT MUGUET. *Voyez* MUGUET DES BOIS.

HÉPATIQUE DORÉE. Nom donné à la *saxifrage doree.* Voyez ce mot.

HÉPATIQUE DES FLEURISTES ou DE JARDIN, ou BELLE HÉPATIQUE, *hepatica nobilis,* Plante que des Botanistes modernes placent dans le genre des anémones. Ses racines sont rougeâtres & capillaires : elle ne paroît extérieurement qu'un amas de fibres entrelacées : de chaque petite tête de la racine il sort tous les ans d'abord des fleurs, ensuite des feuilles qui sont velues & repliées dès qu'elles paroissent, lisses quand elles sont étendues, vertes, quelquefois purpurines, fermes, à trois angles, & portées sur de longues queues : il sort de la même racine plusieurs tiges grêles, qui portent chacune une belle fleur en rose, dont le pistil se change en une petite tête, sur laquelle sont entassées plusieurs graines pointues, à la maniere des renoncules : la couleur de la fleur varie ; elle est bleue, de couleur de chair & blanche : on cultive cette plante dans les jardins, à cause de la beauté de sa fleur qui paroît au cœur de l'hiver : elle fait l'ornement des parterres en cette saison.

On met cette plante au nombre des hépatiques : elle est vulnéraire, rafraîchissante & astringente : elle convient dans les inflammations de la gorge ; elle leve l'obstruction du foie, sur-tout dans ceux qui se sont trop livrés à l'amour : on en faisoit autrefois une eau distillée, dont les Dames faisoient usage comme d'un excellent cosmétique, & particuliérement pour blanchir la peau du visage lorsqu'elle étoit gâtée par l'ardeur du soleil.

HÉPATIQUE DE FONTAINE. *Voyez ci-dessus à l'article* HÉPATIQUE. L'épatique printaniere de M. *Linnæus* est l'*herbe de la Trinité.* Voyez PENSÉE.

HÉPATITE. Pierre ollaire d'un roux-brunâtre, un peu ferrugineuse.

HÉPHESTITE, est la *pierre de Vulcain.* Voyez ce mot.

HERBAGE. Lieu où naissent toutes sortes de plantes basses : on dit l'herbage d'un pré, d'un marais, d'un potager. Les herbages dont on fait le foin, & dont les bestiaux se nourrissent, donnent au lait sa bonne ou mauvaise qualité. *Voyez* PRAIRIES, PLANTE & FOIN.

HERBE, *herba*, est le nom qu'on donne aux plantes dont les tiges périssent en partie tous les ans. Il y en a de plusieurs sortes : 1°. les *herbes potageres* qu'on cultive pour l'usage de la cuisine ; telles sont celles qu'on appelle *herbes fines*, comme le *cerfeuil*, le *persil*, la *sarriette*, le *pourpier*, la *pimprenelle*, la *corne de cerf*, le *cresson alénois.* L'*oseille* &

la *poiree*, &c. ſont également des herbes. 2°. Les *herbes* ou *plantes odoriférentes*, telles que le *baume* ou le *baſilic*, l'*abſinthe*, la *marjolaine*, la *civette-appétit*, la *camomille*, le *romarin*, la *ſauge*, la *citronelle*, l'*herbe du coq*, l'*anis*, le *fenouil*, l'*eſtragon*, le *thym*, &c. 3°. Les *herbes ſauvages*, qui ſont les plantes médicinales, telles que l'*hellébore*, la *ſcammonée*, l'*agaric*, le *tithymale*. 4°. On donne le nom de *mauvaiſes herbes* à toutes les plantes qui enlevent aux bons grains une partie de la ſubſtance de la terre qu'elles épuiſent : celles qui ſont les plus nuiſibles pour le blé, ſont la *nielle* dont la ſemence ſe ſépare difficilement du grain & noircit le pain : *voyez* Nielle des blés *à l'art.* Blé : la *queue de renard*, dont la ſemence reſſemble à celle du froment & qui rend le pain amer : le *ponceau* ou *pavot ſauvage*, qui ſe multiplie au point d'étouffer le froment : le *veſceron* qui couvre le blé quand il eſt verſé & le fait pourrir : le *chiendent*, dont les racines s'étendent en traînaſſe & nuiſent au labour : le *mélilot* qui donne au pain une mauvaiſe odeur : l'*ivraie* qui le rend de qualité nuiſible : les *chardons* & les *yebles*. 5°. Il y a auſſi des herbes dont les racines ſont vivaces : d'autres ne ſont qu'annuelles ou bis-annuelles. *Voyez* Plante.

Les herbes entieres doivent être cueillies lorſqu'elles ſont dans leur plus grande vigueur, c'eſt-à-dire lorſqu'elles ſont en pleine fleur, ou un peu avant la maturité des premieres graines, & il faut les faire ſécher ſuſpendues à l'ombre. Celles qui ſont aromatiques comme la plupart des labiées, doivent être renfermées dans des boîtes qui ferment exactement, afin de conſerver leur aromate.

HERBE A L'AMBASSADEUR, ou A LA REINE, ou SAINTE, &c. *Voyez* Nicotiane.

HERBE DE L'ARCHAMBOUCHER. *Voyez* Saxierage dorée.

HERBE D'ARBALÊTE. *Voyez à l'article* Thora.

HERBE AUX ANES, *onagra*. Plante qui nous a été apportée de l'Amérique, & qu'on cultive pour la curioſité dans pluſieurs jardins : on la trouve même auſſi dans les bois & le long des chemins : elle vient de graine, & ne pouſſe ſa tige que la ſeconde année.

La racine de cette plante eſt longue, de la groſſeur du doigt, blanchâtre & fibreuſe. Sa tige eſt haute, groſſe comme le doigt, moelleuſe, ronde par la baſe, anguleuſe & rameuſe en haut, griſâtre & marquetée de points rouges ; ſes feuilles ſont longues & étroites, ſinueuſes & légérement dentelées ; ſes fleurs ſont grandes & ordinairement à quatre feuilles

jaunes, disposées en rose dans les échancrures d'un calice, duquel une moitié est fistuleuse, & l'autre solide : elle a huit étamines & un pistil, dont le stigmate est fendu en quatre : cette fleur est odorante, mais de peu de durée ; car elle ne demeure qu'un jour épanouie sans se flétrir : quand elle est passée, le germe placé sous le calice devient un fruit cylindrique, qui s'ouvre par la pointe en quatre parties, contenant quatre loges remplies de petites semences anguleuses : cette plante est détersive & astringente. On prétend cependant que ses feuilles servent aux Indiens du Para pour résoudre les bubons ; maladie fort commune dans le pays.

HERBE DES AULX. *Voyez* ALLIAIRE.

HERBE A BALAI, *malva ulmifolia semine rostrato*, BARR. Cette espece de mauve croît dans les rues à Cayenne ; elle tire son nom de ce qu'on l'emploie à faire de petits balais. Les habitans se servent de sa racine en décoction pour guérir la gonorrhée & le mal d'estomac. *Maison Rust. de Cayen.*

HERBE DE BENGALE. Plante dont la tige qui est grosse comme le petit doigt, est couronnée d'un bouton en forme de houppe, qui se file, & dont les Tisserands du pays font diverses étoffes, sur-tout cette sorte de taffetas, qu'on nomme en Europe *taffetas d'herbes*.

HERBE BLANCHE, *gnaphalium maritimum*. Cette plante qui croît au bord de la mer a une odeur un peu aromatique, approchante de celle du *stœchas citrin*, & une saveur tant soit peu salée. Sa racine est longue, grosse & ligneuse, un peu fibrée ; ses tiges sont hautes d'un pied, grosses, lanugineuses, garnies de beaucoup de feuilles oblongues ; lesquelles étant rompues, paroissent comme autant de petits flocons de laine cotonneuse, propre à servir de mêche dans les lampes. Aux sommités des tiges naissent des fleurs en bouquets à fleurons, évasés en étoile, de couleur blanche & jaune : il leur succede de petits fruits blancs, composés chacun d'une graine courbe & d'une espece de casque qui la recouvre : cette plante est détersive, dessicative & astringente.

HERBE BLANCHE ou PIED DE CHAT, *hispidula aut elychrisum, flore majore, purpurascente*. C'est une plante cotonneuse qui se plaît sur les montagnes exposées au vent & couvertes d'herbes ; ses racines sont fibreuses & très-rampantes ; ses feuilles sont couchées sur terre, oblongues ou obtuses, d'un vert gai & duvetées, presque blanches par-dessous : au milieu de ces feuilles s'élevent des tiges de neuf pouces de longueur, velues, blanchâtres, & garnies de longues feuilles étroites : au sommet

de ces tiges sont plusieurs fleurs à fleurons, divisées en maniere d'étoile, portées chacune sur un embryon, & renfermées dans un calice écailleux, luisant, blanc ou rougeâtre : elles représentent, étant épanouies, le pied d'un chat : l'embryon se change en une graine garnie d'aigrettes. Ce sont-là, dit M. *Deleuze*, les fleurs femelles; d'autres pieds ne portent que des fleurs mâles : celles-ci sont plus arrondies ou moins alongées.

Ses fleurs sont sur-tout d'usage; elles appaisent la toux, facilitent l'expectoration, empêchent l'ulcération des poumons : cette plante convient à ceux qui ont les poumons engorgés : on l'emploie utilement en infusion ou en sirop dans le crachement de sang. Les Pharmaciens en font une conserve qui convient aux poitrinaires.

HERBE CACHÉE. *Voyez* CLANDESTINE.

HERBE AU CANCER. *Voyez* DENTELAIRE.

HERBE DU CARDINAL. Nom donné à la *consoude royale*.

HERBE A CENT MAUX. *Voyez* NUMMULAIRE.

HERBE AU CHANTRE. *Voyez* VELAR.

HERBE AUX CHARPENTIERS ou HERBE DE SAINTE BARBE, *barbarea*, est une espece de cresson (ou de *velar*, suivant M. *Deleuze*) qui croît sur le bord des fossés, le long des ruisseaux & des eaux courantes ou dormantes, quelquefois dans les champs. Sa racine est oblongue, médiocrement grosse, blanche, vivace, d'un goût âcre : elle pousse plusieurs tiges à la hauteur d'un pied & demi, rameuses, moeileuses & creuses, portant des feuilles plus petites que celles de la rave, un peu approchantes de celles du cresson, d'un vert foncé & luisant; les sommités sont garnies de longs épis de fleurs jaunes, petites, ayant chacune quatre feuilles disposées en croix : il leur succede de petites gousses longues, cylindriques, tendres, contenant des semences roussâtres : on cultive aussi cette plante dans les jardins potagers pour la salade : elle fleurit en Mai & Juin; elle reste verte tout l'hiver, & se multiplie très-aisément.

Cette plante est déterside, vulnéraire : on en fait des bouillons ou tisanes utiles dans la colique néphrétique, le scorbut ou l'hydropisie naissante : il y a des paysans qui pilent légérement la plante, & la font macérer dans de l'huile d'olive pendant un mois de l'été, & s'en servent ensuite avec succès, comme d'un baume excellent pour les blessures.

Quelques-uns donnent aussi le nom d'*herbe aux Charpentiers* à la *mille-feuille*. Voyez ce mot.

HERBE AU CHAT. *Voyez* CATAIRE.

HERBE DE CITRON. *Voyez* MÉLISSE.

HERBE DU COQ. *Voyez* COQ DES JARDINS.

HERBE A COTON, *filago*. Cette plante qui croît aux lieux ſtériles, ſablonneux, dans les terres en friche & dans les bois, a une racine fibrée & chevelue; ſes tiges ſont grêles, cotonneuſes, hautes d'un demi-pied, branchues, couvertes d'un grand nombre de feuilles velues & oblongues. Ses fleurs naiſſent aux extrémités des tiges; ce ſont des bouquets à fleurons, évaſés en étoile, jaunâtres & ſoutenus par un calice écailleux: à cette fleur ſuccedent des ſemences alongées, & garnies chacune d'une aigrette.

Cette plante eſt deſſicative & aſtringente: on la ſubſtitue quelquefois au pied de chat, pour le crachement de ſang & pour les regles trop abondantes. *Lobel* dit que dans la partie occidentale de l'Angleterre, le peuple pile cette plante, la fait macérer & bouillir dans l'huile, & s'en ſert utilement pour les contuſions & les coupures.

HERBE COUPANTE, *cyperus ſcandens foliis & caule ſerratis*, BARR. Eſpece de ſouchet qui croît à Cayenne, dont les feuilles & les tiges ſont dentelées ſur les bords comme une ſcie: l'on doit ſe garantir d'être accroché & déchiré par cette plante, car les écorchures qu'elle fait ſont difficiles à guérir.

HERBE AUX COUPURES. *Voyez* MILLE-FEUILLE.

HERBE AUX CUILLERS, *cochlearia*. C'eſt une plante qui croît communément aux lieux maritimes & ombrageux, même dans les Pyrénées & ſur les côtes de la Flandre, quelquefois dans les jardins. On diſtingue ſix eſpeces de *cochlearia*; mais nous ne parlerons que de la principale, qui eſt celle des boutiques, autrement dite *cochlearia folio ſubrotundo*. Sa racine eſt blanche, un peu épaiſſe, droite & fibrée; ſes feuilles ſont nombreuſes, arrondies, à oreilles creuſes, preſqu'en maniere de cuillers, vertes ſucculentes, âcres & piquantes, ameres, d'une odeur nidoreuſe déſagréable, & portées ſur des queues longues; ſes tiges ſont branchues, courbées ſur terre, hautes d'environ un pied, liſſes, revêtues de feuilles découpées, longues & ſans queues. Ses fleurs, qui paroiſſent en Avril, ſont compoſées de quatre pétales blancs diſpoſés en croix: il leur ſuccede des fruits arrondis, compoſés chacun de deux coques qui renferment de petites graines rouſſâtres. Ces fruits ſont mûrs en Juillet.

Toute cette plante tient le premier rang parmi les ſpécifiques contre le ſcorbut de terre ; elle eſt apéritive, déterſive, vulnéraire, & très-propre à raffermir les gencives : on en fait prendre le ſuc ou l'infuſion : il y a des perſonnes qui en mettent dans la biere qu'ils boivent : cette plante deſſéchée, ou en extrait, n'a que peu ou point de vertu, la partie alkaline volatille, qui conſtitue ſa principale propriété, ne s'y trouvant plus. Les Groënlandois réuſſiſſent très-bien à guérir le ſcorbut de terre & le ſcorbut de mer, en mêlant le ſuc de l'herbe aux cuillers avec celui de l'oſeille : à la vérité, leur *cochlearia* n'a point l'âcreté du nôtre : on tient dans les boutiques une eau & un eſprit ardent de cochlearia diſtillés.

HERBE D'OR. *Voyez* Hélianthème.

HERBE DORÉE ou DAURADE. *Voyez* Céterach. On appelle encore *herbe dorée* une très-grande jacobée des prés, à feuilles de limonier. C'eſt le *virga aurea major vel doria* de *C. Bauhin.* Voyez Verge dorée.

HERBE A ÉCHAUFFURE. Plante qui croît à Cayenne ſur les murailles, & dont le nom indique ſon uſage : c'eſt le *begonia hirſuta flore albo, folio aurito, fructu coronato* de *Barrer.* Le fruit eſt garni d'une petite couronne, formée par les découpures du calice. On en fait des décoctions pour les élévations de la peau.

HERBE AUX ÉCUS. *Voyez* Nummulaire.

HERBE ENCHANTERESSE. *Voyez* Circée.

HERBE A L'ÉPERVIER, *hieracium.* Plante qu'on compte au nombre des *chicoracées*, & qui croît dans dans les champs de tous les côtés, parmi les pâturages : ſa racine eſt longue, ſimple, charnue & laiteuſe : ſes tiges ſont hautes de deux pieds, anguleuſes, creuſes, rameuſes, vertes-brunâtres, garnies de quelques feuilles : ſes feuilles principales ortent preſque toutes de ſa racine, éparſes à terre, découpées & vertes.

Les fleurs ſont des bouquets à demi-fleurons, jaunes ; il leur ſuccede des ſemences longues, rouſſes & garnies d'une aigrette ; la racine de cette plante eſt humectante, rafraîchiſſante & un peu aſtringente. On diſtingue encore deux autres eſpeces d'*hieracium* ; l'une eſt l'*herbe à l'épervier à feuilles tachées : voyez* Pulmonaire des François : l'autre eſt l'*herbe à l'épervier odorante* ; elle a effectivement l'odeur de l'amande amere.

HERBE

HERBE A L'ESQUINANCIE. *Voyez à l'article* Bec de Grue. On donne aussi ce nom à la *petite garance.* Voyez ce mot.

HERBE A ÉTERNUER ou Ptarmique, *ptarmica.* Genre de plante à fleur radiée, dont M. *de Tournefort* compte treize especes. Nous parlerons de la plus commune, *ptarmica vulgaris, folio longo, serrato, flore albo.* Cette plante croît dans les lieux incultes & marécageux : elle est haute d'un pied & demi, & quelquefois de plus de trois pieds; sa racine est longue, genouillée, filamenteuse & plongée obliquement en terre : sa tige est grêle, ronde, fistuleuse, & garnie de feuilles longues comme celles de l'estragon, crenelées, en dents de scie, & à dentelures fines & aiguës, verdâtres, & d'un goût piquant comme de la *pyrethre;* le haut de la tige est rameux; les fleurs qui paroissent en Juillet sont radiées & blanches, disposées en bouquets fort serrés ou en parasol; il leur succede des semences menues. Une feuille de cette plante, qui, suivant M. *Deleuze*, est du genre de la mille-feuille, mise dans le nez, fait éternuer long-temps : si on la mâche, elle fait saliver & est propre à guérir le mal de dents. Sa racine en fait autant.

HERBE A LA FIEVRE. Nom donné à une petite plante rampante de Cayenne; c'est le *balliem* de *Barrere :* elle ressemble assez au plantain par la forme & l'épaisseur de ses feuilles : elle exhale une odeur forte & désagréable; cependant elle est agréable au goût : on fait usage de ses feuilles en maniere de thé, ou dans le bain pour les fievres opiniâtres.

HERBE AUX FLECHES. *Voyez* Toulola.

HERBE FLOTTANTE, *sargazo.* On donne ce nom au *fucus* ou *varec* qui couvre la portion de la mer des Indes qui est entre les îles du Cap Vert, les Canaries & la terre ferme d'Afrique, & à laquelle les Portugais ont donné le nom de *sargasso :* cette plante s'éleve sur la surface de la mer de trois à quatre pouces; elle pousse plusieurs rameaux menus, déliés, gris, qui s'amoncelent & s'entortillent les uns avec les autres; ses feuilles sont longues, minces, étroites, dentelées en leurs bords, rousâtres, d'un goût approchant de plusieurs fucus de nos mers ou de la perce-pierre. Ses tiges sont garnies de vessies rondes, grosses comme le poivre, légeres & vides. Cette plante est fort tendre quand on la tire de l'eau; mais elle devient dure & cassante quand elle a été séchée. On n'y a jusqu'à présent découvert aucune racine; on y remarque seulement la marque de l'endroit par où elle a été rompue quand on l'a tirée de la mer : il y a néanmoins bien de l'appatence qu'elle est enracinée d'une maniere

quelconque au fond de la mer. Cette herbe, par son abondance, rend la navigation de cette mer fort dangereuse, à cause des rochers ou bancs de sable sur lesquels elle croît. *Voyez* GOEMON.

On mange sur les lieux de cette plante en salade ; elle est apéritive, diurétique, & bonne pour le scorbut.

HERBE AUX GENCIVES. C'est le *fœniculum annuum, umbella contractata oblonga* de *Tournefort*. Voyez VISNAGE.

HERBE A GERARD. C'est l'*angélique sauvage petite.*

HERBE GRASSE ou HUILEUSE. *Voyez* GRASSETTE.

HERBE AUX GOUTTEUX ou HERBE DE LA ROSÉE ou ROSÉE DU SOLEIL, *ros solis*. Plante qui naît dans les lieux rudes, sauvages, humides & marécageux, le plus souvent parmi une mousse aquatique d'un blanc rougeâtre. Sa racine est fibrée & déliée comme des cheveux : elle pousse plusieurs queues longues, menues, velues en dessus, auxquelles sont attachées de petites feuilles presque rondes, concaves, en maniere de cure-oreille, verdâtres, garnies d'une frange de poils rougeâtres, fistuleux, d'où transudent quelques gouttes de liqueur dans les cavités des feuilles, de sorte que ces feuilles & leurs poils sont toujours mouillés d'une espece de rosée, même dans les temps les plus secs. Il s'éleve d'entre ces feuilles deux ou trois tiges presqu'à la hauteur d'un demi-pied, grêles, rougeâtres, dénuées de feuilles ; lesquelles portent en leurs sommités de petites fleurs disposées en roses blanchâtres : il leur succede de petits fruits de la grosseur & figure d'un grain de blé, & qui renferment plusieurs semences.

On trouve encore une autre espece de *rosée du soleil*, qui ne differe de la précédente que par la figure de ses feuilles qui sont oblongues : elles sont l'une & l'autre également gluantes au toucher, à-peu-près comme la *grassette*, avec laquelle elles ont un certain rapport pour les propriétés : on doit les cueillir dans leur plus grande vigueur & par un temps serein. Si l'on touche du bout du doigt les gouttes de liqueur qui en transudent, cette espece de glu forme de petits filamens soyeux & blanchâtres, qui se coagulent aussi-tôt. Toute la plante est pectorale : on s'en sert dans la toux, l'asthme & l'ulcere du poumon : elle s'ordonne en infusion jusqu'à deux gros, & à un gros en poudre : dans les boutiques on en fait un sirop béchique.

On prétend que le *ros-solis* serré dans la main dissipe la fievre. Toujours est-il certain que c'est un poison pour les moutons ; il leur gâte le foie, le poumon, & leur excite une toux qui les fait périr insensiblement.

HERBE AUX GUEUX ou VIORNE DES PAUVRES. *Voyez* Clématite.

HERBE DE HALOT. Nom donné à l'*hépatique de fontaine*. Voyez ce mot.

HERBE AUX HÉBÉCHETS. *Voyez* Arrouma.

HERBE AUX HEMORROIDES. C'eſt la *ſcrophulaire petite*. Voyez Chélidoine petite.

HERBE DE LA HOUETTE. *Voyez* Apocin.

HERBE IMPATIENTE. *Voyez* Balsamine.

HERBE A JAUNIR. *Voyez* Gaude. L'*herbe à jaunir des Canaries*, eſt une eſpece de *petit genêt*.

HERBE DE LA LACQUE. *Voyez* Morelle a grappes.

HERBE INGUINALE. C'eſt l'*aſter atticus*. Dodon.

HERBE AU LAIT, *glaux maritima*. Plante qui croît au bord de la mer, principalement en Zélande & en Angleterre : ſes racines ſont fibrées : ſes tiges grêles, baſſes & rampantes, portent des feuilles oppoſées & ſemblables à celles de l'herniole. Sa fleur eſt un godet blanchâtre ou purpurin, ſans calice, découpé en roſette à cinq quartiers : il lui ſuccede une capſule membraneuſe qui renferme des ſemences rougeâtres & menues. En pluſieurs pays on eſt dans l'habitude d'en faire faire uſage aux nourrices, ſoit dans le potage, ou en décoction, pour leur augmenter le lait. On donne auſſi le nom d'herbe à lait au *polygala*. Voyez ce mot.

HERBE AUX MAMELLES. *Voyez* Lampsane.

HERBE MAURE ou D'AMOUR. *Voyez* Reseda.

HERBE MIMEUSE. *Voyez* Sensitive.

HERBE AUX MITES, *blattaria*. Plante du genre des *verbaſcum*, qui croît en terre graſſe au bord de l'eau, & qui tient ſon nom de la propriété qu'elle a de tuer l'eſpece de vermine appellée *mitte*, laquelle ronge les habits. La racine de cette plante a la figure d'un navet, elle eſt fibreuſe : ſes tiges ſont hautes comme celles de la *moleine*, droites, diviſées en ailes ; ſes feuilles qui embraſſent à demi la tige par leur baſe, ſont longues, pointues, crenelées, glabres, d'un vert noirâtre, d'une odeur déſagréable & d'un goût amer ; ſes fleurs qui naiſſent une à une le long d'un épi rare, ſont des roſettes, comme celles du bouillon blanc, d'un jaune foncé, odorantes : il leur ſuccede un fruit rond qui renferme de petites ſemences noirâtres : cette plante eſt apéritive & antivermineuſe.

HERBE MOLUCANE, *herba molucana*, eſt une plante rampante de la Nouvelle Eſpagne, qui tire ſon nom d'un lieu nommé *Moluco*, où elle croît abondamment; elle demeure verte toute l'année : on en vante la ſeconde écorce & les feuilles, comme de puiſſans vulnéraires, propres à guérir les ulceres invétérés; lorſqu'on applique les feuilles en ſubſtance, il faut auparavant les ramollir au feu, ou les piler. Les Indiens appellent cette plante *brumgara aradna*, c'eſt-à-dire, *plante à fleur jaune*. Les François qui ſont établis dans le lieu où elle croît, l'appellent le *remede des pauvres* & la *ruine des Chirurgiens*, à cauſe de ſes grandes vertus pour les plaies.

L'herbe molucane étant tranſplantée, s'étend & occupe en très-peu de temps beaucoup de terrain.

HERBE AUX MOUCHERONS. *Voyez* Conise.

HERBE MUSQUÉE. *Voyez* Moscatelline & Ketmie.

HERBE AU NOMBRIL, *omphalodes*. Nom que donnent les Herboriſtes à une petite eſpece de cynogloſſe, qui reſſemble à la petite bourrache. Cette plante eſt baſſe & rampante; ſes feuilles ſont un peu ſemblables à celles de la pulmonaire; ſes tiges ſont hautes d'un demi-pied; ſes fleurs ſont en roſette, il leur ſuccede des fruits dans des capſules faites en corbeille, leſquelles contiennnent des ſemences ſemblables à celles du lin, ſa racine eſt fibreuſe. Cette plante croît au printems dans les jardins : elle eſt aſtringente & agglutinante.

HERBE AU PANARIS. *Voyez* Renouée argentée.

HERBE DU PARAGUAY. *Voyez* Thé du Paraguay.

HERBE A LA PARALYSIE. *Voyez* Prime-vere.

HERBE A PAUVRE HOMME. *Voyez* Gratiole.

HERBE AUX PERLES. *Voyez* Gremil.

HERBE DES PITOS. *Voyez à l'article* Pito.

HERBE A LA PITUITE. *Voyez* Staphisaigre.

HERBE AUX POUMONS. *Voyez* Pulmonaire.

HERBE AUX POUX. *Voyez* Staphisaigre.

HERBE AUX PUCES, *pſyllium*. Plante dont M. *de Tournefort* compte quatre eſpeces, & qui, ſuivant M. *Deleuze*, eſt du genre du plantain. Nous ne parlerons que des deux les plus en uſage, les autres en different peu par les propriétés.

L'herbe aux puces vivace, *pſyllium perenne, aut majus ſupinum*, a une racine longue, ligneuſe, dure & fibrée; elle pouſſe des tiges ſarmen-

teuſes, ligneuſes, rameuſes, rampantes, très-chargées de feuilles étroites, velues & d'un vert blanchâtre, formant une touffe d'un aſpect agréable ſur le gazon; ſes ſommités portent des petits épis courts, auxquels ſont attachées de petites fleurs lanugineuſes, d'un jaune pâle; chacune de ces fleurs eſt un tuyau évaſé par le haut & diſpoſé en croix. Il ſuccede à cette fleur une capſule membraneuſe à deux loges qui renferme des ſemences menues, oblongues, noirâtres, liſſes, luiſantes & ſemblables à des puces: cette eſpece de *pſyllium* ſe rencontre fréquemment aux environs de Montpellier, & dans les lieux incultes & ſablonneux de la mer: on la cultive auſſi dans les jardins: elle fleurit en Juillet, & l'on récolte ſa ſemence en automne.

L'HERBE AUX PUCES ANNUELLE, *pſyllium annuum*, eſt l'eſpece la plus commune; ſa racine eſt annuelle, ſimple, blanche & fibrée; ſes tiges ſont hautes d'un pied, rondes, velues, rameuſes, garnies de feuilles oppoſées & ſemblables à celles de l'hyſope ou de l'eſtragon, nerveuſes comme celles du plantain: il ſort des aiſſelles des feuilles, des pédicules longs, garnis en leurs ſommets d'épis courts qui ſont compoſés de petites fleurs pâles, ſemblables, ainſi que les graines qui leur ſuccedent, à celles de l'eſpece précédente.

Cette eſpece de *pſyllium*, croît abondamment dans les champs, aux bord des vignobles.

L'herbe aux puces contient beaucoup de parties mucilagineuſes; ſa ſemence eſt rafraîchiſſante & adouciſſante, elle convient dans les inflammations des reins. Les Egyptiens s'en ſervent contre les fievres ardentes; dans notre pays on en emploie tous les jours & avec ſuccès dans l'ardeur d'urine, & pour adoucir l'âcreté de certains purgatifs; enfin c'eſt un aſſez bon ſpécifique pour arrêter le crachement de ſang, la dyſſenterie & les gonorrhées.

On donne le nom d'*herbe à la puce* au *toxicodendron*. Voyez ce mot.

HERBE AUX PUNAISES. Nom donné par *Tournefort* à la grande eſpece de verge d'or, dont les feuilles ſont viſqueuſes & odorantes, & les fleurs radiées. C'eſt le *conyza major, Monſpelienſis odorata* de *J. Bauhin*.

HERBE A LA REINE. *Voyez* NICOTIANE.

HERBE AUX RHAGADES, *rhagadiolus*. Plante qui croît dans les lieux incultes aux pays chauds; ſes tiges ſont hautes d'un pied & demi, lanugineuſes & rameuſes: ſes feuilles ſont longues, ſinueuſes & velues;

ſa fleur eſt un bouquet à demi-fleurons jaunes, dont les feuilles ſont pliées en gouttieres ; à la fleur ſuccedent des graines membraneuſes, diſpoſées en étoile & velues : les ſemences ſont longues & pointues : cette plante priſe en décoction, eſt apéritive, déterſive & diurétique.

HERBE A ROBERT. *Voyez à l'article* BEC DE GRUE.

HERBE SANS COUTURE. *Voyez* OPHIOGLOSSE.

HERBE DE SCITHIE. *Voyez* REGLISSE.

HERBE DE SAINT ANTOINE, *chamœnerion.* C'eſt le petit *laurier roſe.* Voyez ce mot.

HERBE DE SAINTE BARBE. *Voyez* HERBE AUX CHARPENTIERS.

HERBE DE SAINT BARTHELEMI. C'eſt l'*herbe du Paraguay.* Voyez THÉ DU PARAGUAY.

HERBE DE SAINT BENOIT. *Voyez* BENOITE.

HERBE DE SAINT CHRISTOPHE, *Chriſtophoriana.* Plante qui croît dans les lieux montagneux : ſa racine eſt groſſe, chevelue, noire en dehors & jaunâtre en dedans : elle pouſſe des tiges à la hauteur de deux pieds, menues, rameuſes : ſes feuilles ſont grandes & larges, laciniées, dentelées & verdâtres. Ses fleurs qui naiſſent aux extrémités des branches, ſont à fleur en roſe, diſpoſées en grappes & ſuccédées de baies molles, noirâtres & remplies de ſemences applaties. On ne ſe ſert de cette plante qu'extérieurement, ſoit pour guérir la gale, ſoit pour faire mourir la vermine. Cette plante eſt l'*actea nigra* de *Linnæus*, ou l'*aconit rameux :* priſe intérieurement on la regarde comme un poiſon ſubtil.

HERBE DE SAINT ETIENNE ou DES MAGICIENNES. *Voyez* CIRCÉE.

HERBE DE SAINT FIACRE. C'eſt l'herbe aux verrues.

HERBE DE SAINT INNOCENT. C'eſt la renouée ou centinode.

HERBE DE SAINT JACQUES. *Voyez* JACOBÉE.

HERBE DE SAINT JEAN. *Voyez* ARMOISE.

HERBE DE SAINT JULIEN. *Voyez* SARRIETTE.

HERBE DE SAINT LAURENT. *Voyez* BUGLE.

HERBE DE SAINT PIERRE. *Voyez* PRIME-VERE.

HERBE SALUTAIRE, *herba ſalutaris.* On prétend que c'eſt l'épine blanche dont le Chriſt a été couronné. *Caſtelli Lexicon.*

HERBE A SEPT TIGES ou GAZON D'OLIMPE. *Voyez* STATICE.

HERBE DU SIEGE. *Voyez* SCROPHULAIRE AQUATIQUE.

HERBE AU SOLEIL ou FLEUR AU SOLEIL ou COURONNE DU SOLEIL

ou Soleil, *corona solis*, Tournefort. C'est l'*helianthus* de *Linnæus*. Plante différente de l'héliotrope ou tournesol, & dont il y a beaucoup d'especes: la premiere monte fort haut en peu de temps, & principalement en Espagne, où l'on en a vu croître à la hauteur de vingt-quatre pieds: celle qu'on cultive en France, est de la hauteur de six pieds environ. Sa tige est grosse, droite, sans rameaux; ses feuilles sont grandes & larges comme celles de la bardane, & crenelées en leurs bords: elle porte en son sommet une grande fleur large, ample radiée, jaune, arrondie, représentant une couronne formée par des demi fleurons qui entourent un grand amas de fleurons: cette fleur est toujours penchée du côté du soleil, parcequ'étant pesante, & sa tige étant échauffée & amolie de ce côté-là, elle y doit naturellement incliner: (*voyez l'explication de ce phenomene à l'article* Plante). A la fleur succede un grand nombre de semences oblongues, plus grosses que celles du melon, garnies chacune dans le haut de deux feuillets membraneux, & enchâssées dans une feuille membraneuse en gouttiere.

M. *Antoine-Laurent de Jussieu* a observé sur les fleurons de cette fleur qui n'étoient pas encore épanouis, une exudation, qui étoit une substance filante, gluante & collante, presque en tout semblable pour le goût & l'odeur, à la térébenthine de Venise, & qui donne en brûlant une flamme très-analogue. Ce qu'il a observé de singulier, c'est que ces gouttes n'étoient pas soutenues par les divisons de la corolle du fleuron, ou par les étamines, mais par une espece de petite membrane qui sert d'enveloppe à la graine; cette membrane est blanche à sa partie inférieure, & verte à son sommet, & c'est le prolongement vert de cette membrane qui donne un œil verdâtre au cœur de cette fleur quand les demi fleurons du disque sont épanouis, & lorsque les fleurons du centre ne le sont pas encore. En vain a-t-il cherché dans l'intérieur de ces fleurons la substance miellée qu'on trouve ordinairement à la base de chaque fleur. Ces fleurons ou demi-fleurons en seroient-ils, dit-il, dépourvus, ou les abeilles plus diligentes, en auroient-elles déja fait la récolte?

La *seconde espece*, ou *variété d'herbe au soleil*, est plus petite que la précédente; elle se divise en plusieurs rameaux: l'une & l'autre sont vivaces.

Il y a plusieurs autres especes de *soleils* que l'on cultive dans les jardins. Ces plantes viennent du Pérou: on les cultive présentement dans tous les jardins en Europe, sur-tout dans les potagers, à cause de la beauté

de leurs fleurs : ils conviennent aussi entre les arbres isolés d'une grande allée d'un parc : on les peut tondre en buissons, en retranchant au ciseau les branches qui s'élevent trop. Les semences de la grande espece servent dans la Virginie à faire du pain & de la bouillie pour les enfans. Les Sauvages du Continent de l'Amérique mangent ces graines, & en tirent une huile propre pour différens usages, & sur tout pour la lampe. On mange aussi les sommités de cette plante encore jeune, après les avoir fait cuire & les avoir trempées dans l'huile & du sel. On dit que toute la plante est nourrissante, restaurante, propre pour exciter la semence. M. *Hales* a prouvé par des expériences qu'un pied de soleil (le vosakan) à masses égales & dans des temps égaux, transpire dix-sept fois plus qu'un homme.

HERBE AUX SORCIERS. *Voyez* POMME ÉPINEUSE.

HERBE DE TAUREAU. *Voyez à l'article* OROBANCHE.

HERBE AUX TEIGNEUX. *Voyez* BARDANE & PÉTASITE.

HERBE AUX TEINTURES. *Voyez* GENESTROLE.

HERBE DE LA TRINITÉ. *Voyez* PENSÉE.

HERBE TURQUE. *Voyez* TURQUETTE.

HERBE AUX VARICES. Nom que l'on donne communément au *chardon hémorroïdal.* Voyez ce mot.

HERBE DE VERRE. Nom donné par quelques-uns à la pariétaire. *Castelli Lexicon.*

HERBE DU VENT. *Voyez* COQUELOURDE.

HERBE AUX VERRUES ou HÉLIOTROPE, *heliotropium*, *aut verrucaria.* Cette plante qui vient abondamment dans les champs, le long des chemins, aux lieux sablonneux & auprès des édifices, est de l'ordre des borraginées ; elle a une racine simple, dure, menue & ligneuse ; sa tige est haute d'environ un pied, cotonneuse, d'un vert blanchâtre, remplie de moelle & rameuse ; ses feuilles sont semblables à celles du basilic, ovalaires, nerveuses & velues ; ses fleurs naissent aux extrémités des rameaux, en maniere d'épis blancs, longs, lanugineux, assemblés ordinairement deux à deux, & contournés comme la queue d'un scorpion : chacune de ces fleurs est un petit bassin plissé : il leur succede quatre semences jointes ensemble, oblongues, cendrées, convexes d'un côté & applaties du côté par où elles se touchent.

Les feuilles de cette plante sont ameres : si on frotte avec cette herbe les verrues, les porreaux & les cors du gland ou de la verge & de l'anus, elle

elle les guérit : elle passe pour efficace contre les ulceres gangreneux & les tumeurs écrouelleuses.

On conserve en hiver dans des serres chaudes l'héliotrope qui a l'odeur de vanille. Ces héliotropes mis dans de beaux vases, & placés dans les appartemens, les décorent & les parfument.

HERBE AUX VERS. C'est la *tanaisie*.

HERBE AUX VIPERES, *echium vulgare*. Plante borraginée, qui croît dans les champs, contre les murailles : sa racine est longue, grosse comme le pouce & ligneuse; ses tiges sont hautes de deux pieds, velues & piquetées de taches rouges & rudes; ses feuilles sont étroites, velues, rudes au toucher & d'un goût fade. Ses fleurs qui environnent toute la longueur de la tige sont en entonnoir, ou plutôt en tube évasé, un peu irrégulier, à cinq découpures arrondies, plus allongé par le haut, & de couleur bleue purpurine : il leur succede quatre semences jointes ensemble, ridées, & ayant séparément la figure de la tête d'une vipere; d'où vient qu'on l'appelle *herbe aux viperes*. Pour soutenir l'honneur de son nom, on a prétendu aussi que cette plante étoit spécifique contre la morsure de la vipere : on est plus sûr de sa qualité humectante & pectorale : elle adoucit les âcretés du sang, le rafaîchit, & elle le purifie : elle abonde en parties nitreuses. M. *Deleuse* dit que les abeilles aiment beaucoup cette plante.

HERBE VIVE. C'est la *sensitive*.

HERBE AUX VOITURIERS. *Voyez* Mille-feuille.

HERBE DE VULCAIN. *Voyez* Renoncule.

HERBES VULNÉRAIRES. *Voyez* Faltranck.

HERBIER. On donne ce nom à un amas de plantes entieres ou de parties de plantes desséchées, soit à la presse, soit sans les comprimer, & conservées dans des papiers ou cartons, afin d'en avoir l'image sous les yeux sans sortir de chez soi, & dans des temps où la rigueur du climat nous empêche de les avoir fraîches & vivantes. On range ces plantes selon quelque méthode botanique.

Quelques Curieux font de ces jardins secs, soit en prenant l'empreinte des plantes comme nous le dirons ci-après, soit par le dessin, la gravure, l'enluminure ou la peinture. Mais ces dernieres méthodes ont beaucoup d'inconvéniens : car quoique les figures en général, ou leurs dessins puissent être regardés comme des lettres ou caracteres qui peignent & expriment aux yeux l'ensemble des différences des objets, quoique leur

utilité & leur néceſſité ſoient bien démontrées en Hiſtoire Naturelle ; cependant les défauts qui les accompagnent trop communément font tort à la Botanique. On y pourroit remédier en uniſſant les deſcriptions aux figures : par ce moyen on auroit non-ſeulement la figure de la plante, mais auſſi l'explication de toutes ſes qualités phyſiques, comme la ſaveur, l'odeur, la durée, le liſſe, le lieu, le climat, les vertus, &c. Les quatre moyens les plus uſités de figurer les plantes, ſont la peinture, l'impreſſion en couleur, l'enluminure & la gravure. On doit avoir ſoin de deſſiner chaque plante dans tous ſes détails, depuis ſa racine juſqu'à ſes graines, &c. repréſenter toutes ſes parties dans leur ſituation naturelle, en réduire la grandeur naturelle à une échelle moyenne, & groſſir au microſcope les plantes infiniment petites : en un mot choiſir un milieu entre ces deux extrêmes.

Plus les plantes ſe deſſechent promptement, plus elles conſervent de leurs couleurs naturelles. Celles qui ſe deſſechent preſque ſubitement à la moindre chaleur, ont communément peu de ſucs, telles ſont la plupart des gramens, des ombelliferes, des labiées, des légumineuſes : celles qui exigent plus de chaleur & un eſpace de huit à quinze jours pour ſe deſſécher, ſont les brionnes, quelques renoncules & autres plantes aqueuſes : celles qui ne ſe deſſechent que difficilement & au bout de quelques mois, ſont les pourpiers, les joubarbes, pluſieurs liliacées, les plantes marines, & autres *plantes* appellées *graſſes* ou *charnues*. M. *Adanſon* dit qu'il n'y a aucune plante de ces trois claſſes qu'il ne ſoit parvenu à deſſécher, en employant trois ſortes de degrés de chaleur ; ſavoir, celui de la chaleur humaine (30 ou 35 degrés) qu'on peut employer pour les premieres. La chaleur du ſoleil entre 40 & 60 degrés pour les deuxiemes. Enfin celle du fer chaud ou du four, qui doit aller de 80 à 100 degrés pour les plantes charnues.

Au reſte de telle maniere qu'on veuille deſſécher les plantes, il faut les avoir cueillies par un temps ſec, ſans roſée, dans toute leur vigueur & ſur-tout aux endroits qui ſont les plus favorables à chacune, & garnies de leurs racines, feuilles, fleurs & fruits ou graines ; les étendre ou les diſpoſer de maniere à bien développer leur forme, leur poſition, leurs différens aſpects ; ſupprimer les endroits trop chargés ; donner à l'enſemble l'élégante forme de la nature, & les mettre ſans aucun pli chacune entre deux feuilles de papier gris. Lorſque la premiere humidité de la plante a été abſorbée, on la met dans un nouveau feuillet juſqu à parfaite deſſica-

tion, puis on les arrange & on les conserve ainsi séchées dans de nouvelles feuilles de papier blanc. Des personnes sont dans le mauvais usage de coller de petites plantes pour les fixer en place; ce moyen empêche qu'on ne les puisse voir des deux côtés; il suffit de les attacher au papier avec des épingles qui fixent leurs tiges & leurs branches principales. Quant aux plantes fort épaisses & fort amassées, l'on peut, si l'on veut, les coudre pour qu'elles ne glissent pas lorsqu'on ouvre son herbier, mais le mieux & le plus commode pour l'usage est de les laisser libre chacune dans leur papier volant. Pour conserver un tel herbier, il suffit de le garantir de la moisissure & des mittes, à l'aide de l'étuve & de la poudre de coloquinte.

Pour ce qui concerne la maniere de sécher les plantes sans les applatir ni les comprimer, *voyez à l'article* Fleurs. Lorsqu'on veut donner un vernis à la plante, on l'enduit fraîche d'un eau de gomme épaisse, puis on la met sécher au four; mais la gomme prend la poussiere dans les temps humides: il vaudroit mieux se servir du blanc d'œuf bien battu avec quelques gouttes de lait de figuier ou de tithymale: ces sortes de gommes-résines augmentent la limpidité de cette espece de vernis.

On sait que parmi les plantes qu'on desseche à la presse, il y en a qui laissent sur le papier leur figure empreinte, soit par une sorte de gomme-résine qui couvre leur surface, comme dans le ciste ladanifere, soit par une couleur que leur humidité y décharge, comme dans la plupart des saules & des peupliers; ce qui, selon l'Auteur des Familles des Plantes, fait une impression que l'art a imitée, en gommant légérement celles de ces plantes qui sont aqueuses, huilant celles qui ne prennent pas l'eau ou la gomme, puis répandant dessus de la couleur en poudre, & les mettant ensuite à la presse sur un papier blanc auquel s'attachoit cette couleur, en marquant davantage les côtes & les nervures. Telle est la maniere d'avoir les plantes par empreinte. Enfin *Boyle* a indiqué un moyen de prendre l'empreinte grossiere de la figure des feuilles de toutes sortes des plantes. Pour cela il faut noircir une feuille quelconque à la fumée de quelque résine, du camphre ou d'une chandelle, &c. Ensuite après avoir noirci cette feuille suffisamment, on la met légérement à la presse entre deux papiers brouillards, par exemple deux papiers de la Chine, ou bien l'on frotte sur le papier supérieur avec un polissoir de verre, ou seulement avec le pouce, & l'on a l'exacte étendue, figure & ramification des fibres de la feuille; voyez *Boyle's works abridg'd, vol.* 1. *pag.* 132: consultez aussi le

quatrieme Journal d'Histoire Naturelle de M. l'Abbé Rosier : mais cette empreinte s'efface très-aisément en tout ou en partie. L'art a trouvé une autre façon de prendre la figure d'une plante sans l'applatir : c'est en coulant dans son moule fait de plâtre, du métal fondu, comme étain, plomb, &c. Ce procédé qui est actuellement connu de tout le monde, produit une plante métallique qui représente assez parfaitement la naturelle. L'industrie des hommes est encore parvenue à disséquer les feuilles supérieurement bien; l'on fait aujourd'hui des squelettes de feuilles beaucoup plus parfaits que ceux que nous fournissent les insectes si vantés dans ce travail par quelques Naturalistes. *Severinus* est un des premiers qui ait montré l'exemple, quoique seulement sur un petit nombre de feuilles. Ensuite *Musschenbroeck*, *Kundman* & autres ont poussé le succès jusqu'à faire des squelettes de toutes sortes de feuilles. M. *Haller* dit qu'on y parvient par la macération, & que les eaux thermales y sont propres. *Voyez les articles* PLANTES, FLEURS, FEUILLES, &c.

HERECHERCHE. Espece singuliere de mouche luisante, qui, selon *Dapper*, se trouve dans l'île de Madagascar, & dont les bois sont remplis comme d'autant de bluettes de feu qui forment un spectacle singulier pendant la nuit. Quelquefois ces mouches s'attachent en nombre aux maisons. La peur grossit les objets. Un voyageur s'éveillant en sursaut crut voir sa chambre en flamme : il fut saisi d'effroi; mais il revint bientôt de son étonnement. *Flacourt* crut un jour aussi sa maison en feu; mais en examinant de près il ne trouva qu'un sujet d'amusement & d'admiration dans ce qui avoit causé sa frayeur. *Dapper* dit que c'est un escarbot lumineux qui éclaire & étincelle dans les bois & sur les maisons pendant toute la nuit, comme s'il étoit enflammé. *Voyez l'article* MOUCHE LUISANTE.

HÉRISSÉE. Nom qu'on donne à la chenille velue de l'artichaut, & qui, dès qu'elle est rassasiée de ses feuilles, se retire en terre : son papillon est blanc.

HÉRISSON BLANC ou BARBET BLANC. M. *de Réaumur* donne ce nom au plus singulier des *vers mangeurs de pucerons*, à cause de sa figure singuliere & remarquable. Tout son corps est couvert & hérissé de certaines touffes blanches, oblongues, & arrangées comme les piquans d'un porc-épic : ce sont des filets ou pinceaux rangés avec symétrie sur six lignes. Il y a de ces insectes dont les touffes sont beaucoup plus longues que celles des autres : elles ne s'élevent pas en ligne droite, mais se re-

courbent un peu en crochets, & en partie vers la queue ; les crochets du bord du ventre sont tournés en dehors ; ceux de la tête tombent sur les yeux ; ce qui donne à cet insecte l'air de ces barbets à qui des touffes de poils tombent sur les yeux. M. *de Réaumur* explique l'origine de ces touffes cotonneuses, *Mém. II. Tom. III.*

Ce Naturaliste dit avoir trouvé cet insecte dans les mois de Juin & de Juillet, sur des feuilles de prunier peuplées de pucerons ; on en trouve aussi sur le rosier : il ajoute que ces pucerons de prunier semblent être plus de son goût que tous les autres. Pendant toute sa vie il est entouré d'une abondante provision de gibier. Quand ces *barbets blancs* en ont dépouillé une feuille, ils passent sur la feuille voisine. Ces petits insectes barbets en moins de quinze jours parviennent à la grandeur qu'ils doivent avoir : sans quitter cette fourrure, & fixés dans un endroit, ils se transforment en une nymphe peu différente de celle des scarabées hémisphériques. Après que l'insecte est resté environ trois semaines sous cette forme, il la quitte pour prendre celle d'un très-petit scarabée. *Voyez* Coccinelle.

HÉRISSON FRUIT. On donne ce nom à un fruit des Indes Orientales, de la figure & de la grosseur d'une poire, mais couvert d'une écorce hérissée d'épines. Il croît par grappes à de grands arbres ; & sa pulpe, qui est de fort bon goût, se conserve si bien qu'on en fait provision dans le pays pour les voyages de mer.

HÉRISSON DE MER, *echinus ovarius, marinus.* Voyez à l'article Oursin. On donne aussi le nom d'hérisson de mer au *poisson armé.* Voyez ce mot.

HÉRISSON TERRESTRE, *echinus terrestris*, est un petit animal terrestre, gros comme un lapin moyen, & qui fréquente ordinairement les bois ; c'est le seul quadrupede de notre climat qui soit couvert de piquans, & qui se pelotonne au point de cacher tous ses membres. Il est long de huit à neuf pouces : ses yeux sont petits & à fleur de tête : ses oreilles sont larges, arrondies & élevées, ses narines dentelées ; il a à chaque pied cinq doigts armés d'ongles, le pouce est plus court que les autres. Tout le dessus du corps, savoir, le dos, les côtés & le sommet de la tête, sont couverts de piquans durs & pointus, comme le sont les coques de châtaignes ; ces piquans sont variés de brun & de blanchâtre, les plus longs ont environ un pouce & demi, sur une demi-ligne de diametre. Le hérisson leve & abaisse à son gré ces épines qui sont ses armes naturelles. Sa

tête, si on en excepte le sommet, sa gorge, son ventre, ses pieds & sa queue sont couverts de poils bruns & blanchâtres : il a à chaque mâchoire deux longues dents incisives ; les supérieures sont éloignées l'une de l'autre, & les inférieures presque contigues ; & en outre de chaque côté de la mâchoire supérieure sont quatre petites dents canines séparées par paires, & cinq molaires, dont la premiere & la derniere sont plus petites que les trois du milieu : de chaque côté de la mâchoire inférieure, il y a trois petites dents canines contiguës & couchées obliquement en avant, & quatre molaires, dont la derniere est plus petite que les trois autres : en tout trente-six dents. La femelle a huit mamelons.

Il ne faut pas confondre cette espece de hérisson avec le porc-épic : ces animaux different l'un de l'autre par la grandeur, par la forme de leurs aiguillons, par la figure du corps, & par les pays qu'ils habitent. *Voyez* Porc-épic.

On distingue plusieurs sortes de *hérissons terrestres*, dont le caractere est d'avoir deux dents incisives à chaque mâchoire, des dents canines, les doigts onguiculés, & le corps couvert de piquans. Il y a des hérissons qui ont le museau long, pointu, semblable au grouin d'un pourceau ; dans les autres il est plus court, plus applati, & semblable au museau d'un chien.

Quand le hérisson a peur, il se met en rond ; & par ce moyen il cache sa tête & ses pieds, & n'offre de toutes parts qu'une boule épineuse. Dans cet état il se défend très-bien contre les chiens & les autres bêtes : si on l'arrose d'eau, ses pointes se rabaissent aussitôt. Cet animal ne sort que la nuit : il se nourrit de fruits tombés à terre ; il détache avec ses pattes les grappes de raisins : rien d'aussi singulier que de le voir se rouler sur ces grappes qui sont à fleur de terre, ou sur les pommes, poires, &c. que le vent a abattues. Dès qu'il sent que ses pointes sont entrées dans ces fruits, il s'enfuit avec sa charge dans les lieux où il se retire, soit dans les troncs des vieux arbres couchés à terre, soit dans les cavernes, ou au pied des vieilles masures. Cet animal passe le fort de l'hiver à dormir. On prétend qu'il fouille aussi la terre avec le nez à une petite profondeur ; qu'il mange les scarabées, les vers & quelques racines : il ne rejette pas la viande. On l'apprivoise dans les maisons pour détruire les rats & les souris dont il se nourrit.

Entre les quadrupedes, dit *Mathiole* sur *Dioscoride*, le seul hérisson a les parties naturelles attachées aux reins comme les oiseaux. Le mâle &

la femelle s'accouplent de bout face à face, à cause de leurs piquans : c'est au printems qu'ils se cherchent, & ils produisent au commencement de l'été : ils ont ordinairement quatre petits, lesquels sont blancs en naissant, & l'on voit seulement sur leur peau la naissance des piquans. On trouve dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, & dans les *Ephémérides des Curieux de la Nature*, la description anatomique du hérisson.

Le hérisson est d'un naturel froid. M. *Temple* assure qu'ayant ouvert deux de ces animaux, il en détacha le cœur, dont les mouvemens de systole & de diastole continuerent pendant deux heures entieres : il fit éprouver à ces visceres, pendant la derniere demi-heure, une convulsion à chaque piqûre qu'il leur faisoit. Le hérisson abonde en excrémens : sa chair est astringente, difficile à digérer, & nourrit peu; mais dans les Indes, où la chair du hérisson est blanche, les Indiens s'en nourrissent. Comme ces animaux ne vivent que de fruits, d'œufs de fourmis, d'herbes & de racines, les Espagnols en mangent pendant le Carême.

On trouve aussi dans les pays étrangers plusieurs sortes de hérissons terrestres; savoir, le *hérisson d'Afrique*, qui, selon *Dapper*, se trouve dans le pays des Negres : il y en a de la grosseur de nos pourceaux, que l'on appelle *quenia* : ils ont des piquans forts longs, qu'ils hérissent quand ils sont en colere : ils tuent les léopards qui les veulent dévorer; car les plaies qu'ils font sont incurables, à cause de la longueur & de l'épaisseur de leurs piquans. Les petits n'ont pas plus d'un pied de hauteur, & leurs pointes sont plus foibles. Ce hérisson est un *porc épic*.

Le *hérisson d'Amérique*, qui est de la grosseur du nôtre, n'a point les oreilles saillantes; elles sont comme des especes de trous. Ses piquans sont courts, gros & durs, d'un cendré jaunâtre; le reste est comme dans les hérissons ordinaires.

Le *hérisson de Malaca*, qui a les yeux grands & brillans : ses oreilles sont glabres; ses piquans sont effilés, variés de blanc noirâtre, & de blanc roussâtre, longs depuis un jusqu'à six pouces. Les espaces qui sont entre ces piquans, sont remplis de poils déliés, longs & soyeux. On le trouve à Java, à Sumatra, & sur-tout à Malaca. Ce n'est peut-être encore qu'une espece de *porc-épic*. Voyez ce mot.

Le *hérisson de Sibérie*, qui est fort petit, a les oreilles & le museau courts : ses piquans sont gros, pointus, mais courts, & d'un jaune doré. Son ventre est garni de poils fins, laineux, d'un cendré doré.

Les Chasseurs dans l'Inde & dans l'Afrique, pour prendre les hérissons & les porcs-épics, se servent de ruses & retiennent leurs chiens ; car ces animaux blessent les hommes & les chiens avec leurs piquans, qui sont comme autant de poignards : il y en a de blancs, de noirs & de différentes couleurs.

HÉRISSONE. Chenille marte, ou espece de chenille velue, dont le poil forme des houpes. *Voyez l'article* CHENILLE MARTE.

HÉRITINANDEL. Couleuvre fort dangereuse de la côte de Malabar. M. *Linnæus* dit que sa morsure corrompt toutes les chairs, qui pourrissent & tombent ensuite ; & qu'après mille tourmens le malade meurt.

HERMAPHRODITE. On donne ce nom aux individus dont les deux sexes sont réunis dans une même enveloppe, & peuvent se féconder réciproquement : tels sont la plupart des végétaux. On n'a pas encore vu d'animaux qui puissent rigoureusement porter ce nom. Les limaçons, par exemple, quoiqu'ils réunissent les deux sexes dans une ouverture commune, ne peuvent se féconder eux-mêmes, & sont une espece particuliere d'hermaphrodites. *Voyez* LIMAÇON. Ceux qui portent les deux sexes sur le même individu, mais séparés l'un de l'autre, chacun dans une enveloppe particuliere, s'appellent *androgines*. M. *Adanson* dit qu'on n'en a encore vu que dans les plantes. Parmi les hermaphrodites & les androgines on voit souvent, dit encore le même Auteur, l'un des deux sexes stérile : quelquefois aussi l'on voit des hermaphrodites mêlés avec des mâles & des femelles parmi ces androgines ; on appelle ces derniers *ubrides* & *polygames*.

On voit à l'article COQUILLAGE les différentes especes d'hermaphrodisme connues : il est maintenant facile de juger de la différence d'un *hermaphrodite* avec un *aphrodite :* celui-ci, que M. *Linnæus* a appellé *monoique*, parce qu'il est *unisexe*, produit seul & toujours par génération sans le concours d'un autre individu, &c. *voyez l'article* APHRODITE, & ce qui est dit de l'hermaphrodisme des fleurs au mot *Fleurs :* voyez encore le mot SEXE, inséré dans le *Tableau alphabétique*, &c. à la suite de l'article PLANTE.

Le vulgaire s'imagine que les personnes qu'on appelle hermaphrodites ont à la fois toutes les parties naturelles des deux sexes : mais c'est une erreur. Ces hermaphrodites sont des monstres, n'y en ayant jamais eu d'assez parfaits pour servir en même temps de mâle à une femelle & de

femelle

femelle à un mâle, & pour devenir propres à produire & à concevoir avec l'un & avec l'autre des deux sexes.

Les sujets humains que l'on qualifie de ce nom, loin d'être tout à la fois hommes & femmes, ne sont ordinairement ni l'un ni l'autre : ils ne doivent leur conformation singuliere qu'à un jeu de la Nature dont l'opération ordinaire a été interrompue. Nous disons *jeu de la Nature*, car la Nature ne confond jamais pour toujours ni ses véritables marques, ni ses véritables sceaux.

Il n'est pas absolument rare de voir des sujets hermaphrodites, ou du moins qui se font passer pour tels, depuis qu'ils n'ont rien à appréhender des préjugés & des lois. Bien loin d'être jetés à la mer ou dans la riviere, comme on le faisoit à Athenes & à Rome ; au lieu d'être relégués dans quelque île déserte, & regardés comme des êtres de mauvais présage, on les cherche avec soin, on desire de les voir comme un des objets les plus curieux que la Nature puisse offrir.

On a vu à Paris, en l'année 1751, un hermaphrodite âgé de seize ans, qui avoit été baptisé comme fille, & nommé *Michel-Anne-Drouart*. Ce sujet étoit maigre, mince, sec, sa poitrine étoit plate, & ne montroit rien qui annonçât une gorge naissante ; il ne se sentoit aucune des incommodités propres au sexe ; il avoit beaucoup de poils sur tout le corps, principalement au menton & aux parties naturelles : sa marche, son port, ses gestes, le ton de sa voix étoient d'un garçon ; mais l'examen qu'on en fit donna lieu de penser que ce prétendu hermaphrodite n'étoit qu'une fille pourvue d'un grand clitoris.

On est porté à croire que tous les hermaphrodites sont des filles mal configurées. Leurs inclinations dominantes sont plus propres que tout autre examen à décider le sexe qui les constitue : celle de Paris dont on vient de parler, & qui s'est présentée en l'année 1766 aux regards curieux des personnes qui étoient dans ma maison, n'a pas choisi une fille pour voyager, mais un garçon d'assez bonne mine. Quoique cet hermaphrodite parût pourvu des parties viriles, il ne pouvoit en faire usage ; car, quoique susceptibles d'érection, elles ne pouvoient se relever à cause d'un double frein qui les arrêtoit.

Cependant la Nature n'est pas toujours constante à cet égard, & l'on en a un exemple bien frappant dans le nouvel hermaphrodite que l'on a vu à Paris au commencement de 1765. Cet être, nommé *Grand-Jean*, qui participoit en apparence de l'un & de l'autre sexe, & qui a été bap-

tiſé en 1732, à Grenoble comme fille, & marié à Chambéry en 1761 comme garçon, a fixé l'attention des Magiſtrats de la ville de Lyon & de celle de Paris. Le ſexe le plus apparent chez cet infortuné, au premier moment de ſon exiſtence, fut le ſexe féminin : il vit les filles avec indifférence juſqu'à l'âge de quatorze ans ; ce fut alors qu'il éprouva l'inſtinct du plaiſir, & qu'il ſentit naître des paſſions qui n'appartiennent point au ſexe dont on l'avoit cru d'abord. Enfin, cet individu qui n'étoit point obligé d'être Naturaliſte, prit le vêtement convenable au ſexe dominant chez lui, c'eſt-à-dire, les attributs de la maſculinité ; ainſi l'âge & des facultés trompeuſes l'appellerent à l'état de mari. Mais des circonſtances plus ſingulieres les unes que les autres, déterminerent les Magiſtrats de Lyon à décréter de priſe-de-corps l'individu hermaphrodite, & à le réduire dans un cachot les fers aux pieds, à le mettre au rang des infames, enfin à le condamner d'être attaché au carcan, au fouet & au banniſſement perpétuel. Ces peines rigoureuſes prononcées pour le maintien des mœurs, parce que ces premiers Juges avoient cru trouver dans ſon mariage la profanation d'un Sacrement auguſte : ces peines, dis-je, ne furent point ratifiées par les Juges du Parlement de Paris : ceux-ci examinerent quel étoit dans le phyſique, dans le droit & dans le fait, l'état de l'accuſé : bientôt éclaircis des erreurs ou des caprices de la Nature, & de la bonne foi de l'individu que la Nature elle-même avoit trompé, les Dépoſitaires des loix rendirent la liberté à ce malheureux citoyen, & lui aſſignerent la place qui lui étoit propre dans la Société, (celle de femme) & ils déclarerent nul ſon mariage, qui, ne pouvant donner des citoyens à la patrie, n'auroit pu ſubſiſter davantage ſans profanation.

Il eſt important de dire ici que tout l'enſemble de *Grand-Jean* paroiſſoit être un mêlange des deux ſexes dans la même imperfection : il n'avoit point de barbe, mais ſes jambes étoient velues : ſa gorge plus conſidérable que ne l'eſt communément celle d'un homme, n'étoit point délicate & ſenſible au toucher comme celle des femmes ; les mamelons en étoient gros & ſans aréole : ſa voix étoit celle d'un garçon qui arrive à l'adoleſcence : ſon eſpece de mentule qui ſortoit des grandes levres, au-deſſus du méat urinaire, étoit longue de cinq doigts, de l'épaiſſeur d'un doigt, ſuſceptible d'érection, & demeuroit ferme dans l'acte du coït : on y diſtinguoit vers l'origine deux eſpeces de teſticules, & vers ſon ſommet une ſorte de gland avec ſon prépuce : comme ce gland n'étoit point perforé,

il n'en pouvoit sortir aucune matiere séminale. Quant au reste de la vulve, l'entrée en étoit très-étroite, & il n'en sortoit aucun écoulement menstruel ni séminal, &c.

Tout ce détail, & une multitude d'autres observations que nous croyons inutile de citer ici, tendent à démontrer, 1°. que parmi les différentes especes d'hermaphrodites il n'y en a point qui réunissent les facultés des deux sexes avec un égal avantage, c'est-à-dire qui puissent engendrer hors d'eux comme dans eux, & qui puissent être au gré de leur caprice, tantôt femmes, tantôt hommes; 2°. Que s'il se trouve des hermaphrodites qui ont un sexe prédominant, avec toutes les facultés qui lui sont propres, les organes du sexe opposé sont imparfaits, &c. 3°. Enfin, que la derniere espece d'hermaphrodite, & qui est la plus commune, se rencontre dans ceux qui ont quelque chose de la conformation appartenante à l'un & à l'autre sexe, & qui ne sont puissans ni dans l'un ni dans l'autre. Tel étoit *Grand-Jean*, & tels ont été vraisemblablement tous les individus de l'espece humaine qui ont passé pour hermaphrodites. Les autres hermaphrodites que l'on a vus avoient des différences dans la conformation. Au reste, quoique les hermaphrodites passent pour des femmes, il ne paroît pas qu'il soit bien démontré qu'aucune de ces prétendues femmes ait conçu. Il y a eu des gens qu'on a regardé quelquefois, mais fort mal-à-propos, comme des hermaphrodites; c'étoient de jeunes gens, qui à l'âge de puberté devenoient garçons, de filles qu'on les avoit crus; les parties de l'homme qui étoient demeurées cachées, sortoient tout d'un coup, ou par la force du tempérament à l'âge de quinze ou vingt ans, ou à l'occasion d'une chute ou de quelqu'effort violent. Combien de *tribades* (femmes dont le clitoris est assez long pour en abuser) sont improprement prises aussi pour des hermaphrodites! Suivant M. *Haller*, les hermaphrodites les plus communs sont des hommes dont l'uretre s'ouvre au-dessous du pénil. Les filles dont le clitoris agrandi est accompagné d'une vulve imparfaite, sont encore assez nombreuses. Les vrais hermaphrodites sont infiniment rares; il y a, dit-il, cependant des descriptions auxquelles on ne peut refuser sa croyance, & où l'uterus s'est trouvé avec les testicules mâles. Quoique vrais hermaphrodites, ils sont toujours imparfaits, parce que les organes d'un sexe occupent la place de ceux de l'autre, & en empêchent l'agrandissement. Les hermaphrodites mâles sont communs dans les especes de beliers, de boucs & de chiens.

Parmi les queſtions medico-légales, écrites au ſujet des hermaphrodites, il n'y a guere qu'un ouvrage imprimé en 1741, in-8°. à Londres, qui mérite d'être lu. Il eſt intitulé : *Parſon's mechanical and critical inquiry into the nature of Hermaphrodites.*

HERMINE, *muſtella armellina, hermellanus.* C'eſt un animal du genre de la *belette*, dont le caractere eſt d'avoir ſix dents inciſives à chaque mâchoire, à chaque pied cinq doigts onguiculés, tous ſéparés les uns des autres, & dont le pouce eſt éloigné des autres doigts, & articulé plus haut. Tous les quadrupedes de ce genre ont le corps alongé & les jambes courtes; auſſi l'hermine ſemble-t-elle n'être qu'une eſpece de *belette.* L'hermine eſt un peu plus grande : elle a les ongles blancs & le bout de la queue noir. Tout le reſte de ſon corps eſt blanc en hiver; mais en été, la partie ſupérieure du corps eſt rouge, & la partie inférieure eſt blanche; on lui donne alors le nom de *roſelet ;* le tour de ſes yeux eſt rouge & gris : elle fait ſa nourriture de rats & de taupes. On trouve cet animal en Ruſſie, en Scandinavie & dans tous les pays du Nord, rarement en France, plus communément en Suiſſe : on le rencontre abondamment au Cap de Bonne-Eſpérance, & ſur-tout en Arménie; c'eſt d'où lui eſt venu le nom d'*hermine.* Il gîte dans les cavernes. L'hermine a une très-mauvaiſe odeur : mais c'eſt un joli petit animal dont les yeux ſont vifs, la phyſionomie fine & les mouvemens ſi prompts, qu'il n'eſt pas poſſible de les ſuivre de l'œil. L'hermine fait auſſi ſa nourriture de petits gris. Sa peau eſt très eſtimée des Fourreurs : c'eſt avec le bout noir de ſa queue que les Pelletiers font ces agrémens qui pendent à la baſe de l'aumuſſe des Chanoines : ces bouts de queue ſont très-chers. On prétend que les Pelletiers tavellent ou parſement la peau de l'hermine de mouchetures noires faites avec de la peau d'agneau de Lombardie pour en relever la blancheur. C'eſt de peau d'hermine qu'eſt doublé le manteau royal & celui des Grands, qu'ils portent dans les grandes cérémonies. On en fait auſſi des manchons, des bonnets, des fourrures pour les habillemens d'hiver des Dames & pour les robes des Préſidens à mortier.

HERMODACTE, *hermodactylus offic.* C'eſt une racine qui paſſe pour être celle d'une eſpece de *colchique. Voyez ce mot.* On trouve cependant quelque différence entre le colchique commun ou mortel & l'hermodacte des boutiques; mais M. *de Tournefort* aſſure qu'il a trouvé très-ſouvent l'hermodacte dans l'Aſie Mineure, avec des feuilles & des fruits ſembla-

bles à ceux du colchique : il n'eſt donc plus douteux que l'hermodacte ne ſoit la racine bulbeuſe d'un colchique oriental. *Colchicum radice ſiccata alba.*

On ne nous apporte d'Orient, d'Egypte & de Syrie que la partie intérieure dépouillée de ſes tuniques ou enveloppes, c'eſt-à-dire, une racine dure, tubéreuſe, triangulaire, ou repréſentant la figure d'un cœur coupé par le milieu, applatie d'un côté, relevée en boſſe de l'autre, & ſe terminant comme par une pointe, avec un ſillon creuſé de la baſe à la pointe ſur le dos, d'un peu plus d'un pouce de longueur, jaunâtre en dehors, blanche en dedans : ſi on la pile, elle ſe réduit facilement en poudre, d'un goût viſqueux, douceâtre, & un peu âcre comme l'eſt la racine d'*arum* Ces racines ſont ſujettes à être vermoulues.

Les Arabes ſont les premiers qui ont enrichi la Pharmacie de ce remede, qui étoit inconnu aux anciens Grecs : ces racines étant récentes, purgent la pituite par le vomiſſement & par les ſelles. Lorſqu'elles ſont deſſéchées & rôties, les Egyptiennes s'en ſervent, dit-on, pour ſe nourrir & s'engraiſſer. Les hermodactes conviennent aux goutteux.

HERNIAIRE ou HERNIOLE. *Voyez* TURQUETTE.

HÉRON, *ardea.* Genre d'oiſeau aquatique, ſcolopace & imantopede, qui vit de poiſſons, & dont il y a pluſieurs eſpeces. Nous en citerons les plus connues ; enſuite nous donnerons l'hiſtoire du *butor*, autrement dit le *héron étoilé.*

Quant au *flamant*, au *pélican*, à la *grue* & à la *cigogne*, que bien des Auteurs rangent improprement avec le *héron*, voyez à chacun de ces mots.

Le HÉRON GRIS OU CENDRÉ ordinaire, *ardea cinerea major & vulgaris.* C'eſt un oiſeau qui eſt plus petit que la grue & la cigogne. Il a depuis le bout du bec juſqu'au bout des ongles quatre pieds de longueur, & trois pieds juſqu'au bout de la queue, ou environ ; le bec long d'un demi-pied, fort, droit, pyramidal, & d'un vert jaunâtre ou brunâtre, ayant une foſſette gravée depuis les narines juſqu'à ſa pointe, les côtés un peu âpres & dentelés en arriere vers l'extrémité, afin de pouvoir mieux retenir les poiſſons gliſſans dont il ſe nourrit ; les plumes antérieures du ſommet de la tête ſont blanches ; il a une crête noire haute ou prolongée de quatre pouces & demi. Le mâle, que quelques-uns regardent comme d'une eſpece différente, a communément une crête bleuâtre, compoſée de trois plumes longues de huit pouces, pendantes & couchées en arriere :

ces plumes ſont d'un fort grand prix : l'oiſeau s'en défait dans le temps de la mue. Le héron a le menton blanc, le cou cendré, rouſſâtre ; la gorge blanche, tachetée de noir ; le dos lanugineux, couvert de longues plumes cendrées & bigarrées de blanc ; le milieu de la poitrine & le deſſous du croupion un peu jaunâtre ; une grande tache noire au-deſſous des épaules, d'où part une raie noire qui va juſqu'à l'anus ; le plumage des ailes eſt extrêmement long, gris & noir, la queue cendrée & courte ; les jambes très-longues, dégarnies de plumes ainſi que les cuiſſes, & verdâtres comme les pieds ; les doigts ſont fort longs, celui du milieu eſt dentelé ; l'eſtomac eſt lâche & membraneux plutôt que muſculeux, comme dans les animaux carnaſſiers : il a dix-huit vertebres au cou, une ſeule appendice cécale comme dans les quadrupedes : la trachée artere paſſe deux fois en droite ligne par les vertebres du cou avant que d'entrer dans la poitrine.

Le héron ſe nourrit de poiſſons, de grenouilles ; ſouvent il bleſſe d'aſſez grands poiſſons, ſans pouvoir les tirer de l'eau ou les emporter. Ses petits s'engraiſſent d'inteſtins de poiſſons, de chair, &c. Son attitude naturelle eſt d'avoir la tête ramenée entre les deux épaules, & le cou contourné. Ces oiſeaux ſont fort communs en Baſſe-Bretagne : ils volent fort haut, font leurs nids au ſommet des arbres de haute futaie, & leurs nids ſont aſſez ſouvent pluſieurs enſemble, peu éloignés l'un de l'autre : mais c'eſt une queſtion de ſavoir s'ils nichent dans les nids des corneilles, comme *Aldrovande* le rapporte d'après *Polydore*. Les œufs du héron ſont d'un vert pâle tirant ſur le bleuâtre. Le mâle s'accouple en tenant ſes jambes fléchies ſur le dos de la femelle, de façon que ſes pieds ſont à la tête & ſes genoux vers l'anus de la femelle. Il ſe trouve auſſi en Angleterre & en quelques contrées de l'Allemagne des héronnieres comme en France. *Belon* dit que de ſon temps on avoit coutume de faire un commerce conſidérable des petits du héron. Les Modernes ont inventé une maniere de conſtruire certaines loges élevées en l'air le long de quelques ruiſſeaux, ſeulement couvertes à claire voie, & les ont nommées *héronnieres*, parce que les hérons s'accoutument à dreſſer leur aire ſur ces loges ; les petits qui y ſont dénichés ſont très-eſtimés, & donnent effectivement un aſſez bon profit. Les héronneaux ſont plus délicats que les grues, & paſſent pour être une viande royale ; l'ancienne Nobleſſe Françoiſe faiſoit grand cas de ce mets : dans certaines Provinces on en fait d'excellens pâtés qui ſe ſervent ſur les meilleures tables. Les Etrangers n'en font pas tant de cas.

Ariſtote n'a pas eu tort de dire que l'aigle attaque le héron, & que celui-ci meurt courageuſement en défendant ſa vie. Le héron, dont le vol fait le plaiſir des Rois & des Seigneurs, ſe ſentant aſſailli par le ſacre ou par le gerfaut, tâche de gagner le deſſus en volant fort haut, & non en fuyant au loin, & il met ſon bec par-deſſous ſon aile : par cette ruſe il ſe défend aſſez bien contre les oiſeaux de proie, qui ſe fichent ce bec dans la poitrine en voulant attaquer le héron.

Les hérons ſont ſolitaires & ſauvages. Comme ils ont les jambes fort longues, leur habitude pendant le jour eſt de fréquenter le bord des lacs & des fleuves, & de ſe tenir même dans l'eau, où ils font une grande deſtruction de menus poiſſons, de grenouilles & de lézards : leur taille ainſi que leur bec leur ſont très-utiles pour pourſuivre & atteindre leur proie bien avant. Cette poſition leur eſt auſſi avantageuſe pour éviter les inſultes des oiſeaux de proie & des bêtes à quatre pieds. On voit auſſi quelquefois le héron dormir étant perché ſur les arbres. Ses grandes ailes qui paroîtroient devoir incommoder un animal, dont le corps eſt ſi petit, lui ſont d'un ſecours infini pour faire de grands mouvemens dans l'air, & pour pouvoir emporter de lourds fardeaux dans ſon nid, qui eſt quelquefois à une & deux lieues de l'endroit où il pêche.

La graiſſe du héron eſt émolliente & réſolutive ; elle appaiſe les douleurs de la goutte, ſi on l'applique en liniment : on l'eſtime auſſi propre pour éclaircir la vue & ôter la ſurdité. Quelques Pêcheurs en amorcent leurs filets pour attirer le poiſſon.

Le PETIT HÉRON CENDRÉ a la plupart du plumage ſemblable à celui du vanneau, le reſte du dos eſt cendré ; le menton, le goſier la poitrine, le ventre & le dedans des cuiſſes eſt blanchâtre, les ongles ſont noirs, & ceux du milieu dentelés en dehors. *Ray* dit que ce héron de la ſeconde eſpece eſt le *nicticorax* des Allemands, & qu'il eſt ainſi nommé, parce qu'il crie la nuit d'un ton diſcordant, & comme s'il vouloit vomir. *Voyez* CORBEAU DE NUIT & BIHOREAU.

On voit une troiſieme eſpece de *héron cendré*, dont le doigt de derriere eſt plus grand que les autres : dans les plumes de derriere la tête il y a un toupet qui eſt compoſé des plumes faites comme des poils, tant elles ſont menues & délicates : le bas du bec eſt rougeâtre, le plumage cendré, brunâtre ; les grandes pennes des ailes ſont diverſifiées de blanc, celles de la queue ſont fort longues ; les plumes ſcapulaires ſont ſemées de taches longues, noires, rouſſes & blanches, & les cuiſſes rouſſâtres.

Hérons étrangers.

Le HÉRON BLANC, *ardea alba major*, eſt de la grande eſpece ; ſon plumage eſt entiérement blanc ; ſa queue eſt longue ; mais il n'a point de crête, ou au moins elle n'eſt pas apparente ; ſes pieds ſont noirâtres, bleus par le milieu ; le petit doigt a deux articles, le ſecond en a trois, celui du milieu quatre, & le dernier cinq. Cette eſpece de héron qui ſe trouve en Bretagne, à Lincoln en Angleterre, dit *Albin*, & en Amérique, fréquente les marais voiſins de la mer : on trouve auſſi des *hérons blancs* beaucoup plus petits & crêtés, *ardea alba minor :* on les appelle auſſi *garſette*, *garſetta :* ils ont le bec noir, bleuâtre & les pieds verdâtres : on en trouve même dont la tête eſt couleur de ſafran.

Le HÉRON BLEU eſt de la grandeur du héron ordinaire ; ſon bec eſt d'un beau jaune & un peu crochu à ſa pointe ; ſa huppe eſt de couleur plombée. On le trouve à Cayenne.

Le HÉRON BRUN eſt une eſpece de *butor brun.*

Le HÉRON CHATAIN eſt le plus petit de tous les hérons ; preſque tout ſon plumage eſt châtain-ſafrané, ſa queue eſt très-petite, ſes pieds & ſes jambes ſont d'un rouge foncé, la tête & le cou ſont couverts en partie de plumes jaunes.

Le HÉRON CRÊTÉ eſt l'oiſeau connu des Naturaliſtes ſous le nom d'*aigrette.* Voyez ce mot.

Celui d'Amboine eſt une eſpece d'*ibis.* Voyez de mot.

Le HÉRON ÉTOILÉ eſt le *butor*, dont on diſtingue pluſieurs eſpeces & pluſieurs variétés. Nous en donnerons ci-après l'hiſtoire.

Le HÉRON HUPPÉ DE L'AMÉRIQUE a quatre pieds & demi de haut ; il eſt de couleur jaunâtre, brune ; ſes grandes pennes ſont noires : il y a le *héron huppé* de Virginie, celui du Mexique.

Le HÉRON A BEC RECOURBÉ a des couleurs fort agréables : ſes cuiſſes ſont revêtues de plumes, ce qui eſt particulier à cette eſpece de héron : au reſte ce héron eſt peut-être une eſpece de *courlis.* On le trouve en Italie, aux environs de Bologne, ainſi que le *héron tacheté*, *ardea nævia.*

Le HÉRON DE COULEUR POURPRE ſe trouve ſur les bords du Danube ; on le voit auſſi dans le Mexique ; quelquefois il eſt huppé : le *héron noir* ſe voit en Siléſie : le même *à collier* ſe trouve près de Bologne.

Il y a pluſieurs ſortes de hérons remarquables par leur couleur jaune-cendrée

cendrée ou jaune-verdâtre, dont parle le Comte *de Marsigly*, page 20. Les Italiens donnent aussi le nom de *squacio* & celui de *squajotta* à une espece de héron de couleurs diversifiées : il a le bec court & robuste, d'un jaune rouillé. Dans les Iles Antilles il y a deux sortes de hérons, qui different fort peu du héron commun, si ce n'est en une chose très-particuliere qu'on a remarquée dans ces oiseaux : ils ont tous dans la substance de la peau du ventre quatre taches jaunes, larges d'un pouce & longues de deux, & deux autres semblables aux deux cuisses, mais plus épaisses & ameres comme le fiel. Il faut avoir soin de les couper ; cette amertume étant d'une telle force, que si on faisoit bouillir un de ces oiseaux avec d'autre viande, il seroit impossible d'en manger. Les habitans nomment ces hérons *crabiers*, parce qu'ils se nourrissent de crabes. On les trouve dans les anses & dans les îles désertes. Leur chair en daube est un assez bon manger.

Les hérons du Bresil sont le *soco*, le *cocoi*, le *guiratinga* ou le *garza* des Portugais. On trouve aussi des hérons au Bresil, à la Louisiane & la Baie d'Hudson, dont la chair est bonne à manger.

Description du BUTOR, *botaurus.*

Cet oiseau que l'on regarde comme une espece de héron paresseux ou fainéant & poltron, est marqué de taches rouges en forme d'étoiles ; d'où on lui a donné le nom de *héron étoilé*, *ardea stellaris* : on l'appelle aussi BUTOR, *buttorius*, parce qu'il crie le bec plongé dans la boue, & qu'il imite le mugissement du taureau, se faisant entendre d'une demi-lieue. On distingue deux especes de butors, l'une est rougeâtre, & l'autre est huppée.

La chair du premier sent extrêmement le sauvagin. Dans les endroits où il y a beaucoup de poisson, il reste comme immobile sur ses jambes en attendant sa proie : il contracte son cou ; & s'il est surpris par quelque Chasseur qui ne sait pas l'usage qu'il sait fairede son bec pointu, il ne manque pas de le blesser. Le butor huppé est le plus petit de tous les *oiseaux ardés*, c'est-à-dire du genre des hérons. Voici la description du butor ordinaire.

Le butor est un oiseau aquatique, de la grosseur du héron gris : il a environ trois pieds de longueur depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des ongles. Sa tête est petite & étroite ; le sommet est noir, la

gorge & les côtés du cou ſont rouſſâtres, avec des taches noires & régulieres; le cou eſt couvert de grandes plumes; de ſorte que l'oiſeau paroît plus court & plus gros qu'il ne l'eſt en effet. Tout le plumage de cet oiſeau eſt fauve ou d'un roux tacheté de noir; la queue eſt très-courte & petite; le bec eſt droit & fort, pyramidal, très pointu, tranchant des deux côtés & de couleur verdâtre; la mâchoire inférieure entre dans la ſupérieure; l'iris des yeux eſt jaunâtre; l'ouverture de la bouche fort ample, elle s'étend juſqu'au-delà des yeux, de ſorte qu'ils paroiſſent être dans le bec: les oreilles ſont grandes, les jambes non emplumées au-deſſus de l'articulation; les pieds verts, les doigts alongés, les ongles longs & forts; le doigt extérieur, qui tient au doigt du milieu, a le côté intérieur dentelé comme dans tous les autres oiſeaux de ce genre. Ils ſe ſervent de ces pointes pour retenir les anguilles & les autres poiſſons gliſſans.

Le butor fait trois ou cinq ou ſept œufs arrondis, blanchâtres, tiquetés de vert; ſon nid eſt fait en terre ſur une touffe de jonc. Cet oiſeau ſe cache dans les joncs des marais; ſouvent il ſe tient dans des buiſſons la tête levée. Il commence à chanter ou meugler en Février; ce triſte & groſſier ramage finit dès que le temps de ſes amours eſt paſſé. Dans l'automne, après le couché du ſoleil, les butors ont coutume de prendre l'eſſor à une grande diſtance, & s'élevent à perte de vue en décrivant une ligne ſpirale. Il y a auſſi le *butor de la baie d'Hudſon & du Breſil*, tacheté ou ſtrié de blanc: le même, de la petite eſpece, fréquente les rivages du Danube. Le *butor tacheté de blanc*, & ſurnommé le *pouacre*, a le plumage ardoiſé; il eſt très-friand de grenouilles. Dans le Royaume de Congo il y a des eſpeces de butors & de hérons qui ſont gris: on les y appelle *oiſeau royal.*

HÉRON DE MER. Nom que l'on donne à l'*eſpadon* ou *poiſſon à ſcie.* Voyez ce mot à l'article BALEINE. Le nom de *héron de mer* conviendroit mieux au *dauphin* ou au *marſouin.*

HERPES MARINES. *Voyez* ÉPAVES DE MER.

HÉTICH, *rapum Americanum.* Eſpece de rave ou de navet d'Amérique. Cette racine a environ un pied & demi de longueur, & eſt groſſe comme les deux poings: elle eſt fort bonne à manger; elle fait une des principales nourritures du pays; car, étant cuite, elle eſt de fort bon goût. Cette plante n'a pas de ſemences apparentes; ſes feuilles ſont rampantes, & reſſemblent à celles des épinards. On coupe des morceaux de

la racine, qu'on plante en terre, & qui produisent autant d'autres *hétichs*. C'est une espece de *batatte*. Voyez ce mot.

HÊTRE, FAU, FOUTEAU ou FAYARD, en latin, *fagus*. C'est un arbre de forêt, des plus grands & des plus beaux. Il paroît qu'il n'y en a qu'une seule espece, quoique quelques-uns en distinguent deux especes; savoir, le hêtre blanc ou de montagnes & le rouge, ou le hêtre de plaine. Ils se fondent sur la différence de la couleur des écorces; différence sur laquelle on ne peut point s'appuyer, car les arbres varient souvent de couleur, suivant les positions, & selon que l'air circule plus ou moins facilement autour de leurs tiges, ou suivant la nature du terrain qui les produit. L'influence de l'atmosphere est si considérable, que les Marchands d'arbres observent que la couleur des écorces des arbres qu'ils transportent de leurs pepinieres de la campagne dans les jardins de ville change absolument.

Le hêtre porte deux sortes de fleurs, des mâles & des femelles: les fleurs mâles sont composées d'étamines, & forment par leur assemblage un chaton sphérique: les fleurs femelles qui se trouvent sur la même tige, sont composées d'un calice, dans l'intérieur duquel est un pistil. Ce calice ou embryon se change en un fruit épineux, dur comme du cuir, & relevé par quatre côtes, dans l'intérieur desquelles sont contenues quatre semences triangulaires, appellées *faines* ou *fouesnes*, dont la moelle est blanche. Les feuilles de cet arbre sont plus petites que celles du coignassier, d'un beau vert très-luisant, minces, douces au toucher, sans dentelures, légérement ondées sur les bords, & rangées alternativement sur les branches: elles ont de la fermeté; ce qui est peut-être cause qu'elles sont peu attaquées par les insectes. L'arbre en général a une très-belle forme, & ses branches sont souples; ce qui le rend propre à en faire des avenues ou des salles d'automne. Sur la fin de cette saison, les feuilles qui restent sur l'arbre jusqu'aux gelées prennent une couleur rouge pittoresque. Comme cet arbre est susceptiple de prendre diverses formes sous le croissant, il est aussi propre que les charmes à faire des belles palissades; son écorce pour l'ordinaire est unie & blanchâtre.

Cet arbre, d'une très-grande utilité, croît assez volontiers dans toutes sortes de terrains, mais avec plus ou moins de promptitude, selon que le sol lui est plus approprié. En général, le hêtre croît plus vîte, & devient plus beau dans une terre légere & humide; il croît même dans le pur sable, pourvu qu'il soit humide. On le voit réussir aussi, dit M. *Ellis*, dans des terres crayonneuses, pierreuses & glaiseuses, pourvu qu'on le plante en

haie. Quoique le hêtre fournisse un bois dur, il croît cependant fort vîte, même du double plus promptement que le chêne : ce qui est digne de remarque; car on a observé en général, qu'il y a un rapport entre la durée de l'accroissement & la dureté du bois. Cet arbre croît lentement dans les 10 premieres années; il croît ensuite une fois plus vîte, environ jusqu'à la soixantieme année où il commence à dépérir : quoiqu'il grossisse encore alors à l'extérieur pendant quelques années, il commence à pourrir dans l'intérieur.

La nature & la qualité du hêtre varient, ainsi que celles des autres arbres, suivant la nature des différens terrains.

C'est ainsi que, selon les observations insérées dans un Mémoire de la Société d'Agriculture de Berne, tous les arbres qui croissent dans des lieux rudes, secs, & dans un air libre & froid, ont un bois compact, sec, souple & dur; mais ceux qui croissent dans une terre grasse, humide & basse, & dans un air épais & humide, ont un bois gras, épais & spongieux, qui n'est pas de durée, plus sujet à pourrir & moins estimé des ouvriers.

Lorsqu'on veut former un bois de hêtre, on le peut faire en semant la *faine* ou *jouesne*, qui est la semence du hêtre, après avoir eu soin auparavant de la faire tremper dans des eaux de fumiers, qui lui communiquent un goût désagréable, & l'empêchent d'être mangée par les mulots. On prépare la terre par des labours; & avec la faine on seme de l'avoine ou de l'orge, qui procure au jeune plant une ombre favorable, & récompense le Cultivateur de son travail & de ses peines. On peut établir aussi un bois de hêtre par le moyen de jeunes plants que l'on trouve facilement dans les forêts; plus le plant est jeune, plus il est facile à transplanter. Comme cet arbre est très-beau, & fait un très-bel effet dans les avenues, l'Auteur du Mémoire que nous venons de citer, a fait, d'après ses propres expériences, une observation très-intéressante, qui est que, lorsqu'on veut les disposer dans des avenues, les pieux que l'on met aux pieds des jeunes arbres pour les étayer contre la violence des vents, ou pour aider à leur alignement, doivent toujours être plantés du côté du Sud. En cet état ils rendent, dit-il, aux arbres plus de service qu'on ne pense, attendu que les vents du Nord, même dans les climats froids, ne font point autant de tort aux arbres nouvellement plantés, que le soleil du Midi en été.

Le bois de hêtre dont on fait usage pour un si grand nombre de choses

utiles, comme nous aurons lieu de le voir, pourroit être même substitué au chêne dans les pays où celui-ci manque, si on pouvoit trouver un moyen de le préserver des vers. La consommation & la disette du chêne, dit l'Auteur du Mémoire, a fourni aux Anglois la premiere idée d'y substituer un autre bois. Le hêtre qui est généralement un bel arbre, & dont le bois est dur, attira l'attention de quelques-uns de leurs Physiciens pratiques : ils tâcherent de découvrir l'origine du ver auquel le bois de hêtre est plus sujet qu'aucun autre, & un moyen pour l'en garantir. Leurs recherches ne furent point inutiles. *Ellis*, dans sa préparation des bois de charpente, indique les moyens propres à garantir ce bois des vers : il a observé que les bois étoient d'autant plus attaqués par les vers, qu'ils contenoient plus de seve : il a donc cherché les moyens de faire sortir la seve du bois ; & il y a réussi en faisant tremper le bois de hêtre dans l'eau. On garantit aussi ce bois des vers, en l'exposant à la fumée, & en le brûlant jusqu'à ce qu'il s'y forme une légere croûte noire. En réunissant ces méthodes pour la préparation de ce bois, il peut devenir propre alors pour la charpente & dans l'air & dans l'eau ; honneur, comme le dit *Ellis*, qui lui a été en effet décerné juridiquement en Angleterre.

On fait usage en Angleterre de ce bois ainsi préparé, dans la construction des vaisseaux pour les bordages & les ponts pour lesquels il faut un bois droit & uni. Lorsque le bois de hêtre est bien privé de sa seve, il est fendant & cassant ; mais tant qu'il en conserve un peu, il est pliant & fait ressort ; aussi est-il d'un excellent usage pour les brancards des chaises de poste, & pour les rames des bâtimens de mer. Il y a peu de bois d'un service aussi étendu dans l'économie : on en fait des jantes de roues & des affuts de canon. Comme il se travaille très-bien, les Menuisiers en meubles en font beaucoup d'usage, ainsi que les Ebénistes. Il seroit sans doute très-avantageux que nos ouvriers employassent la méthode Angloise pour garantir les meubles de la piqûre des vers. On observe tous les jours que les pelles, sabots, atteles de collier & autres ouvrages qu'on en fait & que l'on a exposés à la fumée, qui donne à ce bois une couleur assez agréable, ne sont point si-tôt attaqués par les vers. Les Layetiers, les Boisseliers font une grande consommation des planches minces de hêtre, ainsi que les Gaîniers & les Fourbisseurs. Le Tourneur en fait beaucoup d'ouvrages : on fait avec ce bois des copeaux pour éclaircir le vin.

M. *Duhamel* dit que c'est encore avec ce bois qu'on fait les manches de couteau, que l'on appelle *jambette*. Quand le manche est dégrossi, on le

met ſous une preſſe dans un moule de fer poli, qu'on a fait chauffer, & que l'on a frotté d'huile. Ce bois entre dans une eſpece de fuſion ou d'amolliſſement. Une portion du bois s'étend entre les deux plaques de fer qui forment le moule, comme ſi c'étoit une eſpece de métal, & le manche ſort du moule bien formé, très-poli, après y avoir acquis beaucoup de dureté, & y avoir pris une couleur aſſez agréable. En cet état il n'eſt plus poſſible, dit-il, de reconnoître le grain du bois de hêtre.

La ſaveur des ſemences de hêtre, eſt preſqu'auſſi agréable que celle des noiſettes. Quoique très-bonnes aux animaux, & particuliérement aux pourceaux & aux pigeons, on dit qu'étant mangées vertes elles cauſent aux hommes une eſpece d'ivreſſe. On engraiſſe des milliers de cochons dans les bois de Breſſe avec cette ſemence, ſur-tout lorſque le gland coule, comme cela arrive très-ſouvent. M. *Bourgeois* dit cependant que le lard n'eſt ni auſſi ferme, ni auſſi bon que celui des cochons engraiſſés avec le gland ou le grain. L'huile qu'on retire des ſemences du hêtre eſt très-douce, & a beaucoup de rapport avec celle de noiſette. M. *Iſnard*, dans les Mémoires de l'Académie, prétend que l'huile de faine nouvellement exprimée cauſe des peſanteurs d'eſtomac ; mais qu'elle perd cette mauvaiſe qualité en la conſervant un an dans des cruches de grès, bien bouchées, que l'on enterre. Les Parfumeurs s'en ſervent quelquefois : on en fait auſſi de l'huile à brûler.

HIBOU. Oiſeau nocturne nommé *chat-huant*, parce qu'il ſe nourrit de ſouris comme les chats, & qu'il jette un cri lugubre pendant la nuit. Il y a pluſieurs eſpeces ou variétés de hibous, que la plupart de nos Lexicographes ont confondues ou embrouillées ſous le nom de *chouette*, de *duc*, de *freſaie*, de *chevêche*, de *hulotte*, de *hibou* & de *chat-huant*. Le mot *ſtrix*, comme le dit M. *Linnæus*, doit être le nom générique de tous les oiſeaux nocturnes ; & celui de *noctua*, avec une épithete, diſtingue les différences, ainſi que le mot *accipiter*, eſt le nom de tous les oiſeaux de proie en général. Le mot *aſio* convient au *hibou cornu* ou *à oreilles d'âne* ; c'eſt le *moyen duc* : celui de *bubo* à tous les *ducs*, avec une épithete pour en diſtinguer la grandeur & la variété ; celui de *noctua aurita* à la *chouette* à oreilles ; celui d'*aluco* à la *chouette* ; celui d'*ulula* à la *chevêche* ou à la *hulotte* ou *huette* ; celui de *noctua templorum alba* à la *freſaie* ou *effraie* ; cette remarque n'eſt pas hors de propos pour ce que nous avons dit à chacun de ces mots, que l'on peut conſulter.

On donne en François le nom de *hibou* à différens oiſeaux nocturnes

du rang des oiſeaux de proie. Une ſingularité dans ces animaux, eſt qu'on ne peut appercevoir aucun mouvement dans le globe de l'œil; ils clignent les yeux en faiſant deſcendre lentement la paupiere de deſſus ſur celle d'en bas comme font tous les oiſeaux de rapine : il y a au fond de l'œil du hibou une cloiſon qui ſépare les deux yeux, quoique fort mince, elle eſt entiérement oſſeuſe, en quoi elle differe de celle du coq-d'inde. Le bec de cet oiſeau eſt crochu & noirâtre : ſi on fait tremper dans l'eau le bec pendant vingt-quatre heures, le noir diſparoîtra ou s'enlevera facilement comme dans toutes ſortes d'oiſeaux dont le bec eſt de cette couleur. La cavité du crâne du hibou eſt grande & contient un grand cerveau; le trou par où ſort la moelle allongée n'eſt pas au bas de l'occiput comme dans le coq-d'inde, dans l'oie & dans le canard; il eſt à la partie inférieure poſtérieure de la baſe du crâne comme dans l'homme. Nous répétons ici que le *hibou* ordinaire & la *chevêche* n'ont point de cornes ou bouquets de plumes aux oreilles; mais ils ont comme une couronne de plumes qui leur entoure le devant de la tête, & le deſſous de la gorge en forme de collier. Les yeux du hibou ſont noirs & fort ſaillans; le ventre eſt blanc, les pieds velus, le dos plombé & moucheté; ſes ailes ſont ſi grandes qu'elles excedent la longueur de la queue. Cet oiſeau eſt fort maigre, il fait beaucoup de mines de têtes; il vole de travers & ſans faire de bruit, & crie la nuit en huant, ou d'une maniere lugubre : il fait ſa nourriture de ſouris, & en vomit toujours les poils & les os. Quand le hibou eſt attaqué, il ſe met à la renverſe & ſe défend avec ſes ongles crochus, comme font les autres oiſeaux de nuit. Cet oiſeau ſe retire dans le creux des arbres & dans les maiſons abandonnées.

Dans la Baie d'Hudſon ſe trouvent le *hibou couronné* & le *hibou blanc*. M *Anderſon* dit qu'on voit en Iſlande des *hibous à cornes* & des *hibous de rochers*; ſi on leur lâche un pigeon, un d'entr'eux ſe jette auſſi-tôt d'en haut ſur lui, & après lui avoir arraché quelques plumes, il lui mange d'abord le cœur à travers le dos, enſuite les entrailles, & en dernier lieu la chair. A la Martinique on voit une eſpece fort ſinguliere de hibou : cet oiſeau que les habitans nomment *coché*, fait un cri qui exprime ſon nom. M. *Briſſon* fait mention du *hibou d'Amérique*, du *hibou du Breſil*, & du *hibou du Mexique*. Le hibou étoit chez les Romains un oiſeau de mauvais augure : chez les Athéniens il étoit en grande vénération; Minerve leur protectrice étoit repréſentée avec cet oiſeau

à la main comme symbole de la prudence, parce qu'il marche surement dans les ténébres.

HIEBLE ou HIABLE. *Voyez* YEBLE.

HIPPOCISTE. Plante parasite qui croît sur le ciste, & de laquelle on retire le suc d'hippociste. *Voyez* CISTE.

HIPPELAPHE ou CHEVAL-CERF. *Voyez à la suite du mot* CERF.

HIPPOBOSQUE. Nom donné à une famille d'insectes, parmi lesquels on distingue la *mouche à chien*, la *mouche arraignée*. Voyez ces mots.

HIPPOCAMPE ou CHEVAL-MARIN, *hippocampus*. Est une espece de petit poisson marin qui ne vaut rien à manger. On le trouve dans les ports de mer: il est long de six pouces, & gros comme le doigt: il a la tête & le cou à peu-près faits comme ceux d'un cheval; un bec long & creux comme un flageolet; deux yeux ronds, & deux arêtes sur les cils qui paroissent comme des cheveux quand il est en mer; son front est sans poils, le devant de sa tête & le dessus de son cou sont couverts d'especes de filets qui lui servent comme de *tentacula;* les femelles n'en ont point, elles n'ont que le devant de la tête velu. Il porte une nageoire sur le dos; son ventre est blanchâtre, gros & enflé, la femelle est encore plus ventrue: la queue de ces animaux est quarrée, & quelquefois recourbée comme un crochet; tout leur corps est couvert de petits cercles cartilagineux & pointus, d'où sortent de petits aiguillons; les cercles sont attachés l'un à l'autre par une peau déliée qui est de couleur brune avec quelques taches blanches: quand le cheval marin est mort, tous ses filets tombent; & à mesure que ce poisson se desseche, on lui fait prendre ordinairement la figure d'une S romaine. C'est sous cette forme qu'on le voit dans les cabinets des Curieux.

On trouve des hippocampes plus grands que le précédent, & à criniere. Il y en a qui n'ont point d'aiguillons & peu d'anneaux; d'autres enfin qui n'ont point d'aiguillons, mais beaucoup de cercles ou d'anneaux: on en compte à leur queue jusqu'à trente-cinq.

La plupart des Auteurs disent qu'il sort du ventre de cette sorte de poisson un venin, dont le remede est d'avaler du vinaigre dans lequel on aura fait mourir une seche, animal qui se dérobe aux yeux des Pêcheurs en jetant une liqueur noire comme de l'encre; *voyez au mot* SECHE. On prétend que l'hippocampe est bon contre la morsure des chiens enragés.

HIPPOLITHE, *hippolitus*. Nom qu'on donne à la pierre ou bézoard de cheval, laquelle se trouve dans la vésicule du fiel, ou dans les intestins

testins, ou dans la vessie de cet animal. Elle est ordinairement grosse comme le poing; mais il s'en trouve de plus grosses, & plus ou moins arrondies : elle est grisâtre, composée de couches circulaires. *Voyez au mot* Bézoard ou Calcul.

Il s'engendre aussi quelquefois des pierres dans les mâchoires & dans d'autres parties des chevaux. *Lémery* dit qu'il y a même lieu de penser que la plupart des maladies qui arrivent aux chevaux, & auxquelles les Maquignons ni les Maréchaux ne connoissent rien, viennent de ces pierres, qui ayant été engendrées & formées dans quelques-uns des visceres de l'animal, y causent des obstructions naturelles qui les font périr.

On prétend que l'hipolithe est sudorifique, qu'elle résiste au venin, tue les vers, & qu'elle arrête le cours de ventre.

HIPPOMANE, *hippomanès.* C'est un corps que les Anciens disoient être de la grosseur d'une figue sauvage, de couleur noire, & adherent à la tête du poulain nouvellement né. L'opinion commune étoit que si la jument ne dévoroit pas elle-même l'hippomane, elle abandonnoit le poulain. On regardoit aussi ce corps comme la matiere principale d'un philtre extrêmement puissant. Cette opinion étoit si accréditée du temps de *Juvenal*, qu'il n'a pas hésité d'attribuer une grande partie des désordres de Caligula à une potion que sa femme lui avoit donnée à prendre, & où elle avoit fait entrer un hippomane entier. Des observations solides & dénuées de préjugés, ont fait connoître la fausseté de ces divers sentimens avancés par les Anciens.

On doit distinguer deux sortes d'hippomanes. Le premier est une liqueur qui sort des parties naturelles de la jument pendant qu'elle est en chaleur; le second est une matiere qui a diverses formes, qui est composée de petites lames dans toute son étendue, & qui n'a point l'air d'être un corps organisé, mais simplement un suc épaissi, ainsi que s'en est assuré M. *Daubenton.* Cette matiere est le sédiment d'une liqueur qui se trouve dans une cavité qui est entre l'amnios & l'allantoïde : ainsi ce corps n'est point placé sur le front du poulain, & la jument ne nourrit pas moins son petit, quoiqu'on ait enlevé l'hippomane.

Quant à leffet de ce philtre redoutable, si vanté par les Démonographes & les vieilles femmes qui se font passer pour sorcieres, on est en droit de douter de sa possibilité. Voyez l'*Histoire de l'Académie des Sciences, année* 1751.

On voit dans le Cabinet du Jardin du Roi des hippomanes de diffé-

rentes grandeurs, conservés dans l'esprit-de-vin. On donne le nom d'*hippomanès végétal* à la semence de la *pomme épineuse*, & au fruit du *mancelinier*. Voyez ces mots.

HIPPOPHAES, est un arbrisseau qui croît dans la Morée, aux lieux sablonneux de la mer & des torrens des Alpes : il est garni d'épines fort dures, & de feuilles qui ressemblent à celles de l'olivier, mais qui sont plus longues, plus étroites & plus tendres. Ses sommets se répandent en rond, en forme de chevelure blanche. Sa racine est grosse, longue & remplie d'un suc laiteux très-amer & d'une odeur forte : ses fleurs sont en grappes, placées dans les aisselles des feuilles : les fleurs mâles sont, dit M. *Deleuze*, à quatre étamines, soutenues par un calice à deux feuilles, les fleurs femelles, placées sur d'autres pieds, n'ont qu'un pistil, auquel succede une baie qui ne contient qu'une semence.

Le suc de l'hippophaës est purgatif : les foulons du pays se servent de cet arbrisseau.

HIPPOPOTAME ou CHEVAL DE RIVIERE, *hippopotamus*. Est une espece d'animal amphibie à quatre pieds, qui habite plus dans l'eau que sur terre, qui tient extérieurement du cheval & du bœuf, mais dont le caractere principal est d'avoir quatre doigts ongulés à chaque pied, & à chaque mâchoire quatre dents incisives, dont les supérieures sont séparées par paires, & les inférieures paroissent en avant parallelement à la mâchoire ; les deux du milieu sont beaucoup plus longues que celles du côté. M. *Brisson* dit que l'hippopotame a en tout quarante-quatre dents ; savoir huit incisives, quatre canines & trente-deux molaires : ces dernieres dents sont comme de l'ivoire ; leur figure est quarrée, elles ressemblent assez aux dents machelieres de l'homme ; les canines sont fort dures, très-longues & arquées, de même que les défenses du sanglier. Cet animal a depuis la tête jusqu'à la queue treize pieds de long ; le diametre horizontal de son corps a quatre pieds & demi : sa tête a deux pieds & demi de large & trois pieds de longs ; l'ouverture de sa bouche un pied ; ses jambes ont trois pieds & demi de long, depuis le ventre jusqu'à terre, & trois pieds de tour. Ses pieds sont très-gros, fendus en trois, formant quatre doigts environnés par-tout d'un ongle & d'une forme de talon, qui fait comme une cinquieme division. Son museau est gros & charnu : il a les yeux assez petits & à fleur de tête, les oreilles minces & longues de trois pouces. Sa queue, qui a un pied de long, est grosse à son origine, & se termine tout-à-coup en pointe : sa peau est très-épaisse, dure, & d'une couleur

obscure, unie & luisante quand l'animal est dans l'eau : il n'a que peu ou point de poil, excepté au bout de la queue & au museau, où il a une moustache semblable à celle des lions & des chats.

On voit dans le Cabinet de Leyde, un hippopotame qui nous a paru assez conforme à cette description. On voit aussi une tête de cet animal, dont la peau est tannee, au Cabinet des Augustins de la Place des Victoires à Paris. Dans l'un des Cabinets d'Histoire Naturelle du Château de Chantilly, il y a un jeune hippopotame bien conservé & l'ossature entiere de la tête d'un assez gros cheval de riviere. Cette espece d'amphibie se trouve dans le Nil, (*equus noliticus*) dans le Niger, dans la riviere de Gambie, même dans l'Indus en Asie, mais généralement dans toutes les rivieres des côtes de l'Afrique : il peut marcher au fond des eaux comme en plein air, & commme il n'est pas véritablement amphibie, il est obligé de venir respirer souvent sur l'eau : il dort dans les roseaux, sur le bord des rivieres : il n'est pas rare d'en rencontrer qui pesent jusqu'à quinze cents livres. Leurs dents sont d'une dureté extrême ; leur cri sur terre & à la surface de l'eau est une sorte de hennissement ; leur vue est perçante & leur regard terrible. Les pieds & les dents de cet animal sont les seules armes dont la Nature l'a pourvu ; sa course n'est pas assez vîte pour attraper un homme aussi léger que le sont les Negres : c'est ce qui les rend assez hardis pour l'aller attaquer à terre. On a soin de lui barrer le chemin qui tend aux rivieres ; car souvent il cherche moins à se défendre qu'à regagner le séjour des eaux : mais lorsqu'il est dans l'eau, il propose volontier sa revanche ; car il nage assez vîte, & tâche de se placer de maniere à excer toute sa force. Il entre peu dans la mer ; il préfere l'eau douce, sur-tout celle qui coule dans des prairies & des terres cultivées.

Il paroît que le requin & le crocodile redoutent l'hippopotame, car on ne les a point encore vus mesurer leurs forces avec lui. La peau du cheval de rivere est extraordinairement dure sur le dos, ainsi que sur la croupe, sur le cou & le dehors des cuisses : les balles de mousquet ne font que glisser dessus, & les fleches y rebroussent ; mais elle est moins dure & moins épaisse sous le ventre & entre les cuisses : c'est aussi dans ces endroits-là, que ceux qui ont des armes à feu, des fleches & des sagayes, tâchent de le frapper. Cet animal a la vie dure, & ne se rend pas aisément. Les Européens qui vont à cette chasse tâchent de lui casser les jambes avec des balles ramées ; & quand il est une fois à terre, ils

en ſont en quelque ſorte les maîtres. Les Negres qui attaquent le couteau à la main les crocodiles & les requins, n'oſent pas ſe jouer ainſi aux chevaux de riviere. Si cet animal a été bleſſé dans l'eau avec une lance, il dreſſe & ſecoue les oreilles, il jette auſſi-tôt des regards menaçans) ſes yeux paroiſſent rouges & enflammés, il ſe tourne & s'élance avec furie ſur le bâtiment où il voit ſes ennemis, & en enleve quelquefois avec les dents des morceaux de bois ou des planches aſſez conſidérables; dans ces momens de colere, ſouvent il frappe ſes dents l'une contre l'autre, il en fait ſortir des étincelles; c'eſt ce qui a donné lieu aux Anciens de feindre que cet animal vomiſſoit du feu; quelquefois il y fait un ſabord d'un coup de pied : ſi c'eſt une chaloupe, il la fait virer, quelque grande qu'elle ſoit. Nous avons dit ci-deſſus que l'hippopotame dort dans les roſeaux & halliers ſur le bord des rivieres; comme il ronfle très-fort, c'eſt-là qu'il ſe trahit & qu'il avertit ceux qui le cherchent, du lieu où il repoſe : dans cette ſituation, il eſt aiſé à ſurprendre & à tuer; mais il faut y aller ſans bruit, car ſon ouie eſt très-fine. Les Pêcheurs redoutent cet animal qui ne ménage pas leurs filets, ni leur poiſſon, ainſi que les autres animaux qu'il peut ſurprendre : les Negres diſent que ce vivipare a plus d'averſion pour les blancs que pour les noirs.

Les femelles du cheval de riviere font leurs petits à terre : elles leur y donnent à teter, & les y élevent : elles marchent derriere eux pour les défendre, & apprennent à ces nouveaux nés à ſe jeter à l'eau au moindre bruït. On prétend que la portée eſt de quatre petits : on ignore la durée de leur geſtation.

Les Negres d'Angola, de Congo, de la Mina, & des côtes orientales d'Afrique, regardent le cheval de riviere comme un diminutif de quelque eſpece de divinité : ils l'appellent *fetiſo*. Ils le mangent pourtant, quand ils peuvent en attraper, & ne s'en font pas plus de ſcrupule que les Egyptiens, qui mangeoient leurs ciboules & leurs oignons, qu'ils avoient mis au rang de leurs dieux.

Au rapport du P. *Labat*, cet animal qui eſt fort ſanguin, ſe phlébotomiſe d'une maniere ſinguliere : pour cette opération, il cherche un coin de rocher aigu & tranchant, & s'y frotte vivement, juſqu'à ce qu'il ſe ſoit fait une ouverture ſuffiſante pour laiſſer couler ſon ſang : il s'agite même quand il ne ſort pas à ſon gré; & quand il juge qu'il en a tiré ſuffiſamment, il va ſe coucher dans la vaſe, & ferme ainſi la plaie qu'il s'eſt faite. Si le fait eſt vrai, cette eſpece de Chirurgien demi-amphibie

feroit préfumer que l'art de la faignée eft de toute antiquité, & qu'elle eft dans l'ordre de la nature.

On fe fert de la peau du cheval de riviere pour faire des boucliers & des rondaches : lorfqu'elle eft feche & bien étendue, elle eft à l'épreuve des fleches, des fagayes & des balles. Les Portugais emploient cette peau aux mêmes ufages que celle des bœufs, & elle eft infiniment meilleure quand elle eft bien apprêtée : on dit que les Peintres Indiens emploient le fang de cet animal parmi leurs couleurs. Les groffes dents où défenfes font fort recherchées par les Opérateurs & tous ceux qui fe mêlent d'arracher les dents & d'en remettre d'artificielles : ils ont éprouvé que la couleur de celles-ci ne jaunit point comme l'ivoire, qu'elles font beaucoup plus dures, & par conféquent d'un meilleur ufé : en effet quand on frappe ces dents avec un morceau d'acier, il en réfulte des étincelles comme par le moyen d'une pierre de fable : on en fait auffi de petites plaques minces, que lon perce en deux endroits, afin d'y paffer un ruban ; c'eft une amulette que bien des perfonnes portent contre la crampe, la goutte fciatique & les hémorragies, mais qui certainement ne leur eft pas d'un grand fecours.

La chair de l'hippopotame eft-très eftimée au Cap de Bonne-Efpérance, on l'y vend douze à quinze fous la livre, foit rôtie, foit bouillie ; c'eft un manger délicieux pour les habitants, même pour les Negres & les Portugais de toutes les rivieres, depuis le Niger jufqu'au Nil. Cette chair eft pour l'ordinaire très-graffe & très-tendre : elle a un petit goût & une odeur qui tiennent du fauvageon. La graiffe de cet animal fe vend autant que fa chair. Quoique l'hippopotame foit un faux amphibie, les Portugais n'ont pas laiffé que de le déclarer poiffon, apparemment afin d'en pouvoir manger en tout temps.

Le cheval de riviere, comme nous l'avons dit, fe nourrit de chair de poiffon ; mais dans l'occafion, il va auffi paître l'herbe dans les campagnes ; il aime fur-tout le riz, le maïs, le millet, les pois, les melons & autres légumes qu'on cultive en ce pays-là, & dont il eft grand mangeur. Les Negres, qui font contraints de faire leurs lougans (terres qu'ils enfemencent) aux environs des rivieres, afin de jouir de la fraîcheur & & de la graiffe de la terre, qui fe trouvent, difent-ils, communément en ces endroits, font obligés de garder ces champs jour & nuit, & d'y faire bien du bruit & du feu, afin d'en éloigner les chevaux de riviere & les éléphans.

HIPPRO. *Voyez au mot* Peuplier.

HIPPURIS. *Voyez à la suite des mots* Conferva & Presle.

HIPPURITE, *hippurites corallinus.* C'est un polypier composé de cônes turbinés, comme empilés les uns dans les autres : les jointures des articulations croissent & décroissent, comme on le voit au *sparganium.* L'hippurite fossile est commun en Gothie & en Suisse, & n'est qu'une espece de coralloïde fossile, tubulée & articulée comme la prêle cannelée ou sillonnée, quelquefois elle est rayée & étoilée à l'extrémité ; les hippurites entiers sont rares. Les fragmens d'hippurites présentent la forme d'une racine de bryone, ou d'une colonne spirale, ou d'une corne de belier. Pour l'intelligence de cet article, *lisez les mots* Corail, Corallines, (où l'on trouvera celui de Litophyte) & Madrépore.

HIRONDELLE, *hirundo.* Nous connoissons en Europe cinq especes d'hirondelles ; savoir, 1°. l'*hirondelle de cheminée*, qui a le ventre blanc & le dos noir ; 2°. la *grande hirondelle* qu'on nomme vulgairement *grand martinet ;* 3°. l'*hirondelle de fenêtre* ou à *cul blanc*, que quelques-uns appellent *petit martinet* ; 4°. l'*hirondelle de riviere* ou *de rivage* ; 5°. le *tette-chevre*, dit en Sologne *chauche branche*, plus connu sous le nom de *crapaud-volant*, &c. Les marques caractéristiques de ces oiseaux, sont d'avoir la tête grande ; le bec court, un peu courbé, aminci vers le bout, applati à sa base, avec une ouverture grande & propre à avaler les mouches & les autres insectes qu'ils prennent en volant. Ils ont les pieds courts & petits, car ils ne marchent pas beaucoup : leur queue est longue & fourchue. Nous allons donner une histoire plus détaillée de l'hirondelle vulgaire, afin que le lecteur ait une idée suffisante de la configuration de cette espece d'oiseau : nous finirons cet article par la citation de quelques especes étrangeres, & enfin par un exposé des particularités que les Naturalistes en ont remarquées.

L'Hirondelle domestique ou de ville ou de cheminée, *hirundo vulgaris, aut domestica,* pese à peine une once : elle a six à sept pouces de long, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, & près d'un pied d'envergure : elle est d'une grosseur mitoyenne entre le petit & le grand martinet. Son bec est court, noir, fort large près de la tête, pointu par le bout : l'ouverture en est très-ample : sa langue est fendue en deux : ses yeux un peu grands, sont fournis de membranes clignotantes : l'iris est de couleur de noisette ; ses pieds sont courts & noirâtres ; son plumage est d'une fort belle couleur bleue foncée rougeâtre : elle a une

tache ſanguine, obſcure au menton ; ſa poitrine & ſon ventre ſont blanchâtres, avec quelque rougeur, & ſa queue eſt fourchue.

Cet oiſeau a un gazouillement aſſez agréable, & qui approche du chant : c'eſt principalement de grand matin, dans les longs jours qu'il chante ; mais il ennuie bientôt par ſa monotonie : on ne le peut tenir en cage ni en voliere. On lui trouve quelquefois dans le ventricule pluſieurs petites pierres tranſparentes, inégales, rougeâtres, groſſes comme une lentille ; on prétend qu'elles ſervent, ou pour aider la trituration de ſes alimens, ou pour nétoyer ſon eſtomac : on s'en ſert pour mettre dans les yeux lorſqu'on veut en faire ſortir quelque ordure qui y eſt entrée. Cette eſpece d'hirondelle fait ſon nid dans les cheminées ; ce nid eſt couvert en forme de panier. Sa couvée eſt de cinq à ſix œufs tout blancs. *Villughby* dit que ſur la fin de Septembre, il a vu une grande quantité de ces oiſeaux, quoique maigres, au marché de Valence en Eſpagne. Il n'y a point d'oiſeau qui vole avec tant d'agilité que l'hirondelle : ſon vol eſt auſſi tortueux que rapide : elle a de fortes ailes : auſſi ſe fiant à ſon vol, elle entre familiérement dans les maiſons, & fait hardiment, comme nous venons de le dire, ſon nid, ou au plancher ou aux cheminées, & dans les endroits où les chats, les rats & les oiſeaux de rapine ne ſauroient aller ; elle le bâtit de chaume, de foin & de paille, en prenant toujours une becquetée de boue avec chaque brin de chaume, afin de mieux maſtiquer le tout enſemble : elle lie ſon ouvrage, comme un Maçon. Quand le nid eſt bien uni en dedans, elle y apporte des plumes & toutes ſortes de matieres molles. Elle mange en volant, & on ne la voit guere deſcendre ſur terre pour prendre ſa nourriture : elle a les pieds trop courts & trop foibles pour pouvoir marcher, auſſi marche-t-elle aſſez mal, & fort rarement.

On prétend que les hirondelles font deux couvées par an, & lorſque la premiere s'envole, elle cherche dans le voiſinage une mare ou un étang où il y ait beaucoup de roſeaux, pour paſſer les nuits en ſureté contre la pluie & les oiſeaux de proie. Rien d'auſſi ſingulier que de voir l'agitation, & d'entendre les cris du pere & de la mere de ces oiſeaux pour appeller les autres hirondelles, lorſqu'on touche à leur nid ou à leurs petits. Ce ſont de toutes les hirondelles celles qui s'en vont le plus tard. Lorſqu'il s'agit de leur migration, elles s'aſſemblent auparavant à un étang, ou dans les vignes ſur les échalas, & partent la nuit ou de grand matin en ſilence dans de beaux jours. On a remarqué que quand ces oiſeaux volent bas, raſant la terre & l'eau, c'eſt un ſigne de pluie : elles volent ainſi, ſoit pour

faire la chaſſe aux moucherons & aux autres inſectes dont elles ſe nourriſſent, ſoit pour éviter le vent.

Le retour de l'hirondelle domeſtique nous annonce le printems. Comme elle part quinze jours plutôt que les autres eſpeces, elle arrive auſſi quinze jours avant; en un mot, elle change ainſi de climat pour y trouver ſa nourriture ordinaire, qui ne ſe rencontre que depuis le printems juſqu'à l'automne. Cependant M. *de Réaumur* a fait voir que ces voyageuſes n'étoient pas toujours inſtruites de l'état actuel de notre climat. Effectivement en 1740 il en coûta la vie à celles qui n'avoient pas prévu que le froid retarde la transformation des inſectes qui ſont leur nourriture, comme la chaleur l'avance; auſſi les voyoit-on tomber aux pieds des paſſans, dans les rues, dans les cours & dans les jardins: les environs de Paris étoient, en certains endroits, jonchés de ces oiſeaux morts ou mourans. Les roſſignols, qui ne prennent pas ſeulement dans l'air leur nourriture, comme les hirondelles, mais qui la ſavent trouver ſur la ſurface de la terre, n'éprouverent point le même ſort, quoiqu'arrivés de bonne heure.

L'Hirondelle rustique ou de campagne, ou Hirondelle de fenêtre ou a cul blanc, ou petit martinet, *hirundo agreſtis aut minor.* Elle fait ſon nid aux fenêtres, aux portes & aux voûtes des Egliſes. Ce nid eſt artificieuſement conſtruit; il eſt compoſé de boue & de paille gâchés en forme de mortier. C'eſt la ſeule hirondelle qui aire aux portes, aux fenêtres & aux voûtes des Egliſes, elle fait ſon nid de figure ſphérique en n'y laiſſant qu'une petite entrée. On dit avoir vu deux moineaux francs appareillés s'emparer hardiment d'un de ces nids en l'abſence du propriétaire. Les deux moineaux y concertoient tranquillement les préludes de leurs amours; bientôt les deux hirondelles arriverent à la porte de leur nid & trouverent les deux brigands qui y étoient logés. On reclame ſon domicile, on le refuſe, on babille beaucoup, on menace les locataires, paraſites uſurpateurs, on s'anime de part & d'autre, on en vient aux coups de bec, on ſe harcele inutilement; les deux hirondelles prennent le parti de ſe retirer à quelque diſtance; là, elles ſonnent l'alarme, le peuple hirondelle s'aſſemble, on écoute les plaintes, les parties intéreſſées & moleſtées plaident, leurs cris ſuppoſent tantôt la chaleur du diſcours & tantôt un ton pathétique attendriſſant: le fait expoſé, on tient conſeil, on aviſe aux moyens, quelques membres ſuivent les parties intéreſſées pour reconnoître les lieux qu'on trouve toujours occupés & bien défendus,

défendus, on retourne à l'assemblée, on fait son rapport. Aussi-tôt on délibere, & la troupe part à dessein d'exécuter la conjuration. Pour cet effet on se met à l'ouvrage, chacun gâche de la poussiere avec une goutte d'eau, & emporte à son bec cette petite motte de limon ou de mortier; on va près du nid, on invite encore les locataires à vider les lieux; ils refusent de déguerpir; alors le peuple hirondelle, comme d'intelligence, passe alternativement & dépose le mastic dont elles se sont munies, elles ferment & claquemurent ainsi les moineaux qui y périrent de faim.

L'hirondelle à cul blanc a le dessus de la tête, du cou & du dos, comme la précédente, mais elle n'a point de rougeur, excepté au haut du gosier & aux narines qui en sont quelquefois tachétées : elle est blanche par dessous jusqu'aux doigts de ses pieds : ses jambes sont couvertes de plumes blanches, ainsi que son croupion : sa queue est moins longue que celle de la précédente.

La Grande Hirondelle ou grand martinet, qu'on nomme encore Hirondelle de muraille, ou de caverne, ou de rocher, ou moutardier, *hirundo apus*. C'est la plus grande de toute les especes d'hirondelles. Elle est presque de la grosseur de l'étourneau; le dessus de sa tête est large, le cou court; l'ouverture du gosier si ample qu'elle avale du premier coup des hannetons & des papillons : elle a des especes de paupieres : son bec est petit, noir & aigu; ses ailes sont longues, sa queue est fourchue, ses jambes sont couvertes de plumes jusqu'au dessus des doigts, qui sont armés d'ongles aigus & qui serrent très-fort : les jambes & pieds ne servent à cette espece d'hirondelle que pour ramper; elle aire, c'est-à-dire, fait sa demeure & son nid bien cimenté sous les ponts, dans les fentes des arches, sous les toits des tours, des vieilles murailles & dans les bâtimens les plus élevés. Sa vue est des plus fines; elle apperçoit de très loin une mouche, qu'elle poursuit aussi-tôt avec vivacité : on l'entend crier de loin en volant : sa couleur est par-tout grisâtre, obscure, excepté à la gorge où est une tache blanche. En volant sa queue forme une grande fourche, & ses ailes un arc tendu; son vol paroît planer & est d'une vîtesse extrême : quelquefois on la voit une des premieres en France : & quelquefois aussi elle en sort la derniere. Cette espece d'hirondelle est un peu sujette à varier.

Le martinet est friand des œufs des petits oiseaux. On le voit souvent roder autour de leurs nids, & y jeter en volant un coup d'œil de gourmandise. Il donne bien de l'inquiétude à la mere & au pere qui l'éloignent

par leurs cris & même en le pourſuivant. En leur abſence le martinet entre, caſſe les œufs, les mange, tue quelquefois les petits nouvellement éclos & met la déſolation dans le petit ménage.

L'Hirondelle de riviere ou de rivage, *hirundo riparia ſive drepanis*, differe du *martinet* ordinaire, en ce qu'elle n'a point de blanc ſur le croupion, ni de plumes ſur les pieds, ni la queue ſi fourchue que les autres hirondelles; mais elle a un collier blanc. Elle ne fait aucun nid, elle creuſe le bord des rivieres & les montagnes argileuſes; ſon trou étant fait, elle y porte des plumes & d'autres matieres propres pour y faire éclorre ſes petits & les y élever.

L'Hirondelle tette-chevre ou crapaud volant, eſt fort commune en Europe. Bien des Naturaliſtes la confondent avec les hiboux, parcequ'elle ne ſort que la nuit. *Voyez* Tette-chevre.

La chair des hirondelles paſſe pour être un ſpécifique contre l'épilepſie, l'eſquinancie & les autres maladies de la gorge, même pour fortifier la vue. On tient dans les boutiques une eau d'hirondelles compoſée, qui eſt très recommandée dans tous ces cas. La fiente de cet oiſeau eſt extrêmement chaude, âcre, réſolutive & apéritive. Le nid d'hirondelles eſt encore regardé par quelques uns, comme un antidote contre l'eſquinancie & l'inflammation des amygdales; on en fait un cataplaſme qu'on applique extérieurement contre la partie malade, mais cette vertu eſt précaire.

On trouve quelquefois en Europe des hirondelles dont le plumage eſt entiérement blanc.

Hirondelles étrangeres.

L'*hirondelle du Breſil*, qui eſt appellée des habitans *tapera*, & des Portugais *andorinha*, reſſemble beaucoup à notre hirondelle de muraille qui fait peu d'uſage de ſes pieds: elle a le bec grand, & le peut ouvrir en apparence juſqu'aux yeux.

L'*hirondelle de la Caroline* repaire auſſi dans le Breſil & à la Virginie, & dans les mêmes ſaiſons que les hirondelles d'Europe arrivent en Angleterre.

L'hirondelle de l'Amérique a le haut du goſier d'un brun blanc, & la queue eſt diviſée en ſix. On en trouve encore une eſpece dans l'Amérique qui eſt de couleur de pourpre, & qui fait ſes petits comme les pigeons, dans des trous qu'on fait exprès pour eux autour des maiſons, & dans

des calebaſſes qu'on attache à de grandes perches. L'hirondelle de Saint-Domingue a le plumage du dos de couleur d'acier poli, le ventre eſt blanc, & ſon chant imite un peu celui de l'alouette. Les hirondelles, à la Martinique & dans l'île de Cayenne, font leurs nids dans le creux des arbres.

Les *hirondelles du Cap de Bonne-Eſpérance* ſont de pluſieurs eſpeces Il y en a de bigarrées, qui fréquentent les maiſons ; de noires, qui chaſſent les précédentes de leurs nids ; de griſes, qui ont les pieds couverts de longues plumes.

Sur la côte de Malaguette les hirondelles ſont fort petites, ainſi que celles de la Côte d'Or.

L'*hirondelle de la Chine* eſt une eſpece d'*alcyon*, dont on mange les nids. *Voyez* ALCYON.

L'*hirondelle du Détroit de Gilbraltar* ou d'*Eſpagne*, eſt de couleur fauve, & elle a le cou blanc ; c'eſt une eſpece d'hirondelle de muraille. Celle du Sénégal reſſemble à celle de Saint-Domingue, excepté le ventre qui eſt de couleur rouſſe. M. *Briſſon* fait mention de pluſieurs autres ſortes d'hirondelles étrangeres.

Obſervations ſur la migration des Hirondelles.

Les hirondelles reſtent-elles cachées pendant l'hiver dans les lieux où elles ont pris naiſſance, juſqu'à ce que le beau temps les faſſe reparoître ? vont-elles paſſer l'hiver dans les pays chauds ? Où ſe retirent-elles ? enfin ſont-elles paſſageres ? C'eſt une queſtion qui a été agitée par les Anciens & par les Modernes : les uns diſent qu'elles ſe cachent dans les trous de murailles & des arbres : d'autres aſſurent qu'elles vont ſe percher ſur des roſeaux aquatiques dans des étangs, ſe mettent en tas, forment une eſpece de môle, & ſe laiſſent tomber au fond des eaux, où elles reſtent comme ſans mouvement & ſans vie juſqu'au retour de la belle ſaiſon : d'autres diſent qu'elles paſſent à l'entrée de l'hiver dans les pays chauds en Afrique. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'elles diſparoiſſent à l'arrivée des canards ſauvages qui ſont également des oiſeaux paſſagers, & qui viennent hiverner chez nous. C'eſt pour cela, dit-on, qu'elles s'aſſemblent en cette ſaiſon : elles paroiſſent concerter entre elles le moment de leur départ qui ſe fait ſouvent dans le ſilence de la nuit. Mais ſi c'eſt le froid qui les chaſſe de nos climats, il faut donc dire, avec *Belon*,

qu'elles vont en hiver chercher un pays chaud. D'un autre côté il n'est pas moins certain qu'on en trouve d'engourdies pendant l'hiver dans les carrieres, les trous des murailles & des arbres. La contrariété des opinions oblige de suspendre son jugement ; d'autant plus que les observations qu'on a faites à ce sujet paroissent demander à être vérifiées. Il y a des faits rapportés à cet égard par trop d'Observateurs, pour qu'on ose les nier ; mais aussi ils sont trop contre la regle ordinaire pour qu'on doive les croire.

Je ne trouve, dit M. de *Buffon*, qu'un moyen de concilier ces faits, c'est de dire que l'hirondelle qui s'engourdit n'est pas la même que celle qui voyage ; que ce sont deux especes différentes que l'on n'a pas distinguées, faute de les avoir soigneusement comparées. Si les rats, les loirs étoient des animaux aussi fugitifs & aussi difficiles à observer que les hirondelles, & que faute de les avoir regardés d'assez près, l'on prît les loirs pour les rats, il se trouveroit la même contradiction entre ceux qui assureroient que les rats s'engourdissent, & ceux qui soutiendroient qu'ils ne s'engourdissent pas ; cette erreur est assez naturelle, & doit être d'autant plus fréquente que les choses sont moins connues, plus éloignées, plus difficiles à observer. Je présume donc, dit-il, qu'il y a en effet une espece d'oiseau voisine de celle de l'hirondelle, & peut-être aussi ressemblante à l'hirondelle que le loir l'est au rat, qui s'engourdissent en effet ; & c'est vraisemblablement le petit martinet, ou peut-être l'hirondelle de rivage. Il faudroit faire des expériences sur cette espece, la mettre dans une glaciere pour s'assurer si elle est susceptible d'entrer dans un état de torpeur, & de se ranimer à la chaleur.

HIRONDELLE. Les Conchyliologues donnent ce nom à une coquille bivalve du genre des huîtres. Elle est faite comme la mouchette dont on se sert pour retirer le lumignon d'une bougie : étant ouverte, elle ressemble à la tête, à la queue & aux ailes d'un oiseau qui vole ; aussi l'appelle-t-on l'*oiseau* & quelquefois la *mouchette*. Ses valves sont communément inégales entre elles : la charniere offre dans la valve inférieure une petite dent avec un long sillon, & dans la supérieure une cavité qui reçoit la dent, & un petit filet qui engraine dans la rainure de l'autre valve. Cette coquille est brune ou violette ou noire en dessus, nacrée en dedans, quelquefois dorée ; & quand sa partie supérieure est découverte, rien n'est au-dessus de sa couleur aurore. M. *Adanson* met ce coquillage bivalve dans le genre du *jambonneau*. Voyez ce mot.

HIRONDELLE DE MER, *hirundo marina aut ſterna*, eſt un oiſeau d'un genre différent de celui dont nous avons parlé plus haut. Son bec eſt droit, édenté & applati ſur les côtés; les deux mâchoires ſont égales en longueur: il y a quatre doigts à chaque pied, trois antérieurs qui ſont palmés, & un poſtérieur ſans membranes: la queue eſt fourchue. On en diſtingue pluſieurs eſpeces, notamment la *grande* & la *petite*. Celle ci peſe environ cinq onces: elle a le corps menu, longuet & la queue fourchue. Son plumage eſt d'un cendré obſcur; le deſſous du ventre blanchâtre; le bord des ailes noirâtre; le bec eſt long, droit & de couleur rouge; les pieds ſont de cette même couleur: on en voit beaucoup à Caldey, île de la Province méridionale de Galles. Les Hollandois en ont chez eux une eſpece qui ſent l'ambre.

Albin dit que le mâle de la grande eſpece d'hirondelle de mer a dix pouces de longueur & deux pieds d'envergure; le bec, la tête, le cou & la poitrine ſont noirs; les plumes du dos, des ailes & de la queue ſont de la couleur du frêne; celles du ventre & des cuiſſes ſont d'un blanc ſale; les jambes & les pieds ſont rouges, dégarnis de plumes au-deſſus des genoux, & les griffes ſont noires; ſa femelle eſt un peu plus petite. Cet oiſeau vole vîte & ſe ſoutient toujours en l'air: s'il voit un poiſſon, il ſe plonge dans l'eau, & s'envole dès qu'il a attrapé ſa proie. On prétend qu'il ſe repoſe ſur la ſuperficie des eaux. Ils volent en troupe en pleine mer, environ à cinquante lieues proche l'extrémité d'un promontoire de la partie occidentale d'Angleterre, où ils s'aſſemblent d'abord; enſuite ils vont chercher les Iles de Madere ſur la mer Atlantique; ils vont dans les Iles déſertes, nommées *Salvages*, faire leurs petits, & y multiplier en grand nombre. Ils font leurs nids avec des roſeaux, & pondent trois à quatre œufs pour chaque couvée. Ils fréquentent auſſi les fleuves qui abondent en poiſſon. Il y a la *petite hirondelle de mer*, celle qui eſt cendrée, celle qui eſt noire & ſurnommée l'*épouvantail*, celle à tête noire, appellée le *gachet*, *ſterna atricapilla*; l'hirondelle de mer tachetée, c'eſt la *mouette à pieds fendus* d'Albin; enfin celle qui eſt brune.

HIRONDELLE DE MER ou RONDOLE, *piſcis hirundo marina*, poiſſon fort curieux, & du genre de ceux qui ont les nageoires épineuſes. On lui a donné le nom d'*hirondelle*, parce qu'il reſſemble à l'oiſeau qui porte ce nom: ſa tête eſt oſſeuſe, dure, carrée & âpre: le derriere finit en deux aiguillons qui ont leur pointe vers la queue; les couvercles des

ouies ſont oſſeux & finiſſent également en deux aiguillons. A chaque coin de la bouche il a deux petites boulettes perlées ; ſes yeux ſont grands ; ronds & rougâtres ; le dos eſt tout couvert d'écailles âpres & très-dures. Ce poiſſon eſt rond & blanc ſous le ventre ; ſon dos eſt carré , entre noir & rouge ; les nageoires des ouies ſont ſi longues qu'elles touchent preſque à la queue ; elles ſont ſemées de petites étoiles ou taches de diverſes couleurs comme les ailes des papillons : il s'en ſert pour voler : il a encore au dos deux autres ailes , ſemblables aux précédentes , ſa queue eſt faite comme celle des hirondelles ; l'intérieur de ſa bouche eſt rouge & luiſant.

Ce poiſſon vole hors de l'eau pour n'être pas la proie de plus grands poiſſons qui le pourſuivent : ſes nageoires qui ſont longues & larges font du bruit en volant ; ſa chair eſt dure & ſeche : elle nourrit beaucoup, mais elle eſt de difficile digeſtion ; ſes œufs ſont rouges. *V.* MUGE VOLANT & POISSON VOLANT.

HIRONDELLE DE TERNATE. *Voyez* OISEAU DE PARADIS.

HISOPE. *Voyez* HYSOPE.

HISTOIRE NATURELLE , *hiſtoria naturalis.* Tout le monde ſait que ce mot exprime la connoiſſance & la deſcription de ce qui compoſe l'Univers entier. L'hiſtoire des cieux , des météores , de l'atmoſphere , de la terre , de tous les phénomenes qui ſe paſſent dans le monde , & celle de l'homme même appartiennent au domaine de l'hiſtoire naturelle. Son objet eſt donc auſſi étendu que la Nature , puiſqu'il comprend encore tous les êtres qui vivent ſur notre globe , qui s'élevent dans l'air , ou qui reſtent dans le ſein des eaux. Mais un tel champ eſt trop vaſte : d'ailleurs l'eſprit de l'homme eſt reſſerré dans des bornes trop étroites , pour qu'il puiſſe obſerver à la fois toutes les beautés de l'Univers. Contentons-nous d'étudier ce que renferment les cabinets d'Hiſtoire naturelle ; car, on le ſait, la ſcience de l'hiſtoire de la Nature n'a fait des progrès qu'à proportion que les cabinets ſe ſont complétés : je dis plus , ce n'a guere été que dans ce ſiecle que l'on s'eſt appliqué à l'étude de la Nature avec aſſez d'ardeur & de ſuccès pour marcher à grands pas dans cette carriere. C'eſt auſſi à notre ſiecle que l'on rapportera le commencement des établiſſemens les plus dignes du nom de *Cabinet d'Hiſtoire naturelle.* Ainſi nous nous bornerons à inviter notre Lecteur d'entrer dans un cabinet d'hiſtoire naturelle , dont la collection ſoit ample & rangée , autant qu'il eſt poſſible , conformément au ſyſtême de la Nature elle-même. C'eſt dans un tel ſanctuaire qu'il trouvera en détail , & par ordre ce que l'Univers lui préſente

en bloc : c'eſt dans un tel livre qui nous paroît éloquent pour tous les hommes, qu'il apprendra à connoître l'organiſation des êtres créés, le concours, les rapports, la correſpondance réciproque de toutes les parties ou productions de la Nature, & les différences ſenſibles qui les caractériſent d'une maniere claire & préciſe ſelon leurs genres & leurs eſpeces. Oui, une telle expoſition des êtres matériels ſuffira pour lui préſenter un ſpectacle magnifique & vraiment touchant. Si ce particulier eſt un Philoſophe, il y contemplera avec fruit l'ordre des productions de la Nature : s'il eſt Phyſicien, il découvrira des phénomenes nouveaux & ſinguliers : s'il eſt Chimiſte, la ſeule inſpection raiſonnée de ces matériaux lui dévoilera quelques ſecrets qui pourront le guider dans ſes recherches. Eſt-ce un Voyageur lettré, la vue d'une telle collection lui inſpire le deſir de recueillir déſormais de ſemblables curioſités ; & s'il a acquis quelques connoiſſances, il décrira les richeſſes des Provinces & Etats qu'il aura occaſion de parcourir. (L'hiſtoire de la Nature a des utilités immenſes ; elle y joint des charmes réels, dont le pouvoir ſur le cœur des hommes fut reſſenti dans tous les temps.) S'il eſt Artiſte, il tentera de les faire ſervir aux uſages économiques de la ſociété : n'eſt-il qu'un Cultivateur, il eſſayera de multiplier & d'améliorer les eſpeces qui lui auront paru les plus importantes à l'entretien de la vie ; ne fût-il enfin qu'un ſimple ouvrier, à force d'obſerver & de conſulter les productions de la Nature, il auroit également part aux confidences de cette mere commune.

Celui qui ne s'adonne qu'à l'étude de la Minéralogie, y reconnoîtra les matériaux qui fourniſſent des outils à l'induſtrie & à l'architecture ; ces mines d'où le Commerce tire un ſigne invariable pour repréſenter les marchandiſes, & un mobile prompt & incorruptible qui lui en éterniſe la poſſeſſion : l'utile Laboureur en retire le ſoc qui va fendre la terre & la rendre fertile, & la faux bienfaiſante qui lui aſſure ſes moiſſons. Eh, que d'avantages procurés & de beſoins ſatisfaits par le regne minéral !

Celui qui ne veut étudier que le regne végétal, en ſe rappellant que les animaux dont la chair ſucculente eſt, pour ainſi dire, un légume préparé par le mécaniſme le plus merveilleux, & qu'ils n'ont pas d'autre nourriture que les plantes : en un mot, que l'homme & la brute n'ont que cet eſpoir pour entretenir les ſources de la vie, ne pourra donc trop chercher à connoître les productions d'un regne qui réunit tout ce qui peut ſatisfaire nos beſoins réels & flater nos goûts. Le bois ſert à la

construction de nos meubles. Plusieurs arbres & plantes réunis, (le chêne & le chanvre) ont formé ce vaisseau qui transporte nos arts & nos mœurs dans un autre hémisphere. Toutes ces merveilles sont sorties de ce pepin, de cette graine qu'un vent léger a transporté dans la vaste pleine ou sur la montagne.

Enfin celui qui met toute sa philosophie à ne connoître que les individus qui se rapprochent davantage de l'homme par le sentiment de la vie, trouvera dans le regne animal ce qui peut le satisfaire. Le simple curieux se fixera d'abord sur la variété des objets; il admirera avec complaisance tantôt la nombreuse famille des oiseaux; le riche plumage dont l'Indien se couvre, & ces aigrettes majestueuses qui parent aujourd'hui la tête des Dames; tantôt les essaims de papillons qui semblent insulter à toutes les fleurs, & ne paroître que des dissipateurs agréables d'un bien où l'abeille sait puiser le miel qui nous enrichit. Puis il jettera les yeux sur la grandeur de l'éléphant, animal propre à porter des fardeaux, sur la forme svelte du cheval, quadrupede né pour courir, & sur la masse du bœuf, conformé pour subir le joug: alors il dira, tous ces individus nous payent tour à tour un tribut d'utilité.... Bientôt il voudra connoître les particularités piquantes de leur histoire, ce que l'industrie humaine en a su tirer; alors il feuilletera les livres qui présentent l'inventaire & la description des richesses & des productions que la Nature étale à nos yeux dans ses trois regnes.

Le vrai Naturaliste doit être instruit de la Physique & de la Chimie, & même des Arts: la Physique est la connoissance des agens de la Nature. L'Histoire Naturelle est la science des faits de la Nature. Les Arts sont ou la Nature copiée, ou employée aux besoins & aux plaisirs de la Société. La Chimie qui décompose & analyse les corps, sert de guide & de clef pour la plupart des observations sur l'histoire naturelle & sur toutes les opérations ou procédés des Arts. C'est dans ce cercle de connoissances que se trouvent renfermés le *spectacle*, les *propriétés* & l'*emploi* des productions naturelles. Oui, c'est à l'aide de ces connoissances que le Naturaliste peut comparer les divers objets que les différentes contrées ont offerts à son cabinet; il y reconnoîtra jusqu'à un certain point les causes de leur altérations, de leur variétés, de leurs accidens. Au reste, comme il est certain que ceux qui veulent étudier l'histoire naturelle ne peuvent pas toujours voyager, & qu'à ce défaut ils s'instruisent plus dans le cabinet d'un Naturaliste éclairé, que dans tous les ouvrages qui ont traité

de

de ces matieres, nous croyons devoir donner à nos Lecteurs une description abrégée d'un cabinet d'histoire naturelle, on observant une distribution méthodique, par classes, par genres, par especes & par variétés. Il s'agit d'y exposer les trésors de la nature selon quelque distribution relative, soit au plus ou moins d'importance des êtres, soit à l'intérêt que nous y devons prendre, soit à d'autres considérations entre lesquelles il faut préférer celles qui donnent un arrangement qui plaît aux gens de goût, qui intéresse les Curieux, qui instruit les Amateurs, qui inspire des vues aux Savans : en un mot, un arrangement sans fard & sans autre apprêt que celui que l'élégance, la symétrie & la connoissance des objets doivent suggérer & qui fasse valoir utilement l'opulence de la Nature. Ceux qui ont trois pieces de suite pour loger les différentes productions naturelles, y doivent distribuer dans l'une les *minéraux*, dans l'autre les *végétaux*, & dans la troisieme les *animaux*. Ainsi chaque regne auroit son quartier à part. Si l'on n'a qu'une très grande piece, voici comment il faut les arranger, ayant toujours soin de joindre au travail de la main l'esprit d'observation ; car dans ce genre d'étude plus l'on voit, plus l'on sait.

Cabinet d'Histoire Naturelle, Musæum Naturæ.

Sur une des ailes du Cabinet il faut pratiquer onze armoires garnies de tablettes supportées par des tasseaux de bois à dents de crémailler : ce nombre d'armoires est destiné à contenir les onze classes suivantes du Regne minéral : savoir,

1°. Les eaux.
2°. Les terres.
3°. Les sables.
4°. Les pierres.
5°. Les sels.
6°. Les pyrites.
7°. Les demi-métaux.
8°. Les métaux.
9°. Les bitumes & les soufres.
10°. Les productions des volcans.
11°. Les pétrifications, les fossiles & les jeux de la Nature.

On sent déja l'effet d'un tel arrangement où tout est distinct & distribué de la façon la plus favorable à la vue de l'Etudiant. Chaque armoire à grillage ou vitrée, doit être étiquetée en haut sur sa corniche, par le moyen d'une plaque d'émail qui indique la classe qu'elle renferme : indépendamment de cela chaque gradin dans l'armoire annonce sur sa bor-

dure, par une petite étiquette, le genre des matieres qu'il ſupporte dans des bocaux de verre blanc, bien couverts & bien étiquetés.

Tout ce que l'on met en bocaux dans ces armoires, annonce le commencement d'un droguier : on y voit les terres, les argiles, les tourbes, les terres bolaires, les ocres, les craies, les marnes, les différens ſables, les ardoiſes ou ſchiſtes, les asbeſtes, les pierres ollaires & micacées, les pierres calcaires ou à chaux, même les ſpaths, les congélations, les réſidus pierreux, les ſtalactites, les albâtres, les gypſes ou pierres à plâtre, les cailloux, les pierres de roche, les criſtaux de roche & de mine, les ſels & les pyrites ſujets à tomber en efflореſcence, les charbons & autres bitumes, les laves & ſcories des volcans. On peut ſe réſerver dans le bas de chaque armoire l'eſpace de deux tablettes, & garnir ce vide d'un bon nombre de petits gradins en emphithéâtre, afin d'y dépoſer à nu ou ſur de très-petits piedeſtaux, des morceaux précieux & bien conſervés, tels que du ſel gemme tranſparent, des groupes de pyrites colorées, celle appellée la pierre des Incas, de beaux échantillons de cobalt, de biſmuth, de zinc, d'antimoine en plumes rouges, de mine de mercure coulant & de cinabre en criſtaux : le tout bien étiqueté & rangé ſelon ſa claſſe.

L'armoire des métaux doit offrir ſous un même ordre les morceaux rares & choiſis des mines de plomb blanches, vertes, &c. la mine de Nikkel, des groupes d'étain criſtalliſé ou de grenats d'étain, le *flos-ferri*, de belles aiguilles d'hématite, & un fort aimant brut, avec de la platine & des morceaux de fer réfractaire & de fer ſpéculaire, la mine d'azur étoilée, le cuivre ſoyeux de la Chine, un groupe de malachite. Dans les métaux précieux, il eſt agréable de voir l'argent natif en végétation & l'argent rouge, de même qu'un groupe de mine d'or. Ces ſubſtances forment un ſpectacle auſſi varié qu'inſtructif : la Nature eſt auſſi riche & auſſi brillante dans cette partie qu'elle l'eſt dans la diverſité des pierres.

L'armoire des bitumes peut pareillement offrir ſur des petits piédeſtaux, des échantillons de jayet poli d'un côté, du ſuccin de différentes couleurs, qui quand il eſt tranſparent & contient des inſectes, doit être poli par les deux ſurfaces oppoſées, un bel échantillon de réſine maritime appellée ambre gris, des morceaux de ſoufre jaune & rouge tranſparens.

Dans l'armoire des pétrifications ou foſſiles on doit également placer ſur un amphithéâtre à gradins les pieces les plus rares & les mieux

conservées, telles que la cunolite, le *lilium lapideum*, les madrépori-tes, les bélemnites transparentes, les oursins agatisés, le nautile concaméré, les cornes d'Ammon sciées & polies, l'hystérolite, la pierre lenticulaire, la gryphite, &c. les calculs ou bézoards, les turquoises, les crapaudines, les glossopetres, enfin toutes les pierres figurées, même le bois pétrifié.

L'armoire aux pierres, avec un semblable réservoir de gradins, fait voir différentes quilles de cristaux & toutes les pierres précieuses dans leur matrice. On met celles qui sont détachées & non taillées dans des capsules ou verres de montre; celles qui sont taillées & montées, sont dans un écrin ou baguier ouvert : on en fait de même à l'égard des morceaux, tasses, cuvettes ou plaques d'agate polies, de cornaline, de jade, de sardoine, d'onix, de calcédoine, de jaspe, de porphyre, de granite, de lapis lazuli, de marbre, d'albâtre, de spath équilatéral, appellé *cristal d'Islande* : on y dépose aussi la pierre de Bologne, la serpentine, le talc, l'amiante, le zoolite, le basalte, la pierre de touche, les cailloux d'Egypte & d'Angleterre. A l'égard des empreintes & grandes arborisations, ainsi que des pierres de Florence, si elles sont bien conservées, on les fait encadrer & on les suspend à des agraffes sur les pilastres qui unissent les armoires du regne minéral. Ces armoires qui sont uniformes en hauteur, mais partagées par la largeur selon l'étendue ou le nombre des matériaux qui composent la classe qu'elles doivent renfermer; ces armoires, dis-je, ainsi que celles qui regnent au pourtour, sont posées sur un corps de tiroirs à hauteur d'appui; le dessus de ces studioles pratiqués dans le bas, sert à poser les tiroirs quand on veut les visiter. Ces tiroirs doivent répondre à chacune des armoires qui sont au-dessus, & contenir des matieres de la même classe : cet arrangement, toujours méthodique, soulage beaucoup la mémoire, en ce qu'il tient lieu au besoin d'un catalogue chiffré & numéroté, & que dans une multitude d'objets, c'est le seul moyen de trouver dans l'instant ce que l'on cherche.

Dans le regne minéral ces tiroirs sont très-propres pour renfermer des terres sigillées, des bélemnites, des entroques, des astroïtes & autres fossiles à polypier, des coquilles univalves, bivalves & multivales, des pierres numismales, des os & des tranches de bois pétrifiés & polis, des suites de marbres & de cailloux polis, des suites du silex, des sables & du succin, des collections suivies de minéraux, d'ardoises, d'empreintes & de géodes, les morceaux provenans de la fonte des mines, tels que mat-

tes, régules, ſcories, &c. ſi quelques parties du regne minéral telles que les terres, certaines pierres, &c. n'offrent pas un coup d'œil brillant dans un cabinet d'Hiſtoire Naturelle, on peut dire qu'elles en ſont la partie la plus ſavante & l'une des plus recherchées de ceux qui s'attachent moins au plaiſir momentané du ſpectacle des riches couleurs ou des formes agréables, qu'à la ſolide ſatisfaction de ſuivre la Nature dans ſes diverſes productions, ſur-tout celles qui ſont élémentaires & qui ſervent de baſe aux autres.

Les *minéraux* en général demandent à être tenus proprement & de façon qu'ils ne ſe touchent pas : il y en a quelques uns, comme les ſels qui ſe fondent aiſément, & les pyrites qui s'effleuriſſent en ſe décompoſant ; les *végétaux* & les *animaux* ſont auſſi plus ou moins ſujets à la corruption : ce déſagrément exige des ſoins pour conſerver certaines pieces ſujettes à un prompt dépériſſement ; mais heureuſement toutes les ſaiſons de l'année ne ſont pas également critiques.

Sur la deuxieme aile du Cabinet on doit faire mettre dix armoires diſtribuées comme celles du regne minéral : elles ſont deſtinées à renfermer les dix diviſions ſuivantes du Regne végétal : ſavoir,

1°. Les racines.
2°. Les écorces.
3°. Les bois & les tiges.
4°. Les feuilles.
5°. Les fleurs.
6°. Les fruits & ſemences.
7°. Les plantes paraſites, même les agarics & champignons.
8°. Les ſucs de végétaux, tels que les baumes & réſines ſolides, les gommes réſines & les gommes proprement dites.
9°. Les ſucs extraits, ſucres & fécules.
10°. Les plantes marines & maritimes.

Dans ce regne on obſerve le même ordre d'armoires, même ſymétrie & même arrangement que dans le regne minéral. Les gradins du bas des armoires ſont très-utiles ici pour contenir dans de petits flacons carrés de vernis de la Chine, les huiles eſſentielles, & quelques autres aromates particuliers, ſoit de l'Arabie, ſoit de l'Inde ; ainſi que les racines de bambou, de mandragore, certains fruits des Indes, monſtres ou ordinaires, que les Indiens ont fait mûrir dans une ample bouteille à cou étroit, & conſervés dans de l'eau-de-vie de grain, tels que la pomme d'acajou, &c. On y peut placer auſſi nombre de fruits rares ou volumineux, comme *cocos*, *calebaſſes*, *courbaris*, *huras*, *figue banane*, *froma-*

ger, *pommes de pin*, *coloquinte*, des tumeurs ou loupes végétales, & une branche de bois de dentelle, où les trois parties de l'écorce, notamment le *liber*, ſoient diſtinctement ſéparées.

Comme la collection des *végétaux* ſurpaſſe en nombre les minéraux, on eſt dans l'uſage de ne mettre dans les bocaux que les parties ſéchées de plantes étrangeres qu'on emploie tant en Médecine que dans les Arts, celles même qui ne ſont chez nous que de pure curioſité : à l'égard des indigènes, on fait un *herbier* tant des plantes terreſtres que marines, collées dans des livres, ſuivant le ſyſtême des meilleurs Botaniſtes. On peut encore, pour rendre l'uſage de cet herbier le plus commode qu'il ſoit poſſible, mettre ſes planches deſſéchées entre deux papiers ſecs, & les empiler les unes au-deſſus des autres, ſoit à découvert ſur des tablettes, ſoit dans de grands cartons, en les rangeant par familles, genres & eſpeces, & plaçant ſur le milieu de leur dos les étiquettes qui indiquent leurs familles, à leur extrémité une bande qui porte le nom du genre, & dans chaque feuille le nom de l'eſpece qu'elle contient ; le tout ſur des papiers volans, pour avoir la liberté de faire des changemens à volonté. *Voyez l'article* HERBIER. Les tiroirs ſervent en partie à mettre les échantillons des bois avec leur écorce, coupés de maniere qu'on y diſtingue la *tranche*, le *fil* & le *contrefil :* on y tient auſſi une collection de bois des deux Indes en petites tablettes polies & étiquetées. Une autre partie des tiroirs eſt intérieurement diviſée par caſſetins ou compartimens, afin d'y mettre les graines : chaque carré eſt recouvert d'une petite étiquette.

On peut encadrer les *fucus*, les *algues*, petites plantes marines de forme élégante, dont le port, la couleur & la variété forment des tableaux agréables, & on les accroche aux pilaſtres des armoires. Nous avons déja dit que les végétaux & les animaux ſont plus ou moins ſujets à la corruption. On ne peut la prévenir qu'en les deſſéchant le plus qu'il eſt poſſible, ou en les mettant dans des liqueurs préparées, dont on doit éviter l'évaporation. Les pieces qui ſont deſſéchées demandent encore un plus grand ſoin : les inſectes qui y naiſſent en abondance dès le mois d'Avril, & qui y trouvent leur aliment, les détruiſent dans l'intérieur avant qu'on les ait apperçus : ce fléau dure environ cinq mois, pendant leſquels il faut veiller avec ſoin. Ainſi l'humidité de l'hiver & la chaleur de l'été exigent que l'on tienne ſcrupuleuſement fermées les armoires d'un cabinet d'Hiſtoire Naturelle, excepté celles du côté du Nord.

Sur la troiſieme aile qui doit faire le fond du cabinet en face des fe-

nêtres, il doit y avoir des armoires destinées à contenir les dix divisions suivantes du Regne animal : savoir,

1°. Les fausses plantes marines.
2°. Les zoophytes.
3°. Les testacées entiers.
4°. Les crustacées.
5°. Les insectes terrestres.
6°. Les poissons.
7°. Les amphibies & reptiles.
8°. Les oiseaux, avec leurs nids & leurs œufs.
9°. Les quadrupedes.
10°. L'homme.

On peut encore observer la même décoration & distribution extérieure de ces armoires, que dans les précédentes.

L'intérieur de celle des *fausses plantes marines* doit être rangé de maniere à présenter au premier coup d'œil l'histoire des lithophites, des madrépores & du corail brut ou dépouillé, le tout monté sur des pieds d'ouche de bois noirci ou doré. Les corallines à collier peuvent, ainsi que les fucus, être collées sur un papier & encadrées : ces tableaux accrochés au dehors des pilastres séduisent toujours les yeux des spectateurs. Si la collection de ces fausses plantes articulées & flexibles est considérable, il faut prendre le parti de former une espece d'*herb.er* de productions molles à polypes & à figure de plantes.

L'armoire des *zoophytes* contient les éponges, le jet d'eau marin, la plume marine, les holothuries, & tous ces corps marins qu'on appelle *animaux plantes :* on les doit conserver dans de l'esprit de vin bien déphlegmé ; la quantité d'eau que contiennent ces substances est plus que suffisante pour l'affoiblir.

Sur les côtés sont les étoiles marines, tant épineuses qu'unies, à plusieurs rayons, la tête de Méduse, &c.

L'armoire des *testacées* est garnie de bocaux remplis d'une liqueur spiritueuse dans laquelle sont les animaux testacées : sur l'amphithéâtre ou gradins du bas de cette armoire, on place les grosses coquilles, ainsi que les petites, qui sont recouvertes de leur drap marin : on y place aussi des morceaux de pierres remplies de pholades & des coquilles qu'on nomme *dattes* à Toulon. Des groupes de pousse-pieds, de conques anatiferes & de glands marins desséchés, y tiennent bien leur place.

L'armoire des *crustacées* est presque toute en gradins : elle renferme les cancres, les crabes, les écrevisses : on encadre les petits homards, les

ſquilles & tous les petits cruſtacées, à l'exception du bernard l'hermite.

Dans l'armoire des *inſectes terreſtres* il y en a de deux ſortes : les uns bien ſéchés doivent être dans de petits cadres verniſſés & vitrés par les deux grandes ſurfaces, afin de pouvoir examiner l'inſecte des deux côtés : tels ſont les mouches, les mantes, les ſcarabées, les papillons avec leurs nymphes ou chryſalides, &c. (Ces ſortes d'animaux forment la partie d'Hiſtoire Naturelle la plus brillante, & celle des oiſeaux la plus apparente ; mais elles exigent beaucoup de ſoins.) Les autres inſectes, tels que les ſauterelles, les ſcolopendres, les ſcorpions, les ſalamandres, les araignées, les tarentules, les vers, les chenilles & notamment tous les inſectes mous doivent être dans des bocaux remplis de liqueur & dépoſés ſur les gradins au-deſſous des armoires ; on y met auſſi des gâteaux d'abeilles, des nids de guêpes, des bâtons garnis d'alvéoles, de ces fourmis qui donnent la réſine lacque.

Dans l'armoire des *poiſſons* on voit les bocaux des petits poiſſons étrangers qu'on nous envoie toujours dans la liqueur. On conſerve auſſi de cette maniere les poiſſons mous de notre pays : on écorche les grands poiſſons d'eau douce & de mer, & l'on colle la peau perpendiculairement ſur un papier : quelquefois on embauche les deux parties, & on fait revivre les couleurs avec du vernis. Le poiſſon volant doit être ſuſpendu vers le haut de l'armoire ; le poiſſon armé, ſur les gradins d'en bas.

L'armoire des *amphibies* contient dans des bocaux remplis d'eſprit de vin affoibli par de l'eau alunée, les ſerpens, les viperes & couleuvres, les grenouilles, les crapauds, les lézards, les petites tortues terreſtres ou aquatiques, un petit carret avec ſon écaille.

Le bas des gradins eſt garni d'un petit ſerpent à ſonnettes, d'un caméléon, d'un ſcinc marin, d'un caſtor, du lion marin, du phocas, &c.

L'armoire des *oiſeaux* eſt remplie de ces animaux, tant étrangers que de France, & qui ſont écorchés, empaillés & garnis d'yeux d'émail. On conſerve parfaitement à ſec la peau emplumée & embauchée d'un moule de mouſſe d'arbre, & ſaupoudrée intérieurement de poudre de chaux vive, de poivre, de camphre & de ſublimé corroſif, afin d'éviter l'attaque des mittes & des ſcarabées diſſéqueurs : enſuite on tient ces oiſeaux, dont la cervelle a été vidée, perchés & dreſſés ſur leurs pieds : il faut s'appliquer à rendre dans chaque piece l'attitude, l'air, le maintien, & pour ainſi dire le génie & les inclinations de l'animal, afin que ceux qui examinent les détails d'une telle collection puiſſent appliquer à chaque

individu le mot de l'Antologie ſur la géniſſe de Miron : *Ou la Nature eſt morte, ou l'Art eſt animé.* Ce qu'on dit ici pour les oiſeaux regarde également les autres animaux.

Les gradins d'en-bas ſont garnis des œufs & nids des oiſeaux : on fait auſſi un *plumier* dans un livre, comme un *herbier*.

L'armoire des *quadrupedes* contient, dans des bocaux, de petits animaux, tels que les ſouris & les rats, le didelphe ou philandre, &c. Les autres animaux ſont empaillés, tels que le chat, l'écureuil, le hériſſon, le porc-épic, le tatou, le cochon d'Inde, le loup, le renard, le chevreuil, le lievre, le chien, &c.

L'armoire qui contient l'*Hiſtoire de l'homme*, eſt composée d'une myologie entiere, d'une tête injectée ſéparément, d'un cerveau & des parties de la génération de l'un & de l'autre ſexe, d'une névrologie, d'une oſtéologie, d'embryons de tout âge avec leur arriere-faix, de fœtus monſtres & d'une momie d'Egypte. On y met auſſi de belles pieces d'anatomie, repréſentées en cire, en bois, & des concrétions pierreuſes tirées du corps humain.

Les ſujets que l'on conſerve dans des bocaux avec de l'eſprit de vin ne réuſſiſſent pas toujours, parce qu'ils ſe gâtent à meſure que l'eſprit de vin s'évapore, à moins qu'on n'aie un ſoin particulier de viſiter les vaiſſeaux dans leſquels ils ſont renfermés, ce qui demande du temps, des ſoins & de la dépenſe. M. *Louis Nicola*, dans les Tranſactions de Philadelphie, propoſe, après avoir fait uſage des diverſes méthodes indiquées par feu M. *de Réaumur*, de mettre les ſujets que l'on veut conſerver, dans des bouteilles remplies d'eſprit de vin, de bien eſſuyer le goulot, de mettre ſur le morceau de peau ou de veſſie qui doit le couvrir, une couche de potée d'étain de l'épaiſſeur de deux lignes. On renverſe enſuite la bouteille dans une taſſe de bois, que l'on remplit avec du ſuif fondu, ou avec un mélange de ſuif & de cire qui empêche l'eſprit de vin de s'évaporer.

Les tiroirs qui regnent ſous les armoires du regne animal, renferment de petites parties ſéparées d'animaux ; telles que les dents, les petites cornes, les mâchoires, les pattes, les becs, les ongles, les vertebres, les poils, les écailles, les égagropiles, & une collection d'os remarquables par des coupes, des fractures, des difformités & des maladies.

Afin de décorer un cabinet avec le plus d'avantage, & de faire un enſemble qui ne ſoit point interrompu, il faut meubler les murs dans toute leur hauteur ; auſſi eſt-on dans l'uſage de garnir le deſſus des corniches

des

des armoires, de très-grandes coquilles, de guêpiers étrangers, d'une corne de rhinocéros, d'une dent ou défense d'éléphant, & de celle d'une licorne; d'urnes & bustes d'albâtre, de jaspe, de marbre, de porphyre ou de serpentine, de vases de boucarot. On y met aussi des figures de bronze antique, de grands lithophites ou panaches de mer, des animaux faits de coquilles, des bouquets faits d'ailes de scarabées, des couis ou moitié de calebasses peintes, faites en jattes, en plats, en vases, & à l'usage des Sauvages; des coffrets d'écorce, des livres faits de feuilles de palmier, &c. des globes & spheres. La multiplicité & la singularité des objets fixent toujours l'attention des spectateurs.

Quoique les surfaces du pourtour du cabinet soient garnies, comme nous l'avons décrit, on peut aussi paver le sol avec les différentes pierres communes & susceptibles du poliment.

Le plat-fond bien blanc présente encore une surface que l'on distribue en trois travées, garnies de crampons & de fils d'archal: c'est-là que l'on peut ranger par ordre différentes productions végétales & animales, d'un volume trop considérable pour tenir dans les armoires, telles que:

1°. La canne à sucre, la branche de palmier, & celle appellée l'*éventail Chinois*, les cocos, la feuille du bananier, les bâtons des Indes & d'Europe, curieux par les nodosités, les tubercules & les spires, dont ils sont revêtus dans toute leur longueur. Une tige de bambou divisée longitudinalement en deux parties, les especes de joncs-cannes.

2°. Les peaux de gros animaux, même les animaux empaillés, tels que le crocodile, le cayman, le requin, l'espadon, la tortue de mer, les grands & longs serpens, les bois de cerf, de bouquetin, de daim, de rhenne, le priape de la baleine.

3° La troisieme travée est remplie de raquettes, de hamacs, d'habillemens ou ajustemens & plumages des Indiens, de calumets ou pipes, de carquois, d'arcs, de fleches, de casse-têtes ou *boutons*, bonnets de plumes, *couyoux* ou tabliers, *pagaras ouarabés* ou colliers, nécessaires Chinois, éventails de feuilles de latanier, gargoulette du Mogol, *kanchous* ou fouet Polonois, canots Indiens, instrumens de musique Chinois, *sagayes* ou lances, une lanterne Chinoise, les boucliers Chinois & d'autres armes, équipages & ustensiles des Indiens, & d'autres peuples anciens & modernes.

Comme l'étendue d'une belle collection met dans la nécessité de profiter des places que les lieux nous offrent, on peut ranger dans le pour-

tour du cabinet, & particuliérement aux angles, des ſcabellons pour porter de groſſes vertebres, une tête de vache marine, ou de très-gros madrépores, ou des groupes conſidérables, ſoit de criſtal de roche ou de minéraux.

Dans le milieu du cabinet on met le coquillier, qui eſt une grande table ou bureau à rebords relevés; la ſurface de cette table forme un parterre de vingt-ſept caſes particulieres de différentes grandeurs, & proportionnées aux vingt ſept familles de coquilles marines qu'on y dépoſe. Les ſéparations ſont faites de bois ou de carton peints en bleu; quelquefois ces compartimens ſont en gradins: le fond des carrés eſt enduit ou recouvert d'un coton bleu, ou d'un ſatin vert; ou encore, & ce qui eſt le plus ſimple, d'une étoffe de lin blanc, mais aſſez rude pour retenir les coquilles dans leur place. Dans certains Cabinets, ces gradins ſont revêtus de glaces ſur toutes les ſurfaces; ce qui rend doubles les objets, & les fait voir des deux côtés oppoſés. Dans d'autres Cabinets les caſes de chaque famille offrent quantité de cellules diſtribuées avec ſymétrie pour loger ſéparément les eſpeces. Les coquilles de mer qu'on place dans le coquillier ſont toutes nettoyées, & préſentent, par la diverſité de leur forme & de leurs couleurs émaillées, & par leur inégalité, un tableau agréable & enchanteur, qui eſt d'autant plus piquant, que la diſtribution méthodique s'y rencontre avec l'ordre ſymétrique. Le deſſus de cette table ſe ferme par un treillage de laiton, recouvert d'une ſerge, ou mieux encore par des châſſis en glaces, afin de préſerver les coquilles de la pouſſiere. N'omettons pas de dire qu'au milieu de cette table eſt un carré long & élevé qui contient les coquilles terreſtres & fluviatiles. Du milieu de chaque compartiment, ou à chaque famille de coquilles, s'éleve un petit clocher pyramidal en bois, portant en ſon ſommet un carton horizontal, ou une eſpece d'écriteau qui en déſigne le genre. Chaque famille eſt diſtinguée de celle qui l'avoiſine par ces ſortes d'agrémens en ſoie que l'on appelle *chenilles*. Au moyen des teintes différentes, l'on voit les limites & l'étendue de chaque famille des coquilles, de même que l'on diſtingue, au moyen des lavis ſur les cartes de Géographie, les différentes Provinces d'un même Royaume On a vu ce ſpectacle dans l'un des Cabinets de S. A. S. Monſeigneur le Prince de Condé, à Chantilly.

Sous la table du coquillier eſt, du côté des fenêtres, une cage vitrée, aſſez ample pour contenir les ſquelettes d'un animal de chaque claſſe; ſavoir, d'un poiſſon, d'un amphibie, d'un reptile & d'un lézard, d'un oiſeau

& d'un quadrupede. Lorſqu'il eſt poſſible d'y joindre, pour l'oſtéologie comparée, les ſquelettes des individus intermédiaires de ces animaux, & ceux qui ſe rapprochent le plus de l'homme, tels que le *ſinge* & l'*ours*; cela eſt inſtructif & agréable. Dans le reſte du deſſous de cette table, on place les meilleurs livres qui ont rapport aux différentes branches de l'Hiſtoire Naturelle; ſur-tout ceux qui ont des eſtampes enluminées. On y peut mettre auſſi l'*herbier* & le *plumier*, arrangés en livres.

Le deſſus de la porte eſt garni d'un grand cadre, rempli de peaux de poiſſons rares, deſſéchées, vernies & collées ſur le papier.

Les trumeaux des croiſées ſont garnis d'une ou de deux armoires, qui contiennent ſur des tablettes pluſieurs inſtrumens de phyſique, machine pneumatique, miroir ardent, lunette à longue vue, loupe, microſcope, téleſcope, aimants naturels & artificiels, &c.

On voit ſur les gradins du bas, la pâte du riz de la Chine, ainſi que la pierre de lard ou larre, la pierre qui ſervoit autrefois de hache aux Sauvages, quelques morceaux & ouvrages curieux en laque, les pagodes de pâte des Indes, les bijoux des Sauvages du Nord & des Chinois, qui ſont ou d'ivoire ou d'ambre jaune, ou de corail, garnis d'or ou d'argent; de la pâte de porcelaine, &c. Les *krichs* de Siam & *cangiars* Turcs, qui ſont des poignards, les curioſités Indiennes en argent, les galians qui ſervent aux Turcs & aux Perſans pour fumer le tabac & l'aloès.

Les tiroirs des ſtudioles, ſous cette armoire, contiennent un médaillier, de l'encre de la Chine, des phioles lacrymatoires, les ſoufres & les plus belles pierres gravées de l'Europe, ou leur empreinte en cire d'Eſpagne, les jetons, les camées, les anneaux antiques, les taliſmans, les poids & les meſures des Anciens, les idoles, les cinéraires, les lampes, les inſtrumens des ſacrifices, les fauſſes pierreries.

Enfin les embraſures des fenêtres doivent être garnies de tableaux de pierre en pieces de rapport. On y peut mettre auſſi, de même que dans les embraſures de la porte & ſur les panneaux, des tubes ſcellés hermétiquement, remplis de reptiles rares, conſervés dans des liqueurs convenables.

Quel immenſe & merveilleux aſſemblage! quel ſpectacle magnifique! Ce tableau varié par des nuances à l'infini, ne peut être rendu par aucune expreſſion; l'idée n'en peut être exprimée que par les objets mêmes dont il eſt compoſé: un *Cabinet d'Hiſtoire Naturelle* eſt un abrégé de la Nature entiere.

Me sera-t-il permis de finir cet article par l'exposition d'un projet qu'on lit dans l'Encyclopédie, & qui ne seroit guere moins avantageux qu'honorable à la Nation ? Ce seroit d'élever à la Nature un Temple qui fût digne d'elle. Il le faudroit composer de plusieurs bâtimens proportionnés à la grandeur des êtres qu'ils devroient renfermer : celui du milieu seroit spacieux, immense, & destiné pour les monstres de la terre & de la mer. De quel étonnement ne seroit-t-on pas frappé à l'entrée de ce lieu habité par les crocodiles, l'éléphant, le rhinocéros & la baleine ? On passeroit de-là dans d'autres salles contiguës les unes aux autres, où l'on verroit la Nature dans toutes ses variétés & ses dégradations. On entreprend tous les jours des voyages dans les différens pays, pour en admirer les raretés ; croit-on qu'un pareil édifice n'attireroit pas les hommes curieux de toutes les parties du monde, & qu'un Etranger un peu lettré pût se résoudre à mourir, sans avoir vu une fois la Nature dans son Palais ? .... Si je pouvois juger du goût des autres hommes par le mien, il me semble que pour jouir de ce spectacle, personne ne regretteroit un voyage de cinq à six cents lieues ; & tous les jours ne fait-on pas la moitié de ce chemin pour voir des morceaux de Raphaël & de Michel-Ange ? Les millions qu'il en coûteroit à l'Etat pour un pareil établissement, seroient payés plus d'une fois par la multitude des Etrangers qu'il attireroit en tout temps. Si j'en crois l'Histoire, le grand Colbert leur fit acquitter autrefois la magnificence d'une Fête pompeuse, mais passagere. Quelle comparaison entre un carrousel & le projet dont il s'agit ? & quel tribut ne pourrions-nous pas en espérer de la curiosité de toutes les Nations ?

HOANCYCIOYU. Animal qui se voit dans la Province de Quantong en Chine : il tient, dit-on, de la forme du poisson & de l'oiseau. Il est jaune pendant l'été, & vole sur les montagnes comme un oiseau : vers l'hiver il se retire dans la mer ; c'est alors que pour l'attraper, car sa chair est fort délicate, on lui dresse des pieges, & on lui tend des filets ; du moins tel est le récit du Rédacteur de l'*Ambassade des Hollandois à la Chine*.

Le même Narrateur dit qu'il se trouve aussi dans la province de Che-Kiang du même Empire, un petit oiseau nommé *hoancyngio*, que les habitans trempent dans leur vin fait de riz, & dont ils font des especes de confitures, qu'ils vendent à bon prix.

HOATCHE. Terre bolaire très-blanche dont les Chinois font une porcelaine plus rare chez eux que celle qui est faite avec le *kaolin* & le

petun-tse : voyez ces mots. Les Médecins Chinois ordonnent dans de certains cas le hoatche, de même que les nôtres ordonnent les terres bolaires.

HOAZIN ou Faisan huppé de Cayenne. Cet oiseau est de la grosseur d'une poule d'Inde, son bec est courbé, sa poitrine est d'un blanc jaunâtre, ses ailes & sa queue sont marquées de taches ou raies blanches, à un pouce de distance les unes des autres; le dos, le dessus du cou, les côtés de la tête sont d'un fauve brun, les pieds de couleur obscure; sa tête est ornée d'une huppe composée de plumes blanchâtres d'un côté & noires de l'autre; elle est plus haute que celle des hoccos, & il ne paroît pas qu'il puisse la baisser ou la lever à son gré : il habite ordinairement les grandes forêts, se perche sur les arbres le long des eaux pour guetter & surprendre les serpents dont il se nourrit : sa voix est forte, c'est moins un cri qu'un hurlement; on dit qu'il prononce son nom d'un ton lugubre & effrayant, ce qui le fait passer parmi les Indiens pour un oiseau de mauvais augure. On le voit au Mexique; quelques Auteurs soupçonnent que c'est un oiseau de passage.

HOBEREAU ou HAUBREAU, *dendro-falco*. C'est après l'émerillon le plus petit des oiseaux de leurre, dont on se sert en Fauconnerie pour prendre les petits oiseaux. Le hobereau est plus petit que le faucon; il est lâche, & à moins qu'il ne soit dressé, il ne prend que les alouettes & les cailles; mais, dit M. *de Buffon*, il sait compenser ce défaut de courage & d'ardeur par son industrie; dès qu'il apperçoit un Chasseur & son chien, il les suit d'assez près ou plane au-dessus de leur tête, & tâche de saisir les petits oiseaux qui s'élevent devant eux; si le chien fait lever une alouette, une caille, & que le Chasseur la manque, le hobereau qui est aux aguets, ne la manque pas. Il a l'air de ne pas craindre le bruit, & de ne pas connoître l'effet des armes à feu; car il s'approche très-près du Chasseur qui le tue souvent lorsqu'il ravit sa proie. Il fréquente les plaines voisines des bois, & sur-tout celles où les alouettes abondent; il en détruit un très-grand nombre, & elles connoissent si bien ce mortel ennemi, qu'elles ne l'apperçoivent jamais sans le plus grand effroi, & qu'elles se précipitent du haut des airs pour se bloquer ou se cacher sous l'herbe ou dans des buissons; c'est la seule maniere dont elles puissent échapper; car quoique l'alouette s'éleve beaucoup, le hobereau vole encore plus haut qu'elle, & on peut le dresser au leurre comme le faucon & les autres oiseaux du plus haut vol : il demeure & niche dans les forêts, où il se perche sur les

arbres les plus élevés. Le hobereau se porte sur le poing découvert & sans chaperon : on en fait un grand usage pour la chasse des perdrix & des cailles. Dans quelques-unes de nos Provinces on donne le nom de *hobereau* aux petits Seigneurs qui tyrannisent leurs paysans, & plus particuliérement au Gentilhomme à lievre qui va chasser chez ses voisins sans en être prié, & qui chasse moins pour son plaisir que pour le profit.

HOBUS. *Voyez à l'article* Myrobolans.

HOCHE-PIED ou HAUSSE-PIED. Nom qu'on donne à l'oiseau qu'on lâche seul après le héron pour le faire monter.

HOCHE-QUEUE ou HAUSSE-QUEUE : *voyez* Bergeronette. On a donné aussi le nom de *hoche-queue* à un poisson des Indes Orientales, parce qu'il remue toujours la queue comme l'oiseau qui porte ce nom. Ce poisson se trouve proche d'Amboine, dans l'endroit qu'on appelle *golfe de Portugal :* le mâle suit toujours la femelle ; l'un & l'autre sont d'un bleu clair.

HOCOS ou OCOS ou HOCCO, *crax.* On appelle ainsi un oiseau des bois qui semble exprimer par ses cris les deux syllabes qui composent son nom. Sa tête est surmontée d'une huppe de trois pouces de hauteur, & composée de plusieurs plumes comme étagées. Ces plumes sont blanches, noires par l'extrémité, & se replient en devant comme si elles étoient frisées. Le hocco leve & baisse sa huppe à sa volonté. On distingue plusieurs especes de hoccos : il y a le *hocco du Bresil*, son bec est rouge ; on l'appelle aussi *hocco du Para ;* son ventre est noir, celui du hocco de la Guiane est blanc ; celui de Curasow a le ventre fauve : il y a le hocco du Mexique, celui du Pérou. On voit un hocco dans l'île de Curasow dont la tête est calleuse, *crax vertice cono corneo onusto.* Le *faisan cornu de Bengale* n'est point un hocco : voyez *Napaul.* On voit l'oiseau hocco dans la ménagerie de Chantilly.

C'est à tort qu'on a rapporté l'hocco au genre des *dindons* ou des *faisans*, il n'a point les caracteres propres à ces deux especes d'oiseaux : il a la tête grosse, au lieu que le dindon l'a petite ; le cou renfoncé, l'un & l'autre garni de plumes ; sur le bec un tubercule rond, dur & presque osseux, & sur le sommet de la tête une huppe que nous avons dit être mobile, qui paroît propre à cet oiseau, qu'il baisse & redresse à son gré, & l'on ne dit point qu'il releve les pennes de la queue pour faire la roue. Le hocco n'a point le caractere sauvage & inquiet du faisan ; il ne témoigne point d'horreur pour la captivité ; son instinct n'est ni défiant ni ombrageux,

au contraire c'est un oiseau paisible & même stupide, qui ne voit point le danger, ou du moins qui ne fait rien pour l'éviter; il semble, dit M. *de Buffon*, s'oublier lui-même, & s'intéresser à peine à sa propre existence. M. *Aublet* en a tué jusqu'à neuf de la même bande avec le même fusil, qu'il rechargea autant de fois qu'il fût nécessaire; ils eurent cette patience. On conçoit bien qu'un pareil oiseau est sociable; & l'on a observé dans la ménagerie de Chantilly qu'il s'accommode sans peine avec les autres oiseaux domestiques, tels que les pigeons, &c. & qu'il s'apprivoise aisément. Le hocco, quoique apprivoisé, s'il n'est pas détenu, s'écarte de la maison pendant le jour & va même fort loin, mais il revient toujours le soir pour y coucher; & M. *Aublet* assure qu'il devient même familier au point de heurter à la porte avec son bec pour se faire ouvrir, de tirer les domestiques par l'habit lorsqu'ils l'oublient, de suivre son maître par tout, & s'il en est empêché, de l'attendre avec inquiétude, & de lui donner à son retour des marques de la joie la plus vive. Oh instinct, que de reconnoissance!... La démarche du hocco est fiere; sa chair est blanche, un peu seche; cependant lorsqu'elle est gardée suffisamment, c'est un assez bon manger. Nous avons déja fait voir que cet oiseau, ainsi que ses diverses especes, appartiennent aux pays chauds. M. *de Buffon* comprend sous l'espece du hocco le *mitou*, le *mitou pouranga* de *Marcgrave*, le *coq indien* de Messieurs de l'Académie des Sciences, le *mutou*, le *moytou* de *Laet* & de *Lery*; le *temocholi* des Mexicains, leur *tepetotolt* ou oiseau de montagne; le *quirizao* ou *curasso* de la Jamaïque; le *pocs* de *Frisch*; la *poule rouge* du Pérou d'*Albin*; le *caxolissi* de *Fernandez*, le seizieme *faisan* de M. *Brisson*. M. *de Buffon* se fonde sur ce que cette multitude de noms désigne des oiseaux qui ont beaucoup de qualités communes, & qui ne different entr'eux que par la distribution des couleurs, par quelque diversité dans la forme & les accessoires du bec, & par d'autres accidens qui peuvent varier dans la même espece à raison de l'âge, du sexe; du climat, & sur-tout dans une espece aussi facile à apprivoiser que celle-ci, qui même l'a été en plusieurs cantons, & qui par conséquent doit participer aux variétés auxquelles les oiseaux domestiques sont si sujets.

HOITALLOTL. Cet oiseau qui habite les contrées les plus chaudes du Mexique, est d'un blanc tirant sur le fauve, il a la queue longue, d'un vert changeant, susceptible de reflets comme les plumes du paon, les environs ont du noir, mêlé de quelques taches blanches; ses ailes sont

courtes, son vol est pesant, néanmoins il devance à la course les chevaux les plus vîtes.

HOKI-HAO. Colle de peau d'âne. *Voyez à l'article* Ane.

HOLLI ou ULLI. Les Indiens donnent ce nom à une espece de liqueur résineuse d'un brun noirâtre, qui découle par les incisions qu'ils font à un arbre appellé *chilli* ou *holquahuylt*, qui croît au Mexique; son tronc est léger & moelleux, de couleur fauve: sa fleur est large, blanche, rougeâtre & étoilée: son fruit a la figure d'une aveline, & est d'un goût amer.

La liqueur holli est employée dans la composition du chocolat des Indiens: elle est cordiale, stomachique, & propre à arrêter le cours de ventre.

HOLOTHURIES, *holothuriæ*. Especes de corps marins informes de l'espece des mollusques, qu'on a mis parmi les *zoophytes* ou *plantes-animaux*; corps qu'on ne mange point, & que la mer jette avec des ordures sur le rivage. On en distingue plusieurs sortes; les unes ne sont point attachées aux rochers, mais elles sont adhérentes à la vase, & couvertes d'un cuir dur: elles sont plates, & de la figure d'une rose; il a tout autour de petits trous. De cet endroit pend une petite excroissance molle; l'autre bout est plus menu; en dedans toutes les parties sont confuses: ce zoophyte sent mauvais.

La seconde espece se trouve dans les ordures que la mer jette sur le bord du rivage. Sa peau est dure & âpre: on en peut mieux distinguer les parties intérieures. A un bout, il semble qu'il y ait une tête ronde & un trou, qu'on peut prendre pour une bouche ronde & ridée, qui s'ouvre & se serre; après quoi on trouve un corps assez gros, plein d'aiguillons, & qui finit en pointe. C'est comme une queue qui a de chaque côté un pied ou une aile: l'aile de dessus est plus étroite, découpée à l'entour, & finissant en pointe; depuis le haut de cette aile jusqu'à la pointe, il y a un trait; l'autre aile est plus large par-tout. C'est par le moyen de ces ailes que ce zoophyte paroît se remuer.

On parle beaucoup d'une espece d'holothurie des Indes, qu'on ne peut toucher sans se sentir la main violemment enflammée: le remede est d'y appliquer promptement de l'ail pilé; sans quoi cette ardeur va jusqu'à donner la fievre. Malgré la propriété singuliere de cette sorte d'holothurie, des Indiens en laissent macérer quelque temps dans leurs liqueurs pour

pour les rendre plus piquantes ; mais ils sont sujets à avoir des maladies éphémeres toutes les fois qu'ils en boivent : *voyez* ZOOPHYTE.

HOMARD ou HOMMARD. *Voyez à l'article* ÉCREVISSE.

HOMME, *homo*. C'est un être qui sent, réfléchit, pense, invente, travaille ; qui va & vient à volonté sur la terre ; qui communique sa pensée par la parole, & qui paroît être à la tête de tous les animaux sur lesquels il domine. Il vit moins solitaire qu'en société, & suivant les lois qu'il s'est faites. Nous ne parlerons que très-peu de l'homme moral ; nous le considérerons comme faisant partie de l'Histoire Naturelle.

Les Anatomistes ont beaucoup étudié la partie matérielle de l'homme, cette organisation qui le range parmi les animaux. A suivre & à combiner le détail des parties extérieures de l'homme, voyant qu'il y a du poil sur le corps, qu'il peut marcher sur quatre comme sur deux pieds, à la maniere des quadrupedes ; que la femme met au monde des enfans vivans & porte du lait dans ses mamelles ; d'après ces rapports nous aurions le droit d'associer le genre des humains dans la classe des brutes quadrupedes : mais cette condition de la méthode nous paroîtroit fautive, trop arbitraire, trop étrange. L'homme est non seulement le seul des animaux qui se soutienne habituellement dans une situation droite & perpendiculaire ; le seul qui ne soit pas vêtu par la nature. Il est plus encore ; l'homme est le chef d'œuvre de la nature, le dernier ouvrage sorti des mains de l'Artiste du monde, le Roi ou le premier des animaux, un monde en raccourci, le centre où l'univers entier se réfléchit. Tout nous démontre l'excellence de sa nature & la distance immense que la bonté du Créateur a mise entre l'homme & la bête. L'homme est un être raisonnable ; l'animal brute est un être sans raison. L'homme le plus stupide suffit pour conduire le plus spirituel de tous les animaux ; il le commande, le fait servir à ses usages, & celui-ci lui obéit. Les opérations des brutes ne sont que des résultats purement mécaniques, purement matériels & toujours les mêmes ; l'homme au contraire met de la variété ou de la diversité dans ses opérations & dans ses ouvrages, parceque son ame est à lui, & qu'elle est indépendante & libre. Ainsi l'homme est l'animal par excellence, le seul de son genre, mais dont les individus sont fort différens par la figure, la grandeur, la couleur, les mœurs, le naturel, &c.

Le globe que l'homme habite est couvert des productions de son in-

dustrie & des ouvrages de ses mains : c'est réellement son opération qui met toute la terre en valeur.

Soit que nous considérions l'homme dans ses différens âges, soit que nous jettions un coup d'œil sur les variétés de son espece, soit que nous examinions son organisation merveilleuse dans l'état de vie ou de mort, son histoire nous touche sous ces différens points de vue tous également intéressans. Nous tâcherons donc d'en présenter ici de légeres esquisses : mais que pourrions-nous faire de mieux que de présenter d'abord & en partie un extrait tiré de ce qu'en a dit un Philosophe très-éloquent & très-éclairé, c'est-à-dire, l'illustre M. *de Buffon !*

Prenons l'homme à l'instant de sa naissance. Incapable de faire encore aucun usage de ses organes, l'enfant qui naît a besoin de secours de toute espece, c'est une image de misere & de douleur ; il est dans ces premiers temps plus foible qu'aucun des animaux. En naissant, l'enfant passe d'un élément dans un autre : au sortir de l'eau qui l'environnoit de toutes parts dans le sein de sa mere, il se trouve exposé à l'air, & il éprouve dans l'instant l'effet de ce fluide actif. L'air agit sur les nerfs de l'odorat & sur les organes de la respiration ; cette action produit une secousse, une espece d'éternuement qui souleve la capacité de la poitrine, & donne à l'air la liberté d'entrer dans les poumons ; les secousses du diaphragme pressent pendant ce temps les visceres du bas-ventre, les excrémens sont par ce moyen, & pour la premiere fois, chassés des intestins, & l'urine de la vessie. Ainsi l'air dilate les vésicules des poumons, les gonfle, s'y raréfie à un certain degré ; après quoi le ressort des fibres dilatées réagit sur ce fluide léger, & le fait sortir des poumons : voilà l'enfant qui respire, & qui articule des sons ou cris.

Cette fonction de la respiration est essentielle à l'homme & à plusieurs especes d'animaux : c'est ce mouvement qui entretient la vie ; s'il cesse l'animal périt. Aussi la respiration ayant une fois commencé, elle ne finit qu'à la mort ; & dès que le *fœtus* a respiré pour la premiere fois, il continue à respirer sans interruption.

L'enfant dans le sein de la mere nage dans un fluide, & y vit sans respirer ; le sang passe d'un ventricule du cœur à l'autre ventricule par le moyen du trou ovale: mais dès que l'enfant commence à respirer, le sang prend une nouvelle route par les poumons. Cependant on peut croire avec quelque fondement que ce trou ovale ne se ferme pas tout

à coup au moment de la naiſſance, & que par conſéquent une partie du ſang doit continuer à paſſer par cette ouverture. Il ſeroit peut-être poſſible d'empêcher que ce trou ovale ne ſe fermât, en plongeant l'enfant nouveau né dans de l'eau tiede, en le mettant enſuite à l'air, & en réitérant cela pluſieurs fois; on parviendroit peut-être par ce moyen à faire d'excellens plongeurs, qui vivroient également dans l'air & dans l'eau. C'eſt une expérience que M. *de Buffon* avoit commencée ſur des chiens : la chienne mit bas ſes petits dans l'eau tiede, où ils reſterent une demi-heure; on les laiſſa enſuite reſpirer l'air le même temps; on les replongea dans du lait; on les remit à l'air, & ils vécurent très bien.

La plupart des animaux ont encore les yeux fermés quelques jours après leur naiſſance : l'enfant les ouvre auſſi-tôt qu'il eſt né, mais ils ſont fixes, ternes & communément bleus. Le nouveau né ne diſtingue rien, car ſes yeux ne s'arrêtent ſur aucun objet; l'organe eſt encore imparfait; la cornée eſt ridée; & peut-être auſſi la rétine eſt-elle trop molle pour recevoir les images des objets, & donner la ſenſation de la vue diſtincte. Il ne commence à entendre & à rire qu'au bout de quarante jours : c'eſt auſſi le temps auquel il commence à pleurer; car auparavant les cris & les gémiſſemens ne ſont point accompagnés de larmes. Le rire & les larmes ſont des produits de deux ſenſations intérieures, qui toutes deux dépendent de l'action de l'ame; auſſi ces ſignes ſont-ils particuliers à l'eſpece humaine pour exprimer le plaiſir ou la douleur de l'ame; tandis que les cris, les mouvemens & les autres ſignes des douleurs & des plaiſirs du corps, ſont communs à l'homme & à la plupart des animaux.

La grandeur de l'enfant né à terme eſt ordinairement de vingt-un pouces, & ce *fœtus* qui peſe alors dix à douze livres, quelquefois plus, tiroit ſon origine neuf mois auparavant d'une bulle imperceptible. La tête du nouveau né eſt plus groſſe à proportion que le reſte du corps; & cette diſproportion qui étoit encore beaucoup plus grande dans le premier âge du *fœtus*, ne diſparoît qu'après la premiere enfance. La peau de l'enfant qui naît paroît rougeâtre, parce qu'elle eſt aſſez tranſparente pour laiſſer appercevoir une nuance foible de la couleur du ſang : au reſte on prétend que dans tous les climats les enfans dont la peau eſt la plus rouge en naiſſant, ſont ceux qui dans la ſuite auront la peau la plus belle : elle ſera auſſi la plus blanche en Europe, & la plus noire en Afrique. La forme du corps & des membres de l'enfant qui vient de naître n'eſt pas bien exprimée, toutes les parties ſont gonflées; au bout de trois jours il lui

ſurvient ordinairement une jauniſſe, & dans ce même temps il y a dans les mamelles de l'enfant du lait qu'on peut exprimer avec les doigts, ce gonflement diminue à meſure que l'enfant prend de l'accroiſſement.

On voit palpiter dans quelques enfans nouveaux nés le ſommet de la tête à l'endroit de la fontanelle, & dans tous on y peut ſentir le battement des ſinus ou des arteres du cerveau, ſi on y porte la main. Il ſe forme au-deſſus de cette ouverture une eſpece de croûte ou de gale qu'on frotte avec des broſſes pour la faire tomber à meſure qu'elle ſe ſeche; il ſemble que cette production ait quelque analogie avec celle des cornes des animaux qui tirent auſſi leur origine d'une ouverture du crâne & de la ſubſtance du cerveau. On aura lieu de voir dans la ſuite que toutes les extrémités des nerfs deviennent ſolides lorſqu'elles ſont expoſées à l'air, & que c'eſt cette ſubſtance nerveuſe qui produit chez les animaux les *cornes*, les *ongles* & les *ergots*. Voyez auſſi ces mots.

La liqueur contenue dans l'*amnios* laiſſe ſur l'enfant une humeur viſqueuſe blanchâtre. Nous avons dans ce pays-ci la ſage précaution de ne laver l'enfant qu'avec de l'eau tiede; cependant des Nations entieres, celles mêmes qui habitent les climats les plus froids, ſont dans l'uſage de plonger leurs enfans dans l'eau froide auſſi-tôt qu'ils ſont nés, ſans qu'il leur en arrive aucun mal; on dit même que les Laponnes laiſſent leurs enfans dans la neige juſqu'à ce que le froid les ait ſaiſis au point d'arrêter la reſpiration, & qu'alors elles les plongent dans un bain d'eau chaude: ces peuples lavent auſſi les enfans trois fois chaque jour pendant la premiere année de leur vie. Les peuples du Nord ſont perſuadés que les bains froids rendent les hommes plus forts & plus robuſtes; c'eſt par cette raiſon qu'ils les forcent de bonne heure à en contracter l'habitude. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que nous ne connoiſſons pas aſſez juſqu'où peuvent s'étendre les limites de ce que notre corps eſt capable de ſouffrir, d'acquérir ou de perdre par l'habitude.

On ne fait pas teter l'enfant auſſi tôt qu'il eſt né: on lui donne auparavant le temps de rendre la liqueur & les glaires qui ſont dans ſon eſtomac, & le *méconium* qui eſt dans ſes inteſtins; ce ſont des excrémens de couleur noire: ces matieres pourroient faire aigrir le lait. On commence donc par lui faire avaler un peu de vin ſucré: ce n'eſt que dix ou douze heure après la naiſſance qu'il doit teter pour la premiere fois.

A peine l'enfant jouit-il de la liberté de mouvoir & d'étendre ſes membres, qu'on lui donne de nouveaux liens; on l'embeguine, on

l'emmaillotte, heureux si on ne l'a point serré au point de l'empêcher de respirer, & si on a eu la précaution de le coucher sur le côté, afin que les eaux qu'il doit rendre par la bouche puissent tomber d'elles mêmes ! car étant ainsi empaqueté, il n'auroit pas la liberté de tourner la tête sur le côté pour en faciliter l'écoulement. Les peuples qui se contentent de mettre leurs enfans nus sur des lits de coton suspendus, ou de les couvrir simplement dans leurs berceaux garnis de pelleteries, nous donnent un exemple que nous devrions imiter. Les bandages du maillot (je dirois volontiers usage barbare des seuls peuples policés) peuvent être comparés aux corps que l'on fait porter aux filles dans leur jeunesse. Cette espece de cuirasse, imaginée pour soutenir la taille & l'empêcher de se déformer, cause certainement plus d'incommodités & de difformités qu'elle n'en prévient. Les enfans qui ont la liberté de mouvoir leurs membres à leur gré, deviennent plus forts que ceux qui sont emmaillottés; car le défaut d'exercice retarde l'accroissement des membres. On voit les enfans des Negres commencer à marcher dès le second mois, ou plutôt se traîner sur les genoux & sur les mains : pour les obliger à marcher, leurs meres leur présentent de loin la mamelle comme un appât, & on les voit se traîner pour l'aller chercher. Cet exercice leur donne la facilité de courir dans cette situation presque aussi vîte que s'ils étoient sur leurs pieds.

Ces petits enfans Negres deviennent si adroits & si forts, que lorsqu'ils veulent teter ils embrassent l'une des hanches de la mere avec leurs genoux & leurs pieds, & la serrent si bien qu'ils peuvent s'y soutenir sans le secours des bras de la mere : ils s'attachent à la mamelle avec leurs mains, & la sucent constamment, sans se déranger & sans tomber, malgré les différens mouvemens de la mere, qui pendant ce temps travaille à son ordinaire.

Les enfans nouveaux nés ont besoin de prendre souvent de la nourriture. On les fait teter dans la journée de deux en deux heures; & pendant la nuit, à chaque fois qu'ils se réveillent. Ils dorment pendant la plus grande partie du jour & de la nuit dans les premiers temps de leur vie ; ils semblent même n'être éveillés que par la douleur ou par la faim. Les entraves du maillot les tiennent dans une situation qui devient fatigante & douloureuse après un certain temps : leur peau fine & délicate est souvent refroidie par leurs excrémens : il n'y a guere que la tendresse maternelle qui soit capable d'une vigilance assez continuelle pour tenir les enfans bien propres. Les Sauvages qui sentent combien ce soin est

néceſſaire, y ſuppléent d'une maniere bien ſimple. Ils mettent au fond du berceau une bonne quantité de poudre que l'on tire du bois rongé des vers, & ils recouvrent leurs enfans de pelleteries : cette poudre pompe l'humidité, & on a ſoin de la renouveller. En Orient, & ſur-tout en Turquie, on attache les enfans nus ſur une planche garnie de coton, & percée pour l'écoulement des excrémens. On cherche à appaiſer les cris des enfans en les berçant, mais on ne doit les agiter que fort doucement; car cette agitation, ſi elle étoit trop violente, ſeroit peut-être capable de leur ébranler la tête, & d'y cauſer du dérangement. Pour que leur ſanté ſoit bonne, il faut que leur ſommeil ſoit naturel & long; cependant s'ils dormoient trop, il ſeroit à craindre que leur tempérament n'en ſouffrît : dans ce cas il faut les tirer du berceau, & les éveiller par de petits mouvemens, ou leur faire voir quelque choſe de brillant. C'eſt à cet âge que l'on reçoit les premieres impreſſions des ſens : elles ſont ſans doute plus importantes qu'on ne croit pour le reſte de la vie.

On doit avoir grand ſoin de mettre le berceau de maniere que l'enfant ſoit placé directement devant la lumiere; car comme ſes yeux ſe portent toujours du côté le plus éclairé, ſi le berceau étoit placé de côté, un des yeux, en ſe tournant vers la lumiere, acquerroit plus de force, & l'enfant deviendroit louche. La nourrice ne doit donner à l'enfant que le lait de ſes mamelles pour toute nourriture au moins pendant les deux premiers mois, il ne faudroit même lui faire prendre aucun autre aliment pendant le troiſieme & le quatrieme mois, ſur-tout lorſque ſon tempérament eſt foible & délicat. Quelque robuſte que puiſſe être un enfant, il pourroit en arriver de grands inconvéniens, ſi on lui donnoit d'autre nourriture que le lait de la nourrice, avant la fin du premier mois. En Hollande, en Italie, en Turquie, en général dans tout le Levant, on ne donne aux enfans que le lait des mamelles pendant un an entier. Les Sauvages du Canada les allaitent juſqu'à quatre, cinq, & même ſept ans. Dans ce pays-ci, comme les femmes n'ont pas aſſez de lait pour fournir à l'appétit de leurs enfans, elles y ſuppléent par un aliment compoſé de farine & de lait; mais ce n'eſt guere qu'à deux ou trois mois que l'on doit commencer à leur donner cette nourriture plus ſolide, à laquelle même on devroit ſubſtituer du pain détrempé dans le lait : c'eſt ainſi qu'on prépare peu à peu l'eſtomac des enfans à recevoir le pain ordinaire, & les autres alimens dont ils doivent ſe nourrir dans la ſuite.

Les dents qu'on appelle *incisives*, sont au nombre de huit ; leur germe se développe ordinairement le premier, & communément à l'âge de sept mois, souvent à celui de huit ou dix, & d'autre fois à la fin de la premiere année ; aussi les appelle-t-on *dents de primeur* ou de *lait* ou *rieuses*. Cette opération, quoique naturelle, ne suit pas les lois ordinaires de la nature, qui agit à tout instant dans le corps humain, sans y occasionner la moindre douleur, & même sans exciter aucune sensation. Ici il se fait un effort violent & douloureux, qui est accompagné de pleurs & de cris. Les enfans portent leurs doigts à leur bouche, pour tâcher d'appaiser la démangeaison qu'ils y ressentent. On leur donne un petit soulagement en mettant au bout de leur hochet un morceau d'ivoire ou de corail, ou de quelqu'autre corps dur & poli ; ils le serrent entre les gencives à l'endroit douloureux ; cet effort opposé à celui de la dent, calme la douleur pour un instant ; il contribue aussi à l'amincissement de la membrane de la gencive, qui étant pressée des deux côtés à la fois, doit se rompre plus aisément ; la Nature s'oppose ici à elle-même ses propres forces, on est obligé quelquefois de faire une petite incision à la gencive pour donner passage à la dent.

Sur la fin de la premiere, ou dans le courant de la seconde année, on voit paroître seize autres dents que l'on appelle *molaires* ou mâchelieres, quatre à chaque côté de chacune des *canines* (les canines de la mâchoire supérieure sont désignées aussi sous le nom d'*œilleres*). Ces termes pour la sortie des dents varient : les deux incisives, les canines, & les quatre premieres mâchelieres tombent naturellement dans la cinquieme, la sixieme ou la septieme année ; mais elles sont remplacées par d'autres, qui paroissent dans la septieme année, souvent plus tard, & quelquefois elles ne sortent qu'à l'âge de puberté. La chute de ces seize dents est causée par le développement du second germe placé au fond de l'alvéole, qui en croissant, les pousse au dehors ; ce germe manque ordinairement aux autres mâchelieres, aussi ne tombent-elles que par accident, & leur perte n'est presque jamais réparée.

Il y a encore quatre autres dents qui sont placées à chacune des deux extrémités des mâchoires ; ces dents manquent à plusieurs personnes, leur développement ne se fait ordinairement qu'à l'âge de puberté, & quelquefois dans un âge beaucoup plus avancé, & c'est par cette raison qu'on les a nommées *dents de sagesse*. Le nombre des dents en général ne varie, que parceque celui des dents de sagesse n'est pas toujours le mê-

me ; de-là vient la différence de vingt huit à trente-deux dans le nombre total des dents : *Voyez l'article* DENTS.

Lorsqu'on laisse crier les enfants trop fort & trop long-temps, ces efforts leur causent des descentes qu'il faut avoir grand soin de rétablir promptement par un bandage, ils guérissent aisément par ce secours ; mais si on négligeoit cette incommodité, ils seroient en danger de la garder toute leur vie. Les enfans sont fort sujets aux vers ; en leur faisant boire de temps en temps un peu de vin, on préviendroit peut-être une partie des mauvais effets que causent les vers : car les liqueurs fermentées s'opposent à leur génération.

Quelque délicat que l'on soit dans l'enfance, on est à cet âge moins sensible au froid, que dans tous les autres temps de la vie ; la chaleur intérieure est apparemment plus grande. On sait que le pouls des enfans est bien plus fréquent que celui des adultes : cette seule observation suffiroit pour faire penser que la chaleur intérieure est plus grande dans la même proportion. On ne peut guere douter que les petits animaux n'aient plus de chaleur que les grands, par cette même raison : car la fréquence du battement du cœur & des arteres est d'autant plus grande, que l'animal est plus petit : les battemens du cœur d'un moineau se succedent si promptement, qu'à peine peut-on les compter.

La vie de l'enfant est fort chancelante jusqu'à l'âge de trois ans, mais dans les deux ou trois années suivantes, elle s'assure, & l'enfant de six ou sept ans est plus assuré de vivre, qu'on ne l'est à tout autre âge. Suivant les nouvelles tables faites à Londres sur les degrés de la mortalité du genre humain dans les différens âges, il paroît que d'un certain nombre d'enfans nés en même temps, il en meurt au moins la moitié dans les trois premieres années. Suivant ces tables, la moitié du genre humain devroit périr avant l'âge de trois ans, par conséquent tous les hommes qui ont vécu plus de trois ans, loin de se plaindre de leur sort, devroient se regarder comme traités plus favorablement que les autres. Mais cette mortalité des enfans n'est pas à beaucoup près si grande partout, qu'elle l'est à Londres ; car M. *Dupré de Saint-Maur* s'est assuré par un grand nombre d'observations faites en France, qu'il faut sept ou huit années, pour que la moitié des enfans nés en même temps, soit éteinte ; & M. *Wargentein*, Secrétaire de l'Académie Royale de Suede, examinant la proportion des morts dans les différens âges de la vie, cherche à déduire des principes certains pour le calcul des tontines & rentes viageres,

geres, en un mot combien un homme en ſanté peut encore vivre d'années.

Parmi les cauſes de la mortalité des enfans & mêmes des adultes, on doit placer en tête les effets de la petite vérole; mais heureuſement perſonne n'ignore que l'on trouve preſque toujours dans l'eſpece de greffe ou de transfuſion appellée *inoculation* un moyen de pallier avec ſuccès les diſgraces de ce fléau : tous les Journaux de 1757 ont fait une mention honorable de l'excellent Mémoire de M. *de la Condamine* ſur ce ſujet. Ce beau plaidoyer de la cauſe de l'inoculation & de l'humanité eſt aujourd'hui entre les mains de tout le monde & traduit en toutes les langues. La multitude des faits réunis & la ſolidité du raiſonnement forment un corps de preuves, à l'évidence deſquelles il eſt difficile de réſiſter. En un mot on y démontre que l'inoculation eſt moins dangereuſe que la petite vérole naturelle, elle conſerve un plus grand nombre de Citoyens à l'Etat, elle nous donne pour la ſuite au moins la même ſécurité que la naturelle : d'après cet expoſé pourroit-elle être contraire à la Religion?

Si les meres nourriſſoient elles-mêmes leurs enfans, il y a apparence qu'ils en ſeroient plus forts & plus vigoureux. Le lait de leur mere doit leur convenir mieux que le lait d'une autre femme : car le fœtus ſe nourrit dans la matrice d'une liqueur laiteuſe, qui eſt fort ſemblable au lait qui ſe forme dans les mamelles. L'enfant eſt donc, pour ainſi dire, accoutumé au lait de ſa mere : au lieu que le lait d'une autre nourrice eſt quelquefois pour lui un aliment aſſez différent, pour qu'il ne puiſſe s'y accoutumer. Si l'on voit les enfans devenir languiſſans, malades, il faut prendre une autre nourrice bien conſtituée, propre, ſaine & de bonnes mœurs : tout influe de la part des nourrices ſur les enfans (on peut conſulter l'article LAIT; ſi l'on n'a pas cette attention, ils périſſent en peu de temps. Que de ſoins ſont néceſſaires pour faire éviter à l'homme les écueils de l'enfance!

L'éducation phyſique des enfans, eſt un objet de la premiere importance pour procurer à l'Etat des citoyens d'une bonne ſanté. De tout temps on a dû en ſentir l'importance; auſſi l'Académie de Harlem en Hollande, a-t-elle propoſé pour ſujet d'un prix la queſtion ſuivante : *Quelle eſt la meilleure direction à ſuivre dans l'habillement, la nourriture & l'exercice des enfans, depuis le moment où ils naiſſent, juſqu'à leur adoleſcence, pour qu'ils vivent long-temps en ſanté.* Le prix a été remporté par M. *Ballexſerd,*

citoyen de Geneve, qui a très-bien discuté cette question dans son ouvrage, qui a pour titre, *Dissertation sur l'éducation physique des enfans.*

Les enfans commencent à bégayer à l'âge de douze ou quinze mois. On doit cesser d'être surpris, de ce que dans toutes les langues & chez tous les peuples, les enfans commencent toujours par bégayer, *ba ba, ma ma, pa pa, taba, abada*; ces syllabes sont, pour ainsi dire, les sons les plus naturels à l'homme, parcequ'elle demandent le moins de mouvement dans les organes de la parole. Il y a des enfans qui à deux ans prononcent distinctement, & répetent tout ce qu'on leur dit; mais la plupart ne parlent qu'à deux ans & demi, & très-souvent plus tard : on remarque que ceux qui commencent à parler tard ne parlent jamais aussi aisément que les aures. Ceux qui parlent de bonne heure, sont en état d'apprendre à lire à trois ans. Au reste, on ne peut guere décider s'il est fort utile d'instruire les enfans de si bonne heure; on a tant d'exemples du peu de succès de ces éducations prématurées, on a vu tant de prodiges de quatre ans, de huit ans, de douze ans, de seize ans, qui n'ont été que des sots, ou des hommes fort communs à l'âge de vingt-cinq ou trente ans, qu'on seroit porté à croire que la meilleure de toutes les éducations est celle qui tend à exercer & à étendre les forces du corps & de l'esprit, sans jamais les excéder, ni les épuiser; celle qui est la moins severe, celle en un mot qui est la mieux proportionnée à la foiblesse actuelle des enfans, & en même temps aux forces qu'on prévoit qu'ils pourront acquérir, chacun suivant leur différent tempérament.

De la Puberté & de la Virginité.

La puberté accompagne l'adolescence & précede la jeunesse; elle est, pour ainsi dire, le printems de l'homme, c'est la saison des plaisirs, des graces & des amours, & plus cette saison est riante, moins elle est durable. Jusqu'alors la nature ne paroît avoir travaillé que pour la conservation & l'accroissement de son ouvrage; elle n'a fourni à l'enfant que ce qui lui étoit nécessaire pour vivre & pour croître; il a vécu, ou plutôt, végété d'une vie particuliere, toujours foible, renfermée en lui-même, & qu'il ne pouvoit communiquer : mais bientôt les principes de vie se multiplient, il a non seulement tout ce qu'il lui faut pour être, mais encore de quoi donner l'existence à d'autres. Cette surabondance de vie,

cette ſource de la force & de la ſanté, ne pouvant plus être contenue au dedans, cherche à ſe répandre au dehors, elle s'annonce par pluſieurs ſignes.

Le premier ſigne de la puberté eſt une eſpece d'engourdiſſement aux aines, une eſpece de ſenſation juſqu'alors inconnue dans les parties qui caractériſe le ſexe; il s'y éleve une quantité de petites proéminences d'une couleur blanchâtre; ces petits boutons ſont les germes d'une nouvelle production, de cette eſpece de cheveux qui doivent voiler ces parties. Le ſon de voix devient rauque & inégal pendant un eſpace de temps aſſez long, après lequel il ſe trouve plus plein, plus aſſuré, plus fort, plus grave qu'il n'étoit auparavant. Ce changement eſt très-ſenſible dans les garçons: s'il l'eſt moins dans les filles, c'eſt parce que le ſon de leur voix eſt naturellement plus aigu.

Ces ſignes de puberté ſont communs aux deux ſexes, mais il y en a de particuliers à chacun: l'éruption des menſtrues, l'accroiſſement du ſein pour les femmes; la barbe & l'émiſſion convulſive de la liqueur ſéminale pour les hommes: enfin le ſentiment du deſir vénérien, cet appétit qui porte les individus des deux ſexes à ſe faire réciproquement communication de leurs corps pour l'acte prolifique. Dans toute l'eſpece humaine les femmes arrivent à la puberté plutôt que les mâles; mais chez les différens peuples l'âge de puberté eſt différent, & ſemble dépendre en partie de la température du climat & de la qualité des alimens. Dans toutes les parties méridionales de l'Europe & dans les villes, la plupart des filles ſont puberes à douze ans, & les garçons à quatorze; dans les Provinces du Nord & dans les campagnes, à peine les filles le ſont-elles à quatorze & les garçons à ſeize.

Dans les climats les plus chauds de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Amérique, la plupart des filles ſont puberes à dix & même à neuf ans. L'écoulement périodique, quoique moins abondant dans les pays chauds, paroît cependant plutôt que dans les pays froids. L'intervalle de cet écoulement eſt à-peu-près le même dans toutes les nations, & il y a ſur cela plus de diverſité d'individu à individu que de peuple à peuple; car dans le même climat & dans la même nation il y a des femmes qui tous les quinze jours ſont ſujettes à cette évacuation naturelle, & d'autres qui ont juſqu'à cinq & ſix ſemaines de libres, mais ordinairement l'intervalle eſt d'un mois, à quelques jours près. La quantité de l'évacuation paroît dépendre de la quantité des alimens & de celle de la tranſpiration inſenſible; les femmes

qui mangent plus que les autres & qui ne font pas d'exercice, ont des menſtrues plus abondantes. La quantité de cette évacuation varie beaucoup dans les différens ſujets & dans les différentes circonſtances; on peut peut-être l'évaluer depuis une ou deux onces juſqu'à une livre & plus. La durée de l'écoulement menſtruel eſt de trois, quatre ou cinq jours dans la plupart des femmes, & de ſix, ſept & même huit dans quelques-unes. La ſurabondance de la nourriture & du ſang eſt la cauſe matérielle des menſtrues. Les ſymptomes qui précedent leur écoulement, ſont autant d'indices certains de plénitude, comme la chaleur, la tenſion, le gonflement & même la douleur que les femmes reſſentent, non-ſeulement dans les endroits mêmes où ſont les réſervoirs & dans ceux qui les avoiſinent, mais auſſi dans les mameles; elles ſont gonflées, & l'abondance du ſang y eſt marquée par la couleur de leur aréole qui devient alors plus foncée; les yeux ſont chargés, & au-deſſous de l'orbite la peau prend une teinte de bleu & violet; les joues ſe colorent, la tête eſt peſante & douloureuſe, & en général tout le corps eſt dans un état d'accablement cauſé par la ſurcharge du ſang.

C'eſt ordinairement à l'âge de puberté que le corps acheve de prendre ſon accroiſſement en hauteur; les jeunes gens grandiſſent preſque tout-à-coup de pluſieurs pouces. Mais de toutes les parties du corps celles où l'accroiſſement eſt le plus prompt & le plus ſenſible, ſont les parties de la génération dans l'un & l'autre ſexe; cet accroiſſement au reſte n'eſt dans les mâles qu'un développement, une augmentation de volume; au lieu que dans les femelles il produit ſouvent un rétréciſſement auquel on a donné différens noms, lorſqu'on a parlé des ſignes de la virginité.

Il n'eſt pas aiſé de réuſſir à détruire les préjugés ridicules qu'on s'eſt formés ſur ce ſujet: mais la contrariété d'opinions ſur un fait qui dépend d'une ſimple inſpection, prouve que les hommes ont voulu trouver dans la Nature ce qui n'étoit que dans leur imagination, puiſqu'il y a pluſieurs Anatomiſtes qui diſent de bonne foi qu'ils n'ont jamais trouvé ces caracteres que l'on regarde comme les preuves de la virginité, c'eſt-à-dire, ni la membrane de l'hymen, *zona virginea*, ni les caroncules dans les filles qu'ils ont diſſéquées, même avant l'âge de puberté (*a*). Ceux même qui

(*a*) Suivant M. *Haller*, tout ceci eſt entiérement oppoſé au vrai. Tout fœtus femelle, toute fille nouvellement née, toute jeune perſonne de dix ans a, dit-il, l'hymen bien

ſoutiennent au contraire que cette membrane & ces caroncules exiſtent, avouent en même temps que ces parties varient de forme, de grandeur & de conſiſtance dans les différens ſujets. Que peut-on conclure de ces obſervations, ſinon que les cauſes du prétendu rétréciſſement de l'entrée du vagin, ne ſont pas conſtantes, & qu'elles n'ont tout au plus qu'un effet paſſager, qui eſt ſuſceptible de différentes modifications.

On a cru dans tous les temps que l'effuſion du ſang étoit une preuve réelle de la virginité; cependant il eſt évident que ce prétendu ſigne eſt nul dans toutes les circonſtances où l'entrée du vagin a pu être relâchée ou dilatée naturellement; ainſi toutes les filles, quoique non déflorées, ne répandent pas du ſang; d'autres qui le ſont en effet, ne laiſſent pas d'en répandre: il y en a même dont la prétendue virginité s'eſt renouvellée juſqu'à quatre & cinq fois dans l'eſpace de deux ou trois ans, & même tous les mois.

Rien donc de plus chimérique que les préjugés des hommes à cet égard, & rien de plus incertain que ces prétendus ſignes de la virginité du corps. Les hommes devroient donc bien ſe tranquilliſer ſur tout cela, au lieu de ſe livrer, comme ils font ſouvent, à des ſoupçons injuſtes ou à de fauſſes joies, ſelon ce qu'ils s'imaginent avoir rencontré.

Quel contraſte dans les goûts & dans les mœurs des différentes nations! quelle contrariété dans leur façon de penſer! Après le cas que nous voyons que la plupart des hommes font de la virginité, imagineroit-on que certains peuples la mépriſent, & qu'ils regardent comme un ouvrage ſervile la peine qu'il faut prendre pour l'ôter? La ſuperſtition a porté certains peuples à céder les prémices des vierges aux Prêtres de leurs Idoles, ou à en faire une eſpece de ſacrifice à l'Idole même. Les Prêtres des royaumes de Cochin & de Calicut jouiſſent de ce droit, & chez les Canarins de Goa les vierges ſont proſtituées de gré ou de force par leurs plus proches parens à une Idole de fer: la ſuperſtition de ces peuples leur fait commettre ces excès dans des vues de religion. Au royaume d'Aracan & aux Iles Philippines un homme ſe croiroit déshonoré s'il épou-

---

uniforme, & généralement placé en maniere de croiſſant à la partie inférieure de l'origine du vagin. Cette partie ſe conſerve juſqu'à la vieilleſſe, à moins que l'uſage réitéré de l'acte vénérien ne la détruiſe, car une ſeule faute ne ſuffiroit pas pour l'anéantir: c'eſt ainſi que s'exprime M. *Haller*.

ſoit une fille qui n'eût pas été déflorée par un autre, & ce n'eſt qu'à prix d'argent que l'on peut engager quelqu'un à prévenir l'époux. Dans la province de Thibet les meres cherchent des étrangers qu'elles prient inſtamment de mettre leurs filles en état de trouver des maris. A Madagaſcar les filles les plus débauchées ſont les plutôt mariées: quelle groſſiereté! Les Anciens avoient au contraire tant de reſpect pour les vierges, que lorſqu'elles étoient condamnées au ſupplice on ne les faiſoit point mourir ſans leur avoir auparavant ôté la virginité. C'eſt ainſi que Tibere en diſpoſoit. Ce tyran ſubtil & cruel détruiſoit les mœurs pour conſerver les coutumes.

Le mariage eſt l'état qui convient à l'homme, & dans lequel il doit faire uſage des nouvelles facultés qu'il a acquiſes par la puberté. C'eſt à cet âge que tout le ſollicite à la génération : mille impreſſions ébranlent ſon genre nerveux & le portent à éprouver cet état dans lequel il ne ſent plus ſon exiſtence que par celle de ce ſens voluptueux, qui ſemble alors devenu le ſiege de ſon ame, qui abſorbe toute la ſenſibilité dont il eſt ſuſceptible, qui en porte l'intenſité à un point qui rend cette impreſſion ſi forte, qu'elle ne peut être ſoutenue long-temps ſans un déſordre général dans toute la machine. En effet la durée de ce ſentiment ou de ces facultés eſt telle, qu'elle deviendroit quelquefois funeſte à l'homme qui jouiroit trop, ou il en ſeroit de même s'il s'obſtinoit à garder le célibat. Le trop long ſéjour de la liqueur ſéminale dans ſes réſervoirs peut cauſer, par ſa qualité ſtimulante, des maladies dans l'un & l'autre ſexe. Les irritations peuvent devenir ſi violentes, qu'elles rendroient l'homme ſemblable aux animaux, qui ſont furieux & indomptables lorſqu'ils reſſentent ces impreſſions.

L'effet extrême de cette irritation dans les femmes eſt la *nymphomanie*, c'eſt-à-dire la fureur utérine; mais le tempérament oppoſé eſt infiniment plus commun parmi les femmes: la plupart ſont naturellement froides, ou tout au moins fort tranquilles ſur le phyſique de l'amour, quoique les ſymptomes d'hyſtéricité ſoient plus multipliés qu'on ne le penſe.

Au reſte, les excès ſont plus à craindre que la continence; le nombre des hommes immodérés, ou *priapomanes*, eſt aſſez grand pour en donner des exemples: les uns ont perdu la mémoire, les autres ont été privés de la vue, d'autres ſont devenus chauves, d'autres ont péri d'épuiſement; la ſaignée eſt, comme l'on ſait, mortelle en pareil cas. Les perſonnes ſages ne peuvent trop avertir les jeunes gens du tort irréparable qu'ils courent

rifque de faire à leur fanté; & les parens aux foins defquels ils font confiés, doivent avoir la plus grande attention de les détourner de ces dangereux excès par tous les moyens poffibles; mais un Titon, dans l'âge de puberté, ignore combien il importe de prolonger les jours de ce bel âge qui a tant d'influence fur le bonheur ou le malheur du refte de la vie : c'eft alors précifément qu'il n'a ni prévoyance de l'avenir, ni expérience du paffé, ni modération pour ménager le préfent. Combien n'y en a-t-il pas qui ceffent d'être hommes, ou du moins qui ceffent d'en avoir les facultés avant l'âge de trente ans ? Pourquoi forcer la nature ? Il fuffit d'obéir ou de répondre quand elle nous interroge : telle eft donc la difpofition phyfique que l'Auteur de la Nature, ce Confervateur fuprême de l'efpece & de l'individu, a voulu employer pour porter l'homme par l'attrait du plaifir à travailler à fe reproduire, à fe conferver, &c.

L'objet du mariage eft d'avoir des enfans : mais quelquefois cet objet ne fe trouve pas rempli. Dans les différentes caufes de la ftérilité, il y en a de communes aux hommes & aux femmes; mais comme elles font plus apparentes dans les hommes, on les leur attribue communément. La caufe de la ftérilité la plus ordinaire aux hommes & aux femmes, c'eft l'altération de la liqueur féminale dans les tefticules. Dans les cas de ftérilité, on a fouvent employé plufieurs moyens pour favoir fi le défaut venoit de l'homme ou de la femme. L'infpection eft le premier de ces moyens : il y a des hommes qui, à la premiere infpection, paroiffent être bien conformés, auxquels cependant le vrai figne de la bonne conformation manque abfolument; il y en a d'autres qui n'ont ce figne que fi imparfaitement ou fi rarement, que c'eft moins un figne certain de la virilité, qu'un indice équivoque de l'impuiffance.

Au refte, lorfqu'il n'y a aucun défaut de conformation à l'extérieur dans les hommes, que l'érection & l'éjaculation ont lieu, la ftérilité vient alors le plus ordinairement des femmes; car indépendamment de l'effet des fleurs blanches, qui, quand elles font continuelles, doivent caufer, ou du moins occafionner la ftérilité; les tefticules des femmes éprouvent des changemens & des altérations confidérables. Ajoutez que les défauts de conformation de la matrice & du vagin, le tempérament trop ou trop peu fenfible, font encore des vices phyfiques pour l'acte de la génération.

Dans le cours ordinaire de la Nature, les femmes ne font en état de concevoir qu'après la premiere éruption des regles; & la ceffation de cet

écoulement, qui arrive ordinairement à l'âge de quarante ou cinquante ans, les rend ſtériles pour le reſte de leur vie. On en a cependant vu qui ſont devenues meres avant d'être ſujettes au moindre écoulement périodique, & d'autres qui ont conçu à ſoixante & ſoixante-dix ans, & même dans un âge plus avancé. On regardera, ſi l'on veut, ces exemples, quoiqu'aſſez fréquens, comme des exceptions à la regle; mais ces exceptions ſuffiſent pour faire voir que la matiere des menſtrues ne'ſt pas eſſentielle à la génération.

L'âge auquel l'homme peut engendrer n'a pas des termes auſſi marqués; il faut que le corps ſoit parvenu à un certain point d'accroiſſement, pour que la liqueur ſéminale ſoit produite; cela arrive ordinairement entre douze & dix-huit ans. A ſoixante ou ſoixante-dix ans, lorſque la vieilleſſe commence à énerver le corps, la liqueur ſéminale eſt moins abondante: & ſouvent elle n'eſt plus prolifique; cependant on a vu pluſieurs exemples de vieillards qui ont engendré juſqu'à quatre-vingts & quatre-vingt-dix ans: on a vu auſſi de jeunes garçons qui ont engendré à l'âge de neuf, dix & onze ans, & de petites filles qui ont conçu à ſept, huit & neuf ans; mais ces faits, extrêmement rares, peuvent être regardés comme des phénomenes.

De la conception, de la groſſeſſe, du fœtus, de ſon accroiſſement, & de l'accouchement.

Les ſignes que quelques Auteurs ont indiqués pour reconnoître ſi une femme a conçu, tels que le ſaiſiſſement & le froid convulſif, *horipilatio*, que quelques femmes doivent avoir reſſenti au moment de la conception, ne ſont que des ſignes très-équivoques; car d'autres femmes aſſurent au contraire avoir reſſenti une ardeur brûlante, cauſée par la chaleur de la liqueur ſéminale de l'homme; & le plus grand nombre avouent n'avoir rien reſſenti de tout cela, ſinon le terme du prurit vénérien qui ſuccede au plus grand degré d'orgaſme. Mais les ſymptomes qui dans les premiers mois font reconnoître aux femmes qu'elles ſont groſſes, ſont moins équivoques; ſavoir, un engourdiſſement dans les lombes, un aſſoupiſſement preſque continuel, une mélancolie qui les rend triſtes & quelquefois capricieuſes, des douleurs de dents, la pâleur & des taches dans le viſage, les paupieres affaiſſées, les yeux jaunes, le goût dépravé, le dégoût, le vomiſſement, la ceſſation de l'écoulement périodique, la ſécré-

tion

tion du lait dans les mamelles, enfin le mouvement du fœtus, l'enflure particuliere & dure de l'hypogastre. Telle est la force de l'institution de la Nature, que la femme se livre invinciblement à faire les fonctions dont dépend la propagation du genre humain, & à ne pas se rebuter par les incommodités de la grossesse. Tout la rappelle au plaisir inexprimable ou à l'épilepsie passagere que la Nature emploie pour parvenir à ses fins. Au reste, combien de femmes ne se portent bien que lorsqu'elles sont enceintes?

La grossesse est le temps pendant lequel une femme qui a conçu, porte dans son sein le fruit de la fécondation: ce temps qui désigne l'état d'une femme enceinte, prend date depuis le moment où la faculté prolifique a été réduite en acte, & où toutes les conditions requises de la part de l'un & de l'autre sexe ont concouru à jeter les fondemens du fœtus mâle ou femelle dont la sortie est le terme. Aussi-tôt que la grossesse est déclarée, dit l'Auteur de l'*Essai sur la maniere de perfectionner l'espece humaine*, la femme doit tourner toutes ses vues sur elle-même, & mesurer ses actions aux besoins de son fruit; elle devient alors la dépositaire d'une créature nouvelle; c'est un abrégé d'elle-même, qui n'en differe que par la proportion & le développement successif de ses parties.

L'exposition de ce qui se passe pendant la grossesse, n'étant donc que l'histoire de la formation du fœtus humain, de son développement, de la maniere particuliere dont il vit, dont il se nourrit, dont il croît dans le sein de sa mere, & dont se font toutes ces différentes opérations de la Nature à l'égard de l'un & de l'autre, c'est proprement l'histoire du fœtus qu'il s'agit de placer ici.

Nous disons que lorsque la conception a lieu, la semence du mâle s'introduit dans la matrice de la femelle; & il y a apparence qu'après le mélange des deux liqueurs séminales, tout l'ouvrage de la génération est dans la matrice sous la forme d'un petit globe. Trois ou quatre jours après la conception, il y a dans la matrice une bulle ovale, qui a dix lignes dans un de ses diametres. Sept jours après, on y peut appercevoir quelques petites fibres réunies, qui sont les premieres ébauches du fœtus. Ces premiers linéamens ne paroissent être qu'une masse d'une gelée presque transparente. Quinze jours après, on commence à bien distinguer la tête & à reconnoître les traits les plus apparens du visage; le nez n'est encore qu'un filet prééminent, & perpendiculaire à une ligne qui indique la séparation des deux levres; on voit deux points noirs à la place des yeux, deux pe-

tits trous à celle des oreilles : ainsi la bouche, le conduit intestinal jusqu'à l'anus, la moelle allongée, à la prendre depuis le cerveau jusqu'à son extrémité inférieure, sont les parties molles qui paroissent se former les premieres. A un mois, le fœtus a plus d'un pouce de longueur ; la figure humaine n'est plus équivoque ; toutes les parties de la face sont déja reconnoissables ; toutes les parties du corps sont dessinées. A six semaines, le fœtus a près de deux pouces de longueur : on apperçoit à-peu-près dans ce temps le mouvement du cœur ; on y distingue des marques sensibles du sexe dont il est (*a*). Toute cette opération est exprimée jusqu'ici par ces deux vers latins :

Sex in lacte dies, ter sunt in sanguine terni,
Bis senum carnes, ter senum membra figurant.

ce qui signifie : *La semence reste dans la matrice pendant six jours sous la forme laiteuse : elle passe à l'état sanguinolent, & y reste pendant neuf jours ; puis est douze jours à prendre la forme de chair ; enfin les membres sont organisés au bout de dix-huit autres jours :* ce qui forme un espace de quarante-cinq jours. Voilà l'instant, le terme où le souffle vivifiant de la Divinité anime cette petite machine, met en jeu la sensibilité des différens organes, & répand le mouvement & le sentiment dans toutes les parties. Si cependant ce bel ouvrage de la Nature, plus ou moins avancé, reçoit des troubles & des commotions trop fortes dès ses premiers jours d'arrangemens ; que, par exemple, le suc nourricier manque ou soit détourné du vrai germe avant qu'il ait acquis un commencement de solidité, de *vrai germe* il devient *faux germe ;* ses premiers linéamens s'effacent & se détruisent par le long séjour qu'il fait encore dans la matrice avant d'en être expulsé : dans les mêmes instans, ce n'est plus qu'une congélation séminale flottante & opaque, ou un corps informe, qui venant à être expulsé ou à tomber, produit la *fausse-couche* la plus ordinaire. Mais reprenons le détail d'une conception bien conditionnée.

A deux mois le fœtus a plus de deux pouces de longueur ; l'ossification commence par des points osseux au milieu des clavicules du bras, de l'avant-bras, &c. mais les clavicules sont même les premieres ossifiées en

(*a*) M. *Haller* croit que ces grandeurs sont prématurées. Dans la brebis, dit-il, le fœtus n'est visible qu'au bout de dix-huit jours ; il ne doit l'être dans la femme que plus tard encore, puisque son état de grossesse dure une fois autant que celui de la brebis.

entier, & l'on peut dire que les os qui ont part à la composition des organes des sens, ou qui sont destinés à leur conservation, sont les premiers perfectionnés dans le fœtus. A trois mois le fœtus a plus de trois pouces, & pese environ trois onces; c'est à-peu-près dans ce temps qu'il donne des signes d'existence, que la mere commence à en sentir le mouvement; mais cela dépend de la plus ou moins grande sensibilité de la mere. Quatre mois & demi après la conception, la longueur du fœtus est de six à sept pouces; les ongles paroissent aux doigts des pieds & à ceux des mains; toutes les parties de son corps sont repliées de maniere à occuper le moins de place possible, les genoux touchent presque aux joues. Plusieurs observations prouvent que le fœtus prend dans la matrice des situations différentes, suivant les diverses attitudes du corps de la mere. Il est ordinairement placé les pieds en bas, le derriere appuyé sur les talons, la tête inclinée sur les genoux, les mains sur la bouche, les pieds tournés en dedans, & il nage comme une espece de vaisseau dans l'eau contenue par les membranes qui l'environnent, sans que la mere en ressente d'autre incommodité que le mouvement que le fœtus fait tantôt à droite, tantôt à gauche. Mais une fois que la tête vient à grossir assez pour rompre cet équilibre, elle fait la culbute & tombe en bas, la face tournée vers l'os sacrum, & le sommet vers l'orifice de la matrice : ceci se fait six semaines ou deux mois avant l'accouchement. Lorsque le temps de sortir est arrivé, le fœtus se trouvant trop serré dans la matrice, fait effort pour en sortir, la tête la premiere. Enfin, dans le moment de l'accouchement le fœtus en réunissant ses propres forces à celles de sa mere, ouvre l'orifice de la matrice autant qu'il est nécessaire pour se faire passage. Il arrive quelquefois que le fœtus sort de la matrice sans briser son enveloppe, appellée *placenta* (*omentum*), comme cela arrive dans l'accouchement des animaux; mais communément le fœtus par son effort, brise son enveloppe, dont une partie lui reste quelquefois sur la tête; c'est ce que l'on appelle *naître coiffé.* La liqueur qui sort pendant l'accouchement, se nomme le *bain* ou *les eaux de la mere.* Ce bain naturel qui met le fœtus à couvert des injures extérieures, en éludant la violence des coups que la femme grosse peut recevoir sur le ventre, défend aussi par la même raison la matrice des secousses & des frottemens causés par les mouvemens du fœtus : enfin, ces eaux servent à faciliter la sortie de l'enfant dans le temps de l'accouchement, en rendant les passages plus souples. Lorsque le fœtus est sorti, le cordon ombilical entraîné

par ſon poids ou par la main de l'Accoucheur, attire le placenta & les autres membranes, qui toutes enſemble portent le nom d'*arriere-faix* ou *délivre :* on noue ce cordon à un doigt de diſtance du nombril, & on le coupe à un doigt au-deſſus de la ligature ; le reſte ſe deſſeche. Le cordon ombilical eſt long de trois pieds ou environ, & compoſé de deux arteres & d'une veine ; ſon uſage dans le fœtus étoit encore de prolonger le cours de la circulation du ſang & de permettre au fœtus ou enfant de ſe mouvoir, ſans arracher le placenta. Les extrémités de ces vaiſſeaux ſe diviſent en ramifications, & prennent leur origine dans le *placenta*, cette maſſe vaſculeuſe qui abſorbe le ſuc nourricier provenant de la matrice, de même que les inteſtins abſorbent le chyle. Le ſuc nourricier eſt porté enſuite au fœtus par la veine ombilicale. Le fœtus ne reſpire point dans le ſein de ſa mere : ainſi ce que l'on dit des cris des enfans dans le ſein de leur mere, ne doit être regardé que comme une fable.

La durée de la groſſeſſe eſt ordinairement de neuf mois, quelquefois plus ou moins : mais le temps ordinaire s'étend à vingt jours de différence, c'eſt-à-dire depuis huit mois & quatorze jours juſqu'à neuf mois & quatre jours. Le commencement du ſeptieme mois eſt le plus court terme de la groſſeſſe ; le fœtus ſorti plutôt avorte. Nous diſons que l'enfant ſort de ſa priſon rarement avant le ſeptieme mois, ſi ce n'eſt dans un premier accouchement. On a obſervé que l'enfant qui vient à ſept mois a preſque toujours quelque imperfection à la bouche, aux oreilles & aux doigts, parce que ces parties ſont achevées d'être parfaitement organiſées les dernieres. Quelquefois la foibleſſe du fœtus, ou l'âge de la mere, font que l'accouchement n'arrive qu'après dix mois, & il y a des exemples d'un terme plus long. Les femmes qui ont fait pluſieurs enfans, aſſurent preſque toutes que les femelles naiſſent plus tard que les mâles. Au reſte voyez la *Diſſertation ſur les naiſſances tardives.* L'enfant arrive auſſi à huit mois, & d'habiles gens ſoutiennent qu'il n'eſt pas vrai que les enfans nés à ce terme ne vivent pas.

On prétend que c'eſt le défaut de reſpiration qui fait faire au fœtus les efforts néceſſaires pour ſortir : auſſi ne voit-il pas plutôt le jour qu'il commence à reſpirer, & le ſang ſe jette dans les poumons pour circuler. Par cette raiſon, lorſqu'on veut connoître ſi le fœtus eſt venu mort, on met les poumons dans l'eau : s'ils ſurnagent, c'eſt une preuve que le fœtus a vécu, & que l'air reçu par le moyen de la reſpiration les a raréfiés. N'oublions pas de dire que, quoique la tête ſoit dans les enfans, à pro-

portion des autres parties du corps, la plus grosse, elle est susceptible de se prêter dans le moment où l'enfant paroît à la lumiere. Cette diminution apparente de volume provient du rapprochement des os pariétaux, temporaux, frontal & occipital, qui sont propres uniquement au crâne, & qui dans ce premier moment de naissance ne sont pas réunis par sutures; ils sont encore séparés, écartés les uns des autres; & c'est par ces ouvertures, à l'endroit de la fontanelle, qu'on voit palpiter & qu'on sent alors le battement des arteres du cerveau: il suffit d'y porter la main, ainsi que nous l'avons déjà dit au commencement de cet article. On ne peut trop recommander aux Sages-Femmes, que la tête de l'enfant étant tendre, molle, délicate, elle doit être maniée avec la plus grande précaution. Une pression trop vive pourroit en altérer la perfectibilité des organes: c'est ce qui sera démontré ci-après en parlant de l'*économie animale*.

Il est plus ordinaire de voir des femmes n'avoir qu'un enfant à la fois qu'un plus grand nombre. Lorsqu'elles en portent deux, trois ou plus, on les trouve très-rarement sous la même enveloppe; & leurs placentas, quoique adhérens, sont presque toujours distincts: mais cette pluralité de fœtus dans une seule grossesse, cette fécondité de différens individus vivans tient-elle au mystere de la *superfœtation?* C'est un point sur lequel on est partagé.

Les preuves de la superfœtation, phénomene qui a été contesté, se multiplient de plus en plus. En 1753, une femme de Louviers accoucha successivement en trois mois de trois enfans qui furent baptisés. En 1755, une femme de dix-huit ans, mariée en Angleterre, près de Katwyk sur mer, à un homme veuf de soixante ans, qui n'avoit point eu d'enfans de sa premiere femme, y accoucha le matin d'un garçon vivant, le même jour au soir elle fut encore délivrée d'un enfant de six mois, & le lendemain il en vint un troisieme d'environ trois mois. Voici un autre fait presque incroyable, quoique récent. En 1755, le 21 de Mars, on présenta à l'Impératrice de Russie un Paysan Moscovite, nommé *Jacques Kyrllof* & sa femme. Ce Paysan, marié en secondes noces, étoit âgé de soixante-dix ans: sa premiere femme étoit accouchée vingt-une fois; savoir, quatre fois de quatre enfans, sept fois de trois, & dix fois de deux: total, cinquante-sept enfans qui vivoient alors. Sa seconde femme qui l'accompagnoit, comptoit déjà sept couches, une de trois enfans à la fois, & six de deux jumeaux chacune, ce qui faisoit quinze enfans pour sa part. Ainsi le Patriarche Moscovite avoit eu jusqu'alors

soixante-douze enfans. Quelle étrange fécondité ! Quelle vue peut avoir la Nature de produire deux jumeaux, un enfant à deux têtes, à deux corps, à quatre bras, à six doigts, &c. ? *Voyez* MONSTRE. Pourquoi les enfans ressemblent-ils tantôt à leur pere, tantôt à leur mere ? C'est à-peu-près la même difficulté pour les différentes marques de naissance que l'on rapporte à une imagination frappée.

Parmi les jeux de la Nature, on la voit quelquefois travailler en miniature avec une justesse admirable de proportion : ces frêles enfans ne jouissent qu'un moment de leur état de perfection : on en verra des exemples en consultant l'article NAIN.

De la circoncision, de l'infibulation & de la castration.

La circoncision, l'infibulation & la castration, sont des faits trop essentiels dans l'histoire de l'Homme, pour n'en point parler.

La *circoncision* est un usage extrêmement ancien, & qui subsiste encore dans la plus grande partie de l'Asie. On croit que les Turcs & plusieurs autres Peuples auroient naturellement le prépuce trop long, si l'on n'avoit pas la précaution de le couper ; & que sans la circoncision, certains Peuples, tels que les Arabes, seroient inhabiles à la génération.

La circoncision a lieu aussi pour les filles ; car dans quelques contrées d'Arabie, de Perse, d'Afrique, l'accroissement des nymphes devient trop considérable, & nuiroit aussi à la génération, si l'on ne prévenoit cet inconvénient par la circoncision. Cette opération s'appelle *nymphotomie*. C'est-là uniquement la castration des femmes dont les Auteurs ont entendu parler. Voyez la *Généanthropie* de *Sinibaldus*. Voyez NYMPHES *à la fin de l'article général* NYMPHE.

Cette opération peut donc être fondée sur la nécessité, & elle a du moins pour objet la propreté : mais l'infibulation & la castration ne peuvent avoir d'autre origine que la jalousie ou l'intérêt.

L'*infibulation* pour les garçons se fait en tirant le prépuce en avant : on le perce & on y met un anneau assez grand, qui doit rester en place aussi long-temps qu'il plaît à celui qui a ordonné l'opération, & quelquefois toute la vie. Ceux qui parmi les Moines Orientaux font vœu de chasteté, portent ainsi un très-grand anneau, pour se mettre dans l'impossibilité d'y manquer. L'infibulation a lieu aussi chez certains Peuples pour les filles & pour les femmes. On ne peut rien imaginer de bizarre &

de ridicule ſur ce ſujet que les hommes n'ayent mis en pratique, ou par paſſion, ou par ſuperſtition. Les Ethiopiens, pluſieurs autres Peuples de l'Afrique, & quelques autres Nations de l'Aſie, auſſi-tôt que leurs filles ſont nées, rapprochent par une ſorte de couture les parties que la Nature a ſéparées, & ne laiſſent libre que l'eſpace qui eſt néceſſaire pour les écoulemens naturels : les chairs adherent peu-à-peu à meſure que l'enfant prend ſon accroiſſement ; de ſorte que l'on eſt obligé de les ſéparer par une inciſion lorſque le temps du mariage eſt arrivé. On dit qu'ils emploient pour cette infibulation des filles un fil d'amiante ; parce que cette matiere n'eſt pas ſujette à la corruption. Il y a certains Peuples qui paſſent ſeulement un anneau : les femmes ſont ſoumiſes comme les filles à cet uſage outrageant : la ſeule différence eſt que l'anneau des filles ne peut s'ôter qu'en le détruiſant, & que celui des femmes a une eſpece de ſerrure, dont le mari ſeul a, dit-on, la clef. Souvent la ſerrure eſt pratiquée dans une piece de linge, que l'on appelle *ceinture de virginité.* Voyez à l'article CEINTURE.

L'uſage de la *caſtration* des hommes eſt fort ancien & généralement aſſez répandu ; c'étoit la peine de l'adultere chez les Egyptiens. Il y a pluſieurs eſpeces de caſtrations : les Hottentots coupent un teſticule à leurs enfans, dans l'idée que ce retranchement les rend plus légers à la courſe : dans d'autres pays les pauvres mutilent entiérement leurs garçons pour éteindre leur poſtérité, qui ſe trouveroit un jour dans la miſere. Ceux qui, comme en Italie, n'ont en vue que la formation ou perfection d'une ſorte de voix qui dépare la Nature, ſe contentent de couper les deux teſticules : mais dans certains pays, & aujourd'hui dans toute l'Aſie & dans une partie de l'Afrique, &c. ceux qui ſont animés par la défiance qu'inſpire la jalouſie, ne croiroient pas leurs femmes en ſureté, ſi elles étoient gardées par des *eunuques* de cette eſpece : ils ne veulent ſe ſervir que de ceux auxquels on a retranché toutes les parties extérieures de la virilité.

L'amputation n'eſt pas le ſeul moyen dont on ſe ſoit ſervi : autrefois on empêchoit l'accroiſſement des teſticules, & l'on en détruiſoit l'organiſation par le ſimple froiſſement, en mettant les enfans dans un bain d'eau chaude, fait de décoction de plantes. On prétend que cette ſorte de caſtration ne fait courir aucun riſque pour la vie. L'amputation des teſticules n'eſt pas fort dangereuſe, on la peut faire à tout âge : cependant on préfere le temps de l'enfance ; mais l'amputation entiere des parties

extérieures de la génération eſt le plus ſouvent mortelle. On ne peut faire cette opération ſur les enfans que depuis l'âge de ſept ans juſqu'à dix: la difficulté qu'il y a de ſauver ces ſortes d'eunuques dans cette opération, fait qu'ils coûtent en Turquie cinq ou ſix fois plus cher que les autres. Quoique, ſelon *Chardin*, cette opération ſoit ſi douloureuſe & ſi dangereuſe paſſé l'âge de quinze ans, qu'à peine en réchappe-t-il un quart de ceux qui la ſubiſſent. *Pietro della Vallé*, dit qu'en Perſe ceux à qui on fait ſubir cette infame & cruelle opération pour punition du viol & d'autres crimes de ce genre, en guériſſent fort heureuſement, quoiqu'avancés en âge, & qu'on n'applique que de la cendre ſur la plaie.

Il y a à Conſtantinople, dans toute la Turquie, en Perſe, des eunuques dont le teint eſt gris: ils viennent pour la plupart du Royaume de Golconde, de la preſqu'iſle en deçà du Gange, des Royaumes d'Aſſan, d'Aracan, de Pégu & du Malabar. Ceux du golfe de Bengale ſont de couleur olivâtre. Il y en a de blancs, mais en petit nombre; ils viennent de Géorgie & de Circaſſie. Les noirs viennent d'Afrique, principalement d'Ethiopie; ceux-ci ſont d'autant plus recherchés & plus chers, qu'ils ſont plus horribles. Il paroît qu'il ſe fait un commerce conſidérable de cette eſpece d'hommes neutres dans la Société; car *Tavernier* dit, qu'étant au Royaume de Golconde en 1657, on y fit juſqu'à vingt-deux mille eunuques.

Les eunuques auxquels on n'a ôté que les teſticules, ne laiſſent pas de ſentir de l'irritation dans ce qui leur reſte, & d'en avoir le ſigne extérieur, même plus fréquemment que les autres hommes; mais cette partie ne prend qu'un très-petit accroiſſement, & demeure à-peu-près dans le même état où elle étoit à l'âge où on a fait l'opération.

Si l'on conſidere avec attention ces différentes eſpeces d'eunuques, l'on reconnoît preſque toujours que la fatale opération & ſes ſuites leur ont cauſé des variations plus ou moins ſenſibles dans la configuration, indépendamment des effets phyſiques qu'elle produit ſur l'homme.

Les eunuques ſont, dit M. *Withof*, timides, irréſolus, craintifs, ſoupçonneux, inconſtans; & cela parceque leur ſang n'a pas reçu toute l'élaboration néceſſaire en paſſant par les vaiſſeaux ſpermatiques: ainſi en s'éloignant des qualités de l'homme, ils participent aux inclinations de la femme, & leur eſprit même eſt d'un ſexe mitoyen. Ils ont cependant quelques avantages; ils deviennent plus grands & ſont plus gras pour l'ordinaire que les autres hommes. Si les eunuques abondent plus en matieres huileuſes,

leuses, ils sont aussi moins sujets à la goutte & à la folie, que les hommes qui abondent plus en sang & en humeurs atrabilaires : la liqueur oléagineuse qui circule abondamment chez eux, empêche les inégalités dans la trachée-artere, & dans le palais ; ce qui, joint à la flexibilité de l'épiglotte & des autres organes de la voix, rend la leur si sonore & si étendue, & même si douce, qu'il est presque impossible à un eunuque de prononcer distinctement la lettre *R*. Cet avantage factice suffit-il pour consoler ces malheureux de la barbarie de leurs peres ? On ne peut réfléchir sur tous les motifs qui produisent des eunuques, sans jeter un cri de douleur & de pitié. Qu'on ne croie pas, au reste, qu'une aussi odieuse cruauté produise infailliblement le fruit qu'on en espere quelquefois (l'étendue factice & étrangere de la voix de dessus) ; de deux mille victimes sacrifiées au luxe & aux bizarreries de l'art, à peine trouve-t-on trois sujets qui réunissent le talent & l'organe : toutes les autres créatures, oisives & languissantes, ne sont plus que le rebut des deux sexes ; des membres paralytiques de la Société ; un fardeau inutile & flétrissant de la terre qui les a produits, qui les nourrit & qui les porte.

Il y a des rapports singuliers, dont nous ignorons les causes, entre les parties de la génération & celles de la gorge : les eunuques n'ont point de barbe ; leur voix, quoique forte & perçante, n'est jamais d'un ton grave. Souvent les maladies secrettes se montrent à la gorge. La correspondance qu'ont certaines parties du corps fort éloignées & fort différentes, & qui est ici remarquée, pourroit s'observer bien plus généralement ; mais on ne fait pas assez d'attention aux effets, lorsqu'on ne soupçonne pas quelles en peuvent être les causes : c'est sans doute par cette raison, dit M. *de Buffon*, qu'on n'a jamais songé à examiner avec soin ces correspondances dans le corps humain. Il y a dans les femmes une grande correspondance entre la matrice, les mamelles & la tête : combien n'en trouveroit-on pas d'autres, si de grands Médecins tournoient leurs vues de ce côté-là ?

On peut observer que cette correspondance, entre la voix & les parties de la génération, ne se reconnoît pas seulement dans les eunuques : la voix change dans les hommes à l'âge de puberté ; & les femmes qui ont la voix forte sont soupçonnées d'avoir plus de penchant à l'amour. *Voyez, ci-après, l'article* ÉCONOMIE ANIMALE, *où est inséré le mécanisme de la voix.*

Dans l'enfance il n'y a quelquefois qu'un testicule dans le *scrotum*,

& quelquefois point du tout. On ne doit cependant pas toujours juger que les jeunes gens qui ſont dans l'un ou l'autre de ces cas, ſoient en effet privés de ce qui paroît leur manquer. A l'âge de huit ou dix ans, ou même ſimplement à l'âge de puberté, la Nature fait un effort qui les fait paroître au dehors : cela arrive auſſi quelquefois par l'effet d'une maladie ou d'un mouvement violent, tel qu'un ſaut ou une chute, &c. Quand même les teſticules ne ſe manifeſteroient pas, on n'en eſt pas moins propre à la génération ; l'on a même obſervé que ceux qui ſont dans cet état, ont plus de vigueur que les autres.

Il ſe trouve auſſi des hommes qui n'ont quelquefois qu'un teſticule, ce défaut ne nuit pas à la génération ; l'on a obſervé que le teſticule qui eſt ſeul, eſt alors beaucoup plus gros qu'à l'ordinaire. Il y a auſſi des hommes qui en ont trois ; ils ſont, dit-on, beaucoup plus vigoureux & plus forts de corps que les autres. On peut voir par l'exemple des animaux, combien ces parties contribuent à la force & au courage : quelle différence entre un taureau & un bœuf, un bélier & un mouton, un coq & un chapon !

Age viril.

Le corps acheve de prendre ſon accroiſſement en hauteur à l'âge de la puberté, & pendant les premieres années qui ſuccedent à cet âge. Il y a des jeunes gens qui ne grandiſſent plus après la quatorzieme ou la quinzieme année de leur âge, d'autres croiſſent juſqu'à vingt & vingt-trois ans. Dans cet âge ils ſont preſque tous effilés : mais peu-à-peu les membres ſe moulent & s'arrondiſſent, & le corps dans les hommes eſt avant l'âge de trente ans dans ſon point de perfection, pour les proportions de ſa forme ; le corps de la femme parvient bien plutôt à ce point de perfection.

Le corps de l'homme bien fait doit être carré, les muſcles doivent être durement exprimés, le contour des membres fortement deſſiné, les traits du viſage bien marqués. Dans les femmes tout eſt plus arrondi, les formes ſont plus adoucies, les traits plus fins, & le teint plus éclatant. L'homme a la force & la majeſté ; les graces & la beauté ſont l'apanage de l'autre ſexe.

Tout annonce dans tous deux les maîtres de la terre : tout marque dans l'homme, même à l'extérieur, ſa ſupériorité ſur les êtres vivans ; il ſe tient droit & élevé, ſon attitude eſt celle du commandement ; ſa tête

regarde le Ciel & présente une face auguste, sur laquelle est imprimé le caractere de sa dignité : l'image de l'ame y est peinte par la physionomie; l'excellence de sa nature perce à travers les organes matériels, & anime d'un feu divin les traits de son visage; son port majestueux, sa démarche ferme & hardie annoncent sa noblesse & son rang; il ne touche à la terre que par les extrémites les plus éloignées, il ne la voit que de loin & semble la dédaigner.

Lorsque l'ame est tranquille, toutes les parties du visage sont dans un état de repos; leur proportion, leur union, leur ensemble marquent encore assez la douce harmonie des pensées. Mais lorsque l'ame est agitée, la face humaine devient un tableau vivant, où les passions sont rendues avec autant de délicatesse que d'énergie, où chaque mouvement de l'ame est exprimé par un trait, chaque action par un caractere, dont l'impression vive & prompte devance la volonté, nous décele, & rend au dehors, par des signes pathétiques, les images de nos secrettes agitations. *Voyez* Visage.

La bouche & les levres sont, après les yeux, les parties du visage qui ont le plus de mouvement & d'expression; les passions influent sur ces mouvemens. La bouche en marque les différens caracteres par les différentes formes qu'elle prend; l'organe de la voix anime encore cette partie, & la rend plus vivante que toutes les autres. Les bras, les mains & tout le corps entrent aussi dans l'expression des passions.

Quoique le corps de l'homme soit à l'extérieur plus délicat que celui d'aucun des animaux, il est cependant très-nerveux, & peut-être plus fort par rapport à son volume, que celui des animaux les plus forts. On assure que les porte-faix ou crocheteurs de Constantinople portent des fardeaux de neuf cents livres pesant. On raconte mille choses prodigieuses de la légereté des Sauvages à la course : l'homme civilisé ne connoît pas ses forces; il ne sait pas combien il en perd par la molesse, & combien il pourroit en acquérir par l'habitude d'un fort exercice.

De la Vieillesse & de la Mort.

M. *Busching* dit, d'après M. *Sussmich*, que dans un temps donné, le nombre de ceux qui naissent surpasse presque toujours celui de ceux qui meurent; par conséquent le nombre des hommes va toujours en augmentant. C'est une chose connue, que sans les fléaux de la guerre, de la peste,

de la famine, du célibat, de la petite vérole, &c. notre terre seroit infiniment plus peuplée. En campagne les listes des morts font voir qu'il naît plus de garçons que de filles : c'est le contraire à la ville, où le nombre des femmes est ordinairement plus grand. Au reste l'espece humaine est plus vivace dans les contrées septentrionales, que dans celles du midi. On observe encore qu'il y a plus de vieillards dans les lieux élevés que dans les lieux bas de la terre. Mais donnons une énumération des habitans des quatre parties du Monde :

En Europe	100 millions.
En Afrique	100 millions.
En Asie	500 millions.
En Amérique	300 millions.
TOTAL	1000 millions.

Le Lecteur est averti que ce dénombrement est d'après le P. *Riccioli*, Mathématicien d'Italie, qui a donné dans sa *Géographie réformée* un Traité sur le nombre des habitans de la Terre : son calcul paroît sinon exact, au moins méthodique : il suppute le nombre des habitans des villes, des provinces, des royaumes, de chaque partie du Monde & du Monde en général : il comprend les habitans des Terres Australes avec ceux de l'Amérique : il fait observer que l'Afrique est remplie de vastes déserts ; que l'Asie est vaste & la contrée la plus peuplée ; que l'Europe qui ne lui cede guere en population, est la partie du monde la plus petite : voici comme le P. *Riccioli* conclut que le nombre des hommes actuellement en Europe, peut aller à cent millions.

En Espagne	8 millions.
En France	20
L'Italie & Iles.	11
Angleterre, Ecosse & Irlande	7
L'Allemagne & Hollande	24
Illyrie, Dalmatie, Grece, Iles	10
Macédoine, Thrace, Mæsie.	6
Etats de Pologne.	6
Danemarck & Pays Septentrionaux	8

Le corps de l'homme n'est pas plutôt arrivé à son point de perfection ;

qu'il commence à déchoir : le dépériſſement eſt d'abord inſenſible ; mais avec le temps les membranes deviennent cartilagineuſes, les cartilages deviennent oſſeux, les os deviennent plus ſolides, toutes les fibres plus dures, preſque toute la graiſſe ſe conſume, la peau ſe deſſeche, devient écailleuſe, les rides ſe forment peu-à-peu, les cheveux blanchiſſent, les dents tombent, le viſage ſe déforme, le corps ſe courbe, la couleur & la conſiſtance du criſtallin deviennent plus ſenſibles. Les premieres nuances de cet état ſe font appercevoir avant quarante ans, elles augmentent par degrés aſſez lents juſqu'à ſoixante, par degrés plus rapides juſqu'à ſoixante-dix : la caducité commence à cet âge, & elle va toujours en augmentant ; la décrépitude ſuit, & la mort termine ordinairement avant l'âge de 90 ou 100 ans la vieilleſſe & la vie. Le corps meurt donc peu-à-peu & par partie, ſon mouvement diminue par degrés, la vie s'éteint par nuances ſucceſſives, & la mort n'eſt que le dernier terme de cette ſuite de degrés, la derniere nuance de la vie ; ainſi la vie & l'amour ſe conſomment par les mêmes voies, par l'expiration. Remercions-en la Nature. Comme les os, les cartilages, les muſcles & toutes les parties qui compoſent le corps, ſont moins ſolides & plus molles dans les femmes que dans les hommes, il faudra plus de temps pour que ces parties prennent cette ſolidité qui cauſe la mort ; les femmes par conſéquent doivent avoir une vieilleſſe plus longue que les hommes ; c'eſt auſſi ce qui arrive : & on a obſervé, en conſultant les tables que l'on a faites ſur la mortalité du genre humain, que quand les femmes ont paſſé un certain âge, elles vivent enſuite plus long-temps que les hommes. Ainſi il eſt d'expérience que la jeuneſſe des femmes eſt plus courte & plus brillante que celle des hommes, mais que leur vieilleſſe eſt plus fâcheuſe & plus longue, *citiùs pubeſcunt, citiùs ſeneſcunt.* Voyez les Tables de Mortalité que M. *de Parcieux* a faites à ce ſujet.

Cette cauſe de la mort naturelle eſt générale & commune à tous les animaux, & même aux végétaux. On peut obſerver dans le chêne, que c'eſt le centre qui ſe déſorganiſe le premier & tombe en pouſſiere ; car ces parties devenant trop compactes, ne peuvent plus recevoir de nourriture.

La durée totale de la vie peut ſe meſurer, en quelque façon, par celle du temps de l'accroiſſement ; un arbre ou un animal qui prend en peu de temps tout ſon accroiſſement, périt beaucoup plutôt qu'un autre auquel il faut plus de temps pour croître. Lhomme qui eſt trente ans à croître en

hauteur & en grosseur, vit nonante ou cent ans; le chien qui ne croît que pendant deux ou trois ans, ne vit aussi que dix ou douze ans.

Les causes de notre destruction sont donc nécessaires, & la mort inévitable; il ne nous est pas plus possible d'en reculer le terme fatal, que de changer les lois de la Nature. De-là cet axiome généralement adopté: *Contra vim mortis, nullum est medicamentum in hortis.* Les hommes les plus vieux sont ceux dont l'accroissement n'a été parfait que dans un âge déja avancé, & dont les appétits, les passions ont été tranquilles. On en a des exemples en considérant les vies & les mœurs, 1°. de Henri Jankins, Anglois, mort en 1670, âgé de cent soixante-neuf ans. 2°. De Jean Rovin, né à Szatlova-Carants-Betcher, dans le Bannat de Temeswar, lequel a vécu cent soixante douze ans, & sa femme cent soixante-quatre ans, ayant été mariés ensemble cent quarante-sept ans, le cadet de leur fils, quand Rovin mourut, avoit quatre-vingt-dix-neuf ans. 3°. De Pierre Zorten, Paysan du même pays, mort âgé de cent quatre-vingt-cinq ans en 1724; le cadet de ses fils avoit alors quatre vingt-dix-sept ans. On voit à Bruxelles, dans la Bibliotheque de S. A. R. le Prince Charles, l'histoire & les portraits en pieds de ces trois centenaires. En 1764 Niels Jukens, de Hammerfet en Danemarck, mourut âgé de cent quarante-six ans. Chrétien-Jacob Drakemberg est mort en 1770 à Aarhuus, dans la cent quarante-sixieme année de son âge. Ce vieillard du Nord étoit né à Stavanger en Norwege en 1624, & s'étoit marié à l'âge de cent treize ans à une veuve âgée de soixante ans. Jean Niethen, de Bakler en Zélande, a vécu cent vingt ans. Hildeberghoff mourut d'une chute âgé de cent vingt-sept ans.

Variétés dans l'espece humaine, &c.

La premiere & la plus remarquable de ces variétés est celle de la couleur; la seconde est celle de la forme, & la troisieme est celle du naturel des différens peuples. En parcourant la surface de la terre pour connoître les variétés qui se rencontrent entre les hommes de différens climats, & en commençant par le Nord, on trouve en Lapponie & sur les côtes septentrionales de la Tartarie une race d'hommes d'une petite stature, d'une figure bizarre, dont la physionomie est aussi sauvage que les mœurs. Ces hommes qui paroissent avoir dégénéré de l'espece humaine, ne laissent pas d'être assez nombreux, & d'occuper de vastes contrées. Tous ces peu-

ples ont le visage large & plat, le nez camus & écrasé, l'iris de l'œil jaune, brune & tirant sur le noir, les paupieres allongées & tirées vers les tempes, les joues extrêmement élevées, la bouche très-grande, le bas du visage étroit, les levres grosses & élevées, la voix grêle, la tête grosse, les cheveux noirs & lisses, la peau basanée; trapus, quoique maigres; la plupart n'ont que quatre pieds de hauteur. Chez tous ces peuples les femmes sont aussi laides que les hommes, & leur ressemblent si fort qu'on ne les distingue pas d'abord. Celles du Groënland sont de fort petite taille: elles ont le corps bien proportionné; mais leurs mamelles sont molles & si longues qu'elles donnent à teter à leurs enfans par-dessus l'épaule; le bout de ces mamelles est noir comme du charbon, & la peau de leur corps est de couleur olivâtre très-foncée. Ces peuples qui se ressemblent tous à l'extérieur, ont aussi tous à-peu-près les mêmes inclinations & les mêmes mœurs; ils sont tous également grossiers & un peu stupides. Ils sont tous dans l'usage de plonger les enfans dans l'eau froide au moment de leur naissance, (ce qu'un grand homme appelle les baigner dans le Styx) pour les rendre impénétrables aux traits des maladies. Cette coutume se pratique aussi par quelques Anglois, &c.

Tous ces habitans du Nord ont un penchant naturel pour les lieux qui les ont vu naître: ce sentiment est gravé dans presque tous les hommes. Les Lappons, que l'on peut regarder comme les nains de l'espece humaine, vivent sous terre ou dans des cabanes presqu'entiérement enterrées & couvertes d'écorces d'arbres ou d'os de poisson. Une nuit de plusieurs mois les oblige de conserver de la lumiere dans ce séjour glacé: ils se plaisent même dans cette solitude affreuse. L'été ils sont obligés de vivre dans une épaisse fumée pour se garantir de la piqûre des moucherons. Avec cette maniere de vivre si dure & si triste, ils ne sont presque jamais malades, & ils parviennent tous à une extrême vieillesse, verte & vigoureuse. La seule incommodité à laquelle les vieillards sont sujets, est la cécité; cette incommodité est occasionnée par l'éclat continuel de la neige pendant l'hiver, l'automne & le printems, & par la fumée dont ils sont aveuglés pendant l'été.

Dans la Lapponie Danoise, la plupart des habitans ont un gros chat noir qu'ils prétendent consulter quand ils veulent aller à la chasse ou à la pêche. Ils se baignent nus, filles & garçons ensemble. Leur pain est fait avec de la farine d'os de poisson: plusieurs boivent de l'huile de baleine.

Dans le Nord de l'Europe les femmes ſont fort fécondes ; on dit qu'en Suede elles ont juſqu'à vingt-huit ou trente enfans. Cette fécondité dans les femmes ne ſuppoſe pas qu'elles aient plus de penchant à l'amour, puiſque les hommes mêmes ſont beaucoup plus chaſtes dans les pays froids que dans les pays chauds. Tout le monde ſait que les nations du Nord ont toujours été ſi fécondes, qu'il en eſt ſorti d'immenſes peuplades qui ont inondé toute l'Europe ; c'eſt ce qui a fait dire à quelques Hiſtoriens que le Nord étoit la pépiniere des hommes, *Officina gentium.*

Le ſang Tartare s'eſt mêlé d'un côté avec les Chinois, & de l'autre avec les Ruſſes Orientaux, & ce mélange n'a pas fait diſparoître en entier les traits de cette race, car il y a parmi les Moſcovites beaucoup de viſages Tartares ; & quoiqu'en général cette nation ſoit du même ſang que les autres nations Européennes, on y trouve cependant beaucoup d'individus qui ont la forme du corps carrée, les cuiſſes groſſes & les jambes courtes comme les Tartares. Les Calmuques qui habitent dans le voiſinage de la mer Caſpienne, entre les Moſcovites & les grands Tartares, ſont des hommes robuſtes, mais les plus laids & les plus difformes qui ſoient ſous le Ciel ; ils ont le viſage ſi plat & ſi large, que d'un œil à l'autre il y a l'eſpace de cinq ou ſix doigts ; leurs yeux ſont extraordinairement petits, & le peu qu'ils ont de nez eſt ſi plat, qu'on n'y voit que deux trous au lieu de narines ; ils ont les genoux tournés en dehors & les pieds en dedans. A meſure qu'on avance vers l'Orient dans la Tartarie indépendante, les traits des Tartares ſe radouciſſent un peu. Ces peuples ſont Idolâtres, mais bons guerriers, & mangent de la chair de cheval qu'ils préferent à toute autre. Les Chinois ne ſont pas à beaucoup près auſſi différens des Tartares que le ſont les Moſcovites : il n'eſt pas même sûr qu'ils ſoient d'une autre race. Si on les compare aux Tartares par la figure & par les traits, on y trouvera des caracteres d'une reſſemblance non équivoque. Les Chinois ont en général le viſage large, les yeux petits, le nez camus, & preſque point de barbe. Les Japonois ſont aſſez ſemblables aux Chinois ; ils ſont ſeulement plus jaunes & plus bruns, parce qu'ils habitent un climat plus méridional : ces peuples ont à-peu-près le même naturel, les mêmes mœurs & les mêmes coutumes que les Chinois. L'une des plus bizarres, & qui eſt commune à ces deux nations, eſt de ſerrer les pieds des filles dans leur enfance avec tant de violence qu'on les empêche de croître. C'eſt ainſi qu'on immole la liberté à la jalouſie. Une jolie femme de ces pays doit avoir le pied aſſez petit pour

trouver

trouver trop aisée la pantoufle d'un enfant de six ans. Les Japonois, ainsi que leurs femmes, vont toujours la tête nue, & mettent le pied hors de leur chaussure pour saluer. Ils font consister la beauté de leurs dents à être fort noires.

Les Siamois, les Péguans, les habitans d'Aracan, de Laos & autres contrées voisines, ont les traits assez semblables à ceux des Chinois ; ils ne different que du plus ou moins par la couleur. Ces peuples ont, ainsi que tous les peuples de l'Orient, du goût pour les longues oreilles ; les uns tirent leurs oreilles pour les allonger, mais sans les percer ; d'autres, comme au pays de Laos, en agrandissent le tour si prodigieusement qu'on pourroit presque y passer le poing, ensorte que leurs oreilles descendent jusques sur leurs épaules. Les Siamois ont aussi la coutume de se noircir les dents ; cette habitude leur vient de l'idée qu'ils ont que les hommes ne doivent point avoir les dents blanches comme les animaux : ils se les noircissent avec une espece de vernis qu'il faut renouveller de temps en temps. Quand ils appliquent ce vernis, ils sont obligés de se passer de manger pendant quelques jours, pour donner le temps à cette drogue de s'attacher.

Les habitans du vaste Archipel, connu sous le nom d'îles Manilles & des autres îles Philippines, sont peut-être les peuples les plus mêlés de l'univers, par les alliances qu'ont faites ensemble les Espagnols, les Indiens, les Chinois, les Malabares & les Noirs. Les Noirs qui vivent dans les rochers & les bois de ces Iles, different entiérement des autres habitans : quelques-uns ont les cheveux crépus comme les Negres d'Angola, les autres les ont long ; on en a vu, dit-on, plusieurs parmi eux qui avoient au croupion des queues longues de quatre à cinq pouces. On voit aussi, au rapport de quelques Voyageurs, dans le Royaume de Lambri, de ces hommes qui ont des queues de la longueur de la main, & qui ne vivent que dans les montagnes. Quelques-uns disent aussi que l'on voit de ces hommes à queue dans l'Ile Formose ; (ces queues ne sont qu'un prolongement du coccyx.) Voici un autre fait qui est egalement extraordinaire, c'est que dans cette île il n'est pas permis aux femmes d'accoucher avant trente-cinq ans, quoiqu'il leur soit libre de se marier long-temps avant cet âge. Lorsqu'elles sont grosses, les *Jebuses* ou Prêtresses vont leur fouler le ventre avec les pieds pour les faire avorter ; ce seroit chez eux non-seulement une honte de devenir mere, mais même

un crime, que de laiſſer venir un enfant avant l'âge preſcrit par la Loi.

Les Malais ſont de la férocité la plus hardie : ils ne ſortent point ſans leur poignard, qu'ils nomment *crit*, & l'induſtrie de la nation s'eſt ſurpaſſée dans la fabrication de cet inſtrument deſtructeur. *Voyez l'article* ARMES.

Les habitans de la nouvelle Guinée ſont noirs, ils ont le viſage rond & large avec un gros nez plat : cependant leur phyſionomie ne feroit pas abſolument déſagréable s'ils ne ſe défiguroient pas le viſage par une eſpece de cheville de la groſſeur du doigt & longue de quatre pouces dont ils ſe traverſent les deux narines. Ils ont auſſi de grands trous aux oreilles où ils mettent des chevilles comme au nez. Leurs femmes ont de longues mamelles qui leur pendent ſur le nombril, le ventre extrêmement gros, les jambes fort menues, les bras de même.

Les habitans de la nouvelle Hollande ſont noirs comme les Negres ; grands, droits, menus ; ils tiennent toujours leurs paupieres à demi-fermées, pour garantir leurs yeux des moucherons qui les incommodent : ceux-ci ſont peut-être les gens du monde les plus miſérables, & ceux de tous les humains qui approchent le plus des brutes ; ils demeurent en troupes de vingt ou trente, hommes & femmes, pêle-mêle ; ils n'ont point d'habitation, ni d'autre lit que la terre, ils n'ont pour habit qu'un morceau d'écorce d'arbre attaché au milieu du corps en forme de ceinture, ils n'ont ni pain, ni grains, ni légume ; leur unique nourriture eſt de petits poiſſons qu'ils prennent en faiſant des réſervoirs de pierre dans de petits bras de mer.

Les Mogols & les autres peuples de la preſqu'île des Indes, reſſemblent aſſez aux Européens par la taille & par les traits, mais ils en different par la couleur : les Mogols hommes & femmes ſont olivâtres ; les femmes ont les jambes & les cuiſſes fort longues, & le corps aſſez court ; ce qui eſt le contraire des femmes Européennes. *Tavernier* dit que lorſqu'on a paſſé Lahor & le Royaume de Cachemire, toutes les femmes du Mogol n'ont point de poils à aucune partie du corps, & que les hommes ont peu de barbe. On dit qu'au Royaume de Décan on marie les enfans extrêmement jeunes, les garçons à dix ans & les filles à huit, & il s'en trouve qui ont des enfans à cet âge : mais ces femmes ceſſent auſſi ordinairement d'en avoir avant l'âge de trente ans. Il y a des femmes qui ſe font décou-

per la peau en fleurs, & la peignent de diverses couleurs avec des jus de racines de leurs pays, de maniere que leur peau paroît comme une étoffe à fleurs. On trouve parmi les habitans du Mogol & de Surate beaucoup d'hermaphrodites, qui avec des habits de femme, portent le turban pour se distinguer, & afin d'apprendre à tout le monde qu'ils ont deux sexes.

Les Bengalois sont plus jaunes que les Mogols : on prétend que leurs femmes sont de toutes celles de l'Inde les plus lascives. On fait à Bengale un grand commerce d'Esclaves mâles & femelles : on y fait aussi beaucoup d'Eunuques, soit de ceux auxquels on n'ôte que les testicules, soit de ceux auxquels on fait l'amputation totale.

Les habitans de la côte de Coromandel, ainsi que ceux de Malabar, sont très-noirs. Les coutumes de ces différens peuples de l'Inde, sont toutes singulieres & bizarres. Les Banians croient à la métempsycose ; il n'y a point d'Indiens plus doux, plus propres, plus tendres, plus modestes, plus civils & de meilleure foi envers les étrangers : ils sont ingénieux, habiles & même savans. Ils ne se font point raser la tête comme les Mahométans ; leurs femmes ne se couvrent point le visage, elles ont le tour du visage bien fait, & beaucoup d'agrémens : elles aiment à parer leurs têtes de pendans & de colliers, leurs cheveux noirs ou lustrés forment une ou deux boucles sur le derriere du cou & sont attachés d'un nœud de ruban, elles ont des anneaux plus ou moins précieux, passés dans le nez, aux doigts, aux bras, aux jambes & aux orteils. Ils s'asseyent comme les Mores, c'est à-dire les jambes croisées sous eux. Leurs enfans de l'un & l'autre sexe vont nuds jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans. L'usage est de les fiancer dès l'âge de quatre ans & de les marier à neuf & dix ans : on les laisse à cet âge suivre le penchant de la nature. Ces peuples ne mangent rien de ce qui a eu vie : ils craignent de tuer le moindre insecte, même ceux qui leur sont le plus nuisibles. Aussi les plus devots d'entr'eux font-ils difficulté d'allumer, pendant la nuit du feu ou de la chandelle, de peur que les mouches ou les papillons ne s'y viennent brûler. Cet excès de supestition donne à cette secte d'idolâtres de l'horreur pour la guerre, & pour tout ce qui peut conduire à l'effusion du sang. Leur culte s'étend aussi envers les vaches. A Baly, ils dépendent de l'Inde, on y brûle sur les bûchers des maris, celles de leurs femmes qu'ils ont le plus aimées pendant leur vie.

Les habitans du Calicut sont olivâtres & ne peuvent prendre qu'une

femme, tandis que la Reine & les Dames nobles de sa suite peuvent prendre autant de maris qu'il leur plaît, & ces arrangemens ne produisent aucune mésintelligence entre les époux. Les meres prostituent leurs filles le plus jeunes qu'elles peuvent. C'est ainsi que les choses se passent à Patane, à Bantan ou Bantane, & dans les petits Royaumes de Guinée. Quand les femmes, dit M. *Smith*, y rencontrent un homme, elles le saisissent & le menacent de le dénoncer à leur mari, s'il les méprise. Dans ces pays le physique de l'amour a presque une force invincible, l'attaque y est sure, & la résistance nulle. Il y a parmi les Calicutiens des familles qui ont les jambes aussi grosses que le corps d'un autre homme : la peau en est dure & rude comme une verrue ; avec cela, ils ne laissent pas d'être fort dispos. Cette race d'hommes à grosses jambes s'est plus multipliée parmi les Naires de Calicut, que dans aucun autre peuple des Indes : on en trouve cependant quelques-uns ailleurs, & sur-tout à Ceylan.

Les habitans de l'île de Ceylan sont un peu moins noirs que ceux de la côte de Malabar ; mais il y a dans cette même île des especes de Sauvages, que l'on nomme *Bédas*, & qui sont d'un blanc pâle comme quelques Européens : leurs cheveux sont roux ; ils ne vivent que dans les bois les plus épais au Nord-Est de l'île, & s'y tiennent si cachés, qu'on a de la peine à les découvrir : il y a lieu de penser que ces Bédas de Ceylan, ainsi que les Kacrelas ou Chacrelas de Java, & les Albinos du midi de l'Afrique, & sur tout les *Dondos* de Loango, pourroient être de race Européenne ; il est très-possible que quelques hommes & quelques femmes de l'Europe ayent été abandonnés autrefois dans ces îles, ou qu'ils y ayent abordé dans un naufrage ; & que dans la crainte d'être maltraités des naturels du pays, ils soient demeurés eux & leurs descendans dans les lieux les plus déserts de cette île, où ils ne sortent que le soir, ne pouvant souffrir la lumiere, & continuent à mener la vie des Sauvages, qui peut être a ses douceurs lorsqu'on y est accoutumé. (Les Dariens, habitans de l'île de Panéma, ne peuvent aussi guere ouvrir les yeux que dans l'obscurité de la nuit. Ces humains sont dans le genre des hommes, ce que sont parmi les oiseaux les chat-huans, & parmi les quadrupedes les chauves souris, qui ne sortent du sommeil que quand l'astre du jour a disparu & a laissé la nature dans le deuil & dans le silence. Les Voyageurs attestent que les Negres ou naturels du pays détestent les Negres blancs, & sont perpétuellement en guerre avec eux. Ils les combattent en plein jour, croyant avoir à faire aux diables des bois ; mais ceux-ci

prennent leur revanche pendant la nuit, ſous le nom de *Mokiſſos*. Les vrais Negres blancs ont les cheveux blancs, les yeux rouges, la vue foible : on les a auſſi nommés *hommes nocturnes*).

Les Maldivois ſont bien formés & bien proportionnés : il y a peu de difference entr'eux & les Européens, à l'exception qu'ils ſont de couleur olivâtre, ainſi que les femmes; cependant comme c'eſt un peuple mêlé de toutes les Nations, on y voit auſſi des femmes très-blanches. Les Maldivoiſes ſont extrêmement débauchées, & mettent leur gloire à être infidelles, indiſcrettes, & à citer leurs bonnes fortunes. Les talens & les vertus de ces femmes conſiſtent à jouir à chaque inſtant, & pour s'y exciter & mieux ſeconder la nature, elles mangent à tout moment du *betel* & beaucoup d'*épices* à leurs repas. Pour les hommes, quoique très-incontinens, ils ſont beaucoup moins vigoureux qu'il ne conviendroit à leurs femmes. On peut dire que la pudeur n'eſt pas plus connue chez ces peuples, que chez la plupart des Caraïbes : ces Nations n'ont pas même de terme pour l'exprimer. On peut les peindre, hommes & femmes, comme on peint les amours, nuds, armés de fleches & d'un carquois; il ne s'agit que de placer le bandeau : ce vêtement léger & peu embarraſſant auquel ils ſont habitués, annonce par l'épargne qu'ils y mettent, qu'ils ne s'en ſervent que par complaiſance & pour tromper légérement ſur leur ſexe. Chez eux & ailleurs, cette ceinture paſſe pour ornement.

Goa, qui eſt le principal établiſſement des Portugais dans les Indes, eſt le pays du monde où il ſe vendoit autrefois le plus d'Eſclaves : on y trouvoit à acheter des filles & des femmes de tous les pays des Indes; ces eſclaves ſavent pour la plupart jouer des inſtrumens, coudre & broder en perfection : il y en a de blanches, d'olivâtres, de baſannées, de toutes couleurs; celles dont les Indiens ſont les plus amoureux, ſont les filles Caffres de Moſambique qui ſont toutes noires. Il eſt à remarquer que la ſueur de tous ces peuples Indiens, tant mâles que femelles, n'a point de mauvaiſe odeur; au lieu que celle des Negres d'Afrique eſt des plus déſagréables, lorſqu'ils ſont échauffés : elle a, dit-on, l'odeur des poireaux verts. Les femmes Indiennes aiment beaucoup les hommes blancs d'Europe, & les préferent aux blancs des Indes & à tous les autres Indiens.

Il n'en eſt pas de même des *Béajous* (c'eſt le nom que l'on donne aux habitans idolâtres de l'île de *Borneo*), ils ſont baſanés, de belle taille, &

naturellement robustes. L'usage, plutôt qu'aucune loi, les assujettit à n'épouser qu'une seule femme; ils sont modestes, & regardent comme un crime odieux l'infidélité dans le mariage; ils sont ennemis du vol & de la fraude, & paroissent sensibles aux bienfaits. Ils ont de la noblesse dans leurs plaisirs. Leurs armes sont des poignards, peu différens du cangiar des Mores, & des sarbacanes de huit pieds de long, avec lesquelles ils soufflent sur leurs ennemis de petites fleches armées d'une pointe de fer qui est souvent empoisonnée d'un suc mortel.

Les Persans sont voisins des Mogols; aussi les habitans de plusieurs Provinces de Perse, ne different guere des Indiens, sur tout ceux des Provinces méridionales; mais dans le reste du Royaume, le sang Persan est présentement devenu fort beau, par le mélange du sang Géorgien & Circassien. Ce sont les deux Nations du monde où la nature forme les plus belles personnes; aussi il n'y a presque aucun homme de qualité en Perse qui ne soit né d'une mere Géorgienne ou Circassienne. Comme il y a un grand nombre d'années que ce mélange a commencé à se faire, le sexe féminin s'est embelli comme l'autre, & les Persannes sont devenues fort belles & fort bien faites, quoique ce ne soit pas au point des Géorgiennes. Sans ce mélange, les gens de qualité de Perse seroient les plus laids hommes du monde, puisqu'ils sont originaires de la Tartarie, dont les habitans sont laids & mal faits.

On voit en Perse une grande quantité de belles femmes de toutes couleurs, qui y sont amenées de tous les côtés par les Marchands. Les blanches viennent de Pologne, de Moscovie, de Circassie, de Géorgie & des frontieres de la grande Tartarie: les basanées sont originaires des terres du Grand Mogol, & de celles du Roi de Golconde & du Roi de Visapour: les noires viennent de la côte de Melinde & de celles de la mer rouge.

Les peuples de la Perse, de la Turquie, de l'Arabie, de l'Egypte & de toute la Barbarie, peuvent être regardés comme une même nation, qui, dans le temps de Mahomet & de ses successeurs, s'est extrêmement étendue, a envahi des terrains immenses, & s'est prodigieusement mêlée avec les peuples de ces pays. Les Princesses & les Dames Arabes qui ne sont point exposées au soleil, sont fort blanches, belles & bien faites: les femmes du commun sont brunes & basanées, elles se peignent aussi la peau.

Les Egyptiens, quoique voisins des Arabes, & soumis comme eux

à la domination des Turcs, ont cependant des coutumes fort différentes des Arabes. Par exemple, dans toutes les Villes & Villages le long du Nil, on trouve des filles destinées aux plaisirs des Voyageurs, sans qu'ils soient obligés de les payer : les gens riches de ces contrées se font, en mourant, un devoir de pieté de fonder des Maisons d'hospitalité, & de les peupler de belles filles, qu'ils font acheter dans ces vues charitables; des Messagers de la galanterie conduisent les Voyageurs au temple où les jeunes Prêtresses font si volontairement leurs stations, conformément aux vues du Testateur : on n'y admet que celles qui paroissent être les mieux vouées au mystere, celles qui inspirent la volupté la plus séduisante, celles dont la taille est dégagée & terminée par les plus belles hanches & les plus belles chutes de reins qu'il soit possible de voir .... N'en disons pas davantage, la pudeur pourroit en être alarmée ..... Jalouses les unes des autres sur la préférence, il y a peu d'union entr'elles : elles n'en veulent point à la bourse du Voyageur, leur intention est de l'attendrir & de le rendre sensible à leurs charmes. Les Egyptiennes sont fort brunes; elles ont les yeux vifs; les hommes sont de couleur olivâtre.

En lisant l'histoire des peuples d'Afrique, on ne peut apprendre sans étonnement, que les habitans des montagnes de la Barbarie sont blancs; au lieu que les habitans des côtes de la mer & des plaines sont basanés & très bruns. Cette petite élévation au-dessus de la surface de la terre, produit le même effet que plusieurs degrés de latitude sur sa surface.

Tous les peuples qui habitent entre le vingtieme, le trentieme & le trente-cinquieme degrés de latitude du Nord de l'ancien Continent, ne sont pas fort différens les uns des autres, si on excepte les variétés particulieres, occasionnées par le mélange d'autres peuples plus septentrionaux. Ils sont tous en général bruns, basanés, mais assez beaux & assez bien faits. Ceux qui vivent dans un climat plus tempéré, tels que les habitans des Provinces septentrionales du Mogol & de la Perse, les Arméniens, les Turcs, les Géorgiens, les Mingreliens, les Circassiens, les Grecs & tous les peuples de l'Europe, sont les hommes les plus beaux, les plus blancs & les mieux faits de toute la terre.

Le sang de Géorgie est encore plus beau que celui de Cachemire : on ne trouve pas un laid visage dans ce pays, & la nature y a répandu, sur la plupart des femmes, des graces que l'on ne voit point ailleurs : elles sont grandes, bien faites, extrêmement déliées à la ceinture; la plupart

ont deux ſourcils peints par l'amour qui couronnent deux grands yeux, d'où il lance tous ſes traits; elles joignent à leur extrême beauté, un air de délicateſſe & un regard engageant, qui charme & enchante tous ceux qui les enviſagent. Les hommes ſont auſſi fort beaux & grands, ils ont naturellement de l'eſprit; mais il n'y a aucun pays dans le monde où le libertinage & l'ivrognerie ſoient à un ſi haut point qu'en Géorgie. C'eſt particuliérement parmi les jeunes filles de cette nation, que les Rois & les Seigneurs de Perſe choiſiſſent ce grand nombre de concubines dont les Orientaux ſe font honneur. Il y a même des défenſes très-expreſſes d'en trafiquer ailleurs qu'en Perſe, les filles Géorgiennes étant, ſi l'on peut parler ainſi, regardées comme une marchandiſe de contrebande qu'il n'eſt pas permis de faire ſortir hors du pays: il a été cependant ſtipulé entre le Grand Seigneur & le Sophi de Perſe, que le ſérail Ottoman ſeroit rempli par choix & à volonté, de jeunes Georgiennes. Quoique les mœurs & les coutumes des Géorgiens ſoient un mélange de celles de la plupart des peuples qui les environnent, ils ont en particulier cet étrange uſage, que les gens de qualité y exercent l'emploi de Bourreau; bien loin qu'il ſoit réputé infame en Géorgie, comme dans le reſte du monde, c'eſt un titre auſſi glorieux pour les familles de ce pays, que l'impudicité de leurs filles. En effet, elles éprouvent de bonne heure le ſentiment que les deux ſexes inſpirent par leur différence.

Les femmes de Circaſſie ſont fort belles & fort blanches: elles ont ſi peu de ſourcils, qu'on diroit que ce n'eſt qu'un filet de ſoie recourbé: elles en ſont fâchées, mais elles ont tort; elles ſeroient trop belles ſi elles n'avoient pas ce léger défaut. L'été les femmes du peuple ne portent qu'une chemiſe, qui eſt ordinairement bleue, jaune ou rouge; & cette chemiſe eſt ouverte juſqu'à mi-corps: elles ont le ſein parfaitement bien fait; elles ſont libres avec les étrangers, mais cependant fidelles à leurs maris qui n'en ſont point jaloux.

Les Mingreliens ſont auſſi beaux que les Géorgiens & les Circaſſiens; & il ſemble que ces trois peuples ne faſſent qu'une ſeule & même race d'hommes. Il y a en Mingrelie, dit *Chardin*, des femmes merveilleuſement bien faites, d'un air majeſtueux, de viſage & de taille admirables; elles ont autant d'embonpoint qu'il en faut, des cheveux bien plantés relevent la beauté de leur front; elles ont outre cela un regard engageant, qui careſſe tous ceux qui les conſiderent, & elles tâchent d'inſpirer de l'amour, ſans cacher celui qu'elles ſentent. Les habitans épouſent

époufent leurs nieces & les maris font très-peu jaloux : quand un homme prend fa femme fur le fait avec un galant, il a droit de le contraindre à payer un cochon ; & d'ordinaire il ne prend pas d'autre vengeance : le cochon fe mange entr'eux trois. Ils prétendent que c'eft une très-bonne & très louable coutume d'avoir plufieurs femmes & concubines, parce qu'on engendre beaucoup d'enfans que l'on vend argent comptant, ou qu'on échange pour des hardes & pour des vivres ; fouvent ils tuent ceux qui font défigurés, mal-faits ou infirmes : voilà toute leur politique & toute leur morale. Au refte, ces Efclaves ne font pas fort chers ; car les hommes âgés depuis vingt-cinq jufqu'à quarante-ans ne coûtent que quinze écus ; & les belles filles, d'entre treize & dix-huit ans, vingt écus.

Les Turcs, qui achetent beaucoup de tous ces Efclaves, font un peuple compofé de plufieurs autres peuples. En général les Turcs font robuftes & affez bien proportionnés : leurs femmes font belles, blanches & bien faites. On dit que les Turcs, hommes & femmes, ne portent point de poil en aucune partie du corps, excepté les cheveux & la barbe : ils fe fervent du *rufma* pour l'ôter. *Voyez ce mot.*

Les femmes Grecques font encore plus belles & plus vives que les Turques : elles ont le vifage d'un ovale charmant, le deffous de leur menton, leur poitrine, leur gorge forment des contours fi délicats & fi beaux, que la volupté feule peut en avoir tracé le deffin & l'avoir fuivi. Elles ont de plus que les Turques l'avantage d'une beaucoup plus grande liberté : & par une illufion douce & confolante, la Nature les invite à mettre fouvent en acte le plaifir momentané qui expofe quelquefois la femme à perdre fa vie pour la donner à un nouvel individu.

Les Grecs, les Napolitains, les Siciliens, les habitans de Corfe, de Sardaigne, les Efpagnols & les Portugais étant fitués à-peu-près fous le même parallele, font affez femblables pour le teint ; tous ces peuples font plus bafanés que les François, les Anglois & les autres peuples moins méridionaux. Lorfqu'on fait le voyage d'Efpagne, on commence à s'appercevoir, dès Bayonne, de la différence de couleur : les femmes ont le teint un peu plus brun : elles ont auffi les yeux plus brillans. Les Efpagnols font maigres, affez petits ; ils ont la taille fine, la tête belle. Les Voyageurs difent unanimement que la délicateffe de l'organifation fait de l'ame des François une glace qui reçoit tous les objets & les rend vi-

vement. Tout, à la vérité, parle en eux : voici leur caractere, vivacité, gaieté, générosité, bravoure & sincérité. En tout ils donnent l'essor & l'énergie à la nature. J'en appelle au témoignage de toutes les nations : la France est le temple du goût, du génie & du sentiment. On dit encore que de toutes les passions l'amour est celle qui sied le mieux aux femmes, & sur-tout aux Françoises ; il est du moins vrai qu'elles portent ce sentiment, qui est le plus tendre caractere de l'humanité, à un degré de délicatesse & de vivacité, où il y a peu de femmes d'autres nations qui puissent atteindre. Leur ame semble n'avoir été faite que pour sentir ; elles prétendent n'avoir été formées que pour le doux emploi d aimer & d'être aimées. Peut être leur amour est-il plus éphémere que chez les femmes de nos voisins. Les François ne sont pas moins favorisés de la Nature ; leur taille est à peu-près la même que celle des Anglois ; mais ceux ci passent pour être moins enjoués, plus mélancoliques ou plus philosophes. Les femmes de l'une & l'autre nation ont de beaux cheveux, les yeux grands. En général les Françoises ont la gorge fort belle, la bouche petite, les dents blanches & bien rangées, les levres d'un incarnat vif, l'air gracieux & tendre du sourire ; le bras bien arrondi, bien fait & la main fort belle ; la taille noble & dégagée ; le pied fort mignon, & la peau fine & blanche. On voit souvent en Angleterre des hommes vivre plus d'un siecle, ou acquérir un embonpoint extraordinaire, témoin le sieur Bright de la province d'Essex, qui à l'âge de 12 ans pesoit 184 livres, à 20 ans 336, à 29 ans 584, & à 30 ans 616 livres : cet homme avoit 5 pieds 9 pouces & demi de haut. Dans la même année (1754) mourut à Londres le nommé Powel, Boucher, natif de la province d'Essex ; il étoit âgé de 37 ans, & il pesoit 650 livres : il avoit environ 15 pieds d'Angleterre de circonférence. On a vu en Angleterre une race d'*homme porc-épic*. Voyez ce mot. Il n'est pas rare de rencontrer en Suisse, nation d'un caractere sincere & belliqueux, des hommes & femmes ventriloques & affectés de goîtres.

En revenant à l'Afrique, & examinant les hommes qui sont au-delà du Tropique, depuis la mer rouge jusqu'à l'Océan, on retrouve des especes de Maures, mais si basanés, qu'ils paroissent presque tous noirs : on y trouve aussi des Negres. En rassemblant les témoignages des Voyageurs, il paroît qu'il y a autant de variété dans la race des Noirs que dans celle des Blancs. Ceux de Guinée sont extrêmement laids, & ont une odeur insupportable : ceux de Soffala & de Mosambique sont beaux & n'ont

aucune mauvaiſe odeur. On retrouve parmi les Negres toutes les nuances du brun au noir, comme nous avons trouvé dans les races blanches toutes les nuances du brun au blanc.

Les Maures ou Mores habitent au Nord du fleuve du Sénégal : ils ne ſont que baſanés ; les Negres ſont au Midi, & ſont abſolument noirs, ſur-tout ceux qui habitent la Zone torride ; car plus on s'éloigne de l'équateur, & plus la couleur des peuples s'éclaircit par nuances. C'eſt aux extrémités des Zones tempérées qu'on trouve les peuples les plus blancs. Les îles du Cap Vert ſont toutes peuplées de Mulâtres, venus des premiers Portugais qui s'y établirent, & des Negres qu'ils y trouverent : on les appelle *Negres couleur de cuivre*, parce que, quoiqu'ils reſſemblent aux Negres par les traits, ils ſont jaunâtres. Les Negres du Sénégal, près de la riviere de Gambie, que l'on nomme *Jalofes*, ſont tous fort noirs & bien proportionnés : ce ſont les plus beaux & les mieux faits de tous les Negres. Ils ont les mêmes idées que nous de la beauté : il n'y a que ſur le fond du tableau qu'ils penſent différemment. Il y a parmi eux d'auſſi belles femmes, à la couleur près, que dans aucun autre pays du monde : elles ont beaucoup de goût pour les Blancs : leurs maris tiennent à honneur ce choix que leurs femmes, leurs ſœurs, leurs filles font des Blancs & de refuſer les hommes de leur nation. Au reſte, ces femmes ont toujours la pipe à la bouche, & leur peau a auſſi un peu d'odeur déſagréable lorſqu'elle eſt échauffée. Elles aiment beaucoup à ſauter & à danſer au bruit d'une calebaſſe ou d'un chaudron ; tous les mouvemens de leurs danſes ſont autant de poſtures laſcives & de geſtes indécens. D'ailleurs les Jalofes ſont d'une ignorance incroyable.

Les Negres de l'île de Gorée & de la côte du Cap Vert, ſont bien faits, comme ceux du Sénégal : ils font un ſi grand cas de leur couleur : qui eſt en effet d'un noir d'ébene profond & éclatant, qu'ils mépriſent les autres Negres qui ne ſont pas ſi noirs, comme les Blancs mépriſent les baſanés. Ces Negres aiment paſſionnément l'eau-de-vie, dont ils s'ennivrent ſouvent : ils vendent leurs enfans, leurs parens, & quelquefois ils ſe vendent eux-mêmes pour en avoir.

Quoique les Negres de Guinée ſoient d'une ſanté ferme & très-bonne, rarement arrivent-ils à une certaine vieilleſſe : ils paroiſſent vieux dès l'âge de quarante ans. L'uſage prématuré des femmes eſt peut-être cauſe de la briéveté de leur vie. Rien n'eſt ſi rare que de trouver dans ce peuple quelque fille qui puiſſe ſe ſouvenir du temps auquel elle a ceſſé d'être

vierge, & elles se font une honte de pousser le moindre cri en accouchant. Leur caractere est assez constant. Cette nation est ignorante, & cependant pleine de sentiment, sur-tout dans l'art d'aimer. On doit même être surpris que des ames si incultes puissent produire quelques vertus, & qu'il n'y germe pas plus de vices. On dit qu'au royaume de Benin sur le golfe de Guinée, le Souverain ne se montre guere en public qu'une fois l'année, & souvent pour lui faire honneur, on fait mourir seize esclaves : l'on dit que quand il meurt, plusieurs Princes de sa Cour se font mourir pour l'accompagner au tombeau ; mais communément cet honneur est décerné à quelques personnes qu'on saisit parmi le peuple qui accourt en foule pour voir cette cérémonie.

On préfere dans nos îles les Negres d'Angola à ceux du Cap Vert pour la force du corps ; mais ils sentent si mauvais lorsqu'ils sont échauffés, que l'air des endroits par où ils ont passé en est infecté pendant plus d'un quart d'heure. Ceux de Guinée sont aussi très-bons pour le travail de la terre & pour les autres gros ouvrages. Ceux du Sénégal ne sont pas si forts, mais ils sont plus propres pour le service domestique, & plus capables d'apprendre des métiers. Les Negres ont en gnéral le nombril fort gros, & multiplient beaucoup.

Si les Negres ont peu d'esprit, ils ne laissent pas d'avoir, comme nous l'avons déja dit, quelques sentimens : ils sont gais ou mélancoliques, laborieux ou fainéans, amis ou ennemis, selon la maniere dont on les traite. Lorsqu'on les nourrit bien, & qu'on ne les maltraite pas, ils sont contens, joyeux, prêts à tout faire, & la satisfaction de leur ame est peinte sur leur visage ; mais quand on les traite mal, ils prennent le chagrin à cœur, & périssent quelquefois de mélancolie. Ils portent une haine mortelle à ceux qui les ont maltraités : lorsqu'au contraire ils s'affectionnent à un maître, il n'y a rien qu'ils ne fussent capables de faire pour lui marquer leur zele & leur dévouement. Quand les Negres sont expatriés, ils paroissent naturellement compatissans, & même tendres pour leurs enfans, pour leurs amis, pour leurs compatriotes ; ils partagent volontiers le peu qu'ils ont avec ceux qu'ils voient dans le besoin, sans même les connoître autrement que par leur indigence. Ils ont donc, comme on le voit, le cœur excellent ; ils ont le germe de toutes les vertus. Je ne puis écrire leur histoire, (& je le dis avec M. *de Buffon*) sans m'attendrir sur leur état ; ne sont-ils pas assez malheureux d'être réduits à la servitude, d'être obligés de travailler toujours sans pou-

voir rien acquérir ? faut-il encore les excéder, les frapper, & les traiter comme des animaux ? L'humanité se révolte contre ces traitemens odieux, que l'avidité du gain a mis en usage. On les force de travail, on leur épargne la nourriture, même la plus commune. Ils supportent, dit-on, aisément la faim ; pour vivre trois jours, il ne leur faut que la portion d'un Européen pour un repas ; quelque peu qu'ils mangent & qu'ils dorment, ils sont également durs & forts au travail. Comment des hommes à qui il reste quelque sentiment d'humanité, peuvent-ils adopter ces maximes, en faire un préjugé, & chercher à légitimer par ces raisons les excès que la soif de l'or leur fait commettre ?

Il naît quelquefois parmi les Negres des blancs de peres & de meres noirs : chez les Indiens couleur de cuivre, des individus couleur de blanc de lait ; mais il n'arrive jamais chez les Blancs qu'il naisse des individus noirs. Les Peuples des Indes Orientales, de l'Afrique & de l'Amérique où l'on trouve ces hommes blancs, & les *Albinos* dont nous avons parlé, sont tous sous la même ligne ou à-peu-près. Le blanc paroît donc être la couleur primitive de la Nature, que le climat, la nourriture & les mœurs alterent & changent, & qui reparoît dans certaines circonstances, mais avec une si grande altération, qu'il ne ressemble point au blanc primitif. *Voyez l'article* Negre.

En tout, les deux extrémités se rapprochent presque toujours : la Nature, aussi parfaite qu'elle peut l'être, a fait les hommes blancs ; & la Nature, altérée autant qu'il est possible, les rend encore blancs. Mais le blanc naturel ou blanc de l'espece, est fort différent du blanc individuel ou accidentel. On en voit des exemples dans les plantes, aussi bien que dans les hommes & les animaux : la rose blanche, la giroflée blanche, sont bien différentes, même pour le blanc, des roses ou des giroflées rouges, qui dans l'automne deviennent blanches, lorsqu'elles ont souffert le froid des nuits & les petites gelées de cette saison. Autre singularité, les hommes d'un blond blanc ont les yeux foibles, & souvent l'oreille dure. On prétend que les chiens blancs sans aucune tache sont sourds, & en effet il y en a des exemples.

On ne connoît guere les peuples qui habitent les côtes & l'intérieur de l'Afrique : depuis le Cap Negre jusqu'au Cap des Voltes ; mais les Hottentots, qui sont au Cap de Bonne-Espérance, sont fort connus. Les Hottentots ne sont pas de vrais Negres, mais des hommes basanés qui, dans la race des Noirs, commencent à se rapprocher du blanc ; comme

les Maures dans la race blanche commencent à s'approcher du noir. Les Hottentots vivent errans ; leur langage est quelquefois étrange : ils glousſent comme des coqs d'Inde ; leurs cheveux reſſemblent à la toiſon d'un mouton noir rempli de crotte, & ſont de la plus affreuſe mal-propreté. Ce ſont des eſpeces de Sauvages fort extraordinaires ; les femmes ſurtout, qui ſont beaucoup plus petites que les hommes, regardent le nez proéminent comme une difformité ; auſſi l'applatiſſent-elles à leurs enfans. Elles parent leurs cheveux avec des coquilles. Elles ont, dit *Kolbe*, une eſpece d'excroiſſance ou de peau dure & large qui leur croît au-deſſus de l'os pubis, & qui deſcend juſqu'au milieu des cuiſſes en forme de tablier. Il n'y a que quelques femmes naturelles du Cap qui ſoient ſujettes à cette monſtrueuſe difformité, qu'elles découvrent à ceux qui ont aſſez de curioſité ou d'intrépidité pour demander à la voir ou à la toucher. Quelques hommes de leur côté ſont à demi-eunuques, parce qu'à l'âge de huit ans on leur enleve un teſticule, dans la perſuaſion que cela les rend plus légers à la courſe. D'ailleurs ils ſont braves, jaloux de leur liberté, agiles, hardis, robuſtes, grands, leur corps bien proportionné, mais leurs jambes ſont groſſes ; les exercices de la guerre ſont leur unique occupation, ils en ſont ſi paſſionnés qu'ils traitent avec les nations voiſines pour s'obliger à les défendre ; ce ſont les Suiſſes de l'Afrique, ſi l'on peut parler ainſi. A l'Eſt du Congo ſont les Anzicos, antropophages outrés. Des voyageurs atteſtent que leurs boucheries ſont quelquefois garnies de la chair de leurs eſclaves, même de leurs parens & de leurs amis. Au moindre dégoût de la vie, ils ont recours au Boucher. Les Anzicos ont la taille bien priſe, une contenance agréable : leur marche eſt vive & légere. Les Cafres voiſins des Hottentots, ſont d'un noir peu éclatant : ils regardent comm eun devoir de tuer les vieillards infirmes.

Il ſemble que l'on peut admettre trois cauſes, qui toutes trois concourent à produire les variétés que l'on remarque dans les différens peuples de la terre. La premiere eſt l'influence du climat ; la ſeconde, qui tient beaucoup à la premiere, eſt la nourriture ; & la troiſieme, qui tient peut-être encore plus à la premiere & à la ſeconde, ſont les mœurs. On peut regarder le climat comme la cauſe premiere & preſque unique de la couleur des hommes ; mais la nourriture, qui fait à la couleur beaucoup moins que le climat, fait beaucoup à la forme. Des nourritures groſſieres, mal-ſaines, peuvent faire dégénérer l'eſpece humaine ; chez nous-mêmes les gens de la campagne ſont moins beaux que ceux des villes ; & on

peut remarquer que dans les villages où la pauvreté eſt moins grande que dans les villages voiſins, les hommes ſont mieux faits & les viſages moins laids. Les traits du viſage de différens peuples dépendent beaucoup de l'uſage où ils ſont de s'écraſer le nez, de ſe tirer les paupieres, de s'alonger les oreilles, de ſe groſſir les levres, de s'applatir le viſage, &c. L'homme dans l'état de nature eſt mieux fait; par-tout on obſerve que dans l'état de ſociété, des habitudes, des geſtes bizarres alterent ſa conformation. Voilà ce qu'on appelle avoir de la grace.

En Amérique on trouve auſſi des peuples qui défigurent de différentes manieres le crâne de leurs enfans dès le moment de leur naiſſance. Les Omaguas, au rapport de M. *de la Condamine* (*Mémoires de l'Académie des Sciences* 1745, *page* 428) ont la bizarre coutume de preſſer entre deux planches le front des enfans qui viennent de naître, & de leur procurer l'étrange figure qui en réſulte, pour les faire mieux reſſembler, diſent-ils, à la pleine lune. C'eſt ainſi qu'aux Indes on pétrit la tête de l'enfant deſtiné à être Bonze : on lui donne la forme d'un pain de ſucre; elle devient un autel ſur lequel le Bonze fait brûler des feux. On préſume bien que toute l'organiſation du cerveau eſt dérangée par de telles opérations : auſſi ces Miniſtres ne jouiſſent-ils pas ordinairement d'un génie bien ſupérieur. Les Créecks, nation de l'Amérique ſeptentrionale, vont tous nus, ſont fort belliqueux, & même féroces; ils ſe peignent des lézards, des ſerpens, des crapauds, &c. ſur le viſage pour paroître plus redoutables. Les Sauvages du détroit de Davis ſont très-grands, très-robuſtes & fort laids; ils vivent communément plus de cent ans; leurs femmes ſe font des coupures au viſage & les rempliſſent de couleur noire pour s'embellir & pour s'attirer du reſpect. Le ſang des animaux eſt une boiſſon agréable à ces peuples barbares, errans & carnivores. On trouve à l'article *pierre à fard*, ce que les différens peuples mettent en uſage pour s'embellir ou pour ſe parer la peau.

Les habitans de la Floride ſont aſſez bien faits, leur teint eſt de couleur olivâtre tirant ſur le rouge, à cauſe d'une huile de roucou dont ils ſe frottent : ils vont preſque nuds, ſont braves, & immolent au ſoleil leur grande divinité, les hommes qu'ils prennent en guerre, & les mangent enſuite. Leurs Chefs, nommés *Paracuſtis*, & leurs Prêtres ou Médecins, nommés *Jonas*, ſemblables aux Jongleurs du Canada, ont un grand pouvoir ſur le peule. Les Natchez, l'une des Nations ſauvages de la Louiſiane, ſont grands & gros, leur nez eſt fort long, & le menton un peu

arqué. Quand une femme chef, c'eſt-à-dire *noble*, ou de la race du ſoleil, meurt, on étrangle douze petits enfans & quatorze grandes perſonnes, pour être enterrées avec elle. On met dans leur foſſe commune des uſtenſiles de cuiſine, des armes de guerre & tout l'attirail d'une toilette; & pour honorer la mémoire de la défunte, on exécute pluſieurs danſes de triſteſſe; les femmes & les filles les plus diſtinguées y ſont invitées. Les Caraïbes, peuples de l'Ile de Saint-Vincent, ont, ainſi que les Omaguas, la bizarre & monſtrueuſe habitude d'écraſer & de pétrir la tête de l'enfant qui naît, afin de le rendre plus difforme: auſſi leur intelligence eſt-elle fort bornée. Ils ne doivent peut être leur couleur rougeâtre qu'au roucou dont ils peignent leur corps avec l'huile. Leurs cheveux ſont noirs, jamais crépus ni friſés, & ne deſcendent qu'aux épaules: ils n'ont point de barbe, & ne ſont point velus aux jambes, aux bras, ni à la poitrine. Leurs yeux ſont noirs, gros, ſaillans & d'un regard effaré: ils mettent, pour ainſi dire, leurs jambes en moule, en les liant par le haut & par le bas dès leur enfance: ils croient que ce ſont autant de moyens de ſe donner de la grace. Leur odeur eſt ſi déſagréable, qu'elle a paſſé en proverbe. Ils ne ſe font baptiſer une ou pluſieurs fois, que pour avoir les préſens qu'on leur fait à cette occaſion. Les femmes ne mangent point avec leurs maris, ils s'en croiroient déshonorés. L'amour eſt pour eux comme la ſoif ou la faim. Enfin ils ont un uſage qui étonne toujours: lorſque la femme eſt accouchée, elle ſe leve auſſi-tôt, elle vaque à tous les beſoins du ménage, & le mari ſe couche; il reſte au lit pour elle pendant un mois entier, ſans manger ni boire pendant les ſix premiers jours. Au bout du mois, les parens & amis viennent voir ce prétendu malade, lui font des inciſions ſur la chair, & le ſaignent de toutes parts ſans qu'il oſe s'en plaindre: il n'oſe pas encore dans les ſix premiers mois manger des oiſeaux ni des poiſſons, de peur que le nouveau né ne participât des défauts naturels de ces animaux. Voilà de ces préjugés qui font honte à l'eſprit humain, mais ce ne ſont pas les ſeuls des humains que l'ignorance & la ſuperſtition ſéduiſent. Les habitans de Maduré, dans les Indes, ſe croient deſcendre en ligne directe de la race des ânes. *Voyez à l'article* ANE.

Il n'y a, pour ainſi dire, dans le nouveau Continent qu'une ſeule race d'hommes, qui tous ſont plus ou moins baſanés. A l'exception du Nord de l'Amérique, où il ſe trouve des hommes ſemblables aux Lapons, & auſſi quelques hommes à cheveux blonds ſemblables aux Européens du Nord, tout le reſte de cette vaſte partie du Monde ne contient que des hommes

hommes parmi lesquels il n'y a presque aucune diversité ; au lieu que dans l'ancien Continent on trouve une prodigieuse variété dans les différens peuples. Il nous paroît, ainsi qu'à M. *de Buffon*, que la raison de cette uniformité dans les hommes d'Amérique, vient de ce qu'ils vivent tous de la même façon. Tous les Américains naturels étoient où sont encore sauvages, ou presque sauvages : les Mexicains & les Péruviens étoient si nouvellement policés, qu'ils ne doivent pas faire une exception. Quelle que soit donc l'origine de ces nations sauvages, elle paroît leur être commune à toutes : tous les Américains sortent d'une même souche ; comme nous ils habitent la même planete, le même vaisseau dont ils tiennent la proue & nous la poupe ; mais ils ont conservé jusqu'à présent les caracteres de leur race sans grande variation, parce qu'ils sont tous demeurés Sauvages, & qu'ils ont vécu à-peu-près de la même façon : que leur climat n'est pas à beaucoup près aussi inégal pour le froid & pour le chaud que celui de l'ancien Continent ; & qu'étant nouvellement établis dans leur pays, les causes qui produisent des variétés n'ont pu agir assez longtemps pour opérer des effets bien sensibles. Il faut cependant en excepter un peuple entier tout blanc, qui, selon *Waffer*, se trouve dans l'isthme d'Amérique : leurs sourcils & cheveux ont la couleur blanche de la peau, & leurs sourcils forment une maniere de croissant qui a la pointe en bas. Ce peuple Darien voit clair la nuit, moment où ils sortent comme des hibous & courent fort lestement dans les bois. Les autres Indiens les appellent *Yeux-de-lune*. Cette couleur dépend probablement de la même cause qui fait les *Albinos* dans le Midi de l'Afrique, ainsi qu'il est dit plus haut. Les Dariens ne mangent ni boivent avec leurs femmes ; celles-ci se tiennent de bout & servent leurs maris qui leur impriment la plus grande soumission. Au reste ces maris ont pour elles la plus grande tendresse.

Ainsi on peut avancer, avec beaucoup de fondement, que c'est du climat que dépendent les différences des peuples, prises de la complexion générale ou dominante de chacun, de sa taille, de sa vigueur, de la couleur de sa peau & de ses cheveux, de la durée de sa vie, de sa précocité plus ou moins grande relativement à l'aptitude de la génération, de sa vieillesse plus ou moins retardée, & enfin de ses maladies propres ou endémiques. On ne sauroit contester l'influence du climat sur le physique des passions, des goûts, des mœurs. Les plus anciens Médecins avoient observé cette influence ; & il semble que les lois, les usages, le genre

de Gouvernement de chaque peuple ont un rapport néceſſaire avec ſes paſſions, ſes goûts, ſes mœurs. Mais en nous attachant principalement aux affections corporelles de chaque nation, ralativement au climat ſous lequel elle vit, les principales queſtions de Médecine qui ſe préſentent ſur cette matiere, ſe réduiſent à celles-ci : *Quels ſont les tempéramens, la taille, la vigueur, & les autres qualités corporell s particulieres à chaque climat?* Une réponſe détaillée appartient proprement à l'Hiſtoire Naturelle de chaque pays. On a cependant aſſez généralement obſervé que les habitans des climats chauds étoient plus petits, plus ſecs, plus vifs, plus gais, communément plus ſpirituels, moins loborieux, moins vigoureux; qu'ils avoient la peau moins blanche, qu'ils étoient plus précoces, qu'ils vieilliſſoient plutôt, & qu'ils vieilliſſoient moins que les habitans des climats froids; que les femmes des pays chauds étoient moins fécondes que celles des pays froids; que les premieres étoient plus jolies, mais moins belles que les dernieres; qu'une blonde étoit une objet rare dans les climats chauds, comme une brune dans les pays du Nord, &c.; que dans les climats très-chauds l'amour étoit dans les deux ſexes un deſir aveugle & impétueux, une fonction corporelle, un appétit, un cri de la Nature, *in furias igneſque ruunt*; que dans les climats tempérés il étoit une paſſion de l'ame, une affection réfléchie, méditée, analyſée, ſyſtématique, un produit de l'éducation; & qu'enfin dans les climats glacés, il étoit le ſentiment tranquille d'un beſoin peu preſſant. Quant à la précocité coiporelle, c'eſt une vérité d'expérience qu'elle eſt due à l'exercice précoce des facultés intellectuelles. Terminons ce paragraphe; & diſons, avec M. *Venel*, que les hommes nouvellement tranſplantés ſont plus expoſés aux incommodités qui dépendent du climat que les naturels du pays : c'eſt encore une obſervation conſtante & connue généralement, que les habitans des pays chauds peuvent paſſer avec moins d'inconvéniens dans des régions froides, que les habitans de celles-ci ne peuvent s'habituer dans les climats chauds.

Des Sens.

Selon l'obſervation de M. *le Cat*, dans ſon *Traité des Sens*, les machines particulieres que la Nature a diſpoſées dans toute l'étendue de l'économie animale pour procurer à notre ame les diverſes ſenſations, nous étoient abſolument néceſſaires & pour notre être & pour notre

bien-être. Ce sont autant de sentinelles qui nous avertissent de nos besoins, & qui veillent à notre conservation au milieu des corps utiles ou nuisibles qui nous environnent : ce sont autant de portes qui nous sont ouvertes pour communiquer avec les autres êtres, & pour jouir du Monde où nous sommes placés. Ce sont ces organes qui établissent la communication qui est entre nous & presque tous les êtres de la Nature. C'est à ces principes de nos connoissances & de nos raisonnemens que nous devons notre principal mérite ; & ce mérite est proportionné à leur nombre & à leur perfection : un plus grand nombre de sens ou des sens plus parfaits nous eussent montré d'autres êtres qui nous sont inconnus, & d'autres modifications dans ceux mêmes que nous connoissons.

Le corps animal, dit M. *de Buffon*, est composé de plusieurs matieres différentes, dont les unes, comme les *os*, la *graisse*, le *sang*, la *lymphe*, &c. sont insensibles, & dont les autres, comme les *membranes* & les *nerfs*, paroissent être des matieres actives, d'où dépendent le jeu de toutes les parties & l'action de tous les membres. Les nerfs sont sur-tout l'organe immédiat du sentiment : toute la différence qui se trouve dans nos sensations, ne vient que du nombre plus ou moins grand, & de la position plus ou moins extérieure des nerfs ; ce qui fait que les uns de ces sens peuvent être affectés par de petites particules de matiere qui émanent des corps, comme l'*œil*, l'*oreille* & l'*odorat* : les autres par des parties plus grosses, qui se détachent des corps au moyen du contact, comme le *goût*, & les autres par les corps, ou même par les émanations des corps, lorsqu'elles sont assez réunies & assez abondantes pour former une espece de masse solide ; comme le *toucher*, qui nous donne les sensations de la solidité, de la fluidité & de la chaleur des corps.

Le *toucher* est la sensation la plus générale. Nous pouvions bien ne voir & n'entendre que par une petite portion de notre corps ; mais il nous falloit du sentiment dans toutes les parties, pour n'être pas des automates qu'on auroit montés & détruits, sans que nous eussions pu nous en appercevoir. La Nature y a pourvu : par-tout où il y a des nerfs & de la vie, il y a aussi de cette espece de sentiment. Le toucher est comme la base de toutes les autres sensations ; c'est le genre dont elles sont des especes plus parfaites ; car toutes les autres sensations ne sont veritablement que des especes de toucher. C'est par le toucher seul que nous pouvons acquérir des connoissances complettes & réelles ; c'est ce sens qui rectifie tous les autres sens dont les effets ne seroient que des

illuſions, ſi celui-ci ne nous apprenoit à juger : car lorſque l'on voit pour la premiere fois, tous les objets paroiſſent être dans les yeux; ils s'y peignent renverſés : on ne peut en reconnoître la grandeur, la diſtance, la poſition, la forme que par le toucher : auſſi voit-on que les enfans cherchent toujours à toucher tout ce qu'ils voient. M. *Chéſelden* apprit toutes ces vérités d'un homme à qui il eut le bonheur de redonner la lumiere en lui faiſant l'opération de la cataracte.

La *peau*, qui eſt l'organe du toucher, eſt un tiſſu de fibres, de nerfs & de vaiſſeaux, dont l'entrelacement en tous ſens forme une étoffe à-peu-près de la nature de celle d'un chapeau. Cette tiſſure fibreuſe eſt viſible dans les cuirs épais. Toute la ſurface de la peau eſt garnie de mamelons nerveux : ces mamelons ſont rangés ſur une même ligne, & dans un certain ordre; & c'eſt cet ordre qui forme les ſillons que l'on obſerve à la ſurpeau; ce ſont ces mamelons nerveux, qui, réunis étroitement & expoſés à l'air, deviennent à l'extrémité des doigts des corps ſolides que nous appellons les *ongles*. *Voyez ce mot à l'article* Peau.

La ſenſation du toucher peut devenir ſi parfaite dans l'homme, qu'on l'a vu, pour ainſi dire, quelquefois faire la fonction des yeux, & dédommager en quelque façon des aveugles de la perte de la vue. Il eſt parlé d'un Organiſte de Hollande, qui diſtinguoit les couleurs des cartes par la fineſſe du toucher; ce qui le rendoit un joueur redoutable : car en maniant les cartes, il connoiſſoit celles qu'il donnoit aux autres, comme celles qu'il avoit lui-même. Il ſuffiſoit au Sculpteur Ganibaſius de Volterre, qui étoit devenu aveugle, de toucher une figure pour en faire enſuite en argile une copie parfaitement reſſemblante.

Le *goût* n'eſt qu'une eſpece de toucher, qui n'a pas pour objet les corps ſolides, mais ſeulement les ſucs ou les liqueurs dont ces corps ſont imbus, ou qui en ont été extraits. Le goût (*guſtus*) eſt ce ſens admirable par lequel on diſcerne les ſaveurs, & dont la langue eſt le principal organe. On peut dire que la bouche, le goſier & l'eſtomac, ayant beaucoup de ſympathie entr'eux, ne ſont proprement qu'un organe continu du goût; & il paroît que la faim, la ſoif, la ſaveur, ou le goût, ſont trois effets du même organe, preſque toujours au même degré dans les mêmes hommes.

L'*odorat* paroît moins un ſens particulier qu'une partie ou un ſupplément de celui du goût. L'adorat eſt en quelque ſorte le goût des odeurs, & l'avant-goût des ſaveurs. C'eſt ſur la mambrane pituitaire, qui tapiſſe

les cavités du nez, que se fait la sensation des odeurs. Les animaux ont l'odorat d'autant plus parfait, que les cornets du nez sont plus grands, & par conséquent tapissés d'une plus grande membrane.

Les hommes ont pour l'ordinaire l'odorat bien moins bon que celui des animaux, par la raison que nous venons de dire. Cependant la regle n'est pas absolument générale, si nous supposons les faits suivans dignes de la créance d'un Physicien. Dans les Antilles, il y a des Negres qui, comme les chiens, suivent les hommes à la piste, & distinguent avec le nez la piste d'un Negre d'avec celle d'un Européen. Au rapport du Chevalier *Digby*, un garçon que ses parens avoient élevé dans une forêt où ils s'étoient retirés pour éviter les ravages de la guerre, & qui n'y vivoit que de racines, avoit l'odorat si fin, qu'il distinguoit par ce sens l'approche des ennemis, & en avertissoit ses parens. Depuis il changea de façon de vivre, & perdit à la longue cette grande finesse de l'odorat. Il en conserva néanmoins une partie; car étant marié, il distinguoit fort bien, en flairant, sa femme d'avec un autre, & il pouvoit même la retrouver à la piste. Un tel mari en Italie, dit M. *le Cat*, seroit un argus plus terrible que celui de la Fable. Le Religieux de Prague, dont parle le Journal des Savans de 1684, enchérit encore sur les observations précédentes. Non-seulement celui-ci connoissoit par l'odorat les différentes personnes, mais ce qui est bien plus singulier, il distinguoit une fille ou une femme chaste, d'avec celle qui ne l'étoit point. Ce Religieux avoit commencé un *Traité nouveau des Odeurs*, lorsqu'il mourut, & les Journalistes en regretterent la perte. Pour moi, dit encore M. *le Cat*, je ne sai si un homme si savant dans ce genre n'auroit pas été dangereux dans la société.

Il semble donc que la perfection de l'organe de l'odorat des animaux dépende non-seulement de l'organe, mais encore du genre de vie, & entr'autres de la privation des odeurs fortes dont les hommes sont sans cesse entourés, & dont leur organe est comme usé; en sorte que les odeurs, aussi foibles & aussi subtiles que celles dont on vient de parler, ne peuvent y faire impression.

L'*ouie*, *auditus*, est une faculté qui devient active par l'organe de la parole; c'est en effet par ce sens que nous vivons en société, que nous recevons la pensée des autres, & que nous pouvons leur communiquer la nôtre: les organes de la voix seroient des instrumens inutiles, s'ils n'étoient mis en mouvement par ce sens: un sourd de naissance est nécessairement muet. (Consultez cependant le cinquieme volume des Savans

Etrangers, où l'on trouve les principes de l'art de faire parler ceux des ſourds & muets, qui ne ſont muets que parce que leur ſurdité a ôté toute idée de ſon & d'articulation).

La nature dévoile à tout le monde le ſecret d'ouvrir la bouche & de retenir ſon haleine pour mieux entendre; mais c'eſt en vain que l'air remué par les corps bruyans ou ſonores, ou agité par le mouvement de celui qui parle, nous frapperoit de toutes parts, ſi la ſtructure de l'oreille ne la rendoit pas propre à recevoir ces ſenſations.

Nous allons préſenter ici ſuccinctement les principales parties que la nature emploie pour faire ſentir les ſons. C'eſt dans l'excellent *Traité des ſens* de M. *le Cat*, qu'il faut voir la deſcription anatomique & complette de cet organe.

Quelle organiſation merveilleuſe dans ce ſens! Quelle harmonie dans la conſtruction de cette admirable machine! La partie extérieure de l'oreille ſe nomme la *conque:* ſa forme eſt deſtinée à recevoir les rayons ſonores en plus grande quantité. Le canal creux ſe nomme le *conduit auditif* & aboutit au *tympan*, qui eſt une membrane mince un peu concave du côté du conduit auditif. Immédiatement après la membrane du tympan, ſont quatre oſſelets qu'on appelle, à cauſe de leur figure, l'un *os orbiculaire*, l'autre l'*étrier*, le troiſieme, l'*enclume*, & le quatrieme le *marteau*. Une partie de celui ci qu'on a nommé le *manche*, aboutit au centre du *tympan*, & ſert à le tendre plus ou moins. Lorſque cette membrane du tympan eſt lâche, les ſons foibles s'y amortiſſent & ne paſſent pas outre; ou bien s'ils paſſent, leur impreſſion eſt ſi peu ſenſible que l'ame n'y fait point d'attention; mais ſi le tympan eſt bien tendu, comme il arrive quand on écoute avec attention, le moindre ſon ſe communique par cette même membrane à la maſſe d'air qui eſt derriere, dans une cavité que l'on nomme la *caiſſe du tambour;* cette cavité eſt pleine d'air, & communique avec la bouche par un canal qu'on appelle la *trompe d'Euſtache*. Il ſuit de cette ſtructure, que l'air du tambour communiquant toujours avec l'air extérieur fait équilibre à celui qui remplit le conduit auditif. A la caiſſe du tambour répond une autre partie de l'oreille que l'on nomme le *labyrinthe* à cauſe de ſes détours; il eſt compoſé du *veſtibule*, des trois *canaux ſemi-circulaires* & du *limaçon*. Lorſque le ſon ou l'air agité par la parole, vient donc à émouvoir la membrane élaſtique du tympan, l'air qui eſt dans la caiſſe du tambour ſe trouve agité, & communique ſon mouvement à celui qui eſt dans le labyrinthe, dont toutes les parties ſont revêtues

des petites fibres du nerf auditif : c'eſt principalement dans la partie du labyrinthe que l'on nomme le *limaçon*, & qui a vraiment la figure de la coquille d'un limaçon, mais qui eſt diviſée par une cloiſon ou lame membraneuſe, que ſe fait la ſenſation des ſons. Par quelle ſageſſe admirable, les oſſelets de l'oreille & ceux qui compoſent le labyrinthe, ſont-ils de la même groſſeur dans les enfans que dans les adultes ? Si les inſtrumens de l'ouie venoient à changer, la voix des parens & les autres ſons connus de l'enfant deviendroient pour lui étrangers & ſauvages .... Ce que nous diſons ici pour l'ouie doit s'appliquer à la plupart des autres animaux. On voit un chien crier, on le voit pleurer, pour ainſi dire, à un air joué ſur une flute ; on le voit s'animer à la chaſſe au ſon du cor ; on voit le cheval plein de feu par le ſon de la trompette, malgré les matelats muſculeux qui environnent en lui l'organe de l'ouie : ſans le limaçon qu'ont ces animaux on ne leur verroit pas cette ſenſibilité à l'harmonie, on les verroit ſtupides en ce genre, comme les poiſſons qui manquent de limaçon auſſi-bien que les oiſeaux, mais qui n'ont pas comme ceux-ci l'avantage d'avoir une tête aſſez dégagée, aſſez ſonore pour ſuppléer à ce défaut.

Une incommodité des plus communes dans la vieilleſſe eſt la ſurdité. Il y a lieu de penſer qu'elle eſt occaſionnée, parce que la lame membraneuſe du limaçon augmente en ſolidité à meſure que l'on avance en âge, ce qui rend l'ouie dure. Lorſque cette lame s'oſſifie on devient entiérement ſourd.

Un moyen de reconnoître ſi la ſurdité eſt occaſionnée parce que la lame ſpirale du limaçon eſt devenue inſenſible, eſt de mettre une petite montre à répétition dans la bouche du ſourd & la faire ſonner ; s'il entend ce ſon qui ſe communique par la trompe d'Euſtache, ſa ſurdité ſera certainement cauſée par un embarras extérieur (la matiere cérumineuſe) dans le conduit auditif, auquel il eſt poſſible de remédier en partie.

Comme la propagation des ſons ſe fait ſelon les mêmes lois que celle de la lumiere, on a cherché à raſſembler les rayons ſonores par le moyen d'un cornet de figure parabolique propre pour ſe faire entendre de ceux qui ne ſont pas entiérement ſourds.

Le mécaniſme de la viſion n'eſt pas moins admirable que celui de l'ouie. L'*œil* n'eſt que l'épanouiſſement du nerf optique : ſon globe eſt compoſé extérieurement de pluſieurs membranes les unes ſur les autres, qui tirent leur origine d'un nerf qui vient du cerveau & qui porte le

nom de *nerf optique* ; le dedans eſt rempli par trois humeurs de différente conſiſtance, dont l'uſage eſt de donner lieu à la réfraction des rayons de lumiere, par le moyen deſquels nous voyons les objets.

Le *nerf optique*, ainſi que les autres, a trois parties principales ; ſavoir, la *dure-mere* qui l'enveloppe extérieurement ; la *pie-mere* qui eſt comme une ſeconde enveloppe ; & enfin la *moelle* qui eſt une ſubſtance plus molle : ces trois parties ſe dilatent pour former le globe de l'œil, & portent alors différens noms.

La premiere, qui eſt une expanſion de la dure-mere, ſe nomme *ſclérotique ;* elle forme cette partie antérieure de l'œil que l'on peut toucher immédiatement du doigt ; elle eſt tranſparente comme de la corne, ce qui la fait nommer auſſi *cornée tranſparente.* Cette partie de l'œil, à cauſe de la ſaillie qu'elle a, procure à la vue une plus grande étendue. Si la cornée étoit plane & à fleur de l'orbite, l'animal ne verroit que les objets qui ſont devant lui, à moins qu'il ne tournât la tête à tout inſtant ; au lieu qu'étant arrondie & ſaillante, elle fait voir diſtinctement ce qui eſt devant l'œil, & appercevoir au moins confuſément ce qui eſt ſur les côtés juſqu'à une certaine diſtance.

L'*iris* eſt ce cercle coloré que l'on apperçoit ſous la cornée tranſparente, & au milieu duquel il y a un trou rond, qu'on nomme la *prunelle* ou la *pupille.* L'iris eſt formée par l'épanouiſſement de la pie-mere ; cette iris varie de couleur dans les différens individus, & elle eſt compoſée de fibres muſculaires, qui ſont ou en cercles concentriques ou en rayons : leur uſage eſt de dilater ou de rétrécir l'ouverture de la prunelle, afin de n'y laiſſer entrer que la quantité de rayons convenable, & que l'impreſſion ne ſoit pas trop vive & ne fatigue pas l'organe. Auſſi lorſque nous paſſons d'un lieu obſcur dans un lieu éclairé, l'ouverture de la pupille ſe rétrécit, mais plus ou moins, ſuivant la ſenſibilité des yeux : au contraire, elle s'élargit lorſque nous paſſons du grand jour à l'obſcurité. Ce phénomene s'obſerve d'une maniere bien ſenſible dans les chats, dont la pupille eſt étroite & de forme ovale dans le jour, & ronde & très-ouverte dans la nuit.

La couronne ciliaire, qui n'eſt elle-même qu'une partie de l'épanouiſſement de la pie-mere, tient ſuſpendu vis-à-vis la prunelle un corps tranſparent, d'une figure lenticulaire, que l'on nomme le *criſtallin.*

La partie médullaire du nerf optique s'épanouit auſſi & produit une troiſieme membrane, très-fine & baveuſe, qui tapiſſe tout l'intérieur de

l'œil,

l'œil, en se terminant à la couronne ciliaire; c'est ce qu'on nomme la *rétine*, partie de l'œil sur laquelle se fait vraiment la sensation des objets.

Toutes les parties dont nous venons de parler, partagent l'intérieur du globe en trois chambres. La premiere renferme une liqueur claire comme de l'eau, qu'on nomme l'*humeur aqueuse*. Derriere l'humeur aqueuse est le cristallin, qui est enchâssé dans la couronne ciliaire, & se trouve suspendu vis-à-vis de la prunelle. Derriere le cristallin est la derniere chambre, qui contient une substance très-limpide, d'une consistance assez semblable à celle de la gelée de viande, & qu'on appelle *humeur vitrée*.

Telle est la structure merveilleuse de l'œil; tel est le rapport entre cet organe & l'océan de lumiere qui nous environne. La lumiere réfléchie par les objets que nous voyons, passe par l'ouverture de la pupille, & elle subit au travers de la cornée transparente de l'humeur aqueuse, du cristallin & de l'humeur vitrée, les réfractions nécessaires pour que les objets viennent se peindre (dans un ordre renversé) sur la rétine plusieurs ensemble par faisceaux, tous sans se confondre avec leurs couleurs naturelles. Sans cet organe toutes les merveilles du ciel & de la terre, qui viennent, pour ainsi dire, nous toucher nous-mêmes, n'existeroient plus pour nous : sans cet organe nous ne connoîtrions l'approche des corps que lorsque nous serions frappés ou terrassés par eux. Nous ne connoissons parfaitement le prix de la lumiere que quand nous sommes privés de la faculté de la voir. Personne n'a goûté un plaisir plus vif que cet Anglois né aveugle lorsqu'il parvint, par le secours des Oculistes, à jouir de ses rayons : l'aspect des corps qui l'environnoient fut pour lui un spectacle si nouveau & si inopiné, qu'il le jetta dans un entier évanouissement, tant il ressentit de joie. En effet, quelle merveille ! sur une espace de sept lignes d'étendue, vient se peindre avec fidélité l'image d'une espace de sept lieues, lorsque monté sur une montagne on regarde, dans un beau jour d'été, un grand horizon : cependant les villes, les vastes plaines, les forêts, tout s'y peint distinctement. Il est mille choses encore plus admirables les unes que les autres sur la vision, mais qu'il seroit trop long de rapporter ici. Que de lois merveilleuses réunies se combinent ensemble, tendent toutes au même but ! si une seule de ces lois venoit à être interrompue, tous les êtres animés seroient plongés dans des ténebres éternelles. Tout dans la Nature porte l'empreinte de la

main divine qui les a créés.... Mais contentons-nous de dire qu'on distingue ordinairement trois sortes de vue; savoir, 1° la vue courte ou forte, 2°. la vue longue ou foible, 3°. la bonne vue ou parfaite. Ceux qui ont la vue courte sont *myopes*, ils peuvent voir fort nettement les objets qui sont fort proches, & ne font qu'entrevoir ceux qui sont éloignés: au contraire, ceux qui ont la vue longue, & que l'on appelle *presbytes*, voient mieux les objets éloignés que ceux qui sont proches qu'ils ne sauroient distinguer; (l'on prétend que c'est la configuration particuliere du *cristallin* qui fait qu'une personne est myope ou presbyte): enfin ceux qui ont la vue bonne, & qui tiennent le milieu entre les myopes & les presbytes, voient fort bien les objets qui sont dans une médiocre distance. C'est cette sorte de vue que l'on peut considérer comme la plus parfaite, comme la plus propre à distinguer & à reconnoître les formes, les couleurs, & les distances.

De l'Économie animale.

Les grands rapports généraux qui se trouvent entre l'économie animale du corps humain & celle des autres animaux, nous ont déterminés à présenter ici une légere esquisse des principaux phénomenes de cette admirable machine du corps humain, où l'on reconnoît d'une maniere bien frappante la main de la Divinité. Les merveilles que l'on entreverra, d'après ce court exposé, seront bien propres à animer la curiosité, & à exciter le désir de les étudier dans leurs détails. La connoissance du corps humain & de ses différentes fonctions, dit M. *Jadelot*, est la plus intéressante de celles qui sont l'objet des recherches du Physicien; non-seulement parce qu'elle nous éclaire sur la nature de notre constitution & sur le mécanisme de notre existence; mais parce que cette portion de matiere organisée qui forme notre être, renferme les plus grandes merveilles de la Nature dont elle est le chef-d'œuvre. Le vulgaire ne voit au-dehors qu'une décoration simple & magnifique, qui réunit l'élégance des contours à l'harmonie des proportions; le Philosophe admire au dedans les ressorts surprenans d'une mécanique vivante, qui, quoique soumise aux lois de la matiere, est douée d'un principe actif, & obéit à un agent secret qui lui est uni & en même-temps inconnu. L'empire réciproque de ces deux substances est la vie: nous verrons que le mouvement du cœur est le lien fragile qui tient ces deux substances réunies.

Nous avons décrit les ſens, par le moyen deſquels l'homme communique avec l'Univers entier, & avec ſes ſemblables. Quelle foule de merveilles, lorſqu'on vient à examiner ſon économie intérieure ! tout y annonce une ſimplicité admirable, & en même-temps une compoſition difficile à débrouiller.

La machine animale eſt comme le cercle, qui n'a ni commencement ni fin, un reſſort prête ſon action à l'autre qui lui doit ſon mouvement, leur union conſpire à former d'autres machines qui deviennent leur mobile; enfin tous les reſſorts réuniſſent leur mouvement dans chaque reſſort, & chaque reſſort partage aux autres ſon action & ſa production. Le cerveau, n'agit, par exemple, que par l'impulſion du cœur, qui ſeroit immobile ſans le cerveau; ces deux machines réuniſſent leur mécaniſme, pour former la reſpiration qui ſoutient leur action, ou la détruit; les fluides qui traverſent nos vaiſſeaux ſont préparés par ces trois forces mouvantes, & les parties de ces fluides préparés animent le cerveau, donnent au cœur tous ſes mouvemens & font marcher la reſpiration.

Si nous conſidérons préſentement la charpente humaine, qu'on peut regarder comme *machine ſtatique*, on voit autant de force que de légéreté réunie dans les os. Quel enchaînement dans ceux des vertebres ! que de cavités, de trous ſans nombre & preſqu'imperceptibles, ménagés dans tous ces os pour donner paſſage aux vaiſſeaux qui portent la nourriture par-tout, & aux nerfs qui diſtribuent par tout le ſentiment !

La peau recouvre toute la machine animale, c'eſt elle qui donne à notre corps toute ſa beauté ou par ſa blancheur, ou par ſa fineſſe & par ſon poli, & qui défend les parties qu'elle environne. Elle eſt l'organe du toucher, ainſi que nous l'avons dit plus haut; elle eſt toute parſemée de pores par où ſe fait la tranſpiration inſenſible. Les pores de la tranſpiration, ſuivant *Leuwenoeck*, ſont ſi nombreux & ſi petits, qu'il y en a cent vingt-cinq mille ſur l'eſpace qu'occuperoit un grain de ſable. Il ſort par ces pores des vapeurs continuelles; & ſuivant les expériences de *Sanctorius*, un homme qui mange & qui boit la quantité de huit livres, en perd cinq par la tranſpiration inſenſible, & trois par les évacuations ſenſibles. (Dans les plantes la tranſpiration eſt égale à un tiers de leur poids). Sera-t-on étonné après cela, d'apprendre que cette tranſpiration arrêtée ou diminuée occaſionne la plupart des maladies, ſur-tout à la rate. L'exiſtence de l'inſenſible tranſpiration par les pores de la peau & par les poumons, eſt donc une de ces vérités qu'il n'eſt pas même permis de

mettre en problême. Si l'on respire contre un miroir, on ramassera des gouttes d'eau sur la glace; si l'on passe un doigt sur de l'étain, sur des glaces, sur des pierreries, on y laissera une trace d'humidité; si après avoir réchauffé son bras, on le met nud dans un matras ou bouteille de verre, on remarque à l'instant qu'il se ramasse des gouttes sensibles ou des traces d'humidité dans ce matras. On voit en hiver les vapeurs qui sortent des poumons de la plupart des animaux se condenser. Si l'on se met pour un instant tête nue près d'une muraille exposée à la chaleur du soleil, on remarquera visiblement l'ombre des vapeurs qui s'élevent des pores de sa tête. Mais cette évaporation, qui n'est pas toujours la même, varie selon les climats, les tempéramens & les occupations, disons aussi, & suivant les passions dont on est affecté. On sait que la crainte & la tristesse, qui arrêtent ou diminuent le mouvement du cœur, doivent aussi diminuer la transpiration, ainsi qu'il arrive presque toujours : la joie & les exercices modérés augmentant le mouvement du cœur, les fluides seront poussés avec plus de force, ce qui augmentera la transpiration. Consultez la *nouvelle édition latine de la Médecine statique de* Sanctorius, commentée par M. *Lorry*.

Les *muscles* qui sont distribués dans toute notre machine, & qui ont leur attache aux os, ont une force qui surprend. Suivant le calcul du fameux *Borelli*, qui a fait un ouvrage sur le mouvement des animaux, lorsqu'un homme du poids de cent cinquante livres s'éleve en sautant à la hauteur de deux pieds, ses muscles agissent dans ce moment avec deux mille fois plus de force, c'est-à-dire, avec une force équivalente à un poids de trois cents mille livres ou environ. Le cœur, qui n'est que tout muscle, à chaque battement ou contraction, par laquelle il pousse le sang dans les arteres, & des arteres dans les veines, où il subit des frottemens immenses, agit avec une force équivalente à plus de cent mille livres pesant.

Le *cerveau* que l'on regarde, avec raison, comme la partie principale du corps humain, est contenu dans le crâne, & divisé en deux parties; l'une supérieure, que l'on nomme le *grand cerveau ;* & l'autre inférieure, que l'on nomme le *cervelet :* voyez le mot CERVEAU. On reconnoît ces parties pour être l'origine d'où part tout le genre nerveux, source de la vie, de la force, du plaisir & de la douleur de l'animal. Le cerveau est le laboratoire des esprits vitaux. Mais par le secours de quelle partie du cerveau tous ces grands effets s'operent-ils ? Sa nature merveilleuse

s'eſt toujours dérobée aux recherches des plus grands hommes, & peut-être leur échapera-t-elle toujours. Au reſte voilà des expériences qui prouvent que le ſentiment & le mouvement ont leur principe dans la ſubſtance médullaire. 1°. Lorſque la moelle du cerveau eſt comprimée par quelque cauſe que ce puiſſe être, par le ſang, par l'aplatiſſement mécanique des os du crâne, par la concuſſion, ou par la commotion, on tombe en apoplexie. 2°. La moelle du cerveau piquée, déchirée, donne des convulſions horribles. 3°. Cette même moelle, & ſur-tout les grandes colonnes du cerveau, le pont & en général la partie inférieure de la moelle, qui appuie ſur le crâne, celle de l'épine, bleſſées, coupées ou comprimées, produiſent la paralyſie des parties qui leur ſont inférieures : heureuſement que la moelle du cerveau a pour rempart le crâne. Celle de l'épine trouve le ſien dans le canal des vertebres. 4°. Si l'on comprime le cerveau, ou qu'on le coupe juſqu'à la ſubſtance médullaire, l'action volontaire des muſcles eſt interrompue, la mémoire & le ſentiment s'éteignent, mais la reſpiration & le mouvement du cœur ſubſiſtent. 5°. Quant au cervelet, ſi l'on fait la même choſe, les convulſions ſont plus violentes que dans les irritations du cerveau, la reſpiration & le mouvement du cœur ceſſent : de-là il s'enſuit que les nerfs deſtinés au mouvement volontaire partent du *cerveau*, & que les nerfs d'où dépendent les mouvemens ſpontanés ſortent du *cervelet*. Mais eſt-on robuſte, eu égard à la quantité du cervelet? Cela eſt vraiſemblable. L'expérience nous manque cependant ici. Mais diſons un mot de la *dure-mere* & de la *pie-mere*.

La *dure-mere* & la *pie-mere* ſont deux membranes qui enveloppent le *cerveau*, le *cervelet* & la *moelle alongée*. La *dure-mere* eſt aſſez épaiſſe, d'un tiſſu ſerré : elle tapiſſe la ſurface interne du crâne, s'y attache très-exactement : elle eſt compoſée de deux lames dont les fibres ſe croiſent obliquement; on y obſerve ſes prolongemens, ſes replis, ſes vaiſſeaux, ſes ſinus. Son uſage eſt de ſervir de périoſte au crâne, de défendre le cerveau, d'empêcher par ſes alongemens que le cerveau & le cervelet ne ſoient comprimés, & de donner de la chaleur au cerveau par le moyen des ſinus. La *pie-mere* eſt une membrane très fine & très-déliée : elle revêt immédiatement le cerveau, le cervelet & la moelle alongée; elle fournit une gaîne particuliere à tous les filets qui compoſent chaque nerf, & eſt étroitement unie au cerveau par une multitude de vaiſſeaux ſanguins. Son uſage eſt d'envelopper le cerveau, de ſoutenir ſes vaiſſeaux, afin

qu'ils ſe diſtribuent avec plus de ſureté par les plis & les diverſes anfractuoſités de leurs marches, pour filtrer le fluide ſubtile du cerveau ou l'eſprit animal.

Les *nerfs* ſont des corps longs, ronds & blancs, au milieu deſquels ſe trouve un conduit deſtiné à recevoir les eſprits vitaux. Il y a dans le corps humain quarante paires de nerfs; dix ſortent du cerveau, & trente de la moelle de l'épine. La troiſieme paire de nerfs qui vient de la moelle de l'épine, comme cette moelle vient du cerveau, dépend entiérement de notre volonté dans les mouvemens qu'elle fait faire au bras; c'eſt à notre gré qu'elle les fait agir ou qu'elle interrompt leur action. Mais ceux qui tirent leur origine du cervelet, meuvent continuellement & indépendamment de notre volonté les organes d'où dépend notre vie: nous n'avons aucun pouvoir ſur l'action de ces nerfs d'où dépend notre exiſtence: tels ſont ceux qui ſe rendent au cœur.

Le *diaphragme* eſt une partie ample & muſculeuſe, qui ſépare la cavité du thorax d'avec celle de l'abdomen. Il eſt convexe du côté de la poitrine, & on peut le regarder comme le principal organe de la reſpiration, puiſqu'en s'abaiſſant il dilate, & qu'en ſe relevant il rétrécit la cavité de la poitrine. Les mouvemens du diaphragme ſont ſoumis à notre volonté dans les grandes inſpirations, par exemple, dans le temps qu'on chante ou qu'on parle. Le diaphragme reçoit deux nerfs qui ſortent de la moelle de l'épine, & qui appartiennent par conſéquent à ceux qui dépendent de notre volonté. Mais comme il eſt néceſſaire que la reſpiration continue pendant le ſommeil, & que la plus grande peine qui pût nous arriver, ſeroit d'être attentif à chaque inſtant à notre reſpiration, il ſe rend au diaphragme des nerfs qui naiſſent de l'intercoſtal & viennent du cervelet, & qui en continuent le mouvement, indépendamment de notre volonté (*a*).

Le ſuc nerveux, ce fluide ſubtil, qu'on nomme *eſprits animaux*, dont la nature eſt inconnue, contribue, ainſi que le ſang artériel, aux mouvemens des muſcles. La preuve en eſt, que ſi on lie l'artere où s'inſere un

---

(*a*) M. *Haller* prétend que toute cette théorie, qui eſt tirée de *Willis*, eſt arbitraire. Les nerfs ſupérieurs du diaphragme & les nerfs inférieurs de cet organe viennent, dit-il, également de la moelle de l'épine; & il n'eſt pas probable que d'une ſource commune il naiſſe des nerfs, dont les uns ſoient ſoumis à la volonté, & les autres n'en reconnoiſſent pas le pouvoir.

mufcle, le fang ne pouvant plus y entrer, ce mufcle devient paralytique. Il en eft de même quand on lie les nerfs qui y aboutiffent : fans l'effet de ces deux fluides, nous n'aurions aucun mouvement. M. *Haller* obferve encore ici que ce n'eft qu'au bout d'un certain temps que la ligature de l'artere ôte le mouvement à une partie ; celle d'un nerf l'ôte, dit-il, fur le champ.

La *langue*, qui n'eft compofée que de fibres charnues, eft un organe qui furprend par la variété prodigieufe de fes mouvemens & de fes effets. Elle eft le fiege principal du goût ; placée dans la bouche par où paffe le fon en venant de la trachée-artere, elle le modifie & fait naître la parole, par laquelle un homme peut communiquer à un autre les penfées de fon ame. Nous comprendrons dans ce paragraphe ce qui concerne les organes de la voix. Tous les différens tons ou accens dépendent uniquement de l'ouverture plus ou moins grande de la glotte. Tel homme dont la voix eft déplaifante, a le chant très-agréable ; mais fi nous n'avons pas entendu chanter quelqu'un, quelque connoiffance que nous ayons de fa voix & de fa parole, nous ne le reconnoîtrons pas à fa voix de chant, parce qu'il y a dans celle-ci de plus que dans l'autre, un mouvement de tout le larynx. La différence entre les deux voix vient donc de celle qu'il y a entre le larynx affis & en repos fur fes attaches dans la parole, & ce même larynx fufpendu fur fes attaches, en action & mû par un balancement de haut en bas & de bas en haut ; ce qui produit dans la voix de chant une efpece d'ondulation cadencée, ou roulée, ou foutenue, mais qui n'eft pas dans la fimple parole, quoique la voix du difcours marche continuellement dans des intervalles incommenfurables : ainfi la voix, foit du chant, foit de la parole, foit du fimple cri, vient toute entiere de la glotte pour le fon & pour le ton. Nous devons à M. *Varole* & à M. *Dodard* ces obfervations fur l'organe de la voix. Tous les deux ont comparé cet organe à une flûte ou au tuyau d'un orgue, & ont trouvé dans le larynx & la trachée artere la même configuration que dans ces inftrumens de Mufique. Mais la découverte que M. *Ferrein* a faite depuis fur les effets des rubans membraneux fur les bords de la glotte dans la production du fon & des tons, fait voir qu'il refte des chofes à trouver fur les fujets qui femblent épuifés. Sans fortir de la queftion préfente, y a-t-il un fait plus fenfible, & dont le principe foit moins connu, que la différence de la voix d'un homme & de celle d'un autre ; différence fi frappante, qu'il eft auffi facile de les diftinguer que les phyfionomies ? L'on pourroit même

étendre cette différence à ces especes de voix bizarres & factices (les Eunuques) que l'inhumanité a donné pour rivales aux voix des femmes, si bien faites pour porter l'émotion jusqu'au fond de nos cœurs.... Mais revenons à notre sujet.

A la naissance de la langue commencent deux canaux couchés l'un sur l'autre, & qu'on nomme l'*œsophage* & la *trachée-artere*. Le premier conduit reçoit les boissons & les nourritures pour les porter dans l'estomac; l'autre plus intérieur & placé sous l'œsophage vers la poitrine, porte l'air aux poumons, & donne issue à celui qui sort de cette machine pneumatique. Dès qu'il entre quelqu'autre matiere que de l'air dans la trachée, de la mie de pain, par exemple, on ressent à l'instant une toux convulsive. On a peine à concevoir que malgré le danger qu'il y a de laisser tomber le moindre corps dans la trachée, c'est cependant par-dessus l'orifice de ce canal que le Créateur a préparé à toutes nos nourritures la route qu'elles doivent prendre pour enfiler l'œsophage & l'estomac. Mais par un artifice dont la hardiesse est digne de l'Auteur de toute mécanique, il se trouve au haut de la trachée un petit pont-levis qui se hausse pour le passage de l'air, soit qu'il entre par l'inspiration, soit qu'il sorte par l'expiration, mais qui s'abaisse de maniere à fermer exactement l'ouverture du canal, dès que la plus petite parcelle de solide ou de liquide se présente pour l'œsophage. La grande beauté de cette mécanique consiste en ce que la moindre portion de nourriture foule dans sa descente les nerfs du bas de la langue, dont l'action est toujours suivie de l'abaissement du pont sur la trachée, avant que la nourriture ou la boisson y arrive.

Mais ces merveilles qu'on ne peut entrevoir sans étonnement, sont dans tout le corps humain en aussi grand nombre que les organes, c'est-à-dire, innombrables. L'Anatomie les observe attentivement; elle leur assigne un nom, elle connoît l'action des plus sensibles, elle dispute sur l'usage des autres, & confesse que la structure de tous, quand on veut l'approfondir, est un abyme où la vue & la raison se perdent.

Jettons un coup d'œil sur la maniere dont la vie s'entretient & se renouvelle par le changement merveilleux qui se fait des alimens en notre propre substance.

Les alimens après avoir été coupés & broyés dans la bouche, & avoir été humectés de la salive, sont portés par le canal de l'œsophage dans l'estomac. L'*estomac* est donc cette machine chimique destinée à recevoir les

les alimens & à les digérer. C'eſt ce laboratoire vivant où s'opere une tranſmutation continuelle d'autres ſubſtances en la nôtre. C'eſt là le grand œuvre de la vie humaine. Ce laboratoire eſt composé de pluſieurs tuniques. La premiere eſt membraneuſe; la ſeconde muſculeuſe, composée d'un double rang de fibres; la troiſieme eſt nerveuſe & l'intérieur eſt velouté. Des glandes ſituées entre ces membranes filtrent la liqueur néceſſaire pour faciliter la digeſtion & la fermentation. Les alimens deſcendus dans l'eſtomac y ſont triturés, diviſés & atténués auſſi à l'aide du ſuc gaſtrique. Toutes ces ſubſtances aqueuſes, ſalines, huileuſes, ſont combinées enſemble. A l'aide de ces ſucs & de la ſalive, ils forment le *chyle*. Cette ſubſtance ſi précieuſe qui renouvelle le ſang, porte la vie & la nourriture à toute la machine animale; mais ceci demande un plus ample détail. Nous avons dit que c'eſt dans la poche appellée *eſtomac* que les alimens ſéjournent quelque temps, & qu'ils ſe changent en une eſpece de bouillie, à l'aide des ſucs que fourniſſent des glandes particulieres, les arteres & les nerfs, dont le nombre eſt prodigieux dans l'eſtomac. Ces alimens, ainſi élaborés, paſſent dans de grands canaux membraneux appellés *inteſtins*, dont la longueur égale ſix à huit fois la hauteur de l'homme; longueur ménagée par la nature, pour que le chyle ait le temps dans cette longue route, d'être ſéparé des matieres inutiles. Toute la longueur des inteſtins repliés avec l'art le plus merveilleux, ſe trouve attachée au *méſentere*, qui eſt une membrane plate & pliſſée en fraiſe. Tandis que les ſucs nourriciers ſe ſéparent des alimens, & paſſent par les ouvertures des veines lactées qui s'appliquent aux inteſtins par une multitude d'embouchures, les glandes des inteſtins humectent ces alimens deſſéchés, & les mettent en état de pouvoir toujours continuer leur route, juſqu'à ce que tout le chyle étant pompé, ils ſoient portés à l'extrémité des inteſtins pour être rejetés. Comme les inteſtins varient en groſſeur & en ſituation, ils portent dans leurs différentes longueurs divers noms, quoique ce ne ſoit toujours que le même canal. Il faut obſerver que des conduits qui ſortent de la véſicule du fiel & du foie introduiſent continuellement dans la partie des inteſtins, que l'on nomme *duodenum*, la bile qui ſe mêle dans cet inteſtin avec les alimens que l'eſtomac y envoie. C'eſt là que ces ſucs, ainſi que ceux du *pancréas*, produiſent des effets ſur leſquels on n'eſt point d'accord, mais qui ſont néceſſaires ſans doute, ſoit pour faciliter la ſéparation du chyle d'avec les parties plus groſſieres, ſoit pour le préſerver de corruption par l'amertume. Mais par-

lons plus amplement du *foie.* Cet organe eſt conſtruit avec un artifice admirable : c'eſt, pour ainſi dire, un ſecond cœur : le ſang y reçoit un mouvement ſingulier. Revenu du corps, il ſe raſſemble dans cette partie, & en ſort par quatre ou cinq ramifications. Sa ſubſtance eſt compoſée de l'aſſemblage d'une multitude prodigieuſe de vaiſſeaux de différens genres, qui ſe diſtribuent à une infinité de petits corps aſſez ſemblables à des véſicules veloutées intérieurement. Ces véſicules ou grains pulpeux fourniſſent chacun un vaiſſeau, qui eſt le conduit excrétoire de chacune de ces véſicules. Tous ces conduits communiquent les uns aux autres dans la ſubſtance du foie : on les nomme *pores biliaires.* La bile qui ſe ſépare ainſi du ſang dans le foie, cette eſpece de glande conglomérée, eſt portée dans les inteſtins & dans la *véſicule du fiel,* petite poche en forme de poire : elle eſt compoſée de pluſieurs membranes ou tuniques comme l'eſtomac. On obſerve dans ſon intérieur de petites cellules, comme dans les gâteaux de cire des mouches à miel. C'eſt là que s'aſſemble la bile ; cette liqueur précieuſe y eſt retenue pendant un certain temps, s'y perfectionne, eſt verſée dans les inteſtins, & ſubtiliſe le chyle. Comme la bile eſt de nature ſavonneuſe, elle mêle les huiles avec le phlegme, diſſout les alimens, excite l'appétit, & nettoie les inteſtins ; (la nature ſavonneuſe de la bile eſt ſi certaine, qu'on l'emploie avec ſuccès pour enlever ſur les habits les taches les plus anciennes). Il ſe forme quelquefois des concrétions pierreuſes dans la véſicule du fiel, par l'épaiſſiſſement & le deſſéchement de la bile. Ces pierres ſont inflammables, ont la couleur & le goût de la bile, preuve certaine de leur origine. On les rejette quelquefois par les ſelles. On voit dans le Cabinet de Chantilly une de ces *pierres biliaires,* elle eſt de la groſſeur d'une noiſette franche. Revenons au chyle. Le chyle entre par la contraction des inteſtins dans les veines lactées ou vaiſſeaux blancs qui portent cette liqueur dans le *réſervoir de Pecquet.* Ce réſervoir, dans l'homme, eſt compoſé de trois grandes cavités, formées par une peau très-fine (*a*). Le chyle monte par le *canal torachique,*

(*a*) Suivant M. *Haller,* ce réſervoir n'eſt que la réunion de quelques gros vaiſſeaux lymphatiques, nés du mélange des vaiſſeaux lactés avec les lymphatiques inférieurs & les lymphatiques hépatiques. Ces vaiſſeaux ſont ordinairement plus gros à l'endroit de la ſeconde vertebre des lombes, & ce renflement eſt continué preſque juſques dans la poitrine. Il eſt rare que ce gonflement reſſemble à une veſſie ovale, ce qui eſt l'idée de *Pecquet.*

le long de l'épine du dos; mais avant de monter il se mêle avec la lymphe apportée par des vaisseaux lymphatiques qui viennent aboutir à ce réservoir. Ces liqueurs, ainsi unies, montent donc le long du canal torachique, & se déchargent dans la veine souclaviere : elles s'unissent au sang qui coule dans la même veine, & vont se rendre au cœur, par la veine cave, dans le ventricule droit. Le tout ressort du cœur pour être porté dans tout le corps, y circuler & lui servir de nourriture. Un phénomene admirable, c'est de voir le chyle s'élever contre les lois de la pesanteur dans le canal torachique, dont la membrane est trop foible pour pouvoir se contracter. Cette liqueur y est élevée par les battemens de l'artere descendante, qui presse le canal torachique, & oblige ainsi la liqueur de monter. Quand une fois elle est élevée, elle ne peut retomber, parce qu'elle se trouve arrêtée par un grand nombre de valvules à peu de distance les unes des autres : ces valvules s'ouvrent pour laisser monter la liqueur, qui par son poids fait baisser ensuite ces mêmes valvules, & se ferme ainsi le passage à elle-même, lorsqu'elle veut redescendre. Les veines lactées & lymphatiques sont aussi remplies de ces merveilleuses valvules. Il se trouve de même à l'endroit où le chyle entre dans la veine souclaviere, une valvule qui empêche le sang de cette veine de tomber dans le canal du chyle. On voit aussi des vaisseaux lactés & absorbans dans la surface intérieure des gros intestins, ce qui rend raison de ce qu'il est possible de nourrir pendant plusieurs jours un malade avec des lavemens nourrissans. A l'égard de la *vessie*, voyez ce mot (*a*).

Le *cœur* est un muscle ferme & solide, placé au milieu de la poitrine, la base en haut & la pointe en bas. Il est enveloppé d'une espece de sac membraneux, que l'on nomme le *péricarde*, & dont l'usage est de filtrer une liqueur qui humecte le cœur & en facilite les mouvemens, qui demandent une grande liberté : elle sert aussi à soutenir le cœur, qui, pour ainsi dire, est suspendu, & à le défendre contre le froid de l'air qui entre dans les poumons, au milieu des deux lobes desquels il est placé, & qui pourroit peut-être l'offenser.

(*a*) M. *Hewson* vient de découvrir le systême lymphatique dans les oiseaux, dans les amphibies & les poissons. Cette découverte est regardée comme très-avantageuse à la Physiologie. *Consultez le Journal d'Histoire Naturelle*, &c. *mois d'Octobre & Novembre* 1772.

C'eſt du cœur que partent de gros vaiſſeaux que l'on nomme *arteres* dont l'uſage eſt de porter le ſang dans toutes les parties du corps & juſqu'aux extrémités. Ces vaiſſeaux ſe diviſent, ſe ſubdiviſent, & ſe ramifient d'une maniere prodigieuſe; & toutes ces ramifications infiniment déliées ſe trouvent abouchées à autant d'autres vaiſſeaux qu'on nomme *veines*, qui rapportent le ſang au cœur.

Celui-ci a deux cavités ſéparées l'une de l'autre par une cloiſon charnue fort épaiſſe. On donne à ces cavités le nom de *ventricules*. Chaque ventricule eſt muni d'une oreillette, qui eſt auſſi une eſpece de cavité, dont l'uſage eſt de recevoir le ſang & de le décharger dans le ventricule qui correſpond à chacune de ces cavités.

Le cœur a deux mouvemens; l'un, par lequel il ſe dilate, & qu'on nomme *diaſtole*; l'autre, par lequel il ſe contracte, la pointe ſe rapprochant de la baſe, & qu'on nomme *ſyſtole*. Les oreillettes ont auſſi leurs mouvemens de dilatation & de contraction, mais dans un temps différent; c'eſt-à-dire qu'elles ſont dilatées lorſque le cœur eſt contracté, & qu'elles ſont en contraction lorſque le cœur eſt en dilatation.

A l'inſtant où le cœur ſe contracte, le ventricule droit chaſſe le ſang dans l'artere pulmonaire, qui le porte aux poumons, où il ſe rafraîchit par le moyen de la reſpiration; le ventricule gauche chaſſe le ſang dans l'artere nommée *aorte*, qui le diſtribue dans toutes les parties du corps; auſſi ce ventricule a-t-il des parois plus fortes que le ventricule droit. Après la contraction, il ſe forme une cavité dans les ventricules du cœur par la dilatation; à l'inſtant le ſang ramaſſé dans les oreillettes, entre dans les ventricules, le cœur ſe contracte de nouveau pour pouſſer le ſang; & c'eſt ce mouvement continuel de diaſtole & de ſyſtole qui forme le battement des arteres.

Le ſang qui a été porté aux poumons par l'artere pulmonaire, doit revenir au cœur; il eſt rapporté par les différentes ramifications des veines à une groſſe veine qu'on nomme la veine *pulmonaire*, qui ſe décharge dans l'oreillette gauche du cœur; & à l'aide de la contraction, il eſt pouſſé par le ventricule gauche dans l'aorte, qui le diſtribue juſqu'aux extrémités du corps, où il eſt reçu par les ramifications des veines qui ſe réuniſſent toutes en une branche principale, que l'on nomme la *veine cave*, & qui le rapporte dans l'oreillette droite du cœur, pour repaſſer de nouveau dans les poumons.

On eſtime que le ventricule gauche du cœur peut contenir environ

deux onces de ſang ; ainſi à chaque contraction le cœur pouſſe deux onces de ſang dans l'aorte, qui en ſe gonflant produit le battement. C'eſt l'opinion commune, qu'un homme a rarement plus de vingt quatre livres de ſang, & moins de quinze : dans la ſuppoſition de vingt-cinq livres, toute la maſſe du ſang paſſe dans le cœur vingt quatre fois par heure, c'eſt-à-dire, cinq cents ſoixante-ſeize fois durant vingt-quatre heures. Quelle machine hydraulique !

Plus on examine la mécanique du cœur, plus on l'admire. Il y a dans cet organe onze valvules, dont cinq ſont deſtinées à y laiſſer entrer le ſang, & à l'empêcher d'en ſortir par le même endroit où il eſt entré ; les ſix autres laiſſent ſortir le ſang du cœur, & empêchent qu'il n'y revienne par la même voie. Ces valvules ont des formes différentes & appropriées à leur uſage ; elles ſont placées dans les ventricules & dans les oreillettes ; en ſorte que le ſang qui eſt entré dans les oreillettes ne peut reſſortir que par les ventricules, & que ce même ſang une fois dans les ventricules ne peut plus rentrer dans les oreillettes : celui du ventricule droit eſt obligé de ſortir par l'artere pulmonaire, & celui du ventricule gauche par l'aorte. Il y a de ſemblables valvules dans les groſſes veines, pour empêcher le ſang de rétrograder, pendant qu'il eſt rapporté des extrémités vers le cœur ; mais il ne s'en trouve point dans les arteres, où elles ſeroient préjudiciables.

Tel eſt le mouvement admirable du cœur, dont la force, à chaque battement, pour diſtribuer le ſang dans toute l'économie animale, eſt égale à une force de pluſieurs milliers de livres peſant. Ce battement ſe fait environ deux mille fois par heure, ſans jamais ceſſer, ſoit que nous veillions, ſoit que nous dormions, pendant toute notre vie. Les autres muſcles ſe laſſent & s'affoibliſſent, après des efforts beaucoup moindres, qui ne durent ſouvent qu'un jour ; mais les muſcles du cœur ne s'affoibliſſent pas dans une longue ſuite d'années. A l'égard de la *rate* & des *reins*, voyez ces mots (*a*).

(*a*) Avant 1757 le Profeſſeur de Phyſique *Alefeld* démontra la préſence de l'air dans le ſang par la pompe pneumatique, & ſoutint, contre quelques Auteurs, que l'air entre dans le ſang par le poumon, par le *thyme* & par le *conduit de Pecquet* : il a donné même des preuves auſſi ſimples que claires, que ce fluide y conſerve ſa vertu élaſtique ; il eſt entré enfin dans un détail des ſuites funeſtes & de la mort même qui arrive quelquefois

Il ne nous reste, pour avoir parcouru légérement l'économie animale, que de jeter un coup d'œil sur les glandes secrétoires & excrétoires. On ne peut voir sans étonnement cette distribution & cette diversité de glandes qui séparent du sang, qui est en quelque maniere insipide, des humeurs qui prennent tant de saveurs opposées, & dont l'usage est si différent dans notre économie. L'*urine* est salée, ainsi que les *larmes* & la *sueur*; la *salive* est douce, la *bile* est amere; elle paroît n'être autre chose que la partie saline du sang intimement mêlée avec des parties huileuses & du flegme; ce qui la rend un corps savonneux, dont l'usage est de subtiliser le chyle, & de contribuer à la combinaison des parties huileuses & aqueuses. D'autres glandes, telles que celles des mamelles, extraient le lait des artereres: ce lait, boisson si douce, nourriture si appropriée à l'enfant, n'est autre chose que du chyle, qui n'étoit pas encore mêlé avec le sang; car il faut plusieurs heures pour qu'il puisse se combiner entiérement avec lui.

Tel est le tableau raccourci de l'histoire de l'homme, de son existence, de sa destination, de son domaine, de son gouvernement, de ses facultés physiques, de sa prééminence, &c. La nature de cet ouvrage exigeoit que nous missions des bornes à nos descriptions: nous l'avons fait particuliérement sur le système de la génération; nous n'avons pas même discuté dans cet article l'opinion de ceux qui l'établissent ovipare, tandis que d'autres la prétendent vivipare. Voyez la savante These de M. Geoffroy (*Si l'homme a commencé par être ver*), qui piqua tellement la curiosité des Dames du plus haut rang, qu'il fallut la traduire en François pour les initier dans des mysteres dont elles n'avoient pas la théorie. Voyez aussi les articles GÉNÉRATION, OVIPARE & SEMENCE de ce Dictionnaire. Nous en avons fait de même à l'égard du siege de l'ame, que M. *de la Peyronie* place dans le corps calleux: ce petit corps blanc, un peu ferme & oblong, qui est comme détaché de la masse du cerveau, & que

---

dans les cas où l'on veut faire entrer de force & par violence l'air dans les vaisseaux, & dans le cas où l'air se sépare d'avec le sang & forme de grandes ampoules. Mais M. *Haller* prétend que cet élément dans le sang n'est pas démontré. La machine pneumatique, dit-il, demande l'air dans le sang comme dans l'eau incompressible, & par conséquent dénué d'élasticité. C'est, selon lui, l'air fixe qui délivré du poids de l'air dont il étoit comprimé, se dilate & reprend son élasticité.

l'on découvre quand on éloigne les deux hémiſpheres l'un de l'autre. D'autres avant lui en avoient aſſigné le ſiege dans la glande pinéale ; d'autres dans la moelle alongée.

A l'égard de la nature & de la quantité des os qui compoſent la charpente humaine, nous avons cru devoir en parler à l'article SQUELETTE : l'oſtéologie de l'homme mérite bien qu'on en parle ſéparément. Il en eſt de même à l'égard de la *barbe*, des *cheveux*, &c. dont on fera mention à l'article POIL. Quant aux différentes eſpeces de *peau*, *ſurpeau*, ou *cuticule*, leurs préparations & leurs uſages dans les arts, *voyez le mot* PEAU. Nous expoſerons à l'article MOMIE, les préparations que la Pharmacie en fait. *Voyez auſſi l'article* PIECES ANATOMIQUES INJECTÉES. Pour ce qui concerne la *graiſſe humaine* dont on ſe ſert en Médecine, *voyez au mot* GRAISSE. La Médecine tire encore quelques autres remedes des différentes parties de l'homme ; le *crâne*, le *cerveau humain* donnent un ſel & une eau anti-épileptiques, ainſi que les *cheveux* & le *ſang ;* mais tous ces remedes ſont aujourd'hui preſqu'entiérement abandonnés. On tire de l'*urine* le fameux phoſphore, connu ſous le nom de phoſphore d'Angleterre ou de *Kunckel*. Les *ongles* ſont très-vomitifs ; le *lait* des femmes eſt reſtaurant, &c. *Voyez tous ces mots, & ce qu'en ont dit les Ouvrages des Chimiſtes modernes.*

HOMME DES BOIS. *Voyez* HOMME SAUVAGE, *& l'article* SINGE.

HOMME MARIN, *homo marinus*. Beaucoup de Voyageurs font mention d'hommes marins, auxquels ils ont donné le nom de *tritons*, de *néréides*, de *ſyrenes*, de *poiſſons femmes* ou *ambizes ;* tous s'accordent à dire que ce ſont des monſtres marins, fort ſemblables aux hommes, du moins depuis la tête juſqu'à la ceinture.

On lit dans les *Délices de la Hollande*, qu'en 1430, après une furieuſe tempête qui avoit rompu les digues de Weſtfriſe, on trouva dans les prairies une femme marine dans la boue : on l'emmena à Harlem, on l'habilla & on lui apprit à filer ; elle uſa de nos alimens, & vécut quelques années, ſans pouvoir apprendre à parler, & ayant toujours conſervé un inſtinct qui la conduiſoit vers l'eau ; ſon cri imitoit aſſez les accents d'une perſonne mourante. L'*Hiſtoire générale des Voyages* dit, qu'en 1560 des Pêcheurs de l'île de Ceylan, prirent d'un coup de filet ſept hommes marins & neuf femmes marines. *Dimas Boſques* de Valence, Médeçin du Roi de Goa, qui les examina, & qui en fit l'anatomie en

présence de plusieurs Missionnaires Jésuites, trouva toutes leurs parties intérieures très-conformes à celles de l'homme terrestre.

Toutes les descriptions de ces monstres marins leur donnent la taille ordinaire d'un homme, mêmes configuration & proportions jusqu'à la ceinture, la tête arrondie, les yeux un peu gros, le visage large & plein, les joues plates, le nez fort camus, des dents très-blanches, des cheveux grisâtres, quelquefois bleus, plats & flottans sur les épaules, une barbe grise & pendante sur l'estomac, qui est aussi garni de poils gris comme dans les vieillards, la peau blanche & assez délicate. Le mâle & la femelle ont le sexe de l'homme & la femme : on appelle *tritons* les mâles, & *syrenes* les femelles : celles-ci ont des mamelles fermes & arrondies comme les ont les vierges; les bras sont assez larges, courts & sans coudes sensibles, les doigts sont à moitié palmés, & leur servent de nageoires; mais la partie inférieure, à prendre du nombril, est semblable à celle d'un poisson dauphin, & elle se termine en queue large & fourchue. Nous doutons fort de tous ces faits. On trouve l'histoire de semblables hommes marins dans le cinquieme volume des *Mélanges d'Histoire naturelle*, & on laisse conjecturer que les hommes marins, dont on a donné en différens temps plusieurs relations, pourroient bien provenir d'une race particuliere, dont le premier pere & la premiere mere étoient de véritables humains qui se seront habitués à la mer. Quand ceci seroit, quelles difficultés naîtroient encore sur l'œuvre de la génération, celle de l'accouchement & la nourriture des nouveaux nés. Ces individus aquatiques se retireroient-ils exprès sur les Iles & les côtes inhabitées. Enfin pourquoi n'y auroit-il chez ces prétendus humains du monde marin que les extrémités inférieures du corps qui auroient pris la ressemblance de celles des poissons ?

HOMME PORC-ÉPIC. M. le Docteur *Ascanius* a lu à la Société Royale de Londres la description d'un homme venu au monde bien constitué, & né de parens sains & bien conformés, mais qui, six semaines après sa naissance, eut tout le corps, excepté le visage, au-dedans des mains, sur le bout des doigts & dessous les pieds, chargé d'une infinité de petites excroissances, lesquelles se changerent peu-à-peu en especes de soies brunâtres, à demi-transparentes, qui avoient la consistance de corne, & roides-élastiques, & dont rien ne put arrêter le progrès. Ces soies avoient six lignes de longueur & deux ou trois de grosseur, & étoient implantées

implantées perpendiculairement dans la peau, comme dans les hérissons. La barbe de cet humain étoit noire ainsi que ses cheveux, & sa figure étoit intéressante. Mais voici un phénomene bien singulier : ces soies tomboient chaque année en automne, & renaissoient après. A l'âge de vingt ans il fut attaqué d'une petite vérole confluente qui lui procura une mue générale sur le corps. Les soies repousserent aussi-tôt. Croiroit-on que cette espece d'homme sauvage (*Edward Lambert*, de Suffolk en Angleterre) est devenu amoureux d'une jeune fille qu'il a rendu sensible, & dont il a eu six enfans tant filles que garçons, tous constitués comme lui, & également couverts de soies. Il ne reste aujourd'hui plus qu'un garçon de cette race d'hommes, que les Anglois appellent *the porcupine-man.* Si cet homme se marie, il pourra perpétuer sa race ; car la Nature offre quantité d'exemples qui démontrent qu'une variation, sur-tout du côté du pere, peut subsister dans plusieurs générations. On a envoyé de Lisbonne, aux Auteurs du Journal étranger, l'histoire d'une fille, qui, à l'âge de sept ans, étoit d'une taille robuste & gigantesque. Son visage & tout son corps sont couverts de grands poils de diverses couleurs & longueurs, crépure & consistance. Ses cheveux n'ont rien d'extraordinaire.

On voit actuellement (Mars 1774) à la Foire Saint Germain à Paris, une petite fille âgée de trois ans, d'une assez jolie figure, mais dont le corps est presque entiérement couvert de poils longs & bruns : elle a dans plusieurs parties de son corps, sur-tout dans la région du dos, des excroissances de chair qui forment comme des especes de petites poches ; on a coupé une de ces poches qu'elle avoit au sein, parce qu'elle la gênoit beaucoup, & on a trouvé cette excroissance absolument vide : cette petite fille paroît néanmoins jouir d'une bonne santé ; elle est vive, gaie & douce.

HOMME SAUVAGE, *homo sylvestris.* C'est encore une espece de monstre, au rapport d'un grand nombre de Voyageurs. Il vit, disent-ils, dans le milieu des bois ; il ressemble assez en grandeur & en figure à certains Barbares d'Afrique ; sa force est extraordinaire ; il ne marche que droit sur deux pieds qu'il plie comme un chien à qui on a appris à danser ; il est fort adroit & léger à la course ; les Seigneurs des pays où il se trouve de ces hommes sauvages, leur font la chasse, comme on fait ici celle du cerf. Il a la peau fort velue, les yeux enfoncés, l'air féroce, le visage brûlé & applati, & tous ses traits sont assez réguliers, quoique

rudes & grossis par le soleil : il se sert, comme nous, de ses deux bras : tout son corps est couvert d'une laine blanche, grise ou noire ; il crie comme les enfans. Ces prétendus hommes sauvages sont, dit-on, d'un naturel fort tendre, & témoignent vivement leur affection & leurs transports par des embrassemens ; ils trépignent aussi de joie ou de dépit quand on leur refuse ce qu'ils désirent.

On lit dans les *Mémoires de Trévoux* (Janvier & Février 1701) l'extrait d'une lettre écrite des Indes le 10 Janvier 1700, où l'Auteur dit qu'étant le 19 Mai 1699 à la rade de Batavia, il vit sur le London, frégate Angloise qui revenoit de Borneo, l'enfant d'un de ces hommes sauvages, (ou *orangs-outangs*) qui n'avoit que trois mois ; il étoit haut de deux pieds, & tout couvert d'un poil fort court ; il étoit fort camus, & avoit déjà autant de force qu'un enfant de sept ans : il en jugea par la résistance extraordinaire qu'il sentit en le tirant par la main ; il ne sortoit de sa loge qu'avec peine & chagrin. Ses actions sembloient humaines ; quand il se couchoit, c'étoit sur le côté, appuyé sur une de ses mains, le pouls du bras lui battoit comme à nous.

L'homme sauvage dont on vient de parler, est l'*homme brute des bois*, c'est-à-dire le *barri* des Auteurs, l'*orang-outang* des pays chauds de l'Asie. Il se trouve aussi en Afrique sous les noms de *pongos* & de *jocko* : sous ce dernier nom on désigne la petite espece d'*orang outang*. Le vrai *satyre*, le *faune* & l'*ég pan*, ne sont que des variétés de ce même animal.

On verra à l'article *orang-outang*, que ce quadrumane devient aussi grand que l'homme ; qu'il est presque semblable à lui par la forme, par l'ensemble, par sa démarche & par ses mouvemens, & qu'il en differe encore moins par l'organisation intérieure. En effet, même disposition dans la structure animale, même conformation ; sa langue mobile auroit la faculté d'articuler, si comme l'homme il étoit doué de la pensée ; mais il a le langage de son espece, & cela doit lui suffire. L'orang-outang livré à lui-même, libre, indépendant, vit dans les bois de fruits, de racines, ne mange point de chair, dort quelquefois sur les arbres, se construit souvent une petite cabane de branches entrelacées, pour se mettre à l'abri de la pluie & de l'ardeur du soleil. Les orangs-outangs sont forts, robustes, agiles & hardis, vont de compagnie, se défendent avec des bâtons, attaquent l'éléphant, le chassent de leur bois. On assure qu'un seul tiendroit tête à dix hommes. D'un tempérament lubrique, ils cherchent à se satisfaire à chaque instant ; & à défaut de leur espece, ils attaquent

les individus qui ont le plus de rapport avec eux ; ils mettent tout en usage pour en faire la conquête. Les mâles sont les plus entreprenans : passionnés pour les femmes & les filles, ils tâchent de les surprendre, les enlevent, les portent dans leur retraite, les gardent avec eux, les nourrissent très-bien, ont pour elles de petits soins, de petites attentions. Pleins d'ardeur ils les excedent par leur galanterie. Le besoin les rend industrieux. Lorsque les fruits leur manquent dans les forêts, ils descendent sur le rivage, croquent les crabes, les homards, les coquillages. Ils sont principalement friands d'une espece d'huître très-grosse & à écaille très-épaisse : apperçoivent ils ces huîtres ouvertes, ils ramassent une pierre, s'avancent, la jettent dans la coquille ; l'huître ne peut pas se fermer, notre gourmand ne craint plus d'avoir la main prise ; il retire adroitement la chair de l'animal & la mange. On prend ces animaux dans des filets, ils s'accoutument à la vie domestique, sont susceptibles d'éducation, deviennent doux, paisibles, familiers, & même honnêtes & polis ; mais à leur vivacité naturelle, flétrie par l'esclavage, succede une espece de mélancolie qui semble annoncer le regret de la liberté. On a vu de ces animaux réduits à la servitude, rendre à leur maître tous les devoirs d'un laquais adroit, officieux & intelligent ; rincer des verres, verser à boire, tourner la broche, piler dans des mortiers, aller chercher l'eau dans des cruches à la riviere voisine ; en un mot, satisfaire à tous les autres petits emplois du ménage. Si on leur donne une éducation un peu plus distinguée, ils se présentent avec décence, se promenent en compagnie avec un air de circonspection, mangent à la table du maître avec propreté, boivent peu de vin, un peu plus de thé, préferent le lait, donnent la main aux Dames par politesse, & font leur lit. Les femelles de l'orang-outang sont très-modestes, & ont grand soin de cacher leur nudité ; elles ont beaucoup de gorge. Le mâle & la femelle vivent ensemble dans la plus grande intelligence. L'instinct est si voisin du sentiment dans cette espece d'animal, qu'il semble connoître son mal & le remede. On en avoit embarqué un qui tomba malade ; on le saigna deux fois du bras, il en fut soulagé. Toutes les fois qu'il se sentoit incommodé, il présentoit le bras, & par le geste pantomime de l'autre bras, des yeux, & des accens plaintifs, il demandoit une saignée. *Voyez maintenant les articles* Pongo *&* Orang-Outang.

M. *de la Martiniere*, dans son *Dictionnaire de Géographie*, rapporte qu'on prit un homme sauvage dans les bois d'Hanovre, & qu'on le porta

en Angleterre, où George I. le donna en garde à un particulier; mais cet homme sauvage, qui étoit réellement un humain, mourut bientôt.

En 1661, quelques Chasseurs découvrirent dans une forêt de Lithuanie au milieu d'une troupe d'ours deux enfans, qui paroissoient avoir environ neuf ans, & dont les traits & la peau les firent reconnoître pour être de nature humaine. Les Chasseurs, après avoir mis en fuite les ours, ne purent se saisir que d'un de ces deux enfans, qui se défendoit beaucoup avec les ongles & les dents: ils le présenterent au Roi de Pologne. Cet individu étoit bien proportionné; il avoit la peau blanche, les cheveux blonds, la phisionomie agréable & belle. On le baptisa; la Reine fut sa marraine, & l'Ambassadeur de France son parrain: on lui donna pour nom de baptême celui de *Joseph*, & pour nom de famille *Ursin*, par allusion à la façon dont on prétend qu'il avoit été nourri. Mais quelque soin que l'on prît pour son éducation, on ne put l'apprivoiser entiérement, ni lui apprendre à parler. Il ne put jamais souffrir ni habits ni souliers; toutes ses inclinations, ses habitudes étoient sauvages, relativement à la raison & à la maniere de se nourrir.

Le *Mercure de France*, (Décembre 1731) fait aussi mention d'une jeune fille sauvage trouvée dans les bois de Songi près Châlons en Champagne. On en a donné une histoire plus détaillée en 1755. On voit dans cette histoire le caractere & les ressources de l'homme sortant des mains de la Nature. Cette petite fille qui n'avoit que neuf à dix ans, pressée par la soif entra dans le village, elle n'avoit à sa main qu'un bâton court & gros par le bout comme une masse; comme elle étoit presque nue, & qu'elle avoit les mains noires ainsi que le visage, les Paysans qui la prirent pour le diable, lâcherent contre elle un dogue dont le collier étoit armé de pointes de fer; elle l'attendit sans crainte, & d'un coup de bâton elle l'étendit mort sur la place; elle regagna la campagne & se sauva sur un arbre où elle grimpa avec la légereté des écureuils: on la prit par l'ordre du Seigneur, on l'emmena au château où on lui donna un lapin en poil qu'elle écorcha & mangea tout cru. On eut ensuite le plaisir de lui voir prendre des lievres à la course, & de la voir plonger dans la riviere où elle alloit chercher le poisson qu'elle mangeoit tout cru. On apprit d'elle par la suite qu'elle avoit eu autrefois une compagne, mais qu'étant dans les terres, elle apperçut un chapelet qu'elle voulût ramasser pour s'en faire un bracelet, & que sa camarade qui désiroit aussi l'avoir, lui avoit donné un coup de masse sur la main;

mais que celle-ci lui avoit donné à l'instant un pareil coup de masse au front & l'avoit renversée noyée dans son sang. Touchée de compassion elle courut chercher des grenouilles, en écorcha une, lui colla la peau sur le front & banda la plaie avec une laniere d'écorce d'arbre qu'elle avoit arrachée avec ses ongles; la blessée prit le chemin de la riviere & disparut sans qu'on ait su depuis ce qu'elle est devenue. On conjecture que cette jeune fille étoit venue des Terres arctiques, & qu'elle étoit de la nation des Esquimaux. Quelques questions que je lui aye faites, je n'ai pu apprendre d'elle quels étoient ses parens; elle m'a seulement répondu qu'ils cultivoient la terre, & qu'elle alloit souvent ramasser des herbes sur le bord de la mer pour engraisser leurs terrains. Cette femme vit encore à Paris sous le nom de *Mademoiselle Leblanc*.

On cite plusieurs autres exemples semblables d'hommes & femmes sauvages ou des bois, qui prouvent qu'on a en effet trouvé quelquefois des hommes sauvages, que des événemens particuliers avoient éloignés de leurs retraites ordinaires. Mais il ne faut pas confondre le véritable homme sauvage avec de grands singes, ou d'autres animaux brutes qui ont quelque ressemblance extérieure avec l'homme par la forme, par les gestes, par les façons d'agir, &c Ce qui distingue essentiellement l'homme d'avec la brute aux yeux du Naturaliste, c'est l'organe de la parole & la perfectibilité.

HOPLITE. Les anciens Naturalistes désignoient par ce nom des pierres pyriteuses & polies.

HORLOGE DE LA MORT. Voyez à l'article *Pou pulsateur & Villette.*

HORNBERG. La plupart des Minéralogistes disent que c'est la *pierre de corne*. Voyez ce mot. On l'appelle aussi *hornstein* : ces mots sont usités chez les Mineurs Allemands & Suédois.

HOTAMBŒIA. Nom qu'on donne au *serpent puant de Ceylan* : il est d'une couleur jaune, il n'incommode personne par sa morsure, à moins qu'on ne l'irrite : mais peu de gens s'occupent de cette besogne; car il exhale de sa queue une vapeur si infecte, sur-tout quand il s'est repu, qu'on est obligé de fuir.

HOUATTE ou HOUETTE. *Voyez* Apocin.

HOUBARA ou petite Outarde d'Afrique, *otis Arabica*. Cette petite espece d'outarde est de la grosseur d'un chapon, elle est huppée; cette huppe paroît renversée en atriere & comme tombante; elle a une fraise

formée par de longues plumes qui naiſſent du cou, qui ſe relevent un peu & ſe renflent comme il arrive à notre coq domeſtique lorſqu'il eſt en colere. C'eſt une choſe curieuſe, lorſqu'elle eſt menacée par un oiſeau de proie, de voir par combien d'allées & de venues, de tours & de détours, de marches & de contre marches, en un mot, par combien de ruſes & de ſoupleſſes elle cherche à échapper à ſon ennemi. On prétend que ſon fiel ainſi qu'une certaine matiere qui ſe trouve dans ſon eſtomac, eſt un excellent remede contre le mal des yeux.

HOUBLON ou VIGNE DU NORD, *lupulus*. Plante ſerpentante, très précieuſe, & qui eſt connue de tout le monde; ſes racines ſont menues & s'entortillent les unes avec les autres. Il en ſort des tiges foibles, très longues, tortillées, velues & rudes; elles embraſſent étroitement les perches & les plantes ſur leſquelles elles grimpent: ſes feuilles qui ſont ameres, ſortent des nœuds deux à deux, oppoſées, rudes, communément découpées en trois ou cinq parties, portées ſur des queues aſſez longues. L'eſpèce qui porte les fleurs n'a point de graines, & celle qui porte des graines n'a point d'étamines. Les fleurs dans le mâle naiſſent de l'aiſſelle des feuilles; elles ſont en grappes comme celles du chanvre, pâles, ſans pétales, compoſées de pluſieurs étamines & d'un calice à cinq feuilles: elles ſont ſtériles. L'eſpece femelle porte des fruits, qui ſont comme des pommes de pin, compoſés de pluſieurs écailles membraneuſes, pâles, jaunâtres, attachés ſur un pivot commun, à l'aiſſelle deſquels naiſſent de petites graines applaties, rouſſes, d'une odeur d'ail, ameres & enveloppées dans une coeffe membraneuſe.

Cette plante eſt très-commune dans différens pays, & croît dans les haies & dans les prés. En Angleterre, en Allemagne, en Flandres on ſeme & on cultive le houblon avec grand ſoin & beaucoup de dépenſe; on le fait ſoutenir par de grands échalas à la maniere des vignes; & comme il monte preſque auſſi haut que les lianes d'Amérique, on pourroit en le ſoutenant avec de longues perches, en former d'élégans portiques, des obéliſques de cinquante pieds de haut dans le centre d'une étoile de petits arbriſſeaux, des berceaux de verdure, des tonnelles, &c.

Le houblon ſe plaît dans un terrain humide, peu pierreux, mais gras & bien fumé: on doit le labourer à l'entrée de l'hiver, & à la fin faire dans le plant des trous d'environ un pied en tout ſens, & à quatre pieds de diſtance; vers la fin de Mars on met dans ces trous du fumier, celui de pourceau y eſt très-bon. L'année ſuivante lorſque le houblon a pouſſé à

la hauteur d'un pied, on fiche en terre de petites perches, comme pour ramer des haricots, ensuite on jette de nouvelle terre autour de chaque plante; au mois de Mai on donne un troisieme labour : vers le mois de Décembre on met un demi-pied de fumier sur chaque motte de houblon, on bêche la terre & on renfouit le fumier. En Mars on bêche encore, & à la fin du mois on le taille, c'est à-dire, qu'on coupe tout le vieux bois à ras du cœur de la plante; en Avril on plante à côté de chaque motte de houblon de grosses perches de bois blanc, & on y lie le houblon avec de bon fil; en Septembre & dès qu'il jaunit, ce qui en marque la maturité, on coupe avec la faucille les sarmens à deux pieds de terre; puis on détache les fruits : mais ce n'est guere qu'à la troisieme année qu'on peut espérer beaucoup de rapport de cette plante.

Le houblon dans le temps qu'il est en fleurs, est sujet à une maladie causée par une rosée mielleuse, qui tombe en été au lever du soleil; la transpiration de la plante en est arrêtée; elle fait sécher & périr les feuilles, & ruine quelquefois la récolte. Pour remédier & prévenir ces mauvais effets, on doit aussi-tôt arracher les feuilles, il en pousse de nouvelles; par ce moyen on sauve quelquefois les deux tiers de la récolte ordinaire

Toute cette plante devient beaucoup plus belle par la culture; ses épis sont chargés de fleurs, ses écailles & sa graine sont plus grandes; ses épis, que nous avons comparés à des pommes de pin, & que l'on appelle souvent, mais improprement *fleurs*, se recueillent au mois d'Août & de Septembre : on les seche dans un four préparé pour cela, on les renferme ensuite dans des sacs, on les vend en cet état, & on les garde pour faire la biere. On mange les jeunes pousses de houblon qui paroissent au commencement du printems : on les fait cuire dans de l'eau comme les asperges, & on les mange assaisonnées à la même sauce : elles sont de bon goût & purifient la masse du sang. Ses feuilles & ses racines sont aussi d'usage en Médecine; les fruits frais ont une odeur agréable, & contiennent une matiere graisseuse, résineuse, aromatique, qui paroît être le principe de leur odeur & de leur amertume.

Tout le monde sait l'usage que l'on fait des fruits du houblon pour assaisonner la biere, afin qu'elle ne s'aigrisse & ne se gâte pas; ils empêchent par leur sel volatil & par leur huile aromatique, qu'elle ne prenne un goût de chaux; ils atténuent sa viscosité, & la font couler par la voie des urines : ils lui communiquent une très-grande amertume,

mais qui disparoît peu-à-peu, & la biere en devient plus forte & plus vineuse.

On regarde la biere faite avec le houblon comme plus salutaire & de meilleur goût; elle est plus apéritive, plus amie de l'estomac, & plus propre à la digestion; cependant elle porte plus à la tête, elle enivre, elle jette dans l'assoupissement, & produit même le cochemar. Ces effets sont d'autant plus marqués, qu'il y a plus d'houblon dans la biere, & qu'elle est plus amere : au reste, la nature du houblon y fait aussi beaucoup, puisque celui qui vient d'Isenach dans la Thuringe, est d'une amertume mordicante, au lieu que celui de Brunswick est plus doux : on prétend que la biere faite avec le houblon augmente les paroxismes de ceux qui ont le calcul; au lieu que l'*aile*, espece de biere où il n'entre point de houblon, les adoucit : c'est aux Nations qui font usage de la biere au houblon à vider ce procès.

Les feuilles, les fruits & les jeunes pousses du houblon sont apéritifs, très-propres à lever les obstructions de la rate & à lâcher le ventre : ces remedes conviennent aussi dans le scorbut, & pour les vices de la peau; appliqués extérieurement, ils sont excellens dans les luxations, les tumeurs œdémateuses, les contusions & dans les accès de la goutte. On lit dans les Mémoires de l'Académie de Suede, année 1750, que les tiges du houblon macérées ou rouies donnent une filasse aussi bonne que celle de l'ortie, & plus longue que celle du chanvre. Ce sont les habitans de la province de Jemteland & de celle de Médelpadie qui en préparent la toile.

HOUILLE. Les habitans du pays de Liége & du Comté de Namur donnent ce nom au charbon minéral. Pour ménager, les pauvres gens, après l'avoir réduit en poudre grossiere, le mêlent avec de la terre glaise, ils en forment des boules qu'ils laissent sécher; on brûle ces boules avec du *charbon de terre* ordinaire, & quand elles sont rougies, elles donnent fort long-temps une chaleur douce & moins âpre que le charbon de terre tout seul. Un citoyen très-recommandable par ses connoissances, a voulu établir à Paris l'usage d'un tel chauffage économique; malheureusement le succès n'a pas répondu à ses vœux. *Voyez* Charbon de terre ou de pierre. Il ne faut pas confondre la cendre de houille avec la cendre de mer qu'on vend en Hollande pour engraisser les terres de Flandres : la cendre de mer est la cendre de tourbe, mais la cendre de houille se fait avec de la terre de houille : elle est noirâtre, inflammable & saline, & se

ſe trouve depuis la ſuperficie du terrain juſqu'à quarante pieds de profondeur. Les cendres de terre de houille fertiliſent les terres ſemées en grains de fourrage : on l'emploie auſſi comme elle ſort de la mine ſans avoir été brûlée ni calcinée, mais écraſée : enfin les cendres de cette terre conviennent pour tous les végétaux, les prairies, & font périr les inſectes nuiſibles. La terre de houille eſt dans le genre des pierres noires à crayon : on y trouve du vitriol, on en tire auſſi de l'alun : elle s'échauffe en tas & s'allume d'elle-même en donnant une odeur de ſoufre.

HOUPEROU, eſt un poiſſon de l'Amérique fort dangereux. *Thevet* dit qu'il dévore tous les autres poiſſons, excepté un ſeul, qui eſt petit & qui le ſuit toujours, ſoit par ſympathie, ſoit pour ſe mettre ſous ſa protection, afin d'être à l'abri de quelques autres poiſſons. Quand les Sauvages pêchent tout nuds, ils redoutent avec raiſon le houperou : car s'il les rencontre, il les noie ou les étrangle, ou s'il ne fait que les toucher de la dent, il emporte la piece. Ce poiſſon a ſous la gorge deux appendices qui reſſemblent à des tetines de chevre. Le houperou paroît être un *goulu* de mer, & le petit poiſſon un *remore*. Voyez ces mots.

HOURITE, eſt un poiſſon des îles de l'Afrique, dont parle *Dapper*, & dont on fait une grande conſommation à Madagaſcar. Le poiſſon hourite que nous avons vu chez un Curieux de Zélande, reſſemble beaucoup à un éperlan qui auroit des taches bleues.

HOUX, *aquifolium*. Eſt un arbriſſeau toujours vert, qui croît naturellement aux lieux incultes, ombrageux, dans les forêts, ſur les pentes des montagnes, dans les gorges ſerrées & expoſées au Nord ; il ſe plaît ſur-tout à l'ombre des autres arbres & dans le voiſinage des petites ſources qui ſuintent à travers les terres ; il s'y éleve quelquefois à la hauteur d'un grand arbre, ſur-tout lorſqu'il eſt cultivé. Son tronc & ſes branches, qui ſont liſſes & pliantes, ſont couvertes de deux écorces ; l'écorce extérieure des branches eſt verte, celle du tronc eſt cendrée le plus ſouvent ; l'intérieure eſt pâle : l'une & l'autre répandent une odeur déſagréable & puante lorſqu'on les enleve : on fait avec ces branches flexibles des houſſines & des manches à fouet. Le bois eſt dur, ſolide, blanchâtre, mais noirâtre dans le centre, ſi peſant qu'il reſte au fond de l'eau, comme le buis & le gayac. Ses feuilles ſont d'un beau vert, unies, preſque ſemblables à celles du laurier, mais plus petites, ſinuées tout autour ; anguleuſes & hériſſées de pointes longues & roides, dont le nombre diminue dans la vieilleſſe de l'arbriſſeau. Le houx donne au mois de Mai des fleurs

blanches, petites, nombreuſes, d'une ſeule feuille & en roſette, découpées en quatre quartiers; le piſtil ſe change en une petite baie molle & ronde, creuſée, rouge, douceâtre, d'un goût déſagréable, remplie de quatre petits oſſelets blancs, triangulaires & oblongs. Ces fruits ſont mûrs en Septembre, & reſtent ſur l'arbriſſeau pendant preſque tout l'hiver.

M. *Martin*, Profeſſeur de Botanique à Cambridge, a donné à la Société de Londres ſes obſervations ſur le ſexe du *houx* : ce Docteur détruit l'ancienne opinion qui portoit à croire que le houx étoit une plante hermaphrodite. Le célebre *Linnæus* le place parmi les plantes qui ont quatre organes réciproques ſur la même fleur; mais M. *Martin* en examinant les fleurs de ſix plants de houx diſpoſés deux à deux dans ſon jardin, remarqua que chaque paire offroit une plante mâle & une femelle. Les fleurs mâles ont quatre étamines jaunes, chargées de pouſſiere; les fleurs femelles ſont caractériſées par un ovaire & par quatre petits filamens que quelques Botaniſtes avoient pris pour des étamines. M. *Watſon*, qui a voulu s'aſſurer par lui-même de l'exactitude de l'obſervation précédente, a reconnu qu'il y avoit effectivement beaucoup de houx dont les uns étoient mâles & les autres femelles, mais qu'il y en avoit dont les fleurs ſembloient réunir les deux ſexes : il dit encore que les houx ont comme le mûrier, pluſieurs manieres de ſe multiplier, en ſemant les graines, en couchant les branches, & par la greffe.

On cultive le houx, ſur-tout dans les pays du Nord, pour ſervir d'ornement dans les jardins : on l'emploie avec ſuccès pour faire d'excellentes haies, de belles paliſſades; il figure très-bien dans des boſquets d'arbres. il ſe refuſe aux terres fortes, le fumier lui eſt pernicieux, il exige un terrain frais & léger. Le *houx panaché*, dont on compte plus de trente ſortes ou variétés qui font ornement dans les parteres, eſt une eſpece de houx produit originairement par la greffe : conſultez *Bradley*. Sa feuille eſt tachetée de jaune. Quand on veut faire un ſemis de houx, ſoit pour former des haies ou en faire une pépiniere, il faut cueillir la graine en Décembre, & ne la ſemer qu'au ſecond printems. On connoît peu d'eſpeces réelles de houx; il y a le *houx ordinaire*, le *houx hériſſon*, le *houx de Caroline* à feuilles étroites ou dentelées : conſultez M. *Duhamel*. La racine, l'écorce & les baies du houx ſont rarement d'uſage en Médecine : on en fait cependant des décoctions émollientes, utiles pour la toux invétérée, & pour fomenter les articulations qui ſe ſont durcies après avoir été luxées. Un mélange de biere & de lait dans lequel on a fait bouillir

les pointes des feuilles de houx, eſt merveilleuſement utile pour la colique & les tranchées des inteſtins. Le bois du houx reçoit la couleur noire plus parfaitement qu'aucun autre arbre, & il prend un beau poli. Ce bois peut ſervir dans les ouvrages de charpenterie. Ses branches qui ſont flexibles, s'appellent *houſſines;* on s'en ſert pour battre les habits, ainſi qu'il eſt dit ci-deſſus, & pour faire des manches de fouet.

Les Anglois font, de la maniere ſuivante, avec de l'écorce de houx la glu propre à prendre les oiſeaux à la pipée. Au mois de Juin & de Juillet on pele une certaine quantité d'arbres de houx dans le temps de la ſeve, on jette la premiere écorce brune, & on prend la ſeconde; on fait bouillir cette écorce dans de l'eau de fontaine pendant ſept ou huit heures, juſqu'à ce qu'elle ſoit attendrie: on en fait des maſſes que l'on met dans la terre, & que l'on couvre de cailloux, en faiſant pluſieurs lits les uns ſur les autres, après avoir préalablement fait égoutter toute l'eau: on les laiſſe fermenter & pourrir pendant quinze jours ou trois ſemaines, juſqu'à ce qu'elles ſe changent en mucilage: on les retire & on les pile dans un mortier, juſqu'à ce qu'on puiſſe les manier comme de la pâte; après cela on les lave dans de l'eau courante, & on les pêtrit pour enlever les ordures: on met cette pâte dans des vaiſſeaux de terre pendant quatre ou cinq jours, pour qu'elle jette ſon écume & qu'elle ſe purifie; enſuite on la met dans un autre vaiſſeau convenable, & on la garde pour l'uſage. La meilleure glu eſt verdâtre, & ne doit point avoir de mauvaiſe odeur. *Dodonée* aſſure que la glu faite avec l'écorce de houx n'eſt pas moins nuiſible, priſe intérieurement, que celle que l'on fait avec le gui; car elle eſt fort tenace, elle colle tous les inteſtins, elle empêche la ſortie des excrémens, & elle cauſe la mort, ſans autre qualité deſtructive que ſa ſubſtance gluante. La glu, appliquée extérieurement, réſout, amollit & fait aboutir. *Voyez à l'article* GLU *la préparation d'une bonne glu artificielle.*

HOUX FRELON ou PETIT HOUX, *ruſcus, ſive bruſcus.* Cette plante, qui croît aux lieux rudes & pierreux, dans les bois, dans les forêts & dans les haies, ſe nomme encore *fragon, houſſon, myrte ſauvage* ou *épineux*, & *buis piquant;* ſa racine eſt groſſe, tortue, raboteuſe, dure, ſerpentante, blanche & garnie de groſſes fibres, d'un goût âcre, un peu amer. Elle pouſſe pluſieurs tiges à la hauteur de deux pieds, rameuſes, pliantes, difficiles à rompre, cannelées & diviſées en pluſieurs rameaux. Ses feuilles ſont ſemblables à celles du myrte, mais plus fermes, plus rudes, pointues, piquantes, nerveuſes, ſans odeur, ſans queue, toujours

vertes, d'un goût amer & astringent. Au milieu des feuilles naissent des fleurs d'une seule piece, découpées en six parties ou en especes de pétales oblongs & d'un blanc jaunâtre; il leur succede des baies rondes, grosses comme des pois, un peu molles, & qui rougissent en mûrissant, d'un goût douceâtre, contenant une ou deux semences dures comme de la corne.

Cette plante fleurit en Avril & Mai: il sort de sa racine au printems quelques rejetons tendres & verts, qui peuvent être mangés comme des asperges. Si on les laisse croître, ils déviennent feuillus, ligneux & plians: on en fait des balais. Autrefois les paysans couvroient avec ce houx les viandes & les autres choses qu'ils vouloient défendre contre les rats & les souris; car ces animaux destructeurs ne pouvoient y pénétrer qu'en se piquant bien fort.

Toutes les parties de cette espece d'arbrisseau sont d'usage en Médecine, & sont propres pour diviser les humeurs crasses, en les faisant passer par les urines. Sa racine est une des *cinq racines apéritives majeures*, qui sont celles d'ache, d'asperge, de fenouil, de câprier (quelquefois de persil), & de petit houx: on s'en sert communément à la dose de demi-once dans les tisanes, apozemes & bouillons apéritifs, qu'on prescrit dans la jaunisse, l'hydropisie, les pâles couleurs & la gravelle. La conserve des baies de petit houx, est bonne pour l'ardeur d'urine & dans la gonorrhée.

HUART ou HUARD. Oiseau ainsi nommé parce qu'il prononce ce mot très-distinctement en chantant: on en trouve beaucoup dans la riviere de Mississipi & chez les Kamtschadales; ces peuples prétendent prédire les changemens de temps, en observant le vol & le cri de cet oiseau. C'est une espece d'aigle qui rode le long des étangs, des fleuves & sur les bords de la mer: il niche sur la terre entre des roseaux: sa nourriture consiste en poissons: sa ponte est de quatre œufs blancs, moins gros que ceux de la poule. *Voyez l'article* AIGLE.

HUBARI, est l'outarde des plaines sablonneuses de Damas.

HUETTE ou HULOTTE, CHOUETTE NOIRE, *ulula*. C'est le *nicticorax* des Grecs, ou le *corbeau de nuit*. C'est la plus grande espece de chouette, elle a près de quinze pouces de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des ongles; sa tête est très-grosse, bien arrondie, sans aigrette; sa face est enfoncée & comme encavée dans sa plume, ses yeux sont aussi enfoncés; l'iris de cet oiseau est noirâtre, son bec est d'un blanc jaunâtre ou verdâtre, arqué & luisant; le dessus de son corps est de

couleur de gris de fer foncé, marqué de taches noires & de taches blanches; le dessous du corps est blanc, croisé de bandes noires transversales & longitudinales, ses jambes sont couvertes jusqu'à l'origine des doigts, de plumes blanches tachetées de points noirs. Cet oiseau, dit M. *de Buffon*, vole légérement & sans faire de bruit, & toujours de côté comme les autres chouettes. Son envergure est fort grande : son cri est *hoû, oû oû oû ou oû ou*, qui ressemble assez au hurlement du loup, ce qui lui a fait donner par les Latins le nom d'*ulula*. Pendant l'été il habite dans les bois, dans les arbres creux, s'approche en hiver de nos habitations, chasse les petits oiseaux, les campagnols, les avale tout entiers, & en rend aussi par le bec les peaux roulées en pelotons : il vient quelquefois dans les granges prendre les souris, il retourne au bois de grand matin, s'y fourre dans les taillis les plus épais, ou sur les arbres les plus feuillés, & y passe tout le jour sans changer de lieu. La femelle pond ordinairement quatre œufs d'un gris sale & de la grosseur de ceux d'une petite poule.

HUILE DU BRÉSIL. C'est le *Baume de Copahu*. Voyez ce mot.

HUILE DE CADE, *pissæleon*. Voyez à l'article GENEVRIER.

HUILE DE MÉDIE ou des MEDES. C'est la pétrole blanche. *Voyez* PÉTROLE.

HUILE MINÉRALE DES BARBADES ou DE GABIAN ou DE TERRE. *Voyez* PÉTROLE & NAPHTE.

On donne aussi le nom d'*huile* à différentes substances inflammables, plus ou moins grasses & fluides ou concretes, qu'on tire d'une grande quantité de végétaux, soit par expression, soit par distillation. On en tire aussi de quelques animaux par liquéfaction.

Les *huiles par expression* sont réputées *grasses* ; les plus en usage dans les arts, sont celles d'œillette ou de pavot, de hêtre, de sésame ou jugeoline, de moutarde, de semences froides, d'olives, de noix, de navette, de colsa, d'amandes, de pignons, de lin, d'avelines, d'acajou : il y en a qui sont presque toujours concretes, comme celles de ben ; d'autres qui sont butineuses, & que l'on n'obtient que par la décoction dans l'eau bouillante, comme celles de cacao, de coco ou de palmier, d'aouara, de muscade & de baies de laurier. On pourroit joindre à ces huiles par expression les essences de jasmin, de tubéreuse, de muguet, de jacinthe, de narcisse, de lys, &c. que vendent les parfumeurs. Toutes les huiles qui ont une analogie à celles-ci, ne se tirent point par la distillation, mais par

transsufion & expreſſion : pour cela on prend de bonne huile de ben qu'on imprégne de parfum. *Voyez* JASMIN.

Les *huiles par diſtillation* le plus en uſage, ſont appellées du nom d'*eſſences ;* telles ſont les huiles de cannelle, de girofle, de néroly, de cédra, de bergamote, de citron, de lavande, de genievre, d'origan, de coulilawan. Pluſieurs de ces huiles aromatiques renfermées dans de petites loges ou véſicules, ſe laiſſent appercevoir aux yeux nus, telles que dans les fleurs d'orange, l'écorce de citron & d'orange, les feuilles de mille-pertuis, &c. Entre ces ſortes d'huiles eſſentielles, il y en a qui ſont ſouvent congelées, telle eſt celle d'anis : il y en a d'empyreumatiques & de peſantes, comme celle de gayac ; d'empyreumatiques & de légeres, comme celle de cade, &c. Mais une propriété bien ſinguliere que n'ont point nos huiles eſſentielles de l'Europe, & que poſſedent uniquement les huiles de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Amérique, ſur-tout celles de plantes aromatiques, c'eſt d'être plus peſantes que l'eau, & de ſe précipiter au fond de ce liquide ſans rien perdre de leurs vertus. L'huile de girofle, celle de cannelle, &c. que nous fourniſſent les Hollandois, en donnent des exemples.

On fait uſage intérieurement des huiles eſſentielles en les combinant avec le ſucre, ce qui les rend miſcibles aux liqueurs qu'elles aromatiſent.

Les *huiles des animaux* ſe tirent par liquéfaction de quelques unes de leurs parties ; telles ſont celles de morue & de baleine, de chien de mer & de marſouin : on les appelle ſouvent *huiles de poiſſon.* Le *beurre de vache* & le *blanc* de baleine ne ſont que des eſpeces d'huiles animales épaiſſies, & la cire que les abeilles ramaſſent dans la pouſſiere des étamines des plantes, n'eſt qu'une huile végétale concrete préparée par la digeſtion dans l'eſtomac de ces inſectes. On peut auſſi conſulter le mot PLANTE de cet Ouvrage, où l'on verra que la Nature a aſſigné le réſervoir des huiles végétales, ſoit dans les fleurs, ſoit dans les fruits, ou dans l'écorce de l'arbre, &c. Les huiles graſſes ſont ramaſſées dans de petits réſervoirs, répandus dans toute la ſubſtance des ſujets qui les contiennent, au lieu que les cellules des huiles eſſentielles ne ſont placées qu'à la ſurface, dans l'enveloppe ou membrane extérieure des végétaux pourvus de cette ſubſtance.

Quant aux propriétés des huiles que nous venons de citer en exemple, les unes ſervent à éclairer à peu de frais ; d'autres à préparer des laines ou

à corroyer les cuirs : il y en a d'usage en Médecine, dans les alimens, dans les liqueurs de table, de toilette & dans les parfums; d'autres enfin qui lient admirablement bien les couleurs & servent à immortaliser les ouvrages des Peintres, &c. Souvent on altere les huiles essentielles qui sont rares ou cheres, soit avec de l'huile grasse de ben ou d'amande douce, soit avec de l'esprit-de-vin, ou avec quelqu'autre huile essentielle de peu de valeur. Voici la maniere de connoître cette falsification; une goutte d'huile essentielle pure mise sur du papier, doit s'évaporer à une douce chaleur, & ne laisser au papier ni graisse ni transparence; elle doit aussi se dissoudre entiérement dans l'esprit-de-vin; mais elle ne doit pas diminuer de quantité dans l'eau, ni rendre l'eau laiteuse, ni effacer l'écriture, ni donner au linge qui en seroit imbibé une odeur térébenthinée.

HUILE DU STYRAX D'AMÉRIQUE. *Voyez* LIQUIDAMBAR.

HUITRE, *ostreum*. C'est un genre de coquillage marin bivalve que tout le monde connoît. Il approche beaucoup du genre des coquillages operculés : ses deux battans sont composés de plusieurs feuilles ou écailles : l'écaille de l'huître est épaisse, robuste, pesante, quelquefois d'une grandeur considérable, d'une figure presque ronde, ordinairement raboteuse & inégale, à battans presque toujours inégaux, rudes & âpres en dehors, lisses & argentés en dedans, dont l'un est plus ou moins creux, & l'autre applati, attachés ensemble dans le milieu de leur sommet par un ligament.

Cet animal occupe dans l'échelle de la Nature un des degrés les plus éloignés de la perfection, sans armes, sans défenses, sans mouvement progressif, sans industrie, il est réduit à végéter, à opérer d'une maniere monotone, dans une prison perpétuelle, qu'il entr'ouvre tous les jours, & réguliérement pour jouir d'un élément nécessaire à sa conservation. Le ligament placé au sommet de sa coquille lui sert de bras pour cette manœuvre. A peine peut-on distinguer dans sa masse informe & grossiere, la figure animale & les ressorts de son organisation.

Dans l'Histoire naturelle que nous avons donnée des coquilles, à l'article COQUILLE de cet Ouvrage, nous nous sommes réservés à décrire les particularités de chaque genre de coquillages à leur article séparé. Nous allons continuer de remplir ici cet engagement.



Différences dans la structure des coquilles d'Huîtres.

C'eſt dans une collection de ces coquilles, qu'on en peut voir la variété infiniment agréable. Les huîtres ſont ſouvent garnies de pointes & de parties hériſſées; quelques-unes repréſentent un gâteau feuilleté ou un hériſſon; d'autres ont des excroiſſances ou des parties en zig-zag, imitant l'oreille de cochon, ou la crête de coq; d'autres ſont groupées ſur des rochers, ſur des madrépores. Les huîtres ont un caractere générique qui les doit faire diſtinguer des cames avec leſquelles on les trouve preſque toujours confondues chez les Auteurs. *Voyez le mot* CAME.

L'huître eſt compoſée de pluſieurs croûtes ou lames; ſa valve ſupérieure eſt plus plate que l'inférieure; elle a un bec qui s'éleve à une de ſes extrémités. Ce bec, qui ſert auſſi à diſtinguer la différence des huîtres, eſt quelquefois alongé, applati, recourbé, & terminé par un angle aigu. Dans d'autres le bec eſt très-petit, poſé en deſſous, & preſqu'entiérement caché. L'huître ſe ferme exactement nonobſtant ſes ſurfaces raboteuſes, les tubercules & les pointes dont elle eſt ſouvent garnie. Ce ſont ces différences bien étudiées qui les ont fait diſtinguer en quatre ſous-genres, leſquels ſont caractériſés par l'excès plus ou moins grand de l'une de leurs valves ſur l'autre, & par la propriété générale de s'attacher entr'elles ou à d'autres corps par le moyen de la même liqueur glutineuſe dont elles ont été formées. 1°. Les huîtres dont les valves ou battans ſont compoſés de pluſieurs couches ou lames, formant une ſurface plus communément liſſe que raboteuſe, ſont les *huîtres* proprement dites; telles ſont la *ſelle Polonoiſe*, la *vitre Chinoiſe*, la *pelure d'oignon*, la *mere perle*, la *pintade*, le *devidoir* ou la *biſtournée*, l'*hirondelle* ou l'*oiſeau*, la *cuiſſe*, la *crête de coq* ou l'*oreille de cochon*, la *feuille*, le *rateau*, le *marteau*. On ſoupçonneroit avec aſſez de vraiſemblance que les *pintades*, l'*hirondelle*, le *marteau*, &c. ne ſont pas exactement des huîtres, ayant pour caractere une échancrure par où paſſe une ſorte de *byſſus* qui ſert à les attacher : mais ce byſſus eſt fort différent de celui de la *pinne marine*. Voyez ce mot.

2°. Celles qui ſont couvertes de feuilles relevées, pliſſées, comme friſées & ſe terminant en feſtons, ſont connues ſous le nom d'*huîtres feuilletées*, telles ſont les eſpeces de *gâteaux feuilletés*, &c.

3°. Celles qui ſont chargées de ſtries longitudinales, plus ou moins ſerrées, hériſſées d'épines plus ou moins droites & longues, & dont le ſommet

ſommet de la valve inférieure eſt applati, prolongé en dehors, & plus ou moins recourbé en deſſous, marqué dans ſon milieu d'un trait longitudinal, ſont nommées *huîtres épineuſes*, ou *huîtres à talon*, ou *ſpondyles.* Or rien n'égale le ſpectacle qu'offre une collection de ces ſortes d'huîtres. Le blanc, le lilas, le citron, le rouge vif, le roſe, & toutes les plus belles couleurs ſe trouvent ſur la robe des huîtres épineuſes de Saint-Domingue; la robe de celles des Indes eſt communément orangée ou aurore. Tel eſt le *pied d'âne ;* lorſque les piquans ou épines de ces huîtres s'élargiſſent à leurs extrémités, où elles forment autant de feuilles déchiquetées, alors on les nomme *huîtres à feuilles de perſil.* Les épines des huîtres de Mahon & la couleur de ces coquilles ne ſont pas d'une auſſi grande beauté.

4°. Les huîtres dont le ſommet de la valve inférieure eſt percé d'un petit trou, & recourbé en forme de bec ſur celui de la valve ſupérieure, ſont nommées *anomies* ou *térébratules.* Telles ſont les eſpeces connues ſous les noms de *bec de perroquet*, le *coq & poule.*

Deſcription de l'huître commune : frai, & ſaiſon de la maladie de ce coquillage. Huîtres vertes.

L'huître eſt compoſée de toutes les parties qu'ont les autres animaux à coquilles; c'eſt un coquillage immobile par ſon poids, qui ne s'ouvre que d'un pouce au plus pour reſpirer, prendre l'eau par ſes ſuçoirs & les alimens qui lui ſont néceſſaires, que l'on dit conſiſter en ſucs de petits animaux, de plantes & de certaines parties d'une terre limoneuſe. Il n'y a que la partie ou valve ſupérieure de l'huître qui ait un mouvement; l'inférieure eſt immobile & ſert de point de réſiſtance. L'huître perdroit ſon eau ſi elle n'étoit couchée ſur le dos. L'ouverture de ſa bouche eſt entre les ouies; elle eſt bordée de grandes levres chargées de ſuçoirs, ce qui forme une eſpece de fraiſe tranſparente & dure, qui tapiſſe des deux côtés les parois intérieures des deux valves. Elle conſerve beaucoup d'eau dans ſon réſervoir, & c'eſt ce qui prolonge ſa vie hors de la mer. Le ligament à reſſort qui fait le jeu des coquilles eſt renfermé entre les deux battans, poſitivement dans le talon ou ſommet de la coquille. Les deux écailles n'ont point de charniere, le muſcle tendineux, qui les réunit, leur en tient lieu. Les quatre feuillets pulmonaires ſervent à l'huître à ſe décharger d'une humeur ſuperflue, & à aſpirer un nouveau ſuc. L'huître a la chair molle

& une membrane blanche, contenant une matiere marbrée d'un jaune brunâtre, qui paroît être les inteſtins. On préſume que c'eſt de cette matiere épaiſſe & coagulée que ſort l'humeur laiteuſe qui perpétue l'eſpece & produit la ſemence. Cette humeur laiteuſe paſſe par différens degrés d'accroiſſement avant que de laiſſer entrevoir les deux écailles renfermées dans ſon centre. On verra dans un moment que cette maſſe glaireuſe vivifiée, dit-on, par de petits vers rouges, & portée par les flots agités ſur les branches des mangliers qui bordent les côtes ſtériles de la mer dans l'île de Cayenne, &c. produit des huîtres qui donnent auſſi des perles & paroiſſent pendre des branches de ces arbres. L'huître n'a que deux tendons ou attaches d'une couleur violette foncée, qui la joignent à ces deux écailles, dont la ſupérieure eſt ordinairement plate ; l'autre eſt creuſe & contient tout le corps de cet animal : elle a été anatomiſée par *Liſter* & *Willis*.

S'il eſt difficile de découvrir les parties de la génération de cet animal, il n'eſt pas plus facile de diſtinguer les mâles d'avec les femelles. Il paroît même que les huîtres ne pouvant quitter le lieu où elles ont pris naiſſance, ſont dans l'impuiſſance de s'unir : ainſi elles doivent être hermaphrodites, & il ne peut exiſter de variété dans les ſexes de ces individus. On ſait ſeulement qu'au mois de Mai ces animaux jettent leur *frai*, qui eſt de figure lenticulaire. On apperçoit avec un bon microſcope, dans cette ſubſtance laiteuſe, une infinité d'œufs, & dans ces œufs de petites huîtres déjà toutes formées. Le frai ou la ſemence des huîtres s'attache à des rochers, à des pierres, à de vieilles écailles, à des morceaux de bois & à d'autres choſes ſemblables diſperſées dans le fond de la mer : nous en avons vu ſe fixer dans des bouteilles de verre, dans des moules à ſucre, dans des ſouliers & ſur un fuſil, qu'on avoit jetés exprès dans la mer à la fin de Mars ; le frai avoit été dépoſé ſur ces matieres dans l'intervalle de cinq ſemaines.

On conjecture avec aſſez de vraiſemblance que les œufs commencent à ſe couvrir d'écailles dans l'eſpace de vingt-quatre heures.

Les huîtres ſont malades & maigres après avoir frayé ; mais au mois d'Août elles ont repris leur embonpoint. *Liſter* & *Willis* prétendent que la maladie de l'huître ſe connoît dans le mâle à une certaine matiere noire qui paroît dans les ouies ; & dans les femelles, à la blancheur de cette matiere.

Au mois de Mai il eſt permis aux Pêcheurs, ſuivant les Réglemens, de pêcher toutes ſortes d'huîtres ; & comme l'on compte ſouvent ſur une ſeule

pierre ou une ſeule écaille vingt petites huîtres, il leur eſt enjoint, pour entretenir la multiplication de l'eſpece, de les remettre à la mer; le mois de Mai paſſé, ils ne peuvent pêcher que des huîtres d'une grandeur raiſonnable. Quant au frai qu'ils ont détaché des pierres & aux huîtres encore tendres, ils les mettent comme en dépôt dans un certain détroit de mer, où elles croiſſent & s'engraiſſent, de maniere qu'en deux ou trois ans elles parviennent à leur perfection.

Pour donner aux huîtres la couleur verte, les Pêcheurs les enferment le long des bords de la mer dans des foſſes profondes de trois pieds, qui ne ſont inondées que par les marées hautes à la nouvelle & pleine lune, y laiſſant des eſpeces d'écluſes par où l'eau reflue juſqu'à ce qu'elle ſoit abaiſſée de moitié. Ces foſſes verdiſſent, ſoit par la qualité du terrain, ſoit par une eſpece de petite mouſſe qui en tapiſſe les parois & le fond, ou par quelqu'autre cauſe qui nous eſt inconnue; & dans l'eſpace de trois ou quatre jours, les huîtres qui y ont été enfermées, commencent à prendre une nuance verte. Mais pour leur donner le temps de devenir extrêmement vertes, on a l'attention de les y laiſſer ſéjourner pendant ſix ſemaines ou deux mois. Les huîtres vertes que l'on mange à Paris viennent ordinairement de Dieppe. Les meilleures & les plus eſtimées ſont celles qu'on pêche en Angleterre; on en tranſporte auſſi en Saintonge vers les marais ſalans, où par le ſéjour qu'elles y font, elles acquierent une couleur verdâtre & prennent un goût beaucoup plus délicat qu'auparavant. Il ſuffit donc, comme on vient de le voir, pour rendre les huîtres vertes, de les faire parquer dans des anſes bordées de verdure. Ces huîtres vertes ſont très-recherchées & avec raiſon. Il faut cependant ſe méfier de la couleur verte artificielle que des imprudens ſavent leur donner.

Il y a des endroits où la pêche des huîtres communes eſt dangereuſe, parce qu'on ne les trouve qu'aſſez profondément ſous la mer, attachées aux rochers. Sur les côtes de l'Ile Minorque, il n'y a que les Eſpagnols qui oſent s'expoſer aux dangers qui accompagnent cette pêche ſinguliere. Ils ſont toujours deux; l'un ſe deshabille, attache un marteau à ſa main droite, fait le ſigne de la croix, ſe recommande à ſon Patron & ſe jette à la mer. Ce n'eſt qu'à dix ou douze braſſes de profondeur qu'il trouve des huîtres. Il en détache d'un rocher autant qu'il en peut porter ſous ſon bras gauche, & frappant du pied il remonte ſur l'eau. On l'aide à rentrer dans le bateau, & tandis qu'il ſe ranime en buvant un verre d'eau de-vie, ſon camarade s'apprête à ſe jeter à la mer, heureux s'il ne ſe ren-

contre point quelque chien de mer qui leur emporte quelque bras ou quelque jambe.

Opinions sur la nature des huîtres de nos côtes, & sentimens sur celles des Indes, qui croissent aux branches des palétuviers ou *mangliers, &c.*

Des Auteurs ont rangé les huîtres parmi les zoophytes ou plantes-animaux, & ont cru qu'elles croissoient & décroissoient avec la lune. La plupart des Modernes ont réfuté ce sentiment : l'un d'entr'eux dit qu'il n'y a que les huîtres & les moules de mer, soit solitaires, soit en masses, auxquels on puisse refuser un mouvement progressif, comme ne sortant jamais de leur place, à moins qu'on ne les détache exprès. L'huître étant en masse ne peut se mouvoir, étant, dit-il, attachée par son byssus (qui est dans ce coquillage une bave collante) aux autres huîtres : elle est assise sur l'angle aigu de sa pointe comme sur un pivot : il n'y a que la valve supérieure qui ait quelque liberté, & l'huître ne fait rien sortir. Les huîtres s'attachent à tout ce qu'elles trouvent : elles ne demandent qu'un point d'appui ; les rochers, les pierres, les bois, les productions marines, tout leur est propre : souvent même elles se collent les unes aux autres, au moyen d'une espece de glu qui sort de l'animal, & qui est extrêmement forte.

M. *Adanson* qui a fait des observations particulieres sur les coquilles, dit que la plupart des huîtres qui vivent éloignées les unes des autres, sont dans l'impuissance de se joindre par la copulation, & que cependant elles engendrent leurs semblables, d'où l'on peut conclure que ces animaux n'ont besoin d'aucun sexe pour se reproduire, ou que chaque individu les réunit tous deux.

Les Voyageurs ont débité faussement qu'à la Chine on seme dans des especes de marais le frai exprimé des huîtres pilées & hâchées : le fait est impossible. Mais l'on assure qu'aux environs de Constantinople, dans le bosphore de Thrace, on seme pour ainsi dire tous les ans des huîtres toutes entieres. Ce sont les Grecs principalement qui y amenent des navires pleins d'huîtres qu'ils jettent à la pelle dans la mer, pour en avoir des provisions à souhait.

On trouve des huîtres en abondance aux environs du Sénégal en Afrique ; les Negres se servent de leurs écailles pour en former de la chaux. Au village de Joal, royaume de Barbessen, il se trouve aussi dans les

marigots quantité d'huîtres de mangliers, mal-faites, mais bonnes & délicates. A Gambie & dans les fleuves qui confinent au Sénégal, il se trouve des huîtres en quantité & qui sont plus ou moins estimées, car il y en a de grandes & de mal-saines. Il y a à la concession du Sénégal des montagnes de coquilles d'huîtres, dont on fait de la chaux, ainsi que dans les environs. M. *Adanson*, dans son *Histoire des Coquillages du Sénégal*, dit qu'il n'y a pas dix ans que l'on trouvoit encore des huîtres sur les racines des mangliers du Niger, près de l'île du Sénégal, & qu'aujourd'hui on en trouve encore dans le fleuve de Gambie & dans les rivieres de Bissao. On sert ces racines toutes garnies d'huîtres sur les tables du pays. On rencontre encore à Saint-Domingue & sur toute la côte du Port-au-Prince, des mangliers dont les tronçons qui baignent dans l'eau sont garnis d'huîtres feuilletées, ordinairement cramoisies, jaunes, rouges; leur charniere est dentée, &c. Pour les avoir on fait plonger un Negre & avec une espece de serpe il coupe les parties du bois qui en sont chargées. On trouve aussi à la côte d'Or quantité d'huîtres, dont les écailles servent à faire de la chaux; les Anglois qui y sont établis, s'en servent pour leurs édifices : mais en 1707 les Hollandois, dans la seule vue de leur ôter ce secours, bâtirent un fort de sept ou huit canons, avec une garnison pour la garde des huîtres. La mer à l'embouchure de la riviere d'Issini produit une grande abondance d'huîtres & d'une monstrueuse grosseur. On en trouve dans l'île de Tabago & à la côte de Coromandel de plusieurs especes qui sont attachées au roc, & qui sont très-bonnes à manger. Il y a d'autres huîtres qui portent des perles : elles sont sous l'eau, à la profondeur de quatre ou cinq brasses; des Negres plongeurs les attrapent en plongeant : on appelle cette coquille *mere des perles*, *pintade blanche*, *nacre de perles*. Voyez ces mots, & le mot PERLES.

Les huîtres de *mangliers*, que les Anglois nomment *mangrove*, tiennent à l'extrémité des branches de l'arbre de ce nom qui croît au bord de la mer; & le grand nombre de coquillages qui tiennent à ces branches, les courbe de plus en plus, de sorte que ces animaux sont rafraîchis deux fois le jour par le flux & le reflux de la mer. Ces huîtres n'ont point de goût, leurs coquilles sont demi-transparentes & nacrées : des Espagnols s'en servent en guise de verre. Il y a plusieurs sortes d'huîtres dans l'île de Cayenne; les unes y sont appellées *huîtres de Senamary* (riviere qui sépare Cayenne d'avec Surinam) : elles sont fort grandes; on les détache des rochers à coups de serpe : on nomme les autres *rer*, c'est-à-

dire *huîtres de palétuviers*. On voit aussi, dit-on, deux sortes d'huîtres à la Guadeloupe : la premiere est assez semblable aux nôtres ; la seconde est toute plate & a une petite houppe de poils dans le milieu, comme un petit barbillon, (c'est la conque anatifere). Ces huîtres sont tellement âcres, qu'il est impossible d'en manger.

Huîtres fécondes & stériles. Vers accoucheurs de ces coquillages.

On distingue dans les ports de mer deux sortes d'*huîtres* : les fécondes & celles qui ne le sont pas. Une petite frange noire qui les entoure, est, dit-on, la marque de leur fécondité & de leur bonté : les friands ne les manquent point, & les trouvent plus succulentes au goût. Dans la saison où les huîtres fécondes jettent leurs œufs ou, comme parlent les Pêcheurs, leurs grains, elles sont laiteuses, désagréables & mal-saines. En Espagne il est défendu d'en draguer & d'en étaler aux marchés, à cause des accidens qu'elles pourroient causer à ceux qui inconsidérément en feroient usage.

M. *Deslandes* dit que dans la saison où les huîtres jettent leurs œufs, elles sont remplies d'une infinité de petits vers rougeâtres. Ceux qui remuent de gros tas d'huîtres pendant la nuit, apperçoivent quelquefois ces vers sur leurs écailles : ils paroissent comme des particules lumineuses, ou comme de petites étoiles bleuâtres ; on voit facilement ces petits vers pendant le jour, par le moyen du microscope ou d'une loupe. M. *Deslandes* a aussi observé que tous les grands coquillages bivalves, sur-tout certaines grosses moules, qui dans l'Océan s'attachent au fond des vaisseaux, sont pendant la nuit des phosphores naturels. Mais de quel usage peuvent être ces petits vers rougeâtres aux huîtres fécondes, & seulement dans la saison où cette fécondité se déclare ? M. *Deslandes* conjecture qu'ils leur servent, pour ainsi dire, d'*accoucheurs ;* M. *de Réaumur* & d'autres leur ont donné aussi ce nom, en disant qu'ils excitent d'une maniere qui nous est inconnue les organes destinés à la génération. Pour s'en assurer M. *Deslandes* a répété plusieurs fois l'expérience qui suit.

Cet Observateur a pris des huîtres fécondes, & les a mises vers le mois de Mai dans un réservoir d'eau salée : elles ont laissé à l'ordinaire une nombreuse postérité. Il en a répété ensuite l'expérience avec d'autres huîtres fécondes, dont il avoit retiré tous les petits vers qui y étoient renfermés : ces dernieres huîtres n'ont rien produit, & la stérilité a régné dans le réservoir où elles avoient été placées. Ces vers accoucheurs, dont

M. *de Réaumur* & d'autres Naturalistes ont parlé, sont tout-à-fait différens de certains vers blanchâtres & luisans, qu'on trouve aussi dans les huîtres. Ces derniers vers ressemblent à une grosse épingle, & ils ont depuis cinq jusqu'à huit lignes de long : il est très-difficile de les examiner en entier ; car au moindre attouchement & à la moindre secousse ils se résolvent en une matiere gluante & aqueuse, qui s'attache même aux doigts.

Ennemis des Huîtres.

Les huîtres ont pour ennemis les crabes, les étoiles marines, la grenouille pêcheuse ou la baudroie, les pétoncles & les moules : l'algue & la vase les font également périr dans leur naissance. Lorsque l'huître entr'ouvre son écaille pour renouveller son eau, le crabe de vase toujours porté à lui dresser, dit-on, des pieges, lui jette une petite pierre, qui empêche que sa coquille ne se referme, & ainsi il a la facilité de prendre l'huître & de la manger : si ce fait existe, il faut attribuer beaucoup d'intelligence aux crabes.

Qualités des Huîtres, & leurs propriétés en Médecine.

L'huître, dit *Belon*, est le meilleur des testacées : les Anciens & les Modernes l'ont regardée comme un mets exquis : *Macrobe* dit qu'on en servoit toujours sur les tables des Pontifes Romains : *Horace* a fait l'éloge des huîtres de Circé : les Anciens vantoient aussi celles des Dardanelles, du lac Lucrin, du détroit de Cumes & celles de Venise. *Apicius*, qui a écrit sur la Cuisine, avoit l'art de conserver les huîtres, puisqu'il en envoya d'Italie en Perse à l'Empereur Trajan, & qui à leur arrivée étoient aussi fraîches que le jour de leur pêche.

On a vu dans les paragraphes précédens, que chaque côte du Monde habité fournit des huîtres dont les écailles sont de différentes couleurs : ces mêmes huîtres ont des goûts différens. Il y a des huîtres en Espagne qui sont de couleur rousse ou rouge : d'autres en Illirie de couleur brune, & dont la chair est noire : dans la mer rouge il y en a de couleur d'iris ; & en d'autres endroits la chair & l'écaille sont noires.

Quant aux qualités des huîtres, on les doit choisir nouvelles, d'une grandeur médiocre, tendres, humides, délicates, d'un bon goût, & qui ayent été prises dans les eaux claires & nettes, sur-tout vers les embou-

chures des rivieres; car les huîtres aiment l'eau douce, elles y engraissent beaucoup & y deviennent excellentes. Celles au contraire qui se trouvent fort éloignées des rivieres, & qui manquent d'eau douce, sont fort dures, ameres & d'une saveur désagréable. Chez nous, on préfere les huîtres de Bretagne à toutes celles des autres côtes de France : celles de Saintonge passent pour être plus âcres : celles Bordeaux, qui ont la tête noire, sont d'un goût exquis. On dit cependant que celles d'Angleterre sont préférables à toutes celles de l'Europe. Le Chancelier *Bacon* dit que les huîtres de Colchester étant mises dans des puits qui ont coutume d'éprouver le flux & reflux de la mer, sans toutefois que l'eau douce leur manque, s'engraissent & croissent davantage. Toutes les huîtres qui se débitent à Paris, excepté les vertes, ont été draguées à Cancale en Bretagne.

Quoique les huîtres ne soient pas généralement du goût de tout le monde, l'opinion commune est qu'elles excitent l'appétit, *irritamentum gulæ*, & provoquent les urines : elles se dissolvent à la vérité dans l'estomac, sans y produire beaucoup de chyle ; mais elles sont saines aux personnes d'un bon tempérament : cuites en fricassées ou en friture, ou marinées, elles conviennent également à presque toutes sortes d'estomacs. Les Scorbutiques s'en trouvent très-bien. On prétend qu'elles excitent à la luxure.

On fait usage des écailles de l'huître, non calcinées ou calcinées (celles-ci sont à préférer) & porphyrisées, pour absorber les acides de l'estomac, On en fait une excellente chaux pour cimenter, & dont on se sert aussi pour engraisser certaines especes de terre. On en fait une excellente eau de chaux très-efficace pour guérir la gravelle & même dissoudre le calcul de la vessie, lorsqu'il n'est pas d'une nature trop dure & tenace, mais il faut joindre à son usage celui du savon d'Alicante; pour cet effet, dit M. *Bourgeois*, on prend matin & soir un gros de ce savon, & on boit par-dessus un verre de quatre onces d'eau de chaux d'écailles d'huîtres; on injecte en même temps de cette eau de chaux dans la vessie pour accélérer la dissolution du calcul. Notre Auteur prétend que ce remede est beaucoup plus sûr que celui de Mademoiselle *Stephens*. On trouve souvent dans la terre des écailles d'huîtres plus ou moins altérées, & dans différens états de dureté. *Voyez* FALUN & FOSSILES.

HUITRIER ou LE PRENEUR D'HUITRES, *ostralega*. Oiseau imantopede & scolopace d'un genre particulier, & seul de son espece. Il a trois doigts devant & point par derriere. Son bec est droit, long de plus de

trois

trois pouces, applati fur les côtés & renflé vers la pointe. L'huîtrier a les jambes très-hautes, il tire fa dénomination de fon extrême avidité pour les huîtres. Sa tête eft d'un beau noir, la plus grande partie de fon corps eft blanche; fon bec, fes jambes font d'un rouge de fang; l'oifeau eft de la groffeur d'une corneille. Il habite fréquemment les côtes Occidentales de l'Angleterre. Cet oifeau eft différent de la bécaffe de mer, que l'on appelle auffi quelquefois *huîtrier*. Voyez BÉCASSE DE MER.

HULOTTE. *Voyez* HUETTE.

HUMAIN, *humanus*. Animal défigné par le mot *homme*. Voyez ce mot.

HUMUS. On donne ce nom à la couche de terre végétale qui fert d'enveloppe à notre globe : elle en couvre la furface environ jufqu'à un demi-pied de profondeur : elle eft formée en grande partie de terre proprement dite, & de la décompofition des fubftances étrangeres; communément de la pourriture des végétaux, & de la deftruction des animaux. Cette terre eft une efpece de terreau naturel; fa couleur varie, elle eft communément d'un brun noirâtre : mais après que l'*humus* a été calcinée dans le feu, elle paroît blanche, à moins qu'il ne fe trouve quelques parties métalliques qui puiffent colorer ou mafquer toutes les particules terreufes. *Voyez le mot* TERRE.

HUPPE, ou PUTPUT, ou PUPU, ou LUPEGE, *upupa*. Eft un fort bel oifeau de paffage, nommé ainfi à caufe de la huppe ou crête qu'il a fur la tête, ou à raifon de fon cri ordinaire. La huppe pefe environ trois onces, elle a depuis le bout du bec jufqu'à l'extrémité de la queue, un pied de longueur; fon envergure eft d'un pied & demi, fon bec eft de deux pouces, noir, pointu, un peu voûté; l'iris de fes yeux eft de couleur noifette; fa tête eft ornée d'une très-belle crête, haute de près de deux pouces, compofée d'un double rang de petites plumes, dont la couleur eft rouffe tirant fur le noir & le châtain, noires à leur extrémité, & qu'il peut redreffer ou abaiffer à fon gré. Cet oifeau a la figure du corps approchante de celle d'un pluvier; le cou eft de couleur roufsâtre-pâle, la poitrine blanche, bariolée de raies noires; la queue longue de quatre pouces, noire, bariolée de taches blanches & fauves, le croupion blanc, le plumage des épaules bigarré de blanc & de noir, de même que les ailes : les jambes font couvertes, mais les pieds font affez grands.

Nous avons obfervé cet oifeau fréquemment en Alface, & aux environs de Cologne & de Francfort; nous en avons même rencontré plufieurs entre Londres & Edimbourg, quoique *Turner* dife que la huppe ne fe trouve

point en Angleterre. Cet oiseau n'eſt point fort ſauvage ; quand on le trouve le long des grands chemins, il ne s'effarouche pas beaucoup à la vue des hommes : il ſe poſe la plupart du temps à terre. *Ariſtote* prétend que la huppe conſtruit ſon nid d'ordures & principalement d'excrémens humains, dont elle l'enduit tout autour en guiſe de boue ; elle le fait dans un creux d'arbre : ſa ponte eſt de quatre œufs cendrés. On ne voit guere la huppe qu'en été : car auſſi-tôt qu'elle a fait ſes petits, elle s'en va dans un pays plus chaud que le nôtre, & s'y tient durant notre hiver ; elle prononce en chantant *put put ;* quoique ſa voix ſoit enrouée, on l'entend de loin ; ſon vol eſt aſſez léger & bas, elle bat l'air de ſes ailes à la maniere des vanneaux : ſa chair n'eſt pas fort bonne à manger. *Aldrovande* dit qu'en Italie il a ſouvent vu des huppes expoſées aux marchés.

La huppe ſe nourrit de vers, de boutures de bois, de chenilles & de petits ſcarabées ; elle ſe retire dans les lieux déſerts des bois ; cependant on l'apprivoiſe facilement, mais elle marche de mauvaiſe grace. C'eſt un plaiſir quand elle eſt privée de voir comme elle ſe couche en étendant ſes ailes devant le feu, & comme elle fait jouer ſa belle crête : elle fait auſſi la chaſſe aux mouches & aux ſouris. La couleur de ſon plumage change un peu dans la durée de l'été. D'après la maniere de vivre & de repairer de la huppe, des Auteurs l'ont nommée *bécaſſe d'arbre*, ou *coq merdeux* ou *puant.*

Le ſavant *Aldrovande*, curieux de ſavoir par quel moyen la huppe peut élever & abaiſſer ſa crête à ſon gré, a diſſéqué une tête de huppe, & y a trouvé un muſcle qui lui a paru unique, cutané & fibreux, en maniere de panicule charnu, naiſſant de la baſe du crâne, plus charnu dans ſon principe à la partie inférieure vers le front, plus membraneux à la partie ſupérieure vers le ſommet de la tête, dans lequel les plumes de la tête ſont implantées aſſez profondément : quand on tiroit ce muſcle vers le ſommet de la tête, il redreſſoit la crête, & quand on le tiroit du côté oppoſé vers le bec, il l'abaiſſoit.

Les Auteurs ne donnent qu'une propriété notable à la huppe, qui eſt d'être très-bonne contre la colique, priſe en ſubſtance ou en bouillon.

On trouve dans les Indes Occidentales des huppes admirablement belles, & principalement celles de l'île de la Trinité & de l'île des Rats ; la crête ou huppe de ces oiſeaux des Indes eſt de couleur d'or vif, leur queue noire, le reſte du plumage d'un jaune ondoyé de diverſes couleurs, le

tour des joues rouge comme de l'écarlate. Sa nourriture eſt le fruit d'un arbre nommé par les Sauvages *piné-abſou*. Voyez ce mot.

La *huppe de montagne* eſt un oiſeau ſolitaire qui ſe nourrit de cigales, d'autres petits inſectes & de grenouilles : ſon plumage eſt d'un vert foncé ; ſa tête eſt jaune, marquée de taches ſanguines : ſa huppe emplumée eſt ſemblable à la criniere d'un cheval : le bec eſt rouge & les pieds bruns. *Albin* dit que cet oiſeau eſt la corneille des bois des Cantons Suiſſes.

On trouve auſſi dans les Indes Orientales un oiſeau de Paradis huppé ; il eſt très-rare. Dans le Mexique on donne le nom d'*oiſeau huppé* ou *couronné* à une huppe. *Voyez* Oiseau de plumes du Mexique.

HURA ou SABLIER, *arbor fructu crepitans*. C'eſt un très-bel arbriſſeau que l'on a tranſporté des Indes dans l'Amérique. Les habitans des Indes Occidentales, Eſpagnoles, Angloiſes & Françoiſes cultivent cet arbriſſeau dans leurs jardins par curioſité. Il s'éleve à la hauteur de quatorze à ſeize pieds, & ſe diviſe vers ſa cime en pluſieurs branches couvertes de larges feuilles dentelées par les bords : ſes feuilles ainſi que les jeunes branches ſont vertes & remplies d'un ſuc laiteux qu'elles répandent lorſqu'on les coupe ou qu'on les écraſe. Sa fleur eſt compoſée d'une ſeule feuille en forme d'entonnoir, & légérement découpée en douze parties. M. *Deleuze* dit que ce qu'on appelle *une feuille*, eſt, ſelon M. *Linnæus*, non un pétale, mais le piſtil des fleurs femelles, qui ſont ſans calice ni corolle : les fleurs mâles qui naiſſent ſur le même pied, ſont en chatons : ſon fruit eſt globuleux, un peu large, gros comme une orange, & diviſé également en douze ſegmens, qui contiennent chacun une ſemence plate : on voit de ces fruits dans les cabinets de tous les Curieux. Si on laiſſe mûrir parfaitement le fruit ſur cet arbriſſeau, la chaleur du ſoleil le fait crever avec une exploſion violente ; ce qui fait diſperſer ſes ſemences à une grande diſtance. Ces graines étant vertes, ſont purgatives par haut & par bas. On fait aux Indes Occidentales de l'écorce de ce fruit de petits vaiſſeaux à mettre la poudre que l'on répand ſur l'écriture pour la ſécher. Le hura eſt le *ſand-box-tree* des Anglois. On l'appelle improprement *noyer de la Jamaïque*.

HURE, ſe dit de la tête de quelques animaux : on dit *hure de ſanglier*, *hure de ſaumon*, &c.

HURIO ou HUSIO, c'eſt le *Hauſ*ẽ des Allemands. C'eſt un grand poiſſon qui ſe trouve dans le Danube : il eſt ſans écailles & preſqu'entiérement cartilagineux ; il s'en trouve qui peſent juſqu'à quatre cents livres.

On en tire de l'ichtyocolle ou colle de poiſſon, qui eſt ſemblable à celle que fournit l'*eſturgeon du Boriſtene*. Voyez ce mot. Le hurio eſt du genre de l'eſturgeon.

HURLEURS. *Voyez à l'article* OUARINE.

HUTLA. Petite eſpece de lapin de l'île Eſpagnole : il a les oreilles courtes, & la queue d'une taupe. *Voyez au mot* LAPIN.

HUTTEN-NICHT. Les Fondeurs Allemands appellent ainſi une pouſſiere qui s'attache dans la cheminée des fourneaux de la fonte du plomb, provenant de la fumée des mines : elle contient ordinairement du plomb, du cuivre & de l'argent mêlés de parties arſenicales & ſulfureuſes. On enleve cette eſpece de *cadmie* tous les trois mois, & on la met à profit.

HYACINTHE, *hyacinthus-gemma*. Eſt une pierre précieuſe, d'un rouge tirant ſur le jaune, diaphane, igneſcente, plus légere & plus dure que le grenat : il y en a de différentes groſſeurs & couleurs : on les diſtingue en Orientales & en Occidentales.

L'*hyacinthe Orientale* eſt d'un jaune rougeâtre qui tient un peu de la couleur écarlate, de la cornaline & du vermillon, un peu moins du rubis que du grenat, parce qu'on y diſtingue, au moyen du ſpectre ſolaire, une légere nuance de violet colombin. Cette hyacinthe eſt reſplendiſſante & reçoit un poli vif : on lui donne le nom de *belle hyacinthe* ou d'*hyacinthe la belle*, quand elle eſt d'une couleur orangée ou aurore mêlée de rouge : on la trouve en Arabie en morceaux de la groſſeur d'un pois, & quelquefois de la groſſeur d'une aveline. On la rencontre encore près de Cananor, de Calecut & de Cambaye. Les Lapidaires & les amateurs recherchent celle dont la couleur tient quelque choſe de la flamme rouge & jaune du feu, qui eſt bien délavée, & qui n'a point de noirceurs.

L'*hyacinthe Occidentale* eſt moins dure que la précédente ; elle a une couleur plus ſafranée ou orangée ; elle tire un peu ſur la fleur de ſouci ou de jacinthe : les Portugais nous l'apportent du Breſil. Elle eſt en criſtaux priſmatiques, quadrilateres, terminée par les deux bouts en une pyramide de même nombre de côtés.

Dans le commerce on en voit de jaunes claires comme le ſuccin, de laiteuſes comme l'émail, d'un jaune grainé comme le miel : ce qui les fait appeller par les Marchands, *hyacinthes ſuccinées*, ou *d'émail*, ou *miellées* ; elles ſont tendres, mal nettes, & ſoutiennent peu le feu. On

nous les envoie de Siléfie & de la Boheme : les Lapidaires les taillent à facettes, de maniere à en cacher les défauts. Il y en a auffi dont la teinte eft fi foncée, qu'elles paroiffent demi-opaques.

Ce que l'on appelle *hyacinthe de Compoftelle*, ne font que des criftaux de roche, opaques, de couleur de rouge de brique, pyramidaux par les deux bouts. On les trouve en plufieurs Provinces d'Efpagne & en Portugal.

L'hyacinthe eft un des cinq *fragmens précieux*. Voyez ce mot.

HYACINTHE, plante. *Voyez* JACINTHE.

HYALOIDE. C'eft un morceau de criftal dur & arrondi qu'on trouve fur les bords de la riviere des Amazones.

HYBOUCOUHU. C'eft un fruit de l'Amérique, de la figure & de la groffeur d'une datte, mais qui n'eft point bon à manger. Les habitans en tirent une huile qu'ils confervent dans un vaiffeau fait d'un fruit creufé, & dont on retire la chair nommée *carameno* en langage Indien. Cette huile eft particuliérement employée pour une maladie du pays, qui provient d'un grand nombre de petits vers de la groffeur des cirons, lefquels s'amaffent fous la peau, & forment des tumeurs cuifantes, groffes comme des feves, & qui caufent des accidens fâcheux. *Voyez* DRACONCULE. Cette huile eft encore nervale, & propre pour fortifier les membres fatigués, même pour mondifier les plaies & les ulceres.

HYDRE. La plupart des Ecrivains donnent ce nom à un ferpent à fept têtes, dont l'exiftence paroît abfolument contre l'ordre de la Nature. Cependant *Séba* en décrit un qu'il dit avoir été vu en 1720 à Hambourg, & qu'on propofoit à acheter au prix de dix mille florins. *Conrad Gefner*, dans fon *Hiftoire des Animaux*, *L. IV*, *pag.* 459, repréfente auffi un hydre à fept têtes, avec deux pattes & la queue bouclée. Il raconte que cet horrible ferpent aquatique à fept têtes fut apporté de Turquie à Venife en 1530, qu'il fut expofé publiquement à la vue de tout le monde, & qu'enfuite il fut envoyé au Roi de France : on ne l'eftimoit pas moins de fix mille ducats. Nous ne finirions pas fi nous prétendions rapporter de femblables exemples fur l'hydre, mais qui nous paroiffent un tiffu de fables & de fictions que l'on doit mettre fur la ligne de l'hydre qui infectoit les marais de Lerne, proche de Mycene, & qui multiplioit à mefure qu'Hercule la détruifoit.

Plufieurs Auteurs difent avec plus de vraifemblance que l'hydre eft un ferpent aquatique qui fe trouve dans les lacs, dans les marais & rivieres;

c'est le serpent d'eau de l'Inde, *natrix Indicus*, qui vit sur la terre & dans l'eau : il ressemble à un petit aspic terrestre, mais il n'a pas la tête si large. On prétend que la morsure de ce serpent d'eau est dangereuse, qu'on en meurt en trois jours, après avoir souffert cruellement : les remedes ordinaires sont la thériaque, le mithridate, & particuliérement les alcalis volatils. *D'Ablancourt* dit que quand on en est mordu, le meilleur remede est de couper aussi-tôt la partie affligée, avant que le venin ait affecté les autres parties. Quant à notre *serpent d'eau*, il n'est aucunement dangereux. *Voyez au mot* CHARBONNIER.

M. *Linnæus* donne le nom d'*hydre* au polype verdâtre de M. *Trembley*, qui se trouve aussi en Uplande, Province de la Suede, dans des fossés. Quand on le coupe en morceaux, il en renaît autant d'hydres entieres qui prennent vie. *Voyez* POLIPE.

Les Voyageurs Hollandois donnent le nom d'*hydre d'eau* à un poisson de la zone torride, qui se trouve ordinairement aux environs de la ligne, & qui est long de quatre à cinq pieds. Ils disent que cet animal a tant de force dans les dents, que s'il saisit un homme par le bras ou par la jambe, il l'entraîne au fond de l'eau. Sa gueule est grande, ses dents sont aiguës; on le prend avec un gros hameçon de l'épaisseur du doigt, où l'on attache un morceau de chair; mais c'est moins son goût qu'il faut consulter, que celui de certains petits poissons qui, dit-on, le précedent toujours, & qui vont sucer l'amorce avant que l'hydre y touche : s'il ne leur arrive aucun mal, alors l'hydre s'en approche hardiment, & s'accroche en voulant avaler l'amorce. *Verhocum* Hollandois, dans son voyage des Indes Orientales en 1607, en rencontra beaucoup, & défendit aux équipages de se baigner, parce qu'on est souvent surpris par ces animaux. Quantité de ses matelots refuserent d'en manger, d'autres en trouverent la chair fort bonne : ils leur ouvrirent le ventre pour en ôter les entrailles, qu'ils jetterent dans la mer, où elles furent aussi-tôt dévorées par d'autres hydres. L'hydre de *verhocum* paroît être un *requin*. Voyez ce mot.

HYDROPHANE ou PIERRE CHANGEANTE. C'est la *chatoyante* des Lapidaires.

HYDROPHILE, *hydrophilus*. Insecte aquatique & coléoptere, à antennes en masse, perfoliées & plus courtes que les antennules : ses deux pattes postérieures sont en nageoires & velues. La larve de l'hydrophile a six pattes écailleuses, & le corps composé d'onze anneaux : elle est fort vorace, très-agile, & mange les autres insectes aquatiques. Il faut prendre

l'insecte parfait avec précaution : outre que ses mâchoires pincent, il a encore sous le corselet une longue pointe très-piquante, qu'il enfonce dans les doigts en faisant des efforts pour marcher en reculant : ses étuis écailleux le rendent presqu'invulnérable. Cet insecte dépose ses œufs, qui sont assez gros, dans une coque soyeuse que l'on rencontre assez souvent dans l'eau. M *Deleuze* dit qu'on connoît quelques especes d'hydrophiles dont la plus grande a un pouce & demi de longueur, & est toute noire. L'hydrophile est le *grand scarabée aquatique.* Voyez ce mot.

HYDROSCOPE. Nom donné à ceux qui prétendent avoir la faculté de deviner & de voir l'eau qui est sous terre, soit coulante, soit stagnante : pure charlatanerie.

HYDROTITE ou ENHYDRE. Géode qui contient de l'eau.

HYENE, *hyæna.* Il n'y a point d'animal sur lequel ont ait fait autant d'histoires absurdes, que sur celui-ci ; nous n'allons présenter de cet animal que les faits les plus vrais, d'après M. *de Buffon.*

L'hyene a été confondue par plusieurs Voyageurs & plusieurs Naturalistes avec d'autres animaux, tels que le *chacal*, la *civette* & le *glouton* ou *goulu de terre*, mais dont cependant elle differe beaucoup, quoiqu'elle ait avec eux quelques rapports.

L'hyene est à-peu près de la grandeur du loup, mais son corps est plus court & plus ramassé ; elle a la tête plus carrée & plus courte que lui ; ses oreilles sont longues, droites, nues ; & ses jambes, sur-tout celles de derriere, sont plus longues ; elle a les yeux placés comme ceux du chien : le poil du corps long, une criniere de couleur gris obscur, mêlée d'un peu de fauve & de noir, avec des ondes transversales. Elle est peut-être de tous les quadrupedes le seul qui n'ait que quatre doigts, tant aux pieds de derriere, qu'à ceux de devant : elle a comme le blaireau, une ouverture sous la queue, mais qui ne pénetre point dans l'intérieur du corps ; c'est cette ouverture qui avoit fait dire que cet animal étoit mâle & femelle.

Cet animal sauvage & solitaire demeure dans les cavernes des montagnes, dans les fentes des rochers, dans des tanieres qu'il se creuse lui-même sous terre. Il est d'un naturel féroce, & quoique pris tout petit, il ne s'apprivoise pas. Il vit de proie, comme le loup, mais il est plus fort, & paroît plus hardi ; il attaque quelquefois les hommes, il se jette sur le bétail, suit de près les troupeaux, & souvent rompt dans la nuit les portes des étables & les clôtures des bergeries. Ses yeux brillent dans

l'obscurité, & l'on prétend qu'il voit mieux la nuit que le jour; son cri, au rapport de *Kæmpfer*, témoin auriculaire, imite le mugissement du veau.

Courageuse par nature, l'hyene se défend contre le lion, ne craint pas la panthere, terrasse l'once : lorsque la proie lui manque, elle creuse la terre avec les pieds, & en tire par lambeaux les cadavres des animaux & des hommes. On la trouve dans presque tous les climats chauds de l'Asie & de l'Afrique; l'animal appellé *farasse* à Madagascar, paroît différer de l'hyene, que quelques-uns regardent comme le *dabach* des Anciens.

On doit mettre au rang des absurdités qu'on a débitées sur cet animal, qu'il sait imiter la voix humaine, retenir le nom des Bergers, les appeller, les rendre immobiles, faire courir les Bergeres, leur faire oublier leurs troupeaux, les rendre folles d'amour, &c. Tout cela, dit M. *de Buffon*, peut arriver sans hyene.

On dit que l'on vit une hyene dans le Lyonnois & les Provinces voisines vers les derniers mois de 1754, & pendant 1755 & 1756; à ce sujet le Pere Tolomas Jésuite donna une dissertation sur l'hyene, dans laquelle il a détaillé les absurdités dont nous venons de parler; mais il ajoute, d'après *Abraham Echelensis*, que l'hyene se prend très-facilement au son des instruments; qu'au son de la musique, elle sort de sa taniere, se laisse caresser, & qu'on lui jette adroitement un licol & une museliere : tout ceci tient bien encore des absurdités précédentes. Quant à l'animal qui, lorsque nous écrivions ceci, exerçoit depuis plus de quinze mois sa férocité carnivore sur les habitans du Gevaudan, & que l'on a désigné sous le nom d'hyene, il est à présumer que c'est un *loup levrier*, dont l'espece peut avoir multiplié. *Voyez* Loup.

HYMANTOPE. *Voyez* Échasse. L'espece d'échasse qui se trouve au Mexique, est un peu plus grosse que celle de l'Europe.

HYPOCISTE. *Voyez* Ciste.

HYPOCRAS. Espece de boisson préparée avec du vin, du sucre, de la cannelle, du girofle, du gingembre. On en fait aussi avec de l'eau & des essences.

HYSOPE, *hyssopus*. On distingue communément trois especes d'hysope; mais comme elles ne different que par la couleur, la description d'une seule suffira pour les autres.

L'hysope pousse plusieurs tiges qui s'élevent à un pied ou un peu plus de hauteur; ses tiges sont garnies de feuilles longues, étroites, plus

grandes que celles de la sariette. Ses fleurs sont en gueule, la levre supérieure est échancrée, l'inférieure divisée en trois parties, dont la moyenne ou le rabat est crenelée; les étamines sont alongées & écartées. Ses fleurs naissent en maniere d'épi, mais tournées toutes d'un côté, de couleur ou blanche ou bleue, ou rose, suivant l'espece; il leur succede des semences qui ont quelquefois l'odeur de musc.

On emploie cette plante pour faire des bordures dans les jardins, où elle répand une odeur aromatique fort agréable, principalement avant qu'elle entre en fleur. Les Juifs la faisoient servir de goupillon pour les purifications. Elle est incisive, vulnéraire, fortifiante : on la fait entrer dans le vin aromatique, propre à dissiper l'enflure des plaies : ce vin est très-propre aussi à dissoudre le sang grumelé & extravasé. L'huile d'hysope, par infusion, appaise les démangeaisons de la tête & fait mourir la vermine. M. *Bourgeois* dit que l'herbe d'hysope & l'eau distillée de cette plante sont très-utiles & très-fréquemment employées par les Médecins contre l'asthme humoral. Cette plante est aussi d'usage contre les suppressions des regles & des vuidanges.

HYSOPE DES GARIGUES. *Voyez* HÉLIANTHEME.

HYSTEROLITHE, *hystera petra, aut hysterolithus.* On donne ce nom à des pierres figurées qui représentent les parties naturelles de la femme; l'*hysterolithe*, autrement dite *pierre de la matrice*, n'est, dit-on, que le noyau & l'apophyse d'une espece d'anomie ou de térébratule, appellée *ostreo-pectinite.* La coquille se sera trouvée entr'ouverte du bec ou de la charniere, une matiere limoneuse, liquide, y sera entrée & aura pris l'empreinte de la coquille, elle se sera ensuite durcie, & la coquille aura péri. On en trouve communément de plus ou moins ailées & ventrues sur deux montagnes, l'une voisine de Coblentz, & l'autre de Catalogne: nous y en avons ramassé, ainsi qu'à Oberlahustein, Electorat de Mayence, qui sont toutes ferrugineuses. Il y en a aussi près du Château de Braubach sur le Rhin. M. *Falconet* croit que l'hystérolithe est la même pierre que celle que les Anciens appelloient *pierre de la mere des dieux*, & qu'ils croyoient tombée du ciel. *Voyez* TÉRÉBRATULE.

Le Pere *Torrubia* rapporte que sur une autre montagne de Catalogne on trouve des priapolites, « mais avec une telle providence, dit le chaste » Franciscain, que sur la montagne où l'on trouve des pierres représen- » tant un des deux sexes, on n'en trouve aucune de celles qui représentent » l'autre ». Quelle conclusion notre Auteur tireroit-il, si les deux mon-

tagnes, l'une à priapolites, & l'autre à hystérolithes, étoient voisines l'une de l'autre, & qu'un tremblement de terre les fît heurter & fondre ensemble, au point que les deux genres de pierres figurées se trouvassent pêle-mêle ! Ce seroit un sérail muet, mais qui ouvriroit une carriere à la réflexion de l'Ecrivain. *Voyez* PRIAPOLITE.

HISTRICITE. C'est le *bézoard du porc-épic.*

HYVOURAHÉ. C'est un grand arbre du Bresil, dont on emploie l'écorce pour les maux vénériens. L'écorce du hyvourahé est de couleur argentée en dehors & rouge en dedans : il en sort avec ou sans incision un suc laiteux d'un goût doux de réglisse. On prétend que l'arbre dure long-temps, & qu'il est quelquefois quinze ans sans porter du fruit, même après en avoir porté. Son fruit est une sorte de prune de couleur d'or, d'une grosseur médiocre, tendre, & d'une saveur assez agréable : il renferme un petit noyau : les malades le souhaitent beaucoup, à cause de son bon goût. *Hyvourahé*, dans le langage des Brasiliens, signifie une *chose rare.*



J.

JAAIA. Nom que les Negres donnent au *paletuvier* des Africains. Les Anglois l'appellent *mangrove*. Voyez ces mots. C'est le *maugelaar* des Hollandois.

JABEBIRETTE. C'est une espece de raie du Bresil : elle a la queue longue ; la couleur de dessus est d'un cendré brun ; celle de dessous est blanche. Sa chair est assez bonne : les Cayennois appellent le jabebirette, *raie bouclée*. Voyez à l'article Raie.

JABIRU-GUACU. Oiseau du Bresil, qui passe pour un manger délicieux. Le jabiru-guacu a un bec long de sept à huit pouces, arrondi & un peu élevé à l'extrémité. Il porte sur le sommet de la tête une espece de couronne osseuse d'un gris-blanc. Son long cou & sa tête sont revêtus de peau écailleuse sans aucunes plumes : le reste du cou est couvert de plumes blanches ; mais les grosses plumes des ailes sont noirâtres avec une teinte pourpre.

Quelques-uns appellent cet oiseau *nhandu-apoa* ; c'est le *schurvogel* des Hollandois : en un mot, c'est une cigogne du Bresil ; ses ongles sont larges & plats.

JABOT, *ingluvies*, *Colum*. Est la poche membraneuse située près du cou des oiseaux & au bas de leur œsophage : cette poche leur sert pour garder quelque temps la nourriture qu'ils ont avalée sans mâcher, avant que de la laisser entrer dans le ventricule, ou pour la rendre à leurs petits. Tous les oiseaux ont cette poche, mais elle varie de grandeur ; il suffit de considérer celle du pigeon, celle du cormoran, celle du héron, mais sur-tout celle du pélican.

JABOTAPITA. Arbre du genre des *ochnas* de *Linnæus*. *Marcgrave* & *Pison* le désignent ainsi : *arbor baccifera, Brasiliensis, baccâ trigonâ, proliferâ*. Cet arbse se plaît sur les rivages, & a les mêmes propriétés du myrte.

JABOTI. Tortue d'Amérique dont l'écaille est noire. *Voyez* Tortue.

JABOTIERE. *Voyez à l'article* Oie.

JACA ou JACHA. C'est un grand arbre des Indes Orientales, nommé

au Calecut *jaceros ;* dans l'Inde Orientale, *jaaca* & *jacqua ;* & par d'autres, *cachi-ciccara.* C'est le *joaca* de *Parkinson*, le *tijaca-marum* de l'*Hort. Malab.* le *palma fructu aculeato prodeunte* de *C. Bauhin*, le *papa* d'*Acosta.* Il croît en Malabar, à Java & aux Manilles, le long des eaux, & s'éleve à la hauteur d'un laurier : son fruit naît sur toute la longueur de son tronc & sur ses plus grosses branches. Il est plus gros qu'une courge, & même plus que tous les autres fruits connus : on en voit qui pesent cent livres. Sa couleur est verte obscure : il a une grosse écorce dure & entourée de toutes parts, comme des pointes de diamant, lesquelles finissent en une épine courte verte, dont l'aiguillon est noir. Ce fruit étant mûr, rend une odeur si pénétrante, qu'on la sent de cent pas à la ronde : il y en a de deux especes ; l'un appellé *barca*, qui est de consistance solide, c'est le meilleur ; un autre, appellé *papa* ou *gyrasal*, qui est mollasse, c'est le moindre. Ces fruits sont blancs en dedans ; la chair en est ferme & divisée en petites cellules pleines de châtaignes un peu longues & plus grosses que les dattes, couvertes d'une pelure grise, blanches en dedans comme les châtaignes communes ; d'un goût âpre & terreux étant mangées vertes ; mais étant rôties, elles ont très-bon goût. Toutes ces châtaignes sont environnées d'une chair un peu visqueuse, & assez semblable à la pulpe du *durio.* Le goût du barca ressemble assez à celui du melon ; mais ce fruit est de dure digestion, & il excite, quand on en mange souvent, une maladie pestilentielle, que les Indiens appellent *morxi.* Au reste, ces châtaignes sont astringentes & prolifiques. Les Espagnols établis aux Manilles, nomment le fruit du jacha *nangeas*, & les Chinois *po-lo-mye ;* ils se servent d'une hache pour le couper, & en préparent les noyaux ou châtaignes, qui sont quelquefois jaunes comme de l'or, avec le lait de *noix de coco.* Voyez ce mot.

JACAMAR, *galbula aut balbula.* Suivant quelques-uns c'est une espece de sansonnet doré ou de pic du Bresil. M. *Brisson* en fait un genre particulier. Cet oiseau est ainsi appellé de son chant qui semble articuler *jacamaciri.* Le *jacamar de Surinam* est à queue longue ; le bec de cet oiseau est droit, quadrangulaire, pointu, & ressemble à celui du pic, mais sa langue n'est pas plus longue que le bec, qui est noirâtre, ainsi que les ongles & les pieds. En général le jacamar est de la grosseur d'un étourneau médiocre. Le champ de son plumage est d'un vert doré très-éclatant, & chatoyant la couleur de cuivre de rosette. On connoît une espece de

jacamar à longue queue, dont la gorge & la partie inférieure du cou sont blancs, la tête & quelques endroits du dos d'un brun changeant en violet sombre.

JACANA. Genre d'oiseau étranger dont on distingue trois especes & quelques variétés, qui toutes fréquentent les marais du nouveau Continent. Il y a le *jacana commun*, dont le dos est d'un noir-verdâtre, ainsi que le ventre & les ailes. Son cou, sa tête & sa poitrine, offrent un beau violet chatoyant, parmi lequel on distingue toutes les couleurs de l'arc-en-ciel; une membrane ronde, d'un bleu clair ou de couleur de turquoise, lui pare le devant de la tête. Cet oiseau est de la grosseur d'un pigeon, mais son cou & ses pieds sont beaucoup plus longs. Il a trois doigts antérieurs & un derriere. Le bec qui est droit & épais vers la pointe est moitié d'un beau vermillon, & moitié d'un jaune nué de vert; les ongles sont fort longs & jaunâtres. On le trouve au Bresil.

Le *jacana armé*, ou le *chirurgien*, est surnommé ainsi, parce qu'il porte à la partie antérieure de chaque aile une maniere de lancette ou d'éperon jaunâtre, grisâtre, fort aigu, d'une substance de corne, & dont il se sert pour se défendre. Son plumage est d'un noir-verdâtre, ses ailes sont brunâtres. Il y a aussi le jacana noir armé, & dont la partie antérieure de la tête ou le sinciput est couverte d'une pellicule membraneuse rousse; l'un & l'autre se trouve au Bresil.

Le *chirurgien brun armé*, ou le *jacana brun armé*, se trouve au Mexique, à Cayenne, à Saint-Domingue.

Le *chirurgien varié* est la *foulque épineuse*, *fulca spinosa* de *Linnæus*. Le devant de la tête est rouge & membraneux, son bec est d'un jaune orangé, ses pieds & ses ongles sont d'un gris-bleuâtre : on trouve cet oiseau dans le pays de la nouvelle Carthagene, dans l'Amérique méridionale.

Il se trouve quelquefois des jacanas armés en Afrique.

JACAPUCAIO, *arbor nucifera Brasiliensis, cortice, fructu ligneo, quatuor nuces continens.* Grand arbre qui se plaît dans les endroits marécageux du Bresil : son bois est fort dur; ses feuilles sont comme torses; son fruit est gros comme la tête d'un enfant : l'écorce de ce fruit est jaune & fermée vers sa pointe en façon de boîte, par un couvercle qui paroît d'un artifice admirable, en ce qu'il se détache de lui-même lors de la maturité du fruit, alors tombent avec lui des noix semblables aux myrobolans chebules. On les mange rôties; elles sont fort huileuses : l'écorce de la noix est employée à faire des gobelets; le bois de l'arbre pour des

axes de moulins à ſucre ; ſon écorce deſſéchée & pilée pour calfeutrer des vaiſſeaux.

JACARA ou JACARÉ. C'eſt le nom qu'on donne au Breſil à une eſpece de crocodile ou cayman, nommé *akaré* à Cayenne : il ſent le muſc d'aſſez loin ; ce qui ſert en quelque ſorte d'avertiſſement aux Voyageurs pour ſe tenir ſur leurs gardes, afin de n'être pas ſurpris par un animal ſi vorace & ſi dangereux. Toutes les rivieres qui dégorgent dans celles d'Oyapoc en ſont remplies. *Voyez* CAYMAN & CROCODILLE.

JACARANDA. C'eſt un grand arbre ou ſorte de prunier de Madagaſcar, dont il y a deux eſpeces : toutes les deux ont des fruits qui ſont d'une figure fort irréguliere, plus gros que le poing & alongés. Les habitans en font une eſpece de marmelade fort ſaine ; ils la nomment *manipoy*. Ces fruits ſe mangent cuits, & paſſent pour un bon ſtomachique. On ſe ſert auſſi d'une ſubſtance verte qu'il contient au lieu de ſavon. Le bois de ces arbres varie, l'un eſt blanc & l'autre noir ; mais tous deux ſont beaux, très-marbrés & fort durs : il n'y a que le noir qui ſoit odorant. Ces bois ſont d'uſage en marqueterie.

JACARINI. C'eſt la tangara noir du Breſil. *Voyez* TANGARA.

JACÉE, *jacea vulgaris*. Cette plante, également connue ſous le nom d'*ambrette ſauvage*, croît dans les prés & autres lieux herbeux & incultes. Sa racine eſt ligneuſe, vivace, fibreuſe, d'une ſaveur aſtringente, & qui cauſe des nauſées. Les premieres feuilles qui ſortent de la racine, ont quelque choſe de commun avec celles de la chicorée. Sa tige eſt haute de trois ou quatre pieds, ronde, droite, rougeâtre, dure, cannelée & remplie de moelle : ſes feuilles placées ſur la tige, ſont nombreuſes, ſans ordre, oblongues, découpées & verdâtres. Des aiſſelles de ſes feuilles, il s'éleve de petits rameaux, garnis de petites feuilles, ſemblables aux précédentes ; ils portent à leur ſommet une, deux ou trois fleurs à fleurons, en tuyaux purpurins & fort ſerrés. A ces fleurs ſuccedent des ſemences rougeâtres ou griſâtres, garnies d'aigrettes, & portées par un placenta garni de longs poils.

Les Italiens mettent cette plante parmi les vulnéraires, & ils l'appellent *herba delle ferite :* elle convient en gargariſme pour guérir les aphtes de la bouche, les tumeurs de la gorge, des amygdales & de la luette ; elle eſt encore utile pour les hernies. On peut l'employer, ſelon M. *Deleuze*, pour teindre la ſoie en jaune.

JACÉE ORIENTALE. *Voyez l'article* BEHEN.

JACHERE. Les Agronomes nomment ainſi la partie des terres qui ſe repoſe alternativement tous les ans dans un corps de Ferme, c'eſt-à-dire, qui ne porte point de grains pendant une année entiere, & qui ſert cependant de pâturage aux beſtiaux.

JACINTHE, *hiacinthus*. La jacinthe eſt une de ces fleurs chéries des Amateurs de la belle nature, & elle le mérite à bien des titres. Sa diligence ordinaire à fleurir aux premiers jours du printems, célérité qu'on peut augmenter ou retarder pour la tenir plus long-temps ſur le théâtre des fleurs; ſon odeur ſuave & variée; l'avantage qu'elle a de former un bouquet parfait d'une ſeule de ſes tiges; la conſtance de ſon état, qui ne dégénere pas; la facilité de ſe multiplier par ſes oignons; la grande diverſité de ſes parures; enfin ſa propriété de végéter dans l'eau comme dans la terre; tant d'avantages réunis ne peuvent la rendre que très-recommandable.

La jacinthe eſt originaire de l'Orient, & ſe trouve auſſi dans les Indes. Sa beauté la fait rechercher dans tous les pays; les Amateurs l'élevent aujourd'hui en France, en Allemagne, en Flandre, en Angleterre, ſur-tout en Hollande, & particuliérement dans la ville de Harlem, où cette plante eſt en grande réputation; auſſi les Fleuriſtes Hollandois en font-ils l'objet d'un commerce aſſez important.

La jacinthe eſt compoſée d'un oignon, de racines, de fanes, de tiges, de fleurs & de graines. L'oignon eſt une bulbe écailleuſe & formée de différentes peaux, dont les unes couvrent les autres. Lorſque l'oignon a pouſſé ſes racines, il fait paroître en dehors des feuilles qui, quoique inégales ſelon les eſpeces, ſont en général longues, étroites, luiſantes, pliées en gouttieres. Du centre de ces feuilles s'éleve une tige à-peu-près ronde, luiſante, ſans nœuds, moelleuſe, plus ou moins forte, qui croît depuis trois juſqu'à douze pouces de hauteur. L'extrémité de cette tige ſupporte les fleurs qui different en grandeur, en coloris & en nombre, ſuivant les diverſes eſpeces. Ces fleurs ſont des tuyaux oblongs, évaſés par le bout, ouverts & découpés en ſix parties, rabattus ſur les côtés, comme aux lis; ce ſont les jacinthes ſimples. A chaque fleur ſuccede un fruit preſque rond & relevé de trois coins, qui contient des ſemences de la figure d'un pepin de raiſin.

On diviſe les jacinthes en ſimples & en doubles; dans les doubles le tuyau de chaque fleur contient plus ou moins de feuilles, ſelon la beauté & l'eſpece. Toutes ces feuilles ſont formées par les étamines, qui acquie-

rent de l'ampleur & se changent en pétales. Il y a d'aimables diversités de couleurs dans ces jacinthes : il y en a de blanches, de bleues, de couleur de rose, de rouge; le plus ou moins d'intensité dans les teintes ou demi-teintes forme autant de variétés, que l'attention d'un Fleuriste zélé met souvent à profit pour grossir ses catalogues. Certaines couleurs sont plus rares que d'autres dans certaines fleurs; ce sont alors ces couleurs dont les Amateurs sont si curieux. On est parvenu depuis quelques années à découvrir la couleur jaune dans quelques jacinthes; aussi fai-ton grand cas de celles-ci.

La grosseur d'un oignon & sa peau bien saine, donnent plutôt un relief à la belle jacinthe, que les vices contraires ne sont des motifs suffisans pour la faire mépriser. Il faut qu'une belle jacinthe double porte un nombre suffisant de fleurons sur sa tige, c'est-à-dire, quinze, vingt, ou au moins douze. Les fleurons doivent être grands, courts, unis, larges de feuilles, ou évasés, bien remplis; ceux qui forment une houppe, tiennent un rang distingué. Les jacinthes simples ont aussi leur mérite, parce qu'elles sont plus hâtives au moins de trois semaines que les doubles : les belles especes forment un bouquet entier agréablement tourné, lorsque trente, quarante ou cinquante fleurons sont disposés avec la plus charmante symétrie : elles ont de plus l'avantage de fournir une semence utile.

L'exposition la plus avantageuse pour placer les jacinthes, est celle du soleil levant ou du midi; elles y profitent de l'influence des rayons du soleil, soit directement, soit par réflexion. Les effets du soleil à son midi sont si avantageux, qu'un Académicien de Londres a proposé de placer les espaliers contre un mur incliné à l'horizon environ de trente-quatre degrés, afin que les fruits ainsi exposés jouissent à plein des bienfaits du soleil à midi, moment où il leur est le plus favorable.

La jacinthe ne demande à être arrosée que lorsqu'elle en a un besoin réel; & il lui faut de l'eau courante; l'eau dormante lui est mortelle. Les Auteurs d'agriculture proposent bien des recettes différentes pour le mélange de terres propres aux jacinthes. Une composition bien simple & très bonne, c'est de prendre trois parties de terre neuve ou de taupiniere, deux parties de débris de couche bien terreautés, & une partie de sable de riviere.

Une observation essentielle & générale pour la culture de toutes les fleurs, c'est d'avoir beaucoup d'égard à la température des climats où les fleurs ont pris naissance; car il est toujours à propos de leur en fournir une égale, ou d'en approcher autant qu'on peut par des attentions particulieres, suivant le goût, les facultés & les pays.

Le véritable temps de planter les oignons de jacinthe est le mois d'Octobre; l'usage le plus ordinaire est de les couvrir de quatre pouces de terre. On donne plus de profondeur à quelques sortes hâtives, & moins à quelques tardives pour que les unes & les autres puissent fleurir en même temps. C'est sur-tout dans l'ordre élégant qu'un industrieux Fleuriste peut donner à ses jacinthes en les plantant, que paroît son goût & son savoir : il mélange avec art les différentes especes; il les écarte, il les rapproche ou les associe de façon que toutes les couleurs se fassent valoir réciproquement, & brillent avec tout leur éclat. Pour conserver aux fleurs des jacinthes leurs couleurs, il faut les mettre à l'abri du soleil, sous une tente ou banne; car sans cette précaution l'ardeur du soleil dans son midi rendroit tout d'un coup leur couleur pâle, & feroit passer les fleurs bien plus vîte. Le soir c'est un spectacle enchanteur, & l'air est agréablement parfumé de cet assemblage de fleurs.

Lorsque le riche spectacle de ces fleurs est passé, & que les fanes commencent à jaunir, on leve les oignons de terre, sans en séparer les caïeux; opération que l'on réserve pour le temps du plantage : on enleve toutes les enveloppes chancreuses; si quelques oignons sont altérés, il faut les nettoyer jusqu'au vif.

Comme j'ai reconnu, dit l'Auteur du *Traité des Jacinthes*, dont nous donnons ici un extrait, par plusieurs expériences que les insectes sont la cause du mal, ou l'augmentent; je mets ces oignons tremper dans de l'eau distillée de tabac, ou dans une forte décoction de tanaisie; je les laisse dans ce bain salutaire environ une heure, qui suffit pour étouffer les animalcules; & je laisse ensuite sécher ces oignons, ainsi que ceux qui sont bien sains, dans un lieu bien aéré, mais à l'ombre. Ensuite je les enferme dans une boîte. Cette attention est suffisante pour la conservation des oignons que l'on veut planter en Octobre.

Si l'on a dessein de les planter plus tard, il faut alors les mettre dans une boîte remplie de sable fin bien desséché, & les mettre par couches alternatives de sable & d'oignons. Ces oignons ainsi préparés & gardés dans un lieu bien sec, peuvent ensuite être plantés dans les mois d'Avril, de Mai & de Juin, pour donner leur fleur dans ceux de Juillet & d'Août. On ne doit pas néanmoins conclure de ce procédé, qu'on puisse garder les oignons de jacinthes, comme les griffes ou pattes de renoncules & d'anémones, au-delà de l'année. La perte des oignons seroit le fruit des nouvelles tentatives que l'on voudroit faire sur cela.

Quand le nombre des caïeux oblige de les détacher des maîtres oignons, s'ils ſont encore petits, on en forme des pépinieres, & on les plante à un ou deux pouces de diſtance l'un de l'autre, ſous un pouce ſeulement de terre : ce ſont de jeunes enfans tout-à-fait ſemblables à leurs parens & doués des mêmes qualités. Si leur taille eſt avantageuſe, on les diſtribue parmi ceux d'où ils ont été tirés ; dans ce nombre, l'oignon qui peſe une once & demie, eſt celui qui fleurit pour l'ordinaire le mieux. Il y en a qui parviennent à peſer juſqu'à deux onces & demie, ce qui eſt leur derniere groſſeur ; & dans cet état ils peuvent encore fleurir cinq ou ſix fois. L'oignon fleurit ainſi un certain nombre d'années, parce que pluſieurs germes qui étoient dans l'oignon ſe développent chacun à leur tour, juſqu'à ce qu'enfin il en ſoit entiérement privé. On dit en avoir vu quelques-uns qui ont duré juſqu'à treize ans.

On peut dire en quelque ſorte que l'oignon de jacinthe ne périt pas de vieilleſſe, puiſque tout uſé qu'il eſt il rajeunit dans ſa poſtérité. Cette vertu productrice eſt ſurprenante ; chaque peau, & même chaque partie de peau paroît la poſſéder. On obſerve en effet qu'une peau ſe ſéparant par la force de la croiſſance ou par une inciſion, les parties ſéparées forment enſuite de petits oignons. Cette obſervation a indiqué le moyen ſingulier de multiplier conſidérablement quelques eſpeces indolentes. Voici comment on y parvient. Un peu avant le temps de lever les oignons, on tire de terre celui dont on ſouhaite des productions : on y fait une inciſion en croix qui pénetre juſqu'au tiers de ſon volume ; on remet enſuite cet oignon à ſa place, le recouvrant d'un pouce de terre : on l'y laiſſe pendant quatre ſemaines, après quoi on le retire, on le fait ſécher, & en ſon temps on le plante comme à l'ordinaire. Il eſt vrai qu'il ne portera pas de fleurs l'année ſuivante, mais il ſe diviſera de façon que lorſqu'on le levera, au lieu d'un oignon on en trouvera ſix, huit, & quelquefois juſqu'à dix, qui, après deux années de culture, auront acquis toute leur perfection. On peut même faire un plus grand nombre d'inciſions à l'oignon, & en retirer de cette maniere juſqu'à vingt ou trente ; mais cette derniere diviſion n'eſt pas ſans danger pour le chef.

On ſe procure, pendant la triſte ſaiſon de l'hiver, un petit théâtre de fleurs, en mettant des oignons de jacinthe dans des carafes d'eau expoſées ſur l'appui de la cheminée, ou ſur une table dans un appartement dont la température eſt à-peu-près à dix degrés. On doit les mettre dans l'eau dès le mois d'Octobre, avoir ſoin que l'oignon ne plonge qu'à moi-

tié, & tenir toujours l'eau à ce niveau, en y ajoutant & la renouvellant tous les quinze jours: une pincée de nitre, ajoutée à chaque fois, hâte la végétation. Pour les voir fleurir de bonne heure, il faut choisir les especes les plus diligentes par elles-mêmes. Ces oignons, qu'on a rendus ainsi précoces à donner leurs fleurs, ne sont pas toujours perdus par cette fatigue, pourvu qu'on ait soin de les tirer de l'eau aussi-tôt que leur fleur est passée. Il faut les mettre tout de suite dans la terre, & les y laisser jusqu'au temps qu'on en retire les autres: ils s'y rétablissent quelquefois très-bien, & fleurissent, dit-on, en terre l'année suivante. On peut encore se procurer ces fleurs pendant tout l'hiver, sans courir risque de perdre l'oignon, en les plantant en terre dans le mois d'Octobre, dans des pots qu'on place dans des chambres échauffées par un poêle; elles sont même plus belles & ont plus d'odeur que celles qui fleurissent dans l'eau. Dès que la feuille est fanée & séchée, on arrache les oignons & on les plante l'automne suivant, soit en pleine terre, soit dans un pot où ils fleurissent l'année suivante. On a vu des jacinthes doubles qui, après avoir fleuri dans l'eau, ont donné de la graine; tandis que la même espece de jacinthe, plantée quinze ans de suite en terre, n'avoit jamais pu grener: ainsi on peut regarder ce procédé comme une méthode avantageuse pour obtenir ces semences si précieuses.

C'est par le moyen des semences que les Fleuristes obtiennent ces variétés dont ils sont si curieux. On apprendra avec étonnement que les semences de jacinthe ne donnent point de fleurs semblables à l'oignon qui a fourni la graine; jusques là que le plus souvent les semences des jacinthes blanches en font naître de bleues, & celles des bleues n'enfantent que des blanches. La source du beau vient des jacinthes simples: on doit choisir par préférence, pour obtenir de la semence, celles qui ont deux ou trois feuilles dans le milieu de leurs fleurons: elles ont plus de disposition à donner des fleurs doubles; mais il est très-rare de voir les fleurs doubles donner de la graine.

On doit semer en Octobre, & recouvrir la semence d'un pouce de terre: ce n'est guere que vers la quatrieme année que les oignons commencent à fleurir. Tous ces oignons sont bien éloignés d'être de la même beauté: si dans un millier de ces fleurs, quatre ou cinq méritent l'affection du Fleuriste, il doit croire ses soins récompensés, sur-tout si dans ce petit nombre encore il se trouve de ces rares beautés, de ces productions privilégiées de la Nature. Il est vrai que parmi les autres tout n'est pas à re-

buter ; on y en trouve qui, sans être de la premiere beauté, méritent cependant l'attention du Fleuriste. C'étoit autrefois un usage en Hollande de ne donner un nom à la fleur nouvelle qu'avec beaucoup de cérémonie & de gaieté. On invitoit à cette fête tous les Curieux du voisinage, chacun opinoit à son gré, les voix étoient recueillies, & la pluralité l'emportoit.

Les oignons de jacinthe sont sujets à plusieurs maladies, dont les unes sont mortelles, & dont les autres peuvent être guéries. La plus cruelle est une corruption qui se forme dans les sucs de l'oignon, & se manifeste extérieurement autour des racines ou à la pointe de l'oignon, par un cercle quelquefois brun & quelquefois de couleur de feuille morte. Lorsque cette maladie se déclare à la pointe de l'oignon, il faut le couper jusqu'à ce qu'on n'apperçoive plus rien de corrompu ; quand même par cette amputation l'oignon se trouveroit réduit à moitié, il peut encore revenir. Lorsque le mal commence dans l'endroit qui unit l'oignon aux racines, il n'y a guere lieu d'en espérer. Le moyen d'éviter ces maladies est 1°. de ne point planter les jacinthes dans un endroit où l'eau séjourne en hiver ; 2°. de ne pas mêler à la terre des fumiers de cheval, de brebis ou de cochon, à moins qu'ils ne soient dénaturés par la vétusté ; 3°. de ne point se servir de terre où l'on auroit planté plusieurs fois des jacinthes en peu de temps ; 4°. de ne pas planter de bons oignons auprès de ceux qui sont infectés de ce mal. Quelquefois l'oignon se corrompt en terre, & devient gluant & puant. Si ce mal pénetre l'intérieur, on perd l'oignon : on peut y remédier auparavant en enlevant les parties malades.

Tubéreuse ou *Jacinthe des Indes.*

La tubéreuse que les Indes ont donnée à l'Italie, & que l'Italie a fait passer jusqu'à nous, est estimable par sa figure, par son odeur & par sa durée. Elle ressemble aux jacinthes par la forme & par la découpure de ses tuyaux, mais elle en differe par l'étendue de ces mêmes tuyaux, qui sont une fois plus grands que ceux de la jacinthe : ils ne portent point sur une queue comme ceux de la jacinthe, mais tiennent immédiatement à la tige. La conformation est à-peu-près la même dans les graines & dans le logement des graines : la différence est sensible entre les tiges & les oignons. La tige de la tubéreuse s'éleve de trois à quatre pieds, tandis que celle des jacinthes reste basse. L'oignon de la tubéreuse est charnu, & non point par écailles comme celui des jacinthes. La jacin-

the fleurit au printems, & la tubéreuse ne fleurit qu'en été & en automne à moins qu'on ne l'avance à l'aide de la chaleur.

Il y a des tubéreuses doubles & simples : les unes & les autres sont blanches, car la rougeur dont certaines paroissent enluminées, est un relief qu'elles reçoivent de l'Art & non de la Nature, comme nous le dirons plus bas.

La tubéreuse à fleur double a de particulier qu'elle est sujette à perdre de sa parure en perdant du nombre de ses pétales ; mais elle reprend quelquefois sa beauté dans de nouveaux caïeux. L'oignon de la tubéreuse ne fleurit qu'une seule fois, apparemment parce qu'il ne contient qu'un seul germe de fleurs ; mais ces oignons qui ne donnent plus de fleurs, mis en terre, fournissent des caïeux ; & ceux-ci étant mis en terre, deviennent à la seconde année oignons portans ou en état de fleurir.

Ici, & mieux encore le long de nos côtes Méridionales, la tubéreuse exige peu de soin ; elle peut être établie en pleine terre, & y donne de très-beaux bouquets, qui répandent une odeur suave & pénétrante. Comme la tubéreuse est originaire des pays chauds, elle aime la chaleur & redoute le froid ; on ne doit la mettre en terre qu'en Mars, & la garantir de gelées. Plus les oignons ont de force & de grosseur, plus la fane, la tige & les fleurs deviennent belles.

Le génie des tubéreuses est d'avoir entr'elles des progrès inégalement rapides, quoique fournies des mêmes nourritures, & plantées de même. Les unes sont en fleurs, tandis que les autres ne font que de paroître ; il arrive même que les fleurs d'une même tige ne paroissent que successivement : celles du bas fleurissent les premieres, & ainsi de suite. Quelques tubéreuses fleurissent fort tard, & étant mises dans des pots elles donnent des fleurs assez avant dans l'hiver. Le plus avantageux est de planter les tubéreuses dans des pots ; on en jouit de cette maniere à volonté, en mettant les pots dans une couche de fumier. Quand on a mis les oignons en terre, il faut les ôter vers le mois d'Octobre, de peur qu'ils ne soient surpris par les gelées.

Il est un ingénieux moyen de relever la blancheur du teint de la jacinthe des Indes, par une légere nuance de rouge qui l'embellit & la fait, pour ainsi dire, méconnoître. On met une tige de tubéreuse dans le suc colorant exprimé des baies d'une plante nommée par Tournefort, *phytolacca Americana fructu majori*, qui est une espece de morelle de Virginie. Cette plante dure plusieurs années, & ses baies sont mûres vers les mois d'Août

& de Septembre. Il faut obſerver que ſi le ſuc exprimé des baies du phytolacca eſt trop épais, il ne peut monter à cauſe de ſa viſcoſité ; s'il eſt au contraire delayé avec trop d'eau, la teinture manquera de force, & la fleur ne rougira que bien peu. Lorſque la liqueur eſt d'une liquidité moyenne, les fleurs prennent un coloris emprunté de ce ſuc, qui en montant laiſſe le long de la tige des traces de ſon aſcenſion. On peut en uſer de même pour les jacinthes ordinaires. On peut auſſi rendre blanches les jacinthes bleues : il ne faut pour cela qu'expoſer les fleurs à la fumée du ſoufre allumé ; & ſi on ſait employer avec adreſſe cette petite ruſe, on diverſifiera agréablement les tiges ; on laiſſera dans leur état naturel quelques fleurons, & on en décolera d'autres en total ou par partie ſeulement : ces bigarrures procurées aux jacinthes tandis qu'elles ſont ſur leur pied, ſont admirées par ceux qui ignorent la ſimplicité du ſecret qui les produit.

JACKAASHAPUCK. Nom que les Souvages de l'Amérique Septentrionale donnent à l'airelle. Les feuilles ſeches de cette plante étoient en vogue, il y a quelques années, en Angleterre ; on les mêloit avec le tabac à fumer, pour réprimer la trop grande abondance de ſalive.

JACKAL. C'eſt un animal de l'Inde, que pluſieurs Européens prennent pour un grand chat ſauvage : les Hottentots le nomment *tanli* ou *kenli*, & les Portugais *adive ;* il eſt d'une force extraordinaire. *Dapper* dit que le lion mene toujours cet animal avec lui ; ce qui eſt peu croyable. Le jackal n'eſt point l'hyene, c'eſt le chacal des Voyageurs. *Voyez* CHACAL.

JACKANAPER. *Voyez* Singes du Cap Vert.

JACOBÉE ou HERBE DE SAINT JACQUES, *jacobæa.* Cette plante ainſi nommée, parce qu'on en trouve fréquemment ſur les chemins de Saint Jacques en Galice, croît auſſi chez nous aux lieux humides & dans les champs. Sa racine eſt très-fibreuſe & ſi fortement attachée dans la terre, qu'on a de la peine à l'en tirer. Ses tiges ſont nombreuſes, hautes de trois ou quatre pieds, cannelées, un peu cotonneuſes & rougeâtres, garnies de beaucoup de feuilles placées ſans ordre, mais découpées profondément, d'une couleur verte-brune, d'un goût aromatique & un peu acerbe, très-déſagréable. Ses fleurs naiſſent aux ſommités des tiges ; elles ſont diſpoſées en paraſol, radiées, jaunes, compoſées d'un amas de fleurons entourés d'une couronne de demi-fleurons. A ces fleurs ſuccedent des ſemences rougeâtres, oblongues & garnies d'aigrettes. On diſtingue pluſieurs ſortes de jacobées : celle des Alpes eſt la même plante, connue

ſous le nom de *conſoude dorée.* La jacobée des jardins pouſſe des tiges qui s'élevent quelquefois à la hauteur de cinq à ſix pieds; on lui donne des appuis pour l'empêcher de ſe rompre; elle ſoutient le froid des plus grands hivers, & ſe multiplie de bouture. La jacobée de Virginie s'eſt naturaliſée dans toute l'Europe. Tous les terrains ſemblent lui être propres; elles croît auſſi bien dans les ſables les plus arides comme dans les meilleures terres, & ſur les montagnes comme dans les vallées.

Cette plante eſt vulnéraire, réſolutive & déterſive; elle eſt propre à appaiſer les douleurs des inflammations : preſque tous les Botaniſtes recommandent extérieurement la jacobée pour les plaies & les ulceres invétérés & ſordides; mais elle n'eſt guere d'uſage.

M. *Steller* dit qu'il croît dans la péninſule de Kamtſchatka une eſpece de jacobée qu'il déſigne ainſi, *jacobæa foliis cannabinis :* elle eſt, dit-il, inconnue aux autres pays. Les Inſulaires l'appellent *utchichlei.* Quand les feuilles de cette plante ſont ſeches, on les met cuire avec du poiſſon, & le bouillon a le même goût que celui de la chair de chevre ſauvage.

JACOBIN. C'eſt le pigeon à chaperon ou pigeon jacobin. *Voyez* PIGEON.

JACUA-ACANGA. Nom donné à une très-belle eſpece d'héliotrope, & à un magnifique ſerpent du Breſil : les Portugais appellent l'un & l'autre *ſedagoſo* : les feuilles de cet héliotrope reſſemblent à celles du *nepeta* (cataire), ſes graines à celles du plantain : ſes fleurs ſont bleues & jaunes. Cette plante croît aux lieux ſablonneux ; elle eſt eſtimée conſolidante & réſolutive. *Voyez* GIARENDE.

JACURUTU. L'oiſeau du Breſil que *Marcgrave* décrit ſous ce nom, eſt une eſpece de *grand duc* commun. *Voyez ce mot.*

JADE, *jade.* C'eſt une pierre d'un vert pâle ou olivâtre, ou d'un bleu blanchâtre, de la nature du ſilex, plus dure que le jaſpe, ſuſceptible d'un beau poli, faiſant feu avec l'acier, huileuſe à la vue & au toucher. On la trouve dans l'île de Sumatra, & plus abondamment dans l'Amérique Méridionale chez les Topayes, nation Indienne établie ſur les bords de la riviere des Amazones. Cette pierre n'eſt peut-être qu'une agate verdâtre, ou un ſilex d'une tranſparence de cire blanche. Cette pierre a différentes dénominations.

Les Turcs & les Polonois font un grand cas de cette pierre, ſous le nom de *jade;* ils en ornent ſouvent les manches de leurs ſabres, coutelas & autres inſtrumens.

Les Indiens de la Nouvelle Eſpagne ont tant d'eſtime pour cette pierre, qu'ils la portent pendue au cou, taillée pour l'ordinaire en bec d'oiſeau. On voit dans les cabinets des Curieux des vaſes de cette pierre, des taliſmans ſur leſquelles on a gravé des figures d'animaux, & faits par les Indiens. On ignore l'art avec lequel les anciens peuples de l'Amérique ont ſu les former & y percer, malgré l'extrême dureté de la matiere, des trous quelquefois de ſix à ſept pouces de profondeur, & ſans aucun outil de fer ; tandis que nos Ouvriers ſont obligés de travailler le jade avec l'égriſée, qui eſt la poudre de diamant. Au reſte ce n'eſt pas le ſeul monument de l'induſtrie des premiers Indiens.

Boëce de Boode a vanté le jade ſous le nom pompeux de *pierre divine ;* d'autres Auteurs, ſous le nom impropre de *limon vert pétrifié de la riviere des Amazones*, & particuliérement ſous celui de *pierre néphrétique.* Il y a à Paris des gens qui ſe mêlent de vendre cette pierre en petites plaques, ſous ces différens noms, comme un remede propre à chaſſer la pierre du rein, à guérir de la colique néphrétique, de l'épilepſie & de toutes ſortes de maladies. Tant de vertus du jade ſi vantées, pour ne pas dire exagérées, ne devroient, ſolon *Voiture*, trouver de partiſans que dans un pays où il n'y a pas d'autre remede, & où l'on doit plutôt attendre du ſecours des pierres que des hommes.

JAGRA ou JAGARA. Eſpece de ſucre tiré du *tenga* ou palmier à cocos. *Voyez* COCO *ou* COCOTIER.

JAGUACINI. Animal du Breſil aſſez ſemblable au renard pour la grandeur, la couleur & la figure. Sa principale nourriture ſont les cancres & les écreviſſes ; il mange auſſi des cannes à ſucre, dont il fait un grand dégât ; mais comme cet animal dort fort & long-temps on le prend facilement.

JAGUAR ou JAGUARA. Animal quadrupede du Nouveau Monde, qui reſſemble aſſez à l'once par la grandeur de ſon corps, par la forme & par la plupart des taches dont ſa robe eſt ſemée & même par le naturel. Le fond de ſon poil eſt d'un beau fauve comme celui du léopard, & non pas gris comme celui de l'once : il a la queue plus courte que l'un & l'autre : lorſque l'animal eſt jeune, ſon poil eſt crêpé, mais liſſé lorſqu'il devient adulte.

Lorſque cet animal a pris tout ſon accroiſſement, il eſt de la grandeur d'un dogue ordinaire ou de moyenne race. C'eſt cependant l'animal le plus

plus formidable, le plus cruel, c'est en un mot le tigre du Nouveau Monde.

Le jaguar vit de proie, comme le tigre il est altéré de sang; mais il ne faut, pour le faire fuir, que lui présenter un tison allumé; & même lorsqu'il est repu il perd tout courage & toute vivacité; un chien seul suffit pour lui donner la chasse. Il n'est léger, agile, alerte, que quand la faim le presse.

Les Sauvages, naturellement poltrons, redoutent sa rencontre: ils prétendent qu'il a pour leur chair un goût de préférence, & que quand il les trouve endormis avec des Européens, il respecte ceux-ci, & ne se jette que sur eux. On dit quelque chose de semblable du léopard; mais on prétend qu'il préfere les hommes blancs aux noirs, qu'il semble les connoître à l'odeur, & qu'il les choisit la nuit comme le jour.

JAIRAM. *Voyez* AHU.

JAKAMAR. Oiseau regardé par quelques-uns comme une espece d'alcyon à longue queue. Il est naturel aux Berbices & à Cayenne. *Voyez* JACAMAR.

JAKANAPE. *Voyez* Singe du Cap Vert.

JALAP. Plante dont la racine, en usage en Médecine, est une espece de convolvule d'Amérique, *convolvulus Americana, jalappa dicta.* Cette racine est en forme de navet, grosse comme le poignet, empreinte d'un suc laiteux, & nous vient dans le commerce de la Droguerie en tronçons ou rouelles desséchées, grises-brunâtres extérieurement, grises-blanchâtres en dedans, & sujettes à être vermoulues. C'est un assez bon purgatif, quoique quelques uns le regardent comme trop fort: il convient très-bien à certains tempéramens: il a l'avantage de n'avoir point d'odeur désagréable & de purger à une petite dose: il évacue à merveille les sérosités. On extrait de la racine du jalap, par le moyen de l'esprit de vin, sa partie résineuse qui est très-purgative. La plante du jalap n'est point une belle de nuit comme on l'avoit cru. *Voyez* BELLE DE NUIT.

JALOUSIE, *symphonia;* est l'amarante de trois couleurs ou *tricolor*, qu'on cultive dans les jardins à cause de sa grande beauté: ses feuilles sont faites comme celles de la blette; mais elles sont colorées ou comme enluminées de vert, de jaune & d'incarnat. Les enfans font de la tige de cette plante des tuyaux, dont ils se servent pour produire une maniere de son ou d'harmonie; c'est d'où lui vient son nom latin. *Voyez* AMARANTE & TRICOLOR.

JAMBOA. C'eſt le citron des Philippines.

JAMBOLOM. Eſpece de myrte Indien, dont le fruit reſſemble à de groſſes olives : on le confit au vinaigre pour exciter l'appétit : le goût en eſt fort âpre. *Voyez* Myrthe.

JAMBON. *Voyez* Mélochia.

JAMBON ou JAMBONNEAU, *perna.* Eſpece de coquillage bivalve, du genre des moules triangulaires : les bords de ſa coquille ſont plus épais du côté qu'elle s'ouvre que vers la charniere : cette coquille eſt toujours couverte de boue : on en voit dans les lieux où la mer a flux & reflux : celles de la Chine tirent ſur un rouge fort vif, d'où leur vient le nom ridicule de *jambonneau :* la chair de ce coquillage eſt tendre & aſſez bonne à manger : ceux qu'on trouve dans des endroits à l'abri du vent, ſont meilleurs que ceux qui vivent dans des eaux continuellement agitées.

M. *Adanſon*, qui fait un genre particulier de ce coquillage bivalve, dit que le jambonneau vit attaché aux rochers, aux plantes marines & à d'autres corps ſolides du fond de la mer. La coquille appellée *jambon* eſt auſſi une eſpece de *pinne marine.* Voyez ce mot.

JAMBOS, eſt le fruit d'un arbre des Indes, que les Portugais ont nommé *jambeyro.* Ces fruits ſont appellés par les François établis aux Indes, *jambes roſades ;* par les Malabares & les Canarins, *jamboli ;* par les Arabes, *tupha Indi ;* par les Perſes, *tuphat ;* par les Chinois, *ven-ku*, & par les Turcs, *alma.* On en diſtingue pluſieurs ſortes, dont les meilleurs ont une odeur de roſe ; les uns avec un noyau, d'autres ſans noyau. Ils ſe mangent à l'entrée du repas comme le melon. L'arbre qui les porte n'eſt jamais ſans fleurs & ſans fruits : les uns & les autres ſe confiſent au ſucre : leur noyau eſt gros comme celui d'une pêche : les feuilles font un très bel ombrage ; & les fruits, dont le ſol de cet arbre eſt continuellement jonché, forment un aſpect charmant.

JANAKA, eſt un animal connu & terreſtre du pays des Negres en Afrique. *Dapper* dit qu'il eſt de la groſſeur d'un cheval, mais plus court & plus gras : ſon cou eſt aſſez long, rouſſâtre & moucheté de blanc : il fait de grands ſauts en marchant : ſes cornes ſont auſſi longues que celles des bœufs.

Il y a encore deux autres ſortes de ces animaux qui ſont plus petits, & qu'on appelle *cilla-vandoh :* ils ſont de la groſſeur de nos cerfs : ils ont, dit-on, aux côtes, ainſi que la précédente eſpece, des veſſies qui leur

servent de magasin d'air, & qui les empêchent de se lasser lorsqu'ils courent ou qu'ils sautent.

JANDIROBE. Herbe rampante des parties méridionales de l'Amérique, dont le fruit ressemble à la poire de coing : la chair est blanche, & contient trois amandes dont on tire une huile jaune, qui est d'un grand secours dans quelques contrées pour frotter les corps dans les douleurs qui viennent du froid.

JANG. Animal de la Chine qui se trouve dans les montagnes de la province de Nankin : sa forme est celle d'un bouc ; son nez & ses oreilles sont très-visibles ; mais on a beaucoup de peine à découvrir sa bouche, tant elle est petite & cachée.

JANIPABA ou GENIPANIER, *genipa fructu ovato*. Plum. & Barr. Est un arbre singulier du Bresil, qui change de feuilles tous les mois. Il devient grand : ses fleurs sont blanches & campaniformes. Il porte des fruits semblables à l'orange & remplis de graines. Ce fruit étant vert, a une saveur amere ; mais étant mûr, il devient jaune en dehors & en dedans : sa saveur est alors bonne, d'un goût de poire de coing, & se fond dans la bouche ; son jus est clair comme de l'eau, & quoique blanche d'abord, il devient noir ensuite, & les Sauvages s'en servent pour se colorer la peau lorsqu'ils vont à la guerre, pour paroître plus effroyables à leurs ennemis. Les femmes du pays peignent aussi avec ce suc leurs maris en noir, quand ils sont las de la couleur rouge. Cette même teinture portée sur de l'étoffe, ou du papier, est d'abord ineffaçable ; mais elle se détruit d'elle-même vers le neuvieme jour. Ce jus peut aussi servir d'encre pour écrire.

JANOVARE, est un animal de l'Amérique, grand comme un chien mâtin, & fort leste à la course ; sa tête est étroite, sa queue fort ample ; il a les oreilles courtes, le cou gros & long, les pattes d'un chien : la couleur de son poil est d'un roux jaune, cendré. Le janovare attaque toutes les bêtes féroces moins fortes que lui. Ceux qui habitent les forêts en redoutent beaucoup la fureur ; car quand ils le poursuivent, s'ils manquent de le tuer, ils courent risque de leur vie.

JAPU ou JUPUJUBA. Oiseau du Bresil de la forme de la grive : il a le plumage noir & une tache jaune au milieu de chaque aile ; les jambes & les pieds sont noirs, le bec citron, les yeux fort bleus : son nid est composé de gramen, de crins de cheval & de poils de cochon : il lui donne

la figure d'une gourde étroite par le haut, & le pend ordinairement au bout des plus petites branches des arbres près des habitations : par cette adresse ses œufs & ses petits sont à l'abri de la rapine des singes. Le japu est une espece de *cassique* du genre des *troupiales*. Voyez ce mot.

JAQUETTE-DAME. Nom donné à la pie-agace ou pie-grièche. *Voyez au mot* PIE.

JARARA. Dans le Bresil on donne ce nom à différentes sortes de couleuvres longues de cinq pieds, & qui sont aussi venimeuses que la vipere d'Espagne. Leurs dents, où est le plus dangereux venin, sont cachées dans la gueule : ce venin est jaunâtre ; il fait mourir les hommes les plus robustes en vingt-quatre heures. Les morsures ont un doigt de profondeur : le remede est d'écorcher l'animal qui a mordu, lui ôter la queue, la tête & les intestins, & faire cuire sa chair dans de l'eau d'une racine appellée *jureba*, avec du sel, de l'huile, du poireau, de l'anis, & d'en donner au malade à manger.

Ces sortes de couleuvres multiplient beaucoup. *Ray* dit qu'on en a ouvert qui portoient treize matrices.

JARGON. C'est le nom particulier qu'on donne à une sorte de cristal jaune ou blanc du Bresil : il est moins dur que le véritable diamant blanc ; souvent même il n'a pas la dureté du cristal de roche. Le jargon mis en œuvre & vu de près a beaucoup de jeu, mais il le perd vu à une certaine distance : le diamant au contraire garde tout son éclat. Néanmoins le jargon est une pierre dont bien des Labidaires abusent envers certaines personnes, & il devroit être prohibé. Ce sont des Negres qui lui donnent la forme plate qu'il a, au moyen de la poudre d'émeril & d'une roue de bois dur.

On donne aussi le nom de *jargon d'Auvergne* à de petits cristaux, fragmens de grenats & d'hyacinthe brillans, qui se trouvent dans le ruisseau d'Espailly, près du Puy en Velai.

JARS, est le mâle de l'oie, comme le *coq* est le nom du mâle de la poule. *Voyez* OIE.

JARSETTE, est le petit héron blanc. *Voyez à l'article* HÉRON.

JASEUR. Nom donné à un oiseau de la grosseur d'une très-petite tourterelle : son plumage est cendré sous le ventre, plus foncé sur le dos ; la tête est ornée d'une huppe aurore, le dessous de la gorge est noir, les ailes & le bout de la queue sont noirâtres, jaunâtres & blanchâtres. Tel

est le *jaseur de Boheme*, *bombycilla Bohemica*; il se nourrit principalement de raisins & de baies de genievre : c'est le *geai de Boheme* d'*Albin* : il y a aussi le *jaseur de la Caroline.*

JASMIN, *jasminum*. Cette espece de plante, ainsi nommée du mot hébreu *samin*, qui signifie *parfum*, est distinguée en plusieurs especes. Il y a des jasmins robustes qui résistent très-bien en pleine terre; tels sont le *jasmin blanc* & deux especes de *jasmins jaunes*; mais il y en a d'autres qu'on ne peut conserver que dans les serres.

Les fleurs de jasmin sont en forme de tuyau, divisées en cinq pieces ovales, & renferment deux étamines & un pistil : il leur succede des baies ovales qui contiennent deux petites semences. Les feuilles du jasmin sont de figures très-différentes dans les différentes especes; mais elles sont presque toujours opposées sur les branches, & le plus souvent composées de folioles, qui sont rangées par paires, & attachées à un filet commun terminé par une seule feuille.

Le *jasmin blanc*, *jasminum vulgatius flore albo*, est un arbrisseau sarmenteux propre à couvrir ou former des berceaux charmans : dans le mois de Juin il est orné d'une multitude de fleurs blanches, qui ont l'odeur la plus suave : cette odeur est si délicieuse qu'on a tâché de la transporter dans différens fluides. Ces fleurs ne fournissent point d'eau odorante par la distillation : ainsi ce qu'on appelle *essence de jasmin*, qu'on nous apporte d'Italie & de Provence, n'est qu'une huile de ben aromatisée par les fleurs de jasmins. Pour cet effet, on imbibe du coton d'huile de ben, & on dispose ce coton lits par lits, en les entremêlant de lits de fleurs de jasmin; le coton s'imbibe de l'odeur. On en exprime ensuite l'huile, qui alors est fort aromatique & conserve assez long-temps cette odeur, pourvu que les flacons soient bien bouchés. On peut, en s'y prenant à-peu-près de même, faire contracter au sucre une odeur de jasmin. Pour faire acquérir à l'esprit-de-vin cette odeur de jasmin, qu'il n'acquerroit point même par la distillation, il ne s'agit que de verser de l'esprit-de-vin sur l'huile de ben aromatisée, & ensuite agiter le mélange; l'odeur de jasmin abandonne entiérement l'huile grasse & passe dans l'esprit-de-vin; mais celui-ci laisse échapper cette odeur avec la plus grande facilité.

Les jasmins se multiplient aisément de marcottes & de drageons enracinés & même de bouture. On peut multiplier les especes rares en les greffant sur les *jasmins communs*; c'est ainsi que les Génois nous fournissent beaucoup de *jasmins d'Espagne jaunes & blancs*, dont l'odeur est si

suave, des *jasmins d'Arabie* & des *Açores*, le *jasmin Zambac* ou *à feuilles d'orangers :* ils les greffent en fente.

Les fleurs du jasmin blanc sont béchiques : on prétend que ses feuilles appliquées en cataplasmes, amollissent les tumeurs squirrheuses : prises en décoction, elles sont narcotiques anodines.

L'on nous apporte aussi d'Amérique une plante sous le nom de *quamoclit* ou de *jasmin rouge ;* c'est une espece de *convolvulus* ou de *liseron.* Le jasmin de Virginie, plus connu sous le nom de *bignonia*, est sarmenteux & grimpant, par conséquent très-propre à couvrir des murailles & à former des tonnelles : il s'éleve très-haut, & produit une grande fleur, qui dure depuis la fin de Juillet jusqu'au commencement des gelées. Autant cette plante se dégarnit par le pied, autant sa tige est touffue. L'arbre du café est aussi, selon quelques Auteurs, une espece de *jasmin ;* mais M. *Deleuze* dit que depuis que la méthode est perfectionnée, on a reconnu qu'il étoit de genre & de classe différente. *Voyez* CAFÉ.

JASPE, *jaspis.* Le jaspe est ou un caillou de roche simple ou une espece de pétro-silex dur & indestructible, de différentes couleurs, peu ou point transparent, à cause de la grossiéreté de ses parties colorantes, faisant feu avec l'acier, susceptible d'être travaillé & poli : on en distingue plusieurs sortes, savoir ;

Le *jaspe d'une seule couleur :* il y en a peu de blanc, mais beaucoup de jaune, de rouge, de vert, de bleu & de noir : celui qui est vert acquiert au feu la propriété de reluire dans l'obscurité : on croit, mais à tort, que le *lapis lazuli*, autrement dit *pierre d'azur*, est un jaspe bleu. *Voyez* LAPIS LAZULI.

Le *jaspe fleuri*, ou *floride*, est composé de plusieurs couleurs, qui quelquefois sont mêlées ensemble, ce qui fait chatoyer la pierre : quand elles sont distinctes & séparées, cela fait paroître la pierre panachée & mouchetée de différentes couleurs. Il y a du jaspe fleuri de toutes les couleurs, c'est-à-dire, où l'on remarque une couleur dominante, ce qui fait dire *jaspe fleuri rouge* ou *jaune*, &c. Celui qui est fleuri de blanc & vert à taches noires, s'appelle *jaspe serpentin.*

Le *jaspe sanguin*, si vanté des Auteurs, est un jaspe dont le fond opaque & vert est rempli de taches rouges : s'il est moucheté en jaune, on l'appelle *jaspe panthere.* Le *jaspe térébenthine* est le jaspe jaune de Rochlitz.

Le *jaspe héliotrope*, non moins vanté que le précédent, est verdâtre &

bleuâtre, parsemé de points rouges : quelques personnes trop faciles à persuader portent ces jaspes en amulettes, pour briser la pierre du rein & se préserver d'épilepsies, d'hémorragies, &c. Ces vertus sont, dit-on, occultes, magnétiques & astrales.

Le *jaspe agate* semble être un silex plus épuré, moitié opaque & moitié demi-transparent : selon la pureté & l'arrangement des veines de ce jaspe, on le nomme *jaspe chalcédoine*, ou *jaspe-onix*, ou *agate jaspée*, ou *jaspe camée*. Le *jaspe universel* est composé d'une grande variété de couleurs.

Les jaspes ont un poli plus ou moins éclatant, selon la finesse ou l'homogénéité du grain qui les compose. Le caillou d'Egypte, dont la pâte est toujours fine, n'est qu'un jaspe à fascies d'une couleur brune & fort opaque. *Voyez* CAILLOU D'EGYPTE.

On trouve rarement le jaspe par couches ou lits, plus communément il forme des veines dans les écartemens des rochers ; on en trouve aussi en morceaux de différentes grosseurs, arrondis, & qui ont été roulés dans les torrens. C'est dans les Indes que l'on rencontre les plus beaux jaspes ; ils sont plus durs, plus purs ; ils prennent mieux le poli, les couleurs en sont plus vives : on en rencontre aussi en Boheme, en Saxe, en Suede, en Sibérie, en Angleterre, en Italie, en France : nous en avons trouvé dans les Pyrénées & dans la forêt de l'Esterelle en Provence, ainsi que dans l'Auvergne. Plus nous examinons le jaspe, & plus nous le regardons comme un pétrosilex endurci. Il y en a qui ressemble à du bois veiné de jaune & de vert-brun : on l'appelle *jaspe bois veiné*, il est commun dans le Duché de Deux-Ponts & dans la Palestine.

Les pierres précieuses ne sont pas les seules pierres qu'on met en usage pour le luxe : toutes les especes de jaspes servent depuis long-temps à la parure ; on en forme des ornemens qui sont très-agréables, sur-tout quand dans l'assemblage de plusieurs petits morceaux de cette pierre l'on fait entrer quelques fragmens de jade, ou d'agate, ou de cristaux, & que le discernement y préside dans l'opposition des couleurs. Les jaspes ont été de tout temps la pierre sur laquelle le ciseau des plus habiles Sculpteurs s'est exercé. La gravure, art aussi perfectionné de nos jours qu'il l'étoit du temps des Romains & des Grecs, releve beaucoup la beauté de cette pierre opaque dans les bijoux qui en sont faits, tels que des cachets, des bagues, &c. Presque tous les Anciens avoient chacun leur cachet de jaspe, sur lequel étoient représentées quelques figures. Aujourd'hui l'on

fait des vaſes, des deſſus de tables & de petites ſtatues de jaſpe. *Voyez les articles* Silex, Agate & Caillou.

JATARON. M. *Adanſon* donne ce nom à un genre de coquillage bivalve connu ſous celui de *vieille ridée, concha rugoſa.*

JAVARIS. Eſpece de pourceau ſauvage qui ſe trouve dans l'île de Tabago & au Breſil : il eſt ſemblable en tout au *tajacu.* Voyez ce mot.

JAVELOT. *Voyez* Acontas.

JAUCOUROU. *Voyez* Serpent-fétiche.

JAUNE DE MONTAGNE. C'eſt l'ocre de fer jaunâtre. A l'égard du jaune de Naples, on prétend que c'eſt une terre que l'on colore avec la décoction de la gaude : d'autres aſſurent que c'eſt une préparation d'antimoine.

JAUNE D'ŒUF. Eſpece de prunier de la Guiane, qui paroît être le même que le *ruema* des Indiens, & que le *lucuma* qui eſt cultivé dans le Jardin du Roi : cet arbre eſt très-beau, très-élevé, fort droit & touffu : ſes racines ſont longues & profondes. Son écorce eſt gerſée d'un vert-griſâtre. Ses feuilles ſont alternes, vertes & nerveuſes. Son fruit a la figure d'un cœur arrondi, applati par les deux bouts. Son diametre a trois pouces dans ſa largeur & environ deux dans ſa longueur. Sa chair qui eſt mollaſſe, douceâtre, d'un blanc ſale, & couverte d'une peau fort mince, renferme au milieu deux ou trois noyaux de figure ovoïde & de couleur jaunâtre ; ce qui lui a fait donner le nom de *jaune d'œuf.* Ce fruit eſt ſi nourriſſant, que deux perſonnes exilées ſur le grand Ilet pour avoir tramé une conſpiration, & condamnées à y mourir de faim, y vécurent pendant trois mois, nourries de ce ſeul fruit, & en meilleure ſanté qu'elles n'y étoient arrivées : c'eſt dommage qu'un tel fruit faſſe tomber les peaux de la bouche quand on en mange, mais par l'habitude, il ne produit plus le même effet.

JAVOT. *Voyez* Gabot.

JAYS ou JAYET, *gagates, lapis Thracius aut ſuccinum nigrum.* Eſt une eſpece de bitume foſſile très-noir, qui a une conſiſtance & une dureté ſuffiſante pour être taillé & poli. Ce bitume eſt ſec, uni & luiſant dans ſes fractures, il s'enflamme promptement dans le feu & y exhale une vapeur noire & très-forte : étant frotté, il répand une odeur charbonneuſe ou de piſſaſphalte, & il acquiert la propriété d'attirer le papier, la plume, la paille, &c. Le jayet, quoique compacte, eſt léger, il nage ſur l'eau ; on ne le trouve point par couches inclinées comme le charbon de terre, ni

ni à des profondeurs considérables, mais on le rencontre par masses détachées ou par morceaux de différentes grosseurs dans la terre : le toit qui le couvre immédiatement est presque toujours enduit d'une efflorescence vitriolique, quelquefois accompagnée de pyrites ou de soufre, & de substances qui ont évidemment le tissu ligneux. D'après les observations que nous avons faites sur ce bitume, tant en Irlande qu'en Wirtemberg & dans le Duché de Foix, nous sommes portés à croire que le jayet a la même origine que le charbon de terre, le succin, le naphte, &c. Peut-être n'est-ce qu'une pétrole qui a subi l'évaporation par une chaleur souterraine, & qui s'est endurcie dans l'état où nous voyons le *jays*. Le jayet est plus pur que le charbon de terre.

C'est en Wirtemberg qu'on travaille la plus grande quantité du jayet qui est dans le commerce : on en fait des pendans d'oreilles, des bracelets, des bijoux de deuil, des boîtes & d'autres ornemens semblables, qui reçoivent un assez beau poli : le jayet est l'*ambre noir* des boutiques, & peut-être l'*agate noire* d'Anderson.

IBIBOBOCA. Nom que les Brasiliens donnent à un genre de serpent de leur pays, que *Linnæus* appelle *coluber scutis abdominalibus* 160, *squammis caudalibus* 100. Les habitans estiment beaucoup ces serpens, non-seulement à cause de la beauté merveilleuse de leur robe, qui ressemble à une broderie faite à l'aiguille, & nuancée de diverses couleurs; mais aussi parce qu'ils ne font du mal à personne, quoiqu'armés de bonnes dents, & que d'ailleurs ils mangent les fourmis, qui sont si incommodes dans ce pays par les dégâts qu'elles y font; & enfin parce que leur chair fournit un mets exquis.

On prétend cependant qu'il n'y a que ceux de la petite espece qui ne sont point dangereux; les Brasiliens & les Portugais disent même que le grand ibiboboca qu'ils nomment *kuilkahuilia*, livre bataille à tous les animaux qu'il rencontre, & il s'entortille autour de leur cou avec tant de force, qu'il les étrangle. Lorsque des hommes le rencontrent à l'improviste, & qu'ils montent pour l'éviter sur le premier arbre prochain, ce gros serpent embrasse alors cet arbre, & le serre au point qu'il rompt son propre corps, & qu'il en meurt. On assure que les ibibobocas de la petite espece bâtissent dans les lieux sauvages des retraites disposées par étages, & avec beaucoup de symétrie. Ces domiciles sont faits comme les fours de Boulangers : l'appartement le plus grand est dans le milieu du corps de l'édifice, & il est destiné pour un ibiboboca de la grande espece,

qui leur tient lieu de Roi. La morſure de l'ibiboboca ne fait pas mourir ſur le champ. On ſe ſert dans le pays de la poudre d'une plante appellée *nhambus*, étendue dans le ſac des feuilles du *caapéba*, qu'on fait diſtiller ſur la plaie ; par ce moyen on en guérit. On prétend que l'*ibiboboca* eſt le *cobra de coral* des Portugais.

IBIJARA. Eſpece d'amphisbene du Breſil, nommé auſſi *bodety-cega* ou *cobra de las cabeças* par les Portugais. Ce ſerpent eſt de la groſſeur du petit doigt & très-court ; ſa couleur eſt blanche & chatoyante comme de la pyrite de cuivre ; ſes yeux ſont preſqu'imperceptibles ; ſa morſure eſt un poiſon dangereux & même mortel : les Portugais aſſurent qu'il n'y a point de remede à ſon venin. Ce ſerpent vit ſous terre & ſe nourrit de fourmis & de cloportes.

IBIJAU. Oiſeau de nuit du Breſil : c'eſt le *noitibo* des Portugais, & le tette-chevre des Américains. *Voyez* TETTE-CHEVRE.

IBIRACOA. C'eſt un ſerpent du Breſil très-redoutable : ſon venin eſt ſi violent, que celui qui en eſt mordu jette abondamment le ſang par les yeux, les oreilles, les narines, le goſier, & auſſi par toutes les parties baſſes de ſon corps, & il meurt bientôt après. On diſtingue trois eſpeces d'ibiracoa, qui ne different que par la bigarrure de leur peau, qui eſt admirablement bien nuancée.

IBIRAPITANGA. C'eſt l'arbre qui donne le *bois de Breſil.* Voyez ce mot.

IBIS. C'eſt un oiſeau de l'Egypte, du genre du courly, & que la plupart des Auteurs ont confondu avec la cicogne ; mais l'ibis eſt plus petit ; il a le cou & les pieds plus longs à proportion ; ſon plumage eſt d'un blanc ſale, & un peu rouſsâtre preſque par tout le corps : les grandes plumes du bout des ailes ſont noires : tout le tour de la tête eſt dégarni de plumes, mais revêtu d'une peau rouge & ridée : ſon bec eſt gros à ſon origine, coupé par le bout, recourbé en deſſous dans toute ſa longueur & dans ſes deux parties, & de couleur aurore : les côtés du bec ſont tranchans, durs, capables de couper les lézards, les grenouilles, & particuliérement les ſerpens dont il ſe nourrit : c'eſt pour cela qu'anciennement les Egyptiens lui avoient dreſſé des autels. Ils avoient mis l'ibis au nombre des animaux qu'ils adoroient comme des Dieux tutélaires : ils l'embaumoient après ſa mort. (Nous avons vu pluſieurs de ces momies d'ibis dans le *Muſæum* de Londres). Quiconque en tuoit un volontairement, étoit puni de mort. On repréſente quelquefois la déeſſe Iſis avec une tête d'ibis. Le

bas des jambes de l'ibis est rouge, écailleux : cet oiseau bâtit son nid sur les palmiers les plus hauts. L'ibis a cela de particulier, qu'il ne boit jamais d'eau qui soit trouble : c'est pour cela que les Prêtres Egyptiens se purifioient ordinairement avec l'eau où ces oiseaux avoient bu. On a prétendu que les hommes devoient à cet oiseau l'invention des lavemens, parce qu'il se seringue d'eau salée avec son bec, lorsqu'il a besoin de ce remede ; mais ce fait paroît douteux.

On prétend que la chair de l'ibis ne sent pas mauvais, quoiqu'on la garde long-temps après la mort de l'oiseau : elle est rouge comme la chair du saumon.

L'ibis noir, vu de près, paroît d'un bleu verdâtre mêlé d'un peu de pourpre : des Auteurs veulent que ce soit une espece de *courlis*. Voyez ce mot.

Quoiqu'on dise que l'ibis ne vit pas dans notre pays, on en a cependant nourri un pendant plusieurs mois à Versailles. M. *Perrault* en a donné la description anatomique dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris*.

ICAQUE, est, dit-on, un prunier des îles Antilles, dont le fruit est assez semblable à notre prune de damas. Les Sauvages en font tant de cas, que vers le temps de sa maturité on fait la garde avec des armes, pour empêcher que les vagabonds voisins n'en viennent cueillir : on appelle aussi ce fruit *prune des anses*. M. *Deleuze* dit que c'est le *chrysobalanus* de M. *Linnæus* : genre qui differe du prunier, en ce que les étamines sont attachées au réceptacle, & que le noyau est creusé de cinq sillons.

ICHNEUMON ou MANGOUSTE, vulgairement appellé RAT DE PHARAON ou RAT D'EGYPTE, *mus Egypti*. C'est un petit quadrupede digité, du genre des belettes, qui se trouve abondamment en différentes contrées, notamment en Egypte, & dans les montagnes qui séparent l'Arabie d'avec l'Egypte : son nom arabe est *tezer-dea*. (Il ne faut pas confondre cet animal avec le *gerbuah*, qui est le rat sauteur de montagne ou d'Egypte, & qui paroît être la *gerboise* : voyez ce mot.) La longueur de l'ichneumon parvenu à toute sa grandeur, & mesurée depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue, est d'un pied neuf pouces, celle de sa queue de plus d'un pied & demi ; ses jambes de devant ont environ cinq pouces de long ; les pieds qu'on appelle les *mains*, sont très-courts, & touchent peu à terre : ceux de derriere sont plus longs. Tout son corps, excepté le ventre qui est d'un roux jaunâtre, est couvert de poils variés

depuis leur origine jusqu'à leur extrémité, de noirâtre & de blanchâtre. L'ichneumon a la tête oblongue, le museau effilé : l'ouverture de la gueule placée au-dessous du museau est très-petite ; il a la langue, les dents & les parties naturelles comme le chat ; ses moustaches sont très-copieuses, il en a trois rangs ; son poil est aussi rude que celui du loup ; ses oreilles sont courtes & tendres : elles sont, ainsi que les pieds, de couleur de chair : il a les jambes noires avec cinq griffes aux pieds de derriere ; sa queue est carrée & épaisse à son origine : la femelle fait autant de petits qu'une chienne. On dit qu'au dehors du fondement le mâle & la femelle ont une ouverture remarquable & indépendante des conduits naturels, c'est une espece de poche dans laquelle se filtre une humeur odorante ; on prétend que cet animal ouvre cette poche, lorsqu'il fait trop chaud, pour se rafraîchir. Cette ouverture avoit fait croire à quelques personnes que ces animaux étoient hermaphrodites.

L'ichneumon a reçu des honneurs divins de la part des Egyptiens, à cause de la grande utilité dont il est, en détruisant un grand nombre d'œufs de crocodiles, quoique cachés dans le sable. Il mange même les jeunes crocodiles, espece d'animaux dont la multiplication est très-nombreuse, & qui donneroient tout à craindre s'ils n'étoient détruits dès leur naissance par les ichneumons. Mais comme la fable est toujours à côté de la vérité, on a dit que l'ichneumon entroit dans le ventre du crocodile lorsqu'il dormoit, & n'en sortoit qu'après avoir déchiré ses entrailles. L'ichneumon ne sauroit souffrir le vent ; dès qu'il le sent souffler, il se retire dans sa caverne ; il se garantit du froid en s'exerçant à sauter : il est hardi & se dresse lorsqu'il voit quelqu'autre animal. Il attaque de gros chiens, des chameaux mêmes : il marque beaucoup de haine pour l'aspic & pour tous les serpens. Quand il les veut combattre, on dit qu'il a l'adresse de se vautrer dans la boue, ou de se plonger dans l'eau, & de se rouler ensuite sur la poussiere, qu'il laisse sécher au soleil, afin de s'en faire une espece de cuirasse. Cet animal a un appétit si véhément, qu'il ne craint point d'attaquer même les serpens les plus venimeux. Avant de devenir le vainqueur de sa proie, il reçoit quelquefois dans le combat des morsures cruelles & dangereuses, & il ne lâche prise que lorsqu'il commence à ressentir les impressions de leur venin ; alors il va, dit-on, chercher des antidotes, & particuliérement une racine que les Indiens ont nommée de son nom *mungo*, & qu'ils assurent être un des plus puissans remedes contre la morsure de la vipere. *Voyez* MUNGO.

Quoique l'ichneumon ſoit difficile à apprivoiſer, on en éleve en Egypte, comme on fait ici des chats, & on les porte vendre à Alexandrie. L'ichneumon d'Egypte approche pour la forme extérieure de la belette; il a même l'air plus vif, plus familier; il eſt ſuſceptible d'éducation; il joue & badine volontiers avec les hommes, & plus agréablement qu'un chien: cependant quand il mange il eſt traître & colere: il prend de l'humeur, il gronde preſque toujours, & même ſe jette avec fureur ſur ceux qui veulent le troubler. Comme il aime auſſi les œufs de poule, & qu'il n'a pas la gueule aſſez fendue pour les ſaiſir, il tâche de les caſſer en les jetant en l'air ou en les roulant ſur la terre de cent manieres différentes: s'il trouve une pierre autour de lui, il lui tourne auſſi-tôt le dos, puis élargiſſant ſes jambes de derriere, il prend l'œuf avec celles de devant, & le pouſſe par deſſous le ventre pour le caſſer contre la pierre. Ceux qui vont voir la ménagerie de Chantilly, peuvent y obſerver cet animal, ſon génie, ſes mœurs, &c.

Nous avons dit qu'on appelle ſes pieds de devant *mains*, parce qu'il s'en ſert comme les loirs pour prendre ſa nourriture; ces mains lui ſervent auſſi pour puiſer de l'eau & pour boire, les doigts étant courbés. Cet animal marche ſans faire aucun bruit, & varie ſa démarche ſelon le beſoin; quelquefois il s'éleve ſur ſes jambes, raccourcit ſon corps & tient la tête haute; d'autres fois il a l'air de ramper & de s'alonger comme un ſerpent; ſouvent il s'aſſied ſur les pieds de derriere, & plus ſouvent encore il s'élance comme un trait ſur la proie qu'il veut ſaiſir. Il n'épargne pas même les oiſeaux, les rats & les ſouris.

On voit des eſpeces d'ichneumons beaucoup plus petits que ceux de l'eſpece précédente.

Kolbe dit que celui du Cap de Bonne-Eſpérance a la grandeur d'un chat, la forme de la muſaraigne ou ſouris de campagne, le corps couvert de poils longs, roides & tachetés de noir & de jaune. Il eſt très-commun dans les campagnes du Cap: c'eſt un grand deſtructeur de ſerpens & d'oiſeaux: il accompagne volontiers le furet, caſſe adroitement les œufs avec ſes dents, en ſuce & vide la ſubſtance: on l'appelle dans cette contrée *chien rat*.

L'ichneumon ou *mangouſte* des Indes Orientales eſt très-mal-propre; il n'aime qu'à chercher & flairer fortement. Il creuſe la terre avec ſon muſeau, qui eſt en petit aſſez ſemblable à celui du cochon. Sa tête reſſemble à celle de la belette: il approche beaucoup du renard par la couleur

de son poil : le bout de sa queue est frisé, couvert de poils rudes & piquans. Il est d'un caractere fort sauvage : il mord cruellement, & déchire tout ce qu'il rencontre. Paresseux pendant le jour, il dort tranquillement dans sa caverne, d'où il sort le soir en flairant ; il grimpe aux arbres, croque les araignées, les vers, les racines tendres des arbres. Il entre dans les poulaillers & y suce le sang des poules : il regagne sa taniere vers le lever du soleil. *Edwards* dit que la principale différence entre l'ichneumon Indien & l'Egyptien consiste en ce que ce dernier a une petite houppe au bout de la queue ; il est aussi plus grand que l'Indien.

M. *Vosmaër* a donné en 1772 la description d'un ichneumon mâle de Bengale, qui a vécu chez lui pendant un an. Il étoit extrêmement familier, se laissoit manier comme un petit chien, & en jouant il prenoit le doigt dans sa gueule sans jamais mordre : le soir il dormoit couché dans la robe de chambre de notre Naturaliste ; dans le jour il dormoit souvent, ayant la tête, la queue & les pattes cachées sous son corps en demi-boule, ou en la maniere d'un hérisson. Son poil étoit semé dru, noir pâle près du corps ; sous le museau, la poitrine & le ventre d'une légere teinte olivâtre avec des taches noires irrégulieres par-tout, excepté au ventre. Son aliment ordinaire étoit toute sorte de viande bouillie ou rôtie, mais le mouton par préférence. Il refusoit de manger du pain ; il étoit fort friand de cerises, de prunes, d'autres fruits ainsi que d'œufs : il buvoit beaucoup. Un jour lui ayant lâché un moineau dans sa cage qui étoit très-spacieuse, il le saisit promptement & parut le manger avec plaisir. Fort souvent il folâtroit dans l'eau de son baquet, & y tournoit de même qu'un chien pour attraper sa queue. Ennemi de la saleté, son corps étoit toujours propre, & pour satisfaire à ses besoins, il se mettoit toujours à un même endroit derriere sa cage : sa fiente étoit liquide, noire & fort puante ainsi que l'urine. Il poussoit un cri perçant comme un oiseau : au premier aspect d'un petit chien, il grommeloit & souffloit comme un chat. Sur la fin de l'hiver le poil lui tomba de la queue, qu'il mordoit continuellement. Cet ichneumon de Bengale avoit vingt & un pouces & un quart de longueur, mesure du Rhinland, la queue seule avoit neuf pouces : il avoit les yeux bleus avec un beau cercle orangé, les oreilles minces & rondes, dépassant un peu le poil de la tête ; le nez petit, sans poil, noir & ouvert en devant ; la langue longue, arrondie par le bout & rude au toucher ; la mâchoire supérieure armée de six dents incisives, une défense de chaque côté, ensuite trois dents canines & deux dents

molaires; la mâchoire inférieure a auſſi ſix dents inciſives, de chaque côté une groſſe défenſe, enſuite quatre dents canines & trois ou quatre molaires; la queue fort épaiſſe près du corps, va en amincissant avec le poil ſe terminer en pointe fine; les pattes, tant antérieures que poſtérieures, ſont armées de quatre ongles, & un peu plus haut, du côté intérieur d'un ergot, les deux du milieu ſont les plus longs, & comme joints enſemble juſqu'à la premiere articulation par une petite membrane; la plante des pieds eſt nue & noirâtre; les teſticules ſont fort gros à proportion de la verge, qui eſt très-petite. M. *de Voſmaër* n'a point trouvé l'ouverture ou la bourſe au-deſſus de l'anus dont parlent divers Auteurs.

L'*ichneumon* d'Amérique, ou *yzquiepatl*, ou *quasje* des Américains, reſſemble un peu pour la figure & les mœurs à celui du Ceylan. M. *de Voſmaër* ſoupçonne que c'eſt un putois.

Ces animaux ne peuvent ſupporter le froid; ils dorment toujours le jour & veillent pendant la nuit.

Ceux qui deſireroient de voir les figures de l'ichneumon & de l'hippopotame aux priſes avec le crocodile réunies dans une même ſculpture, peuvent aller aux Tuileries examiner la ſtatue qui repréſente le Nil ſous la figure d'un vieillard couronné de laurier, à demi-couché & appuyé ſur ſon coude, tenant une corne d'abondance: il a ſur les épaules, ſur les hanches, aux bras, aux jambes & de tous les côtés de petits garçons nus au nombre de quatorze: cette troupe d'enfans, placés ainſi, les uns plus bas, les autres plus haut, ſur le Dieu du Nil, ſont les ſymboles des différentes crues du Nil, qui ſont de quatorze coudées, & en même temps ſi avantageuſes à la grande fertilité de l'Egypte. Sur le lit de marbre de ce beau groupe copié ſur l'antique ſe voit auſſi le *lotus*, plante dont les Egyptiens font une ſorte de pain ou de galette: enfin on y voit l'*ibis*, l'*ichneumon*, le *papyrus*, &c.

ICHNEUMONES (mouches). Ce nom d'*ichneumon*, qui fut donné originairement par les Egyptiens à l'animal quadrupede que nous venons de décrire, & que ces Peuples jugerent digne de leur adoration à cauſe du ſervice qu'il leur rendoit en caſſant les œufs de crocodile, a été tranſporté par les Naturaliſtes à un genre entier de mouches vives & hardies qui ne vivent que de chaſſe, & dont pluſieurs nous rendent de très-grands ſervices, ainſi que nous aurons lieu de le voir. Ces mouches ſont armées de deux fortes dents; elles ont quatre ailes: leur ventre ne tient à la poitrine que par un filet très-fin. Elles ont d'aſſez longues antennes qu'elles

agitent continuellement; ce qui les a fait nommer aussi *mouches à antennes vibrantes :* ce caractere frappant les fait aisément distinguer des autres especes de mouches. La chasse favorite des ichneumones est celle qu'elles font aux araignées, sur lesquelles elles tombent comme des vautours.

Il seroit inutile & presqu'impossible de parcourir toutes les différentes especes de mouches ichneumones. Il suffit de savoir que leur nombre est prodigieux, qu'il y en a de toutes les grandeurs, depuis celle de la mouche demoiselle jusqu'à celle du plus petit moucheron. La plupart des mouches ichneumones ont la même forme; leur ventre est séparé de la poitrine par un filet, ainsi que nous l'avons dit. De ces mouches ichneumones, les unes n'ont point de queue apparente; d'autres en ont, & souvent de très-longues.

Ce sont les femelles des ichneumones qui sont pourvues de ces queues, qui renferment une espece d'aiguillon, ou plutôt une véritable tariere capable de pénétrer les chairs les plus compactes, & quelquefois aussi le ciment, en un mot, des corps qui ont la dureté de la pierre. Les unes portent cet instrument renfermé dans le corps, les autres le portent tout entier au dehors; ce qui fait que même quelques ichneumones femelles n'ont point ces queues apparentes.

Lorsqu'une mouche ichneumone est pressée du besoin de pondre ses œufs, elle va se poser sur une chenille ou sur un ver, dont le corps est quelquefois plus grand que le sien. L'insecte a beau s'agiter, se tourmenter, la mouche enfonce sa tariere, & coule un œuf au fond de la petite plaie qu'elle vient de faire : la chenille en reçoit de cette maniere vingt ou trente, suivant que la mouche est plus ou moins petite; car les mouches plus grosses n'en mettent qu'un ou deux, suivant la force des vers qui doivent naître de ces œufs.

D'autres mouches ichneumones se contentent de coller un ou plusieurs œufs sur le corps de la chenille; les vers ou larves sortent toujours par la pointe de l'œuf qui touche immédiatement le corps de la patiente, & s'y enfoncent. Ils y trouvent leur nourriture à l'instant de leur naissance, car ils se nourrissent du corps même de la chenille.

La structure de la tariere de ces mouches ichneumones est très-curieuse; on l'observe aisément dans les *mouches à longue tariere.* Cette queue que l'on avoit prise autrefois pour un ornement, ou comme quelque chose de propre à diriger leur vol, est composée de trois filets, dont les deux

collatéraux

collatéraux sont creusés en gouttiere, & servent d'étui pour contenir une tige ferme, solide, dentelée par le bout, le long de laquelle regne une cannelure qui est le canal par lequel l'insecte fait descendre l'œuf. Ces mouches à longues tarieres s'attachent aux endroits où elles reconnoissent les nids de *guêpes* ou d'*abeilles maçonnes*, soit qu'ils soient placés dans le bois, ou qu'ils soient construits de mortier ou de sable; elles se placent sur ces nids, & en faisant faire plusieurs demi-tours à droite & à gauche à leur tariere, qu'elles soutiennent avec leurs pattes de derriere de peur qu'elle ne rompe, elles pénetrent dans le fond du nid, & y déposent un ou plusieurs œufs, d'où doivent naître des vers qui mangeront ceux pour qui l'abeille ou la guêpe avoit pris tant de précaution, afin de les mettre à l'abri de tous ennemis.

Il y a des mouches ichneumones si petites, & qui ont une tariere si forte, qu'elles percent les œufs de papillon & y déposent leurs œufs: on voit avec surprise sortir d'un tas d'œufs de papillons une multitude de petites mouches.

La chenille qui récele dans son corps un si grand nombre d'ennemis, n'en paroît pas d'abord fort incommodée. Lorsqu'on vient à ouvrir cette chenille, on trouve toutes les parties intérieures entieres, ce qui donne lieu de penser que ces vers n'attaquent point les organes de la vie, qu'ils ne pompent que les liqueurs ou sucs nourriciers qui servent à l'entretien & à l'accroissement de la chenille, mais qu'ils les corrompent & qu'ils les empoisonnent par leur séjour. On voit avec étonnement au bout de quelques jours, auprès du cadavre de la chenille, quelquefois une vingtaine ou trentaine de petites coques de soie d'un beau jaune, ou de quelque autre couleur Ce sont les vers des ichneumones qui se sont filés ces coques pour subir leur métamorphose.

Les mouches ichneumones font quelquefois périr un très grand nombre de chenilles: on en a eu la preuve dans l'automne de l'année 1731 & le printemps de 1732. Ces années furent si favorables aux chenilles, que leur multiplication donna de justes inquiétudes. Le Public en fut alarmé, & les Magistrats y apporterent par de sages réglemens tout le remede que la prudence humaine pouvoit suggérer. Mais ce qui faisoit multiplier ainsi les chenilles, fit aussi multiplier dans la même proportion les mangeurs de chenilles. Les trois quarts & plus des chrysalides que l'on ouvroit, (car il est bon d'observer que les chenilles qui ont le corps rempli de ces œufs étrangers, subissent leur métamorphose ordinaire)

avoient toutes des vers dans le corps qui les rongeoient. Ces vers étoient nés des ichneumones, & ils firent plus de besogne que le travail des hommes pour nous délivrer de cette peste.

Il n'est pas rare de voir dans les jardins une chenille attachée sur une feuille, & auprès d'elle de petites coques de la grosseur d'un grain de froment, rondes, blanches, que l'on prendroit pour des œufs que la chenille couve; la chenille paroît pleine de vie lorsqu'on la touche, mais elle est cependant dans un état de langueur, & paroît fixée sur le lieu par les soies de la coque qu'ont filée les vers qui sont sortis de ses flancs.

Il y a une coque de vers d'ichneumons, qui est des plus curieuses; elle se trouve le plus ordinairement suspendue comme un lustre, par un fil long de trois ou quatre pouces, à quelques branches de chêne; car c'est sur cet arbre que vit la chenille dans le corps de laquelle la mouche ichneumone dépose son œuf. Cette coque est traversée par une bande blanche dans son milieu; dès qu'on la détache & qu'on la pose sur la main ou sur une table, elle saute à terre, où elle continue encore de faire plusieurs sauts qui se succedent les uns aux autres. C'est de cette espece de coque dont M. *Carré* avoit parlé dans les Mémoires de l'Académie; il en avoit vu un jour sautillant le long d'une allée, mais il n'en avoit point découvert la mécanique.

Cette coque contient un ver sauteur, qui en s'élançant l'éleve en l'air, & l'éleve quelquefois jusqu'à trois ou quatre pouces en hauteur, & autant en longueur; on peut s'en assurer aisément, en présentant une pareille coque aux rayons du soleil; elle est assez transparente pour permettre à un œil pénétrant de voir ce qui se passe au dedans.

Les pucerons, les larves de charensons, les œufs d'araignées, sont aussi quelquefois le berceau de la mouche ichneumone. On trouve très-souvent sur les feuilles de rosier des cadavres de pucerons, sans mouvement; c'est l'habitation d'un petit ver, qui, après avoir mangé les entrailles, détruit les ressorts & l'économie intérieure du puceron, se métamorphose à l'ombre de la pellicule qui l'enveloppe, s'y pratique une petite porte circulaire, & va s'élancer dans les airs. Il y a dans les bois des ichneumones qui osent attaquer les araignées, les larder avec leurs aiguillons, les déchirer à coups de dents, & venger ainsi toute la nation des mouches, d'un ennemi si redoutable. D'autres sans ailes (ce sont des femelles) déposent leurs œufs dans les nids d'araignées, peut-être l'ich-

neumone du Bédéguar, ou *éponge du rosier*, ne s'y établit-elle que parce qu'elle y trouve d'autres insectes qui lui servent de pâture. On pourroit appeller la famille des mouches ichneumones, un *petit peuple de caraïbes*.

Il y a de certains petits ichneumons qui se distinguent de tous les autres insectes, par les préludes amoureux qui précedent leur accouplement. Dans les tendres momens qui invitent à perpétuer l'espece, les mâles préviennent leurs femelles par des empressemens & des signes redoublés & très-expressifs de l'amour le plus vif; ils donneroient des leçons aux amans les plus galans & les plus passionnés. A l'égard de l'ichneumon de Laponie, *voyez* Urocere.

ICHTYOCOLLE, *icthyocolla*. En examinant le véritable caractere qui sert à distinguer la colle de poisson proprement dite, on le trouve dans son tissu composé de fibres continues, pliantes, coriaces, tenaces & réunies en masses cordonnées, qui se laissent battre à coups de marteau & couper par le ciseau ou par le couteau; au contraire le caractere de la *colle-forte*, *tauro-colla*, est d'être fragile, de se séparer en petits éclats, & de ressembler à l'endroit de la fracture à des morceaux de verre cassés.

Nous étions dans l'erreur quand nous avons dit à l'article *Esturgeon*, *Tome II*, d'après tous les Ecrivains, que la colle de poisson se tiroit des différentes parties de ce poisson, par dissolution, ébullition, &c. M. *Chevalier*, membre de la Société Royale de Londres, nous apprend qu'il n'est pas nécessaire d'une chaleur artificielle pour faire l'*issinglass* ou colle de poisson; il faut même prendre garde à ne pas dissoudre cette matiere, car sa conformation fibreuse seroit détruite par cette opération, & la masse acquerroit les caracteres & les propriétés de la colle-forte. Au lieu de clarifier, épurer la drêche ou biere, comme elle fait dans son état fibreux, elle formeroit une liqueur mucilagineuse, qui la rendroit épaisse & louche. La propriété dépurative de la véritable ichtyocolle dépend principalement d'une division fine & mécanique de ses parties & non d'une dissolution; l'*issin-glass* ou *ichtyocolle* n'est autre chose que certaines parties membraneuses du poisson, dépouillées de leur mucosité naturelle, roulées, tordues dans les formes qu'on lui connoît, & séchées à l'air. La tunique intérieure des vessies aériennes d'esturgeons, des poissons d'eau douce, sont les plus recherchées, parce que suivant M.

Chevalier, ce ſont les ſubſtances les plus délicates, les plus flexibles & les plus tranſparentes, celles en un mot qui produiſent les plus fines eſpeces d'*iſſin-glaſs :* celles qu'on appelle *colle de poiſſon ordinaire*, ſe retirent des entrailles & probablement du péritoine de ces poiſſons : le *beluga* ſi commun dans toutes les rivieres de Moſcovie, en fournit une grande quantité, ainſi que des poiſſons de la mer Caſpienne & dans pluſieurs cantons au-delà d'Aſtracan, dans le *Wolga*, l'*Yak*, le *Don*, & même juſques dans la *Sibérie*, où on les connoît ſous le nom de *kle* ou *kla*. On ne doit employer les veſſies aériennes que retirées du poiſſon encore frais : on les ouvre pour les dépouiller par le lavage dans de l'eau de chaux très-légere, de toute la matiere gluante qui les enduit : on en retire auſſi entiérement la fine membrane qui les recouvre, puis on les expoſe à l'air pour y ſécher peu à peu. Alors on les moule de l'épaiſſeur du doigt & de la longueur requiſe. Dans le commerce la membrane fine dont nous venons de parler ſe met pour l'ordinaire au centre du rouleau ; le reſte s'applique autour de celle-ci alternativement ; l'on plie en forme de cœur à angles obtus ce rouleau ; on rapproche les deux bouts & on les aſſujettit l'un contre l'autre au moyen d'une petite cheville de bois qui empêche les feuillets de ſe déſunir ; enfin on ſuſpend ces rouleaux cordiformes à l'air pour les faire ſécher. C'eſt ainſi que l'on prépare ces petits rouleaux ; ces formes particulieres ont été originairement adoptées à deſſein de maſquer la vraie matiere de la colle de poiſſon. Quand on veut faire de plus gros & plus grands rouleaux, on prend de grandes véſicules que l'ouvrier alonge encore à volonté, en ajoutant enſemble pluſieurs morceaux de véſicules. On met enſemble un grand nombre de ces pieces deſſéchées en les enfilant avec une ficelle qu'on paſſe par les trous des chevilles, & on vend & tranſporte ces rouleaux ainſi diſpoſés en chapelet. L'on voit quelquefois une eſpece de colle de poiſſon nommée *livre*, parce qu'elle reſſemble à l'extérieur à la couverture d'un livre : elle eſt faite de membranes groſſieres & difficiles à manier. L'eſpece de colle de poiſſon appellée *gâteau* eſt faite des débris de celle en gros cordons, & pour leur donner cette forme de gâteau, on eſt obligé d'y joindre un peu d'eau qu'on fait chauffer ſuffiſamment dans un vaſe de métal fort plat, alors tous les débris ſe réuniſſent en ſe deſſéchant ; mais ce gâteau ne peut ſervir de dépuratif, il a ſubi une eſpece de diſſolution. On ne peut guere faire avec profit la belle colle de poiſſon qu'en été ; la gelée lui fait prendre une couleur déſagréable, diminue ſon

poids, & altere ses principes gélatineux. Quand on fait usage de la colle de poisson pour clarifier des vins, les coller, on doit prendre garde qu'il n'y ait des dépouilles d'insectes qui pourroient gâter le vin.

ICHTYODONTES. *Voyez* GLOSSOPETRES.

ICHTYOLITHES. Nom qu'on donne à des poissons pétrifiés, qu'on trouve assez fréquemment dans les carrieres d'ardoises ou de pierres feuilletées grises & calcaires, & même dans le gypse. Quelquefois ces poissons sont en relief, adhérens à la pierre : d'autres fois la pierre se sépare, & on voit le relief d'un côté & l'empreinte de l'autre : souvent aussi on n'a que l'empreinte que le poisson a laissée avant que d'être détruit. On a outre cela des parties de poissons très-reconnoissables, des têtes, des ouies, des nageoires, des queues, des arêtes, des squelettes, des vertebres, des dents & des mâchoires. Il n'y a point de Cabinet de fossiles où l'on ne montre de ces poissons, ou quelques-unes de leurs parties, & souvent même minéralisées. Le mont Bolca, près de Véronne, fournit un grand nombre de pierres chargées d'empreintes de poissons ; on en trouve aussi en Allemagne dans le voisinage d'Eisleben, de Pappenheim, de Mansfeld, d'Osterode, ainsi que dans le Duché des Deux-Ponts & en Suisse.

On donne le nom d'*ichtyomorphes* ou d'*ichtyotypolites* aux pierres qui portent & offrent les empreintes de poissons : elles sont plus communes que les ichtyolites en relief, & souvent minéralisées par la pyrite. On donne le nom d'*ichtyospondiles* aux vertebres des poissons, & celui de *glossopetres* à leurs dents.

ICHTYOPHAGES. On donne ce nom aux animaux qui ne vivent que de poissons ; de même qu'on nomme *sarcophages* ceux qui ne vivent que de chair.

ICHTYPÉRIE, *ichtyperia. Hill* a donné ce nom aux palais osseux des poissons, qu'on trouve fréquemment fossiles, à une grande profondeur en terre & presque toujours ensevelis dans des lits pierreux. Ce sont les *siliquastra* de *Lhuyd* qui les a nommés ainsi, à cause de leur ressemblance dans cet état à des siliques ou gousses de végétaux. Les ichtypéries varient beaucoup de figures, de couleurs, & de dureté. L'Angleterre abonde plus qu'aucun pays en ce genre da fossiles.

ICICARIBA. *Voyez à l'article* RÉSINE ÉLÉMI.

IDOLE DES MAURES. Nom que les Hollandois ont donné à un poisson que les Maures ont en si grande vénération, que quand ils en

prennent dans leurs filets ils le rejettent à la mer. Les Chrétiens qui vivent parmi les Maures n'ont pas pour ce poiſſon le même reſpect, puiſqu'ils en mangent en bonne quantité. Ce poiſſon a une eſpece de dard ſur le dos : il a le grouin d'un cochon, & des dents dans la gueule.

JEAN-LE-BLANC, *ilianaria*. Quoique cet oiſeau paroiſſe tenir quelque choſe des aigles, du pigargue & du balbuzard, il n'en eſt pas moins, dit M. *de Buffon*, d'une eſpece particuliere, & très différente des unes & des autres; il tient auſſi de la buſe par la diſpoſition des couleurs du plumage, & par un caractere frappant : dans de certaines attitudes & vu de face, il reſſemble à l'aigle; vu de côté & dans d'autres attitudes, il reſſemble à la buſe. Il eſt ſingulier que cette ambiguité de figure réponde à l'ambiguité de ſon naturel, qui tient en effet de celui de l'aigle & de celui de la buſe; en ſorte qu'on doit à certains égards regarder le jean-le-blanc comme formant la nuance intermédiaire entre ces deux genres d'oiſeaux. La longueur depuis le bout du bec juſqu'à l'extrémité des ongles, eſt d'un pied huit pouces. Son bec peut avoir dix-ſept lignes de longueur, ſa queue dix pouces, ſes ailes cinq pieds un pouce d'envergure; ſa tête, le deſſus de ſon cou, ſon dos, ſon croupion, ſont d'un brun cendré : toutes les plumes qui recouvrent ces parties ſont blanches à leur origine, mais brunes dans tout le reſte; la gorge, la poitrine, le ventre & les côtés ſont blancs, variés de taches longues & de couleur d'un brun roux; la membrane qui recouvre la baſe du bec eſt d'un bleu ſale; l'iris des yeux d'un beau jaune-citron; les pieds couleur de chair livide dans la jeuneſſe, & jaunes lorſque l'oiſeau eſt plus âgé. Cet oiſeau voit très-clair pendant le jour, & ne paroît pas craindre la forte lumiere; on le voit même tourner ſes yeux du côté du plus grand jour, & même vis à-vis le ſoleil. Lorſque cet oiſeau, que M. *de Buffon* a élevé chez lui, vouloit boire, il commençoit par regarder fixement & long-temps, comme pour s'aſſurer s'il étoit ſeul; alors il s'approchoit du vaſe où on lui avoit mis de l'eau, il regardoit encore autour de lui; enfin après bien des héſitations, il plongeoit ſon bec juſqu'aux yeux, & à pluſieurs repriſes, dans l'eau : il y a apparence que les autres oiſeaux de proie ſe cachent de même pour boire : cela vient vraiſemblablement de ce que ces oiſeaux ne peuvent prendre de liquide qu'en enfonçant leur tête juſqu'au-delà de l'ouverture du bec & juſqu'aux yeux, ce qu'ils ne font jamais, tant qu'ils ont quelque raiſon de crainte. Le jean-le-blanc, que M. *de Buffon* a élevé, ne mon-

troit de défiance que sur cela seul ; car pour tout le reste il paroissoit indifférent & même assez stupide Il n'étoit point méchant, & se laissoit toucher sans s'irriter ; il avoit même une petite expression de contentement, *cô--cô*, lorsqu'on lui donnoit à manger, mais il n'a pas paru s'attacher à personne de préférence. Cet oiseau est très-commun en France, & est redouté des paysans, par les dommages qu'il leur cause : il mange leur volaille encore plus hardiment que le milan. A le voir voler on le prendroit pour un héron : il bat des ailes, & ne s'éleve pas aussi haut que la plupart des oiseaux de proie. Soir & matin il vole contre terre dans les basse-cours, le long des bois & aux bords des forêts, en cherchant la volaille, les perdrix, les jeunes lapins & les petits oiseaux. *Voyez à l'article* Aigle.

JEK ou JEREPOMONGA. C'est un serpent aquatique du Bresil, qui se tient souvent dans l'eau sans faire aucun mouvement. Il suinte de son corps une substance si visqueuse, que tous les animaux qui touchent sa peau s'y collent de maniere qu'on a peine à les en arracher ; ainsi il en fait aisément sa proie. *Ruisch* dit que ce serpent sort quelquefois de l'eau pour se mettre sur le rivage, où il s'entortille ; & que si quelqu'un alors y porte la main pour le prendre, elle s'y attache ; & s'il en approche l'autre main, croyant s'en débarrasser, elle y demeure pareillement attachée : aussitôt ce serpent s'étend de sa longueur, & retournant dans la mer, emporte avec lui sa prise & en fait sa pâture. C'est ainsi que la frayeur ôte les forces.

JEKKO ou GEKKO. Espece de lézard de l'île de Ceylan. Le jekko a les pieds plus élevés & la queue plus courte que la salamandre ordinaire. Il a cinq doigts à chaque pied : il est couvert de petites écailles : quelquefois sa queue est ronde & par anneaux. Il y a encore le *jekko étoilé*, qui est une espece de salamandre aquatique de l'Arabie, ou la salamandre cordyle d'Egypte.

JEREPOMONGA. *Voyez* Jek.

JET ou CANNE A MAIN. *Voyez à l'article* Rotin.

JET-D'EAU MARIN. C'est une production singuliere du Cap de Bonne-Espérance, &c. qu'on prendroit d'abord pour une éponge ou pour une masse de mousse. Elle tient assez fort aux rochers pour résister aux vents & aux vagues : sa couleur est verdâtre. Ce jet d'eau marin distille de lui-même une humeur aqueuse. Ce qui nous le fait regarder comme un zoophyte, c'est que dans l'intérieur il renferme une substance charnue

informe, qu'on prendroit pour un géſier : on ne lui découvre aucun ſigne de vie animale ; mais pour peu qu'on le touche, il pouſſe par deux ou trois petits trous d'aſſez beaux jets-d'eau, & recommence autant de fois qu'on y porte la main, juſqu'à ce que ſon réſervoir ſoit entiérement épuiſé. Tout ceci indique que c'eſt une eſpece d'holoturie ou un zoophyte.

JETONS D'ABEILLES. *Voyez à l'article* Abeille.

JEVRASCHKA. Petite marmote de Jakusk en Sibérie. *Voyez* Marmote.

JEUX DE LA NATURE, *luſus Naturæ.* Les Lithologiſtes donnent ce nom à des pierres que l'on tire du ſein de la terre, & qui ont différentes configurations aſſez relatives aux productions organiſées des autres regnes de la Nature.

On peut diſtinguer deux genres de *pierres figurées :* il y en a qui ne doivent leur figure qu'à de purs effets du haſard : c'eſt ce qu'on appelle proprement *jeux de la Nature* ou *du haſard.* Des circonſtances tout-à-fait naturelles, & qui ont pu varier à l'infini, paroiſſent avoir concouru pour faire prendre à la pierre molle, dans ſon origine, des figures ſingulieres, parfaitement étrangeres au regne minéral, & qui ſe ſont conſervées même après que la pierre a acquis un certain degré de dureté. Ces pierres figurées ſont en très-grand nombre. La Nature, en les formant, a agi ſans s'aſſujettir à aucunes regles. La figure qu'on y remarque n'eſt donc que la ſuite de purs accidens, & n'eſt point ſoumiſe aux lois d'un modele : mais il faut convenir ici que ſouvent l'œil préoccupé d'un Curieux qui forme un cabinet, ou d'un Naturaliſte enthouſiaſte, croit y appercevoir & remarquer des choſes qu'on n'y trouveroit peut-être pas en les examinant ſans préjugés, ſans complaiſance & de ſang froid. On peut regarder comme des *pierres figurées* de cette premiere eſpece les marbres de Florence, ſur leſquels on croit voir des ruines de villes & de châteaux ; les cailloux d'Egypte qui préſentent en apparence des payſages, des grottes ; les priapolites, &c. On pourroit placer ici le *gamites* ou *pierre de mariage* de *Pline*, où l'on voyoit deux mains qui ſe joignoient ; les *dendrites* ou *pierres herboriſées ;* quelques pierres qui reſſemblent à des fruits, à des os, ou qui portent l'image de quelques autres ſubſtances végétales ou animales. La plupart de ces jeux de la Nature n'ont qu'une reſſemblance imparfaite, & le plus ſouvent arbitraire avec les objets auxquels on les compare.

Il y a des pierres figurées qui tirent leur origine de corps étrangers au regne minéral, lesquels ont servi comme de moule à une matiere pierreuse encore molle Celle-ci en a pris & conservé l'empreinte intérieure à mesure qu'elle s'est durcie : souvent le moule s'est détruit par le temps. Dans ce cas il n'a resté du corps qui a servi de moule que la figure. On doit ranger dans cette seconde espece un grand nombre de pierres qui ressemblent à des coquilles, des madrépores, du bois, des poissons, &c. ou qui portent l'empreinte de ces substances ; empreinte qu'il ne faut pas confondre avec les *fossiles* proprement dits.

Il y a aussi des *pierres figurées* qui représentent des choses artificielles comme si elles avoient été jetées en moule ou travaillées par un Sculpteur. Celles-ci ne doivent quelquefois cette configuration extraordinaire qu'à certaines especes de madrépores qui, comme l'on sait, ont des formes bizarres & variées à l'infini : communément elles n'ont point de type dans la nature, & elles ne sont redevables qu'à l'art des hommes de la figure qu'on y remarque. Ainsi l'art vient souvent au secours pour abuser les Curieux. Il est parlé d'une pierre où l'on voyoit, ou du moins on croyoit voir, une Religieuse ayant une mitre sur la tête, vêtue des ornemens pontificaux, & portant un enfant dans ses bras..... On a observé que la plupart des pierres figurées se trouvent dans des lits de marne. *Voyez à l'article* JEUX DE LA NATURE, *pag.* 541, *vol. II de notre Minéralogie. Voyez aussi les mots* LITHOMORPHITES, LITHOGLIPHITES, PIERRE DE CROIX, GÉODES, PRIAPOLITES, DENDRITES, EMPREINTES, PIERRES FIGURÉES FOSSILES, PÉTRIFICATIONS *& l'article* STALACTITES *dans ce Dictionnaire.* On peut encore comprendre sous le nom de *jeux de la Nature* les monstruosités dans quelques individus du regne animal & du regne végétal. *Voyez* MONSTRE.

IF ou YF, *taxus*. Arbre fort connu qui ressemble au sapin & à la pesse, & qui croît aux lieux montagneux, pierreux & escarpés, aux pays chauds, comme en Languedoc, en Provence & en Italie : on le rencontre aussi en Suisse, en Angleterre & en d'autres pays, dans les montagnes & forêts ombrageuses. Sa racine est grosse, dure & profonde : elle pousse un tronc élevé qui forme un arbre toujours vert. Cette tige principale acquiert souvent une grosseur très-considérable. *Ray* cite deux ifs très-âgés, dont l'un avoit plus de trente pieds de tour, & l'autre cinquante-neuf pieds de circonférence au tronc, c'est-à-dire vingt pieds de diametre. Le bois

de l'if eſt fort dur, rougeâtre, veiné, incorruptible, propre à faire des cannes, des tables, des taſſes, & pluſieurs autres meubles. Ses feuilles ſont ſemblables à celles du ſapin, mais plus foibles, plus pointues & diſpoſées comme les dents d'un peigne, luiſantes en deſſus, d'un vert noirâtre, d'un goût un peu amer. Les fleurs mâles qui paroiſſent au printems ſont des chatons d'un vert pâle, compoſés d'un pivot garni à ſa baſe de trois ou quatre petites feuilles en écaille, & terminé par un bouton d'où partent quelques étamines, dont les ſommets ſont remplis d'une pouſſiere très-fine, taillés en champignon, & recoupés en quatre ou cinq crenelures: ces chatons ne laiſſent aucune graine après eux. Les fruits naiſſent ſur le même pied, mais dans des endroits ſéparés; (ſur des pieds différens, ſelon MM. *Haller* & *Linnæus:*) ces fruits qui mûriſſent en automne, ſont des baies molles, rougeâtres, pleines de ſuc, creuſées ſur le devant en grelot, d'une belle couleur d'écarlate, qui ne renferment qu'une ſemence ovale dont l'écorce eſt dure, brunâtre, & contient une moelle d'un goût aſſez agréable, mais foible & tirant ſur l'amertume.

On ne connoît qu'une eſpece d'if, mais qui donne une variété, à feuilles panachées. L'if vient de marcote ou mieux encore de graine, mais elle reſte plus d'un an en terre ſans lever. *Geſner* dit qu'il reprend aiſément ſi on le tranſplante tout petit, & il dure plus d'un ſiecle. L'if eſt peut-être de tous les arbres celui qui ſouffre la taille avec le moins d'inconvénient, & qui conſerve le mieux la forme qu'on veut lui donner: on lui voit prendre ſous les ciſeaux du Jardinier des figures rondes, coniques, ſpirales, en vaſe. On le met dans les plates-bandes des grands jardins, pour en interrompre l'uniformité: on le place auſſi dans les ſalles de verdures & autres pieces de décoration; mais le meilleur uſage que l'on puiſſe faire de cet arbre, c'eſt d'en former des banquettes, des haies de clôture, & ſur-tout de hautes paliſſades, qui deviennent bientôt d'une force impénétrable. Le mois de Juillet eſt le temps le plus propre pour la taille de cet arbre. Les grands ifs ne ſont plus de mode qu'entre les arbres des grandes allées ou dans les parcs: on les réduit en pyramides de trois ou quatre pieds de haut pour les parterres. Ces pyramides faiſoient autrefois un des principaux ornemens des vaſtes jardins: le Jardin Royal de Kenſington près de Londres, en fournit un exemple.

Les arcs les plus eſtimés chez les Anciens étoient faits de bois d'if; & encore aujourd'hui nos Menuiſiers & nos Tourneurs en font grand cas. *Evelyn* dit que ce bois ne le cede à aucun autre en bonté pour faire des

dents de roues de moulin, des essieux de charrettes & même des instrumens de musique. Les Allemands en décorent leurs étuves.

Dioscoride, *Galien* & *Pline*, suivis de toute l'antiquité, ont regardé l'if comme un poison. *Jules-César*, dans le *VI Livre de ses Commentaires*, dit que Cativulcus, roi des Eburoniens, s'empoisonna avec le suc d'if. *Mathiole* & *J. Bauhin* rapportent nombre d'expériences qui confirment ses mauvaises qualités. Le P. *Schoot*, Jésuite, assure que si l'on jette de l'if dans de l'eau dormante, les poissons en deviennent tout étourdis; de sorte qu'on peut les prendre avec la main. *J. Bauhin* a également observé cette vertu narcotique sur les bestiaux. *Ray* semble confirmer cette expérience, en parlant d'un if fort touffu qu'on cultivoit dans le jardin de Pise. Il dit que les Jardiniers qui avoient soin de tondre cet arbre, ne pouvoient rester plus de demi-heure à faire ce travail, sans ressentir une violente douleur de tête qui les empêchoit de continuer leur ouvrage. On lit dans les affiches de 1754, que vers la fin de l'année 1753 plusieurs chevaux étoient entrés dans un verger voisin de la ville de Bois-le-Duc en Hollande, qu'ils y mangerent des branches d'if, & quatre heures après, sans aucun autre symptome que des convulsions qui durerent une ou deux minutes; ils tomberent l'un après l'autre. Jusqu'ici tout paroît concourir à ranger l'if dans la classe des poisons.

Cependant, si on écoute *Lobel* & *Camerarius*, & encore plus l'expérience, on reconnoîtra bientôt que cet arbre n'est pas dangereux dans tous les pays. *Lobel* rapporte qu'en Angleterre les enfans mangent impunément tous les jours des fruits de l'if, & que ces mêmes fruits servent de nourriture aux pourceaux. Le Botaniste Anglois *Gerard* dit en avoir mangé avec plusieurs personnes, sans qu'il en ait ressentit aucun trouble, & qu'il a dormi souvent à l'ombre de cet arbre sans mal de tête & sans aucun accident: on voit tous les jours des enfans manger des baies d'if au Jardin Royal des Plantes de Paris & dans celui des Tuileries, sans qu'il en résulte aucune incommodité.

Tant de faits si contraires nous portent à croire que le fruit de cet arbre n'a aucune qualité venimeuse par lui-même; & que s'il est dangereux dans d'autres pays, on doit l'attribuer au climat qui lui donne cette mauvaise qualité. Les qualités des plantes varient suivant les climats: on en a des exemples sensibles dans le napel & la ciguë; l'if peut être dans le même cas. Il paroît constant que les rameaux qui contiennent en même-temps le bois, la feuille & la fleur, sont d'un usage très-dangereux; il

y a ſur cela un exemple assez intéressant : il y a quelques années qu'un particulier ayant attaché ſon âne dans une arriere-cour du château du Jardin du Roi où il y avoit une paliſſade d'ifs, l'animal preſſé de la faim, brouta des rameaux d'ifs qui étoient à ſa portée, & lorſque le maître vint pour prendre ſon âne & le conduire à l'écurie, il le vit tomber par terre & mourir ſubitement tout enflé, malgré le ſecours d'un Maréchal qui fut appellé ſur le champ, & qui reconnut par quantité d'indices, que l'animal avoit mangé quelque choſe de venimeux.

IGNAME ou INHAME ou INIANS. Eſpece de plante de Nigritie, dont les Negres & quelques Sauvages de l'Amérique, où il s'en trouve auſſi, ſe nourriſſent de la racine.

L'igname eſt regardé à la Guiane comme une liane. Sa racine eſt longue d'un pied & demi dans les bonnes terres : elle ſe plante en Décembre ; on peut ſix mois après l'arracher : on connoît ſa maturité lorſque les feuilles ſe flétriſſent ; on la coupe en morceaux ; on la mange rôtie ſous la braiſe, ou bien quand elle eſt d'une groſſeur moyenne, on la fait bouillir entiere avec le bœuf ſalé : elle ſert quelquefois de pain : on en fait auſſi des bouillies agréables. Les Negres en font du *langou* & du pain. *Maiſ. Ruſt. de Cayenne.* L'igname eſt une plante rampante, garnie de filamens, qui prennent racines & qui ſont très-propres à la multiplier : ſa tige eſt carrée & à-peu-près de la groſſeur du petit doigt : ſes feuilles ſont en cœur, d'un vert pâle, & grandes comme celles de la bardane : ſes fleurs ſont en forme de cloche & diſpoſées en épis ; il leur ſuccede des ſiliques garnies de petites graines noires. L'igname vient plus communément de bouture ; on emploie à cet effet la tête du fruit & une partie de la tige qui le porte.

IGNARUCU, eſt un animal amphibie qui ſe trouve quelquefois au Breſil, & communément dans les rivieres de Saint-François & de Paraqua. Cet animal, qui eſt ennemi de l'homme, a la forme d'un crocodile : il vit dans l'eau, & peut auſſi ſe retirer ſur terre dans les buiſſons, il grimpe même ſur les arbres. Il eſt d'une couleur noirâtre : ſon corps eſt uni & tacheté comme la peu d'un ſerpent. L'ouverture de ſa gueule eſt grande ; ſes dents ſont d'une médiocre grandeur & menues ; ſes ongles ſont étroits & arquées, mais trop foibles pour faire du mal : ſes œufs, qu'il fait en grandes quantité, ſont d'un fort bon goût ; ſa chair eſt très-douce, & paſſe pour un mets délicieux en Amérique. Les Eſpagnols qui en avoient horreur, & qui n'en mangeoient point autrefois, ont appris des Améri-

cains le cas qu'il en faut faire ; auſſi en font-ils uſage aujourd'hui. L'ignarucu peut vivre dix jours, & même quelquefois vingt, ſans boire ni manger.

IGUANE. *Voyez* LEGUANA.

ILE ou ISLE, *inſula.* nom donné à une portion de terre environnée d'une mer, d'une riviere, d'un fleuve, d'un lac, d'un étang, mais qui s'éleve au-deſſus des flots. Le plus grand nombre des îles de la mer ſe trouvent entre les Tropiques. Les îles ne ſont en général que les ſommets les plus élevés des chaînes montueuſes, qui ſillonnent par diverſes ramifications la partie du globe que la mer recouvre. Les parties de la continuation de ces chaînes marines, forment des bas-fonds, des écueils & des rochers à fleur d'eau : en ſorte que ces terres plus ou moins proéminentes nous tracent ſenſiblement la route que ſuivent ces chaînes de montagnes ſous-marines. On pourroit inférer de ceci que les détroits ne ſont que l'abaiſſement naturel ou bien la rupture forcée des montagnes qui forment les promontoires. Ce qui tend à le confirmer, c'eſt que les détroits ſont les endroits où la mer a le moins de profondeur ; on y trouve une éminence continuée d'un bord à l'autre ; & les deux baſſins que ce détroit réunit, augmentent en profondeur par une progreſſion conſtante : ce qu'on peut voir dans le pas de Calais & dans le détroit de Gibraltar. *Voyez* DÉTROIT, MONTAGNE & *l'article* TERRE. Il eſt digne de remarque que les nouvelles îles ne paroiſſent jamais qu'auprès des anciennes, & l'on n'a point d'exemple qu'il s'en ſoit élevé dans les hautes mers. Les grands amas d'îles qui préſentent une multitude de pointes peu éloignées les unes des autres, ſont voiſins des continens, & ſur-tout dans de grandes anſes formées par la mer. Les îles ſolitaires ſont au milieu de l'Océan & en petit nombre. Les îles flottantes que l'on voit dans la partie ſupérieure de la mer Adriatique, ſe forment des racines de roſeaux arrachées, chariées, & qui ſe ſont entrelacées. La plupart des îlots qui ſe forment tous les jours près la terre ferme, proviennent des dépôts de limon, de ſable & de terre, que les eaux des fleuves & de la mer entraînent & tranſportent à différens endroits, notamment à l'embouchure des rivieres où il ſe forme des bancs de ſable aſſez conſidérables pour former des îles d'une grandeur médiocre. La mer en ſe retirant & s'éloignant des côtes laiſſe à découvert les parties les plus élevées du fond, de même en s'étendant ſur certaines plages elle ne couvre pas les parties les plus élevées ; dans l'un & l'autre cas, ceci forme encore autant d'îles

nouvelles & petites. Voici la citation des îles les plus fameuses & les plus considérables ; savoir en Europe, la Grande Bretagne, l'Irlande, la Zélande, l'Islande, la nouvelle Zemble, la Sardaigne, la Sicile, Candie, Majorque, Malthe : en Afrique, les Canaries, le Cap Vert, Madagascar, Ste. Hélene, l'Ascension, l'île Bourbon, Zoccotora, &c. en Asie, Manille ou Luçon, Niphon, Borneo, Sumatra, Java, Ceylan, Mindanao, Celebes, Gilolo, Timor, Amboine, Céram & Jedso : en Amérique, Terre Neuve, la Terre de Feu, Cuba, St. Domingue, la Jamaïque, les Açores, la Guadeloupe, la Barbade, Curaçao, Porto-Rico, Chiloë. Dans les pays où les pluies sont très-fréquentes & très-abondantes, à la Martinique, par exemple, où l'on compte plus de quarante rivieres presque toutes navigables, on y voit une multitude d'îlots, dont les uns ont été formés lentement par de pareils dépôts, les autres sont la suite & l'effet subit des tremblemens de terre. Toutes les îles de la Martinique éprouverent ce désastre en 1727.

IMBRICATA, est un coquillage bivalve du genre des *cœurs*. Voyez Faitiere.

IMBRIM, est un oiseau des parages de l'île de Feroë, & qui ne sort jamais de l'eau, disent les Actes de Copenhague, (ann, 1671 & 1672, Obs. 49.) parce que ses aîles sont trop petites pour voler, & ses pieds trop foibles & trop en arriere pour soutenir le poids de son corps. Les gens du pays croient que c'est une espece d'alcyon, nommé vulgairement *Jis fugl;* mais l'imbrim est plus gros, il excede même la grosseur d'une oie ; son plumage est gris, à l'exception d'un cercle blanc au cou. On a encore remarqué qu'il a sous chaque aile un creux capable de contenir un œuf ; l'on prétend qu'il y tient ses œufs cachés & qu'il les couve ainsi. Cet oiseau ne fait jamais plus de deux petits. On ne voit guere ces oiseaux sur les côtes qu'à l'approche d'une tempête : leurs cris font connoître aux habitans l'endroit où ils sont. On amorce les jeunes imbrims en leur présentant des morceaux de linge blanc pour les attirer à la portée du fusil ; mais les vieux ne sont pas la dupe de cette ruse.

IMMA ; espece d'ochre rouge, ferrugineuse, dont les Teinturiers & les Peintres se servent en Perse. Dans tous les pays les femmes se contentent rarement des attraits que leur a donné la Nature pour plaire. En Perse elles rehaussent la couleur de leur teint avec ce rouge minéral. Cette terre se tire particuliérement de la montagne de Chiampa près de Bander-Abassi.

IMMORTELLE, *elichryſum.* C'eſt une plante qui s'éleve à la hauteur d'un pied, dont les tiges ſont très-dures, lanugineuſes, garnies de feuilles étroites, velues & blanchâtres. Les fleurs naiſſent aux ſommités des tiges, ramaſſées en maniere de tête, compoſées de pluſieurs fleurons réguliers, ſoutenus par des calices écailleux fort ſecs : il y en a de jaunes, de blanches & de rouges ; c'eſt de la différence de ces couleurs qu'on l'a nommée quelquefois *amaranthe jaune* ou *bouton d'or*, *éternelle* ou *bouton blanc*, &c. Cette fleur eſt nommée avec raiſon *immortelle ;* car cueillie à temps ſur ſa tige, elle ſe conſerve pluſieurs années ſans ſe flétrir ni s'altérer ; effet qu'il faut attribuer à ce que les pétales des fleurs ſont dans un état de ſiccité, ſemblable à celui que l'on procure à d'autres fleurs en les faiſant deſſécher dans un bain de ſable chaud, afin de les conſerver. *Voyez* FLEURS.

L'immortelle croît naturellement aux lieux ſecs, ſablonneux & arides des pays chauds, en Eſpagne, en Portugal, en Italie, en Languedoc, à Montpellier, en Provence : elle fleurit en Septembre. On ne la cultive dans nos jardins que pour la fleur qui eſt d'une grande beauté, d'une odeur forte & agréable : les Dames la mettent pour ſe parer dans leurs cheveux. La graine qui ſuccede à chaque fleuron eſt pareillement odorante, oblongue, fauve & garnie d'une aigrette ; ſa racine eſt ſimple, bien nourrie, ligneuſe, ayant une odeur approchante de celle de la gomme élémi. Cette plante eſt apéritive, vulnéraire & hyſtérique. On replante l'immortelle en Septembre, comme beaucoup d'autres fleurs. Selon M. *Adanſon*, les *xeranthema* ou *immortelles à fleurs rougeâtres & blanchâtres*, ne different des chardons qu'en ce que l'enveloppe commune de leurs fleurs & de leurs feuilles eſt ſans épines.

IMPANGUEZZE. *Voyez* EMPAKASSE.

IMPÉRATOIRE ou BENJOIN FRANÇOIS, *imperatoria major ;* eſt une plante qui ſe plaît dans les Alpes, les Pyrénées & ſur le Mont d'Or. Sa racine qui eſt fameuſe en Médecine, ſerpente obliquement ; elle eſt de la groſſeur du pouce, & très-garnie de fibres, genouillée, brune en dehors, blanche en dedans, d'un goût très-âcre, aromatique, un peu amer, qui pique fortement la langue, & qui échauffe toute la bouche. Les feuilles ſont compoſées de trois côtes, arrondies, vertes, grandes, partagées en trois & découpées à leurs bords. La tige s'éleve à la hauteur de deux pieds : elle eſt cannelée, creuſe, & porte des fleurs en roſe, diſpoſées en paraſol : les ſubdiviſions de l'ombelle ou les ombelles partiales

ſont garnies, dit M. *Deleuze*, d'une fraiſe de feuilles très-étroites de même longueur que les rayons : aux fleurs ſuccedent des fruits formés de deux graines applaties, preſque ovales, un peu rayées & bordées d'une aile très-mince.

L'*impératoire* qu'on cultive dans les jardins a moins de force que celle des montagnes. Lorſqu'on fait une inciſion dans la racine, dans les feuilles & la tige de l'impératoire, il en découle une liqueur huileuſe d'un goût auſſi âcre que le lait du tithymale.

La racine & la graine donnent dans la diſtillation beaucoup d'huile eſſentielle, qui ſurpaſſe, par ſon odeur & par ſes vertus, celle de l'angélique. La racine eſt ſudorifique, diſſipe les vents de l'eſtomac, des inteſtins & de la matrice. *Hoffmann* la vante comme un remede divin pour rétablir les regles des femmes, & pour guérir la ſtérilité ou la froideur des hommes : elle aide la digeſtion & facilite la reſpiration ; mais ſon principal uſage eſt dans les maladies qui viennent de poiſon coagulant & dans les coups d'inſtrumens empoiſonnés, même dans les vertiges qui menacent d'apoplexie : cette racine entre dans l'orviétan & la thériaque.

IMPITOYABLE ou MANGE ROSE. C'eſt une larve tellement pernicieuſe aux jeunes & tendres boutons de roſe, qu'elle conſume en peu de temps le cœur des roſes & toute la ſubſtance, de façon que ces fleurs n'arrivent jamais à leur perfection quand elles ont été une fois attaquées par ces ſortes d'inſectes.

IMPOSTEUR. Ce nom a été donné par les Indiens à un poiſſon qui reſſemble à la carpe par la forme de ſa tête, & dont la langue faite en forme de dard, s'alonge à la volonté de l'animal. Il la fait ſortir lorſque la fin le preſſe, & il s'en ſert pour attraper les petits poiſſons : il en avale juſqu'à douze à la fois ; enſuite il retire ce long aiguillon, & nage tranquillement la bouche fermée, juſqu'à ce qu'un nouveau beſoin & l'ocaſion demandent qu'il en faſſe uſage. Les Voyageurs diſent que les Indiens font grand cas de ce poiſſon, & que ſa chair eſt un mets délicieux. *Voyez* RUISCH, *de Piſc. T.* 11.

INCRUSTATIONS, *incruſtata.* Nom qu'on donne à une croûte ou enveloppe comme criſtalliſée, plus ou moins compacte & dure, qui ſe forme peu à-peu en maniere de dépôt autour des corps qui ont ſéjourné pendant quelque temps dans de certaines eaux, leſquelles tiennent en diſſolution des molécules terreuſes, ou pierreuſes, ou ſalines, ou minérales, ou métalliques. *Voyez la théorie de cette mécanique naturelle à l'article* STALACTITES.

Stalactites. Les incrustations les plus ordinaires sont ou calcaires, ou ocracées.

INCUBATION, *incubatio*. Se dit de l'action de la femelle de certains animaux, lorsqu'elle se met & demeure sur ses œufs pour les couver, dans le dessein de multiplier son espece. La durée de l'incubation n'est pas la même dans tous les animaux: selon quelques-uns, l'incubation est propre à tous les animaux ovipares; mais elle est presque particuliere aux oiseaux. *Voyez* Oiseau.

INDE, *Indicum*. Nom que l'on donne à une fécule ou à un suc épaissi, bleu, ou de couleur d'azur foncé, & qu'on nous apporte en masse ou en pâte seche des Indes Occidentales.

Cette pâte féculente est tirée des feuilles de la plante nommée *anillo* par les Espagnols, laquelle croît au Bresil. Elle est haute d'environ deux pieds; ses feuilles sont rondes, assez épaisses, petites & verdâtres; ses fleurs sont semblables à celles des pois rougeâtres: il leur succede des gousses longues & recourbées, contenant quatre ou six semences oblongues & olivâtres. Toute cette plante a un goût amer & piquant: des Voyageurs disent que c'est une espece de sainfoin, qui d'abord ne s'éleve qu'à la hauteur de deux pieds & demi; mais qui, lorsqu'on ne le coupe pas, prend forme d'arbrisseau, & pousse un grand nombre de rameaux. Les Indiens disent que l'anil est vulnéraire & céphalique. C'est l'*emerus Americanus siliqua incurvata* de Tournefort; l'*indigo vera, colutea foliis, utriusque Indiæ* des Savans de Londres; le *nil sive anil glastum Indicum* de Parkinson; le *coronilla aut colutea Indica ex qua indigo*; le *caachira prima* de Pison; l'*hervas de anil, lusitanis* de Marcgrave; le *xiuhquilith pitzahac, sive anil tenuifolia* d'Hernandez; le *coluteæ affinis fruticosa, floribus spicatis, purpurascentibus siliquis incurvis* de Catesby; le *sban aniliferum Indicum coronilla foliis* de Breynius; le *phaseolus Brasilianus sextus* de C. Bauhin; l'*isatis Indica, rorismarini glasto affinis*, ibid. le *ltin awaru* de Hermann.

Il y a plusieurs especes d'inde; le meilleur est celui qu'on appelle *inde de Serquisse* ou de *Cirkest*, du nom du village Indien où il se fait. On choisit l'inde en morceaux carrés, applatis, peu durs, nets, nageant sur l'eau, inflammables, d'une belle couleur bleue ou violette foncée, surchargée de purpurin; semblable en cela à l'indigo. L'*inde en marons*, qu'on appelle *indigo d'Agra*, est encore d'une assez bonne qualité.

On fait usage de l'inde dans la teinture, dans la peinture: on l'emploie

broyé & mêlé avec du blanc pour faire une couleur bleue ; car si l'on s'en servoit sans mêlange, il teindroit en noirâtre. L'on ne doit pas s'en servir dans la peinture à l'huile, parce qu'il se décharge & perd une partie de sa force en séchant, mais à la détrempe il produit des effets admirables : il est absolument nécessaire pour peindre le ciel, la mer, & pour toutes les parties fuyantes d'un tableau. On le broie quelquefois avec du jaune tiré de la graine d'Avignon, &c. pour faire une couleur verte. Les étoffes de soie, de fil, de laine & de coton, reçoivent une variété de couleurs admirables de l'emploi de l'inde comme de l'indigo & du mêlange qu'on en fait avec le vouede & d'autres couleurs. Les Blanchisseuses emploient l'inde pour passer leur linge au bleu. Les Médecins en ordonnoient autrefois dans les bains pour fortifier les nerfs.

On donne aussi le nom d'*inde* à la fécule du pastel ou guede, & encore au bois d'Inde. *Voyez* PASTEL & BOIS D'INDE.

INDIGO. C'est une fécule tirée aussi de l'anil, & qui ne differe de l'inde, dont il est parlé à l'article précédent, qu'en ce qu'il a été extrait de l'écorce des branches, de la tige & des feuilles de la plante, au lieu qu'on n'a employé que les feuilles pour tirer l'inde. Les Marchands distinguent plusieurs especes d'indigo ; le meilleur & le plus estimé est celui qu'on appelle *indigo-gatimalo*, du nom d'une ville des Indes Occidentales, où l'on le prépare. Il doit être léger, net, peu dur, nageant sur l'eau, inflammable, & se consumant presqu'entiérement : sa couleur est d'un beau bleu ; quand on le frotte sur l'ongle, il y reste une trace qui imite le coloris de lancien bronze.

Ce que l'on nomme *bleu de Java* est un *inde* que les Hollandois préparent avec l'indigo. Il paroît que l'on travaille de l'indigo en Malabar, mais les échantillons que nous en avons reçus sont bien inférieurs à toutes les especes d'indes connues. On commence aussi à préparer de l'indigo dans l'Afrique Françoise : les Maures & les Negres ne se servent que de celui qui croît naturellement chez eux, le long des rivieres.

M. *de Préfontaine, Mais. Rustiq. de Cay.* dit qu'on cultive beaucoup la plante de l'indigo dans nos Colonies Françoises ; c'est même une des meilleures cultures de l'Amérique, & en même temps une des plus délicates. Elle exige une bonne qualité de terre, & beaucoup d'attention de la part du Cultivateur. Le terrain doit être plat, uni, humide & très-gras. L'indigo se seme en temps humide dans des trous alignés à un pied de distance, auxquels on donne trois pouces de profondeur. Les Negres semeurs

mettent dix graines dans chaque trou, qu'ils recouvrent ſoigneuſement avec leurs pieds : on voit ordinairement ſortir la plante ſix jours après. Il faut avoir ſoin de ſarcler les mauvaiſes herbes. Au bout de deux mois l'indigo eſt bon à être coupé, ce qui ſe connoît par la facilité que les feuilles ont à ſe caſſer, & par leur couleur vive foncée : on coupe l'indigo par un temps humide. La plante peut durer deux ans ; (elle eſt annuelle en Europe). On la coupe avec des faucilles, & on met ce qui a été coupé dans de grands morceaux de toiles pour le porter à la manufacture. L'indigo coupé avant ſa maturité donne une plus belle couleur, mais il rend beaucoup moins : s'il eſt coupé trop tard on perd encore plus, & on a un indigo de mauvaiſe qualité. Cette plante, dit M. *de Préfontaine*, eſt ſujette à une eſpece d'inſecte qui vient par vol comme une nuée, & la mange totalement en peu de temps. Cet inſecte eſt commun, ſur-tout à Saint-Domingue. La ſeule reſſource de l'habitant eſt de couper ſon indigo dans l'état où il eſt : on le jette dans l'eau avec les petits animaux, qu'on en ſépare par ce moyen. On emploie encore, pour la deſtruction de ces inſectes, une autre méthode qui paroît ſinguliere : ſi-tôt que l'indigo en eſt attaqué, on laiſſe entrer des cochons dans la piece d'indigo, ces animaux avec leur nez font remuer la tige & en font tomber les inſectes, ſur leſquels ils ſe jettent avidement.

Il faut, pour fabriquer l'indigo, avoir trois cuves poſées les unes ſur les autres, à des hauteurs différentes & près d'un réſervoir d'eau : la premiere s'appelle *trempoire*, la ſeconde *batterie*, & la troiſieme *diablotin* ; c'eſt celle où le produit des deux autres ſe raſſied, & dans laquelle l'indigo s'acheve. Cette opération ſe réduit à macérer la plante dans la premiere cuve où elle fermente, à décanter l'eau devenue bleue dans la ſeconde cuve, & à agiter l'eau à force de manivelle juſqu'à ce que la partie colorante & errante s'aglomere en petits grains. L'adreſſe de l'indigotier conſiſte à ſaiſir l'inſtant convenable. Pour cet effet, pendant que les Negres battent, il tire de l'eau de la batterie dans une taſſe de criſtal, & il examine ſi la fécule ſe précipite, ou ſi elle eſt encore errante. Dans le premier cas il faut ceſſer de battre, dans l'autre il faut continuer. L'opération étant faite, l'eau s'éclaircit, la fécule ſe précipite, on lâche l'eau, & la fécule ou matiere boueuſe tombe dans la troiſieme cuve, où elle ſe raſſied. Dans cet état on la prend avec une cuiller, & on en emplit des chauſſes de figure conique, de la longueur de quinze à vingt pouces, afin que l'humidité s'évaporant, l'indigo acquiere une conſiſtance de pâte. On

vide alors ces chausses dans des caissons carrés ou oblongs, d'environ deux à trois pouces de profondeur : on fait sécher l'indigo à l'air, mais à l'ombre. Une trop grande humidité ne lui est pas moins contraire, car il se corromproit ; au soleil il perdroit sa couleur ; enfin on le coupe en petits pains carrés, &c. pour l'envoyer en France.

INDIGO BATARD. C'est une espece de *barbe de Jupiter*. Voyez ce mot.

INDIGO DE LA GUADALOUPE. La plupart des Botanistes donnent ce nom à une espece d'*anonis*.

INDIGO SAUVAGE. Cette plante vient naturellement dans la Guiane Les Créoles disent que sa racine écrasée & appliquée sur les dents en amortit la douleur.

INIANS *Voyez* IGNAME.

INONDATION. *Voyez* ORAGE & PLUIE.

INSECTE, *insectum*. Que de *Réaumurs* ne faudroit-il pas pour épuiser cet article! En général on donne ce nom à de petits animaux composés d'anneaux ou de segmens. Les parties des insectes sont assez distinctement organisées, pour qu'on y puisse distinguer une tête, des cornes mobiles ou antennes (*tentacula*), une poitrine ou corselet (*thorax*), un ventre, des pieds, & souvent des ailes, sur-tout dans ceux qui se métamorphosent : toutes ces parties, comme coupées, tiennent les unes aux autres par de menus filamens, qui sont autant de canaux, ou d'étranglemens, ou d'intersections minces, & dont la mécanique éloigne ou approche les anneaux les uns des autres dans une membrane commune qui les assemble, de sorte que toutes ces parties ou lames écailleuses semblent jouer & glisser les unes sur les autres. Cette définition ne détermine pas encore l'idée qu'on doit se former des insectes, & il est peut-être difficile d'employer un terme qui embrasse tout à la fois le genre entier des insectes ; car on a besoin de plus d'un caractere pour se former une notion exacte de ces animaux, & de leur constitution.

Le premier, selon M. *Rœsel*, est que l'animal dont il est question, n'ait ni ossemens, ni arêtes (sa peau, souvent écailleuse, en fait l'office) : 2°. qu'il soit pourvu d'une trompe, ou d'un aiguillon, ou d'une bouche, dont les mâchoires s'ouvrent ou se ferment, non d'en haut ou d'en bas, mais de la gauche à la droite, & de la droite à la gauche : 3°. qu'il soit privé de paupieres, ou d'équivalent : 4°. qu'il ne respire pas l'air par la bouche, mais qu'il le pompe & l'exhale par la partie supérieure de son corps, & par de petites ouvertures sur les flancs, qu'on appelle *stigmates*

ou *points à miroirs* : obſervation qu'on peut répéter ſur tous les inſectes, dans un verre clair rempli d'eau : cette derniere définition des inſectes eſt encore inſuffiſante pour bien des Lecteurs. M. *Linnæus* veut que ſous le nom d'inſecte on n'y comprenne que les animaux qui dans leur état parfait ont des antennes au-devant de la tête & la peau cruſtacée ou écailleuſe : maintenant conſidérons ces animaux ſous un autre point de vue.

Diviſions des Inſectes.

Il y a diverſes ſortes d'inſectes : ceux qui s'occupent de l'étude de ces animaux, les diſtinguent en inſectes *aquatiques* & en *terreſtres*; il n'y en a qu'un petit nombre dans l'une & l'autre eſpece qui ne ſe métamorphoſent pas, ou qui gardent leur forme premiere. Il eſt donc important, dit M. *Deleuze*, de remarquer que la plupart des inſectes ſubiſſent des métamorphoſes ou changemens de peau, qui ſont ſi conſidérables dans quelques eſpeces, qu'un même inſecte paroît dans un des périodes de ſa vie, entiérement différent de ce qu'il étoit dans l'autre. On ſe tromperoit donc beaucoup de faire des divers états ſous leſquels paroît un même inſecte, autant d'eſpeces différentes : mais pour éviter la confuſion, il convient de conſidérer chaque inſecte principalement tel qu'il eſt après ſa derniere métamorphoſe, & dans l'état qu'on peut appeller *l'état parfait*, parce que ce n'eſt que dans cet état que le développement eſt complet, particuliérement celui des organes de la génération, comme on le verra dans la ſuite de cet article. Ainſi la diſtinction en inſectes pourvus de pieds & inſectes ſans pieds (*apodes*), faite par quelques auteurs, ne peut avoir lieu, à les conſidérer dans cet état. Tout animal ſans pieds, ou n'appartient pas à la claſſe des inſectes, déterminée comme on l'a vu ci-deſſus, ou eſt un inſecte dans l'état imparfait de *larve* ou de *nymphe*. Ceux des inſectes qui ſont pourvus de pieds, n'en ont pas moins de ſix, & on les nomme *hexapodes*. Ceux qu'on appelle *polypodes*, en ont au moins dix. Enfin il y en a qu'on appelle *centipedes* & *millepedes*, à cauſe du grand nombre de leurs pieds. C'eſt effectivement le cas des ſcolopendes & des jules, qui ont juſqu'à 70 & 120 pattes de chaque côté. Les pattes des inſectes ſont articulées & terminées par deux, quatre & quelquefois ſix petites griffes crochues & fort aiguës, qui ſervent à cramponer l'animal. Indépendamment de ces griffes ou ongles, le deſſous du pied eſt encore garni de petites broſſes ou pelotes ſpongieuſes, qui ſervent à tenir l'inſecte ſur les corps les plus liſſes.

Parmi les insectes, les uns sont ailés, les autres ne le sont pas; & de ceux-ci il y en a qui le deviennent dès qu'ils ont changé de forme, comme les chenilles transformées en papillons; ceux à qui il ne vient point d'ailes, sont ces especes de chenilles appellées *scolopendres*, & quelques autres de même nature.

Parmi les insectes qui ont des ailes, il y en a qui les portent toujours tendues, comme les papillons, les mouches, les abeilles & autres; d'autres, lorsqu'ils ne volent pas, les tiennent cachées & renfermées dans un étui: telles sont les cantharides & les especes de scarabées: de ceux-ci, il y en a qui ont deux ailes, & les autres quatre.

Les Naturalistes trouvent encore dans les insectes des caracteres qui ont des détails suffisans pour servir à distribuer les genres en especes: ce sont ceux des ailes dont nous avons déjà dit quelque chose.

On distingue dans cette classe d'animaux, 1°. ceux dont les ailes membraneuses sont renfermées sous des étuis solides & écailleux, opaques & colorés, tels que les escarbots, le cerf-volant, le dermestes, le hanneton; le capricorne, l'altise, le chrysomele, les cantharides, le bupreste, la calandre & le grillon, sous le nom de *coléopteres*. Leur bouche est armée d'une mâchoire dure & aiguë, composée ordinairement de deux pieces qui se meuvent horizontalement, & leur premier état est celui de vers hexapodes. Ils ont également six pieds étant parfaits ou métamorphosés, mais ces pieds, dans l'état imparfait, ne sont plus les mêmes que ceux de l'état parfait.

2°. Ceux qui n'ont que des moitiés d'ailes (c'est-à-dire, dont les élytres ou ailes supérieures sont des demi-étuis durs & écailleux, ou des étuis à moitié mous, & qui ne recouvrent que la moitié du corps, ou des ailes inférieures,) tels que les procigales & les cigales, la punaise de bois, le *kermès*, le scorpion de marais, les cochenilles, sous le nom d'*hémipteres*. Dans cette section, la trompe de la bouche est longue & aiguë; elle est encore repliée en dessous, & s'étend entre les pattes, ils ne subissent qu'une transformation incomplette. *Voyez* HÉMIPTERE.

3°. Ceux qui ont les quatre ailes farineuses, c'est-à-dire chargées d'une poussiere organisée & écailleuse, tels que les papillons diurnes & nocturnes, sous le nom de *lépidopteres*. Leur trompe est plus ou moins longue, & souvent recourbée en spirale. Ils ont tous été chenilles & ensuite chrysalides.

4°. Ceux qui ont les quatre ailes membraneuses, nerveuses, lisses,

nues & ſans pouſſiere, tels que les guêpes & les mouches ichneumones, les demoiſelles, les abeilles, les fourmis volantes, ſous le nom *d'hyménopteres.* Cette ſection eſt nombreuſe, & eſt déſignée par quelques-uns ſous le nom de *névropteres :* la plûpart des inſectes qu'elle contient ont la bouche armée de mâchoires, plus ou moins grande, & ſouvent accompagnée d'appendices ſemblables à des antennules.

5°. Ceux qui ont deux ailes, telles que les mouches communes, les taons, les tipules, les couſins, ſous le nom de *dipteres.* Ces inſectes ont les trompes de la bouche diverſement figurées, ſuivant les différents genres; mais tous ont ſous l'origine de leurs ailes des eſpeces de petits balanciers.

6°. Ceux qui ſont ſans ailes, tels que les poux, les cloportes, les puces, les cirons, les arraignées, ſous le nom d'*apteres.*

Cette méthode, qui eſt en partie celle de M. *Linnæus*, laiſſe encore à deſirer bien des choſes, puiſqu'il y a des inſectes dont les ailes ſont plus ou moins entieres, dures, tendres, poudreuſes ou liſſes; quelques-uns des inſectes ont des poils, des piquans, des boutons, des antennes plus ou moins longues, enflées ou velues : d'autres ont des pinces pour ſaiſir leur proie, ou des dents, ou un aiguillon qui leur ſert à ſe défendre, ou à manger, ou à pondre; enfin il y a des inſectes qui ne reſſemblent preſque point à des animaux, tels que les *gallinſectes*, les *progalinſectes*, &c. Voyez ces mots. La tête des inſectes varie autant que la figure & la proportion de leur corps.

Ne pourroit-on pas diſtinguer les inſectes, en inſectes à *quatre ailes*, à *deux ailes*, à *ailes à étuis*, *ſans ailes ?*

A l'égard de quelques autres termes moins familiers, & dont on ſe ſert dans la deſcription d'un inſecte, en voici la liſte. *Antennes :* voyez ce mot & l'article PAPILLON. Les *barbillons* ſont les antennes qui ſont ſur les côtés de la bouche de quantité d'inſectes. La *chryſalide* eſt détaillée à l'article NYMPHE Les *balanciers* ſont ces petits filets mobiles, terminés par un bouton, qui ſe trouvent à l'origine des ailes de tous les inſectes à deux ailes ou *dipteres.* Le *corſelet* eſt cette partie qui, chez l'inſecte, répond à la poitrine des grands animaux. L'*écuſſon* (*ſcutellum*) eſt cette piece triangulaire qui ſe trouve à la naiſſance du corſelet ou des ailes des coléopteres. Les *élytres* ſont les étuis écailleux des ailes des coléopteres. A l'égard de la *larve* & des *métamorphoſes*, voyez ces mots, ou celui de NYMPHE.

Autres considérations sur la structure du corps des Insectes.

Il y a tant de diversités dans la seule figure extérieure du corps des insectes, qu'il est peut-être impossible d'épuiser cette variété. Nous nous contenterons de faire observer que le corps des uns, comme celui des arraignées, est de figure à-peu-près sphérique; & celui des autres, comme des scarabées de Ste. Marie, ressemble à un globe coupé par le milieu: il y en a qui sont plats & ronds, comme le pou des chauve-souris; d'autres ont la figure ovale. La larve qui se trouve dans les excrémens des chevaux, a celle d'un œuf comprimé; le mille-pied rond ressemble au tuyau d'une plume. Beaucoup ont le corps carré, plat; plusieurs sont courbés comme une faucille, & pourvus d'une longue queue, comme celle de la fausse guêpe. Quelques-uns de ceux qui n'ont point de pieds, ou tarses articulés, comme les chenilles, ont en divers endroits de petites pointes qui leur en tiennent lieu, ils s'en servent pour s'accrocher & se tenir ferme aux corps solides. Le corps des insectes qui vivent dans l'eau est naturellement couvert d'une espece d'huile qui empêche l'eau de s'y arrêter & de retarder leur mouvement: d'autres, comme l'arraignée blanche des jardins, ont le corps entouré d'un rebord rouge qui en fait le cercle; quelquefois ils sont ornés de petits tubercules qui les empêchent d'être blessés lorsqu'ils entrent & sortent de leur trou, comme dans la chenille blanche à taches jaunes qui vit sur le saule. Enfin, l'on en voit qui, comme les chameaux, ont une bosse sur le dos; tels sont les araignées, qui ont encore à la partie postérieure du corps des mamelons dont elles tirent leurs fils: d'autres insectes ont cette même partie ou unie ou revêtue de poils: quelques-uns ont le derriere ou couvert d'une espece d'écusson, ou garni d'une membrane roide qui leur sert de gouvernail, pour se tourner en volant du côté qu'il leur plaît; elle est à ces insectes ce que la queue est aux oiseaux. La partie postérieure est encore le lieu ou de l'aiguillon, ou de la pincette faite en faucille, ou de la fourche à deux dents, ou de ces sortes de barbillons pointus, droits ou courbes, & qui leur servent tantôt pour tâter ce qui les approche par derriere, tantôt pour s'accrocher, tantôt pour pousser leur corps en avant.



Description de différens organes des Insectes, tels que les yeux à réseau, les stigmates, la voix & l'oreille.

L'histoire que nous nous proposons de donner ici de ces organes, mérite quelque attention de la part du Lecteur ; nous avons réuni ces différens articles sous un même point de vue, parce qu'ils sont propres à la plupart des insectes : à l'égard des organes qui sont particuliers à chaque espece d'insecte, nous en traitons sous le nom de l'insecte même.

Les yeux à réseau sont peut-être de toutes les parties des insectes la plus propre à nous faire voir avec quel prodigieux appareil la Nature les a formés, & à nous montrer en général combien elle produit de merveilles qui nous échappent. Les plus grands Observateurs microscopiques n'ont pas manqué d'étudier la structure singuliere de ces yeux. Ceux des mouches, des scarabées, des papillons & de divers autres insectes, ne different en rien d'essentiel. Ces yeux sont tous à-peu-près des portions de sphere ; leur enveloppe extérieure peut être regardée comme la cornée. On appelle *cornée* l'enveloppe extérieure de tout œil, celle à laquelle le doigt toucheroit, si on vouloit toucher un œil, les paupieres restant ouvertes. Celle des insectes dont nous parlons, a une sorte de luisant qui fait voir souvent les couleurs aussi variées que celles de l'arc-en-ciel. Elle paroît, à la vue simple, unie comme une glace ; mais lorsqu'on la regarde à la loupe, elle paroît taillée à facettes comme des diamans : ces facettes sont disposées avec une régularité admirable & dans un nombre prodigieux. *Leuwenhoeck* a calculé qu'il y en avoit 3181 sur une seule cornée d'un scarabée, & qu'il y en avoit 8000 sur chacune de celles d'une mouche ordinaire *Hoock* en a trouvé 14 mille dans les deux yeux d'un bourdon, & *Leuwenoeck* en a compté 6226 dans les deux yeux d'un ver à soie ailé. Ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est que toutes ces facettes sont vraisemblablement autant d'yeux ; de sorte qu'au lieu de deux yeux ou cristallins, que quelques uns ont peine à accorder aux papillons, nous devons leur en reconnoître sur les deux cornées 34650 ; aux mouches 16000, & aux autres plus ou moins, mais toujours dans un nombre aussi surprenant.

Voici deux expériences de ces savans Observateurs, qui prouvent incontestablement que chaque facette est un cristallin, & que chaque cristallin est accompagné de ce qui forme un œil complet. Ils ont détaché

les cornées de divers insectes, ils en ont tiré avec adresse toute la matiere qui y étoit renfermée, & après avoir bien nettoyé toute la surface intérieure, ils les ont mises à la place d'une lentille de microscope. Cette cornée ainsi ajustée & pointée vis-à-vis d'une bougie, faisoit voir une des plus riches illuminations. M. *Puget* ayant mis & tenu au foyer d'un microscope l'œil d'un papillon ainsi préparé, un soldat vu à ce microscope paroissoit une armée de 17325 soldats; un pont étoit autant multiplié, & formoit un nombre infini d'arches. *Leuwenhoeck* a poussé la dissection jusqu'à faire voir que chaque cristallin a son nerf optique. Comment, dira-t-on, un insecte avec des milliers d'yeux peut-il voir l'objet simple? Lorsque nous saurons au juste comment nous-mêmes avec deux yeux nous voyons les objets simples, il nous sera aisé de concevoir que les objets peuvent paroître simples à des insectes avec des milliers d'yeux. La Nature qui a voulu que leurs yeux ne fussent point mobiles, y a suppléé par le nombre & par la position. Malgré ces milliers d'yeux dont sont composées les deux orbites, la plupart des mouches ont encore trois autres yeux placés en triangle sur la tête, entre le crâne & le cou. Ces trois yeux qui sont aussi des cristallins ne sont point à facettes, ils sont lisses & paroissent comme des points: ces différentes grosseurs des yeux dans le même insecte, les différentes places accordées aux uns & aux autres, conduisent à présumer avec quelque vraisemblance que la Nature a favorisé les insectes d'yeux propres à voir les objets qui sont près d'eux, & d'autres pour voir les objets éloignés; qu'elle les a, pour ainsi dire, pourvus de microscopes & de télescopes. Il faut observer que la plupart de ces yeux à facettes sont couverts de poils, que l'on peut soupçonner de produire l'effet des cils de nos yeux, c'est-à-dire, de détourner une trop grande quantité de rayons de lumiere, qui ne serviroient qu'à embarrasser la vue.

Si quelqu'un doutoit que ces globes à facettes fussent l'organe de la vue, voici des expériences démonstratives. M. de *Réaumur* mit une couche de vernis opaque sur les yeux à réseau de plusieurs abeilles d'une même ruche; ces abeilles furent mises dans un poudrier avec quelques-unes de leurs semblables, dont les yeux n'étoient point couverts, & à quelque distance de la ruche. Les premieres voloient çà & là, ou ne voloient point du tout, tandis que les autres alloient droit à la ruche. Si on jetoit une de ces mouches aveugles en l'air, elle s'élevoit verticalement à perte de vue, sans qu'on sût ce qu'elle devenoit; semblables à ces corneilles, qui voulant saisir la viande mise au fond d'un cornet englué, s'en font une

coiffe, & ainsi aveuglées, s'élevent à perte de vue, & retombent, dit-on, sans forces & presque mortes. Les mouches dont on avoit verni simplement les yeux lisses, voloient de tous côtés sur les plantes sans aller loin, mais ne s'élevoient point verticalement. *Hodierna* a fait un traité très-curieux sur les yeux des insectes, imprimé en Italien en 1644. L'Abbé *Catalan* a donné aussi dans le Journal des Savans 1680 & 1681 de belles observations sur cette même matiere.

Les *stigmates* dont on doit la découverte à MM. *Bazin* & *de Geer*, sont des ouvertures en forme de bouches, que l'on voit à l'extérieur des insectes. Ce sont leurs poumons, leurs organes de la respiration. La différence n'est que dans le nombre & les places qu'elles occupent; les mouches les ont sur le corselet & les anneaux; le ver à soie & les autres insectes de son espece en ont dix-huit le long des côtés du corps, la courtilliere en a vingt. Il y a des vers qui portent leurs poumons au bout d'une corne. De ces ouvertures, nommées *stigmates*, partent en dedans du corps une infinité de petits canaux formés d'une fibre argentine, roulée sur elle-même en forme de tire-bourre. Ces canaux se ramifient prodigieusement, & portent l'air dans toutes les parties du corps de l'animal: cet air ressort ensuite par les pores de la peau. Il y a quelques nymphes aquatiques qui ont au lieu de stigmates des especes d'ouies semblables à celles des poissons, des panaches auxquels aboutissent les poumons aériens, & qu'elles font jouer presque continuellement avec une légéreté surprenante. Lorsqu'on bouche entiérement les stigmates d'un insecte avec de l'huile, il périt à l'instant, parce qu'on le prive des organes de la respiration. (Consultez un mémoire contenant des *recherches sur la respiration des chenilles & des papillons*, par M. *Bonnet*, dans le cinquieme volume des Savans étrangers, pag. 276.)

M. *Lyonnet* pense que les insectes auxquels la Nature a donné une espece de voix, ou pour parler plus juste, la faculté de former certains sons, comme elle l'a donnée aux cigales, aux cousins, aux bourdons, aux grillons, aux sauterelles, & à plusieurs scarabées, ont aussi reçu le sens de l'ouie pour entendre ces sons: nous ne leur connoissons, il est vrai, aucune oreille extérieure, mais encore n'en sauroit-on inférer qu'ils n'en ont point; elles peuvent être déguisées & rendues méconnoissables par leur forme & par la place qu'elles occupent. Des animaux dont la voix ne se forme point par le gosier, qui respirent par le corselet, par les côtés, par la partie postérieure; des animaux parmi lesquels on en voit

qui ont les yeux ſur le dos & les parties génitales ſur la tête ; des animaux de cet ordre peuvent fort bien avoir les oreilles par-tout ailleurs que dans les endroits où l'on s'attendroit à les trouver.

Comme l'uſage de tous les membres des inſectes ne nous eſt pas connu, peut-être y en a-t-il parmi ceux dont nous ignorons la deſtination, qui leur ſont donnés pour recevoir l'impreſſion des ſons, encore moins pouvons-nous aſſurer que les inſectes n'ont point d'oreilles intérieures : cet organe, s'ils en ont un, doit être en eux délicat & comme imperceptible. Il y a ſans doute dans le chant des inſectes des modulations, des différences que les organes épais de notre ouie ne peuvent pas toujours ſaiſir, car il n'eſt pas dans l'ordre que tous les différens inſectes chantent ſur le même ton, le combat, la retraite & la victoire, la douleur & le plaiſir : on peut même croire que les inſectes ont auſſi des moyens qui nous ſont inconnus, & qui ſervent à exprimer leurs diverſes paſſions.

Copulation & génération des Inſectes.

Du temps d'Ariſtote on regardoit les inſectes comme des animaux imparfaits, qui naiſſent d'une matiere corrompue ; à meſure qu'on a étudié, on a reconnu la fauſſeté de cette opinion. Tous les inſectes ſont très-féconds & paroiſſent penſer dès leur naiſſance à s'accoupler & à perpétuer leur eſpece : ils ſemblent même n'avoir point d'autre but. La maniere dont les inſectes mâles commercent avec leurs femelles, quoique très-variée, rend la femelle féconde & la met en état de pondre des œufs lorſqu'il en eſt temps. Les parties de la génération de ces petits animaux ſont ordinairement placées à l'extrémité du ventre au derriere dans les mâles ; l'on en voit cependant qui les portent par devant ſous le ventre, même d'autres à la tête. Ces parties ſont ordinairement couvertes d'un poil extrêmement fin, à cauſe de leur délicateſſe infinie. Tout annonce que les moyens que les inſectes emploient pour parvenir à leur multiplication, ſont aſſez différens. La génération des *pucerons*, le bizarre accouplement des mouches appellées *demoiſelles*, des araignées & quantité d'autres auſſi ſinguliers, font comprendre combien la nature eſt féconde & inépuiſable en inventions mécaniques. Pour cette opération importante, les uns, comme la fourmi, ſe raſſemblent & forment des eſpeces de colonies & de républiques ; d'autres vont à l'écart, & avant comme après le moment de la jouiſſance, ils font retentir les champs

d'un ſifflement aigu, qu'on prendroit en quelque ſorte pour le ſon d'une flûte : il y en a dont l'entrevue ſe paſſe en ſilence. Les animaux qu'on appelle *vers luiſans* paroiſſent dans les nuits de l'été comme un phoſphore dans les buiſſons : cette lueur leur annonce réciproquement & le deſir de multiplier, & le lieu où ils peuvent ſe trouver ; il en eſt de même à l'égard des autres animaux qui ſont luiſans pendant la nuit. Les mâles ſont communément plus petits que les femelles, mais les antennes de celles-ci ſont moins grandes & moins belles. Quelquefois auſſi elles ſont dépourvues d'ailes : dans la plupart des inſectes mâles, ſi l'on preſſe le ventre, on fait ſortir par l'ouverture qui eſt à ſon extrémité, deux eſpeces de crochets aſſez durs, leſquels s'entr'ouvrant, font paroître la véritable partie ſexuelle : les crochets ſervent à l'inſecte à s'accrocher & à ſe cramponner après ſa femelle, même à la ſtimuler pendant l'acte amoureux : le ventre de la femelle comprimé ne laiſſe voir qu'une eſpece de canal qui lui ſert de vagin; par cet expoſé on voit qu'il n'eſt peut-être point de claſſe d'animaux qui offre autant de variétés dans la génération : nous avons cité l'accouplement des mouches demoiſelles, des arraignées, &c. celui de la mouche commune préſente auſſi une ſingularité remarquable : parmi les autres animaux c'eſt le mâle qui introduit ; dans cette eſpece de mouche c'eſt la femelle : la plupart des inſectes ſont ovipares ; mais il y en a de vivipares & d'autres qui ſont vivipares dans un temps & ovipares dans un autre. *V.* VIVIPARE & OVIPARE.

Si les inſectes vivent peu de temps, ils ont en récompenſe la vie plus dure, & naiſſent en très-grande quantité ; les *cirons* multiplient au nombre de mille en quelques jours. L'*éphémere*, cette mouche dont la vie eſt ſi courte, n'emploie pas toute cette durée à voler ſur les eaux ; la Nature a voulu que ce temps lui ſuffît pour ſes plaiſirs, ſon accouplement & la ponte de ſes œufs. Il y a certaines mouches vivipares qui ſont ſi fécondes, qu'elles donnent naiſſance à deux mille autres à chaque portée : l'on voit auſſi des mouches ovipares, telles que l'abeille, qui produiſent juſqu'à quarante mille œufs fécondés. Quoique les inſectes ſoient des animaux très-petits & qu'ils occupent un très-petit eſpace dans le monde, ils ne laiſſent pas de ſe former en très-peu de temps des nuées d'inſectes qui pourroient infeſter des pays, s'ils ne devenoient la proie des oiſeaux, des reptiles, des poiſſons & des araignées, & s'ils ne périſſoient la plupart immédiatement après la fécondation & la ponte : effectivement dès que l'accouplement eſt accompli, les mâles paroiſſent épuiſés, languiſſans,

& comme ils sont alors inutiles, ils achevent de payer le tribut à la nature, ils meurent : les femelles ne survivent à leurs mâles que l'instant nécessaire pour la ponte ou pour l'accouchement, suivant que l'animal est ovipare ou vivipare. La variété qu'il y a entre les œufs des insectes est incroyable, soit en grosseur soit en figure, soit en couleur; ils sont ronds, ou ovales, ou coniques. Les uns, comme ceux de quelques araignées, ont l'éclat de petites perles; les autres, comme ceux des vers à soie, sont d'un jaune plus ou moins foncé; enfin il y en a de verts, de bruns, de rougeâtres.

Lieux où les Insectes déposent leurs œufs, &c.

La plupart des insectes ne portent point de petits dans leur ventre, & ils ne couvent pas leurs œufs; il y a beaucoup plus de ces animaux *ovipares* que *vivipares :* voyez ces mots & celui d'Œuf. La queue creuse & pointue des femelles leur sert de conduit pour pondre leurs œufs dans les corps où elles veulent les introduire. Comme les œufs ne descendent point par la pression de l'air, la Nature y a formé plusieurs demi-anneaux opposés, qui facilitent cette descente. Les insectes les resserrent successivement en commençant par celui qui est le plus près du ventre, & font tomber les œufs d'un anneau à l'autre par une espece de mouvement péristaltique. La fente de ce canal est beaucoup moins visible pendant que l'animal est en vie, que lorsqu'il est mort. Toutes les femelles d'insectes n'ont pas un pareil canal : celles qui déposent leurs œufs sur la surface des corps, les font passer immédiatement par les parties génitales; il n'y a que celles qui les déposent dans la chair, dans d'autres insectes, &c. qui aient besoin d'un semblable tuyau; encore ne sert-il pas toujours de canal aux œufs. L'on trouve certains insectes aquatiques, dont les mâles ont ce canal aussi-bien que les femelles; ils s'en servent comme d'un soupirail par lequel ils respirent un air frais. On les voit souvent avancer sur la superficie de l'eau l'ouverture de ce canal, & l'on remarque même que quand ils sont rentrés sous l'eau, il s'éleve de petites bulles d'air qu'ils en laissent échapper.

Dès qu'un instinct particulier a fait rassembler par troupes les mâles avec les femelles, celles-ci ne mettent bas leurs œufs qu'après avoir choisi un lieu qui puisse fournir de lui même la pâture nécessaire à leurs petits nouvellement éclos, & satisfaire à tous leurs autres besoins pendant qu'ils

ſont jeunes ; ſi ces œufs ne ſont pas dépoſés dans des logettes, ils ſont au moins collés fortement ſur un point d'appui. La prévoyance de la Nature eſt en cela d'autant plus admirable, que la mere meurt ſouvent après qu'elle a pondu. Les papillons diurnes & nocturnes, les chryſomeles, les charençons, les punaiſes, les pucerons, les inſectes du kermès dépoſent leurs œufs ſur les feuilles des plantes, & chaque famille choiſit l'eſpece de végétal qui lui convient ; de ſorte qu'il n'y a preſque point de feuillage qui ne nourriſſe ſon inſecte particulier, & il y a pluſieurs de ces animaux qui occupent toutes les parties de l'arbre ou de l'arbriſſeau : les uns choiſiſſent les fleurs, les autres le tronc ; ceux-ci les feuilles, & ceux-là les racines.

Les feuilles de certains arbres ou de certaines plantes, quand les œufs des inſectes y ont été dépoſés, s'élevent en forme de noix, pour loger commodément les petits qui viennent d'éclore. Certains charençons dépoſent leurs œufs dans l'intérieur des feuilles d'une plante appellée *la patte d'oie ;* il en ſort des larves qui rampent entre les faces ſupérieure & inférieure de ces feuilles, & qui s'y creuſent des routes ſecrettes, comme la taupe fait ſous terre pour ſe mettre à couvert des injures de l'air & des oiſeaux de proie : ces larves ainſi renfermées dans le parenchyme des feuilles, marchent & butinent en ſureté.

Dès que la pſylle a dépoſé ſes œufs ſur les branches du ſapin, on voit qu'il s'y éleve des tubéroſités monſtrueuſes écailleuſes qui ſervent de berceau aux petites larves. Il y en a une autre eſpece qui met bas les ſiens ſur la véronique, dont les feuilles auſſi-tôt après ſe reſſerrent & s'arrondiſſent en forme de petite tête. La pſylle du buis, en piquant les feuiles de cet arbre, les fait courber & creuſer en calotte : c'eſt là que la larve & la nymphe de cet inſecte dépoſent par l'anus une matiere blanche ſucrée comme la manne. La tipule place ſes œufs ſur le bout des branches du genévrier, où il s'éleve une eſpece de petit logement à trois faces ; ou bien ſur les feuilles du peuplier ; ce qui fait croître auſſi-tôt un bouton rouge. Le puceron dépoſe les ſiens ſur les feuilles du peuplier noir, leſquelles ſe bourſoufflent & ſe changent en une eſpece de poche. Certaines mouches placent leurs œufs dans les fruits encore verts du poirier, du prunier, du bigarreautier ; de ſorte que ces fruits étant mûrs, ou preſque mûrs, on y trouve ſouvent les larves de ces inſectes.

Ce ne ſont pas ſeulement les plantes que les inſectes choiſiſſent pour ſe loger & faire leurs pontes : les fourmis dépoſent en terre leurs œufs, &

les expofent au foleil pour les faire éclore : les araignées enveloppent leurs œufs d'un tiflu foyeux, très-fin & délicat : les moucherons les dépofent fur l'eau qui croupit : le monocle ou le perroquet d'eau multiplie fouvent fur de pareilles eaux, & en fi grande quantité, qu'à voir les pelotons rouges de ces infectes, on les prendroit pour des caillots de fang : l'efcarbot dépofe fes œufs dans le fumier & l'ordure ; le dermeftes ou fcarabée difféqueur, & les teignes, dans les fourrures à poil & à plume ; certaines mouches, dans des trous de fromage ; la mouche abeilliforme met bas les fiens dans les excrémens ; la mouche à miel, dans des cellules hexagones très-régulieres & bien abritées, &c. D'autres infectes mettent bas leurs œufs en certains endroits du corps des animaux vivans ; une efpece de mite les place entre les écailles des poiffons ; les mouches ichneumones dépofent leurs œufs ou dans l'œuf d'un papillon, ou fous la peau des chenilles. Il y a quatre efpeces de taons, dont les uns les dépofent fur le dos du bœuf qui en eft cruellement tourmenté, d'autres fur le dos du rhenne, ce qui le fait courir fur les montagnes de neige & de glaçons en faifant des ruades, pour tâcher de fe débarraffer de ce fardeau fi léger, mais fi incommode ; la troifieme efpece fait fa ponte dans les narines des brebis, & la quatrieme fe tient cachée dans les boyaux ou dans le gofier des chevaux, d'où elle ne fort qu'au commencement de l'été fuivant, en moleftant beaucoup ces animaux. Les économes attentifs connoiffent un moucheron carnaffier qui fe nourrit de charençons.

Les quadrupedes fauvages ont une vermine qui leur eft particuliere, auffi bien que les oifeaux, les poiffons & les infectes ; l'eau même a la fienne.

Tous les infectes ne demeurent pas le même efpace de temps dans leurs œufs. Quelques heures fuffifent aux uns, tandis qu'il faut plufieurs jours, & fouvent même plufieurs mois aux autres pour éclore Un degré de chaleur factice ou naturelle, & plus ou moins fort, en accélere le terme. Les œufs des infectes ne fe durciffent que quelques minutes après qu'ils font pondus. D'abord on n'y apperçoit qu'une matiere aqueufe, mais bientôt après on découvre dans le milieu un point obfcur, qui eft le commencement de l'organifation de l'embryon.

Métamorphofes ou développemens des Infectes.

Les oifeaux, les quadrupedes, &c. naiffent avec la même forme qu'ils auront

auront toute leur vie. Quelques insectes sont dans le même cas; mais c'est le plus petit nombre. En général tous les insectes qui n'ont point d'ailes (excepté la puce seule) sortent du sein de leur mere sous la même forme qu'ils conserveront jusqu'à la mort. Les cloportes, les araignées, les tiques, les poux, les scolopendres, &c. ne different de leur mere que par la grandeur : dans la jeunesse, comme dans leur âge parfait, la figure est la même.

On sait qu'entre les insectes il y a des larves qui naissent d'œufs. On sait aussi que la Nature, par une loi admirable, fait passer presque tous les œufs des insectes par différentes métamorphoses, après qu'ils ont été placés dans l'endroit qui leur est propre. Mais examinons ces changemens. Par exemple, quand l'œuf du papillon a été déposé sur la feuille d'un chou, cet œuf se change d'abord en chenille rampante à seize pieds, qui, armée de dents dévorantes, broute les feuilles, & qui ensuite se change elle-même en une nymphe ou chrysalide, sans pieds, unie, de couleur d'or, enfin en un animal parfait; c'est un papillon blanc ou bigarré de plusieurs sortes de couleurs, qui vole, qui a six pieds, qui n'a plus de dents, mais une espece de *proboscis* ou trompe pour sucer le miel des fleurs. Est-il rien de si admirable dans la Nature, que de voir un animal qui se présente sur la scene du monde sous trois formes parfaitement distinctes? L'on diroit que ces petits animaux sont composés de deux ou trois corps organisés tout différemment, dont le second se développe après le premier, & dont le troisieme naît du second. Cependant il paroît plus naturel de croire que c'est toujours le même animal, & que la différence d'organisation n'est qu'extérieure. Ces sortes d'insectes étant susceptibles d'un accroissement subit, ils ont été pourvus de trois enveloppes les unes sur les autres. La premiere peau extérieure venant à crever lorsque l'insecte est un peu grossi, l'animal paroît enveloppé de celle qui étoit pliée & resserrée dessous : celle-ci devenant à son tour trop étroite, se fend comme la premiere, & l'insecte paroît avec la troisieme. *Voyez au mot* NYMPHE les moyens qu'emploie la Nature dans ces transformations : ces details sont des plus curieux. *Voyez aussi le mot* LARVE.

Les insectes sont les seuls d'entre les animaux, ou du moins ils nous paroissent être les seuls, excepté les grenouilles, qui changent de forme, & qui après avoir rampé pendant un certain temps, cessent de manger & se construisent une maison, une prison ou même une espece de cercueil dans lequel ils demeurent ensevelis plusieurs semaines, quelques-

uns pendant plusieurs mois, d'autres pendant des années entieres, sans mouvement, sans action, & en apparence sans vie; mais qui après cela éprouvent une sorte de résurrection, se dégagent de leurs enveloppes, s'élevent dans les airs, & prennent une vie nouvelle & plus noble; car avant leur métamorphose ils ne sont évidemment ni mâles, ni femelles, ils n'engendrent qu'étant transformés. Quelques insectes, tels que le ver à soie & l'araignée, ont le secret de tirer des filets de leur corps qui leur servent ou d'ailes, ou de vêtemens, ou de tombeau dans l'état de nymphe ou de chrysalide. On prétend avoir remarqué que l'endroit où l'on a vu les pieds d'une chenille, devient après la transformation celui où sont placés le dos & les ailes du papillon, & que là où la chenille avoit le dos, le papillon qui en provient a les pieds. Cependant en examinant une chrysalide récente, on peut, dit M. *Deleuze*, reconnoître sous le ventre de la plupart les vestiges des pattes de la chenille.

La plupart des insectes, au sortir de l'œuf, ne sont autre chose que des vermisseaux sans pieds; les autres qui ont des pieds sont des chenilles ou de fausses chenilles. Les premiers sont à la charge des peres & des meres qui prennent soin de leur apporter à vivre, lorsqu'ils n'ont pas été déposés sur des matieres propres à les nourrir. Entre les insectes, plusieurs quittent leur habit & se rajeunissent cinq à six fois sous une peau nouvelle: on appelle ces différens âges l'*état moyen des insectes*.

Mouvement progressif ou marche des Insectes.

De tous les mouvemens des insectes, le changement de lieu est le plus visible. Pour se former une idée de la marche ou mouvement progressif des insectes, il faut savoir que les uns ou rampent ou courent, que les autres sautent, & que d'autres volent. La mécanique de cette progression est variée suivant l'élément que l'insecte habite, & chaque espece a un mouvement qui lui est propre, soit dans l'eau, soit sur terre, soit dans l'air. La progression des insectes aquatiques est de plusieurs genres; il se trouve de ces animaux qui marchent, nagent & volent; d'autres marchent & nagent, d'autres n'ont qu'un de ces deux moyens de s'avancer; ils nagent plus communément sur le ventre que sur le dos, ou d'autres manieres: pour nager plus vîte, il y en a qui ont la faculté de se remplir d'eau & de la jeter avec force par la partie postérieure, ce qui les pousse en avant par un effet semblable à celui qui repousse l'éolypile, ou fait élever une fusée:

la configuration des jambes est toujours relative au besoin de l'animal. La marche des insectes qui vivent sur terre n'est pas moins admirable : on en peut dire autant de la progression des insectes volans ; & pour avoir des exemples frappans de ces divers moyens, il suffit de considérer la marche saillante & en forme de croix de la sauterelle ; le saut parabolique de la puce ; le mouvement de la tipule qui danse sur l'eau sans se mouiller les pattes ; celui du scarabée d'eau, qui trace des cercles avec une extrême légéreté ; le saut que fait le scarabée des Maréchaux mis sur le dos pour se retrouver sur ses pattes ; le trépignement de l'émerobe, & la course de l'araignée qui s'élance horizontalement d'une muraille à l'autre sans autre point d'appui que son fil. Le papillon diurne ne marche qu'en voltigeant verticalement dans les airs ; le phalene porte ses ailes abaissées, & la tipule horizontalement dans les airs. Les fourmis se promenent en grandes troupes pour chercher des vivres & des matériaux qu'elles apportent dans leurs magasins souterrains. Lorsque les chenilles veulent aller d'un endroit à l'autre, elles alongent la peau musculeuse qui sépare les premieres boucles d'avec les suivantes ; elles portent le premier anneau à une certaine distance, puis en se contractant & se ridant elles font venir le second anneau ; par le même jeu elles amenent le troisieme & successivement tout le reste du corps : c'est ainsi que ces petits animaux, même les vers qui sont sans pieds, marchent & se transportent où il leur plaît, sortent de terre & y rentrent au moindre danger, avancent & reculent selon le besoin. Plusieurs insectes ont les pieds de derriere plus longs & plus forts que ceux du milieu ; ce qui leur facilite le moyen de sauter, ou leur donne le premier essor du vol. Un grand nombre d'insectes a l'extrémité des pieds garnie de crochets ou de pointes crochues, à l'aide desquels ils s'attachent aux corps les plus unis ; entre ces pointes, d'autres, comme les mouches & les araignées, ont des coussinets ou pelottes visqueuses qui leur servent à se tenir contre la surface polie d'une glace : d'autres ont une espece de palette aux genoux, avec laquelle ils peuvent se fixer à volonté sur différens corps. Les mâles de plusieurs scarabées aquatiques en sont munis ; elles leur servent à pouvoir mieux se tenir aux femelles lorsqu'ils s'accouplent. Ces insectes s'élancent dans l'eau de haut en bas indifféremment avec une rapidité prodigieuse. Le puceron aquatique a pour sa seule part trois différentes manieres de nager. Quelques scarabées & autres insectes *tardigrades* emploient pour marcher les deux pieds les plus éloignés du

même côté & celui du milieu de l'autre côté. Par ce qui précede, on remarque que l'allure des insectes s'exécute de plusieurs manieres différentes, qui peuvent se réduire à cinq, *ramper*, *courir*, *sauter*, *nager* & *voler*. M. *Weiss*, de la Société de Basle, a fait des observations sur ces mouvemens ingénieux : la façon de ramper la plus simple en apparence est très-diversifiée, suivant le nombre & l'apparence des pieds, des anneaux & des muscles : celle de courir ou marcher, que l'on pourroit attribuer aux *hexapodes*, (six pieds) s'exécute aussi de plusieurs manieres, selon le nombre, la position, la grandeur & la figure des pieds : celle de sauter se fait par des muscles & des ressorts, dont la force, le jeu & la diverse structure méritent encore des recherches particulieres : celle de nager, la plus variée de toutes, se fait dans un milieu favorable à toutes les sortes de positions des corps qui s'y trouvent plongés, & qui ont à-peu-près la même pesanteur spécifique : enfin la façon de voler se diversifie selon la figure, la position, la consistance & le nombre des ailes & de leurs étuis. Le Naturaliste découvre dans ces chef-d'œuvres des modeles pour la perfection du mécanisme. On peut encore consulter *Borelli*, *De motu animalium*; ce Savant savoit bien que le mouvement est peut-être le plus grand phénomene de la Nature & l'ame du systême du monde; il ne perd jamais rien de sa dignité & de sa nécessité, & il est aussi admirable dans les plus petits animaux que dans l'ensemble de l'Univers. On peut aussi consulter les articles *Ver de terre*, *Scolopendre*, *Escargot*, *Chenille*, &c. pour avoir une plus grande idée du mouvement progressif.

Ruses, ravages, armes & combats des Insectes, soit pour leur défense, soit pour leur nourriture.

Parmi les insectes, comme chez tous les autres animaux, regnent les antipathies, les inimitiés, les ruses & les combats : les plus gros font la guerre aux petits; ceux-ci plus foibles deviennent la proie & la victime des plus forts. Tous ces animaux sont zoophages & se mangent réciproquement, ou se détruisent d'une autre maniere; malheur à celui d'entre eux qui perd ses ailes & son aiguillon dans une bataille, car ces membres ne reviennent plus, & l'insecte s'affoiblissant sans cesse, meurt bientôt. Les insectes sont armés de pied en cap; ils sont en état de faire la guerre, d'attaquer, & de se défendre : des dents en scie, un dard ou aiguillon,

pinces, cuiraſſe, ailes, cornes, reſſort dans les pattes; chacun ſait où trouver ſont ſalut. Mais qui pourroit ſe laſſer d'admirer les maneges merveilleux & ſinguliers de ces petits animaux.

Les cornes des inſectes ſont dures & à pointe fine, & different de leurs antenes en ce qu'elles n'ont point d'articulation dans leur longueur. Pluſieurs de ces animaux n'ont qu'une corne placée ſur la tête, & qui s'éleve directement en haut ou ſe recourbe en arriere ou en faucille, comme on le voit dans le *ſcarabée-rhinocéros ;* d'autres en ont deux placées au-devant de la tête, s'étendant vers les côtés, ou s'élevant en ligne droite. Ces cornes ſont ou courtes, unies & un peu recourbées en-dedans, ou elles ſont branchues comme celles du *cerf volant.* Quelquefois elles ſont égales en longueur, & d'autres fois elles ſont plus grandes l'une que l'autre. L'on trouve auſſi des inſectes qui ont trois de ces cornes qui s'élevent perpendiculairement; tel eſt l'*énena du Breſil*, dont *Marcgrave*, *Hiſtor. Braſil. L. VII*, *c. ij*, donne la deſcription.

Tous les inſectes ne portent pas leurs cornes à la tête; car on en voit qui les ont des deux côtés des épaules près de la tête. Enfin dans quelques-uns de ces animaux elles ſont immobiles, & mobiles dans d'autres. Ceux-ci peuvent par ce moyen ſerrer leur proie comme avec des tenailles, & ceux-là écarter ce qui ſe trouve en leur chemin. Il regne à tous ces égards des variétés infinies pour le nombre, la forme, la longueur, la poſition, la ſtructure, les uſages des cornes dans les diverſes eſpeces d'inſectes. Nous devons au microſcope une infinité de curieuſes obſervations en ce genre; mais comme il n'eſt pas poſſible d'entrer dans ce vaſte détail, nous renvoyons le Lecteur aux Ouvrages des ſavans Naturaliſtes qui en ont traité.

Tous les inſectes, ſi l'on en excepte un très petit nombre, ſont cruels & voraces, & nuiſent à tous les animaux, même à l'homme. Les Hiſtoires ſacrées & profanes ſont remplies d'exemples de peuples qui ont été contraints d'abandonner leur pays natal pour avoir été trop incommodés par les ſauterelles, par les ſcorpions, par les ſcolopendres, ou par les punaiſes, les puces, les araignées, les abeilles. Le ſcarabée des maréchaux dégorge de toutes ſes articulations une liqueur graſſe & viſqueuſe, dont l'odeur fait enfuir tous les inſectes qui approchent de lui. Chaque eſpece ſait détruire à ſa maniere les différentes productions de la terre. Des légions de chenilles & de larves ravagent en peu de temps les prairies; une eſpece dévore les racines du houblon, une autre les fleurs, une autre

perce les habits ; les tipules rongent les plantes qui commencent à naître dans les campagnes ; d'autres insectes se forment dans l'intérieur des feuilles des sentiers & des galeries : les insectes appelés *gribouri* par les Vignerons, & la *bêche*, détruisent les ceps en hiver & les raisins en été ; les *charençons* consument les bleds dans les épis ; le perce-oreille & la larve du hanneton détruisent les herbes potageres ; la chenille ravage les choux ; le ver à soie les feuilles de mûrier ; la chrysomele les asperges ; le scarabée disséqueur les peaux & les viandes. Quelques-uns qui sont ordinairement remplis de différentes larves de mouches & d'insectes à étuis, n'attaquent & ne dévorent que les animaux morts, & dont les chairs commencent déja à fermenter. Une autre espece de scarabée, & particuliérement la *vrillette*, réduit en poussiere les tables des maisons & les différents meubles de bois. Sa larve, logée dans l'intérieur des vieux arbres, les ronge & les réduit en une espece de tan, dans lequel elle se transforme & y bat comme une montre de poche. La mite gruge le fromage & la farine, &c. Il suffit de nommer les punaises de Paris, les tarentules de la Pouille, les scorpions d'Afrique, les cousins de la Nort-Hollande, les chiques d'Amérique, les taons de la Laponie, les grillons des cabanes des villages, les mites de la Finlande, la vermine des enfants, les cirons qui tracent des sillons dans la chair des humains, les chenilles qui désolent les arbres-fruitiers, & les teignes qui rongent les étoffes. L'araignée entortille par la contexture admirable de ses fils, l'insecte qu'elle attend souvent pendant une journée pour en faire sa proie ; mais elle tombe à son tour entre les griffes de la guêpe ichneumone son ennemi capital. L'émérobe ou phryganée dans son premier âge se trouve parmi les poissons ses plus cruels ennemis ; mais il se couvre tout le corps d'atomes sablonneux & de feuilles, pour tromper l'avidité de ses ravisseurs : en le voyant étendu sur les eaux, on le prendroit pour un très petit morceau de bois pourri, & non pour un animal vivant qui devient mouche sur le soir : d'autres insectes savent se raccourcir ou paroître au besoin plus grand qu'ils ne sont effectivement, parceque leur corps est composé de pattes qui s'alongent en se dépliant, ou se raccourcissent en rentrant les unes sur les autres, comme faisoient les brassarts & les cuissarts dans nos anciennes armures.

La tortue (*cassida*), & la chrysomele qui a le cou comprimé, marchent sous le masque, tout couvertes de leurs excréments, pour n'être point reconnues des oiseaux : les larves des cigales bédaudes se cachent sous leur propre écume : la punaise à museau pointu a le corps tout couvert de

brins de toute espece, & pour mieux se déguiser, marche tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, de sorte qu'à force de se masquer ainsi, de fort bel insecte qu'elle étoit, elle devient plus hideuse qu'une araignée.

La teigne d'où n'aît le phalene ou papillon nocturne, se loge dans le tissu le plus fin des tapisseries, des étoffes, même dans les peaux emplumées, afin de les ronger à son aise; & comme elle est très susceptible d'accroissement, elle fait élargir sa demeure aux dépens de l'étoffe.

Le *formica-leo* demeure dans le sable, vit sans boire, se contente d'une très-légere nourriture, se cache dans la terre par la crainte qu'il a des oiseaux, & se tient au centre d'une petite fosse qu'il creuse dans un sable sec & mobile, & qu'il façonne en forme de cône renversé. Les fourmis qui passent par-là, tombent dans le trou, & deviennent la proie de l'animal qui s'y tient caché. La mouche, malgré son vol étourdi, sa structure délicate & ses membres déliés, est destinée évidemment par la Nature à être aussi la proie du fourmi-lion. Ce prédateur a en partage la ruse, la force & la vigilance.

Le pou de bois, improprement appellé *pou pulsateur*, se tient dans le vieux bois & dans les livres; il y entre par les trous que des vers ont faits, & y fait encore de plus grands dégâts.

L'on ne peut considérer sans étonnement la queue formidable du scorpion, & l'adresse avec laquelle il met en mouvement ses rames lorsqu'il s'agit de se battre, de se défendre ou de s'enfuir.

Le puceron qui se nourrit de plantes, est dévoré par certaines mouches: le taon détruit ces mouches; les demoiselles font la guerre aux taons, & celles-ci sont la proie des arraignées; le perroquet d'eau qui se plaît dans l'eau corrompue sert de nourriture aux moucherons; ceux-ci aux grenouilles, &c. le papillon nocturne est mangé par la chauve-souris.

La blatte, nommée *kacherlacki* à Surinam, court la nuit pour butiner, dévore les souliers, les habits, les viandes, & sur-tout le pain, dont elle ne mange que la mie. Cet animal qui croît aussi à la Martinique, y est appellé *ravet;* il ronge les papiers, les livres, les tableaux & les hardes; il gâte par ses ordures & sa mauvaise odeur tous les endroits où il se niche: comme il vole par-tout, & plus la nuit que le jour; il se prend dans les toiles de la grosse araignée appellée *phalange*. Celle-ci fond sur ces blattes d'une maniere surprenante, les lie avec ses filets, & les suce de telle maniere, que quand elle les quitte, il ne reste plus

rien que leur peau & leurs ailes bien entieres, mais seches comme du parchemin.

La vermine multiplie prodigieusement sur la tête des enfans galeux: quelques-uns prétendent qu'elle leur est avantageuse en ce qu'elle détruit le superflu des humeurs; mais M. *Bourgeois* dit que loin de leur être utile, elle ne sert qu'à perpétuer la gale, & à y produire des ulceres, qui rendent la gale inguérissable tant que la vermine subsiste; & on remarque tous les jours que les enfans attaqués de gale & de vermine invétérée, deviennent maigres, pâles & cacochymes: d'ailleurs la petite quantité d'humeurs que les poux consument, ne sauroit leur procurer un avantage réel & sensible. Au reste, tout ceci démontre que les insectes ont presque tous des goûts exclusifs.

Habitations des Insectes.

Entre les insectes, plusieurs meurent à l'entrée de l'hiver; d'autres qui sont d'un naturel plus chaud, telles que les abeilles & les cantharides, passent l'hiver dans des crevasses: les uns vivent en troupes sous terre & mangent l'herbe; d'autres vivent dans les bois & mangent les feuilles des plantes, ou sont solitaires & sucent le sang des animaux qu'ils habitent; ce qui produit sans doute les différentes odeurs qu'ils répandent. En quel endroit ne trouve-t-on pas des insectes? on en rencontre dans la laine, les habits, la vieille cire, le papier, les livres, même dans les fruits: la plupart des *gallinsectes* & *progallinsectes*, dont la durée de la vie est fixée à un an, habitent ordinairement dans la bifurcation des plantes qui passent l'hiver.

Utilité des Insectes.

Quoique ce genre d'animaux passe pour être généralement nuisible, il y en a cependant qui méritent quelque exception, comme servant à nos besoins réels ou factices, tels sont les cantharides, le cloporte, le coccus de Pologne, la cochenille du Mexique, le kermès du Languedoc, l'abeille, la chenille ver à soie, l'insecte qui nous procure la résine lacque, & plusieurs autres, dont l'espece de gouvernement, l'économie, les mœurs & l'industrie pourroient servir d'exemple aux hommes dans quantité d'occasions.

En consultant chacun des noms des insectes, leur histoire fera voir que les uns savent filer & ont deux quenouilles ; d'autres font des filets, & ont pour cela une navette & des pelotons : il y en a qui bâtissent en bois, & ont deux serpes pour faire leur abatis : ceux qui travaillent en cire, font voir que leur attelier est garni de ratissoires, de cuillers & de truelles : plusieurs d'entr'eux, outre la langue pour goûter & lécher, ou la trompe pour faire l'office de chalumeau, ou la scie pour abattre, ou les tenailles dont ils ont la tête munie, ont à l'extrémité de la queue une tariere mobile, propre à percer & à creuser. Leurs antennes & leurs cornes sont des membres très-délicats qui, en mettant leurs yeux à couvert, les avertissent du danger & leur font connoître leur route dans l'obscurité. Les mouvemens de ces petits animaux ne sont ni de caprice ni fortuits, ils sont pleins d'ordre & de dessein, & tendent tous au but pour lequel la nature a formé chacun de ces animaux.

Quand les moucherons déposent leurs œufs dans l'eau croupie, les vers larves qui éclosent y consomment tout ce qui s'y trouve de pourriture. Les scarabées pendant l'été emportent tout ce qu'il y a d'humide & de visqueux dans les excrémens des troupeaux : de sorte qu'il n'en reste plus qu'une poussiere que les vents dispersent sur la terre ; ce qui n'est pas un médiodre avantage : car sans cela, bien loin que ce fumier engraissât les plantes, il ne croîtroit rien par-tout où il y en auroit.

Tel est le coup d'œil général qu'on peut jeter sur l'Histoire des Insectes, dont l'étude, si méprisée du commun des hommes, a rendu les noms de *Géer* & de *Linnæus* aussi fameux chez les Suédois, que celui de *Réaumur* l'est chez les François. *Lister*, en les étudiant, s'est rendu immortel chez les Anglois, ainsi que *Swammerdam* chez les Hollandois, *Frisch* chez les Allemands, & *Redi* chez les Italiens.

Les Ecrits de *Leuwenhoeck*, de *Bradley*, d'*Harvey*, de *Néedham*, de *Derham*, de *Malpighi*, de *Lessers*, de *Rœsel*, de *Lyonnet*, de *Bonnet*, &c. font voir que les insectes sont un des principaux chef-d'œuvres de la Nature, & que la grandeur & la sagesse du Créateur éclatent jusques dans ses plus petits ouvrages.

Eminet in minimis maximus ipse Deus.

Maniere de se procurer les différentes especes d'Insectes, de les préparer, & de les envoyer des pays plus ou moins éloignés.

On se rappelle que nous avons distingué les insectes en plusieurs ordres, en *apteres*, en *dipteres*, en *tripteres*, en *lépidopteres*, en *névropteres*, en *coléopteres* & en *hémipteres*. Nous ne les considérons ici relativement à l'objet que nous proposons, que sous trois points de vue, savoir en insectes qui ont les *ailes nues & à réseau*; en insectes qui ont les *ailes nues & couvertes d'écailles* ou *de poussiere*; & enfin en insectes qui portent leurs *ailes pliées sous des étuis écailleux* qu'on nomme *elytres*. Cette division est celle qu'a donné sur ce même sujet M. *Mauduit*, dans un excellent Mémoire inséré dans les *Observ. sur la Physique, sur l'Hist. Nat. & sur les Arts*. Les moyens que nous allons décrire sont extraits de ce même écrit.

Avant de parler de la maniere d'envoyer les insectes, il convient d'exposer celle de les ramasser. Il y a peu de difficulté à cet égard relativement aux scarabées ou insectes à étuis : ils ne volent qu'à de certaines heures; leur vol est court & souvent tardif & pesant : on peut les prendre aisément. Il n'en est pas de même des insectes à ailes nues, & sur-tout des papillons qu'on gâte toujours en les touchant, & qui les uns & les autres volent avec légéreté, fuient de loin, & se retirent à de si grandes distances, qu'il est souvent impossible de les atteindre. La meilleure méthode est de les prendre avec des filets : on en a proposé de différentes formes. Ceux dont M. *Mauduit* préfere l'usage, ont celle d'une chausse d'Hippocras ou à passer des liqueurs; la pointe en est fermée; l'ouverture en est attachée autour d'un cercle de gros fil de fer; les deux extrémités de ce fil de fer se joignent, sont contournées ensemble; on les fait entrer dans un bâton creux, où on les assujétit en y enfonçant de force des petits coins de bois; le manche du filet doit avoir au moins quatre pieds; il peut servir de canne. Il faut avec le filet être muni de petites pinces, semblables à celles dont se servent les Anatomistes ou les Lapidaires; ce sont des pinces d'acier ou de cuivre plates douces & qui ont peu de ressort : les Lapidaires de Paris nomment ces pinces des *bruxelles*. On doit encore porter avec soi une pelote garnie d'épingles, & une boîte garnie dans le fond de liege ou de bois tendre. Pourvu de ces instrumens, on peut saisir les insectes au vol, si on a le coup d'œil juste & la main prompte, ou attendre qu'ils soient posés sur les plantes & les fleurs, & les couvrir alors avec le filet. Dès qu'ils sont pris dessous, on les saisit

à travers les mailles avec l'extrémité des pinces. On les prend par les côtés, au milieu du corps autant qu'on le peut; on les ſerre ſans les écraſer, mais aſſez pour les affoiblir. On leve enſuite le filet, en lâchant l'inſecte qui eſt hors d'état de s'envoler : on le reprend avec les pinces, on le pique avec une épingle qu'on enfonce par le milieu du dos, & on attache ſa proie avec précaution dans la petite boîte, d'où on la retire quand on eſt arrivé chez ſoi, pour la fixer dans une plus grande dont il ſera fait mention ci-après.

Les inſectes qui ont les ailes nues & à réſeau, tels que ſont les *mouches*, les *demoiſelles*, les *couſins*, les *éphémeres*, les *abeilles*, les *guêpes*, &c. ne doivent pas être envoyés dans la liqueur, ils en ſeroient gâtés. Leurs ailes frêles, membraneuſes ou papyracées, ſont ſujettes à y être déchirées par le frottement des individus les uns contre les autres; elles y contractent de faux plis, elles s'y amolliſſent & reſtent pendantes ſans conſiſtance, ſans forme & ſans ſoutien, quand on retire les inſectes de la liqueur. Ceux des inſectes dont les ailes ſont couvertes de pouſſiere ou d'écailles, & ce ſont les papillons dont les eſpeces ſont ſi intéreſſantes par leur variété, par leur nombre, par la beauté, par l'éclat de leurs couleurs, par l'élégance de leur forme, ne peuvent aucunement être conſervés & envoyés dans la liqueur; ils y perdroient ce duvet attaché à leurs ailes, & qui en fait toute la beauté.

Des perſonnes envoient les papillons entre les feuillets d'un livre qu'ils ſacrifient à cet uſage, & qu'ils enveloppent d'une large feuille de papier pour le fermer. Cette méthode peut à la rigueur être admiſe, elle offre plus d'eſpace pour contenir beaucoup d'individus; mais en la ſuivant on applatit, on écraſe le corps des papillons, on mutile leurs pattes, & les ailes ſont ſouvent endommagées par le frottement des feuillets du livre.

Le meilleur moyen eſt de tenir prêtes des boîtes longues & plates, dont le fond ſoit d'un bois tendre ou couvert d'une ſemelle de liege bien aſſujétie. On perce les papillons & les inſectes à ailes nues & à réſeau qu'on a pris, d'une épingle qu'on leur enfonce dans le corcelet, cette partie qui eſt entre la tête & le ventre; on pique, en enfonçant le plus avant qu'on peut, la pointe de l'épingle dans le liege ou dans le bois tendre qui forme le fond de la boîte; on laiſſe l'inſecte mourir dans cette poſition. Ces ſortes d'inſectes ainſi arrangés & aſſez diſtans les uns des autres pour qu'ils ne ſe touchent pas, n'exigent plus aucune attention : ces malheureuſes victimes de notre curioſité, percées d'un glaive

meurtrier, pressées cependant par la faim, si elles étoient fixées assez près pour se toucher, se déchireroient & se dévoreroient les unes les autres dans leur état cruel, que leur propre barbarie prolonge encore. N'omettons pas de dire que pour les papillons il ne suffit pas de les avoir percés d'une épingle qui traverse leur corselet, car en s'agitant, se débattant, ils brisent leurs antennes & leurs longues ailes contre le couvercle & le fond de la boîte. Il faut donc pour nous les procurer dans tout leur éclat & leur conserver leur funeste beauté, leur ôter jusqu'aux moyens de témoigner leur souffrance par leurs mouvemens, & les condamner à mourir immobiles, sans pouvoir même se donner le soulagement de changer de position : après qu'on les a percés par le milieu du corps avec l'épingle qui les assujétit au fond de la boîte, on attache & enfonce quatre autres épingles aux bords antérieurs de leurs ailes, une épingle à chacune : on choisit sur-tout le point où l'on voit une des plus fortes nervures qui traversent l'aile pour la percer : chaque épingle fixée au fond de la boîte doit être inclinée à l'opposé du corps du papillon, & former avec ce fond de boîte un angle aigu. Un malheureux papillon, fixé par cinq épingles, est contraint de demeurer sans mouvement & d'expirer sans pouvoir changer de position. Quand il est mort & que ses ailes étendues ont pris le pli qu'on leur a fait prendre, on retire les quatre épingles qui les ont assujéties, on ne laisse que celle qui tient le corps du papillon attaché au fond de la boîte.

Les insectes coléopteres, c'est-à-dire ceux qui portent leurs ailes, dans l'état de repos, pliées sous des étuis écailleux, peuvent être conservés & envoyés percés avec des épingles qui les assujétissent sur le fond des boîtes. Cette méthode est sans contredit la meilleure. Ceux qui veulent s'épargner la cruauté de cette pratique & son embarras, peuvent jeter les insectes à étuis, à mesure qu'on les prend, dans des liqueurs conservatrices : ils arrivent de cette maniere sans être mutilés ; mais leur couleur en souffre quelquefois.

Ceux qui prennent le parti de percer tous les insectes avec des épingles, de les laisser mourir ainsi & de les envoyer attachés au fond des boîtes, doivent observer de n'envoyer dans une même boîte que des papillons ; on y peut joindre des insectes à ailes à réseau, mais l'on doit mettre dans d'autres boîtes les insectes à étuis ou scarabées ; car malgré le soin qu'on prend pour enfoncer les épingles dans le liege ou dans le bois, si l'objet qu'elles traversent & qu'elles attachent a quelque poids,

il arrive ſouvent qu'elles ſe détachent ; alors les inſectes détachés roulent dans la boîte, s'y briſent & mutilent en même temps les autres inſectes qu'ils rencontrent. Un ſeul ſcarabée dans une boîte de papillons, peut la perdre. Les inſectes à ailes nues au contraire & les papillons ſont ſi légers, que leur poids ne peut guere ébranler les épingles, auſſi rarement ſe détachent-elles. Si le cas arrive, il en réſulte peu de mal, parce que l'inſecte détaché eſt preſque ſans effet, étant preſque ſans poids. Veut-on empêcher que les ſcarabées contenus ſeuls dans les boîtes ne ſe détachent, il faut remplir les boîtes de coton, qui étant foulé par le couvercle contient, aſſujétit & fixe les épingles. On préſume bien qu'il eſt impoſſible d'uſer de la même précaution pour les papillons, parce que le coton enleveroit la pouſſiere écailleuſe qui embellit leurs ailes. Il faut donc, comme il eſt dit ci-deſſus, les envoyer dans des boîtes à part ou avec des inſectes à ailes nues. Il ſera même mieux, ſi on le peut, de mettre chacune des trois eſpeces d'inſectes (*mouches, papillons, ſcarabées*), dans des boîtes ſéparées.

L'uſage des épingles, excellent en lui-même, employé par les Hollandois & les Chinois, qui, aux deux extrémités du globe, s'accordent par le cas & la recherche qu'ils font des inſectes, a un inconvénient ; c'eſt que les épingles ſe rouillent dans le corps des inſectes qu'on briſe, quand pour les diſpoſer dans des cadres, on en veut retirer les épingles. On peut prévenir cet inconvénient en trempant les épingles avant de s'en ſervir, dans de la pommade qui empêche la rouille. Si l'on ne l'a pas prévenu, on évite de briſer les inſectes, & on ôte aſſez aiſément les épingles par la pratique ſuivante. On allume une bougie, & l'on enfonce l'épingle où tient l'inſecte, le plus qu'on peut, à travers un carton mince, & de la largeur de l'inſecte ; on prend la tête de l'épingle avec des pinces, on en préſente la pointe à la flamme tranquille de la bougie ; le carton garantit l'inſecte de l'action de la flamme ; l'épingle ne tardera pas à rougir, ſa forte chaleur communiquée dans toute ſa longueur, deſſéchera, brûlera les molécules qui y adherent, le trou ſe trouvera agrandi, l'épingle ſortira ſans difficulté, & rien ne ſera endommagé : il faut cependant tâtonner ici, car ſi on employoit trop de temps dans l'opération, l'épingle endommageroit une partie conſidérable du corps de l'inſecte. On prétend qu'en mettant pendant quelques jours dans un endroit un peu humide, tel qu'une cave, une boîte d'inſectes, on retire l'épingle ſans peine, & ſans endommager même les plus petits inſectes. En ſuivant ce

dernier procédé, il faudroit, après en avoir retiré l'épingle, laisser les insectes dans un lieu sec, car si on les enfermoit aussi tôt dans leur case, ils s'y gâteroient.

On ne doit pas omettre ici la maniere de recueillir & de conserver les *larves*, les *coques*, les *nymphes* & *chrysalides* des insectes. On sait, & nous l'avons dit, que les larves sont les vers ou les animaux sous la forme desquels les insectes paroissent en sortant de l'œuf, qu'ils quittent pour en prendre une autre, après avoir vécu & grandi pendant quelque temps sous cette premiere forme. Ainsi *les chenilles sont les larves des papillons.* Nous avons dit aussi que les coques sont ou des tissus, ou des fragmens de différentes substances rassemblés & unis ensemble, des loges enfin à l'intérieur desquelles les larves se retirent pour se changer, soit en nymphe, soit en chrysalide, & prendre ensuite leur derniere forme; enfin nous avons exposé que les chrysalides & les nymphes sont des enveloppes cartilagineuses, ou bourreuses, de forme souvent bizarre, quelquefois très-brillantes, sous lesquelles paroissent les insectes en cessant d'être dans l'état de larves, & sous lesquelles ils demeurent cachés jusqu'à ce qu'ils les rompent pour paroître dans leur dernier état.

On distingue les larves des vers proprement dits, dont elles prennent souvent la forme, en ce qu'elles ont toujours des pieds plus ou moins apparens, & la tête écailleuse, au lieu que les vers sont absolument sans pieds, & n'ont aucune partie qui soit écailleuse.

Les larves ne peuvent se conserver que dans la liqueur, encore y perdent-elles leur couleur, & n'y gardent-elles que leur forme. Quelques personnes émerveillées de la beauté des chenilles, ont cherché les moyens de les conserver. M. *Mauduit* dit qu'il en connoît deuxqui réussissent passablement pour quelques especes; il faut, dit cet Observateur, faire une légere & courte incision à la peau de la chenille vers l'anus, qu'on ne fait que dilater, puis pressant le corps avec les doigts d'une main, en tirer les visceres avec une pince qu'on tient de l'autre main; quand la peau est vidée, on la distend en soufflant dedans avec un chalumeau. Alors on la remplit de sable en la suspendant la tête en bas, & on la laisse sécher pleine de sable, qu'on fait ressortir après qu'elle est bien seche, par l'ouverture par où il est entré: l'autre moyen consiste à faire fondre partie égale de cire & de graisse; on remplit une seringue proportionnée de ce mélange assez chaud pour conserver quelque temps sa fluidité, & on en injecte la peau de la chenille. Si c'est la peau d'une chenille couverte de

poils ferrés & fournis, elle fe confervera & paroîtra affez bien préparée ; mais fi la peau eft liffe, la chenille perdra beaucoup de fa beauté, fes couleurs ou paroîtront fort altérées, ou fe perdront tout-à-fait.

Les coques des chenilles méritent d'être ramaffées, parce qu'elles portent témoignage de l'induftrie des infectes, & que leur defcription entre dans leur hiftoire. Il fuffit de les enlever & de les ferrer dans des boîtes à part, où on les garantit par le moyen du coton. Les chryfalides ont communément affez de folidité pour n'exiger aucune préparation pour fe deffécher fans fe corrompre, fans changer de forme, & quelquefois fans perdre leur éclat; il faut feulement ôter la vie à l'infecte pour qu'il ne les perce pas : ce qu'on fait en les expofant fous un verre à l'ardeur du foleil, ou en les plongeant pendant une ou deux heures dans une liqueur fpiritueufe.

A l'égard des araignées, molles comme pulpeufes, pleines d'humeurs, elles ne peuvent guere être envoyées que dans la liqueur; elles y perdent fort peu; leurs humeurs s'y épaiffiffent, & quand après y avoir féjourné quelque temps on les en retire, alors elles fe deffechent à propos. On peut encore les conferver en les perçant avec une épingle, en fixant leurs pieds par ce même moyen, & les pofant dans un four dont la chaleur, qui doit être graduée, épaiffit leurs humeurs avant qu'elles fe foient évaporées, & empêche par ce moyen qu'elles ne paroiffent déformées, arides & defféchées. On pourroit encore, quand elles font très-groffes, telles que la *phalange*, la *tarentule*, &c. & fi l'on n'y fentoit pas de la répugnance, ouvrir le ventre en deffous, le vider & le remplir de coton; mais ces animaux ne doivent, fur-tout dans les pays chauds, être maniés qu'avec précaution. M. *Mauduit* affure que leur morfure n'y eft pas fans danger. Ce même Obfervateur a raifon de recommander aux Voyageurs de chercher à s'inftruire dans les pays qu'ils parcourent, quels accidens ou quelle incommodité occafionnent les infectes : en homme fage & éclairé, il les invite à tenir un jufte milieu entre la crédulité qui admet tous les faits, & la critique trop févere qui les rejette. Les infectes, dit-il, font des êtres qu'on foule aux pieds en même temps qu'on change leurs opérations les plus fimples en merveilles & en prodiges. Enfin il laiffe à la prudence des Voyageurs à recueillir des faits fur les infectes étrangers, fur leur maniere de fe nourrir, fur leur fagacité, fur les dégâts qu'ils occafionnent, fur les avantages qu'on en retire ou qu'on auroit droit d'en attendre.

INSECTES PÉTRIFIÉS, *entomolithi.* Sous ce nom vague, on comprend les zoophytes, les insectes volatiles, les différentes productions à polypier, les coquilles & les crustacées que l'on trouve dans la terre, conservés dans différens états; & moins celles qui sont en empreinte ou en relief, que celles qui sont en nature. Les zoophytes fossiles nous donnent des trochites & entroques, &c. Les productions à polypier fossiles donnent des lithophytes, des coraux, différens madrépores, &c. Les coquilles fossiles ou testacites donnent différentes especes dans les univalves, les bivalves & les multivalves. Les crustacées fossiles donnent des crabes, des cancres, des homars. Les insectes volans donnent des empreintes de mouches à ailes nerveuses ou à étuis. On trouve aussi des vers marins fossiles, c'est-à-dire des vermiculites, &c. *Voyez chacun de ces mots.*

INTERPRETE. *Voyez* COULON-CHAUD.

INTESTINS. Ce sont ces grands canaux membraneux qui s'étendent depuis l'estomac jusqu'à l'anus. *Voyez l'article* ÉCONOMIE ANIMALE, *au mot* HOMME.

JOCASSE. *Voyez au mot* GRIVE.

JOCKO. Petite espece d'*orang-outang.* Voyez ce mot.

JODELLE. C'est la foulque. *Voyez ce mot.*

JOLITE. *Voyez* PIERRE DE VIOLETTE.

JONC, *juncus.* Plante dont on distingue plusieurs especes. Les joncs, proprement dits, sont de la famille des liliacées, & paroissent tenir le milieu entre les gramens & les lys. Ils ont tous une maîtresse racine, rampante & fibreuse. Leur calice est composé de six feuilles distinctes rangées autour du pistil, auquel succede, dit M. *Deleuze*, une capsule à trois panneaux qui renferme plusieurs semences menues. Leurs fleurs sont à six étamines.

JONC AIGU ou PIQUANT, *juncus acutus.* C'est une plante qui croît dans les marais proche de la mer, & en plusieurs autres lieux aquatiques; sa racine est composée de grosses fibres; elle pousse beaucoup de tiges à tuyaux, à la hauteur de deux pieds, grosses, roides, pointues, composées d'une écorce épaisse & d'une moelle un peu dure, blanchâtre, enveloppée depuis la racine par des especes de graines feuilletées, qui ont jusqu'à près d'un pied de longueur. Ses fleurs sont en étoile & placées vers le sommet des tiges; il leur succede une capsule

relevée

relevée de trois coins, & qui renferme des ſemences ; cette plante eſt aſtringente & narcotique.

JONC CORALLOIDE. Nom donné aux tubiporites branchus, bifourchus & comme noueux. *Voyez* TUBIPORE & *l'article* JONCS DE PIERRE.

JONC D'EAU, *ſcirpus*. Suivant M. *Deleuze*, ce n'eſt pas un jonc proprement dit : ſes tiges ſont grandes & liſſes ; il convient à un grand nombre d'ouvrages : on s'en ſert pour lier différentes ſortes de choſes. C'eſt une plante aquatique, dont les racines ſont longues, groſſes, nouées, rampant dans la terre, rouges-brunâtres en dehors, blanches en dedans : elles pouſſent pluſieurs tiges hautes de ſix à ſept pieds, pointues, groſſes comme le petit doigt, droites, rondes, verdâtres, unies, pyramidales, remplies de moelle blanche, portant en leurs ſommités des fleurs diſpoſées en maniere d'épis : il leur ſuccede des ſemences groſſes comme celles du millet, triangulaires, ramaſſées l'une contre l'autre, environnées de poils à leur baſe, & formant enſemble une tête ; cette plante eſt aſtringente. *Séba*, dans le premier volume de ſon ouvrage, donne la figure de deux feuilles d'une plante qu'il nomme *jonc aquatique de Surinam, compoſé de fils innombrables :* il dit qu'on devroit s'attacher à faire l'examen de cette plante, par l'utilité qui en pourroit réſulter pour les arts. On pourroit ſans doute en faire du papier, & peut-être du fil.

JONC ou CANNE A ÉCRIRE. *Voyez ce mot.*

JONC ÉPINEUX. *Voyez* GENÊT ÉPINEUX.

JONC FLEURI, *butomus*. M. *Deleuze* obſerve que cette plante n'eſt pas du genre des joncs. Sa racine eſt groſſe, nouée, blanche & fibreuſe ; elle pouſſe des tiges hautes de quatre pieds & nues ; ſes feuilles ſont longues, étroites, & ſortent de la racine ; ſes fleurs naiſſent aux ſommets des tiges en maniere d'ombelles, de couleur purpurine, & diſpoſées en roſe ; elles ont ſix pétales diſpoſées en deux rangs alternativement, neuf étamines & ſix piſtils. Il leur ſuccede un fruit membraneux, compoſé le plus ſouvent de ſix graines, remplies de ſemences oblongues & menues. Cette plante convient pour la morſure des bêtes venimeuſes ; le bœuf en eſt fort friand.

JONC DES INDES ou JONC ROSEAU. *Voyez* ROTIN.

JONC MARIN, *juncus marinus*. On donne ce nom à une eſpece de jonc aigu qui croît en quantité dans la Vallée de Ste. Marie aux mines,

& plus abondamment encore dans la Normandie, dans la Bretagne & dans le Poitou, où on l'emploie très-utilement pour des clôtures, pour faire du fumier & pour brûler au four, & même pour servir dans les années de disette de paille aux chevaux. La partie de ce jonc qui a poussé la derniere est la plus tendre; c'est une bonne nourriture pour toute sorte de bestiaux, après avoir été pilée dans une auge ou autre machine semblable.

JONC ODORANT. *Voyez* SCHŒNANTE.

JONC ORDINAIRE ou DES JARDINS, *juncus lævis*. Les tiges & les feuilles de ce jonc sont plus menues, plus cassantes, & la plante en est moins aiguë & moins piquante que celles du *jonc aigu* : ses fleurs naissent en bouquets épars. Cette plante est assez commune dans les marais; elle sert, ainsi que le jonc aigu, à faire des cables, des cordages, & à lier des paquets d'herbes.

Observations sur les Joncs.

En général les tiges des joncs sont vertes & rondes; elles ne sont que peu ou point feuillues ni branchues, & naissent dans les eaux ou proche de celles qui croupissent.

Les joncs marins, qu'on appelle aussi *sain-foin d'Espagne* ou *landes*, croissent dans les landes & terres les plus stériles, même sans qu'on les ait semés, mais celui qui vient de semence est meilleur : on donne l'un & l'autre aux bestiaux haché & pilé. On doit couper les joncs, ainsi que les roseaux, par un beau temps, & on les laisse sur pied pendant trois ou quatre jours, afin qu'ils sechent. Il y a des joncs dont on se sert à la campagne pour couvrir des toits de peu d'importance, & pour faire des paillassons, des corbeilles, des balais, des nattes, & plusieurs autres petits ouvrages d'industrie; la moelle du jonc d'eau sert à faire des mêches de lampes. La plupart des joncs deviennent gros comme le pouce, lorsqu'on les laisse trois ans sans les couper. On doit en semer la graine au mois de Mars, parmi quelques menus grains, & on les récolte au mois d'Août suivant. *Voyez* LANDES & SAINFOIN.

JONCS DE PIERRE, *junci lapidei*. Nom donné à une pierre formée par l'assemblage de tubiporites pétrifiés ou fossiles, cylindriques ou anguleux, paralleles les uns aux autres, & placés perpendiculairement eu égard à la masse de la pierre. On trouve de ces pierres dans le Comté de

Shropshire en Angleterre, qui sont susceptiples de poli. C'est le *marmor juncum* de Woodward.

JONQUILLE, *narcissus junci folius.* Plante qui donne une fleur qui vient sur tige & qui fleurit en Mars. Il y en a de diverses sortes; la premiere est la *jonquille à grandes fleurs;* sa racine est bulbuse, blanche, couverte d'une membrane noire : elle pousse des feuilles longues, étroites, quelquefois arrondies, fort douces au toucher, flexibles, ressemblant à celles du jonc. Il s'éleve d'entr'elles une tige, qui au printems porte en son sommet des fleurs semblables à celles du narcisse ordinaire, mais plus petites, jaunes par-tout, très-odorantes.

La *jonquille à petites fleurs* ne differe de la premiere, qu'en ce qu'elle est moins grande en toutes ses parties, & qu'elle rapporte moins de fleurs; elle est beaucoup plus estimée par les Fleuristes que la jonquille à grandes fleurs dont ils font peu de cas.

La *jonquille à fleurs doubles* differe des autres en ce qu'elle jette beaucoup de fleurs doubles, qui ont de la ressemblance avec celles de l'*anémone.*

Les jonquilles en général se perpétuent de semences, mais plus promptement par les oignons ou caïeux qu'on couvre d'une terre légere à la hauteur d'un pied : on les arrose modérément : on les leve au mois de Septembre, & on en coupe les filets & les cheveux. (M. *Bourgeois* observe qu'il ne faut point lever les oignons de jonquilles chaque année, car ils donnent peu de fleurs les premieres années qu'ils sont plantés : on peut les laisser, dit-il, cinq ou six ans en terre avant de les lever; mais il faut chaque année les couvrir de terreau en automne, serfouir au printems & nettoyer la terre des mauvaises herbes). Les jonquilles blanches & les jaunes doubles viennent mieux dans des pots qu'en planches.

Dioscoride prétend que la racine des jonquilles est vomitive. Cette plante est appellée *jonquille*, à cause de la ressemblance de ses feuilles avec celles du jonc.

JONTHLASPI. C'est une plante sarmenteuse qui tient du violier ou giroflier & thlaspi : c'est une espece de thlaspi cotonneux vivace, qu'on distingue en grand & en petit. *Voyez* THLASPI.

JOOSIE. Les Japonois donnent ce nom à une espece de *gramen medicatum*, qu'ils estiment anti-néphrétique.

JOTAVILLA. Nom que les Italiens ont donné à une espece d'alouette très-rare, & dont le chant est des plus agréables : la niaise est meilleure que la bocagere pour le chant : cet oiseau se fait entendre la nuit. Le

mâle porte une huppe ; il a l'ongle de derriere ſi long, qu'il paſſe les genoux. Cet oiſeau fait d'ordinaire ſon nid dans les vallées où les arbres ſont très-feuillus : ſa ponte eſt de cinq œufs : ſa vie eſt de dix ans *Voyez* ALOUETTE.

JOUA. eſt un oiſeau de l'Afrique, de couleur brune, de la groſſeur d'une alouette, & qui fait ordinairement ſes œufs ſur les grands chemins & dans les ſentiers les plus fréquentés. La ſuperſtition ſe rencontre dans toutes les parties de l'Univers : en Afrique les Negres de Sierra-Léona qui mangent de toutes ſortes d'oiſeaux, eſtiment celui-ci ſi ſacré, qu'ils le reſpectent en ſilence ; ils ne le tuent point, ils n'oſent pas même y toucher, non plus qu'à ſes œufs, ni à ſes petits, perſuadés qu'ils perdroient à leur tour leurs enfans. (*Hiſtoire Générale des Voyages.*)

JOUBARBE, *ſedum*. De toutes les eſpeces de joubarbe connues, nous n'en citerons que quatre qui ſont en uſage : ſavoir, 1°. la *grande joubarbe* ; 2°. la *trique-madame* ; 3°. la *vermiculaire brûlante* ; 4°. la *pyramidale*.

La GRANDE JOUBARBE, *ſedum majus vulgare*, eſt une plante baſſe qui croît ſur les vieux murs & ſur les toits des chaumieres. Sa racine eſt petite & fibreuſe ; elle pouſſe pluſieurs feuilles oblongues, groſſes, graſſes, pointues, charnues, pleines de ſuc, attachées contre terre à leur racine, toujours vertes, comme diſpoſées en roſe, un peu velues. Il s'éleve de leur milieu une tige à la hauteur d'environ un pied, droite, aſſez groſſe, rougeâtre, moelleuſe, revêtue de feuilles ſemblables à celles d'en bas, mais plus pointues. Cette tige ſe diviſe vers ſa ſommité en quelques rameaux réfléchis, qui portent après le ſolſtice d'été des fleurs à cinq pétales, diſpoſées en roſe, & de couleur purpurine. Elles ſont ſuivies par des fruits compoſés de pluſieurs graines, ramaſſées en maniere de tête & remplies de ſemences fort menues, qui ſe ſechent en automne.

Le ſuc de cette plante mis à évaporer, exhale une odeur urineuſe ; ce ſuc eſt rafraîchiſſant & aſtringent : on en mêle dans les bouillons d'écreviſſes ou de tortues qu'on fait prendre aux fiévreux hectiques. Dans quelques contrées d'Afrique, on guérit la dyſſenterie en faiſant avaler au malade dix onces du ſuc de cette plante. La grande joubarbe écraſée & appliquée ſur les hémorrhoïdes, en appaiſe l'inflammation ; elle calme auſſi les douleurs de tête & les délires. M. *Tournefort* aſſure que rien n'eſt meilleur pour les chevaux fourbus, que de leur faire boire une chopine de ſuc de joubarbe.

La petite Joubarbe Trique-Madame, *ſedum minus teretifolium album*, croît auſſi ſur les toits & les murailles expoſées au ſoleil : ſa racine eſt menue & fibrée ; elle pouſſe pluſieurs petites tiges dures, ligneuſes, rougeâtres ; ſes feuilles ſont longuettes, ſucculentes, vermiculaires. Ses fleurs paroiſſent en été ; elles ſont petites, à pluſieurs feuilles, diſpoſées en roſe au ſommet des branches ; elles ſont de couleur jaune-blanchâtre. Il leur ſuccede de petits fruits à graines ramaſſées en tête, & remplis de petites ſemences.

On cultive cette plante dans les jardins, parce qu'on en met dans les ſalades : ſon ſuc rougit le papier bleu, & a preſque les mêmes vertus en Médecine que celui de la grande joubarbe.

La Vermiculaire brulante ou Pain d'oiseau, *ſedum parvum acre, flore luteo*, croît preſque par-tout ſuſpendue par ſes racines, ou couchée ſur les vieilles murailles, ſur les toits des maiſons baſſes ou des chaumieres, ou aux lieux pierreux, arides ou mouſſeux. Sa racine eſt également petite & fibreuſe ; ſes feuilles ſont peu épaiſſes, mais ſucculentes, pointues & triangulaires : ſes tiges ſont baſſes & menues ; elles portent en leurs ſommets dans l'été de petites fleurs jaunes en étoile, à cinq feuilles, rangées comme en épis à l'extrémité des tiges qui ſe fourchent en trois branches, auxquelles ſuccedent de petites graines comme dans les précédentes : la plante ſe ſeche & périt l'hiver.

Cette plante qui eſt l'*illecebra* de *Lémery*, a un goût piquant, chaud & brûlant ; ce qui lui a fait donner auſſi le nom de *poivre des murailles*. Elle eſt excellente pour déterger les gencives ulcérées des ſcorbutiques : elle fait un peu vomir : appliquée extérieurement, elle réſout les tumeurs ſchrophuleuſes & les loupes naiſſantes. On l'eſtime très-ſpécifique pour faire des injections dans les ulceres de la matrice, & pour fomenter les cancers ulcérés, les dartres chancreuſes, le charbon & la gangrene. Cette plante pilée eſt un cauſtique tempéré qui ronge inſenſiblement le virus d'un cancer, & qui avec le temps extirpe juſqu'à ſa racine : on y joint ordinairement un peu d'huile de lin : pilée & incorporée avec le beurre frais, & appliquée ſur la tête, elle guérit la teigne.

Depuis quelques années les Curieux cultivent avec ſoin la belle eſpece de joubarbe, connue ſous le nom de *pyramidale*. En effet, ſa tige qui eſt fort élevée, forme une pyramide très-agréable à la vue lorſqu'elle eſt bien garnie de ſes fleurs blanches, tant dans ſon pourtour que du ſommet à la baſe. Si le terrain où l'on cultive cette plante eſt trop gras,

trop fort, cette joubarbe y fleurit difficilement, tandis qu'une terre légere & maigre, composée d'un peu de terreau & de terre sableuse, est plus analogue à celle où cette plante croît naturellement : alors la joubarbe ne manque pas d'y fleurir la troisieme année. On connoît que les pieds de cette espece de jourbarbe donneront des fleurs, lorsque leur centre est garni d'un grand nombre de petites feuilles qui forment une rose.

JOUBARBE DES VIGNES. *Voyez* ORPIN.

JOUEUR DE LYRE. C'est un serpent d'Amérique à bandes circulaires, dont la peau est d'un brun-obscur, couverte d'écailles en losanges, & cerclée d'espace en espace. Cet animal, par ses doux & mélodieux sifflemens très-variés, attire à lui, dit-on, les petits oiseaux, curieux & rivaux de son chant : il en saisit quelques-uns & les dévore. Quelques-uns ont la simplicité de croire que ce serpent est un habile Musicien. *Seba, Thes. II. Tab.* 42. *n*°. 3.

JOUFLU, *bucculentus.* C'est un poisson des Indes, peu long, & qui a environ cinq pouces de largeur. Selon *Ruisch*, on le nomme en Hollandois *dix-mail*, parce qu'il a la mâchoire fort épaisse. Sa couleur est jaune, mêlée de taches blanches argentées : sa chair est assez agréable à manger.

JOUI. C'est une liqueur alimenteuse & restaurante, fluide comme du bouillon, noire, d'une saveur agréable, salée & juteuse. *Lémery* dit que c'est une composition dont la base est du jus de bœuf exprimé quand il a été rôti : on n'en sait pas davantage ; le reste de la préparation n'est connu que des seuls Japonois, qui le tiennent secret, & vendent cette liqueur fort cher à tous les Indiens & autres Peuples qui veulent en avoir. Les Orientaux riches en assaisonnent presque tout ce qu'ils mangent, pour rendre leurs mets plus agréables & pour s'exciter à la luxure. Cette liqueur est très-rare en Europe ; cependant on pourroit en apporter aisément, puisqu'elle se conserve pendant douze ans.

JOUR, *dies.* C'est l'espace de temps que le soleil est sur l'hémisphere : le séjour du soleil sous l'horizon est la *nuit* ; voyez ce mot. Voyez aussi ce qui est dit du *soleil* à la suite du mot PLANETTE. Le *jour* est aussi pris quelquefois pour la lumiere, *lux.* Voyez LUMIERE.

IPATKA. *Voyez à l'article* PLONGEON.

IPÉCACUANHA. Cette plante est une espece de violier qu'on a trouvé dans le Nouveau Monde vers le milieu du dernier siecle : elle a été long-

temps connue dans le commerce François sous le nom de *beconguille* ou de *mine d'or végétale*. Les Portugais l'appellent *cypo de cameras*. *Guillaume Pison* & *Marcgrave* l'avoient apportée du Bresil en Europe ; on en fit peu d'usage jusqu'en *1686* qu'un Marchand étranger, nommé *Garnier*, en apporta de nouveau : comme il en vantoit extraordinairement les vertus, M. *Adrien Helvetius*, Médecin de Reims, l'essaya & en obtint les plus heureux succès. C'est de lui que Louis XIV l'acheta pour en rendre l'usage public.

On distingue deux sortes d'*ipécacuanha*, par rapport au pays d'où on le tire ; l'une vient du Pérou, l'autre du Bresil ; mais eu égard à sa couleur, on en distingue trois especes, la grise ou blonde, la brune, la blanche.

L'Ipécacuanha brun, *ipecacuanha fusca Brasiliensis*, est une racine tortueuse, plus chargée de rugosités que l'ipécacuanha gris, plus menue cependant, brune ou noirâtre en dehors, blanche en dedans, légérement amere : on apporte l'ipécacuanha brun du Bresil à Lisbonne. Cette plante, qui se plaît dans les lieux obscurs, dans les forêts épaisses, près des lieux où sont les mines d'or, a une tige d'une demi-coudée, qui n'est presque jamais branchue : elle est couchée sur terre, & garnie vers son extrémité de trois ou cinq feuilles ovales & opposées. La fleur est à cinq découpures : ses fruits sont des baies noires, arrondies.

L'Ipécacuanha gris, *ipecacuanha cinera Peruviana*, est une racine épaisse de deux ou trois lignes, tortueuse, & comme entourée de rugosités, d'un brun clair ou cendré, dure, cassante, résineuse, ayant dans son milieu un petit filet qui tient lieu de moelle, d'un goût âcre, amer, & d'une odeur foible. Les Espagnols en rapportent tous les ans du Pérou, où cette racine naît aussi aux environs des mines d'or. On croit que cette racine est le *bexuquillo* ou *béconguille* des Espagnols. *Pison* dit que la plante de cette racine est basse, semblable au pouliot ; ses feuilles sont velues ; ses fleurs sont petites, blanches & disposées par anneaux.

L'Ipécacuanha blanc, ou faux Ipécacuanha, est une racine que l'on trouve sous ce premier nom dans les boutiques : elle est menue, ligneuse, lisse, sans amertume, & d'un blanc jaunâtre : on nous l'envoie des Indes. *Lémery* dit qu'on a bien de la peine à recueillir ces sortes de racines, & que dans le pays on n'emploie à ce travail que des hommes condamnés à mort.

On donne encore le nom d'*ipécacuanha* à d'autres especes de plantes,

entr'autres un grand *ulmaria* de la Virginie, mais on ne se sert aujourd'hui que de l'ipécacuanha du Pérou & de celui du Bresil, on l'appelle même *racine du Bresil.* Ce remede est usité non-seulement contre les flux de ventre invétérés, qu'il guérit quelquefois dans l'espace d'un jour, mais encore contre un grand nombre de maladies qui viennent de vieilles obstructions. On en fait usage dans presque tous les cas où l'émétique est indiqué.

On préfere l'ipécacuanha gris ou du Pérou à tous les autres, parce qu'il purge plus doucement, & que celui du Bresil excite un vomissement bien plus violent. On en donne ordinairement la dose de trente à quarante grains. D'habiles Praticiens ont observé, dit *M. Bourgeois*, qu'il produit souvent un meilleur effet dans les commencemens des fievres malignes & putrides, & même dans les pleurésies bilieuses, que le tartre émétitique, parce qu'il cause moins de fonte dans le sang. Il produit souvent un bon effet dans les dyssenteries & les diarrhées bilieuses; mais il faut le réitérer trois ou quatre jours de suite. Quand on pile cette racine pure, la poudre subtile qui en exhale fait souvent éternuer, pleurer, moucher & cracher.

Cette racine contient un mucilage ou un extrait gommeux très-visqueux, & un extrait résineux. M. *Geoffroy* pense que la principale vertu de l'ipécacuanha dépend de sa substance gommeuse, mais toutes les deux cooperent à chasser la matiere morbifique. Les habitans du Bresil n'en font usage qu'en infusion; les Européens en prennent la poudre dans du vin ou dans du bouillon: on la prend aussi en bol à la dose de dix grains. M. *de Tournefort* a observé que ce remede agit mieux sur des gens de ville que sur des soldats & des paysans. Au surplus l'ipécacuanha ne doit être administré que par un Médecin prudent qui sache préparer son malade selon les différentes circonstances. En Espagne & en Portugal les Dames enceintes ne font usage que de l'ipécacuanha blanc, comme le plus doux de tous; dans les Indes les feuilles de ces plantes sont regardées comme une panacée végétale.

IPECA-GUACA, est le beau canard du Bresil.

IPERUQUIQUE ou PIRAQUIBA. C'est le *remore.* Voyez ce mot.

IPPO. Nom que donnent les Mahométans civilisés de Macassar à une substance gommo-résineuse, noire comme la poix navale, & qui provient d'un arbre qui croît dans l'île de Célebes, située dans la mer du Sud. Ce sont les *Téragias*, peuple sauvage de Célebes, qui apportent ce

poison

poiſon aux Naturels de Macaſſar, qui ont coutume d'en porter avec eux lorſqu'ils voyagent. Voici la maniere dont ils s'en ſervent : ils ont une ſarbacane faite d'un bois rouge & dur, qu'ils nomment *ſampitan ;* ils font entrer dans cet inſtrument à vent un hameçon entaillé, fait en fer de lance, & enduit du poiſon *ippo*, que l'on a liquéfié dans une racine de gros galanga creuſée exprès. Les Téragias, lorſqu'ils recueillent ce poiſon, ont toujours ſoin de ne pas s'expoſer au vent qui vient de l'arbre ; ils le reçoivent dans des cannes creuſes, afin d'empêcher que l'air n'y touche : pour peu que ce ſuc ſoit éventé, il perd beaucoup de ſon activité : auſſi les traits qu'on apporte en Angleterre, ayant été expoſés plus d'un ou de deux mois à l'air, ne produiſent aucun effet. Les Grands du pays de Macaſſar ont fait quantité de recherches pour trouver le contre-poiſon de l'*ippo* récent, mais toujours inutilement.

IPSIDA. C'eſt un oiſeau barboteux, qui eſt plus petit qu'un merle. Il a le bec long, gros, droit, noir & aigu ; la tête noire-verdâtre, le dos d'un beau bleu-clair, le milieu du ventre roux & blanc. La ſtructure des pieds de cet oiſeau eſt ſinguliere ; car les doigts de dehors ont trois jointures, & ceux qui ſont placés en dedans n'en ont qu'une. L'*ipſida* ſe nourrit de poiſſons ; il fait ſon nid dans des trous ſur le bord des rivieres ; cet oiſeau eſt fort rare. On voit un grand ipſida des Indes dans le cabinet d'Hiſtoire Naturelle de Leyde. *Ray* en parle.

IRIS, *iridis*. Plante liliacée, dont on diſtingue pluſieurs eſpeces. La racine des unes eſt traçante, celle des autres eſt ou bulbeuſe ou tuberculaire. Il y en a dont les fleurs ſont ordinairement en épi, en corymbe, ou ſolitaires ; d'autres en ombelle, au ſommet des tiges, & accompagnées chacune de deux écailles. *Voyez* HERMODACTE, SAFRAN, GLAYEUL, IRIS, &c.

Selon M. *Deleuze* les Iris proprement dits ont une fleur monopétale, diviſée en ſix pieces, dont trois ſont relevées, & les trois autres plus larges que les précédentes, ſont rabattues, marquées dans leur milieu d'une raie longitudinale, nue ou velue. Le piſtil eſt terminé par un ornement ou ſtigmate de trois pieces colorées en forme de pétales qui, s'appliquant ſur les pieces rabattues de la corolle, forment avec elles des eſpeces de tubes dans chacun deſquels eſt enfermée une étamine.

IRIS BULBEUX, *xiphion* aut *chamoletta*. Cette plante qui croît en Eſpagne, reſſemble beaucoup au glayeul puant, à l'exception de ſa racine, qui eſt bulbeuſe, en forme d'oignon noirâtre en dehors, blanc en dedans,

composé de plusieurs tuniques, & d'un goût doux : cet oignon est fort émollient.

IRIS DE FRORENCE, *iris Florentina.* C'est une racine blanche, d'une odeur de violette, d'un goût amer & âcre, en morceaux oblongs, genouillés, un peu applatis, de la grosseur du pouce. On nous l'apporte de Florence, où sa plante croît sans culture. On dépouille sur le lieu cette racine de son écorce, qui est d'un jaune rouge, & de ses fibres; c'est pourquoi l'iris mondé paroît toujours pointillé. On prétend que les Florentins lessivent cette racine avant de nous l'envoyer, & que c'est le seul moyen de lui donner sa bonne odeur.

La plante d'où on la tire ne differe pas de l'iris ordinaire par la figure de ses racines, de ses feuilles & de ses fleurs, mais seulement par la couleur; car les feuilles de l'iris de Florence tirent plus sur le vert de mer : les fleurs ont peu d'odeur, elles sont d'un blanc de lait : on appelle aussi cette plante *flambe blanche.*

IRIS GIGOT. C'est le *glayeul puant.* Voyez ce mot.

IRIS JAUNE DE MARAIS ou FLAMBE D'EAU ou FAUX ACORUS, *iris vulgaris, lutea, palustris.* Ses fleurs sont jaunes : sa racine bouillie dans de l'eau avec un peu de limaille de fer, produit une assez bonne encre. C'est le petit peuple d'Ecosse qui a fait cette découverte.

IRIS ORDINAIRE ou FLAMBE, *iris nostras.* Cette plante qui croît sur les murailles & en plusieurs autres lieux, a une racine qui se répand obliquement sur la superficie de la terre : elle est épaisse, genouillée, charnue, de couleur fauve, garnie de fibres, d'une odeur âcre & forte étant récente, mais qui devient assez agréable lorsqu'elle a perdu son humidité. Les feuilles qui sortent de cette racine sont larges d'un pouce, longues de plus d'un pied, & finissent en pointe comme une épée. Entre ces feuilles s'éleve une tige haute d'environ deux pieds, droite, ronde, lisse, ferme, branchue, partagée par quatre ou cinq nœuds garnis de feuilles qui embrassent la tige. Les fleurs commencent à paroître vers le printems, & sortent de la coiffe membraneuse qui les enveloppoit; elles sont grandes, à une seule feuille, d'une couleur cendrée-verdâtre en dehors, violette ou purpurine en dedans, avec des veines blanches : les pieces rabattues ont une raie longitudinale de poils jaunâtres : à ces fleurs succedent des fruits oblongs, relevés de trois côtes, & remplis de semences arrondies, placées les unes sur les autres.

IRIS PUANT. *Voyez* GLAYEUL PUANT.

IRIS DE SUSE, *iris Susiana.* Nom donné à une très-belle espece d'iris, fort estimée des Curieux. Sa tige haute d'environ trois pieds, ronde, accompagnée de quelques feuilles, porte, dit M. *Deleuze*, une seule fleur beaucoup plus grande qu'aucune autre de ce genre, & remarquable par sa couleur, dont le fond est gris de perle tiqueté de points noirâtres ou d'un violet foncé: les pieces rabattues, qui sont fort amples & arrondies, ont une raie longitudinale de poils bruns.

Observation sur les Iris.

Les Fleuristes distinguent les especes d'iris en communes, en simples & en doubles: les belles especes viennent de Perse, d'Angleterre, de Suisse, d'Italie, &c. Les unes fleurissent en Avril, les autres en Mai: leurs fleurs changent de figure & de couleur, & contribuent à l'ornement d'un jardin: on les multiplie par le moyen des caïeux détachés de leurs racines, lorsque les tiges sont desséchées. Cette fleur demande une terre légere.

Il n'y a guere que les racines de ces plantes qui soient en usage; tant qu'elles sont fraîches elles sont diurétiques; mais étant séches elles n'ont plus cette vertu. On se sert du suc de l'iris de notre pays, comme d'un hydragogue: il purge par le vomissement & par les selles. Il est utile dans l'hydropisie; mais ce remede est fort âcre, & ne convient pas aux vieillards, ni aux enfans, ni aux femmes enceintes.

La poudre de l'iris de Florence facilite l'expectoration: on la fait entrer dans les sternutatoires & les poudres narcotiques.

Les Parfumeurs font beaucoup d'usage de cette espece d'iris, pour donner une odeur de violette à la poudre: des personnes en portent dans leurs habits pour se parfumer; elles en mettent aussi dans leur bouche pour remédier à la puanteur de l'haleine. Dans le Languedoc & la Provence on tire la pulpe de la racine d'iris ordinaire après l'avoir fait cuire, & on l'étend sur des toiles pour les parfumer. On tire de la fleur bleue de l'iris une espece de pâte ou de fécule verte, qu'on appelle *vert d'iris:* on s'en sert pour peindre en miniature.

ISATIS. Espece d'animal intermédiaire entre le *renard* & le *chien*, qui habite les pays du Nord, se construit un terrier comme le renard, & a aussi avec le chien plusieurs rapports de conformité.

L'*isatis* ressemble tout-à-fait au *renard* pour la forme générale du corps: il a, ainsi que lui, la queue très-longue & très-belle; mais sa tête ressemble davantage pour la forme à celle du chien: cependant ses narines

& sa mâchoire inférieure ne sont pas revêtues de poils ; ses oreilles sont presque rondes : il a cinq doigts & cinq ongles aux pieds de devant, & quatre seulement aux pieds de derriere. La verge du mâle n'est pas plus grosse qu'une plume à écrire : elle a un os ainsi que celle du chien, ce qui est cause, qu'ainsi qu'eux, il ne peut point se séparer aussi-tôt après l'accouplement. Ses testicules sont de la grosseur d'une amande.

Ces animaux s'accouplent au mois de Mars : la femelle porte neuf semaines, ainsi que les chiennes, & elle produit ordinairement sept ou huit petits, qui sont quelquefois de couleurs différentes en naissant, & qui doivent aussi différer de couleur lorsqu'ils seront arrivés à leur état de perfection : ceux qui doivent devenir blancs, sont de couleur jaunâtre en naissant ; & ceux qui doivent être bleus-cendrés, naissent noirâtres. Lorsque la fourrure de ces animaux, dont on fait usage en pelleterie, est arrivée à son état de perfection, le poil a deux pouces de longueur ; mais ce n'est que dans l'hiver que leur fourrure est belle, parce qu'alors le temps de la mue est passé ; aussi est-ce en cette saison qu'on leur fait la guerre. Les jeunes *isatis* qui doivent devenir tout blancs, ont dès le mois de Septembre, c'est-à-dire quatre mois après leur naissance, une bande brune longitudinale, & une autre transversale sur le dos : ce sont ces especes d'isatis qu'on a nommé *renards croisés.*

Les *isatis* habitent les pays les plus froids, les plus montueux de la Laponie, de la Sibérie, de la Norwege & même de l'Islande : on les voit aussi sur les bords des mers glaciales. Pendant le temps de leurs amours, qui durent quinze jours ou trois semaines, ils n'habitent point leur terrier ; mais après ce temps-là ils s'y retirent, & ménagent plusieurs issues à ces terriers, qui sont étroits & profonds.

Ces animaux se nourrissent, ainsi que les renards, d'oiseaux, de lievres qu'ils chassent avec autant de finesse. Ils se jettent à l'eau & traversent les lacs pour trouver des nids d'oies, de canards & d'autres oiseaux plongeurs, dont ils mangent les œufs & les petits.

ISBREDE ou COTE DE GLACE. *Voyez à l'article* GLACIER.

ISIN-GLASS ou ISSIN-GLASS. Nom que les Anglois donnent à la *colle de poisson. Voyez* ICHTHYOCOLLE.

ISIS. Quelques-uns donnent ce nom aux coralloïdes articulées.

ISLES. *Voyez* ILE.

ISTHME. C'est une langue de terre resserrée entre deux mers ou deux golfes. Les principaux isthmes sont celui de Suez & celui de Panama. Le

premier est produit en partie par la mer Rouge, qui semble être l'appendice & le prolongement d'une grande anse avancée de l'Est à l'Ouest, & en partie par la Méditerranée : c'est par cet endroit que l'Afrique communique à l'Asie. L'autre est de même produit par le golfe du Mexique, qui présente une large ouverture de l'Est à l'Ouest : c'est par cet endroit que l'Amérique méridionale communique à l'Amérique septentrionale, ou, ce qui revient au même, il joint le Mexique au Pérou. On connoît encore d'autres isthmes assez considérables pour être cités, tels que celui de Corinthe, qui joint la Morée au reste de la Grece ; l'isthme d'Erizzo, qui joint le mont Anthos au reste de la Macédoine ; l'isthme de Malacca, qui joint la presqu'île de ce nom au royaume de Siam. Ces exemples suffisent pour exposer que les isthmes réunissent de grandes portions de continens à d'autres, & des presqu'îles aux continens. Peut-être que les isthmes ne sont proprement que le prolongement des chaînes de montagnes soutenues à une certaine hauteur : l'isthme de Panama ne paroît formé que par l'abaissement & le rétrécissement de la chaîne des Cordilieres, qui va se continuer du Pérou dans le Mexique. *Voyez* MONTAGNE & *l'article* TERRE.

JUBARTE. Espece de baleine qui n'a point de dents, & qui est plus longue que celle du Groënland, sans en avoir la même grosseur. Elle se trouve près des Bermudes.

JUBIS. Nom que l'on donne dans le commerce de Provence aux raisins en grappes & séchés au soleil, que les Epiciers vendent à Paris pendant le Carême.

IVE ou IVETTE, *chamœpitis.* C'est une petite plante fort basse, dont il y a deux especes.

L'IVETTE ORDINAIRE, *chamœpitis lutea vulgaris.* Cette plante, qui croît aux lieux incultes & sablonneux, a l'odeur de la résine qui découle du pin ou du mélese : sa racine est menue, fibrée & blanche ; elle pousse plusieurs tiges couchées sur terre, velues & longues de neuf pouces. Ses feuilles naissent des nœuds des tiges, deux à deux ; elles sont découpées en trois lanieres longuettes & étroites, velues & d'un jaune-vert. Ses fleurs, qui naissent des aisselles des feuilles, sont jaunes, de même forme que celles de la bugle ; elles sont suivies par des semences oblongues, enfermées quatre dans une capsule.

L'IVETTE MUSQUÉE, *chamœpitis moschata*, vient communément dans les environs d'Aix & de Montpellier, parmi les olivettes : ses tiges, qui

ſont ligneuſes & velues, ſe répandent ſur la terre : ſes feuilles ſont obtuſes, & ont ordinairement trois dentelures : ſa fleur eſt de couleur pourpre ; ſes graines ſont noires, ridées & un peu recourbées. Toute cette plante eſt fort amere, d'une odeur de muſc, ſur-tout dans le temps des grandes chaleurs, & dans les pays méridionaux.

Ces deux ivettes ſont d'uſage dans les boutiques, & ont les mêmes vertus apéritives, vulnéraires, hiſtériques & propres pour les nerfs : elles excitent ſi puiſſamment les regles & la ſortie du fœtus mort, qu'on en interdit l'uſage aux femmes groſſes, de peur qu'elles ne faſſent de fauſſes couches.

JUGOLINE ou SÉSAME, *ſeſamum.* C'eſt une eſpece de digitale qui naît en Syrie, en Candie, en Egypte & aux Indes : ſon fruit eſt une coque anguleuſe qui contient beaucoup de ſemences oblongues, blanches, moelleuſes, huileuſes, douces & un peu nourriſſantes : on en tire par expreſſion une huile bonne à brûler, à manger, & propre à fortifier les nerfs. Les Egyptiens ſe ſervent de la plante en fomentation pour la pleuréſie & pour exciter les regles : ils emploient ſa ſemence comme le millet dans les alimens propres à augmenter la ſemence. En Guiane, où l'on nomme cette plante *ouangue*, les Negres réduiſent en farine ſa graine, & en font une ſorte de bouillie aſſez nourriſſante & de bon goût. Ils en retirent l'huile par le moyen de l'eau chaude, & on l'eſtime auſſi bonne que celle d'olive.

JUIF. Poiſſon de l'île de May en Afrique, dont la chair eſt excellente. Il a la bouche double ; celle d'en haut ne lui ſert pas à avaler, mais elle eſt remplie de petits canaux qui pompent l'air : ſes nageoires reſſemblent à celles de la morue. *Hiſt. Gén. des Voyages, L. V. p.* 151. Ce poiſſon ne ſeroit-il pas le *marteau?* Voyez ce mot.

JUGUETE. *Voyez* Ascolotl.

JUJUBIER, *ziziphus.* C'eſt un arbre que les Arabes & les nouveaux Grecs ont cultivé, & qui eſt actuellement fort commun en Languedoc, & particuliérement en Provence, aux îles d'Hyeres vers Toulon, où il s'eſt très-bien naturaliſé. Il eſt de la grandeur d'un olivier, & tortueux ; ſon écorce eſt raboteuſe, rude, crevaſſée ; ſes branches ſont amples, inégales, munies d'épines très-roides ; ſes feuilles ſont alternes, oblongues, un peu dures, luiſantes, garnies de trois nervures, & dentelées ſur leurs bords : ſes fleurs ſortent des aiſſelles des feuilles trois à trois, ou quatre à quatre ; elles ſont en roſes : leur calice eſt d'une ſeule piece partagée en

cinq quartiers, duquel s'éleve un piſtil qui ſe change en un fruit oblong, de la figure & de la grandeur d'une olive, d'abord verdâtre, enſuite jaunâtre, enfin rouge; il n'y a que la pellicule de cette couleur. Ce fruit renferme une pulpe blanchâtre, molle, fongueuſe, d'un goût doux & vineux; au milieu de cette moelle eſt un noyau oblong, graveleux, très-dur, qui contient deux amandes lenticulaires, dont l'une avorte le plus ſouvent.

On fait la cueillette de ces fruits, appellés *jujubes*, dans leur maturité; & étant récens ils ſervent de nourriture familiere & agréable aux peuples des pays où ils croiſſent. On en expoſe au ſoleil ſur des claies & ſur des nattes de paille, juſqu'à ce qu'ils ſoient ridés & ſecs; & en cet état on les envoie aux Droguiſtes & aux Apothicaires pour l'uſage de la Médecine. On en fait des décoctions ſalutaires.

Les jujubes, par leur mucilage doux, appaiſent les irritations de la poitrine & des poumons, calment les toux fâcheuſes, adouciſſent la pituite âcre; elles ſont utiles auſſi pour les reins & pour l'ardeur des urines & de la veſſie.

Auguſtin Lippi a obſervé trois autres eſpeces de jujubiers différens de celui que nous avons décrit: 1°. le jujubier d'Alexandrie à feuilles larges, dont le fruit eſt fort gros; 2°. celui dont le fruit eſt petit; 3°. le jujubier de Memphis, qui eſt extrêmement grand, & dont le fruit eſt plus gros que celui des aurres eſpeces.

IULE, *julus*. Cet inſecte déſigné dans les premiers ouvrages de M. *Linnæus* ſous le nom de *ſcolopendre*, en approche effectivement par ſa figure alongée & par le grand nombre de ſes pattes; mais il en differe par la forme de ſon corps qui eſt rond, cylindrique, & par ſes antennes qui ne ſont jamais compoſées que de cinq anneaux. Ses pattes ſont courtes, menues & nombreuſes. Avec cet appareil de pattes qui reſſemblent à une frange de poils, l'inſecte marche cependant moins vîte que la ſcolopendre. L'on diroit qu'il rampe plutôt qu'il ne marche. Sa peau eſt dure, cruſtacée & renitente. Il s'en dépouille comme la ſcolopendre, avec laquelle on le trouve ſouvent ſous les pierres & dans la terre. On connoît deux eſpeces plus petites d'*iules* autour de Paris; l'une noirâtre, liſſe, a deux cents pattes, & l'autre jaunâtre en a deux cents quarante. Chaque anneau, quelquefois ſtrié, donne naiſſance à deux paires de pattes. L'*iule* étant en repos ſe replie ſur lui-même comme un ſerpent. Cet inſecte eſt naturelle-

ment ſenſible : ſi on le touche, il ſe roule en ſpirale, de façon que ſes pattes ſont en dedans. *Voyez* Scolopendre.

JULIANE ou JULIENNE, *heſperis hortenſis*. Plante qui croît dans les jardins & dans les haies. Elle ſe multiplie de graine, de bouture & de plant enraciné : en coupant la tige il pouſſera au pied de nouveaux rejetons que l'on ſépare ; c'eſt autant d'enfans ſemblables à leur mere : on les pique dans une terre humide, ils reprennent des racines. Les fleurs ſont de couleur tantôt blanche, tantôt purpurine & tantôt de couleurs diverſifiées : leur odeur qui eſt ſuave & très-agréable, ſe fait ſentir davantage après le ſoleil couché que pendant le jour. Leurs ſiliques ne ſont point applaties comme celles du giroflier jaune. On jouit rarement de la beauté des fleurs de cette plante à Paris, parce que les Jardiniers la brûlent avec le fumier de cheval. On donne auſſi à la juliane le nom de *violette giroflée des dames*, ou *giroflée muſquée*. Voyez Giroflier jaune.

JULIS. *Voyez* Donzelle.

JUMART ou GEMART. C'eſt une bête de charge très-forte, engendrée d'un taureau & d'une jument, ou d'un taureau & d'une âneſſe, ou d'un âne & d'une vache. Dans les vallées de Piémont on donne le nom de *bif* à l'eſpece qui provient de l'âneſſe & du taureau. On appelle *baf* l'eſpece qui réſulte de l'accouplement du taureau avec la jument. *Schaw* fait mention d'un animal qu'il nomme *kumrah*, & qu'il dit être le fruit de l'accouplement de l'âne & de la vache. Il n'a point de corne ; il a l'ongle fendu ; (quelques-uns l'aſſurent ſolipede) : ainſi il tient plus, par les extrémités, de la femelle que du mâle.

On a obſervé que les petits qui appartiennent à l'eſpece de la femelle portent néanmoins des marques du mâle, ainſi que nous le dirons ci-après. On trouve de ces ſortes d'animaux dans le Piémont, dans la Suiſſe, dans le Dauphiné & dans la Navarre.

On a tenté, il y a cinq ou ſix ans, dans la Paroiſſe de S. Igny-de-Vers en Beaujolois, de faire ſervir une vache par un étalon Navarin ; on y parvint avec beaucoup de peine. La vache conçut : il eſt certain qu'il en naquit un animal mi-parti qui n'a vécu qu'un mois, & ſur lequel on ne nous a donné aucune ſorte de détail. Un Domeſtique natif de Gap, aſſure avoir vu chez un habitant voiſin du domicile de ſon pere, une jument qui pendant quatre années conſécutives a donné réguliérement un jumart mâle ou femelle.

On

On voit actuellement (1767) à l'Ecole Royale Vétérinaire de Paris deux de ces productions tirées du Dauphiné ; l'une est mâle & l'autre femelle. La *jumare* est le produit du taureau & de la jument ; elle n'a rien de différent d'une petite mule ordinaire, si ce n'est que sa mâchoire supérieure est beaucoup plus courte que l'inférieure. Quant au *jumart*, qui doit le jour au taureau & à l'ânesse, il est de la taille d'environ trois pieds deux pouces ; sa robe est d'un alezan qui imite ce poil dans le bœuf ; son front est bossué à l'endroit des cornes du pere ; sa mâchoire inférieure est plus longue de deux pouces au moins que la supérieure : il a le mufle du taureau ; il en a le corps par la longueur & par la conformation ; il en tient aussi par la queue & par les genoux qui sont serrés l'un contre l'autre comme ceux du veau. Cet animal qui est entier a servi sa femelle plusieurs fois le printems de cette année : il la dédaigne néanmoins quelquefois, tandis qu'il témoigne constamment une ardeur incroyable pour les jumens ; aussi ne lui présentoit-on la *jumare* qu'après l'avoir vivement échauffé par l'aspect & par l'approche d'une cavale.

On a vu aussi à l'Ecole Royale Vétérinaire de Lyon une *jumare* qui étoit le produit de l'accouplement du taureau & de la jument : elle étoit de la taille d'environ trois pieds quatre pouces ; la robe en étoit d'un noir mal teint. Elle étoit âgée de trente-sept ans, d'une force singuliere, & très-peu délicate sur la nourriture. Elle passoit quelquefois des mois entiers sans boire. Elle se défendoit, soit des pieds, soit de la dent, des approches de tout le monde, excepté de celle de son maître ; & pour peu qu'elle fût courroucée, elle levoit & étendoit sa queue dans toute sa longueur, elle urinoit sur le champ & à diverses reprises, & lançoit son urine, qui étoit extrêmement jaune, à sept ou huit pieds loin d'elle. Elle n'avoit ni le mugissement du taureau, ni le hennissement du cheval, ni le braiement de l'âne, mais un cri grêle, aigu & particulier, qui auroit plutôt tenu du cri ou du bélement de la chevre que de celui de tout autre animal. On n'a point vu paître cette bête, mais elle embrassoit & ramassoit avec sa langue le fourrage qu'on lui donnoit, comme le bœuf embrasse & ramasse l'herbe qu'il veut manger ; après quoi une portion de ce fourrage étant parvenue sous les dents molaires, elle donnoit un coup de tête pour la séparer de celle que sa langue n'avoit pu atteindre, de même que les bœufs donnent un coup de tête à droite & à gauche, lorsqu'après avoir saisi & serré l'herbe entre leurs dents incisives & le bourrelet qui supplée au défaut de

ces mêmes dents à la mâchoire ſupérieure, ils cherchent à l'arracher : on n'apperçoit en elle aucun ſigne de rumination, quoique ſon maître aſſurât qu'on la voyoit chaque jour remâcher les alimens quand elle n'en avoit point devant elle. Cette jumare, conſidérée extérieurement, avoit le front large & boſſué du taureau ; la mâchoire ſupérieure plus courte que l'inférieure ; un mufle égal à celui du pere : le corps étoit à-peu-près conforme de même que le ſien, en ce qui concerne l'épine, les os des hanches & le flanc ; ſes hanches étoient comme ce que nous appellons dans le cheval *jambes de veau*, c'eſt-à-dire que ſes genoux étoient très-rapprochés l'un de l'autre ; du reſte elle étoit ſolipede.

Par ces deſcriptions, il ne reſte plus d'incertitude ſur la poſſibilité de l'exiſtence de ces ſortes de *mulets*, & c'eſt ſans doute la meilleure réponſe aux doutes de quelques Naturaliſtes ſur cet objet. Nous croyons qu'on lira avec le même intérêt quelques détails ſur l'anatomie de cet animal comparée avec celle du taureau & de la jument auxquels il devoit ſa naiſſance.

Son crâne (nous parlons de la jumare de Lyon) étoit beaucoup plus arrondi que dans le cheval, le frontal plus évaſé, les os du nez plus enfoncés à leur partie ſupérieure, les orifices des foſſes nazales beaucoup plus étroits, ces mêmes foſſes beaucoup plus reſſerrées ; l'entrée de la foſſe orbitaire ronde, tandis que dans le cheval elle eſt ovalaire ; le palais beaucoup plus large & concave ; la mâchoire antérieure plus courte d'un pouce & demi que la poſtérieure ; la premiere de ces mâchoires ayant comme dans le taureau au moins deux pouces de largeur de plus que la ſeconde ; douze dents molaires à chaque mâchoire, ſix de chaque côté. Cette jumare n'avoit point de dents canines ou de crochets, ce que l'on obſerve dans toutes les jumens, à moins qu'elles ne ſoient bréhaignes ; les inciſives qui ſont au nombre de huit dans la mâchoire poſtérieure des bœufs, étoient ici au nombre de ſix dans chaque mâchoire.

L'endroit qui répond à celui que l'on appelle les *barres* dans le cheval, étoit applati, & ſon étendue étoit d'un pouce & demi ; tout l'intervalle qui ſépare en général les inciſives & les molaires étoit convexe, tandis que dans le cheval il eſt concave.

Sa langue ne différoit point de celle du bœuf ; on y voyoit auſſi ſenſiblement les mamelons qui ſont à ſes parties latérales & à ſa pointe.

Les yeux de cette jumare ne différoient en rien à l'extérieur de ceux

du bœuf, mais on y a remarqué ces prolongemens de l'uvée que l'on voit à la partie supérieure & inférieure de la pupille du cheval, & que l'on avoit appellés jusqu'ici les *grains de suie*.

La glotte étoit beaucoup plus large que celle du cheval, & cette conformation comparée avec le cri qu'avoit cette jumare, paroît contredire le sentiment de quelques Physiciens qui prétendent que cette ouverture est plus ou moins grande dans les animaux, selon la gravité des sons qu'ils poussent.

L'estomac étoit précisément conformé comme celui du cheval, mais beaucoup plus grand; la rate de même figure & de même consistance que celle du bœuf; la vessie urinaire dans sa plus grande dilatation ne s'étendoit pas au-delà de trois pouces.

La matrice étoit semblable à celle de la jument, de l'ânesse & de la mule; les trompes étoient fort dilatées & remplies d'une humeur blanchâtre; l'ouverture du côté du pavillon étoit très-large; les ovaires de la grosseur d'une feve. Du reste, nulle vésicule du fiel & nulle différence dans la structure des autres parties, qui ressembloient en tout aux autres visceres de la jument; il en est de même de toute la partie musculaire.

De cette anatomie comparée & de la description qu'on a vue précédemment, par M. *Bourgelat*, il paroît résulter que cette *jumare* tenoit plus de la jument que du taureau, tant pour la forme extérieure que pour la constitution intérieure, & sur-tout celle de l'estomac, qui dans le taureau a une organisation bien caractéristique à cause de la rumination : ce qui confirme que les mulets de ce genre tiennent toujours plus de la nature de la femelle, qui leur a donné naissance, que de celle du mâle, comme l'observent les Naturalistes.

On prétend que le jumart n'a point produit dans nos climats; mais on n'en doit pas inférer, dit M. *Adanson*, que tous les *jumarts* sont des individus stériles, & qu'il n'y en aura jamais de féconds, tandis que nous avons devant les yeux l'exemple d'autres animaux dont les bâtards multiplient, tels que ceux provenus du serin avec le chardonneret, du mulet, &c. On pourroit peut-être étendre encore ces exemples sur nombre d'autres animaux qui serviroient de preuves à la possibilité de ces mutations ou de ces créations de nouvelles especes dans les animaux, & il paroît probable qu'avec du temps & des combinaisons on feroit reparoître des especes d'animaux formées du temps des Anciens, & qui ont cessé d'exister, faute de circonstances favorables pour les entretenir.

JUMENT ou CAVALE. C'eſt la femelle du cheval. *Voyez ce mot.*

JUNCO. C'eſt le moineau de jonc. *Voyez ce mot.*

IVOIRE. *Voyez au mot* ÉLÉPHANT *& à l'article* YVOIRE.

IVRAIE ou IVROIE. *Voyez* YVRAIE.

JUPITER. *Voyez au mot* PLANETE.

JUPUJUBA. *Voyez* JAPU.

JURUCUA. C'eſt la tortue franche du Breſil. Celle que les Portugais nomment *cayado de agoa*, eſt une autre eſpece de tortue du Breſil, *jurura*, qui eſt très-petite. *Voyez l'article* TORTUE.

JUSQUIAME, *hyoſcyamus.* Plante qui a une odeur forte, déſagréable, qui appeſantit la tête. Entre les huit eſpeces de juſquiame que comptent *Tournefort* & *Boerhaave*, nous ne citerons ici que les deux eſpeces principales dont on fait uſage dans les boutiques.

1°. LA JUSQUIAME NOIRE, ou HANNEBANE, ou POTELÉE, *hyoſcyamus niger vulgaris*, croît par-tout dans les champs, le long des chemins aux environs des villages, &c. Elle a une racine épaiſſe, ridée, longue, branchue, brune en dehors, blanche en dedans : elle pouſſe des tiges hautes d'un pied ou environ, rameuſes & velues. Ses feuilles ſont nombreuſes, amples, molles au toucher, cotonneuſes, d'un vert gai, découpées profondément en leurs bords, d'une odeur forte & puante, principalement étant frottées dans les mains : leur ſuc rougit le papier bleu. Ses fleurs ſont rangées ſur les tiges en longs épis, de couleurs mêlées jaune & purpurine : chacune d'elles eſt, ſelon M. *Tournefort*, une campane découpée irréguliérement en cinq parties, ſoutenue par un calice velu, formé en gobelet. A cette fleur ſuccede un fruit, caché dans le calice, de la figure d'une marmite, à deux loges, ſur lequel eſt placé un couvercle qui ſe ferme exactement. Ce fruit eſt rempli en dedans de pluſieurs petites graines, cendrées, arrondies, ridées, applaties, d'une ſaveur gluante & d'une odeur narcotique.

2°. La JUSQUIAME BLANCHE DU LEVANT, *hyoſcyamus albus*, differe de la précédente en ce qu'elle eſt plus petite, moins rameuſe ; ſes feuilles ſont plus molles, mais plus cotonnées : ſes fleurs & ſes graines ſont blanches & plus petites : elle croît principalement aux pays chauds & vers Orange, le long du Rhône.

La plupart des Auteurs inſtruits que l'uſage interne de la juſquiame, ſur-tout de la noire, cauſe un dérangement cruel dans l'économie animale, des anxiétés, & même qu'elle procure la mort aux animaux qui en

mangent, conseillent de ne se servir de cette plante qu'extérieurement, à l'exception de la graine. La jusquiame cuite avec le sain-doux forme un onguent dont on se sert avec succès dans les tranchées des petits enfans causées, dit M. *Bourgeois*, par le lait aigri, & dans les coliques de toute espece : il suffit d'en frotter un papier gris qu'on applique sur le ventre. La jusquiame en cataplasme est émolliente & résolutive, adoucit les humeurs, & exhale une vapeur soporeuse & stupéfiante, qui fait dormir comme le fait le pavot. Nous apprenons que M. *Edouard l'Isle*, Anglois, estime cette plante comme salutaire aux porcs qui en mangent, tandis qu'elle tue la volaille.

M. *Storck*, Médecin de la Cour de Vienne, si connu par les belles expériences qu'il a faites sur l'usage interne de la ciguë, de la pomme épineuse & de l'aconit, qu'il fait prendre avec succès depuis quelques années dans beaucoup de maladies qui ne cedent point à d'autres remedes, a aussi travaillé sur l'usage interne de l'extrait de jusquiame. Son premier essai fut fait sur un chien. Tant qu'il ne lui administra l'extrait qu'en petites doses, l'animal n'en parut rien ressentir; mais à plus forte dose il commença à boire & manger avec avidité, puis il devint craintif & languissant; il avoit les yeux menaçans, sa marche étoit chancelante, il heurtoit tout ce qu'il rencontroit comme s'il ne voyoit point : à ce phénomene succéda le sommeil, & ensuite un vomissement, une turbulence, un tremblement, une défaillance, une déjection d'excrémens liquides; enfin il parut immobile. Tous ces symptomes étoient à-peu-près semblables à ceux qu'avoient éprouvés le 25 Mars 1649 les Bénédictins du Couvent de Rhinow, qui avoient mangé d'une salade dans laquelle leur Jadinier avoit mis par mégarde quelques feuilles de jusquiame, qu'il avoit prise pour de la chicorée blanche. Mais au bout d'un second sommeil le chien parut plus tranquille, & il fut bientôt dans son état naturel, éveillé, gai, plein d'appétit & toujours alerte. Cet animal ayant continué à se bien porter, M. *Storck* jugea que l'extrait de jusquiame pris à petite dose, ne peut faire de mal; mais qu'une forte dose cause des accidens très-funestes. D'après cette connoissance, M. *Storck* prit pendant huit jours, tous les matins à jeun, un grain d'extrait, sans que sa santé ni sa vue éprouvassent le moindre changement : il avoit seulement, pendant cette huitaine, le ventre plus libre & un beaucoup plus grand appétit. Un tel essai sur lui-même étoit bien capable de le porter à faire

prendre de cet extrait à ses malades, dans les cas où les autres médicamens n'auroient point de succès.

M. *Storck* a opéré, par le moyen de cet extrait, plusieurs guérisons dont on trouve le détail dans un petit corps d'observations, qui se vend chez Didot le jeune, à Paris. On y remarque que ce remede peut convenir particuliérement aux personnes qui ont des tremblemens convulsifs, des soubre-sauts involontaires, des frissons & des syncopes, des terreurs subites, &c.

Quoiqu'il ne soit pas de notre ressort d'apprécier les vertus de la jusquiame, & malgré l'authenticité des cures que M. *Storck* a opérées par son moyen, nous conseillons encore de se méfier de ce remede; à moins qu'on ne soit dans les mains d'un sage Médecin, tel que M. *Storck* lui-même.

Qu'une personne tienne sur le feu, dans un lieu clos & peu spacieux, des racines ou des tiges, ou des feuilles de jusquiame, même les graines, la vapeur qui en résulte suffit quelquefois pour altérer les fonctions de l'ame d'une façon fort singuliere, & pour jeter tout le corps dans une perplexité affreuse. Quelle cruelle alternative! le salut au milieu des poisons! Nous terminerons cet article, en avertissant qu'il y a des Charlatans qui guérissent les maux de dents, soit en y portant de la poudre de la graine de jusquiame, soit en leur faisant recevoir la vapeur de cette graine qu'on jette sur les charbons ardens. Combien de personnes en ont été soulagées à la vérité; mais combien d'entr'elles ont été depuis sujettes aux vertiges & à la stupidité! c'est procurer un mal réel & fixe en échange d'une douleur passagere. Si par imprudence ou par hasard, ou par le conseil d'un Empirique téméraire l'on avoit pris de la jusquiame, & qu'elle commençât à exercer ses qualités nuisibles, il faudroit aussi-tôt avoir recours aux vomitifs & aux adoucissans les plus gras ou huileux, & sur-tout aux antidotes des narcotiques.

JYNX. Oiseau de passage, qui est une espece de coucou. Il est connu des Ornithologistes sous le nom de *tercot*, ou *torcot*, ou *turcot*.

IZARI ou AZALA. C'est la garance du Levant. *Voyez à l'article* GARANCE.

IZQUEPOLT. Espece de renard des Indes qui fait son séjour dans les antres des rochers, & qui ne dévore que la tête des scarabées & des vermisseaux. Cet animal est aussi singulier que la bête puante qui se trouve

à la Louisiane. Quand il marche il exhale une odeur fétide, & dès qu'il se voit poursuivi il éjacule son urine & ses excrémens à plus de huit pas de distance, & fait fuir ainsi ceux qui le poursuivent. Les taches que son urine & ses excrémens font sur les habits, sont ineffaçables & conservent toujours leur mauvaise odeur. *Ruisch* dit que la chair & les excrémens de cet animal sont excellens pour guérir d'une maladie contagieuse, qu'il nomme *lues Hispanica.*



K.

KAAB. En norwege on donne ce nom au *veau marin* ou *phocas*. Voyez ces mots.

KAAT ou LYCION. *Voyez* CATÉ INDIEN.

KABASSOU. C'eſt le tatou à douze bandes. *Voyez à l'article* ARMADILLE.

KABÉLIAU ou CABÉLIAU. *Voyez* MORUE.

KACHO ou KETA. Poiſſon de la péninſule de Kamtſchatka : il eſt un peu plus gros que le *narcha*. Il a la tête longue & plate, le muſeau recourbé, les dents ſemblables à celles du ſerpent appellé *cros de chien*. Sa queue un peu fourchue, le dos noir & vert, les flancs & le ventre blancs; la peau eſt ſans tache, ſa chair eſt blanche. Ce poiſſon eſt très-abondant; c'eſt le pain de ménage des Kamtſchadales.

KAC-PIRE on CAQUÉPIRE SAUVAGE, *bergkias floribus, foliis oppoſitis acuminatis*. Belle plante, ou plutôt eſpece d'arbuſte nouvellement décrite par M. *Sonnerat*, & connue au Cap de Bonne-Eſpérance ſous le nom de *caquépire ſauvage*, parce qu'elle a quelques rapports avec le *guardenia florida* des Botaniſtes, appellé dans ce pays *caquépire*; mais elle en differe par ſon odeur agréable, & par pluſieurs caracteres qui la placent dans un genre nouveau. M. *Sonnerat* l'a dédiée à M. *Bergk*, Secrétaire du Conſeil au Cap de Bonne-Eſpérance : de-là le nom latin de cette plante, *berkias*.

Le caquépire ſauvage eſt un arbuſte qui s'éleve à la hauteur de ſix à ſept pieds : ſes feuilles ſont oppoſées; l'extrémité de chaque rameau eſt terminée par une ſeule fleur hermaphrodite dont le calice eſt alongé, découpé au ſommet en pluſieurs petits feuillets, un peu renflé à ſa baſe, & accompagné de quelques écailles très-petites qui paroiſſent former un ſecond calice; la corolle eſt blanche, monopétale, tubuleuſe, attachée ſur le fruit; ſon tube eſt très-long, cylindrique par le bas, légérement évaſé par le haut, & diviſé en neuf pieces à ſon ſommet; ce ſont autant de lobes arrondis; neuf étamines placées à l'ouverture du tube, ſans filets, à antheres alongées & partagées en portions ſolides, & auſſi aiguës que la pointe d'une aiguille; le piſtil caché dans le fond du calice

eſt

eſt ſurmonté d'un long ſtyle, terminé par pluſieurs ſtigmates : au moment de la fructification, la corolle tombe avec la partie ſupérieure du calice ; la partie inférieure ſubſiſte & fait corps avec le fruit qui eſt ovoïde, charnu, garni dans ſon intérieur de cinq placenta auxquels ſont attachées un grand nombre de ſemences noires, renfermées chacune dans une enveloppe membraneuſe, & diſperſées dans la pulpe du fruit. *Journal de Phyſique, d'Hiſtoire Naturelle & des Arts, avril* 1774.

KAJOU. Singe velu de la riviere des Amazones : il a une longue barbe griſe, des yeux noirs, une queue très-longue. Sa figure reſſemble à celle d'un vieillard.

KAIR. Nom que les Indiens donnent à une eſpece de *merlu* ou *merluche*. Voyez MERLU.

KAKATOU, ou KAKATOES, ou CATACOUA, *cacatua*. Oiſeau oriental des îles Mouluques : il eſt huppé & d'une blancheur citronnée. On tranſporte ces oiſeaux envie de Ceram & des îles Moluques à Batavia, & de-là en Hollande ; nous en avons vu à Amſterſtam, à Londres, & même à Paris, quelques-uns de vivans ; ils avoient ſur la tête une belle huppe compoſée de longues plumes blanchâtres. Le bec, les jambes, le nombre des doigts du pied, leur forme, tout nous a paru aſſez ſemblable à ces mêmes parties dans le perroquet. Le kakatou eſt doué, comme cet animal, de la faculté d'apprendre à parler. Le ſon de leur voix exprime leur nom. On diſtingue la grande eſpece de kakatou, dont les plumes de la huppe & des ailes ſont rougeâtres en deſſous. En général, les kakatous boivent peu & rarement. Dans l'Inde ils ſe baignent plus ſouvent qu'en Europe. Quand on gratte ces oiſeaux, ainſi que les perroquets, ils laiſſent une pouſſiere blanche qui provient des parties membraneuſes de la peau. *Voyez l'article* PERROQUET.

KAKERLAQUE, *blatta Indica*, eſt un inſecte volant fort connu en Amérique, aux Indes orientales, & des Marins, parce que les vaiſſeaux n'en ſont que trop fréquemment infeſtés. Ces petits animaux ſont du genre des mittes. Il y en a une eſpece qui ſe multiplie beaucoup en Europe dans les cuiſines. *Voyez auſſi ce que nous en avons dit au mot* BLATTE.

Les kakerlaques en Amérique ſont d'aſſez grands inſectes : ils ont la taille d'un hanneton, dont le corps ſeroit applati : leur couleur eſt différente ſuivant les eſpeces. Le corps des mâles eſt caché ſous des ailes, & celui des femelles eſt à découvert, parce qu'elles n'ont point d'ailes. Celles de notre pays, plus connues ſous le nom de *mittes*, ſont bien moins

grandes que celles des autres parties du monde : elles ne sont pas non plus si malfaisantes, on ne les redoute même dans nos cuisines que comme une mal-propropreté. Mais dans nos Iles elles occasionnent beaucoup de dégât aux Colons. Elles s'introduisent promptement de tous les côtés; elles tachent tout par leur ordure, & n'épargnent ni habits ni linge; leur appétit n'assigne aucune différence dans les mets, elles semblent ne goûter rien; elles dévorent aussi les souliers, les viandes fraîches & desséchées, le cuir, les livres, le bois même & le pain, dont elles ne mangent que la mie. Ces animaux courent aussi sur le plancher, le long des murs, sur les tables, & tombent du haut de l'air au milieu des mets, qu'ils rendent dégoûtans. Ils courent pendant la nuit sur les lits, sur les mains, sur le visage & autres parties du corps découvertes de ceux qui dorment, & cherchent jusqu'à la racine des cheveux les restes de la poudre qui les couvroit pendant le jour; souvent ils reveillent la personne endormie par la douleur qu'ils causent en pinçant la peau, & fuient quand elle se remue, en répandant une odeur infecte. Les kakerlaques aiment sur-tout les choses douces, & particuliérement les biscuits & l'ananas : les femelles jettent leur semence (*œufs*) par tas & l'enveloppent d'une fine taie, comme font en Europe certaines araignées. Chaque coque est toujours divisée intérieurement en trente cellules rangées sur deux lignes paralleles, dans chacune desquelles se trouve un embryon. C'est un plaisir que de voir au terme de l'éclosaison les jeunes animaux formés en dedans ronger leur coque & en sortir avec précipitation : alors ils ne sont pas plus gros qu'une fourmi : ces jeunes kakerlaques déjà pressés par une faim dévorante, se fourrent facilement par les fentes ou par la serrure dans les coffres, dans les malles & dans les armoires où ils rongent & détruisent tout; leur croissance est très-prompte, heureusement, dit M. *Cossigni*, que les guêpes ichneumones attaquent & tuent ces insectes ravageurs & trop féconds. Beaucoup d'oiseaux, & sur-tout la volaille, en sont fort avides. La guêpe ichneumone, qui par sa taille devroit être un ennemi bien moins redoutable, ne l'est cependant pas moins par son acharnement & sa fécondité. La couleur de cette guêpe est d'un bleu changeant en vert & violet. Ses ailes sont transparentes & sans taches : elle entre dans les maisons & y vole fréquemment.

Quand la guêpe ichneumone, après avoir rodé de différens côtés, soit en volant, soit en marchant, comme pour découvrir du gibier, apperçoit un kakerlaque, elle s'arrête un instant pendant lequel les deux insectes

semblent se regarder & se mesurer des yeux ; mais bientôt l'ichneumone s'élance adroitement sur son stupide ennemi, dont elle saisit le museau ou le bout de la tête avec ses serres ou dents, elle se replie ensuite sous le ventre de sa proie pour la percer de son aiguillon : dès qu'elle sent y avoir répandu le poison fatal, elle semble abandonner cet ennemi épuisé, elle s'en éloigne ; mais après avoir fait divers tours elle revient bientôt à la charge, quoique bien certaine de le trouver sans force, hors de combat & succombant sous la blessure douloureuse & empoisonnée. Ainsi le kakerlaque naturellement peu courageux, ne pouvant plus résister à la guêpe ichneumone, celle-ci le saisit par la tête, & marchant à reculons, le traîne jusqu'à ce qu'elle l'ait conduit à son trou ou dans quelque coin : alors elle suce à son aise son sang qui coule par la plaie qu'elle lui a faite. C'est ainsi que l'épervier attaque avec avantage, & se rend maître des oiseaux trois fois plus gros que lui.

A Surinam, à la Martinique & dans toutes les iles Antilles, on donne le nom de *hakerlakki* ou de *ravet* à cette même *blatte* qui court la nuit pour butiner. C'est le *cancrelas* du Bresil : les grosses araignées de ces pays en dévorent beaucoup. Dans les Indes orientales les fourmis noires molestent cruellement les kakerlaques. Lorsque le hazard leur en offre quelqu'un d'estropié ou de mort, elle le saisissent douze ensemble, le traînent au trou de la fourmilliere & l'y font entrer souvent dépecé, ne pouvant l'y introduire en entier.

KAKONGO. Poisson de la forme d'un saumon, lequel se trouve dans les rivieres de Congo & d'Angola en Afrique : sa chair est grisâtre & très-grasse. Les Pêcheurs sont obligés de porter ce poisson au Roi du pays.

KAKOPIT. *Voyez* TSIOEI.

KALI. Nom Arabe, qu'on donne assez communément à la plante appellée *soude*. Voyez ce mot & à l'article PINIPINICHI.

KAMBEUL. Les Negres du Sénégal donnent ce nom à un coquillage univalve, qui est du genre des *limaçons*, selon M. *Adanson*. M. d'*Argenville* le place dans la famille des *buccins*. Voyez ces mots.

KAMICHI. C'est l'oiseau connu sous le nom d'*anhima*. Voyez ce mot & l'article JACANA.

KAMINA-MASLA ou KAMENOIE-MASLO. Substance minérale, onctueuse & grasse au toucher, qui se trouve en plusieurs endroits de la Sibérie, attachée comme des stalactites aux cavités de quelques roches

d'une ardoise noirâtre chargée d'alun. Le *kamina - masla* est d'une couleur jaune grisâtre ; il paroît que c'est un composé d'acide vitriolique, de sel alkali minéral & d'une matiere grasse métallique, semblable au *guhr* des métaux, *Voyez à l'article* Alun.

KANGIAR. Dans les cabinets des Curieux on voit sous ce nom des instrumens destructeurs : ce sont des poignards de l'Indostan & d'autres pays des Indes. En Turquie les femmes en portent un à leur ceinture. *Voyez à l'article* Armes.

KAN-KAN. Nom que les Ethiopiens & bien des Voyageurs donnent à la *civette*. Les Negres de Guinée l'appellent *kastor*, & les Portugais *gato de algalia*. Voyez Civette.

KANNA. C'est une racine qui croît au Cap de Bonne-Espérance : les Hottentots la recherchent avec passion pour se donner des forces & de la gaieté. Le Pere *Tachard* suppose que c'est le gins-eng des Chinois; en effet elle a à-peu-près les mêmes propriétés. Les Hottentots qui la mâchent, en ressentent les mêmes effets que les Turcs de l'opium. (*Hist. des Voyages.*)

KANNA-GORAKA. *Voyez* Carcapulli.

KAOLIN, *terra porcellana Chinensis.* Est une terre composée, blanche, farineuse, graveleuse, brillante ; & dont on se sert en Chine dans la composition de la fameuse porcelaine de ce pays, conjointement avec le *petunt sé.* Voyez ce mot & l'article Vase.

Par l'analise que nous avons répété du kaolin de la Chine, nous avons reconnu que la partie farineuse est communément apyre, les paillettes brillantes sont du mica, les parties graveleuses sont de petits cristaux de quartz, & la partie empâtante qui sert de cément est argileuse. Nous avons trouvé, ainsi que M. *Guettard*, quantité de terre semblable sur les couches de granite qui se voient aux villages du grand & petit Hertrey près d'Alençon. Peut-être que ce kaolin n'est qu'un faux granite décomposé ; on s'en sert dans le pays d'Alençon pour faire la poterie & la grosse faïance. Dans nos voyages en Bretagne, en Allemagne & en Suisse, nous avons rencontré du kaolin semblable à celui d'Alençon, dont plusieurs especes ou variétés font effervescence avec les acides. Cette terre est désignée dans *Wallerius* sous le nom impropre de *marne à porcelaine* : au moins elle est très-semblable à celle dont cet Auteur parle sous ce nom.

KAOUANE. C'est la plus grande tortue de mer, elle se défend de la

pafte & de la queue : elle eft auffi connue aux Antilles & à Cayenne fous les noms de *canuaneros* & *juruca*. Voyez TORTUE.

KARABÉ. Nom Arabe qui fignifie *tire-paille*. Voyez AMBRE JAUNE. Les trochifques de karabé qui viennent du Levant, ne font qu'une forte de gomme de peuplier : on donne auffi le nom de *faux-karabé* à une efpece de *copal* : voyez RÉSINE COPAL. Le karabé de Sodome eft l'*afphalte* ; voyez ce mot.

KARACATIZA. Les Turcs & fur-tout les Tartares, donnent ce nom au polype à huit pattes qui fe trouve dans le Pont-Euxin, & dont les Grecs fe nourriffent dans leurs temps de jeûne.

KARAMBOLE, eft un fruit qui croît aux îles Manilles & à la côte de Coromandel, qui a une odeur de coing, & dont on fait une excellente conferve au fucre ; on le confit auffi au vinaigre.

KARA-NAPHTI. *Voyez* PÉTROLE.

KARAPAT ou CARAPAT. *Voyez l'article* PALMA-CHRISTI *& celui de* RICIN.

KARATAS ou CARAGUATA-MALA, eft une très-grande plante de l'Amérique, ou une efpece d'aloès ou d'ananas fauvage, dont les feuilles font fort amples & terminées en pointes triangulaires ; ces feuilles bouillies donnent une efpece de fil qui fert à faire de la toile & des filets pour les Pêcheurs : fa racine ou fes feuilles broyées & jetées dans la riviere, étourdiffent tellement le poiffon, qu'on peut le prendre aifément avec la main. Il y a deux autres efpeces de karatas ; une dont les feuilles font creufes & retiennent fi bien l'eau de la pluie, qu'elles font d'une grande reffource dans les lieux fecs ; une autre qui porte un fruit en forme de gros clou, dont le goût tire fur celui de la pomme de reinette, & dont on fait d'excellentes confitures. *Voyez* ALOÈS.

Dans le pays de Cayenne on donne le nom de *bois de meche* à une efpece de *karatas*, dont la moelle fert d'amadou aux Negres. M. *de Préfontaine* (*Maif. Ruft. de Cay:*) dit que la feuille du bois de meche, chauffée fur la cendre & appliquée fur la partie affligée de rhumatifme, foulage beaucoup. C'eft encore un fpécifique pour les bleffures. Le fruit de cette plante s'appelle *citron de terre : citron*, parce qu'il a le goût acide ; *de terre*, parce qu'il faut la fouiller pour le trouver.

KARBUS. C'eft l'*arboufe*. Voyez ce mot.

KARIBEPON. Grande efpece de *nimbo*. Voyez ce mot.

KARIBOU ou CARIBOU. Nom qu'on donne à une efpece de cerf

qui se trouve au Canada, & qui tient de l'animal qu'on appelle *rhenne* dans le Nord. *Voyez* Rhenne, Cerf & Caribou.

KASTOR. *Voyez* Kan-kan.

KATALEPTIQUE. *Voyez* Tête de Dragon.

KATOU-INDEL. Palmier sauvage de Malabar, dont le fruit semblable à la prune, sert aux Indiens en place d'arec : les Malais se font des bonnets avec les feuilles de l'arbre. *Voyez* Cachou.

KATRACA ou KATRACAS. Nom que l'on donne au Mexique à un oiseau qui paroît avoir beaucoup de rapport avec notre faisan; de tous les oiseaux qu'on voit en Amérique c'est celui qui en approche le plus; on peut le regarder, dit M. *de Buffon*, comme son représentant dans le Nouveau monde : il le représente en effet par sa forme totale, par son bec crochu, par ses yeux bordés de rouge & par sa longue queue; néanmoins, comme il appartient à un climat & même à un monde différent, on ne peut point le regarder aussi surement comme un faisan, que les faisans de la Chine, qui s'accouplent & produisent certainement avec les nôtres. *Voyez l'article* Faisan.

KAVALAM. *Voyez* Bois Caca.

KAYOUROURÉ, est le singe appellé *macaque blanc* dans l'île de Cayenne, & qui est du genre des *cercopitheques :* voyez ce mot.

KENLIE. Nom sous lequel on désigne le *chacal* au Cap de Bonne-Espérance.

KENNA. Espece de faux troêne des Indes. *Voyez à l'article* Alcana.

KÉRATOPHYTE ou CÉRATOPHYTE, *keratophyta*. Nom qu'on donne à des *lithophytes :* ce sont des corps marins, des productions organisées, en un mot des especes de polypiers; leur substance ressemble à du bois flexible, mais leur nature tient de la corne : il y en a de réticulés ou en réseau, de rameux & d'autres en forme de buissons. On donne improprement le nom de *corail noir* à l'espece de kératophyte des pays chauds, & qui est d'un beau noir, luisant & assez dur pour être susceptible de recevoir le poli. *Voyez ce que nous en avons dit à la suite de l'article* Corallines. On trouve des kératophytes fossiles.

KERFA. Divers Auteurs prétendent que c'est la cannelle giroflée. *Voyez ce mot.*

KERMÈS, *chermes*. Genre d'insecte connu sous le nom de *gallinsecte :* voyez ce mot. Les individus de ce genre ont une trompe qui sort du corselet entre la premiere & la deuxieme paire de pattes, deux ailes droites,

élevées dans les mâles seulement, l'extrémité du ventre garnie de filets. La femelle étant jeune court sur les feuilles & les tiges ; mais au bout de quelque temps elle se fixe à un endroit de l'arbre, elle y devient parfaitement immobile : enfin son corps parvient à se gonfler, sa peau s'étend, les anneaux disparoissent, elle se seche & devient lisse, en un mot, elle devient semblable aux galles ou excroissances qu'on trouve sur les arbres ; voilà le propre des gallinsectes. Leur peau desséchée ne sert plus que de coque, sous laquelle sont renfermés les œufs de l'animal. On distingue le *kermès des racines*, appellé *cochenille de Pologne*, celui des orangers appellé par les Jardiniers *punaise de citronnier :* il y a encore le kermès de la clématite, celui du pêcher, de la vigne, du sapin, du coudrier, de l'orme, du tilleul, du chêne, du néflier, du charme, de l'érable : enfin il y a une espece de kermès long, étroit & formé presque comme une écaille de moule ; il vient sur les arbres.

KERMÈS DE PROVENCE, *chermes, aut coccus tinctorius ilicis*, est la plus renommée des gallinsectes. La figure du kermès approche de celle d'une boule dont l'on auroit retranché un assez petit fragment. Cet insecte vient sur les feuilles épineuses & les tendres rejetons d'une très-petite espece de chêne-vert, *ilex cocci-glandifera*, arbrisseau qui s'éleve environ à deux ou trois pieds, & qui croît sur les collines pierreuses de Provence, du Languedoc, même en Espagne & dans l'île de Candie. *Voyez* CHÊNE-VERT.

Les femelles du kermès sont plus aisées à trouver que les mâles : elles ressemblent dans leur jeunesse à de petits cloportes : elles pompent leur nourriture en enfonçant profondément leur trompe dans l'écorce de l'arbre ; alors elles courent avec agilité ; mais quand l'insecte a acquis toute sa croissance, il paroît comme une petite coque sphérique membraneuse, attachée contre l'arbrisseau ; c'est là qu'il doit se nourrir, muer, pondre, & terminer ensuite sa vie. Les habitans du pays qui ne font la récolte du kermès que dans la saison convenable, considerent cet animal dans trois états différens d'accroissement : 1°. vers le commencement du mois de Mars, en langage provençal on appelle le *kermès*, *vermeou*, & on dit que dans ce temps *lou vermeou groue*, c'est-à-dire que le ver couve : alors il est moins gros qu'un grain de millet : 2°. dans le mois d'Avril, les gens du pays disent que *lou vermeou espelis*, c'est-à-dire qu'il commence à éclore. (M. *Emeric* remarque ici que par *ver éclos*, il faut entendre le *ver* qui a pris tout son accroissement) : 3°. vers la fin de Mai on trouve sous le

ventre de l'insecte mille huit cents ou deux mille petits grains ronds, qu'on appelle dans le pays *freisset :* ce sont des œufs qui venant ensuite à éclore, donnent autant d'animaux semblables à celui dont ils sont sortis. Ces œufs sont plus petits que la graine de pavot ; ils sont remplis d'une liqueur d'un rouge pâle ; vus au microscope, ils semblent parsemés d'une infinité de points brillans couleur d'or ; il y en a de blanchâtres & de rouges : les petits qui sortent des œufs blancs sont d'un blanc sale ; leur dos est plus écrasé que celui des autres : les points qui brillent sur leur corps sont de couleur d'argent. M. *de Réaumur* dit qu'il y a moins de ces kermès blancs que des rouges, & que c'est à tort que les gens du pays les appellent *la maire dou vermeou*, c'est-à-dire la mere du kermès. Les petits œufs étant secoués, il en sort autant de petits animaux entiérement semblables à l'insecte d'où ils proviennent ; ils se dispersent sur l'*ilex*, jusqu'à ce qu'au printems suivant ils se fixent dans les divisions du tronc & des rameaux pour y faire leurs petits. On doit observer que quand le kermès acquiert une grosseur convenable, alors la partie inférieure du ventre s'éleve & se retire vers le dos en formant une cavité, & de cette maniere il devient semblable à un cloporte à demi-roulé. C'est dans cet espace vide qu'il dépose ses œufs, après quoi il meurt & se desseche. (Ce cadavre informe ne conserve point comme la cochenille l'extérieur animal : ses traits s'effacent, disparoissent ; on ne voit plus qu'une espece de galle, triste berceau des petits œufs qui doivent éclore). A peine les œufs sont-ils éclos que les petits animaux veulent sortir de dessous le cadavre de leur mere pour chercher leur nourriture sur les feuilles de l'*ilex*, non en les rongeant comme les chenilles, mais en les suçant avec leurs trompes.

Nous avons parlé ci-dessus de la femelle du kermès, il convient maintenant de parler de son mâle, qui dans les commencemens lui ressemble parfaitement : bientôt après s'être fixé comme elle, il se transforme dessous sa coque en une nymphe, qui devenue insecte parfait souleve la coque & en sort le derriere le premier : alors c'est une petite mouche qui ressemble en quelque maniere au cousin ; son corps est couvert de deux grandes ailes transparentes : il saute brusquement comme la puce, & cherche en volant ses femelles immobiles, qui l'attendent patiemment pour être fécondées : les a-t-il trouvées, il se promene plusieurs fois sur quelques-unes d'elles, va de sa tête à sa queue pour l'exciter ; alors la femelle, fidelle & soumise au vœu de la Nature, répond aux caresses de son mâle, & l'acte de fécondation a lieu.

La

La récolte du kermès est plus ou moins abondante, selon que l'hiver a été plus ou moins doux : on a remarqué que la nature du sol contribue beaucoup aussi à la grosseur & à la vivacité du kermès ; celui qui vient sur des arbrisseaux voisins de la mer est plus gros, & d'une couleur plus vive que celui qui se trouve sur des arbrisseaux qui en sont éloignés. Des femmes arrachent avec leurs ongles le kermès avant le lever du soleil. Il faut veiller dans ce temps de récolte à deux choses ; 1°. aux pigeons, parce qu'ils aiment beaucoup le kermès, quoique ce soit pour eux une assez mauvaise nourriture : 2°. on doit arroser de vinaigre le kermès que l'on destine pour la teinture, & le faire sécher. Cette manœuvre lui donne une couleur rougeâtre. Sans cette précaution, l'insecte une fois métamorphosé en mouche, s'envole & emporte la teinture. Lorsqu'on a ôté la pulpe ou poudre rouge, on lave ces grains dans du vin, on les fait sécher au soleil, on les frotte dans un sac pour les rendre lustrés ; ensuite on les enferme dans des sachets, où l'on a mis, suivant la quantité qu'en a produit le grain, dix à douze livres de cette poudre par quintal. Les Teinturiers achetent plus ou moins le kermès, selon que le grain produit plus ou moins de cette poudre. La premiere poudre qui paroît sort d'un trou qui se trouve du côté par où le grain tenoit à l'arbre : ce qui paroît s'attacher au grain vient d'un animalcule qui vivoit sous cette enveloppe, & qui l'a percée, quoique le trou ne soit pas visible : les coques du kermès sont la matrice de ces insectes. C'est ce qu'on appelle *graine d'écarlate*, dont on tire une belle couleur rouge, la plus estimée autrefois avant qu'on se servît de la cochenille.

En Angleterre, on trouve aussi des especes différentes de kermès, mais du même genre, sur les sarmens de vignes, sous des branches de laurier-cerise, de prunier & de cerisier : la couleur en est brune. Elles sont communément avec une espece de mere semblable à une fourmi. *Lister* dit que si l'on coupe adroitement avec un rasoir le bout d'un de ces cocons, on y trouve quelquefois cinq, six, ou un plus grand nombre de petits vers qui se métamorphosent en des especes d'abeilles très-petites & noires. La couleur de cette sorte de kermès est peu stable ; les coques les plus noires sont les plus riches en couleur ; elles sont contiguës aux arbres sans en être des excroissances : semblables en cela à la cochenille qu'on peut transporter sur d'autres arbres.

Les coques de kermès changent de couleur : de jaunes elles deviennent

d'un brun foncé : elles sont remplies, non d'excrémens & de pulpe, mais de mittes, qui vraisemblablement produisent une différence extérieure dans les especes de kermès.

Comme les coques de kermès ramassées de bonne heure & séchées ressemblent à la cochenille, cela fait soupçonner que la cochenille est une espece de kermès. *Lister* fonde cette conjecture sur ce que la poudre écarlate qu'on retire des coques en les tamisant, est un composé de mittes qu'il faut distinguer du ver qui se change en mouche. *Voyez la Collection Académique d'Angleterre, Tome III, pages* 73, 325, 538, *&c.*

Le kermès est un insecte non-seulement utile pour la teinture de la laine & même de la soie, mais qui entre encore dans la confection d'alkermès ; & les Médecins le regardent comme un bon remede cordial & propre à arrêter le vomissement.

Voici la préparation du kermès pour l'usage de la Médecine. On pile ces coques nouvelles & bien succulentes dans un mortier de marbre ; on les laisse ensuite digérer dans un lieu frais pendant sept ou huit heures ; alors on les exprime & on en retire un suc, qui dépuré & édulcoré avec le double de sucre, forme une conserve liquide & cordiale, connue sous le nom de *sirop de kermès*. Si on se contente de prendre l'espece de *pulpe* fraîche ou de *poudre rouge* dont il est fait mention ci-dessus, qu'on la presse doucement entre les doigts, alors on en formera des pastilles que l'on fera sécher au soleil. Voilà ce qu'on appelle *pastel d'écarlate* ou *écarlate de graine*, & que l'on envoie dans les pays étrangers. *Voyez les articles* COCHENILLE, GALLINSECTE & CHÊNE VERT.

KERMÈS DU NORD ou KERMÈS DES RACINES. *Voyez* COCHENILLE DE POLOGNE. On donne aussi le nom de *kermès* à une préparation de l'antimoine, qu'on nommoit autrefois *poudre des Chartreux* ; mais ce kermès est minéral. *Consultez le* DICTIONNAIRE DE CHIMIE.

KETA. *Voyez* KACHO.

KETMIE. Nom donné à un genre de plantes : c'est le *ketmia* de *Tournefort* & l'*ibiscus* de *Linnæus*. Ce genre, dit M. *Deleuze*, est de l'ordre des malvacées, & a pour caractere principal deux calices, dont l'intérieur est d'une seule piece à cinq dents, & l'extérieur composé de plusieurs feuilles étroites : le fruit, fait en capsule, a cinq loges polyspermes.

Parmi les différentes especes de cette plante il y en a une qui croît dans

presque tous les pays chauds, & qui est d'usage en Amérique & en Afrique. On ne la cultive dans nos jardins que par curiosité : sa racine est fibrée ; ses tiges sont hautes d'un pied, & velues ; ses feuilles, assez semblables à celles de l'alcée, sont divisées en trois parties découpées, velues en dessous, & d'un goût visqueux : ses fleurs ressemblent à celles de la mauve, & sont de couleur jaunâtre, mêlée d'un peu de purpurin à l'onglet. Il leur succede des fruits capsulaires, qui contiennent en cinq loges des semences menues & noirâtres, & renfermées dans une espece de vessie qui a le calice intérieur renflé : aussi dit-on *ketmia vesicaria*. Cette plante est émolliente. M. *de Tournefort* compte trente-une sortes de ketmies ; mais il y en a davantage. On en cultive plus de vingt especes en Angleterre : on les multiplie de graine qu'on seme au printems dans une terre légere & préparée ; l'année suivante on les transplante dans des couches d'une pareille terre, à la distance d'un pied en carré ; on les laisse croître ainsi pendant deux ans, en les arrosant dans les grandes chaleurs ; ensuite on les transplante. Il y a des ketmies dont les fleurs sont blanches le matin, rouges à midi & pourpres le soir : telle est l'espece qu'on nomme aux Indes Occidentales *rose de la Martinique* : c'est le *ketmia sincusis, fructu subrotundo, flore pleno* des Botanistes. Il y en a dont les fleurs ne vivent qu'un jour, mais qui sont succédées par de nouvelles fleurs jusqu'aux gelées. Consultez *Miller*.

L'ambrette est aussi une ketmie. *Voyez* AMBRETTE.

KEVEL. Cet animal vit en société, se rassemble en troupe & se nourrit comme la gazelle, dont il paroît être une espece : il est, ainsi qu'elle, doux, s'accoutume aisément à la domesticité, & sa chair est très-bonne à manger.

KIANKIA. C'est un perroquet piailleur de Cayenne. *Voyez* PERROQUET.

KIELDER. *Voyez* BÉCASSE DE MER.

KIES ou QUISSE. Nom que les Mineurs donnent à la *pyrite* & à la *marcassite*. Voyez ces mots.

KINA-KINA. C'est le nom qu'on donne souvent au *quinquina*. Voyez ce mot.

KIN-INHOA. C'est le *chevre-feuille* des Chinois.

KINK. *Voyez* QUINQUE.

KINKI. C'est la *poule dorée* de la Chine. Elle tire son nom de la beauté

de ſon plumage, qui paroît tout d'or quand il eſt expoſé au ſoleil. On ne connoît point en Europe d'oiſeau qui reſſemble au kinki. Le mélange de rouge & de jaune qui compoſe ſa couleur, la plume qui s'éleve ſur ſa crête, l'ombrage de ſa queue, la riche variété des couleurs de ſes ailes, joints à l'élégante beauté de ſa taille, lui donnent la préférence ſur les autres oiſeaux : ſa chair paſſe auſſi pour être plus délicate que celle des faiſans. Des Hollandois ont quelquefois apporté cet oiſeau en Europe pour orner les volieres des Curieux opulens.

KIN-YU. *Voyez à l'article* Dorade Chinoise.

KLA ou KLE. *Voyez à l'article* Ichtyocolle.

KLIPPFISCH & STOCFISCH, ou POISSON DE ROCHER. Ce ſont des préparations de cabéliau, eſpece de morue dont on ſe ſert dans les voyages de mer, & qui ſervent auſſi d'aliment à certains peuples du Nord. *Voyez* Morue.

KNAH. *Voyez à l'article* Alcana.

KNAWEL, *cocciferum Polonicum. Voyez à l'article* Cochenille de Pologne.

KNAVER, ou KNAUR, ou GNEISS, ou KNEUSS. Les Mineurs Allemands donnent ce nom à une ſorte de roche compoſée de quartz blanc & de parties talqueuſes ou ſchiſteuſes. Lorſque cette roche, réfractaire au feu, eſt noire & ſemblable à de l'ardoiſe, ſans être feuilletée ni facile à couper, on la nomme *Kneiſs* : les Ouvriers ſouterrains ne rencontrent jamais qu'à regret le kneiſs ; car outre qu'ils s'éloignent de la mine riche, ils ont encore de la difficulté à l'en détacher ; mais auſſi c'eſt un indice qu'on trouvera bientôt de très-bonne mine & abondamment.

KNORCOCK. Oiſeau du Cap de Bonne-Eſpérance, qu'on nomme auſſi *cocq-knor : Kolbe* nomme le mâle *knorhaan*, & la femelle *knorhen* ou *poule-knor*. Ces pipedes ſervent de ſentinelles aux autres oiſeaux, en les avertiſſant de l'approche des hommes par un cri qui exprime le mot *crac*, & qu'ils répetent fort haut : auſſi les Chaſſeurs tuent-ils cet oiſeau à cauſe de ſon cri officieux qui fait fuir le gibier. Le knorcock eſt de la grandeur d'une poule ; ſon bec eſt court & noir, ainſi que le plumage crêté : celui des ailes & du corps eſt mêlé de rouge, de blanc & de cendré : ſes jambes ſont jaunes ; leurs ailes ſont ſi petites, que ces oiſeaux ne peuvent pas voler bien loin : ils fréquentent les lieux ſolitaires, & font leurs nids

dans les buiſſons : la ponte des femelles eſt de deux œufs. La chair de ces oiſeaux n'eſt pas eſtimée.

KNOSPEN. Nom que les Minéralogiſtes étrangers donnent à la mine verte, ſtriée & ſoyeuſe de cuivre de la Chine. *Voyez à l'article* CUIVRE.

KNOT. *Voyez* CANUT.

KOBBERA - GUION. C'eſt un animal de l'île de Ceylan, & qui reſſemble beaucoup à l'alligator. Il a ſix pieds de longueur; ſa chair eſt d'un aſſez mauvais goût. Quoique cet animal plonge ſouvent dans l'eau, ſa demeure ordinaire eſt ſur la terre, où il mange les corps des oiſeaux & des autres bêtes. Sa langue, qui eſt bleue & fourchue, s'alonge en forme d'aiguillon, & eſt effrayante lorſqu'il la tire pour ſiffler ou pour bâiller : cependant, loin de piquer & de mordre les hommes, il ſe contente de ſiffler lorſqu'il les apperçoit : il n'en fait pas de même à l'égard des chiens qui s'approchent trop de lui, ſoit pour aboyer, ſoit pour mordre ; car il les frappe ſi vivement de ſa queue, qui reſſemble à un long fouet, qu'il les fait fuir en criant d'un ton plaintif, & ils n'ont garde de revenir à la charge.

KOBOLD. *Voyez* COBALT.

KODDAGA-PALLA. C'eſt la même écorce rougeâtre que nous avons déſignée ſous le nom de *codaga pale*. Voyez ce mot.

KOKOB. C'eſt un ſerpent très-dangereux & qui reſſemble beaucoup à l'aimorrhoïs. On le trouve dans le Jucatan, péninſule ſituée entre le golfe du Mexique & celui de Honduras. Ce ſerpent eſt d'une couleur noirâtre ; ſa longueur eſt de trois pieds ou environ : quand on en eſt mordu, on perd tout ſon ſang dans l'eſpace d'une heure, & l'on meurt, dit-on, ſi l'on n boit auſſi-tôt une potion compoſée de tabac & de ſuc de primevere.

KORKOFEDO. Poiſſon de la Côte d'Or en Afrique, dont les dimenſions ſont égales en longueur & en largeur. Sa queue eſt faite en croiſſant ; il a peu d'arêtes : ſa chair, qui eſt très-blanche, devient rouge & excellente par la cuiſſon. C'eſt pendant le mois de Décembre que les Negres en font une pêche abondante. Ils prennent ce poiſſon avec un hameçon fort crochu, auquel on attache une piece de canne à ſucre, à l'extrémité d'une ligne de huit braſſes de longueur : les Negres ſe paſſent l'autre bout de la ligne autour du cou, & dès qu'ils ſentent une petite ſecouſſe, ils ramenent auſſi-tôt le poiſſon & l'amorce dans leur canot.

KOUXEURY, *asellus lacustris.* C'est un poisson du lac de Cayenne, très connu dans ce pays. Les Indiens du fond de la Guiane se servent de l'os qui forme le palais de ce poisson au lieu de lime, pour polir les arcs, les boutons & autres ouvrages en bois.

KRAKEN. Quoique l'on sache que la mer produise les masses d'animaux les plus énormes, tels que les *baleines*, les *licornes*, on ne peut guere croire à l'existence des krakens. Ce sont, dit-on, des animaux qui habitent les mers du Nord, & dont le corps a jusqu'à une demi lieue de longueur; on le prendroit pour un amas de rochers flottans, ou de pierres couvertes de mousse. Tous les Pêcheurs de Norwege rapportent unanimement, à ce que l'on dit, que pendant les chaleurs & les beaux jours de l'été, quand ils avancent quelques milles en mer, au lieu de la profondeur ordinaire, qui est de quatre-vingt & cent brasses, ils n'en trouvent que vingt ou quarante; ils concluent de-là qu'ils sont au-dessus des krakens, dont la présence occasionne cette diminution de profondeur. La pêche est alors très abondante pour eux; à chaque instant ils prennent des poissons à l'hameçon : mais ils observent toujours si la profondeur reste la même; car si elle diminue ils se retirent au plutôt, de peur que l'animal, par son mouvement, ne les fasse périr. On pense que c'est une espece de polype, dont les bras, pour répondre à la masse du corps, sont de la grandeur des plus hauts mâts de vaisseau. On ajoute que les poissons sont attirés au-dessus de cet animal par les humeurs fangeuses qu'il rejette, & qui colorent la mer; & comme tout doit être singulier dans un semblable animal, on dit que son dos s'ouvre, & qu'il engloutit ainsi les poissons qui sont au-dessus de lui, & lui servent de nourriture. *Voyez* Polype de mer.

KSEI. Gui du Japon, à baies rouges. *Kempfer* n'en vit qu'un au Japon, dans un bois de méleze.

KUCUI-LACKO. On connoît sous ce nom dans quelques endroits des Indes Orientales, le *ourang-outang*. Voyez ce mot.

KUMRAH. *Voyez* Jumart.

KUPHE, *kuphus.* M. *Guettard* donne ce nom à un tuyau vermiculaire dont l'animal a le corps conique, la tête grosse, l'extrémité postérieure fourchue. Le tuyau est conique, droit ou sinueux, ouvert à ses deux extrémités, fourchu à sa partie postérieure, dur & intérieurement divisé en deux parties ou tuyaux.

KUPFER-HIECHEM. Nom que les Mineurs donnent à de petits grains pyriteux, couverts d'un enduit vert, qui se trouvent dans quelques especes de pierres feuilletées : cet effet est le résultat du cuivre de la pyrite, décomposé par le vitriol. *Voyez* PYRITE.

KUPFER-NIKKEL. Les Mineurs de Saxe désignent par ce nom une mine d'arsenic, d'un rouge cuivreux, qui contient quelquefois du *cuivre*, & accidentellement du *colbat. Voyez le second volume de notre Minéralogie, pag.* 54, 70 & 95, *nouvelle édition.*

KURBATOS ou PÊCHEUR. Oiseau dont les bords du Sénégal sont peuplés : il se nourrit de poissons : il n'est pas plus gros qu'un moineau ; son plumage est fort varié : il a le bec plus long que tous le corps ; ce bec est fort & pointu, crenelé en dedans comme une scie : il se balance dans l'air & à la surface de l'eau, avec un mouvement si vif, que les yeux en sont éblouis. Il s'en trouve des millions sur les deux bords de la Gambra, sur-tout vers *l'île du Morfil* : leurs nids sont en si grand nombre sur les arbres qui bordent la riviere, que les Negres leur donnent le nom de *villages*. L'art qui regne dans la construction de ces nids est admirable : la figure en est oblongue & grisâtre : ils sont composés d'une terre dure, mêlée de plumes, de mousse, de paille, si bien entrelacées, que la pluie n'y peut pénétrer. Ces nids pensiles sont si solides, qu'étant agités par le vent, ils s'entre-heurtent sans se briser : à quelque distance il n'y a personne qui, pour la premiere fois, ne les prît pour les fruits de l'arbre. Ces oiseaux ne donnent à leurs nids qu'une petite ouverture, qui est tournée à l'Est, afin d'éviter la pluie : par ce moyen, les kurbatos sont en sûreté dans leurs nids, contre les surprises des singes, leurs ennemis, qui trop poltrons, n'osent se risquer sur des branches aussi foibles & aussi mobiles ; d'ailleurs, les feuilles de ces arbres sont épineuses, & rendent l'accès de ces nids encore plus difficile. On a cependant des exemples, que des singes veillent souvent à l'autre bout des branches ; & lorque la nichée commence à croître, ils ont la malice de secouer la branche ; de maniere qu'elle fait balancer les nids, & y donne un contre-coup qui les détache & les jette sur la terre. On a encore remarqué que quand ces nids n'étoient pas suspendus à d'assez longs fils ou liens, les serpens qui montent aussi à ces arbres, gagnent, en se glissant le bout de la branche, s'y suspendent perpendiculairement par leur queue, & font entrer leur tête dans le nid pour y butiner. Il ne faut pas confondre ces nids avec celui du JAPU. *Voyez ce mot.*

KUSNOKI. Nom que les habitans de Borneo donnent à l'arbre dont ils tirent le camphre.

KUTYEGHET. *Voyez à l'article* STRUND-JAGER.

KYANG-CHU. C'eſt le marſouin de la riviere de Yang-Tſé-Yang : on l'y trouve quelquefois à plus de ſoixante lieues de la mer. Ces marſouins ſont plus petits que ceux de l'Océan ; mais ils nagent en troupes au long des rivieres avec les mêmes évolutions : on en mange beaucoup.

KYNORHODON. Roſier ſauvage. *Voyez à l'article* ROSIER.

KYN-YU. C'eſt le *poiſſon d'or* de la Chine, qui eſt une eſpece de *dorade.* Voyez ce mot.



L.

LABBERDAN, eſt le nom que les flibuſtiers Hollandois donnent au *cabéliau*, eſpece de morue qu'ils préparent ſur leurs vaiſſeaux : ils ne font autre choſe que lui couper la tête, & après l'avoir vidée du côté du ventre, ils la rangent dans des tonneaux avec des couches de gros ſel. Les Ecoſſois & les Irlandois nomment ce cabéliau, ainſi préparé, *aberdaine*. Ils en pêchent tous les ans en quantité ſur les côtes du Nord-Oueſt & de l'Eſt de leur île, dont ils font ce labberdan, qui ſert de nourriture aux Matelots. *Voyez à l'article* MORUE.

LABDANUM ou LADANUM, eſt la ſubſtance aromatique réſineuſe, que l'on retire dans le Levant d'une eſpece de *ciſte*. Voyez au mot CISTE.

LABIÉES, *labiatæ*, *verticillatæ*, *didynamæ*, *gymnoſpermæ*, LINN. *Tournefort* eſt en quelque ſorte le premier qui ait nommé ainſi une famille de plantes, dans leſquelles les découpures inégales & irrégulieres de la corolle, imitent communément les deux levres de la bouche d'un animal.

La claſſe des *labiées* renferme des plantes herbacées, annuelles ou vivaces, & des arbriſſeaux, dont quelques-uns ſont toujours verts. Les racines des labiées ſont rameuſes & fibreuſes; leurs tiges ſont rondes quand elles ſont vieilles, carrées étant jeunes, & les nouvelles branches oppoſées en croix. Les feuilles ſont de même oppoſées deux à deux, pointillées & ornées de petites taches brillantes; le feuillage eſt auſſi diſpoſé en croix & ſimple. La plupart des fleurs ſont hermaphrodites; compoſées, dit M. *Deleuze*, d'un calice ſimple, en tuyau ou en godet, d'une corolle monopétale en tuyau évaſé, découpé en deux levres, qui renferment quatre étamines, dont deux ſont plus courtes que les autres, & un piſtil auquel ſuccedent quatre ſemences nues renfermées dans le calice. Les fleurs ſortent toutes des aiſſelles oppoſées des feuilles. La pouſſiere prolifique eſt compoſée de corpuſcules très petits, blancs & tranſparens.

Ces plantes ſont, 1°. ou aromatiques chaudes, & ont une vertu ſudorifique, fébrifuge & corroborante, 2°. ou piquantes, pénétrantes, & ſont eſtimées errhines & céphaliques; 3°. ou âcres & légérement corroſives; 4°. ou le plus ſouvent ameres, vulnéraires, aſtringentes & vermifuges.

En général, ces plantes ſont d'un uſage merveilleux dans les maladies cauſées par l'atonie ou le relâchement des fibres. On en trouvera des exemples aux mots Bugle, Romarin, Stœchas, Origan, Basilic, Sauge, Bétoine, Marrube, Cataire, Hysope, Sarriete, Menthe, Pouliot, Thym, Lavande, Mélisse, &c. qui ſont de la famille des *labiées*.

LABYRINTHE, *labyrinthus*, eſt une eſpece de limaçon de marais, ou de riviere, ou de foſſé : il a la coquille d'un gris obſcur, plate, en forme de nombril à la partie ſupérieure, & à quatre échancrures rondes. Les ſtries longitudinales & tranſverſales ſont menues & élevées. *Voy. l'article* Limaçon.

LAC, *lacus*. On donne ce nom à de grands amas d'eau raſſemblés au milieu d'un continent, qui ne ſe deſſechent jamais, & qui n'ont communication avec la mer que par quelques rivieres, ou par des conduits ſouterrains. L'eau de lac eſt quelquefois coulante, quelquefois ſtagnante : dans le premier cas, elle approche beaucoup de l'eau de riviere pour les propriétés générales; même goût, même dépôt, mêmes uſages : elle paroît également pure & ſans couleur; dans le ſecond cas, elle a pour l'ordinaire, en été, un œil verdâtre, qui peut-être n'eſt dû qu'aux feuilles des plantes aquatiques qui végetent ſouvent dans le fond des lacs. Au reſte, cette eau ſtagnante doit être beaucoup moins chargée de parties terreuſes, parce que ſon ſéjour & ſa tranquillité en occaſionnent le dépôt. elle doit être plus ſavonneuſe, à cauſe des parties de végétaux & d'animaux qui s'y pourriſſent chaque jour. Les bains du lac de Neufchâtel ou d'Yverdon, font, dit M. *Bourgeois*, des cures merveilleuſes de rhumatiſmes, ſciatiques, & de maladies de la peau, comme gale, dartres, &c.

Toutes les parties de l'univers ſont remplies de lacs, mais la plupart ſemblent diſperſés en plus grand nombre, près de ces eſpeces de points de partage que l'on a obſervé ſur les Continens. *Voyez aux articles* Fontaine & Montagne. En Suiſſe, on en trouve juſqu'à trente-huit : il en eſt de même dans le point de partage de Ruſſie, & dans celui de la Tartarie Chinoiſe en Aſie. Mais on obſerve généralement que les lacs des montagnes ſont tous ſurmontés par des terres beaucoup plus élevées, ou qu'ils ſont au pied des pics, & ſur la cime des montagnes inférieures.

En général, un lac ne differe d'un étang, que parce que l'étendue du premier eſt plus grande, & ſon volume d'eau plus conſidérable

Il y a même des lacs ſi vaſtes, qu'ils paroiſſent comme une petite mer :

tel eſt celui d'Haarlem en Hollande, ſur lequel d'aſſez gros vaiſſeaux font voile; & le lac Aral, qui a cent lieues de longueur ſur cinquante de largeur, ou huit degrés carrés. On peut encore compter parmi les grands lacs, ceux de Ladoga & d'Onega en Moſcovie, & celui de Neagh, dans le Comté de Down en Irlande; le Palus Méotide à l'embouchure du Don; le lac Majeur en Lombardie; le lac des Iroquois dans le Canada; les lacs Huron, Supérieur & Michigan, dans ce même pays. Différentes cauſes peuvent concourir à la formation des lacs : telles ſont les inondations, ſoit de mer, ſoit de riviere, dont les eaux portées, avec violence, ſur des terres enfoncées, ne peuvent plus ſe retirer. Le terrain ſubmergé eſt entretenu par les eaux du Ciel. Des tremblemens de terre ont encore préparé des baſſins aux lacs. La plupart des lacs reçoivent des eaux qui s'en écoulent enſuite, & toujours avec une ſorte de proportion : tel eſt celui de Geneve, ou lac Leman qui eſt traverſé par le Rhône, qui en reſſort enſuite. On en voit qui dépenſent plus d'eau qu'ils n'en reçoivent, & d'autres qui en reçoivent plus qu'ils n'en dépenſent. Ceux de la premiere claſſe, qui ont un écoulement conſidérable, & qui forment une riviere ou un courant, ſans qu'on puiſſe appercevoir de diminution ſenſible, reçoivent des eaux ſouterraines qui les entretiennent. Tel eſt le *Lac Bournou*, d'où ſort le Niger en Afrique. Ceux de la ſeconde claſſe, qui reçoivent quantité d'eau par des rivieres, ruiſſeaux & courans, qu'on ne voit point augmenter, & à qui l'on ne reconnoît extérieurement aucun écoulement ou déperdition, que par l'évaporation, ont des dégorgemens ou conduits ſouterrains, au travers du ſol de leur lit, qui eſt poreux & ſableux. Le lac de Sodome, appellé *Mer morte*, dans lequel le Jourdain ſe jette, & le lac Aral en Aſie en donnent deux exemples. Tels ſont encore la Mer Caſpienne qui reçoit le Wolga & pluſieurs autres rivieres, le lac de Morago en Perſe, & celui de Titicaca en Amérique.

Les lacs qui ſe trouvent dans le cours des fleuves qui en ſont voiſins, ou qui verſent leurs eaux au dehors, ne ſont point ſalés : ceux au contraire qui reçoivent les fleuves ſans qu'ils en ſorte d'autres ſont ſalés : ceux qui ne reçoivent aucun fleuve, & qui ne verſent point leurs eaux au dehors, ſont ordinairement ſalés, s'ils ſont voiſins de la mer; ils ſont d'eau douce s'ils en ſont éloignés. A l'égard des lacs qui ſe trouvent en Sibérie, entre les rivieres d'Irtiſch & de Jaïk, leurs eaux qui ſont tantôt douces & tantôt très-ſalées & ameres, tirent leur origine de courans ſouterrains, ſoit

de la mer, ſoit des fleuves. Autant ce fait eſt ſingulier, autant il eſt digne de l'attention des Naturaliſtes.

On trouve des lacs qui préſentent des phénomenes ſinguliers dans le changement des ſaiſons. C'eſt ainſi qu'en Ecoſſe, le lac de Neſs ne gele jamais, quelque rigoureux que ſoit l'hyver ; tandis que dans le même pays le lac appellé *Loch-Monar* ne gele qu'en Février. On a remarqué que les eaux du lac de Domletſcherthal en Suiſſe, de celui de Leman & de pluſieurs autres, mugiſſent quelquefois comme une mer agitée, ſans que le temps paroiſſe orageux. Les eaux du fameux lac de Calendari, ſur le Mont-Aroſe en Suiſſe, mugiſſent & forment un tournant dont le centre eſt concave.

On a auſſi obſervé que ſi ce phénomene arrive à l'approche de la pluie, les eaux perdent leur limpidité, & paroiſſent ſous des aſpects extraordinaires : des perſonnes au-deſſus des préjugés, croyent y appercevoir des fantômes, leſquels en s'évanouiſſant inſenſiblement, font voir qu'ils n'étoient formés que par des vapeurs & des exhalaiſons condenſées. Le lac de Zirchnits en Carniole eſt un des plus ſinguliers que l'on connoiſſe : il reçoit beaucoup d'eau & ne déborde jamais : il ſe perd ſous des montagnes qui l'avoiſinent par douze entonnoirs qui ſont quelquefois ſecs, d'autres fois humides, chargés d'oiſeaux de paſſage & de poiſſons. Ceci eſt une ſuite de la ſaiſon ſeche ou pluvieuſe. Dans la ſaiſon où le lac ſe tarit, & lorſque la ſéchereſſe a duré quelque temps, il ſe vide entiérement en vingt-cinq jours. Alors les Habitans vont y prendre tout le poiſſon qui ſe trouve privé de ſon élément. Cela n'empêche pas que lorſque l'eau y revient, l'on y trouve de nouveau une quantité prodigieuſe de beau poiſſon. Si la ſéchereſſe dure pendant long-temps, l'on y ramaſſe les roſeaux dont on fait de la litiere aux beſtiaux : on y récolte auſſi du foin : ſouvent on y laboure le terrain, on y ſeme du millet qui croît & mûrit rapidement : enfin, l'on y fait auſſi la chaſſe au gibier & aux bêtes fauves qui deſcendent alors des montagnes. On ſoupçonne que le lac de Zirchnits a ſous ſon baſſin un autre lac ſouterrain qui fait jaillir l'eau par les entonnoirs du lac ſupérieur, juſqu'à la hauteur de 15 à 20 pieds. C'eſt par ces mêmes trous que revient le poiſſon qu'on y retrouve. Les Hydrologiſtes font encore mention d'un autre phénomene, que donnerent en 1603 les eaux du lac de Zurich, & en 1703 celles de Délitz : elles devinrent tout-à-coup rougeâtres comme du ſang. L'examen fit reconnoître que ce fut des

courans d'eaux bitumineuses, chargées d'ochre rouge de fer, qui vinrent alors se mêler aux eaux de ces lacs. Peut-être y eut-il une irruption souterraine, comme il en arriva dans quantité de rivieres, lors de la derniere catastrophe arrivée à Lisbonne : peut-être ces matieres colorantes étoient-elles interposées entre deux couches au fond des lacs. Il y a de ces lacs à double fond en Suede, dans le Jemteland; leur fond supérieur s'éleve en certains temps, couvre tout le lac, comme un assemblage de planches flottantes, & s'affaisse en un autre temps. On a beaucoup d'autres exemples d'eaux qui sont devenues colorées en très-peu de temps.

Mais aucun lac n'est aussi singulier que celui du Mexique; une partie des eaux de ce lac est douce & stagnante, l'autre est salée, & a un flux & reflux, mais qui n'étant pas assujéti à des heures fixes, paroît occasionné par le souffle des vents, qui rendent quelquefois le lac aussi orageux que la mer même; l'eau douce est plus haute que l'eau salée, elle se mêle avec celle-ci sans retourner, & elle paroît y tomber. Tout le lac peut avoir cinquante lieues de circuit. Mexico est situé au milieu de ce lac. Il est probable que la langue de terre qui traverse en quelque sorte le lac, & où est bâtie cette ville, s'oppose à la communication générale de ces deux sortes d'eaux, & par conséquent à leur niveau commun. Le lac d'eau douce reçoit des eaux coulantes de tous côtés, qui le faisant déborder, se versent dans l'autre lac qui est moins plein, & dont les eaux sont toujours plus basses. Quant à la salure de celles-ci, elles paroissent la tenir de la Mer du Nord qui s'infiltre à travers les terres. *Voyez le Journal des Savans, année 1676.* Enfin, un lac qui mérite l'attention du Voyageur, est celui qui se trouve au sommet de la fameuse montagne, connue sous le nom de Pic-d'Adam dans le Ceylan. Ce lac est très-profond, & l'eau en est très-bonne.

LACERON. *Voyez* LAITERON.

LACERT. En Languedoc, on donne ce nom à un poisson de me Mer qui à beaucoup de ressemblance avec un lézard. *Voyez* LÉZARD POISSON *à l'article* DRACONCULE.

LACQUE, *lacca.* C'est une résine de l'Inde Orientale, dont nous avons parlé à l'article d'une des especes de *fourmi.* Voyez ce mot.

La lacque de Venise est une pâte seche & rouge, bien différente de celle que les Indiens font avec la résine-lacque, pour former des bracelets appellés *manilles.* La lacque de Venise, ou lacque carminée qu'on prépare également bien à Paris, est une pâte qu'on fait avec la poudre d'os de se-

che, que l'on colore avec la cochenille, après qu'on en a tiré le premier & même le second carmin; on y joint la décoction de bois de Fernambouc, chargée d'alun & de soude en petite quantité. Cette lacque sert aux Peintres pour peindre en miniature & en huile. Ce que l'on appelle *lacque colombine* ou *lacque plate*, est fait avec les tontures de l'écarlate, bouillies dans une lessive de soude, blanchie avec de la craie & de l'alun, on en forme des tablettes carrées qu'on fait sécher. Elle sert aux Tablettiers & aux Apothicaires. On donne aussi le nom de *lacque liquide* à une forte teinture tirée du bois de Bresil, à l'aide des acides. Beaucoup de plantes donnent aussi des lacques, especes de fécules colorantes.

On donne le nom de *laque* aux tables, vases & autres meubles enduits d'un vernis de la Chine. Ces ouvrages sont singuliérement estimés par leur beau noir, leur beau poli, qui réfléchit les objets & imite en quelque sorte l'effet des glaces. Les anciens laques sont recherchés à cause de leur dureté. Lorsque les cabarets & autres ouvrages de laques ont perdu leur éclat & sont devenus jaunes pour avoir versé dessus des liqueurs chaudes, on leur rend une belle couleur noire en les exposant pendant la nuit à la gelée blanche, ou en les mettant dessus la neige. Il y a des laques où l'or est appliqué avec toute l'industrie possible.

Le vernis de la Chine porte aussi quelquefois seul le nom de *laque*. Voyez à l'article *Arbre du vernis de la Chine*.

LACQUE EN HERBE. *Voyez à l'article* MORELLE EN GRAPPES.

LADANUM. *Voyez à l'article* CISTE.

LAEMMER-GEYER. *Voyez à la suite du mot* CONDOR.

LAGA, est le nom que l'on donne à certaines féves un peu plus grosses qu'un grain de chenevis, d'un beau rouge de corail, avec une petite tache noire, lesquelles croissent aux Indes Orientales, & servent dans quelques uns de ces pays pour peser l'or & l'argent. Elles se nomment *conduri* ou *condoumani* au Malabar.

LAGARDO. Nom que les Espagnols donnent à l'*alligater* des Anglois: c'est l'*alligator*: voyez ce mot.

LAGETTO ou LAGETTE, est un arbre très-curieux, de médiocre grandeur, lequel se trouve dans les montagnes méditerranées de la Jamaïque: ses feuilles ressemblent à celles du laurier: l'écorce extérieure est dure & brune, à-peu-près comme celle des autres arbres. Mais ce qui est surprenant, c'est que l'écorce intérieure, qui paroît d'abord assez solide, est composée de douze ou quatorze couches, qui peuvent être sépa-

rées assez facilement en autant de pieces, qui sont comme une espece d'étoffe ou de toile blanche. La premiere de ces couches qui vient après la grosse écorce, forme un drap assez épais pour faire des habits : les couches intérieures ressemblent à une espece de mousseline, & sont propres à faire des chemises : toutes les couches de l'écorce intérieure dans les petites branches paroissent comme autant de toiles de gaze ou de dentelle très-fine, qui s'étend ou se resserre comme un réseau de soie. On fit autrefois présent d'une cravate de dentelle de lagette à Charles II, Roi d'Angleterre. Ces toiles sont assez fortes pour être lavées & blanchies comme les toiles ordinaires. Les Peuples chez qui cet arbre se trouve en font des habillemens.

LAGOPEDE. *Voyez* PERDRIX BLANCHE.

LAICHE ou ACHÉE. *Voyez* VERS DE TERRE.

LAIE ou LAYE, est le nom que l'on donne à la femelle du porc sauvage ou *sanglier*. Voyez ce mot.

LAINE, *lana*. Espece de poil souple & moelleux qui naît abondamment sur l'espece du mouton, animal que l'on a appellé bête à laine. Parmi les flocons de la laine abattue, on sépare ce qui est au cœur, c'est le plus fin, & on lui donne le nom de *prime*; ce qui en approche le plus se nomme *seconde*; on appelle *tierce* ce qui vient ensuite : tout ce qui est jaune, déchiré & altéré est mis au rebut, & s'emploie dans les étoffes grossieres. La laine qui n'a point encore reçu d'apprêt porte le nom de *toison*. La *laine-mere* est celle du dos & du cou. On tire de la laine grasse, dite en latin *lana succida*, une matiere graisseuse en consistance d'onguent, grisâtre ou brunâtre, d'une odeur fade & désagréable, sujette à s'empuantir & à se durcir comme du savon : c'est ce qu'on appelle *oësipe*, *suint*, *œsipus*. On en trouve beaucoup à la gorge & entre les cuisses des moutons : on le retire de la laine par l'ébullition. Les Droguistes en tiroient autrefois de la Normandie, de la Beauce & du Berry : on s'en sert pour amollir les tumeurs & appaiser les douleurs. Son usage est à présent presque aboli. On prétend que le suint après un très-long-temps & une insupportable puanteur, acquiert une odeur agréable & approchante de celle de l'ambre gris. *Voyez ce que nous avons dit sur la maniere de perfectionner les laines au mot* BELIER. *V. aussi l'art.* POIL.

LAINE D'AUTRUCHE ou LAINE-PLOC. *Voyez à l'article* AUTRUCHE.

LAINE DE FER. M. *Guettard*, dans ses *Mémoires sur différentes*

parties des Sciences & Arts, vol. 1, dit que l'on appelle *laine de fer* des filamens d'un beau blanc, qui s'étant d'abord élevés dans l'air en une espece de fumée lorsqu'on bat de certains fers après la fonte de la mine, tombent condensés sous une forme de fils. Les mines de fer de France qui donnent de la laine de fer, sont celles d'Auriac & de Cascatel en Languedoc. Notre Auteur prétend que cette laine appartient à une autre substance minérale que le fer, & que le cobalt & l'antimoine offrent des fleurs semblables à ces filamens : le zinc en donne aussi. M. *Guettard* croit que la laine du fer est due à l'intervention accidentelle de l'antimoine qui s'en dégage après la fusion quand on vient à forger le fer. Cette espece de laine métallique est incombustible : c'est peut-être une espece de cadmie.

LAINE DE MOSCOVIE. Nom que les Ouvriers en chapeaux donnent au poil ou espece de duvet très-fin & très-serré qui se trouve sous le ventre du castor. *Voyez ce mot.*

LAINE DE SALAMANDRE, est un nom qu'on donne quelquefois à l'amiante.

LAISSES DE LA MER. Ce nom se donne aux terres de dessus lesquelles la mer s'est retirée. On dit *laisse de basse mer*, pour désigner le terrain que la mer découvre lorsqu'elle se retire & qu'elle est à la fin de son reflux. *Voyez* MER.

LAIT, *lac.* C'est une liqueur blanche & opaque, nourrissante, d'une saveur douce, que l'on tire des mamelles des femelles d'animaux vivipares. Le lait, suivant les analyses des Chimistes, est composé d'une liqueur aqueuse, d'un sel sucré & acidule, & d'une substance grasse, huileuse; ou ce qui revient au même, c'est un assemblage de trois substances très-différentes les unes des autres, qui sont le *beurre*, le *fromage*, & le *petit lait.*

La crême de lait est la partie la plus huileuse & la plus grasse du lait; comme cette substance n'est pas intimement dissoute dans le lait, elle s'en sépare par le repos; dans cette altération, plus ou moins spontanée, & que le lait subit infailliblement, la crême étant spécifiquement plus légere, vient se rassembler à la surface, d'où on l'enleve pour achever de la débarrasser des parties caséeuses & séreuses qui lui sont encore mêlées, & pour la transformer en beurre. Les opérations les plus communes pratiquées dans les laiteries prouvent cette vérité.

La crême récente est très-agréable : c'est elle qui rend le lait si doux,

si

si savoureux & si nourrissant ; c'est elle qui, interposée dans toute la substance du lait, lui donne ce blanc mat qu'il a : il résulte aussi delà que le lait n'est qu'une émulsion animale, & que le beurre n'est que de la crême, dont les parties huileuses ont été rapprochées & séparées d'avec les parties hétérogenes par une percussion réitérée. En vieillissant, le beurre acquiert de la randicité, le crême devient nauséabonde, & le lait se tourne. Ce phénomene est dû à l'acide, qui par la fermentation des parties se développe de plus en plus. Le beurre ainsi que la graisse des animaux, ne fournit point dans sa décomposition d'alkali volatil. Le beurre frais, la crême & le lait récent sont des alimens très-sains : on se sert en Médecine du petit lait pour rafraîchir, de la crême pour appliquer sur les dartres & les érysipeles, du beurre pour mûrir les plaies : on tire du petit lait (appellé *lait de beurre*) évaporé, un sel essentiel blanc & sucré, on le nomme *sel* ou *sucre de lait*, & l'on en prend dans de l'eau pour se rafraîchir. C'est ce sel dont parle *Kæmpfer*, qui étoit fort en usage chez les anciens Brachmanes. Mais quelle différence de goût, d'odeur & de couleur ne remarque-t-on pas dans les différens laits tirés des animaux, tant frugivores que carnivores ; il nous suffira de citer en exemple le *lait de femme*, celui de la *louve*, celui de la *cavale*, celui de l'*ânesse*, celui de la *chevre*, celui de la *brebis*, celui de la femelle du *rhenne*, &c. Les Russes qui confinent à la Laponie, ont l'art de tirer une sorte d'eau-de-vie du lait séparé de ses parties concrescibles par la fermentation, & dont ils font un grand usage. *Voyez à l'article* ARACK. Le peuple de l'Islande se nourrit aujourd'hui de lait de vache, & le petit lait de beurre lui sert de boisson ordinaire. Il n'est pas rare de voir en Suisse & autres pays voisins, des hommes se désaltérer avec cette boisson ; en France on le donne plus communément aux animaux domestiques, tels que les cochons, les veaux.

Voici les principales opérations de la laitiere dans nos campagnes. Pour faire le beurre, on écrême le lait refroidi & reposé, on verse cette crême dans la barate, & on la bat jusqu'à ce qu'elle soit convertie en une masse jaunâtre qui est le beurre. (En Barbarie on fait le beurre en mettant le lait ou la crême dans une peau de bouc, suspendue d'un côté à l'autre de la tente, & en le battant des deux côtés uniformément. C'est aux Hollandois que les habitans des Indes Orientales doivent la connoissance du beurre salé & fondu.) Pour faire le fromage, on se sert de présure, espece de levain animal, dont la principale matiere est le lait caillé, qu'on trouve dans l'a-

mulette ou le premier estomac d'un veau. On jette cette présure dans le lait pour le faire prendre, ensuite on met ce lait caillé dans différentes formes, & on en laisse parfaitement égouter le petit lait; du moins, c'est ainsi que se fait le fromage commun. Mais le bon fromage gras & beurré se fait de la crême & du lait caillés ensemble. On peut encore faire cailler le lait des animaux, au moyen du suc du *figuier*, ou avec la plante appellée *caille-lait* : voyez ces mots. Plusieurs pays ont des cantons renommés par l'excellence de leur fromage. Le Hainault vante ceux de *Marolles ;* la Normandie ceux de *Livarot ;* le Dauphiné celui de *Sassenage ;* la Suisse le *Schabtsigher* ou fromage vert, il se prépare dans le pays de Glarner ; celui de *Gruyeres*, qui se fait dans l'Ementhel, avec une propreté & des attentions infinies ; celui de *Lavôge* en Franche-Comté porte aussi le nom de *Gruyeres*, mais il n'en est qu'une imitation : peut-être celui de *Brie* les surpasse-t-il tous, même celui à la crême si vanté à Paris. Enfin, le Milanez envoie par-tout le fromage de *Lodi*, que nous nommons *parmesan*, parce qu'une Princesse de Parme l'a, dit-on, fait connoître en France, où il soutient toujours sa réputation. Tous ces fromages, ainsi que ceux de Hollande & d'Auvergne, sont uniquement de lait de vache, sans aucun mélange de lait de chevre, & la crême y entre avec le lait ; ceux où l'on a mêlé différens laits, ont un goût plus rance ou plus insipide. Le fromage de *Rocfort* en Languedoc passe pour être de lait de brebis. Au reste, le fromage, à moins qu'il ne soit dégénéré par la putréfaction, est en général très-nourrissant : la partie caséeuse du lait est son principe vraiment alimenteux. Les habitans des montagnes, les gens de la campagne & ceux qui sont occupés journellement à des travaux pénibles, se trouvent très bien de l'usage de cet aliment, qui engraisse & qui devient plus salutaire encore, comme tous les autres, par l'habitude ; quant aux personnes d'un tempérament délicat, elles n'en doivent manger que vers la fin du repas & en petite quantité.

Cascus ille bonus quem dat avara manus.

Au reste, il faut convenir que la constitution ordinaire de ceux qui font un usage habituel du lait, offre un contraste très-frappant dans ceux qui boivent habituellement du vin.

Il y a des végétaux qui procurent une abondance de lait aux femelles des animaux, sur-tout aux femmes : tels sont le *cerfeuil*, la *verveine*, l'*aneth*, le *fenouil*, le *sureau*, le *polygala*, &c. le *trefle*, la *luzerne*, le

sainfoin, les feuilles d'*acacia*, procurent beaucoup de bon lait aux vaches. Il y a des plantes qui en diminuent la quantité; telles sont la *ciguë*, le *persil*, les *bourraches*, &c. d'autres, dont l'usage donne un mauvais goût au lait, & même à la chair des bestiaux. On sait que le *thlaspi à odeur d'ail*, qui est si commun dans les champs, & sur-tout dans nos terrains en friche, est nuisible aux vaches & aux brebis; leur chair & leur lait en contractent un très-mauvais goût qui se communique au beurre & au fromage. La *liveche* ou *ache de montagne* donne encore une odeur & un goût fort désagréables à la chair & au lait des vaches qui en sont néanmoins fort avides. L'*euphorbe* est de toutes les plantes étrangeres & laiteuses, celle qui donne un plus mauvais goût au lait & à la viande. Les moutons & les vaches n'ont pas plutôt mangé des *tithymales*, dont le suc est âcre est caustique, qu'ils ont aussi-tôt la diarrhée. Les chevres n'en sont point incommodées. Le *laitron* ou *palais de lievre*, plante montagnarde, dont les lievres & les rhennes sont fort avides, altere beaucoup le lait des vaches. Enfin, M. *Hagstræm*, célebre Médecin Suédois, a observé que toutes les ailliaires & la plupart des plantes ombelliferes changent entiérement le goût du lait. C'est d'après ces sortes d'observations que M. *Steno-Charles Bielke*, de l'Académie de Stockolm, propose de rendre le lait de vache spécifique contre le scorbut, en faisant manger à l'animal du pissenlit ou dent de lion, du cochléaria, du becabunga, des bourgeons de sapin, de pin & d'autres végétaux antiscorbutiques; &c. de même pour donner au lait de chevre une propriété contre la goutte ou la fievre, il voudroit qu'on fît manger à ces brutes de la morelle ou du tithymale. Pour changer la saveur du lait & de la chair des animaux qui ont mangé des plantes ci-dessus, il faut leur donner du foin sec, & leur faire garder l'étable pendant huit jours. Tout prouve évidemment que le lait tire sa qualité des plantes qui servent d'aliment à l'animal qui nous le fournit. Aussi les Médecins, dont la nature est le guide, tirent le plus grand avantage des observations citées ci-dessus. Ils sont dans l'usage de médicamenter les nourrices, lorsque les enfans qu'elles alaitent ont quelque maladie. Tous les jours on leur ordonne de la racine de scorsonere, en décoction, pour purifier la masse de leur sang, & en même temps celui de leurs enfans. Tous les jours on purge les enfans à la mamelle en purgeant leurs nourrices. Le lait des femmes participe donc de la qualité des médicamens & des alimens qu'elles prennent. Nous avons dit ci-dessus que celui des brutes change aussi de nature, suivant l'espece de mangeaille qu'ils pi-

corent ; il en conserve la couleur, le goût, l'odeur, les propriétés. Quand on prescrit l'usage du lait de brebis, de vache, d'ânesse, de chevre, de jument aux malades, c'est ordinairement au printems, quand les herbes sont dans toute leur force & vigueur ; & en automne, quand elles conservent encore un reste de leur vertu, & paroissent renaître en quelque sorte pour périr aussi-tôt. Ainsi, les propriétés naturelles du lait sont de nourrir & d'adoucir. Celui de femme est séreux & donne un beurre fade ; c'est le plus analogue à nos humeurs : celui de la chevre est moins fondant que celui d'ânesse & de jument, celui de vache est le plus nourrissant de tous ; celui des animaux carnivores est, selon M. *le Clerc*, d'une nature alkalescente ; il a le goût un peu âcre & l'odeur urineuse. On ne devroit jamais faire bouillir le lait ni l'écumer ; on n'en devroit faire usage que dans un degré de chaleur semblable à celui qu'il a sortant des mamelles de l'animal. Nous ne pouvons trop le répéter, le lait est un remede simple & efficace qui coûte peu, & un remede qui devient universel, en multipliant ses vertus par l'amalgame des végétaux, ou par les propriétés des alimens qu'on fait prendre aux animaux. C'est d'après ces notions que plusieurs particuliers viennent de se réunir pour fournir aux malades de cette Capitale du lait qui sera approprié au genre de maladie dont ils seront affectés. On ne peut que louer un établissement aussi utile à l'humanité.

LAIT DE LUNE FOSSILE ou PIERRE DE LAIT, *lac lunæ*. C'est une terre farineuse & calcaire, qui se trouve dans le fond de certaines sources, & dans les fentes ou creux des montagnes : elle est d'un tissu feuilleté, un peu semblable à de la raclure d'ivoire ; ses particules sont fines, légeres, douces au toucher, blanchâtres & sans liaison. *Scheuchzer* pense que le lait de lune tire son origine d'une stalactite calcaire décomposée ou réduite en poussiere par le laps du temps. Il n'est pas possible de faire avec cette terre aucuns vases dont la forme se soutienne, tant elle est aride. Des Auteurs ont encore parlé de cette terre sous le nom de *morochtus :* c'est à proprement parler une espece de *guhr* de craie ou d'agaric minéral, de farine fossile ; quelquefois elle est colorée. Le lait de lune est une terre absorbante.

LAITE ou LAITANCE. Partie des poissons mâles qui contient la semence ou liqueur séminale. *Voyez à l'article* POISSON.

LAITIER DES VOLCANS. *Voyez* PIERRE DE GALLINACE.

LAITRON, LAITERON ou LACERON, *sonchus*. Nous ne décrirons

que trois especes de cette plante, qui sont les seules d'usage en Médecine.

1°. Le Laitron doux ou Palais de Lievre, *sonchus lævis*, est une plante qui croît par-tout, dans les jardins, dans les blés, dans les vignobles, sur les levées & le long des chemins, principalement dans les champs dont le terrain est un peu gras. Sa racine est petite, fibrée & blanche; elle pousse une tige à la hauteur d'un pied & demi, creuse en dedans, tendre, cannelée, un peu purpurine: ses feuilles sont assez longues, lisses, plus larges & plus tendres que celles du pissenlit, découpées en leurs bords, remplies d'un suc laiteux, rangées alternativement; les unes attachées à de longues queues, les autres sans queue, embrassant la tige par leur base, qui est plus large que le reste de la feuille. Ses fleurs naissent en Mai & Juin aux sommités de la tige & des branches par bouquets à demi-fleurons jaunes, quelquefois, blancs, semblables à celles du pissenlit. Il succede à ces fleurs des fruits de figure conique, qui contiennent de petites semences oblongues, brunes, rougeâtres, garnies chacune d'une aigrette. Toutes les parties de cette plante sont laiteuses: elle est bonne à manger en salade avant qu'elle ait poussé sa tige.

2°. Le Laitron épineux, *sonchus asper*, ressemble assez à la précédente espece: ses feuilles sont un peu laciniées, garnies d'épines longues & dures. Elle rend un suc laiteux & amer: elle croît aux mêmes lieux que la précédente.

3°. Le petit Laitron dit Terre-crêpe, *terra crepola*, a une racine grêle, longue & fibreuse: ses tiges sont rameuses, ses feuilles sont moins découpées que celles de l'endive: ses fleurs sont jaunes, ses semences sont aigrettées. Elle croît naturellement sur les collines pierreuses, sur les levées, dans les décombres des édifices: elle fleurit tout l'été. Il y a des endroits où on la cultive dans les jardins potagers, pour la manger en salade.

L'usage de ces trois especes de laitron est à-peu-près le même; ces plantes ont un goût herbeux, salé, & rougissent le papier bleu: elles sont rafraîchissantes, adoucissantes. Bien des pauvres gens en mangent pendant l'hiver les racines fraîches assaisonnées comme les autres légumes, même en salade. La décoction des feuilles est bonne pour augmenter le lait aux nourrices: les vaches, les lapins, les lievres & les autres animaux domestiques s'en nourrissent avec plaisir.

Le laitron, chicorée jaune, eſt le *ſonchus repens, multis hieracium majus* de J. Bauhin.

LAITUE, *lactuca.* Cette plante demi-fleuronnée, connue de tout le monde, eſt ainſi nommée du ſuc laiteux qu'elle répand quand on la rompt. On la diſtingue en deux eſpeces principales; ſavoir en *laitue cultivée* & en *ſauvage.*

La laitue cultivée ou domeſtique comprend pluſieurs eſpeces en ſous-ordre, eu égard à la groſſeur, à la figure & à la couleur : il y en a de blanche, de noire, de rouge, de pommée, de crépue, de liſſe ou de découpée. De toutes ces eſpeces de laitue cultivée, il y en a trois principales, d'un uſage fréquent, ſoit dans les alimens, ſoit dans les remedes; ſavoir, la *laitue non pommée*, la *laitue pommée* & la *laitue romaine*, nommée auſſi *chicon.* Parmi les laitues ſauvages, celle à *côte épineuſe* eſt la plus en uſage parmi nous.

La LAITUE NON POMMÉE, *lactuca ſativa non capitata*, eſt une plante potagere qui, étant bleſſée en quelqu'une de ſes parties, donne un ſuc laiteux. Sa racine eſt longue, épaiſſe & fibrée: ſes feuilles ſont larges, liſſées, d'un vert pâle, ſucculentes & agréables étant jeunes, mais elles deviennent ameres quand la tige paroît: cette tige eſt ferme, cylindrique, feuillée, haute de deux pieds, branchue, portant en ſes ſommités de petites fleurs jaunes, qui ſont des bouquets à demi-fleurons, auxquels ſuccedent de petites ſemences garnies d'aigrettes pointues, applaties & cendrées : c'eſt une des quatre petites ſemences froides.

La LAITUE POMMÉE, *lactuca ſativa capitata*, a les feuilles plus courtes, plus larges, plus arrondies à l'extrémité que la précédente, plates & liſſées, mais formant bientôt une tête arrondie de la même maniere que le chou : la graine en eſt noire.

Depuis quelques années on ſert en ſalade dans les grandes tables deux autres eſpeces de laitue pommée, bien plus belles & panachées de blanc, de pourpre & de jaune : on les appelle *laitue panachée de Siléſie*, & *laitue de Batavia.*

Les Jardiniers qui ont l'art de rendre crépues, tendres & pommées pluſieurs eſpeces de laitues, ſavent auſſi les faire blanchir en liant les feuilles par touffes avec de la paille, pendant qu'elles ſont encore jeunes & tendres. On ſeme la laitue pommée pendant toute l'année dans les potagers; on l'arrache quand elle eſt encore tendre, & on la tranſplante dans des

terres bien fumées ; par ce moyen ses feuilles deviennent plus nombreuses & mieux pommées.

Les laitues pommées étant séchées & brûlées à feu ouvert, fusent de la même maniere que le nitre jeté sur les charbons ardens.

L'on donne le nom de *laitue crêpée* à celle dont les feuilles sont découpées, pliées & repliées comme un crêpe, & de couleur obscure. Ce sont autant de variétés qu'on doit à la culture.

La Laitue romaine appellée Chicon, *lactuca romana*, a des feuilles plus étroites & plus longues que les précédentes ; elle n'est point ridée, ni bosselée, mais garnie en dessous le long de sa côte de petites pointes ; sa fleur & sa tige sont semblables à celles de la laitue ordinaire : ses graines sont noires. Cette laitue est une des plus exquises en potage ou en salade, sur-tout lorsque ses feuilles sont d'un jaune blanchâtre.

De tout temps les laitues ont tenu le premier rang parmi les autres plantes potageres : elles sont excellentes crues & cuites, & rendent le chyle bien conditionné. Elles sont rafraîchissantes, humectantes, laxatives, & conviennent aux jeunes gens : elles augmentent le lait aux nourrices, & procurent un sommeil salutaire. Les Anciens ne mangeoient de la laitue qu'à la fin du repas, le soir, pour se procurer du sommeil ; mais dans le temps de Domitien, on changea cet ordre, & elles servoient d'entrée de table aux Romains. M. *Bourgeois* observe que les différentes especes de laitues, quoique fort saines pour les personnes qui ont un bon estomac & qui digerent facilement, sont fort nuisibles aux estomacs froids & foibles ; ils les rendent sans les digérer. Elles dérangent beaucoup les hommes hypocondriaques & les femmes hystériques.

Quelques-uns ont dit que l'usage des laitues rend les hommes impuissans & les femmes stériles. Il est bien vrai, disent les Auteurs de la Matiere Médicale, que cette sorte de plante n'excite pas les feux de l'amour, qu'elle les tempere, mais sans les détruire entiérement : ainsi, ajoutent-ils, quoiqu'on les conseille beaucoup pour réprimer le desir de la concupiscence à ceux qui vivent dans le célibat, néanmoins les gens mariés qui desirent d'avoir des enfans n'en doivent pas craindre l'effet.

La Laitue sauvage, *lactuca sylvestris costâ spinosâ*, se trouve dans les haies, aux bords des chemins, dans les champs & vers les prés, même dans les vignes & les potagers. Elle a une racine courte, des feuilles étroites, sinuées, très découpées, armées d'épines un peu rudes le long de la côte qui est en dessous, & très-remplies de suc laiteux ; d'ailleurs elle

eſt ſemblable aux autres laitues ; mais elle eſt plus amere, plus apéritive & plus narcotique. La culture corrige les qualités agreſtes de cette plante ſans lui faire rien perdre de ſes qualités apéritives & rafraîchiſſantes.

Toutes les eſpeces de laitues ne ſe multiplient que de graine. Les Jardiniers nomment celle à coquille ou à feuille ronde, *laitue d'hiver*. Le raffinement ſur cette eſpece d'aliment a été juſqu'à forcer la Nature à ſatisfaire notre goût dans la ſaiſon la plus rigoureuſe. Pour les faire lever promptement, on fait tremper la graine pendant vingt-quatre heures, & on la laiſſe ſécher enſuite dans un lieu chaud ; puis en Février & Mars on la ſeme fort dru ſur une couche & dans des rayons qu'on a fait avec un bâton : on la couvre légérement de terreau, & on y met auſſi-tôt des cloches. Au bout de dix à douze jours, ces laitues peuvent être mangées en ſalades. Si on en avoit un beſoin plus preſſant, on les pourroit faire croître de même en deux fois vingt-quatre heures dans des ſerres chaudes. Il faudroit pour cela faire tremper la graine dans de l'eau-de-vie, & mêler dans le terreau un peu de fumier de pigeon avec un peu de poudre de chaux bien éteinte ; mais ces ſortes de laitues ne durent que huit jours ſur couche. Les *crêpes blondes* ſont des laitues de primeur ; elles ſe ſement à la fin de Janvier : les autres eſpeces ſe ſement ſur couche, ainſi que les précédentes, juſqu'en Avril, & on les replante ſur terre, quand elles ſont aſſez fortes pour les faire pommer, dans des trous faits avec le plantoir, & à un pied l'un de l'autre.

LAMA ou LHAMA. *Voyez à l'article* PACO.

LAMANDA ou ROI DES SERPENS. On donne ce nom à un magnifique ſerpent de Java, qui eſt long de ſept à huit pieds, & d'une groſſeur médiocre. Cet animal a des écailles cutanées, relevées d'une madrure ſi éclatante, & diſtribuée avec tant d'art, que la peinture n'a jamais pu en rendre toutes les beautés d'après l'original. La tête du lamanda eſt d'une longueur bien proportionnée ; ſon front eſt cendré, revêtu d'écailles rhomboïdales, marquées d'une croix ponceau. Depuis les yeux, qui ſont vifs & brillans, juſquau chignon du cou, on voit ſerpenter de chaque côté de la mâchoire ſupérieure & inférieure une bande marbrée de bai brun : le derriere de la tête eſt fort joliment tacheté : la gueule eſt toute garnie de dents aiguës & crochues : le deſſus du corps eſt ſuperbe : on y admire des eſpeces d'armoiries & de couronnes différemment figurées & entrelacées enſemble. Ses écailles, qui forment des loſanges, ſont riquetées de différentes couleurs ; ſa queue a une belle tache aurore : vers

de

le trou de l'anus, on apperçoit au dedans une grosseur qui ressemble à un testicule. Les écailles transversales sont isabelles, ornées çà & là d'admirables mouchetures. On prétend que ce serpent ne vit guere que d'oiseaux.

LAMBDA. *Voyez* Gamma doré.

LAMBIN. Quadrupede de l'Amérique; ainsi nommé à cause de la lenteur de sa marche. *Voyez* Paresseux.

LAMBIS. C'est, selon *Labat*, une espece de gros limaçon des mers de l'Amérique, dont tout le corps semble n'être qu'un boudin terminé en pointe & ouvert à l'autre bout par une bouche ronde & large, d'où il sort une membrane épaisse, qui sert à l'animal pour prendre sa nourriture & pour se traîner, tant au fond de la mer que sur les hauts fonds où on le trouve ordinairement. La chair de cet animal est blanche & ferme; plus l'animal est gros, plus elle est dure à cuire & de difficile digestion: elle ne laisse pas d'être grasse & d'avoir de la saveur.

La coquille de cet animal, qui a la forme de l'animal lui-même, & qui est parsemée d'un à deux rangs de pointes émoussées, se vend très-bien dans le pays. Elle sert de cor de chasse à plusieurs nations sauvages: on en fait une chaux excellente, qui prend à la longue, étant mêlée avec du sable de riviere, la dureté du marbre. Le défaut de cette coquille est d'être beaucoup plus dure à calciner que la plupart des autres coquilles dont on se sert aux Iles pour la même opération.

On trouve des lambis d'une grosseur énorme: il y en a qui pesent plus de douze livres. Non seulement les couleurs extérieures de cette coquille sont agréables, mais on ne trouve encore rien de plus beau, de plus poli, de plus lustré que son émail intérieur.

Le lambis de plusieurs Conchyliologistes, est un *rocher* ou *murex* à aile épaisse & à bouche couleur de rose. Cette coquille est naturellement revêtue d'une épiderme fauve-roux, ornée de stries tranversales, & à orbes couronnés de tubercules très-saillans. Les lambis encore jeunes ont la levre fort mince & moins étendue en aile. *Voyez* Murex.

LAMBLAR. *Voyez* Leming.

LAMBOURDE. A Paris, les Tailleurs de pierre donnent ce nom à une pierre calcaire blanchâtre, fort tendre, qui se trouve dans les environs de cette Capitale, notamment près d'Arcueil; elle porte depuis dix-huit pouces jusqu'à cinq pieds de hauteur de banc, elle se délite ou se fend facilement à l'air.

LAMBRUS. *Voyez* VIGNE SAUVAGE.

LAMENTIN ou LAMANTIN. Les Voyageurs & les Auteurs sont peu d'accord sur la description de cet animal. Presque tous ont confondu l'hyppopotame, le phocas ou veau de mer, le lion de mer, l'ours marin, ainsi que la vache marine ou bête à la grande dent, avec le lamentin. Cet animal est vivipare, une sorte d'amphibie, & le même que le *manati*.

Le *lamentin* ou *manati* est un gros animal, long de seize pieds & même plus, large de trois pieds & demi; sa tête est grosse & hideuse, l'ouverture des oreilles très-petite, peu apparente; mais il n'en a pas l'ouie moins fine. Sa tête est couverte d'une peau dure & épaisse, garnie de poils courts, clairs, d'un cendré brun; il a de grandes babines, & quelques poils longs: ses yeux sont ronds, & très-petits à proportion de la grandeur de l'animal. Il a deux mamelles placées à la poitrine, & deux especes de bras ou pieds proche des épaules, qui ont la figure de vraies nageoires, elles lui servent aussi de mains; c'est pourquoi les Espagnols établis à l'Amérique lui ont donné le nom de *manati*. *Ray* dit que si Diogene avoit connu le lamentin, il n'auroit pas eu besoin de plumer un coq pour avoir un bipede sans plumes, puisque le manati est une espece de bipede sans plumes.

Le lamentin est vivipare & s'accouple à la maniere de l'homme; il a le membre génital fait comme celui du cheval, & les entrailles comme le taureau. Cet animal n'est point dangereux, il vient se nourrir d'herbes qu'il trouve sur le rivage, & entr'autres de feuilles de palétuvier.

Dans le regne animal, dit M. *de Buffon*, c'est ici que finissent les peuples de la terre, & que commencent les peuplades de la mer. Le *lamentin*, qui n'est plus quadrupede, n'est pas entiérement *cétacée*; il retient des premiers deux pieds ou plutôt deux mains; mais les jambes de derriere, qui dans les *phocas* & les *vaches marines* sont presqu'entiérement engagées dans le corps, & raccourcies autant qu'il est possible, se trouvent absolument nulles & oblitérées dans le lamentin. Au lieu de deux pieds courts & d'une queue étroite plus courte que les *vaches marines* portent à leur derriere dans une direction horizontale, les lamentins n'ont pour tout cela qu'une grosse queue qui s'élargit en éventail dans cette même direction; en sorte qu'au premier coup d'œil il sembleroit que les premiers auroient une queue divisée en trois, & que dans les derniers ces trois parties se seroient réunies pour n'en former qu'une seule: mais par une inspection plus attentive, & sur-tout par la dissection, l'on voit

qu'il ne s'eſt pas fait de réunion ; qu'il n'y a nul veſtige des os des cuiſſes & des jambes, & que ceux qui forment la queue des lamentins ſont de ſimples vertebres, iſolées & ſemblables à celles des cétacées qui n'ont pas de pieds : ainſi ces animaux ſont cétacées par ces parties de l'arriere de leur corps, & ne tiennent plus aux quadrupedes que par les deux pieds ou deux mains qui ſont en avant à côté de leur poitrine.

M. *de la Condamine*, dans ſa relation de la riviere des Amazones, dit avoir deſſiné d'après nature à Saint-Paul des Omaguas, à cinq ou ſix cents lieues de la mer, le plus grand des poiſſons d'eau douce qui ſoit connu : que les Eſpagnols & les Portugais ont donné à ce poiſſon le nom de *poiſſon-bœuf*, & qu'il ne faut pas le confondre avec le phocas ou veau marin. Il ajoute que ſa chair & ſa graiſſe ont aſſez de rapport avec celles d'un veau, qu'il n'a point de cornes, qu'il ne ſort jamais entiérement de l'eau, & que même il n'en peut ſortir, parce qu'il n'a que deux nageoires aſſez près de la tête. Ces nageoires ſont en forme d'ailerons ; elles ont ſeize pouces de long, & lui tiennent lieu, ainſi que nous l'avons dit, de bras & de pieds : il ne fait qu'avancer ſa tête hors de l'eau pour atteindre l'herbe qui croît ſur le rivage ; il mange auſſi des feuilles de palétuvier. Ceci tendroit à prouver que le lamentin n'eſt point un véritable animal amphibie, ni un quadrupede, & qu'il ne peut ſortir de l'eau ; car quand il s'engage dans des marigots ou petites rivieres, dès que les eaux décroiſſent, il demeure pris & échoue ; il n'y a plus aſſez d'eau pour pouvoir nager ſans toucher le fond, pour regagner le fleuve. Le ſentiment du P. *Labat* ſe trouve appuyé ici de celui de M. *de la Condamine*. Cet Académicien dit que l'herbe dont ce *poiſſon* ſe nourrit eſt longue de huit à dix pouces, étroite, pointue, tendre, d'un aſſez beau vert, & qu'il eſt aiſé de voir quand ces animaux ſont en pâture, parce que l'herbe qui leur échappe en exécutant leur mouvement progreſſif, ou en la coupant, vient au-deſſus de l'eau.

M. *de la Condamine* a encore trouvé cet animal dans l'Oyapoc, & dans pluſieurs autres grandes rivieres des environs de Cayenne & de la Côte de la Guiane. On le trouve toujours éloigné de la mer : on le rencontre fréquemment dans les grandes rivieres qui deſcendent dans celle des Amazones, comme dans le Guallaga, le Paſraça, &c. Il n'eſt arrêté dans l'Amazone que par le Pongo de Borja : il ne boit que de l'eau douce.

Il y a des lamentins qui peſent mille à douze cents livres. Ces animaux ſont très timides ; ils s'enfuient promptement ſous l'eau dès qu'ils enten-

dent le moindre bruit : ce caractere est commun à tous les poissons & animaux nageurs qui sont sans défense. On les tue avec le javelot & autres instrumens semblables. Les habitans des bords de l'Amazone & les François de Cayenne trouvent sa chair d'un assez bon goût : les Flibustiers & la plupart des Indiens de l'Isthme de Darien n'ont souvent d'autre ressource pour vivre que la pêche du lamentin : ils disent que la chair, prise depuis la moitié des côtes jusques sous le ventre, ainsi que les mamelles, sont d'une grande délicatesse. Il arrive souvent à cet animal de s'endormir ayant le muffle (qui dans quelques especes est prolongé par deux fortes dents) hors de l'eau ; c'en est assez pour le faire découvrir par les Pêcheurs qui le harponnent, & qui le tirent à terre quand il a perdu la vie avec son sang. Les Negres sont fort adroits à cet exercice ; dès qu'ils ont apperçu un lamentin, & qu'ils sont à portée de le pouvoir harponner, celui qui est sur l'avant du canot lui jette son harpon de toute sa force, & laisse filer la corde qui y est attachée : l'animal blessé s'enfuit ; les Negres guidés par le bois flottant qui est au bout de la corde, le suivent ; & s'il vient à portée, ils le dardent une seconde fois, afin d'accélérer la perte de son sang : souvent une heure suffit pour cela, ou deux tout au plus. Lorsque l'animal est mort, il vient sur l'eau : les Negres le mettent dans leur canot avec une adresse singuliere ; ou si l'animal est trop gros pour la capacité de leur canot, ils lui passent une corde au-dessus de la queue, & l'amarrent à l'arriere du canot.

Comme on voit souvent le lamentin suivi de deux petits, il y a lieu de croire que la portée de ce vivipare (peut-être demi-amphibie) est de deux par an. Il est rare qu'on manque de prendre les petits, lorsqu'on a pris la mere, à moins qu'ils ne soient déjà assez grands pour n'être plus allaités & pour s'enfuir. M. l'Abbé *Demanet* dit que la mere se sert de ses deux nageoires pour appliquer ses petits à ses mamelles. Il est certain que cet animal multiplieroit beaucoup plus qu'il ne le fait, s'il étoit plus en repos ; mais il y a une quantité d'ictyophages, ou de carnivores, qui lui font une guerre continuelle d'autant plus impunément qu'il est peu armé.

On trouve le long de cet animal une couche de lard de quatre à cinq pouces d'épaisseur, ferme, & d'un aussi grand usage que celui du cochon : ce lard & la panne qui est dans le corps, étant fondus font une espece de beurre qui ne roussit & ne rancit pas aisément.

La chair de cet animal est un aliment assez communément employé par

une partie des habitans de la Guadeloupe, de Saint Criſtophe, de la Martinique & des autres iles voiſines, où l'on en apporte tous les ans de Terre ferme pluſieurs navires chargés.

Il y a auſſi des lamentins dans le Nil, dans le Sénégal, à la Chine & en Canada. La peau de cet animal eſt aſſez épaiſſe pour être tannée; & lorſqu'elle eſt bien préparée, elle donne un cuir très-fort. Quand on ne veut pas ſe donner cette peine, on en fait des courroies, & même des ſemelles de ſouliers très-durables.

On trouve dans la tête du lamentin, quatre pierres blanches, auxquelles le peuple de la Chine & de l'Amérique attribue de grandes vertus.

LAMIE eſt la plus grande eſpece *de chien de mer* ou de *requin*, ou de *goulu de mer*. Voyez REQUIN.

LAMIER, *lamium*. Voyez à la ſuite de l'article ORTIE.

LAMINCOUARD, arbre de la Guiane; il eſt de moyenne grandeur; ſon bois eſt quelquefois percé à jour. Il eſt très-bon, pour faire des fourches ou poteaux à enfoncer dans la terre: il ſert à cet uſage à Cayenne faute d'autre. *Maiſ. Ruſt. de Cayenne.*

LAMIODONTES. *Voyez* GLOSSOPETRES.

LAMPE SEPULCRALE, *lucerna aut lampada ſepulchralis*. La vanité de l'homme ſurvit quelquefois à ſes cendres éteintes. On a vu chez les anciens des gens riches ordonner, par teſtament, qu'on gardât leur corps, & qu'on entretînt une lampe allumée dans leurs tombeaux. C'étoit même un uſage aſſez général de mettre des lampes dans le ſéjour des morts. Lorſqu'on enterroit vive un Veſtale qui avoit enfrein le vœu de chaſteté, on mettoit auſſi dans ſon tombeau une grande lampe allumée. Voilà pourquoi l'on trouve ſouvent en terre à côté des anciens tombeaux, un vaſe funéraire fait en forme de lampe, lequel a contenu la matiere enflammée que l'on avoit dépoſée comme hommage dû aux mânes ou à la mémoire d'une victime. On a débité bien des contes ſur ces lampes ſouterraines; on a prétendu qu'elles brûloient perpétuellement ſans aucun ſecours étranger, c'eſt-à-dire, ſans le renouvellement de la matiere inflammable, & dans des réduits inacceſſibles à toute impreſſion de l'air, &c. Ce qui a donné lieu à cette fable, eſt un certain tombeau que l'on voit dans la Crimée, à vingt pieds de profondeur, dans un roc où l'accès de l'air n'eſt pas interdit, & où de la pétrole ou du naphte diſtille continuellement dans la lampe dont la mêche enflammée eſt de fibres d'amiante, qui comme l'on ſait eſt incombuſtible. *Voyez* AMIANTE. Quelques perſonnes ont cru

que ces lampes souterraines donnoien une clarté continuelle, sur le rapport de ceux qui, creusant la terre, dirent que ces lampes ne s'étoient éteintes qu'au moment où elles avoient pris l'air. Une matiere phosphorique inflammable, telle que celle qui s'observe quelquefois dans les cimetieres, a pu s'enflammer en sortant de ces tombeaux : ils ont cru que c'étoit la lumiere qui venoit de s'éteindre. Les plus simples connoissances de Physique indiquent que la flamme ne peut subsister sans un aliment continuel. *Voyez* Feu. Au reste ces lampes sépulcrales perpétuelles, ou lampes inextinguibles, tant vantées par quelques Auteurs, peu crues par quelques autres, viennent d'être remises en honneur (en 1756) à Naples par le Prince San-Severo. On ne soupçonne pas le nombre des chercheurs de lampes perpétuelles, pour parvenir au secret de la pierre philosophale.

LAMPROIE, *lampetra*. Faux poisson de mer & de riviere, mis au rang des poissons cartilagineux, qui nage ordinairement en grande eau, qui leche & suce les pierres, les rochers & la surface intérieure des vases dans lesquels on l'enferme. La lamproie est très-connue dans les poissonneries.

Ce faux poisson, long, gluant & cartilagineux, ressemble à l'anguille, excepté par la tête, qui est de figure ovale. Sa bouche n'est ni fendue, ni longue, ni très large; mais cavée comme celle des sang-sues : elle est garnie de dents jaunes, très-aiguës & menues, comme triangulaires & rangées sans ordre dans toute sa capacité. Son corps est rond, sa queue est menue & un peu large; la couleur du corps est d'un jaune tirant sur le vert, marqueté çà & là de taches & de points noirs. Son ventre est blanc, le dos est semé de taches bleues & blanches; la peau est lisse, ferme & dure. Cette surface du corps est visqueuse, c'est-à-dire, couverte au lieu d'écailles d'une bave très gluante : on voit souvent au travers de la peau les vaisseaux d'où sort l'humeur qui sert à lubrifier tout le corps. De chaque côté du corps vers la tête, la lamproie a sept trous ronds qui lui servent d'ouies. Entre les yeux au plus haut & au milieu de la tête, elle a un conduit jusqu'au palais, par lequel elle attire & rejette l'eau, comme les animaux de mer qui ont des poumons : elle nage au-dessus de l'eau; & on l'étoufferoit aisément si on la tenoit par force sous l'eau. Ses yeux sont ronds & profonds : elle n'a ni langue apparente, ni nageoires, les replis de son corps lui servent à nager; & deux especes de petites ailes, l'une placée sur le bout de sa queue, l'autre un peu plus haut, lui servent

à fendre l'eau. Son cœur est enveloppé dans un cartilage, auquel le foie est attaché : ce foie est bleu, peu tacheté & sans fiel. Depuis la bouche jusqu'à l'anus, ce faux poisson n'a qu'un conduit, long, étroit par les deux bouts & large au milieu. Au lieu d'arrêtes, la lamproie a sur l'épine du dos un cartilage en forme de corde, dans lequel il y a de la moelle.

La lamproie entre au printems dans les rivieres pour y déposer ses œufs, & s'en retourne ensuite dans la mer ; c'est la saison où l'on en pêche beaucoup, car dans la mer on en prend peu. Cet animal vit d'eau & de bourbe : on assure qu'il est ovipare, & quand il a jeté ses œufs, il devient sec & dur : il ne vit ordinairement que trois ou quatre ans : sa chair est assez molle, un peu gluante & excrémenteuse. La lamproie mâle est préférée à la femelle dans les alimens : on doit les prendre dans des eaux vives.

Les Ichtyologistes ont fait mention d'autres especes de lamproie, savoir, 1°. la *petite lamproie d'eau douce*, qui a, outre les grandes dents ordinaires, une autre petite rangée en haut, & située dans le fond de la bouche. Cette lamproie est longue & étroite ; le dos est brun & rouge, le ventre blanc : on la pêche dans l'Elbe vers le Carême. Soit frais, soit fumé, c'est un bon manger : dans un autre temps la chair en est plus seche. 2°. Une *très-petite lamproie d'eau douce*, qui est commune en Suede, & qui est à peine de la grosseur d'un ver : sa longueur est d'un pied & demi. 3°. La *grande lamproie* ou la *lamproie de mer* : celle-ci change de nom suivant son âge & sa grandeur : son foie est vert. On en trouve dans l'Elbe qui pesent trois livres : elles rentrent dans la mer avec les saumons. On doute que le formidable ver du Gange qui est si long & de couleur bleue, soit une espece de *lamproie*

M. *de la Condamine* dit qu'il y a dans la riviere des Amazones des lamproies qui ont la même propriété que la torpille : celui qui touche une de ces lamproies avec la main ou avec un bâton, ressent un engourdissement douloureux dans le bras, & quelquefois, dit-on, il en est renversé. MM. *de Réaumur*, *Bajon*, *Walchs* & *Hunter* ont développé le ressort caché qui produit cet effet surprenant dans la *torpille*. Voyez ce mot & l'article ANGUILLE TREMBLANTE.

La lamproie n'est donc point *vivipare*, comme quelques-uns l'ont cru ; elle est *ovipare*. Il y a plus, nous ne la plaçons pas parmi les poissons, puisqu'elle ne peut respirer dans l'eau à la maniere des poissons : il paroît que c'est une sorte de serpent de même que l'anguille. La lamproie s'atta-

che ſi fortement aux rochers & aux navires, qu'il n'eſt pas poſſible de l'en arracher; c'eſt pourquoi quelques-uns l'ont nommé *ſang-ſue de mer* ou *faux remora.*

On donne aux petites lamproies qu'on pêche le nom de *lamprillons* ou de *lamproyons :* elles ne ſont pas plus groſſes qu'un ver de terre; on en vend beaucoup à Toulouſe ſous le nom de *chatillons*, & à Rouen ſous le nom *de ſept-œil.*

La lamproie eſt meilleure à manger dans le printems que dans aucun autre temps, encore faut-il qu'elle ne ſoit pas cordée, c'eſt-à-dire, avant que le principal cartilage qui lui ſert de vertebre ſoit endurci : ſa chair nourrit beaucoup & augmente l'humeur ſéminale; mais elle eſt peſante & pernicieuſe à ceux qui ont le genre nerveux foible : les vieillards doivent en uſer bien ſobrement. La graiſſe de la lamproie eſt émolliente & adouciſſante : on en frotte le viſage & les mains de ceux qui ont la petite vérole, pour empêcher qu'il n'y reſte des marques.

On a auſſi appellé la lamproie *murêne de riviere. Voyez* Murêne.

La lamproie eſt ſujette à une maladie ſinguliere; ce ſont des inſectes qui s'attachent à ſes yeux. *Muralto* dit que ces inſectes ont deux pieds, longs & ronds avec des nœuds & des pointes blanches & luiſantes : leur ventre eſt épais, ponctué & rond, mais plat comme celui des punaiſes. Des deux côtés de la tête ſortent deux eſpeces de bras qui ſoutiennent un œil fort tranſparent & convexe. Outre cet œil, *Muralto* a obſervé à la tête de ces inſectes deux autres yeux noirs, une petite barbe & une bouche fort large. L'œil que les bras ſoutiennent (& qui n'eſt peut-être qu'un ſuçoir) eſt fortement attaché à l'œil de la lamproie; en ſorte que ces inſectes ſemblent ſucer l'humeur des yeux des lamproies, & les aveuglent.

LAMPSANE ou HERBE AUX MAMELLES, *lampſana.* C'eſt une plante qui reſſemble un peu au laitron, & qui croît communément dans les jardins & les vergers, le long des champs & ſur le bord des chemins. Sa racine eſt ſimple, blanche & fibrée : ſa tige eſt haute d'environ trois pieds, ronde, cannelée, rougeâtre, un peu velue & creuſe : ſes feuilles reſſemblent aſſez à celles du laitron des murailles : ſes fleurs naiſſent aux ſommets des branches, formées en bouquets ronds, à demi-fleurons jaunes. Il leur ſuccede des capſules cannelées, remplies de menues graines, noirâtres, un peu courbes & ſans aigrettes. M. *Deleuze* obſerve que ces capſules ne ſont autre choſe que le calice dont chaque piece repliée en gouttiere embraſſe une des ſemences.

Cette

Cette plante eſt toute d'uſage : elle eſt rafraîchiſſante, laxative & émolliente. Son ſuc guérit la gale, & particuliérement le bout du ſein quand il eſt fendu ou ecorché; c'eſt ce qui lui a fait donner le nom d'*herbe aux mamelles*.

LAMPYRIS. *Ray* donne ce nom à un inſecte ſans ailes, & qui eſt la femelle d'une eſpece de mouche cantharide. Il eſt compoſé d'onze anneaux : ſa tête eſt petite. Tant que cet animal vit, les trois derniers de ſes anneaux jettent la nuit des rayons de lumiere, qui facilitent à ſon mâle les moyens de la venir trouver. C'eſt une eſpece de ver luiſant : on le trouve ſur terre l'été dans les genévriers. *Voyez ce que nous avons dit à l'article* VER LUISANT.

LANCEOLE ou LANCELÉE. *Voyez à l'article* PLANTAIN.

LANCERON. Nom qu'on donne au brocheton. *Voyez* BROCHET.

LANDAN. *Voyez à l'article* SAGOU.

LANDE. *Voyez* GENÊT ÉPINEUX, *& la remarque ſur les* JONCS.

LANDES ou LAND, ce mot ſignifie pays. On appelle ainſi des ſolitudes hériſſées, c'eſt-à-dire, des terres incultes & ſableuſes qui ne produiſent que du genêt, du jonc marin, de la fougere, du houx, de la bruyere, des ronces & quelques genievres. En Provence les landes ſont couvertes de peu de plantes épineuſes; elles ſont toujours ornées de marjolaine, de méliſſe, de lavande, de véronique, de bétoine, de ſauge, de thym, de ſerpolet, même de jaſmin, &c. Ces landes, toutes ſauvages, toutes brutes qu'elles ſont, ont encore leurs uſages. On brûle ces plantes vers la fin de l'été, ou dès qu'elles ſont deſſéchées : leur cendre bonifie la terre, & le feu empêche le rejet des racines; mais on doit veiller à empêcher la communication du feu en nettoyant les chaumes & toute l'herbe du côté de l'endroit où l'on craint que le feu ne communique, en choiſiſſant un temps calme, & en faiſant quelques tranchées. Ces plantes étant brûlées, on arrache à la pioche les racines des arbuſtes; & après les pluies d'automne on laboure ce terrain avec une charrue à verſoir & à gros ſillons : on donne un ſecond labour au printems, & on peut alors y ſemer de l'avoine : la ſeconde année on doit lui donner trois bons labours, ſi on veut y ſemer du blé, & la troiſieme elle produira une bonne récolte.

Combien de terrains en friche dans la Bretagne, dans la Guyenne, la Provence, le Dauphiné, &c. pourroient être défrichés, écobués & rendus

fertiles par une ſemblable opération ! J'avoue que les landes qui ſont ſablonneuſes comme celles de Bordeaux, ou caillouteuſes & pleines de tourbieres, de *mica*, arides, noirâtres, &c. ne ſont pas propres à être défrichées pour les ſemailles : mais n'y a-t-il pas d'autres productions qu'on en pourroit tirer, & que faute de connoiſſances directes ou locales, on ſe trouve dans la néceſſité d'acheter de l'Etranger ?

Lorſque nous avons parcouru les terrains de chaque Province de ce Royaume, nous les avons examinés avec toute l'attention convenable, même par la voie de l'analyſe. De retour à Paris, nous avons rendu compte verbalement aux Miniſtres du précis de nos obſervations ; nous attendons maintenant des ordres qui nous mettent en état d'expoſer plus au long ces détails importans, ainſi que ceux qui ont quelque rapport aux arts & aux métiers, ou à la conſtruction & entretien des grands chemins, &c.

LANERET, eſt le mâle du LANIER. *Voyez ce mot.*

L'un & l'autre ſont des oiſeaux de proie, qui tiennent conſtamment la perche. Le laneret vole pour la corneille, pour le courlis, &c.

LANGOU. Liane de Madagaſcar, dont le fruit reſſemble à une noix anguleuſe. Les habitans mâchent ce fruit pour ſe noircir les dents, les gencives & les levres, ce qui eſt une beauté parmi eux. *Voyez* LIANE ; *voyez auſſi l'article* MANIHOT.

LANGOUSTE, *locuſta marina*. Des Auteurs ont donné ce nom à la *ſauterelle de mer*, à l'*hippocampe* ou *petit cheval marin*, & à une eſpece d'*écreviſſe* ou *cancre*. Voyez ces mots.

La langouſte proprement dite, ou *ſauterelle de mer*, eſt un cruſtacée couvert d'une croûte peu dure. Il a deux longues antennes qui ſont garnies d'aiguillons à leur baſe, & deux autres antennules au-deſſous, plus déliées & plus courtes : ſon dos ou corſelet eſt rude & plein de crêtes dures : la queue eſt liſſe, forte & compoſée de cinq tables, & terminée par cinq nageoires. Cette queue fait l'office de rame : c'eſt une grande écreviſſe de mer, qui n'a point de pinces comme les autres cruſtacées. *Voyez les mots* CANCRE, CRABE, ÉCREVISSE, HOMARD, &c.

Les langouſtes vivent dans les lieux pierreux : elles ſont communes dans la Méditerranée. Pendant l'hiver elles cherchent l'embouchure des rivieres, & dans l'été elles ſe retirent ailleurs. *Pline* dit qu'elles ſe battent entr'elles avec leurs cornes, & *Rondelet* prétend que la femelle di-

fere du mâle en ce qu'elle a le premier pied fourchu à l'extrémité, & qu'il se trouve sous sa queue des naissances ou appendices doubles qui soutiennent les œufs.

LANGRAIEN. L'oiseau connu sous ce nom aux Manilles, ainsi que celui nommé *tcha-chert* à Madagascar, paroissent à M. *de Buffon* être rapportés mal-à-propos au genre des pie-grieches, parce qu'ils en different par un caractere essentiel, ayant les ailes, lorsqu'elles sont pliées, aussi longues que la queue, tandis que toutes les autres pie-grieches, ainsi que tous les autres oiseaux étrangers qu'on peut y apporter, ont les ailes beaucoup plus courtes à proportion : l'oiseau de Madagascar pourroit être regardé comme faisant la nuance entre notre pie-grieche & l'oiseau de Manille, auquel il ressemble encore plus qu'à notre *pie-grieche.*

LANGUE, *lingua.* Nous n'entendons point faire ici mention de cet organe charnu, qui chez tous les animaux est le siege du goût, (*voyez ce que nous en avons dit à l'article des sens, à la suite du mot* HOMME) mais de plusieurs plantes, dans lesquelles les Anciens ont cru trouver quelque ressemblance avec la langue des animaux, dont elles portent le nom François ou Grec. C'est ainsi que l'on donne à la buglose le nom de *langue de bœuf*; à l'hippoglosse, celui de *langue de cheval*; à la cynoglosse, celui de *langue de chien*; à l'ophioglosse, celui de *langue de serpent*; à la scolopendre, celui de *langue de cerf.* Voyez chacun de ces mots.

LANGUE DE CERF ou SCOLOPENDRE VULGAIRE, *lingua cervina.* Plante de l'ordre des fougeres & du genre de l'*asplenium*, qui naît dans les puits & les fontaines, dans les fentes des pierres, sur les rochers humides & autres lieux ombrageux. Ses racines sont capillaires, noirâtres, nombreuses, entrelacées avec les queues des vieilles feuilles : elles poussent huit à dix feuilles, longues de dix pouces ou environ, oreillées à leur naissance, pointues à leur extrémité, sans dentelures, d'un vert gai, lisses, & portées sur une queue très-longue terminée par une côte qui regne dans le milieu de la feuille. Il semble que cette plante n'ait point de fleurs; mais elle porte plusieurs capsules dans des sillons feuillés & roussâtres, paralleles entr'eux & inclinés à la côte : ces capsules se trouvent sur le dos des feuilles. Quoique ces capsules soient très-petites, cependant on les découvre facilement par le moyen du microscope : elles sont munies chacune d'un anneau élastique, lequel en se contractant ou en se séchant, ouvre la capsule, de laquelle il sort beaucoup de semences menues comme de la poussiere.

Cette plante eſt d'un goût acerbe, & répand une odeur herbeuſe: elle eſt un peu aſtringente, & convient pour le gonflement de la rate, le cours de ventre, le crachement de ſang. On a coutume de la joindre aux autres plantes capillaires dans les bouillons béchiques & vulnéraires. Les Anglois en mêlent dans leur *poſſet* pour arrêter les mouvemens convulſifs.

Le poſſet des Anglois eſt fait ainſi: on verſe douze onces de vin blanc dans deux livres de lait bouillant, édulcoré avec une demi-once de ſucre en poudre.

On donne le nom de *ſcolopendre vraie* au *cétérach*. Voyez ce mot.

LANGUE DE CHIEN. *Voyez* CYNOGLOSSE.

LANGUE DE SERPENT ou LAMIODONTES : *voyez* GLOSSOPETRES. On donne auſſi le nom de *langue de ſerpent* à l'herbe ſans couture : *voyez* OPHIOGLOSSE.

LANGUETTE, *lingula*, eſt un poiſſon des Indes qui a le corps & la tête jaunes. Il eſt armé de ſix ou ſept aiguillons ſur le dos, à la ſuite deſquels eſt une forte nageoire qui ſe replie vers la queue & au-deſſous du ventre : il a un aiguillon entre ſes nageoires, dont les premieres ſont contre ſes ouies. Les Chinois mettent ce poiſſon au nombre des mets délicieux.

LANIER, *lanarius aut lanius*. Il y en a de couleur rouge-brun, de cendrés, de blancs, &c. Cet oiſeau de proie qui étoit autrefois beaucoup employé en France par les Fauconniers, eſt devenu très-rare. Le lanier, dit *Belon*, fait ordinairement ſon aire en France, ſur les plus hauts arbres des forêts ou dans les rochers les plus élevés. Comme il eſt d'un naturel plus doux & de mœurs plus faciles que les faucons ordinaires, on s'en ſert communément dans toutes les occaſions. Il eſt de plus petite corpulence que le faucon-gentil, & de plus beau plumage que le ſacre, ſur-tout après la mue; il eſt auſſi plus court empiété que nul des autres faucons. Les Fauconniers choiſiſſent le lanier ayant groſſe tête, les pieds bleus. Le lanier vole tant pour la riviere que pour les champs; il ſupporte mieux la nourriture des groſſes viandes, que nul autre faucon. On le reconnoît ſans pouvoir s'y méprendre; car il a le bec & les pieds bleus; les plumes de devant mêlées de noir ſur le blanc, avec des taches droites le long des plumes, & non pas traverſées comme au faucon. Quand il étend ſes ailes, & qu'on les regarde par-deſſous, les taches paroiſſent différentes de celles des autres oiſeaux de proie; car elles ſont ſemées & rondes comme de petits deniers. Son cou eſt court & aſſez gros, auſſi-bien que ſon bec. On

appelle la femelle *lanier ;* elle eſt plus groſſe que le mâle qu'on nomme *laneret.* Selon quelques-uns le lanier appartient au genre des pie-grieches. *Voyez ce mot & l'article* Faucon.

LANSON. Petit poiſſon de mer, dont les morues ſont friandes, & qui ſert d'appât pour les pêcher.

LAOKA. Nom ſous lequel on connoît le *furet* en Pologne. *Voyez ce mot.*

LAPEREAU, eſt un petit lapin de l'année. *Voyez plus bas au mot* Lapin.

LAPIDIFICATION. Opération par laquelle la Nature forme des pierres, à l'aide de ſucs chargés de particules terreuſes, qui en ſe dépoſant, ſe ramaſſant, ſe criſtalliſant, prennent une figure & deviennent dures. Ce ſuc eſt proprement le *ſuc lapidifique.* La lapidification differe de la pétrification par laquelle la Nature change en pierre des ſubſtances qui auparavant n'appartenoient point au regne minéral. *Voyez* Pétrification.

LAPIN. *cuniculus.* Animal quadrupede, connu & commun dans toute l'Europe. On nomme ſa femelle *lapine* ou *haſe*, & ſes petits *lapereaux.* Ces animaux habitent ordinairement ſur les montagnes, où ils ſe creuſent des terriers. Ils s'apprivoiſent aiſément ; on en nourrit de domeſtiques, que l'on nomme vulgairement *lapins de clapiers.* Ces derniers varient pour les couleurs, comme tous les autres animaux domeſtiques ; le blanc, le noir & le gris ſont cependant les ſeules qui entrent ici dans le jeu de la nature. Les lapins noirs ſont les plus rares, mais il y en a beaucoup de tout blancs : ceux-ci ont les yeux rouges : on en voit beaucoup de tout gris & beaucoup de mêlés : le plus grand nombre eſt de couleur rouſſe ſur le dos & blanche ſous le ventre. Enfin il y en a dont le poil eſt d'un petit gris fort joli, ou d'un gris argenté, qu'on nomme *riches*, & dont les peaux ſont fort recherchées pour les fourrures. Les lapins d'Angora ne different des autres lapins domeſtiques que par la qualité de leur poil, qui eſt beaucoup plus long, comme le poil des chevres d'Angora eſt beaucoup plus long que celui des chevres communes. Ce poil de lapin d'Angora eſt ondoyant, & même friſé comme de la laine ; il a quelquefois deux ou trois pouces de longueur : dans le temps de la mue il ſe pelotonne & rend l'animal difforme. Nous avons élevé un de ces lapins dont le poil des anciennes mues formoit une eſpece de ſac flottant autour de ſon

corps. La couleur de ces lapins varie comme celle des autres lapins domestiques.

Le lievre & le lapin, dit M. *de Buffon*, quoique fort semblables, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, ne se mêlant point ensemble, font deux especes distinctes & séparées. M. *de Buffon* a fait élever des lapins avec des hases de lievres, & des lievres avec des lapines; mais ces essais n'ont rien produit, & lui ont seulement appris que ces animaux, dont la forme est si semblable, sont cependant de nature assez différente pour ne pas même produire des especes de mulets. Ces animaux mêlés ensemble deviennent ennemis, & il regne entr'eux une guerre continuelle, le plus foible devient la victime du plus fort. On a cependant eu des preuves que malgré la résistance de la femelle, le mâle s'étoit satisfait; mais il n'en a rien résulté, & la lapine tourmentée par le lievre trop ardent & trop fort, mourut à force de blessures ou de caresses trop dures. Au reste il y avoit plus de raison d'attendre quelque production de ces accouplemens, que des amours du lapin & de la poule dont on nous a fait l'histoire ces années dernieres.

La fécondité du lapin est encore plus grande que celle du lievre. On voit les lapines domestiques donner des petits tous les mois, & des portées de quatre, six, huit, dix, qu'elles allaitent pendant vingt-un jours, sans cesser d'être pleines. Elles ont une double matrice, comme la femelle du lievre, & peuvent par conséquent mettre bas en deux temps. Les lapins multiplient si prodigieusement dans les pays qui leur conviennent, que la terre ne peut fournir à leur subsistance : ils détruisent les herbes, les racines, les grains, les fruits, les légumes, & même les arbrisseaux & les arbres; & si l'on n'avoit pas contr'eux le secours des furets & des chiens, ils feroient déserter les habitans de ces campagnes. Il y a des gens qui, pour écarter les lapins de leurs vignes, lorsqu'elles sont en bourgeon, & de leurs blés pendant qu'ils sont en herbe, fichent en terre, le long des bords de la piece, à six pieds l'un de l'autre, de petits bâtons soufrés, auxquels ils mettent le feu; les lapins, qui haïssent l'odeur du soufre, n'approchent point de la piece ensoufrée. Comme cette odeur dure quatre ou cinq jours, il n'y a qu'à recommencer jusqu'à ce que le bourgeon de la vigne, la luzerne & le blé soient hors de danger.

Non-seulement le lapin s'accouple plus souvent, & produit plus fréquemment & en plus grand nombre que le lievre; mais il a aussi plus de

ressource pour échapper à ses ennemis. Les trous qu'il se creuse dans la terre, où il se retire pendant le jour, & où il fait ses petits, le mettent à l'abri du loup, du renard & de l'oiseau de proie; il y habite avec sa famille en pleine sécurité; il y éleve & nourrit ses petits jusqu'à l'âge d'environ deux mois; & il ne les fait sortir de leur retraite, pour les amener au dehors, que quand ils sont tout élevés: il leur évite par-là tous les inconvéniens du bas âge, pendant lequel, au contraire, les lievres périssent en plus grand nombre, & souffrent plus que dans tout le reste de leur vie.

Cela seul suffit aussi, dit M. *de Buffon*, pour prouver que le lapin est supérieur au lievre par la sagacité. Tous deux sont conformés de même, & pourroient également se creuser des retraites; tous deux sont également timides à l'excès; mais l'un plus imbécille se contente de se former un gîte à la surface de la terre, où il demeure continuellement exposé, tandis que l'autre par un instinct plus réfléchi, se donne la peine de fouiller la terre & de s'y pratiquer un asile qu'il n'oublie jamais, quelqu'éloigné qu'il puisse être. *Le bon & franc lapin*, dit le proverbe, *meurt toujours dans son terrier.* Quand il en sort, il ne songe pour lors qu'à courir par sauts & par bonds en tournoyant çà & là, sans prendre même garde au terrier d'un autre de ses semblables. C'est le matin & le soir qu'il prend ses ébats; il se tient caché le reste du temps. Il court fort vîte; mais dès qu'il est une fois dépaysé, il est à l'instant pris. Il est si vrai que c'est par le sentiment que le lapin de garenne travaille, que l'on ne voit pas le lapin domestique faire le même ouvrage: il se dispense de se creuser une retraite, comme les oiseaux domestiques se dispensent de faire des nids; & cela parce qu'ils sont également à l'abri des inconvéniens auxquels sont exposés les lapins & les oiseaux sauvages. L'on a souvent remarqué que quand on a voulu peupler une garenne avec des lapins clapiers, ces lapins & ceux qu'ils produisoient, restoient comme les lievres à la surface de la terre, & que ce n'étoit qu'après avoir éprouvé bien des inconvéniens & au bout d'un certain nombre de générations, qu'ils commençoient à creuser la terre pour se mettre en sûreté. Ceci prouve que le besoin ramene l'industrie. Le lapin est ennemi de l'eau. Dans les derniers débordemens de la Loire, qui ont noyé une quantité de gibier étonnante, on a observé que plusieurs lapins prêts à être submergés, avoient eu l'instinct de grimper sur les arbres, de l'écorce desquels ils ont vécu uniquement, jusqu'à ce que les eaux se fussent retirées. Au reste

cette observation n'est pas nouvelle, & elle a été faite plus d'une fois dans des inondations. Les lapins sortent aussi de leurs terriers quand il doit arriver un orage pendant la nuit. Ils courent à la pâture, & mangent alors avec une activité qui les rend distraits sur le danger. Cependant si on les approche de trop près, ils rentrent au terrier, mais ils ressortent aussi-tôt. Ce pressentiment a pour eux l'effet du besoin le plus vif.

Les femelles, quelques jours avant que de mettre bas, se creusent un nouveau terrier ou rabouillere, non pas en ligne droite, mais en zigzag, au fond duquel elles se pratiquent une excavation; après quoi elles s'arrachent sous le ventre une assez grande quantité de poils, dont elles font une espece de lit pour recevoir leurs petits. Pendant les deux premiers jours elles ne les quittent pas, elles ne sortent que lorsque le besoin les presse, & reviennent dès qu'elles ont pris de la nourriture; dans ce temps elles mangent beaucoup & fort vîte; elles soignent ainsi & allaitent leurs petits pendant six semaines. Jusqu'alors le pere ne les connoît point; la mere a eu soin de lui en dérober la connoissance, parce qu'il les tue, ou leur dévore les testicules, soit par jalousie, soit pour jouir de la mere. Il n'entre point dans ce terrier séparé qu'elle a pratiqué; souvent même quand elle en sort, & qu'elle y laisse ses petits, elle en bouche l'entrée avec de la terre détrempée de son urine. Ce n'est qu'après le temps du sevrage que le mâle a ses entrées; alors les petits commencent à être plus forts & à manger l'herbe que la mere leur apporte; le pere semble les reconnoître, il leur témoigne sa joie par l'accueil qu'il leur fait, il les prend entre ses pattes, il leur lustre le poil, il leur leche les yeux, & tous les uns après les autres ont également part à ses soins: dans ce même temps de fête la mere fait beaucoup de caresses au pere, & souvent devient pleine peu de jours après. Les petits entrent en amour dès qu'ils ont atteint l'âge de six à sept mois.

Ces animaux vivent huit à neuf ans: ils ont l'ouie très-fine & sont toujours aux aguets; le moindre bruit les fait fuir avec précipitation; & dès qu'ils s'apperçoivent de quelque danger dans un endroit, ils l'abandonnent pour n'y plus retourner. Une habitude qu'ont les lapins, c'est de battre toujours la terre de leurs pieds de derriere. On prétend qu'ils ont, ainsi que les lievres, la propriété de ruminer. Comme les lapins passent la plus grande partie de leur vie dans les terriers où ils

sont

ſont en repos & tranquilles, ils prennent un peu plus d'embonpoint que les lievres. On les engraiſſe encore beaucoup en les châtrant, opération très-facile & qui réuſſit à merveille. Leur chair eſt blanche, au lieu que celle du lievre eſt noire, & elle en differe beaucoup par le goût. La chair des jeunes lapereaux eſt très-délicate, mais celle des vieux lapins eſt toujours ſeche & dure : on préfere le lapin ſauvage au domeſtique, il a une ſaveur plus relevée & plus agréable. Le lapin de garenne a le poil ſous les pieds & ſous la queue de couleur rouſſe ; ce poil eſt blanchâtre ou jaune dans les lapins de clapier. Des perſonnes le rouſſiſſent un peu avant de le porter au marché ; ſupercherie que l'on diſtingue facilement à l'odorat. On chaſſe le lapin à l'affût, au chien & au fuſil.

M. *Briſſon* dit que le lapin d'Europe & celui d'Angora ſont du genre du lievre ; mais que le lapin de Java, l'agouty, le lapin d'Amérique, le pak, le lapin de Norwege, le lapin d'Allemagne, ceux des Indes & du Breſil ſont d'un genre particulier : il dit que le caractere de ce genre eſt d'avoir deux dents inciſives à chaque mâchoire, & point de dents canines ; d'avoir les doigts onguiculés, la queue très-courte & fort velue, les oreilles fort longues, la levre ſupérieure fendue. Ses jambes de derriere ſont plus longues que celles de devant ; les doigts antérieurs ſont au nombre de cinq, les poſtérieurs n'en ont que quatre. Cet animal eſt plus petit que le lievre. *Blaſius* a traité de l'anatomie du lapin, & M. *Needham* a donné la deſcription des membranes du fœtus de ce quadrupede.

Les peaux de lapins d'Amérique & de Tabago ont une odeur agréablement muſquée ; ce qui les fait beaucoup rechercher pour les fourrures. Aujourd'hui on a trouvé le moyen de filer le poil de lapin ; on y joint un peu de ſoie pour en faciliter l'opération : ſi l'on parvenoit à multiplier dans nos climats l'eſpece de lapin d'Angora, on pourroit ſe paſſer d'y joindre de la ſoie, ſon poil étant long, ſouple & comme ſoyeux. Les ouvrages de bonnetterie, ces vêtemens ou eſpeces d'étoffes de différentes couleurs faites de poil de lapin, & que l'on commence à porter en France, font déjà eſpérer beaucoup de ſuccès, l'étoffe étant belle, légere & chaude. Le poil de lapin mêlé avec de la laine de Vigogne, entre dans la compoſition des chapeaux appellés *dauphins*. Pour ce qui regarde le lapin de Norwege, *voyez* LEMING.

LAPIS LAZULI, eſt une pierre bleue, que quelques Lithologiſtes ont décrite ſous les noms de *jaſpe bleuâtre*, de *pierre d'azur*, d'*azul* ou

d'*azur oriental.* C'eſt une eſpece de pierre de roche, compoſée de quartz, quelquefois d'une eſpece de ſpath fuſible, mêlé de pailletes ou de mica jaune ou d'or, ou de grains pyriteux & d'une partie métallique bleuâtre, que les expériences de M. *Marcgraff* démontrent être dues au fer. *Voyez notre Minéralogie, édit. de* 1774, *premiere Partie, p.* 431.

Le lapis lazuli eſt très-dur, preſque réfractaire au feu, peſant, opaque, d'un bleu vif, plus ou moins foncé, ſuſceptible d'un beau poli, ſe caſſant en morceaux irréguliers, vitreux dans les fractures, & faiſant ſouvent feu avec le briquet.

Cette pierre nous vient de l'Aſie en morceaux de diverſes groſſeurs & informes : on la trouve en Perſe & à Golconde : c'eſt une matiere chere dans le commerce. On choiſit celle qui eſt la plus peſante, la moins chargée de raies blanches, d'un bleu foncé, étendu & vif, afin que les bijoux que l'on en fait préſentent une ſurface totalement bleue ; ce qui les rend plus précieux. On en rencontre auſſi en Suede, en Pruſſe, en Boheme & en Eſpagne, mais qui eſt ſi tendre, qu'à peine peut-on la polir.

Comme la couleur bleue de cette pierre eſt de la plus grande beauté, & qu'elle ne s'altere que peu ou point du tout, ni à l'air ni au feu, des Ouvriers intelligens ont trouvé le moyen d'en extraire cette partie colorante pour l'uſage de la peinture. Cette poudre précieuſe eſt connue ſous le nom d'*outre-mer.* Le procédé en eſt décrit dans preſque toutes les Minéralogies.

LAQUE ou LAC, ou RÉSINE-LACQUE. *Voyez à la ſuite de l'article* Fourmi. A l'égard de la laque de la Chine, *voyez* Arbre du Vernis *& l'article* Lacque.

LAQUE. *Voyez* Raisin d'Amérique.

LARD, eſt une eſpece de graiſſe. *Voyez l'article du* Sanglier *& le mot* Graisse.

LARDITE. Des Amateurs ont donné ce nom à une pierre qui reſſemble beaucoup à un morceau de petit ſalé entrelardé ; quelquefois on y voit une eſpece de couenne. Il y a de ces pierres qui reſſemblent ou à un morceau de jambon, ou à un bout de cervelat, *&c.* Voyez *Corps figurés* à l'article Corps.

LARE. Nom donné aux *mouettes ;* voyez ce mot.

LARES. Les momies étoient revérées chez les Egyptiens comme des Dieux tutélaires auxquels on adreſſoit des prieres. Les peuples qui

avoient imité la coutume des Egyptiens, substituerent aux momies des figures de pierre, de bois, de métal : on les nommoit indifféremment *Dieux lares* ou *Dieux pénates :* ils avoient la figure de petits marmousets : on les plaçoit dans un lieu de la maison ; les plus riches leur dressoient de petits autels, & leur donnoient en offrande la desserte de leurs tables. On leur attribuoit tout le bien & le mal qu'on éprouvoit.

LARIX. *Voyez* MÉLEZE.

LARME DE JOB, *lacrhyma Jobi.* C'est une plante arondinacée, une espece de roseau que l'on cultive dans les jardins des Curieux, particuliérement en Candie, en Syrie & dans les autres pays Orientaux : souvent elle y vient d'elle-même ; ce qu'elle ne peut faire dans les climats froids. Ses racines sont fibreuses, noueuses & longues ; ses feuilles sont semblables à celles du blé de Turquie, longues d'un pied & demi ; il sort des aisselles de ses feuilles de petits pédicules qui soutiennent chacun un nœud, qui contient l'embryon du fruit : il part de ces nœuds des épis de fleurs à étamines, renfermés dans un calice à deux balles sans barbe. Ces fleurs sont stériles ; car les embryons naissent dans les nœuds & deviennent chacun une graine unie, luisante, jaunâtre avant la maturité, rougeâtre quand elle est mûre, très-dure, & de la grosseur d'un pois chiche. Cette graine est composée d'une coque dure, ligneuse & d'une amande farineuse, enveloppée d'une membrane fine : on mange cette graine farineuse à la Chine. On voit quelquefois des chapelets faits avec les coques dures & ligneuses de ce fruit.

LARME DE VIGNE, *gutta aut lacryma vitis.* Nom qu'on donne à la liqueur aqueuse qui distille naturellement goutte à goutte dans le printems des sommités ou sarmens de la vigne en seve, après qu'elle a été taillée & avant que ses feuilles soient épanouies : on prétend que cette eau est bonne pour les maux des yeux & des reins, & qu'un verre de ces larmes rappelle les sens d'un homme ivre.

Le nom de larme se donne aussi aux sucs gommeux ou résineux qui se coagulent en distillant des arbres qui les produisent. On dit *larmes de sapin*, *larmes de mastic*, *larmes de lierre*, *&c.* Voyez l'article GOMME & celui de RÉSINE.

LARVE, *larva.* Les Naturalistes désignent par ce nom les insectes à métamorphoses, lorsqu'ils sont dans leur premier état au sortir de l'œuf : par exemple, la chenille est en ce sens la *larve* du papillon ; cependant le mot *larve*, qui signifie *masque*, convient mieux à la fausse chenille &

au ver qui se métamorphose, tel que celui des coléopteres. C'est dans l'état de larve que l'insecte grossit & mange beaucoup. Le ver du hanneton est une véritable larve.

LASER, *laserpitium Gallicum Massiliense*, est une espece de plante férulacée, qui croît en Provence aux environs de Marseille : elle est hystérique, vulnéraire, carminative, & propre à résister au venin.

On prétend que cette plante a fourni autrefois de l'*assa-fœtida*, qui étoit fort estimé des Romains, & qu'on ne trouva sous Néron dans toute la Province Cyrénaïque qu'une seule plante de *laserpitium*, qu'on envoya à ce Prince sous le nom de *silphium* ; voyez ce mot. Mais le lieu natal du véritable laser est la Perse. M. *Haller* rapporte que *Kæmpfer* a découvert la plante du *laser* ; c'est une ombellifere, mais très-différente des *laserpitium* de France : sa racine est fort grosse ; on la coupe par tranches pour en tirer le suc laiteux. *Voyez* ASSA-FŒTIDA.

LATANIER, ou BACHE, ou PALMIER EN ÉVENTAIL, *palma dactylifera radiata, major, glabra, aut palma Brasiliensis prunifera, folio plicatili, seu flabelliformi, caulice squammato*, est un arbre des îles Antilles qui s'éleve fort haut, quoiqu'il ait peu de grosseur. Son bois proprement dit a la dureté du fer ; mais il n'a pas plus d'un doigt d'épaisseur, tout l'intérieur ou le reste du tronc n'est qu'une sorte de filasse ou de moelle. Ses feuilles qui pendent en petits faisceaux au sommet des rameaux sont plates & en forme d'éventail. En naissant, c'est un éventail fermé ; épanouies, c'est un éventail ouvert, excepté que les bouts sont pointus & séparés. Les habitans s'en servent pour couvrir leurs cabanes ; ils en font aussi des balais fort commodes & divers autres ouvrages très-propres, tels que des parasols en forme d'écrans ou de grands éventails que les Asiatiques peignent de diverses couleurs. Les Caraïbes ou Sauvages des îles se servent de la peau solide & unie des queues de ces feuilles pour en fabriquer le tissu de leurs ébichets, matatous, paniers & autres petits meubles. Les Sauvages lient deux ou quatre de ces feuilles ensemble, savoir deux dessus & dessous ; dans le milieu ils mettent des poissons attachés par la queue, qu'ils exposent au feu pour les conserver. Les Maillés font un grand cas de cette sorte de Palmier ; ils en mangent le fruit, qu'on appelle *pomme de bache :* ils tirent un fil des feuilles pour faire leurs hamacs : d'autres Indiens font des lances de son bois, & en arment la pointe de leurs fleches. On prétend qu'on feroit d'excellens aqueducs du tronc des lataniers : à Cayenne on est

même dans l'usage de le fendre & de le vider de sa moelle pour en faire des gouttieres.

LAVAGNE. Nom donné à une pierre fissile qui se tire d'un lieu nommé *Lavagne* sur la côte de Gênes, & qui s'emploie pour couvrir les maisons & pour paver certains édifices. La grandeur, l'épaisseur & la qualité de certains morceaux de cette pierre fissile, la rendent propre à recevoir la peinture; on y peint de grands tableaux, notamment pour des lieux où la toile pourriroit. Il y a des tableaux peints sur cette sorte d'ardoise dans l'Eglise de Saint Pierre à Rome; entr'autres un de *Tivoli*, représentant S. Piere qui guérit un boiteux à la porte du Temple.

LAVANCHE, ou AVALANGE, ou LAUVINES. *Voyez à la suite du mot* NEIGE. Les *lavanches de terre* sont ces éboulemens de terre qui arrivent assez souvent dans les pays de montagnes, lorsque les terres ont été fortement détrempées par le dégel & par les pluies. Ces lavanches causent de très-grands ravages dans les Alpes & les Pyrénées.

LAVANDE, *Lavandula*. Les parties de la fructification des *stœchas* sont tout-à-fait semblables à celles des lavandes. Ces plantes ont les mêmes propriétés; & la seule différence ne consistant qu'en ce que les fleurs des lavandes viennent par épis, & celles des *stœchas* en forme de tête : ces plantes ont été mises par M. *Linnæus* sous le même genre; cependant nous ne parlerons du *stœchas* qu'à son article.

La lavande est une sorte d'arbuste qui pousse des tiges dures, ligneuses, carrées, à la hauteur de deux ou trois pieds. Ses tiges sont chargées dans toute leur longueur de feuilles longues & étroites, blanchâtres & terminées par des épis de fleurs labiées. Toutes les parties de la plante ont une odeur aromatique & agréable. La lavande porte des fleurs labiées contenues dans un calice à cinq pointes égales; leur levre supérieure est échancrée & plus grande que l'inférieure qui est divisée en trois lobes; aux fleurs succedent quatre semences, qui n'ont pour enveloppe que le calice, au fond duquel elles se trouvent. On distingue plusieurs especes de lavande, dont les unes, comme la *lavande d'Espagne*, ont les feuilles blanches; d'autres, comme la *lavande femelle*, ont les feuilles étroites; d'autres, les feuilles larges, telle que celle que l'on nomme la *lavande mâle*, le *spic*, l'*aspic* ou *nard commun*, la *lavande à feuilles d'olivier*; enfin les lavandes que l'on nomme *stœchas*, dont les fleurs sont ramassées en tête. *Voyez stœchas.*

La lavande est une plante fort belle dans le mois de Juin, quand elle

est chargée de ses épis de fleurs bleues ou blanches, qui répandent une odeur très-agréable. Cette plante n'est point délicate; elle vient partout, & elle se multiplie par drageons enracinés. Elle vient d'elle-même dans le Languedoc : dans ce pays-ci on n'en cultive que dans les jardins. Il est bon de transplanter les gros pieds tous les trois ou quatre ans.

Toute cette plante passe pour résolutive, céphalique, anti-hystérique. Les fleurs & les feuilles excitent puissamment la salivation quand on les tient dans la bouche & qu'on les mâche; c'est pourquoi on les emploie utilement dans les maladies soporeuses, dans les catarres, &c. Ces fleurs, ou plutôt leur calice, rendent beaucoup d'huile essentielle d'une bonne odeur. Pour avoir de l'esprit-de-lavande doux & très-agréable pour l'usage des toilettes, il faut mêler un gros d'huile essentielle de cette plante, très-rectifiée & nouvellement distillée, avec une pinte de bon esprit-de-vin, & y ajouter une petite quantité de storax ou de benjoin. On ne doit faire usage de l'esprit-de-lavande, ainsi que de tous les remedes aromatiques, que d'une maniere très-modérée; car leur usage allume le sang, & fait que les parties solides, étant trop irritées, s'échauffent & s'enflamment. L'eau de lavande ou de mélisse, prises intérieurement, sont spécifiques pour la perte de la parole causée par des indigestions ou des surchargemens d'estomac. Ces mêmes eaux ou l'huile essentielle de romarin présentées au nez, relevent des foiblesses ou syncopes, & sont souveraines pour l'apoplexie séreuse.

On retire de l'espece de lavande, que l'on nomme *aspic*, une huile essentielle, fort inflammable, & d'une odeur pénétrante, que l'on nomme *huile d'aspic* : on la recommande comme vermifuge; les Peintres en émail en font aussi usage. Les mittes, les poux & d'autres insectes, ont en aversion l'odeur de cette huile; c'est pourquoi elle est très-bonne pour les chasser & pour les faire mourir. On nous apporte l'huile distillée d'aspic & de lavande de la Provence & du Languedoc; mais elle est souvent falsifiée & mêlée avec de l'esprit-de-vin, ou de l'huile de térébenthine ou de ben. On découvre aisément ces falsifications; car si l'on jette dans de l'eau commune celle qui est mêlée avec de l'esprit-de-vin, ce dernier se mêle, se combine parfaitement avec l'eau, & l'huile surnage. Pour connoître celle qui est mêlée avec l'huile de térébentine, ou quelqu'autre huile, il faut en brûler un peu dans une cuiller de métal. Si elle est pure, elle donne une flamme subtile,

une fumée d'une odeur qui n'eſt pas déſagréable & en petite quantité ; au lieu que c'eſt tout le contraire lorſqu'elle eſt falſifiée. *Voyez à l'article* Huile.

LAVANDIERE ou HOCHE-QUEUE. *Voyez* Bergeronnette.

LAVANGES. *Voyez à l'article* Neige.

LAVARET, *lavaretus.* Poiſſon de riviere à nageoires molles, & qui tient un peu du ſaumon & de l'aloſe : il eſt long d'environ un pied, gros comme le poing, & couvert d'écailles blanches, argentines, tendres, ſans taches, mais toujours très-propres. Sa tête eſt oblongue ; il eſt camus & ſans dents : il a deux nageoires près des ouies. Sa queue eſt fourchue & noire au bout : il fraie en automne. Sa chair eſt molle, blanche, un peu glutineuſe, très-agréable au goût. Ce poiſſon eſt aſſez connu dans les poiſſonneries de Lyon : on en ſert ſur les tables comme un mets délicieux & de bon ſuc. On en pêche beaucoup dans le lac du Bourget & d'Aigue-Belette en Savoie.

LAVERT. C'eſt un inſecte très-incommode à la Louiſianne dans les bâtimens faits de bois. Ce petit animal, dont les chats ſont extrêmement friands, eſt large d'environ neuf lignes, long d'un pouce & d'une ligne d'épaiſſeur : il paſſe par la plus petite fente, & ſe jette ſur les plats, quoique couverts, ſur-tout la nuit, dans les garde-mangers. Quand le terrain où l'on s'établit eſt un peu défriché, on n'en voit plus du tout.

LAVES, en Italien *lava.* Nom que l'on donne à des matieres que les volcans ont vomies ; telles ſont les différentes eſpeces de *ponce*, la *pierre du Véſuve* ou *de Naples*, la *pozzolane*, la *pierre obſidienne* ou de *gallinace*, les *ſcories de volcans*, &c. Toutes ces matieres, que l'on peut regarder comme un mélange de pierres, de ſable, de terres, de ſubſtances métalliques, de ſels, &c. ont été les unes calcinées, d'autres à demi-fondues, & d'autres totalement vitrifiées par des feux ſouterrains, & lancées du ſein de la terre par l'éruption des volcans ; ce qui fait qu'il y en a de compactes & d'un tiſſu continu ; d'autres qui ſont poreuſes, tendres, légeres, ou qui ſont dures & ſuſceptibles du poli ; celles qui ſont poreuſes & légeres nagent ſur l'eau ; celles qui ſont peſantes & non poreuſes vont au fond de l'eau. Celle dont ont ſe ſert à Naples pour paver les rues & dans la conſtruction des édifices, eſt une lave fort compacte & très-ſolide ; ſa couleur eſt d'un gris ſale parſemé

de taches noires. On y remarque quelques particules vitreuses. On fait aussi à Naples des tables & des tabatieres avec de la lave.

La plupart des laves ont probablement été dans un certain état de fluidité pour pouvoir couler, prendre les différentes formes tortueuses qu'on leur reconnoît, & se charger des différentes matieres du sol où elles se refroidissent. On trouve sur la pente des volcans & dans les environs de ces montagnes ignivomes des laves courbées, & composées de plusieurs couches plus ou moins grandes & plus ou moins pesantes, de couleur tantôt noirâtre ou rougeâtre, tantôt blanchâtre ou jaunâtre ou grise, tachetées, comme nous l'avons dit, de parties vitreuses, tantôt remplies de corps pierreux en façon de *poudingue*, tantôt en portions subdivisées dans l'état de *cendres*; il y en a même qui tombent en efflorescence, & donnent ou une saveur de sel alkali ou de sel ammoniac. Pour l'intelligence de ce qui précede, il faut lire chacun des mots que nous avons cités, puis les articles *volcan*, *tremblement de terre* & *pyrite*, même les mots *montagne* & *terre.*

LAVEZZE ou LAVEGE. C'est une espece de pierre ollaire ou pierre à pot grisâtre ou marbrée, qui ne se tire guere que de trois carrieres connues, l'une dans le Comté de Chiavennes, une autre dans la Valteline, & la troisieme du côté de Pleurs dans le pays des Grisons. Cette pierre, qui est douce au toucher, se tire avec beaucoup de peine, parce que les Ouvriers sont obligés de travailler couchés. L'on travaille au tour les masses de lavege qui ont été tirées de la carriere & formées en cylindres. C'est un moulin à eau qui fait mouvoir ce tour. Cette pierre sert à faire des marmites & d'autres vaisseaux de cuisine qui résistent au feu. *Voyez* PIERRE OLLAIRE & PIERRE DE COME.

LAVIGNON, *hiatula.* C'est le nom que l'on donne sur les côtes du Poitou & d'Aunis à un coquillage de mer qui est une espece de came, mais dont les deux pieces ou valves ne sont jamais exactement fermées, ce qui lui a fait donner par M. *de Réaumur* le nom de *coquille béante*, qui est conforme au mot latin *hiatula.* Cette espece de coquillage vit enfoncé dans la boue jusqu'à cinq ou six pouces de profondeur : à l'aide des tuyaux qu'il peut alonger & raccourcir, il tire sa nourriture de l'eau. Le lieu où ce coquillage est enfoncé, se reconnoît par de petits trous ronds d'une ligne de diametre, qui restent au-dessus de l'endroit où est le lavignon. Sa coquille est polie, blanche, sur-tout intérieurement,

&

& très-fragile. La chair des lavignons est d'un goût très-insipide, en quoi il different d'une autre espece de came nommée *flammette*, & *poivrée* en Italien, parce qu'elle fait sur la langue l'impression du poivre. Les habitans des environs de la mer mangent le lavignon, après l'avoir tiré du sable par le moyen d'un instrument long & pointu. *Voyez* CAME.

LAURÉOLE ou GAROUTTE, *laureola*. Espece de thymelée qui naît à l'ombre dans les forêts & dans les montagnes de la Provence & du Languedoc. Sa racine est pliante, ligneuse & fibreuse ; ses tiges sont nombreuses, ligneuses, couvertes d'une écorce cendrée, & hautes de deux coudées. Ses feuilles tiennent de celles du laurier & du grand myrte ; elles sont toujours vertes, noirâtres, épaisses, luisantes & pointues. Les fleurs dont la structure est la même que celle du bois *gentil*, sont jaunâtres & naissent de l'aisselle des feuilles : il leur succede de petites baies de la figure d'une olive, noires, & qui renferment chacune un noyau dur, un peu plus long qu'un grain de chanvre, & dont l'amande est blanche.

Les feuilles, les fruits & l'écorce, tant de la racine que des branches de cette plante, produisent une forte érosion sur la langue & dans le gosier quand on en mâche ; cette impression y dure même long-temps. Cette plante prise intérieurement boulverse l'estomac, excite le vomissement, enflamme les parties intérieures & corrode les visceres.

L'on croit que les graines de la lauréole sont les *grains de cnide*, dont les anciens Grecs ont fait mention : on distingue aussi une autre espece de lauréole dont le fruit est rouge, & qui se nomme autrement *chamæ-daphné* : celle-ci passe pour le mâle, & l'autre pour la femelle.

LAURIER, *laurus*. Il y a plusieurs especes de laurier qui different, soit par la forme de leurs feuilles, soit par leur odeur. On fait principalement usage de l'aurier franc dans la cuisine : il y a d'autres especes de lauriers ordinaires à feuilles larges, à fleurs doubles, à feuilles ondées, à feuilles étroites. Tous ces lauriers ordinaires se nomment aussi *lauriers-jambons*, & leurs feuilles entrent comme assaisonnement dans plusieurs mets. Il y en a une espece dont les feuilles ont l'odeur de benjoin, mais ce n'est point cet arbre qui donne le benjoin : il est parlé de celui-ci au mot BENJOIN.

L'espece nommée LAURIER IROQUOIS, mérite d'être connue à cause de l'odeur agréable de son bois & de son usage. *Voyez* SASSAFRAS.

Le LAURIER-FRANC, LAURIER-JAMBON ou LAURIER-SAUCE, *laurus*

vulgaris, pousse, ainsi que le *laurier royal*, un grand nombre de tiges à la hauteur d'un arbre moyen ; leur tronc est sans nœuds, garni de branches couvertes d'une écorce mince ; le bois en est peu serré, facile à rompre ; les racines sont épaisses, inégales, obliques.

La fleur n'a point de calice ; elle n'est proprement qu'un pétale divisé jusqu'à la base en quatre ou cinq parties. Aux fleurs succedent des baies ovales terminées en pointe, & qui contiennent dans leur intérieur un noyau. Dans les lauriers ordinaires il y a des individus mâles & des individus femelles. Les feuilles de laurier sont entieres, simples, fermes, & posées alternativement sur les branches. Toutes ces especes de lauriers craignent les grands hivers ; mais exposés au midi le long d'un mur, ils montent quelquefois jusqu'à vingt pieds de hauteur. Ces arbres peuvent se multiplier par les semences & par les marcotes, & l'on peut les greffer les uns sur les autres ; ils réussissent mieux dans les terrains secs que dans les terrains humides. Le laurier vient de lui-même dans les forêts des pays chauds, tels que l'Espagne & l'Italie. Comme ces especes de lauriers conservent leurs feuilles pendant l'hiver, on peut les mettre dans les bosquets de cette saison, sur-tout dans les pays maritimes.

Le laurier étoit très-célebre chez les Anciens : les Généraux Romains victorieux étoient couronnés de lauriers dans leurs triomphes, ou ils en tenoient une branche à la main comme signe de la victoire ; les tentes, les vaisseaux, les lances des soldats vainqueurs, les faisceaux, les javelots en étoient ornés de même : on s'en servoit aussi pour les cérémonies religieuses & comme des instrumens de divination : on lui attribuoit la vertu d'être inaccessible à la foudre, de garantir le blé de la nielle, &c. On en faisoit outre cela des remedes : de-là, selon toute apparence, la coutume d'orner de couronnes de l'auriers les statues d'Esculape. (Le laurier étoit cependant consacré à Apollon ; l'amour que ce Dieu avoit pour la Nymphe Daphné est la raison qu'en donnent les Mythologistes). Aujourd'hui encore en quelques endroits on couronne de laurier chargé de ses baies les nouveaux Docteurs en Médecine : il semble même que leur nom de *Bachelier*, (*Baccalaureat*) tire son origine de *baccæ lauri*. Cet arbre étoit donc d'un grand usage pour la Médecine chez les Anciens, & on le regardoit comme une panacée universelle : on employoit souvent les feuilles, les baies & l'écorce des racines ; aujourd'hui on ne fait usage que des baies & des feuilles

Les feuilles de laurier sont odorantes ; elles ont une saveur âcre, aro-

matique, un peu aſtrigente, jointe à un peu d'amertume. Les Cuiſiniers en mettent dans les ſauces. On en peut retirer une huile eſſentielle très-odorante, en lès faiſant macérer pendant quelque temps dans l'eau, à laquelle on fait ſubir enſuite la diſtillation. Les baies de laurier ont encore plus d'odeur & de ſaveur que les feuilles. M. *Bourgeois* dit qu'elles ſont très-efficaces pour provoquer les regles des femmes & contre les affections hyſtériques : on en prend trois ou quatre en poudre dans un bouillon de viande ; c'eſt le remede ordinaire des pauvres femmes de la campagne : elles ſont encore très-utiles en parfum contre les relâchemens de matrice. On en retire auſſi une huile concrete qui eſt très-réſolutive, propre à appaiſer les douleurs, réſoudre les tumeurs, & fortifier les parties qui ont perdu leur ton. On obtient cette huile aromatique en pilant les baies, les faiſant bouillir dans de l'eau, & les exprimant à travers un linge ; il ſurnage à la ſurface de l'eau une huile verte, odorante, & qui eſt d'une conſiſtance de beurre. On nous envoie cette huile toute préparée de Languedoc, d'Italie & des autres pays chauds, où il croît beaucoup de lauriers.

On faiſoit autrefois uſage de baies de laurier dans la teinture ; mais on les a ſuprimées, ainſi que l'on fera vraiſemblablement par la ſuite à l'égard de pluſieurs ſubſtances, dont on ne voit pas trop la néceſſité. Preſque toutes les eſpeces de laurier ſont âcres, ameres, aromatiques & d'une odeur extrêmement gracieuſe, à l'exception de celle qu'on nomme *camphrier*, qui laiſſe couler une huile eſſentielle concrete, d'une odeur pénétrante, &c. *Voyez* CAMPHRE.

LAURIER ALEXANDRIN, eſt une eſpece de *ruſc biſannuel.* On en diſtingue deux eſpeces, l'une à larges feuilles & l'autre à feuilles étroites. *Voyez* HOUX-FRAGON ou HOUX-FRELON.

LAURIER AROMATIQUE. *Voyez au mot* BOIS DE CAMPÊCHE.

LAURIER CERISE, *lauro-ceraſus.* Il y a environ deux cents ans qu'il nous eſt venu de la Natolie en Turquie ſon pays naturel. C'eſt un petit arbre fort agréable à la vue, ainſi nommé, parce qu'il porte des fleurs ſemblables à celles du laurier, & des fruits qui reſſemblent un peu à ceux du ceriſier. On en diſtingue pluſieurs eſpeces ; ſavoir, le *laurier ceriſe ordinaire*, les *lauriers ceriſes à feuilles panachées de blanc* ou *de jaune*, le *laurier ceriſe de la Louiſianne*, dit *laurier amandé*, & le *laurier ceriſe de Portugal* ou l'*azarero des Portugais :* celui-ci eſt encore rare en France.

La fleur des lauriers cerises est formée d'un calice qui est d'une seule piece, figurée en cloche ouverte, dont les bords sont divisés en cinq. Ce calice porte cinq pétales arrondis & disposés en rose : aux fleurs succedent des baies presque rondes, rouges, qui contiennent un noyau. Les feuilles de laurier cerise sont simples, entieres, oblongues, plus épaisses & plus luisantes que celles de l'oranger, & posées alternativement sur les branches ; elles ont à leur bord de petites dentelures qui sont éloignées les unes des autres.

Ces diverses especes de lauriers cerises gardent toujours leurs feuilles, & supportent assez bien le froid de nos hivers : on peut en garnir des terrasses. Dans le mois de Mai, ces arbres se couvrent de belles fleurs en pyramides, qui, quoiqu'elles ne soient pas d'un beau blanc, peuvent servir à décorer les bosquets du printems. Dans les pays maritimes où les lauriers cerises ne gelent jamais, on peut en faire des taillis qui fourniront d'excellens cerceaux pour les barils. On peut multiplier les lauriers cerises par les semences, les marcottes, & on peut greffer ces especes panachées sur le laurier cerise commun. On a greffé avec succès le laurier cerise sur le cerisier, mais ces arbres ne durent pas : on a essayé aussi, mais sans succès, de greffer les cerisiers sur les lauriers cerises : on se proposoit d'avoir par ce moyen des cerisiers nains.

Les fleurs & les feuilles de laurier cerise ont une odeur d'amande amere, qui est assez agréable : on s'en sert, sur-tout des feuilles, dans les cuisines pour donner le goût d'amande aux soupes au lait & aux crêmes. On en retire par la distillation avec de l'eau-de-vie une liqueur qui est assez gracieuse, & que l'on prétend être bonne pour l'estomac : mais il est dangereux de charger trop l'eau-de-vie de cet aromate ; car en distillant plusieurs fois de l'eau sur les feuilles de laurier cerise, on en retire une liqueur qui est un violent poison pour les hommes, pour les moutons & quelques autres animaux. Il cause d'abord des convulsions, la paralysie, enfin la mort.

J'ai fait sur ce poison, dit M. *Duhamel*, plusieurs expériences. Une cuillerée suffit pour tuer un gros chien : la dissection anatomique ne nous fit appercevoir aucune inflammation ; mais lorsque nous ouvrîmes l'estomac, il en sortit une odeur d'amande amere très exaltée, qui pensa nous suffoquer ; ainsi il y a lieu de croire que cette vapeur agit sur les nerfs. Malgré les fâcheux effets que produit cette eau que l'on a distillée sur les feuilles de laurier cerise, elle peut être un bon stomachique,

étant prise à petite dose ; car si l'on en fait avaler tous les jours deux ou trois gouttes à un chien, son appétit augmente & il engraisse. On a observé que la gomme du laurier cerise ne produit aucun mauvais effet.

LAURIER DES IROQUOIS. *Voyez* SASSAFRAS.

LAURIER-NAIN, *laurus pygma*. Ce sous-abrisseau qui est commun en Sibérie, & dont les propriétés sont extraordinaires, porte des feuilles très-semblables à celles du laurier ordinaire, avec la différence qu'elles ne sont pas d'une huitieme partie si grandes. Du reste cette plante differe beaucoup du laurier vulgaire : ses fleurs qui sont jaunes, & qui paroissent en Juin & Juillet, ressemblent à des petites cruches avec des ventres avancés, dont l'extrémité va en augmentant, & l'ouverture est fort étroite : ses feuilles sont d'un vert vif & fortement attachées à la tige qui est ligneuse ; elles tombent dans le mois de Mai ; le fruit mûr est d'un beau pourpre bleu ; il est fort agréable au goût, quoique mal sain si l'on en mange avec excès. La tige qui a environ six pouces de haut, sort d'une racine rampante, & qui est couchée tout à plat sur terre.

A mesure que les anciens bourgeons disparoissent, (dans le mois de Mai) il en paroît aussi-tôt de nouveaux ; c'est alors que les feuilles noircissent, & elles ne sont pas plutôt tombées, ainsi que les fruits qui les suivent de près, que le jeune bourgeon est déjà couvert de fleurs ; de sorte qu'on ne voit jamais cette plante sans feuilles. Quoique le *laurier-nain* croisse rapidement & vigoureusement, il n'acquiert pas un pouce de hauteur en vingt ans : les endroits où croît ce sous-arbrisseau, sont les fondrieres & les marais d'eau douce. M. *Haller* dit que ce laurier paroît être une espece de *vaccinium*.

LAURIER-ROSE, *nerion*. Cet arbrisseau pousse de longues baguettes qui se divisent en plusieurs branches, lesquelles sont garnies en toute leur longueur de feuilles opposées deux à deux, longues, étroites, terminées en pointe, unies & sans dentelure, relevées en dessous d'une seule nervure ; le vert de ses feuilles est terne & foncé. Les fleurs qui sont en tuyau évasé par le haut en maniere de soucoupe divisée en cinq parties, ou garni à son embouchure d'une couronne de franges, & contenant cinq étamines, viennent à l'extrémité des branches, & elles y sont ramassées par bouquets. Quand les fleurs sont passées, il leur succede à chacune d'elles deux follicules droits, en maniere de siliques presque cylindriques, longs comme le doigt, & qui

renferment plusieurs semences garnies d'aigrettes fines & souples. M. *Picardet* l'aîné en a présenté le 2 Mai 1766 à l'Académie de Dijon, & soupçonne qu'on pourroit employer utilement ces aigrettes, soit en les filant après les avoir associées à du chanvre ou du coton, soit en les prépréparant pour les rendre propres à faire des chapeaux, des ouattes ou du papier. M. *Picardet* puîné, présume qu'on pourroit employer aux mêmes usages les aigrettes prises sur les semences du peuplier noir femelle. *Voyez l'article* PEUPLIER.

Il y a des lauriers-roses à fleurs d'un beau rouge, & d'autres à fleurs blanches : le *nérion* des Indes à feuilles étroites a les fleurs d'un rouge pâle & odorantes. Le petit laurier-rose, *chamænerion*, a les fleurs d'un rouge pourpre ou bleues. Il a déjà été remarqué au mot *chamænerion*, que cette plante n'est pas du même genre que le laurier-rose, mais forme un genre à part. *Voyez son caractere à l'article* CHAMÆNERION.

Comme les lauriers roses craignent le froid de nos climats, on est obligé de les mettre en caisse pour les conserver l'hiver, & dans la belle saison ils font l'ornement des jardins. On peut cependant les élever aisément en pleine terre dans quelques Provinces méridionales du Royaume : quant aux lauriers-roses à fleurs doubles, ils sont si délicats, qu'il faut les conserver dans les serres chaudes, comme les grenadiers. Ces arbrisseaux viennent de la Nouvelle Espagne, d'où ils ont passé aux Colonies Angloises d'Amérique, & de-là en Europe.

On dit que la décoction des feuilles de laurier rose est un poison pour les animaux & pour les hommes. Les animaux qui en mangent sont attaqués d'angoisses insupportables ; leur ventre se gonfle, & il survient une inflammation universelle dans les visceres : les remedes contre ce poison, sont l'huile d'olive & tous les adoucissans. Les feuilles de laurier-rose écrasées & appliquées extérieurement, sont digestives, résolutives, & bonnes contre la morsure des bêtes venimeuses : desséchées & pilées, elles sont un excellent sternutatoire.

LAURIER-ROYAL ou LAURIER DES INDES. Il est vivace, & son feuillage en fait toute la beauté : il faut traiter cet arbre comme les orangers : on le cultive beaucoup dans le Portugal, où on l'emploie à faire des allées.

LAURIER SAUVAGE D'ACADIE, est le nom que les habitans des frontieres du Canada donnent à l'arbre de *cire-nain* de la Caroline. *Voyez* ARBRE DE CIRE.

LAURIER-THYM, *tinus.* Les diverſes eſpeces de laurier-thym varient un peu par la forme de leurs feuilles & par leur couleur; les unes ſont panachées en blanc, les autres en jaune ou en pourpre. Les lauriers-thyms ſont de très-jolis arbriſſeaux; ils ſont ornés de fleurs diſpoſées en ombelles, compoſées d'un ſeul pétale en forme de cloche, & diviſé en cinq parties. Ces fleurs ſubſiſtent preſque pendant toute l'année : on doit par cette raiſon mettre cet arbriſſeau dans les boſquets d'hiver, où il eſt d'autant plus agréable, qu'il eſt encore couvert de fleurs quand tous les autres arbres & arbuſtes en ſont dépouillés. Ses feuilles, qui ſont d'un vert foncé & oppoſées ſur les branches, ne tombent point pendant l'hiver. Si des gelées trop fortes font périr les branches de ces arbriſſeaux, la ſouche repouſſera bientôt de nouveaux jets. Les baies de laurier-thym ſont très-purgatives, mais on n'en fait aucun uſage.

LAUVINES ou LAUVIGNES. *Voyez à la ſuite du mot* NEIGE.

LEAO. Eſpece de bleu métallique que les Chinois appliquent ſur leurs porcelaines. On ignore ſi ce bleu eſt du *cobalt* ou du *lapis lazuli.* Voyez ces mots

LECHE, *cyperoïdes latifolium ſpicâ rufâ, &c.* Cette plante, qui croît aux lieux aquatiques, a été placée entre les eſpeces de gramen par les anciens Botaniſtes; mais M. *de Tournefort* en a fait un genre ſéparé. Ses racines ſont aſſez groſſes, noueuſes, fibreuſes, & ſemblables à celles du ſouchet long : ſes feuilles ſont longues d'un pied & demi, aſſez larges, triangulaires. Sa tige eſt haute de deux à trois pieds, ſans nœuds, portant à ſa racine des épis à écailles, entre leſquels ſont attachées des fleurs à étamines rouſſes; ces fleurs ne laiſſent rien après elles, mais les épis qui ſont au-deſſous portent des graines & ne fleuriſſent point : ces graines naiſſent ſous les écailles qui compoſent les épis : elles ſont triangulaires & renfermées chacune dans une capſule membraneuſe. La racine de cette plante curieuſe a preſque les mêmes vertus que celle du ſouchet long : ſes fleurs ſont déterſives & apéritives.

LEDE, LEDON ou LEDUM. Eſpece de ciſte d'où découle le *labdanum.* Voyez *à l'article* CISTE.

LÉGUANA, ou IGUANE, ou SENEMBI. Eſpece de lézard qui ſe trouve en pluſieurs endroits de l'Amérique & aux Indes Orientales : on mange ſa chair & ſes œufs. Ce lézard ne ſiffle point, & ne fait ni bruit nimal : ſes petits nagent aſſez bien; mais dès qu'ils ſont grands, ils ne le peuvent plus. Les Mexiquains nomment cet animal *aquaquetz pallin;* les

Haïtains l'appellent *ignona* & *inana ;* les Indiens le nomment *soaager ;* les François , *coq de joûte ,* & les habitans de la Martinique , *gros lézard.*

L'iguane , qui est une espece de lézard goîtreux & fouetteur, a environ cinq pieds de long, quelquefois huit & quinze pouces de circonférence ; sa peau est grise , brune & chargée d'écailles rudes , tuilées : depuis la tête jusqu'à la queue , il a sur le dos une rangée de pointes comme un peigne : ses yeux sont longs, ses dents sont petites & en faucille. Le mâle a une peau qui lui pend depuis la gorge jusqu'à la poitrine ; c'est une espece de goître en partie denté & en partie édenté : il la roidit & l'étend à volonté : le sommet de la tête est livide : les pattes de devant sont plus menues que celles de derriere ; elles ont toutes cinq griffes , munies d'ongles fort pointus & crochus.

Cet animal est assez maigre de corps , mais ses pattes de derriere & sa queue sont fort charnues.

La capacité du ventre de l'iguane est grande , & toute la partie intérieure est tapissée de deux pannes de graisse jaunâtre , qui est estimée nervale : les mâles ont une posture hardie , un regard affreux & épouvantable ; ils sont d'un tiers plus gros que les femelles , qui sont toutes vertes , & ont un regard plus doux. Ils s'accouplent au mois de Mars : dans cette saison de leurs amours il est dangereux de les approcher. Le mâle, pour défendre sa femelle, s'élance sur les personnes qui s'en approchent : comme il n'a point de venin , sa morsure ne met dans aucun péril, mais il ne quitte point ce qu'il a mordu, à moins qu'on ne l'égorge, ou qu'on ne le frappe rudement sur le nez.

Les habitans du Bresil leur font la chasse au printems : après qu'ils ont mangé beaucoup de fleurs de mahot & des feuilles de mapou qui croissent le long des rivieres, ils vont se reposer sur des branches d'arbres qui avancent sur l'eau, & leur stupidité est telle que , quoiqu'ils soient très subtils & vîtes à la course , ils voient approcher le danger sans le fuir. Ces animaux sont difficiles, dit-on , à tuer à coups de fusils , l'on en a vu en recevoir trois coups sans s'abattre ; mais on peut les faire mourir promptement , en fourrant un petit bâton ou un poinçon dans leurs naseaux ; c'est là la partie sensible de ces sortes de lézards. On les peut garder vivans pendant trois semaines , sans leur donner à manger ni à boire.

C'est vers le mois de Mai que les femelles descendent des montagnes & viennent pondre leurs œufs au bord de la mer, à la maniere des tortues ;

tues ; ces œufs ſont toujours en nombre impair , depuis treize juſqu'à vingt-cinq : elles les pondent tout à la fois : ils ne ſont pas plus gros que ceux de pigeon , mais un peu plus longs : l'écaille en eſt blanche & ſouple comme du parchemin mouillé : le dedans des œufs eſt blanchâtre & ſans glaire, ni blanc : ils ne durciſſent point quoiqu'on les faſſe bouillir : ils donnent un très-bon goût à toutes ſortes de ſauces, & valent mieux, dit-on, que ceux de poules.

Un de ces lézards ſuffit pour raſſaſier quatre hommes : les femelles ſont toujours plus tendres, plus graſſes, & de meilleur goût que les mâles ; mais la chair de ces animaux nuit ſinguliérement aux vérolés, elle réveille même cette maladie quand elle a été long-temps aſſoupie.

Séba donne la deſcription de ſept eſpeces d'iguane, qui varient par la couleur : ſavoir, la premiere d'Amérique ; la deuxieme de Surinam ; la troiſieme du Ceylan ; la quatrieme eſt la femelle du précédent ; la cinquieme ſe trouve dans l'île de Formoſe aux Indes Orientales ; la ſixieme eſt la petite eſpece du précédent ; la ſeptieme eſt de la Nouvelle Eſpagne, où on l'appelle *tamacolin*. On ne peut trop admirer la beauté ſinguliere de ces lézards , la forme de leur goître , la marbrure de leurs diverſes écailles, &c.

LÉGUME, *legumen*. On donne ce nom aux graines qui ſe trouvent renfermées dans une coſſe ou toute autre eſpece d'étui ; & à beaucoup d'autres ſortes de plantes que l'on cultive dans le potager , telles que les arſperges, les melons, &c. Les vrais légumes ſont les petits pois, les feves, lentilles , haricots , lupins. Le nom de *légumes* s'étend auſſi aux racines potageres. La culture des légumes exige beaucoup de détails. Nous parlons de cet art, qui fait la gloire du Jardinier, aux mots *fleurs* , *plantes potageres* , *fruits* , *racines* , particuliérement dans les articles où nous donnons l'hiſtoire des plantes qui ſont d'uſage pour la cuiſine , telles que la *laitue* , les *concombres* , le *céleri* , la *chicorée* , les *cardons* , les *champignons* , &c.

En Botanique on a appellé auſſi du nom de *papilionacées* certaines plantes légumineuſes , à cauſe de la figure irréguliere de leur corolle, qui repréſente en quelque ſorte la figure d'un papillon qui prend ſon vol. A conſidérer tous les caracteres de la famille des *légumineuſes*, on y place des herbes annuelles & vivaces , des arbriſſeaux , & même des arbres qui ont juſqu'à ſoixante-dix pieds de hauteur. Les herbes légumineuſes ſont ordinairement rampantes, ou s'attachent par des vrilles & ſe roulent

autour des arbres, comme il arrive aux vesces, aux haricots, &c. Les arbrisseaux sont tortus, la plupart épineux. En général les racines des légumineuses sont longues & fibreuses; les tiges sont cylindriques, comme celles des jeunes branches qui sont alternes : celles qui sont sarmenteuses, comme dans le haricot, se roulent de droite à gauche dans un sens opposé au mouvement du soleil. L'écorce dans les grands arbres de cette famille est fort épaisse, & ridée comme un réseau à mailles longues : les feuilles sont alternes, & la plupart ont un mouvement journalier, qui répond à celui de la lumiere du soleil : *voyez* Sensitive. Dans quelques genres, comme l'acacia, le cytise épineux, les branches se terminent en une épine qui est d'abord couverte de petites feuilles, ou bien cette épine sort des aisselles des feuilles. Dans la sensitive & dans le bonduc, il sort de toute la surface des branches & des pédicules même des feuilles, des piquans qui ne tiennent qu'à l'écorce, & qui tombent dès que la plante vieillit un peu; au lieu que les épines ne s'effacent que par la culture. La plupart des fleurs sont hermaphrodites, composées d'un calice d'une seule piece en tube à cinq pointes, & d'une corolle à quatre pétales, ou quelquefois cinq, dont un supérieur qu'on nomme l'*étendard*, deux latéraux ordinairement rapprochés l'un de l'autre, qu'on appelle les *ailes*, & un inférieur appellé la *carêne*, plus irrégulier que les autres, refendu à l'onglet en deux pédicules, & quelquefois entiérement partagé en deux. Ces fleurs ont dix étamines, dont neuf forment par leur réunion une gaîne qui contient le germe : la dixieme est, dit M. *Deleuze*, le plus souvent libre, placée dans une fente au-dessus de cette gaîne, quelquefois aussi elle ne forme avec elle qu'un seul corps. Le fruit est une gousse tantôt longue & arrondie, tantôt courte, applatie ou lenticulaire, quelquefois droite, d'autres fois roulée en spirale, contenant des loges souvent articulées, remplies dans quelques-unes par une chair farineuse, seche, & dans d'autres par une pulpe : dans le plus grand nombre cette gousse est pendante & s'ouvre en deux battans longitudinaux. Les plantes de cette famille sont en général mucilagineuses.

LÉMING ou LEMMAR, *lemmus*, espece de petit quadrupede qu'on trouve par troupes dans la Laponie, où on l'appelle *souris de montagne* ou *lamblar :* il est assez semblable à une souris; mais il en differe par la couleur, étant roux & marqueté de noir; sa queue est courte & couverte de poils serrés. Il a une barbe comme les autres rats, & cinq doigts à chaque pied; ses oreilles sont fort courtes : il a quatre dents devant,

deux en haut & deux en bas, & à chaque côté des machoires trois dents molaires. M. *Linnæus*, qui, ainsi que M. *Brisson*, met ce petit animal dans le genre des loirs, sous le nom de *mus montanus Norwegicus, caudâ abruptâ, corpore fulvo, nigro, maculato*, dit qu'il s'en trouve toute l'année dans la Laponie, & que dans certaines saisons ces souris de montagnes descendent dans les Provinces voisines. M. *Brisson* a nommé cet animal *lapin de Norwege*.

On dit que les lémings multiplient beaucoup : ils ne paroissent pas régulièrement tous les ans en Laponie, mais tout d'un coup, dans certains temps, & en telle quantité que se répandant par-tout ils couvrent toute la terre. On a observé que cela arrive quand il fait des orages & qu'il pleut abondamment : c'est le moment où ces animaux grossissent beaucoup. Ces petites bêtes sont hardies & courageuses, & loin de fuir à l'approche des passans, elles vont au-devant de ceux qui les viennent attaquer, crient & jappent comme de petites chiennes, & sans craindre les bâtons ni les hallebardes, qu'elles mordent ou tiraillent, elles sautent & s'élancent sur leurs ennemis en les mordant de colere : elles se tiennent toujours le long des côteaux & des broussailles, dans les trous des montagnes, mais sans entrer jamais dans les maisons ni les cabanes.

Les habitans de Norwege sont persuadés que ces animaux tombent des nues : souvent ils s'en effraient, & font des prieres publiques pour les écarter. On auroit peine à croire que pour expliquer cette prétendue origine de ces animaux, *Wormius* imbu de ces erreurs populaires, ait composé exprès un volume *in*-4°. imprimé en 1653. On trouve dans cet Ouvrage la formule des prieres & des conjurations des Catholiques du pays.

Les lémings se font quelquefois la guerre entr'eux, & se partagent en deux armées rangées en bataille, le long des lacs & des prés : ils combattent avec beaucoup d'ordre & de courage ; ce que les Lapons prennent pour des présages de guerre qui doivent arriver en Suede. S'ils les voient venir du côté de l'Orient, ils concluent qu'ils auront la guerre avec les Russiens ; & s'ils remarquent qu'ils soient venus du côté de l'Occident, ils tiennent pour infaillible qu'ils seront attaqués par les Danois. Ces petites bêtes ont pour ennemis les hermines qui s'en engraissent, les renards qui les attaquent & les amassent dans leurs tanieres, où quelquefois ils en gardent des milliers dont ils se nourrissent. Les chiens du pays, qui sont en grand nombre, chaque Lapon ayant le sien, en font aussi leur principale nourriture ; cependant ils n'en mangent guere que la tête : enfin, on dit que

les rhennes mangent aussi de cette espece de souris de montagnes, & particuliérement en été. Malgré ce grand nombre de différens ennemis qui en détruisent beaucoup, elles se font aussi mourir elles-mêmes, soit en se jetant toutes épuisées dans l'eau, après s'être assemblées par troupes à la maniere des hirondelles quand elles veulent partir; ce qui fait qu'on les trouve quelquefois mortes par milliers dans un même endroit, & entassées les unes sur les autres, &c. soit en se mangeant & s'entre-détruisant lorsque la pâture vient à leur manquer, & c'est là la cause de leur destruction aussi prompte que leur pullulation.

Il y a des Naturalistes qui regardent les lémings comme une sorte singuliere de rat de Norwege; mais M. *de Buffon* prétend que c'est une espece d'animal différente de celle de nos rats domestiques. M. *Linnæus* dit que les rats de Norwege font ordinairement cinq ou six petits à la fois, mais jamais plus; aussi leurs femelles n'ont-elles que six tettes: ce même Auteur ajoute que ces animaux se nourrissent d'herbe ou mousse à rhennes.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans ces animaux, ce sont leurs grandes émigrations; car en certains temps, ordinairement en dix ou vingt ans une fois, ils s'en vont en troupes nombreuses, & marchant par bandes de plusieurs milliers, ils creusent des sentiers de la profondeur de deux doigts, sur un demi-quart ou un quart d'aune de largeur. On voit plusieurs de ces sentiers à la fois, paralleles les uns aux autres, & divisés en droites lignes, mais toujours distantes de plusieurs aunes: chemin faisant ils mangent les herbes & les racines qui sortent de terre, & font des petits en route; ils en portent un dans leur gueule, un autre sur leur dos, & abandonnent le surplus s'il y en a: en descendant les montagnes, ils dirigent leur voyage vers le golfe de Bothnie; mais ordinairement ils sont dispersés & périssent avant d'y arriver.

Il y a encore quelque chose de fort singulier dans la maniere dont ils font ce voyage. Rien ne peut les obliger à se détourner de leur route, qu'ils suivent toujours en droite ligne. Quand ils rencontrent, par exemple, un homme, ils tâchent de lui passer entre les jambes plutôt que de se déranger de leur chemin, ou ils se mettent sur les pieds de derriere & mordent la canne quand on la leur oppose. S'ils rencontrent une meule de foin, ils se font un chemin au travers à force de manger & de creuser, plutôt que d'en faire le tour. S'ils trouvent du roc ou de la pierre à leur rencontre, ils font le demi-cercle, mais si exactement, qu'ils renfilent

aussi-tôt la droite ligne. En arrivant à un lac, quelque grand qu'il puisse être, ils font leur possible pour le traverser dans la même direction, quand ce seroit par son plus grand diametre. Si par hasard ils rencontrent dans ce lac quelque bâtiment, au lieu de l'éviter, ils tâchent d'y monter, & se rejettent ensuite dans le lac, précisément du côté opposé : le courant de l'eau le plus rapide ne les effraie pas ; ils poursuivent toujours leur route, dussent-ils périr infailliblement.

Si ces rats font quelque dommage dans les champs & dans les prairies, c'est peu de chose, & leur présence en indemnise les habitans ; car quand ils commencent à défiler dans les Provinces septentrionales de la Suede, les habitans font une ample capture d'ours, de renards, de martres, de goulus & d'hermines, parce que tous ces animaux, qui suivent les lémings pour en faire leur proie, s'exposent par-là eux-mêmes à devenir celle des hommes. On feroit de la peau de ces rats des fourrures fort belles & fort douces, mais elle est trop tendre & se déchire aisément. Il n'est point vrai que ces animaux aient, comme on le dit, rien de venimeux ; car je connois, dit M. *Linnæus*, plusieurs pauvres Lapons, habitans des forêts, qui sont obligés par nécessité à manger de ces sortes de rats, & qui n'en sont nullement incommodés.

LEMMA. C'est une plante aquatique dont les Anciens avoient parlé sous le nom de *lens lenticularis quadrifolia*, mais qui n'a été bien connue que depuis 1740, temps auquel M. *Bernard de Jussieu* en fit une description très-circonstanciée, & que l'on trouve imprimée parmi les Mémoires de l'Académie des Sciences de la même année. Ce célebre Botaniste, en nous donnant premiérement la connoissance des fleurs du lemma, qui avoient été jusqu'alors inconnues, & qui font cependant son caractere, a détrompé en même temps de l'idée qu'on avoit eue de faire deux plantes particulieres d'une seule. On observe cette plante dans les lieux marécageux, dans les étangs d'eau douce, & quelquefois hors de l'eau, mais elle est alors amaigrie & comme méconnoissable. M. *de Jussieu* l'a décrite, étant à demi-baignée, parce que c'est en cet état qu'elle produit ordinairement ses fleurs & ses fruits.

Le lemma est une plante traçante : ses rameaux rampent à droite & à gauche, & sont chargés de feuilles, qui, suivant que ces rameaux se trouvent plus ou moins approchés ou écartés, forment des touffes plus ou moins serrées. Les racines naissent du côté inférieur de la branche ; elles ressemblent à des filets garnis de fibrilles, & sont brunâtres & pliantes ;

la branche qui donne naiſſance aux rameaux eſt cylindrique & partagée, d'eſpace en eſpace, en eſpece de nœuds ; chaque rameau eſt terminé comme la branche par un bouton de quatre feuilles, qui venant à ſe déployer repréſente une croix de Malte. Cette plante porte des coques d'une ſubſtance de cuir ; elles naiſſent de la queue des feuilles, & contiennent les fleurs & les fruits. C'eſt dans le Mémoire même de ce ſavant Académicien qu'il faut s'inſtruire de toutes les autres particularités du lemma : on y verra que cette plante differe des autres plantes aquatiques, en ce que leurs feuilles ſont plus découpées lorſqu'elles reſtent plongées dans les eaux, & paroiſſent plus entieres dès qu'on les en retire ; & que celles du lemma au contraire ſont plus entieres dans l'eau, & deviennent crenelées dès qu'elles en ſortent. On ne ſauroit croire en combien de lieux, & ſous combien de climats différens elle vient avec le même ſuccès. Quant aux propriétés médicinales du lemma, M. *de Juſſieu* ſoupçonne que cette plante convient pour atténuer & diviſer les fluides, & pour lever les obſtructions des viſceres. La ſaveur de cette plante eſt mucilagineuſe comme celle des fougeres.

LEMMAR. *Voyez* Léming.

LEMOULEMON. Nom qu'on donne à Cayenne à une eſpece de ſcarabée appellé *capricorne :* voyez ce mot.

LENDE ou LENTE, *lens*, eſt une vermine blanche très-menue, qui reſſemble aſſez à un ciron, & qui naît ſur les cheveux ou poils des hommes & des bêtes : ce n'eſt autre choſe que les œufs des poux qui écloſent dans leur temps, & qui deviennent de véritables poux. Ces lendes tiennent ſi fort aux cheveux, qu'il n'eſt pas aiſé de les en détacher ; il eſt plus facile de les faire mourir par la force de quelque médicament mercuriel, ou par le moyen de la poudre de *ſtaphiſaigre* ou de la *poudre de Capucin*, qui eſt la *cévadille :* voyez ces mots. L'uſage d'un peigne, dont les dents ſont fort ſerrées, les fait auſſi périr : il n'y a guere que les enfans & les gens mal-propres qui ſoient ſujets à avoir des lendes. *Voyez l'article* Pou.

LENTILLAC. Nom que les Languedociens donnent à la troiſieme eſpece de *chien de mer*, qui a ſur le dos des taches blanches de la grandeur d'une lentille, & d'autres marques en forme d'étoiles. C'eſt le *chien de mer étoilé.*

LENTILLADE. En Languedoc on donne ce nom à la raie au long bec. *Voyez au mot* Raie.

LENTILLE, *lens*, eſt une plante dont il y a deux eſpeces, la *petite lentille* & la *grande*.

La petite Lentille, *lens minor*, a la racine menue & fibrée; ſa tige eſt aſſez groſſe & haute de neuf pouces, velue, anguleuſe, couchée ſur terre, ou rampante par occaſion, branchue dès la racine. Ses feuilles ſont oblongues, reſſemblantes à celles de la veſce, mais plus petites & velues: il ſort des aiſſelles de ces feuilles des pédicules grêles qui ſoutiennent chacun deux ou trois petites fleurs légumineuſes, de couleur blanchâtre. A ces fleurs ſuccedent de petites gouſſes courtes, larges, remplies de deux ou trois graines applaties, orbiculaires, dont la couleur eſt jaunâtre, & dans quelques eſpeces rougeâtre ou noirâtre: cette plante eſt la lentille vulgaire.

La grande Lentille, *lens major*, eſt plus belle en toute maniere, & plus grande que la lentille commune: ſes fleurs ſont plus blanches.

On ſeme beaucoup de l'une & de l'autre eſpece de lentilles dans les champs en terre maigre & ſeche: cette ſorte de plante eſt annuelle.

Leurs graines ſont d'un grand uſage pour la cuiſine. Par les monumens des Anciens, il paroît que les Philoſophes ſe faiſoient autrefois un grand régal des lentilles; car Athenée dit, *Liv. IV, Chap.* 18, que c'étoit une maxime des Stoïciens, que le *Sage faiſoit tout bien*, & qu'*il aſſaiſonnoit parfaitement des lentilles*. Par quel contraſte les plus habiles Médecins de nos jours jugent-ils autrement des lentilles? Auroient-elles dégénéré, ainſi que nos eſtomacs? Quoi qu'il en ſoit, toute l'Ecole de Médecine prononce que les lentilles ne conviennent ni comme aliment, ni comme remede: elle enſeigne que la fréquence d'une telle nourriture trouble la tête, dérange les eſprits, amortit la vue, occaſionne des terreurs nocturnes, engendre la mélancolie, obſtrue les viſceres, &c.

On diſtingue dans les lentilles deux ſubſtances; l'une *membraneuſe*, qui eſt la peau, & l'autre *médullaire*, qui eſt la pulpe. La peau eſt aſtringente, & nourrit peu & mal; la pulpe eſt infiniment meilleure. Tout le monde ſait que la *purée de lentille* eſt aſſez nourriſſante: les Payſans s'accommodent de cette nourriture; mais il y a des Provinces où les Payſans mêmes n'en ſont point uſage, ils les donnent aux chevaux.

LENTILLE D'EAU ou DE MARAIS, *lenticula paluſtris*. C'eſt une plante que l'on trouve dans les lacs, dans les foſſés des villes, & dans toutes les eaux dormantes & qui croupiſſent: elle ſurnage comme une eſpece de mouſſe verte: elle en couvre toute la ſuperficie par une multitude

infinie de ses feuilles très-petites, noirâtres en dessous, vertes en dessus, luisantes, orbiculaires & de la forme des lentilles. Ces feuilles sont unies étroitement entr'elles par des filamens très-menus & blancs; & de chaque feuille part un filet ou racine, par le moyen de laquelle la plante se nourrit.

L'usage de cette plante est extérieur : elle résout, rafraîchit & calme les douleurs des érysipelles, des hémorrhoïdes & des hernies des intestins. Les canards mangent avec beaucoup d'avidité la lentille d'eau.

LENTILLE DE PIERRE ou LENTICULAIRE. *Voyez* PIERRE LENTICULAIRE.

LENTISQUE, *lentiscus*. Le lentisque est un arbre quelquefois grand, quelquefois petit, selon la nature du sol où il est planté. Il y a plusieurs especes de lentisques, qui different les uns des autres par les pays où ils croissent & par quelques caracteres de variété : (Consultez le *Traité des arbres* par M. *Duhamel*). Ces arbres, dans certains pays, sont d'un très-grand produit par la résine qu'on en retire, laquelle est connue sous le nom de MASTIC, *mastiche*, *aut mastix*, *seu resina lentiscana*.

Les lentisques portent, sur différens pieds, des fleurs mâles & des fleurs femelles. Les fleurs mâles sont à étamines, attachées ensemble en maniere de grappes, rougeâtres, & elles naissent des aisselles des feuilles. Les fleurs femelles qui viennent sur d'autres pieds, n'ont qu'un calice, point de pétale, mais un pistil composé de trois stiles, terminées par des stigmates assez gros & velus. Les fruits sont de petites baies rondes, qui noircissent en mûrissant : elles sont d'un goût acide, & elles renferment chacune un petit noyau. Les feuilles des lentisques sont odorantes & assez semblables à celles du myrte; elles sont rangées par paire sur une côte creusée en gouttiere. Cette côte n'est point terminée, comme dans la plupart des feuilles conjuguées, par une foliole unique : cette circonstance peut servir à distinguer les lentisques d'avec les térébinthes.

Les lentisques ne quittent point leurs feuilles pendant l'hiver; mais comme ils sont très-sensibles au froid, on ne peut point les élever ici en pleine terre, à moins que de les mettre en espalier dans une bonne exposition, & d'en prendre grand soin pendant l'hiver. Le lentisque croît naturellement en Languedoc, en Provence, en Italie, en Espagne, aux Indes, & sur les côtes du Cap Blanc, d'Arguin, de Portendic en Afrique. On le cultive dans l'île de Scio ou Chio, pour en recueillir le mastic, résine dont les Turcs font un très-grand usage. Effectivement il en vient

une ſi grande quantité dans cette partie de l'Archipel, que le Grand-Seigneur en retire tous les ans quatre-vingt à quatre-vingt-dix mille livres peſant de maſtic : toutes les îles de l'Archipel enſemble ſont obligées d'en fournir au Grand-Seigneur trois cents mille ſix cents vingt-cinq livres peſant. La culture de cet arbre ne conſiſte qu'à le provigner ; on a par ce moyen beaucoup de jeunes pieds vigoureux, qui fourniſſent plus de maſtic que les vieux. Les lentiſques ſont la plus grande richeſſe de cette île, & ces arbres ſont réſervés pour Sa Hauteſſe ; car ſi un habitant étoit ſurpris portant du maſtic de ſa récolte dans quelque village, il ſeroit condamné aux galeres & dépouillé de tous ſes biens.

C'eſt en Janvier que les Turcs plantent les jeunes lentiſques, qu'ils diſtribuent par intervalles & en pelotons ou boſquets dans la campagne : ils viennent auſſi très-bien de ſemences. Ces arbres fleuriſſent en Mars. On a grand ſoin de bien nétoyer d'herbes & de feuilles le bas des arbres, afin que le maſtic qui tombe à terre ſoit plus propre. On fait aux troncs & aux groſſes branches des lentiſques des inciſions à la fin du mois de Juillet & au commencement d'Août : la réſine coule ordinairement juſqu'à terre, mais il s'en congele en larmes ſur les branches : celle-ci eſt plus eſtimée que l'autre. On commence à ramaſſer la réſine vers le ſeixieme d'Août ; cette récolte dure huit jours. On fait enſuite d'autres inciſions au même arbre : la ſeconde récolte commence vers le quatorze Septembre ; & quoiqu'on ne faſſe plus enſuite de nouvelles inciſions, le maſtic continue de couler juſqu'au huit de Novembre : on le ramaſſe tous les huit jours, & après ce temps la récolte n'eſt plus permiſe. Pour que la récolte ſoit belle, il faut que le temps ſoit ſec & ſerein. Il ne paroît pas bien certain que les lentiſques qui croiſſent en Italie & en Provence donnent du maſtic, ou s'ils en donnent, c'eſt en très-petite quantité ; car celui du commerce vient du Levant. Les écorces des lentiſques qui ont reçu des inciſions annuelles ſont plus tailladées & raboteuſes que celles qui n'ont point été inciſées.

On nous apporte des pays chauds le bois de lentiſque ; il eſt gris en dehors, blanc en dedans, & d'un goût aſtringent. Comme on lui attribue la propriété de fortifier les gencives, on en fait des cure-dents, & on uſe de ſa décoction pour les gargariſmes aſtringens. En Italie on tire du fruit de cet arbre une huile, par la même méthode que l'on tire celle du laurier en Languedoc. Au Levant, l'huile qu'on en exprime eſt préférée par les Turcs à l'huile d'olive, pour brûler & pour employer dans les médi-

camens. L'huile de lentisque possede une vertu astringente, qui la rend propre lorsqu'on veut resserrer, comme dans la chute de l'anus & de la matrice.

Le mastic est une résine seche d'un goût légérement aromatique, résineux & astringent. Le plus beau doit être en larmes ou petits grains clairs, transparens, d'un jaune pâle & d'une odeur agréable : il se casse net sous la dent, s'amollit à la chaleur comme de la cire, & s'enflamme sur les charbons. Les habitans de l'île de Chio mettent presque tous du mastic dans leur bouche pour fortifier les dents & les gencives, & pour corriger l'haleine. Ils ont aussi coutume d'en mêler & d'en faire cuire avec le pain pour le rendre plus délicat au goût.

Comme il y a plusieurs especes d'arbres qui donnent du mastic, certaines especes en donnent de plus beau, mais en moins grande abondance : c'est ce mastic de meilleure qualité que les Marchands nomment *mastic mâle*, soit qu'il découle d'un arbre mâle ou d'un arbre femelle ; & ils désignent sous le nom de *mastic femelle* celui qui est de qualité inférieure. Les meilleurs lentisques se trouvent dans la partie de l'île de Chio qui est du côté du Sud. C'est sans doute de ce mastic mâle que les Dames du sérail qui ont du crédit, & les Concubines bourgeoises de Turquie mâchent presque continuellement à jeun, pour rendre leur haleine d'une odeur de baume, fortifier leurs gencives & blanchir leurs dents, & pour en prévenir le mal ou le guérir.

On emploie intérieurement le mastic pour fortifier l'estomac, arrêter les diarrhées & les vomissemens ; il entre dans plusieurs baumes & emplâtres. On l'étend sur un morceau de taffetas, & on l'applique sur la tempe pour calmer les douleurs des dents. Enfin le mastic se dissout aisément, & il peut entrer dans la composition de plusieurs beaux vernis. On jette aussi des grains de mastic dans des cassolettes pour des parfums, ou dans le pain avant de le mettre au four. Les Lapidaires mêlent du mastic commun avec de la térébenthine & du noir d'ivoire, & cet amalgame leur sert à maintenir les diamans qu'ils taillent & polissent.

Toutes les parties du lentisque, ses bourgeons, ses feuilles & ses fruits, l'écorce des branches & des racines sont astringentes. Dans les Ephémérides d'Allemagne on vante la décoction de bois de lentisque sous le titre d'*or potable végétal*, comme une panacée singuliere contre la goutte & les catarres ; en un mot, pour aider toutes les fonctions du corps en rétablissant le ton des fibres, & en adoucissant l'acrimonie des humeurs.

LENTISQUE DU PÉROU. *Voyez* MOLLE.

LÉOCROCOTTE, *lecrocotta.* C'eſt, dit-on, un animal d'Ethiopie, de la groſſeur d'un âne ſauvage : il a la croupe du cerf, l'encolure, la queue & le poitrail du lion, & la tête comme un taiſſon : ſes pieds ſont fourchus, ſa gueule eſt fendue juſqu'aux oreilles : il a au lieu de dents un os entier qui lui prend toute la mâchoire. *Pline, livre VIII, chap. XX & XXX.*

On dit que cet animal eſt fort léger, & ſurpaſſe tous les quadrupedes à la courſe. On dit encore qu'il naît de l'accouplement d'une lionne & d'une crocotte, ou d'une hyene mâle, & que les crocottes ſont des métis que font les lionnes étant mâtinées. *Geſner* penſe que le léocrocotte eſt un *tigre. Voyez ce mot.* Nous regardons l'exiſtence de cet animal comme fabuleuſe.

LÉOPARD, *leopardus.* Eſpece d'animal quadrupede de l'ancien Continent, que nous décrirons, ainſi que l'once, à la ſuite du mot PANTHERE.

LEPAS. Nom donné par les Grecs à un genre de coquillage univalve, & qu'on a rendu en latin par celui de *patella*, parce que ſa coquille reſſemble à une petite jatte ou à un petit plat. On le connoît ſur les côtes de la Normandie, ſous le nom de *berlin* ou *berdin ;* en Provence, ſous celui d'*arapede ;* ſur les côtes de Poitou & d'Aunis, ſous celui d'*œil de bouc* & de *jambe.* Le lepas rampe ſur les rochers. On a calculé ſa marche la montre à la main : un de ces animaux a avancé pendant une minute huit pouces de long ; & ſi l'animal ne ſe repoſoit pas ſi ſouvent, il pourroit avancer d'un pied. La baſe qui eſt à l'ouverture de la coquille, eſt occupée par un gros muſcle qui a preſque autant de chair que tout le reſte du corps de l'animal ; ce muſcle n'eſt point couvert par la coquille. Le lepas s'en ſert pour marcher, ou pour ſe fixer fortement ſur la ſurface d'une pierre ; les Pêcheurs ont bien de la peine à l'en détacher, en inſinuant la lame d'un couteau entre la pierre & la coquille. L'animal s'en détache à ſa volonté pour aller à la pâture ; mais il meurt s'il ceſſe d'être entouré d'eau. On le mange cru ou cuit.

La coquille de cet animal eſt d'une ſeule piece, aſſez dure ; ſa couleur ordinaire eſt griſâtre : on en voit cependant de diverſes autres couleurs : elle eſt nacrée en dedans, non contournée, convexe, & a la figure d'un cône tronqué ou d'un entonnoir très évaſé. Cette coquille eſt ou entiere & ſimple, ou percée en-deſſus, ou chambrée, ou à appendice intérieur, ou écailleuſe en-deſſus. On prétend que le lepas, dont

la coquille eſt perforée en-deſſus, déjecte par cet endroit ſes excrémens.

Parmi ces coquilles conoïdes on diſtingue encore celles dont le ſommet eſt pointu ou obtus, ou applati ou recourbé : celles enfin dont la robe eſt cannelée ou ſtriée, épaiſſe ou papyracée. Celles que les Conchyliologiſtes appellent le *lepas bouclier*, imitant l'écaille de tortue, eſt marbré en-deſſus & nacré en-deſſous ; le *concho-lepas ;* le *bonnet de dragon* ou *Chinois*, ſa tête eſt ſaillante, recourbée, & ſa baſe eſt communément revêtue de drap marin ; l'*œil de bouc ;* la *nacelle ;* le *cabochon* ou *toit Chinois*, écailleux en-deſſus & à pluſieurs étages ; l'*aſtrolepas* ou l'*étoile ;* le *lepas des Magellans*, percé en-deſſus & rayonné de vert, de violet, & quelquefois de roſe ; le *lepas chambré*, ſa tête eſt ſaillante, une cloiſon parallele à la baſe occupe près de la moitié du dedans, &c. Ces eſpeces ſuffiſent pour donner une idée des caracteres les plus variés de ce genre de coquilles.

On trouve auſſi quelques lepas fluviatiles & beaucoup de foſſiles. On appelle ceux-ci *lépadites* ou *patellites*.

LEPIDOPTERE. *Voyez à l'article* INSECTE.

LEPTURE, *leptura*. Inſecte coléoptere dont les antennes vont en diminuant de la baſe à la pointe, & dont l'œil entoure la baſe. On peut regarder les leptures comme des eſpeces de *cérambix* ou capricornes ; elles ſont comme eux de l'ordre des coléopteres qui ont quatre articles aux tarſes de toutes les jambes ; elles habitent les mêmes lieux ; leurs larves & leurs nymphes ſont les mêmes, & elles n'en different que par leur corſelet, qui n'eſt point armé de pointes comme celui des *capricornes*. *Voyez ce mot.* Une eſpece de lepture très-curieuſe ſe trouve à Cayenne ; elle eſt toute noire. Les deux pattes de derriere ont deux fois la longueur du corps ; la cuiſſe eſt renflée près du genou ; l'extrémité de la jambe eſt garnie, ainſi que le tarſe, de houppes de poils. On a trouvé cette lepture ſur des roſeaux, dans un lieu marécageux.

LERÉ. Eſpece de chauve-ſouris du Breſil, & qui eſt la même que celle de Cayenne. *Voyez* CHAUVE-SOURIS.

LERNE, *lernea*. Eſpece de zoophyte ou de ver qui ſe trouve ſur une ſorte de brême, & qui ſe nourrit de ſon ſang. *Voyez* ZOOPHYTE.

LÉROT, *mus avellanarum major.* Voyez à la ſuite du mot LOIR.

LETCHI ou LI-CHI. C'eſt un des plus beaux & des plus délicieux fruits qui croiſſent à la Chine, & particuliérement dans la province de Canton ; il égale le volume d'une groſſe noix : ſon écorce eſt chagrinée, mince, d'abord verdâtre, enſuite de couleur de ponceau éclatante. Quand

le fruit eſt mûr & récemment cueilli, cette écorce ſe termine en pointe : elle enveloppe une eſpece de pulpe mollette, & un petit noyau très-dur de la figure d'un girofle & de la couleur du jais : il n'y a que le mangouſtan & peut-être l'*ata* qui ſurpaſſent ce fruit en bonté : il eſt d'une nature ſi chaude, que ſi l'on n'en uſe point avec modération il fait naître des puſtules par-tout le corps. Les Chinois le font ſécher comme nous ſéchons en Europe les pruneaux, & en mangent toute l'année ; ils s'en ſervent particuliérement dans le thé, auquel il donne un petit goût rude ou aigrelet, qui leur paroît plus agréable que celui du ſucre. *Voyez* Ata.

LÊTRE. C'eſt le bois de fer. *Voyez ce mot.*

LEVESCHE. *Voyez* Livêche.

LÉVIATHAN. Animal dont il eſt parlé dans le *livre de* Job, *chap.* 40 & 41. Le docte *Samuel Bochard* qui a lu tout ce que l'Ecriture Sainte dit à ce ſujet, prétend dans ſon *Hierozicon*, *pag.* 2, *Liv. IV*, *c.* XII, XIII & XVI, que le léviathan eſt le crocodile, cet animal ſi difficile à prendre, ſi indomptable, ſi farouche & dont la peau eſt ſi dure. Pour le prouver il tire ſes raiſons d'un endroit du *Talmud*, *au traité du Sabath*, où il eſt dit que le cabith ou chien-marin eſt la terreur du léviathan ; il ſoutient que ce cabith eſt l'ichneumon, & que l'animal dont il eſt la terreur, eſt le crocodile ; parce qu'on a cru que l'ichneumon ſe jette dans la gueule du crocodile, s'inſinue dans ſon corps, lui ronge les entrailles & lui perce le ventre : d'où il s'enſuit que le crocodile eſt le léviathan des Hébreux. *Voyez* Crocodile & Ichneumon.

Mais M. *Jault*, Profeſſeur en Syriaque, prétend que le léviathan eſt le dragon-marin ; & il s'appuie ſur un paſſage d'Isaie, *chap.* 27, où il eſt dit : *Le Seigneur viſitera avec ſon épée dure, grande & forte, le* léviathan, *ce ſerpent prodigieux*, *ce ſerpent tortueux*, *& il tuera le dragon qui eſt dans la mer.* Voyez Dragon-marin.

Les nouveaux Hébreux donnent encore le nom de *léviathan* aux animaux cétacées, tels que la baleine.

LEVRAUT, eſt le jeune lievre ; ſa chair eſt fort ſaine. On donne le nom de *lévretaux* aux petits levrauts qui ſont encore nourris par la mere. *Voyez l'article* Lievre.

LEVRETTE, eſt la femelle du lévrier ; les petits s'appellent *levrons.* Voyez ci-deſſous Levrier.

LÉVRIER. C'eſt une des eſpeces de chien nommé ainſi, de l'uſage où l'on eſt de s'en ſervir particuliérement à la chaſſe du lievre. Le lévrier

eſt haut monté ſur ſes jambes ; il a la tête longue & menue, le corps fort délié. On diſtingue quatre ſortes de lévriers : 1°. celui dont les Ecoſſois, les Irlandois, les Scythes, les Tartares & autres Peuples du Nord ſont fort curieux, s'emploie à courir le loup, le ſanglier & autres grandes bêtes, comme le taureau ſauvage & le buffle : on l'appelle *lévrier d'attache*. Dans la Scythie il y en a d'aſſez leſtes pour attraper les tigres & les lions : les gens du pays ſe ſervent des plus forts pour garder le bétail, qui n'eſt jamais enfermé.

2°. Le *lévrier de plaine ;* c'eſt le plus agile de tous les animaux : les meilleurs ſont en Champagne, en Picardie & en Thrace, à cauſe des grandes plaines de ces trois Provinces, ce qui oblige à les choiſir de grande race, de grande haleine, & d'une extrême vîteſſe. Les Portugais choiſiſſent parmi ceux-ci les mieux rablés, gigotés & courts, pour bien courir le lievre ſur les côteaux & les montagnes.

3°. Le *lévrier franc* & le *lévrier métis :* ils ſe trouvent en Eſpagne & en Portugal : on les croit mêlés de quelque race de chiens coureurs, ou de ceux qui rident naturellement. Ces ſortes de chiens, qui ne deviennent jamais gras ni gros, conviennent en ce pays là, qui eſt inculte & rempli de brouſſailles ; ce qui fait qu'ils ne vont qu'en bondiſſant après le gibier, qui y eſt fort commun : ils ont l'art de l'inveſtir, de maniere qu'ils ne manquent pas de le prendre & de le rapporter : on les appelle ordinairement *charnaigres*. Les métis de cette race ont la queue velue & les oreilles pendantes.

4°. Le petit *lévrier d'Angleterre :* on choiſit les plus hauts pour courir le lapin dans une garenne ou dans quelque lieu clos : on les y tient en leſſe proche des épinieres faites exprès, & qui ſont éloignées des trous où les lapins ſe retirent. Si on veut faire courir le petit lévrier, on bat les épinieres, d'où il ſort un lapin, qui voulant regagner ſon trou ſe trouve barré, & ſouvent pris par le lévrier.

Les lévriers qui ont le palais imprimé de grandes ondes noires, ſont les plus vigoureux ; on choiſit ceux qui ſont tiſonnés, à gueule noire, & qui ont le corps marqueté de très-grandes taches, le pied ſec, une encolure longue, la tête petite & longue, le poil longuet, & plus de chair à la partie poſtérieure qu'à l'antérieure. *Voyez l'article* Chien.

LÉZARD, *lacertus*. Sous ce nom générique l'on comprend toutes les eſpeces d'animaux vulgairement réputés amphibies, qui ont une reſſemblance commune avec le crocodile, tels que l'alligator, le cordyle, le

caméléon, la ſalamandre, le lézard ou dragon volant, le ſeps, le ſcinc, &c. On diſtingue les lézards ſelon la figure de leur tête, de leur queue & par la ſtructure de leurs pieds, ainſi qu'on le peut voir dans la comparaiſon des lézards vulgaires avec les ſalamandres. Les uns ont le dos uni, d'autres l'ont dentelé comme un peigne. Il y en a de terreſtres, & d'autres qui ſont aquatiques, c'eſt-à-dire, qui ne vivent pas indifféremment ſur la terre ou dans l'eau. Tous ont les pieds digités, & leurs femelles conſervent dans leur ventre les œufs qu'elles ont conçus. Les lézards ont les oreilles petites & à découvert, différemment en cela des ſerpens. Les yeux des lézards ſe ferment par des paupieres, tandis que ceux des ſerpens reſtent ouverts. Nous ne ferons que donner ici la liſte des lézards les plus connus, nous étant réſervé d'en parler à l'article particulier de chacun d'eux.

Le très-grand lézard d'Amérique, nommé des Latins *caudiverbera*, parce qu'il remue continuellement la queue, eſt couvert d'écailles minces, &c. c'eſt une eſpece de *lézard fouetteur*. Voyez Cordyle. Il y a un autre grand lézard d'Amérique que les François appellent *ſauvegarde*. Voyez ce mot.

Dans cette même diviſion de lézards à écailles minces, des Auteurs placent le *tilcuetz-pallin* de la Nouvelle Eſpagne, le *tecuixim*, le *lézard argus*, le *lézard tigré* d'Amérique, & celui de Ceylan, dont la queue eſt fourchue, *voyez* Ascalabos; le *lézard étoilé* de la Mauritanie, le *lézard vert & bleu* de l'île de Saint-Euſtache, l'*ameira* de Surinam, le *tamapara* des Amazones, le *lézard roux* de Rio de Janeiro, le *taraguira* & le *tecunhana* de Bayak au Breſil, le *lézard bleu* de Guinée, le *lézard noirâtre* d'Amboine, le *tamacolin* de la nouvelle Eſpagne. Les autres lézards les plus connus ſont les *quelzpales* ou *quet-pateo* du Breſil, dont la queue eſt par anneaux & épineuſe; le *cutezpallin* du Mexique; le *taraguicoaicuraba* du Breſil, dont la queue eſt couverte de fines écailles carrées; le *talatec* de Virginie; le *tupinambis* d'Amérique, *voyez* Sauvegarde & Tejuguacu; le *léguana* d'Amérique; le *ſola-ager* de Ceylan; le *galeotes* d'Arabie; le *dragon ophiomachus* du Breſil, qui a une huppe crêtée; le *tecoixin* du Mexique; le *ſenembi* des Indes; l'*heliaca* ou *ſoleil* d'Amérique.

Les lézards qui reſſemblent aux ſalamandres par la figure de leur tête & par leur langue épaiſſe & charnue, ont le tronc du corps, ainſi que la queue & les pieds comme les lézards vulgaires : ils ſont ovipares, c'eſt-à-dire, qu'ils dépoſent de vrais œufs; tels ſont l'*ameira* de la Nouvelle

Eſpagne, la *ſalamandre caméléon* d'Amboine, le *tapayakin* du Cap de Bonne-Eſpérance.

Deſcription des Lézards vulgaires.

Le Lézard gris, ordinaire ou commun, *lacertus tereſtris*, a communément cinq à ſix pouces de long, & un demi-pouce de large ; ſa tête eſt triangulaire, applatie, couverte d'amples écailles ; il a le muſeau mouſſe & ovale ; les yeux vifs, recouverts de leurs paupieres ; les oreilles ſituées au derriere de la tête, rondes & bien ouvertes ; la gueule grande, formée de deux mâchoires armées de dents fines, un peu arquées : quatre pattes qui repréſentent des mains à cinq doigts, munis de petits ongles crochus : tout le deſſus du corps eſt d'un gris cendré, agréablement varié ſur les côtés, revêtu d'une peau ornée de belles écailles : le deſſous de la gorge eſt fait en maniere de coqueluchon, d'une couleur dorée, luiſante ; le ventre eſt d'un vert bleuâtre & garni d'écailles carrées, plus grandes que celles qui couvrent le deſſus du corps : l'anus eſt aſſez grand, & ſitué un peu au-deſſous des pieds de derriere : la queue eſt ronde, de la longueur du corps, & ſe termine en pointe : la langue eſt rougeâtre, aſſez longue & plate, fendue en deux par le bout.

Redi dit que tout lézard mâle a le membre génital double comme les ſerpens, quelquefois même fourchu. Il y en a qui ont double & triple queue : quelques Indiens regardent la rencontre de tels lézards comme un ſigne certain d'une fortune prochaine.

La cauſe de la bifurcation de la queue du lézard paroît avoir une ſorte d'analogie avec la vertu réproductrice du polype : cependant cette bifurcation peut être due à des pierres, qui en tombant ſur la queue de ces animaux, la coupent en deux ou en trois : la queue vertébrée eſt la véritable & ancienne queue ; celle qui n'a point de vertebres oſſeuſes ni cartilagineuſes, mais une eſpece de tendon, eſt la nouvelle queue, qui eſt beaucoup plus mollaſſe & moins fragile.

On a éprouvé que cet animal ne mange que peu ou point durant l'hiver, & qu'il peut vivre huit mois ſans prendre de nourriture ; ce qui lui eſt commun avec la vipere, qui vit ainſi juſqu'à dix mois, & avec la tortue qu'on a vu vivre juſqu'à dix huit mois. Le caméléon & le limaçon vivent auſſi très-long temps, ſans prendre de nourriture.

Le lézard eſt un animal commun & utile dans les pays chauds, où il

détruit

détruit un très-grand nombre de mouches & d'autres insectes incommodes qui se multiplieroient excessivement. Cet animal dépose ses œufs dans les vieilles masures, où il se retire lui-même pendant l'hiver, & la chaleur de l'air suffit seule pour les faire éclore.

M. *Needham*, dans ses *nouvelles Observations microscopiques*, a fait un chapitre exprès sur la langue du lézard, dont nous croyons utile de rapporter l'extrait. La langue de cet animal est fourchue, il la lance avec vîtesse : vue au microscope, elle paroît dentelée comme une scie; cela lui sert pour mieux tenir sa proie, qui étant ailée lui échapperoit facilement. On en a donné une figure qui a été tirée d'après une langue qu'on avoit pressée & séchée entre deux glaces, pour la rendre plus transparente, & pour obliger les dents à se montrer; car on ne les voit point quand l'animal est mort, elles restent appliquées contre les bords de sa langue, & il y a apparence qu'il peut les faire sortir & rentrer à volonté.

Les lézards gris changent de peau deux fois l'année; savoir au printems & en automne, à la maniere des serpens : ils aiment beaucoup à se chauffer aux rayons du soleil; c'est peut-être la raison pourquoi ils sont plus communs dans les pays chauds que dans les pays froids. L'hiver ils sont comme engourdis : au commencement du printems ils se réveillent, c'est déjà la saison de leurs amours, ils s'accouplent au commencement d'Avril : dans l'accouplement ils s'entortillent l'un à l'autre de maniere à ne représenter qu'un seul corps à deux têtes, comme font en pareille occasion les serpens; ensuite ils vont pondre leurs œufs dans la terre au pied des murs exposés au midi, & où la chaleur de la nature suffit, comme nous l'avons déjà dit, pour les faire éclore au bout d'un certain temps. Ils se nourrissent de mouches, de fourmis, de grillons, de sauterelles, & sur-tout de vers de terre. Plus il fait chaud, plus ils sont alertes : ils courent très-rapidement, & semblent aimer la présence de l'homme : de-là vient que les Anciens avoient nommé les lézards l'*ami de l'homme* & l'*ennemi du serpent*. Ces lézards sucent avidement la salive des enfans, & deviennent quelquefois familiers : on peut les manier impunément & sans aucun risque.

Le LÉZARD VERT, *lacertus viridis*, est semblable au *lézard gris*, mais deux ou trois fois plus grand & même davantage : tout le dessus de son corps est d'un vert luisant, agréable à la vue : il habite ordinairement dans les broussailles, les buissons & les bruyeres : souvent il fait peur

aux passans par le bruit qu'il excite en courant rapidement à travers les feuilles seches, puis il s'arrête tout-à-coup, & paroît regarder l'homme avec complaisance : les plus gros se trouvent dans les pays chauds. Le lézard vert est extrêmement colere, & quand il peut saisir un chien par le nez, il se laisse entraîner jusqu'à ce que le chien l'ait tué ; mais on n'a pas de preuve certaine que sa morsure ait jamais causé d'accident fâcheux. Les chasseurs disent que dans la saison des nids des oiseaux, il gobe leurs œufs aussi fréquemment pour le moins que le coucou, & c'est pour cette raison principalement qu'il grimpe aux arbres. Si on lui coupe la queue, elle lui repousse. M. *Perrault* ayant arraché à un petit crocodille des dents qui branloient, a trouvé dans les alvéoles d'autres dents très-petites, mais très-bien formées, qui devoient succéder & croître à la place des premieres : c'est ce qui a fait croire à cet Observateur, qu'il en est de même de la queue du lézard, & que la nature lui en a donné en réserve des germes qui se développent lorsque la premiere queue lui a été enlevée.

Le célebre M. *Duverney* a fait voir que la peau qui couvre la partie interne de la cuisse du lézard vert est percée de dix à douze trous qui répondent à autant de glandes.

Le lézard se bat quelquefois contre les serpens dont il devient communément la proie. Les Africains mangent volontiers ces lézards verts. Les Kamtschadales regardent cet animal comme un espion des puissances infernales : aussi quand ils en trouvent, ils ont soin de les couper par petits morceaux. Si le lézard échappe, ils en sont au désespoir, & craignent à toute heure de mourir : cela arrive quelquefois par un excès de leur découragement ; ce qui augmente la superstition des autres.

En Médecine on regarde les lézards comme fortifians & résolutifs : on en prépare une huile par infusion ou par coction, qui est bonne pour les taches de la peau, & pour faire croître les cheveux. M. *Bourgeois* dit qu'on fait aussi usage de la poudre de lézards pour faire tomber les dents cariées & gâtées : on met un peu de cette poudre dans le creux de la dent, mais il faut prendre garde qu'elle ne touche pas aux dents saines.

LÉZARD D'AMBOINE. Animal très-peu connu en France, & dont le Docteur *Schlosser* nous a donné la description. *Valentin* qui a voyagé dans l'île d'Amboine, appelle ce lézard, *lézard crêté*, *lézard aquatique*, & les Insulaires lui donnent le nom de *soaa-ger*. Ce lézard habite les

environs des fleuves, des eaux douces ; & quoiqu'il monte quelquefois ſur les lieux eſcarpés, rarement grimpe-t-il ſur les lieux élevés. Il dépoſe auſſi ſes œufs aux environs des rivieres ; il choiſit ſur-tout les îles & les bancs de ſable qui ſe rencontrent ordinairement aux embouchures des fleuves rapides. Il grimpe communément ſur les arbres ou arbriſſeaux qui ſe trouvent ſur les rives de ces fleuves ; mais dès qu'il apperçoit des hommes ou des chiens, il ſaute bien vîte dans l'eau & s'y cache ſous les rochers : il eſt facile pour lors de l'y prendre, pourvu qu'on approche la main hardiment, car ce lézard eſt auſſi timide que ſtupide ; il ne mord pas même celui qui l'empoigne. Ce lézard eſt différent du *léguana*. Voyez ce mot.

Le lézard d'Amboine, décrit par M. *Schloſſer*, a trente-trois pouces de longueur, depuis ſa bouche juſqu'à l'extrémité de la queue. La tête & le collier ſont de couleur verdâtre avec des ſtries blanches : ſon dos & ſa queue ſont fauves ; ſa crête, qui regne ſur toute la queue, eſt d'une couleur perle-fauve ; ſon ventre eſt gris, & ſa peau eſt ornée par intervalle de grandes & petites taches blanches : on remarque auſſi ces mêmes taches dans les pieds.

La partie ſupérieure de la tête eſt chargée de tubercules, & couverte de petites écailles rondes. La mâchoire ſupérieure ſe termine en pointe quadrangulaire, & l'inférieure eſt très-obtuſe. Les narines ſont éminentes, les yeux aſſez grands ; les oreilles extérieures ſont formées par la membrane nue du tympan fortement étendue & d'une forme oblongue. Sa langue eſt fort épaiſſe & charnue, les dents des deux mâchoires ſont plates, pointues ; & en ſe rencontrant, elles ſe placent les unes entre les autres : il n'y a que les dents placées à l'extrémité de la mâchoire, tant ſupérieure qu'inférieure, qui ſoient courtes, rondes & penchées en devant. Chaque ongle des cinq doigts a trois lignes de longueur ou environ. La crête ou aigrette, autrement l'aile de la queue, commence dans la région de l'anus. Cette aile ou crête offre dix-ſept rayons très-viſibles, d'une ſubſtance cartilagineuſe ou oſſeuſe, cependant flexibles. Tout le bord ſupérieur de cette crête eſt garni de cent vingt petites dents aiguës, penchées ſouvent en arriere, & ſemblables à de petites dents de ſcie. La ſuture dorſale a auſſi de ſemblables petites dents, mais plus grandes les unes que les autres, & au nombre de quatre-vingt-dix. La queue eſt ronde, courbée en maniere de tuile creuſe, & plus longue que le corps & la tête de l'animal. La crête du mâle eſt plus grande & plus

élevée que celle de la femelle ; les couleurs de la peau du mâle sont aussi plus belles.

La chair du lézard d'Amboine est blanche, douce, d'une odeur pénétrante, à peu près semblable à la chair de la chevre, & par conséquent meilleure à manger que celle du lézard appellé *iguane.* Les œufs du lézard d'Amboine, étant encore dans l'ovaire, sont jaunes ; étant sortis ils deviennent blancs & oblongs. L'animal se nourrit de semences & baies d'arbrisseaux aquatiques & de petits vers. Le Docteur *Schlosser* caractérise bien ce lézard par cette phrase latine : *Lacerta cauda, tereti longa, pinna caudali radiata, sutura dorsali dentata.*

LÉZARD D'EAU. Il n'est pas rare de rencontrer dans les bassins & les fossés les lézards verts & gris dont nous venons de parler. M. *Long* a observé que les lézards de terre sont moins dangereux que ceux qui naissent dans l'eau, de même que les crapauds qui ne sont pas venimeux dans le froid, le deviennent dans la chaleur ; de-là vient qu'ils sont si nuisibles en Italie.

On donne aussi le nom de *lézard d'eau* à un poisson que l'on trouve dans les mers des Indes, & qui est assez semblable aux poissons alongés, tels que les merlans & les harengs. Sa tête ressemble à celle d'une sauterelle, les yeux sont placés au-dessus ; ce qui lui donne une extrême facilité d'appercevoir ce qu'il veut prendre ou éviter. Il a précisément au dessous des ouies une partie charnue qu'il pose sur le sable, & sur laquelle il se balance & se tourne comme sur un pivot, prenant toute l'attitude d'un lézard qui guette sa proie ; ce qui lui a fait donner le nom de *lézard d'eau.* Dès qu'il apperçoit ce qu'il guette, ou qu'on s'approche de lui, il s'élance & saute par bonds avec une très-grande vivacité. Il a sur le dos une espece de nageoire garnie d'épines, qu'il plie ou redresse à volonté, comme la perche, & qui lui sert de défense.

L'aliment le plus ordinaire du lézard d'eau poisson, est une espece de crabe. Celui-ci est armé d'un seul côté d'une pince, presqu'aussi grosse que son corps : dès qu'il voit son ennemi, il lui présente cette pince, dont la vue seule apparemment le tient en respect ou dans l'inaction ; car le crabe continue de manger comme s'il n'avoit rien à craindre : mais comme il faut, pour entrer dans son trou, qu'il replie cette pince le long de son corps, c'est ce moment que le poisson rusé saisit pour se jeter dessus, l'enlever & le manger. *Voyez l'Histoire de l'Académie, année* 1751.

LÉZARD ÉCAILLEUX ou DIABLE DE JAVA, *lacertus squammosus Indicus.* Nom sous lequel les François établis aux Indes Orientales désignent une espece d'animal, qui n'est point réellement du genre ni même de la classe des lézards. Il y en a même deux especes, qui toutes les deux sont des quadrupedes vivipares, & non des ovipares, comme le sont les lézards. Ces animaux sont nommés par les Indiens de l'Asie méridionale, l'un *pangolin*, & l'autre *phatagin.* Voyez *leur description, leur histoire, leurs mœurs sous ces mots* PANGOLIN & PHATAGIN.

LÉZARD DE MER. *Voyez* DRACONCULE.

LÉZARD FOUETTEUR. *Voyez* CORDYLE.

LÉZARD GOÉTREUX. *Voyez* GOITREUX.

LÉZARD GRIS. *Voyez à la suite de l'article* LÉZARD.

LÉZARD-SERPENT. *Voyez* SERPENT-LÉZARD.

LÉZARD-VER. *Voyez* VER-LÉZARD.

LÉZARD VERT. *Voyez à la suite de l'article* LÉZARD.

LÉZARD VOLANT. On le nomme aussi *dragon ailé.* On en trouve en Amérique dans une des îles du Canada & en Afrique. Il a sous le cou une très-petite poche; sont ailes sont des membranes marbrées de taches brunes, noires & blanches, quelquefois grises, & ne s'étendent qu'à la volonté de l'animal. Ces animaux s'élancent & volent d'arbre en arbre pour attraper des mouches, des papillons, & autres insectes dont ils font leur nourriture; & l'on prétend qu'ils font leurs nids & pondent comme les oiseaux dans des creux d'arbres : leurs œufs sont bleus, mouchetés de rouge & de la grosseur d'un pois. On voit cette espece de petit lézard dans le cabinet de Chantilly.

LHAMA ou LNAMA. Les Indiens du Chili donnent ce nom aux prétendus *petits chameaux péruviens.* Voyez à l'article PACO.

LIAIS. On donne ce nom à une pierre calcaire blanche, compacte, qui sonne sous le marteau quand on la travaille, & qui est assez dure pour recevoir un poli mat & une belle sculpture. On en distingue de plusieurs sortes : il y a le liais rose qui est le plus beau & d'un grain fin; le franc-liais & le liais feraut qui se calcinent difficilement au feu, & qui servent par cette raison à faire des chambranles & des jambages de cheminées, des appuis, des balustres : toutes ces pierres se trouvent aux environs de Paris, & portent depuis six pouces jusqu'à huit & dix de hauteur, ou plutôt d'épaisseur de banc; mais on peut les scier en lames assez minces. On en fait aussi des pavés d'anti chambre.

LIANE. C'est un genre de plantes très-singulieres, qui croissent très-promptement en Amérique & principalement aux Antilles, (il s'en trouve aussi en Afrique) où l'on s'en sert au lieu de cordes : ces plantes y sont fort communes ; on y distingue sur-tout, 1°. la *liane à ail*, ainsi appellée, parce qu'étant fraîchement coupée, elle répand une odeur forte & désagréable, comme celle de l'ail ; 2°. la *liane blanche* ; 3°. la *liane crape* ; 4°. la *liane franche* ; 5°. la *liane à panier* ; 6°. la *liane punaise* ; 7°. la *liane carrée* ; 8°. la *liane rouge* ou *liane à eau* ; 9°. la *liane seguine* ; 10°. la *liane tocoyenne* ; 11°. la *liane à glacer* ou *liane à serpent*. *Chevalier*, pag. 198 à 200, fait mention des *lianes à caconne*, *à chique*, *à bouton*, *à bœufs*, *à tonnelle*.

Les lianes montent en serpentant, comme le lierre, autour des arbres qu'elles rencontrent, & après être parvenues jusqu'aux branches les plus hautes, elles jettent des filets qui retombent perpendiculairement, s'enfoncent dans la terre, y reprennent racine & s'élevent de nouveau, montant & descendant alternativement. D'autres filamens portés obliquement par le vent ou par quelque hasard, s'attachent souvent aux arbres voisins, & forment ou une forêt impénétrable, ou une confusion de cordages pendans en tous sens, qui offrent aux yeux le même aspect que les manœuvres d'un vaisseau. Il n'y a presqu'aucune de ces lianes à laquelle on n'attribue quelque propriété particuliere, dont quelques-unes sont bien confirmées ; telles sont celles de l'*ipecacuanha*.

Il y a des lianes aussi grosses que le bras, quelque-unes étouffent l'arbre qu'elles embrassent à force de le serrer. Il arrive quelquefois que l'arbre seche sur pied, se pourrit & se détruit entiérement, & qu'il ne reste que les spires de la liane, qui forment une espece de colonne torse isolée & à jour, que l'art auroit bien de la peine à imiter. Les sauvages qui habitent le long de la riviere des Amazones, trempent leurs fleches pour les empoisonner dans des sucs extraits de diverses plantes, & particuliérement de certaines lianes venimeuses. Ces fleches empoisonnées par le suc de ces lianes ont la singuliere propriété de conserver leur effet au bout d'un an. L'activité de ce poison est telle que des animaux qui avoient résisté aux poisons les plus redoutables, tels que l'arsenic, le sublimé corrosif pris intérieurement, ont succombé presque en un clin d'œil, sous une ou deux piqûres légeres de ces fleches empoisonnées. Les Caraïbes se servent du suc de toulola contre les blessures de ces armes mortelles. *Voyez* Toulola, & *consultez le Voyage de M.* de la Condamine.

Dans la Guiane on se sert de la *liane blanche* pour les mêmes usages que les lianes franches & punaises, excepté que les Tonneliers ne s'en servent pas pour attacher leurs cercles : on en fait d'assez bons paniers, ainsi qu'avec la *liane à panier*, dont le nom désigne l'emploi qu'on en fait particuliérement : celle-ci ressemble à la liane blanche par la couleur ; mais elle en differe par les nœuds. La *liane crape* n'est pas plus grosse qu'une ficelle : on l'appelle aussi *liane à cordes*. Elle sert au besoin, ainsi que la *liane seguine*, à amarrer des barrieres, à coudre les panneaux faits de feuilles de baroulou ou balisier, & à faire des instrumens de pêche. La *liane franche* est la meilleure du pays, elle dure plus que le clou qui l'attache, mais elle n'est pas commune dans les lieux habités : on la vend vingt sous le paquet de deux cents brins marchands, c'est à-dire, sans nœuds & de deux brasses de longueur. On la trempe pour l'employer ; elle se fend aisément : on en garnit les bouteilles qu'on appelle dans le pays *dames-jeannes ;* les Tonneliers s'en servent pour attacher leurs cercles. La *liane punaise* est fort rampante, son brin est de quarante pieds sans nœuds ; elle sert aux mêmes usages que la précédente. La *liane carrée* a les mêmes usages que la liane rouge, & se prépare de même, mais elle n'a pas la même propriété de fournir de l'eau à ceux qui auroient soif. La *liane rouge* ou *liane à eau*, étant tordue, sert à faire des barrieres, des amarrages, des palissades ; elle est fort commune & croît fort vîte ; mais elle ne dure guere qu'un an, étant employée & exposée à l'air : il y en a d'aussi grosses que le poignet. Etant coupée, elle rend une eau claire & pure, dont les Voyageurs & les Chasseurs altérés font un grand usage ; mais il faut observer, après l'avoir coupée par le bas, d'en couper promptement la longueur de trois à quatre pieds dans le haut pour obliger l'eau à descendre, sans quoi l'eau, au lieu de s'écouler, remonte dans l'instant vers le haut de la tige. La liane séguine est très-bonne en tisane ; elle a d'ailleurs les mêmes usages que la liane crape. Enfin la *liane tocoyenne* sert à faire des paniers propres au ménage ; son écorce qui est double, la rend plus difficile à gratter & à préparer : elle naît abondamment dans le pays habité par la Nation appellée *Tocoyenne*. A l'égard de la *liane à glacer*, voyez CAA-PEBA. La *liane à batate* est la tige de la batate même : *voyez* BATATE. La *liane timbo* est naturelle au Bresil. *Voyez* TIMBO.

LIBER. *Voyez aux articles* ARBRE & ÉCORCE.

LICHE. *Voyez à l'article* GLAUCUS. C'eſt la *pélamide* des Languedociens.

LICHEN. Nom donné à une famille de plantes, que l'on dit être du genre des *champignons :* voyez ce mot. Les *mouſſes terreſtres* ſont auſſi des eſpeces de *lichens*, ainſi que la *pulmonaire de chêne* & l'*hépatique commune :* voyez ces mots. Le peuple ſe ſert quelquefois de toutes ſortes de mouſſes ou de lichens pour teindre, ſans conſidérer s'ils ſont tous propres à cette opération & à donner une même couleur. Les lichens les plus connus des Teinturiers ſont l'*orſeille* & la *perelle :* voyez ces mots. Le *lichen de genévrier* eſt fort uſité en Suede pour donner aux habits une couleur jaune. M. *Weſtbeck* fait encore mention dans les *Mémoires de l'Académie de Suede*, de la couleur violette & d'un beau rouge conſtant que l'on peut obtenir du *lichen foliaceus umbilicatus ſubtus lacunoſus*, LINN. Ce lichen paroît au coup d'œil comme s'il avoit été brûlé; il eſt auſſi mince que du papier, ſe réduit en poudre pour peu qu'on le touche quand il eſt ſec. Il n'eſt attaché à la pierre que par une ſeule petite racine qui ſe trouve au milieu du lichen; il eſt rempli de tubercules qui ſont creux par deſſous. On recueille ce lichen comme les autres, par un temps humide, afin qu'il ſe détache plus facilement de la pierre. A ce défaut on arroſe la pierre avec de l'eau : enſuite on le lave, on le fait ſécher, & on en tire la couleur par le moyen de l'urine, comme on fait pour l'*orſeille*.

LICHEN DE GRECE. Il ſert à teindre en rouge : c'eſt le *lichen græcus polipoïdes, tinctorius de Tournefort. Voyez à l'article* ORSEILLE.

LICHENÉE DU CHÊNE. Nom que l'on donne à une très-belle chenille qui ſe trouve ſur une eſpece de lichen gris-blanc dont elle a les couleurs, & le long duquel elle rampe ſur le tronc du chêne auquel elle s'attache vers la fin de Mai. Cette chenille courbe & plie avec art trois feuilles de chêne ; elle en fait une boule qu'elle enduit intérieurement d'une matiere viſqueuſe, d'une eſpece de ſoie, & cette bourre devient le ſur-tour de ſa coque. Cette chenille devenue chryſalide produit au commencement de Juillet un beau papillon, dont les ailes brodées en point de Hongrie ſont parmi les jeux de la Nature un vrai chef-d'œuvre qui arrête les yeux du ſpectateur.

LICHI. *Voyez* LETCHI.

LICOCHE. *Voyez à l'article* LIMACE.

LICORNE. Nom donné à un buccin des parages Magellaniques, qui

eſt

est armé en dedans, vers l'extrémité inférieure de la levre, d'une dent saillante. La robe de ce buccin nouvellement connu, est de couleur marron, & est ornée de stries transversales un peu tuilées.

LICORNE DE MER, est une espece be baleine des mers du Groënland, dont nous avons parlé sous le nom de *narwhal*, à l'article de la BALEINE. On appelle du nom seul de *licorne* l'espece de dent ou défense de ce cétacée : on la voit aussi communément dans les Cabinets des Naturalistes, qu'on la fait passer pour rare & précieuse dans le Trésor de S. Denis en France. Le vulgaire l'appelle *corne* ou *dent marine*, en latin *ceratodon :* c'est une défense qui n'est pas située obliquement, ni perpendiculairement, mais sur le même plan du corps de l'animal, ainsi que le dit M. *Brisson* dans son *Regne animal*, *pag.* 367. Cet Auteur qui appelle aussi cette partie de la licorne *dent*, dit que le narwhal a à la mâchoire supérieure deux dents (il faut cependant observer qu'il n'en a communément qu'une), longues de six à sept pieds, droites, tortillées en spirale, qui percent la levre supérieure & se dirigent en avant. Nous avons vu des cannes faites de cette sorte d'ivoire, & qui étoient de la plus grande beauté. *Voyez* YVOIRE DU NARWHAL.

Des Lithologistes appellent *licorne-fossile*, *monoceros*, des portions osseuses fossiles de grands animaux, & qu'on trouve ou endurcies, ou altérées, à différentes profondeurs de la terre. Les Allemands en emploient beaucoup en Médecine, sous le nom d'*unicorne fossile* ou d'*ivoire fossile*, *unicornu fossile*. Voyez YVOIRE FOSSILE.

LIEGE, *suber*. C'est un arbre de moyenne hauteur, qui croît en Italie, en Provence, en Gascogne, vers les Pyrénées, en Roussillon, en Espagne & dans les autres lieux méridionaux. Cet arbre, qui ressemble beaucoup au chêne vert, a une racine grosse, longue & dure : elle pousse un gros tronc qui jette beaucoup de rameaux, & son écorce est épaisse, fort légere, très-spongieuse, de couleur grisâtre, tirant sur le jaune : elle se fend d'elle-même & se sépare de l'arbre, si l'on n'a pas soin de l'en détacher, parce qu'elle est poussée & chassée par l'accroissement circulaire de l'arbre, c'est-àdire, par une autre écorce qui se forme dessous, & qui est si rouge qu'on la voit de fort loin. Ses feuilles ressemblent aussi à celles du chêne vert, mais elles sont plus grandes, plus molles & plus vertes en dessus; ses chatons & ses glands sont pareillement semblables à ceux du chêne vert; mais son gland est plus long, plus obtus, & d'un goût plus désagréable que celui de l'yeuse. L'arbre du liege ne se plaît guere

que dans les terres ſablonneuſes, les lieux incultes & les pays de landes.

Quand les habitans des lieux où croît le liege veulent faire la premiere récolte de ſon écorce, ils attendent pour cela un temps chaud & ſerein (& que l'arbre ait douze à quinze ans); car s'il arrivoit une pluie immédiatement après la récolte, c'eſt-à-dire, quand il n'y a plus que la jeune écorce, elle ſe gâteroit bientôt, & l'arbre ſeroit en danger de périr. Le temps étant favorable, ils inciſent le tronc de l'arbre tout de ſon long pour tirer l'écorce plus commodément: on n'écorce de nouveau l'arbre que ſix à huit ans après la premiere opération, & ainſi de ſuite pendant plus de cent cinquante ans, ſans qu'il paroiſſe que ce retranchement leur faſſe tort. L'écorce des vieux arbres eſt la meilleure, & ce n'eſt guere qu'à la troiſieme levée qu'elle commence d'être d'aſſez bonne qualité. On a ſoin de tremper auſſi-tôt dans l'eau l'écorce tirée de l'arbre pour l'amollir; on la met enſuite ſur des charbons embraſés, puis on la charge de pierres afin de la redreſſer & de la rendre plate; après cela on la nettoïe, mais elle reſte toujours noirâtre en ſa ſuperficie. Tel eſt le liege qu'on tranſporte en ballots dans toutes les parties du monde, dont on ſe ſert pour faire des bouchons de bouteilles, & qui s'emploie dans la marine à différens uſages; nommément pour ſoutenir ſur l'eau les filets des Pêcheurs: on en couvre les maiſons en certains cantons d'Eſpagne; on choiſit pour cela le liege en belles tables, uni, peu noueux, n'étant point crevaſſé, d'une épaiſſeur moyenne, léger, mais le moins poreux; & qui ſe coupe net facilement. Les Cordonniers l'emploient auſſi dans les chauſſures des Danſeurs pour les rendre plus élaſtiques, & pour garantir les pieds de l'humidité pendant l'hiver.

M. l'Abbé *de la Chapelle*, Phyſicien très-connu, s'eſt occupé de l'invention d'un moyen qui pût mettre les Marins en état de ſe ſauver, lorſque par des malheurs trop communs ſur la mer, ils ſont obligés d'abandonner leur vaiſſeau, & de ſe livrer aux flots pour eſſayer de gagner la terre à la nage. Ce Savant, pour y réuſſir, a fait faire un habit à nager qu'il appelle *ſcaphandre*. C'eſt une ſorte de caſaque formée par des pieces de liege taillées en quarrés plats, couſues entre deux toiles, & qui s'appliquent parfaitement ſur le dos & ſur la poitrine; il eſt maintenu au pourtour du corgs du nageur par le moyen de courroies qu'on fait paſſer entre les cuiſſes & ſur les épaules. Il faut y employer environ dix livres de liege, pour que le corps du nageur ſe trouve en équilibre avec un pareil volume d'eau. Nous avons vu pluſieurs fois M. l'Abbé *de la Chapelle* en faire eſſai

publiquement dans la Seine : c'étoit pendant la saison des bains. Au moyen de cet habit il s'est abandonné sans crainte au plus fort de la riviere, où il se tenoit debout, la tête hors de l'eau, & si fort à son aise, qu'il a pu faire usage d'une bouteille & d'un verre qu'il tenoit dans ses mains : nous lui avons vu tirer un coup de pistolet, & figurer à la surface de l'eau divers autres exercices qu'il continue de faire depuis plusieurs années dans la belle saison, & avec succès. Cet Auteur doit publier incessamment un Ouvrage sur la méthode ou l'usage du scaphandre, que quelques-uns appellent improprement *scamandre*.

L'écorce de liege est astringente, propre pour arrêter les hémorrhagies & le cours de ventre, soit qu'on la prenne à la dose d'un demi-gros en substance, ou d'un gros réduit en poudre, soit qu'on la prenne en décoction depuis une demi-once jusqu'à une once dans une pinte d'eau. Le liege brûlé & réduit en cendre impalpable, puis incorporé dans de l'huile d'œufs, est un bon remede pour adoucir & réduire les hémorroïdes.

Ce que les ouvriers appellent *noir d'Espagne*, n'est que l'écorce du liege, que les Espagnols calcinent dans des pots couverts, pour la réduire en une cendre noire, extrêmement légere.

LIEGE FOSSILE ou LIEGE DE MONTAGNE, *suber montanum*, est une espece d'asbeste en tables plus ou moins épaisses & extérieurement semblables à du liege : on en trouve dans les Pyrénées, du côté de Campan, & en Languedoc vers le pays d'Alais, &c. Le liege fossile est très-léger ; il est composé de fibres assez flexibles, d'un tissu lâche & qui se croisent irréguliérement. Les morceaux de cette espece d'asbeste sont poreux, comme fongueux, jaunes, brunâtres en dehors, blanchâtres en dedans, & contiennent des matieres hétérogenes qui les font entrer en une sorte de vitrification. Le liege fossile des mines de Dannemore en Uplande est coloré & confondu avec un spath alcalin & cristallisé. *Voyez à l'article* ASBESTE.

LIERRE, *hedera*. On donne le nom de *lierre* à deux plantes différentes, qui sont le *lierre en arbre* & le *lierre terrestre*. Ces deux sortes de végétaux ne sont effectivement ni de même genre ni de même classe.

Le LIERRE TERRESTRE, TERRETE, HERBE DE S. JEAN, RONDETTE, *hedera terrestris*. Cette plante, qui est de la classe des labiées, est le *glechoma hederacea* de M. *Linnæus*, & le *chamæclema* de M. *Haller*. Ce lierre croît dans les lieux humides ; il pousse des tiges quadrangulaires, rampantes, sur lesquelles naissent des feuilles opposées deux à deux,

arrondies & crenelées. Ses fleurs sont disposées par anneaux à chaque aisselle des feuilles ; elles sont bleues & d'une seule piece en gueule ; les sommets de chaque paire d'étamines sont pliés de maniere qu'en se touchant ils forment une croix ; aux fleurs succedent quatre graines, oblongues, arrondies & lisses, contenues dans un calice. Toute la plante a l'odeur forte & la saveur amere. Elle est toute d'usage ; cette plante est un des meilleurs vulnéraires. Sa décoction, mêlée avec des yeux d'écrevisse, est très-propre pour les chutes, sur-tout pour résoudre le sang grumelé, & guérir la difficulté de respirer qui en est la suite. Cette décoction prise en lavement est très-propre pour appaiser les douleurs de la colique & pour guérir la dyssenterie. Le lierre terrestre est encore un remede excellent contre l'asthme pituiteux ; il fond les glaires engorgées dans les glandes bronchiales, il facilite l'expectoration ; on s'en sert aussi très fréquemment dans la phthisie, pour couper le lait dont on fait usage. C'est un très-bon diurétique qui fond & dégage les glaires des reins & de la vessie. On prétend que le suc de cette plante aspiré par les narines, non seulement adoucit, mais guérit même entiérement le mal de tête le plus violent. On prépare chez les Apothicaires une eau distillée, une conserve, un extrait, un sirop des fleurs & feuilles de cette plante. On assure que le lierre terrestre effrite les prairies où il se trouve.

Le Lierre en arbre, *hedera arborea.* Cette plante, si célébrée par les Poëtes, prend différentes formes, selon le lieu où elle croît, & selon son âge ; c'est ce qui fait que les Auteurs anciens parlent de tant de diverses sortes de lierre. Nous voyons ici très-souvent cette plante rampante le long des arbres ou des murailles, dans les jardins, dans les champs & dans les forêts ; mais en Italie, en Provence, en Languedoc, elle devient un arbre. Il y a des lierres à feuilles panachées.

Les fleurs du lierre en arbre naissent en maniere de parasol en grand nombre à l'extrémité des sarmens ; elles sont en rose, composées chacune de six pétales, de couleur herbacée. Aux fleurs succedent des baies presque rondes, égales à celles du genievre, qui contiennent les graines. Les feuilles de liere qui sont à l'extrémité des branches sont à-peu près ovales ; les autres sont presque triangulaires, & en général la forme des feuilles varie beaucoup ; mais elles sont toujours fermes, luisantes, posées alternativement sur les branches. Ce qui prouve que le lierre ne tire pas sa nourriture des griffes par lesquelles il adhere à l'arbre, c'est que la plante

périt lorsqu'on coupe la tige par le pied. Les lierres se greffent naturellement par approche les uns sur les autres, & forment une espece de réseau qui enveloppe le tronc des arbres auxquels ils sont attachés.

Les lierres, quoique agrestes, sauvages, durs & solitaires, peuvent être mis dans les bosquets d'hiver; car on peut les tondre en buissons comme les chevrefeuilles; ils sont très-propres à couvrir les murs auxquels ils s'attachent d'eux-mêmes, & on en peut faire des palissades, des portiques qui font un bel effet, sur-tout l'hiver, ainsi qu'on le peut voir à Paris dans le cloître des R. Peres Capucins du Marais. Quoique les Anciens n'employassent guere qu'à l'extérieur le lierre en arbre, *Palmarius* & *Boile* rapportent que ses baies mûres & pulvérisées en petite dose, ont été employées avec succès dans une peste qui régnoit à Londres: on les pulvérisoit dans du vinaigre, ou on les prenoit dans du vin blanc pour exciter la sueur. Ses feuilles passent pour être vulnéraires & déterfives; on emploie leur décoction contre la teigne & contre la gale, & l'on prétend qu'elle noircit les cheveux. M. *Deleuze* dit que ces feuilles trempées dans le vinaigre, font un bon topique contre les corps des pieds. Dans les pays chauds, tels que la Perse & autres pays orientaux,) même en Suisse, dit M. *Haller*) on retire par incision du tronc des plus gros lierres (*hedera arborea*) une résine en larmes, nommée improprement *gomme de lierre*. Cette résine doit être d'un brun rougeâtre, à peine demi-transparente, d'un goût âcre & aromatique: elle est sans odeur, si ce n'est lorsqu'on l'approche de la flamme, car alors elle répand une odeur agréable, qui ressemble assez à celle de l'encens oliban. Elle entre dans quelques onguens comme résolutive. On a prétendu mal-à-propos qu'elle étoit un bon dépilatoire. Les Persans en font entrer dans la composition des astringens externes & de quelques vernis. En Europe on fait de petites boules avec le bois dur du lierre en arbre, & on les met dans les cauteres avec succès; car ce bois attire très-bien, & on ne renouvelle guere ces globules qu'une fois le mois: on applique des feuilles de lierre dessus. Quelquefois les Tourneurs travaillent le bois des gros troncs d'arbres de lierre, & ils en font des vases à boire, auxquels on attribuoit autrefois la vertu de laisser filtrer l'eau & de retenir le vin lorsqu'on y mettoit des deux liqueurs.

Le *lierre de Bacchus* a son fruit doré; il est commun en Grece: c'est le *hedera dionysios* des Botanistes modernes. Il n'est pas surprenant que les Bacchantes aient autrefois employé le lierre pour orner leurs thyrses &

leurs coiffures ; toute la Thrace en étoit couverte. Comme le lierre a été ſpécialement conſacré à Bacchus, les Marchands de vin ſont dans l'uſage de faire avec ſes feuilles des couronnes qu'ils attachent devant leurs tavernes : *Hedera penſilis, vinum venale ſignificat*

On lit dans l'Encyclopédie, qu'il ſe fait à la Chine une eſpece de toile d'ortie d'une plante appelée *co*, qui ne ſe trouve guere que dans la province de Fokien : cette plante eſt une eſpece de lierre, dont la tige donne un chanvre qui ſert à la fabrique de cette toile d'ortie appellée *coupon :* on la fait rouir, on la tille, on rejette la premiere peau, mais on garde la ſeconde, qu'on diviſe à la main, & dont, ſans la battre ni la filer, on fait une toile très-fine & très-fraîche. N'aurions-nous point dans nos contrées, dit M. *Diderot*, des plantes qu'on pût dépouiller de leur premiere peau, & ſous laquelle il y en eût une autre propre à l'ourdiſſage ? Cette recherche ne ſeroit point indigne d'un Botaniſte. Nous en avons déjà cité pluſieurs de ce genre dans ce Dictionnaire.

LIEVRE, *lepus*. Animal quadrupede plantivore. On donne aſſez communément à ſa femelle le nom de *haſe*, & on nomme ſes petits *levrauts*. Ces animaux ſont trop connus de tout le monde pour avoir beſoin d'autre deſcription que celle que nous en donnerons, en parlant de leurs mœurs & de leur maniere de vivre.

Les eſpeces d'animaux les plus nombreuſes ne ſont pas les plus utiles, dit M. *de Buffon ;* rien n'eſt même plus nuiſible que cette multitude de rats, de mulots, de ſauterelles, de chenilles, & de tant d'autres inſectes dont il ſemble que la Nature permette & ſouffre plutôt qu'elle ne l'ordonne la trop nombreuſe multiplication ; mais l'eſpece du lievre & celle du lapin ont pour nous le double avantage du nombre & de l'utilité. Les lievres ſont univerſellement & très-abondamment répandus dans tous les climats de la terre, ſi on en excepte les pays du Nord. Les lapins ſe multiplient par-tout d'une maniere prodigieuſe. *Voyez* LAPIN.

Dans les cantons conſervés pour le plaiſir de la chaſſe, on tue quelquefois quatre ou cinq cents lievres dans une ſeule battue. Ces animaux ſont en état d'engendrer en tout temps & dès la premiere année de leur vie : les femelles ne portent que trente ou trente-un jours, elles produiſent trois ou quatre petits ; & dès qu'elles ont mis bas, elles reçoivent le mâle ; elles le reçoivent auſſi lorſqu'elles ſont pleines. Ces femelles ont deux ſortes de matrices diſtinctes & ſéparées, & qui peuvent agir indépendamment l'une de l'autre ; ce qui fait qu'elles peuvent concevoir & accou-

cher en différens temps par chacune de ces matrices, & c'eſt auſſi ce qui eſt cauſe que les ſuperfétations dans ces animaux ſont auſſi fréquentes qu'elles ſont rares dans ceux qui n'ont pas ce double organe.

Il eſt quelquefois aſſez difficile de diſtinguer le lievre d'avec ſa femelle, ſur-tout dans leur jeuneſſe, parce qu'alors les mâles n'ont au-dehors ni bourſes ni teſticules, & que les femelles ont le gland du clitoris proéminent preſqu'auſſi gros que le gland de la verge, & que la vulve n'eſt preſque pas apparente : de plus les femelles ſont plus ardentes que les mâles, & les couvrent avant d'en être couvertes ; c'eſt ce qui a fait dire que dans les lievres il y avoit beaucoup d'hermaphrodites.

Jacques Dufouilloux, dans ſon *Traité de la Vénerie*, dit qu'on peut diſtinguer le mâle en le voyant partir du gîte, parce qu'il a le derriere blanchâtre, comme s'il avoit été épilé, ou bien par les épaules, qui ſont communément rouges & parſemés de quelques poils longs : de plus le mâle a la tête plus courte, plus ronde ; le poil des barbes long, les oreilles courtes, larges & blanchâtres : au contraire la femelle a la tête longue & étroite, les oreilles grandes, & le poil de deſſus l'échine d'un gris tirant ſur le noir. Les crottes du mâle ſont plus petites & plus ſeches que celles de la femelle. Ces obſervations ſont utiles aux Chaſſeurs qui ne veulent point tirer une haſe, afin de ne point dépeupler le canton.

Les levrauts ont les yeux ouverts en naiſſant ; la mere les allaite pendant vingt jours ; après quoi ils s'en ſéparent d'eux-mêmes ; ils quittent le gîte natal & vont chercher leur nourriture. Ils ne s'écartent pas beaucoup les uns des autres, ni du lieu où ils ſont nés ; cependant ils vivent ſolitairement & ſe forment chacun un gîte à une petite diſtance, comme de ſoixante ou quatre-vingt pas : ainſi loſqu'on trouve un levraut dans un endroit, on eſt sûr d'en trouver encore un ou deux autres aux environs. Aſſez paiſibles pendant le jour, la nuit eſt pour eux le temps des promenades, des feſtins, des amours & des danſes. C'eſt un plaiſir de les voir au clair de la lune jouer enſemble, ſauter, gambader, & courir les uns après les autres ; mais inquiets, défians & peureux par nature ; le moindre mouvement, le bruit d'une feuille ſuffit pour les troubler, pour les mettre en alarmes ; ils fuient chacun d'un côté différent. Pendant le jour les lievres reſtent à leur gîte, qui eſt un ſillon ou quelqu'endroit un peu creux ; ils dorment beaucoup, & dorment les yeux ouverts, parce que leurs paupieres ſont trop courtes pour pouvoir couvrir commodément leurs yeux. Ils voient mieux de côté que devant eux ;

ils paroiſſent avoir les yeux mauvais, mais ils ont, comme par dédommagement, l'ouie très-fine, & l'oreille d'une grandeur démeſurée relativement à celle de leur corps ; ils remuent ces longues oreilles avec la plus grande facilité ; ils ſemblent s'en ſervir comme de gouvernail pour ſe diriger dans leur courſe, qui eſt ſi rapide qu'ils devancent aiſément tous les autres animaux. Comme ils ont les jambes de devant beaucoup plus courtes que celles de derriere, il leur eſt plus commode de courir en montant qu'en deſcendant : auſſi quand ils ſont pourſuivis, commencent-ils toujours à gagner les hauteurs ; ils marchent ſans faire aucun bruit, parce qu'ils ont les pieds couverts & garnis de poils, même par-deſſous ; ce ſont auſſi peut-être les ſeuls animaux qui aient des poils au-dedans de la bouche.

Les lievres prennent preſque tout leur accroiſſement en un an, & vivent environ ſept ans. Ils paſſent leur vie dans la ſolitude & dans ſilence, mais agités & toujours pourſuivis par la crainte ou par un danger réel ; & l'on n'entend leur voix que quand on les ſaiſit avec force, qu'on les tourmente ou qu'on les bleſſe. Ils ne ſont pas auſſi ſauvages que leurs mœurs & leurs habitudes paroiſſent l'indiquer : on les apprivoiſe aiſément, ils deviennent même careſſans, mais ils ne s'attachent jamais aſſez pour pouvoir devenir animaux domeſtiques ; ils ſemblent reſſentir la contrainte de l'eſclavage, & ils tournent tous leurs efforts du côté de la liberté & s'enfuient à la campagne. Comme ils ont l'oreille bonne, qu'ils s'aſſayent volontiers ſur leurs pattes de derriere, & qu'ils ſe ſervent de celles de devant comme de bras, on en a vu qu'on avoit dreſſé à battre du tambour, à geſticuler en cadence, &c. Il n'y a point lieu de penſer que le lievre rumine, comme quelques Auteurs l'ont avancé ; car il n'a qu'un eſtomac, & de plus ſon inteſtin *cæcum* eſt très-grand, ainſi que dans le cheval & l'âne, qui ne vivent que d'herbe, & ne peuvent ruminer n'ayant qu'un eſtomac.

Paullini nous apprend qu'un Chirurgien en Pruſſe avoit un lievre qui s'accoupla avec un chatte, & que ce Chirurgien voyant que la chatte ne pouvoit accoucher, lui fit l'opération Céſarienne, moyennant quoi il lui tira du ventre deux petits chats & un levraut. Mais on eſt très-porté à douter d'un pareil fait, lorſqu'on ſait que la femelle du lievre ne peut même rien produire avec le lapin, animal qui paroît avoir tant de reſſemblance avec le lievre.

Le lievre ne manque pas d'inſtinct pour ſa propre conſervation, ni de

ſagacité

ſagacité pour échapper à ſes ennemis : il ſe forme un gîte ; il choiſit en hiver les lieux expoſés au Midi, & en été il ſe loge au Nord ; il ſe cache pour n'être pas vu entre des mottes qui ſont de la couleur de ſon poil ; voilà ſon terrier. On en a vu qui avoient recours à différentes ruſes ; l'un partoit du gîte dès qu'il entendoit le cor-de-chaſſe, alloit ſe jeter dans un étang, & ſe cachoit au milieu des joncs : un autre, après avoir été couru des chiens, faiſoit un ſaut & alloit ſe cacher dans le tronc d'un arbre : ce ſont-là ſans doute les plus grands efforts de leur inſtinct. Pour l'ordinaire, lorſqu'ils ſont lancés & pourſuivis, ils ſe contentent de courir rapidement, & enſuite de tourner & retourner ſur leur pas ; ils ne dirigent pas leur courſe contre le vent, mais du côté oppoſé. Les Chaſſeurs prétendent que le lievre a l'odorat très-bon ; auſſi lorſqu'on fait une battue, eſt-il néceſſaire de prendre le bon vent.

En général, preſque tous les animaux paroiſſent être d'habitude ; tous les lievres qui ſont nés dans un même lieu où on les chaſſe, ne s'en écartent guere ; ils reviennent au gîte : ſi on les chaſſe deux jours de ſuite, ils font le lendemain les mêmes tours & détours qu'ils ont faits la veille. Lorſqu'un lievre, relancé par les lévriers, va droit & s'éloigne beaucoup du lieu où il a été lancé, c'eſt une preuve qu'il eſt étranger, & qu'il n'étoit dans ce lieu qu'en paſſant. Il arrive en effet, ſur-tout dans le temps le plus marqué du rut, qui eſt au mois de Janvier, de Février & de Mars, que des lievres mâles manquant de femelles en leur pays, font pluſieurs lieues pour en trouver et s'arrêtent auprès d'elles ; mais ces lievres errans regagnent leur canton pour ne plus revenir lorſqu'ils ſont lancés par les chiens. Les femelles qui n'ont pas autant de force & d'agilité que les mâles, ont plus de ruſes & de détours : elles craignent l'eau & la roſée ; au lieu que parmi les mâles il s'en trouve pluſieurs que l'on nomme *lievres ladres*, qui cherchent les eaux & ſe font chaſſer dans les étangs, les marais & autres lieux fangeux. Ces lievres ladres ont la chair de fort mauvais goût ; & en général tous les lievres qui habitent les plaines baſſes ou les vallées, ont la chair inſipide & blanchâtre ; au lieu que dans les pays de montagnes, où il y a du ſerpolet & des herbes odoriférantes, ils ſont bien meilleurs. Les femelles ont toujours la chair plus délicate que les mâles. Suivant certains Chaſſeurs, il y a une ſorte de lievres qui ſentent ſi fort le muſc, qu'ils font entrer en fureur les chiens qui les ſuivent à la piſte.

La nature du terroir influe ſur les lievres comme ſur tous les autres ani-

maux. Les lievres de montagnes ſont plus grands & plus gros que les lievres de plaine, & ils varient auſſi pour la couleur. Dans les hautes montagnes en Suiſſe & dans les pays du Nord, en Moſcovie, ils deviennent blancs pendant l'hiver, & reprennent pendant l'été leur couleur ordinaire; il n'y en a que quelques-uns, & ce ſont peut-être les plus vieux, qui reſtent toujours blancs, car tous le deviennent plus ou moins en vieilliſſant. En Laponie les lievres deviennent blancs pendant dix mois de l'année, & ne reprennent leur couleur fauve que pendant les deux mois les plus chauds de l'été. Cette blancheur eſt occaſionnée par le froid; mais on obſerve que la partie inférieure des poils la moins expoſée à l'air ne devient point blanche; cette blancheur procure à ces animaux une ſorte de ſureté contre les oiſeaux de proie, qui ne les voient pas facilement paſſer ſur la neige. Quoique ces lievres ſoient beaucoup plus communs dans les pays froids que dans nos climas tempérés, on en trouve pourtant quelquefois de ſemblables en France; par exemple, dans la Province de Sologne, & notamment ſur la paroiſſe de Vienne, à cinq lieues d'Orléans.

Il paroît que tous les climats ſont égaux aux lievres; cependant on en trouve moins en Orient qu'en Europe, & peu ou point dans l'Amérique Méridionale. Les lievres de l'Amérique Septentrionale ſont peut-être d'une eſpece différente de celle des nôtres; car les Voyageurs diſent que non ſeulement ils ſont plus gros, mais que leur chair eſt blanche, & d'un goût tout différent de celui de la chair de nos lievres; qu'ils ſont tout noirs, que leur poil ne tombe jamais, & qu'on en fait d'excellentes fourrures. Dans les pays exceſſivement chauds, ſous la Zone Torride, en Afrique & en Amérique, on trouve auſſi des animaux que les Voyageurs ont pris pour des lievres, mais qui ſont plutôt des eſpeces de lapins; car le lapin eſt originaire des pays chauds, & ne ſe trouve pas dans les climas Septentrionaux; au lieu que le lievre eſt d'autant plus fort, qu'il habite un climat plus froid.

Pluſieurs Auteurs célebres rapportent qu'on a vu des lievres cornus, dont les crânes étoient conſervés dans les Cabinets des Curieux. Le Docteur *Salomon Reiſelius* fait mention d'un lievre monſtrueux qui avoit deux corps, huit pattes & quatre oreilles : on rapporte, ce qui paroît bien difficile à croire, que cet animal à double face comme un *Janus*, étant fatigué d'une part, ſe retournoit de l'autre, & couroit toujours d'une force nouvelle. On lit dans les *Mémoires de l'Académie*,

année 1700, que M. *Lémery* apporta à l'Assemblée un petit lievre monstrueux, ou plutôt deux lievres joints ensemble depuis la tête jusqu'à la poitrine ; ils n'avoient qu'une tête & qu'une face, quoiqu'ils eussent quatre oreilles. Ils n'avoient à la place de la bouche qu'une petite cavité pour recevoir les alimens ; cependant ils vécurent quelque temps, & furent pris à la main par un Chasseur. L'animal double marchoit dans un bois ; mais faute d'intelligence l'un tiroit d'un côté, l'autre de l'autre, & ils n'avançoient guere. On a dit à M. *Lémery*, qu'en les ouvrant on leur avoit trouvé à chacun un cœur, un poumon, un estomac, le tout bien sain. On voit dans le Cabinet du Roi un de ces levrauts monstrueux à deux corps. On en conserve deux dans le Cabinet de Chantilly. On a vu aussi plus d'une fois des lievres à deux têtes, à plusieurs pattes, &c. Ces monstruosités si fréquentes dans ce genre d'animaux ne dépendroient-elles pas de la double conformation des parties de la femelle ?

La chasse du lievre se fait pendant le jour : lorsqu'il fait bien chaud le lievre ne part pas si-tôt & se laisse plus approcher : on le rencontre souvent au gîte, c'est-à-dire couché par terre sur le ventre. Lorsqu'il y a de la fraîcheur dans l'air par un soleil brillant, & que le lievre vient de se gîter après avoir couru & hors d'haleine, la vapeur de son corps forme une petite fumée que les Chasseurs apperçoivent de fort loin, sur-tout si leurs yeux sont exercés à cette observation. J'en ai vu, dit M. *de Buffon*, qui conduits par cet indice partoient d'une demi-lieue pour aller tuer le lievre au gîte : il se laisse ordinairement approcher de fort près, sur-tout si l'on ne fait pas semblant de le regarder, & si au lieu d'aller directement à lui on tourne obliquement pour l'approcher. Lorsque les blés sont grands il y établit son gîte ; & du lieu où il s'est fixé il pratique à l'entour plusieurs petites avenues par lesquelles il peut fuir librement, parce qu'il en coupe & en abat les épis. Il craint les chiens plus que les hommes ; & lorsqu'il sent ou qu'il entend un chien, il part de plus loin. On va à la chasse du lievre avec des chiens d'arrêt, ou on le force à la course avec des lévriers & des chiens courans. On peut aussi le faire prendre par des oiseaux de proie. Les ducs, les buses, les aigles, les renards, les loups, les hommes lui font également la guerre. Il a tant d'ennemis qu'il ne leur échappe que par hasard ; & il est bien rare qu'ils le laissent jouir du petit nombre de jours que la Nature lui a comptés.

Le lievre, si recherché pour la table en Europe, n'est pas du goût des Orientaux : il est vrai que la Loi de Mahomet, & plus anciennement la Loi des Juifs, a interdit l'usage de la chair du lievre, comme celle du cochon. Sa chair est excellente, son sang même est très-bon à manger, & est le plus doux de tous les sangs : il dissipe les taches de rousseur & les boutons du visage. La graisse n'a aucune part à la délicatesse de sa chair, car le lievre ne devient jamais gras tant qu'il est à la campagne en liberté, mais il meurt souvent de trop de graisse lorsqu'on le nourrit à la maison. Les cendres du lievre brûlé en entier, ou celles de sa peau, sont recommandées dans la pierre, dans l'alopécie & dans les engelures : on prétend que si l'on frotte les gencives des enfans avec la cervelle du lievre, elle facilitera la dentition : on ordonne aussi la fiente de lievre pour la dyssenterie ; enfin ses poils arrêtent les hémorragies.

Les Pelletiers préparent la peau du lievre toute chargée de son poil, & en font des fourrures qui sont très-chaudes, & qu'on croit même fort bonnes pour guérir les rhumatismes. Les Chapeliers font usage du poil du lievre comme de celui du lapin.

LIEVRE MARIN. Nom que quelques Naturalistes donnent à deux animaux de mer mous.

Le Lievre marin vulgaire, appellé en Languedoc *lebre de mar*, est un poisson de rivage dont la peau est lisse : il a le museau fait comme le lievre de terre, avec deux apparences d'oreilles. *Rondelet* dit qu'il a la tête semblable à celle du scorpeno, & deux protubérances au-dessus des yeux. Ses dents se serrent les unes contre les autres : elles sont menues & épaisses ; à la mâchoire de dessus, il en a deux qui sortent du rang des autres. La nageoire du dos est grande, & marquée de taches noires : il habite communément dans la bourbe.

L'autre Lievre marin est une espece de polype ou de zoophyte rond, très-commun dans l'Océan Britannique & dans la mer de Bothnie : il est épais & d'une figure informe. Sa peau est rude & couverte de tubercules pointus & noirs : il a à chaque côté trois rangs de nageoires ou de pattes recourbées, & autant sur le dos. Celles du ventre se tiennent par les extrémités, & forment comme une seule nageoire circulaire, dont ce zoophyte ou polype se sert pour s'attacher au fond de la mer & contre les rochers, & pour résister à la violence des flots : on en voit quelquefois au marché à Londres & en plusieurs endroits d'Angleterre ; c'est un manger qui est plus ou moins bon suivant les saisons.

On donne encore le nom de *lievre marin* à une autre espece de ver zoophyte qu'on trouve dans la mer & dans les étangs fangeux. Nous en parlerons sous le nom de *limace de mer*. Voyez ce mot.

LIGAS. Nom donné à une espece d'*anacarde* oriental. *V. ce mot.*

LIGANS, est une espece de crocodile de l'Afrique. Sa longueur est ordinairement de quatre pieds : il a le corps tacheté de blanc, l'œil fort rond, & la peau assez tendre : il ne fait guere la guerre qu'aux poules. Les Negres d'Afrique estiment sa chair plus que celle de la meilleure volaille.

LILAC DE TERRE. *Voyez* MOUSSE GRECQUE.

LILAS ou QUEUE DE RENARD DE JARDIN, *lilac*. Plante originaire des Indes Orientales, & que l'on cultive en Europe pour l'agrément. On en distingue plusieurs especes qui different par la couleur de leurs fleurs, & qui s'élevent assez haut ; d'autres ne sont que des arbustes beaucoup plus petits, tels que les lilas de Perse. Leur écorce est grise, verdâtre ; leur tronc est rempli d'une moelle blanche & fongueuse ; les feuilles sont opposées, lisses, vertes & luisantes. Les lilas se chargent dans le mois de Mai de grappes ou touffes de fleurs, qui font un effet admirable dans les bosquets, tant par leur beauté que par leur odeur délicieuse ; tels sont les lilas à fleurs bleues, à fleurs blanches, à fleurs pourpres, dont quelques-uns ont les feuilles panachées. Ces especes de lilas se sont naturalisés dans nos climas & conservent leur verdure jusqu'aux gelées ; c'est dommage que leurs feuilles soient sujettes à être mangées par les cantharides.

Les petits lilas de Perse à feuilles de troêne & à fleurs blanches, & les autres à feuilles découpées & à fleurs bleues, font un effet charmant dans les plates-bandes, & ont encore une odeur plus suave que les premiers dont nous avons parlé. A ces fleurs succedent de petits fruits applatis & semblables à un fer de pique.

Les lilas se multiplient aisément par des drageons enracinés que l'on arrache des gros pieds. On peut aussi coucher les branches pour leur faire prendre racine. Ces arbrisseaux viennent assez bien dans les terrains les plus arides ; ils n'exigent aucune culture, mais les lilas de Perse demandent une terre plus substantielle.

Le lilas est extrêmement amer. La poudre & la décoction de ses graines sont astringentes. Quelques-uns donnent aussi le nom de syringa au lilas

ordinaire. Les Turcs font avec les groſſes branches de lilas, étant vidées de leur moelle, des tuyaux de pipes. *Voyez* SERINGAT.

LILAS DES INDES ou SYCOMORE FAUX. *Voyez* AZÉDARACH.

LILIACÉES, *liliaceæ*. Nom donné à une famille de plantes herbacées & vivaces, & qui ont depuis un pouce juſqu'à quinze pieds de hauteur, d'une figure peu rameuſe & ordinairement ramaſſée vers la terre. Leurs racines ſont fibreuſes, communément ſimples. La plupart n'ont point de tiges, ce ſont ſeulement les baſes des feuilles qui s'enveloppant les unes les autres forment une bulbe arrondie. Parmi les *liliacées* qui ont une tige, on obſerve qu'elle eſt peu rameuſe, feuillue ou ſans feuilles. Ces feuilles ſont dans quelques-unes de ces plantes ſimples, alternes & entieres; dans d'autres, elles ſont oppoſées & même verticillées, comme dans le *lys*, la *fritillaire*, quelques aſperges, &c. elles forment la plupart à leur inſertion une gaîne plus ou moins entiere. Les fleurs ſont hermaphrodites dans le plus grand nombre : elles ſont ſans calice, hexapétales, dit M. *Deleuze*, ou monopétales diviſées en ſix lobes, & renferment trois ou ſix étamines & un ſeul piſtil : tantôt elles terminent les tiges, tantôt elles ſortent des aiſſelles des feuilles ſolitairement ou en ombelle; tantôt elles ſont diſpoſées en épi ou en pannicule. Les unes ſont nues ſans écailles, d'autres ſont accompagnées d'écailles ou ſortent d'une enveloppe commune, qu'on appelle du nom de *ſpathe*, à cauſe de ſa reſſemblance avec celle des palmiers; tels ſont les oignons & les narciſſes. On remarque quelques fleurs doubles dans les liliacées; telles ſont celles de l'iris, du narciſſe, de la tubéreuſe & du muguet. Leur pouſſiere prolifique eſt compoſée de molécules arrondies, d'un blanc jaunâtre, comme tranſparentes; leur fruit eſt une capſule ou baie à trois loges & trois battans qui s'ouvrent du haut en bas. Leurs graines ſont plates ou rondes, attachées horizontalement au centre du fruit ſur un rang. La force réproductive paroît être des plus grandes dans les individus de la famille des liliacées : il a été accordé à ces plantes, que l'on ne peut pas provigner, de pouſſer des oignons de pluſieurs de leurs parties. *Voyez* TULIPES, LYS, SCILLE. On range parmi les liliacées, les *joncs*, les *iris*, les *lys*, les *narciſſes*, les *ſcilles*, les *oignons*, les *aſperges*, les *aloès*, l'*yuca*. Voyez ces mots.

LILITH. Suivant les Juifs ſuperſtitieux c'eſt un ſpectre de nuit, qui apparoît en forme de femme, laquelle peut nuire à l'enfantement, &

par les mysteres secrets de la cabale, enleve les enfans, les tue & s'envole dans les airs. Voilà de ces histoires fabuleuses, de ces contes ridicules que des Juifs cabalistiques ont débité & débitent encore dans les pays par où ils passent. Ils prétendent même tirer cette histoire du premier chapitre de la Genese, qu'ils appliquent à leur maniere. Ainsi il faut nier l'existence du *lilith*, de même que celle du *loup-garou*, des *lutins*, des *fées*, des *revenans* & autres fantomes nocturnes, si propres à troubler l'ame, à l'inquiéter, à l'accabler de craintes & de frayeurs.

LILIUM LAPIDEUM. C'est le *pentacrinus* ou l'*encrinus* ou *encrinite* à colonne étoilée des Lithographes, dont nous parlerons au mot *palmier marin*. C'est le *lilien-stein* des Allemands ou *lys de pierre* des François.

Le lilium lapideum est une pétrification communément spatheuse & très-rare; on diroit des branches d'encrinites dont les vertebres articulées ensemble & qui partent d'une tige ou racine commune, assez semblable à la base d'un artichaut, imitent assez bien un lys à cinq ou six pétales, dont les feuilles ne sont point encore épanouies. L'on prétend que c'est une espece de *tête de méduse*, ou d'*étoile de mer arbreuse*, devenue fossile à l'instant où ses membres étoient en contraction. *Voyez ces différens mots & l'article* ZOOPHYTE. *Agricola*, *Lib. V. de Nat. Fossil.* dit qu'il s'en trouve dans les fossés qui regnent autour des murs de la ville d'Hidelshein en Westphalie. On en trouve dans le schiste, dans le marbre en Suisse, en Lorraine & en Gothland.

LIMACE ou LIMAS, *limax nudus*, est un reptile terrestre, qui vit sans coquille, tout nu, & qui ne differe des limaçons que parce qu'il est plus alongé, & qu'il n'a point de robe testacée.

Les Naturalistes comptent plusieurs especes de limaces ou limaçons incoques. Il y a celles des champs, celles des caves & celles des bois; les unes noires, les autres grises, tachetées ou non tachetées; d'autres jaunes, semées de taches blanches; d'autres brunes ou toutes rouges: cette derniere espece est la plus commune. En voici la description.

La LIMACE ROUGE, *limax ruber*, est de la grosseur & longueur de l'index, pesant une once & demie, ou environ: elle peut s'étendre beaucoup plus: sa peau est double, l'extérieur est sillonné par compartimens & d'une substance de cuir; l'intérieur est fibreux, & criblé d'une infinité de pores: son manteau ou coqueluchon a la forme d'un bouclier d'un rouge de brique & dur, il lui tient lieu de coquille, le dessous est

d'un blanc jaunâtre. C'est sous cette partie (le manteau) que l'animal cache sa tête, son cou & son ventre, toutes parties qui n'ont point de forme fixe. Cet animal a quatre cornes, qui lui servent à se conduire à tâtons, sans yeux, mais qui sont terminées par un petit globule noir, comme dans les escargots. On remarque de plus que l'animal fait sortir & rentrer ses cornes de la même maniere que les doigts d'un gant: il a encore à la tête une dent faite en croissant, armée de quinze pointes, situées à la mâchoire d'en haut. Deux petites pierres sableuses & perlées se tirent aussi de la limace, l'une de sa tête & l'autre de son dos. Ces osselets portent le nom de *pierres de limaces :* ils sont fort vantés des Charlatans, qui font accroire au peuple qu'étant attachés au bras, ils guérissent de la fievre tierce, mais ils n'ont pas d'autres vertus que la *pierre à chaux*. La tête de cet animal est distinguée de la poitrine par une raie noire, comme la poitrine l'est du ventre. Cet animal qui se trouve particuliérement dans les bois est la plus grande des limaces, & elle vit encore long-temps étant coupée par morceaux; c'est peut-être la raison pour laquelle M. *Linnæus* met la limace dans la classe des vers, & du genre ou de l'ordre des zoophytes. Le Docteur *Muralto* a fait plusieurs fois cette observation; & il ajoute encore que si on ôte le cœur à cet animal, il n'en meurt pas à l'instant. Les limaces de caves, qu'on voit aussi contre les murs des puits & autres lieux humides, sont grises en dessus & blanches en dessous, leur corselet est marqué de taches & de raies noires. Les limaces des champs sont ou rouges, ou grises, ou noires, mais sont fort petites: elles font un ravage considérable dans les champs pendant l'automne quand elles sont nombreuses; heureusement qu'une gelée un peu forte les fait périr presque toutes.

Les limaces sont hermaphrodites comme les escargots, en sorte que chacune d'elles donne la fécondité à une autre, de qui elle la reçoit en même temps. Dans l'accouplement la partie masculine, qui est d'un bleu pâle, se gonfle considérablement, & sort par une large ouverture, située au côté droit du cou, près des cornes: cet organe, qui est de même forme & de même grandeur dans les deux sexes, est une espece de cordon, que les deux individus, quand ils veulent s'accoupler, poussent au dehors par un mécanisme semblable à celui qui fait sortir leurs cornes. On trouve quelquefois les limaces en cet état, dans une attitude singuliere; c'est-à-dire, suspendues en l'air, la tête en bas, & accrochées à un tronc ou à une branche d'arbre, queue-à-queue, par une assez grosse corde, filée de

de leur propre bave. *Redi* dit en avoir vu passer trois heures en cet état, & que pendant tout ce temps les cordons qui sortent hors du corps s'entrelacent, s'agitent, se contractent, & se couvrent enfin d'une écume savonneuse, blanchâtre, qui est leur liqueur spermatique.

Leurs œufs sont sphériques, bleus, ovales; mais quand ils sont prêts à éclore, ils jaunissent un peu. Les œufs des escargots sont blancs & ronds.

Les limes ou limaces, autrement dites *licoches*, se nourrissent, ainsi que les limaçons, d'herbes, de champignons, de papier mouillé; nous avons dit que ces sortes d'animaux se plaisent dans les bas prés, dans les lieux souterrains & limoneux, où le soleil ne donne que peu ou point; quelquefois sur des montagnes, dans des forêts ombrageuses, en un mot dans des endroits frais, couverts & humides, même dans des jardins, parmi les plantes potageres; elles aiment les saisons pluvieuses; elles ne peuvent rester long-temps au soleil; elles semblent s'y résoudre ou fondre en une matiere visqueuse dont elles abondent : la trace de leur marche est marquée par une couche de glu luisante, sur la terre, sur les murs & sur les arbres, par où elles ont passé; cette marche est fort lente; c'est même une allure qui a passé en proverbe.

Si l'on saupoudre bien une limace avec du sel commun, du nitre ou du sucre, elle jette aussi-tôt au dehors une grande quantité de matiere visqueuse, fort tenace, & pour l'ordinaire de deux couleurs, c'est-à-dire jaune & blanche. Cette matiere devient épaisse comme de la colle, & au bout de quelques minutes, la limace enfle, se roidit & meurt; si l'on considere alors la peau de cet animal, séparée des parties internes, au lieu de la trouver épaisse & dure comme elle est ordinairement, on la trouve flexible, très-mince & seche, parce qu'elle a perdu toute son humeur visqueuse.

Les limaces sont rafraîchissantes, humectantes & pectorales; on s'en sert intérieurement contre la toux & le crachement de sang : nous nous étendrons plus au long sur les vertus de cet animal, en parlant de celles des limaçons en général. On nomme quelquefois la limace *limaçon rouge.*

LIMACE DE MER, *thetis leporina.* Linn. Elle a une grande ressemblance extérieure avec la limace terrestre, ou avec un limaçon hors de sa coquille; elle a le ventre plus gros & moins visqueux; & au lieu du capuce que porte la limace de terre, elle a deux expansions membraneuses

qui lui servent de nageoires. On en trouve dans la mer des Indes, qui sont plus grandes que les nôtres : elles sont de couleur rousse, noirâtres sur le dos.

Redi qui a donné la Description anatomique des limaces terrestres & de mer, dit qu'il ne sait pas pourquoi on a donné à ces dernieres le nom de *lievres marins ;* à moins que ce ne soit, dit-il, parce que quand elles étendent leurs cornes postérieures, & retirent les cornes antérieures, elles paroissent au premier coup d'œil, avoir quelque ressemblance imparfaite avec le lievre, dont les longues oreilles peuvent être représentées par ces cornes. On regarde cette limace comme venimeuse au toucher ; si on en mange, elle excite un vomissement & un dévoiement d'estomac, procure des sueurs froides, rend d'abord la peau livide, ensuite plombée, supprime les urines, ou les colore en rouge, cause même l'alopécie ou la chute des poils : broyée avec de l'huile, c'est un excellent dépilatoire.

LIMAÇON, *cochlea*, est un coquillage univalve, ou un ver testacée ovipare, & qu'on sait être androgine ou hermaphrodite comme la limace ; & conséquemment il a, par rapport à la génération, un plus grand appareil d'organes que la plupart des autres animaux. Chaque individu réunit en lui les deux sexes, il peut en faire usage en même temps ; mais il ne peut se passer d'un autre individu, pour opérer la fécondation. Les organes de la génération sont difficiles à trouver dans ce ver testacée ; M. *Adanson* dit qu'il faut les chercher entre les deux cornes qui sont sur la tête de l'animal. Nous ne rapporterons point ici tout ce que *Swammerdam*, *Lister*, *Rondelet*, *Aldrovande* & plusieurs autres ont écrit sur les limaçons, nous nous bornerons à en faire connoître les observations les plus curieuses, & nous y ajouterons la division de deux Conchyliologues modernes. Nous parlerons d'abord du limaçon des jardins ou escargot commun, de la maniere dont il naît, croît & se reproduit, &c. puis des limaçons de mer.

Le Limaçon de terre, *cochlea terrestris*, qui est le *colimaçon* des jardins, ou l'escargot commun & terrestre, ou limas à coquille, est un ver oblong ovipare, sans pieds ni os intérieurs, composé d'une tête, d'un cou, d'un dos, d'un ventre & d'une sorte de queue, enfermé dans une coquille d'une seule piece, qui est plus ou moins grande, composée de cinq spirales ; d'où il sort en grande partie, & où il rentre à son gré. cette coquille perd sa couleur à mesure que l'animal vieillit. La peau

de l'animal eſt un tiſſu tendineux, plus liſſe & plus luiſante ſous le ventre ; plus terne, ſillonnée & grenée ſur le dos ; capable d'une grande extenſion & contraction ; pliſſée & fraiſée ſur les bords, formant de chaque côté comme des ailes, par le moyen deſquelles il rampe ſur la terre & monte ſur les arbres d'un mouvement vermiculaire ou d'ondulation qui lui tient lieu de pieds. Toute ſa tête ſort de la coquille, comme une bourſe qu'on retourneroit : on y remarque quatre cornes très-flexibles, deux grandes & deux petites ; les premieres ſont les ſupérieures, elles ſont de figure conique, un peu tranſparentes, arrondies par le bout, longues de huit lignes, & garnies à leur extrémité d'une liqueur jaunâtre, qui contient un petit point noirâtre, qu'on n'obſerve point au bout des petites cornes. On eſt encore fort indécis ſur l'uſage de ces cornes ; les grandes ſont-elles la fonction d'yeux ou de lunettes d'approche, & les deux petites lui tiennent-elles lieu d'antennes ou de bâtons (*tentacula*) pour tâter le terrain qui l'environne, afin de diriger ſa route ; ou ſeroient-elles l'organe de l'odorat ? Ces cornes ſont d'un ſentiment exquis, le moindre obſtacle à ſon paſſage les lui fait retirer avec une extrême promptitude ; ainſi il les fait ſortir de ſa tête, les alonge & les retire à volonté. On diroit cependant que l'animal s'en ſert, ſur-tout des grandes, comme les aveugles font d'un bâton pour reconnoître par l'attouchement le corps qui les embarraſſe. Auſſi le limaçon marche-t-il à tâtons. Mais s'il peut ſatisfaire à tous ſes beſoins, quoique privé de ſes cornes, on pourroit conclure qu'elles ſont un ornement & non une armure. La bouche du limaçon eſt aſſez grande, béante, forte & formée de deux levres ou mâchoires ; il n'y a que la ſupérieure qui ſoit armée d'un oſſelet rougeâtre & crenelé comme une ſcie.

Le Docteur *Muralto* a donné l'anatomie de cet animal, mais les détails en ſont trop longs pour le ſuivre ici ; nous dirons ſeulement qu'il a vu le cœur de cet animal palpiter, & faire ſon mouvement naturel de dilatation & de contraction. On trouve dans le bas-ventre une ſubſtance graſſe, viſqueuſe, gluante, qui s'attache fortement aux doigts ; elle eſt jaunâtre & collée aux inteſtins ; on en fait la pommade de limaçon, qui eſt bonne pour les boutons du viſage : c'eſt cette même mucoſité qui venant à ſe ſécher dans les lieux par où le limaçon a rampé, luit comme des feuilles d'argent. Le limaçon rend, de tous les endroits de ſon corps, & particuliérement de ſes parties inférieures, une ſi grande quantité d'humeur, qu'il ſemble plutôt nager que ramper. La ténacité de cette

humeur visqueuse & grasse le colle sur les murailles, l'empêche de tomber, & d'être pénétré, soit par l'air, soit par l'eau. Pour ménager une liqueur si précieuse, & qui semble être l'essence de sa vie, il a grand soin d'éviter les ardeurs d'un soleil brûlant, qui la dessécheroient, & le feroient périr. Il habite communément les lieux frais. Quand le limaçon veut se mettre en quête, il étend ses deux appendices musculeuses ou ailes rampantes, qui en resserrant leurs plis de devant, se font suivre de ceux de derriere & de tout le bâtiment osseux qui pose dessus. Ce bâtiment est sa coquille, il la porte par-tout avec lui. Cette coquille est formée par juxtaposition, comme toutes les autres demeures des testacées. *Voyez ce que nous en avons dit au mot* Coquille.

Le limaçon terrestre réunit dans sa coquille deux avantages aussi singuliers que difficiles à concilier, la légéreté & la solidité, & il semble ne tenir à sa coquille que par le gonflement de toutes ses parties qu'il retire de toute sa force vers la pointe intérieure de cet ossement. On n'y découvre point le ligament, c'est-à-dire, le muscle tendineux qui attache les autres testacées à leurs coquilles; peut-être que tous les vers testacées univalves sont dans le même cas. Il n'y a guere que les bivalves qui aient très-sensiblement ces muscles: en effet, un limaçon mort dans l'eau bouillante sera aisément tiré en entier de sa coquille par le moyen d'une aiguille; mais une moule, une huître, &c. seront toujours attachées par un muscle. On voit sur quelques coquilles de limaçons terrestres deux ou trois raies ou bandes, tracées de largeur inégale & de couleurs différentes, coupées par un grand nombre de lignes transversales ou en zigzag; telles sont les coquilles des limaçons de jardin: il y en a d'une seule couleur, jaune ou rose, avec un liseré noir.

Aux approches de l'hiver le limaçon s'enfonce dans la terre, ou se retire dans quelque trou, quelquefois seul, mais ordinairement en compagnie. Il forme alors avec sa bave, à l'ouverture de sa coquille, un petit couvercle blanchâtre assez solide, & il se renferme entiérement. *Voyez le mot* Opercule *à l'article* Coquillage, *vol. II, pag.* 294.

Ce couvercle met l'animal à l'abri des injures de l'air & de la rigueur du froid: il demeure ainsi six à sept mois sans mouvement & sans prendre aucune nourriture, jusqu'à ce que les feuilles commencent à poindre, en un mot, que le printems ramene les beaux jours. Avec l'appétit tous ses besoins renaissent: il ouvre sa porte, pousse en dehors une membrane que l'on appelle *plaque*, & que nous avons dit s'étendre en espece

d'ailes des deux côtés; alors il va jouir des agrémens de la belle saison & chercher de quoi réparer des forces un peu épuisées par le jeûne de l'hiver. On les voit monter par-tout, sur les espaliers, les arbres au vent, les haies, &c. Pour examiner facilement la marche de cet animal, il suffit de le mettre dans un bocal de verre, aussi-tôt il rampera & laissera aussi voir l'intérieur de sa bouche. Mais écoutons M. *Weiss* sur le mouvement progressif du limaçon. Sa démarche dépend d'un plus grand nombre d'organes que chez les chenilles, dont nous avons admiré l'appareil. Le plan sur lequel rampe l'*escargot* sert de base assez fixe pour ne pas ceder aux impressions des muscles qui tiennent lieu de pieds à l'animal. Quelle prompte transmission de mouvement d'un muscle à l'autre, lorsque l'animal les contracte successivement le long du ventre, de derriere en avant cinq à six fois plus vîte que la progression de son corps! Cette transmission est très-visible à travers d'une glace sur laquelle on fait ramper l'escargot: on observe qu'elle représente assez bien l'ondulation de l'eau agitée par le vent. Si le Lecteur veut se donner la peine de lire l'article *Scolopendre terrestre*, il verra que la progression de l'escargot se fait par un mouvement aussi uniforme & un mécanisme à peu-près semblable à ce que l'on observe dans la scolopendre terrestre; la différence est que l'escargot se sert de muscles au lieu de pieds, & qu'il rampe plus lentement. Cette démarche uniforme semble favoriser la délicatesse de ses cornes dans le cas d'un obstacle qui se présenteroit en chemin. La nourriture de l'escargot consiste en feuilles de plantes, &c. qui lui servent aussi de parasol. Les Jardiniers savent mieux que personne que ces animaux font un grand dégât dans les jardins potagers & fruitiers, sur-tout pendant la nuit & dans les temps pluvieux ou de brouillards: ils attaquent aussi les feuilles de vigne, de pois, de feves, de vesces & de lentilles, & les attendrissent avec leur bave. Une tortue dans un jardin est le meilleur destructeur de limaçons qu'on ait pu trouver jusqu'ici: les lézards, les grenouilles, les corbeaux, les vanneaux & les hérissons en font aussi les ennemis.

M. *de Réaumur* a donné l'histoire d'un insecte qu'il appelle *insecte des limaçons*, parce qu'il habite tantôt la surface extérieure d'une des parties du corps du limaçon, & tantôt va se cacher dans les intestins de cet animal. Le pou dont il est question est facile à observer, lorsque le limaçon est entiérement renfermé dans sa coquille: on peut aussi le remarquer dans diverses autres circonstances. Cet insecte marche presque continuel-

lement avec une vîteſſe extrême. Si la coquille eſt fermée, il attend, pour voyager, que le limaçon ouvre ſon anus, lequel eſt placé dans l'épaiſſeur du collier. L'inſecte ſaiſit le moment favorable qui lui donne une vaſte entrée dans les inteſtins du limaçon. Il paroît que les inteſtins de ce coquillage ſont le ſéjour que ces ſortes de poux aiment le mieux, & que le limaçon les pouſſe ſur ſon collier toutes les fois qu'il fait ſortir ſes excrémens. La ſéchereſſe leur eſt favorable ; c'eſt auſſi le temps où l'on doit chercher à les voir. M. *de Réaumur* dit en avoir alors compté plus de vingt ſur le même limaçon, dont le corps ſeul eſt un terrain convenable à ces inſectes ; car on ne les voit guere ſur la coquille, à moins qu'on ne les force d'y aller : leur couleur eſt blanchâtre, mêlée d'une nuance roſe.

Nous avons omis de dire que le limaçon a au côté droit du cou un trou aſſez grand, qui eſt en même temps le conduit de la reſpiration, la vulve & l'anus ; c'eſt par là que ſortent au beſoin les parties maſculine & féminine toutes prêtes à faire leurs fonctions. Cela n'arrive pleinement qu'après qu'un limaçon en a rencontré un autre de ſa même eſpece, pour la couleur de la coquille & de la même groſſeur ; & que par pluſieurs mouvemens préliminaires plus vifs, & pour ainſi dire plus paſſionnés qu'on ne l'imagineroit d'une eſpece auſſi froide, ils ſe ſont mis l'un & l'autre dans une même diſpoſition, ou ſe ſont aſſurés d'une parfaite intelligence. Ils ont une autre agacerie fort ſinguliere : outre les parties mâle & femelle il leur ſort, par la même ouverture du cou, un aiguillon fait en fer de lance à quatre appendices, qui ſe termine en une pointe très-aiguë & aſſez dure, quoique friable : comme les deux limaçons tournent l'un vers l'autre la fente de leur cou, il arrive que quand ils ſe touchent par cet endroit, le carquois ou aiguillon de l'un pique l'autre ; & la mécanique qui fait agir cette ſorte de fleche ou de petit dard, eſt telle qu'il abandonne en même temps la partie à laquelle il étoit attaché, de maniere qu'il tombe par terre, ou que le limaçon piqué l'emporte. Ce limaçon ſe retire auſſi-tôt ; mais peu de temps après il rejoint l'autre, & le pique amoureuſement à ſon tour. Après quoi l'accouplement ne manque jamais de s'accomplir. Ainſi ils ſe fécondent l'un l'autre par une action réciproque & ſimultanée.

Les limaçons ont coutume de s'accoupler juſqu'à trois fois de quinze en quinze jours : à chaque accouplement on voit un nouvel aiguillon ; enſuite ils ſe joignent, & leur accouplement dure dix à douze heures ; ils

paroissent alors comme engourdis : leur matiere séminale est d'une consistance de cire. *Lémery* dit qu'on peut voir facilement la mécanique de cet accouplement, en faisant mourir dans le vinaigre ces animaux accouplés.

Environ dix-huit jours après l'accouplement, les limaçons pondent par l'ouverture de leur cou une grande quantité d'œufs, qu'ils cachent en terre avec beaucoup de soin & d'industrie. Ces œufs sont blancs, sphériques, revêtus d'une coque molle & membraneuse, collés ensemble par une glu imperceptible en maniere de grappe, & gros comme des graines de vesce. Au reste, la grosseur des œufs varie suivant la grosseur du limaçon : ces œufs éclosent au printems.

On distingue aux environs de Paris plusieurs sortes de limaçons terrestres à coquilles ; savoir, le *limaçon des vignes*, celui *des jardins*, les gros *escargots des bois & des prés*, ensuite la *lampe antique*, le *cornet de St. Hubert* ; ceux qui sont appellés la *luisante*, la *livrée*, l'*élégante*, *la striée*, le *grain d'orge*, la *nompareille*, le *barrillet*, l'*épiderme*, le *bouton*, le *petit cornet*, sont des limaçons de bruyeres, ou de montagnes, ou de bordures des bois, où ils se nourrissent de thym, de serpolet & d'autres herbes odoriférantes qu'ils aiment beaucoup. Les limaçons des prés vivent de sain-foin, de trefle, de luzerne, &c. La *luisante* se trouve dans les bois pourris, les mousses & autres endroits humides. L'*épiderme* habite aux pieds des murs, dans des décombres de bâtimens, sous des pierres, &c. Le pays d'Aunis, l'Angleterre, l'Italie, la Chine & l'Amérique fournissent des limaçons dont les couleurs sont admirables. M. *Linnæus* n'en cite que douze especes qui se trouvent en Suede. Les *Transactions Philosophiques* font aussi mention de deux especes de limaçons de la grosseur d'un gros grain d'avoine en forme de vis, dont les volutes sont contournées de droite à gauche ; ce qui fait appeller ces sortes de coquilles *uniques*.

On a prétendu que les limaçons de terre vivent long-temps, quoique privés des parties qui paroissent essentielles à la vie des animaux, telle que la tête : un fait aussi extraordinaire annoncé dans les papiers publics, a déterminé plusieurs Savans à répéter cette expérience, qui a réussi à quelques-uns, ainsi qu'au Docteur *Spallanzani*, Naturaliste résidant à Modene. Ce Docteur dit qu'ayant coupé la tête à plusieurs limaçons du pays qu'il habite, non-seulement ces animaux n'en sont pas morts, mais qu'après s'être retirés dans leur coquille, ils en sont sortis de nouveau

pour se promener sur les plantes qui leur servent de nourriture : il ajoute même qu'il leur est venu une nouvelle tête organisée comme la premiere. J'avoue que ne pouvant croire à cette reproduction, j'ai tenté, étant au château de Chantilly durant l'automne de 1768, nombre d'expériences à ce sujet, & dont j'ai fait part au Public; en voici le résultat : de cinquante-deux limaçons de terre & de canardiere, auxquels j'avois coupé la tête (tous, dès qu'ils se sentoient atteints par l'instrument tranchant, se contractoient avec célérité & très-fortement; la section étant finie, la partie qui se retire précipitamment dans la coquille paroît plissée & en cul de poule) neuf ramperent au bout de vingt-quatre heures, & c'étoient uniquement ceux que j'avois décapité en appuyant foiblement sur le cou entre les grandes cornes & les parties de la génération le tranchant d'un couteau mal aiguisé, de sorte que j'avois sensiblement vu toutes les cornes se retirer & rentrer dans l'intérieur de l'animal; j'ai même observé que de cette maniere je ne coupai que la peau & la mâchoire de ces limaçons, & qu'au bout de dix à douze jours ils sortirent de leurs coquilles, & ramperent en portant des cornes mutilées. Les limaçons auxquels je n'avois coupé que la moitié diagonale de la tête, rampoient avec deux seules cornes; mais ceux dont j'avois brusquement coupé la tête entiere, (& c'étoit le plus grand nombre) sont tous morts au bout de quelques jours, excepté deux qui resterent cinq mois fixés contre une muraille, pleins de vie, & qui moururent au printems sans aucune apparence de reproduction de tête. J'ai pris d'autres limaçons, & je leur ai fait une incision longitudinale à la tête entre les quatre cornes; il a fallu près d'un mois à la Nature pour réunir les deux parties, encore ces animaux ont-ils paru fort languissans. J'ai répété ces expériences en 1769, & toutes ont été sans aucun succès. Nombre de personnes m'ont écrit de divers pays que leurs tentatives ont été absolument conformes aux miennes. A combien de limaçons n'en a-t-il pas coûté la vie depuis la découverte du Docteur *Spallanzani?* Pourquoi l'expérience ne réussit-elle pas également à tout le monde? Cette différence ne provient-elle pas de la célérité ou de la lenteur de l'amputation? Il faut le croire; les limaçons de Chantilly ne sont pas différens de ceux de Modene. Au reste, les limaçons ne sont pas les seuls animaux qui conservent la vie après qu'on leur a enlevé quelques parties considérables du corps; les vers, les serpens, les lézards vivent long temps, quoique coupés en deux parties : les fourmis, quand on leur a coupé le ventre sans endommager leurs pattes, marchent, quêtent & se

ſe ſaiſiſſent de leur proie comme ſi elles étoient entieres; mais elles en périſſent après : les parties des cruſtacées & les rayons de l'étoile marine ſe reproduiſent auſſi.

Le Limaçon de marais ou d'eau douce, *cochlea fluviatilis*, ſe trouve dans les fleuves, les lacs, les grands marais, les foſſés & les étangs. Le Naturaliſte Suédois, M. *Linnæus*, en cite ſeize eſpeces, parmi leſquelles il y a des *buccins :* voyez ce mot.

Le Limaçon de mer, *cochlea marina umbilicata*, ſe trouve aſſez communément dans la Méditerranée. Les Eſpagnols appellent ce coquillage univalve *caragolo* & *ſcanagolo*. La coquille eſt ordinairement ſtriée & gravée en dehors, liſſe & polie en dedans; elle eſt contournée en ſpirale depuis deux orbes juſqu'à dix. Sa bouche dans la mer eſt garnie d'un opercule calcaire qui a la figure d'un nombril, rougeâtre en deſſus & blanchâtre en deſſous : ce qui fait appeller ce coquillage *limaçon ombiliqué.* Quand l'animal veut prendre de la nourriture, il pouſſe & ouvre ce couvercle; & lorſqu'il en a pris ſuffiſamment, il le retire à lui, & referme ſi exactement ſa coquille, que l'eau de la mer n'y peut pénétrer. Cet opercule étoit autrefois d'un grand uſage en Médecine. On l'appelle *ombilic marin*, *feve de mer.*

Diviſions des limaçons de mer.

M. *d'Argenville* en fait trois genres qui naiſſent de la différence de leur bouche.

1°. Les *limaçons à bouche ronde*, & à levre extérieure preſque perpendiculaire à la baſe, tels que le *burgau*, dont les ouvriers tirent une belle nacre, le *dauphin*, l'*œil de bouc*, la *peau de ſerpent*, la *bouche d'or*, la *bouche d'argent*, le *ruban*, le *marron rôti*, l'*émeraude*, la *veuve*, le *petit deuil*, & pluſieurs autres, dont les uns ſont ou unis, ou rayés, ou raboteux.

2°. Les *limaçons à bouche demi-ronde*, la levre extérieure eſt preſque perpendiculaire à la baſe : ces coquilles ont peu de contour, & l'extrémité de la volute eſt très-peu ſaillante. Cette famille renferme pluſieurs caracteres ſpécifiques qui forment des eſpeces aſſez conſidérables, dit M. *d'Argenville*, comme les *nérites*, qui dans leur bouche demi-ronde ont des gencives, d'autres ſont ombiliquées, &c. Parmi les coquilles de ce genre on diſtingue le *cordon bleu*, les *teſticules*, le *jaune d'œuf*, la *grive*, le *téton de Vénus*, la *quenotte ſaignante*, le *pois de mer*, &c.

3°. Les *limaçons à bouche applatie* ou *ovale*, la levre intérieure est presque parallele à la base : ils different des autres par leur bouche applatie en ovale & par leur figure conique. Cette famille renferme encore des especes aussi singulieres que les précédentes : il y en a dont la tête s'élevant en pyramide, forme plusieurs spirales, & ce sont là les vrais *sabots :* d'autres s'élevent la moitié moins & conservent mieux la forme de vrais limaçons : d'autres enfin sont entiérement applaties, tels que la *lampe antique* & l'*escalier.* Ces remarques, dit notre Auteur, font connoître que l'élevation de la figure ne détermine pas le vrai caractere d'un coquillage. De ce dernier genre de sabots sont les coquilles appellées le *toit Chinois* ou la *pagode*, le *cul-de-lampe*, le *bouton de camisole de la Chine*, le *cornet de St. Hubert*, l'*éperon*, le *cadran*, la *sorciere*, la *fripiere*.

Telle est la distribution des limaçons de mer par M. *d'Argenville*, qui dit par expérience que l'avantage que le limaçon à bouche plate a sur les deux autres, c'est de n'être point sujet, par la configuration & la juste proportion du poids de son corps avec la plaque charnue sur laquelle il rampe, à se renverser en passant dans les endroits escarpés : au lieu que les autres allant par les mêmes endroits, sont entraînés par le poids de leur coquille, peu proportionnée pour la grosseur à la force de l'animal, & sont renversés, froissés & blessés avant qu'ils aient pu s'en garantir, en retirant leurs cornes & rentrant promptement dans leur coquille.

Cette même division des limaçons de mer convient aux limaçons terrestres & fluviatiles. Les coquilles de ces derniers sont très-fragiles : on les appelle *limaçons de marais*.

M. *Adanson*, dont nous avons aussi exposé la méthode pour la division des coquilles à l'article Coquilles, dit que les coquillages dont la coquille consiste dans une seule piece, de quelque figure qu'elle soit, ou en deux pieces, dont l'une est tournée en spirale, s'appellent du nom commun & général de *limaçons*. Il divise les limaçons en univalves & en operculés. Sa méthode exige qu'on fasse attention dans la coquille des limaçons, à six parties principales, qui sont les *spires*, le *sommet*, l'*ouverture*, l'*opercule*, la *nacre* & le *périoste*. Il considere aussi cinq parties essentielles dans ces animaux ; savoir, les *cornes*, les *yeux*, la *bouche*, la *trachée* & le *pied*. On trouvera la signification & le détail de ces termes au mot Coquille. A l'égard des limaçons de mer operculés, M. *Adanson* dit que cet opercule differe de celui des limaçons univalves & terrestres, en ce que l'animal le prend dès sa naissance ; au lieu que

celui des limaçons terrestres se forme tous les ans une ou plusieurs fois, & cela dans les temps où ces animaux veulent se mettre à l'abri de la sécheresse occasionnée par les chaleurs ou par les froids excessifs : il consiste, comme nous l'avons dit, en une bave visqueuse sortie du corps de l'animal, & durcie en une croûte blanche, assez épaisse, mais peu solide, plutôt coriace que cartilagineuse. Ceux de ces animaux qui sont dépourvus de mâchoires, ont à leur place une espece de trompe qui leur sert de tariere pour percer les coquilles des autres coquillages dont ils sucent la chair : il n'y a qu'un petit nombre de limaçons qui soient vivipares.

Nous avons dit au mot COQUILLAGE, que le *limaçon de mer*, quoique réunissant communément en lui les deux especes de parties sexuelles, ne peut se suffire à lui-même, & que cette sorte d'hermaphrodite a besoin du concours de deux individus pour se féconder réciproquement & en même temps, l'un servant de mâle à l'autre pendant qu'il fait à son égard la fonction de femelle. M. *Adanson*, dans sa Conchyliologie, a fait figurer deux coquilles, *planche premiere*, auxquelles il donne le nom de *bulin* & *coret* : la premiere est celle d'un petit limaçon fluviatile, nommé la *membraneuse ;* il se trouve aux environs de Paris, ainsi que l'autre qui est un petit buccin fluviatile. Il dit que leur hermaphrodisme, quoique possédant les deux especes de parties génitales, a besoin de la jonction de deux individus, mais qui ne peuvent se féconder en même temps à cause de l'éloignement de leurs organes. *Voyez les pages 298 & 299 du second volume de ce Dictionnaire.*

Limaçons étrangers.

On remarque une variété extrême dans les limaçons du Cap de Bonne-Espérance : il y a entr'autres le *limaçon quille*, que la mer jette sur ses bords en grande quantité, & qui est de toute beauté. On en fait présent aux étrangers curieux : les Européens du Cap en font de la chaux. Par la description que *Kolbe* donne de plusieurs autres especes de limaçons, on y reconnoît le *nautile*, l'*huitre épineuse*, &c. qui sont des coquilles d'un genre bien différent de celui des limaçons. Les côtes de l'Afrique & l'île Tabago fournissent aussi de beaux limaçons, &c. Le Lambis d'Amérique est aussi une sorte de limaçon. *Voyez* LAMBIS.

Propriétés des limaçons.

Toutes les especes des limaçons testacées ou sans coquille, sont d'une substance visqueuse & gluante : leur chair, blanche & grasse en hiver, quoique bien assaisonnée, produit toujours dans le corps humain des humeurs grossieres, capables d'embarrasser le cours du sang : tel est le sentiment des Auteurs de la *Suite de la Matiere Médicale.* Cependant les Grecs & les Romains, qui étoient aussi délicats que nous dans leurs repas, en faisoient beaucoup d'usage comme aliment. Ces derniers même avoient des garennes & des viviers où ils les engraissoient pour les délices de la table (c'étoit probablement des limaçons de terre & de mer) : ils estimoient beaucoup ceux qui venoient des îles de Sardaigne & de Chio, de la Sicile, des Alpes, de la Ligurie & de l'Afrique. On dit que les habitans de la Silésie nourrissent des escargots ou limaçons de terre avec de certaines plantes, pour les manger ensuite ; & que dans les jardins de Brunswick, on garde les limaçons qu'on a ramassés pendant l'été dans des especes de fosses carrées, dont les côtés sont boisés & l'ouverture couverte d'un fil de fer, pour les manger en hiver. Les Brabançons & les Liégeois en sont aussi très friands, ainsi que les Suisses qui, selon M. *Bourgeois*, en font un grand usage dans la cuisine ; on les fait cuire dans l'eau de fontaine avec leurs coquilles. En Bourgogne on y met du vin ; puis étant refroidis, on les retire de leur coquille avec un stilet ou le dardillon d'une fourchette, ensuite on les assaisonne avec le bouillon de viande, les épices, quelques tranches d'orange ou de citron, on lie la sausse avec du beurre frais & de la farine. On en fait aussi des petits pâtés qui sont très-estimés des gourmands. L'on a cependant observé que c'est un mets difficile à digérer, & qui ne convient qu'aux estomacs vigoureux. Nous avons vu en 1762, aux environs de la Rochelle, des Paysans occupés à ramasser dans les campagnes une très-grande quantité de petits limaçons bigarrés de jaune & de noir, que l'on mettoit dans des barriques remplies de branches de bois croisées çà & là, afin que les limaçons pussent s'y disperser sur les surfaces multipliées. Cette récolte de limaçons étoit destinée pour l'Amérique ; & il y a des années où des Négocians du pays font un commerce de ces animaux vivans. Ces limaçons se collent contre les branches ou les parois de la futaille, & de cette maniere ils peuvent faire le trajet sans périr de faim, parce qu'ils ne dissipent que

peu de leur humeur viſqueuſe. Il y a des pays où on les fait cuire dans leurs coquilles ſur la braiſe, & on les mange ainſi.

Dans notre pays les limaçons les moins malfaiſans ſont ceux qui ſe trouvent dans les haies, les vignes & les jardins, parce qu'ils vivent de ſerpolet, de pouliot, d'origan & d'autres herbes qui leur donnent un meilleur goût : le peuple en fait une aſſez bonne conſommation en Franche-Comté, ſur-tout au printems & dans le Carême. Les Médecins n'en conſeillent cependant l'uſage qu'aux phthiſiques, pour calmer la toux : on en fait des bouillons pectoraux & adouciſſans, immédiatement après les avoir fait dégorger dans de l'eau chaude : on eſtime leur coquille apéritive ; peut-être n'eſt-elle qu'abſorbante. Cependant M. *Bourgeois* dit que le couvercle ou opercule des eſcargots, ſéché & réduit en poudre, eſt un très-bon remede pour adoucir les ardeurs d'urine, ſoit qu'elles proviennent d'inflammation, d'âcreté de l'urine, ou même de gravelle ; on en donne trente ou quarante grains dans l'infuſion de fleur de mauve ou de graine de lin. Dans quelques Provinces de France on emploie la poudre de limaces rouges ſéchées au four contre la dyſſenterie ; la doſe en eſt de trente-ſix à quarante-huit grains dans un verre de vin, ou de tiſane, ou de bouillon : ce remede calme les épreintes & les déjections ſanglantes. On ſe ſert auſſi de limaçons écraſés pour guérir les dartres ; ou bien on ſe contente de faire ramper & de laiſſer baver les limaçons ſur la dartre. Les limaçons entrent dans l'eau pectorale de la Pharmacopée de Paris, & dans quelques collyres. *Voyez le Dictionnaire de Médecine.*

Les limaçons devenus foſſiles portent le nom de *cochlite.*

LIMAÇON ROUGE. *Voyez* LIMACE.

LIMAÇONNE. Nom que *Goëdard* donne à une chenille fort belle ; elle a ſur la tête comme cinq paquets de poils ; au-devant de la tête deux eſpeces de cornes comme les limaçons, & une queue à l'extrémité du corps. Cette chenille eſt encore ornée de poils ſur le dos : c'eſt avec ſon poil & ſa ſalive qu'elle fait ſa coque pour ſe métamorphoſer en chryſalide.

LIMANDE, *paſſer aſper ſive ſquammoſus.* C'eſt un poiſſon de mer plat, peu large, & dont les nageoires ſont molles : il eſt du même genre que la ſole, le carrelet & la plie : *voyez ces mots.* Ce genre de poiſſon nage à plat. *Rondelet* dit que la limande ne differe du carrelet que par

l'âpreté de ses écailles qui sont fortement attachées à sa peau : elle a des taches jaunes aux nageoires qui environnent le corps, & une ligne tortue au milieu du corps ; sa chair est blanche, molle & humide, & un peu gluante : ce poisson est très-connu sur nos tables ; il est meilleur que le *flez* & le *fletelet*, qui sont aussi des especes de limandes.

LIMIER. *Voyez à l'article* CHIEN.

LIMON, *lutum aut limus*, est une terre noirâtre ou brunâtre, détrempée, divisée & déposée çà & là par l'eau, chariée dans les marais & lacs : elle paroît principalement produite par un mélange de terre & de végétaux pourris ou détruits. Si l'on y appercevoit encore des filamens de plante, ce limon prendroit le nom de *tourbe limoneuse* ou de *tourbe*. Voyez ce mot. Quoique le limon ne donne pas toujours l'apparence de plantes, il ne laisse pas d'être quelquefois inflammable : il s'en trouve de tel en Brabant & dans le pays de Nantes en Bretagne. Le limon de la mer, quoique vaseux, ainsi que celui des fleuves, étant plutôt formé de la destruction des animaux que des plantes, petille dans le feu, & y exhale une odeur très-fétide. Ces deux phénomenes sont dus, l'un aux parties de sel marin, & l'autre aux parties d'animaux non totalement détruits. *Voyez* ADAMIQUE (TERRE).

La couleur noirâtre du limon végétal nous paroît communément due au fer ou à des plantes astringentes pourries dans une eau vitriolique & stagnante. Toutes les especes de limon sont bonnes pour engraisser les terrains, mais il y a du choix. Le limon gras & onctueux que le Nil dépose dans ses inondations, fertilise les terrains sablonneux de l'Egypte ; mais le limon maigre & trop sablonneux que dépose le Rhin sur des terres voisines, à peine engraissées par l'industrie & le travail des hommes, nuit à la fertilité du terrain. Un limon gras sur un terrain déjà gras & compacte, lui ôte cette juste proportion qui est si avantageuse pour la végétation.

La formation du limon & celui que déposent les rivieres, méritent l'attention du Naturaliste : il nous donne la théorie du tuf & de plusieurs des couches dont la terre est composée. A examiner la quantité de terre que dépose l'eau d'une riviere, immédiatement après un grand orage, l'on ne doit pas être étonné si les terres adjacentes aux rivieres diminuent de hauteur, tandis que le fond de la mer doit hausser continuellement, comme étant le réservoir de tous les fleuves. Heureusement

que tout le limon ne va point à la mer, il en reste une portion considérable qui se dépose en route sur les endroits peu inclinés, & qui sont inondés par les débordemens des rivieres.

LIMONIER ou ARBRE DU LIMON, *limon vulgaris*. Le limonier approche beaucoup du citronnier, même hauteur, même feuillage; mais il est un peu plus court & moins branchu, & souvent garni de plusieurs épines; ses fleurs ont une odeur plus foible; ses fruits sont moins longs & plus petits que les citrons; leur substance est également véficuleuse ou divisée en cellules, mais ils sont d'une couleur & d'une odeur moins fortes; ils viennent plusieurs ensemble; leur écorce est aussi plus mince que celle des citrons, mais ils sont plus remplis de pulpe & d'un suc trop acide pour pouvoir les manger: on les appelle *limons aigres*; il y en a aussi de doux. Consultez les *Hespérides* de *Ferrarius*.

On fait usage des limons comme des citrons: on les appelle même à Paris *citrons*. Mais ce nom mériteroit d'être réformé, quoiqu'autorisé par un assez long usage. *Voyez l'article* CITRONNIER. Les limons sont plus rafraîchissans, moins utiles contre les poisons, mais plus efficaces pour tempérer l'ardeur de la fievre dans les maladies aiguës: on fait un sirop avec leur suc. Les lettres que l'on écrit avec ce suc sur du papier, paroissent lorsqu'on les approche du feu; & les Teinturiers emploient aussi de ce suc pour certaines couleurs. *Consultez le Dictionnaire des Arts & Métiers*. Les Tunquinois & les Peuples de l'Inde se servent de ce suc, comme nous de l'eau forte, pour nétoyer le cuivre, le laiton & les autres métaux quand ils veulent les mettre en état d'être dorés. Les semences du limon sont un peu ameres, & propres contre les vers.

LIN, *linum*. Plante très-utile, dont *Tournefort* distingue trente-une especes. Nous n'en considérerons ici que deux sortes principales, & qui sont d'usage en Médecine & dans les Arts mécaniques.

Le LIN ORDINAIRE, *linum sativum vulgare*, est une plante qui vient à l'aide de la culture dans les champs & les jardins. Sa racine est assez menue, peu fibreuse. Sa tige est ordinairement simple, haute d'environ deux pieds & demi, creuse, grêle, branchue vers le sommet, laquelle étant rouie, battue & préparée, donne beaucoup de fil. Ses feuilles sont pointues, étroites, placées alternativement le long de la tige. Ses fleurs naissent en ses sommités; elles sont d'un beau bleu, composées chacune de cinq feuilles, disposées en œillet dans un calice aussi à cinq feuilles.

A cette fleur ſuccede un fruit preſque ſphérique, de la groſſeur d'un pois chiche, renfermant en dix capſules membraneuſes dix ſemences oblongues ou preſque ovales, applaties, pointues d'un côté, obtuſes de l'autre, luiſantes, d'une couleur fauve purpurine.

Le lin eſt au nombre de ces plantes qui, ſur pied, ne paroiſſent avoir aucun rapport, aucune reſſemblance avec les choſes qu'on en fabrique. Combien de temps l'homme a t-il foulé au pied ce végétal précieux ſans en connoître l'utilité ? Que la découverte en ſoit due au haſard ou à la ſagacité de ces Obſervateurs qui épient pas à pas les productions de la Nature, toujours eſt-il conſtant que le lin a deux objets d'utilité, la graine dont on retire de l'huile, & la tige dont on prépare le fil. En un mot, cette plante préparée ſert à une infinité d'uſages mécaniques, & particuliérement pour la fabrication de la toile, de la dentelle & du papier.

Culture du Lin.

Le lin eſt un des végétaux ſur lequel l'homme a exercé ſon induſtrie avec le plus grand ſuccès & la plus grande utilité. En jettant les yeux dans la campagne ſur un terrain couvert de cette plante, qui n'a rien abſolument de remarquable, le Naturaliſte eſt frappé d'étonnement lorſqu'il conſidere que cette plante va par l'adreſſe humaine & ſous une forme toute nouvelle, contribuer non-ſeulement à la ſalubrité du corps, à la propreté, à la parure de l'homme, qui jouit paiſiblement des douceurs de ſa découverte & de ſon travail, mais encore à la richeſſe des Royaumes & des Empires, parce que les choſes de premiere néceſſité ſont les objets les plus intéreſſans du Commerce.

La culture du lin eſt donc la plus intéreſſante après celle des grains. On en ſeme la graine par un beau temps ſec & doux, & dès le mois de Mars, en terre graſſe, & qui ne ſoit point trop humide. La plante fleurit en Juin. Le lin épuiſe beaucoup les terres ; auſſi n'en doit-on reſemer dans le même ſol qu'après deux ans de repos. On doit le ſemer plus clair que le chanvre, après avoir bien nétoyé la terre de toutes racines & herbes ; enſuite herſer la terre & y paſſer le rouleau pour l'affaiſſer ; la ſarcler au commencement de Mai, & arracher, s'il ſe peut, la mauvaiſe herbe, (la *goutte de lin*, eſpece de plante paraſite), qui s'entortille autour de ſa tige. Au reſte on ſarcle le lin quand il a deux pouces de hauteur, &

on

on continue jusqu'à ce qu'il en ait cinq. Le lin a besoin de petites pluies chaudes : il y a des pays où l'on rame le lin, tant il devient haut : on l'attache quand il est près de sa maturité.

Les Hollandois qui ont un terrain gras & un peu humide & compacte, sur-tout en Zélande, s'adonnent beaucoup à la culture du lin : ils préparent la terre avant d'ensemencer, 1°. par des engrais, tels que du fumier très-pourri, la marne, la chaux, les curures de mares, les rognures de cornes, le *goëmon* (espece d'algue marine), & un peu de sable marin ; 2°. par trois ou quatre labours, après lesquels ils laissent la terre ou liniere en jachere pendant tout l'été : on fait de même en Flandres. En Zélande, où la garance fait une branche de commerce, dès que l'on a défriché & labouré la terre, on y plante de la garance, qui y reste deux ans ; tout cela emmeublit la terre ; on la laisse reposer, & on y seme alors du lin. Dans notre pays on y seme du trefle qui fait beaucoup de bien à la terre, en la garantissant de l'ardeur du soleil, & en lui conservant la rosée & la pluie ; 3°. par la division de leur terrain, qu'ils font en planches, de cinquante à soixante pieds de large, & séparées par de petits fossés de deux ou trois pieds de profondeur, sur un pied & demi de largeur. Le sol étant ainsi préparé, on fait choix de la graine qu'on veut semer. La meilleure est courte, rondelette, ferme, huileuse, pesante, d'un brun clair : mise dans un verre d'eau, elle va au fond en peu de temps ; jetée dans le feu, elle doit s'enflammer & petiller sur les charbons ; telle est la graine de lin de Dantzig ou de Riga. Pour avoir toujours de bonne graine, il faut semer dans une terre forte de la graine recueillie dans une terre plus forte, & en jeter dans le champ une quantité moindre que celle qu'il est en état de bien nourrir ; par ce moyen toutes les graines profitent, & l'on a de belles tiges.

Suivant un Mémoire de la Société de Dublin, les terres les meilleures pour la culture du lin sont les terres glaises, profondes, fermes, un peu humides, labourées comme il convient : les terres graveleuses ou légeres donnent à la vérité du lin plus fin, mais en plus petite quantité, moins grand, & la graine dégénere dès la deuxieme année. Les Hollandois, dont le commerce de toile florissant prouve leurs connoissances supérieures dans cette partie, ne sement presque point de lin dans la Province de Hollande, à cause que le terroir en est léger & sablonneux : mais ils recueillent d'aussi beau lin & d'aussi bonne graine, qu'il y en ait en Europe, dans les terres glaises, lourdes, fermes & humides de la Province de

Zélande. Ces terres ſont propres pour le lin, à raiſon de la glaiſe qui entre dans leur compoſition.

Le lin ſemé comme ci-deſſus eſt ordinairement mûr à la fin de Juin; & après la récolte on peut ſemer des *turneps* où de gros navets de bétail dans le même terrain, où ils viendront fort bien.

Il y a des Laboureurs qui diſtinguent deux ſortes de lin cultivé: 1°. le *têtard*, qui eſt bas & a beaucoup de têtes; on le ſeme à la fin de Mars, on le cueille dès le mois de Juin: 2°. le grand lin, qui eſt le plus haut, & a moins de branches: on cueille celui-ci quand il jaunit.

Le Semeur de lin doit ſuivre le ſillon en ligne directe, & jeter la graine avec la main droite, & ſemer de la main gauche, lorſqu'il revient ſur ſes pas, afin que le grain ſoit répandu également: on recouvre peu de temps après la ſemence avec la herſe. Dans quelques pays on y paſſe alors le cylindre; dans d'autres on y jette par-deſſus de la fiente de pigeon & du fumier nouveau.

Le lin étant mûr, on l'arrache par un temps ſec, & on le couche à terre ſur le champ par groſſes poignées l'une à côté de l'autre, afin qu'il ſeche. Lorſque la ſaiſon eſt favorable, il eſt ſuffiſamment ſec en douze ou quatorze jours; autrement on l'y laiſſe par petits tas pendant vingt jours, ou en gros tas pendant un mois, plus ou moins, ſuivant la ſaiſon & le pays. C'eſt une mauvaiſe méthode que d'arracher le lin trop vert; car, outre que le fil eſt plus gros, la filaſſe tombe preſque toute en étoupe. Les Manufacturiers expérimentés ont grand ſoin de laiſſer plus long-temps ſur pied le lin qu'ils deſtinent aux ouvrages les plus fins; ils riſquent même de perdre la graine, pour avoir la tige auſſi mûre qu'il eſt poſſible, lorſqu'ils doivent l'employer à la meilleure eſpece de batiſte & à leurs dentelles, &c.

En Hollande on égraine le lin auſſi-tôt qu'il revient du champ, & on livre la plante à l'Ouvrier dès qu'on a cueilli la graine. Pour ſéparer la graine d'avec la tige, on ſe ſert d'un peigne de fer, appellé *drege* ou *grege;* on peut auſſi retirer la graine de la coque du lin en la frappant avec un petit battoir. Il eſt avantageux de ne point différer le roui du lin, afin que la filaſſe ſe détache plus facilement de la chenevote. Il en eſt de la maniere de rouir & préparer le lin, comme de celle du *chanvre*. Voyez ce mot.

On vend le lin tout roui & façonné à la botte. Lorſqu'il a reçu tous ſes apprêts, on les met en cordons, s'il eſt fin & deſtiné pour le filage &

pour le Tisserand. Le meilleur lin est luisant, doux, liant & fort: le lin court est celui qui fait le plus beau fil. M. *Planquist* propose dans les Mémoires de l'Académie de Suede, année 1746, une méthode pour préparer le lin d'une maniere qui le rende semblable à du coton. Ce procédé consiste à lessiver le lin comme on lessive le linge, & de carder le lin à la maniere du coton. On a déjà établi en Alsace une manufacture dont le but est de blanchir ou de teindre la filasse qu'on tire du lin avant de la mettre en fil.

Le lin fournit à une consommation intérieure, qui seroit immense même en la réduisant à la fabrication du linge : il procure une infinité de choses de nécessité ou de commodité, outre qu'il entre dans quantité de petites étoffes. L'homme, toujours actif, a su étendre les bornes de son industrie ; ce même linge usé par le service & l'usage journalier devient autant de chiffons qui passent en lambeaux dans une autre manufacture ; là il est de nouveau soumis aux travaux de l'art, change de forme, & se convertit en une matiere dont l'usage n'est ignoré de personne, & que l'on ne sauroit assez admirer. Cette matiere qui reçoit & communique à la société les productions de l'esprit & les sentimens de l'ame, est le papier.

La graine du lin fournit par expression beaucoup d'huile, qui sert à brûler, à l'Imprimerie & en peinture. M. *Bourgeois* observe que cette huile est aussi la base de tous les vernis huileux qui imitent le vernis de la Chine. Le vernis d'ambre, dit-il, qui est le meilleur connu en Europe, se fait avec le succin calciné sur une plaque de fer & dissous dans l'huile de térébenthine, auquel on ajoute l'huile de lin. On prend aussi intérieurement l'huile de lin pour procurer l'expectoration & pour appaiser le crachement de sang. La pâte de cette graine exprimée, sert pour engraisser les bestiaux.

La semence de lin macérée dans l'eau, donne une grande quantité de suc mucilagineux, d'où dépend sa vertu adoucissante & émolliente ; sa farine est résolutive.

Les Paysans d'Asie se sont nourris souvent de graine de lin : ils la piloient, la mêloient avec du miel, & la faisoient frire : cependant, disent les Auteurs de la Matiere Médicale, de quelque maniere qu'on la prépare, ce ne sera jamais un mets bien agréable & salutaire ; car elle est contraire à l'estomac, flatueuse, difficile à digérer, & produit un mauvais suc : c'est ce que l'on a pu remarquer, dit *Fragus*, il y a quelques

années à Middelbourg, capitale de la Zélande, lorſque la plupart des habitans, à cauſe de la diſette du blé & des proviſions, mangerent du pain & d'autres nourritures faites avec de la graine de lin : ils devinrent enflés, bouffis, & il y en eut beaucoup qui moururent.

L'uſage interne de la graine de lin convient dans les ardeurs d'urine : en lavement elle adoucit les tranchées, la dyſſenterie & l'inflammation des viſceres. En général le lin eſt amer, légérement purgatif, aphrodiſiaque, & convient dans les inflammations. Selon M. *Bourgeois*, la graine de lin cuite dans l'eau ou le lait, eſt un excellent remede pour adoucir toutes ſortes d'inflammations externes ; on en fait un cataplaſme pour les eſquinancies inflammatoires, pour calmer les douleurs de la goutte, & pour adoucir & faire venir à maturation les humeurs qui ſurviennent au ſein des femmes après leurs couches.

Le Lin sauvage purgatif, *linum catharticum ſylveſtre*, eſt une plante qui vient d'elle-même dans les champs, parmi les avoines & dans les prés. Sa racine eſt grêle & blanche. Ses tiges rougeâtres & branchues ſont d'abord petites & couchées ſur terre, mais elles s'élevent bientôt à la hauteur de deux pieds & plus. Ses fleurs ſont portées ſur de longs pédicules ; elles ſont blanches & à œillets ; il leur ſuccede des capſules ſéminales, cannelées ; leur graine eſt ſemblable à celle du lin, mais la tige eſt plus menue & moins filandreuſe.

Toute cette plante a une ſaveur amere, & qui cauſe des nauſées. Les Anglois font un plus grand uſage de cette plante que nous. *J. Ray* dit que l'infuſion d'une poignée de lin ſauvage avec les tiges & les ſommets, faite dans du vin blanc pendant la nuit ſur des cendres chaudes, purge aſſez fortement les humeurs ſéreuſes, & excite quelquefois le vomiſſement.

L'on trouve auſſi dans les forêts un grand nombre d'eſpeces ſauvages de lin.

LIN FOSSILE ou INCOMBUSTIBLE. *Voyez* Amiante.

LIN MARITIME. *Imperatus*, a donné ce nom au *conferva*. Voyez ce mot.

LIN ORIENTAL. Les Siamois donnent ce nom à un animal que les Portugais nomment *bicho vergonhoſo*, c'eſt-à-dire *inſecte honteux*, parce que quand il a peur, il ſe reſſerre en lui-même, & dreſſe ſes écailles comme nos hériſſons font avec leurs piquans.

Le lin oriental a les écailles de la queue ſi dures, qu'il eſt difficile de les couper : il vit dans les bois, où il ſe retire dans des trous. Il monte

quelquefois sur les arbres : il ne vit que de graines fort dures : il a la gueule fort petite, la langue longue & étroite : il la lance à-peu-près comme font les serpens.

LIN SAUVAGE. *Voyez* LINAIRE.

LIN DE SIBÉRIE, *linum vivace*. Le lin ordinaire dont nous avons parlé est une plante annuelle qu'il faut semer de nouveau tous les ans, & qui demande beaucoup de soins, de peines & de dépenses ; le lin de Sibérie au contraire est une plante vivace nouvellement découverte, & qui a l'avantage de croître encore plus haut que le lin ordinaire ; ses feuilles sont plus larges, sa tige est plus noirâtre, caracteres par lesquels on estime même le plus le lin ordinaire. Le lin de Sibérie fleurit aussi-tôt que l'autre, & sa fleur a une petite odeur ; lorsqu'il est arrivé à sa maturité en Août, on ne fait que le couper à la faulx, & il repousse l'année suivante de nouvelles & nombreuses tiges de sa racine. Cette plante n'exige presque aucun soin ; un simple sarclage lui suffit. Elle réussit très-bien dans les terrains sablonneux & ses rejets bravent les hivers, ils sont aussi verts sous la neige & la glace, que dans les beaux jours de l'été. Les tiges de cette sorte de lin, donnent du fil aussi blanc, aussi ferme, & en plus grande quantité que notre lin ordinaire : la finesse est peut-être la qualité qui lui manqueroit ; mais cette espece de lin serviroit à un grand nombre d'usages très-importans, où l'on n'emploie point de toiles si fines : cette plante transportée d'un climat froid, dans un climat plus tempéré, s'y amélioreroit, ainsi que le prouve l'expérience faite en Suede & dans le pays d'Hanovre. De plus les soins que l'on apporteroit à sa culture, & les essais que l'on feroit sur cette plante, l'ameneroit insensiblement à un plus grand degré de perfection. On sait déjà qu'il faut employer un tiers de semence de moins que si on semoit du lin ordinaire. La semaison de celui de Sibérie se fait à la fin de Mars, il ne leve qu'au commencement de la quatrieme semaine, & il n'a point à craindre les gelées du printems.

LINAIRE COMMUNE ou LIN SAUVAGE, *linaria vulgaris aut lintea flore majore*, est une plante qui croît également sur le bord des champs ou des chemins, & dans les pâturages stériles. Ses racines sont blanches, ligneuses, rampantes & fort traçantes. Une seule racine pousse plusieurs tiges, hautes d'un pied & demi, rondes, verdâtres, branchues, garnies de feuilles placées sans ordre, mais fort semblables à celles de l'ésule, excepté qu'elles ne donnent point de lait ; ce qui a donné lieu au proverbe latin : *esula lactescit, sine lacte linaria crescit*.

Les fleurs de la linaire ſont jaunes, de même ſtructure que celles du muffle de veau ou *antirrhinum*, dont elle eſt une eſpece, ſelon M. *Deleuze*, & ſe terminent en bas par un éperon, de même longueur que le reſte de la fleur. Elles naiſſent aux ſommités des tiges & des rameaux, rangées en épi; il leur ſuccede un fruit arrondi, diviſé en deux capſules par une cloiſon mitoyenne, & percé de deux trous à ſon extrémité quand il eſt mûr : il eſt rempli de graines plates, rondes, noires, & comme bordées d'un feuillet.

La ſaveur de cette plante eſt un peu amere & un peu âcre : en la froiſſant entre les doits, elle a l'odeur du ſureau; le ſuc de ſes feuilles n'altere point la couleur du papier bleu, mais celui des fleurs le change en rouge. La linaire eſt réſolutive, & adoucit ſinguliérement les douleurs des hémorrhoïdes : on en fait un onguent qui s'applique avec ſuccès ſur les varices de l'anus. Quelques Botaniſtes lui ont donné le nom d'*urinalis*, parce qu'elle eſt fort diurétique : il a des perſonnes qui mettent cette plante dans les ſouliers, ſous la plante des pieds, pour chaſſer la fievre quatre.

On diſtingue encore la PETITE LINAIRE, *linaria capillaceo folio, odora.* Elle eſt auſſi apéritive. *Tournefort* compte cinquante-ſept eſpeces dans le genre de la linaire.

LINGOADA. Nom que les Portugais donnent à un poiſſon de mer du Breſil, nommé *aramaca* par *Marcgrave*, & *cabriconcha* aux Indes. Ce poiſſon a deux yeux d'un même côté, & n'en a point de l'autre : il a la figure d'une ſole; ſes dents ſont fort aiguës.

LINOT ou LINOTE, *linaria avis, aut linota.* Petit oiſeau mis par les Méthodiſtes dans le rang des *moineaux :* on en diſtingue pluſieurs eſpeces.

La LINOTE VULGAIRE, *linaria avis vulgaris*, eſt un petit oiſeau gros comme un moineau, dont la tête eſt couverte d'un plumage cendré noir, le dos mêlé de noir & de roux, la poitrine blanche; le bas-ventre proche du croupion, tire ſur le blanc jaunâtre; le haut de la gorge eſt d'un beau rouge, & le bord des ailes roux; les grandes plumes des ailes ſont noirâtres & blanchâtres par les côtés & à leurs extrémités, ainſi que la queue : la couleur de ſes pieds eſt un brun obſcur. Sa nourriture eſt de la graine de lin, d'où lui eſt venu le nom de *linote.* Cet oiſeau s'apprivoiſe aiſément & eſt ſuſceptible d'éducation : on le nourrit en cage avec du pain, du millet, de la navette, du mouron, de la graine de lin & du

chenevis. Son chant eſt fort agréable, & il apprend volontiers les airs qu'on lui joue ſur un flageolet.

La GRANDE LINOTE DE VIGNE, *linaria rubra major*, eſt un peu moins grande que la précédente. Le plumage de la poitrine & du deſſus de la tête eſt rougeâtre; c'eſt pourquoi on l'appelle auſſi *linote rouge*. Détenue en cage elle perd ſes belles couleurs : on a même éprouvé que les petits élevés en cage ne deviennent jamais rouges.

Il y a auſſi une petite *linote de vigne*, qui a le bec moins gros & plus aigu; la femelle, ainſi que le mâle, eſt rouge au-deſſus de la tête; ſes pieds ſont plus noirs. Cette derniere eſpece de linote vole en troupe, ce que ne font pas les autres. *Albin* dit que la région de leur crâne & la baſe du goſier ſont d'un rouge charmant : il y en a dont les bords des plumes ſont jaunâtres.

La *linote de montagne*, (*linaria montana*) eſt plus grande du double que la précédente : ſon croupion eſt rouge, & ſa queue eſt longue.

La *linote de Strasbourg*, (*linaria Argentoratenſis*) eſt de la grandeur de la linote vulgaire : ſa queue eſt fourchue : ſes pieds ſont rougeâtres & ſon plumage eſt tacheté.

Ce genre d'oiſeau a le bec court, fait en cône : les bords en ſont coupans, & le bout eſt très-pointu. Leurs pieds ſont très-courts; la queue eſt un peu fourchue. Ces oiſeaux font leur nid les uns dans les montagnes, d'autres choiſiſſent les lieux bas & frais, dans les buiſſons d'épine noire & d'aubepine, ou dans ceux du genêt. Ils font d'ordinaire quatre ou cinq petits par nichée, & deux nichées par an. Si on détruit leur nid, ils le rétabliſſent juſqu'à trois fois.

Les linotes, par leur ramage agréable, font les délices des champs & de la ſolitude. Elles muent ſur la fin du printems. On prétend que ces oiſeaux ſont ſujets à une ſorte de maladie qui leur roidit les plumes, & pendant laquelle ils demeurent triſtes & ſans ſiffler. Cette maladie s'appelle *ſubtile* : ſouvent leur ventre devient dur alors; leurs veines ſont groſſes & rouges; leur poitrine eſt tuméfiée, leurs pieds ſont enflés, calleux, & ne peuvent qu'à peine les ſupporter. Quoique ces oiſeaux ſoient communs dans pluſieurs provinces de ce royaume & d'Angleterre, on ignore encore quel eſt leur pays natal. On en voit une eſpece à Angola dont le bec eſt brun; les pieds & les ongles ſont jaunes : le plumage eſt varié.

Les linotes passent pour être bonnes contre l'épilepsie, étant prises en bouillon ou mangées.

LION, *leo*. Le lion, dit M. *de Buffon*, a la figure imposante, le regard assuré, la démarche fiere, la voix terrible : sa taille est bien prise, & si bien proportionnée, que son corps paroît être le modele de la force, jointe à l'agilité : aussi solide que nerveux, n'étant chargé ni de chair, ni de graisse, & ne contenant rien de surabondant, il est tout nerf & tout muscle. Cette grande force musculaire se marque au dehors par les sauts & les bonds prodigieux qu'il fait aisément ; par le mouvement brusque de sa queue, qui est assez fort pour terrasser un homme ; par la facilité avec laquelle il fait mouvoir la peau de sa face, & sur-tout celle de son front, qui est traversée de rides profondes, ce qui ajoute beaucoup à la physionomie, ou plutôt à l'expression de la fureur ; & enfin par la faculté qu'il a de remuer sa criniere, laquelle non-seulement se hérisse, mais se meut & s'agite en tous sens lorsqu'il est en colere. Le front de cet animal est quarré ; le nez est grand, large, évasé ; sa gueule est fort grande & fendue ; ses mâchoires sont composées de grands os extrêmement forts, & garnies chacune de quatorze dents, dont quatre sont incisives, quatre canines & six molaires. Sa langue est grande, rude, très-âpre & parsemée de quantité de petites pointes aussi dures que la corne, longues environ d'un quart de pouce, & recourbées vers le gosier : c'est cette disposition des parties de la langue qui rend le léchement du lion extrêmement dangereux ; car il a bientôt endormi ou engourdi la chair & excorié l'épiderme. Au reste, l'on doit être en garde contre les léchemens de cet animal, même le plus apprivoisé ; car dès qu'il a senti le sang, son naturel sanguinaire s'irrite & l'excite à mordre & à faire de cruels ravages, comme nous le dirons ci-après.

Les lions de la plus grande taille ont environ huit ou neuf pieds de longueur depuis le musle jusqu'à l'origine de la queue, qui est elle-même longue d'environ quatre pieds : ces grands lions ont quatre ou cinq pieds de hauteur. Les lions de petite taille ont environ cinq pieds & demi de longueur, sur trois pieds & demi de hauteur, & la queue longue d'environ trois pieds ; elle est terminée par une espece de houppe.

La lionne est dans toutes les dimensions d'environ un quart plus petite que le lion. Presque tous les Voyageurs paroissent s'accorder à dire que la couleur du lion est fauve sur le dos, & blanchâtre sur les côtés & sous le ventre.

Le lion porte une criniere, ou plutôt un long poil, qui couvre toutes les parties antérieures de son corps, & qui devient toujours plus long à mesure qu'il avance en âge. La lionne n'a jamais ces longs poils, quelque vieille qu'elle soit. L'animal d'Amérique que les Européens ont appellé *lion*, & que les Naturalistes du Pérou nomment *puma*, n'a point de criniere : il est aussi beaucoup plus petit, plus foible & plus poltron que le vrai lion. Il ne seroit pas impossible, dit M. *de Buffon*, que la douceur du climat de cette partie de l'Amérique méridionale eût assez influé sur la nature du lion pour le dépouiller de sa criniere, lui ôter son courage & réduire sa taille. Mais ce qui paroît impossible, c'est que cet animal qui n'habite que les climats situés entre les Tropiques, & auquel la Nature paroît avoir fermé tous les chemins du Nord, puisqu'il est si sensible au froid, ait passé des parties méridionales de l'Asie ou de l'Afrique en Amérique, ces Continens étant séparés vers le Midi par des mers immenses. C'est ce qui nous porte à croire, continue M. *de Buffon*, que le *puma* n'est point un lion tirant son origine des lions de l'ancien Continent, & qui auroit ensuite dégénéré dans le climat du Nouveau Monde ; mais que c'est un animal particulier à l'Amérique, comme le sont aussi la plupart des animaux de ce nouveau Continent : ce sentiment paroît confirmé par plusieurs relations. *Fréfier* dit que le *puma* ou *lion du Pérou* differe beaucoup de celui d'Afrique ; que sa tête tient de celle du loup & de celle du tigre, & qu'il a la queue plus petite que l'un & l'autre. Ces prétendus lions n'ont ni la grandeur, ni la fierté, ni la couleur de ceux d'Afrique : ils sont gris, n'ont point de crinieres, ont l'habitude de monter sur les arbres. Enfin ces animaux different du lion par les habitudes naturelles. Toutes ces considérations paroissent suffisantes pour faire cesser l'équivoque du nom, & pour empêcher que l'on ne confonde le *puma* d'Amérique avec le vrai lion d'Afrique ou d'Asie.

Lorsque les Européens firent la découverte du Nouveau Monde, ils trouverent en effet que tout y étoit nouveau ; les animaux quadrupedes, les oiseaux, les poissons, les insectes & les plantes, tout parut inconnu, tout se trouva différent de ce qu'on avoit vu jusqu'alors. Il fallut cependant dénommer les principaux objets de cette nouvelle nature ; un petit rapport dans la forme extérieure, une légere ressemblance de taille & de figure, suffirent pour attribuer à ces objets inconnus les noms des choses connues ; de-là les incertitudes, l'équivoque, la confusion qui s'est encore augmentée, parce qu'en même temps qu'on donnoit aux productions

du Nouveau Monde les dénominations de celles de l'ancien Continent, on y transportoit continuellement & dans le même temps les especes d'animaux & de plantes qu'on n'y avoit pas trouvées. C'est dans les Ouvrages de l'illustre M. *de Buffon* qu'il faut voir les discours dans lesquels il a démontré, avec son génie & sa sagacité ordinaires, quels sont les animaux propres à l'ancien Continent & au Nouveau Monde, & ceux qui sont communs aux deux Continens.

Les lions n'habitent que les climats secs & brûlans de l'Asie & de l'Afrique; & ce qui prouve évidemment que l'excès de leur férocité vient de l'excès de la chaleur, c'est que dans le même pays ceux qui habitent les hautes montagnes où l'air est plus tempéré, sont moins forts & d'un naturel moins féroce que ceux qui demeurent dans les sables brûlans du Biledulgerid ou du Zaara. De l'aveu de ceux qui ont parcouru cette partie de l'Afrique, il ne s'y trouve pas actuellement autant de lions, à beaucoup près, qu'il y en avoit autrefois. Les Romains tiroient de la Lybie pour l'usage de leurs spectacles cinquante fois plus de lions qu'on ne pourroit y en trouver aujourd'hui. On a remarqué de même qu'en Turquie, en Perse & dans l'Inde, les lions sont maintenant beaucoup moins communs qu'ils ne l'étoient anciennement; & comme ce puissant & courageux animal fait sa proie de tous les autres animaux, & n'est lui même la proie d'aucun, on ne peut attribuer la diminution de nombre dans son espece qu'à l'augmentation du nombre dans celle de l'homme; car il faut avouer que la force de ce roi des animaux brutes ne tient pas contre l'adresse d'un Hottentot ou d'un Negre, qui souvent osent l'attaquer tête à tête avec des armes assez légeres

Cette supériorité de nombre & d'industrie dans l'espece humaine, qui brise la force du lion, en énerve aussi le courage. Cette qualité, quoique naturelle, s'exalte ou se tempere dans l'animal, suivant l'usage heureux ou malheureux qu'il a fait de sa force. Dans les vastes déserts du Zaara, & en général dans toutes les parties méridionales de l'Afrique & de l'Asie où l'homme a dédaigné d'habiter, les lions sont encore en assez grand nombre, & tels que la Nature les produit. Accoutumés à mesurer leurs forces avec tous les animaux qu'ils rencontrent, l'habitude de vaincre les rend intrépides & terribles; ne connoissant pas la puissance de l'homme, ils n'en ont nulle crainte; n'ayant pas éprouvé la force de ses armes, ils semblent les braver; les blessures les irritent même sans les effrayer: un seul de ces lions du désert attaquent souvent une caravanne

entiere; & lorſqu'après un combat opiniâtre & violent il ſe ſent affoibli, au lieu de fuir il continue de ſe battre en retraite, ſans jamais tourner le dos. Au contraire, les lions qui habitent aux environs des villes & des bourgades de l'Inde & de la Barbarie, ayant connu l'homme & la force de ſes armes, ont perdu leur courage au point d'obéir à ſa voix menaçante, de n'oſer l'attaquer, de ne ſe jeter que ſur le menu bétail, & enfin de s'enfuir, en ſe laiſſant pourſuivre par des femmes ou par des enfans qui leur font, à coups de bâton, quitter priſe & lâcher indignement leur proie.

Ce changement, cet adouciſſement dans le naturel du lion, prouve qu'il eſt ſuſceptible d'être apprivoiſé juſqu'à un certain point; auſſi l'hiſtoire nous parle-t-elle de lions attelés à des chars de triomphe, de lions conduits à la guerre, ou menés à la chaſſe, & qui, fideles à leur maître, ne déployoient leur force & leur courage que contre ſes ennemis. Ce qu'il y a de très-sûr, c'eſt que le lion pris jeune & élevé parmi les animaux domeſtiques, s'accoutume aiſément à vivre & à jouer innocemment avec eux; qu'il eſt doux pour ſes maîtres, & même careſſant, ſur-tout dans le premier âge; & que ſi ſa férocité naturelle reparoît quelquefois, il la tourne rarement contre ceux qui lui ont fait du bien. Comme ſes mouvemens ſont très-impétueux & ſes appétits très-véhémens, on ne doit pas préſumer que les impreſſions de l'éducation puiſſent toujours les balancer, auſſi y auroit-il du danger à lui laiſſer trop long-temps ſouffrir la faim, ou à le contrarier en le tourmentant hors de propos; non-ſeulement il s'irrite contre les mauvais traitemens, mais il en garde le ſouvenir, & paroît en méditer la vengeance, comme il conſerve auſſi la mémoire & la reconnoiſſance des bienfaits. On peut conclure de différens faits, que ſa colere eſt noble, ſon courage magnanime, ſon naturel ſenſible. On l'a vu cependant pardonner à de petits ennemis des libertés offenſantes, donner quelquefois la vie à ceux qu'on avoit dévoués à la mort en les lui jetant pour proie; & comme s'il ſe fût attaché par cet acte généreux, ce lion fier, courageux, ſembloit oublier la force qu'il tenoit de la Nature pour protéger l'innocence, ou au moins la foibleſſe. Quel beau trait de généroſité dans cette bête ſauvage! il vivoit tranquillement avec des victimes ſacrifiées ſoit à ſa voracité, ſoit à la vindicte publique, ſoit au plaiſir du peuple avide de ſang & de carnage. Il leur faiſoit part de ſa ſubſiſtance, ſe la laiſſoit même quelqufois enlever toute entiere pour prolonger leurs jours, & ſouffroit plutôt la faim que de perdre le fruit de ſon

premier bienfait. L'ame sensible est émue, pénétrée, ravie par ces exemples de modération & d'humanité. Ces vertus sont si nobles, si grandes, si sublimes, qu'on croit devoir insister sur ces faits éclatans. Ils apprennent aux grands le bel usage qu'ils doivent faire de leur pouvoir. Un cœur généreux est sur la terre la plus vive image de la Divinité : mais revenons à l'histoire du lion, à ses habitudes, à sa maniere de vivre.

On pourroit dire aussi que le lion n'est pas cruel, puisqu'il ne l'est que par nécessité, qu'il ne détruit qu'autant qu'il consomme, & que dès qu'il est repu, il est en pleine paix ; tandis que le tigre, le loup & tant d'autres animaux d'espece inférieure, tels que le *renard*, la *fouine*, le *putois*, le *furet*, &c. donnent la mort pour le seul plaisir de la donner ; & que dans leurs massacres nombreux ils semblent plutôt vouloir assouvir leur rage que leur faim.

Quoique le lion ne se trouve que dans les climats les plus chauds, il peut cependant subsister & vivre assez long-temps dans les pays tempérés ; peut-être même avec beaucoup de soin pourroit-il y multiplier : on en a vu naître dans la ménagerie de Florence & à Naples, mais ces faits sont très-rares. Les anciens & les modernes conviennent que les lions nouveaux nés sont fort petits, de la grandeur à peu-près d'une belette, c'est-à-dire de six ou sept pouces de longueur : ils disent aussi que les lionceaux ne sont en état de marcher que deux mois après leur naissance. Sans donner une entiere confiance au rapport de ces faits, dit M. *de Buffon*, on peut présumer avec assez de vraisemblance, que le lion, attendu la grandeur de sa taille, est au moins trois ou quatre ans à croître, & qu'il doit vivre environ sept fois trois ou quatre ans : c'est-à-dire à-peu-près vingt-cinq ans. On en a gardé quelques-uns au combat du taureau pendant seize ou dix-sept ans.

L'inspection des parties du lion mâle & leur direction prouvent qu'il s'accouple comme les autres quadrupedes, & non pas à reculons, comme l'avoient répété plusieurs Naturalistes d'après *Aristote*. C'est aussi mal-à-propos que ce Philosophe a prétendu que le cou de cet animal ne contient qu'un seul os inflexible, & sans division de vertebres ; ce fait a été démenti par l'expérience, qui même nous a donné sur cela, dit M. *de Buffon*, un fait très-général : c'est que dans tous les quadrupedes, sans en excepter aucun, & même dans l'homme, le cou est composé de sept vertebres ni plus ni moins ; & ces mêmes sept vertebres se trouvent dans le cou du lion, comme dans celui de tous les autres qua-

drupedes. Un autre fait général, c'eſt que les animaux carnaſſiers ont le cou beaucoup plus court que les animaux frugivores, & ſur-tout que les animaux ruminans. Mais cette différence de longueur dans le cou des quadrupedes, ne dépend que de la grandeur de chaque vertebre, & non pas de leur nombre qui eſt toujours le même. A l'égard de la ſolidité des os du lion, qu'*Ariſtote* dit être ſans moelle & ſans cavité, de leur dureté qu'il compare à celle du caillou, de leur propriété de faire feu par le frottement, c'eſt une erreur.

Les lions ſont très-ardens en amour : lorſque la femelle eſt en chaleur, elle eſt quelquefois ſuivie de huit ou dix mâles qui ne ceſſent de rugir autour d'elle, & de ſe livrer des combats furieux, juſqu'à ce que l'un d'entr'eux, vainqueur de tous les autres, en demeure paiſible poſſeſſeur & s'éloigne avec elle. La lionne met bas au printems, & ne produit qu'une fois tous les ans; & quoiqu'elle n'ait que deux mamelles, elle ne laiſſe pas d'avoir quelquefois quatre petits & même ſix.

S'il eſt dans les principes de la nature de favoriſer la multiplication des êtres, il eſt de ſa ſageſſe de veiller à la conſervation de ceux que la foibleſſe & l'imbécillité de l'âge expoſeroient à périr de beſoin, ou à devenir la proie de quelque animal carnaſſier. Auſſi la tendreſſe maternelle eſt un des prototypes de la prévoyance de la nature. Oui, dans les lions toutes les paſſions, même les plus douces, ſont exceſſives, & l'amour maternel eſt extrême. La lionne naturellement moins forte, moins courageuſe & plus tranquile que le lion, devient terrible dès qu'elle a des petits : elle ne connoît point de danger; elle ſe jette indifféremment ſur les hommes & ſur les animaux qu'elle rencontre; elle les met à mort; elle ſe charge enſuite de ſa proie, la porte & la partage à ſes lionceaux auxquels elle apprend de bonne heure à ſucer le ſang & à déchirer la chair. D'ordinaire elle met bas dans des lieux très-écartés, ſolitaires & de difficile accès; & lorſqu'elle craint d'être découverte, elle cache ſes traces en retournant pluſieurs fois ſur ſes pas, ou bien elle en efface l'empreinte avec ſa queue; quelquefois même, lorſque l'inquiétude eſt grande, elle tranſporte ailleurs ſes petits; & quand on veut les lui enlever, elle devient furieuſe, les défend juſqu'à la derniere extrémité, & le raviſſeur eſt preſque toujours puni de ſa témérité.

On croit que le lion n'a pas l'odorat auſſi parfait, ni les yeux auſſi bons que la plupart des animaux de proie. On a remarqué que la grande lumiere du ſoleil paroît l'incommoder, qu'il marche rarement dans le milieu du

jour; que c'eſt pendant la nuit qu'il fait toutes ſes courſes; que quand il voit des feux allumés autour des troupeaux il n'en approche guere, &c. On a obſervé qu'il n'évente pas de loin les autres animaux, qu'il ne les chaſſe qu'à vue, & non pas en les ſuivant à la piſte comme font les chiens & les loups dont l'odorat eſt plus fin.

Comme tous les animaux fuient à la préſence du lion, il eſt ſouvent obligé de ſe cacher & de les attendre au paſſage; il ſe tapit ſur le ventre dans un endroit fourré, d'où il s'élance avec tant de force qu'il les ſaiſit ſouvent du premier bond. Dans les déſerts & les forêts il fait ſa nourriture la plus ordinaire de gazelles & de ſinges, quoiqu'il ne prenne ceux-ci que lorſqu'ils ſont à terre, car il ne grimpe pas ſur les arbres. Il mange beaucoup à la fois & ſe remplit pour deux ou trois jours; il a les dents diſpoſées comme celles du chien, mais elles ſont ſi fortes qu'il briſe aiſément les os, & il les avale avec la chair. On prétend qu'il ſupporte long-temps la faim. Comme ſon tempérament eſt exceſſivement chaud, il ſupporte moins patiemment la ſoif, & boit toutes les fois qu'il peut trouver de l'eau; il prend l'eau en lapant, comme un chien; mais au lieu que la langue du chien ſe courbe en deſſus pour laper, celle du lion ſe courbe en deſſous. Il lui faut environ quinze livres de chair crue par jour; quoique cet animal ne ſe nourriſſe que de chair fraîche, car il ne retourne guere chercher les reſtes de ſa premiere proie, ſon haleine eſt très-forte, & ſon urine inſupportable.

Le rugiſſement du lion eſt ſi fort, que quand il ſe fait entendre par échos, la nuit dans les déſerts, il reſſemble au bruit du tonnerre; ce rugiſſement eſt ſa voix ordinaire; car quand il eſt en colere il a un autre cri, qui eſt court & réitéré ſubitement; au lieu que le rugiſſement eſt un cri prolongé, une eſpece de grondement d'un ton grave, mêlé d'un frémiſſement plus aigu; il rugit cinq ou ſix fois par jour, & plus ſouvent lorſqu'il doit tomber de la pluie. Le cri qu'il fait lorſqu'il eſt en colere, eſt encore plus terrible que le rugiſſement; alors il ſe bat les flancs de ſa queue, il en bat la terre, il agite ſa criniere, fait mouvoir la peau de ſa face, montre des dents menaçantes, & tire ſa langue, qui, comme nous l'avons dit, eſt armée de pointes très-dures. Il eſt beaucoup plus fort par la tête, les mâchoires & les jambes de devant, que par les parties poſtérieures du corps: il voit la nuit comme les chats: il ne dort pas long-temps & s'éveille aiſément; mais c'eſt mal-à-propos qu'on a prétendu qu'il dormoit les yeux ouverts.

La démarche du lion eſt fiere, grave, lente, quoique toujours oblique : ſa courſe ne ſe fait pas par des mouvemens égaux, mais par ſauts & par bonds, & ſes mouvemens ſont ſi bruſques, qu'il ne peut s'arrêter à l'inſtant, & qu'il paſſe preſque toujours ſon but. Lorſqu'il ſaute ſur ſa proie, il fait un bond de douze ou quinze pieds, tombe deſſus, la ſaiſit avec ſes pattes de devant qui ſont larges, grandes, diviſées en cinq doigts, & garnies de fortes griffes aiguës & tranchantes; les pieds de derriere n'ont que quatre doigts : il déchire ſa proie avec les ongles de devant, & enſuite il la dévore avec les dents. On prétend que ſa ſalive, introduite dans la chair par ſa morſure, produit preſque les mêmes ſymptômes que la morſure du chien enragé : elle cauſe des convulſions, & le plus ſouvent fait mourir. Tant qu'il eſt jeune, & qu'il a de la légéreté, il vit du produit de ſa chaſſe, & quitte rarement les déſerts & les forêts; mais lorſqu'il devient vieux & peſant, il s'approche des lieux fréquentés, & devient plus dangereux pour l'homme & pour les animaux domeſtiques; ſeulement on a remarqué que lorſqu'il voit des hommes & des brutes enſemble, c'eſt toujours ſur les brutes qu'il ſe jette, & jamais ſur les hommes, à moins qu'ils ne le frappent; car alors il reconnoît à merveille celui qui vient de l'offenſer, & il quitte ſa proie pour ſe venger. On prétend qu'il préfere la chair du chameau à celle de tous les autres animaux : il aime auſſi celle des jeunes éléphans. Ils ne peuvent lui réſiſter lorſque leurs défenſes n'ont pas encore pouſſé, & il en vient aiſément à bout, à moins que la mere n'arrive à leur ſecours. L'éléphant, le rhinocéros, le tigre & l'hippopotame ſont les ſeuls animaux qui puiſſent réſiſter au lion. On s'eſt fauſſement imaginé, ſur-tout en France, que le chant du coq épouvante le lion : l'on a plus d'une expérience que cet animal a ravagé des poulaillers ſans que le chant des coqs ni les cris des poules aient fait la moindre impreſſion ſur lui. Il n'en eſt pas de même à l'égard des ſerpens; l'on eſt convaincu par des expériences réitérées qu'il les craint extrêmement; & c'eſt pour cela que quand les Maures rencontrent quelque lion, & qu'ils ſont hors d'état de ſe ſauver de ſes griffes, ils défont promptement la bande de toile qui compoſe leur turban, & l'agitent devant eux de maniere qu'elle imite les mouvemens d'un ſerpent : le lion ne l'a pas plutôt apperçue, que ſans examiner la vérité ou la fauſſeté de cette repréſentation, il quitte la partie & ſe retire.

Quelque terrible que ſoit cet animal, on ne laiſſe pas de lui donner la

chaſſe avec des chiens de taille, & bien appuyés par des hommes à cheval; on le déloge, on le fait retirer : mais il faut que les chiens & même que les chevaux ſoient aguerris auparavant; car preſque tous les animaux frémiſſent & s'enfuient à la ſeule odeur du lion. On ne le tue preſque jamais d'un ſeul coup. On le prend ſouvent par adreſſe dans une foſſe, comme les loups. Le lion devient doux dès qu'il eſt pris, & ſi l'on profite des premiers momens de ſa ſurpriſe & de ſa honte, on peut l'attacher, le muſeler & le conduire où l'on veut.

La chair du lion eſt d'un goût déſagréable & fort, cependant les Negres & les Indiens ne la trouvent pas mauvaiſe.

On dit que le cœur du lion mis en poudre eſt propre pour guérir l'épilepſie; ſon ſang eſt ſudorifique & alexitere, ſa graiſſe émolliente & nervale, & propre contre la goutte.

La peau du lion, qui faiſoit autrefois la tunique des héros, ſert maintenant aux Maures de lit & de manteau : nous l'employons auſſi à faire des houſſes pour les chevaux de carroſſes & de main.

LION MARIN, *leo marinus*. C'eſt un animal amphibie & vivipare, figuré ſur le modele des phoques, qui ſe trouve quelquefois vers le Cap de Bonne-Eſpérance, dans l'île de Juan Fernandez, & dans le détroit de Magellan : cet animal reſſemble un peu au veau marin, mais il en diffère eſſentiellement. Quand il a pris tout ſon accroiſſement, il peut avoir depuis douze juſqu'à 18 pieds de long, & depuis dix juſqu'à quinze de circonférence. Sa peau n'eſt point écailleuſe, elle eſt fort épaiſſe, couverte d'un poil court, de couleur tannée claire ou jaune; mais la queue & les quatre nageoires, qui lui ſervent de pieds quand il eſt à terre, ſont noirâtres les extrémités des nageoires ne reſſemblent pas mal à des doigts palmés juſqu'à la moitié, & ſont garnis d'ongles. Sa tête a une reſſemblance groſſiere avec celle du lion terreſtre : ſes yeux ſont gros & affreux, ſes oreilles courtes; ſa barbe fort épaiſſe, hériſſée; les dents canines ſont plus fortes que celles du veau marin : la langue, qui ne paroît être qu'une eſpece de maſſe de graiſſe, peſe juſqu'à cinquante livres. On prétend que les mâles ont une eſpece de groſſe crête ou trompe longue d'un demi-pied qui leur pend du bout de la mâchoire ſupérieure; ce dernier caractere ſuffit ſeul pour diſtinguer le lion marin mâle d'avec ſa femelle, qui eſt d'ailleurs beaucoup plus petite.

Le lion marin qui paroît être de la même eſpece que l'*ours marin*, (voyez ce mot), eſt ſi gras, qu'après avoir fait une inciſion à la peau, qui

qui a environ un pouce d'épaiſſeur, on trouve au moins un pied de graiſſe avant que de parvenir à la chair ou aux os, & l'on a fait plus d'une fois l'expérience que la graiſſe des plus gros lions marins fourniſſoit juſqu'à quatre cents pintes d'huile, meſure de Paris. Cette graiſſe n'eſt point huileuſe comme celle des petits phoques & des baleines, mais ſemblable à celle des ours marins, en couleur, en odeur & en ſaveur. Cet animal eſt très-ſanguin; ſi on lui fait de profondes bleſſures dans pluſieurs endroits, on voit jaillir à l'inſtant, avec beaucoup de force, autant de fontaines de ſang, qui peuvent aiſément emplir deux barriques. Le lion marin paſſe tout l'été dans la mer, & tout l'hiver ſur la terre.

Le Lord Amiral *Anſon* (*Voyages Tom. II, pag.* 35 *& ſuiv.*) rapporte que ſes Matelots virent un lion marin à qui ils donnerent le nom de *bacha*, parce qu'il étoit toujours accompagné d'un nombreux ſérail, dont il ſavoit ſinguliérement écarter les mâles. C'eſt dans l'hiver que ces animaux travaillent à la génération, & que les femelles mettent bas: leur portée eſt de deux petits à la fois; ces animaux tettent, & ſont dès leur naiſſance de la grandeur d'un veau marin ou phoque de petite taille. Pendant tout le temps que ces lions marins reſtent ſur terre, ils ſe nourriſſent de l'herbe qui croît ſur le bord des eaux courantes: dans l'intervalle de leurs repas, ils dorment dans la fange, & ſont aſſez difficiles à réveiller: il y a toujours dans le nombre quelque mâle qui fait ſentinelle, & qui par un cri fort diſſonant & bruyant avertit & réveille ſes camarades, & même effraie ceux qui s'en approchent. Tantôt ces animaux grognent comme des pourceaux, tantôt ils henniſſent comme des chevaux. On voit ſouvent les mâles ſe battre enſemble & ſe diſputer les femelles: ils ſe mettent tout en ſang à coups de dents: le bacha lion marin, n'acquiert ſon ſérail nombreux que par ſa ſupériorité ſur les autres mâles, & que par des victoires multipliées, dont on voit la preuve ſur ſon dos, rempli de cicatrices.

Il eſt très-facile de tuer les lions marins, car ils ſont preſque également incapables de ſe défendre & de s'enfuir: il n'y a rien de plus lourd que ces animaux. Au moindre mouvement qu'ils font, on voit leur graiſſe mollaſſe flotter ſous leur peau: cependant il faut ſe donner de garde de leurs dents, qui ſont très-redoutables, & ſur-tout de la fureur des meres. Un des Matelots de l'Amiral Anſon fut la triſte victime de ſon manque

de précaution : il venoit de tuer un lionceau marin pour l'équipage, & l'écorcher tout de suite, lorsque la mere se rua sur lui, le renversa par terre, & lui fit une morsure à la tête, dont il mourut peu de jours après : ceci n'empêcha pas, dit *Anson*, que les Matelots n'en tuassent beaucoup d'autres pour en manger la chair & particuliérement le cœur & la langue, qu'ils trouvoient préférables aux mêmes parties tirées du bœuf. Les ailerons des pieds sont, dit-on, d'une consistance de gelée & mis au rang des mets les plus délicieux : on dit cependant que dans le Détroit de Magellan où croissent des *mancelinier*s, (voyez ce mot) la chair du lion marin est venimeuse pour les hommes; que ceux qui en mangent sont attaqués de fâcheux symptômes, & qu'ils perdent toute leur peau après de cruelles douleurs : un an après la guérison on ressent de nouvelles douleurs; & ce symptôme périodique reparoît plusieurs années de suite. Le remede est l'usage de l'*écorce de winter. Voyez ce mot.*

Les lions marins quoique très-forts & très-vigoureux redoutent les hommes, & aussi-tôt qu'ils en apperçoivent ils courent avec précipitation du côté de la mer pour y chercher un asile. J'ai cependant remarqué, dit M. *Steller*, de l'Académie des Sciences de Pétersbourg, que ces animaux sont capables d'être apprivoisés, & qu'ils s'accoutument insensiblement à la présence de l'homme lorsqu'on ne leur fait aucun mal, particuliérement dans la saison où leurs petits n'ont pas encore appris à nager. Il m'est arrivé une fois de séjourner une semaine entiere au milieu d'eux sur un endroit élevé, dans une tente où j'observois leurs façons & leurs manieres de vivre. Quelquefois ils étoient couchés autour de moi de tous côtés, occupés à regarder le feu que j'avois allumé, & à observer pour ainsi dire mes mouvemens; ils ne s'eloignoient point, quoiqu'en passant au milieu d'eux j'enlevasse leurs petits & que je les égorgeasse à leurs yeux; ils se mêloient même entr'eux mâles & femelles; ceux-là se battoient à outrance, soit pour celle-ci, soit pour les places qu'ils occupoient, avec la même chaleur & les mêmes mouvemens que les *ours marins*. L'un d'eux entr'autres, auquel on avoit enlevé sa femelle, reçut plus de cent blessures dans un combat qu'il soutint trois jours entiers contre plusieurs autres.

Les *ours marins* proprement dits ne se mêlent jamais dans leurs différens; ils fuient au contraire dès qu'ils voient naître des querelles entre eux; ils cedent même la place & abandonnent leurs femelles & leurs petits.

M. *Haller* dit que le lion marin de M. *Steller* paroît un animal différent du lion marin d'*Anſon*, & beaucoup plus grand. Ce dernier n'eſt peut-être que l'ours marin de M. *Steller*.

Au printems, en été & dans l'hiver on voit beaucoup de lions marins entre les précipices & les rochers de l'île d'Alait; on en voit auſſi en grand nombre ſur les bords de l'Amérique dans les terres des Kamtſchadales; mais ils ne vont point au-delà du cinquante-ſixieme degré de latitude : on en prend beaucoup autour du promontoire de Kronozki, aux environs de l'île d'Oſtrownaz, de la baie Awatſchi, & depuis ces endroits juſqu'au promontoire de Lapatka dans les îles des Kourilles & juſqu'à l'île Matmey. Le Capitaine *Spanberg* a donné dans ſa Carte le nom de *Palais de Siwutchi* à une certaine île, à cauſe de ces animaux qui s'y rendent en foule, & de la reſſemblance qu'ont ces rochers avec les murs d'une ville. Ces animaux paſſent dans ces lieux en Juillet & Août, pour s'y repoſer, peupler, mettre bas leurs petits & les élever.

LION MARIN, *leo cancer*. *Rondelet* donne ce nom à un cruſtacée jaunâtre, velu, ayant le dos fort épineux & ondé, reſſemblant d'ailleurs aux langouſtes : ſa chair eſt bonne à manger, très-reſtaurante, & on l'eſtime très-propre à purifier la maſſe du ſang.

LION DES PUCERONS. *Voyez ſon article à la ſuite du mot* DEMOISELLE.

LIOU-LIOU. C'eſt la cigale à tête verte de l'île de Cayenne.

LIPARIS ou HARENG de LIPARE. Les Anciens faiſoient beaucoup de cas de ce poiſſon, qui ſe pêche dans un lac en Macédoine. Le liparis, dit *Rondelet*, a la tête faite comme le coucou; la bouche petite & ſans dents, les mâchoires âpres, les écailles petites, une large ligne depuis la tête juſqu'à la queue, deux nageoires près des ouies, deux au-deſſous, une autre au dos, qui ne finit que près de la queue & qui eſt ſans aiguillons; ſa queue eſt fourchue : ce poiſſon reſſemble un peu au muge, & il a la même façon de vivre.

On trouve auſſi dans le même lac une eſpece de ſardine à qui l'on donne le nom de *liparis*.

Ces poiſſons ſont très-gras, ſur-tout dans le printems que l'on en fait la pêche; cette abondance de graiſſe fait que ſi on les approche du feu, ils ſemblent ſe fondre auſſi-tôt en huile : on en mange beaucoup dans le pays.

LIQUIDAMBAR ou COPALME, *liquidambari arbor aut ſtyrax aceris*

folio. C'eſt un arbre de la Louiſiane, fort ample, grand, branchu, touffu & très-beau. On croit que c'eſt le platane de la Virginie : les Indiens l'appellent *ococol* ou *ocoſolt*, & les Européens *ſtorax* ou *ſtyrax d'Amérique.* Ses racines ſont fort rampantes : ſon tronc eſt droit ; ſon écorce eſt en partie rouſsâtre, en partie verte & odorante ; ſes feuilles ſon partagées en trois pointes & davantage, comme celles de l'érable ; les fleurs mâles & les fleurs femelles ſont raſiemblées ſur le même pied : les fleurs femelles forment des boules à la baſe des épis mâles : les fruits ſont ſphériques, épineux comme ceux du plane, composés de pluſieurs capſules jaunâtres, ſaillantes & terminées en pointe, dans leſquelles ſont renfermées des graines ovales.

Il découle avec ou ſans inciſion de l'écorce de cet arbre un baume odorant & très-pénétrant, qui s'appelle auſſi LIQUIDAMBAR, *liquidambarum.* Ce ſuc réſineux eſt d'une conſiſtance de vernis gras, d'un jaune rougeâtre, clair, d'un goût âcre aromatique, d'une odeur qui approche du ſtyrax ou de l'ambre gris. Autant on apportoit autrefois de ce baume de la nouvelle Eſpagne, de la Virginie & d'autres Provinces méridionales de l'Amérique, dont on ſe ſervoit pour donner une bonne odeur aux peaux & aux gants, autant le liquidambar eſt rare aujourd'hui, ſoit parce que ces ſortes d'aromates portoient trop à la tête, ſoit qu'on ait ſubſtitué les parfums des fleurs de notre pays aux parfums étrangers ; de ſorte qu'on ne trouve plus le baume dont il eſt queſtion que chez les Curieux.

Il ſe ſépare quelquefois du liquidambar nouvellement récolté, une matiere balſamique comme oléagineuſe, rouſsâtre, très-limpide & fort fluide ; c'eſt ce qu'on nomme *huile de liquidambar.* Elle eſt beaucoup plus odoriférante & nage ſur le baume.

On dit que les habitans de la Virginie, après avoir coupé par petits morceaux les rameaux & l'écorce de cet arbre, les font bouillir dans de l'eau, ſur laquelle on voit ſurnager une liqueur huileuſe qu'ils vendent pour le vrai liquidambar. On mêle auſſi l'écorce de cet arbe, coupée par petits morceaux, avec le vrai liquidambar pour lui conſerver ſon odeur douce. Les Miſſionnaires mettent du bois de cet arbre dans leurs encenſoirs en place d'encens ; ſon odeur modérée eſt très-gracieuſe. Le liquidambar eſt émollient, maturatif & déterſif. On l'eſtime excellent pour les fiſtules à l'anus.

LIRON. C'eſt une eſpéce de loir qui dort, dit-on, tout l'hiver dans le creux des Alpes où il fait ſa demeure : ſon muſeau eſt aigu, ſon ventre

gros & sa queue grande. Quelques Naturalistes pensent que cet animal est le même que la *marmotte. Voyez ce mot & celui de* Loir. Le *liron* est le loir des anciens François.

LIS. *Voyez* LYS.

LISERON, *convolvulus.* Il y a plusieurs plantes qui portent ce nom. Nous en allons décrire trois especes.

Le Liseron rude ou Liset épineux, *convolvulus asper.* C'est le *smilax aspera, fructu rubente*, de quelques Auteurs. Mais, comme l'observe M. *Haller*, le smilax est fort différent des liserons qui sont des convolvules. C'est une plante qui croît aux lieux rudes, incultes, proche des haies, aux bords des chemins, sur les montagnes & dans les vallés des pays chauds. Sa racine est longue, serpentante, grosse comme le petit doigt, articulée, blanchâtre, dure & vivace; elle pousse plusieurs tiges longues, cannelées, sarmenteuses, rameuses, flexibles, épineuses & garnies de vrilles, par le moyen desquelles elle s'entortille autour des arbrisseaux voisins. Ses feuilles naissent seules par intervalles : elles sont grandes, larges comme celles du lierre, dures, nerveuses, épineuses & tachetées de blanc. Ses fleurs, qui naissent au printems par grappes aux sommités des rameaux, sont petites, blanchâtres, odorantes, composées chacune de six feuilles disposées en étoile. A ces fleurs succedent au mois d'Août des fruits ronds qui deviennent mollets & rouges lorsqu'ils sont mûrs, & qui renferment deux ou trois semences sphériques, brunes en dehors, blanches en dedans, d'un goût fade & désagréable.

Toutes les parties de cette plante sont d'usage en Médecine; sa racine est dessicative & sudorifique : elle convient dans toutes les maladies de la peau : on peut même la substituer dans les maladies vénériennes à la *salsepareille*, qui est, dit-on, une espece de *smilax. Voyez* Salsepareille.

Le *liseron épineux* convient en topique pour la goutte & les dartres.

Le grand Liseron ou Liset, *convolvulus major*, croît presque partout, dans les haies & parmi les broussailles, aux lieux un peu humides & cultivés. Cette plante rend du lait quand on la coupe. Sa racine est longue, menue, vivace & fibreuse : elle pousse comme la précédente, des tiges sarmenteuses. Ses feuilles sont en cœur ou en fer de fleche, dont les deux ailerons qui se prolongent au-dessous de l'insertion du pédicule sont comme tronqués. Ses fleurs ont la figure d'une cloche marquée de cinq plis : elles ont un calice à cinq feuilles, cinq étamines & un pistil

terminé par deux ſtigmates, & ſont très-blanches : elles paroiſſent en été ; il leur ſuccede des fruits capſulaires, gros comme des ceriſes, arrondis, membraneux, & qui contiennent chacun deux ſemences anguleuſes de couleur tannée : elles ſont mûres en automne.

Les pourceaux aiment aſſez la racine du grand liſeron ; toute cette plante eſt vulnéraire & purgative. *Hoffman* appelle ſa racine la *ſcammonée d'Allemagne.*

Le PETIT LISERON OU PETIT LISET, *convolvulus minor*, qu'on nomme auſſi *campanette* ou *clochette*, ou *vrillée commune*, differe du grand liſeron par ſes fleurs qui ſont de couleur de roſe ou panachées, & ſur-tout par ſes feuilles véritablement en fer de fleche, ou dont les prolongemens de la baſe ſont aigus. Il croît abondamment par-tout dans les terres cultivées & dans les jardins, où il étouffe & abat les autres plantes qu'il peut ſaiſir : on le trouve auſſi dans les blés, & même aux lieux incultes, principalement dans les années pluvieuſes. Il fleurit en été comme le précédent.

M. *de Tournefort* regarde cette plante comme un des meilleurs vulnéraires que nous ayons. Les gens de la campagne s'en ſervent communément pour guérir leurs bleſſures, en appliquant deſſus la plante pilée entre deux cailloux.

Dans l'Amérique méridionale il croît une eſpece de gros & grand liſeron, dont la racine porte le nom de *mechoacan :* voyez ce mot.

LISETTE. *Voyez* FIATOLE. On donne auſſi le nom de *liſette* ou *coupe-bourgeon* ou *beche* à un petit inſecte fort nuiſible aux jets des arbres fruitiers dans les mois de Mai & de Juin : il broute les boutons de la vigne, & fait périr les greffes des pêchers & des abricotiers. Quelques Jardiniers, pour garantir de ces inſectes les jeunes greffes ou les jets, les enveloppent dans de petits ſacs de papier liés avec un fil ; mais ſouvent la précaution eſt inutile. *Voyez la deſcription de la* BECHE *à la ſuite de l'article* VIGNE.

LIT-CHI. Arbre de la Chine fameux, ainſi que le *chi-tſe*, par les vertus qu'on donne à ſes fruits, & qui ſont incroyables. Au reſte, conſultez ce qu'en a dit le Pere *d'Entrecolles* dans les *Lettres édifiantes.*

LITE. Les Madagaſcariens donnent ce nom à des ſucs végétaux naturels de leurs pays : le *lite-hura* ou *litin-barococo* eſt le ſang-dragon ; le *lite-biſtic* eſt la réſine lacque ; le *lite-menta* eſt le benjoin ; le *lite-ranne* eſt la tacamaque ; le *lite-enſouraha* eſt l'élemi verte, &c.

LITHARGE FOSSILE, *lithargyrium foſſile.* Pluſieurs Etrangers voya-

geurs & instruits ont exposé, dans une de nos Conférences sur l'Histoire Naturelle, &c. des morceaux de litharge rougeâtre, qu'ils nous ont assuré avoir ramassés dans des fentes poreuses de mines de plomb en filons.

De l'examen que nous avons fait de cette sorte de litharge, & de nos questions sur les environs & la nature du sol où elle avoit été recueillie, il résulte que cette litharge fossile a pu être produite par cette espece de feu souterrain qui sort quelquefois en maniere de *mouffette enflammée* par l'orifice des filons, & va se perdre dans l'air ambiant, en léchant une superficie des parois du puits de la mine de plomb. Cette litharge fossile avoit été ramassée dans les montagnes de Goslar. Nous en conservons un échantillon dans notre Cabinet, & nous assurons que ce n'est point une *mine de plomb rouge & en cristaux.* Voyez à l'article PLOMB. On trouve aussi de cette espece de litharge ou *minium* fossile à Langenbeck dans le pays de Nassau, en Derbyshire & en Espagne.

Toute la litharge du commerce est une chaux de plomb comme à demi vitrifiée; elle provient des affinages en grand de l'argent. On nomme *litharge marchande* celle qui est comme en poussiere écailleuse; la *litharge fraîche* est en bloc telle qu'elle sort de la fonderie. *Voyez l'article* PLOMB *dans cet Ouvrage*, & particuliérement ce même mot dans notre *Minéralogie*, & dans le *Dictionnaire de Chimie.*

LITHI. Arbre qui croît naturellement dans le Chili. Son tronc est de la grosseur d'un homme & revêtu d'une écorce verdâtre, qui donne en le coupant une eau de la même couleur; ses branches sont chargées de feuilles alternes, lisses, d'un vert gai, & semblables à celles de notre lauréole. On lit dans l'Histoire des Incas que les fleurs & les fruits du *lithi* sont moins connus que ses mauvaises qualités. On prétend que l'ombre de son feuillage fait enfler prodigieusement tout le corps de ceux qui y reposent, & que le suc qui découle de cet arbre, ou de ses branches quand on les coupe, produit le même effet sur les endroits de la peau où il tombe. Pour se guérir de cette maladie on prend du lierre terrestre que l'on pile avec du sel; l'on s'en frotte, & l'enflure passe en deux ou trois jours. Le Pere *Feuillée* dit qu'on peut aussi se frotter avec la décoction des feuilles du *maiten.* Le bois du *lithi* est blanc & tendre quand on le coupe vert; mais en séchant il devient rouge, & si dur, qu'il est difficile de le mettre en œuvre : on s'en sert cependant pour la construction; & quand il a trempé dans l'eau, il devient comme incorruptible.

LITHOGLYPHITES. Nom que l'on donne aux substances fossiles, or-

ganisées ou non, & qui représentent en massif des matériaux jetés en moule ou travaillés par un Sculpteur; en un mot, des pierres figurées soit en creux, soit en relief: telles sont les *artholites*, les *lardites*, les *tyromorphytes*, les *pisolites*, les *cyanites*, les *melopéponites*.

LITHOLOGIE. On appelle ainsi un discours fait sur les pierres. On dit aller en *litholisation*, quand on voyage & qu'on ramasse des pierres, de même que l'on dit *herborisation* pour les plantes.

LITHOMORPHITES. Des Naturalistes appellent ainsi des pierres peintes par la Nature: elles sont connues plus communément sous le nom de *dendrites*: voyez ce mot.

LITHOPHAGE ou MANGEUR DE PIERRE. On donne ce nom à un petit insecte noirâtre qui se trouve dans l'ardoise. Cet animal curieux est couvert d'un fourreau ou d'une petite coquille percée par les deux bouts, fort tendre & fragile, & dont la couleur est cendrée & verdâtre: l'animal rend ses excrémens par un de ces trous, & il passe ses pieds & sa tête par l'autre. Cet insecte a le corps composé d'anneaux avec six pieds.

On apperçoit dans les couches de l'ardoise les traces de cet insecte: ces traces sont les chemins qu'il se creuse lorsque la pierre est encore molle: c'est avec sa tête qu'il marche; car la traînant & la faisant sortir par le petit trou qui est au devant de sa coquille, c'est un point fixe qui lui sert pour avancer, tandis que le reste de son corps s'appuie sur ses pieds: ce qui est inouï, c'est qu'on prétend qu'il a quatre mâchoires qui lui servent de dents. M. *Desbois* dit que cet animal fait sortir de sa bouche un petit filet, dont il bâtit sa coquille: il a dix petits yeux noirâtres, cinq de chaque côté, rangés les uns à côté des autres en forme de croissant. On ne sait pas, dit le même Auteur, quelle nouvelle forme cet animal prend dans la suite; mais il est constant qu'il se métamorphose, & que c'est dans la coquille que se fait ce changement: peut-être le lithophage se rapporte-t-il à quelque espece de teigne. Un Observateur ayant rencontré la nymphe de ce petit insecte, en vit sortir plus de quarante larves toutes vivantes: elles avoient la tête noire, leurs pieds étoient fort visibles; leur corps étoit jaune & mêlé de rouge.

LITHOPHOSPHORE. Divers Naturalistes donnent ce nom à différentes pierres qui, étant les unes raclées, & les autres calcinées, ont la propriété de reluire dans l'obscurité. *Voyez* PIERRE DE BOULOGNE, BLENDE & SPATH PHOSPHORIQUE.

LITHOPHYTE. Ce mot qui, comme son anagramme *phytolite*, ne devroit

devroit exprimer que des pétrifications plutôt végétales qu'animales, n'est employé que pour désigner certaines productions à polypier plus ou moins flexibles, en forme d'arbres & de la nature d'une corne ramollie. (*Tournefort* en rapporte vingt-huit especes dans ses *Institutions Botaniques.*) M. *de Jussieu*, en 1741, a fait rentrer dans le regne animal toutes les productions marines & en forme d'arbre, rangées jusqu'alors parmi les plantes. Ces productions connues sous les noms de *lithophytes*, *cératophytes*, *madrépores*, *coraux*, *corallines*, & plusieurs *zoophytes*, font partie des êtres animés que ce Naturaliste appelle *polypiers*, dont le corps se ramifie & porte à chaque extrémité ou à sa surface de petits animaux analogues aux bourgeons ou aux fleurs des plantes, parce qu'ils ont la faculté de se reproduire de boutures & d'œufs semblables à des graines. L'idée de l'animalité de ces corps avoit cependant été effleurée par *Imperati* en 1699, renouvellée en 1727 par *Peyssonel;* mais sans preuves assez convaincantes & sans détails aussi décisifs que ceux de M. *de Jussieu.* Voyez l'article LITHOPHYTE à la suite du mot CORALLINE: voyez aussi les mots CORAIL & POLYPE.

On nomme *kératophytes fossiles* les lithophytes qui ressemblent à des buissons, & qui se trouvent en différens états enfouis dans la terre: on en parle aussi dans l'article CORALLINE.

LITIERE, se dit de la paille dénuée de grain qu'on met sous les chevaux, les bœufs & autres bestiaux pour qu'ils se couchent dessus à l'étable & à l'écurie.

LITORNE, ou OISEAU DE NERTE, ou CHACHA, est la grive de genévrier. *Voyez à la suite du mot* GRIVE.

La litorne se prend, ainsi que les grives & le merle, avec la rejetoire ou avec le trébuchet.

LITS DE LA TERRE, *telluris strata.* Nom qu'on donne aux différentes couches du globe terrestre: nous en parlerons au mot TERRE. On dit un *lit de pierre*, un *lit de marne*, un *lit de craie*, un *lit de tuf*, un *lit de glaise:* ces lits sont plus ou moins épais, & leur situation plus ou moins horizontale. Les lits de pierres où leurs couches courent assez parallelement. On dit aussi le *lit d'une riviere.* Le *lit de marée* est l'endroit de la mer où il y a un courant assez rapide.

LITUITE, ou BATON PASTORAL, *lituus.* Les Lithologistes donnent ce nom à des especes de tuyaux de mer pétrifiés, dont nous parlerons sous le nom d'*orthocératites:* voyez ce mot.

LIVANE. *Voyez* PÉLICAN

LIVÊCHE, ou LEVESCHE, ou ACHE DE MONTAGNE, ou SESELI DE MONTAGNE, ou SERMONTAINE, *leviſticum vulgare.* Plante qui croît aux lieux ombrageux, & qu'on cultive dans les jardins. Sa racine eſt épaiſſe, charnue, noirâtre en dehors, blanche en dedans & odorante : elle pouſſe des tiges hautes de cinq à ſix pieds, groſſes, cannelées, nouées & rameuſes ; ſes feuilles ſont faites comme celles de l'ache des marais, mais plus amples, vertes, brunâtres & d'une odeur forte. Les ſommités des tiges ſont chargées de grandes ombelles ou paraſols, garnies de fleurs jaunes, auxquelles ſuccedent des ſemences aſſez grandes, oblongues, aromatiques, âcres & de couleur obſcure.

Toute cette plante répand une odeur forte, aromatique, & particuliérement la graine, qui a, ainſi que la racine, une ſaveur âcre qui n'eſt pas déſagréable. Cette plante eſt diurétique, & noircit un peu les urines : elle diſſipe les vents, & eſt un bon vulnéraire. On fait confire ſa racine dans le vinaigre ; & dans cet état on la mâche pour ſe préſerver de la contagion de l'air : l'uſage des feuilles de livêche eſt très-ſpécifique pour procurer les regles ſupprimées par une peur.

On donne auſſi le nom de livêche au *ſeſeli commun.*

LIVRÉE. Nom que l'on donne à une eſpece de limaçon terreſtre, dont la coquille ou robe eſt ornée dans ceux d'une même couleur de toutes les nuances intermédiaires du couleur de roſe le plus tendre au rouge ponceau, & du jaune pâle au jaune orangé : ces ſortes de coquilles ſont entourées de cercles ou de bandelettes de diverſes couleurs noires, brunâtres, blanches ſur un fond jaune : les levres de ces coquilles ſont bordées d'un liſeré noir.

LIVRÉE. On donne encore ce nom à une eſpece de chenille connue auſſi ſous le nom d'*annulaire*, & d'où ſort un phalene (papillon nocturne) qui entoure de ſes œufs un jet de poirier, ou de pommier, ou de prunier. Pluſieurs raies, ſemblables aux rubans que l'on porte à la campagne pour livrées de noces, ſe voient ſur cette chenille que par alluſion les Jardiniers nomment la *livrée :* voyez CHENILLE ſurnommée la LIVRÉE ; voyez auſſi ANNULAIRE.

Il y a dans le tiſſu de la coque de cette chenille & de beaucoup d'autres une grande quantité de poudre jaune citron, qui a fourni à feu M. *de Réaumur* un trait de morale & de galanterie. Les Dames, dit-il très-finement, qui cherchent, avec des ſoins pour leſquels nous manquons ſou-

vent de reconnoissance, à ajouter aux agrémens qu'elles tiennent de la Nature, ont imaginé dans ces derniers temps de se servir d'une poudre couleur de rose. Si la poudre jaune citron des coques de nos *livrées* pouvoit heureusement leur paroître propre à donner une agréable couleur à leurs cheveux, ces coques seroient bientôt tirées de l'obscurité où elles sont. Si M. *de Réaumur* vivoit, il verroit avec plaisir une partie de ses vœux remplis : nos Dames prennent aujourd'hui du goût pour la poudre rousse.

LIVRÉE D'ENCRE. *Voyez* Marquis d'Encre.

LOCHE. Petit poisson, dont on distingue plusieurs especes ; savoir, la *loche d'étang*, la *loche de riviere* & la *loche de mer* ; nous avons parlé de celle-ci à l'article Aphie.

La Loche d'étang, *aphia cobitis*, a la figure & la couleur du goujon, mais elle est plus petite ; elle differe de la loche de riviere en ce qu'elle est plus courte & plus grosse, moins délicate & moins saine.

La Loche de riviere, *cobitis fluviatilis*, varie beaucoup ; celle qu'on appelle la *loche franche* a la peau lisse, sans aiguillons ; & sa chair, quoique gluante, est plus tendre & plus saine que celle des autres : sa couleur est jaunâtre, tiquetée de noir. On en trouve en grande quantité dans la riviere de Mare en Languedoc, & dans toutes les rivieres à eaux vives qui fournissent des truites. Une autre sorte de loche a proche des ouies un aiguillon de chaque côté ; sa chair est pleine d'arêtes. Il y a encore une autre espece de loche, qui a des barbillons qui lui pendent du bout des mâchoires. On mange beaucoup de ces poissons dans les pays étrangers.

LODDER, est le nom que les Norwegiens donnent à une petite espece de hareng qui ressemble beaucoup à nos éperlans, & dont les Groënlandois prennent tous les ans des quantités prodigieuses : ils les font sécher sur les rochers pour l'hiver. Cette pêche se fait en Mai & en Juin.

LOHONG ou OUTARDE HUPPÉE D'ARABIE. L'oiseau que les Arabes appellent *lohong*, est à-peu-près de la grosseur de notre grande outarde ; il a comme elle trois doigts à chaque pied, dirigés de même, seulement un peu plus courts ; les pieds, le bec & le cou sont plus longs ; le plumage de la partie supérieure est de couleur fauve rayé de brun foncé, avec des taches blanches en forme de croissant sur les ailes ; le dessous du corps est blanc, ainsi que le contour de la partie supérieure de l'aile ; le sommet de la tête, la gorge & le devant du cou ont des raies transversales d'un brun obscur sur un fond cendré ; le bas de la jambe,

le bec & les pieds ſont d'un brun clair & jaunâtre ; la queue eſt tombante comme celle de la perdrix, & traverſée par une bande noire, les grandes pennes de l'aile & la huppe ſont de cette même couleur. Cette huppe, dit M. *de Buffon*, eſt un trait fort remarquable dans l'outarde d'Arabie, elle eſt pointue, dirigée en arriere, & fort inclinée à l'horizon ; de ſa baſe elle jette en avant deux lignes noires, dont l'une plus longue paſſe ſur l'œil & lui forme une eſpece de ſourcil ; l'autre beaucoup plus courte, ſe dirige comme pour embraſſer l'œil par deſſus, mais n'arrive point juſqu'à l'œil, lequel eſt noir & placé au milieu d'un eſpace blanc. En regardant cette huppe de profil & d'un peu loin, on croiroit voir des oreilles un peu couchées & qui ſe portent en arriere.

LOIR, *glis*, eſt un petit animal quadrupede, dont le caractere, dit M *Briſſon*, eſt d'avoir deux dents inciſives à chaque mâchoire, point de dents canines, les doigts onguiculés, point de piquans ſur le corps, la queue longue & couverte de poils rangés de maniere qu'elle paroît ronde. Nous connoiſſons, dit M. *de Buffon*, trois eſpeces de loirs, qui, comme la marmotte, dorment pendant l'hiver ; ſavoir, le *loir*, le *lerot* & le *muſcardin*. Nous allons réunir ſous ce même article, la deſcription & l'hiſtoire de ces animaux, afin qu'on puiſſe mieux juger de leurs rapports & de leurs différences, en les voyant les uns à côté des autres.

Le loir eſt le plus gros des trois, le muſcardin eſt le plus petit, & ces trois eſpeces ſont très-diſtinctes. Le loir eſt à-peu-près de la grandeur de l'écureuil ; il a comme lui la queue couverte de longs poils : le lerot n'eſt pas ſi gros que le rat ; il a la queue couverte de poils très-courts, avec un bouquet de poils à l'extrémité : le muſcardin n'eſt pas plus gros que la ſouris ; il a la queue couverte de poils plus longs que le lerot, mais plus courts que le loir, avec un gros bouquet de longs poils à l'extrémité. Le lerot differe des deux autres, par les marques noires qu'il a près des yeux ; & le muſcardin par la couleur blonde de ſon poil ſur le dos. Tous trois ſont blancs ou blanchâtres ſous la gorge & le ventre ; mais le lerot eſt d'un aſſez beau blanc : le loir n'eſt que blanchâtre, & le muſcardin eſt plutôt jaunâtre que blanc dans toutes les parties inférieures.

Voici une obſervation des plus curieuſes & des plus piquantes, faite par M. *de Buffon*, ſur les animaux dont on vient de parler. C'eſt improprement que l'on dit que ces animaux dorment pendant l'hiver ; leur état n'eſt point celui d'un ſommeil naturel, c'eſt une torpeur, un engour-

diſſement des membres & des ſens, & cet engourdiſſement eſt produit par le refroidiſſement du ſang. Ces animaux ont ſi peu de chaleur, qu'elle n'excede guere celle de la température de l'air. Nous avons plongé, dit M. *de Buffon*, la boule d'un petit thermometre dans le corps de plusieurs lerots vivans; ſi la chaleur de l'air étoit de dix degrés au thermometre, celle de ces animaux étoit la même; quelquefois même le thermometre plongé & appliqué ſur le cœur, a baiſſé d'un demi-degré ou d'un degré, la température de l'air étant à onze. Or l'on ſait que la chaleur de l'homme & de la plupart des animaux qui ont de la chair & du ſang, excede en tout temps trente degrés : il n'eſt donc pas étonnant que ces animaux, qui ont ſi peu de chaleur en comparaiſon des autres, tombent dans l'engourdiſſement, dès que cette petite quantité de chaleur intérieure ceſſe d'être aidée par la chaleur extérieure de l'air, & cela arrive lorſque le thermometre n'eſt plus qu'à dix ou onze degrés au deſſus de la congélation. C'eſt là, continue M. *de Buffon*, la vraie cauſe que l'on ignoroit, & qui s'étend ſur tous les animaux qui dorment pendant l'hiver. M. *de Buffon* l'a reconnu dans les loirs, dans les hériſſons, dans les chauve-ſouris; & quoiqu'il n'ait pas eu occaſion de l'éprouver ſur la marmotte, il y a lieu de penſer qu'elle a le ſang froid comme les autres, puiſqu'elle eſt, comme eux, ſujette à l'engourdiſſement pendant l'hiver.

Cet engourdiſſement dure autant que la cauſe qui le produit, & il ceſſe avec le froid : quelques degrés de chaleur au deſſus de dix ou onze, ſuffiſent pour ranimer ces animaux; & même ſi on les tient pendant l'hiver dans un lieu bien chaud, ils ne s'engourdiſſent pas du tout, ils vont & viennent, ils mangent & ne dorment que de temps en temps, comme tous les autres animaux. Lorſqu'ils ſentent le froid, ils ſe ſerrent & ſe mettent en double, pour offrir moins de ſurface à l'air, & ſe conſerver un peu de chaleur : c'eſt ainſi qu'on les trouve pendant l'hiver dans les arbres creux, dans les trous des murs, expoſés au midi, ſans aucun mouvement, ſur de la mouſſe & des feuilles. On les prend, on les tient, on les roule, ſans qu'ils remuent, ſans qu'ils s'étendent; rien ne peut les faire ſortir de leur engourdiſſement, qu'une chaleur douce & graduée; ils meurent lorſqu'on les met tout-à coup près du feu : il faut pour les dégourdir, les en approcher par degrés. Quoique dans cet état ils ſoient ſans aucun mouvement, qu'ils aient les yeux fermés, & qu'ils paroiſſent privés de tout uſage des ſens, ils ſentent cependant la douleur lorſqu'elle eſt très-vive; une bleſſure, une brûlure leur fait faire un mouvement de

contraction, & un petit cri sourd qu'ils répetent même plusieurs fois. La sensibilité intérieure subsiste donc ainsi, aussi-bien que l'action du cœur & des poumons. Cependant il est à présumer que ces mouvemens vitaux ne s'exercent pas, dans cet état de torpeur, avec la même force, & n'agissent pas avec la même puissance que dans l'état ordinaire. La circulation ne se fait probablement que dans les plus gros vaisseaux, la respiration est foible & lente, les sécrétions sont très-peu abondantes, les déjections nulles, & il n'y a presque point de transpiration. En automne ils sont excessivement gras, & ils le sont encore lorsqu'ils se raniment au printems; cette abondance de graisse est une nourriture intérieure, qui suffit pour les entretenir & pour suppléer au peu qu'ils perdent par la transpiration. C'est peut-être moins la durée du froid que sa rigueur, qui les fait périr.

Comme ce froid est la seule cause de leur engourdissement, & qu'ils ne tombent dans cet état que lorsque la température de l'air est au dessous de dix ou onze degrés, il arrive souvent qu'ils se raniment, même pendant l'hiver; car il y a des heures, des jours, & même des suites de jours, dans cette saison, où la liqueur du thermometre se soutient à douze, treize ou quatorze degrés; & pendant ce temps doux, les loirs sortent de leurs trous, pour chercher à vivre; ou plutôt ils mangent les provisions qu'ils ont ramassées pendant l'automne, & qu'ils y ont transportées.

Les loirs sont gras en tout temps, & plus gras en automne qu'en été, leur chair est assez semblable à celle du cochon d'Inde; & n'est guere meilleure que celle du rat d'eau. Ces animaux faisoient partie de la bonne chair chez les Romains; ils en élevoient en quantité. Varron donne la maniere de faire des garennes de loirs. Ce goût n'a pas été suivi, au rapport de *Pline;* les Censeurs défendirent à Rome qu'on en servît sur les tables, parce que leur chair est de trop difficile digestion. Au reste, il n'y a que le loir qui soit mangeable, le lerot a la chair mauvaise & d'une odeur désagréable.

Le loir ressemble assez à l'écureuil, par les habitudes naturelles; il habite comme lui les forêts, il grimpe sur les arbres, saute de branche en branche: la faîne, les noisettes, la châtaigne & les autres fruits sauvages sont sa nourriture ordinaire; il mange aussi de petits oiseaux qu'il prend dans les nids: il fait son lit de mousse dans le tronc d'un arbre creux; il craint l'humidité, boit peu & descend rarement à terre. Il differe

encore de l'écureuil, en ce que celui-ci s'apprivoise, & que l'autre demeure toujours sauvage.

Les loirs s'accouplent vers la fin du printems ; ils font leurs petits en été, les portées sont ordinairement de quatre ou cinq, & l'on assure qu'ils ne vivent que six ans. Quelques Auteurs disent que les jeunes loirs nourrissent leur pere & mere, lorsqu'étant vieux ils ne peuvent plus sortir de leur trou.

En Italie, où l'on est encore dans l'usage de manger des loirs, on fait dans les bois des fosses que l'on tapisse de mousse, qu'on recouvre de paille, & où l'on jette de la faîne. On choisit pour cela un lieu sec, à l'abri d'un rocher & exposé au midi. Les loirs s'y rendent en nombre, & on les y trouve engourdis vers la fin de l'automne ; c'est le temps où ils sont les meilleurs à manger. On les écorche & on les sale dans des barils. Ces petits animaux sont courageux & défendent leur vie jusqu'à la derniere extrémité : ils ont les dents de devant très-longues & très-fortes ; aussi mordent-ils très-violemment : ils ne craignent ni la belette ni les petits oiseaux de proie : ils échappent au renard, qui ne pouvant grimper ne peut les suivre à la sommité des arbres ; leurs grands ennemis sont les *chats sauvages* & les *martes*. Voyez ces mots.

L'espece des loirs n'est pas extrêmement répandue : elle ne se trouve guere que dans les climats tempérés & dans les pays couverts de bois. Le loir du Nord dont parlent les Naturalistes, est le *muscardin*, qui, comme nous l'avons dit, est la plus petite espece des trois. Le loir volant de l'île de Ternate pourroit bien n'être que la *chauve-souris de Ternate*. Voyez ce mot.

A l'égard du loir sauvage de l'Amérique, c'est peut-être le *rat des bois* de Mademoiselle Merian, ou une espece de *philandre* des Indes. *Voyez au mot* DIDELPHE & RAT DES BOIS.

Le lerot est plus petit que le loir, & de forme différente ; mais la marque distinctive de ces deux animaux est dans la forme de la queue. Celle du loir est revêtue de longs poils d'un bout à l'autre ; au contraire la queue du lerot n'a que des poils très-courts sur la plus grande partie de sa longueur : elle est seulement terminée à son extrémité par un bouquet de poils longs. Le lerot a le corps & la tête plus courts, les oreilles plus longues & le museau un peu plus pointu que le loir. Comme le lerot est plus commun que le loir, & que le nom de *loir* est aussi plus connu que celui de *lerot*, on donne souvent celui de *loir* au lerot ; nous en avons

vu les différences extérieures, nous allons connoître la diversité de leurs mœurs.

Le loir, dit M. *de Buffon*, demeure dans les forêts, & semble fuir nos habitations; le lerot au contraire habite nos jardins, & se trouve quelquefois dans nos maisons. L'espece en est aussi plus nombreuse, plus généralement répandue, & il y a peu de jardins qui n'en soient infestés. Ils se nichent dans les trous des murailles : ils courent sur les arbres en espaliers, grimpent sur les arbres des vergers, choisissent les meilleurs fruits & les entament tous dans le temps qu'ils commencent à mûrir. Si l'on veut conserver des fruits, on doit s'attacher à les détruire. Lorsque les fruits doux leur manquent, ils mangent des amandes, des noisettes, des noix, & même des graines légumineuses : ils en transportent en grande quantité dans leurs retraites, qu'ils pratiquent en terre ou dans des arbres creux, où ils se font un lit d'herbe ou de mousse. Le froid les engourdit & la chaleur les ranime : on en trouve quelquefois huit ou dix dans la même taniere, tous engourdis, tous resserrés & ramassés en boule au milieu de leurs provisions de noix & de noisettes. Ils restent ainsi sans activité jusqu'à ce que la chaleur les ranimant, déploie toute leur vigueur & leur agilité.

Le printems est la saison où ils s'accouplent : ils produisent en été, & font quatre, cinq ou six petits qui croissent promptement, mais qui cependant ne produisent eux-mêmes que dans l'année suivante : ils ont la mauvaise odeur du rat domestique ; au lieu que le loir ne sent rien. On trouve les lerots dans tous les climats tempérés, mais il ne paroît pas qu'il y en ait dans les pays septentrionaux.

Le *muscardin*, dit M. *de Buffon*, est le moins laid de tous les rats : il a les yeux brillans, la queue touffue, le poil d'une couleur distinguée : il est plus blond que roux ; il n'habite jamais dans les maisons, rarement dans les jardins, & se trouve, comme le loir, plus souvent dans les bois, où il se retire dans les vieux arbres creux. L'espece n'en est pas, à beaucoup près, aussi nombreuse que celle du lerot. On trouve le muscardin presque toujours seul dans son trou. Ce petit animal est assez commun en Italie, où l'on dit qu'il y en a deux especes ; l'une rare, qui a l'odeur de musc ; & l'autre qui est celle dont nous parlons, & qui n'a point d'odeur. On trouve aussi ce petit animal en Suede.

Organisé comme le loir, le muscardin est sensible au froid & reste engourdi en hiver. Dans cette saison il se met en boule comme le loir & le lerot :

lerot : il se ranime comme eux dans le temps doux, & fait aussi provision de noisettes & d'autres fruits secs. Il fait son nid sur les arbres comme l'écureuil ; mais il le place ordinairement plus bas, entre les branches d'un noisetier ou dans un buisson. Son nid est fait d'herbes entrelacées : il a environ six pouces de diametre, & n'est ouvert que par le haut ; il est entouré de feuilles & de mousse : la femelle dépose trois ou quatre petits. Dès qu'il sont grands ils quittent le nid & pere & mere. Ils cherchent un gîte dans les creux des vieux arbres ; & c'est là qu'ils reposent, qu'ils font leur provision & qu'ils s'engourdissent.

LOIR VOLANT. Nom sous lequel on désigne quelquefois l'animal connu aussi sous le nom d'*écureuil volant*. Voyez ce mot. Le loir volant s'appelle aussi *polatouche*.

LOMBO. *Voyez* TITIRI.

LOMBRICS. *Voyez* VERS DE TERRE.

LONKITE, *lonchitis*, est une plante qui ne differe de la fougere mâle, qu'en ce que ses feuilles ont une oreillette à la base de leur découpure. *Voyez* FOUGERE.

LOOM. *Voyez* LUMME.

LOQUE. *Voyez* DOUCE-AMERE.

LORIOT, *oriolus aut lurida*, est un oiseau de passage, du genre du merle, & que l'on ne voit guere que l'été en France, à moins qu'il ne soit gardé & nourri en cage. C'est la *grive dorée* de plusieurs Auteurs. Le nom de *loriot* lui a été donné, parce qu'il semble prononcer ce mot ou celui de *colios* ; sa voix est haute : il est grand comme un merle, mais beaucoup plus long ; ses pieds sont forts & garnis de bons ongles : ses jambes sont de couleur plombée : son bec est long & rond, légérement courbé, très-fendu & de couleur de rose. Cet oiseau est d'un verdâtre pâle tirant sur le jaune : sous le ventre, toute la partie supérieure est jaune, ses ailes sont noires sur les deux côtés, & un peu tachetées de jaune : sa queue est plus longue que les ailes ; le mâle est beaucoup plus jaune que la femelle : on distingue le mâle à une tache noire entre le bec & les yeux, tandis que la femelle a cette tache de couleur brune : cet oiseau convient pour la grandeur & pour la maniere de vivre avec la grive.

Le loriot aime les fruits rouges, il se nourrit aussi de la vermine qu'il trouve dans les bois, le long des eaux & des fleuves ; son nid est fixé à la bifurcation d'une branche : c'est dans ce berceau que la femelle dépose depuis trois jusqu'à cinq œufs : ils n'abandonnent les petits que quand ils

ſont aſſez forts pour ſe paſſer des ſoins de pere & de mere. Quelquefois on en éleve en cage, & ils font l'ornement des volieres.

Le loriot de la Chine eſt moins gros que le nôtre, mais il eſt auſſi d'un beau jaune; il a quelquefois une huppe ſur la tête; ſur les ailes & ſur la queue quelques taches bleuâtres : les jambes & les pieds ſont d'un rouge éclatant. On diſtingue le loriot à tête rayée. *Voyez* MERLE RAYÉ. L'*article* OISEAU offre des détails curieux ſur le loriot.

L'oiſeau qu'*Albin* nomme *loriot verdore*, fait ſon nid par terre contre les haies, & eſt une eſpece de *verdier*. Voyez ce mot.

LORIS. Eſpece de petit animal de Ceylan, qui a quelque reſſemblance extérieure pour les mains, pour les pieds, pour la qualité du poil avec le *makis*, mais il en differe parce qu'il n'a point de queue. C'eſt peut-être de tous les animaux celui qui a le corps le plus long relativement à ſa groſſeur : il eſt ſur-tout reconnoiſſable par une tête ronde dont le muſeau eſt preſque perpendiculaire, & parce que ſes oreilles ſont garnies intérieurement de trois oreillons en forme de petites conques. La femelle de ces animaux préſente une ſingularité très-remarquable & preſque unique, c'eſt que ſon clitoris eſt percé comme la verge du mâle, & que c'eſt par cette partie que ſe fait l'écoulement des urines.

LORY, *lorius*. Nom que les habitans des Philippines donnent à un perroquet varié de rouge, de bleu & de vert. Cette eſpece de perroquet eſt très-beau, & il ne ſe diſtingue des autres oiſeaux du même genre que par ſa couleur ordinaire, dont la dominante eſt d'un beau rouge pourpre ou écarlate. Cet oiſeau naturel aux Indes, notamment à Ceylan, eſt aſſez docile, très-familier, & ſemblablement à ceux de ſon genre, très-ſuſceptible d'attachement & d'apprendre à parler & à ſiffler. On en voit qui prononcent très-diſtinctement, des mots, des phraſes entieres & chantent d'une voix claire, agréable & avec juſteſſe, des airs très-difficiles. Comme les lorys ſont d'un naturel doux, faciles à apprivoiſer, ils apprennent à faire toutes ſortes de gentilleſſes; mais ils ſe vengent en la maniere des autres perroquets, & des oiſeaux du genre corbin : lorſqu'un oiſeau plus petit qu'eux & d'une autre eſpece approche d'eux, auſſi-tôt ils lui cernent le crâne d'un coup de bec, quelquefois ils lui mangent la cervelle.

La grandeur du lory eſt à-peu-près celle du perroquet commun de couleur plombée. Son bec eſt obſcur, ainſi que ſes yeux, qui ſont cerclés de jaune : les pattes ſont d'un gris noir; tout ſon plumage eſt d'un rouge

plus ou moins foncé, suivant le temps de la saison; celui de la poitrine est nuancé de bleu-violet. Cette derniere couleur s'éleve des deux côtés vers le fouet des ailes, fait le tour du bas du cou en s'étendant vers le dos, borde le bout des grosses plumes en descendant jusques sur les jambes. Les plumes de la queue sont rouges en dessus, & leurs bouts d'un beau jaune clair. Le dessous du plumage de la queue est tout-à-fait jaune, excepté vers le milieu où se trouve une teinte de rouge mêlé de jaune paille. Il y a des lorys à longue queue. Le lory est très-sujet à l'épilepsie. Pour remédier à ce mal, on mêle le pain bien trempé avec une bonne quantité de chenevis en poudre. Les lorys Indiens préferent une nourriture plus humectée que n'est celle des perroquets de l'Amérique.

Il naît dans les narines des lorys, ainsi que dans celles des jeunes perroquets de presque toutes les especes, & dans une tumeur qu'ils ont sur la tête, un ver court & gros qui tombe au bout de quelque temps, ensuite le trou que le ver a occupé se referme. Ce ver, disons *larve*, puisqu'elle se métamorphose, n'est point un pou ailé, dit M. *Vosmaër*, mais une espece de mouche du genre de celles qui choisissent ces endroits de la tête d'un autre animal pour y déposer & faire éclore leurs œufs : ce qui arrive de même aux rhennes, &c. Il y a des *lorys à calotte noire* dans les Moluques; celui à collier a la tête bleue, le cou jaune, & se trouve dans les Indes, & même dans le Bresil. *Voyez l'article* PERROQUET.

LOTE ou EELPOUT, *lota aut mustella fluviatilis.* C'est le *gadus molva* de LINN. Poisson à nageoires molles & épineuses qui se trouve dans les lacs & les rivieres, particuliérement dans l'Isere & dans la Saone. Ce poisson a le corps long, arrondi, épais & glissant comme la lamproie; il est couvert de petites écailles de différentes couleurs, tirant sur le roux & sur le brun; les côtés sont demi cerclés, sa queue est faite en forme d'épée : sa langue est rude par le bout : il a les boyaux entortillés, le foie grand pour la petitesse de son corps; ses œufs sont mauvais & purgent violemment comme ceux du barbeau : il a onze dents petites & menues, droites & inégales en grandeur, & l'on ne les apperçoit que quand le poisson est cuit. Ses mâchoires sont d'égale grandeur, couvertes de grandes levres enflées : ses yeux sont ronds, l'iris en est argentin & la paupiere bleue : il a quatre ouies de chaque côté, dont le haut & le bas sont assez ouverts : on y remarque sur la membrane six osselets ou arêtes assez distinctes. L'anus est plus proche de la tête que de la queue; la nageoire de l'anus & celle du dos n'en font qu'une, & elle est presque continue

jusqu'à la tête : celles de la poitrine sont flexibles & d'un rouge jaune; celles du ventre sont blanches. On remarque au milieu du corps une ligne qui va depuis la tête jusqu'à la queue. La longueur ordinaire de la lote est d'un pied. On a vu parmi les différens poissons destinés aux tables de S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé, lors du séjour du Roi de Danemarck à Chantilly, une lote apportée vivante du Danube en Hongrie; elle avoit quarante-cinq pouces de longueur. M. *Muller* dit que le nom russe de ce poisson est *nalim*, & qu'on peut faire de la colle avec sa vessie.

La chair de la lote est bonne & délicate, mais on ne mange point les œufs de ce poisson, non plus que ceux du *brochet* & du *barbeau*, parce qu'ils purgent avec violence.

L'eelpout vit de squilles : on en trouve quelquefois des parties dans son ventricule.

LOTIER ODORANT ou TREFLE MUSQUÉ ou FAUX BAUME DU PÉROU, *lotus hortensis odora aut melilotus major, odorata violacea.* C'est une plante annuelle qui croît dans les prés, sur les collines, & que l'on cultive dans les jardins; sa racine est menue, simple blanchâtre, ligneuse & un peu fibrée : elle pousse plusieurs tiges longues de deux pieds, grêles, cannelées, un peu anguleuses, creuses, branchues dès le bas & inclinées. Ses feuilles naissent alternativement, portées trois ensemble sur une longue queue : elles sont verdâtres, lisses & dentelées. Des aisselles des feuilles supérieures il sort des pédicules longs qui portent des bouquets de petites fleurs légumineuses, d'un bleu clair, quelquefois jaunâtre, & d'une odeur aromatique qui se conserve long-temps, même après que la fleur est séchée; à ces fleurs succedent des gousses qui renferment chacune deux ou trois graines jaunes, odorantes & arrondies.

Les feuilles & les fleurs du lotier sont d'usage en médecine; elles sont détersives & consolidantes, vulnéraires & sudorifiques; étant prises dans du vin, on prétend qu'elles empêchent le poison d'agir : on en fait des cataplasmes qui sont propres à réunir les plaies, à les amollir & à dissiper l'inflammation des tumeurs. Bien des personnes mettent cette plante desséchée dans leurs habits pour les garantir de l'attaque des teignes; mais ce moyen n'est pas toujours sûr. Le plus grand usage du mélilot bleu est, dit M. *Haller*, d'entrer dans la composition des fromages verts de Glaris nommés *schabzieger*, auxquels il donne l'odeur & le goût particulier qu'on y reconnoît. Les Egyptiens ont en grande vénération la

plante d'un *lotus*, dont ils font une sorte de pain & de galette. Ce lotier croît sur les bords des rivieres, plonge ses fleurs & les bouts de la plante dans l'eau pendant la nuit, & se redresse peu-à-peu au lever du soleil. On appelloit autrefois *lotophages* ceux qui se nourrissoient du fruit d'un arbre-lotier qui croissoit en Egypte; ce fruit, suivant les anciens Grecs, étoit si agréable, qu'après en avoir mangé, les étrangers perdoient l'envie de retourner dans leur patrie. Ce lotier en arbre ne seroit-il pas le *lotus antinoien* ou le *micacoulier?* Voyez ce dernier mot, & l'article *fève d'Egypte*. On donne aussi le nom de *lotier* au trefle sauvage jaune. *Voyez* TREFLE.

LOUP, *lupus*. C'est un animal des bois, farouche & carnassier, mis par les Naturalistes dans le genre du chien, dont il differe cependant beaucoup; il a à-peu-près deux pieds de longueur, à prendre depuis la tête jusqu'à la naissance de la queue, & autant de hauteur. Son museau est alongé & obtus; ses oreilles sont courtes & droites; sa queue est grosse & couverte de longs poils grisâtres, tirant sur le jaune & un peu noirâtres; ses yeux sont bleus & étincelans; ses dents sont rondes, inégales, aiguës & serrées; l'ouverture de sa gueule est grande; il a le cou si court, qu'il ne peut le fléchir facilement, ce qui l'oblige en quelque sorte à tourner tout son corps quand il veut regarder de côté; il a l'odorat fin: c'est le plus goulu & le plus carnassier de tous les animaux. Le loup, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, ressemble si fort au chien, qu'il paroît être modelé sur la même forme. Mais si la forme est semblable, le naturel est si différent, que non-seulement ils sont incompatibles, mais antipathiques par nature & ennemis par instinct. Un jeune chien frissonne au premier aspect du loup; il fuit à l'odeur seule, qui quoique nouvelle & inconnue, lui répugne si fort, qu'il vient en tremblant se ranger entre les jambes de son maître. Un mâtin qui connoît ses forces s'indigne, l'attaque avec courage & tâche de le mettre en fuite: jamais ils ne se rencontrent sans se fuir ou sans se combattre à toute outrance, jusqu'à ce que la mort suive. Si le loup est le plus fort, il déchire, il dévore sa proie; le chien au contraire plus généreux, se contente de la victoire.

On prétend que le chien & la louve ne peuvent ni s'accoupler, ni produire ensemble; il n'y a point de race intermédiaire entr'eux; ils sont d'un naturel tout opposé, d'un tempérament absolument différent. Le loup vit plus long-temps que le chien: les louves ne portent qu'une fois par an, les chiennes portent deux ou trois fois. Ces différences si marquées démontrent que ces animaux sont d'especes assez éloignées. D'ailleurs,

en regardant de près on reconnoît que même à l'extérieur, le loup differe du chien par des caracteres essentiels & constans. L'aspect de la tête est différent; le loup a la cavité de l'œil obliquement posée, l'orbite inclinée, les yeux étincelans, brillans pendant la nuit: il a le hurlement au lieu de l'aboiement, les mouvemens différens, la démarche plus égale, plus uniforme, quoique plus prompte & plus précipitée: le corps beaucoup plus fort, mais bien moins souple: les membres plus fermes, les mâchoires & les dents plus grosses, le poil plus rude & plus fourré. Sa couleur ordinaire dans ces pays-ci est d'un fauve grisonnant, mêlé de brun dans certains endroits: le proverbe dit; *jeune loup gris*, & *vieux loup blanc*.

Le loup, dit M. *de Buffon*, est l'un de ces animaux dont l'appétit pour la chair est le plus véhément: & quoiqu'avec ce goût il ait reçu de la Nature les moyens de le satisfaire, qu'elle lui ait donné des armes, de la ruse, de l'agilité, de la force, tout ce qui est nécessaire en un mot pour trouver, attaquer, vaincre, saisir & dévorer sa proie, cependant il meurt souvent de faim; parce que l'homme lui ayant déclaré la guerre, l'ayant même proscrit en mettant sa tête à prix, le force à fuir & à demeurer dans les bois, où il ne trouve que quelques animaux sauvages qui lui échappent par la vîtesse de leur course, & qu'il ne peut surprendre que par hasard ou par patience, en les attendant long-temps & souvent en vain dans les endroits où ils doivent passer. Il est naturellement grossier & poltron, mais il devient ingénieux par besoin & hardi par nécessité: pressé par la famine il brave le danger, vient attaquer les animaux qui sont sous la garde de l'homme, ceux sur-tout qu'il peut emporter aisément, comme les agneaux, chevreaux; & lorsque cette maraude lui réussit, il revient souvent à la charge, jusqu'à ce qu'ayant été blessé ou chassé & maltraité par les hommes & les chiens, il se recele pendant le jour dans son fort, n'en sort que la nuit, parcourt toutes les campagnes, rode autour des habitations, ravit les animaux abandonnés, vient attaquer les bergeries, gratte & creuse la terre sous les portes, entre furieux, met tout à mort avant de choisir & d'emporter sa proie. Lorsque ces courses ne lui produisent rien, il retourne au fond des bois, se met en quête, cherche, suit à la piste, chasse, poursuit les animaux sauvages, dans l'espérance qu'un autre loup pourra les arrêter, les saisir dans leur fuite, & qu'ils en partageront la dépouille. Enfin lorsque le besoin est extrême, il s'expose à tout, attaque les femmes & les enfans, se jette

même ſur les hommes, devient furieux par ces excès qui finiſſent ordinairement par la rage & la mort. Il ne faut qu'un loup enragé pour cauſer des déſordres affreux dans tout un pays, tant parmi les beſtiaux que parmi les hommes; les bleſſures que fait cet animal ſont preſque toujours mortelles, ou ſuivies de rage. Le loup craint, dit-on, le feu & tous les ſons aigus, que l'on prétend faire ſur lui une impreſſion qu'il ne peut ſupporter, & qui le contraint de fuir. Il eſt difficile de croire, comme on le dit, qu'un homme pourſuivi de nuit par un loup affamé, le faſſe fuir, ſoit en tirant du feu d'un caillou, ſoit en ſonnant du cor, ſoit en agitant un trouſſeau de clefs.

Il n'eſt pas vrai, comme le diſent pluſieurs Chaſſeurs, que le loup preſſé de la faim mange de la terre; cette idée paroît être provenue de ce qu'on a vu quelquefois des loups déterrer la proie qu'ils avoient enfouie & miſe en réſerve après s'être ſoûlés, pour s'en ſervir dans le cas de beſoin, précaution que prennent auſſi les chiens, & pluſieurs autres animaux.

Le loup eſt ennemi de toute ſociété: lorſqu'on les voit pluſieurs enſemble, ce n'eſt point une ſociété de paix, c'eſt un attroupement de guerre qui ſe fait à grand bruit avec des hurlemens affreux, & qui dénote un projet d'attaquer quelque gros animal, de ſe défaire de quelque mâtin redoutable. Nous venons de dire que le temps de leur chaſſe eſt le ſoir: c'eſt ſur-tout dans le temps des brouillards; & s'ils ont quelque riviere à paſſer, ils la traverſent à la file, ſe prenant tous par la queue avec les dents, de peur que la force du courant ne les entraîne: s'ils ont reçu quelque bleſſure qui les faſſe ſaigner, ils ſe vautrent dans la boue juſqu'à ce que le ſang ſoit arrêté: le plus fort de la ligue offenſive frappe à la porte des Payſans pour faire ſortir les chiens, & prend la fuite auſſi-tôt pour ſe faire lancer par eux; & quand ceux-ci ſont engagés dans la pourſuite de leur adverſaire, qu'ils ſont éloignés de tout ſecours, les autres loups lévriers qui ſont au guet & qui en ont déjà ſaiſi quelques-uns en ſortant, tombent ſur les autres, les égorgent, les mettent en pieces. La même confédération, les mêmes ruſes ſont miſes en uſage lorſqu'il s'agit d'attaquer un cerf, un bœuf, une rhenne. Dès que leur expédition militaire ou plutôt carnaſſiere eſt conſommée, ils ſe ſéparent & retournent en ſilence à leur ſolitude. Il n'y a pas même une grande habitude entre le mâle & la femelle, ils ne ſe cherchent qu'une fois par an, & ne demeurent que peu de temps enſemble. C'eſt en hiver que les louves entrent

en chaleur : plusieurs mâles suivent la même femelle, & cet attroupement est encore plus sanguinaire, plus meurtrier que le premier : car ils se la disputent cruellement ; ils grondent, ils frémissent, ils se battent, ils se déchirent, & il arrive souvent qu'ils mettent en pieces celui d'entr'eux qu'elle a préféré. Ordinairement elle fuit long-temps, lasse tous ses aspirans, & quand ils sont abattus par la fatigue & qu'ils se livrent au sommeil, vîte elle se dérobe avec le plus alerte ou le plus aimé.

La chaleur ne dure que douze ou quinze jours ; les mâles n'ont point de rut marqué, ils pourroient s'accoupler en tout temps, ils passent successivement de femelles en femelles, à mesure qu'elles deviennent en état de les recevoir. Les loups s'accouplent comme les chiens, ils ont comme eux la verge osseuse & environnée d'un bourlet qui se gonfle, ce qui produit chez eux la même difficulté de se séparer après l'acte de la génération. Le temps de la gestation est d'environ trois mois & demi, & l'on trouve des louveteaux nouveaux nés, depuis la fin d'Avril jusqu'au mois de Juillet. C'est toujours au fond d'un bois, dans un endroit bien fourré, que la louve met bas ses petits, qui sont ordinairement au nombre de six, sept, huit, & même neuf, & jamais moins de trois. La mere les allaite pendant quelques semaines ; quelque temps après elle leur apporte des mulots, des levreaux, des perdrix, des volailles vivantes. Les louveteaux commencent à jouer avec elles, & finissent par les étrangler ; la louve ensuite les éventre, les déchire & en donne un morceau à chacun ; ils ne sortent du fort où ils ont pris naissance, qu'au bout de six semaines ou deux mois ; ils suivent leur mere qui les mene boire quelque part : elle les ramene au gîte, ou les oblige de se receler ailleurs, lorsqu'elle craint quelque danger : ils la suivent ainsi pendant plusieurs mois. Quand on les attaque, elle les défend de toutes ses forces & avec fureur, quoique dans un autre temps elle soit, comme toutes les femelles, plus timide que le mâle. Ce n'est ordinairement qu'à dix mois ou un an que les petits la quittent, lorsqu'ils se sentent assez forts pour n'avoir plus besoin de secours. Dans ce temps ils ont refait leurs premieres dents, qui tombent à six mois, & ils ont acquis de la force, des armes & des talens pour la rapine.

Les mâles & les femelles sont en état d'engendrer à l'âge d'environ deux ans. Les Chasseurs assurent que dans toutes les portées, il y a plus de mâles que de femelles : cela confirme cette observation, qui paroît générale, du moins dans ces climats, que dans toutes les especes, à commencer

commencer par celle de l'homme, la nature produit plus de mâles que de femelles, ces animaux font deux ou trois ans à croître, & vivent quinze ou vingt ans. Les loups blanchissent dans la vieillesse; ils ont alors toutes les dents usées; on en voit cependant en Laponie qui sont blancs, sans être absolument vieux : ce phénomene leur est commun avec toutes les especes d'animaux à poil qui habitent ces climats glacés. Ils dorment lorsqu'ils sont rassasiés ou fatigués, mais plus le jour que la nuit, & toujours d'un sommeil léger ; ils boivent fréquemment, comme tous les animaux carnassiers : quoique très-voraces, ils peuvent passer trois ou quatre jours sans manger, pourvu qu'ils ne manquent pas d'eau.

Le loup a beaucoup de force dans les muscles du cou & de la mâchoire; il porte avec sa gueule un mouton, sans le laisser toucher à terre, & court en même temps plus vîte que les Bergers ; en sorte qu'il n'y a que les chiens qui puissent l'atteindre, & lui faire lâcher prise. Il marche, court, rode des jours entiers & des nuits; il est infatigable, & c'est peut-être de tous les animaux le plus difficile à forcer à la course. Lorsqu'il tombe dans un piege, il est tellement & si long-temps épouvanté, qu'on peut lui mettre un collier, l'enchaîner, le museler, le conduire ensuite partout où l'on veut, sans qu'il ose donner le moindre signe de colere ou de mécontentement. *Gesner* raconte qu'une femme, un renard & un loup étant tombés de nuit dans la même fosse, ils resterent chacun dans leur place, sans oser se remuer jusqu'au lendemain matin, que ces trois prisonniers furent trouvés ensemble : on commença par tuer le loup & le renard, puis on retira de la fosse la femme, qui étoit plus morte que vive, quoiqu'elle n'eût éprouvé d'autre mal que la frayeur.

Le loup a les sens très-bons, l'œil, l'oreille, & sur-tout l'odorat : l'odeur du carnage l'attire de plus d'une lieue. Lorsque ce brigand veut sortir du bois, jamais il ne manque de prendre le vent ; il s'arrête sur la lisiere, évente de tous côtés, & reçoit ainsi les émanations des corps morts ou vivans que le vent lui apporte. Il préfere la chair vivante à la chair morte, & cependant il dévore les voiries les plus infectes : il aime la chair humaine, & peut-être s'il étoit le plus fort n'en mangeroit-il pas d'autre. On a vu des loups suivre les armées, arriver en nombre à des champs de bataille, où l'on avoit enterré négligemment les corps, les découvrir, les dévorer avec une insatiable avidité, & ces mêmes loups

accoutumés ainſi à la chair humaine, attaquer le Berger plutôt que le troupeau, dévorer des femmes, emporter des enfans.

Les loups nous viennent de fort loin, comme des Ardennes, de la Forêt noire, & d'autres vaſtes forêts : on tient même preſque pour certain, & c'eſt l'opinion de nos plus habiles Chaſſeurs, qu'il en ſort une année des cerfs, une année des ſangliers & une autre des loups. L'on a appellé les loups les plus voraces, *loups garoux*, c'eſt-à-dire, loups dont il faut ſe garer. Auſſi les Lapons, inſtruits par l'expérience, que les loups de leur pays recherchent les femmes prêtes d'accoucher qu'ils reconnoiſſent à l'odeur, font toujours eſcorter leurs femmes enceintes par des hommes armés. On nomme *loup mâtin*, celui qui ne vit que de charogne, & l'on appelle *loup lévrier*, celui qui eſt le plus diſpos à la courſe.

Cet animal nuiſible & vorace a de tout temps excité contre lui la haine & l'adreſſe de l'homme. On eſt obligé quelquefois d'armer tout un pays pour ſe défaire des loups, ainſi qu'il eſt arrivé tout récemment dans la Province du Gevaudan, où l'on a fait diverſes chaſſes compoſées de pluſieurs milliers d'hommes armés, ſans pouvoir détruire le loup féroce qui a cauſé tant de terreurs & de déſordres dans ce pays foreſtier & montueux, & qui enfin a été tué par le ſieur Antoine, Porte-Arquebuſe du Roi. Les Princes ont des équipages pour cette chaſſe, qui n'eſt pas déſagréable, qui eſt utile & même néceſſaire. On a beſoin d'un bon limier pour la quête du loup ; il faut même l'animer, l'encourager, lorſqu'il tombe ſur la voie, car tous les chiens ont de la répugnance pour le loup. Quand le loup eſt ramené, on amene les lévriers que l'on diviſe en deux ou trois laiſſes, & que l'on diſtribue dans les endroits où doit paſſer le loup, afin que ces chiens puiſſent le joindre. On peut auſſi le chaſſer avec des chiens courans : mais comme il perce toujours droit en avant, & qu'il court tout un jour ſans être rendu, cette chaſſe eſt ennuyeuſe, à moins que les chiens courans ne ſoient ſoutenus par les lévriers, qui le ſaiſiſſent, le harcelent & leur donnent le temps de l'approcher.

Dans les campagnes, on fait des battues à force d'hommes & de mâtins ; on tend des pieges, on préſente des appâts, on fait des foſſes, on répand des boulettes empoiſonnées ; tout cela n'empêche pas que l'on n'y trouve toujours quelques-uns de ces animaux. Les Anglois prétendent en avoir purgé leur Ile ; cependant, dit M. *de Buffon*, on m'a aſſuré qu'il

y en avoit en Ecoſſe. Comme il y a peu de bois dans la partie méridionale de la Grande-Bretagne, on a eu plus de facilité pour les détruire M. *Bourgeois* dit que l'on fait une chaſſe du loup fort ſinguliere, dans un Village du Baillage d'Echalens en Suiſſe, appellé *Panteriaz* où ces animaux ſont très-communs. Il y a un grand bois fort touffu dans le territoire de ce Village, qui eſt le repaire de tous les loups du voiſinage; on l'a enfermé de haies hautes de huit à dix pieds fort ſerrées, & on a laiſſé pluſieurs iſſues qui aboutiſſent à des ſentiers; dès qu'on y apperçoit des loups, on ferme toutes les iſſues, excepté une ou deux auxquelles on tend de grands filets de corde. Les Payſans vont battre le bois & chaſſent les loups du côté des filets : les loups arrivés au bout du ſentier & preſſés par les Chaſſeurs, font leurs efforts pour paſſer au travers, ils inſinuent leur tête avec force dans la maille du filet, ils s'y embarraſſent avec leurs jambes de devant & ils ſe trouvent arrêtés; alors quelques Chaſſeurs poſtés en embuſcades, les aſſomment avec des maſſues.

La couleur du poil de ces animaux varie dans les différens climats, & même quelquefois dans le même pays. Dans les pays du Nord on en trouve de tout blancs & de tout noirs; ces différences ne ſont que des variétés très-peu conſidérables. La différence la plus ſenſible eſt celle de la grandeur; mais on a obſervé en général que des animaux communs aux deux Continens, ceux de l'Amérique ſont plus petits que ceux d'Europe. Nos loups ordinaires ſont auſſi plus petits & moins communs en Canada qu'en Europe, & les Sauvages en eſtiment fort la peau. L'eſpece commune eſt très-généralement répandue dans l'un & l'autre Continent : on l'a trouvée en Aſie, en Afrique & en Amérique, comme en Europe. Le loup en Afrique eſt, dit-on, beaucoup plus grand & plus gros qu'en Europe; il eſt d'un poil argenté & preſque blanc. Il y en a une quantité prodigieuſe, parce que perſonne ne leur fait la guerre, & que les Negres ne veulent point ſe brouiller avec eux, dans la crainte que s'ils en tuoient un, les autres ne ſe chargeaſſent de venger ſa mort.

En Orient, & ſur-tout en Perſe, on fait ſervir les loups à des ſpectacles pour le peuple : on les exerce de jeuneſſe à la danſe, ou plutôt à une eſpece de lutte contre un grand nombre d'hommes : on achete juſqu'à cinq cents écus, dit *Chardin*, un loup bien dreſſé à la danſe. Ce fait prouve au moins qu'à force de temps & de contrainte ces animaux ſont ſuſceptibles de quelque eſpece d'éducation. M. *de Buffon* en a fait élever & nourrir quelques-uns chez lui. Tant qu'ils ſont jeunes, c'eſt-à-dire,

dans la premiere & seconde année, ils sont assez dociles, ils sont même caressans; & s'ils sont bien nourris, ils ne se jettent ni sur la volaille, ni sur les autres animaux; mais à dix-huit mois ou deux ans ils reviennent à leur naturel : on est forcé de les enchaîner pour les empêcher de s'enfuir & de faire du mal. Voici un fait qui peut en quelque sorte servir de preuve à ce que dit M. *de Buffon*. En 1762 herborisant dans le bois de Monthoron près de Poitiers, j'y trouvai six petits loups qui étoient au gîte; ils n'avoient pas plus de huit jours, j'en pris un & le mis dans un petit lit convenable que je lui fis faire dans ma chaise; je le nourris d'abord de lait, ensuite de pain & de lait, puis de soupe. Il prenoit des forces comme s'il eût été nourri par sa mere; ni la fatigue du voyage, ni le changement de nourriture ne l'altérerent pas sensiblement; je le caressois beaucoup & le mettois coucher avec moi; il me léchoit, venoit quand je l'appellois, & commençoit déjà à rapporter ce que je jetois à une certaine distance. J'essayai de lui faire manger les entrailles d'un poulet qu'on venoit de vider; jamais il n'eut si bon appétit, ses caresses redoublerent : mais je manquai d'être la victime de ma tentative, qui probablement lui développa le goût naturel de son espece, qui est carnivore & même anthropophage dans certains cas; car la nuit suivante rêvant que j'étois en proie à des loups, je me réveillai par l'effet de la peur ou de la douleur, mon louveteau étoit parvenu à me mordre les cuisses, & suçoit le sang qui en sortoit. Je ne tardai pas à me défaire de cet ingrat; & j'ai appris depuis qu'on avoit été obligé de le tuer, tant il étoit disposé à mordre les enfans dans la maison où je l'avois laissé.

On prétend que le loup fournit lui-même un remede très-efficace contre sa voracité. Il suffit de détremper sa fiente dans de l'eau, & d'en frotter les brebis à la gorge, au dos & sur les côtes. Ce mélange qui s'attache fortement à leur laine, y reste long-temps & exhale une odeur pour laquelle les loups ont beaucoup d'antipathie. *Voyez les* Mémoires de l'Académie de Suede, *année* 1753.

On fait avec la peau du loup des fourrures grossieres qui sont chaudes & durables, même des manchons : on en double la chaussure des goutteux & de ceux qui redoutent le froid aux extrémités : on assure même que les puces craignent l'odeur de cette peau & qu'elles s'en éloignent. Nous avons mis dans notre Cabinet un loup empaillé parmi plusieurs autres quadrupedes, & depuis seize ans qu'il y est, les scarabées disséqueurs qui ont mangé entiérement la peau des autres, n'ont nullement touché à celle

du loup. Les dents de loup servent quelquefois à faire des hochets d'enfans, & à polir les ouvrages des Relieurs & Doreurs.

Les Naturalistes font mention de plusieurs autres sortes de loups, que ceux dont nous avons parlé : tels que le *loup doré* (*voyez* ADIL & CHACAL) ; le *loup tigre ;* le *loup cervier*, &c. Nous avons donné l'histoire abrégée de ce dernier au mot LYNX.

LOUP. M. *Cestoni* donne ce nom à une espece de fausse chenille, qui est l'ennemie des petites brebis. Cet insecte se métamorphose en moucheron.

Les paysans appellent aussi du nom de *loup* d'autres petites especes de chenilles qui rongent les boutons d'arbres, particuliérement des poiriers, cerisiers & pommiers. Ces mêmes chenilles causent de très-grands dommages aux rejetons : elles n'en peuvent être chassées que par une longue pluie ; car elles endurent sans peine le froid & le chaud. Pour conserver la bonté du suc aux boutons qu'elles rongent, elles les enveloppent d'une matiere soyeuse, & les renforcent de feuilles : c'est le soir & le matin qu'elles prennent leur nourriture. Elles doivent leur origine à des papillons gris qui vont déposer leurs œufs sur les feuilles des arbres fruitiers. Le matin ils en sucent l'humidité & la rosée ; dans l'hiver ils se tiennent dans les étables & dans les granges. *Voyez* CHENILLE & PAPILLON.

LOUP CERVIER. *Voyez* LYNX.

LOUP DES EAUX. On donne ce nom au *brochet* & à la *loutre*, parce qu'ils détruisent beaucoup de poisson. *Voyez* BROCHET & LOUTRE.

LOUP DORÉ. *Voyez* CHACAL.

LOUP MARIN. Tous les Vayageurs disent que c'est un animal amphibie qui ne se nourrit, pour ainsi dire, que de poisson. Les uns lui donnent quatre pattes onglées ; les autres deux, avec deux mains palmées placées proche la queue. Dans leurs descriptions on reconnoît des caracteres qui conviennent fort au phocas ou veau marin, (& quelquefois aussi à l'ours marin) : ils sont également velus, même maniere de marcher, ou plutôt de ramper, de ronfler, de gronder & de mourir avec une effusion de sang, dès qu'on les touche sur le nez : leur chair est de même d'un mauvais goût, & se fond presque toute en huile.

Quoique plusieurs Naturalistes modernes tendent à croire que le loup

marin eſt différent du phoque, nous croyons cependant que l'un & l'autre ſont de la même eſpece; mais que ſelon leur âge, leur ſexe, ou la mer qu'ils habitent, ils ſont ſujets à varier. Telles ſont les réflexions qui nous ſont venues d'après la comparaiſon que nous avons faite de quantité de ces animaux empaillés, & qui avoient été pris les uns dans la mer du Sud, les autres dans la mer du Nord.

Les Indiens de Chiloë en font ſécher la chair pour ſe nourrir; les vaiſſeaux François en tirent de l'huile pour leurs beſoins. On convient généralement que la chair du loup marin n'eſt pas mauvaiſe, mais on gagne davantage à en extraire l'huile, il ſuffit pour cela de la mettre ſur le feu dans un vaſe de cuivre ou de terre; elle n'a point d'odeur, ne laiſſe point de lie & s'emploie à brûler, ou bien à préparer des cuirs. La pêche en eſt aſſez facile. Ceux du Nord ſont grands comme de forts mâtins; ceux du Pérou ont à-peu-près deux pieds de long: leur peau ſert à faire des ballons pleins d'air, dont les Américains ſe ſervent pour s'aider à nager. On emploie auſſi la peau des loups marins à faire des ſouliers, des bottines, à couvrir des malles. Lorſqu'elle eſt bien tannée, elle a preſque le même grain que le marroquin. Si d'une part elle eſt moins fine, de l'autre elle ne s'écorche pas ſi facilement & conſerve long-temps toute ſa fraîcheur.

Les Groënlandois donnoient autrefois le nom de *loup marin* ou de *hayfiſch* au *tiburon :* les Hollandois appellent *lion marin* l'animal que nous & les Eſpagnols appellons *loup marin :* d'autres l'ont appellé *chien marin*, à cauſe de la figure de ſa tête. *Voyez chacun de ces mots & les articles* PHOQUE & OURS MARIN.

Outre ces loups marins amphibies, les Voyageurs & les Naturaliſtes font mention de deux eſpeces différentes de poiſſons; connues auſſi ſous le nom de *loup de mer :* le premier s'appelle ſimplement *loup marin*, & l'autre *loup de mer vulgaire*. Voyez leur deſcription ci-après.

LOUP MARIN, *lupus marinus piſcis*. Poiſſon à nageoires molles, ſans écailles, qui eſt très-vorace. Sa peau eſt unie & preſque ſemblable à celle des anguilles: elle eſt bleuâtre & ombrée de noir: ſa tête eſt grande, ſerrée, comme en forme de poignard; ſes joues ſont enflées; ſes dents ſont redoutables, elles ſont grandes & fortes, comme celles d'un chat de ſix mois. Il a une nageoire garnie d'aiguillons mous, qui s'étend depuis la tête juſqu'à la queue; il a proche des ouies deux

grandes nageoires rondes. On pêche de ces poiſſons en Angleterre, dans le Duché d'Yorck, & dans le Northumberland. On donne auſſi le nom de *loup marin* au grand *chien de mer* ou *lamie*. Voyez ces mots.

LOUP DE MER VULGAIRE ou LUBIN, *labrax*, eſt un excellent poiſſon de nos mers, à nageoires épineuſes, qui a toujours la gueule ouverte, & qui dévore très-promptement ſa proie; c'eſt ce qui eſt cauſe qu'on le prend facilement. On diſtingue deux eſpeces de lubins; l'un a le dos entre blanc & bleu, l'autre eſt ſans taches. On trouve le premier dans la mer & dans les étangs ſalés, & l'autre aux embouchures des rivieres; celui-ci a des petits deux fois l'an, & on les appelle *lupaſſons* en Languedoc.

Le *loup de mer vulgaire* eſt un poiſſon grand, épais & couvert d'écailles moyennes : il a la tête grande, ainſi que l'ouverture de la bouche : il a de très-petites dents aux mâchoires, ce qui fait qu'il ne peut dévorer beaucoup de petits poiſſons; mais il a dans le palais des os rudes & âpres. Ses yeux ſont grands : cet animal reſſemble aſſez par le corps au ſaumon. Il a ſous l'épine du dos une ſorte de veſſie pleine d'air; il a quatre ouies de chaque côté. Près des ouies, & au-deſſus ſont quatre nageoires; au dos ſont des aiguillons pointus & inégaux, qui tiennent à une peau mince. La nageoire qui eſt proche la queue, n'a qu'un aiguillon; celle de l'anus en a trois : il a huit nageoires en tout. La nourriture de cet animal conſiſte en poiſſons & petits cruſtacées : il mange même de l'algue. Quoique goulu, il a grand ſoin de ne pas prendre la chevrette qui porte une petite corne ſur la tête, parce qu'elle lui bleſſeroit, dit-on, le palais.

On trouve deux pierres dans la tête de ce poiſſon. Les Pêcheurs ont remarqué que les lubins vieux nageant au-deſſus de l'eau, y périſſent ſouvent de froid; auſſi les jeunes n'habitent-ils que le fond des eaux. Ce poiſſon ſe prend facilement à l'hameçon, à cauſe de ſa voracité : mais auſſi a-t-il la ruſe d'enfoncer ſa queue dans le gravier, pour que les rets des Pêcheurs coulent par-deſſus ſon corps.

La chair de ce poiſſon nourrit peu, & ne vaut rien dans le temps du frai. Le meilleur loup eſt celui qui vit en haute mer : on en ſale, & on ſeche les œufs comme ceux des muges.

M. *Barrere* dit qu'il ſe trouve auſſi deux ſortes de lubins dans l'île de Cayenne; l'un de riviere, qui eſt excellent; & l'autre de mer à écailles, qui eſt encore plus délicat.

LOUP DU MEXIQUE. Ce quadrupede ne paroît être qu'une variété du loup de notre continent. L'influance du climat seule y a apporté quelque différence ; le naturel s'est conservé le même. Leur fourrure est une des plus belles dont on puisse faire usage. On voit quelquefois de ces loups tout blancs. *Voyez l'article* LOUP.

LOUP-TIGRE. C'est, à ce qu'il paroît, le même animal que celui que les Fourreurs nomment *guépard*. Sa robe est belle, elle ressemble à celle du *lynx* ou *loup cervier* par la longueur du poil ; elle est d'un fauve très-pâle, parsemée comme celle du léopard de taches noires, mais plus voisines les unes des autres, & plus petites ; car elles n'ont que deux à trois lignes de diametre. Cet animal est très-remarquable par une espece de criniere de quatre à cinq pouces de longueur, qui lui pend sur le cou & entre les deux épaules.

On voit le loup tigre dans les terres voisines du Cap de Bonne-Espérance. Pendant le jour il reste caché dans quelque creux de rochers, & ne va chasser sa proie que pendant la nuit. L'ardeur avec laquelle il la cherche est apparemment cause qu'il hurle pendant la nuit ; mais son cri fait fuir souvent les animaux, & donne lieu au Chasseur de l'attendre pour le tuer à quelque passage.

LOUTRE, *lutra*. La loutre est à-peu-près de la grosseur du blaireau ; mais ses jambes sont plus courtes. Cet animal a la tête plate, le museau fort large, & de chaque côté il y a des moustaches composées de gros crins blancs & bruns. Son cou est court & si gros, qu'il semble faire partie du corps : sa queue est grosse à l'origine & pointue à l'extrémité, couverte de poils. Son corps est recouvert de deux sortes de poils, les uns plus longs & plus fermes, les autres plus fins, qui sont une sorte de duvet soyeux, de couleur grise blanchâtre. Les poils les plus longs font paroître en général l'animal de couleur brune.

La loutre, dit M. *de Buffon*, est un animal vorace, plus avide de poisson que de chair, qui ne quitte guere le bord des rivieres ou des lacs, & qui dépeuple quelquefois les étangs. Elle a plus de facilité qu'un autre pour nager, plus même que le castor, qui n'a des membranes qu'aux pieds de derriere, & dont les doigts sont séparés dans les pieds de devant ; tandis que la loutre a des membranes à tous les pieds, qui sont composés de cinq doigts onguiculés. Elle nage presqu'aussi vîte qu'elle marche ; elle ne va point à la mer comme le castor, mais elle parcourt les eaux douces,

douces, & remonte ou descend les rivieres à des distances considérables. Souvent elle nage entre deux eaux, & y demeure assez long-temps : elle vient ensuite à la surface de l'eau, afin de respirer.

A parler exactement, elle n'est point animal amphibie, c'est-à-dire, animal qui peut vivre également sur la terre & dans l'eau : elle n'est pas conformée pour demeurer dans ce dernier élément ; & elle a besoin de respirer à-peu-près comme tous les animaux terrestres. Si même il arrive qu'elle s'engage dans une nasse à la poursuite d'un poisson, on la trouve noyée, & l'on voit qu'elle n'a pas eu le temps d'en couper tous les osiers pour en sortir. Après l'examen anatomique que MM. de l'Académie ont fait d'une loutre, ils n'ont pu découvrir aucune apparence qu'il y eût jamais eu un trou qui pût donner passage au sang pour aller d'un ventricule à l'autre sans passer par les poumons ; au lieu qu'il paroît que cette ouverture (le trou ovale) subsiste un peu dans le castor, ce qui le rend vraiment amphibie, & lui donne une bien plus grande facilité de se passer long-temps de respiration. La loutre a des poumons spacieux ; par une grande inspiration elle absorbe une grande quantité d'air, qui lui donne seulement la facilité de rester long-temps sous l'eau. La femelle de la loutre a la matrice faite de même que celle des femmes, & a des nymphes & un clitoris comme elles : elle a dix petits reins séparés les uns des autres, ayant chacun leur parenchyme, leurs veines & leur artere émulgente à part.

La loutre a six dents incisives à chaque mâchoire ; les dents sont comme celles de la fouine, mais plus grosses & plus fortes, relativement à son volume ; une tête mal faite, les oreilles placées bas, des yeux trop petits & couverts, l'air obscur, les mouvemens gauches, toute la figure ignoble, informe, un cri qui paroît machinal, & qu'elle répete à tout moment, sembleroient annoncer un animal stupide : cependant la loutre devient industrieuse avec l'âge, au moins assez pour faire la guerre avec avantage aux poissons, qui, pour l'instinct & le sentiment, sont très-inférieurs aux autres animaux : on dit que la loutre lorsqu'elle veut prendre du poisson, commence à agiter les eaux pour faire fuir cette proie sur les bords de l'étang, &c. entre les pierres & les cailloux, où elle les prend alors facilement. Au défaut de poisson, même d'écrevisses, de grenouilles, de rats d'eau, ou d'autre nourriture, elle coupe les jeunes rameaux & mange l'écorce des arbres aquatiques ; elle mange aussi de l'herbe nouvelle au printems. Elle ne craint pas plus le froid que l'humidité : elle

devient en chaleur en hiver, & met bas au mois de Mars; les portées ſont de trois ou quatre.

Il ſeroit ſans doute très-avantageux de pouvoir tirer parti de ces animaux voraces, & qui ſont de ſi excellens pêcheurs; c'eſt ce qui eſt indiqué dans le Journal Etranger du mois de Juin 1755, où l'on trouve un *Mémoire ſur la maniere de prendre les loutres en vie, & de les dreſſer pour apporter du poiſſon; par M.* Jean Lots, *de l'Univerſité de Lund en Scanie, & membre de l'Académie de Stockholm.*

Chaque animal a des habitudes qui lui ſont particulieres, & dont tout bon Chaſſeur peut tirer avantage. Par exemple, on prétend avoir obſervé qu'une loutre ne paſſe pas une ſeule grande pierre qui ſe rencontre ſur le bord des rivages qu'elle habite, ſans y monter & ſans y dépoſer quelque fiente, que l'on reconnoît aiſément être celle de cet animal, parce qu'elle eſt entremêlée d'arêtes. Cette marque qu'on rencontre ſur les pierres, fait aiſément connoître la demeure de ces animaux, & ne donne pas moins de facilité à leur dreſſer des embuches pour les prendre. Lorſqu'on veut en avoir une vivante, on dreſſe ſur ces pierres des tenailles, conſtruites de maniere que la loutre ſe prend ſans ſe bleſſer lorſqu'elle va pour ſaiſir le poiſſon qu'on lui a mis pour appât.

A-t-on une jeune loutre vivante, car les jeunes ſe dreſſent mieux que les vieilles, on l'attache d'abord avec ſoin, & on la nourrit pendant quelques jours avec du poiſſon & de l'eau; enſuite on mêle de plus en plus dans cette eau du lait, de la ſoupe, des choux & des herbes; & dès qu'on s'apperçoit que cet animal s'habitue à cette eſpece d'aliment, on lui retranche preſqu'entiérement les poiſſons, & en leur place on ſubſtitue du pain dont il ſe nourrit très-bien. Enfin il ne faut plus lui donner ni poiſſons entiers, ni inteſtins, mais ſeulement des têtes; on dreſſe enſuite l'animal à rapporter comme l'on dreſſe un chien. Lorſqu'il rapporte tout ce qu'on veut, on le mene ſur le bord d'un ruiſſeau clair: on lui jette du poiſſon qu'il a bientôt joint, & qu'on lui fait rapporter & on lui donne la tête pour récompenſe. Un homme de la Scanie, par le ſecours d'une loutre ainſi dreſſée, prenoit journellement autant de poiſſon qu'il lui en falloit pour nourrir toute ſa famille. Au reſte, cette maniere de chaſſer n'eſt pas nouvelle en Suede, & doit avoir été beaucoup plus commune autrefois qu'aujourd'hui; puiſque *Jonſton*, dans ſon *Hiſtoire des animaux*, rapporte que les Cuiſiniers en Suede avoient l'uſage d'envoyer des loutres dans les viviers pour apporter du poiſſon.

Quoi qu'il en soit, il paroît que ce n'est pas une loi commune que toutes les loutres soient ainsi susceptibles d'éducation ; sans cela on verroit certainement davantage de ces pourvoyeurs ; & elles nous serviroient pour la pêche comme nos chiens nous servent pour la chasse. Toutes les jeunes loutres que M. *de Buffon* a voulu priver, cherchoient à mordre, même en prenant du lait, & avant que d'être assez fortes pour mâcher du poisson : au bout de quelques jours elles devenoient plus douces ; mais ce n'étoit peut-être que parce qu'elles étoient malades & foibles : loin de s'accoutumer à la vie domestique, toutes celles qu'il a voulu faire élever sont mortes dans le premier âge. La loutre en général est de son naturel sauvage & cruelle : quand elle peut entrer dans une riviere, elle y fait ce que le putois fait dans un poulailler ; elle tue beaucoup plus de poissons qu'elle ne peut en manger, & ensuite elle en emporte un dans sa gueule.

Les loutres se gîtent dans les premiers trous qui se présentent, sous les racines des peupliers, des saules, dans les fentes des rochers & même dans les piles de bois à flotter : elles y font aussi leurs petits sur un lit de bûchettes & d'herbes. La retraite de ces maraudeurs aquatiques est infectée de la mauvaise odeur du débris des poissons qu'ils y laissent pourrir.

La loutre ne mue guere ; sa peau d'hiver est cependant plus brune, & se vend plus cher que celle d'été : elle fait une bonne fourrure ; on en fait pour l'hiver des manteaux que l'eau ne peut traverser. Les Sauvages du Canada se servent de peaux de loutre d'une grandeur extraordinaire pour en faire des robes, lesquelles étant portées & engraissées de leur sueur, & des graisses qu'ils manient, sont propres à faire de meilleurs chapeaux (disent les Anglois) que ceux que l'on fait du seul poil de castor trop sec & fort difficile à mettre en œuvre sans aucun mélange.

La chair de la loutre se mange en maigre, & a en effet un mauvais goût de poisson, ou plutôt de marais. Les chiens chassent la loutre volontiers, & l'atteignent aisément lorsqu'elle est éloignée de son gîte & de l'eau : mais quand ils la saisissent, elle se défend courageusement, les mord cruellement, & quelquefois avec tant de force & d'acharnement, qu'elle leur brise les os des jambes, & qu'il faut la tuer pour lui faire lâcher prise.

La loutre est une espece d'animal, qui, sans être en très-grand nombre, est généralement répandu en Europe, depuis la Suede jusqu'à Naples ;

elle ſe trouve dans l'Amérique ſeptentrionale, où elle reſſemble tout-à-fait à celle d'Europe, ſi ce n'eſt que ſa fourrure eſt encore plus noire & plus belle que celle de la loutre de Suede, de Moſcovie & de Pologne. Elle ſe rencontre vraiſemblablement dans tous les climats tempérés, ſur-tout dans les lieux où il y a beaucoup d'eau; car elle ne peut habiter ni les ſables brûlans, ni les déſerts arides : elle fuit également les rivieres ſtériles & les fleuves trop fréquentés.

La graiſſe de la loutre, de même que celle des poiſſons, ne ſe coagule point par le froid, & reſte toujours fluide : elle eſt réſolutive, digeſtive; on l'emploie pour la douleur des jointures, & pour fortifier les nerfs.

LOUTRE MARINE ou CASTOR DE MER, *lutra marina*. Suivant *Steller*, cet animal marin a le poil du caſtor ordinaire, il eſt de la groſſeur du chat de mer, & a la figure du veau marin, & la tête faite comme celle de l'ours. Il eſt aſſez doux. C'eſt probablement une eſpece de phoque.

LOUVE, femelle du loup : elle porte deux mois, & fait cinq, ſix, & même juſqu'à ſept louveteaux à la fois. *Voyez* LOUP.

LOUVETTE DES PIQUEURS. *Voyez* TIQUE DES CHIENS *à l'article* TIQUE.

LOWA ou OISEAU PÊCHEUR. C'eſt une eſpece de cormoran, que les Chinois accoutument à la chaſſe ou pêche du poiſſon. Ces oiſeaux partent au ſignal donné par un coup de rame ſur l'eau, ils plongent & ſaiſiſſent le poiſſon par le milieu du corps, puis retournent à la barque avec leur proie. On leur met un anneau au bas du cou, qui les empêche d'avaler leur priſe : on dit que ſi le poiſſon eſt trop gros, pluſieurs ſe joignent enſemble & s'aident mutuellement; l'un s'attache à la queue, l'autre à la tête, & ils l'apportent auſſi légérement que fidélement au bateau du Pêcheur. *Voyez* CORMORAN.

LOXIA. *Voyez* BEC CROISÉ.

LUAMBONGOS. Les Negres de Congo donnent ce nom aux loups de leur pays. *Voyez* LOUP.

LUBIN. *Voyez* LOUP DE MER VULGAIRE.

LUCET. M. *de Bougainville* déſigne ſous ce nom une plante rampante qu'il a trouvée aux îles Malouines, qui porte des fruits le long de ſes branches qui ſont garnies de petites feuilles parfaitement liſſes, rondes & de couleur de myrte; ces fruits ſont blancs, colorés de rouge du côté expoſé au midi; ils ont un goût aromatique, une odeur de fleur

d'orange, ainſi que les feuilles, qui miſes en infuſion dans le lait, en font une boiſſon des plus agréables.

LUCHARAN, eſt le nom qu'*Albin* a donné à la *chouette blanche*. Voyez CHOUETTE.

LUCHZ, eſt le *brochet* des Bourdelois. *Voyez* BROCHET.

LUCUMA ou RUEMA. *Voyez* JAUNE D'ŒUF.

LUDUS HELMONTII. Nom donné à une pierre peſante, ordinairement calcaire, plus ou moins large & longue, remarquable par des cloiſons communément pyriteuſes ou ſpatheuſes, ornée ſur la ſurface de compartimens polygones qui forment toutes ſortes d'angles. L'on voit de ces pierres formées auſſi d'un aſſemblage de colonnes polygones ſerrées les unes contre les autres. Les Naturaliſtes ont donné le nom de *ludus helmontii ſtellatus* à une eſpece de ſélénite très-rare, globulaire, de la nature des *fleurs de gypſe*, & compoſée d'un amas de ſtries qui divergent du centre à la circonférence. La pierre qui leur ſert de matrice eſt calcaire. On la trouve dans le Comté de Kent & dans l'île de Schépy.

LUEN. *Voyez* ARGUS.

LUMBRICITES. Lorſqu'une pierre contient des foſſiles appellées *pierres fromentaires*, & diſpoſées de façon que les ſections imitent les vers : on lui donne le nom de *lumbricite*.

LUMIERE, *lumen*. Rien ne nous frappe plus que la lumiere, c'eſt par le moyen de ſes rayons plus ou moins réfléchis, plus ou moins abſorbés que paroiſſent les couleurs & les différentes nuances (car les couleurs ne ſont pas dans les objets colorés; la Phyſique moderne le démontre); la ſuperficie & la ſtructure des corps donnent lieu à ces réflexions, & ſont par conſéquent les cauſes occaſionnelles des couleurs. C'eſt par le moyen des rayons de la lumiere que nous appercevons la magnificence & la beauté de ce vaſte univers, & que nous diſtinguons les nuances intermédiaires des couleurs primitives, *jaune*, *rouge*, *vert*, *bleu*, *&c.* On voit que le noir s'alliant au blanc donne la *couleur cendrée;* le blanc avec le bleu donne l'*opale;* le rouge avec le blanc donne le *roſe;* le rouge & le bleu font le *pourpe;* le noir & le bleu font le *violet;* le jaune & le bleu donnent le *vert*, *&c. &c.* C'eſt ſur ce principe qu'eſt fondé l'art du Peintre, du Teinturier, des pierreries factices, & de tout ce qui doit ſubir les effets de la *lumiere*. Comme le ſoleil eſt la ſource de cette matiere précieuſe & naturelle, voyez le mot PLANETE, où l'on a préſenté, d'après M. *de Maupertuis*, le beau ſpectacle du ſyſtême plané-

taire. *Voyez aussi à l'article des* Sens , *au mot* Homme , quel est le méca-nisme de la vision. *Consultez aussi l'article* Feu.

LUMIERE SEPTENTRIONALE. C'est un phénomene naturel que l'on ne doit pas confondre avec la *lumiere zodiacale*, ou l'*aurore boréale* : ce dernier ne paroît que de temps en temps : *voyez* Aurore boréale. La lumiere septentrionale au contraire est un phénomene journalier. On lit en effet dans une relation du Groënland, que dans ces contrées il se leve pendant tout l'hiver une lumiere avec la nuit, qui éclaire tout le pays, comme si la lune étoit dans son plein. Plus la nuit est obscure, plus cette lumiere luit ; elle fait son cours du côté du Nord. Elle ressemble à un feu volant, & elle s'étend en l'air comme une haute & longue palissade, elle passe d'un lieu à un autre avec une promptitude inconcevable. Elle dure toute la nuit, & elle s'évanouit avec le soleil levant. M. *de Mairan* prétend que l'air grossier que l'on respire dans les pays situés près du pôle arctique, & les glaces qui se trouvent dans ces contrées, sont très-propres à réfléchir les rayons de lumiere & à causer cette clarté que les habitans du pays nomment *lumiere septentrionale.*

LUMIERE ZODIACALE, ou AURORE BORÉALE. *Voyez* Aurore boréale.

LUMME ou LIOMEN, *colymbus pedibus palmatis indivisis*, Linn. M. Anderson, (*Hist. Nat. d'Islande*, *pag.* 93), dit que c'est un très-bel oiseau aquatique d'Islande & du Groënland : il est de la grosseur d'une oie : il ressemble en cela & par son chant à l'*Imbrim* des îles de Feroë : il a le bec étroit & noir : ses ailes sont petites, & dès qu'il augmente en graisse & en pesanteur il vole difficilement ; ses pattes sont très-reculées, & ne lui permettent pas de marcher ni vîte ni long-temps : aussi dès qu'il apperçoit quelqu'un, sa seule ressource est de se coucher à terre & de se tapir, à moins que le vent ne souffle beaucoup ; alors il s'aide un peu de ses ailes pour mieux courir. Cet oiseau, pour couver ses deux œufs en sureté, choisit des endroits écartés & déserts, où il bâtit son nid sur le bord de l'eau douce, ou sur de petites éminences qui se trouvent tout proche du rivage, afin de pouvoir boire étant assis sur ses œufs, de ne sortir que pour ses besoins, & de rentrer sans beaucoup se fatiguer.

C'est dans l'éducation de leurs petits que ces oiseaux montrent toute leur industrie. Le même Auteur (M. *Anderson*) prétend que quand les petits sont en état de voler, les vieux, c'est-à-dire pere & mere, les

conduisent à l'eau & leur apprennent à trouver leur sureté & leur nourriture en plongeant à propos : mais leur façon de les y conduire est tout-à-fait singuliere : l'un des lummes vole toujours au-dessous du petit, afin que si celui-ci venoit à manquer dans son vol, il tombât sur son dos, au lieu de s'écraser en tombant à terre, ou de devenir la proie des renards, qui ne manquent jamais de guetter ces occasions ; un autre lumme se tient toujours au-dessus du petit pendant la route, pour faire face en cas de besoin aux oiseaux de proie. Si malheureusement un petit tombe à terre, soit du nid ou en voyageant, les vieux s'y précipitent aussi-tôt, & le défendent si vigoureusement qu'ils se laissent manger eux-mêmes par les renards ou prendre par les hommes plutôt que de l'abandonner. Une fois arrivés à la mer, chaque vieux lumme prend sous sa tutelle un jeune, l'instruit, comme nous l'avons dit, & lui fait quitter bientôt après la côte, pour le faire hiverner vers l'Amérique, d'où ils reviennent tous ensemble en Groënland à l'approche de l'été. Les vieux lummes, qui par hasard ont perdu leurs petits, ou qui ne sont plus en état de couver, ne viennent jamais à terre, ils vivent en société, nagent toujours par troupe de soixante ou de cent, mais ils s'en vont avec les autres en Août. Dès qu'on jette un petit lumme dans la mer, ils viennent sur le champ l'entourer, & chacun s'empresse de l'accompagner, au point de se battre autour de lui, jusqu'à ce que le plus fort l'emmene ; mais si par hasard la mere survient, toute la querelle cesse aussi-tôt, & on lui cede son enfant. Cet oiseau est le *mergus maximus Farrensis* de *Clusius*. Il se trouve des lummes de diverses grosseurs dans les mers des Kamtschadales ; les naturels du pays croient prédire les changemens de temps par le vol & le cri de ces sortes d'oiseaux, mais c'est souvent un barometre trompeur.

LUNAIRE. *Voyez* BULBONACH.

LUNDE, *anas arctica*. Oiseau des îles de Feroë : il est plus gros qu'un pigeon : son bec est fort & crochu. La lunde a pour ennemi le corbeau qui en veut à ses petits : le corbeau est ordinairement étranglé ou noyé par l'artifice de la lunde, qui se bat à la maniere du *macareux*. Voyez ce mot & les *Acta Hafniensia*, *ann.* 1671.

LUNE. L'un des corps celestes que l'on met ordinairement au nombre des Planetes secondaires. *Voyez à l'article* PLANETE.

LUNE DE MER ou ROND DE MER, *orbis marinus*. C'est un poisson plat d'Afrique qu'on appelle ainsi à la Côte d'Or à cause de sa ressemblance

avec un poiſſon qui ſe nomme de même en Amérique, & dont la forme eſt preſque orbiculaire. Le poiſſon lune a dix-huit ou vingt pouces depuis la tête juſqu'à la queue, douze pouces de largeur & deux ou trois d'épaiſſeur : ce poiſſon ſeroit preſque ovale ſans ſa queue. Sa peau eſt blanche, comme argentée, & reluit la nuit; ſa gueule eſt petite & armée de deux rangées de dents; il a le front large & ridé, les yeux ronds, grands & forts rouges; il a deux grandes nageoires qui commencent à côté des ouies : ſa chair eſt blanche, ferme, graſſe, nourriſſante & de bon goût.

Ce poiſſon ne mord point à l'hameçon dans les mers de l'Amérique; il ne ſe pêche qu'au filet, tandis qu'il ne ſe prend qu'à l'hameçon ſur les parages de la Côte d'Or en Afrique.

Le poiſſon lune d'Amérique a également la peau blanchâtre & un petit moignon de queue : il a depuis ſix juſqu'à huit pouces de diametre, & un pouce ou environ d'épaiſſeur.

De quelque maniere qu'on accommode ces poiſſons, ou bouillis ou frits ou rôtis, ils ſont toujours, dit *Labat*, très-bons & très-faciles à digérer.

Les poiſſons lunes different des *poiſſons aſſiettes* en ce qu'ils ont ſur le dos & ſous le ventre deux grandes mouſtaches, qui ſemblent repréſenter une lune en croiſſant.

Redi fait auſſi mention d'une autre eſpece de poiſſon de mer appellé également *lune*, dont *Jonſton*, *Aldrovande*, *Rondelet* & *Silvien* ont parlé. La lune dont *Redi* a donné la deſcription peſoit cent livres; elle lui avoit été donnée en 1674, par le Grand Duc Coſme III. Ce poiſſon étoit tout couvert d'une peau inegale & rude comme celle des poiſſons cartilagineux : il n'avoit que quatre nageoires, mais revêtues de cette même peau rude : la bouche étoit d'une petiteſſe extrême à proportion de la grandeur énorme du corps : les trous des ouies étoient au nombre de deux : au fond de chacun de ces trous étoient quatre grandes ouies & une petite : on remarquoit ſur le devant de la mâchoire ſupérieure un os tranchant fait en demi-cercle, auquel répondoit un os ſemblable dans la mâchoire inférieure : ces deux os lui tenoient lieu de dents : l'entrée de la gorge étoit tapiſſée d'un grand nombre de piquans longs, aigus, recourbés & très-durs. *Redi* ajoute qu'il trouva tout l'eſtomac & les inteſtins remplis d'une eſpece de bouillie blanche, qui contenoit des vers brunâtres & à queue fourchue. Voyez *Collect. Acad Tom. IV, part Etrang. p.* 527.

On

On appelle ce poiſſon *mole :* on dit qu'il gronde comme un cochon quand on le prend. Sa chair eſt blanche, nerveuſe & graſſe.

LUPASSON. *Voyez à l'article* LOUP DE MER VULGAIRE.

LUPERE, *luperus.* Inſecte coléoptere, dont les antennes filiformes ont les articles alongés, & d'une égale groſſeur, tant à leur baſe qu'à leur extrémité. Son corcelet eſt un peu applati, & garni d'un rebord : ſa démarche eſt lourde & lente : ſa larve qui mange les feuilles de l'orme eſt aſſez groſſe & ovale.

LUPIN, *lupinus.* Genre de plante à fleur légumineuſe. M. *de Tournefort* en compte dix-ſept eſpeces, toutes agréables par la variété de leurs fleurs & de leurs graines. Nous ne décrirons ici que l'eſpece la plus commune, celle dont on fait uſage & qui a les fleurs blanches, *lupinus ſativus flore albo.* C'eſt une plante que l'on cultive dans les pays méridionaux de la France : ſa racine eſt ordinairement unique, ligneuſe & fibrée : elle pouſſe une tige haute de deux pieds, ronde, droite, velue, rameuſe, de couleur verte, jaunâtre & moelleuſe : après que les fleurs placées au ſommet de cette tige ſont ſéchées, il s'éleve trois rameaux au deſſous : ſes feuilles ſont en éventail ou en main ouverte, digitées, c'eſt-à-dire, réunies à l'extrémité d'un pédicule commun au nombre de ſept ou huit, oblongues, plus larges à leur extrémité, verdâtres & velues en deſſous : les ſegmens de la feuille s'approchent & ſe reſſerrent au coucher du ſoleil, & de plus ils s'inclinent vers la queue & ſe réfléchiſſent vers la terre : les fleurs ſont légumineuſes & rangées en épi au ſommet des tiges ; il leur ſuccede des gouſſes épaiſſes, larges, applaties ; longues de trois pouces environ, jointes pluſieurs enſemble, renfermant cinq ou ſix graines aſſez grandes, orbiculaires, un peu anguleuſes & applaties, leſquelles renferment une plantule fort apparente, & ſont un peu creuſées en nombril du côté qu'elles tiennent à la gouſſe, blanchâtres en dehors, jaunâtres en dedans & fort ameres.

On cultive les lupins en Eſpagne, en Portugal & notamment en Toſcane, pour ſervir de nourriture au peuple & pour engraiſſer les terres. On les employoit déjà au même uſage du temps de Pline, qui les vante comme un excellent fumier pour engraiſſer les champs & vignobles. M. *Bourgeois* rapporte que les Savoyards ne cultivent les lentilles uniquement que pour fertiliſer leurs terrains : dès que cette plante eſt parvenue à la hauteur d'un pied, on la fauche & on l'enterre avec la charrue pour la faire pourrir. Cet engrais procure, dit-on, de très-

bonnes récoltes. On seme en Angleterre les lentilles parmi les panais pour la nourriture du bétail. A l'égard des graines seches, on les fait tremper dans l'eau chaude pour leur ôter leur amertume.

Du temps de *Galien* la graine de lupins étoit une nourriture quotidienne sur les tables ; après leur avoir fait perdre leur saveur amere, on les mangeoit au sel & au vinaigre ; mais les Médecins modernes depuis *Hoffman*, regardent l'usage interne des lupins comme dangereux, parce qu'ils sont une nourriture d'un suc grossier, très-difficile à digérer, &c. cependant s'il y a tant de danger à user des lupins, comment se peut-il faire que les Grecs en mangeassent si souvent ? *Protogene*, travaillant à ce chef-d'œuvre du Jalyse, pour l'amour duquel *Démétrius* manqua depuis de prendre Rhodes, ne voulut pendant long-temps se nourrir que de lupins simplement apprêtés, afin d'être maître de son imagination, & de donner de la vivacité à ses ouvrages. On ne conseilleroit pas le régime du lupin aux Artistes de nos jours, mais on doit louer le principe qui guidoit le rival d'*Apelle* & l'ami d'*Aristote*. Ainsi les lupins sont au jugement de la Médecine actuelle dans le même cas que les lentilles. *Voyez cet article.*

Quoi qu'il en soit, les lupins sont du nombre des excellens remedes emplastiques : leur décoction convient pour fomenter la peau lorsqu'elle est attaquée de dartres, teigne, gale, gratelle, &c. elle est une des quatre farines résolutives, qui sont celles d'*orge*, de *feves*, d'*orobe* & de *lupins*, auxquelles cependant on substitue, selon la volonté, celles de *froment*, de *seigle*, de *fenugrec* & de *lin*. Voyez ces mots.

LURUS, est un magnifique serpent de l'Amérique, que les Insulaires ont nommé ainsi, parce qu'il est tout couvert de bandelettes de diverses couleurs artistement tissues : sa tête est joliment peinte & entourée d'un collier rouge : les bandes les plus belles sont d'un rouge corallin, tiqueté de nœuds couleur de ponceau : il a des écailles paillées en forme de réseau, tiquetées d'un bleu mourant : le ventre est marqueté de points rouges. Voyez *Séba Thes. II. Tab.* 54. *n.* 2.

LUSTRE. *Voyez* Girandolle d'eau.

LUZERNE, *medica.* Il y a plusieurs especes de luzerne, mais nous allons parler préférablement de celle que l'on cultive pour le bétail, & que l'on appelle quelquefois *trefle* ou *foin de Bourgogne.* Cette espece produit de grosses & vigoureuses racines qui pivotent profondément en terre, & qui sont très-vivaces. Ces racines donnent naissance à une tête

d'où partent plusieurs tiges hautes de deux pieds & demi ou trois pieds, & qui deviennent plus ou moins grosses & nombreuses suivant la nature du terrain. Les rameaux soutiennent plusieurs feuilles composées de trois folioles disposées en trefle. Vers le sommet des épis paroissent des fleurs légumineuses violettes ou purpurines, auxquelles succedent des siliques contournées en spirale, qui contiennent des semences qui ont la figure d'un rein; toute la plante a un léger goût de cresson. Sa racine est composée de fibres très-fines, qui se séparent lorsqu'on les fait bouillir dans l'eau. L'on peut en faire des brosses très-douces pour nétoyer les dents L'eau chaude & le miel font perdre le mauvais goût de la racine.

La luzerne est une de ces plantes avec lesquelles on peut former des prairies artificielles; sa verdure fraîche & riante décore nos prairies, elle est d'une grande utilité par l'abondance de la nourriture qu'elle fournit aux bestiaux. Cette plante se reproduit uniquement de semence; on choisit celle qui a bien mûri, soit sur pied, soit au sec dans ses siliques; il faut qu'elle n'ait pas plus d'un an lorsqu'on la seme.

On doit la semer dans une terre bien préparée par les labours, & bien hersée pour la débarrasser de toutes les herbes étrangeres qui pourroient lui nuire. Les lieux dans lesquels elle se plaît davantage, sont les terrains gras, légers & qui ont beaucoup de fonds: elle ne réussit pas dans les terres seches & arides. Dans les provinces méridionales du Royaume on peut semer la luzerne en automne, parce que comme on n'y a point à craindre de grandes gelées d'hiver, cette plante profite de l'humidité de cette saison pour étendre ses racines: mais dans nos provinces il vaut mieux ne la semer que dans le mois de Mars. On répand une livre de graine de luzerne & même moins par perche quarrée, la perche étant de vingt-deux pieds de longueur. Il y a des cantons où l'on mêle la semence de luzerne avec moitié de semence d'avoine. Lorsque l'avoine qu'on a semée avec la luzerne est parvenue à maturité on la fauche tout près de terre: les pieds de luzerne que l'on coupe en même temps ne manquent pas de repousser. Si néanmoins la saison avoit été assez favorable pour que l'avoine eût prodigieusement tallé, comme elle pourroit étouffer la luzerne, il faudroit la faire couper encore verte, & la faire consommer tout de suite par le bétail; car il est plus à propos de sacrifier la récolte de ce grain, que de risquer de perdre la luzerne nouvellement semée. (M. *Bourgeois* observe qu'il est préjudiciable de semer aucun grain avec la luzerne, parce qu'elle demande beaucoup de nourriture & qu'elle s'étend

beaucoup : le produit de l'avoine ne sauroit, dit-il, compenser le dommage qu'elle y cause. M. *Haller* ajoute que dans des années de sécheresse, il a égayé avec succès les champs de luzerne flétris par la chaleur.) Ce n'est qu'à la seconde & même à la troisieme année qu'on peut avoir une ample moisson de luzerne ; c'est alors qu'elle a toute sa hauteur : on peut la faucher dans nos provinces trois ou quatre fois l'année, & dans les provinces méridionales jusqu'à six fois. La premiere année on ne doit la faucher qu'une fois, & deux fois la seconde.

Comme le suc de cette herbe est visqueux, elle se desseche difficilement à son véritable point. Lorsqu'il fait très-chaud, il ne faut pas attendre que l'herbe soit tout-à-fait seche pour l'enlever, parce que la plus grande partie des feuilles se détacheroit & resteroit sur le champ. D'ailleurs s'il survient quelques jours de pluie lorsqu'elle est fauchée, elle se noircit & ses feuilles tombent en la maniant avec la fourche pour la sécher, ce qui fournit un mauvais fourrage. Une excellente méthode est de mettre la luzerne, avant qu'elle soit entiérement seche, dans le grenier par couches alternatives avec la paille ; celle-ci empêche la luzerne de s'échauffer & contracte un parfum si suave, que les chevaux sont fort friands de ce mélange de paille & de luzerne. Lorsqu'on veut recueillir la graine, on coupe légérement avec des faucilles les sommets des tiges, lorsqu'ils sont mûrs & chargés de graines ; on les étend sur un drap pour sécher, & on fauche ensuite l'herbe dont on a coupé les tiges. Un champ de luzerne dure jusqu'à huit ou dix ans.

La luzerne engraisse en fort peu de temps les bestiaux ; mais on doit y mêler moitié de paille. Ce fourrage encore vert & coupé avant la fleur, est beaucoup plus utile : il a rétabli de jeunes chevaux qui maigrissoient sans qu'on en sût la cause ; les vaches qui en sont nourries, donnent quantité d'excellent lait, mais il faut les empêcher d'en manger trop, car on prétend que l'excès de cette nourriture les fait enfler & périr. Quelques personnes sont parvenues à supprimer l'avoine à leurs chevaux, en leur donnant de la luzerne hachée en place de la ration d'avoine.

Dans certaines années on voit se multiplier dans les luzernes des chenilles noires, qui en font périr l'herbe. Aussi-tôt qu'on s'en apperçoit, il faut couper les luzernes ; par ce moyen on fait périr les chenilles, & l'herbe qui repousse ensuite ne se trouve pas endommagée.

LYCION ou LYCIUM. *Voyez* CATÉ INDIEN.

LYCOPODIUM. *Voyez* MOUSSE RAMPANTE A MASSUE, *à la suite de l'article* MOUSSE.

LYCOPERDITES. On appelle ainſi des fongites, eſpeces de productions de polypiers en forme de veſſe de loup. *Voyez* FONGITE.

LYNX. Le lynx, dit M. *de Buffon*, dont les Anciens ont dit que la vue étoit aſſez perçante pour pénétrer les corps opaques, & dont l'urine, ſuivant leur opinion, avoit la merveilleuſe propriété de devenir un corps ſolide, une pierre précieuſe appellée *lapis lyncurius*, eſt un animal fabuleux, auſſi-bien que toutes les propriétés qu'on lui attribue. Ce lynx imaginaire n'a d'autre rapport avec le vrai lynx que celui du nom ; il ne faut donc pas, comme l'ont fait pluſieurs Naturaliſtes, attribuer à celui-ci, qui eſt un être réel, les propriétés de cet animal imaginaire.

Notre lynx, continue M. *de Buffon*, ne voit pas à travers les murailles ; mais il eſt vrai qu'il a les yeux brillans, le regard doux, l'air agréable & gai : ſon urine ne fait pas des pierres précieuſes, mais ſeulement il la recouvre de terre, comme font les chats, auxquels ils reſſemblent beaucoup, & dont il a les mœurs & même la propriété. Il n'a rien du loup qu'une eſpece d'hurlement qui, ſe faiſant entendre de loin, a dû tromper les Chaſſeurs, & leur faire croire qu'ils entendoient un loup. Cela ſeul a peut-être ſuffi pour lui faire donner le nom de *loup*, auquel, pour le diſtinguer du vrai loup, les Chaſſeurs auront ajouté l'épithete de *cervier* (*lupus cervarius*), parce qu'il attaque les cerfs, ou plutôt parce que ſa peau eſt variée de taches, à-peu-près comme celles des jeunes cerfs, lorſqu'ils ont la livrée.

Le lynx eſt communément de la grandeur d'un *renard*. Il differe de la *panthere* & de l'*once* par les caracteres ſuivans : il a le poil plus long, les taches moins vives & mal terminées : les oreilles bien plus grandes, & ſurmontées à leur extrémité d'un pinceau de poils noirs ; la queue beaucoup plus courte & noire à l'extrémité ; le tour des yeux blancs, & l'air de la face plus agréable & moins féroce. La robe du mâle eſt mieux marquée que celle de la femelle : il a les pieds diviſés comme les lions, & la langue couverte de pointes. Il ne court pas de ſuite, comme le loup : il marche & ſaute comme le chat : il vit de chaſſe, & pourſuit ſon gibier juſque ſur la cime des arbres. Les chats ſauvages, les martes, les hermines, les écureuils ne peuvent lui échapper : il ſaiſit les oiſeaux ; il attend les cerfs, les chevreuils, les lievres au paſſage, & s'élance deſſus ; il les prend à la gorge, & lorſqu'il s'eſt rendu maître de ſa victime, il en ſuce le ſang, & il lui ouvre la tête pour manger la cervelle ; après quoi ſouvent il l'abandonne pour chercher une autre

proie. Tel est le lynx qui se voyoit vivant il y a deux ans dans la ménagerie de Chantilly, & qui est actuellement conservé dans le cabinet du Prince.

Les lynx, appellés *loups-cerviers du Nord*, à peau tachetée, se trouvent dans le Nord de l'Allemagne, en Moscovie, en Sibérie, au Canada, & dans les autres parties Septentrionales de l'un & de l'autre Continent. On fait avec les peaux de loups-cerviers de très-belles fourrures, qui sont beaucoup d'usage dans le commerce. Les plus belles peaux de lynx viennent de Sibérie, sous le nom de *loup-cervier*, & de Canada sous celui de *chat-cervier*, parceque ces animaux étant, comme les autres, plus petits dans le nouveau que dans l'ancien Continent, on les a comparés au loup, pour la grandeur en Europe, & au chat sauvage en Amérique. Cet animal qui, comme l'on voit, habite les climats froids plus volontiers que les pays tempérés, est du nombre de ceux qui ont pu passer du Continent à l'autre par les terres du Nord; aussi l'a-t-on trouvé dans l'Amérique septentrionale : c'est la même figure, le même naturel; il ne differe que pour la grandeur & la couleur. Le poil des loups-cerviers change de couleur suivant les climats & la saison; les fourrures d'hiver sont plus belles, meilleures & mieux fournies que celles de l'été; leur chair, comme celle de tous les animaux de proie, n'est pas bonne à manger.

Par cette description du loup-cervier, autrement lynx, on voit que cet animal n'est point le *chaos* ni le *thos* dont les Anciens ont parlé, & qui sont des animaux foibles, timides & de la classe des petites bêtes.

M. *Perrault* a donné la description anatomique du loup-cervier. Voyez *le Tome III. des Mémoires de l'Académie des Sciences*, *Partie I.*

LYRE (poisson). *Voyez* Harpe.

LYRE DE DAVID, *lyra Davidis*, est un coquillage univalve de la famille des *tonnes :* c'est une espece de *harpe*. Voyez ces mots.

LYS ou LIS, *lilium*. C'est une plante qui ne differe des joncs qu'en ce que leur racine n'est point traçante, & que les feuilles de leur calice qui est fermé en forme de cloche, ont communément à leur origine intérieure un sillon. Tous les lis ont trois stigmates. *Tournefort* donne quarante six especes à ce genre de plantes.

Le Lis blanc, *lilium album vulgare*, est une de ces plantes que l'on cultive dans nos jardins, & qui en font dans le mois de Juin un des plus beaux ornemens par la beauté & par l'odeur exquise de ses fleurs,

dont l'éclat & la blancheur ſont le ſymbole de l'innocence. On dit que cette fleur eſt originaire de Syrie. Il s'éleve de ſa racine, qui eſt bulbeuſe, une tige cylindrique qui croît aſſez haut, & qui ſoutient pluſieurs fleurs d'une blancheur admirable, odorantes, compoſées de ſix pétales. (cette fleur s'éleve avec grace & nobleſſe; elle paroît dans une ſaiſon où la roſe l'œillet, le chevrefeuille ſemblent lui diſputer le prix de la beauté & la douceur du parfum). Aux fleurs ſuccedent des fruits oblongs, à trois angles, remplis de ſemences. On emploie ſes fleurs & ſes oignons pour l'uſage de la Médecine. On a obſervé que les fleurs & les feuilles du lis commun étant paſſées, le bas des tiges de cette plante ſe charge de petits oignons qui, mis en terre, deviennent ſemblables aux oignons primitifs de cette plante. Le lis ne porte pas toujours des fruits: pour en avoir il faut quelquefois couper les tiges lorſque les fleurs commencent à ſe paſſer, & ſuſpendre ces tiges au plancher d'un lieu un peu frais.

Il y a encore pluſieurs autres eſpeces de lis; ſavoir, les *lis blancs à fleurs doubles*, qui ſont en quelque ſorte inférieurs aux lis ſimples, dont la fleur eſt toujours parfaite; au lieu que celles des lis à fleurs doubles ne ſont qu'à demi-formées. Le *lis blanc panaché* eſt des plus beaux par ſes feuilles joliment bordées de cramoiſi: il fleurit en hiver, & il n'y a guere de fleurs qui le ſurpaſſent pour la beauté. Les *lis orangers*, mêlés avec les blancs, font un bel effet dans les parterres. Le *lis rouge*, ſurnommé de *S. Jean*, eſt admirable par ſa belle couleur de feu. Le *lis de Geneſé* ou de *S. Jacques* eſt d'un beau pourpre nuancé, de l'éclat de l'or. On le regarde comme la reine des fleurs.

Les fleurs de lis ont une vertu anodine: on ne les emploie qu'à l'extérieur, & très-rarement à l'intérieur; on s'en ſert dans les décoctions émollientes. On prépare une huile de lis, *oleum lirinum aut liliorum*, en faiſant infuſer des fleurs de lis que l'on n'y laiſſe que deux ou trois jours; & enſuite on en ſubſtitue d'autres, parce qu'elles ſe pourriroient ſi on les y laiſſoit plus long-temps. Cette huile, ainſi préparée au ſoleil, a une odeur très-agréable, & eſt d'uſage dans les douleurs & les tumeurs: elle eſt bonne dans le cas où il faut faire digérer ou mûrir, & peut être ajoutée aux cataplaſmes émolliens & maturatifs. Les fleurs de lis conſervées dans de l'eau-de-vie & appliquées ſur les plaies enflammées, produiſent auſſi de très-bons effets.

L'eau odorante que l'on retire des fleurs de lis à la chaleur du bain-

marie, est d'usage pour embellir la peau, relever le teint tendre & délicat des jeunes filles, & leur enlever les taches du visage, sur-tout si on y mêle un peu de sel de tartre. M. *Bourgeois* a observé que l'eau distillée des fleurs de lis est un spécifique dont on ne sauroit assez vanter la vertu dans la suppression des lochies des femmes en couches.

L'oignon de lis appliqué à l'extérieur est un des principaux remedes pour amollir, conduire à maturité & faire suppurer. M. *Bourgeois* dit qu'il est aussi très-efficace dans les lavemens : c'est, selon ce Docteur, un des plus grands anodins & adoucissans dans les coliques de toute espece.

LYS ASPHODELE, *lilio-asphodelus.* Plante dont les fleurs sont jaunes, mais semblables pour la figure & l'odeur à celles du lis. Ses racines sont glanduleuses ou en petits navets, comme celles de l'*asphodele.* Voyez ce mot. Ce lis est émollient.

LYS D'ÉTANG. *Voyez* NÉNUPHAR.

LYS JACINTHE, *lilio-hyacinthus vulgaris.* Sa fleur est bleue ou violette, & approche de celle de la jacinthe. On cultive cette plante dans les jardins.

LYS DE KAMTSCHATCKA. *Voyez à l'article* SARANNE.

LYS NARCISSE, ou COLCHIQUE JAUNE ou NARCISSE D'AUTOMNE; *lilio-narcissus, colchicum luteum majus.* Ses feuilles sont répandues à terre, vertes & lisses. Ses fleurs sont jaunes : sa racine est bulbeuse & noirâtre. Cette plante qui tient du lis & du narcisse, croît aux pays chauds, sur les montagnes & dans les prés.

LYS ou LIS DE PIERRE. Voyez *Lilium lapideum.*

LYS DE SAINT-BRUNO, *liliastrum Alpinum.* Ses feuilles sont longues, étroites & creuses. Ses fleurs sont assez blanches & odorantes, semblables à celles du lis ordinaire. Ses racines sont glanduleuses & fibreuses. Cette plante croît sur les Alpes & à la grande Chartreuse, près la Chapelle de S. Bruno. Ce lis est carminatif & diurétique.

LYS DES VALLÉES, *lilium convallium album. Voyez* MUGUET.

LYSIMACHIE JAUNE, *lysimachia lutea major.* C'est la CHASSEBOSSE. La LYSIMACHIE JAUNE CORNUE est une espece d'*onagra :* la LYSIMACHIE ROUGE, une espece de *salicaire :* la LYSIMACHIE BLEUE, une espece de *véronique.*

Fin du Tome III.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT. 1775.





